



PRESENTED TO THE
5092a.1
V.4.
RB
Public Library of the City of Boston
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA AD.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
By Hon William Gray
Received February 12 1867 No. 78467


A.H. MAY 20

HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE,

DU

P. JEAN DE MARIANA,

de la Compagnie de JESUS.

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC DES NOTES ET DES CARTES.

Par le P. JOSEPH-NICOLAS CHARENTON, de la même Compagnie.

TOME QUATRIÉME.

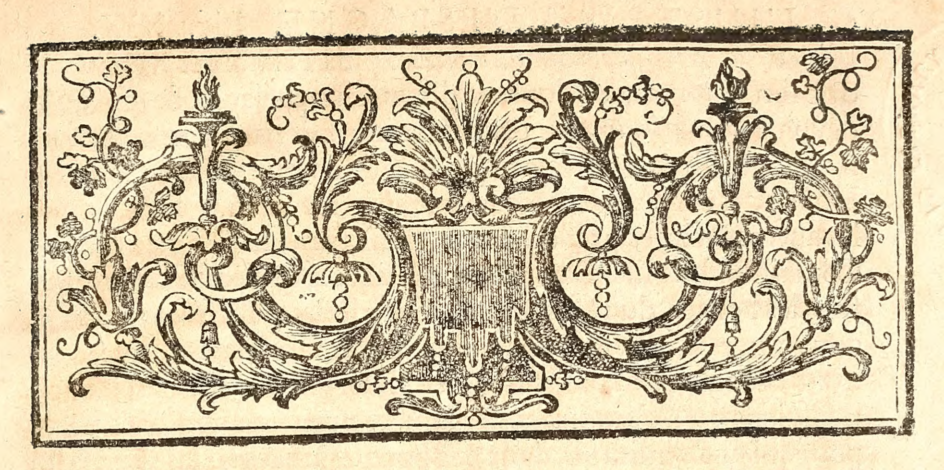


A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez
- LE MERCIER, Pere, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise.
- LOTTIN, à la Verité, près S. Yves.
- JOSSE le Fils, à la Fleur de Lys d'Or, près la rue de la Parcheminerie.
- Et BRIASSON, à la Science, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC XXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE DIX-NEUVIE'ME.

NFIN la Castille commençoit à respirer après avoir essuyé tant de tempêtes, éprouvé tant de revolutions, servi de théatre à la jalousie & à l'ambition des Grands: en un mot aprés avoir été dechirée par tant de factions differentes. Les affaires reprenoient une situation plus tranquille; les orages se dissipoient, & il ne restoit presque plus que le souvenir des maux causez autant par la multitude de ceux qui avoient gouverné l'Estat pendant la minorité du Roi D. Henry, que par la différence de leur génie & de leurs interêts. Ce fut donc pour remedier à de semblables desordres que le Roi résolut enfin de sortir de tutelle, & de prendre lui-même en main le gouvernement de son Royaume.

I. Estat de la Castille.

Cependant il s'en falloit encore deux mois qu'il n'eut 14 ans accomplis, qui étoit l'âge prescrit par les Loix, & marqué dans le testament du feu Roi son pere, pour être majeur; mais comme l'on voioit déja briller dans la personne de ce jeune

Le roi prend la resolution de se faire declarer majeur.

Prince les premieres ſemences des plus éclatantes vertus, & que ſon bon naturel donnoit d'heureux préſages de ce qu'il devoit être un jour, on crut devoir paſſer pardeſſus cette formalité ; & chacun ſe flatta que ſi Dieu conſervoit la vie à D. Henry, il égaleroit bientôt, & peut-être même ſurpaſſeroit les autres Rois ſes prédeceſſeurs. D'ailleurs, les Seigneurs & les Courtiſans le ſollicitoient avec une liberté qui paſſoit quelques fois les bornes du reſpect, à ſecouer le joug de ſes tuteurs, à gouverner deſormais par lui-même ; mais les veuës & les intentions des uns & des autres étoient bien différentes : les uns ne penſoient qu'à s'accommoder aux inclinations de ſa Majeſté, pour mieux s'inſinuer dans ſes bonnes graces ; les autres ni moins intereſſez, ni moins ambitieux, eſperoient s'emparer de l'eſprit du jeune Monarque, & à l'abry de ſa jeuneſſe & de l'autorité roiale, ils formoient déja de vaſtes projets d'élevation pour eux-mêmes, leur famille & leurs amis. Enfin pluſieurs piqués du deſir de la nouveauté & par une inconſtance trop naturelle à l'homme, commençoit deja à s'ennuyer & à ſe rebuter du gouvernement preſent. Ils ne demandoient qu'une nouvelle ſcene, dans l'eſperance d'y joüer un rolle plus avantageux & plus honorable que ſous la regence, eſperance vaine & frivole dont les hommes ne cherchent qu'à ſe repaître, mais qui les ſeduit & ne les trompe que trop ſouvent. Pour concluſion, le Roi animé lui-même par le deſir de regner, paſſion trop ordinaire aux jeunes Princes, ſe laiſſa entraîner & ſuivit le conſeil qu'on lui donnoit.

Le Roi eſt declaré majeur.

Il convoqua donc une aſſemblée generale des Prélats & des Grands de ſon Roiaume pour le premier jour d'Août au celebre monaſtere de Las-Huelgas auprés de la Ville de Burgos, où les Rois de Caſtille ont coûtume de ſe faire couronner. Il fit un petit diſcours tel que le demandoit la ſituation preſente des affaires, & rendit compte de ſon deſſein & de ſa reſolution, il leur declara qu'il commençoit à prendre en main le gouvernement de ſon Royaume, qu'il ſupplioit le Seigneur & tous les ſaints Patrons de l'Eſpagne que cette démarche fut pour la gloire & le ſervice de Dieu, la proſperité de ſes armes, le bien, la tranquillité & la ſatisfaction de tous ſes ſujets. Enſuite il leur ajoûta qu'il les conjuroit de vouloir bien l'aider de leurs bons conſeils ; que dans la jeuneſſe où il eſtoit & dans un commencement de regne, il avoit beſoin de leur experience pour ne point faire

de fausse demarche, & pour gouverner avec justice & avec modération le peuple nombreux que le ciel avoit soûmis à son empire.

Le Roi en même-tems declara que desormais tous les actes se feroient en son nom, qu'il les signeroit de sa main & les scelleroit de son sceau; qu'il auroit dans la distribution des charges & des emplois l'égard qu'il devoit à la naissance & au merite de ceux qui lui seroient fideles.

Ce discours de sa Majesté fut reçû avec un applaudissement universel par tous ceux qui se trouverent à l'assemblée. Les Prélats & les Seigneurs qui y assisterent, & entr'autres le Nonce du Pape, le Duc de Benavente, le grand maître de Calatrava donnerent toutes les démonstrations possibles de la joie dont leur cœur étoit penetré, & chacun s'estima heureux de vivre sous le regne d'un Prince qui dans une extrême jeunesse donnoit déja tant de marques de sagesse & de prudence.

L'Archevêque de Compostelle que tout le monde regardoit comme le chef de la regence, & le plus distingué par ses grandes qualitez, son experience & son habileté dans le maniement des affaires, vint fléchir le genouil devant sa Majesté, lui prit la main, la lui baisa, & lui parla en ces termes. II. Discours de l'Archevêque de Compostelle.

« Je parlerai aujourd'huy à vôtre Majesté avec le même zele qui m'a conduit au pied des autels pour demander à Dieu dans le saint sacrifice de la Messe que je viens d'offrir, la conservation de vostre santé & la prosperité de vôtre regne. Je me flatte de l'agréable esperance que vous ne m'écouterez pas avec moins de bonté que vous l'avés fait jusqu'à present. Il y a deja trois ans que le feu Roi D. Juan vôtre pere de glorieuse memoire nous a établis par son testament pour tuteurs de vôtre personne, & pour regens de vôtre Roiaume pendant la minorité de vôtre Majesté. Nous laissons aux autres à juger si nous nous sommes acquittez fidelement de nôtre devoir dans l'administration des affaires; si nous avons répondu aux intentions & aux desseins du feu Roi, & si nous avons été de quelque utilité à vos sujets. Mais vostre Majesté me permettra de l'assurer avec confiance en presence de cette auguste assemblée, que nous n'avons épargné ni peines ni soins, & que nous avons avec joie exposé plusieurs fois nos vies pour répondre aux esperances que le feu Roi avoit conçûës de nôtre zele & de nôtre fidelité pour rendre vos peuples heureux,

„ & pour combler de gloire les premiers commencemens de vô-
„ tre regne. Il ne nous convient pas de faire ici nostre éloge,
„ ni d'étaler ce que nous avons fait pour remplir le penible
„ ministere dont nous avions été chargés. Nous pouvons du
„ moins nous glorifier d'avoir maintenu la paix & la tran-
„ quillité dans vos états, malgré l'opposition des sentimens, &
„ la diversité des interêts qui partageoient les esprits, & nous
„ avons épargné le sang de vos sujets. Nous n'avons ôté la vie à
„ personne, ce que tout le monde doit regarder comme une es-
„ pece de miracle dont nous ne sommes redevables qu'au bon-
„ heur qui vous accompagne, & dont nous vous souhaitons la
„ continuation dans toute la suite de vôtre regne. Nous
„ avons fait la paix, & renouvellé les anciennes alliances avec
„ les Mores qui avoient osé reprendre les armes pour secouer
„ le joug de vostre empire. Vous n'ignorez pas que nous avons
„ conclu une tréve avantageuse pour vos peuples avec les Por-
„ tugais, que quelques avantages remportez sous le regne du
„ feu roi avoient rendus trop fiers. Nous avons fidelement
„ entretenu les alliances avec la France, l'Angleterre & l'Ar-
„ ragon. Peut-être que quelqu'un nous reprochera que les
„ peuples sont accablez sous le poids des impositions dont nous
„ les avons chargés ; mais sur quel fondement peut-on nous
„ faire ce reproche? N'est-il pas visible que nous n'avons pensé
„ qu'à les soulager, puisque nous avons réduit au vingtiéme la
„ taxe du dixiéme qu'ils païoient autrefois sur les denrées? Une
„ infinité de gens qui avoient été contraints pour éviter les vio-
„ lences des Fermiers de vôtre majesté, de laisser les terres
„ incultes, d'abandonner leurs biens, de se bannir eux-mêmes
„ de leur propre patrie; n'ont-ils pas aujourd'hui la douce satis-
„ faction de demeurer dans leurs propres maisons, sans que
„ personne ose les troubler dans la paisible possession de leurs
„ biens? On ne manquera pas de dire que les Finances & le tré-
„ sor sont épuisés, j'en conviens ; mais peut-on & doit-on en
„ rejetter la faute sur nous ? Comment acquitter les dettes de
„ la couronne, paier les gens de guerre, satisfaire à toutes
„ les autres charges dont l'état se trouvoit alors accablé, dissi-
„ per les factions, contenter la noblesse, retenir dans le devoir
„ un peuple toûjours prêt à se soulever? Comment en un mot
„ remedier à tant de desordres qu'en accordant des pensions
„ aux grands, qu'en augmentant les gages des officiers, & qu'-

en faisant des gratifications considerables? Que si vôtre Majesté trouve que nous aïons en cette occasion excedé les bornes n'êtes-vous pas le maître? maintenant que le trône est dans une assiéte plus tranquille & plus stable, vous pouvez en sûreté les diminuer & les retrancher même tout-à-fait. Vous ne trouverés point vôtre domaine engagé; nous n'avons pas aliené le moindre Village; nous vous remettons le roiaume en son entier. Ainsi il ne manque plus rien, grand Prince, ni à vôtre felicité, ni à nôtre joie que de vous voir prendre vous-même en main les resnes du gouvernement. C'est la consolation que nous avons aujourd'hui. Il ne nous reste donc plus après une si longue & si perilleuse navigation, après avoir évité tant d'écueïls, essuié tant d'orages, que d'arriver heureusement au port, de baisser les voiles, de jetter l'ancre, & de nous reposer desormais sur vôtre prudence & sur vôtre royale bonté, avec une ferme assûrance que si dans une si grande multitude & diversité d'affaires, nous avons fait quelque faute, nous n'aurons besoin auprès de vôtre majesté d'aucun médiateur, & que nous ne serons redevables du pardon que vous voudrez bien nous accorder, qu'à vôtre generosité & à vôtre seule clemence. Non, Sire, rien ne contribuera plus à vôtre reputation & à vôtre gloire que d'avoir eu pour tuteurs pendant vôtre minorité des personnes qui sçauront dans la suite mener une vie privée avec autant de moderation, de constance & de sagesse, qu'ils ont sçû pendant qu'ils avoient la regence de vôtre Royaume declarer la guerre aux vices, punir les méchans, & executer les plus hautes & les plus difficiles entreprises.

Le roi après avoir écouté attentivement ce discours, répondit en peu de mots à l'Archevêque de Compostelle. *Réponse du Roi.*

Vous avés donné des preuves si éclatantes de vôtre prudence & de vôtre fidelité, que tout l'univers est témoin des services que vous avez rendus à ma couronne; ainsi rien ne me les fera oublier; & comme jusqu'à present je ne me suis gouverné pour ma conduite particuliere, que par vos sages conseils; je suis encore resolu dans la suite de me servir de vos avis & de vôtre experience dans toutes les affaires qui concerneront le bien de mon Roiaume, & la tranquillité de mes sujets.

III.

Après que cette ceremonie fut achevée, on commença à *On propose des*

les états la disposition des benefices.

proposer les affaires dont on devoit traiter. La plûpart des benefices deCastille étoient entre les mains d'une infinité d'Etrangers qui les briguoient, & les obtenoient avec d'autant plus d'empressement, que les revenus en sont plus considerables. Dans la distribution qui s'en faisoit, on n'avoit égard ni au merite, ni à la capacité, ni à la vertu, c'étoit le fruit de la brigue, de l'ambition, & de l'avarice. Cette affaire avoit été déja plusieurs fois agitée: on avoit cherché divers moiens de remedier à un desordre si préjudiciable à la nation, on avoit même resolu de faire sur cela des remontrances au Pape, & de supplier très-respectueusement sa Sainteté de ne pas souffrir la continuation d'un abus si pernicieux: on avoit pris encore tout recemment la resolution dans les estats de Guadalajara d'y pourvoir, comme nous l'avons déja dit un peu plus haut; car rien ne paroissoit plus dur, plus honteux, ni plus injuste que de voir les grands biens que l'Eglise possede en Espagne, entre les mains de gens qui n'avoient rendu aucun service à l'état, ni par eux-mêmes ni par leurs ancestres, & dont on n'avoit desormais aucun avantage à esperer.

On y trouve des difficultez du côté du Pape.

Cependant les affaires étoient toûjours sur le même pied; on continuoit de donner comme auparavant les benefices à des Etrangers, & à ceux qui avoient le plus de credit auprès des ministres de sa sainteté; on n'avoit nul égard aux remontrances des Espagnols; & les Papes ne pouvoient se resoudre à souffrir qu'on leur liât les mains. Les regens du Roiaume pendant la minorité de D. Henry, voiant que l'on ne déferoit point à leur sentiment & à leurs raisons, avoient procedé par voie de fait, avoient fait saisir tous les revenus des benefices que possedoient les Etrangers, & les avoient appliquez aux besoins les plus pressans de l'état. Cette importante affaire, à la sollicitation du Nonce de sa Sainteté, fut proposée de nouveau dans les états qui s'estoient assemblez pour le couronnement du jeune roi & pour sa majorité: elle y fut agitée avec beaucoup de chaleur; il y eut bien des conferences & des contestations de part & d'autre, chacun proposa ses raisons, & soûtint son droit avec opiniâtreté. Enfin la resolution fut prise d'un consentement unanime que les Etrangers n'avoient nul droit sur les benefices de Castille, qu'ils ne devoient point y prétendre, que le pape ne les pourroit point donner à d'autres qu'aux Castillans, & que l'on avoit eu droit de saisir les biens de ceux qui en

étoient pourvûs. Mais comme la plûpart des courtisans se flattoient de pouvoir obtenir des Papes ces benefices, ou pour eux-mêmes, ou pour leurs enfans ; ils ne voulurent pas choquer le saint siege, & ils firent tant d'instance pour qu'on n'executât pas ce reglement des états, qu'enfin la Castille fut contrainte de dissimuler pour un tems cet abus, & de laisser les choses dans l'état où elles se trouvoient. On abusa de la jeunesse du Roi qui n'étoit pas encore assez éclairé sur les interêts de sa couronne ; cependant on resolut de convoquer de nouveau les états generaux à Madrid, où l'on délibereroit plus amplement & avec plus de loisir sur cette affaire, & sur plusieurs autres très importantes.

IV. Le Roi va en personne prendre possession de la Biscaïe.

Pendant que les Seigneurs & les Députez se disposoient à se rendre au lieu où devoient se tenir les états, les Biscayens qui avoient un extrême empressement de voir le Roi, firent tant d'instances auprès de sa Majesté, qu'enfin elle resolut d'aller en personne prendre possession de la principauté de Biscaye, & de donner cette satisfaction à ses sujets. Les Seigneurs de la province ne manquerent pas de se rendre auprès du jeune Roi pour lui rendre leurs hommages, & lui offrir leurs services. Sa Majesté leur accorda la liberté de pouvoir à l'exemple de la Castille terminer par la voie des armes & par le duel les differends qui s'éleveroient parmy eux, & qui n'étoient que trop frequens; car cette mauvaise coûtume étoit encore en vigueur dans la Castille, & les Rois n'avoient pas eu assez de zele ou d'autorité pour l'abolir.

V. Divers voiages des Espagnols dans les Isles Canaries.

Il ne se passa rien de plus considerable cette année qu'une nouvelle entreprise formée par les Espagnols sur les Canaries, autrement les Isles fortunées, où ils firent plusieurs voyages à diverses reprises. Les Biscaïens qui passoient alors pour les peuples de l'Espagne, les plus habiles dans la marine, équiperent à leurs frais & avec de très-grandes dépenses plusieurs vaisseaux, cottoierent toute l'Espagne, & enfin ayant pris le large découvrirent les Canaries, reconnurent toutes les isles, y descendirent, s'informerent de leurs noms, examinerent leur situation, la qualité du païs, ce qu'il produisoit, le nombre des habitans, leur genie, leurs mœurs, leur commerce & leurs richesses. L'isle de Lançarote fut la premiere qu'ils reconnurent, & où ils débarquerent. Ce qui ne se fit pas sans combat. Les insulaires voulant s'opposer à la descente de ces étrangers, il fallut en

venir aux mains, mais enfin les barbares furent battus ; le Roi & la Reine de l'isle furent faits prisonniers avec cent soixante-dix de leurs sujets par les Espagnols, qui les amenerent en triomphe en Espagne. Les Biscayens arriverent heureusement dans leur patrie avec leurs vaisseaux chargez des prisonniers qu'ils avoient faits, de peaux de chévre, de cire, en quoi ces isles abondent, & de tout ce qu'ils y purent trouver de plus rare & de curieux pour servir de montre aux Espagnols des richesses du païs, & pour leur en faire connoître la fertilité & la bonté & l'avantage considerable que l'on pouvoit retirer de la conquête de ces isles. (1)

VI. Etats de Madrid.

Cependant tout se disposoit pour l'Assemblée generale des Etats de Castille ; les Evêques, les Grands & les Députez des Villes se rendirent à Madrid en grand nombre, suivant les ordres qu'ils en avoient reçûs de sa Majesté. Le Roy au retour de Biscaye après y avoir reglé les affaires, & après avoir passé les grandes chaleurs de l'Eté à Segovie, où l'air est beaucoup plus temperé & plus frais, arriva à Madrid dans le mois de Novembre pour se trouver à l'ouverture des Etats.

Le Roy en fait l'ouverture luy-même.

La premiere fois qu'ils s'assemblerent, il leur fit un petit discours où après avoir fait en peu de mots l'éloge du feu Roy son pere, & representé la situation dans laquelle se trouvoit alors le Royaume ; il leur dit qu'il n'avoit pas besoin d'aller chercher bien loin des exemples étrangers pour apprendre à bien gouverner ses sujets, qu'il en avoit un assez grand nombre de domestiques ; & pourveu qu'il voulût jetter les yeux sur ses ancestres & les Rois ses prédecesseurs, qu'il y trouveroit d'excellens modeles à imiter : que pendant sa minorité les regens avoient sçû conserver le Royaume en paix avec les étrangers ; mais qu'il avoit été sur le penchant de sa ruïne par les divisions

(1) *De ces Isles*, les Canaries étoient connuës des Anciens, non-seulement sous le nom de *Fortunées*, mais même sous le nom de *Canaries*. Ptolomée & Pline en parlent sous ce nom, & donnent même celuy de *Canarie* à la principale de ces Isles. Les anciens Geographes Arabes en avoient aussi connoissance ; mais comme entre ces Isles il y en a quelques-unes qui sont assez éloignées des autres, ils ne les connoissoient pas toutes ; car ils n'en comptoient que cinq, peut-être n'en avoit-on pas encore en ce tems-là découvert un plus grand nombre ; mais depuis que la navigation s'est perfectionnée, on en compte sept principales, sans parler de sept autres plus petites que l'on doit appeller plûtôt des Rochers que des Isles : on a appellé ce petit amas d'Isles, Canaries, du nom de la plus grande & de la Capitale. Avant cette expedition des Basques, dont parle icy Mariana, on en avoit tenté quelques-autres, mais qui n'avoient pas réüssi.

intestines,

inteſtines ; qu'il attribuoit ces déſordres plûtôt aux circonſtances & au malheur des tems , qu'aux mauvaiſes intentions de ceux qui avoient donné occaſion aux troubles; qu'il étoit tems de reprimer la licence par ſon autorité Roïale , & par le conſeil des Eſtats aſſemblez ; que pendant ſon regne , il prétendoit reformer les abus, & remedier à tous les maux qui avoient fait gemir les gens de bien ; qu'il pouvoit en particulier les aſſûrer qu'il donneroit toute ſon application pour fermer l'entrée à l'ambition , & pour mettre des bornes à l'avarice & à la cupidité ; que ce ne ſeroit ni à l'argent ny aux brigues , mais au ſeul merite , à la naiſſance & aux ſervices qu'il accorderoit les graces ; qu'il deſiroit pardeſſus toutes choſes maintenir les loix dans toute leur rigueur , & rendre aux Tribunaux & aux Magiſtrats l'autorité qui leur étoit neceſſaire pour adminiſtrer la Juſtice , & dont ils avoient été dépoüillez dans ces tems malheureux ; que les revenus de la Couronne étant épuiſez , les finances ruinées , le Royaume accablé de dettes ; il n'y avoit que deux voyes pour remedier à ce déſordre : ou de mettre de nouveaux impoſts ſur les peuples , ou de revoquer & de caſſer les gratifications que les Regens avoient été contraints de faire par la neceſſité des tems, & au grand préjudice de ſon domaine; que cependant il ne vouloit employer ni la force ni la violence, ni même ſon autorité royale ; qu'il ne vouloit ſe ſervir que des voyes de douceur & de clemence ; que c'étoit la ſeule vertu qu'il vouloit prendre pour regle de ſa conduite pendant ſon regne; que ſon âge, ſon caractere, & ſes inclinations l'y portoient plus qu'à la rigueur & à la ſeverité.

Les diſcours & les raiſons de ſa Majeſté furent reçûës avec un applaudiſſement univerſel. Néanmoins on ne laiſſoit pas de s'appercevoir que ſes favoris & ſes miniſtres parloient par ſa bouche , qu'ils gouvernoient l'Etat en ſon nom , & qu'ils regloient les affaires ſelon leurs vûës & leurs ſentimens particuliers , ce que les autres Seigneurs ne pouvoient voir ſans jalouſie & ſans chagrin.

Le diſcours du Roy eſt reçû avec applaudiſſement.

Il y avoit trois Seigneurs qui étoient le plus en faveur auprès du jeune Roy , & qui avoient le plus de pouvoir ſur ſon eſprit: D. Jean Hurtado de Mendoze, Majordome ou grand Maître de la Maiſon du Roy ; D. Diegue Lopez-di-Zugniga , Chef de la Juſtice ; & D. Ruy Lopez d'Avalos ſon Grand Chambellan. Ces trois Seigneurs vivoient enſemble dans une parfaite intelli-

Trois Favoris s'uniſſent pour le bien de l'Etat.

gence : chose rare entre des Favoris & des Ministres, & qui tient presque du miracle. Ils n'avoient tous trois que les mêmes vûës ; toute leur application & tous leurs soins étoient de moderer les passions du jeune Roy, & d'arrêter les saillies d'une jeunesse ordinairement vive & impetueuse. Ils n'avoient point d'autre interest que celuy du public ; ils ne pensoient qu'à donner à l'Etat une forme de Gouvernement également avantageuse au Souverain & aux sujets : mais ce qu'ils avoient plus à cœur, & ce qu'ils croyoient alors plus necessaire, c'étoit de défendre & de proteger les petits contre les violences de la noblesse, & de reprimer l'ambition & l'avarice des grands.

VII. On propose de rétablir les Finances.

Le Roy ayant prié les Députez des Villes de chercher les moïens de rétablir les finances, d'acquitter les dettes de la Couronne & de dégager le Domaine ; ils répondirent que le Roïaume étoit si épuisé, & les peuples si accablez d'impôts, qu'il ne falloit pas seulement penser à en imposer davantage dans l'impossibilité absoluë de les lever ; que cependant on pourroit accorder à Sa Majesté le vingtiéme denier sur toutes les marchandises qui se vendroient & qui s'acheteroient dans le Roïaume. Les Députez prirent encore la liberté de representer à sa Majesté qu'il seroit bien plus aisé & beaucoup moins à la charge de ses sujets de faire une reforme dans les troupes qui étoient alors inutiles, & dont l'entretien coûtoit des sommes immenses, de casser un grand nombre de Compagnies que les Seigneurs particuliers entretenoient pour leurs propres interêts & aux dépens du public ; que du moins il falloit diminuer la païe & la réduire sur le pied où elle étoit sous le regne des derniers Roys ; enfin qu'il seroit à propos de retrancher tout-à-fait, ou de diminuer considerablement les pensions qui avoient été accordées pendant la minorité, ou que l'on avoit de nouveau augmentées.

Les Grands ne sont pas contens du retranchement des pensions.

Cette voye paroissoit à la verité la plus courte, la plus aisée, & à la décharge des peuples, mais elle ne contentoit pas les Grands qui étant accoûtumés à recevoir de gros appointemens de la Cour, ne se mettoient pas trop en peine que le peuple fut ruïné ; pourvû qu'ils fussent en état de satisfaire leur cupidité, & d'entretenir leur luxe. Ils se trouverent très-choqués de la proposition que venoient de faire les Députez des Villes ; mais ils n'oserent faire éclater leurs sentimens ; ils se contenterent de s'en plaindre & d'en murmurer en secret, pendant qu'on pu-

blic ils se virent contraints d'approuver ce reglement ; ainsi il fallut en passer par-là.

Mariage du jeune Roy avec Catherine de Lancastro : Et du Prince D. Ferdinand avec Leonor d'Albuquerque.

Dès que les affaires furent reglées, on ne pensa plus qu'à celebrer les nôces du jeune Roy D. Henry avec la Princesse Catherine de Lancastro. Il y avoit déja long-tems que l'un & l'autre étoient fiancés. Le mariage avoit été conclu dès le vivant du feu Roy D. Juan pere de D. Henry, mais on l'avoit differé, parceque celui-cy n'avoit pas encore atteint l'âge prescrit par les Loix Ecclesiastiques. Ainsi dès qu'il fut en âge de se marier, comme la Princesse Catherine avoit toûjours été élevée à la Cour, depuis qu'elle avoit été accordée avec D. Henry, la ceremonie du mariage se fit avec l'applaudissement de toute la Nation. On celebra encore en même tems le mariage de l'Infant D. Ferdinand avec Leonor Comtesse d'Albuquerque. Il y avoit déja longtems que cette affaire avoit esté arrêtée ; mais elle n'avoit pû s'accomplir pour les raisons que nous avons expliquées plus haut. Cette double ceremonie termina les Etats de Madrid.

VIII.

Le Roy sort de Madrid, & va à Yllescas, où l'Archevêque de Tolede le vient trôver.

Comme la peste commençoit à se faire sentir à Madrid, le Roy en partit au commencement de l'année 1394. pour aller demeurer à Yllescas : la situation agreable, & le bon air de cette Ville déterminerent sa Majesté à la choisir pour sa demeure. L'Archevêque de Tolede ne voulut pas laisser échaper cette occasion favorable que la fortune luy presentoit, de reprendre à la Cour le rang & l'autorité qu'il y avoit eüe sous le feu Roy. Comme la Ville d'Yllescas luy appartenoit, il ne manqua pas de s'y rendre pour saluer sa Majesté. Le jeune Roy le reçut avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié ; & comme ce Prélat étoit l'homme du monde le plus respecté, & le plus capable de s'attirer la confiance des Princes & l'estime des courtisans ; il ne fut pas longtems à la Cour sans rentrer en faveur : le Roy reconnut bientôt le merite de l'Archevêque, il le remit dans son Conseil, & dans la suite il eut la meilleure part au ministere.

L'Archevêque de Compostelle quitte la Cour où l'Archevêque de Tolede avoit repris le premier rang.

L'Archevêque de Compostelle ne vit qu'avec un extrême dépit l'Archevêque de Tolede à la Cour. Ces deux Prélats étoient rivaux, & ne se regardoient l'un & l'autre qu'avec des yeux jaloux ; mais la nouvelle faveur de l'Archevêque de Tolede, & l'ascendant qu'il commençoit à prendre sur l'esprit du Roy, qui luy marquoit une confiance entiere, fut le coup le

plus sensible pour l'Archevêque de Compostelle. Il en fut si piqué, qu'il ne pensa dès lors qu'à sortir de la Cour, où il croyoit ne pouvoir plus demeurer avec honneur. Il avoit le chagrin de se voir supplanté par son ennemi ; ainsi il prit le prétexte de quelque legere indisposition pour se retirer à Hamuscoqui luy appartenoit dans la vieille Castille, également irrité contre le Roy & l'Archevêque de Tolede, & fort resolu de se venger si la fortune luy en presentoit l'occasion. Ces deux Prélats étoient sans contredit les deux plus grands hommes que l'Espagne eût en ce tems-là. Ils avoient l'un & l'autre de très-grandes qualitez, & il seroit difficile de décider lequel des deux avoit plus de genie, d'étenduë & de penetration, d'habileté dans les affaires, & de capacité dans le Gouvernement, quoique leur caractere fût fort different.

Portrait & parallele des deux Archevêques.

Mais puisque l'occasion se presente de parler de ces deux grands hommes, le Lecteur curieux ne sera pas fâché de connoître leur caractere. Ils étoient à peu-près de même âge, & d'une naissance également illustre : même éloquence, même étenduë de genie, même grandeur d'ame ; mais les routes qu'ils avoient suivies, & les voyes dont ils s'étoient servis pour s'élever étoient bien opposées. L'Archevêque de Compostelle étoit l'homme du monde le plus flatteur, le plus caressant, le plus souple & le plus fin ; rarement pouvoit-on se deffendre de ses manieres nobles, gracieuses & insinuantes. L'Archevêque de Tolede faisoit profession de la plus exacte probité. Sa droiture ne lui permettoit pas de se servir de voyes obliques pour sa fortune, & il n'étoit redevable de son élevation qu'à son merite. Le premier se faisoit un plaisir d'obliger lesgrands, & jamais nul ne fut plus adroit à s'insinuer dans l'esprit des Courtisans, & à gagner leur affection par ses liberalitez & ses presens. Le second se distinguoit par l'austerité de ses mœurs, sans neanmoins avoir rien de farouche. Il pensoit moins à se faire des créatures en donnant, qu'à contenter son humeur genereuse ; l'un étoit l'azile & le protecteur de tous les coupables, il mettoit son honneur à les défendre, & à obtenir leur grace ; l'autre étoit l'ennemi implacable des méchans, & n'épargnoit rien pour les faire punir dans toute la rigueur des Loix. L'un étoit actif, vigilant, appliqué, ardent pour ses amis dont il prevenoit les besoins ou les vœux, en un mot incapable de rien refuser qui fut en son pouvoir. L'autre insensible à ses propres interests,

mettoit toute son application à reformer l'Etat, à regler les mœurs, corriger les abus, reprimer le vice, inspirer la vertu, & à proteger les gens de bien contre la violence des courtisans: Celui-là persuadé de l'injustice qu'on luy avoit faite autrefois en ne l'élevant pas sur le throne Archiepiscopal de Tolede, ne pouvoit oublier l'affront qu'il prétendoit avoir reçû lorsqu'on luy prefera son rival; mais rien ne donnoit plus de relief à celuy-ci que le choix que l'on avoit fait de sa personne pour le placer sur le premier Siége de l'Eglise d'Espagne sans l'avoir ny souhaité, ni brigué, ni fait la moindre démarche pour l'obtenir. Il étoit également respecté & redouté de ses ennemis pour sa generosité, sa constance & sa fermeté. Ses envieux lui dresserent souvent des piéges, & n'épargnerent rien pour perdre un homme dont la probité, le désinteressement, le credit, le zele pour l'Etat, & pour tout dire, dont toutes les rares vertus leur faisoient ombrage: & s'il eut le malheur de tomber entre leurs mains, il eut le bonheur & trouva le moyen de s'en tirer. Sa disgrace ne fit que relever sa gloire, & donner un nouvel éclat à sa vertu, qui triompha de la malignité de ses ennemis, & dissipa les tenebres dont on avoit voulu l'obscurcir.

IX. La noblesse s'oppose au retranchement des pensions.

Le Reglement porté dans les derniers Etats de Madrid fit grand bruit parmy la noblesse. Les grands Seigneurs & les simples Gentilshommes trouverent fort mauvais qu'on eût entrepris de diminuer leurs appointemens & de retrancher les pensions considerables qu'ils tiroient tous les ans du tresor Royal: ils s'en plaignirent & en murmurerent ouvertement. Cette nouvelle reforme fut la source d'une nouvelle revolution dans la vieille Castille, & pensa replonger l'Espagne dans un nouveau labirynthe de miseres plus affreuses que les premieres. Voicy comme la chose arriva.

Le Duc de Benavente fort mal content de la Cour.

Le Duc de Benavente fut le premier qui se declara contre le decret des Etats. Il sortit de la Cour irrité contre ceux qui avoient fait les propositions & qui les avoient appuyées. A peine fut-il hors de Madrid, que dans tous les endroits où luy & ses amis étoient les plus forts, il s'empara des revenus de la Couronne & de ceux de l'Eglise. L'extrême jeunesse du Roy qui n'étoit pas encore capable ni de regner par luy-même, ni de se faire craindre & obeïr, & les tems déplorables où l'on se trouvoit, sembloient reveiller les factions,

inspirer la désobeïssance, ranimer l'esprit de revolte, & autoriser la licence & l'impunité.

La Cour luy envoye le Maréchal d'Herrera, son amy.

La Cour étant informée de la conduite du Duc, dépêcha aussitôt le Marechal D. Garcie-Gonzalez d'Herrera son amy, pour l'aller trouver, & tâcher de le ramener à la raison; il devoit aussi luy representer le tort qu'il faisoit à sa réputation, d'employer la force & la violence pour obtenir des graces qu'il ne devoit attendre que de ses services & de sa fidelité.

Le Maréchal avoit encore reçû des ordres secrets de la Cour pour s'aboucher avec la Reine de Navarre, & les Comtes de Trastamare, & de Gijon que l'on croyoit dans les mêmes dispositions que le Duc, & dont l'on se défioit également; comme on les soupçonnoit d'être tous d'intelligence, l'on craignoit qu'ils ne s'unissent ensemble pour faire soulever la noblesse, & rallumer une nouvelle guerre civile.

Le Duc de Benavente refuse de revenir à la Cour.

Le Duc de Benavente confera avec le Maréchal d'Herrera son amy; mais pour toute réponse, il lui declara qu'il n'écouteroit jamais les propositions de la Cour; qu'il ne pouvoit sans flétrir sa reputation, & sans manquer aux principaux devoirs de sa naissance & à son zele pour sa patrie, voir l'autorité Royale entre les mains de certaines gens tirés depuis peu de la poussiere, qui abusant de leur autorité & de la jeunesse du Roy, gouvernoient l'Etat selon leur caprice; que c'étoit-là l'unique motif de sa sortie de la Cour, où il ne retourneroit jamais si on ne luy livroit en ôtage & pour sa propre sûreté les enfans des trois favoris. Les autres Seigneurs mécontens firent la même réponse.

L'Archevêque de Compostelle refuse aussi de revenir à la Cour.

D. Diegue-Lopez de Zugniga alla par ordre du Roy trouver l'Archevêque de Compostelle pour l'engager à sacrifier ses mécontentemens & ses ressentimens particuliers au bien de l'Etat, & à se rendre incessamment à la Cour pour reprendre sa place dans le Conseil. Ce Prélat étoit devenu suspect aux Ministres depuis sa sortie de la Cour, & comme on apprehendoit qu'il n'entretint des intelligences secrettes avec les Seigneurs mécontens, on étoit bien aise de s'assûrer de sa fidelité, ou au moins qu'il fut dans un lieu où l'on pût éclairer de plus près ses démarches. Mais Zugniga ne put rien obtenir, car l'Archevêque demeura ferme, & luy declara que tout le monde sçavoit la mésintelligence qui étoit entre l'Archevêque de Tolede & luy, que leurs divisions avoient trop éclaté pour

pouvoir retourner à la Cour avec honneur, & y demeurer en sûreté tant que son ennemi y occuperoit la place qu'il avoit usurpée.

X.
Le Roy de Navarre envoye en Castille redemander la Reine son Epouse.

Le Roy de Navarre étant informé de la situation où étoit la Cour de Castille, & de la division qui regnoit entre les grands, crut qu'il ne trouveroit jamais une occasion plus favorable de redemander la Reine son épouse & de l'obtenir. Il dépêcha donc sur cela des Ambassadeurs qui trouverent le Roy de Castille à Alcala de Henares, où la Cour étoit depuis quelque tems. Ils employerent leurs soins & leur adresse pour obtenir que la Cour de Castille leur remit entre les mains la Reine de Navarre, & qu'il leur fut permis de la ramener auprès du Roy son époux.

Mais elle ne veut pas retourner.

Le Roy de Castille n'étoit pas trop content de cette Princesse qu'on soupçonnoit avec raison de favoriser le parti des Seigneurs mécontens. Néanmoins malgré les raisons de politique qui luy auroient dû faire souhaiter son éloignement de Castille & son retour en Navarre, il ne voulut point luy faire de violence; & conservant pour sa personne & pour son rang le respect qu'il luy devoit, après avoir écouté les excuses que cette Princesse sa Tante apporta pour se deffendre de retourner en Navarre, qui étoient les mêmes qu'elle avoit déja apportées dans une semblable occasion sous le Regne du feu Roy son frere, il la laissa en liberté de faire sur cela ce qu'elle voudroit.

Les Ambassadeurs demandent les deux Princesses sans pouvoir les obtenir.

Les Ambassadeurs de Navarre voïans qu'ils ne pouvoient rien gagner auprès du Roy de Castille, & que jamais ils ne pourroient déterminer la Reine au retour, proposerent à la Cour que cette Princesse leur remit au moins entre les mains les deux Princesses ses filles qu'elle avoit auprès d'elle, & que le Roy de Navarre leur pere souhaittoit avec empressement. Le Roy de Castille ne crut pas devoir leur accorder cette demande, & il leur declara pour derniere réponse que puisque le mari & la femme étoient séparez, il étoit juste & raisonnable que le pere & la mere partageassent entr'eux leurs enfans, & que chacun eût au moins cette consolation d'avoir auprès de soy de quoi adoucir les peines & les chagrins de leur séparation.

XI.
Le Roy de Portugal envoye des

A peine les Ambassadeurs avoient-ils quitté la Cour de Castille, qu'il y en arriva de nouveaux que le Roy de Portugal y

Ambassadeurs en Castille qui ne peuvent obtenir que les Seigneurs signent la tréve.

envoyoit avec ordre de faire obliger certains Seigneurs Castillans, & entr'autres le Marquis de Vilena & D. Alphonse Comte de Gijon à signer la tréve concluë depuis quelque tems entre les deux Couronnes pour en rendre l'execution plus stable & plus solide. Plusieurs grands & entr'autres les deux que je viens de nommer n'avoient jamais voulu la signer, & la Cour ne put encore les y resoudre. Le Marquis declara que puisque le Traité s'étoit fait sans sa participation, qu'il n'étoit ni juste ni necessaire qu'il le signât ; qu'il s'étonnoit même qu'on lui en fit la proposition. Le Comte s'offrit bien de signer, mais à condition que la Cour de Portugal le mit en possession de certaines Villes qu'on luy avoit promises pour la dot de la Comtesse son épouse ; ainsi le point d'honneur détourna l'un, & l'interest empêcha l'autre de faire ce que l'on desiroit d'eux, raisons qui font souvent reüssir ou achever les plus grandes affaires ; les Ambassadeurs de Portugal s'en retournerent donc sans avoir rien pû obtenir : ce qui ne laissa pas d'allarmer la Cour de Castille, dans la crainte que le Roy de Portugal irrité de ce refus n'en vint à une rupture. Mais une nouvelle affaire donna de plus grands sujets de crainte, & empêcha peut-être la Cour de Castille de faire beaucoup d'attention à ce qu'elle pouvoit avoir à craindre du côté de Portugal.

XII.

Barbuda aprés avoir abandonné le service de Portugal pour se retirer en Castille, est fait grand Maistre d'Alcantara.

D. Martin Yañez de la Barbuda né en Portugal où il avoit été autrefois Grand Porte-Masse de l'Ordre d'Avis, (2) quitta le service du Roy de Portugal, & se bannit luy-même de sa Patrie pour entrer dans le parti de Jean Roy de Castille dans le tems que la guerre étoit la plus animée entre ces deux Princes pour la succession à la Couronne de Portugal ; soit que Barbuda eût eu quelque different avec son Grand Maistre, soit qu'il fut mécontent de la Cour, soit qu'il esperât trouver des avantages plus considerables en Castille, soit enfin qu'il crût la cause du Roy de Castille plus juste & son droit mieux fondé ; ce qui est difficile à croire d'un homme de son genie & de son caractere, car il étoit d'humeur à consulter plutôt ses interests particuliers que la Justice & la raison: quoiqu'il en soit il se retira en Castille, se declara pour le Roy, luy rendit des

(2) *De l'Ordre d'Avis*, le mot de *Clavero*, selon Dam. to, & M. Ducange dans ses Questions ne vouloit dire dire autre chose sinon celuy qui avoit la garde & les clefs du Tresor commun; ainsi c'estoit la même chose que Grand Tresorier de l'Ordre d'Avis.

services

ſervices conſiderables, & ſe trouva à la fameuſe journée d'Alſubbarroto, le Roy de Caſtille pour reconnoiſtre les obligations qu'il luy avoit, & le recompenſer des avantages qu'il avoit perdus dans ſa Patrie, le fit élire Grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, ce qui luy donna beaucoup d'autorité dans le Royaume par les grands biens dont il pouvoit diſpoſer en vertu de ſa nouvelle dignité. Barbuda avoit toute la valeur & toute l'experience dans le métier de la guerre que l'on pouvoit ſouhaiter dans un grand Capitaine; mais il étoit d'un genie inquiet, hardy, entreprenant & précipité.

Un Hermite lui conſeille de faire la guerre aux Mores.

Il arriva un jour qu'un certain Hermite en réputation de ſainteté, nommé Jean Sago, mit dans l'eſprit du Grand Maître Barbuda qu'il remporteroit des victoires conſiderables ſur les Mores, qu'il immortaliſeroit ſon nom, & qu'il feroit des conquêtes conſiderables ſur les Infideles, s'il avoit la generoſité de défier cette Nation barbare au combat, pour preuve de la verité de la Religion Chrétienne. Il l'aſſûra même qu'il luy parloit de la part de Dieu, & qu'il en avoit eû une revelation particuliere: le grand Maître crut ce que lui diſoit ce bon Hermite, ſoit par une credulité trop ſimple & inexcuſable dans un homme de ce caractere, ſoit parce que la propoſition s'accordoit avec ſon humeur ardente & impetueuſe.

Barbuda envoye défier en duel le Roy de Grenade qui le refuſe.

Barbuda envoya donc à Grenade un Heraut d'Armes défier de ſa part le Roy More à venir ſe battre en duel avec luy; & en cas que le Roy ne voulût pas accepter le défi, le Héraut avoit ordre de luy propoſer le combat de vingt, de trente ou même de cent Chrétiens contre le double de Mores, à condition que la Religion du parti victorieux ſeroit regardée comme la ſeule veritable. Les Mores plus ſages dans cette occaſion que les Chrétiens, au lieu d'écouter les propoſitions qu'on leur étoit venu faire de la part du grand Maître, ne firent paroître que du mépris pour ceux qui s'en étoient chargés, & leur firent mille inſultes.

Barbuda à la tête d'une canaille ramaſſée ravage les Terres des Mores.

La conduite fiere & mépriſante des Mores ne ſervit qu'à irriter encore davantage l'eſprit de Barbuda, qui entêté plus que jamais de ſon Hermite, ſur les promeſſes & la revelation duquel il s'appuyoit, auſſi bien que ſur la bonté & la juſtice de la cauſe qu'il deffendoit, réſolut d'en venir à une guerre ouverte, & de ſe jetter ſur les Terres de ces Infideles, à la tête de quelques Troupes qu'il avoit ramaſſées, & qui s'étoient

jointes à luy. Il n'y a point de motif plus puissant pour remuer les esprits & pour faire soulever le peuple que le prétexte de la Religion. Une multitude emportée par un faux zele, devient inconstante, legere, cruelle; & il n'y a point d'excez & de violences dont elle ne soit capable.

XIII. Barbuda ramasse cinq mille hommes de pied & trois cent chevaux.

Au premier bruit qui se répandit de l'entreprise que le Grand Maître avoit formée contre les Mores: plusieurs troupes de faineants & de bandis vinrent de toutes parts se ranger auprés de luy: chacun y venoit accourrir avec une confiance présomptueuse, comme s'ils avoient eu une revelation certaine de la victoire: Barbuda rassembla environ trois cent Chevaux, & cinq mille Hommes de pied, mais tous gens mal armés, sans discipline, sans experience; en un mot c'étoit plûtôt un ramas d'avanturiers, qu'une armée composée de bonnes troupes.

On tâche en vain de l'en détourner.

Dès que le Roy fut informé de ce qui se passoit, il n'épargna rien pour détourner le Grand Maître de cette entreprise injuste & temeraire. D. Alphonse & D. Diegue Fernandez de Cordoüe, Seigneurs d'Aguilar, tous deux freres & également distinguez par leur valeur & leur prudence, ayant sçû qu'il étoit déja en marche avec ses troupes pour faire une irruption sur les Mores, allerent le trouver en chemin, lui representerent les raisons capables de luy faire sentir les dangers où il alloit se précipiter, & où il exposoit toute l'Espagne. Mais ni leur autorité, ni leur éloquence ne pûrent rien obtenir. „ Dans quel abîme allez-vous vous jetter, lui dirent-ils, „ quelles raisons vous poussent à mener ces miserables à une „ mort certaine; est-ce vôtre malheureuse destinée qui vous „ entraine à vôtre perte. Nous ne pouvons voir sans douleur „ que vous alliez livrer ces miserables victimes ou de vôtre „ credule simplicité ou de vôtre ambition aux ennemis implacables du nom Chrétien. Nous vous conjurons par ce qu'il „ y a de plus saint d'abandonner une si funeste entreprise. „ Servés-vous de vôtre raison pour reprimer cette boüillante „ ardeur qui vous emporte. Si vous ne voulés ni suivre les „ conseils désinteressez, ni écouter les prieres de deux personnes qui de tout tems ont été dans vos interests, & qui font „ profession d'être de vos amis; Vôtre perte est certaine, & „ vous serés devant Dieu & devant tous les hommes responsable de tous les malheurs où vous allez plonger la Religion

« Chrétienne que vous prétendés défendre, & peut-être même « de la ruïne entiere du Royaume & de toute la Nation. «

Le discours & les raisons des deux freres ne firent aucune impression sur le cœur du Grand Maître. Quand Dieu dans sa colere veut punir les hommes, il permet que leurs passions les aveuglent, & leur ôtent l'usage de leur raison. Barbuda continua son chemin malgré les sages remontrances de ses amis, & entra dans les Terres des Mores un Dimanche 26. d'Avril; il commença son expedition par mettre le siége devant le Château d'Egea, situé sur la frontiere, dans l'esperance de s'en rendre bientôt le maître.

Barbuda assiege Egea.

Mais il fut bien surpris quand le Roi de Grenade parut tout à coup avec une armée formidable composée de six vingt mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux. Ce nombre quelqu'incroyable qu'il puisse paroître n'est pas néanmoins tout-à-fait hors de la vrai-semblance; car le Roy infidele avoit fait publier un ordre, sous de très-griéves peines, à tous ses sujets capables de porter les armes de se trouver au rendés-vous qu'il leur marquoit, pour la défense de la Patrie & de la Religion. Les Chrétiens effrayés de cette multitude prodigieuse d'Infideles à laquelle ils ne s'attendoient pas, perdirent aussitôt courage, & les Mores sans leur donner le tems de se reconnoître vinrent à l'heure même fondre sur eux. L'infanterie Chrétienne qui n'étoit composée que de gens ramassés & la plupart sans armes ne fit pas la moindre resistance, la cavalerie Moresque les mit bientôt en désordre, & en fit un terrible carnage; il ne s'en sauva que très-peu qui eurent bien de la peine à se dérober à la fureur des Infideles.

Les Mores se mettent en campagne, & battent les Chrétiens.

La cavalerie Chrétienne fit mieux son devoir, car s'étant rangée en escadrons & faisant face de tous côtez, elle soutint tout le poids de la bataille, & combattit avec une valeur qui coûta bien du sang aux ennemis, le Grand Maître sur tout se distingua dans cette occasion; il y fit tout ce qu'on pouvoit attendre du Capitaine le plus experimenté, & du plus intrépide soldat; il se trouva par tout & fit des prodiges de valeur, abbattant à ses pieds tout ce qui se presentoit devant luy: Mais enfin enveloppé de toutes parts & accablé par la multitude de ses ennemis, il tomba lui-même percé de mille coups; tous ses gens eurent le même sort. Les Mores firent main-basse sur tous ceux qui restoient & qui vendirent bien cherement leur

Mort du Grand Maître.

vie ; car il n'y en eut pas un qui voulût demander quartier, tous furent tuez les armes à la main, sans qu'aucun donnât la moindre marque de lâcheté, & se mit en devoir de s'enfuïr : foible & legere consolation dans une si affreuse disgrace causée par l'imprudence & la temerité d'un seul homme.

On transporte son corps à Alcantara.

Les Chrétiens ayant obtenu des Mores la permission d'enlever le cotps du Grand Maître, le transporterent à Alcantara où il fut inhumé dans la grande Eglise de Nôtre-Dame. On lui dressa un Tombeau avec cette épitaphe qu'il avoit ordonné lui-même que l'on y mit.

Cy gît Martin Yvan, qui ne craignit jamais à la vûë des dangers. (1)

Certain Seigneur rapportant un jour cette Epitaphe à l'Empereur Charles Quint, ce Prince ne luy fit point d'autre réponse, sinon que, *Ce Grand Maître n'auroit jamais voulu éteindre un flambeau allumé avec ses doigts.*

XIV.
D. Fernand Rodriguez de Villalobos est élû Grand Maistre à la place de Barbuda.

D. Fernand Rodriguez de Villalobos alors Grand Portemasse de l'Ordre de Calatrava (2) étoit un homme de valeur. Les Chevaliers d'Alcantara s'étant assemblés pour choisir un successeur au grand Maître Barbuda ; le Roi leur envoya declarer qu'il souhaitoit qu'ils élûssent Villalobos, les Chevaliers ne furent pas trop contents de ce commandement qui leur ôtoit la liberté des suffrages, & que le Roy les forçât de choisir pour leur chef un bâtard qui n'étoit pas même de leur Ordre, car Villalobos étoit de l'Ordre de Calatrava ; quelques-uns même en murmurerent assez hautement ; mais ils ne pûrent se défendre d'accorder au Roi ce qu'il souhaittoit & l'on eut aussi égard au merite, à la reputation & aux services considérables que ce Chevalier avoit rendus à la Religion & à l'Etat.

Les Mores envoyent au Roi de Castille pour se plaindre de cette irruption.

Les Mores irritez avec raison de l'irruption du Grand

(1) *A la vûë des dangers.* Voicy cet Epitaphe en Latin telle qu'elle est gravée sur le Tombeau du Grand Maître : *Hic situs est Martinus Yvanius in omni periculo experti timoris animo.*

(2) *De l'Ordre de Calatrava.* On doit dire la même chose de la dignité de *Clavero* dans l'Ordre de Calatrava, que dans l'Ordre d'Avis ce que l'on peut ajoûter, c'est qu'il paroît que cette dignité est une des principales de tous les Ordres militaires d'Espagne ; puisque c'étoit les plus grands Seigneurs qui en étoient revêtus, & qu'il étoit assez ordinaire qu'ils fussent dans la suite élevez à la dignité de Grand Maître. Voyez ce que nous avons dit dans la Note 2.

Maître D. Martin Yanez de la Barbuda, se plaignirent de ce que l'on avoit rompu la tréve, & violé les derniers traités sans qu'ils y eussent donné la moindre occasion. Cependant avant que d'en venir à une rupture ouverte, ils envoyerent un Ambassadeur au Roi D. Henri qui se trouvoit alors à S. Martin de Valde Iglesias, ils lui firent leurs plaintes, & ils le supplierent de leur declarer si c'étoit par son ordre ou par sa participation qu'on étoit venu les attaquer & ravager leurs terres : le Roy leur répondit que cette entreprise s'étoit faite sans ses ordres, & même malgré lui ; que c'étoit sur le seul Grand Maître que l'on en devoit rejetter la faute, que sa mort, & celle de tous ses gens vengeoient assez les Mores ; qu'ainsi ils devoient être contens. Les Ambassadeurs Infideles s'en retournerent avec cette réponse dont ils demeurerent satisfaits, & les choses resterent au même état où elles étoient avant cette avanture.

XV. Nouveaux troubles en Castille.

Les Seigneurs mécontens de la vieille Castille faisoient toûjours de grandes levées de gens de guerre, tenoient ensemble de frequentes conferences, & rassembloient tout ce qu'ils pouvoient ramasser de vieilles troupes, sous prétexte d'executer les ordres du Roi qui leur avoit commandé de se rendre auprès de luy à Tolede où il étoit depuis quelque tems occupé, disoit-on, à faire les préparatifs necessaires pour soûtenir la guerre dont on étoit menacé du côté des Mores de Grenade. Le prétexte étoit spécieux, pour entretenir & amuser le peuple ; mais dans le fonds les mécontens n'avoient que leurs interêts particuliers en vûë, & ils ne cherchoient qu'à satisfaire leur ambition.

Le Roi reçoit fort bien le Marquis de Villena.

Il arriva en ce tems-là que le Roi de Castille alla faire un petit voyage à Yllescas avec toute sa Cour, & la plûpart des Grands du Royaume. Le Grand Maître de Calatrava engagea le Marquis de Villena son amy particulier à venir avec luy à la Cour pour faire sa paix avec sa Majesté. Le Marquis eut d'abord assez de peine à s'y résoudre ; mais enfin ils vinrent tous deux à Yllescas suivis d'un grand nombre de gentilshommes qui pour faire honneur au Marquis de Villena, s'étoient rendus auprès de luy sur les frontieres d'Arragon, où il s'étoit retiré. Le Roi reçut le Marquis avec toutes les démonstrations possibles d'amitié, car c'est le caractere des Rois de sçavoir dissimuler pour s'accommoder au tems, & être en

état de gagner par des promesses & par des caresses ceux qu'ils ont interêt de menager.

Le Marquis se retire encore de la Cour, & se retire en Arragon.

Le Marquis fit de fortes instances auprès de sa Majesté, & employa tout le credit de ses amis pour être rétabli dans la dignité de Connétable de Castille, dont le feu Roi D. Juan l'avoit honoré, & dont les Regens du Royaume l'avoient injustement dépoüillé pour en revêtir le Comte de Trastamare. Cette demande ne laissa pas d'embarrasser la Cour. Le Roi pour ne point mécontenter ces deux Seigneurs, & gagner du tems, répondit au Marquis de Villena qu'il lui accorderoit avec plaisir ce qu'il lui demandoit, pourvû qu'il voulût l'accompagner dans la vieille Castille où il étoit obligé de se rendre pour ranger à la raison les rebelles : le Marquis s'en défendit, & pria sa Majesté de vouloir bien l'excuser s'il ne pouvoit pas avoir cet honneur, n'étant nullement en état de rendre aucun service dans une entreprise de cette importance ; ainsi il se retira en Arragon fort mal content du Roi de Castille, qui ne sembloit chercher qu'à s'assurer de sa fidelité, en le retenant auprès de sa personne.

Les mécontens se rangent à leur devoir.

Cependant les troubles de Castille continuoient toûjours, & le Roi depuis sa majorité n'avoit encore pû dissiper entierement les mutins qui désoloient la campagne & toutes les petites Villes par les courses continuelles que faisoient leurs troupes ; mais enfin sa Majesté lassée de tous ces mouvemens se disposa tout de bon à réduire les mécontents ; & ceux-cy voyant bien qu'ils étoient trop foibles pour se soutenir contre la puissance Royale, prirent le parti le plus sage & le plus sur qui fut de rentrer dans le devoir. Le Roi de son côté pour ne point les irriter davantage, leur ayant donné toutes les sûretez qu'ils pourroient prétendre. Ils se rendirent à la Cour, l'Archevêque de Compostelle fit la premiere démarche, & il fut aussi-tôt suivi par le Duc de Benavente.

L'Archevêque de Compostelle & le Duc de Benavente font leur paix avec la Cour

Ces deux Seigneurs dont l'exemple entraîna presque tous les autres, tâcherent de justifier leur conduite le mieux qu'ils pûrent, & déclarerent que s'ils avoient levé quelques troupes, ils ne l'avoient fait que malgré eux ; & contraints par la necessité de se deffendre & de se mettre à couvert de la persecution des Ministres qui abusoient de leur autorité. Ils promirent au Roi de réparer leurs fautes par leur fidelité & par les services qu'ils esperoient rendre à sa couronne pour laquelle

ils étoient prêts de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang.

Le Roi qui les crut ou qui fit semblant de les croire, ne laissa pas de leur accorder le pardon qu'ils luy demandoient, mais afin d'attacher davantage à la Cour le Duc de Benavente qui étoit un des plus dangereux, il le gratifia d'une pension de cinq cent mille Maravedis (1) à prendre tous les ans sur le Tresor Royal, & la Ville de Valence dans l'Estramadure, pour le dédommager de ce que luy payoit la Cour de Portugal, à condition toutesfois qu'il rendroit compte des sommes que ses gens avoient enlevées par ses ordres sur les Fermiers de sa Majesté pendant les révolutions.

Le Comte de Trastamare fait aussi la paix.

L'on se flatta de joüir bientôt en Castille d'une tranquillité parfaite par la réduction de D. Pedro Comte de Trastamare qui vint se jetter aux pieds de sa Majesté, à la sollicitation d'Henriqués son frere qui n'épargna rien pour le reconcilier avec le Roi, la Cour donna au Comte la même pension accordée au Duc de Benavente, de plus le Roi luy ceda la Ville de Paredes que D. Alphonse Comte de Gijon luy avoit enlevée par force, & qu'il retenoit injustement.

Le Comte de Gijon persiste dãs sa revolte.

De tous les Seigneurs mécontens il ne restoit que le seul Comte de Gijon : le Roi persuadé que les voyes de douceur seroient inutiles, songeoit tout de bon à réduire par la force cet esprit naturellement hardi, inquiet, & difficile à manier.

XVI.

Le Roi de Navarre envoye de nouveaux Ambassadeurs en Castille pour redemander la Reine son Epouse.

Le Roi de Castille reçut une nouvelle Ambassade de la part de Charles Roi de Navarre, dont les chefs étoient l'Evêque d'Huesca, François de nation, & D. Martin d'Ayvar pour redemander de nouveau le retour de la Reine de Navarre auprès du Roi son époux, ce que l'on avoit déja tant de fois inutilement tenté. Enfin ce que la Justice, la raison, les ambassa-

(1) *Mille Maravedis.* Comme les Maravedis ont souvent changé de prix & de valeur, il seroit assez difficile d'affirmer positivement & sûrement à quoy pourroit monter la pension de cinq cent mille Maravedis qui avoit été accordés au Duc de Benavente ; car sous le Regne de Jean I. qui donna la pension au Duc de Benavente un simple Maravedi en valoit dix de ce tems-là ; or qui peut sçavoir si Mariana n'aura pas réduit les Maravedis du tems de Jean I. aux Maravedis de son tems & d'aujourd'hui : or le Maravedi est estimé à cinq de nos deniers; ainsi nôtre livre qui est de 240. deniers vaut 48 Maravedis & la pension sur ce pied auroit été de plus de 10400 liv. Il faut faire attention que l'argent étoit rare en ce tems là, que le nouveau Monde n'étoit pas encore découvert.

des réïterées, les sollicitations n'avoient pû gagner, un accident imprévû le fit réüssir & l'affaire s'executa.

La Reine de Navarre se retire mécontente de la Cour.

La Reine étoit fort irritée de ce que la Cour luy avoit retranché une partie des pensions qu'on luy avoit accordées sur le Trésor Royal; & ne pouvant dissimuler son dépit, elle s'étoit retirée secretement de Madrid, dans le tems même que l'on y tenoit les Etats. On la soupçonnoit d'entretenir les intelligences secrettes avec la plûpart des Grands Seigneurs mécontens, le Roi de Castille regardoit de très-mauvais œil cette Princesse; ainsi le Roi de Navarre persuadé que D. Henri ne seroit apparemment pas fâché de se délivrer de l'inquiétude que luy donnoit cette Princesse trop remuante, prit la resolution d'envoïer en Castille une nouvelle Ambassade pour la redemander.

Le Comte de Trastamare va trouver la Reine de Navarre, & on arrête le Duc de Benavente.

Le Comte de Trastamare ayant sçû les dispositions où étoit le Roi de Castille d'accorder aux Ambassadeurs de Navarre la permission d'emmener avec eux l'Epouse de leur Souverain, sortit brusquement de la Cour pour aller trouver la Princesse qui demeuroit alors à Roa, & luy offrir ses services, le Duc de Benavente étoit du complot, & sa conduite étant devenuë suspecte, il eut ordre de se rendre à la Cour. A peine fut-il arrivé que le Roi commanda qu'on se saisît de sa personne, ce qui fut executé un Samedy le 25. Juillet, après quoi D. Henri pour ôter à la Reine le tems de grossir son parti, marcha à grandes journées vers Roa à la tête des troupes qu'il avoit destinées contre le Comte de Gijon; mais il ne put si adroitement cacher sa marche, que le Comte de Trastamare n'en fut averti, il prit sur le champ le parti de sortir de Roa, & de se sauver en Galice.

La Reine de Navarre va se jetter aux pieds du Roi de Castille, & l'accompagne à Vailladolid.

La Reine se voyant abandonnée, & sentant bien le danger où elle se trouvoit, crut qu'il n'y avoit plus pour elle d'autre ressource que d'avoir recours à la bonté du Roi son Neveu. Ainsi sans penser à se défendre, elle sortit de la Ville avec les Princesses ses filles toutes en habit de duëil, afin de toucher le cœur du jeune Prince, & d'appaiser sa colere. Elles vinrent audevant de lui & se jetterent à ses pieds pour implorer sa clémence. La Reine tâcha de se justifier sur les intelligences qu'on l'accusoit d'entretenir avec le Comte de Trastamare & assûra le Roi qu'elle n'avoit aucune part dans sa sortie de la Cour; qu'à la verité il étoit venu la voir à Roa; mais qu'elle avoit

crû

crû ne pouvoir raisonnablement se dispenser de recevoir un frere qui n'avoit point d'autre dessein, disoit-il, que de venir rendre une visite de bonne amitié à une sœur qu'il aimoit, & que de consoler une Princesse affligée. Le Roy reçut les excuses de la Reine, & parut en être content; il ne laissa pas de se rendre maître de la Ville, & d'y mettre bonne garnison. Il voulut bien continuer à cette Princesse les mêmes pensions qu'il luy faisoit auparavant, mais aussi elle fut obligée de l'accompagner à Vailladolid, & en même-tems le Roy lui donna des gardes pour éclairer de près ses démarches.

XVII. Le Roy de Castille marche dans les Asturies pour réduire le Comte de Gijon.

Pendant tous ses mouvemens, D. Alphonse Comte de Gijon, informé que le Roy de Castille se préparoit à le venir attaquer, ne pensoit qu'à se mettre en état de deffense dans Gijon où il avoit fait un amas prodigieux de vivres, de munitions, d'armes, avec une nombreuse garnison: le Roi qui prévit les suites de cette revolte, surtout s'il donnoit au Comte le loisir de se fortifier, accourut en diligence dans les Asturies, s'empara d'abord d'Oviedo, qui s'étoit declarée pour le Comte; la prise de cette Ville l'ayant rendu maître de la Campagne, il voulut profiter de la consternation où étoient les rebelles, & marcha aussi-tôt vers Gijon qu'il assiégea.

Il assiege Gijon.

La situation de cette place étoit si avantageuse, qu'il étoit presqu'impossible de s'en rendre maître par la force; d'ailleurs l'on étoit au fort de l'Hyver, les maladies commençoient à regner dans le païs, & dans le camp où elles faisoient de grands ravages, par la multitude des soldats qui mouroient, ou qui devenoient hors d'état de faire les fonctions militaires.

Le Comte de Trastamare vient joindre le Roy au camp devant Gijon.

Le Roi se voyoit à la veille de lever honteusement le siége de Gijon; mais l'arrivée du Comte de Trastamare qui étoit rentré dans son devoir, & qui se rendit au camp de sa Majesté avec ses troupes & un grand nombre de ses amis, remit les choses sur un meilleur pied, le Comte n'eut pas de peine à obtenir le pardon de sa faute, & il ne pensa plus qu'à la reparer, en faisant tous ses efforts pour aider le Roi à réduire cette Place.

Traité entre le Roi de Castille, & le Comte de Gijon.

Cependant le siége n'avançoit pas beaucoup par la vigoureuse resistance des Rebelles; ainsi le Roi desesperant de pouvoir prendre la Place par force, fit faire quelques propositions avantageuses au Comte de Gijon qui les accepta, le Traité fut conclu à condition que le Roi seroit maître de toutes les

An. de N.S. 1395.

places que possedoit le Comte de Gijon, qu'il y mettroit garnison, & en nommeroit les Commandans à la reserve de la seule Ville de Gijon qui resteroit entre les mains du Comte; qu'il seroit obligé d'aller en France; & de comparoître en personne devant sa Majesté Très-Chrétienne qui avoit été choisie d'un commun consentement arbitre & juge des differends entre le Roi de Castille & le Comte, qu'il se purgeroit du crime de felonie dont il estoit accusé, & que l'on executeroit ponctuellement & fidelement de part & d'autre la Sentence que prononceroit le Roi de France, que le Comte pour gage de sa parole & pour la garentie du Traité, mettroit le Prince D. Henri son fils entre les mains du Roi de Castille, où il demeureroit en ôtage; ainsi les uns & les autres mirent bas les armes, la paix & la tranquillité fut rétablie, & la Castille se trouva délivrée de l'inquiétude que luy avoient causée les rebelles.

XVIII. Mort du Pape Clement.

Voilà quelle étoit la situation des affaires de Castille lorsque le Pape Clement mourut à Avignon le 16. de Septembre. Tous les Princes Chrétiens & generalement toutes les Puissances de l'Europe envoyerent promptement des ordres aux Ambassadeurs qu'ils avoient auprès du feu Pape, pour engager les Cardinaux de son obédience à ne rien précipiter dans l'élection de son successeur, & à commencer d'abord par chercher toutes les voyes possibles d'abolir le Schisme qui duroit depuis tant d'années, & de mettre fin par ce moyen au scandale qui déchiroit l'Eglise, & aux malheurs qui en étoient la funeste suite.

Les Cardinaux d'Avignon font un serment avant le Conclave.

Les Cardinaux cependant ne jugerent pas à propos de differer le Conclave & l'élection d'un nouveau Pape: Mais pour faire voir la considération & la complaisance qu'ils avoient pour les Princes Chrétiens, ils se contenterent de regler entr'eux d'un commun consentement que chaque Cardinal en particulier feroit un serment solemnel, qu'au cas qu'il fût élû Pape, il renonceroit à la Papauté dès que celui qui se portoit à Rome pour le vrai Pape, consentiroit à faire de son côté la même chose. Ils crurent que cette voïe étoit la plus courte pour faire cesser le Schisme, & pour réünir sous une même obedience toute la Chretienté: voici la forme du serment que firent les Cardinaux du parti de Clement.

„ Nous les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine assemblés

en Conclave pour l'élection future du Souverain Pontife, “
promettons tous ensemble, & chacun de Nous en particu- “
lier devant l'Autel où l'on a coûtume de celebrer la Messe “
commune pour le Sacré College, & jurons sur les saints E- “
vangiles que nous touchons de travailler pour le plus grand “
service de Dieu, la paix & l'union de l'Eglise, & le salut de “
tous les Fideles, & d'employer sincerement tous nos efforts “
autant qu'il sera en nôtre pouvoir pour faire cesser le Schis- “
me qui déchire l'Eglise depuis si longtems; ce que nous ne “
pouvons voir qu'avec une extrême amertume de nôtre cœur “
& que nous n'épargnerons rien pour établir la paix dans l'E- “
glise, & pour la réunir sous un seul & unique chef: Nous “
faisons encore serment de contribuer pour cela autant qu'il “
dépendra de nous, & d'aider de nos conseils & de nôtre assis- “
tance celui que nous choisirons pour nôtre Pasteur, & pour “
le Pasteur de l'Eglise universelle, & qui sera pour lors nôtre “
souverain Seigneur, & le Vicaire de Jesus-Christ, que nous “
ne donnerons aide & conseil ni directement ni indirectement “
ni en public ni en particulier, pour empêcher l'effet de ce “
que nous avons promis ci-dessus. Outre cela nous promettons “
que chacun de nous quand même il seroit élevé sur le Siege “
de S. Pierre, sera prêt & obligé même de renoncer au sou- “
verain Pontificat, d'observer en general toutes les choses “
marquées ci-dessus, & chacune en particulier, & d'en pro- “
curer l'observation autant qu'il sera en son pouvoir. Nous “
nous engageons encore tous par le même serment, & chacun “
en particulier de chercher toutes les voyes les plus sûres, les “
plus promptes & les plus efficaces pour finir le Schisme, ren- “
dre la paix à l'Eglise, rétablir l'union parmi les Fideles, & “
de le faire de bonne foy avec une volonté sincere, sans frau- “
de, sans excuse & sans aucun delay sous quelque prétexte “
que ce puisse être, jusqu'à abdiquer la Papauté si les Car- “
dinaux qui le sont à present, ou ceux qui leur succederont, “
& qui le seront pour lors, ou même la plus grande partie “
du sacré College le juge necessaire ou avantageux au bien “
de l'Eglise & à la réunion de ses membres. “

Après que les Cardinaux qui étoient à Avignon eurent fait le serment de la maniere dont nous venons de le dire, ils se renfermerent dans le Conclave au nombre de vingt-un, pour proceder à l'élection d'un Pape. Le Cardinal d'Arragon,

XIX. Elect[illegible]n de Ben[illegible]

D. Pierre de Lune fut choisi au premier ſcrutin, & il eut toutes les voix ſans qu'il luy en manquât une ſeule. Il étoit d'une maiſon également ancienne & illuſtre, mais il n'étoit pas moins celebre par ſa profonde érudition; car il paſſoit pour le plus grand Canoniſte de ſon ſiécle, les differentes legations où il avoit été emploïé, & pendant leſquelles il avoit manié avec ſuccès les affaires les plus difficiles & les plus épineuſes, luy avoient acquis dans toute l'Europe la réputation d'un des plus habiles, & des plus adroits politiques qui fût jamais: il avoit un talent rare pour gagner les eſprits; ſon air majeſtueux & ſes manieres inſinuantes lui donnoient un grand aſcendant ſur tous ceux avec leſquels il étoit obligé de traiter, & le rendoient maître de tout ce qu'il entreprenoit.

Il ſonge à paſſer en Italie.

Le Cardinal d'Arragon prit à ſon élection le nom de Benoît XIII. Dès qu'il fut Pape, & que la ceremonie de ſon Couronnement fut faite, il commença tout de bon à chercher les voïes de repaſſer en Italie, pour y établir ſon Siége. Il oublia bientôt le ſerment qu'il avoit fait avant ſon élection, & ne parut gueres diſpoſé à renoncer au ſouverain Pontificat.

La France eſt choquée de la reſolution de Benoiſt.

Les François informés des intentions du nouveau Pape Benoît en furent très-choquez, & ſe mirent en devoir de s'oppoſer efficacement à ſes deſſeins, on tint donc ſur cela une grande aſſemblée à Paris, où les principaux Seigneurs & la plûpart des Prélats du Royaume ſe rendirent pour y prendre des reſolutions conformes à la ſituation des affaires; comme l'on connoiſſoit le nouveau Pape d'un genie ambitieux, hardi, ferme & entreprenant, ainſi que la ſuite de toute ſa vie ne le fit que trop voir; l'Aſſemblée de Paris crut qu'il étoit bon de l'intimider pour le détourner du deſſein qu'il avoit formé, & de luy envoyer une ſolemnelle ambaſſade, pour luy repreſenter ce que toute la Nation attendoit de ſa reconnoiſſance, & ce que l'Egliſe eſperoit de ſon zele pour la Religion & de ſa pieté.

Les Ducs de Bourgogne, d'Orleans & de Berry vont en ambaſſade au Pape Benoiſt.

Les Ducs de Bourgogne, d'Orleans & de Berry tous trois Princes du ſang Royal de France furent nommez chefs de cette Ambaſſade. Dès qu'ils furent arrivés à Avignon, Benoiſt leur donna audience, ils le conjurerent d'une maniere également forte & reſpectueuſe, de vouloir bien mettre fin au Schiſme qui déchiroit l'Egliſe, & rendre la paix au Monde Chrétien. Ils le ſupplierent de ſe ſouvenir des malheurs que

cette division avoit entraînés après elle, des miseres que souffroit la Chrétienté, & du serment solemnel qu'il avoit fait avant son élection: ils lui demanderent en particulier qu'il voulût bien assembler un Concile General dans lequel tous les Prélats pûssent proposer librement & chercher les voyes de faire cesser ce scandale.

Le Pape répondit à ces Princes d'une maniere fiere & hautaine, Que jamais rien ne seroit capable de l'obliger à abandonner l'Eglise de Jesus-Christ, & la Nacelle de Saint Pierre dont le gouvernail lui avoit été confié. Les trois Princes furent très-mal satisfaits de cette réponse; ils firent encore de nouvelles instances auprès de Pierre de Lune, pour lui faire changer de resolution: mais voïans qu'ils ne pouvoient rien gagner sur cet esprit aussi opiniâtre qu'ambitieux, ils furent obligés de s'en retourner fort chagrins du mauvais succès de leur Ambassade. Le Roi de France & toute la Nation ne furent pas moins choqués de l'obstination de Benoist, & de la resolution où il étoit de ne point renoncer au souverain Pontificat contre le serment qu'il en avoit fait. Le nouveau Pape qui étoit trop habile pour ne pas prévoir les suites fâcheuses que pouvoit avoir l'indignation d'un Prince aussi puissant que le Roi de France, crut que le meilleur moyen de l'appaiser étoit de lui accorder les decimes de tous les revenus des Benefices & des biens Ecclesiastiques de son Royaume pendant le terme d'une année. Cela se passa au mois de May de l'année 1395.

Et ils s'en retournent sans avoir rien pû obtenir.

Depuis ce tems-là les affaires changerent de face. L'autorité du nouveau Pape commença peu à peu à diminuer, & les succez dont il s'étoit flatté au commencement de son Pontificat, furent suivis de bien des peines & des miseres qu'il eut à essuyer pendant tout le reste de sa vie. Le Gouverneur d'Avignon reçut ordre du Roi de France d'assiéger le Pape Benoît dans son propre Palais, & d'emploïer tous ses efforts pour se saisir de sa personne. Sa Majesté très-Chrétienne pour chagriner encore davantage Benoît contre lequel il étoit furieusement irrité, fit publier dans tout son Royaume une Declaration par laquelle il deffendoit à tous ses sujets de quelque qualité qu'ils pûssent être d'avoir nul recours au nouveau Pape dans toutes les affaires ecclesiastiques. Mais ce qui acheva de ruïner le parti de Benoist, c'est que les Cardinaux même de son obédience l'abandonnerent, à la reserve du seul Cardinal

L'autorité de Benoist commence a décheoir

An. de N. S. 1395

An. de N S. 1395.

de Pampelune qui lui demeura toûjours fidele, & qui le suivit jusqu'à la mort. Enfin Benoît se voyant abandonné de toutle monde & assiegé par le Gouverneur d'Avignon qui le serroit de près, fut contraint de sortir de la Ville en habit déguisé, & de passer en Catalogne pour mettre sa personne en sûreté, dans l'esperance de relever sa faction abbatuë; mais cela n'arriva que dans les années suivantes.

La France renonce à l'obédience de Benoît

L'élection de Benoît & son opiniâtreté avoient mis en mouvement toutes les Cours de l'Europe; les Princes Chrétiens s'envoyoient les uns aux autres des Ambassadeurs à ce sujet; le Roi de France paroissoit le plus animé contre Benoît, & il n'épargnoit rien pour engager les Rois de Castille, de Navarre & d'Arragon, à renoncer à son obedience; mais ces Princes ne pouvoient absolument se resoudre à se séparer d'un parti qu'ils avoient d'abord embrassé avec tant de chaleur, & il leur paroissoit honteux d'abandonner un Pape de leur Nation; le Roi de Castille en particulier envoya en France D. Juan Evêque de Cuença un des plus sages & des plus habiles politiques de son tems, pour ménager quelqu'accommodement, & tâcher de reconcilier le Roi de France avec le nouveau Pape; car l'on étoit persuadé que le changement de cette Couronne ne venoit que de quelques mécontentemens particuliers qu'elle prétendoit avoir reçus de Benoît: Mais toute l'habileté de l'Evêque de Cuença fut inutile, & il ne put rien obtenir de la Cour de France en faveur du Pape.

XX.
Les François entrent en Arragon.

Cependant les affaires se broüilloient dans l'Arragon où la guerre commençoit à s'allumer, la France avoit fait entrer un grand nombre de troupes dans ce Royaume par le Roussillon, & elles y commettoient de grands ravages, mettant tout à feu & à sang. La Reine Yolante qui par la nonchalance ou l'incapacité du Roy d'Arragon son époux se voyoit chargée de tout le poids des affaires & du gouvernement de l'Etat, envoya sur le champ Guillaume de Coponès (1) en France pour se plaindre des hostilitez que les troupes Françoises faisoient dans l'Arragon, & des desordres affreux qu'elles y commettoient.

(1) *Guillaume de Coponés.* Tout cecy se passoit sous le regne de Charles VI. en France. Je suis surpris que dans toutes les Histoires de France il n'est parlé ni de ces irruptions des François dans le Roussillon sous le regne de ce Prince, ni de l'Ambassade & des Ambassadeurs que la Reine Yolante d'Arragon envoya en France. Il faut que cette affaire n'ait pas fait un grand éclat & n'ait pas eu de suite.

L'Ambaſſadeur ſçut ſi bien ménager la Cour de France, qu'on rappella les troupes Françoiſes ; ainſi l'orage dont on étoit menacé ſe trouva heureuſement diſſipé.

Ce fut dans ce tems-là que mourut D. Juan Roi d'Arragon, par un triſte & fâcheux accident. Ce Prince étoit allé ſe divertir à la Chaſſe vers la montagne de Foxa, auprès des Châteaux de Mongriou & d'Urriols ſur les frontieres de Catalogne, une Louve d'une grandeur extraordinaire ſortit du bois & vint ſe preſenter devant luy ; mais ſoit que ce fut une veritable Louve, ſoit que ſon imagination déja bleſſée lui repreſentât une beſte ordinaire comme un ſpectre ou un monſtre ; cette vûë lui cauſa tant d'effroy, que jettant un cri il tomba de cheval & expira ſur l'heure même un Mercredy 19. de May. Il fut inhumé à Poblete ſepulture ordinaire des Rois d'Arragon. Ce Prince n'avoit rien de remarquable qu'une averſion extrême pour les affaires, une nonchalance indigne d'un Souverain, & une incapacité abſoluë de gouverner. Il ne laiſſa aucun enfant mâle, mais ſeulement deux filles de deux differens mariages : la premiere nommée Jeanne, qui fut mariée à Matthieu Comte de Foix, & la ſeconde qui s'appelloit Yolante, étoit fiancée avec le Duc d'Anjou, comme on l'a rapporté cy-deſſus.

Mort de Jean Roy d'Arragon.

Le Roi d'Arragon avoit nommé par ſon teſtament pour ſon Succeſſeur & l'Heritier de ſa Couronne le Prince D. Martin ſon frere, Duc de Monblanc. On ne peut exprimer avec quels tranſports de joye cette nomination fut reçûë dans tout le Royaume qui ſe vit par-là délivré de la crainte où l'on étoit de tomber ſous une domination Etrangere ſi les filles étoient admiſes à la ſucceſſion (1)

Il avoit nommé dans ſon teſtament Martin, Duc de Momblanc pour ſon ſucceſſeur.

(1) *Admiſes à la ſucceſſion.* Comme la Loi Salique ne s'eſt jamais obſervée en Eſpagne pour la ſucceſſion à la couronne & que les femmes ont toûjours herité des Etats de leurs peres quand elles n'avoient point de freres. Il eſt aſſez difficile de comprendre comment Jean I Roy d'Arragon nomma Martin Duc de Monblanc ſon frere, ſon heritier & ſon ſucceſſeur, au préjudice des deux Princeſſes ſes filles qu'il désherita dont l'aînée nommée Jeanne qu'il avoit eûë de ſa premiere femme, ſœur du Vicomte d'Armagnac, avoit épouſé Matthieu Comte de Foix ; & la cadette nommée Yolante qu'il avoit euë de ſa ſeconde femme Yolante, avoit épouſé Loüis de France Duc d'Anjou; car ſans même aller chercher ailleurs des exemples que dans l'Arragon, Raymond V. Comte de Barcelonne ne parvît à la Couronne d'Arragon que par ſon mariage avec la Princeſſe Petronille fille unique de Raymond ſurnommé le Moine, Roy d'Arragon, & Martin luy-même Roy d'Arragon, ſe voyant ſans enfans, ne declara-t-il pas que l'Infant Ferdinand de Caſtille, fils de ſa ſœur

La Duchesse son Epouse prend aussi-tôt la qualité de Reine pendant l'absence de son Epoux.

Le Duc de Monblanc étoit alors absent, il avoit été obligé de passer en Sicile pour appaiser les troubles de cette Isle, & affermir les Princes ses enfans sur le Thrône de leur Mere. La Duchesse Marie son Epouse, Princesse d'un courage mâle & héroïque, qui étoit en Catalogne, prit aussi-tôt la qualité de Reine d'Arragon. Tous les Seigneurs d'Arragon s'étant assemblez à Barcelonne pour confirmer le choix & la nomination que le feu Roi avoit fait dans son Testament du Duc de Monblanc pour son successeur. La nouvelle Reine fit donner des Gardes à la Reine Yolante qui publioit qu'elle étoit grosse, afin d'ôter toute occasion de supercherie, & d'empêcher qu'elle ne supposât quelqu'enfant; mais l'erreur ne dura pas longtems, & la Reine Doüairiere se désabusa bientôt elle-même de sa prétenduë grossesse, s'il est vrai qu'elle la crût veritable.

Le Comte de Foix prétend à la Couronne d'Arragon.

D'un autre côté, le Comte de Foix prétendoit que la Couronne d'Arragon luy appartenoit du côté de sa femme dont le droit paroissoit incontestable, & les prétentions legitimes, étant la fille aînée du feu Roy, il opposoit au testament du Roi D. Juan son Beau-Pere, celui du Roi D. Pedro son pere qui appelloit les filles à la succession de la Couronne d'Arragon au défaut des enfans mâles; & qu'ainsi l'on ne devoit & que l'on ne pouvoit même abolir à son préjudice cette loi fondamentale de l'Etat observée de tout tems dans le Royaume, que les filles succedâssent à la Couronne. Telles étoient les raisons que le Comte de Foix apportoit pour appuyer son droit, ou plûtôt celuy de la Comtesse son Epouse à la Couronne d'Arragon; si elle n'étoient pas convaincantes & démonstratives, au moins l'on ne peut nier qu'elles ne fussent très specieuses & très-plausibles. (1)

Leonore Reine de Castille devoit être preferé à tous les autres competiteurs, parcequ'il étoit plusproche; mais je laisse cette question à décider aux Juris-Consultes

(1) *Et très plausibles.* Ce n'est pas non plus à moy à décider des droits du Comte de Foix à la Couronne d'Arragon; mais rien ne paroît plus constant que le droit de ce Prince, supposé que les femmes heritent en Arragon comme dans tous les autres Royaumes d'Espagne. Jean I. Roi d'Arragon étant mort sans enfans mâles, les Princesses ses filles devoient heriter au préjudice des heritiers mâles collateraux & l'aînée préferablement à la cadette; ainsi le Comte de Foix ayant épousé la Princesse Jeanne fille aînée de Jean I. elle devoit succeder à son pere plûtôt que le Duc de Monblanc qui n'étoit que le frere du Roi, & par consequent oncle de la Princesse; puisque les filles heritent des biens de leurs peres quand elles y ont droit, au préjudice de leurs oncles & de tous leurs autres parents collateraux.

Cependant

An. de N. S 1395

Cependant les Etats generaux du Royaume qui s'assemblerent à Sarragosse au mois de Juillet, se declarerent pour le Duc de Monblanc, & d'un commun consentement le reconnurent & le proclamerent Roy d'Arragon quoyqu'il fut alors absent : toutes les affaires commencerent à se faire en son nom, & l'autorité Royale lui fut déferée. On regla aussi dans cette Assemblée generale les préparatifs que l'on devoit faire pour soûtenir la guerre dont l'on étoit menacé du côté de la France.

Le Duc de Monblanc est reconnu Roi d'Arragon dans les Etats de Sarragosse.

XXI.

Nouveaux troubles dans l'Arragon & paix en Castille.

Le Royaume d'Arragon étoit en trouble au sujet de la guerre dans laquelle on étoit à la veille de se voir embarqué. On n'entendoit dans les Villes & à la campagne que le bruit ou le tumulte des armes; on levoit des troupes de tous côtez ; on ne pensoit qu'à fortifier les frontieres : à faire des amas de vivres, à remplir les magasins & les Arsenaux. En un mot tout étoit en mouvement ; la Castille se trouvoit assez tranquille ; le Roi avoit eu l'adresse & le bonheur de dissiper les factions & de contenter les Grands. Le Comte de Gijon qui étoit le plus remuant & le plus broüillon étoit parti pour la France, suivant les conditions du Traité fait avec le Roi de Castille.

La Reine de Navarre retourne auprès du Roi son époux.

La Reine de Navarre avoit été enfin contrainte malgré elle, de retourner avec le Roi son époux, & cette affaire si souvent & si inutilement agitée venoit d'être heureusement concluë. Le Roi de Navarre pour faire évanoüir les craintes de la Reine son épouse, & pour la mettre en repos, luy fit un serment solemnel de la traiter en Reine & en fille de tant de Rois. Le Roi de Castille pour adoucir en quelque maniere les chagrins de la Reine de Navarre sa Tante, & pour luy faire plus d'honneur voulut l'accompagner avec toute sa Cour jusqu'à Dalfaro sur les frontieres de Navarre. Le Roi de Navarre son mari vint audevant d'elle à Tudele où il lui fit une reception magnifique, & luy donna toutes les marques possibles de joye, d'estime & de tendresse ; il ordonna même dans tout son Royaume des Processions publiques en actions de graces du retour de la Reine & de sa parfaite reconciliation avec le Roi son époux. Ce ne furent de tous côtez que feux de joye, & que réjoüissances.

XXII.

Faveur de D. Hurtado de Mendoze.

D. Juan Hurtado de Mendoza Majordome étoit plus en faveur que jamais auprès du jeune Roi de Castille, qui luy avoit donné quelque tems auparavant la Ville d'Agreda pour

An. de N. S. 1395

marque de son amitié, & pour le récompenser de ses services. Il l'avoit encore gratifié des terres considerables de Ciria & de Boronia dans le territoire de Soria. Les peuples ne furent pas contens d'une gratification qui leur paroissoit outrée ; car il est assez ordinaire que les ministres & les favoris soient exposés à l'envie publique ; & la jalousie ne peut souffrir qu'une personne s'éleve au dessus de tous les autres.

Le Roi lui donne la Ville d'Agreda, & les Habitans s'y opposent.

Les habitans d'Agreda murmuroient encore plus haut, ils declaroient publiquement que jamais ils ne se soûmettroient à Mendoza, ils paroissoient même si resolus à ne vouloir point dépendre d'un Seigneur particulier, qu'ils menaçoient de prendre les armes pour défendre leurs privileges & leur liberté si l'on vouloit les contraindre à reconnoître le favori pour leur maître. Ils regardoient comme une chose honteuse pour eux après avoir été si long-tems du Domaine Royal & unis à la couronne, de devenir soûmis à un simple Seigneur dont le gouvernement à la verité avoit coûtume d'être assez doux dans les commencemens, mais qui devenoit ensuite insupportable & tirannique, comme il étoit aisé de s'en convaincre par des exemples anciens & modernes. D'ailleurs la Ville étant située sur les frontieres de Navarre & d'Arragon ; elle étoit en danger à tous momens de se voir la premiere attaquée : ils craignoient qu'un Seigneur particulier ne fût pas assez fort pour les deffendre, ils se plaignoient encore que l'on reconnoissoit mal les services qu'eux & leurs ancestres avoient rendus à l'Estat dans les tems les plus difficiles ; & la fidelité qu'ils avoient toûjours inviolablement gardée aux Rois de Castille leurs souverains.

Le Roi de Castille donne à Médoze d'autres Villes à la place d'Agreda.

Le Roi de Castille informé des dispositions où étoient les Habitans d'Agreda partit pour s'y rendre lui-même dans l'esperance que sa presence seule calmeroit les esprits, & leur feroit accepter de bonne grace le maître qu'il vouloit leur donner. Peu s'en fallut que les Habitans n'eussent l'insolence de luy fermer les portes ; mais quelques personnes plus sages & plus moderées que les autres leur representerent combien il étoit dangereux de vouloir obtenir de son souverain par la force des graces qu'il n'accorde jamais qu'à la moderation & à l'obéïssance ; rien n'étoit plus sage & plus salutaire que ce conseil, & ce fut pour les Habitans d'Agreda un bonheur de l'avoir suivi ; car le Roi ayant écouté leurs plaintes & leurs raisons,

consentit que la Ville demeurât toûjours unie à sa couronne ; & pour dédommager D. Juan de Mendoze, il luy donna celles d'Almacan & de Sant Istevan de Gormaz ; ainsi cette émeute fut appaisée. (1) An de N.S. 1395

XXIII. Le Roy de Castille envoye une ambassade en France.

Le Roi de Castille qui connoissoit le caractere volage & inconstant du Comte de Gijon, ne manqua pas dès qu'il le sçut parti pour la France, d'y envoyer après lui ses Ambassadeurs qui arriverent à Paris au jour marqué, mais le Comte ne s'y rendit pas, soit qu'effectivement il n'eut pû le faire, soit qu'il ne l'eût pas voulu. Il est vrai que lorsqu'ils disposoient toutes choses pour leur retour, & qu'ils étoient à la veille de partir ; ils eurent avis que le Comte étoit arrivé à la Rochelle un des plus celebres ports de toute la Guyenne. Cette nouvelle détermina les Ambassadeurs à differer leur départ, & à rester encore à Paris ; ayant demandé & obtenu du Roy de France une audience particuliere ; ils luy representerent les sujets que le Roi leur maître avoit de se plaindre du Comte de Gijon, qui de son côté ne manqua pas d'apporter des raisons pour tâcher de justifier sa conduite ; mais enfin sa Majesté très-Chrétienne après avoir écouté de part & d'autre leurs raisons prononça & declara le Comte rebelle & criminel de leze-Majesté, & en même-tems lui conseilla de se soûmettre & de s'abandonner à la clemence de son souverain ; que s'il l'executoit sincerement & de bonne foy, il devoit esperer de la bonté du Roy de Castille, qu'il voudroit bien luy pardonner & luy rendre ses Etats qu'il avoit confisquez ; que pour luy il luy promettoit d'employer auprès de sa Majesté Castillane tous ses bons offices, & tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur l'esprit de ce Prince pour l'engager à luy rendre son amitié, & à le rétablir dans ses biens ;

(1) *Cette émeute fut appaisée.* Il est certain que les Habitans d'Agreda bien loin d'avoir droit avoient très-grand tort de s'opposer à la donation que le Roi faisoit de leur Ville à Jean de Mendoze ; encore moins de vouloir l'empêcher par voye de fait : en cela ils étoient inexcusables. Ils pouvoient avoir en quelque maniere droit de faire des remontrances très-soûmises, & de representer d'une maniere respectueuse leurs raisons ; mais ils devoient s'en tenir là & se soûmettre ensuite à tout ce que leur Souverain en ordonneroit ; aussi Mariana ne les justifie pas, nous voyons tous les jours de semblables exemples dans tous les Etats, en France & ailleurs, où les Rois donnent souvent à des Seigneurs particuliers des Terres de leur domaine, non-seulement par engagement, mais encore en proprieté, & avec tous les droits, à la reserve de la foy & hommage, & de relever toûjours de la couronne.

An. de N. S. 1395

mais que s'il perseveroit dans sa revolte, & dans son opiniâtreté, il lui declaroit dès à present qu'il ne devoit esperer ni retraite, ni secours ni protection du côté de la France, & en même-tems le Roy écrivit au Duc de Bretagne, à tous les autres Princes & Seigneurs vassaux de la Couronne, & à tous les Gouverneurs de ses Provinces, des Villes & Places frontieres des lettres par lesquelles, il leur deffendoit de donner aucun secours ni directement ni indirectement au Comte de Gijon, & de lui fournir ni argent, ni armes ni soldats, ni vivres, ni vaisseaux pour s'en retourner en Espagne.

Le Roy de Castille se rend maître de Gijon.

D'un autre côté le Roy de Castille informé par ses Ambassadeurs de la sentence qu'avoit prononcée sa Majesté très-Chrétienne, demanda qu'on luy remit entre les mains la Ville de Gijon suivant les conditions qui avoient été reglées. La Comtesse dont le courage étoit au-dessus de son sexe, s'étoit retirée dans cette Place, & ne pouvoit se resoudre à la livrer au Roy, qui étant accourru avec des troupes afin qu'elle n'eût pas le loisir de se fortifier, mit le siége devant la Ville, lequel ne dura pas longtems; car les assiegez voïant bien qu'ils n'avoient aucun secours à esperer, & craignant qu'une resistance plus opiniâtre ne leur coûtât cher, ouvrirent leurs portes à sa Majesté, & se rendirent à discretion.

Le Roy en fait raser les murailles.

Le Roy pour les punir de leur rebellion fit raser les murailles de leur Ville; & la ruïna de fond en comble, pour leur ôter desormais & l'envie & le pouvoir de se revolter. Sa Majesté qui avoit entre ses mains le Prince D. Henri fils du Comte de Gijon pour luy servir d'ôtage, le remit entre les mains de la Comtesse Isabelle sa mere, à condition qu'ils sortiroient l'un & l'autre du Royaume, & que la Comtesse se retireroit auprès du Comte son Epoux qui étoit alors en Saintonge; ainsi le Comte fut dépoüillé de ses Etats & des grands biens qu'il possedoit en Castille, sans nulle esperance de les pouvoir recouvrer.

XXIV.

Le Roy de Castille reçoit a Talavera les Ambassadeurs du Roi de Grenade.

Après cet exemple de severité le Roy retourna à Madrid dans la resolution de visiter en personne l'Andalousie: il y avoit long-tems qu'il desiroit de faire ce voyage que la situation des affaires ne luy avoit pas permis d'entreprendre depuis son couronnement: il passa donc à Talavere dans le dessein d'en partir incessamment pour l'Andalousie. Ce fut là qu'il reçut au mois de Novembre les Ambassadeurs que le Roy de Grenade luy envoyoit pour luy demander la prolongation de

An. de N. S. 1395.

la tréve. Les Mores voyant les troubles de Castille appaisez, les Grands contraints de plier sous l'autorité Royale, apprehendoient que le Roy ne vint avec toutes ses forces fondre sur eux, pour se vanger des maux qu'ils luy avoient faits pendant sa minorité, en ravageant les frontieres de Castille.

Il va à Seville, & s'y fait accompagner par les Ambassadeurs Mores.

Le Roi fut quelque tems sans donner audience aux Ambassadeurs Mores, il se contenta de leur donner ordre de l'accompagner à Seville ou il devoit se rendre bientôt, & où il fut reçu avec une magnificence, des acclamations & des transports de joye qu'il seroit difficile d'exprimer.

Il y fait arrêter l'Archidiacre d'Uzija.

A peine le Roy fut-il à Seville qu'il fit arrêter l'Archidiacre d'Ecija esprit turbulent & broüillon, qui avoit été le principal auteur des troubles & des désordres arrivez dans l'Andalousie, & qui avoit le premier allumé le feu de la revolte à Seville. Cet homme poussé par un faux zele ou plûtôt par son humeur impetueuse & inquiete avoit animé les peuples de cette grande Ville à faire main-basse sur les Juifs, & à piller leurs maisons & leurs biens. La prison de l'Archidiacre & la punition severe que l'on en fit, servit à intimider les esprits mutins qui luy ressembloient, & leur apprit à ne pas soulever les peuples sous couleur de zele & de pieté.

On renouvelle la treve avec les Mores;

Enfin après tous les troubles & les orages dont la Castille avoit été agitée, le calme succeda; une nouvelle lumiere dissipa les tenebres épaisses dans lesquelles elle avoit été ensevelie. Le châtiment des coupables & des seditieux luy rendit sa premiere tranquillité; enfin la tréve fut renouvellée avec les Mores qui la desiroient avec empressement, & qui par-là se virent tranquilles, sans crainte d'aucune guerre ni étrangere ni domestique.

Les indispositions du Roi de Castille.

La prudence & la sagesse du Roi D. Henri fut d'un grand secours pour ramener les esprits. Ce Prince quoique très-jeune donnoit tous les jours de nouvelles preuves de sa valeur, de sa fermeté, de son habileté dans le gouvernement, & des plus héroïques vertus. Mais son peu de santé & ses infirmitez continuelles qui ne le quitterent qu'à la mort, firent bientôt évanoüir les hautes esperances qu'on avoit conçûës de ce jeune Monarque. Ce Prince étoit veritablement digne de compassion, la maigreur & la pâleur de son visage le défiguroit extraordinairement; la foiblesse de sa complexion, & ses indispositions frequentes ne laissoient pas d'affoiblir la force de son esprit,

An de N. S. 1395 & le rendoient moins capable de soûtenir le poids des affaires.

Enfin les années suivantes on ne remarqua plus dans luy que de foibles restes de ces grandes qualitez qu'il avoit fait éclater au commencement de son Regne. Il demeura par ses infirmitez dans une telle inaction, qu'à peine trouve-t-on dans les Histoires le moindre vestige d'aucune de ses actions, soit par la disette des memoires, soit que l'indisposition continuelle du Roi, & la paix profonde dont joüit la Castille pendant tout le reste de son Regne, par une faveur singuliere du Ciel, fussent la cause de ce qu'il ne se passa rien de remarquable.

XXV. L'Archevêque de Compostelle se retire en Portugal.

Cependant le Duc de Benavente étoit toûjours prisonnier au Château de Monterrey sous la garde du grand Maître de l'Ordre de S. Jacques ; mais on le transfera dans la suite à Almodovar. L'Archevêque de Compostelle qui dans une taille petite & peu avantageuse renfermoit un genie vaste & un courage aussi grand, également incapable de plier & de dissimuler par foiblesse, témoigna assez ouvertement son chagrin de la maniere dont l'on en usoit envers le Duc, après l'avoir engagé sur sa parole à venir à la Cour, & à se mettre entre les mains du Roy ; d'ailleurs comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'autres Vicaires de Jesus-Christ que ceux qui residoient à Rome, il ne pouvoit approuver que l'on reconnût pour Papes legitimes ceux d'Avignon qu'il regardoit comme des Antipapes & des Schismatiques ; ainsi ne croyant pas pouvoir en conscience demeurer dans un Royaume qui étoit de l'obédience d'un Pape Schismatique, il se servit de ce prétexte pour sortir de Castille & pour se retirer en Portugal. Son merite étoit trop éclatant & trop reconnu pour y demeurer long-tems particulier, il fut bientôt élevé à l'Evêché de Conimbre, & de-là quelque tems après transferé à l'Archevêché de Brague, pour le dédommager de l'Archevêché de Compostelle qu'il avoit quitté, & sur le siege de laquelle fut élevé à sa place D. Lope de Mendoze.

D. Juan de Castro fait Evêque de Jaen & ensuite de Palence.

D. Juan de Castro étoit alors Evêque de Palence, Prélat si connu par la fidelité qu'il garda toûjours au feu Roy de Castille D. Pedre le Cruel, & à sa posterité après la mort de ce Prince : il se bannit lui-même d'Espagne & se retira auprès de la Princesse Constance sa fille Duchesse de Lancastre, qui pour reconnoître son zele & l'attachement qu'il avoit à

sa personne, luy fit avoir par le moyen du Duc de Lancastre son époux l'Evêché de Dax en Guyenne; cependant après que la paix fut faite entre la Castille & l'Angleterr ei quitta son Evêché de Dax, revint de son exil en Espagne, fut fait Evêque de Jaen, & ensuite de Palence. An de N. S. 1395

On croit que ce Prélat écrivit l'Histoire de D. Pedre le Cruel avec plus de discernement & de sincerité que celle qui nous reste sous son nom, laquelle est pleine de faussetez & de mensonges. Celle-cy n'a apparemment été écrite que par quelque imposteur qui a voulu flétrir la memoire de ce Prélat, & le faire passer pour un homme changeant & esclave de la fortune en luy supposant un ouvrage rempli de mensonges & d'impostures. On ajoûte que si les veritables memoires de l'Evêque de Palence se sont perdus; ce n'est pas qu'ils ne fussent estimables, & qu'ils ne meritassent d'être conservez à la posterité; mais il y avoit trop de gens interessez à les supprimer, parce qu'on ne les y menageoit point; & c'est à eux seuls que l'on doit attribuer cette perte, plûtôt qu'au malheur des tems; tel est le sentiment commun des plus graves auteurs. Pour nous dans le recit que nous avons fait des actions & de la vie du Roi D. Pedre, nous nous sommes arrêtez à l'opinion commune qui est la voix publique & pour l'ordinaire la plus conforme à la verité; car nous n'avons que trop d'experience que l'amour ne nous aveugle pas moins que la haine; & que ces deux passions, quand on s'y livre une fois, nous empêchent d'appercevoir la lumiere, de demêler le vrai d'avec le faux & de rapporter sincerement la verité.

Il écrit l'Histoire de D. Pedre, qui est perduë; celle qui paroist sous son nom n'est pas de luy.

XXVI.
Troubles dans l'Arragon où l'on arrête le Comte d'Ampurias.

Les affaires cependant n'étoient pas fort tranquilles dans l'Arragon où les peuples se trouvoient divisez. Le changement de Souverain, sur tout si le droit de successeur n'est pas évident & incontestable, a coûtume d'être la source de bien des troubles. On arrêta D. Juan Comte d'Ampurias, parce qu'on le soupçonnoit de favoriser secretement le parti du Comte de Foix, soit que le Comte d'Ampurias crut le droit du Comte de Foix mieux fondé & établi sur les loix fondamentales du Royaume; soit que peut-être luy-même fut bien aise de trouver cette occasion de se vanger des mauvais traitemens qu'il prétendoit avoir reçûs du Duc de Monblanc. Quoiqu'il en soit la prison du Comte le mit hors d'état de nuire au parti du Duc.

An de N. S. 1355.

Etats generaux d'Aragon à Sarragosse. Le Comte de Foix passe les Pyrenées avec une armée.

D'un autre côté l'on étoit menacé d'une cruelle guerre du côté de la France ; on assembla donc les Etats Generaux du Royaume d'Arragon à Sarragosse, qui furent très-nombreux: toute la noblesse s'y rendit, l'ouverture s'en fit le 2. d'Octobre dans le Monastere de S. François : Il y fut resolu qu'on feroit des levées extraordinaires de gens de guerre pour deffendre la patrie & les droits du Duc de Monblanc. On nomma en même tems D. Pierre Comte d'Urgel pour General de l'armée, il n'y avoit point de tems à perdre, & l'on ne pouvoit trop se hâter ; car le Comte de Foix ayant levé avec une extrême promptitude une armée considerable, traversa les Pyrenées & les défilez impraticables de ces montagnes, descendit dans la plaine, courrut tout le païs qu'arrose la Segre & toute la Province que l'on appelloit autrefois *Ilergetes*, où il porta le fer & le feu : vers les derniers jours du mois de Novembre, il vint mettre le siege devant la Ville de Balbastro avec quatre mille chevaux & un bien plus grand nombre d'infanterie.

Le Comte de Foix & la Comtesse son Epouse sont proclamez Roi & Reine d'Arragon dans le camp devant Balbastro.

Ce fut devant cette place & dans son Camp que le Comte de Foix & la Comtesse son épouse qui l'avoit suivi, furent reconnus à la tête des troupes & proclamez Rois d'Arragon avec les ceremonies accoûtumées en semblables occasions, & avec l'applaudissement general de l'Armée. Il y eut à Valence à la mi Decembre un grand tremblement de terre ; la secousse fut si furieuse que la plûpart des maisons furent renversées, un grand nombre d'autres qui avoient été ébranlées jusques dans leurs fondemens, resterent panchées, & presque suspenduës au grand étonnement de tous ceux qui les virent. Le peuple naturellement timide & superstitieux regarda ces signes & ces prodiges comme de funestes présages des malheurs dont ils étoient menacez, & comme des marques de la colere du Ciel.

Le Comte de Foix se retire.

Mais ces craintes se dissiperent bientôt ; car le Comte de Foix ayant levé honteusement le siege de Balbastro fut contraint de s'en retourner par la Navarre dans ses Etats, & avec tant de précipitation, que son départ parut plûtôt une fuite qu'une retraite par la multitude de bagage qu'il laissa de tous côtez dans les chemins. La disette & le manque de vivres l'avoient contraint d'abandonner son entreprise & de se retirer chez luy ; car le païs naturellement sterile ne pouvoit pas produire assez de quoi faire subsister longtems son armée ; les

peuples

peuples avoient enlevé les provisions de bouche & les fourages, & les avoient renfermés dans les places fortes, outre que le Comte d'Urgel s'étant mis à la tête d'un camp volant, harceloit sans cesse le camp des ennemis par de frequentes escarmouches ; & ses troupes qui sçavoient tous les détours de ces montagnes leur donnoient de continuelles allarmes, leur enlevoient leurs convois, leur coupoient les vivres, & remportoient tous les jours quelque avantage sur eux. La retraite du Comte de Foix arriva au commencement de l'année 1396. & rendit à la Catalogne & à l'Arragon sa premiere tranquillité.

An. de N. S. 1395

An de N. S. 396

XVII

D. Martin part de Sicile pour venir prendre possession de la couronne d'Arragon.

Dans ce même tems le nouveau Roi d'Arragon D. Martin aïant appris l'agreable nouvelle de sa nomination à la couronne par le feu Roi son frere, se hâta de calmer les troubles de Sicile, & fit armer au port de Messine une flotte considerable composée de gros vaisseaux & de galeres, pour prendre la route d'Espagne. Il aborda en chemin faisant dans l'Isle de Sardaigne, & il fut assez heureux pour appaiser les mouvemens dont cette Isle étoit agitée depuis si longtems, & pour achever de mettre à la raison les rebelles: il sembloit que le Ciel prenoit plaisir à le favoriser; car tout plioit devant luy, & sa presence seule applanissoit les difficultés qu'il croïoit trouver dans sa route.

Il va à Avignon voir le Pape Benoist qui lui donne l'investiture de la Sardaigne & de Corse.

Lorsqu'il fut arrivé sur les côtes de Provence, il mit pied à terre, & monta tout le long du Rhosne jusqu'à Avignon pour aller rendre l'obedience accoûtumée au Pape Benoist & luy baiser les pieds. Benoist lui fit present de la Rose d'or qui est la marque dont les Papes ont coûtume de se servir pour honorer les Souverains & les grands Princes, & au même tems lui donna l'investiture des Isles de Sardaigne & de Corse : cette céremonie se fit avec beaucoup de pompe & d'éclat ; & D. Martin fit au Pape Benoist les sermens accoûtumez comme vassal & feudataire de l'Eglise.

Il arrive à Barcelonne où il fait son entrée & est couronné.

Le nouveau Roi d'Arragon après avoir pris congé du Pape Benoist retourna joindre sa flotte, & arriva bientôt au port de Barcelonne où presque toute la noblesse du Royaume l'attendoit, il fit son entrée publique dans cette grande Ville avec toute la magnificence possible, & les acclamations de ses nouveaux sujets. Ce fut une espece de triomphe pour la multitude des victoires qu'il avoit remportées sur les rebelles de Sicile & de Sardaigne, & pour le nombre des Royaumes qu'il venoit de réünir dans sa personne. A peine eut-il reçu les complimens

An de N.S. 1395

pour ſon heureux avenement à la couronne & le ſerment accoûtumé de fidelité que dans une aſſemblée generale des grands Seigneurs d'Arragon & de Catalogne, il prit poſſeſſion de ſon nouveau Royaume par le droit qu'il prétendoit tenir de la naiſſance & du Teſtament du feu Roi D. Jean ſon frere. Pour ce qui regarde le Comte de Foix & la Comteſſe ſon épouſe, qui avoient oſé uſurper la qualité de Roi d'Arragon, & faire à main armée une irruption dans le Royaume, il les fit declarer traîtres & ennemis de la Patrie; il ne m'appartient pas de prononcer ſur une affaire ſi delicate. Qui ſeroit aſſez hardi pour decider qui avoit tort ou raiſon? Nous aurons dans la ſuite occaſion d'en parler: reprenons à preſent les affaires que nous avions interrompuës.

XXVIII. Troubles dans l'Empire d'Orient.

Les affaires d'Eſpagne étoient alors dans une aſſiette aſſez tranquille. La Caſtille étoit en paix, & les autres Royaumes étoient à peu près dans la même ſituation; mais les choſes n'étoient pas ſur le même pied en Orient. L'Empire des Grecs ſe trouvoit dans un extrême danger, & à la veille de ſa ruïne entiere: d'un côté il étoit déchiré par les diviſions inteſtines qui y regnoient, & par les revolutions continuelles qui arrivoient à Conſtantinople. D'un autre côté la felicité conſtante des Ottomans Empereurs des Turcs, conſternoit les Orientaux qui ſe voyoient menacez de devenir dans peu la proye & la conquête de ces Barbares que leurs frequentes victoires rendoient de jour en jour plus inſolens.

Les Grecs ont recours à Amurat Empereur des Turcs.

Le parti des Grecs qui ſe trouvoit le plus foible, implora le ſecours d'Amurat Empereur des Turcs: ce Prince barbare étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture ſi favorable, il crut ne pouvoir mieux faire que de détruire les uns par les autres, afin d'appaiſer plus aiſément ce grand Empire à ſes autres conquêtes.

Il paſſe l'Helleſpont & ſe rend Maître d'Andrinople.

Amurat paſſa donc l'Helleſpont avec une armée formidable, & ſe rendit maître preſque ſans reſiſtance des Villes de Gallipoli & d'Andrinople. La priſe de ces deux Villes fameuſes dont l'une rendoit les Turcs maîtres de l'Helleſpont, & l'autre leur frayoit le chemin à des conquêtes encore plus conſiderables dans l'Europe, ne fut que l'ouverture de la campagne, & les triſtes préludes ou les funeſtes préſages des victoires que ces Barbares devoient dans la ſuite remporter ſur les Chrétiens. Amurat animé par ces premiers ſuccez, ſe flatta de pou-

voir bientôt conquerir tout le reste de l'Empire d'Orient ; & c'est dans cette vûë qu'il ordonna à ses troupes de s'étendre & de se répandre de tous côtez.

An de N S 1396

Sigismond Roi de Hongrie envoye demander en France du secours contre les Turcs.

On ne sçauroit exprimer les desordres & les ravages que firent ces infideles dans tous les lieux où ils penetrerent; la Hongrie sur tout qui se trouvoit la plus exposée aux courses de ces Barbares fut dans l'allarme. Sigismond Roi de Hongrie, plus connu par la paix qu'il donna les années suivantes à l'Eglise en éteignant le Schisme, que par le bonheur de ses armes, crut dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvoit, ne pouvoir trouver de ressource plus sûre que d'envoïer promptement une solemnelle Ambassade à Charles VI. Roi de France pour l'informer du danger pressant où étoit la Religion & toute la Chrêtienté, si les Princes Chrêtiens ne se hâtoient promptement d'éteindre ce feu avant qu'il fut plus allumé, & ne se réünissoient pour empêcher cette Nation Barbare de s'établir en Europe.

Les François passent au secours des Hongrois.

Les François ne consultaut que leur generosité naturelle, & ravis d'avoir une si belle occasion de signaler leur valeur, reçurent avec une extrême joye les Ambassadeurs de Sigismond, & ayant assemblé un corps considerable de cavalerie sous la conduite du Prince Jean, fils du Duc de Bourgogne ; de Philippes Connétable de France, & d'Henri de Bourbon, suivis de l'élite de la noblesse Françoise qui voulut être de la partie : ils marcherent au secours de Sigismond. Dès que cette armée fut arrivée en Hongrie, les chefs & les principaux Officiers se rendirent à Bude pour conferer avec le Roi sur la maniere dont on devoit pousser la guerre contre les Turcs. On tint un grand conseil dans lequel on conclut d'aller chercher l'ennemy & de luy presenter la bataille, pour ne pas laisser par des longueurs hors de saison, rallentir l'ardeur des François qui ne respiroient qu'après le moment d'en venir aux mains avec les Barbares. Il y eut entre les unes & les autres quelques legeres escarmouches où les Chrétiens eurent toûjours l'avantage, & enleverent aux Turcs quelques places de peu d'importance. Ces premiers succez quoique peu considerables inspirerent aux François & aux Hongrois une confiance présomptueuse ; ils ne regarderent plus les ennemis qu'avec mépris, source la plus ordinaire des mauvais succez d'une guerre.

An. de N. S. 1396

Les Chrêtiens marchent contre les Turcs.

Les Chrêtiens marcherent donc en diligence, s'avancerent jusques sur les frontieres de la Thrace, & rencontrerent les Infideles aux environs de Nicopoli; les uns & les autres avoient une égale ardeur de combattre. Dès que les deux armées furent en presence, on ne demeura pas longtems les bras croisez; & sans s'amuser à de legeres escarmouches; chacun de son côté se disposa au combat qui devoit presque decider du sort de l'Europe Chrêtienne. Les Generaux de part & d'autre mirent leurs troupes en bataille. Pour profiter de l'impatience qu'elles témoignoient d'en venir aux mains, & comme si tous eussent agi de concert, on sonna la charge des deux côtez en même-tems.

Bataille entre les Chrêtiens & les Turcs.

Les François naturellement présomptueux attaquerent les Turcs avant que les Hongrois fussent sortis de leur camp: cette temerité coûta cher à l'armée Chrêtienne, elle fut taillée en piéces; les Infideles firent un grand carnage des François, il en demeura un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva le Prince Jean, fils du Duc de Bourgogne, son pere le racheta moïennant une grosse rançon. Le Roi Sigismond qui voyant l'affaire engagée par l'imprudence des François, s'étoit avancé pour les soutenir, fut obligé lui-même de s'enfuir.

La victoire demeure aux Turcs.

Cette celebre bataille se donna le jour même de la fête de S. Michel 29. Septembre. La victoire des Infideles fut un coup fatal pour toute la Chrêtienté; l'Europe en fut consternée, & l'épouvante fut universelle, moins pour la perte que les Chrêtiens avoient faite dans cette journée, que par les suites funestes que l'on apprehendoit. Toutes les Villes en deüil & en prieres réclamoient le secours du Tout-Puissant contre la fureur de ces Barbares, que leur avantage alloit rendre plus insolens & plus ambitieux.

XXIX.
Joseph Roi de Grenade meurt empoisonné.

Cependant Joseph Roi des Mores mourut à Grenade, le bruit se répandit que la mort de ce Prince avoit été causée par la perfidie du Roi de Fez, qui sous les marques specieuses d'une amitié sincere & d'un renouvellement d'alliance envoïa au Roi de Grenade une grande quantité de riches presens, entre lesquels étoit une veste magnifique, mais empoisonnée, & dont le poison étoit si subtil, qu'aussitôt que Joseph s'en fût revêtu, il se sentit frapé, & d'une maniere si violente, qu'il expira au bout de trente jours après avoir souffert les plus cuisantes douleurs. On ajoûte même que la violence du poison luy fit

tomber toutes les chairs par pieces, mais la chose paroît si extraordinaire, que je n'oserois l'affirmer. An de N. S. 1396.

Après la mort de Joseph Mahomet surnommé *Balva*, son second fils, se rendit maître par force du Royaume de Grenade; Joseph fils aîné du feu Roi avoit été exclus de la Couronne à laquelle sa naissance luy donnoit un droit legitime, & supplanté par les intrigues de son frere, & son adresse à gagner l'affection des peuples; mais dans le fonds, les grandes qualitez qui brilloient dans Mahomet contribuerent plus que toutes choses à l'élever sur le Trône de Grenade, car depuis longtems les Maures n'avoient eû un Prince qui donnât de plus belles esperances.

Mahomet son second fils s'empare de la couronne.

Le Roi de Castille étoit le seul qui allarmât le nouveau Monarque, & il apprehendoit avec raison que ce Prince n'entreprît de rétablir le Prince Joseph dans le Royaume de son pere. Pour prévenir en sa faveur le Roi de Castille, Mahomet Balva partit pour Tolede dans la resolution d'employer toute son habileté pour engager le Roi dans ses interêts, & de n'épargner ni presens ni promesses pour gagner les Ministres. Ce voyage lui réüssit au-delà même de ce qu'il pouvoit esperer; car il sçût par son habileté si bien ménager l'esprit du Roi & des principaux de son Conseil, qu'il renouvella le Traité que la Castille avoit fait avec le feu Roi Joseph son pere.

Il va lui même à Tolede, & renövelle les anciẽs Traitez avec le Roi de Castille.

XXX. Reglemens faits dans les Etats de Tolede.

Les Etats Generaux de Castille se tenoient alors à Tolede. Dans cette assemblée l'on publia une nouvelle declaration par laquelle il fut reglé que nul Etranger ne pourroit posseder aucun benefice Ecclesiastique dans toute l'étenduë de la couronne de Castille, à la reserve d'un petit nombre en faveur desquels on crut pouvoir se relâcher pour des raisons particulieres, on étendit cette dispense à toute la Nation Portugaise, à laquelle on reserva le même droit qu'aux *Regnicoles*. Car le Roi de Castille qui avoit en vûë de reünir ce Royaume à sa Couronne étoit bien aise de gagner l'affection des Portugais en leur accordant un privilege si avantageux. Le Roi fit publier encore cette année une nouvelle loy par la quelle il étoit deffendu à qui que ce fût d'avoir dans sa maison une Jument de selle, qu'il n'eût en même tems un cheval entier; mais dans la suite on jugea à propos d'ajoûter quelques modifications à cette loy, afin d'avoir dans le Royaume un grand nombre de chevaux.

An de N. S. 1396

Mort du Comte de Niebla à Seville, tige des Ducs de Medina Sidonia.

D. Juan de Guzman Comte de Niebla mourut à Seville un Jeudy 5. d'Octobre, D. Henry de Guzman lui succeda dans tous ses biens, il fut pere d'un autre D. Juan de Guzman, qui dans la suite par une faveur particuliere des Rois de Castille fut le premier de cette ancienne & illustre Maison qui porta le titre de Duc de Medina-Sidonia.

Les Chevaliers de Calatrava chāgent la forme de leur habillement.

Les Chevaliers de Calatrava avoient toûjours eu coûtume de se servir d'une espece de Tunique ou de Scapulaire, pour se distinguer des autres Ordres de Chevalerie établis en Espagne; mais ils changerent cet habillement, & se contenterent de porter une Croix rouge pleine & fleuronnée, par une bulle expresse du Pape Benoist qui voulut bien la leur accorder à l'instante priere de D. Gonzale de Guzman Grand Maître de cet Ordre, ce qu'ils ont toûjours conservé depuis.

XXXI.

Les Portugais rompent la paix avec la Castille & surprennent Badajoz.

Les Portugais qui commençoient à se lasser de la tranquillité dont ils joüissoient, voulant profiter de l'occasion favorable que sembloit leur fournir le peu de santé & la foible complexion du Roi D. Henri : resolurent de reprendre les armes; cependant comme il falloit garder encore quelques mesures, & chercher quelque prétexte specieux qui autorisât leur rupture; ils crûrent en avoir trouvé un assez plausible, sur ce que quelques Grands de Castille n'avoient pas signé dans le tems prescrit, la tréve concluë entre les deux Nations. Ils rassemblerent donc incessamment leurs troupes, & commencerent leurs premieres hostilitez par se rendre maîtres de Badajoz qui étoit à leur bienseance, & située sur les frontieres de Portugal. Ils firent toute la garnison prisonniere, & même le Maréchal D. Garcie Gonzalez d'Herrera qui étoit Gouverneur de la place; une infraction si manifeste des derniers Traitez embarqua les deux nations dans une guerre qui dura trois ans, & qui se poussa de part & d'autre avec autant de chaleur & d'acharnement qu'auparavant.

Le Roy de Castille se met en devoir de resister aux Portugais.

An de N. S. 1397

Le Roi de Castille extrêmement offensé de la conduite des Portugais, donna aussitôt ses ordres pour lever de toutes parts des soldats, pour se mettre en état non-seulement de les repousser, mais-même de les attaquer : il nomma pour General de ses armées D. Ruy Lopez d'Avalos qu'il avoit fait depuis peu Connétable de Castille, soit par la mort du Comte de Trastamare, soit qu'il l'eût dépoüillé de cette dignité, & il nomma D. Diegue Hurtado de Mendoze pour Commandeur de ses armées navales.

Il arriva au mois de May de l'année suivante 1397. que sept galeres de Castille en ayant rencontré sept Portugaises qui revenoient de Gennes chargées d'armes & de toute sorte d'autres munitions de guerre. Les Castillans combattirent les Portugais avec tant de vigueur, qu'ils les défirent entierement : ils prirent quatre galeres, en coulerent une cinquiéme à fonds, & les deux autres eurent bien de la peine à se sauver à force de rames, & toutes délabrées ; c'eût été une cruauté inoüie dans les Castillans après leur victoire de jetter quatre cent Portugais à la Mer, si les victorieux n'eussent crû devoir faire un exemple pour intimider cette Nation, & pour réprimer son insolence.

An de N.S. 1397.

Cinq galeres Castillanes en défont sept Portugaises.

L'Amirante de Castille, de son côté se jetta sur les costes de Portugal où il fit de grands ravages sans épargner les Villes qu'il abandonnoit au pillage, & qu'il ruïnoit par le fer & par le feu. Un grand nombre de Seigneurs Portugais prit le parti de se retirer en Castille, soit qu'ils crûssent que la Justice fût du côté du Roi de Castille, soit qu'ils commençassent à se lasser du gouvernement present. Ils étoient tous également distingués par leur naissance, leur valeur & leur experience dont ils donnerent bientôt des preuves éclatantes dans les occasions qui se presenterent : les plus considerables de ces Seigneurs furent D. Martin, D. Gille & D. Lope d'Acuyna tous trois freres ; D. Juan & D. Lope Pacheco aussi freres. Les Rois de Castille pour reconnoître les services importans que ces Seigneurs avoient rendus à leur Couronne, & pour les dédommager de ce qu'ils avoient si genereusement abandonné dans leur propre patrie, leur firent des gratifications considerables. Ce sont les premiers fondemens sur lesquels s'est élevé en Castille un grand nombre des plus illustres Maisons qui portent encore aujourd'huy ces noms.

l'Amirante de Castille ravage toutes les costes de Portugal.

Cependant la guerre ne laissoit pas de se continuer, & les Portugais s'étant mis les premiers en campagne se rendirent maîtres de Tuy en Galice située sur la frontiere de Portugal. D'un autre côté s'étant jetté avec un second corps de troupes dans l'Estramadure, ils mirent le siege devant Alcantara, Ville celebre & fameuse pour être la demeure des Chevaliers du même nom, & le principal établissement de cet Ordre de Chevalerie. Dès que le nouveau Connétable de Castille sçut le siege d'Alcantara, il accourrut promptement au secours des as-

Les Portugais se rendent maîtres de Tuy en Galice & levent le siége d'Alcantara.

An de N. S. 1397.

ſiegés, & ayant attaqué bruſquement les aſſiegeans, il les pouſſa ſi vivement, qu'il les contraignit de lever le ſiege avec précipitation, & de ſe retirer chez eux; le Connétable fier de ce premier ſuccès, ſe jetta ſur les frontieres de Portugal, courrut & ravagea toute la campagne, s'empara de quelques places de peu d'importance, & porta de tous côtez la terreur. Les Caſtillans ne demeurerent pas oiſifs dans les autres endroits; car le grand Maître d'Alcantara, & D. Diegue Hurtado de Mendoze s'étant joints avec D. Lopez de Zugniga grand Sénéchal de Caſtille, ils vinrent tout à coup avec leurs troupes mettre le ſiege devant Miranda ſituée ſur les bords du Duero. Le Connétable D. Ruy d'Avalos ne tarda gueres à les venir joindre avec ſon armée, & tous quatre ſerrerent la place de ſi près, que les aſſiegez furent obligez de ſe rendre. Les Portugais ſe voïant battus de tous côtez commencerent à rabattre de leur premiere fierté; & on commença d'eſperer que l'union & la paix ſeroient bientôt rétablies entre les deux Royaumes à des conditions raiſonnables: rien ne pouvoit être plus avantageux aux uns & aux autres.

Les Caſtillans ſe rendent maîtres de Miranda.

XXXII. Deux Religieux de S. François martyriſez à Grenade.

Dès le commencement de cette guerre deux Religieux Franciſcains dont on ne ſçait pas le nom, animez du deſir d'étendre la Foi de J. C. eurent la generoſité de prêcher publiquement au milieu de la Ville de Grenade les veritez de nôtre ſainte Religion devant un grand nombre de peuple qui y étoit accouru. Les Magiſtrats leur envoyerent ordre de ſe taire, & de ſe retirer; mais ils prêcherent avec encore plus de zele; quoique le peuple les chargeât d'injures & de coups. Les Prêtres de Mahomet allerent trouver le Roi pour ſe plaindre de l'inſulte que ces Etrangers faiſoient à leur Prophete. Le Roi ordonna auſſitôt qu'on ſe ſaiſît de ces Religieux, & que l'on en fit une prompte Juſtice comme de deux criminels de Leze-Majeſté qui ne cherchoient qu'à troubler l'Etat, & qu'à ſoulever le peuple. Il fut aiſé aux Maures de prendre deux perſonnes qui n'avoient ni la penſée ni la volonté de s'enfuïr & de convaincre ceux qui bien-loin de s'excuſer, faiſoient gloire de la choſe dont on les accuſoit. On leur coupa la tête, leurs corps furent traînez par toutes les ruës de la Ville parmi les outrages & les invectives de la populace. Les Chrêtiens depuis ce tems-là reverent ces deux Religieux comme Martyrs.

XXXIII. Le Schiſme continuë.

Le Pape Benoît depuis ſon élection étoit toûjours demeuré à Avignon;

An de N.S. 1398.

Le Roi de France envoye en Espagne des Ambassadeurs pour en détacher les Rois de l'obediēce Benoist.

Avignon ; mais se voyant abandonné de presque tous les Cardinaux, & du Roi de France qui s'étoit entierement declaré contre luy, & qui le tenoit assiegé jusques dans son propre Palais : il avoit peu d'esperance de pouvoir s'opposer à un si grand nombre de puissans adversaires, & peu de ressource pour se maintenir dans le Pontificat : une seule chose qui le soûtenoit contre la haine presqu'universelle que tout le monde avoit conçûë contre luy ; c'est que tous les Rois d'Espagne suivoient encore son parti avec un attachement inébranlable, malgré les sollicitations du Roi de France qui n'avoit rien épargné par le moyen de ses Ambassadeurs pour les détacher de l'obédience de Benoist. Ils leur representerent qu'il n'y avoit point d'autre voye d'éteindre le Schisme qui divisoit les fideles, que d'engager, & même de contraindre par la force ce Pape à renoncer au souverain Pontificat, comme il l'avoit promis & juré solemnellement avant son élection.

On fait une grande assemblée en Espagne sur le Schisme, où l'on ne conclut rien.

Si les Ambassadeurs de France ne pûrent pas obtenir tout ce qu'ils souhaittoient ; ils ne laisserent pas d'engager les Espagnols à convoquer une Assemblée generale des Evêques & des personnes les plus distinguées par leur capacité & leur experience, pour examiner les droits de Benoist. Le Roi d'Arragon nomma Vital de Blanes un des principaux Officiers de sa Maison, & Raymond de France un des plus célébres Canonistes, pour assister de sa part aux conferences. On n'y termina rien, & quelque desir qu'eût le Roi de Castille d'entrer dans les sentimens de la France, les affaires demeurerent toûjours sur le même pied où elles étoient ; on y resolut seulement que l'on feroit ses efforts pour engager efficacement les deux Papes à revoquer l'excommunication, & les censures qu'ils avoient fulminées l'un contre l'autre ; & que d'un commun consentement les deux parties conviendroient d'un endroit où l'on se communiqueroit à l'amiable les moyens dont on pourroit se servir pour faire cesser le Schisme, & pour rétablir une paix solide & constante dans l'Eglise.

XXXIV.

Le Roi de Navarre fait reparer l'Eglise Cathedrale de Pampelune.

La plus grande & la principale partie de l'Eglise Cathedrale de Pampelune étoit renversée depuis plus de sept ans. Tout le monde souhaittoit avec ardeur de voir ce superbe édifice au même état où il étoit avant sa chûte ; mais la grandeur de la dépense necessaire pour relever cette Eglise, effrayoit & rallentissoit la ferveur des plus zelez. Le Roi de Navarre voyant

An de N. S. 1397.

que ni les revenus de l'Eglise, ni les aumônes des particuliers ne pourroient jamais suffir pour les reparations necessaires, donna dans cette occasion des marques de sa pieté & de sa liberalité; car il assigna la quarantiéme partie de tous ses revenus pendant l'espace de douze années, pour contribuer au rétablissement de la premiere Eglise de son Royaume, & cela par un acte public donné à S. Jean-Piedeport au pied des Pyrenées sur les frontieres de France. Cet acte est datté du 25. de May de cette même année.

Le Roi de Navarre passe en France.

Le Prince souhaittoit avec une extrême passion de recouvrer le Comté d'Evreux & une grande partie de la Normandie que ses ancêtres avoient autrefois possedés en France. Il envoya pour ce sujet des Ambassadeurs en France, afin de menager avec le Roy ce recouvrement; mais comme leur négociation fut inutile, il resolut d'y passer luy-même, afin de representer à la Cour ses droits, dans l'esperance d'obtenir ce qu'il prétendoit. Le Roi de France n'étoit pas parfaitement gueri de son indisposition, & il avoit encore de tems en tems des accez fâcheux qui ne lui permettoient pas de s'appliquer aux affaires: le Roi de Navarre se trouva trompé dans ses esperances; ainsi voyant que la Cour ne paroissoit pas disposée à rien ceder, il retourna dans ses Etats au mois de Septembre de l'année 1398.

An de N. S. 1398.

Il fait reconnoître pour l'Heritier de sa couronne le Prince Charles son fils, qui mourut peu de tems aprés

Dès que Charles fut de retour dans son Royaume, il assembla les Etats afin d'y faire reconnoître pour l'héritier de sa couronne le Prince son fils, nommé Charles comme luy, qu'il avoit eu l'année precedente de la Reine son Epouse. Il voulut aussi que tous les Ordres du Royaume prêtassent serment de fidelité au jeune Prince, quoiqu'il n'eût encore qu'un an, la ceremonie s'en fit à Pampelune le 27. de Novembre; mais la joye du Roi deNavarre & des peuples s'évanoüit bientôt par la mort du Prince qui arriva peu de tems après.

XXXV.

On renouvelle la tréve entre les Portugais & les Castillans.

Les Portugais se voyant un peu humiliez par les disgraces qui leur étoient arrivées dans la derniere guerre contre la Castille, prirent des sentimens plus raisonnables, ils envoyerent des Ambassadeurs en Castille pour négocier la paix. D. Henri Roi de Castille dans l'audience qu'il leur donna, leur declara que ce n'étoit point luy qui avoit rompu la tréve, & que jamais il ne mettroit obstacle à une bonne paix, pourvû que les conditions en fussent honorables & sures. Il y eut sur cette

matiere plusieurs conferences, & l'affaire ne se termina pas sans de grandes contestations de part & d'autre; mais comme il n'étoit pas facile de conclurre une paix perpetuelle; on se contenta de renouveller & de confirmer la tréve pendant laquelle on pourroit ménager une paix solide.

Le Roi de Castille craignoit de se voir embarqué dans une guerre contre l'Arragon où tout étoit en armes; car des Rois voisins & ambitieux manquent-ils jamais de raisons & de prétextes quand ils veulent prendre les armes? & chacun ne se flatte-t-il pas de la bonté & de la justice de sa cause.

Le Marquis de Villena refuse de venir à la Cour de Castille.

Le Marquis de Villena ne laissoit pas de donner de l'inquiétude au Roi de Castille. Il croyoit avoir raison de se plaindre des Ministres, & ne vouloit point venir à la Cour, quoiqu'on l'en sollicitât puissamment: comme il avoit de grandes terres sur les frontieres de Valence, on le soupçonnoit d'entretenir des liaisons secrettes dans l'Arragon, & de solliciter cette Cour à declarer la guerre à la Castille: il survint encore une nouvelle affaire qui acheva de chagriner le Roi de Castille contre le Marquis.

XXXVI.

D. Pedre de Villena fils du Marquis, épouse une des tantes du Roi de Castille.

D. Pedre fils du Marquis de Villena, avoit épousé depuis quelques années une des tantes du Roi de Castille; & D. Alphonse frere de D. Pedre, devoit épouser l'autre: ces deux Princesses avoient apporté en dot chacune trente mille Ducats, & cette somme avoit été comptée pour payer la rançon du Marquis de Villena pere de ces deux Seigneurs, qui avoit été pris par les Anglois à la bataille de Najaro, comme nous avons rapporté ailleurs, & pour retirer de leurs mains D. Alphonse que le Marquis son pere avoit laissé en ôtage aux Anglois jusqu'à ce qu'il eût achevé de payer sa rançon. D. Pedre mort dans la celebre bataille d'Aljubarrota, étoit pere du fameux D. Henri de Villena, dont on dit que la passion furieuse qu'il avoit pour les sciences, le porta jusqu'à s'instruire dans la Necromancie: nous avons encore aujourd'hui quelques-uns de ses Ouvrages qui donnent idée de sa penetration, de sa subtilité & de son érudition; nonobstant la grossiereté de son style où il mêle le Castillan avec le Latin.

D. Alphonse de Villena refuse d'épouser la tante du Roi de Castille avec laquelle il avoit été accordé.

D. Alphonse étant revenu d'Angleterre ne voulut point accomplir son mariage avec la tante du Roi de Castille; le prétexte dont il se servit fut la mauvaise reputation de la Princesse qu'on luy avoit destinée pour épouse, & la vie dereglée qu'elle

An de N.S. 1398. menoit. Le Roi D. Henri en qualité de Neveu & de Protecteur de ces deux Princesses, prétendoit que l'une étant demeurée veuve, & le mariage de l'autre ne s'accomplissant pas, le Marquis devoit leur restituer leurs dots, & l'argent qu'il avoit reçù. Le Marquis & D. Alphonse son fils qui ne vouloient rien rendre, cherchoient l'un & l'autre des raisons pour s'en dispenser; car les Grands manquent-ils jamais de prétextes specieux dans de semblables occasions? comme le Roi souhaittoit avec ardeur de réünir à sa couronne les grandes terres que possedoit le Marquis de Villena; bien-loin d'être fâché de son refus, il fut au contraire ravi de trouver cette occasion pour executer le projet qu'il avoit formé depuis longtems de se tirer par-là de l'inquiétude que luy donnoit souvent ce Marquis; ce qu'il n'eût pas beaucoup de peine à faire. Il ne resta plus au Marquis que les Villes d'Almansa & de Villena qu'il avoit eu soin de bien faire fortifier, & dans lesquelles il entretenoit une bonne garnison Arragonnoise.

XXXVII. Conversion de Paul de Burgos.

D. Paul de Cartagene, beaucoup plus connu sous le nom de *Paul de Burgos*, parce qu'il étoit né dans cette Ville & que dans la suite il en fut Evêque, étoit contemporain du celebre D. Henri de Villena, & il ne ceda à ce grand homme ni en capacité ni dans sa passion pour les sciences. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici un précis de la vie de Paul de Burgos, que sa profonde érudition a rendu si fameux, & qui est devenu un des plus beaux ornemens de l'Espagne. Il étoit de Burgos, comme nous venons de le dire, né de parens Juifs, & avoit fait dès sa jeunesse profession du Judaïsme; il passoit pour un des plus riches, & il étoit sans contredit un des plus distingués & des plus considerables de sa nation: il s'étoit particulierement appliqué à la lecture des livres sacrez; mais il n'avoit pas pour cela negligé les autres sciences où il avoit fait des progrez extraordinaires. Ce fut la passion de devenir sçavant qui l'engagea à lire avec attention les Ouvrages que Saint Thomas d'Aquin avoit composez sur les matieres de Theologie: cette lecture le convertit, il ne tarda pas longtems à s'y convaincre de la verité de la Religion Chrêtienne, & de la fausseté de la sienne.

Fait Evêque de Burgos.

Comme sa conversion étoit sincere, il reçut le Baptême, & n'employa son esprit, sa capacité & ses autres talens que pour la défense de la Religion qu'il venoit d'embrasser, & en faveur

de laquelle il composa des livres admirables: ce fut pour recompenser son érudition, son zele & sa vertu, qu'il fut élevé dans la suite aux premieres dignitez de l'Eglise & de l'Etat; car ayant été fait d'abord Archidiacre de Trevigno, il fut quelque tems après nommé Evêque de Cartagene, & enfin élevé sur le siege Episcopal de Burgos sa patrie: on ne pouvoit moins faire pour reconnoître sa vertu, l'exemple qu'il venoit de donner, & les avantages que la Religion tiroit de la conversion de ce grand homme. An de N.S. 1398.

Il fut encore dans la suite Grand Chancelier de Castille, c'est une des premieres charges de la Couronne. On luy confia même le soin de l'éducation, & de l'instruction du Roi D. Juan II. marque éclatante de l'extrême confiance que l'on avoit en sa vertu & en sa sincerité; ce qui est rare & extraordinaire dans tous ceux de cette Nation, comme l'assûroit Paul de Burgos lui-même; car il disoit qu'il étoit dangereux de confier aucune charge publique aux Juifs naturellement doubles & imposteurs, sur la probité & la foy desquels on ne doit nullement compter, également inutiles & dans la paix & dans la guerre, & presque toûjours pernicieux à un état. C'est le sentiment que l'on doit porter de ceux qui demeurent opiniâtres dans leur Loi. Et bien des gens ne laissent pas de porter le même jugement de ceux qui en descendent, bien qu'ils se soient convertis, & qu'ils fassent profession du Christianisme.

Grand Chancelier de Castille & Precepteur du Roi Jean II.

Paul de Burgos avoit eû cinq enfans, quatre garçons & une fille de la femme qu'il avoit épousée avant que d'être Chrêtien. L'aîné qui s'appelloit D. Gonzale, presqu'aussi illustre que son pere pour ses éminentes qualitez, fut d'abord élevé à l'Evêché de Plasencia & ensuite à celui de Siguença. Le second nommé D. Alphonse fut Doyen de Segovie & de Compostelle, & succeda quelque tems après à son propre pere dans l'Evêché de Burgos. Nous avons encore aujourd'huy un de ses ouvrages imprimez, dont le style est supportable. C'est une espece d'abregé des principales actions de tous les Rois d'Espagne; sous le titre d'*Anacephaleose* ou Recapitulation. Le même D. Alphonse avoit composé un second ouvrage qu'il avoit intitulé, *Defensorium fidei*, ou *Defensorium catholicæ veritatis*, en faveur des Juifs nouvellement convertis pour les confirmer dans la foy qu'ils venoient d'embrasser. Les deux autres garçons de Paul de Burgos s'appelloient D. Pedre & D. Alvar.

Les enfans de Paul de Burgos.

An de N. S. 1398. C'eſt ce dernier que la plûpart croïent auteur de l'Hiſtoire de D. Juan II. Roi de Caſtille ; elle eſt écrite aſſez au long , & le ſtile en eſt aſſez agreable au moins une bonne partie; cependant la verité eſt que l'Hiſtorien D. Alvar Garcie de Sainte Marie , ne fut jamais le fils de Paul de Burgos ; mais ſeulement ſon frere ; quoiqu'il en ſoit, la chronique ou l'Hiſtoire de Juan II. n'eſt pas d'une même main ; pluſieurs y ont travaillé, & en particulier D. Ferdinand Perez de Guzman , Seigneur de Batrés qui y a mis la derniere main , on ſera peut-être curieux de connoître la poſterité de ce Seigneur.

XXXVIII. Poſterité de D. Perez de Guzman

L'Aveul de D. Perez de Guzman s'appelloit D. Pedro Suarez de Tolede, Grand Chambellan du Roi D. Pedro, & ſon pere nommé D. Pedro Suarez de Guzman étoit grand Gardenote d'Andalouſie. D. Hernan Perez épouſa la Marquiſe d'Avellaneda de l'illuſtre Maiſon de Miranda , & de cette femme & d'une autre ſeconde , il laiſſa pluſieurs enfans ; l'aîné de tous & qui fut le chef de la maiſon,& l'héritier des grands biens qu'il poſſedoit , fut D. Pedro de Guzman qui fut marié avec Donna Marie de Ribera fille du Seigneur de Malpica : De ce mariage il ne ſortit qu'une fille appellée Donna Sanche de Guzman qui devint par-là unique heritiere de la Maiſon de Guzman. Le Roi D. Ferdinand qui du côté de ſa mere étoit allié à Donna Sanche , la maria luy-même avec D. Garcilaſſo de la Vega , de l'ancienne Maiſon de Feria ; celui-ci fut Grand Commandeur de Leon & Ambaſſadeur à Rome , & nous aurons ſouvent lieu de parler de lui dans le cours de cette Hiſtoire , il acheta la Ville de la Cuerva , où lui & ſa femme furent inhumez , & il herita de la Ville de los Arcos : il laiſſa pluſieurs enfans. L'aîné de tous s'appelloit D. Pero Laſſo de la Vega , & le ſecond nommé D. Garcilaſſo , le plus accompli cavalier , & en même tems le plus fameux Poëte Eſpagnol de ſon tems. Nous rapporterons dans un autre endroit ſa mort funeſte. D. Pedro Laſſo épouſa Donna Marie de Mendoze de la Maiſon de l'Infantado ; ſon fils D. Garcilaſſo de la Vega ſe diſtingua par ſa valeur & ſes autres grandes qualitez ; D. Pedro Laſſo de la Vega ſon Petit-Fils fut le premier Comte d'Arcos , il réünit dans ſa maiſon par le moyen de Donna Alphonſe Nigno ſa mere , deux autres familles également illuſtres, celle des Davalos & celles des Nignos , Comtes d'Agnover ; mais revenons à D. Hernan Perez de Guzman , qui fut un des principaux du

Conseil du Roi de Castille, & qui aima beaucoup les sçavans & les sciences dans lesquelles il fit luy même de grands progrez. Outre l'Histoire du Roi Jean II. qu'il mit à sa perfection, il composa encore un autre bel ouvrage sur les grands hommes de son siecle, & plusieurs autres livres fort estimez.

XXXIX. Peste & inondation dans l'Arragon.

Toute l'Europe Chrêtienne étoit dans la derniere désolation par le funeste schisme qui divisoit les Fideles depuis tant d'années, & par le peu d'esperance que l'on avoit d'en voir si-tôt la fin. Les deux Papes soit qu'ils fussent également convaincus de leurs droits, & de la validité de leur election, soit qu'ils fussent éblouïs de l'éclat de la premiere dignité de l'Eglise dont ils étoient revêtus, ne paroissoient nullement disposez à renoncer au souverain Pontificat, ni à faire cesser le scandale; mais pour comble de malheur, la peste qui avoit commencé dès l'année précedente à faire de terribles ravages dans une partie de l'Europe, continuoit encore à désoler un grand nombre de Provinces, & enlevoit tous les jours une infinité de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, sur tout depuis Barcelonne en courant toutes les costes de Languedoc & de Provence jusqu'à Avignon, d'ailleurs la plupart des rivieres d'Espagne, & entr'autres l'Ebre & l'Orba ayant rompu leurs digues, avoient achevé par leurs débordemens de ruïner les Provinces qu'elles arrosent, c'étoit un spectacle affreux de voir les débris des maisons renversées, les campagnes inondées, les hommes & les troupeaux entraînez par les eaux.

Le Roi d'Arragon va tenir les Etats à Sarragosse.

Dès que les pluyes eurent cessé, que les rivieres eurent repris leur cours ordinaire, & que le tems permit de se mettre en chemin. Le Roi d'Arragon partit de Barcelonne pour se rendre à Sarragosse dans la resolution d'y tenir les Etats Generaux du Royaume dont l'ouverture se fit le 29. d'Avril dans l'Eglise de S. Sauveur. Sa Majesté revêtuë des ornemens Royaux s'étant renduë dans l'Assemblée, monta sur le trône qui luy avoit été preparé, & fit à tous les Deputez une belle harangue par rapport à la situation des affaires presentes. Voici à-peu près la maniere dont il leur parla.

Discours du Roi aux Etats.

« Ce n'est ni par la voye des armes ni par les nombreuses armées que se conservent les Monarchies, c'est l'union, c'est la fidelité des sujets, c'est l'affection qu'ils ont pour leur Souverain qui fait la sûreté des Royaumes: quand les Histoires ne

An de N. S. 1398. ,,nous en fourniroient pas une infinité d'exemples étrangers, ,,nous pourrions en trouver parmi nous des preuves domesti- ,,ques. Par-là nôtre Roïaume, dont les commencemens étoient ,,si foibles, s'est élevé à ce haut point de grandeur où nous le ,,voyons aujourd'huy, & nous avons fait passer la gloire de nô- ,,tre nom jusques dans les pays les plus reculez, nos Peres refu- ,,giez sur la cime des Pyrenées & dans les forêts impratiqua- ,,bles de ces montagnes, ont sçû conserver & deffendre leur li- ,,berté, moins encore par leur valeur, que par les antres & les ,,cavernes inaccessibles où ils s'étoient retranchez. Nous som- ,,mes descendus dans la plaine, & nous ne nous sommes pas ,,seulement contentez d'étendre nôtre domination dans l'Es- ,,pagne; nous avons encore soûmis plusieurs autres peuples, ,,& réüni à nôtre couronne toutes les Isles de la Mediterranée ,,voisine de nôtre Royaume, la Sardaigne, la Sicile, & pres- ,,que toute l'Italie ont servi de champ à vos triomphes, & en ,,conservent encore les monuments; mais nous sommes moins ,,redevables de tous ces avantages à la terreur de nos armes ,,qu'à la bonne intelligence de vos ancêtres avec leurs souve- ,,rains. L'invincible Roy D. Sanche, & le Roi D. Pedro son fils ,,ayant conquis la Ville d'Huesca sur les infideles plûtôt par ,,leur propre courage, que par le nombre de leurs soldats, ,,sortirent enfin de ces antres inaccessibles, & de ces forêts é- ,,paisses où leurs peres avoient été contraints de se cacher. Ils ,,descendirent dans la plaine, ils s'avancerent jusqu'à cette ,,Ville fameuse où nous sommes aujourd'huy assemblez, & que ,,l'illustre Roi D. Alphonse enleva aux Infideles. Ne fut-ce pas ,,alors que ce grand Prince en ayant fait la Capitale de son ,,nouvel Empire, fraya aux Rois, ses successeurs, un glorieux ,,chemin à de plus illustres conquêtes qui enleverent dans la ,,suite aux Mores les belles & riches Provinces qui composent ,,nôtre Royaume; mais pourquoi vous rappeller les exemples ,,passez. Plusieurs de vous ne sont-ils pas témoins qu'avec une ,,poignée d'Arragonnois; car à peine avions-nous 500. che- ,,vaux, nous avons taillé en pieces une multitude presqu'infi- ,,nie de Siciliens rebelles qui vouloient secoüer nôtre domina- ,,tion; & si nous avons éteint la revolte & soûmis à nôtre cou- ,,ronne ces Insulaires; j'avoüerai avec plaisir que c'est l'effet ,,de vôtre valeur & de vôtre fidelité. Si vous avez été victo- ,,rieux, vous avez sçu profiter habilement de vôtre victoire;

&

& si quelquefois vous avez été vaincus, vous avez trouvé" dans vous même & dans vôtre union des ressources; vos en-" nemis n'ont pu vous opprimer, & vous avez sçû le moïen" de vous relever avec plus d'éclat & de gloire qu'auparavant." Je prie le Ciel qu'il récompense conformément à mes dé-" sirs les services importans que vous avez rendus à cette Cou-" ronne par vôtre valeur; de mon côté je n'oublierai jamais" les obligations que je vous ai, & j'en userai toûjours avec" vous d'une maniere qu'on ne pourra ni m'accuser ni même" me soupçonner d'ingratitude: mais pour ce qui regarde l'état" present de nos affaires, vous n'ignorez pas que je ne vous aïe" ici rassemblez que pour rendre l'hommage accoûtumé &" prêter le serment de fidelité à moy & à mon fils. Je compte" si fort sur vôtre fidelité, & sur le zele que vous avez pour" la gloire du Royaume, & que je ne doute pas que vous ne" fissiez l'un & l'autre avec l'affection que j'ai lieu d'attendre" de vous."

XL. Le Bâtard de Tardes entre en Arragon se saisit de Termes: mais il en est chassé & se retire en France.

Les Etats se conformérent aux volontez du Roi, & le serment fut prêté avec les ceremonies accoûtumées & du consentement unanime de tous les ordres du Royaume. L'allegresse universelle de tout l'Arragon après cette ceremonie fut troublée par l'apprehension d'une nouvelle guerre dont l'on se voyoit menacé du côté de la France. Car le Bâtard de Tardes, (1) ayant passé les Pyrennées à la tête d'un corps de troupes, s'étoit saisi de Termes en Arragon sur les frontieres de Na-

(1) *Le Bâtard de Tardes.* Toutes ces irruptions des François soit dans l'Arragon soit dans la Navarre, ne se faisoient point par l'authorité du Roi; car outre que les François avoient en ce tems là assez d'occupation chez eux, soit par les divisions intestines qui dechiroient ce Royaume, soit par les guerres des Anglois, contre lesquels ils avoient à se deffendre, & qui étoient soûtenus par la Reine de France, Isabeau de Baviere épouse du Roi Charles VI. La Cour de France paroissoit en ce tems-là d'assez bonne intelligence avec les Rois d'Arragon & les autres qui regnoient en Espagne. Ainsi ces courses des François n'étoient selon toutes les apparences que d'expeditions que faisoient les Seigneurs particuliers dans la vûë de piller & de vanger quelque querelle particuliere; car en ce tems-là les Seigneurs & mêmes les Gentilshommes fieffez n'attendoient point l'ordre du Souverain pour faire la guerre; mais chacun la faisoit à son voisin ou à son ennemi, selon qu'il la croyoit necessaire ou avantageuse pour lui-même & pour ses vassaux: peut-être que cette expedition se faisoit par ordre de Mathieu, Comte de Foix, pour se venger de l'injustice qu'il croyoit que les Arragonois lui avoient faite, en donnant leur Couronne au Duc de Monblanc, au prejudice de Jeanne d'Arragon femme du Comte de Foix, peut être aussi que ce Bâtard de Tardes, étoit un Bâtard de la Maison de Foix.

An de N. S. 1398.

varre. Cette hostilité imprévûë causa une terrible allarme dans le Royaume par la crainte que ces petits commencemens n'eussent de plus facheuses suites. D. Gille Ruyz de Lihorri qui avoit le Commandement general dans l'Arragon, ramassa promptement ce qu'il put trouver de vieilles troupes, & suivi de la plûpart de la Noblesse qui monta á cheval, il marcha contre les ennemis pour les attaquer ; mais les François n'attendirent pas son arrivée ; car ne se voyant pas en état de soûtenir les efforts des Arragonois, ils abandonnerent avec précipitation la place dont ils s'étoient rendus maîtres, & se retirerent honteusement en France à la confusion du Comte de Foix qui les avoit envoyez pour soûtenir les droits qu'il prétendoit avoir sur la Couronne d'Arragon.

La Reine de Sicile accouche d'un fils qui meurt jeune.

Cependant la Sicile n'étoit pas entierement tranquille, quoique les Rebelles eussent été contraints de se soûmettre & d'accepter l'amnistie qu'on leur avoit offerte. Il y avoit quelque esperance de voir bientôt renaître le calme & la tranquillité par la naissance d'un fils dont la Reine de Sicile accoucha le 17. Novembre & qui fut nommé D. Pedro, & qui auroit été l'heritier des Royaumes de ses ancêtres si une mort trop précipitée n'eût enlevé bientôt ce jeune Prince à la terre, & presque en même tems la Reine sa mere comme nous le raconterons dans la suite. La crainte de voir le Royaume exposé à de nouveaux troubles fit succeder à la joye publique la tristesse & les larmes.

XLI. Le Roi & la Reine d'Arragon sont couronnez à Sarragosse. An de N. S. 1399.

Quelque tems après le Roi & la Reine d'Arragon furent sacrez à Sarragosse selon la coûtume ; cette auguste ceremonie se fit au mois d'Avril de l'année 1399. & l'un & l'autre reçûrent la Couronne, & les autres marques de la dignité Royalle des mains de D. Ferdinand d'Heredia, Archevêque de cette ville. On accorda aussi à D. Alphonse d'Arragon, Marquis de Villena, la permission de mettre dans ses armes celles du Royaume d'Arragon, & afin de le recompenser en quelque maniere de ce qu'il perdoit en Castille, où l'on avoit confisqué tous ses biens pour les réünir à la Couronne, on lui donna le Duché de Gandie.

XLII. Le Roi d'Arragon envoye une Ambassade au Pape Benoît.

Cependant le Pape Benoist se trouvoit dans le dernier embarras, presque tous les Cardinaux l'avoient abandonné, & pour comble de malheur, il étoit assiégé par ses ennemis.

Le Roi d'Arragon qui étoit toûjours dans ses interêts lui envoya deux personnes de reputation & de confiance. L'un étoit D. Zerbillon Zamamo, un des plus fameux Jurisconsultes & Canonistes de son tems, l'autre s'appelloit Martin, Religieux de S. François, & qui par sa science n'étoit pas moins illustre que son Collegue. Ces deux grands hommes avoient ordre du Roi leur maître de conferer avec Benoît pour chercher ensemble les voyes les plus efficaces & les plus promptes pour éteindre le Schisme. Le Pape leur répondit qu'il remettroit volontiers ses interêts entre les mains des Princes de son obédience, & qu'il s'en raporteroit particulierement à la décision des Rois de France & d'Arragon; que pour lui il ne desiroit rien avec plus de passion que de voir au plûtôt cesser ce scandale; mais que cependant il vouloit bien les avertir de ne se pas laisser éblouïr par les belles apparences de paix, & qu'ils prissent bien garde que sous prétexte de la vouloir rendre à l'Eglise, il ne la replongeassent dans une plus grande confusion, en violant les droits de l'équité.

An de N. S. 1398.

Ils vont en France & se trouvent à l'Assemblée de Paris.

Les deux Ambassadeurs après avoir reçû la réponse & connu les veritables sentimens du Pape Benoît partirent d'Avignon; & suivant les ordres exprès qu'ils en avoient du Roi d'Arragon, ils se rendirent à la Cour de France pour rendre compte au Roy du succès de leur négotiation, & de ce qu'ils croyoient qu'on devoit esperer du Pape. Le Roi de France fit aussitôt tenir une Assemblée extraordinaire à Paris pour déliberer sur cette importante affaire. On y resolut d'envoyer incessamment des Députez à Benoît pour le prier de vouloir bien sans tant de délais prendre au plûtôt les moyens les plus convenables de rétablir la paix dans l'Eglise; que pour cela il falloit qu'il se trouvât lui-même au Concile que l'on étoit resolu d'assembler, & qu'il remit ses interêts entre les mains des Evêques qui composeroient cette auguste Assemblée, que pour sa personne, on lui donneroit toutes les sûretez qu'il pourroit desirer, & que le Roi de France lui engageoit sa parole Royalle qu'il lui feroit fournir tout ce qui lui seroit necessaire, & qu'il donneroit de si bons ordres que nul ne seroit assez hardi pour lui causer le moindre chagrin.

XLIII. Mort de D. Pedro Tenorio Archevêque de Tolede.

Pendant ces négotiations qui occupoient alors toutes les Puissances Chrétiennes de l'Europe. D. Pedro Tenorio Archevêque de Tolede mourut en Castille un vendredy 22. de

An de N.S. 1399. Nov. de la même année 1399. Néanmoins l'Epitaphe qui est sur son tombeau, & que l'on voit encore aujourd'huy dans une Chapelle de l'Eglise Cathedrale qu'il avoit fait faire, fixe la mort de ce Prelat au 18. de May jour de la Pentecôte. C'étoit un des plus grands personnages de son siécle ; si l'étenduë de son génie le rendoit capable de former les plus vastes projets ; il n'avoit pas moins de sagesse, & d'habileté pour les conduire, de courage & de promtitude pour les executer. En un mot il étoit également propre pour les affaires & pour la guerre.

Il fut fait d'abord Evêque de Conimbre & ensuite Archevêque de Tolede.

D. Pedro Tenorio étoit de Tavira en Portugal ; d'autres disent qu'il étoit né à Talavera dans le Royaume de Tolede ; ce n'est point ici le lieu d'examiner les raisons que Martin apporte pour appuyer son sentiment ; pendant sa jeunesse il étudia le Droit, & y fit de grands progrès ; il fut dans la suite obligé de sortir de Castille avec ses freres pour ne point se trouver engagé dans les guerres Civiles qui déchirerent ce Royaume sous le regne du cruel D. Pedro. Quand il fut de retour en Espagne, il fut d'abord élû Evêque de Conimbre ; mais quelque tems après le Pape qui connoissoit le rare merite de ce grand homme le transfera à l'Archevêché de Tolede, sans qu'il eût fait la moindre demarche pour le briguer, ainsi que nous l'avons raporté plus haut.

Edifices & fondations faites par cet Archevêque.

Il employa la plus grande partie des revenus immenses de son Archevêché à faire bâtir presque dans toute sa Province de superbes édifices publics, avec une magnificence Royalle & beaucoup au-dessus de ce que sembloit demander la condition d'un simple particulier. Il est vray que ce Prelat étoit très reglé dans sa maison ; très modeste dans son train & dans son équipage aussi-bien que dans sa table, ainsi il consacroit au soulagement des pauvres & des malheureux, & à l'embellissement du Royaume les grandes sommes qui lui restoient par le retranchement qu'il faisoit dans sa Maison : qualitez rares & qui ne se rencontrent que dans les grands hommes & les genies du premier ordre. Il fit lui-même relever & rebâtir à Tolede le Pont de S. Martin, qui avoit été abbattu du tems des guerres Civiles entre le Roi D. Pedro, & le Roi D. Henri. Il fit encore bâtir sur le panchant d'une petite Colline, proche de cette même Ville au-dessous du Tage un magnifique Château à peu près dans le même endroit où étoit autre-

fois le fameux Monastere de Saint Servand. C'est à lui qu'on est redevable du superbe Cloître qui est uni à l'Eglise Cathedrale de Tolede, & dans laquelle il fit faire une riche Chapelle où est son tombeau, & celui de D. Vincent de Balboa, Evêque de Plaçencia son ami particulier ; il fonda pour le service de cette Chapelle seize Chapelains, destinez à faire tous les jours l'Office Divin, & y offrir des prieres pour le repos de son ame & de celle de ses ancêtres : la haute Tour que l'on voit encore aujourd'huy à Alcala la Réal, sur les frontieres du Royaume de Grenade est aussi l'ouvrage de ce grand Archevêque, qui la fit bâtir pour servir comme de Phare où toutes les nuits on allumoit des Fanaux, afin que les Esclaves qui pouvoient se sauver d'entre les mains des Maures, pussent se rendre sûrement dans les terres des Chrêtiens. Tous ces superbes ouvrages n'épuiserent ni sa liberalité ni ses revenus : comme il trouvoit dans l'économie de sa Maison de grandes ressources, il fit bâtir avec encore plus de magnificence à Talavera un Monastere qu'il joignit à la grande Eglise, & qu'il dédia à Sainte Catherine ; d'abord sa premiere intention étoit d'y placer les Chanoines de cette Eglise, afin qu'ils vécûssent en commun & sous une même regle : mais voyant que les habitans & les Ecclesiastiques eux-mêmes s'y opposoient, il le donna aux Religieux de l'ordre de Saint Jerôme pour y demeurer ; & en même tems il leur assigna des revenus considerables pour fournir à leur subsistance. Je ne parle point du Pont de l'Archevêque qui est aussi son ouvrage, parce que nous en avons déja parlé, ni de plusieurs autres édifices qui serviront à la posterité de monumens éternels de sa pieté & de sa magnificence.

An de N. S. 1399.

Il établit sa famille.

Il maria sa sœur Donna Marie avec D. Ferdinand Ganez de Silva, comme il a été dit en un autre endroit. De ce mariage nâquit D. Alphonse Tenorio, que l'Archevêque de Tolede son oncle fit *Adelantado* où Grand Senéchal de Caçorla. D. Alphonse épousa Donna Isabelle de Menezés, & il en eût D. Pedro, qui fut premierement Evêque de Tuy, & ensuite de de Badajoz. Il est inhumé à Tolede dans l'Eglise des Religieux de Saint Dominique, dédiée à Saint Pierre Martyr ; l'autre enfant de D. Alphonse s'appelloit D. Juan de Silva, qui fut Ambassadeur du Roy de Castille au Concile de Bâle ; & que ce Prince pour le recompenser des services importans qu'il avoit rendus à l'Etat & à l'Eglise dans cette occasion fit Comte de Cifuentez.

An de N. S. 1399. Quelques contestations sur le Successeur de Tenorio.

On voit dans les mémoires qui nous restent de ce tems-là, qu'après la mort de D. Pedro Tenorio, le Chapitre de la Cathedrale nomma pour son Successeur D. Guttierez de Tolede, Archidiacre de Guadalaxara. Le Roi de son côté offrit l'Archevèché à D. Ferdinand Yagnez, Religieux de l'ordre de Saint Jerôme, & qui avoit été aussi Chanoine de Tolede; mais celui-ci ne voulut pas l'accepter. Le Pape Benoît, ne devoit, & ne pouvoit pas confirmer aucune de ces deux nominations à cause de quelques difficultés qui s'y rencontroient. Le Roi de son côté ne voulut pas consentir à celle que le même Pape avoit faite de D. Pierre de Luna, son Neveu, qui étoit Administrateur de l'Evèché de Tortose. Ce fut en consequence de ces démèlez que D. Juan d'Illescas, Evêque de Siguença, & Administrateur de l'Archevêché de Tolede, pendant que le Siége est vacant, continua dans l'administration de cette Eglise encore quelques années après la nomination que le Pape Benoît avoit faite de son Neveu, laquelle enfin prévalut sur les deux autres, comme l'on verra dans la suite.

An de N. S. 1400. XLIV. Le schisme continue, la Castille renonce à l'obéissance de Benoit.

Le commencement de l'année 1400 n'apporta pas grand changement aux affaires de l'Eglise, & ne lui rendit pas la paix, au contraire la pieté & la devotion des fideles se trouva bien rallentie; comme l'Eglise se trouvoit toûjours divisée entre les deux Papes, celui de Rome eut beau faire publier le Jubilé dans toute la Chrétienté, & accorder des Indulgences selon la coûtume à tous les fideles qui viendroient par devotion visiter les tombeaux des SS. Apôtres, dans la Capitale du monde Chrétien & le Sanctuaire de la Religion; jamais il n'y eut moins de concours, & l'allegresse aussi-bien que la pieté publique fut bien troublée par le schisme qui subsistoit toûjours. Cependant les Princes Chrétiens ne laissoient pas de faire leurs efforts, & d'employer leur pouvoir & leur autorité pour rendre la paix à l'Eglise. Les affaires paroissoient assez bien disposées & l'on commençoit enfin à concevoir quelques petites esperances de voir bientôt le schisme éteint. Ce fut pour achever de reduire l'esprit fier & indomptable du Pape Benoît, que le Royaume de Castille renonça publiquement à son obédience à la sollicitation de D. Pedro Fernandez de Frias, Cardinal d'Espagne, persuadé que c'étoit l'unique moyen d'engager ce Pape à consentir de remettre ses droits à la décision d'un Concile general. Le peuple qui suivant sa coûtume interprête toûjours en

mauvaiſe part la conduite des Princes, ſe perſuada que la Cour avoit eu moins d'égard à la juſtice & au bon droit du Pape Benoît, qu'à la paſſion qu'elle avoit de plaire au Roi de France. Ainſi cette reſolution ne ſubſiſta pas long-tems : Car le Roi d'Arragon s'étant rendu le Mediateur & l'arbitre de cette affaire, il la prit ſi fort à cœur qu'enfin au bout de trois ans, il engagea le Roi de Caſtille á revoquer & à caſſer ce Décret ; & les affaires retournerent au même état où elles étoient auparavant, comme nous le rapporterons dans la ſuite.

An de N.S 1400.

Grande Peſte qui deſole toute l'Eſpagne.

Il y eut cette même année une cruelle Peſte qui commença d'abord dans la Gaule Narbonnoiſe ou le Languedoc, & qui s'étant gliſſée dans la Catalogne, commença à y faire de terribles ravages ; elle ſe répandit bientôt après dans tous les autres endroits d'Eſpagne qu'elle deſola d'une étrange maniere. La mortalité fut ſi extraordinaire que le Roi de Caſtille ſe vit obligé de publier une Loi par laquelle il accorda à toutes les femmes veuves la permiſſion de ſe marier dans l'année même de la mort de leur mari, au préjudice de ce qui étoit reglé par l'ancien Droit commun & les autres Loix du Royaume. (1) Il fit d'abord ce reglement à Cantalapiedra ; enſuite s'étant rendu à Vailladolid, il le fit de nouveau publier, & enfin pour la troiſiéme fois étant à Segovie, quoique cependant il demeurât d'ordinaire à Seville qu'il avoit choiſi particulierement pour ſon ſéjour à cauſe de la bonté de ſon air, la fraîcheur, ſa fertilité & les délices de la Province, dans l'eſperance que cela pourroit contribuer à ſa ſanté qui étoit toûjours très-foible.

Orage furieux en Eſpagne.

Il arriva qu'au mois de Juillet on placa à Seville dans la grande Tour de la Cathedrale, le premier Horloge qu'il y ait eu en Eſpagne. Il fallut donc pour cet effet élever dans la même Tour une groſſe Cloche. Le Roi, toute la Cour, la la Nobleſſe des environs, & une multitude infinie de peuples accoururent de tous côtez pour aſſiſter à ce ſpectacle, & pour

(1) *Loix du Royaume.* Il ne faut pas s'étonner de cette Loi qui paroîtra peut-être aſſez extraordinaire aux François parce qu'elle n'eſt point établie en France ; mais chaque pays chaque Loi, & chaque coûtume particuliere : cette Loi paroît aſſez conforme aux Loix de la bienſeance, & il ſeroit aſſez à propos qu'elle fût en vigueur partout : car il paroît ridicule qu'une femme, dont à peine l'époux eſt enterre aille épouſer un autre mari & qu'on la voye la veille en grand deüil & le lendemain d'une parure brillante ; on ne devroit ſouffrir ces ſortes de mariages que pour des raiſons importantes.

An de N. S. 1400.

voir cette nouvelle machine. Mais la fête fut troublée par un orage qui s'éleva tout à coup ; & qui fut un des plus furieux qu'on vit jamais avec des éclairs & des tonnerres si frequens, si redoublez & si épouvantables qu'il perit un très grand nombre de personnes que la foudre écrasa. Le peuple à son ordinaire regarda cet accident comme un châtiment visible des pechez du Royaume ; & un présage assuré des malheurs encore plus affreux dont on étoit menacé. On ordonna aussitôt des Prieres publiques de tous côtez, & des Processions solemnelles pour appaiser la colere de Dieu, & pour implorer l'intercession des saints Protecteurs de l'Espagne.

On trouve une Image miraculeuse de la Ste. Vierge.

D'un autre côté on trouva proche de la petite Ville de Niéva à cinq lieuës de Segovie une Image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui ne contribua pas peu à réveiller la devotion des fidelles ; aussitôt les peuples voisins accoururent en foule visiter cette image, & offrir leurs vœux à la mere de Dieu. Le concours des gens qui venoient de toutes parts fut si grand, que la Reine Catherine touchée des prodiges qui s'y operoient tous les jours, fit bâtir à ses frais une magnifique Eglise pour y porter cette Image miraculeuse ; & en même tems elle fonda un Monastere de Religieux de l'ordre de Saint Dominique, joignant cette Eglise pout entretenir la pieté des fidelles, & pour recevoir les Pelerins, qui venoient réclamer la protection de la Reine des Anges. Dans la suite les peuples attirez par la devotion de cette Eglise, & par la situation du lieu, vinrent s'y établir en grand nombre, de telle sorte que cet endroit qui n'avoit rien alors de recommendable, & qui étoit désert est devenu de nos jours une Ville raisonnable, & assez bien peuplée.

XLV.
Mariage de la Princesse Yolante d'Arragon avec Loüis Duc d'Anjou.

La Princesse Yolante fille de D. Juan, Roi d'Arragon, avoit été promise en mariage du vivant du Roi son pere à Loüis Duc d'Anjou, selon que nous l'avons déja raporté. Comme cette Princesse étoit encore trop jeune, & qu'il s'étoit trouvé quelque difficultez à la conclusion de ce mariage ; on avoit differé la ceremonie des nôces. Mais enfin elle se fit cette année avec beaucoup de pompe. La Princesse eut pour sa dot cent soixante mille florins, mais à condition qu'elle renonceroit avec serment, (1) & par un acte solemnel à tous les

(1) *Renonceroit avec serment.* Il est vrai que quelques Autheurs ont avancé le soin, mais après coup & sans fondement ; car outre que ces sortes de re-

droits

droits qu'elle pourroit avoir à la Couronne d'Arragon. Après cela Yolante partit de Barcelonne, & on la conduisit en France avec un équipage magnifique, & une suite nombreuse des principaux Seigneurs Arragonois qui l'accompagnerent, & la remirent entre les mains du Duc son époux. An de N.S. 1400.

Ce fut à-peu près dans ce même tems que mourut le fameux Jean de Montfort, Duc de Bretagne, qui laissa de la Duchesse Jeanne son épouse, sœur de Charles Roy de Navarre, quatre fils qui s'appelloient Jean, Richard, Artus & Guillaume; mais cette Princesse ne demeura pas long-tems veuve: car bien qu'elle eût quatre enfans, elle se maria une seconde fois, avec Henri Duc de Lancastre, qui étoit lui-même veuf, & avoit aussi plusieurs enfans de son premier mariage. Ce Prince peu de tems auparavant s'étoit rendu maître de la Couronne d'Angleterre, après avoir vaincu & fait prisonnier le Roi Richard son cousin germain & son concurrent.

Mort de Jean de Montfort, Duc de Bretagne, dont la veuve épouse Henri Duc de Lancastre.

L'année suivante 1401. le Roi de Castille assembla au mois de Mars les Etats Generaux du Royaume à Tordesillas, dans lesquels on fit plusieurs Reglemens très-sages & très-salutaires, pour reprimer la cupidité, les violences & les concussions extraordinaires des Fermiers Royaux, & des Ministres de la Justice qui abusoient de leur autorité pour opprimer les peuples.

An de N. S. 1401. Les Etats de Tordesillas.

XLVI. Mort de Marie Reine de Sicile.

Cette même année Marie Reine de Sicile mourut le 26. de May à Catane, une des plus agréables Ville de ce Royaume, & où l'air est le meilleur & le plus sain. Tout le monde crût que la douleur extrême & le chagrin qu'elle avoit ressenti de la mort du Prince son fils, qui avoit été malheureusement enlevé de ce monde à l'âge de sept ans, lui avoit causé la maladie dont elle mourut. La mere & le fils furent inhumez dans la même Ville; cependant la Couronne de Sicile ne laissa pas de rester sur la tête du Roi D. Martin son époux, qui lui

nonciations étoient inconnuës dans ces tems là, on n'avoit pas encore accoûtumé de prendre ces précautions, & les Rois aussi-bien que les particuliers laissoient aller leurs successions à ceux qui en devoient être les legitimes heritiers; c'est ainsi que dans l'Espagne les Royaumes particuliers ont changé si souvent de famille; mais ce qui prouve encore que cette renonciation ne s'est point faite, c'est que le Roi Martin, dans les discours qu'il fit aux Grands de son Etat, sur celui qui avoit droit de lui succeder à la Couronne d'Arragon, n'apporta point cette raison pour en exclure le fils du Duc d'Anjou, comme naturellement il auroit dû le faire si elle eût été réelle & veritable.

An de N. S. 1401.

succeda par le droit du sang en qualité de plus proche parent: (1) car il étoit petit-fils de la Reine Leonor, tante de la feuë Reine Marie, & le Roi d'Arragon son pere, auquel appartenoit legitimement cette succession, comme étant d'un dégré plus proche, voulut bien néanmoins y renoncer en sa faveur.

Martin Roi de Sicile épouse Blanche de Navarre.

Dès que l'on vit le Roi D. Martin veuf & paisible possesseur de la Sicile, chacun s'empressa de le marier. Les plus grands Princes de l'Europe chercherent son Alliance; les uns lui voulant faire épouser leurs filles, & les autres leurs sœurs. La Princesse Blanche, troisiéme fille du Roy de Navarre, étoit sans contredit, la plus belle de toutes. L'Esperance qu'elle avoit de succeder au Royaume de son pere, lui donnoit encore un nouvel avantage sur ses rivales; ainsi dans cette occasion elle l'emporta sur les autres, & le Roi de Sicile la fit demander au Roy son pere.

Entrevûë des Rois d'Arragon & de Navarre, & l'on conduit la Princesse Blanche en Sicile.

Les deux Rois d'Arragon & de Navarre s'aboucherent ensemble sur les Frontieres des deux Royaumes entre Mallen & Cortez, pour regler les articles de ce mariage, & tout fut bientôt déterminé. Le Roi de Navarre remit la Princesse sa fille entre les mains du Roi d'Arragon qui devoit être son beau-pere; & ce Prince fit aussi-tôt équiper une Flotte à Valence, pour transporter la Princesse Blanche de Navarre en Sicile, sous la conduite de D. Bernard de Cabrera, qui avoit le Commandement general de la Flotte; mais le départ de cette Princesse, & la ceremonie de son mariage avec le Roi de Sicile, furent remis à l'année suivante mil quatre cent deux.

An de N. S. 1402.

La Reine de Castille accouche d'une fille.

Cette même année la Reine de Castille accoucha heureusement d'une fille à Segovie le 14. de Novembre. Ce fut une joye inexprimable (2) pour le Roi & pour tout le Royaume, qui donna dans cette occasion à leurs Majestés des marques de

(1) *De plus proche parent.* Cela paroît par les raisons qu'aporte ici Mariana: car Guillaume frere de la Reine Marie, n'étant que Bâtard du Roi Frederic, il n'avoit point de droit à la Couronne de Sicile.

(2) *Une joye inexprimable.* Il ne faut pas s'étonner si l'on eut tant de joïe à la Cour à la naissance de l'Infante Marie: car comme le Roi Henri III. étoit très infirme & qu'il n'avoit qu'un fils, on craignoit que ce jeune Prince ne se ressentit des infirmitez du Roi son pere & ne vêcut pas long-tems, & l'on avoit même apprehendé que le Roi n'eût plus d'enfans, & que si le Roi venoit à mourir sans enfans ce ne fust pour le Royaume une source de troubles & de divisions.

son zele & de son attachement. La jeune Princesse fut appellée Marie, & elle épousa dans la suite son cousin Germain D. Alphonse, Roi d'Arragon & de Naples; mais il ne vint point d'enfans de ce mariage, parce que la Princesse étoit sterile. An de N S. 1401.

XLVII. Bajazet assiege Constantinople.

Depuis la fameuse bataille de Nicopolis, si funeste aux François & aux Hongrois par la victoire signalée que les Turcs remporterent sur eux. Ces Barbares devenus plus fiers, crurent que desormais rien ne seroit capable de resister à leur valeur, & formerent le projet de se rendre maîtres de tout l'Empire d'Orient. Bajazet Empereur des Turcs à la tête d'une formidable armée avoit mis le siége devant Constantinople, la Capitale de l'Empire des Grecs, & pour ainsi dire, le magazin de toutes les richesses de l'Orient; l'épouvante & la consternation étoit generale chez tous les Princes voisins; mais l'allarme & l'inquiétude ne furent pas moins grandes parmi les Nations chrétiennes les plus éloignées. Une confiance présomptueuse ne trompe que trop souvent les hommes qui s'en laissent aveugler; leur prosperité trop constante les seduit; & les revolutions imprévûës qui arrivent, font voir le peu de fonds que l'on doit faire sur les faveurs de la fortune.

Origine de Tamerlan.

Il s'éleva d'un autre côté un nouvel orage, qui renversa tout-à-coup les ambitieux projets de ces Infideles. Le fameux Tamerlan, Scythe de Nation, d'une taille grande, mais d'un cœur encore plus grand, fut celui dont Dieu se servit pour humilier les Turcs; bien qu'il ne fût que simple soldat, sa valeur & son génie entreprenant lui acquirent tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'il les entraîna, pour ainsi dire, comme malgré eux, dans ses vastes desseins. Il trouva le secret de faire prendre les armes à tous ceux de sa Nation, & de se faire suivre par une multitude infinie de peuples qui le choisit pour son Chef. On raporte qu'il leva une armée de quarante mille chevaux, & de six cens mille hommes d'Infanterie; ce qui paroîtroit incroyable si nous n'avions sur cela le témoignage de plusieurs Auteurs dignes de foi.

Il désole tout l'Orient.

Tamerlan suivi de cette formidable armée se répandit comme un torrent dans toutes les Provinces de l'Orient, renversant, désolant, ravageant tous les pays par où il passoit. Les Parthes furent les premiers qui éprouverent sa valeur, & qui furent contraints de se soumettre à ce nouveau Conquerant,

An de N. S. 1401.

La Syrie & l'Egypte eurent le même ſort, après qu'il y eut mis tout à feu & à ſang, & qu'il eut rempli ces belles & riches Provinces de carnage & d'horreur. Il avoit coûtume quand il ſe preſentoit devant une Ville, d'arborer le premier jour des drapeaux blancs pour marque de clemence, ſi on lui ouvroit les portes ſans attendre le ſiége. Le jour ſuivant il faiſoit arborer des drapeaux rouges, pour faire entendre aux Aſſiégez que s'ils differoient plus long-tems à ſe rendre, il n'y avoit plus rien à eſperer pour eux, que le pillage, l'exil ou la mort. Enfin le troiſiéme jour on déployoit des drapeaux noirs, par leſquels il annonçoit aux habitans le carnage & l'horreur, la ruine entiere de la Ville, & la déſolation des campagnes, alors il ne ſe laiſſoit fléchir ni par les prieres ni par les larmes ainſi les peuples épouventez ſe rendoient au premier ſigne.

Exemple monſtrueux de cruauté dans Tamerlan a l'égard de la Ville de Beryte.

Il arriva que les habitans de Beryte ayant attendu juſqu'au ſecond jour à ſe rendre, reconnurent mais trop tard leur faute; ils voulurent donc la réparer, & croyant appaiſer la colere de Tamerlan, ils firent ſortir de la Ville toutes les femmes & les enfans qu'ils lui envoyerent tous vêtus de blanc, & des rameaux d'Olive en la main pour implorer ſa clemence; mais ce triſte ſpectacle ne fit nulle impreſſion ſur le cœur de ce Barbare que rien ne pouvoit toucher, & quoi qu'étant arrivez en ſa preſence, ils ſe jettaſſent tous le ventre contre terre & qu'avec des cris lamentables, ils demandaſſant miſericorde. Il commanda à tous les Cavaliers qui étoient autour de lui de ſe jetter ſur ces innocentes victimes, de les fouler aux pieds de leurs chevaux, & de les écraſer. Un Genois qui étoit à ſa ſuite s'étant trouvé à cet affreux ſpectacle, oſa lui dire en langue Tartare qu'il devoit ſe ſouvenir qu'il étoit mortel & homme comme les autres, apprend (lui dit ce Barbare, d'un air feroce & les yeux étincelants de fureur) *que je ſuis le fleau de Dieu, & la peſte du genre humain.* Le Genois fut ſi effrayé de ces paroles & de la colere dont Tamerlan paroiſſoit tranſporté, qu'il s'eſtima heureux d'échaper à ſa crauté.

Bajazet leve le Siége de Conſtantinople, va contre Tamerlan, qui le fait priſonnier.

Bajazet allarmé du danger qui menaçoit l'Aſie, leva le ſiége de Conſtantinople, pour marcher avec toutes ſes forces au devant de ce nouvel ennemi. Les deux armées ſe rencontrerent dans cét endroit du mont Taurus, que l'on appelle *Stella*, ſi connu par la fameuſe bataille que Pompée donna

An de J. C. 1402.

autrefois à Mithridate ; ils ne furent pas long-tems en presſence ſans en venir aux mains. Les deux Chefs commencerent chacun de leur côté à ranger leurs armées en bataille ; le combat fut ſanglant, opiniâtre & long-tems douteux : jamais peut-être on ne ſe battit de part & d'autre avec plus de valeur ou plûtôt avec plus de fureur. Enfin la victoire & le champ de bataille demeurerent aux Tartares ; il reſta plus de deux cent mille Turcs ſur la place, ſans compter un nombre presqu'infini de priſonniers entre leſquels ſe trouva le redoutable Bajazet lui-même qui peu de tems auparavant étoit la terreur de toutes les Nations chrétiennes. Le victorieux Tamerlan mena par toute l'Aſie en triomphe ſon captif enfermé dans une cage de fer, & enchaîné avec des chaînes d'or, pour ſervir à tout l'univers d'un monument éclatant de la victoire qu'il venoit de remporter. Bajazet ne vivoit que de ce que le Vainqueur lui jettoit deſſous ſa table comme à un chien. Toutes les fois que Tamerlan vouloit monter à cheval, il faiſoit amener ſon priſonnier qui lui ſervoit de marche-pied. Affront que le fier Ottoman fut contraint de ſouffrir tout le reſte de ſa vie, ſans avoir jamais pu trouver le moindre adouciſſement à ſa miſere & à ſa honte. (1) C'eſt ainſi que la fortune prend plaiſir à ſe joüer des hommes & à bouleverſer ce qui paroiſſoit le plus ſolidement affermi : triſtes revers d'autant plus difficiles à ſoutenir que celui qui les éprouve ſe croyoit au comble du bonheur & à couvert de toutes les diſgraces.

XLVIII. Le Roi de Caſtille envoye des Ambaſſadeurs en Orient, & Tamerlan les renvoye avec des Ambaſſadeurs de ſa part.

Cependant le Roi D. Henri de Caſtille malgré la foibleſſe de ſa ſanté & ſes indiſpoſitions continuelles, s'appliquoit avec ſoin au gouvernement de ſes Etats, & à rétablir la tranquillité parmi ſes ſujets ; mais ſon application à ſes affaires domeſtiques ne diminuoit rien de celle qu'il croyoit devoir aux étrangeres. Il envoyoit de tous côtez des Ambaſſadeurs ; il en envoyoit aux Princes ſes voiſins, & même chez les Nations les plus reculées pour être inſtruit de tout ; il avoit envoyé dans

(1) *A ſa honte.* Les authcurs conviennent aſſez que Tamerlan après la grande victoire qu'il remporta ſur Bajazet, n'abuſa pas de ſa victoire, & qu'il traitta d'abord ſon priſonnier d'une maniere aſſez genereuſe, & qu'il ne changea de conduite qu'après avoir vû ce Sultan plus fier, plus haut & plus inſolent, même après ſa défaite, & que ce fut dans la vûë ſeule d'humilier l'orgueïl de Bajazet, qu'il le porta à le traiter d'une maniere ſi cruelle & ſi mépriſante.

An de N. S. 1402. l'Orient D. Pelage de Sotomayor & D. Ferdinand de Palaçuelos en qualité d'Ambassadeurs, avec ordre de s'informer exactement des mœurs, des coûtumes, de la Religion, des loix, des forces & des differents interêts de ces peuples éloignés. Ces deux Ambassadeurs soit par un pur hazard, soit à dessein, se trouverent présents à cette fameuse bataille qui se donna entre les Turcs & les Tartares. Le Grand Tamerlan après sa victoire leur fit encore plus d'honneur, & les traita avec plus de generosité lorsqu'ils se disposerent à retourner en Espagne, pour rendre compte au Roi D. Henri du succès de leur voyage. Ce nouveau Conquerant voulut qu'ils fussent accompagnez par un de ses Ambassadeurs, qu'il envoyoit au Roi de Castille, pour demander son amitié & faire alliance avec ce Prince.

Le Roi de Castille lui en renvoye d'autres.

Le succès de cette Ambassade répondit à l'attente & aux intentions de Tamerlan, & le Roi D. Henri en renvoyant l'Ambassadeur Tartare, le fit à son tour accompagner par trois Seigneurs Castillans, qui furent D. Alphonse Paez, D. Ruy Gonzalez & D. Gomez de Salazar, qui avoient ordre du Roi leur Maître de saluër de sa part l'Empereur des Tartares, de le feliciter de ses victoires & de ses nouvelles conquêtes, & de confirmer l'alliance entre les deux Nations. Ce voyage fut long & pénible, & ne se fit pas sans danger. Ces trois Espagnols en composerent eux-mêmes un Livre, que l'on voit encore aujourd'huy imprimé sous le nom *d'Itineraire* ou de *Voyage*, dans lequel ils raportent en détail toutes les avantures de leur Ambassade, & quantité d'autres choses extraordinaires & merveilleuses, mais dont je ne voudrois pas garantir la verité. (1)

Mort de Tamerlan.

La Grandeur, la Puissance & la Gloire du fameux Tamerlan

(1) *Garantir la verité.* On ne peut guere mieux menager l'honneur de la Castille que le fait Mariana en cette occasion. On sçait & presque tous les autheurs qui ont écrit la vie du Grand Tamerlan, conviennent assez que ce fameux Conquerant envoya une Ambassade à Charles VI. Roy de France, comme au plus puissant Prince de l'Europe pour lui demander son amitié, & que cette Ambassade ne produisit rien; mais pour le Roi de Castille dont le Royaume étoit encore assez borné, & qui ne faisoit pas une si grande situation dans l'Europe où il y avoit d'autres Princes beaucoup plus puissans que lui; on est persuadé que ce ne fût qu'après les démarches qu'avoit fait ce Prince à l'égard de Tamerlan, que ce dernier à son tour renvoya quelqu'un de sa part en Castille pour accompagner les Espagnols qui avoient paru à sa Cour: mais ces démarches des Castillans, selon Mariana, n'ont rien de bas & qui sente le petit Prince, tout y est digne d'un grand Roy.

passerent comme un éclair. Ce Conquerant qui avoit été la terreur de toutes les Nations, & qui sembloit devoir engloutir tout l'Univers étant retourné dans la Tartarie, jetta les premiers fondemens de la celebre Ville de Mercanti, qu'il acheva en peu de tems; il l'embellit des magnifiques dépoüilles qu'il avoit enlevées sur ses ennemis, & des richesses immenses de l'Asie qui avoient été le fruit de ses Conquêtes. Après sa mort ses deux enfans succederent à son Empire; mais ils ne succederent ni à ses grandes qualitez, ni à son ambition, ni à son bonheur. Il y eut même entre eux de grandes contestations pour le partage de sa Couronne, lesquelles aboutirent à une cruelle & sanglante Guerre domestique. Enfin cet Empire fondé par la valeur, le génie & les conquêtes du pere, fut bientôt renversé & anéanti par la foiblesse & la lâcheté des enfans.

XLIX. Mort du fils aîné du Roi de Portugal.

Cette année fut triste & malheureuse pour les Portugais & les Navarrois par la triste mort des heritiers de ces deux Couronnes. L'Infant D. Alphonse fils aîné du Roi de Portugal mourut à l'âge de 12. ans, & fut inhumé dans l'Eglise Cathedrale de Brague. Il est vrai que cette perte affligea sensiblement le Roi & tout le Roiaume: mais ce qui contribua beaucoup à diminuer la douleur du pere & à consoler les peuples; c'est qu'il restoit encore au Roi plusieurs autres enfans, & entr'autres cinq garçons qui étoient les Princes D. Edoüard, D. Pedre, D. Henri, D. Juan & D. Ferdinand, outre deux filles les Princesses Blanche & Isabelle.

Et du Prince Charles, fils aîné du Roi de Navarre.

Le Prince de Navarre D. Charles âgé seulement de cinq ans, & l'Infant D. Loüis son frere qui n'avoit encore que six mois, moururent à Pampelune à peu de distance l'un de l'autre. Ils furent tous deux inhumez dans l'Eglise Cathedrale, & mis dans le tombeau du Roi Philippes leur Trisayeul. Ces deux morts causerent une désolation universelle dans toute la Navarre, parce qu'il ne restoit plus au Roi D. Charles d'enfant mâle pout succeder à la Couronne, qui devoit necessairement écheoir à l'aîné des deux Princesses, & ne pouvoit manquer de tomber entre les mains d'un Prince étranger, ce que les peuples ne voyent qu'avec chagrin.

L. Inondation generale dans l'Espagne, & surtout à Seville.

Les pluyes qui commencerent dès l'entrée de l'hyver sur la fin de cette année 1402. & qui continuerent au commencement de l'année suivante 1403. furent si abondantes, & si

An de N. S. 1403. ſi continuelles qu'elles cauſerent dans toute l'Eſpagne de terribles inondations. Les rivieres preſque partout rompirent leurs levées, ſortirent de leur lit, & ſe déborderent avec tant de fureur qu'elles cauſerent de toutes parts de grands ravages & déſolerent toutes les campagnes. Le Guadalquivir entre autres ſe déborda d'une maniere ſi extraordinaire, qu'il s'éleva au-deſſus des murailles de Seville, & inonda preſque toute la Ville. L'eau monta juſques à l'Egliſe de S. Michel, & juſqu'à la porte que l'on appelle de *l'Arſenal*; jamais on ne vit une plus grande conſternation, peu s'en fallut que toute la Ville ne fut ſubmergée. La diligence, les ſoins, & l'application de D. Alphonſe Perez, qui commandoit alors pour le Roi dans ſa place, la préſerva d'une ruine entiere; il étoit infatigable, on le voyoit jour & nuit ſur pied mettre ordre à tout avec une vigilance & des peines qui ſauverent les habitans & la Ville; il fit murer & terraſſer les portes, reparer les brêches que les eaux avoient faites; ſoutenir les murailles qui menaçoient ruine & que la rapidité du courant auroit pu renverſer; faire des digues pour en détourner le cours ou pour en arrêter la fureur. En un mot il n'épargna rien de ce que l'on pouvoit attendre de ſon zele & de ſa charité pour les peuples, juſques à ce que les eaux fuſſent écoulées, & que la riviere fut rentrée dans ſon premier lit.

LI. La Caſtille ſe ſouſtrait de l'obéiſſance de Benoît, ſans reconnoître ſon Competiteur.

Depuis la mort de D. Pedro Tenorio, Archevêque de Tolede, ce premier ſiége d'Eſpagne étoit toûjours demeuré vacant. Le Schiſme qui déchiroit l'Egliſe étoit la ſource de ce malheur & de bien d'autres encore plus grands: car la Caſtille en ſe retirant de l'obédience de Benoît n'avoit pas pour cela voulu reconnoître ſon Competiteur. Malheureuſe ſituation! car quel cahos & quelle étrange confuſion, lorſque dans un gouvernement on manque de chef pour tenir le timon des affaires & pour les regler!

Le Roi de Caſtille aſſemble ſes Etats à Valladolid.

Le Roi à ce ſujet reſolut d'aſſembler les Etats Generaux du Royaume à Valladolid, pour examiner quel parti l'on devoit enfin prendre dans les conjonctures preſentes. Le Roi d'Arragon qui étoit toûjours demeuré fidelle au parti de Benoît, envoya des Ambaſſadeurs aux Etats de Valladolid, pour y ménager les interêts de ce Pape.

Le Pape Benoît ſe ſauve d'Avignon en habit dé-

Benoît qui depuis deux ans ſe voyoit comme priſonnier à Avignon dans ſon propre Palais, trouva le moyen d'échaper à la

à la vigilance des Cardinaux qui l'obsedoient ; s'étant déguisé, il se sauva de leurs mains, & descendit par le Rhone pour se mettre en sûreté. Le Roi d'Arragon qui de son côté n'épargnoit rien pour soûtenir ce Pape, fit tant par ses sollicitations, & ses prieres, par les intrigues & les brigues de ses Ambassadeurs, qu'à la fin il obtint du Roi de Castille que le Royaume rentrât dans son obédience & le reconnut pour legitime Pape. Cette reconnoissance se fit le 28. d'Avril par un acte public & solemnel, & avec toute la ceremonie capable de l'autoriser, à laquelle le Roi D. Henri, la plûpart des Prelats, les Grands & les principales personnes du Royaume assisterent. La même chose se fit en France le 26. de May, quoique peu de temps auparavant on y eut paru très-opposé au parti de Benoît ; mais les deux Royaumes changerent bientôt de disposition à son égard.

An. de N.S. 1404.

guisé, la France & la Castille le reconnoissent.

Benoît sçut profiter de cette situation favorable ; & nomma du consentement du Roi, le 20. de Juillet à l'Archevêché de Tolede D. Pierre de Luna son Neveu, fils D. Juan Martinez de Luna son frere, Seigneur d'Illuceca & de Gotor. Il y avoit plus de deux ans que Benoît désiroit avec passion de voir son Neveu sur le siége de la premiere Eglise d'Espagne. Le nouvel Archevêque D. Pedro avoit trois freres, D. Alvar de Luna, pere du Connétable D. Alvar, D. Rodrigue de Luna, Grand Prieur de S. Jean, & D. Juan Martinez de Luna. Le premier fut Grand Echanson, & le troisiéme Grand Chambellan de D. Henri III. Roi de Castille, qui fit aux uns & aux autres des gratifications considerables, mais en particulier à D. Alvar de Luna, auquel il donna les Villes de Cagneto, de Jubera & de Cornago. Cependant quoique D. Pedre eut été nommé à l'Archevêché de Tolede, l'administration de l'Eglise de Dertusa dont il étoit chargé & les affaires où il se trouvoit engagé, ne lui permirent de prendre possession de son Archevêché que quelque tems après.

Il nomme D. Pierre de Lune son neveu, à l'Archevêché de Tolede.

Le Pape Benoît après s'être sauvé d'Avignon, comme nous avons dit, demeuroit à Salon petite Ville de Provence où il s'étoit retiré à cause de la peste qui faisoit de grands ravages dans tous ces quartiers là. Ce fut dans cette Ville que mourut D. Martin de Salva, Cardinal & Evêque de Pampelune. Le Pape lui nomma pour Successeur dans l'Evêché D. Michel de Salva son Neveu, un des plus celebres Canonistes de

Mort de Martin de Salva, Cardinal & Evêque de Pampelune, auquel succede Michel de Salva, son neveu.

An de N. S. 1404.

ce tems-là, auquel il donna encore quelque tems après le Chapeau de Cardinal, soit en consideration de son merite personnel & de sa capacité, soit pour reconnoître les services du feu Cardinal de Pampelune son oncle, qui lui avoit toûjours été inviolablement attaché. Car dans le tems que presque tous les Cardinaux de l'obédience de Benoît, l'avoient abandonné & s'étoient déclarez contre lui, D. Martin de Salva n'avoit jamais voulu le quitter, & l'avoit toûjours accompagné dans tous ses voyages.

Mort de Mathieu, Comte de Foix.

Mathieu Comte de Foix qui prétendoit à la Couronne d'Arragon, & sur laquelle il croyoit avoir de legitimes droits, mourut aussi cette même année dans ses Etats, comme il n'avoit point d'Enfans, la Comtesse Jeanne son épouse s'accommoda avec le Roi d'Arragon son oncle par l'entremise de D. Jayme Escriva; le Roi donna à la Princesse sa niéce une pension de trois mille florins pour sa subsistance; foible recompense pour un Royaume sur lequel au sentiment de plusieurs elle avoit seule de veritables droits; mais il faut quelquefois ceder à la nécessité qui ne l'emporte que trop souvent sur la justice & la raison. Dès que l'accommodement entre le Roi d'Arragon & la Comtesse Doüairiere de Foix sa niéce eut été conclu, cette Princesse quitta la France, & se retira dans sa patrie pour y passer tranquillement son veuvage & le reste de sa vie.

LIII.
Le Roi de Navarre tâche de procurer la restitution des biens qu'il possedoit en France.

L'Espagne commençoit enfin à joüir d'une tranquillité parfaite, les troubles domestiques qui l'avoient si long-tems déchirée étoient appaisez, les ennemis du dehors demeuroient eux-mêmes en repos, se trouvant épuisez par les Guerres qu'ils avoient été obligez de soûtenir si long-tems. Il n'y avoit que le seul Roi de Navarre qui souffroit impatiemment la perte des Comtés d'Evreux, de Champagne & de Brie, dont le Roi de France s'étoit emparé, quoi qu'il en eût souvent demandé la restitution par ses Ambassadeurs, & deux fois par lui-même sans en avoir pu rien obtenir que des paroles.

Le Roi de Navarre va une troisiéme fois en France, & s'accorde enfin avec le Roi.

Les prétentions du Roi de Navarre étoient considerables & le tort qu'on lui faisoit ne l'étoit pas moins; il resolut de faire encore une nouvelle tentative, & de faire un troisiéme voyage en France, dans le dessein de mettre tout en œuvre pour gagner le Roi son cousin, & obtenir de ses Ministres par caresse & par presens, ce qu'il n'avoit pu gagner par raison.

& par justice ; il laissa la Regence de son Royaume à la Reine son épouse, & partit pour se rendre à la Cour de France. Dès qu'il y fut arrivé l'affaire fut agitée avec beaucoup de contestation de part & d'autre ; enfin il fut conclu que le Roi de Navarre renonceroit à toutes ses prétentions ; qu'il retireroit même de Cherbourg en Normandie qu'il avoit toûjours conservé, la garnison qu'il y entretenoit, & qu'en dédommagement on lui cederoit la Ville de Nemour avec le titre de Duché. Echange bien inégal! dedommagement bien disproportionné aux grandes Terres ou plûtôt à des Provinces entieres qu'on le forçoit de ceder ; la Cour il est vrai luy accorda de plus une pension de douze mille francs, outre une très-grande somme d'argent qu'on lui compta à l'heure même pour adoucir en quelque maniere son chagrin. Le traité fut signé à Paris le 9. de Juin de l'année 1404. An de N.S. 1403.

On dit communement que ce fut de cet argent que le Roi de Navarre, après être retourné dans ses Etats fit bâtir deux superbes Palais à Olité & à Tafalla, deux petites Villes de Navarre éloignez seulement d'environ une lieuë l'une de l'autre. Il n'y eut rien en ce tems-là de plus magnifique, ni de plus somptueux, soit pour l'architecture, la beauté de l'ouvrage, la grandeur & la commodité des appartemens ; les ameublemens précieux, l'étenduë & l'agrément des Jardins, soit pour tous les autres ornemens dont il embellit les dedans & les dehors de ces deux édifices. car ce Prince n'entendoit pas seulement la guerre & les affaires; mais encore il étoit l'homme du monde le plus curieux, le plus magnifique, & le plus intelligent dans tous les arts. On croit aussi que si la mort n'eût renversé ses projets, il avoit formé la resolution de joindre ces deux Villes par une superbe galerie, soutenuë par des potiques ou des arcades, afin de pouvoir aller d'un Palais à l'autre à couvert & sans être apperçû.

An de N.S. 1404. Le Roi de Navarre fait bâtir deux Palais à Olité & à Tafalla.

XLIV.

Les Rois de Castille & de Grenade vivent en bonne intelligence.

Les Rois de Castille & de Grenade vivoient en bonne intelligence. Ils s'envoyoient à l'envi de riches & de magnifiques presens. Dans la situation où se trouvoient alors les Maures rien ne pouvoit leur être plus avantageux que l'amitié du Roi de Castille, elle leur étoit même nécessaire pour conserver leur Etat dont les bornes étoient alors fort resserrées. D'un autre côté le Roi de Castille dont la complexion peu vigoureuse s'affoiblissoit encore tous les jours par ses continuelles indisposi-

An de N.S. 1404. tions, s'occupoit uniquement du soin de son Royaume ; sans penser à de nouvelles conquêtes.

Le Roi de Grenade envoye de riches présens au Roi de Castille.

Le Roi de Grenade envoya surtout au Roi de Castille de très-magnifiques presens d'or, d'argent, de pierreries des plus belles, & d'étoffes très-riches. De long-tems on n'avoit rien vû en Castille de semblable, & le Roi Maure joignit à ces présens une de ses femmes ; ce qui est parmi eux la plus grande marque de confiance & d'amitié. Tout le monde sçait que ces Infidelles ont coûtume d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir, surtout les Rois qui se font gloire d'avoir un nombreux Serail ; mais leur cœur étant partagé entre tant de femmes, ils ne s'attachent à aucunes d'elles en particulier fortement.

Ces marques d'estime & de bienveillance sembloient devoir resserrer davantage l'union des deux peuples ; s'il pouvoit jamais y avoir une veritable amitié & une liaison constante entre des peuples dont les interêts, les mœurs, les sentimens & la Religion sont si opposez. En effet cette bonne intelligence ne dura pas long-tems, & les deux Rois en vinrent bien-tôt à une rupture, comme nous le rapporterons dans son lieu.

LV. Mort du Pape Boniface IX. auquel succede Innocent VII.

Le Pape Boniface IX. mourut à Rome le 1. jour d'Octobre, les Cardinaux de son obédience qui ses trouverent alors, se renfermerent aussi-tôt dans le Conclave pour lui choisir un Successeur. L'élection se fit avec beaucoup de précipitation, le Cardinal Cosme Meliorat, natif de Sulmone, Ville de l'Abruzze dans le Royaume de Naples fut élevé le 17. du même mois sur la Chaire de S. Pierre. Il prit le nom d'Innocent VII. son Pontificat ne fut pas long, car il ne fut Pape que deux ans & vingt jours.

On tâche en vain d'éteindre le Schisme.

Les Princes Chrêtiens ayant appris la mort de Boniface IX. crurent devoir se servir de cette occasion favorable pour éteindre le Schisme, ils employerent toutes les voyes possibles pour exécuter un dessein si glorieux & si utile à l'Eglise ; mais leur zele, & leurs soins devinrent inutiles, aucun des deux partis ne vouloit convenir sur le choix d'un lieu fixe pour la tenuë du Concile ; de sorte qu'il sembloit qu'il y eût collusion de part & d'autre, pour prolonger les malheurs de l'Eglise, pour tromper les peuples & amuser les Princes.

Le Pape Benoît ne veut rien relâcher.

Le Pape Benoît étoit surtout le plus opiniâtre & le plus intraitable ; on avoit beau lui proposer des expediens, cet esprit

fier & hautain n'en vouloit accepter aucuns, quoi qu'il se vît abandonné de la plûpart de ses amis, il n'en étoit pas plus docile; il alloit d'un lieu à un autre sans en trouver aucun où il se crût en sûreté; il n'avoit auprés de sa personne qui que ce soit auquel il pût prendre confiance; tout le monde lui étoit devenu suspect, & il se défioit également de ses propres domestiques & des étrangers. An de N. S. 1404

LVI. Saint Vincent Ferrier, soutient le [illegible]

Il ne laissoit pas d'avoir dans son parti un grand nombre de personnes distinguées par leur érudition, mais encore plus illustres par la sainteté de leur vie. Le plus considerable étoit le fameux Saint Vincent Ferrier, l'honneur de Valence sa patrie, & un des plus glorieux ornemens de l'Ordre de Saint Dominique par l'excellente odeur que ses vertus éclatantes repandoient de tous côtez, & par les fruits incroyables qu'il faisoit dans tous les lieux où cet admirable Ministre de l'Evangile annonçoit la parole de Dieu. On raporte comme un fait constant que quoi qu'il prêchât en sa langue naturelle, les François, les Italiens & les autres étrangers l'entendoient aussibien que les Espagnols. Miracle dont on n'avoit encore point vû d'exemple depuis les premiers commencemens de l'Eglise.

Miracles & fruits de ses prédications.

On ne sçauroit exprimer la multitude des prodiges que ce nouvel Apôtre operoit tous les jours; il rendoit la vûë aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux paralitiques, redressoit les boiteux, & même ressuscitoit les morts. On voyoit au tour de luy une foule infinie de malades qui venoient chercher la guerison & le remede à tous leurs maux. Il ne faut pas aprés cela s'étonner s'il faisoit tant de fruits par ses predications; il portoit de tous côtez la lumiere de l'Evangile, dissipoit les tenebres de l'ignorance, s'appliquoit à instruire les peuples les plus grossiers; il seroit difficile d'exprimer la multitude infinie de pecheurs qui éclairez par le ministere de ce Missionnaire apostolique se convertirent sincerement à Dieu; dans l'Espagne seule il convertit par ses prédications plus de huit milles Maures, & de trente cinq mille Juifs qui reçûrent le baptême.

Presque tous les Juifs du Diocese de Palencia convertis par Saint Vincent Ferier.

Dans le seul Evêché de Palencia presque tous les Juifs embrasserent la Religion chrétienne; & comme ces nouveaux convertis en consideration du baptême qu'ils venoient de recevoir, devenoient exempts des impôts & des taxes que les

An de N. S. 1404.

Juifs avoient coûtume de payer ſuivant les loix du Royaume, les revenus de D. Sanche de Rojas alors Evêque de Palencia, ſe trouverent ſi conſiderablement diminuez qu'il fut contraint d'avoir recours au Roi, & d'obtenir de la Cour un privilege par lequel on lui accordoit une certaine ſomme à prendre tous les ans ſur le tréſor Royal, l'on voit encore aujourd'huy dans les Archives de cette Egliſe, l'acte de ce privilege.

LVII. La Reine de Caſtille accouche d'un fils, nommé D. Juan. An de N.S. 1405.

La joye qu'avoit tout le Royaume de voir cette multitude infinie de converſions miraculeuſes, fut encore augmentée par les couches heureuſes de la Reine qui donna un Prince à la Caſtille le Vendredy 5. de Mars de l'année 1405. à Toro dans le Monaſtere des Religieux de Saint François où cette Princeſſe logeoit alors. Ce Prince fut nommé D. Juan, du nom de ſon ayeul. Ce fut pour la Cour & pour tout le Royaume un ſujet d'allegreſſe, d'autant plus grande que les peuples commençoient preſque à en deſeſperer à cauſe de la foible complexion du Roi & de ſes indiſpoſitions. Les Princes étrangers envoyerent des Ambaſſadeurs à la Cour de Caſtille, pour faire au Roi & à la Reine les complimens de congratulation ſur la naiſſance de l'Infant.

Le Roi de Caſtille remet en liberté D. Pedro de Caſtille, couſin germain de la Reine.

Ce fut à cette occaſion que la Reine demanda au Roi la grace de D. Pedro de Caſtille ſon couſin germain. Le Prince D. Juan ſon pere, oncle de la Reine & fils du Roi, D. Pedro étoit mort quelque tems auparant dans le château de Soria, où il avoit été renfermé : de Donna Elvire ſon épouſe, fille de D. Bertrand Eril, à la garde duquel on l'avoit confié, il avoit eu deux enfans, le Prince D. Pedro & la Princeſſe Conſtance. La fille étoit tombée entre les mains du Roi de Caſtille, qui l'avoit obligée de prendre le voile à Madrid dans le Monaſtere Royal de Saint Dominique. On avoit auſſi reſolu de ſe ſaiſir du Prince D. Pedro & de le tenir le reſte de ſes jours en priſon ; mais on avoit trouvé le moyen de le faire ſauver. Tout le crime du Prince D. Juan étoit d'avoir eu pour pere le malheureux D. Pedro le Cruel ; & les enfans de D. Juan n'étoient coupables que parce qu'ils avoient le même Roi pour ayeul. Triſte & funeſte ſort des Princes foibles, de ſervir de victime à l'ambition des plus puiſſans & des plus heureux qui les ſacrifient impitoyablement à leur propre sûreté ſans avoir égard à leur innocence.

La Reine eut enfin compassion de l'état déplorable où elle voyoit ce jeune Prince son cousin germain ; elle ordonna qu'on le lui amenât secretement, & elle le fit cacher derriere les rideaux de son lit. Le Roi étant un jour venu dans la chambre de la Princesse pour la voir, elle le supplia de vouloir bien pardonner au Prince D. Pedro, & oublier le sang infortuné dont il sortoit. Le Roi accorda aussi-tôt à la Reine tout ce qu'elle desiroit de lui ; car dans la conjoncture favorable où elle se trouvoit, le Roi étoit disposé à lui tout accorder. On tira aussi-tôt le jeune Prince qui parut en habit ecclesiastique, & se jetta aux pieds du Roi qui l'assûra de son amitié & de sa protection ; il fut pourvû de l'Archidiaconé d'Alarcon, pour l'entretenir dans le cours de ses études d'une maniere convenable à la Grandeur de sa naissance ; quelque tems après il fut élevé à l'Evêché d'Osme, & enfin à celui de Palence.

An de N. S. 1404.
Il est nommé à l'Evêché d'Osme, & ensuite à celui de Palence.

Le sang illustre du Prelat lui tint lieu de vertus : car sa vie fut très-licentieuse & décriée par son incontinence. Il eut deux maîtresses, l'une Angloise, qui s'appelloit Isabelle, & l'autre Espagnole, nommée Marie Bernarde ; il en eut quatre garçons, D. Alphonse, D. Loüis, D. Sanche, & D. Pedro & autant de filles, Alphonsine, Isabelle, Catherine & Constance. C'est du Seigneur D. Alphonse qui eut sept enfans d'une épouse legitime que descend la noble Maison de Castille ; cette famille subsiste encore & est assez étenduë ; mais les biens qu'elle possede ne sont pas considerables.

Il se plonge sans bornes dans les plus infâmes débauches.

D. Diegue Hurtado de Mendoze, Grand Amirante de Castille, mourut aussi à Guadalajara, D. Ignigo Lopez de Mendoze son fils, qui fut depuis le premier Marquis de Santillane, succeda aux grands biens de l'Amirante son pere, & aux terres qu'il possedoit. D. Alphonse Henriquez frere cadet de D. Pedro, Comte de Trastamare & tous deux petits-fils de D. Federic, Grand maître de l'Ordre de Saint Jacques, eut pour sa part des dépoüilles de D Hurtado l'importante charge de Grand Amirante de Castille.

Mort de D Hurtado de Mendoze, Grand Amirante de Castille.

En ce tems-là le Royaume d'Arragon étoit dans une étrange confusion : il y avoit surtout deux partis à Sarragosse, Capitale du Royaume ; D. Martin Lopez de la Nuza s'étoit déclaré pour l'un & D. Pedro Cordan s'étoit mis à la tête de

LVIII.
Nouveaux troubles en Arragon.

An de N. S. 1405.

l'autre, tous deux également puissans par le nombre de leurs vassaux, par leurs richesses, leur credit, & l'étenduë de leurs domaines.

Et dans le Royaume de Valence.

Les affaires n'étoient gueres plus paisibles dans le Royaume de Valence. Il s'y étoit aussi élevé deux factions, celle des Soleres & celle des Contellas; les uns & les autres étoient tous les jours aux prises, & remplissoient tout de meurtre & de carnage, sans que les magistrats & l'authorité Royale eussent pu les réduire & les forcer à mettre bas les armes.

Le Roi d'Arragon assemble les Etats à Maella.

Le Roi d'Arragon qui prévoyoit bien les suites fâcheuses de ces querelles particulieres, capables d'allumer une Guerre intestine, convoqua les Etats generaux à Maella dans l'Arragon, pour regler les affaires, remedier aux désordres, dissiper les factions qui allarmoient & inquiétoient étrangement la Cour. On fit dans cette assemblée generale des Reglements très-sages dont on ordonna l'observation pour un tems; on y en ajoûta d'autres qui eussent force de loi pour toûjours.

On prie le Roi de Sicile de passer en Espagne.

Il fut reglé entre autres choses que D. Martin Roi de Sicile se rendroit le plûtôt qu'il seroit possible en Espagne, afin de s'accoûtumer de bonne heure aux mœurs des Arragonnois, & à garder les loix & les coûtumes du Royaume; car l'on craignoit que dans la suite, lorsqu'il seroit monté sur le Trône, il ne voulût entreprendre d'abolir ou au moins de retrancher les privileges de la Nation, & de gouverner le Royaume selon son caprice. (1)

LIX. Martin Roi de Sicile arrive à Nice avec sa flotte & s'abouche avec le Pape Benoît & Loüis Duc d'Anjou.

Le Roi de Sicile pour obéïr aux ordres de son pere s'étant embarqué à Trapani en Sicile, mit à la voile pour se rendre en Espagne; en passant il s'arrêta à Nice dans le Piémont ou plûtôt dans la Provence pour y rendre visite au Pape Benoît, qui s'y trouvoit alors & qui s'y étoit rendu sous prétexte de vouloir chercher quelque voye d'accommodement avec son Competiteur; & Loüis Duc d'Anjou, qui prenoit la qualité de Roi de Naples se trouva à cette entrevûë, soit que ce fut

(1) *Selon son caprice.* Dans ces sortes d'endroits Mariana parle moins par rapport à ses sentimens particuliers, que par rapport aux idées de quelques peuples trop jaloux de certains droits, vrais ou prétendus de leurs libertez, & de certains privileges qu'ils se croyent en droit de conserver. Mariana ne fait ici que l'emploi de simple Historien, qui se voioit obligé de rapporter fidelement le sentiment des Nations dont il parle; quoyque bien loin de les approuver, il les condamne lui-même, comme on le peut voir en d'autres endroits de son Histoire.

un

un pur effet du hazard, soit que cela fut concerté ; comme ce Prince prétendoit du côté de sa femme avoir des droits legitimes sur la Couronne d'Arragon, le Pape trouva le moyen d'accommoder ces deux Princes.

An de N.S. 1404.

Il arrive à Barcelone & retourne en Sicile.

Après quoi le Roi de Sicile remonta sur sa flotte,& vint aborder le 3.d'Avril au port deBarcelonne. Tout le Roïaume celebra l'arrivée de ce Prince par des fêtes & des réjoüissances publiques,dans l'esperance que son séjour seroit long ; mais les peuples se trouverent bien trompez. Car le Roi dès le 6. d'Août de la, même année, s'embarqua sur la même flotte qui l'avoit amené en Espagne,partit deBarcelonne & repassa en Sicile sous prétexte qu'il étoit à craindre que l'ambition des Grands & l'humeur inquiéte de ces Insulaires ne formât de nouvelles factions, sur tout depuis que D. Bernard de Cabrera prenant occasion de l'absence & de l'éloignement de son maître, abusoit de son autorité, sans égard aux interêts du Royaume & à la subordination qu'il devoit à son maître.

Le Roi de Sicile renvoye Cabrera en Espagne.

Dès que le Roi de Sicile fut de retour dans ses Etats, il envoya ordre à D. Bernard de Cabrera de sortir du Palais & de la Cour & ensuite de toute l'Isle, & la connoissance des fautes dont on l'accusoit fut remise au jugement du Roi d'Arragon, devant lequel il devoit se justifier ; ce Seigneur exécuta ponctuellement les ordres qu'il venoit de recevoir & partit aussitôt pour prendre la route d'Espagne où il aborda dans le mois de Novembre, presqu'au même tems que furent apportées á Barcelonne quatre belles & magnifiques Statuës d'argent d'un travail exquis, enrichies de perles & de pierres précieuses qu'envoyoit le Pape Benoît, pour y mettre les Reliques des Saints Martyrs Valere, Vincent, Laurent & Encratia que l'on conservoit précieusement à Sarragosse, & afin qu'elles pussent être exposées avec plus de pompe dans les jours de solemnité & portées dans les processions generales.

LX.
Reglemens contre les Juifs.

Les Juifs cependant continuoient à se convertir en foule dans la Castille ; mais pour les y engager encore d'une maniere plus efficace, on fit un nouveau Reglement par lequel on leur défendit sous de très-rigoureuses peines de prêter de l'argent à usure. Chose trop en usage parmi eux ; il fut aussi ordonné que pour les distinguer de tous les autres, ils porteroient sur l'épaule droite un morceau d'étoffe rouge redoublée de la largeur de trois doigts. On fit trois ans après

An de N.S. 1407.

le même Reglement pour les Maures qui furent obligez de porter un morceau de drap bleu un peu plus grand en forme de croissant ; mais ce qui paroîtra encore plus extraordinaire, c'est que 25. ans auparavant le Roi D. Juan I. avoit reglé dans les Etats de Soria, que les Concubines des Ecclesiastiques, pour n'être pas confonduës avec les femmes d'honneur porteroient à leurs coëffures ou au voile dont elles se servoient, une agraphe de drap couleur d'écarlate, large de trois doigts ; Ordonnances bonnes & salutaires si l'on avoit eu soin de les faire garder : mais je ne sçai si on les a jamais observées.

Le Roi fait prêter serment de fidelité au Prince D. Juan son fils dans les Etats de Valladolid.

Après la conclusion des Etats que le Roi de Castille avoit fait assembler à Valladolid, pour faire prêter serment de fidelité au jeune Prince D. Juan son fils qui étoit encor au berceau; Sa Majesté se rendit à Madrid, afin d'être plus à portée de pourvoir à ce qui étoit nécessaire pour la guerre qu'il étoit resolu de faire aux Maures de Grenade. La Castille étoit tranquille ; les factions étoient éteintes, & le Roi se trouvoit en état de réduire ces Infidéles qui venoient de lui donner une occasion de les attaquer.

LXI. Le Roi de Grenade se saisit de la Ville d'Ayamonté, & refuse de payer le tribut à la Castille.

Le Roi de Grenade sans avoir égard à la foi des traitez & à l'alliance qui étoit entre lui & le Roi de Castille, s'étoit rendu maître par force de la Ville d'Ayamonté à l'embouchure de la Guadiana, dans l'endroit même où cette riviere va se décharger dans la mer. Cette place apartenoit à D. Alvar de Guzman ; d'ailleurs le Roi Maure refusoit de payer le tribut auquel il étoit obligé tous les ans par les anciens traitez, faits entre les deux nations. Cependant avant que d'en venir à une rupture ouverte, le Roi de Castille resolut de prendre les voyes de la douceur ; il envoya donc une Ambassade au Roi de Grenade, pour voir s'il n'y auroit point quelque moyen d'entretenir la paix entre les deux Couronnes, & d'engager ce Prince à s'en tenir aux derniers traitez.

Les Maures pillent le territoire de Baëça bataille de Collejares.

Le Roi Maure devenu plus fier & plus orgueilleux par cette démarche d'honnêteté, & par les avances que le Roi de Castille lui faisoit, crut que cette Ambassade n'étoit qu'un pur effet de sa foiblesse & de sa crainte. Ainsi sans considerer les justes demandes que lui faisoient les Ambassadeurs Castillans, il ne se contenta pas de leur déclarer qu'il ne prétendoit pas se désaisir de la Ville d'Ayamonté, ni payer desormais le tri-

but honteux qu'on avoit injustement imposé à sa nation ; mais il envoya dès le commencement de l'année 1406. un corps considerable de troupes qui vint se jetter dans le territoire de Baëça où elles firent de très-grands dégâts. An de N.S. 1406.

D. Pedro Manrique qui commandoit dans cette Province, & qui étoit chargé du soin de garder cette Frontiere. D. Diegue de Benavides & D. Martin Sanchez de Rojas ayant rassemblé de leur côté & à la hâte tout ce qu'ils purent de troupes & de milice, se mirent promptement en marche pour s'opposer à ces Barbares qui ravageoient la campagne : ils les joignirent bientôt, & quoique les Maures fussent plus forts en Cavalerie, les nôtres ne laisserent pas de les attaquer brusquement ; on en vint aux mains auprès de la Ville de Quesada ; on y combattit de part & d'autre avec une valeur égale. La victoire fut douteuse, & l'on ne put sçavoir lequel des deux partis avoit l'avantage. La nuit seule qui se trouva fort obscure fut capable de separer les Combattans. Les Chrêtiens cependant s'étant réünis & serrez se firent jour l'épée à la main au travers des ennemis qu'ils enfoncerent, pour aller se saisir d'une petite hauteur qui les mettoit à couvert des Infideles. Cette démarche fut une preuve de leur foiblesse, & que les Espagnols avoient eu du dessous dans cette bataille que l'on nomme de *Collejares* : les Chrêtiens y perdirent bien du monde, & même plusieurs personnes de consideration, parmi lesquels se trouverent D. Martin Sanchez de Rojas, D. Alphonse d'Avalos. Le Maréchal D. Juan d'Herrera & D. Garcie Alvarez Osorio, qui vendirent bien cherement leur vie.

Le Roi de Castille assemble les Etats à Tolede.

Ce petit desavantage ne déconcerta pas le Roi de Castille ; ce Prince malgré ses infirmitez continuelles ne laissoit pas de veiller & de pourvoir à tout avec une application étonnante, se trouvant alors à Madrid, il convoqua aussitôt les Etats Generaux à Tolede, étant bien aise de prendre des mesures solides & efficaces avec les principaux Seigneurs, & les moyens les plus sûrs pour soutenir une guerre qu'il prévoyoit pouvoir être longue & sanglante.

LXII. Entrevûë des Rois d'Arragon & de Navarre à Lerida, mariage de Beatrix de Na-

Le Roi de Navarre après avoir terminé ses affaires dans son voyage de France, de la maniere dont nous l'avons rapporté passa par Narbonne en retournant dans ses Etats ; & de la s'étant rendu en Catalogne, il alla s'aboucher au mois de Mars à

An de N. S. 1405.

varre avec le Comte de la Marche à Pampelune.

Lerida avec le Roi d'Arragon, qui le reçût dans cette ville & ensuite dans Sarragosse avec toute la magnificence & toutes les demonstrations possibles d'honnêteté & d'amitié; enfin le Roi Charles arriva à Pampelune, où dès qu'il fut arrivé, il fit celebrer le 14. de Septembre avec beaucoup de pompe le mariage de la Princesse Beatrix sa fille, bien qu'elle fut la Cadette de l'Infante Blanche avec Jacques de Bourbon, Comte de la Marche, Prince en qui la valeur, l'adresse dans tous les exercices du corps, la taille, les agrémens, en un mot toutes les qualitez personnelles égaloient la grandeur de la naissance & le sang illustre dont il sortoit.

Le Cardinal de Pampelune meurt de peste à Monaco, auquel succede Lancelot de Navarre.

Dans ce même mois mourut de peste au Château de Monaco, sur la côte de Gennes, le Cardinal de Pampelune, D. Michel de Salva qui avoit toûjours aussi-bien que le dernier Cardinal de Pampelune son oncle été inviolablement attaché au Pape Benoît qu'il avoit suivi dans tous ses voyages. La contagion fit un grand ravage dans ces quartiers-là; le corps de D. Michel de Salva fut inhumé à Nice dans l'Eglise du monastere des Religieux de S. François. L'Evêché de Pampelune qui vacquoit par la mort de ce Cardinal, fut donné à Lancelot de Navarre, dans le même tems que la France rebutée des delais de Benoît à renoncer au souverain Pontificat, pour faciliter la paix de l'Eglise, se détacha une seconde fois de son parti, & lui refusa l'obédience qu'elle lui avoit renduë.

LXIII. Les Etats à Tolede.

Les Etats de Castille étoient alors assemblez à Tolede; ils furent celebrés par le concours extraordinaire des Seigneurs qui s'y rendirent de tous côtez suivis d'un grand nombre de Gentilshommes leurs vassaux; mais rien n'a plus contribué à en conserver la triste memoire que la mort du Roi D. Henri arrivée à Tolede, même pendant la tenuë des Etats où se trouverent entre autres: D. Juan Evêque de Siguença qui avoit l'administration de l'Archevêché de Tolede depuis la mort de D. Pierre Tenorio, car Pierre de Lune qui y avoit été nommé étoit resté en Arragon, & n'étoit pas encor venu prendre possession de son Eglise, D. Sanchez de Rojas, Evêque de Palence, D. Paul, Evêque de Cartagene, D. Federic, Comte de Trastamare, D. Henri de Villena, qui depuis deux ans étoit grand Maître de Calatrava, par la mort de D. Gonzale Nugnez de Guzman, D. Rui Lopez d'Avalos, Connétable de Castille, D. Juan de Velasco, D. Diegue Lopez de Zugniga, & quantité

Le Roi de Castille tombe malade.

d'autres Seigneurs & de personnes distinguées par leurs emplois, leurs services & leur experience. Le Roi qui étoit tombé malade plus dangereusement qu'à l'ordinaire, ne put se trouver à l'ouverture des Etats. L'Infant D. Ferdinand son frere présida en sa place, le Royaume se trouvoit épuisé, les besoins étoient pressants, & l'on manquoit absolument d'argent.

An de N. S. 1406.

On propose de lever de l'argent pour entretenir une grosse armée contre les Maures.

Il proposa un subside à mettre sur le peuple pour fournir aux frais de la guerre qu'on méditoit contre les Maures, le projet étoit d'avoir une armée de 14000. chevaux & de cinquante mille hommes d'Infanterie, d'armer & d'équiper trente galeres & cinquante gros vaisseaux de charge, d'avoir six gros canons, que nos Historiens appellent des *Lombards*, peut-être parce qu'ils ont crû que cette sorte de machine avoit été inventée en Lombardie, où qu'elle étoit venuë pour la premiere fois de là en Espagne; on y ajoûtoit cent piéces de campagne avec tout l'équipage necessaire pour une si nombreuse artillerie, sans compter les munitions de guerre & de bouche dont il falloit faire une provision abondante. Tout le monde étoit convaincu qu'il falloit faire le dernier effort pour exterminer entierement les Maures.

L'on s'y oppose d'abord, mais enfin l'on y consent.

Les Deputez des Villes ne furent pas trop satisfaits de ces propositions. Ils se plaignirent de ce que sous prétexte de chasser les Maures, on vouloit achever de ruiner le Royaume, en accablant les peuples, surtout les Evêques ne voulant contribuer en rien aux dépenses de l'Etat, ni souffrir que le Clergé portât une partie des charges. Il y eut sur une affaire de cette importance bien des contestations, comme il ne manque presque jamais d'arriver en pareilles rencontres; enfin après bien des déliberations, on conclut d'un commun accord que l'on fourniroit à la Cour un million d'or, somme exorbitante en ce tems-là, avec cette condition, que si cette somme ne suffisoit pas pour les besoins de la guerre, le Roi pourroit lever de nouveaux impôts, sans qu'il fût obligé de recourir aux Etats, tant étoit grande la passion que tout le monde avoit également de voir la fin de cette guerre; la paye de chaque Cavalier fut fixée à 20. Maravedis par jour, & l'on en assigna dix à chaque Fantassin, la vigilance, l'application la sagesse & l'habileté de l'Infant D. Ferdinand, vinrent à bout de toutes les difficultez qui se trouverent d'abord.

An de N. S. 1406. Mort du Pape Innocent V. auquel succede Gregoire.

Ce fut dans ce tems-là que l'on reçût la nouvelle que le Pape Innocent étoit mort à Rome le 6. de Novembre, & que les Cardinaux de son parti s'étant aussitôt assemblez avoient élevé avec beaucoup de précipitation sur le trône Pontifical le Cardinal Ange Corario, Venitien le 30. du même mois, & que ce nouveau Pape avoit pris le nom de Gregoire XII.

LXIV. Mort du Roi de Castille. An de N.S. 1407.

Les Etats étoient encore assemblez à Tolede lorsqu'arriva la mort du Roi D. Henri, dans la même Ville le 25. de Decemb. au commencement de l'anné 1407. après avoir reçû tous les Sacrements de l'Eglise; le Roi étoit âgé de 27. ans, dont il en avoit regné seize, deux mois & 21. jours; il laissa de la Reine son épouse trois enfans, le Prince D. Juan, l'Infante Marie & la Princesse Catherine, née peu de tems avant la mort de son pere. Le Roi fut inhumé dans la Chapelle Royale de Tolede avec l'habit de Saint François; on ne sçauroit exprimer à quel point les peuples regretterent la perte d'un Prince que son beau naturel rendoit aimable. Le Royaume par cette mort comme un vaisseau sans pilote & sans gouvernail exposé aux plus furieux orages, se trouvoit en danger de devenir la proye des factions inseparables des minoritez.

Son Portrait.

Le Roy D. Henri étoit d'une taille assez bien proportionnée, beau de visage avant que ses maladies continuelles en eussent effacé les agrémens. Il avoit l'esprit doux, aisé, les inclinations genereuses & bienfaisantes, son humeur gracieuse, & son penchant à donner le faisoit adorer de tous ses sujets. Nul ne s'exprimoit plus aisément, plus purement, & plus éloquemment que lui, jamais il n'étoit arrêté par les obstacles; il étoit fecond en ressources dans les affaires les plus épineuses & les accidens les plus imprévûs; personne ne sçut peut-être profiter avec plus d'habileté des conjonctures où il se trouvoit, & faire joüer plus adroitement mille ressorts secrets pour réüssir dans les projets qu'il méditoit; il entretenoit des Ambassadeurs à la Cour des Princes Chrêtiens & des Princes Infidelles; il en envoyoit à ses voisins, & aux plus éloignés pour s'instruire exactement des differents interêts des Souverains, des mœurs, des coûtumes & des Loix de toutes les Nations étrangeres, & pour en recueïllir avec prudence tout ce qui pouvoit lui servir à bien gouverner ses Etats, & à bien regler sa Maison, comme il avoit naturellement l'ame grande, & qu'il étoit magnifique; il étoit bien-aise de donner aux étrangeres une idée de sa magnificence

& de sa grandeur. Je ne voudrois point d'autre preuve de son courage, de sa fermeté & de sa rare prudence que l'action fameuse raportée presque par tous les Historiens de ce tems-là.

An de N.S. 1407.

Action remarquable du Roi.

Au commencement de la Majorité de ce Prince, & dès qu'il eut pris lui-même les rênes du gouvernement, il avoit choisi Burgos pour son séjour, parce que la situation de cette Ville lui plaisoit; un de ses divertissemens le plus ordinaire étoit la chasse des Cailles; un jour qu'il en revint assez tard & fort fatigué, ses Officiers n'avoient rien preparé pour son dîner, le Roi un peu surpris de cette négligence en demanda la raison à son Maître d'Hôtel, qui pour s'excuser lui répondit que non seulement il n'avoit point d'argent pour acheter ce qui étoit nécessaire, mais que même on n'avoit rien voulu lui vendre à credit quelqu'assurance qu'il eût pû donner de payer en peu de tems. Le Roi très-étonné de cette réponse, dissimula néanmoins son dépit, donna sur le champ son manteau à son Maître d'Hôtel, & lui ordonna de l'engager pour un morceau de Mouton qui composa son repas avec les Cailles, qu'il avoit prises. Le Roi fut servi à Table par le Maître d'Hôtel à la place des Pages. Pendant le repas on s'entretint de diverses choses, entr'autres on dit que les Grands se traitoient bien d'une autre maniere, & que leurs tables étoient bien plus delicates & plus magnifiquement servies que celle de Sa Majesté.

L'Archevêque de Tolede, le Duc de Benavente, le Comte de Trastamare, D. Henri de Villena, le Comte de Medina Celi, D. Juan de Velasco, D. Alphonse de Guzman & plusieurs autres Seigneurs du même rang, avoient depuis quelque tems coûtume de se regaler les uns les autres tour à tour; il arriva par hazard que ce jour-là l'Archevêque de Tolede avoit invité tous les Seigneurs à souper chez lui, où il leur donnoit un repas magnifique. Quand la nuit fut venuë, le Roi se déguisa, & alla chez l'Archevêque pour être lui-même témoin de tout; on y servit en sa présence un grand nombre de plats, les vins les plus exquis; en un mot l'abondance & la delicatesse y regnoient en toutes choses. Le Roi remarqua tout avec attention & particulierement les choses dont ils s'entretenoient. Comme le vin & la bonne chere inspirent ordinairement un air de gayeté & de liberté; ceux-ci qui ne se défioient de rien, racontoient les revenus qu'ils tiroient de leurs terres

An de N. S. 1407. & les pensions considerables que le Roi leur faisoit, tous ces discours ne servirent qu'à irriter encore davantage le Roi, qui sur le champ prit la resolution de remedier à ces desordres, & de reprimer le luxe que ces Seigneurs entretenoient aux dépens des revenus de sa Couronne.

Il fit donc dès le lendemain matin répandre le bruit qu'il s'étoit trouvé très-mal la nuit, & qu'il vouloit faire son testament, & regler avant que de mourir toutes les affaires de son Royaume. Tous les Grands se rendirent sur l'heure même au Palais, & entr'autres ceux qui avoient soupé la veille chez l'Archevêque de Tolede. Cependant le Roi avoit donné ordre qu'à mesure qu'ils arriveroient au Palais, on les introduisît dans son appartement, mais qu'on ne laissât entrer aucun de leurs domestiques, & des autres Gentilshommes de leur suite. Les choses s'exécuterent ponctuellement comme le Roi l'avoit ordonné. Ces Seigneurs étoient tous dans une grande Salle où ils attendirent assez long-tems; sur le midy le Roi y entra tout armé & l'épée nuë à la main. Ce spectacle les surprit étrangement, ils attendoient avec frayeur le dénoüement d'une avanture si extraordinaire; d'abord ils saluerent le Roi qui s'étant assis dans son fauteüil, les regarda les uns après les autres avec un visage enflammé de colere; puis se tournant vers l'Archevêque de Tolede, il lui demanda combien, depuis qu'il étoit au monde il avoit vû de Rois dans la Castille, il fit la même demande à tous les autres Seigneurs les uns après les autres; les uns répondirent qu'ils en avoient vû trois, les autres quatre; & ceux qui étoient les plus âgez dirent qu'ils en avoient vû cinq, *mais comment* leur repliqua le Roi, *ce que vous dites peut-il être vrai, puisque moi même qui suis beaucoup plus jeune que vous tous, j'en ai déja connus plus de vingt.* Tous ces Seigneurs étonnez ne devinoient point où le Roi en vouloit venir, il ajoûta en même tems, *tous tant que vous êtes, vous êtes les Rois de la Castille, pour le malheur & la ruine de mon Royaume à ma propre confusion, & au mépris de ma puissance*; mais reprenant aussitôt la parole, il leur dit d'un ton de colere: *je sçaurai bien faire ensorte que vôtre regne ne dure pas long-tems, & que le mépris que vous faites de moi ne soit pas impuni.* Alors il appella à haute voix les ministres de la justice & fit entrer dans la Salle six cens soldats qu'il avoit fait entrer dans le Palais où il les avoit fait cacher pour exécuter ses ordres.

On

On ne peut exprimer la ſurpriſe, la conſternation & l'effroi où la vûë de ces gens armez jetta tous les Seigneurs qui étoient preſens. L'Archevêque de Tolede reprenant alors ſes eſprits, & s'appuyant ſur les ſervices conſiderables qu'il avoit rendus à l'Etat & au jeune Roi lui-même pendant ſa Minorité, ſe jetta auſſitôt à genoux, & demanda avec larmes pardon à Sa Majeſté des fautes qu'il avoit pu commettre, quoique ſans le ſçavoir, contre ſa perſonne; tous les autres Seigneurs ſuivirent cet exemple; ils aſſurerent le Roi de leur fidelité, & de leur zele pour ſon ſervice; ils lui promirent de reformer ce qu'il y avoit à reprendre dans leur conduite, & qu'ils ſeroient toûjours prêts d'exécuter ſes ordres aux dépens de leur vie. Le Roi content de leur avoir fait peur, & de les avoir humiliez, leur accorda la vie, mais il ne voulut point qu'ils ſortiſſent du Palais avant que d'avoir remis entre les mains de ſes Officiers & de ſes troupes tous les Châteaux & les Places fortes dont ils avoient le Gouvernement, & qu'ils euſſent payé au Tréſor Royal toutes les penſions qu'ils en avoient tirées depuis un certain tems. An de N. S. 1407

On fut deux mois entiers à regler ces affaires, & pendant ce temps-là ces Seigneurs demeurerent toûjours enfermez dans le Palais; on ne ſçauroit croire combien ce coup hardi acquit de reputation au jeune Roi, & le rendit reſpectable. Jamais la Nobleſſe & les Grands ne furent plus ſouples & plus ſoumis que ſous ſon Regne; la frayeur reſta encor long-tems gravée dans le cœur des Grands, lors même qu'il n'y avoit plus aucun ſujet de craindre.

Autre exemple, ſeverité à Seville.

Le Roi fit encor un ſemblable exemple de ſeverité à Seville dans les broüilleries qui arriverent entre le Comte de Niebla & D. Pierre Ponce, mais le châtiment fut bien plus rigoureux, il fit exécuter publiquement juſqu'à mille des ſeditieux qu'il trouva plus coupables que les autres.

Il acquitte les dettes de la Couronne & amaſſe de grands tréſors.

Il trouva le ſecret par ſon induſtrie & celle de l'Infant D. Ferdinand ſon frere d'acquitter les dettes de la Couronne, de rétablir l'ordre dans les Finances qui étoient dans une extrême confuſion, & de remplir le Tréſor Royal qui étoit vuide; il n'y avoit point d'années qu'il ne mit des ſommes conſiderables dans ſes coffres qu'il faiſoit ſoigneuſement garder dans le Château de Madrid, pour les beſoins & les néceſſitez les plus preſſantes de l'Etat. Ce fut pour cela que ce Prince fit encore

An de N.S. 1407. ajoûter au Château des tours très-fortes, afin que son Trésor fut plus en sûreté ; on raconte de lui qu'il avoit coûtume de dire, *j'apprehende plus la haine de mes sujets & les maledictions du peuple que les armes & toutes les forces de mes ennemis*. Il eut le bonheur & la satisfaction d'amasser de grands trésors sans faire crier les peuples ; & l'on peut dire qu'il n'en fut redevable qu'à son œconomie, & à sa vigilance dans l'administration de ses Finances : qualitez veritablement dignes d'un grand Prince !

LXV. Les Grands s'assemblent après la mort du Roi.

Après qu'on eût fait la ceremonie des obseques du Roi D. Henri, les Grands commencerent à conferer ensemble, sur le parti qu'il y avoit à prendre dans les conjonctures presentes pour le choix d'un Successeur, & pour l'hommage & le serment de fidelité que l'on devoit lui rendre.

Les sentiments sont partagez.

Les sentimens ne s'accordoient pas sur ce point, comme les interêts étoient differens, les avis se trouvoient partagés, plusieurs trouvoient qu'il étoit dangereux pour l'Etat & encore plus désagreable pour eux-mêmes d'attendre qu'un enfant de vingt-deux mois eût atteint l'âge de régner par lui-même ; & cependant de dépendre d'une Régence presque toûjours tumultueuse, ils n'avoient pas oublié la Minorité des derniers Rois, les maux qu'ils avoient soufferts pendant ce tems-là, & les miseres qui avoient accablé le Royaume.

On lit le Testament du Roi.

On lut donc dans une assemblée des Grands qui se trouvoient alors à la Cour, le Testament du Roy défunt, dans lequel il ordonnoit que la Reine son épouse, & l'Infant D. Ferdinand son Frere auroient la tutelle du jeune Prince & la Régence du Royaume pendant sa Minorité. Il nommoit D. Diegue Lopez de Zugniga & D. Juan de Velasco pour être ses Gouverneurs & avoir soin de son éducation, & D. Paul Evêque de Cartagene devoit être son Précepteur, comme il étoit déja son grand Chancelier, jusques à ce que le jeune Prince eût atteint l'âge de quatorze ans. Il ordonnoit dans le même Testament que ces trois derniers n'auroient soin que de la personne du jeune Prince, sans se mêler du gouvernement de l'Etat.

On propose de casser le Testament.

Quelques-uns vouloient que l'on changeât les dispositions du Testament du Roy sous prétexte que n'ayant été fait que la veille de sa mort, ce Prince épuisé & accablé par la violence du mal, n'avoit pu avoir le jugement assez libre pour

bien connoître ce qu'il faisoit ; qu'il n'étoit pas juste de laisser le Roïaume exposé aux malheurs inséparables des Minorités ; que les cabales & les factions alloient recommencer, & que bientôt l'on verroit s'élever de nouvelles tempêtes, dont on devoit apprehender les suites par l'ambition & la jalousie des Grands. C'étoit l'unique matiere de toutes les conversations ; on s'en entretenoit en secret & en public. Il est vrai que nul n'osoit s'avancer, ni déclarer l'expedient, dont il croïoit que l'on dût se servir pour remedier aux inconveniens que l'on présageoit. Tous étoient dans l'attente du parti que l'on prendroit, mais personne ne vouloit ouvrir le premier avis, & s'en déclarer l'auteur. On convenoit assez qu'il falloit casser le Testament & n'avoir nul égard à ce que le feu Roi avoit reglé. Mais chacun avoit en vuë ses interêts particuliers, & craignoit de se mettre soi-même au hazard de se perdre s'il se déclaroit trop ouvertement ou trop-tôt.

An de N.S. 1407.

On n'ose offrir la Couronne à l'Infant D. Ferdinand.

L'Infant D. Ferdinand se presentoit à leurs yeux, & la plûpart croyoient que ce Prince pourroit aisément les tirer de l'inquiétude où ils étoient, s'il vouloit prendre la Couronne pour lui-même ; mais ils apprehendoient que ce Prince ne voulut pas y consentir, ni accepter les offres qu'on lui feroit, parce qu'étant naturellement doux, moderé, sans ambition, il faisoit une profession ouverte d'aimer la justice. Vertus rares dans un Prince & auxquelles on ne donne que trop souvent le nom de vices, quand elles s'y rencontrent, c'est foiblesse, dit-on, lâcheté, timidité, petitesse de genie, bassesse de courage.

La Reine reste à Segovie.

L'éloignement de la Reine, qui étoit étrangere, facilitoit ces brigues. Cette Princesse étoit alors à Segovie avec ses enfans, accablée de tristesse & de douleur tant pour la mort du Roi son mari que pour la juste crainte & l'incertitude où elle étoit du succès de tous ces mouvemens & des cabales secretes qui se formoient à Tolede.

LXVI. On offre la Couronne de Castille à l'Infant D. Ferdinand.

Enfin les Seigneurs lassés de voir qué rien ne se concluoit, s'assemblerent de nouveau pour conferer sur les mesures que l'on devoit prendre, & après quelques déliberations, on prit la résolution de faire une tentative auprès de l'Infant D. Ferdinand pour l'engager d'accepter la Couronne. D. Ruy Lopez d'Avalos qui s'étoit déclaré plus ouvertement que nul autre, & auquel la dignité de Connétable donnoit plus d'autorité, s'offrit de porter la parole à l'Infant. Il lui parla d'abord en

An de N.S. 1407. particulier, & lui representa les raisons qui l'obligeoient à recevoir la Couronne. Mais voyant que rien ne pouvoit ébranler ce Prince qui s'obstinoit toujours à la refuser, un jour qu'il se trouva dans l'Assemblée des Seigneurs qui avoient été de ce sentiment, le Connétable prit la parole, & l'addressant à l'Infant, il lui parla à peu près en ce termes.

Discours du Connétable de Castille à l'Infant.

„ Nous vous offrons, Seigneur, la Couronne de vos peres „ & de vos ancêtres; c'est une resolution avantageuse à tout „ le Royaume, honorable pour vous, salutaire pour les peu- „ ples, & qui mettra le comble à tous nos souhaits; nous n'a- „ vons besoin que de votre consentement, il n'y aura personne „ qui ose s'opposer à ce qui aura été reglé par tous les Grands „ du Roïaume, ne croïez pas que nous ayons dessein ni de vous „ surprendre, ni de vous tromper, quelque flateuse que soit „ la passion de regner; il est indigne d'une grande ame de mon- „ ter sur le Thrône par des voyes illicites; mais craignez aussi „ qu'on ne regarde comme une marque de foiblesse & de ti- „ midité, pour ne rien dire de plus, le refus que vous ferez „ d'une Couronne qui vient elle-même se presenter à vous, „ surtout dans le danger qui menace le Royaume; l'autorité „ Roïale nous apprend que l'on peut ôter le Sceptre à l'un pour „ le donner à l'autre, & qu'elle est de nature à être transferée „ selon le gré & le choix des peuples, suivant les nécessitez & les „ avantages de l'Etat. Dans les premiers commencemens du „ monde les hommes vivoient épars dans les campagnes à peu „ près comme des bêtes; ils ne sçavoient ce que c'étoit que de „ se réunir dans des villages ou de se renfermer dans des vil- „ les; chaque famille avoit son Souverain, & l'on ne recon- „ noissoit d'autre maître que celui qui s'élevoit au-dessus des „ autres par son âge, sa prudence & son experience: mais „ dans la suite, la crainte, le danger où les hommes se trou- „ voient de se voir opprimez par les plus puissans; les differens „ qui naissent tous les jours entre les voisins, & quelquefois mê- „ me entre les parens, & ceux d'une même famille, oblige- „ rent les uns & les autres à se réünir ensemble, & à se sou- „ mettre à celui qu'ils choisissoient pour leur chef: mais leur „ choix ne tomboit que sur celui qui, par sa valeur & par sa „ prudence, étoit capable de les défendre contre leurs enne- „ mis, de maintenir leur liberté, de conserver leurs biens, telle „ est l'origine des villes & des Etats. C'est ainsi qu'a commen-

An de N. S. 1407.

cé l'autorité Royale à laquelle on ne s'élevoit pas alors par " la force & par la violence, par les intrigues & par les caba- " les. La moderation, l'innocence des mœurs, la sagesse, la " vertu étoient les seuls degrés par lesquels on pouvoit aspi- " rer à la Puissance Souveraine. La Couronne n'étoit pas un " bien hereditaire qui passât des peres aux enfans, on choisis- " soit pour Successeur du mort celui que l'on en jugeoit le " plus digne, & il n'étoit redevable de son élevation & de sa " grandeur qu'à son propre merite, & à la bonne volonté des " peuples. Les Rois en usurpant une autorité & une puissance " sans bornes, ont trouvé l'art de rendre leur Royaume suc- " cessif, & de le faire passer à des enfans souvent indignes de " regner par leur jeunesse, la foiblesse de leur genie, & le de- " reglement de leurs mœurs. Peut-il être rien de plus perni- " cieux que de livrer à l'aveugle & sans choix le maniement " des Trésors, le gouvernement des Provinces entieres, la " conduite des Armées à un enfant. N'est-il pas honteux de " mettre entre les mains de celui qui n'a encore donné aucune " preuve de la capacité de son genie & de son habileté pour " les affaires; ce qui ne devroit être que le prix & la récom- " pense du merite & de la vertu. Je ne prétends pas ici m'é- " tendre fort au long sur cet article, ni me prévaloir d'une " infinité d'exemples que l'antiquité pourroit me fournir, " pour appuyer ce que j'avance. C'est néanmoins une chose " constante qu'après la mort du Roi D. Henri, la Princesse " Blanche mariée en France ne lui succeda point quoiqu'elle " fut la sœur aînée; la Couronne de Castille fut déferée à l'In- " fante Berengere sa cadette. La sainteté du Roi D. Ferdinand " son fils, & le bonheur constant qui n'abandonna point ce " Prince pendant tout son Regne, sont des preuves éclatantes " qui justifient cette préference. Le second fils du Roi D. Al- " phonse le Sage, fut préferé pour ses grandes qualitez aux " enfans de Ferdinand son frere aîné; mais sans remonter si " haut, le Roi D. Henri votre ayeul n'a-t'il pas ôté le Royau- " me à son frere, & dépoüillé les Princesses ses filles de l'héri- " tage de leur pere. Que si ce grand Prince n'a pas eu raison " d'en user ainsi, on sera forcé d'avoüer que les derniers Rois " vos Prédecesseurs ont été des usurpateurs. De nos jours " nous avons vû le Grand Maître Avis, monter sur le Trône " de Portugal; ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est injuste- "

An de N. S. 1407. „ ment ou non, du moins est-il sûr, que l'affection des Peuples „ lui a conservé la Couronne, contre toutes les forces de la Castille, pour venir à des exemples encore plus recens; les deux „ filles de D. Juan, Roi d'Arragon n'ont-elles pas été privées „ de la succession au Royaume de leur pere, quoy qu'elles y „ eussent les prétentions les plus legitimes? & les peuples n'ont-„ ils pas cru devoir préferer à ces Princesses le Prince D. „ Martin frere du Roi défunt; bien qu'il fut absent & occupé „ à appaiser les troubles de Sicile. Les Societez particulieres „ n'ont-elles pas droit de changer selon les occurrences & les „ besoins où elles se trouvent, ce qu'elles n'ont établies elles „ mêmes que pour leur propre bien & l'avantage du public? „ est-il rien de plus juste! & qui oseroit leur contester ce „ pouvoir? si nous offrions la Couronne & le Royaume à une „ personne étrangere sans naissance, sans merite, qui n'eût „ aucune des qualitez necessaires pour regner, ou qui fut capable d'abuser de son autorité au préjudice de l'Etat; on „ auroit raison de nous blâmer & de condamner la demarche „ que nous faisons, mais qui pourra nous accuser ou de legereté, „ ou d'ingratitude, ou d'imprudence, si nous souhaittons pour „ Maître & pour Roi un Prince de l'illustre sang de Castille, qui „ pendant la vie même du Roi, son frere avoit en main l'administration universelle de l'Etat. Songez vous-même, Seigneur, que vous serez responsable de tous les malheurs qui „ accableront le Royaume, si vous refusez la Couronne que „ les Grands & le Peuple concourent également à vous offrir; il ne vous est pas permis de préferer votre repos à la „ sûreté de vôtre Patrie, tandis que la Castille se jette entre „ vos bras & implore votre appuy. C'est la grace, Seigneur, „ que nous vous supplions avec les dernieres instances „ de vouloir bien nous accorder; ce seroit en même tems „ vous faire injure que de vous prier en vous chargeant du „ Royaume de le gouverner avec cette sagesse & cette moderation que vous avez fait éclater en mille occasions.

Tous se joignent au Connétable.

Après ce discours tous les Grands qui se trouvoient présens à l'assemblée joignirent leurs prieres à celles du Connétable, ils ajoûtoient que le Ciel justifioit leur choix par des Propheties, des Revelations & d'autres prodiges semblables.

Reponse de l'Infant.

L'Infant leur repliqua avec un air modeste & un visage gay qu'il sçavoit donner des bornes à son ambition, que l'éclat

d'une Couronne & l'Autorité souveraine n'avoient pas assez de charmes pour lui faire devorer l'infamie éternelle dont il se couvriroit, & les justes reproches d'un Prince ambitieux & dénaturé, en dépoüillant de l'heritage de ses peres un enfant dont il auroit dû lui-même prendre la défense, & en manquant de foi à une Reine veuve, accablée de douleur; il ajoûta qu'il ne vouloit pas donner occasion aux guerres & aux revolutions qui suivent ordinairement les changements de Regne; qu'il leur étoit très-obligé de leur bonne volonté, de l'estime & de l'affection qu'ils marquoient pour sa personne, qu'il en conserveroit une reconnoissance éternelle; mais en même-tems qu'il ne croyoit pas pouvoir leur en donner des marques plus sinceres & plus efficaces, qu'en les conjurant de reconnoître pour Roi & pour leur Maître le Fils du feu Roi son Frere, & son propre Neveu, qu'au reste il pouvoient toûjours compter sur son zele pour leurs interêts particuliers, pour le bien commun & la gloire de la patrie; que pour ce qui le regardoit, il vouloit bien se charger de la Regence du Royaume & de l'administration des affaires pendant la Minorité de son Neveu, & suivre en cela les dernieres volontez du feu Roi son Frere; qu'il n'épargneroit ni ses peines ni ses soins, pour le bien de la Castille, qu'enfin rien ne seroit capable de l'engager à se saisir d'une Couronne qui ne lui appartenoit pas & de faire une démarche qui le deshonoreroit pour jamais.

LXVII. Le Roi D. Juan II. reconnu & proclamé Roi de Castille.

Les Grands s'étoient assemblez dans cette Chapelle de la grande Eglise que l'Archevêque Tenorio avoit fait bâtir à ses frais. Le Connétable D. Ruy Lopez, fit une seconde tentative auprès du Prince, & lui addressa de rechef la parole, en le priant de vouloir bien leur marquer le Roi qu'il leur destinoit, *celui-ci*, en montrant son Neveu, repliqua-t'il d'une voix forte & d'un air de colere: *Eh qui pouvez vous prendre pour Roi que le fils de mon Frere; quelqu'un peut-il lui disputer la Couronne*? on donna donc ordre aussitôt de déployer les Etendats de la Couronne pour D. Juan II. suivant la coûtume ordinaire & les Herauts d'armes le proclamerent Roi. D'abord dans le lieu de l'assemblée, & ensuite dans toutes les Ruës & les Places publiques de la Ville.

Admirable moderation de l'Infant.

L'Infant D. Ferdinand s'acquit une haute reputation & immortalisa son nom par une moderation dont l'on voit peu

An de N. S. 1407. d'exemples, & par sa constance à refuser une Couronne pour laquelle les ambitieux ne craignent point de repandre des fleuves de sang & de mettre les Royaumes en feu. Ceux mêmes qui l'avoient sollicité le plus fortement de l'accepter ne pouvoient se lasser d'admirer sa fidelité, & de publier que par ce refus le Prince se rendoit digne des plus grands Empires, & s'acqueroit une gloire d'autant plus grande que le feu Roi son frere avoit soupçonné sa fidelité; prévenu par les rapports de ces sortes de personnes qui abusent de la crédulité des Princes pour s'élever sur les ruines des gens de bien, outre que ceux qui sont plus proches du Trône sont souvent en butte à la jalousie & au soupçon d'un Roi, pour peu qu'il soit susceptible de soupçons & de défiance. Cependant D. Henri quelque tems avant sa mort ayant reconnu la probité de D. Ferdinand son frere, changea de sentiment à son égard; & lui donna dans toutes les occasions des marques de sa bienveillance; il fit même épouser à son fils aîné l'Infante Marie sa fille, qui pouvoit devenir heritiere de la Couronne de Castille, en quoy il ne pouvoit rien faire de plus avantageux & pour lui-même en particulier, pour son frere, & pour le bien commum de tout le Royaume.

LXVIII. Mort de Marie, Reine d'Arragon.

Voilà quelle étoit la situation des affaires de Castille, lorsque la mort de Marie, Reine d'Arragon arriva. Cette Princesse mourut le 29. Decembre à Villa-Real, petite Ville auprès de Valence; cette mort causa une très-vive douleur au Roi d'Artagon son époux, qui l'aimoit avec une extrême tendresse. Tout le Royaume la pleura, & il n'y eut personne qui ne regretât une Reine si accomplie, & dont les rares vertus lui avoient acquis l'affection de tous les peuples, elle fut inhumée avec la pompe dûë encor plus à son merite qu'à son rang, son corps fut porté à Poblete pour y être mis dans les tombeaux des Rois d'Arragon, qui ont choisi ce lieu pour leur sepulture ordinaire.

Mort de Martin, Roi de Sicile.

De quatre enfans qu'elle avoit eû, trois qui furent les Infants D. Diegue, D. Juan & l'Infante Marguerite moururent en bas âge, il ne restoit que le seul D. Martin, qui se trouvoit alors Roi de Sicile où il étoit assez occupé à étouffer les factions qui s'y élevoient tous les jours. Ce jeune Prince brave & intrepide exposoit à tous momens sa santé & sa vie pour calmer les divisions & conserver sa Couronne. Les plus grands

An de N. S. 1407.

grands dangers bien-loin de l'étonner ne faisoient qu'animer sa valeur; mais il ne vêcut pas long-tems, il mourut peu d'années après la Reine sa mere; & sa mort prématurée plongea son Royaume & ses sujets dans un abîme de malheurs, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

LXIX. Le Prince D. Ferdinand Regent de Castille assemble les Etats à Segovie.

L'Infant D. Ferdinand devenu par la mort du Roi son Frere Regent du Royaume de Castille pendant la Minorité du jeune Roi D. Juan son Neveu, ne s'appliqua dans le peu de tems qu'il resta à Tolede qu'à regler les principales affaires du Royaume. Dès qu'il eut rendu les derniers devoirs au feu Roi, il partit de Tolede le premier de Janvier pour se rendre à Segovie dans la resolution de conferer avec la Reine qui y étoit alors & de prendre les mesures necessaires pour l'administration du Royaume pendant la Regence: mais afin que les choses se fissent avec plus d'autorité, & d'ôter aux Grands tout sujet de plainte; il convoqua les Etats Generaux du Royaume dans cette Ville avec ordre à tous les Prelats, aux Seigneurs, & aux Députez des Villes de s'y rendre incessamment pour y regler de concert ce qui regarderoit le bien des Peuples.

On laisse à la Reine de Castille l'éducation du jeune Roi son fils.

On traita dans cette Assemblée de plusieurs choses; on donna à la Reine le soin de l'éducation du jeune Roi son fils, ce que cette Princesse souhaittoit avec passion & qu'elle demandoit avec les dernieres instances: ainsi en ce seul point on dérogea aux dernieres dispositions du Testament du feu Roi. Mais pour recompenser D. Juan de Velasco & D. Diegue Lopez de Zugniga de l'emploi important qu'on leur ôtoit, on leur donna à chacun six mille florins; foible recompense en comparaison de ce qu'ils perdoient; mais il falloit s'accommoder au tems & il n'eût pas été sûr pour eux de s'opposer aux volontez de la Reine & de l'Infant qui avoient en main l'Autorité souveraine.

LXX. Les Chrétiens battent les Maures de Grenade.

On parla aussi de la Guerre que le feu Roi avoit un peu avant sa mort resolu de faire aux Maures, ce qui determina à poursuivre ce projet, fut la nouvelle que l'on reçut d'une irruption que les troupes Castillanes avoient faite au mois de Fevrier dans le Royaume de Grenade du côté de Murcie, & de l'avantage qu'elles y avoient remporté. L'Armée Chrêtienne qui étoit sur la frontiere avoit mis le siége devant Vera; ils ne purent néanmoins forcer cette Place, parce qu'ils y

An de N. S. 1407.

étoient venus ſans échelles & ſans l'artillerie néceſſaire pour battre les Fortifications ; mais ayant appris qu'un gros corps d'Infideles venoit au ſecours des aſſiégez, ils prirent le parti de lever le ſiége, & de marcher au-devant de leurs ennemis. Ils ne furent pas long-tems ſans les trouver ; on en vint aux mains, & la bataille ſe donna auprès de Xuxena. Les Chrêtiens s'y battirent avec tant de valeur qu'ils taillerent en piéces l'armée Infidele ; le carnage cependant n'y fut pas grand, parce que les Maures qui avoient derriere eux un lieu de retraite, eurent le tems & le moyen de s'y ſauver ; néanmoins les Chrêtiens ne laiſſerent pas de ſe rendre maîtres de la Ville de Xuxena, & de la piller ; mais cette priſe donna plus de reputation à leurs armes qu'elle ne leur fut avantageuſe, parce que le Château demeura toûjours entre les mains des Maures. Les principaux Chefs de cette expedition furent le Maréchal D. Ferdinand d'Herrera, D. Juan Faxardo & D. Ferdinand de Calvillo avec quelques autres Seigneurs du voiſinage.

On déclare la Guerre aux Maures, & le Prince Ferdinand eſt déclaré General de l'Armée.

Quelque peu conſiderable que fut l'avantage que les Chrêtiens venoient de remporter ſur les Maures, cette action fit du bruit ; les Etats flattez de cet heureux commencement & ne doutant pas que ces premiers ſuccez ne fuſſent des préſages heureux pour la ſuite de cette Guerre, accorderent avec plaiſir les grandes ſommes que la Reine & l'Infant leur avoient demandées, pour fournir à la ſubſiſtance des troupes & aux autres dépenſes néceſſaires pour l'exécution de cette entrepriſe. L'Infant D. Ferdinand fut nommé Generaliſſime des Armées par le droit de ſa naiſſance & de ſon rang.

Diviſions entre la Reine & le Prince D. Ferdinand.

Cependant on voyoit naître quelques ſemences de diviſion, entre lui & la Reine ; ils étoient devenus ſuſpects l'un à l'autre : il ne ſe trouvoit que trop de certains flatteurs dont la malignité qui ne ſe plaît que dans le trouble, faiſoit entendre à la Reine que la puiſſance du Regent deviendroit un jour formidable & à elle & à ſes enfans. Tout le monde accuſoit en particulier une femme nommée Leonore Lopez de fomenter ces broüilleries ; & en effet Leonore paroiſſoit très opposée aux interêts de l'Infant, & elle avoit plus de credit & de pouvoir ſur l'eſprit de la Reine qu'il n'auroit été néceſſaire pour l'honneur de Sa Majeſté & du Trône. Enfin la diviſion entre la Princeſſe & l'Infant allerent ſi loin, & leurs mécon-

tentemens éclaterent si fort, que les Etats furent obligez de diviser la Regence ; la Reine eut pour son partage la vieille Castille, & D. Ferdinand fut chargé de la nouvelle : on y ajouta quelques Villes de la vieille Castille.

An de N.S. 1407.

Après cet accommodement l'Infant envoya la Princesse son épouse & ses enfans à Medina del Campo, aussitôt après il partit de Segovie pour se rendre à Villareal, & y attendre les troupes qui avoient leur rendez-vous general aux environs de cette Ville où elles abordoient de tous côtez, & où l'on faisoit un amas prodigieux de vivres, d'armes, & de munitions; mais pendant que les troupes se rassembloient, les Officiers qui commandoient sur les Frontieres, faisoient à la tête des milices de frequentes incursions sur les terres des Maures, & presque toûjours avec avantage ; ils desoloient la campagne, pilloient les bourgs & les villages, enlevoient les troupeaux, emmenoient des esclaves ; & rarement revenoient-ils dans leurs quartiers sans être chargez d'un butin considerable.

Le Prince Infant se rend à Villareal où est le rendez-vous des troupes.

Un certain Maure qui avoit un penchant secret pour la Religion Chrêtienne vint se rendre au Camp des Espagnols ; on le mena aussitôt à D. Laurent Suarez de Figuerra, Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacques, qui préparoit tout pour la campagne & qui se trouvoit alors à Ezija sur la Frontiere. Le Maure se trouvant devant le Grand Maître, lui parla en ces termes : "Je sçai bien l'horreur & la défiance que tout le " monde doit avoir naturellement d'un Transfuge, j'ai pris cependant le parti de passer dans votre Camp, pressé par une " inspiration divine à laquelle je n'ai pû resister. Je ne vous demande pas que vous approuviez la démarche que je fais, & " la resolution que j'ai prise ; mais aussi ne la condamnez pas " avant que de la connoître, attendez à en voir les effets. La " premiere grace que je vous demande, c'est que vous veüilliez bien que je reçoive le saint Baptême, dans peu vous verrez des preuves efficaces de mon zele pour la Religion Chrêtienne, de ma fidelité, & de la droiture de mes intentions ; " mes actions & ma conduite vous en convaincront assez. "

Un Maure vient se rendre au camp des Espagnols.

Le Transfuge Maure fut baptisé comme il le souhaittoit, quelque tems après il donna avis aux Officiers de l'armée Chrêtienne qu'il ne seroit pas difficile de se saisir de Pruna, Place importante qui appartenoit aux Maures, qu'il montreroit lui-même l'endroit par où l'on pourroit y faire

Les Chrêtiens se saisissent de Pruna par le moyen d'un Transfuge.

An de N. S. 1407

glisser des troupes, & qu'il s'offroit d'être le Chef de l'entreprise, & de conduire ceux qui voudroient le suivre. Ces assurances que donna ce Neophyte & les serments qu'il fit, persuaderent nos Officiers de sa sincerité. Le Grand Commandeur de Saint Jacques accompagna le Maure avec un petit nombre de soldats choisis : celui-ci exécuta fidelement tout ce qu'il avoit promis, & les Chrêtiens trouverent le moyen d'entrer dans la Ville par l'endroit que le Maure avoit marqué ; ils se saisirent de la Place le 4. du mois de Juin, & chasserent les Infideles du retranchement d'où ils avoient coûtume de sortir pour ravager les terres des Chrêtiens.

Le Comte de la Marche amene du secours de la Castille & vient à Seville.

L'Infant D. Ferdinand passa à Cordouë & arriva à Seville le 22. de Juin où il voulut demeurer quelque tems pour se reposer. Les fatigues du voyage & les chaleurs extraordinaires de la saison auxquelles il n'étoit pas accoûtumé, lui causerent une maladie fort à contre-tems : car ce fut alors qu'arriva de France le Comte de la Marche, Prince du sang Royal & Gendre du Roi de Navarre. C'étoit le jeune Prince le plus accompli de son tems ; sa taille, son air, sa beauté même & plus que tout cela encor sa douceur, son affabilité, son humeur genereuse & sa valeur le faisoient aimer de tous ceux qui le voïoient. Dès qu'il eut appris que la Castille avoit déclaré la Guerre aux Maures, animé d'une noble ambition & du desir d'acquerir de la gloire, mais encore plus brulant d'envie de signaler son zele & son courage contre les ennemis de la Religion. Il amena avec lui en Espagne huit cens Chevaux qui n'avoient pas moins de passion que lui de se distinguer dans cette Guerre Sainte.

LXXI.
Les Maures attaquent envain Lucena & Baeça.

Les Maures cependant avertis des mouvemens & du dessein de leurs ennemis ne s'endormoient pas ; ils commencerent eux-mêmes les premieres Hostilitez & vinrent fondre tout-à-coup sur la Ville de Lucena. La Place étoit grande, bien fortifiée & les habitans aussi aguerris que des troupes reglées ; mais comme ils virent qu'ils n'avoient pas trouvé autant de facilité à se rendre maîtres de la Place qu'ils l'avoient crû, une Armée formidable d'Infideles vint retomber sur Baeça, dont ils crurent la conquête plus aisée ; on dit qu'on comptoit parmi eux cent mille hommes d'Infanterie, & environ sept mille Chevaux, ce qu'on a de la peine à croire ; quoiqu'il en soit, cette nouvelle ne laissa pas d'allarmer extraordi-

nairement la Cour de Castille ; cependant malgré leur nombre & leurs efforts, les Maures ne purent jamais se rendre maîtres de la Place par la resistance vigoureuse des Assiégés qui firent dans cette occasion des prodiges de valeur. Tout ce que les Maures gagnerent, fut de prendre & de brûler les Faux-bourgs de la Ville. Le Gouverneur de la Place qui avoit été informé du dessein des Ennemis, avoit envoyé ordre à toutes les Milices Chrêtiennes du pays de se rendre incessamment dans Baeça, pour la défendre contre les ennemis de la Religion. Les Maures eux-mêmes instruits de ce qui se passoit, ne crurent pas devoir risquer une bataille generale, ainsi ils leverent le Siége & retournerent chez eux, chargez de riches dépoüilles qu'ils avoient faites dans leurs courses, ils emmenerent avec eux un grand nombre d'Esclaves.

An de N.S. 1407.

D'un autre côté D. Alphonse Henriquez, remporta sur mer auprès de Cadix un avantage considerable sur les Maures. La victoire fut complete, & elle ne contribua pas peu à faire pancher la balance du côté des Chrêtiens. Les Rois de Tunis & de Tremecen avoient armé une Flotte de 23. Galeres pour courir & ravager les côtes d'Andalousie, afin de faire une diversion en faveur du Roi de Grenade leur ami & leur allié ; quoyque l'Amirante n'eut que 13. Galeres, il alla chercher la Flotte ennemie beaucoup plus nombreuse & plus forte que la sienne, & dès qu'il l'eût apperçûë, il l'attaqua, mais avec tant de valeur & tant d'addresse qu'il la mit en désordre, & la défit entierement. Il prit huit Galeres, en coula plusieurs autres à fond, & le reste eut bien de la peine à se sauver.

Henriquez Amirante de Castille defait la Flotte des Maures auprès de Cadix.

Pendant ce tems-là l'Infant D. Ferdinand recouvra sa santé. La joye qu'il ressentit de la Victoire que venoit de remporter l'Amirante lui donna de nouvelles forces & il partit de Seville le 7. de Septembre, sans avoir encore determiné par où il feroit l'ouverture de la Campagne. Il tint un grand Conseil de Guerre où tous les Generaux & les vieux Officiers de son armée eurent ordre de se trouver ; on y résolut d'entrer sur les terres Infideles par les environs de Ronda, & de commencer la campagne par le siége de Zahara une des principales Villes de ces quartiers-là. L'Armée s'avança donc & vint camper devant la Place qui fut sur le champ investie; Les Batteries furent bientôt dressées ; il y avoit trois gros Canons qui tiroient jour & nuit sans interruption ; mais ils ne

LXXII. L'Infant étant gueri va attaquer Zahara & la prend.

An de N. S. 1407.

faisoient pas grand effet ; car en ce tems-là on n'avoit pas encore des Canoniers fort adroits, & qui sçûssent pointer l'Artillerie. Le Siége traînoit en longueur, & l'entreprise paroissoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit cru, on auroit été à la fin obligé de se retirer honteusement si les habitans eussent pu tenir encore quelque tems ; mais les provisions leur ayant manqué ; la disette les força de se rendre par composition pour éviter des maux encore plus grands dont ils étoient menacez. Tout ce que les Assiégeans leur accorderent, fut la liberté d'emporter leurs effets, & de se retirer où il leur plairoit, à condition qu'ils laisseroient dans la Place leurs Armes & ce qui leur restoit de munitions.

Les Chrêtiens reprennent Ayamonté.

Après la prise de Zahara, les autres petites Villes des environs n'oserent presque pas se défendre ; tout plia, il n'y eut que Septenil, Place considerable par ses Fortifications, & par sa nombreuse Garnison qui ne voulut pas ouvrir ses portes aux victorieux. Les Chrêtiens l'assiégerent donc, & y ayant conduit une Artillerie nombreuse pour ce tems-là, ils l'attaquerent avec la derniere vigueur ; pendant que de son côté D. Pedro de Zugniga enlevoit aux mêmes Infideles la Ville d'Ayamonté, suivant les ordres de l'Infant qui lui avoit sur tout recommandé de ne rien épargner pour retirer des mains de ces Barbares une Place de cette importance.

Le Roi de Grenade assiege Jaen & est obligé de se retirer.

Cependant le Roi de Grenade allarmé des pertes qu'il faisoit de tous côtez, ne crût pas devoir risquer le reste de son Royaume au hazard d'une Bataille ; il crut qu'il lui seroit plus avantageux de faire une puissante diversion & de mettre les Chrêtiens sur la défensive ; il vint donc mettre le siége devant Jaen, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes d'Infanterie & de six mille de Cavalerie ; mais à la vûë des troupes de Castille les Maures abandonnerent honteusement le Siége, & les efforts de cette formidable Armée se terminerent à faire quelques dégâts dans la campagne. Les Chrêtiens userent de représailles en ravageant le pays ennemi jusqu'aux portes de Malaga ; pour cet effet ils se partagerent en plusieurs détachemens qui ne cesserent de harceler de tous côtez les Infideles, & de porter la désolation sur leurs Frontieres ; le succès de cette guerre eût été complet pour les Castillans, s'ils eussent pû se rendre maîtres de Septenil.

L'Infant leve le

Comme les pluyes commençoient & qu'elles sont presque

continuelles dans ce pays-là pendant l'Automne. L'Infant D. Ferdinand ne pouvant plus tenir la campagne qui devenoit impraticable, leva le siége de Septenil le 25. d'Octobre & retourna avec son armée à Seville. Dès qu'il y fut arrivé il remit en sa place l'épée que portoit S. Ferdinand Roi de Castille, quand il se rendit maître de cette Place. On la garde avec beaucoup de soin & de respect. Quelquefois les Generaux s'en servoient dans les entreprises difficiles & perilleuses pour attirer par l'intercession de ce S. Roi la benediction du Ciel sur leurs armes. Dès que l'Infant fut arrivé il mit ses troupes en quartier d'hyver à Seville, à Cordouë, & dans les autres places voisines, afin de pouvoir les rassembler de bonne heure, & d'être en état d'ouvrir le premier la campagne; ensuite il se rendit à Tolede pour y faire les préparatifs nécessaires, car il étoit resolu de continuer la Guerre.

An de N. S. 1407. Siege de Septenil, & se retire à Seville & de là à Tolede.

Dans ce tems-là mourut à Calahorra D. Pedro Lopez d'Ayala Grand Chancelier de Castille également illustre par la grandeur de sa naissance, & par les grandes choses qui s'exécuterent pendant son ministere. Il est aussi devenu fameux par l'histoire qu'il composa du regne de D. Pedre le Cruel, de D. Henri II. & du Roi Jean I. bien des gens l'accusent d'être un peu trop partial, d'avoir exaggeré avec trop de passion les vices de D. Pedre au préjudice de la verité, aussi-bien que les vertus du Roi D. Henri son concurrent, ce Seigneur fut inhumé dans le Monastere de Quixana.

Mort de Lopez de Ayala Grand Chancelier de Castille.

LXXIII.

Le Duc de Bourgogne fait assassiner le Duc d'Orleans.

La France alors n'étoit pas fort tranquille, tout y étoit dans la confusion par la mort cruelle de Loüis Duc d'Orleans, que Jean Duc de Bourgogne avoit fait assassiner à Paris, comme il revenoit de la Cour pendant la nuit. Le Chef des assassins dont se servit le Duc de Bourgogne pour exécuter un crime si noir, s'appelloit Octonville; on ne sçait pas bien quelle étoit la veritable cause de la haine que le Duc de Bourgogne portoit au Duc d'Orleans: mais tout le monde se persuada que le Roi étant devenu incapable de regner par le facheux accident qui lui étoit arrivé quelques années auparavant, comme nous l'avons raporté, le Duc de Bourgogne vouloit se rendre maître des affaires, & s'emparer de la Regence du Royaume; le Duc d'Orleans étoit pour lui un dangereux concurrent. Ce fut pour se délivrer du seul Prince qui pouvoit la lui disputer & qui par sa qualité de frere du Roi avoit plus de droit à la

An de N.S. 1407.

Regence que personne, que le Duc de Bourgogne prit la resolution d'exécuter cet abominable dessein. Dès que l'auteur de cet énorme assassinat fut reconnu, le Duc de Bourgogne se retira dans ses Etats pour se préparer à s'y bien défendre au cas que l'on entreprit de vanger la mort du Duc d'Orleans.

Le Duc de Bourgogne se declare auteur de cet assassinat.

Valentine de Milan, Duchesse d'Orleans demanda justice à la Cour de la mort du Duc son mari, & sollicita puissamment que l'on poursuivit selon la rigueur des Loix le Duc de Bourgogne, qui s'en étoit lui-même déclaré l'auteur. Les Juges irritez eux-mêmes de l'énormité d'une action si noire & touchez par les larmes & les prieres de cette Princesse, sommerent le Duc de Bourgogne de venir comparoître devant la Cour des Pairs du Royaume, afin de s'y justifier du crime detestable dont on l'accusoit. Ce Prince eut la hardiesse de se presenter à la Cour, & il avoüa publiquement que ce meurtre ne s'étoit executé que par ses ordres. Le grand nombre de Partisans secrets qu'il avoit à la Cour de France; les grands Etats qu'il possedoit lui donnerent cette assurance, & il crût être plus en état de se faire craindre que d'avoir quelque chose à apprehender pour lui-même.

Jean Petit justifie publiquement le meurtre du Duc d'Orleans, & le Parlement déclare le Duc de Bourgogne innocent.

Pendant que le Parlement poursuivoit cette affaire & instruisoit le Procès. Un certain Jean Petit, Religieux de l'Ordre de Saint François, Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, & un des plus celebres Prédicateurs de ce tems-là qui s'étoit lâchement vendu à la Maison de Bourgogne, eût l'insolence de justifier en pleine Chaire un crime si affreux, & de se déchainer d'une maniere outrageuse contre le feu Duc d'Orleans; il l'accusoit publiquement d'avoir voulu usurper la Couronne; il ajoûtoit que loin de punir celui qui avoit eu le courage de s'opposer à son usurpation, & de délivrer le Royaume de la tyrannie de ce Prince, il devoit être comblé de biens & d'honneurs. Les Juges ne firent pas paroître dans cette occasion plus d'integrité & de droiture: car ou corrompus par l'argent du Duc de Bourgogne, ou intimidez par ses menaces, ou aveuglez par l'attachement & les liaisons secretes qu'ils avoient avec cette Maison. Ils déclarerent ce Prince absous du crime, non-obstant les plaintes des Enfans du feu Duc d'Orleans & de la Duchesse son Epouse.

Ce

An de N.S. 1407.

Le sentiment de Jean Petit est condamné par le Concile de Constance.

Ce meurtre donna occasion aux cruelles Guerres qui furent si fatales à la France, & réduisirent ce Royaume à la derniere extrêmité. Les Theologiens de ce têms-là agiterent avec beaucoup de chaleur la question, si un particulier de sa propre autorité pouvoit tuer un Tyran? l'affirmative quelque monstrueuse & execrable qu'elle soit ne laissa pas de trouver des sectateurs & des partisans qui la défendirent avec opiniâtreté. Cette dispute fut portée quelque tems après au Concile de Constance; les Peres du Concile après avoir detesté le parricide commis par le Duc de Bourgogne, firent un Décret par lequel ils condamnerent la pernicieuse Doctrine que le Docteur Jean Petit, avoit eu l'insolence d'enseigner, & déciderent qu'il n'étoit jamais permis de tuer un Tyran. Loüis Duc d'Orleans étoit frere de Charles VI. Roi de France, & le Duc de Bourgogne étoit son Cousin-Germain.

LXXIV.

L'Infant convoque les Etats à Guadalajara.

An de N.S. 1408.

L'Infant D. Ferdinand passa à Tolede le fêtes de Noël, au commencement de l'année 1408. où il fit celebrer l'anniversaire du feu Roi D. Henry son frere. Le jeune Roi & la Reine sa Mere demeuroient cependant à Guadalajara, qu'ils avoient choisi pour leur sejour à cause de la beauté du climat & de la bonté de l'air. On résolut d'y assembler les Etats afin d'y regler les préparatifs necessaires pour continuer avec plus de vigueur la Guerre contre les Maures. Les Prélats, les Seigneurs, & les Députez des Villes y furent appellez, tous consentoient avec plaisir aux propositions qu'on leur faisoit; mais la grande difficulté étoit de trouver de l'argent pour fournir aux frais de la Guerre, sans épuiser le Royaume, & sans accabler les peuples.

Les Etats accordent 150000. Ducats pour les frais de la Guerre.

Les Députez des Villes qui ne vouloient point consentir à de nouvelles impositions, representerent aux Etats que les contributions que l'on avoit été obligé de payer dans les dernieres Guerres avoient ruiné les peuples, & qu'ils n'étoient plus en état de rien fournir davantage; ils craignoient de plus que pendant la paix on ne continuât toûjours de lever les mêmes droits, quoi qu'ils n'eussent été d'abord accordez que pour subvenir aux frais de la Guerre contre les Infidéles. Cependant l'Infant D. Ferdinand & la Cour firent de si grandes instances que les Etats consentirent enfin d'accorder encore la somme de cent cinquante mille Ducats, à condition que l'on tiendroit des Registres fidéles & exacts où l'on mar-

An de N.S. 1708.

queroit la recette & la dépense, afin de s'assûrer de la bonne foi de ceux qui avoient le maniement des Finances.

LXXV. Le Roi de Grenade assiége Alcaudete.

Pendant que les Etats de Castille se tenoient à Guadalajara, le Roi de Grenade prévint les Chrétiens, & s'étant mis à la tête de six-vingt mille hommes de pied & de six mille Chevaux, il vint mettre le Siége devant Alcaudete. La Place étoit en danger d'être bientôt prise par les Maures, & toute l'Andalousie fut dans une grande consternation; elle n'avoit pas assez de Troupes pour resister à une Armée si formidable. Les secours étoient éloignez, la saison très-peu avancée & trop rigoureuse pour tenir la Campagne. Ainsi tout le pays étoit menacé d'une ruine entiere & de devenir la proye des Infidéles.

Le Roi de Grenade est obligé de se retirer & envoye en Castille proposer une Treve.

Mais au défaut des moyens humains la Providence Divine secourut les Castillans; les Assiégez malgré leur petit nombre se défendirent avec une extrême valeur, & par leur fermeté humilierent l'orgueïl du Roi de Grenade & firent avorter ses desseins. Nos Troupes cependant se rassemblerent avec une extrême diligence, & entrerent sur les terres des Infidéles par trois endroits differens pour faire diversion; ces irruptions auxquelles les Barbares ne s'attendoient pas, eurent tout l'effet que l'on avoit prétendu: car nos Troupes firent tant de ravages dans le pays Ennemi, qu'enfin les Maures allarmez de leurs pertes, & craignant de succomber sous l'effort & la valeur des Chrétiens, resolurent d'envoyer des Ambassadeurs en Castille pour demander une Tréve ou une suspension d'Armes pour quelque tems.

L'Infant consent à la Treve.

L'Infant n'avoit pas envie de la leur accorder; mais voulant profiter de la foiblesse & de la consternation où se trouvoient les Ennemis; il ne croïoit pas que l'on dû laisser échaper l'occasion qui se présentoit de les chasser pour jamais d'Espagne. La Reine d'un autre côté que son sexe rendoit plus timide, ne vouloit point de Guerre, & soupiroit après la paix; elle sollicita si fortement l'Infant D. Ferdinand qu'à la fin il consentit d'accorder une Tréve de huit mois aux Infidéles. Les peuples voyant la Guerre finie voulurent se dispenser de payer le subside que l'on n'avoit accordé que contre les Maures; mais l'Infant ne voulut jamais y consentir, & montra que les coffres étant vuides, il falloit necessairement les remplir pour être en état de soûtenir la Guerre qui devoit recommen-

cer l'année suivante. Cependant on voulut bien faire une remise de la quatriéme partie de la somme qui avoit été fixée par les Etats. An de N.S. 1408.

LXXVI. D. Pedre de Lune nommé à l'Archevêché de Tolede, vient aux Etats de Gualdalajara.

D. Pedre de Lune, neveu du Pape Benoît, & nommé par son oncle à l'Archevêché de Tolede, comme nous l'avons dit plus haut, se rendit aux Etats de Guadalajara; il amena en Castille son neveu D. Alvare de Lune, jeune homme de 18. ans; son pere D. Alvare de Lune, Seigneur de Cañete & de Jubera, l'avoit eu de Marie de Cañete, qui avoit été quelque tems sa Maîtresse. Cette femme libertine n'avoit rien de considerable que sa beauté; elle porta si loin la débauche qu'elle s'attacha tour-à-tour à quatre hommes, dont elle eût autant de fils naturels, à sçavoir celui que nous venons déja de nommer & qui fut fils de D. Alvare de Lune, D. Juan de Cereçuela, qu'elle eut du Gouverneur de Cañete, Martin qui fut le troisiéme, & qui eut pour pere un Berger, nommé Jean; & le quatriéme qui s'appelloit aussi Martin, & qu'elle avoit eu d'un Laboureur de Cañete. Les deux derniers porterent dans la suite le surnom de Luna, en consideration de D. Alvar leur frere.

Quel fut le sort du jeune D. Alvar de Lune.

Quelque honteuse que fut la naissance du jeune D. Alvar de Lune, la fortune cependant lui fut si favorable qu'il se trouva en état de donner de la jalousie, & de le disputer aux plus grands Princes; son élevation fut à la fin cause de sa disgrace & de son malheur. Il fut nommé Pierre sur les fonds de Baptême; il plût tant au Pape Benoît, qui étoit charmé de sa beauté, de sa taille avantageuse, de son esprit, de sa vivacité, & de toutes les excellentes qualitez qui brilloient dans cet enfant, qu'il lui fit changer de nom & le fit appeller D. Alvare, en consideration de son pere. Dès qu'il fut arrivé en Castille, on le mit auprès du jeune Roi, dont il fut fait Chambellan. Cette charge qui l'attachoit continuellement auprès de sa personne; son application à le servir, sa beauté, son enjoüement, son humeur insinuante lui gagnerent peu-à-peu l'affection de son Souverain, dont il devint le Favori.

LXXVII. Mort de Mahomet Roi de Grenade, Joseph son frere lui succede.

Mahomet Roi de Grenade, mourut le 11. de May dans son Palais. Ses Sujets lassez de la Guerre qu'il avoit entreprise malgré eux n'en furent pas trop fâchez, dans l'esperance que sa mort pourroit leur rendre la paix, après laquelle ils soûpiroient ardemment; il mourut dit-on, d'une chemise empoi-

An de N.S. 1408. ſonnée, dont il s'étoit revêtu par mépriſe. Les principaux Seigneurs Maures ſe rendirent auſſitôt à Salobregna où Mahomet tenoit le Prince Joſeph ſon frere priſonnier, ils retirerent celui-ci de ſa priſon pour le mettre ſur le Trône de ſon Prédeceſſeur. C'eſt ainſi que nous voyons dans les choſes d'ici bas de continuelles viciſſitudes; aujourd'huy Eſclave & le lendemain Roi.

Le nouveau Roi Joſeph ne peut obtenir la prolongation de la Tréve avec les Caſtillans.

Les Maures ſe hâterent de reconnoître Joſeph & de le proclamer Roi, dans l'apprehenſion d'y trouver quelques obſtacles, & ſurtout que les Chrétiens informez de la mort de Mahomet n'excitaſſent ſecretement quelques broüilleries à la Cour de Grenade pour profiter de leurs diviſions. Dès que Joſeph ſe crût affermi ſur le Trône de Grenade, il envoya des Ambaſſadeurs au Roi de Caſtille avec des preſens magnifiques, de chevaux, de riches harnois, d'armes, d'étoffes précieuſes, de tapis d'un travail exquis, de raiſins, de figues, d'amandes, & d'autres rafraîchiſſemens dont cette nation a coûtume de ſe ſervir le plus ordinairement dans ſes repas. Le Roi de Caſtille reçut les préſens du nouveau Roi de Grenade, & lui en envoya d'autres qui n'étoient pas moins riches; mais il ne voulut cependant jamais lui accorder la prolongation de la Tréve que les Maures ſouhaittoient, & qui avoit été le principal motif de cette Ambaſſade.

LXXVIII. Embarras du Pape Benoît.

Le Pape Benoît ſe trouvoit en ce tems-là dans de grandes inquiétudes ſur la ſituation de ſes affaires. Tous les Princes Chrétiens, ceux mêmes qui avoient d'abord embraſſé ſon obedience, & qui lui avoient paru les plus devoüez, commençoient fort à s'ennuyer d'un ſi long Schiſme, auquel ils ne voyoient point de fin; on s'appercevoit tous les jours que les intrigues de Benoît n'aboutiſſoient qu'à prolonger le Schiſme, & il ne ſçavoit plus de quels artifices ſe ſervir pour conſerver le ſouverain Pontificat qui étoit ſon unique but.

Il ſe retire à Marſeille & propoſe à Gregoire de s'aboucher à Savonne.

Quand il ſe ſauva d'Avignon, il ſe retira d'abord à Marſeille, Place très-forte, ſituée ſur le bord de la mer, & il choiſit la fameuſe Abbaye de Saint Victor dans la même Ville pour y faire ſon ſéjour. De là il envoya des lettres au Pape Gregoire ſon Concurrent, pour lui marquer le déſir qu'il avoit toûjours eu & qu'il avoit encore de voir l'Egliſe univerſelle réünie; qu'il leur ſeroit bien plus commode & plus

An de N S. 1408.

avantageux à l'un & à l'autre de s'aboucher dans un même lieu pour conferer ensemble, & pour prendre leurs resolutions; que la voye des Mediateurs & des Arbitres étoit toûjours longue, incertaine, sujette à mille difficultez, & que le plus souvent elle ne decidoit rien. Gregoire de son côté envoya des Ambassadeurs à Marseille, pour déterminer du consentement des deux partis le lieu où l'on s'assembleroit; il y eut sur cette affaire quelques contestations entre le Pape Benoît & les Députez de Gregoire, néanmoins on convint de part & d'autre, que l'entrevûë se feroit à Savone sur la riviere de Gennes, dont cette Ville dépendoit; mais on mit pour condition, que l'un & l'autre Pape ne feroient aucuns Cardinaux jusques à ce qu'ils eussent conferé ensemble.

Les Cardinaux de Gregoire se retirent à Pise.

Dès que l'affaire fut conclue le Pape Benoît s'embarqua pour se rendre à Savone, voulant par cette diligence affectée prévenir les esprits en sa faveur; le Pape Gregoire ne s'y trouva pas & s'étant excusé sur ce qu'il ne croyoit pas être en sureté dans un lieu qui étoit de l'obédience de son Competiteur; il se rendit à Luques, située dans l'extrêmité de la Toscane, & le Pape Benoît pour imposer mieux au public voulut bien quitter Savone & passer à Porto-Venere, afin disoit-il, de pouvoir être plus à portée de conclure un accomodement, mais ces démarches de part & d'autres n'étoient qu'un vrai manege & une comedie: car les deux Papes par une criminelle collusion ne vouloient point consentir à l'abdication, & faisoient tous deux le même personnage. Il y parut bien par la conduite que tint le Pape Gregoire, qui malgré le principal article dont on étoit convenu dans le traité fait avec Benoît, ne laissa pas de faire trois Cardinaux dans une seule promotion. Cette démarche de Gregoire choqua si fort les autres Cardinaux de son obédience, qu'ils l'abandonnerent tous & se retirerent de concert à Pise.

Benoît envoye à Pise 4. Cardinaux & 3. Archevêque.

Le Pape Benoît étoit trop habile pour ne pas profiter d'une si belle occasion que lui fournissoient la mauvaise foi & l'imprudence de son Competiteur. Il envoya aussitôt à Pise quatre Cardinaux de son obédience, & trois Archevêques qui resterent quelque tems à Livourne, jusques à ce que les Florentins de qui dépendoit Pise leur eussent donné toutes les suretez qu'ils pouvoient desirer, & leur eussent envoyé des Passeports en bonne forme. Dès que les Cardinaux de Benoît

An de N.S. 1708. furent arrivez, ils se joignirent aux Cardinaux du parti de Gregoire, qui étoient à Pise.

LXXIX. Benoît quitte l'Italie après avoir convoqué un Concile general à Perpignan.

La premiere chose que firent ces Cardinaux réünis ensemble, fut de convoquer promptement un Concile general. Le bruit se répandit aussitôt que les Cardinaux assemblez avoient proposé & resolu de se saisir de la personne des deux Papes; mais surtout de Benoît, qui paroissoit le plus difficile à manier & le plus opiniâtre; soit que ce bruit fût veritable, soit qu'il fût faux & inventé à plaisir; il n'en fallut pas davantage pour doñer l'allarme à Benoît, & pour lui faire prendre la resolution de s'enfuir en Espagne; d'ailleurs il se défioit extrêmement de Ladislas Roi de Naples. Le Prince le plus attaché au parti de Gregoire qui l'avoit nommé Vicaire de l'Empire & Senateur Romain, les deux dignitez en ce tems-là les plus considerables d'Italie.

Et passe en Espagne.

Cependant Benoît en quittant l'Italie convoqua un Concile general à Perpignan, situé sur les frontieres de Catalogne, s'étant embarqué il aborda à Collioure le 2. de Juillet & de là passant par Elne, il arriva enfin à Perpignan, pour attendre que les Evêques se fussent assemblez, & animer le Concile par sa presence. Le Roi de Navarre ayant sçû l'arrivée de Benoît à Perpignan, y vint pour lui rendre visite; ce Prince avoit resolu de faire un nouveau voyage en France. Les troubles de ce Royaume avoient reveillé ses anciennes esperances, & il se flattoit qu'à la faveur des broüilleries qui divisoient la Cour de France, il pourroit se relever du traité qu'on l'avoit contraint de signer malgré lui dans son dernier voyage; mais il ne put rien obtenir de la Cour, & il se vit obligé de revenir dans son Royaume sans avoir rien fait.

L'Ouverture du Concile à Perpignan est de 120. Evêques il n'en reste que 18.

Six-vingt Evêques se rendirent à Perpignan, pour assister au Concile convoqué par le Pape Benoît. Ces Prelats étoient presque tous François ou Espagnols: l'ouverture du Concile se fit le premier jour de Novembre. La premiere chose qu'on y proposa & sur laquelle on délibera fut de chercher le moyen de réünir l'Eglise, d'éteindre le Schisme, & d'engager les deux Papes à y consentir. Les sentimens furent fort partagez; chacun avoit ses vûës. C'est pourquoi la plus grande partie des Evêques qui agissoient de bonne foi voyant qu'il n'y avoit nulle esperance de rien terminer, sortirent secretement de Perpignan & se retirerent dans leurs Diocèses.

Les 18. Evêques

Il ne resta plus que 18. Evêques qui donnerent de concert

un memorial à Benoît, dans lequel ils le supplioient de vouloir prendre toutes les voyes possibles pour l'extinction du Schisme, & de sacrifier ses propres interêts, & même la Papauté si on ne pouvoit autrement y réüssir; ils lui représentoient qu'il étoit plus raisonnable de se conformer au désir & aux vœux de toute l'Eglise, que de se laisser séduire par les indignes complaisances de quelques lâches flatteurs; que toute l'Eglise à genoux & les larmes aux yeux ne lui demandoit rien que de juste; qu'enfin il falloit passer par dessus toutes les considerations humaines & préferer le bien public au bien particulier; qu'on ne voyoit point d'autre ressource que l'abdication pour faire cesser un scandale qui duroit depuis si long-tems.

An de N. S. 1408. presentent un mémorial à Benoît.

Tous ceux qui connoissoient le caractere de Benoît, prévirent bien que ce mémoire ne produiroit rien, surtout depuis qu'il s'étoit retiré en Espagne. Cependant pour faire voir à tout le monde la droiture de ses intentions & qu'il ne demandoit que la paix; il envoya à l'Assemblée de Pise sept personnes des plus considerables de son parti, en apparence pour chercher quelques voyes d'accommodement; mais en effet pour avoir des espions qui l'informassent exactement de tout ce qui se passeroit au Concile.

Benoît envoye sept Députez à Pise.

Outre un très grand nombre d'Evêques de toutes nations qui s'y étoient rendus; il y avoit 23. Cardinaux parmi lesquels se trouverent les six de l'obédience de Benoît & qui composoient presque tout son College. Entre ceux-ci étoit D. Pedro Fernandez de Frias, Cardinal d'Espagne, que le Pape Clement avoit revêtu de la pourpre. Les Peres du Concile envoyerent de tous côtez des Lettres circulaires, dans lesquelles ils citoient les deux Papes à venir comparoître pour proposer leurs raisons & le droit qu'ils prétendoient avoir au souverain Pontificat; mais ces lettres furent inutiles. C'est pourquoy voyant que ni l'un ni l'autre ne se mettoient pas même en devoir d'obéïr, & que l'on perdoit un tems infini dans des négotiations qui n'aboutissoient à rien. Les Peres d'un commun consentement s'étant assemblez le 26. de Juin de l'année 1409. Pierre Philargi, originaire de Candie, Religieux de l'Ordre de Saint François, Cardinal-Prêtre & Archevêque de Milan, fut élû & nommé Pape; il prit le nom d'Alexandre V. Il ne joüit pas long-tems de sa nouvelle dignité:

Election d'Alexandre V. par les Cardinaux assemblez à Pise.

An de N. S. 1409.

An de N. S. 1409. car il mourut avant que l'année de son Pontificat fut expirée.

Nouveau Schisme par l'élection d'un troisiéme Pape.

Cette élection bien loin de remedier au mal comme on l'avoit esperé, ne fit que l'irriter; car au lieu qu'auparavant il n'y avoit que deux Papes, le Concile de Pise en venoit d'ajoûter un troisiéme; chacun prétendoit être le seul legitime, & que les deux autres n'étoient que des intrus & des Schismatiques; alors toute la Chrêtienté qui jusques là n'avoit été divisée qu'en deux partis, se trouva deslors partagée en trois, que la prudence humaine est bornée & que nos lumieres sont foibles; c'est ainsi qu'il n'arrive que trop souvent que les mesures qui paroissoient les plus justes, se trouvent tout d'un coup renversées; & que ce qui sembloit devoir guerir un mal, ne sert quelquefois qu'à l'aigrir davantage.

LXXX. On tache de rendre l'Infant suspect à la Reine.

L'Infant D. Ferdinand qui avoit été déclaré & reconnu Regent du Royaume de Castille, le gouvernoit avec beaucoup de prudence & de succès; mais quelqu'appliqué qu'il fût au bien de l'Etat, & quelque zele qu'il eût pour l'avantage des peuples; il ne s'oublioit pas lui-même, & ne negligeoit pas l'avancement de sa maison, ses ennemis & ses envieux: car en manque t'on jamais dans ces postes élevez, attentifs à toutes ses démarches, avoient soin de les faire remarquer à la Reine. Ils n'eurent pas de peine à réüssir auprès d'une Princesse que la foiblesse de son sexe rend d'ordinaire plus défiante, & plus jalouse de son autorité. Il n'y a rien de plus frivole que l'amitié des Rois, rien de plus fragile & sur quoi l'on doive moins compter que sur leur faveur.

Zugniga & Velasco sortent de la Cour ce qui chagrine la Reine.

Ces flatteurs malins representoient à la Reine, que le pouvoir & l'autorité excessive de l'Infant devoient lui donner de justes ombrages; qu'elle devoit craindre qu'il n'en abusât au préjudice de ses interêts & de ceux du jeune Roi son fils; & que rarement l'on est fidéle, quand on se voit revêtu d'une autorité absoluë; D. Diegue Lopez de Zugniga & D. Juan de Velasco qui avoient beaucoup de credit sur l'esprit de la Reine, étoient les principaux auteurs de ces discours qu'ils avoient soin d'insinuer adroitement & de répeter sans cesse aux oreilles de cette Princesse. D. Federic Comte de Trastamare, fils de D. Pedre qui avoit été Connétable de Castille, étoit absolument dans les interêts & dans la faveur de l'Infant,

fant, il conseilloit à D. Ferdinand d'en faire au plûtôt arrêter les chefs pour prévenir les suites de leurs mauvaises intentions. Rarement le secret se garde-t'il dans les Palais des Grands; il y a trop de gens qui s'éclairent. Zugniga & Velasco instruits de la resolution que l'on tâchoit d'inspirer à l'Infant, sortirent secretement de la Cour pour se mettre en sûreté. La Reine ayant appris leur retraite, en fut sensiblement touchée; ses craintes & ses défiances ne firent qu'augmenter: elle se plaignit de l'affront que l'on avoit fait à la Majesté Royale, & de l'insulte faite à sa propre personne, en la privant de ceux auxquels elle avoit plus de confiance, & qui lui servoient de conseil.

An de N.S. 1409.

Posterité de l'Infant.

Le merite de D. Ferdinand étoit encore relevé par une nombreuse posterité; il avoit de la Princesse son Epouse cinq garçons, à sçavoir D. Alphonse, D. Juan, D. Henry, D. Sanche & D. Pedro que l'on appella dans la suite les Infants d'Arragon, & deux filles Marie & Leonor.

Il fait élever D. Sanche son fils Grand-Maître d'Alcantara, & D. Henry Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques.

En ce tems-là mourut D. Ferdinand Rodriguez de Villalobos, Grand-Maître d'Alcantara: par sa mort l'Infant D. Ferdinand eut l'administration de cette Grande Maîtrise au nom du Prince D. Sanche son fils, auquel le Pape Benoît l'avoit donnée avec une dispense d'âge. L'Infant obtint encore du même Pape une semblable grace en faveur du Prince D. Henry son troisiéme fils, qui peu de mois après se trouva aussi revêtu de la Grande Maîtrise de Saint Jacques par la mort de D. Laurent Suarez de Figueroa; ces nouvelles dignitez augmenterent le nombre des mécontents, & des jaloux qui se plaignoient que l'Infant s'emparoit sous le nom de ses enfans de toutes les principales Charges de l'Etat, & privoit par-là les plus zelez & le plus fidéles serviteurs du Roi des justes récompenses qu'ils pouvoient esperer de leurs services.

LXXXI.
Le Comte de Luxembourg & le Duc d'Austriche envoyent offir à l'Infant du secours contre les Maures.

Dans ce même tems le Comte de Luxembourg & le Duc d'Austriche envoyerent offrir à l'Infant D. Ferdinand Regent du Royaume de Castille les secours dont il auroit besoin pour continuer la Guerre contre les Maures de Grenade. Charles Duc d'Orleans lui envoya faire les mêmes offres, & lui promit mille hommes d'armes, mais en même tems il démandoit en mariage la Reine Doüairiere de Castille, veuve du Roi D. Juan I. & qui avoit des prétentions legitimes sur le Portugal: mais la Reine ne voulant point entendre parler

An de N. S. 1409.

d'un second mariage, ni se bannir elle même de sa patrie pour aller passer le reste de ses jours dans un Royaume étranger. L'Infant remercia le Duc d'Orleans de l'offre genereuse qu'il lui avoit faite, (1) parce que l'on venoit de prolonger pour cinq mois la Tréve avec les Infidéles à la sollicitation de Joseph, nouveau Roi de Grenade, qui avoit envoyé des Ambassadeurs en Castille pour conclure le Traité.

Les Maures se saisissent de Priego, mais le Roi de Grenade envoye faire satisfaction à l'Infant & restitue la Ville.

Néanmoins peu de tems après les Maures se rendirent maîtres de Priego. Une infraction si visible de la Tréve fournissoit aux Espagnols un prétexte assez specieux de reprendre les armes; mais le Roi de Grenade envoya aussitôt à la Cour de Castille pour desavoüer cet acte d'hostilité, s'offrant de faire toute la satisfaction que les Espagnols pourroient souhaiter, & de s'en rapporter au jugement des Arbitres qui seroient choisis de part & d'autre.

On trouve une Image miraculeuse de Notre-Dame.

Dans cette même année on trouva une Image de Notre-Dame dans un lieu que l'on appelle *Peña de Francia*, entre Salamanque & Ciudad-Rodrigo. Cet endroit est devenu celebre par un magnifique Monastere de Religieux de Saint Dominique, que l'on fit bâtir au même lieu pour y exposer cette Image à la vénération des Fidéles qui y accouroient de toutes parts en pelerinage.

LXXXII.
Martin Roi de Sicile passe en Sardaigne contre les Rebelles.

Cette année fut malheureuse & funeste aux Arragonois, par la triste mort de D. Martin Roi de Sicile, fils unique & héritier du Roi d'Arragon. Ce Prince mourut à Cagliari en Sardaigne le 25. de Juillet, & à la fleur de son âge. Ce fut une désolation universelle dans les deux Royaumes de Sicile & d'Arragon: mais les grandes qualitez qui brilloient dans ce jeune Monarque, & les hautes esperances que tout le monde avoit conçûës de sa valeur & de sa prudence, rendirent le Roi d'Arragon son pere inconsolable. Celui-ci avoit envoyé ordre au Roi de Sicile son fils, de passer au plûtôt en Sardaigne avec des Troupes pour soumettre Brancaleon Doria & Aymeri Vicomte de Narbonne, qui ayant épousé les deux filles de Marien Juez d'Arborea, avoient formé le dessein l'un & l'autre de se rendre maîtres de toute l'Isle, & de faire

(1) *Qu'il lui avoit fait.* Aucun Historien François ne parle ni de ces offres de Charles Duc d'Orleans faites à l'Infant Ferdinand, ni de la demande que ce Duc avoit faite de la Reine Doüairiere de Castille en mariage: ce n'est pas le seul point assez important que nos Auteurs ont omis ou par négligence ou pour l'avoir ignoré.

valoir les droits que leurs épouses prétendoient y avoir. Ces deux Seigneurs devenoient de jour en jour plus forts & plus puissans par la foiblesse des Arragonois, & par l'attachement & la faveur des Insulaires, peu affectionnez aux Rois d'Arragon qui ne les gouvernoient que de loin.

An de N. S. 1409.

Mort du Roi de Sicile après avoir vaincu les Rebelles.

Cependant l'arrivée du jeune Roi de Sicile fit bientôt changer de face aux affaires. Il ne pensa qu'à réduire les Rebelles qui de leur côté songerent aussi à se mettre en défense; les deux partis rassemblerent tout ce qu'ils purent de Troupes: on se mit de part & d'autre en campagne; les deux Armées se rencontrerent auprès de la Ville de San-Louri; on en vint aux mains, mais la Victoire ne fut pas long-tems chancellante; les Arragonnois animez par la présence & encore plus par l'exemple du brave Roi de Sicile qui se trouvoit partout, & qui faisoit des prodiges de valeur, enfoncerent les Rebelles qui furent taillez en piéces, & le reste contraint de prendre la fuite, Brancaleon Doria qui commandoit les Rebelles dont il étoit le Chef, fut fait prisonnier. La mort précipitée du jeune Roi de Sicile qui arriva le plus malheureusement du monde, dans une conjoncture si favorable empêcha les Arragonois de tirer de cette Victoire tout l'avantage qu'ils en esperoient & de terminer heureusement cette Guerre. Cependant le Maréchal D. Pierre de Torrellas, qui étoit Favori du Prince, s'étant joint à quelques autres Seigneurs & ayant ramassé ses Troupes, sçut maintenir dans cette Isle le parti des Arragonnois.

Il laisse le Roi d'Arragon son pere heritier du Royaume de Sicile.

Le Corps du Roi de Sicile fût inhumé dans l'Eglise Cathedrale de Cagliari, il avoit eu de la Reine Blanche son Epouse un fils qui étoit mort avant lui, & de deux Maîtresses Siciliennes, il avoit laissé deux enfans, D. Frederic, dont la mere s'appelloit Therese, & Yolante fille d'Agathuse: cellecy épousa dans la suite le Comte de Niebla. Le bruit se répandit que la cause de sa mort fut une jeune Maîtresse qu'il avoit fait en Sardaigne, & dont il devint éperduëment amoureux pour sa rare beauté; on dit que les excès qu'il commit avec elle avant même qu'il fût rétabli d'une maladie qu'il avoit euë, l'épuiserent bientôt & le mirent au tombeau. Ce Prince fit un Testament dans lequel il nomma le Roi d'Arragon son pere pour son heritier & son successeur au Royaume de Sicile: il continua la Regence à la Reine Blanche,

An de N. S. 1409. comme il la lui avoit laissée en partant, & en même tems il détermina les personnes qui composeroient son Conseil & dont elle seroit obligée de suivre les avis.

LXXXIII. Douleur du Roi d'Arragon.

On ne sçauroit exprimer quelle fut la douleur de D. Martin, Roi d'Arragon, quand il apprit la mort du Roi de Sicile son fils unique; on peut juger de la douleur & des larmes du pere par les grandes qualitez d'un fils qu'il aimoit tendrement & sur lequel il fondoit ses plus belles esperances. Cette mort fut dans la suite une source de contestations sur la succession de tant de Royaumes; cependant le Roi d'Arragon malgré la violence de sa douleur, après avoir rendu les derniers devoirs à ce fils si cher, ne pensa plus qu'à affermir sa nouvelle domination en Sicile.

Il épouse Marguerite de Prades.

Son Conseil & ceux qui étoient le plus dans la faveur & dans la confidence du Prince lui conseilloient de se remarier au plûtôt; puisqu'il étoit encore en âge d'avoir des enfans; qu'un second mariage rassureroit la succession, feroit cesser les brigues & les cabales de ceux qui y prétendoient, maintiendroit la paix & la bonne intelligence parmi les peuples, & détourneroit les orages dont l'Arragon & la Sicile étoient menacez. Le Roi goûta fort cet avis & il le suivit, ainsi pour consoler & contenter ses sujets il épousa Marguerite de Prades, de l'illustre sang Royal d'Arragon, & une de plus belles Princesses de son tems. La Ceremonie des nôces se fit le 17. de Septembre à Barcelone, le Roi n'avoit encore que 51. ans, mais il avoit une santé ruinée, & il étoit devenu d'une grosseur extraordinaire; les remedes que ses Medecins lui donnerent pour le mettre en état d'avoir des enfans, ne servirent qu'à alterer encore davantage sa constitution & qu'à le mettre plus promptement dans le tombeau.

Le Duc d'Anjou envoye demander que son fils soit nommé par le Roi d'Arragon pour son Successeur.

Loüis Duc d'Anjou informé de l'état où se trouvoient les affaires d'Arragon & de Sicile par la mort de D. Martin, fut le premier dont les esperances se reveillerent & qui entreprit de faire revivre les anciens droits qu'il prétendoit avoir à la succession de ces deux Couronnes; il dépecha sur cela au Roi d'Arragon l'Evêque de Conserans, afin de le supplier de vouloir bien déclarer pour Successeur de ses Royaumes le Prince Loüis son fils & de la Duchesse Yolante, fille du feu Roi D. Juan, & par conséquent sa plus proche parente, surtout depuis la mort de l'Infante Jeanne décedée à Valence, deux ans auparavant. L'Evêque avoit aussi ordre

de demander au Roi que la Duchesse eût la permission de venir en Arragon pour y élever le Prince son fils suivant les loix & les coûtumes du Royaume. Cette Ambassade ne plut pas à la Cour d'Arragon, & l'on trouva fort mauvais que dans le tems même où l'on celebroit avec tant de magnificence les nôces du Roi, le Duc d'Anjou osât lui faire demander qu'il se nommât lui-même un Successeur. Cette démarche choqua les Arragonnois; ils n'étoient pas convaincus du droit que le Duc d'Anjou prétendoit avoir sur leur Royaume; ils trouvoient celui du Comte d'Urgel bien mieux fondé & plus legitime. Le désir que les peuples ont communément de n'être pas soumis à une domination étrangere, & d'avoir un Roi de leur nation, favorisoit encore les prétentions du Comte, & les Grands ne pouvoient consentir d'aller chercher un Roi hors de chez eux. Ce Comte étoit du sang Royal d'Arragon, & descendoit en ligne directe & masculine du Roi Alphonse IV. qui étoit son bisayeul: car le Prince D. Jayme, fils du Roi D. Alphonse étoit pere du Prince D. Pedre & ayeul du Comte d'Urgel, outre que le Comte avoit encore l'avantage d'être marié avec une sœur du Roi D. Martin, que le Roi D. Pedre son pere avoit euë de la Reine Sybille.

Le Comte d'Urgel & le Marquis de Villena aspirent à la Couronne d'Arragon.

D. Alphonse d'Arragon, Comte de Denia & Marquis de Villena étoit un autre prétendant qui entroit sur les rangs; mais quoique ses prétentions fussent un peu plus éloignées, cependant importuné par ses serviteurs & ses amis il vouloit faire valoir ses droits. Son grand âge n'avoit pas encore étouffé dans lui les sentimens de l'ambition, ni les esperances d'une Couronne; il descendoit de D. Jayme II. Roi d'Arragon.

LXXXIV.
Le Roi d'Arragon donne audience à l'Evêque de Conserans.

L'Evêque de Conserans eut audience du Roi qui voulut bien écouter les propositions & consentit que le Prélat l'informât des raisons sur lesquelles il appuyoit les droits & les prétentions du Duc d'Anjou. Après l'audience il congedia l'Ambassadeur & se retira dans son Cabinet. Les Courtisans qui le suivirent continuerent de s'entretenir des raisons de l'Evêque de Conserans, & dans la conversation il se forma insensiblement une dispute en présence même du Roi sur la succession à la Couronne d'Arragon. J'ay crû que je ferois plaisir au Lecteur de la rapporter ici, parce qu'il y trouvera les principaux fondemens de ce grand procès.

Discours de

Guillaume de Moncade fut le premier qui parla à peu près

An de N.S. 1409.

Guillaume de Moncade à la Succeſſion a la Couronne d'Arragon.

en ces termes. „ Il ny a pas un de vos ſujets, Seigneur, qui „ n'offre au Ciel des vœux ardens pour obtenir des enfans à „ votre Majeſté, capables de vous conſoler pendant le reſte „ de votre vie, & d'être après votre mort les heritiers de vos „ vertus & de votre Couronne: mais ſi la Providence en ordon„ ne autrement, y a-t'il quelqu'un que l'on puiſſe avec juſtice „ préferer à Loüis Duc d'Anjou ? qui peut lui diſputer cette „ Couronne, puiſqu'il eſt le petit-fils de votre frere, & né de ſa „ propre fille. Je ne ferai point de difficulté de dire ici en vo„ tre preſence mes ſentimens, puiſque vous voulez bien me „ le permettre; les hommes ſont d'ordinaire moins éclairez „ ſur leurs propres affaires que ſur celles des autres. La crain„ te les reſſerre, la paſſion & l'amour propre les ſeduit & les „ aveugle; ſi vous nous aviez manqué, Seigneur, aurions „ nous pû avec raiſon refuſer votre Couronne à la fille du „ Roi votre frere ? mais ſi vous veniez à mourir ſans enfans, „ malheur dont je prie le Ciel de nous préſerver, doit elle „ perdre ſes droits, & peut-on ſe diſpenſer de lui accorder une „ Couronne qui lui appartient par un titre ſi inconteſtable ? „ ſi l'on prétend que ſon ſexe eſt un obſtacle à la ſucceſſion, „ le Prince ſon fils ne tient-il pas ſa place ! la nature & les „ loix ne ſubſtituent-ils pas les enfans aux droits de leurs pe„ res & de leurs meres. Le jeune Prince eſt Arragonnois d'o„ rigine du côté de ſa mere s'il ne l'eſt pas de naiſſance, par „ conſéquent je ne crois pas qu'on lui puiſſe diſputer la Cou„ ronne, & nous le devons tous regarder comme le ſeul & „ legitime heritier du Royaume.

Après que Moncade eut achevé ſon diſcours ceux qui étoient preſens parurent convaincus de ſes raiſons, & il fut aiſé à l'air de leur viſage & à leurs geſtes de voir qu'ils étoient de ſon ſentiment.

Diſcours de Bernard de Centellas en faveur du Comte d'Urgel.

Bernard de Centellas reprit la parole. „ Pour moi, dit-il, „ je ſuis d'un ſentiment entierement oppoſé à celui de Guil„ laume de Moncade; & je trouve que le droit du Comte „ d'Urgel eſt beaucoup mieux fondé & plus inconteſtable: „ car il eſt certain que le Prince D. Pedre ſon pere a la même „ ayeul que vous; & il auroit ſans doute herité de la Cou„ ronne d'Arragon après la mort du Roi D. Alphonſe IV. ſi „ le Roi D. Pedre votre pere n'avoit été l'aîné du Prince D. „ Juan ſon frere ayeul du Comte; & en cas que la premiere

branche vienne à manquer avec tous ceux qui en descendent, la Couronne ne doit-elle pas retourner à la seconde branche, c'est-à-dire aux Cadets du Roi D. Pedre. Les femmes peuvent-elles donner à leurs enfans un droit qu'elles n'ont jamais eu elles-mêmes, puisqu'il est certain que les femmes sont absolument inhabiles à succeder à la Couronne d'Arragon, comme nous le voyons par divers exemples; que si nous croyons devoir passer par-dessus ces anciennes loix du Royaume, & souffrir que les femmes en heritent, le Comte d'Urgel a encore cet avantage par-dessus tous les autres Concurrens, puisqu'il a épousé la Princesse Isabelle votre sœur, fille du Roi D. Pedre votre pere, & de la Reine Sybille; & par conséquent cette Princesse est plus proche du Trône que la fille de votre frere, puisque votre sœur doit vous toucher de plus près que votre niéce. "

Ces raisons firent impression sur ceux qui étoient presens; il s'éleva même dans l'Assemblée un petit murmure secret par lequel on sembloit applaudir au discours de Centellas.

Discours de Bernard de Villalico en faveur du Marquis de Villena.

Mais D. Bernard Villalico avoit un autre sentiment entierement opposé aux deux autres & qui parut assez extraordinaire. " Je ne puis disconvenir, dit-il, que ceux qui viennent de parler pour le Duc d'Anjou & le Comte d'Urgel n'ayent apporté toutes les raisons capables de faire valoir les droits de l'un & de l'autre, & l'on pourroit y avoir égard si D. Alphonse Marquis de Villena & Comte de Denia n'avoit sur eux un avantage qu'on ne lui peut disputer avec justice. Ce Marquis a pour pere le Prince D. Pedre qui étoit lui-même fils du Roi D. Jayme II. de sorte que votre bisayeul, Seigneur, est l'ayeul du Marquis & votre ayeul, le Roi D. Alphonse IV. est l'oncle propre de ce Prince, au lieu que ce même Roi qui est votre ayeul n'est que le bisayeul du Comte d'Urgel, ainsi le Marquis de Villena & le Comte de Prades son frere ayeul de la Reine Marguerite votre épouse, sont avec vous au même degré de parenté que vous avec le Comte d'Urgel; que si la proximité du dégré est la même, n'est-il pas hors de doute que l'on doit préferer ceux qui tirent de plus près leur origine des Rois, d'où comme de sa source on doit prendre le véritable droit de succession à la Couronne. Il n'est pas necessaire de parler de la femme du Comte d'Urgel, ni de la situation où se trouvoit Sybille sa mere avant que d'être Reine. "

An de N. S. 1409.

Tout le monde écoûta avec surprise le discours de Villalico, mais personne ne se rendit à son sentiment ; chacun jugea qu'il n'étoit nullement à propos de faire valoir des droits si anciens pour mettre la Couronne sur la tête d'un Prince, que son grand âge & les infirmitez qui en sont inséparables rendoient incapable de regner. Ce n'est pas néanmoins que les raisons que l'on venoit d'apporter pour le Marquis ne fussent specieuses, la bonne volonté & l'inclination manquoient aux assistans pour les faire valoir.

LXXXV [illegible] Roi [illegible] Infant [illegible]

Le Roi après avoir écoûté les raisons de chacun prit la parole : „ Vous avez, dit-il, éclairci avec netteté les droits „ du Duc d'Anjou, du Comte d'Urgel & du Marquis de Villena ; il me semble même que vous pouviez encore ajoûter „ quelque chose pour justifier les prétentions de chacun de „ ces trois Princes : mais si je ne me trompe, il y en a un „ quatriéme qui me paroit avoir un droit beaucoup mieux „ fondé que les trois que vous venez de me proposer. C'est „ l'Infant D. Ferdinand oncle du Roi de Castille & fils de „ de la Princesse Leonor ma sœur, de pere & de mere en „ quoi il a un avantage considerable sur le Comte d'Urgel. „ Vos affections particulieres vous ont sans doute fait oublier „ les droits de ce Prince. Le Marquis de Villena & le Comte „ d'Urgel sont mes parens il est vrai, mais dans un dégré beau„ coup plus éloigné que l'Infant D. Ferdinand, j'en dis autant „ du fils du Duc d'Anjou, puisque celui-ci n'est que le petit„ fils de ma sœur, au lieu que l'autre est le fils même de ma „ sœur : ainsi on ne peut sans injustice lui préferer les autres „ prétendans ; pour vous rendre ce que je dis plus sensible, „ je me sers d'un exemple : quand on détourne une fontaine „ pour lui faire prendre un autre cours, tous les autres ca„ naux par où elle couloit auparavant deviennent à sec, & „ l'eau ne rentre point dans le premier canal d'où on l'avoit „ détournée, qu'après s'être répanduë & avoir passé dans de „ nouveaux canaux. Ainsi les enfans & tous ceux qui descen„ dent de celui qui par le droit de sa naissance s'est trouvé une „ fois exclus de la Couronne, en demeurent eux-mêmes per„ petuellement exclus, & ne peuvent pas même esperer de „ remonter sur le Trône, à moins que celui qui a succedé „ au Royaume ne vienne lui-même à manquer, & tous ceux „ qui descendent de lui ; car comme le Royaume appartient

„ à celui

An de N.S. 1409

à celui qui en est le dernier legitime possesseur, celui qui lui « appartiendra & qui le touchera de plus près aura plus de « droit à la succession. C'est en vertu de cette maxime fon- « damentale que tous ceux-là sont dans l'erreur qui préten- « dent faire remonter le droit de succeder à ma Couronne jus- « qu'aux Rois D. Alphonse, D. Jayme & D. Juan, sans faire au- « cune mention de moi qui possede legitimement la Couronne « d'Arragon, & qui n'ai point de plus proche parent que l'In- « fante Leonore ma sœur, & après elle l'Infant D. Ferdinand « son fils, dont vous eussiez dû prendre les interêts, du moins « en consideration de son mérite qui l'emporte de beaucoup « sur celui de tous les autres Concurrens. Nous ne nous lais- « sons que trop souvent emporter à nos esperances, & notre « inclination particuliere nous éblouït & nous trompe: mais « il ne faut que de la droiture, pour avoüer que ce Prince a « donné des marques éclatantes de toutes les vertus dignes « d'un Roi. Tel est le jugement que j'en porte, plaise au Ciel, « que vous l'approuviez, & qu'il vous soit aussi agréable qu'il « peut être avantageux à tous ceux qui sont ici présens, à tout « le Royaume en general & à chacun de mes sujets en parti- « culier. Il n'est pas question ici de femmes, elles ne doivent « point entrer dans ces contestations, il s'agit d'examiner le « droit de la naissance qui donne le droit le plus legitime. « (1)

Prétensions de l'Infant de Castille.

Dès que le sentiment du Roi eût été connu à Barcelone & dans les Royaumes voisins, il n'en fallut pas davantage pour concilier tous les suffrages en faveur de Ferdinand, que lon ne regarda plus que comme l'heritier présomptif de la Couronne d'Arragon; on ne s'entretenoit plus que de ce Prince dans les places publiques & à la Cour & en présence du Roi

(1) *Le plus legitime.* Il me semble que ce raisonnement du Roi d'Arragon peut souffrir quelque difficulté; car il étoit question de voir quelle Princesse étoit l'aînée ou de la grand' mere du jeune Duc d'Anjou ou de la mere du Prince Ferdinand: car si celle-cy étoit laînée il n'y avoit pas de doute que le Prince Ferdinand devoit l'emporter sur tous les autres; mais aussi, supposé que la grand'mere du Duc d'Anjou soit l'aînée, le petit-fils de l'aînée devoit l'emporter sur le fils de la cadette, puisque le petit-fils devoit toûjours représenter son ayeule: c'est ainsi qu'en France on raisonne, & un Prince qui descend droit de l'aîné, quoique dans un dégré plus reculé, seroit préferé dans la succession à la Couronne à un autre Prince qui descendroit d'un cadet, quoyque dans un dégré plus proche. Ainsi un arriere petit-fils d'un Dauphin l'emporteroit en France sur tous les freres du Dauphin même; mais le raisonnement de ce Roi montre assez que l'on a d'autres idées dans l'Arragon & que la representation n'y a point de lieu.

An de N.S. 1408

qui écoutoit ces discours avec plaisir, quoi que dans le fonds du cœur il eût une inclination secrete pour le Prince D. Federic son petit-fils, & fils naturel du feu Roi de Sicile. Il avoit déja été fait Comte de Lune, mais le Roi prétendoit le faire legitimer par sa propre autorité & avec une dispense du Pape Benoît; de sorte néanmoins que s'il ne pouvoit pas y réüssir, il étoit résolu de faire tomber la Couronne sur la tête de D. Ferdinand son neveu, que ses rares vertus, ses actions éclatantes, son desinteressement dans le refus du Royaume de Castille, rendoient dignes des plus brillantes Couronnes.

Le Roi nomme le Comte d'Urgel Vicaire general d'Arragon.

Cependant le Roi qui se voyoit continuellement pressé par les prieres importunes du Comte d'Urgel, crut devoir pour appaiser les plaintes de ce Comte le nommer Vicaire ou Administrateur general du Royaume; Dignité qui ne se donnoit jamais qu'aux heritiers présomptifs de la Couronne. Cette démarche pouvoit causer un très-grand préjudice aux autres prétendans, & surtout à l'Infant D. Ferdinand de Castille; si le Roi d'Arragon en donnant la Regence du Royaume au Comte d'Urgel n'eût envoyé des ordres secrets, mais très-précis aux Urreas & aux Heredias, les deux plus puissantes familles de Sarragosse, avec une défense très-expresse & très-rigoureuse de laisser entrer le Comte d'Urgel dans la Ville, & de souffrir qu'il exerçât les fonctions de sa charge, malgré les provisions scellées du grand sçeau qu'il emportoit, & qu'il leur montreroit; le Comte d'Urgel ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'il étoit joüé, il en fut si outré qu'il résolut de s'en venger.

LXXXVI. Les Maures reprennent Zahara & en sont chassez.

Le tems de la Tréve concluë avec les Maures étoit écoulé, & ces Infidéles ayant recommencé leurs courses, les Espagnols se virent forcez de réprendre les armes, & de leur déclarer une seconde fois la Guerre; les Maures devenus plus fiers & plus insolens par la prise de Zahara, dont ils s'étoient rendus maîtres, vinrent se jetter sur les frontieres de Castille & y commirent d'horribles excès. L'Infant D. Ferdinand que sa dignité de Regent du Royaume de Castille obligeoit de veiller au bien de l'Etat résolut de réprimer l'insolence des Infidéles, & de se venger des dommages qu'ils avoient causez dans les Provinces voisines de leurs frontieres; il se disposa donc tout de bon à la Guerre, rassembla

ſes Troupes diſperſées, fit remplir d'armes, de vivres & de toutes ſortes de munitions ſes magazins, ſe mit lui-même en Campagne dès le commencement de Fevrier de l'année 1410. à la tête de ſon Armée, & ſe rendit à Cordouë où étoit le Rendez-vous general. Il y arriva dans le tems que les Maures qui n'avoient pû forcer le Château de Zahara furent contraints d'abandonner la Ville; les nôtres y rentrerent auſſitôt, reparerent avec une extrême diligence les brêches, réleverent les fortifications, y en ajoûterent de nouvelles, y firent entrer des Troupes, la pourvûrent de munitions, & mirent cette place en état de défenſe.

An de N.S. 1409.

An de N.S. 1410.

L'Armée du Prince D. Ferdinand étoit de dix mille hommes d'Infanterie & de trois mille cinq cens Chevaux, toutes vieilles troupes, braves, aguerries & accoûtumes à vaincre. La fleur de la nobleſſe de Caſtille avoit voulu accompagner le Prince Regent dans cette expedition. D. Sanche de Rojas, Evêque de Palence. D. Alvare de Guzman, D. Juan de Mendoze, D. Juan de Velaſco, D. Ruy Lopez d'Avalos, & un grand nombre d'autres Seigneurs & de perſonnes de diſtinction furent bien aiſes de faire éclater leur zele pour la Religion dans cette Guerre ſainte.

L'Infant ſe met en Campagne.

L'Infant vint avec cette floriſſante Armée mettre le Siége devant Antequera le 27. d'Avril dans la réſolution de ne point abandonner cette entrepriſe qu'il ne ſe fût rendu maître de la place. Le Roi de Grenade qui connoiſſoit combien la priſe d'Antequera donneroit d'avantage aux Chrétiens, prit le parti de tout hazarder pour ſecourir les Aſſiégez. Il aſſembla promptement une puiſſante Armée compoſée de quatre-vingt mille hommes de pied & de cinq mille Chevaux. Cette Armée auroit été capable non-ſeulement de répouſſer les efforts des Eſpagnols, mais encore de faire ſur eux des conquêtes, ſi la valeur des Soldats eût répondu à leur nombre. Les Maures s'avancerent donc en diligence & vinrent camper à la vûë de la Ville, comme ils étoient proche des ennemis, ils ne laiſſerent pas de ſe retrancher & de ſe fortifier dans leur Camp pour n'être pas ſurpris, mais les uns & les autres ne demeurerent pas long-tems tranquilles; les Maures ſe fiant ſur leur multitude capable ſeule d'envelopper & d'accabler les Chrêtiens, croyoient marcher à une Victoire aſſûrée. Les autres comptant beaucoup plus ſur la

Il aſſiege Antequera & défait les Maures qui venoient ſecourir la place.

An de N.S. 1410.

valeur que sur le nombre, se flatterent d'avoir bon marché d'une multitude sans discipline & sans ordre. On mit de part & d'autre les Armées en Bataille qui se donna le sixiéme de May. La Victoire ne fut pas long-tems incertaine, elle se déclara pour les Chrêtiens, presque toute la noblesse Castillans qui avoit voulu suivre le Prince Regent fit des prodiges de valeur; l'Armée infidéle fut taillée en piéces, il resta plus de quinze mille Maures sur la place; le reste prit la fuite avec tant de desordre que les Victorieux étant entrez pêle-mêle avec eux dans leur Camp, le pillerent & firent un butin très-considerable.

Il ne reste dans le Combat que 120. Chrêtiens.

Cette Victoire est une des plus illustres que l'on ait remportée dans ce siécle: mais ce qu'il y eût de plus remarquable, c'est qu'il n'y eût parmi les Chrêtiens que six-vingt hommes de tuez. Le Prince D. Ferdinand fit rendre aussi-tôt de très-humbles actions de graces à Dieu de l'avantage qu'il venoit de remporter sur les Infidéles; & en même tems il dépêcha des Couriers de toutes parts pour en porter la nouvelle.

On poursuit le Siége d'Antequera.

Il n'abandonna pas cependant le Siége d'Antequera, au contraire la défaite des Maures ne fit que l'animer, dans l'esperance que les Assiégez n'ayant plus de secours à attendre seroient bientôt obligez de se rendre, il fit faire au tour de la Place des lignes très-larges & très-profondes, qu'il fit border de terrasses bien pallissadées: on y ajoûta des tours de distance en distance pour arrêter les sorties des Assiégeans, & empêcher qu'il n'entrât aucun secours de vivres ni d'hommes dans la Ville. Cette précaution étoit necessaire pour mettre l'Armée des Assiégeans à couvert de la surprise, d'autant plus que le Camp se trouvoit souvent dégarni de monde à cause des differens partis que Ferdinand détachoit pour piller la Campagne, pour couper les vivres aux Assiegez, ou pour escorter les Convois qui venoient à son Armée. Il y eut de ces détachemens qui allerent jusques à Malaga, & qui firent de grands dégâts dans tous les lieux par où ils passerent; la consternation étoit generale parmi les Maures qui se voyoient réduits aux plus cruelles extrêmitez.

Le Roy de Grenade leve une nouvelle Armée.

Le Roi de Grenade qui vouloit conserver Antequera à quelque prix que ce fut, ordonna de prendre les armes à tous ceux qui seroient en âge de les porter; par là il trouva le

moyen d'assembler promptement une Armée nombreuse, cependant il étoit résolu de ne pas risquer une seconde Bataille, il vouloit seulement par le nombre de ses Troupes intimider ses Ennemis, & en jettant la terreur dans les Provinces voisines, obliger les Chrêtiens à lever le Siége d'Antequera. An de N. S. 1410.

Un parti de 300. Espagnols taillé en piéces par les Maures.

Comme ceux-ci serroient la Place de si près que rien n'y pouvoit entrer; les Assiegez commençoient à souffrir une extrême disette, & quoy qu'ils n'eûssent presque plus nulle esperance d'être secourus, ils ne pouvoient néanmoins se resoudre à se rendre; se soumettre aux Chrêtiens leur paroissoit plus affreux que la mort; mais d'un autre côté comment se soûtenir, c'étoit une impossibilité absoluë, quel parti ces miserables pouvoient-ils donc prendre? Il arriva un jour qu'un parti de trois cens Chevaux de la Garnison de Jaen, étant sortis de la Place firent une irruption dans les terres des Maures, comme ils marchoient sans ordre, sans précaution, ils furent surpris & coupez par un gros parti d'Infidéles qui les taillâ en piéces, sans qu'il s'en sauvât un seul; ce petit avantage réveilla l'esperance des Assiégez & ils se flatterent que les Assiégeans rebutez, prendroient enfin le parti de se retirer.

LXXXVII. Mort du Pape Alexandre V. & Jean XXIII. lui succede.

Pendant que les Espagnols étoient devant Antequera, le nouveau Pape Alexander V. mourut à Boulogne en Italie le 3. May; il fut inhumé dans l'Eglise des Religieux de Saint François. Les Cardinaux de son obédience s'assemblerent aussitôt, & s'étant enfermez dans le Conclave, ils élûrent le 17. du même mois Baltasar Cossa, Neapolitain, Cardinal-Diacre, & qui se trouvoit alors Legat de Bologne. Le nouveau Pape prit le nom de Jean XXIII. c'étoit un homme hardi, entreprenant, actif, prompt à prendre son parti, fin, adroit & peu scrupuleux, quand il avoit formé un projet; toutes les voyes lui paroissoient bonnes & legitimes pourvû qu'elles s'accommodassent à ses interêts; il fut plus heureux sous le Pontificat de son Prédecesseur qui lui donnoit la meilleure part aux affaires qu'après son élection: car il fut déposé & obligé de rénoncer à la dignité à laquelle il avoit été elû.

LXXXVIII. Mort de Martin Roi d'Arragon.

La mort de D. Martin Roi d'Arragon suivit de près celle du Pape Alexandre: car ce Prince étant tombé dans une profonde lethargie, dont toute l'habileté de ses Medecins ne purent l'en tirer, il déceda le dernier jour du même mois

An de N. S. 1410.

à Valdonzellas celebre Monastere de Religieuses au pied des murailles de Barcelonne : son corps fut transporté à Poblete, où il fut inhumé sans grande pompe. La Cour étoit trop affligée de la perte qu'elle venoit de faire, & trop intriguée pour détourner les malheurs dont le Royaume se voyoit menacé.

Les Etats de la Catalogne assemblez à Barcelonne.

Les Etats de Catalogne se tenoient en ce tems-là à Barcelonne, où le Roi les avoit envoyez un peu avant que de tomber malade : ce n'étoit pas sans fondement que lon craignoit qu'il ne s'y formât des factions ; dès que les Seigneurs assemblez virent le Roi en danger, ils nommerent quelques personnes des plus considerables des trois Ordres, pour aller visiter au nom de l'Assemblée Sa Majesté pendant sa maladie, & pour le supplier de vouloir bien lui-même nommer son Successeur, afin par ce moyen de prévenir toutes les contestations; voicy comment la chose se passa : Ferrier chef des Jurats & des Conseillers de Barcelonne portant la parole avec l'agrément des autrres Députez qui l'accompagnoient, demanda au Roi s'il ne vouloit pas que l'on choisît pour son Successeur celui qui auroit plus de droit à la Couronne d'Arragon, le Prince mourant baissa la tête pour marquer que c'étoit sa volonté ; on lui fit ensuite plusieurs autres demandes, mais l'on ne put jamais en tirer une seule parole, ni même un seul signe par lequel on pût connoître ses sentimens.

Fin de la Race des anciens Comtes de Barcelonne.

A la mort du Roi D. Martin finit la famille des Comtes de Barcelonne, qui avoit d'abord commencé en Catalogne, & qui avoit ensuite continué en Arragon pendant l'espace de plus de six cens ans. D. Martin fut le dernier de cette famille qui porta la Couronne d'Arragon, laquelle enfin passa dans la Maison de Castille, comme nous le dirons bien-tôt. La mort de ce Prince, qui ne laissoit point d'enfans changea bien la face des affaires de ce Royaume ; un nuage épais en obscurcit pendant quelque tems l'éclat. Les esperances de ceux qui prétendoient à cette Couronne se reveillerent; chacun ne pensa qu'à former son parti, & qu'à se mettre en état de l'emporter sur ses Concurrens. Dans ces sortes d'occasions la promptitude est ordinairement le meilleur moyen de réüssir contre un Competiteur, conformément à un ancien proverbe Espagnol : *La diligence est la mere de la bonne fortune.*

LXXXIX.

Le Ciel avoit reservé à D. Ferdinand la Couronne d'Ar-

ragon en récompenſe de ſes vertus & du réfus généreux qu'il avoit fait de celle de Caſtille pour la conſerver à ſon neveu, étant alors occupé dans la Guerre contre les Maures, il ſe contenta de faire publier un acte, par lequel il déclaroit qu'il acceptoit la Succeſſion du feu Roi D. Martin & le Royaume d'Arragon, quoique perſonne ne le lui offrit; il envoya ſans différer D. Ferdinand Guttierez de Vega, le Grand-Maître de ſa Garde-Robe, & le Docteur D. Juan Gonzalez d'Azebedo, en qualité de ſes Ambaſſadeurs pour ménager ſes interêts auprès des Etats Generaux d'Arragon. L'Infant ne pouvoit pas mettre ſes affaires en meilleures mains: car outre que ces deux perſonnes étoient d'une fidelité éprouvée, ils avoient l'habileté & l'expérience néceſſaire pour manier une affaire auſſi délicate que celle dont ils étoient chargez.

An de N.S. 1410.

L'Infant Ferdinand envoye des Ambaſſadeurs aux Etats d'Arragon pour y ménager ſes interêt.

D. Ferdinand ne pouvoit ſe réſoudre à lever le Siége d'Antequera, flatté par l'eſperance qu'il avoit de ſe voir bien-tôt maître d'une Place de cette importance, ſurtout depuis la nouvelle qu'il venoit de recevoir, qu'un détachement de ſon Armée avoit taillé en piéces auprès d'Archidona un gros parti de Maures; il ne ſera pas hors de propos de rapporter les circonſtances de ce Combat. Je les tire de l'hiſtoire de l'Infant D. Ferdinand, qui peu après fut placé ſur le Trône d'Arragon, & que Laurent Valle a écrit avec tant de pureté & d'élegance.

XC.

Les Chrêtiens enlevent quelques Places aux Maures.

Les Chrêtiens faiſoient tous les jours de nouvelles Conquêtes ſur les Maures; ils s'étoient rendus maîtres de pluſieurs Places aux environs d'Antequera & entr'autres de Coza, de Sebar, d'Alzana & de Mara; les unes s'étoient renduës d'elles-mêmes pour éviter le pillage. Celles qui avoient voulu reſiſter, avoient été priſes de vive force. Tant de ſuccès jettoient la terreur parmi les Infidéles, qui craignoient le même ſort pour Archidona, une de leurs plus importantes Places, éloignée ſeulement de deux lieuës d'Antequera. Ils y mirent une groſſe Garniſon, & eurent ſoin de la pourvoir abondamment de vivres & de munitions pour la mettre en état de défenſe. Le Gouverneur Maure envoyoit tous les jours des Partis en Campagne pour harceller les Chrêtiens qui étoient devant Antequera. Ces Partis fatiguoient beaucoup les Aſſiégeans; ils coupoient les vivres, enlevoient les convois, & empêchoient que les gens de la Campagne ne portaſſent rien au Camp.

An de N.S. 1410. Ainſi les Chrêtiens commençoient à ſouffrir extrêmement de la diſette : comme les Maures étoient conſiderablement plus forts en Cavalerie , il leur étoit plus facile de venir à bout de leurs deſſeins.

Le Gouverneur d'Archidona veut enlever au pâturage les chevaux des Chrêtiens.

Le Gouverneur d'Archidona étant averti que les Aſſiégeans envoyent tous les jours leurs Chevaux hors du Camp au pâturage le long de la riviere de Corza qui paſſe tout auprès , & que très-ſouvent l'eſcorte étoit foible , prit la réſolution de profiter de cette occaſion pour enlever tous les Chevaux des Aſſiégeans, & d'obliger par-là les Chrêtiens à lever le Siége d'Antequera ; il fit ſortir la plus grande partie de ſa Garniſon & ſe mit à la tête , dans le deſſein de ſurprendre les Fourageurs & de battre l'eſcorte ; une ſentinelle que l'on avoit poſée ſur le haut d'un Rocher que l'on appelle *la Montagne des Amants* , alluma des feux pour avertir le Camp du danger où étoient les Fourageurs & leur eſcorte, ſi l'on ne venoit promptement à leur ſecours.

Les Maures ſont battus par les Chrêtiens.

Les Chrêtiens prirent auſſi-tôt les armes , & étans ſortis en bon ordre de leur Camp , ils vinrent tomber ſi à propos ſur les Maures , qui furent eux-mêmes ſurpris, & donnerent avec tant de furie ſur l'embuſcade qu'ils contraignirent ces Infidéles de ſe retirer avec précipitation & en deſordre à Archidona ; comme le Combat fut opiniâtre & ſanglant , ils ne purent ſe ſauver ſi promptement qu'il n'en reſtât plus de deux mille des leurs ſur la place ſans compter un nombre encore plus grand qui demeurerent priſonniers. Ce Combat ſe donna preſque ſous les murailles de la Ville, ſur leſquelles la plûpart des habitans, qui y étoient accourus, pour être les ſpectateurs de la Victoire de leurs Compagnons , eurent la honte & le déplaiſir d'être les témoins de leur défaite. Cette rencontre fut d'autant plus avantageuſe aux Chrêtiens qu'il n'y en eut que deux de tuez & très-peu de bleſſez. Le lieu & l'occaſion de cette Victoire remportée par les Eſpagnols ſur les Maures m'obligent à dire un mot de ce Rocher qui eſt entre Archidona & Antequera & à une égale diſtance de l'une & de l'autre.

XCI. Origine du nom de la Montagne des amoureux.

Un jeune Chrêtien étoit Eſclave à Grenade depuis deux ou trois ans , ſa bonne mine , ſa douceur , ſon eſprit , ſon adreſſe , ſes ſoins , ſon application , & ſes autres bonnes qualitez lui acquirent tellement l'affection & la confiance de ſon

maître

maître que celui-ci se reposa sur son esclave de tout le soin de ses affaires, & qu'il disposoit de toutes choses dans la maison comme s'il en eût été le veritable maître. Une des filles du Maure qui voyoit tous les jours ce jeune Chrêtien, fut si charmée des belles qualitez qu'elle remarquoit en sa personne, & sur tout de sa beauté & de son air, qu'elle en devint passionnément amoureuse ; elle étoit elle-même fort belle, mais il leur étoit très-difficile de se voir & de s'entretenir comme ils l'auroient souhaité, sur tout parmi une nation où les femmes sont si retenuës ; la fille ne put pas cacher long-tems sa passion, le jeune homme s'en apperçût, il devint à son tour amoureux de cette fille, l'un & l'autre étoit fort attentif à ne donner au pere aucun sujet de soupçon, il leur en eût coûté la vie. An de N. S. 1410.

Ils resolurent tous deux de s'enfuir sur les terres des Chrêtiens, pour mettre leur passion en liberté ; cette action étoit moins reprehensible dans le jeune esclave qui se sauvoit parmi les siens, que dans la jeune Mahometane, qui quittoit son pays & ses proches pour passer dans une terre étrangere. Rien ne pouvoit justifier cette démarche imprudente que le désir d'embrasser la Religion Chrêtienne ; il n'est pas à croire qu'ils se proposassent un si noble motif. S'étant échappez, ils prirent un chemin écarté pour n'être pas poursuivis, enfin ils arriverent au bas du Rocher dont nous venons de parler ; la fille qui étoit lasse & fatiguée s'y assit pour se reposer : aussitôt elle apperçoit son pere suivi d'un grand nombre de Cavaliers qui accouroient à toutes brides ; à cette vûë l'un & l'autre sont saisis de crainte : mais que faire dans cette conjoncture ? de quel côté se tourner ? quel conseil ? quel parti prendre ? quelle douleur pour ces Amans de voir les esperances agréables, dont ils se flattoient, en un moment évanoüies, & tous leurs projets renversez : enfin leur seule ressource c'est de se sauver en grimpant sur le sommet de ce Rocher escarpé, mais encore ressource assez incertaine.

Le pere avec des yeux étincellans de colere commande à sa fille & à l'esclave de descendre promptement, & les menace l'un & l'autre de leur faire souffrir les plus cruels supplices, & la mort la plus honteuse s'ils n'obéïssent à l'heure même. Les Cavaliers qui avoient accompagné le pere les exhorte à ne pas differer davantage, &

An de N.S. 1410. à venir se jetter aux pieds du pere pour fléchir son corroux; les deux Amans refusant de se rendre à ces exhortations. Les Maures mirent pied à terre & se mettent en devoir de grimper eux-mêmes sur le Rocher; mais le jeune homme voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour lui & pour la fille qu'il avoit enlevée, se resolut à défendre l'accès du Rocher à coup de pierres & de pieux, dans le desespoir ou il étoit tout ce qui se trouva sous sa main lui tint lieu d'armes, pour écarter les assaillans.

Le Maure voyant qu'il n'y avoit pas moyen de grimper sur ce Roc inaccessible, & de retirer sa fille des mains de l'esclave, envoye chercher dans les Villages voisins des Archers; pour les effrayer ou les percer à coup des fléches. Ces deux Amans infortunez voyans leur perte inévitable, s'ils tomboient entre les mains de ce pere irrité, resolurent de se délivrer par une mort genereuse, d'une mort encore plus cruelle & plus honteuse qui les attendoit. Il seroit inutile de rapporter ici les paroles tendres qu'ils se dirent l'un à l'autre, en déplorant leurs malheureux sort; après s'être animez l'un & l'autre à mourir constamment, ils s'embrasserent & s'étans serrez étroitement ils se précipeterent du haut du Rocher en bas, & vinrent tomber morts aux pieds du pere, qui fut témoin de ce triste spectacle. Ainsi ces deux Amans expirerent avant même que d'être arrivez au pied de la Montagne. Les Cavaliers qui furent les témoins & les spectateurs de la mort de ces deux jeunes personnes en furent touchez, & ne purent refuser leurs larmes au malheur de ces deux Amans, dont l'amour ne finit qu'avec la vie: ce fût en même tems un sujet de rage & de dépit pour le pere;on les enterra tous deux au même lieu où ils étoient tombez morts. Exemple merveilleux d'une constance de l'amour, qui seroit digne de nos éloges, si elle eût eu la Religion & la vertu, & non pas une honteuse passion pour objet.

XCII. Continuation du Siége d'Antequera.

Pour revenir au Siége d'Antequera; les Maures ayant été battus à Archidona, comme nous l'avons dit, les Chrêtiens animez par ce succès qui ôtoit toute ressource, & toute esperance de secours aux Assiegez, pousserent le Siége avec encore plus de chaleur; ils firent dresser de nouvelles batteries, & recommencerent les attaques avec plus de furie, ils avoient fait brêche de tous côtez, & déja on se disposoit à donner l'as-

An de N. S. 1410.

faut ; mais les Assiégez devenus plus opiniâtres & resolus de s'ensevelir sous les ruines de leur Ville, travailloient sans interruption à la conservation de leur Place ; ils réparoient les brêches, faisoient de nouveaux retranchemens pour se défendre pied à pied, & souvent dans une nuit ils rétablissoient tout ce que les ennemis avoient ruiné pendant le jour.

On force la Ville.

Cependant l'Infant D. Ferdinand qui anime tout par sa présence & par son exemple, allant reconnoître la Place de plus près, apperçoit que le haut d'une certaine tour avoit été renversée par son Artillerie, il prend la resolution de faire un dernier effort, & d'attaquer la Place par cet endroit, il fait tout préparer pour l'assaut ; les Soldats irritez de la resistance opiniâtre des Assiégez plantent les eschelles ; on escalade la Place, ni le danger ni la difficulté ne les étonne ; les habitans ont beau accourir sur la brêche pour s'opposer aux Assiégeans, ils sont obligez de plier & de ceder à la valeur des Chrêtiens qui entrent dans la Place, & forcent les Infidéles de se retirer avec précipitation & en désordre dans le Château, resolus de s'y défendre jusqu'à la derniere extrêmité, ou de ne se rendre qu'à des conditions honorables & avantageuses.

Contestation entre les Soldats sur celui qui avoit monté le premier sur la brêche.

Le lendemain il s'éleva une dispute entre nos Soldats sur celui qui le premier étoit monté sur la muraille & avoit arboré le drapeau : plusieurs prétendoient à cet honneur, la dispute même commençoit déja à s'échauffer, parce que chacun des prétendans avoit son parti, & un grand nombre de parens ou d'amis qui le soûtenoient. On craignoit enfin qu'il ne s'élevât quelque émeute dans l'Armée dont l'Ennemi auroit pû profiter. L'Infant prit le parti de nommer des Arbitres & des Juges pour terminer la querelle. Ceux-ci après avoir tout examiné, & écouté les témoins, prononcerent que Guttiere de Torrez, Sanche, Gonzale, Serva, Chiririno & Baëça pouvoient également prétendre à cet honneur ; mais que Juan de Biscaye qui avoit été tué sur le haut de la tour, les avoit tous précedé, & avoit paru le premier sur la muraille, que Juan de Saint Vincent l'avoit suivi de près, & qu'on ne pouvoit lui refuser la recompense duë à sa valeur. L'Infant leur donna à tous de grandes éloges & les récompensa liberalement à la tête de son Armée. La generosité de Ferdinand appaisa les differens, chacun ne pensa plus qu'à

An de N. S. 1410.

profiter de la Victoire. Les ennemis de leur côté en perdant cette importante Place, commencerent à perdre les esperances pouvoir quelque jour se relever.

Le Château se rend.

Antequera fut prise le 16. de Septembre; ceux qui s'étoient retiré dans le Château, voyant qu'il n'y avoit plus de secours à esperer, & commençant déja à manquer de vivres & de munitions prirent le parti de se rendre au bout de huit jours; mais à condition qu'ils auroient la permission de sortir avec armes & bagages, & d'emporter leurs effets. Les Chrêtiens observerent exactement les articles de la capitulation, & les Maures se retirerent à Archidona.

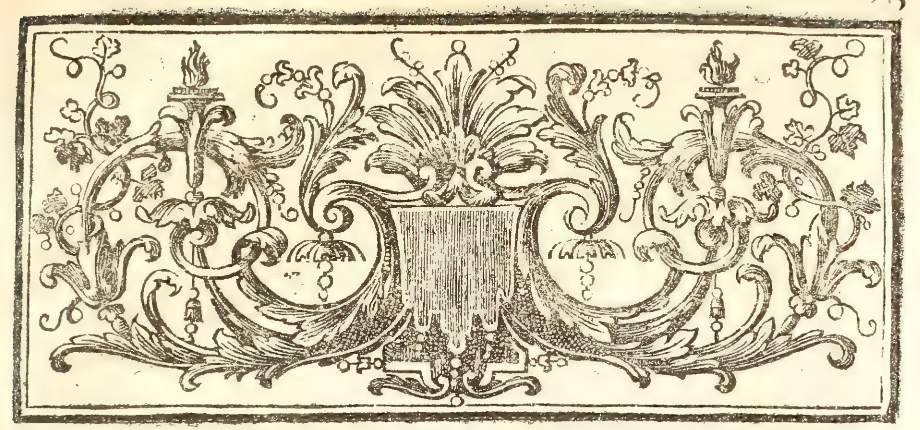
Actions de graces pour la prise de cette Place.

Les Chrêtiens se voyant maîtres de la Ville & du Château, firent une Procession solemnelle en action de graces de la Victoire qu'ils avoient remportée auprès d'Archidona, & de la Conquête qu'ils venoient de faire. On purifia la grande Mosquée du Château, & on la bénit pour servir desormais d'Eglise; on nomma D. Rodrigue de Narvaez pour commander dans la Ville & dans le Château; le nouveau Gouverneur prêta serment de fidélité au Roi de Castille.

L'Armée se retire à Seville.

La prise d'Antequera fut très-avantageuse aux Chrêtiens, qui se rendirent ensuite maîtres de plusieurs autres Places ou Châteaux aux environs; & les Troupes s'étant partagées en divers détachemens se disperserenr & s'étendirent bien avant dans le pays, réduisant tout en cendres. Enfin la saison étant fort avancée, & l'hyver qui s'approchoit, ne permettant plus de tenir la campagne, l'Armée prit la route de Seville, où elle entra comme en triomphe, avec de grandes démonstrations de joye, & l'applaudissement universel de tous les peuples.

Fin du dix-neuviéme Livre.



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGTIEME.

An de N. S. 1410.

I.

Deplorable état où se trouve la Chrêtienté.



OUS entrons maintenant dans des tems difficiles & fâcheux ; nous n'allons plus voir sur la Scene que troubles, que factions, que cabales, que meurtres. La paix même qui devroit ramener la joye & l'abondance ne servira qu'à couvrir les plus noires trahisons, & qu'à inonder la terre de sang ; ce n'est pas l'Espagne seule, mais toutes les Provinces & tous les Royaumes de la Chrêtienté qui vont devenir le joüet de la jalousie & de l'ambition des Grands ; les Guerres Civiles & étrangeres vont s'allumer de toutes parts au dedans & au dehors ; en un mot toute l'Europe se trouvera bientôt en feu ; ni la honte, ni la crainte, ni l'honneur, ni la conscience, ni la Religion qui devroient contenir les hommes dans le devoir, ne seront capables ni d'éteindre la passion des Souverains, ni de fixer la fidelité des Sujets, ni de reprimer la brutalité des peuples : on verra dans la fureur des armes les Villes réduites en cendres ; les Provinces entieres désolées par le fer & par le

An de N. S. 1410.

feu. Les Campagnes desertes & incultes ; les plus augustes cérémonies de la Religion prophanées ; le Culte divin méprisé, & presque entierement aboli. on verra les peuples aigris par le Demon de la discorde se faire une Guerre cruelle, les uns aux autres déchirer le sein de leur patrie ; rompre tous les liens de la societé civile ; fouler aux pieds les loix les plus sacrées de la nature ; l'on ne verra plus enfin qu'un tissu des plus affreux malheurs, que nouvelles revolutions, que bouleversement d'Etats, & tout le Christianisme à la veille d'être enseveli dans un funeste naufrage : soit que ce soit l'effet d'une maligne constellation ou pour parler d'une maniere plus chrêtienne, une preuve évidente de la juste colere du Ciel, & une punition visible ; mais trop legere encore des crimes énormes dont les Chrêtiens faisoient gloire.

Le Schisme continue.

L'Italie se trouvoit déchirée par le Schisme scandaleux qui duroit depuis tant d'années & par l'ambition démesurée de trois Papes, qui prétendoient également à la Chaire de saint Pierre; l'Allemagne étoit deshonorée par la foiblesse des Empereurs d'Occident, qui au lieu de remedier aux maux de l'Eglise, comme ils y étoient obligez par leur rang, ne servoient qu'à les fomenter par leur lâche indolence. D'un côté Ladislas Roi de Naples avoit pris les armes en faveur du Pape Gregoire XII. & faisoit trembler toute l'Italie. D'un autre côté Loüis Duc d'Anjou à la sollicitation du Pape d'Avignon dont il avoit embrassé l'obédience, se mettoit en devoir de s'opposer aux entreprises de Ladislas. La Lombardie n'étoit pas plus tranquille ; Galeas Viscomti Duc de Milan, uniquement attentif à ses interêts particuliers & à l'aggrandissement de ses Etats, ne pensoit qu'à profiter de l'occasion que lui fournissoient ces divisions pour reculer ses frontieres, & étendre sa domination ; il avoit trouvé moyen de s'emparer de Boulogne, & de son territoire un des meilleurs & des plus fertiles de toute l'Italie. Cette entreprise qui lui avoit heureusement réüssi, n'avoit servi qu'à irriter son ambition, & qu'à lui inspirer le dessein de se rendre maître de toutes les autres Villes libres de Lombardie.

Troubles en Allemagne par l'hérésie de Wiclef.

Par la mort de l'Empereur Albert, décedé le 1. jour de Juin, la Vacance de l'Empire d'Allemagne ne faisoit que servir de prétexte & de matiere à de nouveaux desordres ; la foiblesse & les débauches de Venceslas, autrefois Empereur &

alors seulement Roi de Boheme, facilitoit à la nouvelle hérefie de Wiclef, les moyens de se glisser dans ce Royaume où elle commençoit déja à faire de grands ravages, sous la conduite de Jean Hus & de Jerôme de Prague, les principaux chefs de cette pernicieuse Secte ; elle y faisoit tous les jours de nouveaux progrès. L'Ancienne Religion étoit presque abolie, & il y avoit à craindre que cette Héresie après avoir infecté ce Royaume, ne se communiquât comme une peste dans les Etats voisins. An de N. S. 1410.

II. L'Empire d'Orient pas plus tranquile.

L'Empire d'Orient respiroit depuis quelque tems, & commençoit à joüir d'une espece de tranquillité depuis que le grand Tamerlan ayant jetté la terreur dans toute l'Asie, par la force de ses armes & la rapidité de ses conquêtes, avoit soumis à son Empire un grand nombre de nations, & humilié l'orguëil des Turcs ; mais ce repos dura peu. Les Turcs s'étant relevez par la retraite de Tamerlan dans ses Etats, & ensuite par sa mort passerent le Bosphore de Thrace avec une Armée formidable, dans l'esperance de se rendre maîtres de toute l'Europe, ou au moins de conquerir l'Empire des Grecs.

L'Empereur Paleologue passe en France.

Emmanuel Paleologue, Empereur de Constantinople prévoyant l'orage dont toute la Chrêtienté étoit menacée, ne doutoit pas que la foudre ne vint tomber sur sa tête, & s'attendoit à être la premiere Victime de l'ambition des Infidéles, dans le cruel embarras où il se trouvoit, il prit la resolution de passer à Venise & de là en France, pour solliciter auprès de ces deux Puissances quelque secours considerable contre l'ennemi commun, dont il étoit necessaire d'arrêter promptement les progrès ; mais il ne tira pas grand avantage ni de son voyage, ni de ses sollicitations, il ne pût obtenir que de bonnes paroles : foible secours contre un ennemi fier, & qui a les armes en main. La France n'étoit pas en état de lui rien accorder, étant elle-même déchirée par des divisions intestines depuis la funeste mort de Loüis Duc d'Orleans, cruellement assassiné par les ordres de Jean Duc de Bourgogne.

Troubles & divisions en France.

Tout étoit en confusion dans ce Royaume, chacun avoit ses interês & ses pretentions ; on n'entendoit de toutes parts que le bruit des armes ; le feu de la Guerre Civile étoit allumé dans toutes les Provinces ; jamais on ne vit tems plus déplorable & la France exposée à de plus terribles malheurs :

An de N. S. 1410. ce n'étoit tous les jours que revoltes, que séditions. Le peuple de Paris divisé en deux factions opposées, prenoient souvent les armes pour s'entredétruire. Les Bouchers naturellement crüels & accoûtumez au sang, corrompus par les largesses du Duc de Bourgogne s'étoient déclarez pour ce Prince, contre la faction d'Orleans. Quoyque le Roi eût dans sa maladie quelques bons intervalles, il n'avoit cependant ni assez de forces ni assez de santé pour remedier à ces desordres, que sa triste situation ne faisoit qu'augmenter. Les Anglois attentifs à profiter des divisions de leurs voisins, ne laissoient pas échaper l'occasion: ils étoient entrez en armes dans la France; ils faisoient des courses dans les Provinces voisines de la mer, avec plus d'effort & plus d'apparence de reussir que jamais.

III. Troubles en Arragon & en Sardaigne.

Les affaires d'Arragon ne paroissoient pas dans une meilleure situation: après la mort du Roi D. Martin, les peuples ne pouvoient s'accorder sur le choix de son Successeur. La Cour & les Grands étoient partagez; la multitude des Prétendans multiplioit les partis, & malgré les soins & les précautions que les gens bien intentionnez prenoient pour terminer l'affaire à l'amiable, & pour faire juger ce grand procès par les loix, & par l'autorité des Juges nommez, & il y avoit bien à craindre, que chacun n'entreprit de soûtenir son droit par la voye des armes. Ceux qui aspiroient à la Couronne étoient des Princes considerables par leur naissance & leur pouvoir. Le point principal du different étoit de déterminer si dans cette importante succession l'on devoit avoir égard dans la personne des Prétendans, ou à la tige dont chacun d'eux descendoit, ou à celui qui donnoit droit à la succession. Il y eut sur cela bien des assemblées & des conferences, mais qui n'aboutirent à rien; ces broüilleries ne contribuoient pas à rétablir les affaires des Arragonois en Sardaigne. D. Pedro de Torrillas les soûtenoit dans leur décadence comme il pouvoit; mais comme il avoit peu de Troupes & nulle esperance de tirer d'Arragon aucun secours, il y avoit peu d'esperance que son parti pût prévaloir.

Troubles en Sicile.

Les affaires de Sicile étoient à peu près sur le même pied. D. Bernard de Cabrera, après avoir usurpé dans ce Royaume presque toute l'autorité, avoit porté l'insolence jusqu'à tenir la Reine Doüairiere assiégée dans le Château de Syracuse. Le Roi de Navarre informé du danger où se trouvoit cette

cette Princesse sa fille passa par la Catalogne en revenant de France, & arriva à Barcelonne au commencement de l'année 1411. pour menager comme il fit, le retour de la Reine de Sicile; car il representa aux Etats d'Arragon, que puisque cette Princesse n'avoit point d'enfans, il n'étoit pas juste qu'elle se chargeât à ses périls du Gouvernement d'un Roïaume étranger.

IV. Troubles à la Cour de Castille.

En Castille pendant la minorité du jeune Roi D. Juan II. la Reine Catherine sa mere & l'Infant D. Ferdinand son oncle avoient la Regence du Royaume: l'un & l'autre avoient partagé entr'eux les affaires, chacun avoit son district, & si j'ose m'exprimer ainsi son département, projet mal imaginé & mal concerté, & encore plus mal executé, ce qui ne pouvoit manquer d'avoir des suites fâcheuses, d'autant plus que cette Cour étoit remplie de flatteurs malins, de Courtisans jaloux, ambitieux, mal-intentionnez, qui ne manquoient pas de faire sans cesse à la Reine mille rapports au desavantage de l'Infant, & de donner un mauvais tour à ses paroles & à ses actions les plus innocentes pour les broüiller ensemble.

L'Infant fait une Tréve avec les Maures.

Mais la prudence de l'Infant, sa complaisance & son extrême moderation renverserent tous les projets des broüillons; & il trouva toûjours le secret de conserver une intelligence parfaite avec la Regente, ou du moins de dissiper ses défiances: le Royaume lui avoit les dernieres obligations, & tous les Castillans le regardoient comme un pere. L'Heureux succès qu'il eût dans la Guerre contre les Infidéles dont il humilia l'orgueil, donna un nouveau relief à sa gloire. Il conclut à Seville une Tréve de 17. mois avec les Maures, & après avoir reglé les affaires d'Andalousie, il pressa son retour en Castille où sa presence étoit nécessaire.

V. Le Duc de Benavente se sauve de Montréal & après avoir été repris, être renfermé dans le Château d'Almodovar.

On apprehendoit dans ce Royaume quelques nouvelles revoltes, & cette crainte n'étoit pas sans fondement. Depuis que D. Federic Duc de Benavente s'étoit sauvé du Château de Montréal, où il étoit prisonnier depuis plusieurs années, après avoir tué D. Juan Aponté, Gouverneur du Château. L'Infant en fût allarmé, parce qu'il craignoit que ce Prince qui étoit du sang Royal, & qui possedoit de grands biens, ne vînt à troubler la paix; il envoya donc promptement des gens sur tous les chemins, & des ordres sur toutes les Frontieres particulierement du côté de Portugal pour arrêter le Duc, si on le pouvoit surprendre: mais la diligence & les

An de N S. 1411.

soins de l'Infant furent inutiles ; le Duc soit par un pur hazard, soit par la confiance qu'il avoit en l'amitié du Roy de Navarre son beaufrere, se remit sous sa protection ; mais il fût trompé dans ses esperances ; car D. Ferdinand ayant envoyé des Ambassadeurs au Roi de Navarre pour le prier de lui remettre entre les mains le Duc de Benavente ; le Roi le lui accorda, & l'Infant le fit enfermer dans le Château d'Almodovar aux environs de Cordoüe, où il finit ses jours.

VI. Paix en Portugal & le Roi fait bâtir Almerin & ses grandes qualitez.

Il n'y avoit dans toute l'Espagne que le seul Royaume de Portugal qui joüît tranquillement des avantages que procure une longue paix ; elle y avoit ramené l'abondance & les beaux arts. Le nouveau Roi par ses éminentes qualitez & beaucoup d'actions éclatantes avoit reparé le défaut de sa naissance. Il fit bâtir aux Religieux de Saint Dominique un superbe Monastere à Aljubarrota, auquel il donna le nom *de la Victoire*, pour servir à la posterité d'un monument éternel de la celebre Bataille qu'il avoit gagnée en ce même endroit sur les Castillans. Il fit bâtir la Ville d'Almerin sur les bords du Tage ; le beau Palais de Sintra est encore un de ses ouvrages, sans compter un grand nombre de somptueux édifices publics que l'on voit en divers endroits de son Royaume. Il fit toûjours paroître un grand zele pour la justice & une extrême vigueur à réprimer les desordres, à contenir les Grands dans le devoir, à maintenir la paix parmi les petits, & à entretenir une parfaite correspondance entre les membres de l'Etat : il étoit si ennemi de la violence & si rigide observateur des loix qu'il fit arracher de l'Eglise D. Ferdinand Alphonse de Santaren son grand Chambellan, & qu'il le fit brûler pour avoir corrompu Beatrix de Castro, une des filles de la Reine ; la complice du crime fut elle-même chassée du Palais.

Les Portugais passent en Afrique.

Les Portugais sous le regne de ce grand Prince s'éleverent à un si haut dégré de puissance, qu'ils resolurent d'entreprendre de nouvelles conquêtes & de passer en Afrique. Entreprise glorieuse & qui leur fraya le chemin au comble de grandeur & de gloire où ils arriverent depuis.

Continuation du Schisme.

Voilà quelle étoit la situation de tous les Etats de l'Europe. Les fidéles en suspens attendoient quelle seroit la fin du Schisme : mais l'Espagne paroissoit beaucoup plus intriguée & plus inquiéte sur la succession à la Couronne d'Arragon : cette affaire se traitoit avec chaleur, & l'issue tenoit tous les Espagnols attentifs sur le sort des Concurrens.

Les Catalans, les Arragonois, & ceux de Valence qui composent la Couronne d'Arragon convoquerent chacun à part les Etats de leurs Provinces, afin de déliberer sur les mesures qu'il falloit prendre pour regler la succession du Royaume. Les sentimens & les inclinations de ces trois nations ne s'accordoient pas, comme il ne manque presque jamais d'arriver dans ces sortes de rencontres. Il y avoit differentes factions, chacun des Concurrens avoit son parti & ses amis; & chaque parti vouloit faire tomber la Couronne sur la tête de celui dont il esperoit tirer de plus grands avantages. Tous avoient leurs vûes & leurs interêts particuliers auxquels ils étoient beaucoup plus sensibles qu'au bien commun & à la gloire du Royaume.

An de N.S. 1411.
VII.
Contestations en Arragon sur la succession du Royaume.

La plus grande partie des Catalans se déclaroient ouvertement pour le Comte d'Urgel, mais entr'autres *les Cardones* & *les Moncades*, deux des plus grande Maisons de la Province, avoient pris la résolution de l'élever sur le Trône à quelque prix que ce fut. Ce Comte ne manquoit pas même de Partisans parmi les Arragonois. Les Seigneurs *d'Alagon* & *de Luna*, s'étoient unis avec les Cardones & les Moncades en sa faveur, & D. Antoine de Luna pour venir plus aisément à bout de son dessein, fit assassiner auprès d'Almunia D. Garcie d'Heredia, Archevêque de Sarragosse, qui paroissoit le plus opposé au Comte d'Urgel, & le plus capable par son credit & par ses intrigues de faire échoüer les prétentions du Comte.

Les Catalans sont pour le Comte d'Urgel.

Cette avanture fit un grand éclat, & ce crime parut si noir que tout le monde en eut horreur. On excommunia le coupable, & cet assassinat bien loin d'avancer les affaires du Comte ne servit qu'à les reculer. Comme on ne pouvoit se persuader que ce crime se fût fait sans sa participation, la plûpart avoient horreur de reconnoître pour Roi un homme qui vouloit monter sur le Trône par des voyes si abominables, & cimenter sa Couronne par le sang d'un des premiers Prélats du Royaume. Toute la Noblesse d'Arragon prit les armes, les uns pour vanger la mort de l'Archevêque, les autres pour proteger & défendre l'assassin. Il étoit necessaire pour couper tout d'un coup la racine aux malheurs dont l'on étoit ménacé, de terminer au plûtôt une affaire capable de mettre tout le Royaume en feu; d'ailleurs on craignoit la Guerre du côté de la France & de la Castille. Ces deux nations faisoient

Assassinat de l'Evêque de Sarragosse, source des divisions d'Arragon.

An de N. S 1412.

avancer des Troupes sur les Frontieres pour soutenir leurs droits. Le Duc d'Anjou & l'Infant de Castille qui avoient chacun leurs prétentions ; paroissoient l'un & l'autre resolus d'employer la force si on ne leur cedoit de bonne grace la Couronne.

VIII.
Les Etats d'Arragon de Catalogne & de Valence conviennent de nommer neuf Juges pour décider le procès de la succession.

Les trois Provinces nommerent des Députez pour s'assembler & pour conferer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans ces conjonctures embarrassantes. Il y eut bien des contestations de part & d'autre ; & l'on perdit bien du tems à déliberer. Enfin après bien des conferences on convint que l'on nommeroit neuf Arbitres ou Juges, trois de chaque nation ; que ces Députez s'assembleroient au Château de Caspé en Arragon, pour écouter les parties & examiner les raisons que chacun des Prétendans allegueroit, qu'ensuite ils auroient l'autorité de décider, & que l'on seroit obligé de s'en tenir à leur Sentence ; mais pour être reconnu Roi il faudroit avoir au moins six voix, & dans ce nombre une de chaque nation.

Noms de neuf Juges.

Après que l'affaire eut été ainsi reglée, les Etats d'Arragon nommerent pour leur Province D. Dominique, Evêque d'Huesca, D. François d'Aranda, & D. Berenger de Bardax. Les Catalans choisirent D. Sagarriga, Archevêque de Tarragone, D. Guillaume de Valseca, & D. Bernard Gualbé. Ceux de Valence envoyerent Vincent Ferrier de l'Ordre de Saint Dominique, illustre pour la sainteté de sa vie & son zele Apostolique. Son frere Boniface Ferrier, Chartreux, auquel on donna pour Collegue D. Pierre Bertrand. Resolution extraordinaire dont les Siécles passez ne nous avoient pas encore fourni d'exemples, & qui n'en trouvera peut-être jamais dans les Siécles à venir. Car vit-on rien de plus surprenant que de laisser entre les mains d'un petit nombre de personnes le pouvoir de disposer à leur gré d'une Couronne.

IX.
Ils s'assemblent & citent les Prétendans à paroître.

Dès que les Juges furent nommez par les Etats de leur Province, ils se rendirent au lieu destiné pour les Conferences ; la premiere chose qu'ils firent fut d'expedier incessamment des Lettres circulaires, par lesquelles ils citoient les Prétendans à la Couronne d'Arragon, pour comparoître devant eux, avec une déclaration qu'ils seront regardez comme déchû de leurs droits & de leurs demandes s'ils ne comparoissoient pas au jour préfix, ou en personne ou par Procureurs. Quelques-uns y vinrent, d'autres se contenterent d'y envoyer

des Députez pour soutenir leurs prétentions & ménager leurs interêts. An de N. S. 1411.

L'Infant & le Comte d'Urgel envoyent à Caspé leurs Procureurs.

D. Ferdinand de Castille envoya D. Diegue Lopez de Zuniga, Seigneur de Bejar & D. Sanche de Rojas, Evêque de Palence. On dit que pour récompenser le zele de ce Prélat & les services qu'il rendit à l'Infant, dans cette rencontre & dans plusieurs autres; ce Prince étant enfin monté sur le Trône d'Arragon, donna à l'Eglise de Palence le Comté de Pernia, que possedent encore aujourd'huy les Evêques de successeurs D. Sanche. D. Ximenez, alors Evêque de Malte, qui avoit été auparavant Religieux de l'Ordre de S. François, se rendit à Caspé pour le Comte d'Urgel, dont il avoit toute la confiance; à mesure que les Députez des Prétendans se rendoient au lieu des Conferences, on les obligeoit de jurer qu'ils s'en tiendroient à la décision des Arbitres. Loüis Duc d'Anjou ne voulut pas comparoître, soit qu'il ne comptât pas beaucoup sur la bonté de sa cause, soit qu'il fut resolu de la faire valoir par la voye des armes; cependant il recusa quatre des Juges nommez comme lui étant suspects de partialité.

On ne parle point du jeune Comte de Luna & du Duc de Gandie.

On ne fit nulle mention de D. Federic, Comte de Luna, son bas âge, le petit nombre de ses Partisans & leur peu de credit, mais sur tout le défaut de sa naissance, car il étoit fils naturel de D. Martin, Roi de Sicile, empêcherent que l'on ne pensât à lui, & les Juges ne crurent pas devoir ternir l'ancien lustre des Rois d'Arragon en leur donnant pour successeur une personne dont la naissance auroit quelque chose de honteux. D. Alphonse d'Arragon Duc de Gandie, étant mort dans le tems que l'affaire étoit sur le tapis, on n'eut point d'égard à D. Alphonse son fils, & à D. Juan Comte de Prades son frere, parce qu'ils étoient dans un dégré de parenté beaucoup plus éloigné des derniers Rois d'Arragon, que les autres Concurrens.

X. Raisons du Comte d'Urgel.

Il ne restoit donc plus proprement que le Comte d'Urgel, & D. Ferdinand de Castille, sur qui pût tomber le choix. L'un & l'autre esperoient l'emporter; mais ils prenoient des routes bien differentes pour gagner un Procès où il ne s'agissoit de rien de moins que d'une Couronne. Ceux qui étoient chargez d'appuyer les prétentions du Comte d'Urgel, alleguoient que suivant les loix fondamentales du Royaume & les an-

An de N. S. 1411.

ciennes Coûtumes observées de tout tems, les femmes devoient être exclues de la Couronne d'Arragon, que l'unique source des Guerres qui avoient mis le Royaume d'Arragon à deux doigts de sa perte, étoit que D. Pedre avoit voulu laisser Constance sa fille héritiere de sa Couronne ; qu'après la mort de D. Juan, on avoit exclus les deux Infantes, Jeanne & Yolande ses filles, comme incapables de monter sur le Trône de leurs peres ; que cette regle avoit été observée, & regardée comme la loi fondamentale de l'Etat, qu'il n'étoit pas juste d'abolir une coûtume bien établie, qu'il seroit ridicule de rappeller des exemples oubliez, & abolis par d'autres plus recens. Que si les femmes devoient être exclues de la succession du Royaume d'Arragon ; ce seroit une injustice manifeste d'y vouloir admettre leurs enfans, parce qu'elles n'ont pû leur donner plus de droit à la Couronne qu'elles n'y en auroient si elles étoient en vie. Enfin que D. Martin Roi d'Arragon, ayant nommé sur la fin de ses jours le Comte d'Urgel, pour son Connétable & pour Regent du Royaume, ne pouvoit pas donner une marque plus évidente de sa derniere volonté & du sentiment où il étoit, qu'après sa mort la Couronne d'Arragon appartenoit au Comte qui devoit lui succeder préferablement à tout autre. Voilà qu'elles étoient les raisons sur lesquelles ce Prince appuyoit ses prétentions.

Les raisons de l'Infant de Castille.

Les Procureurs de l'Infant D. Ferdinand suivant les instructions que leur avoit données D. Vincent Arias, Evêque de Plasencia, qui passoit en ce tems-là pour le plus sçavant Jurisconsulte d'Espagne : sans s'arrêter au droit que l'Infant pouvoit avoir à la Couronne d'Arragon du côté des femmes, parce qu'ils regarderent ce droit comme trop foible, prirent une autre route, & prétendirent que l'on devoit hériter du Royaume par ce que l'on appelle *le droit du sang* ; qu'ainsi lorsque la ligne directe des héritiers vient à manquer, & que par-là on est obligé d'appeller à la succession les parens qui ne sont qu'en ligne collaterale. Entre ceux-ci, supposé qu'ils soient au même dégré de consanguinité, on doit avoir égard au sexe, & à l'âge, de façon que les hommes doivent l'emporter sur les femmes, & les plus âgez sur les plus jeunes, sans se mettre nullement en peine du tronc ou de la tige d'où ils descendent ; que cette regle est conforme au Droit Commun, & en particulier à la Coûtume d'Arra-

gon observée de tout tems dans le Royaume ; que pour cette raison D. Alphonse petit-fils de D. Ramire, avoit hérité de la Couronne de son ayeul, que le Testament du même Roi D. Alphonse, qui appelle les filles à la succession du Royaume d'Arragon, au défaut d'hoirs mâles, avoit été regardé par les plus celebres Jurisconsultes comme invalide & de nulle autorité ; qu'à la vérité il n'étoit nullement raisonnable de préferer des parens collateraux dans un dégré plus éloigné, sous prétexte qu'ils se trouvent dans la ligne masculine à ceux qui sont aussi-bien qu'eux du sang Royal, & qui ont encore l'avantage de se trouver dans un dégré plus proche de consanguinité, sur tout dans la succession d'un Royaume qui demande de grandes qualitez pour veiller au bien des peuples & à l'honneur de la Majeste Royalle, pourvû qu'elles se rencontrent dans celui qui est le plus proche parent ; mais parce que cette difficulté a été très-souvent agitée, & que peut-être nous serons obligez d'en parler encore quelquefois dans d'autres occurrences. Je crois qu'il ne sera pas hors de propos de traiter ici en peu de mots du droit de la succession des Couronnes entre les parens collateraux, surquoi il est fondé & comment l'on doit l'appeller. An de N. S. 1411.

XI. Question sur le droit de succeder aux Couronnes.

Il n'est pas aisé de décider sur le droit de succession parmi les Souverains ; c'est une question bien délicate & bien épineuse, elle est remplie d'un si grand nombre de difficultez, que les plus grands genies après avoir employé beaucoup de tems à la résoudre, ne peuvent encor se glorifier d'y avoir parfaitement réüssi. Nous toucherons ici en peu de mots les points principaux qui regardent cette fameuse question ; Nous proposerons les plus fortes raisons de part & d'autre, & nous laisserons le reste aux Jurisconsultes.

Le Gouvernement Monarchique préferable à tous les autres.

Il est certain que le Gouvernement Monarchique est préferable à tous les autres. Rien n'est plus conforme aux loix immuables de la nature qui ne reconnoît point plusieurs premiers moteurs, ni plusieurs souverains Maîtres de cet Univers. C'est aussi sur ce modéle que se sont reglez les premiers hommes ; comme ils étoient plus proches de leur principe & de l'origine du monde, leurs lumieres étoient plus pures. La coûtume & l'exemple n'avoient point encore formé de préjugez dans leur esprit ; leur raison éclairée par un rayon de la divinité des mains de laquelle ils ne faisoient pour ainsi dire

An de N. S. 1421. que de sortir, leur faisoit connoître plus clairement la verité, & démêler ce que demandoit la nature toute seule dégagée de toutes les idées étrangeres. Le tems, la corruption & la malice des hommes séduits par leurs passions, ont dans la suite inventé & introduit les auttes formes de Gouvernement. C'est de là qu'est venue cette celebre maxime d'un Ancien. *Il n'est pas avantageux que l'autorité souveraine soit partagée entre plusieurs; il faut qu'il n'y ait qu'un seul Roi.*

Homere Iliad. 2.

Origine des Monarchies.

Au commencement (1) du monde quand tous les hommes vivoient dans une entiere indépendance & sans reconnoître ni chef ni maître, la nécessité de se défendre contre la violence, & de se mettre à couvert de l'injustice, & de l'usurpation commença de réünir les familles, de former des Villes & des Nations, animez tous par les mêmes interêts, ils choisirent des chefs pour les gouverner & pour les conduire contre ceux qui voudroient attenter à leur liberté & à leur vie. D'abord ils mirent à leur tête ceux qui par leur âge, leur sagesse, leur experience & leur vertu étoient les plus distinguez parmi eux.

S'il est à propos que les Monarchies soient electives ou héreditaires.

On douta dans la suite s'il ne seroit pas plus à propos & plus avantageux pour les peuples après la mort du Prince qu'ils avoient élu de lui donner pour successeur ses enfans, & ses parens les plus proches, ou bien de choisir de nouveau parmi tout le reste du peuple celui qui devoit commander aux autres. On a conservé long-tems cette derniere methode; & la plûpart des nations n'ont jamais voulu permettre que les Royaumes & l'autorité souveraine devinssent héreditaires, s'étant toûjours reservé la liberté de choisir leurs maîtres & leurs Rois dans la crainte que le pouvoir absolu, établi pour le bien commun, ne dégenerât enfin en tyrannie. Ils sçavoient que les enfans n'héritent pas toûjours de la vertu de leurs peres, & que les enfans des Souverains en particulier amollis par les délices, & par l'impunité, ne se mettent pas souvent fort en peine de ressembler à ceux dont ils ont reçû la vie, plus jaloux de succeder à leur autorité que d'imiter leurs vertus.

(1) En quel tems est-ce que les choses furent ainsi reglées? car durant 900 ans & plus que vécut Adam il fut le maître de tout ce que l'Ecriture sainte appelle les enfans de Dieu. Dans chaque famille, le pere étoit soumis à Adam, & les enfans chacun à son pere; c'étoit proprement un empire paternel. Pour Caïn & ses descendans la crainte assujettissoit les moins méchans aux plus violens & plus malins. Ainsi cette indépendance, dont on parle ici, est un état imaginaire.

Les

An de N.S. 1411.

XII.
La Monarchie des Goths elective en Espagne.

Les Goths observerent la coûtume des élections tant que dura leur empire en Espagne ; mais après le renversement de leur Monarchie, le tems qui détruit toutes choses, apporta un grand changement dans les usages. Cette Coûtume s'abolit aussi-bien que la plûpart des autres loix. Le Royaume cessa d'être électif, & devint héreditaire, comme dans presque tous les Etats de l'Europe. Les peuples accoûtumez à flatter leurs Souverains furent les premiers à se soumettre à toutes leurs volontez, ils se persuaderent parce qu'ils le désiroient, que les enfans de leurs Rois se sentiroient de la Noblesse de leur sang, & qu'après avoir été formez dans un lieu qui devoit être une école de Heros, ils marcheroient sur les traces de leurs ancêtres, l'esperance des peuples fut souvent trompée, & l'on a vû de mauvais Rois parvenus par cette route à l'autorité souveraine.

Avantages des Monarchies héreditaires.

Mais ce malheur étoit récompensé par un grand nombre d'avantages, qui se rencontrent dans les successions héreditaires. La soumission & le respect si necessaires pour le bien & la conservation d'un Etat se conservent mieux dans les peuples à l'égard de ceux qui ne comptent pour pere & pour ancêtres que des Rois, qu'envers ceux qui de simples particuliers se trouvent tout-à-coup élevez sur la tête des autres. Les hommes se gouvernent plus souvent par cette haute idée, & un Prince ne peut long-tems se maintenir ni conserver l'autorité nécessaire à l'élevation de son rang, si ses Sujets n'ont pour lui la veneration & l'obéïssance qu'ils lui doivent. D'ailleurs c'est une chose très-naturelle aux hommes de supporter plus aisément un Roi qui a hérité du Royaume de ses ancêtres, quand même ce Prince n'auroit pas toutes les qualitez nécessaires pour regner, qu'un nouveau Souverain qui ne tient sa Couronne & son autorité que du suffrage des peuples, quand même il auroit plus de merite : mais ce qui est d'une plus grande conséquence, & à quoy l'on doit faire plus d'attention. C'est que dans les Royaumes héreditaires on conserve toûjours une même forme de gouvernement ; & comme la Republique subsiste toûjours, il est aussi à propos que la maniere de la gouverner se perpetue. Celui qui regarde la Couronne comme son propre bien, & le patrimoine qu'il doit laisser à ses enfans, s'applique avec beaucoup plus de soin à la gloire de l'Etat & à l'avantage des peuples, que

An de N. S. 1411.

celui qui n'eſt maître que pour un tems limité & qui ne peut tranſmettre ſes droits à ſes enfans. Enfin il me ſemble qu'il n'eſt nullement poſſible d'éviter par une autre voye les troubles, les revolutions, les orages, les renverſemens qui ſont preſque toûjours les ſuites malheureuſes & néceſſaires des interregnes.

Mais temperées par les Loix.

Voilà les raiſons ſur leſquelles on appuye la ſucceſſion héreditaire des Couronnes reçuë maintenant preſque par toutes les Nations du monde ; mais pour empêcher les nouveaux changemens qu'on pourroit apporter à ce qui a été une fois établi dans la regle des ſucceſſions. Les peuples ont crû devoir ſe précautionner par de certaines Loix qu'il n'eſt pas permis aux Princes ni d'abolir ni de changer, puiſqu'ils n'ont reçû de leurs Sujets l'autorité ſouveraine qu'à ces conditions.

Diverſes ſortes de Loix.

Ces Loix ſont de differentes eſpeces, les unes ſont écrites, les autres ne ſubſiſtent que par un uſage appuyé ſur une Tradition immemoriale ; mais ni les unes ni les autres ne ſont pas toûjours ſi claires & ſi évidentes, qu'elles n'ayent ſouvent beſoin d'explication. Il ſe forme tous les jours des doutes & des queſtions ſur le ſens des Loix écrites, & ſur la maniere dont on les doit interprêter. Les uſages anciens s'aboliſſent, les coûtumes changent ſuivant le tems & les conjonctures. Ainſi cette celebre queſtion déja aſſez épineuſe d'elle-même eſt devenue encore plus embroüillée par la diverſité des opinions. Les plus ſçavans Juriſconſultes en voulant l'éclaircir & la réſoudre, n'ont fait que l'obſcurcir davantage, & ils y ont répandu des tenebres ſi épaiſſes qu'il ſera difficile de les diſſiper. Nous ne laiſſerons pas cependant de choiſir & de raporter ici ce qui nous paroîtra de plus ſenſé, de plus fort, & de plus raiſonnable.

Loix de ſucceſſion dans les Etats héreditaires.

C'eſt maintenant un uſage conſtant autoriſé par les Loix, & reçû preſque par tous les peuples, que les enfans héritent de la Couronne & des Etats de leurs peres, & le même uſage veut que l'on préfere les hommes aux femmes, & les aînez aux cadets. La principale difficulté conſiſte à déterminer, ſuppoſé que le fils aîné vienne à mourir avant ſon pere, & laiſſe après lui des enfans, lequel doit ſucceder au Royaume ; ſi c'eſt le petit-fils par le droit de ſon pere qu'il repreſente, ou ſi l'on doit préferer l'oncle au neveu, parce qu'il touche

le Roi son pere dans un dégré plus proche. Nous voyons en Espagne & dans les Royaumes étrangers un grand nombre d'exemples signalez pour l'un & pour l'autre parti : car quelquefois les peuples ont déferé la Couronne aux oncles au préjudice de leurs neveux, bien qu'ils fussent les enfans de l'aîné ; mais très-souvent aussi l'on n'a eu nul égard aux oncles ; l'on a adjugé la succession des Royaumes aux petits-fils après la mort de leur ayeul, & l'on a fait valoir dans leurs personnes le droit de répresentation. Ce dernier parti a toûjours paru plus conforme à la raison, à la justice & aux loix ; & en effet il paroît également dur & injuste que des enfans nez & élevez dans l'esperance de succeder à une Couronne, s'en trouvent tout d'un coup exclus ; & il n'y a ce semble nulle consideration qui doive les dépoüiller d'un droit que leur donne leur naissance. D'ailleurs ne seroit-ce pas une espece de cruauté après le malheur qu'ont eu ces enfans de perdre leur pere, de les accabler encore par une nouvelle disgrace en les desheritant, & en les privant de la succession & du droit paternel ? An de N.S. 1411.

XIII. Lequel des parens collateraux d'un Roi doit lui succeder.

La seconde chose sur laquelle il y a de bien plus grandes difficultez, & où les opinions sont encore plus partagées, c'est de décider quand un Prince vient à mourir sans enfans, ou que tous ceux qu'il avoit eû, sont morts avant lui sans laisser de posterité, lequel de ses parens en ligne collaterale doit lui succeder. Supposons un Roi sans enfans, mais qui a eu des freres & des sœurs, doit-on préferer les enfans des freres aux enfans des sœurs ? si celles-cy sont les aînées, leurs enfans soit garçons soit filles, doivent-ils l'emporter sur ceux des freres, ou doivent-ils succeder à ceux-cy ? doit-on avoir égard au tronc d'où ils descendent, & à la proximité du dégré, ou doit-on les regarder tous de la même maniere qu'on regarderoit leurs peres ou leurs meres s'ils étoient encore en vie? doit-on considerer toutes ces personnes entr'elles de la même maniere que s'ils étoient les enfans de celui qui vient de mourir, sans examiner s'ils en descendent en ligne masculine ou par les femmes, s'ils sont les enfans de l'aîné ou du cadet, pourvû que le dégré de parenté soit égal ? on propose encore si dans ce cas particulier on doit toûjours préferer celui qui est dans un dégré plus éloigné à celui qui est dans un dégré plus proche ; c'est-à-dire si le petit-fils du frere aîné doit l'emporter sur

An de N.S. 1411. ſon oncle & ſur ſa tante, lorſque tous ne ſont que des parens collateraux, & que ni les uns ni les autres ne peuvent ſucceder qu'en cette qualité.

Il eſt certain que dans tous les autres biens où l'on ſuccede par la voye héreditaire, on a tantôt égard à l'un & tantôt à l'autre ſelon la diverſité des cas particuliers: car nous voyons que par la Loi fameuſe *de hæreditate ab inteſtato*, les petits-fils doivent hériter du bien de leur ayeul également avec leurs oncles, c'eſt-à-dire les enfans encore vivans de celui qui vient de mourir, mais de maniere néanmoins que tous ces petits-fils ne repreſentant qu'une ſeule tête, n'ont pas tous enſemble une plus grande part dans les biens de leur ayeul qu'en auroit eu leur pere, s'il vivoit encore. On obſerve la même choſe à l'égard d'un frere qui vient de mourir ſans faire de Teſtament. Il arrive que celui-ci laiſſe un frere en vie, & en même-tems il a des neveux d'un troiſiéme frere qui eſt mort; ces neveux doivent hériter des biens de leur oncle mort, également avec leur oncle qui eſt en vie, mais en quelque nombre que ſoient ces neveux, ils ne font qu'une tête, & comme tous ne répreſentant que leur pere, ils ne doivent avoir dans les biens du défunt que la part qu'y auroit dû avoir leur pere.

Que ſi les petits-fils & les neveux n'héritent pas de la maniere que nous venons de dire avec leurs oncles des biens de leur ayeul, ou d'un autre oncle mort, c'eſt-à-dire que l'ayeul ne laiſſe en mourant que des petits enfans des fils qu'il a eû & qui ſont morts avant lui, ou que l'oncle ne laiſſe que des neveux de differens freres, ou bien s'il arrive qu'il ne ſe trouve pas même des parens que dans un dégré encore plus éloigné; alors la ſucceſſion ſe doit partager également entre ceux qui ſont dans un égal dégré, ſans regarder la tête qu'ils repreſentent, mais ſeulement leurs perſonnes particulieres, & il faut les conſiderer tous comme s'ils étoient les enfans de celui qui eſt mort, & dont ils héritent: éclairciſſons ce fait par un exemple, cinq petits-fils héritent de leur grand'pere, il y en a deux qui ſont d'un de ſes enfans & trois d'un autre, alors on ne doit point partager la ſucceſſion en deux portions, mais l'on en doit faire cinq égales, afin que chacun des petits enfans ait la ſienne. Propoſons encore un autre exemple. Un oncle meurt ſans faire de Teſtament & laiſſe quatre neveux, il y en a

trois qui sont les enfans d'un de ses freres, & le quatriéme neveu est tout seul du troisiéme frere ; les biens du mort ne doivent pas se partager par la moitié, comme si les peres des neveux étoient en vie ; mais on en fera quatre parts dont chaque neveu emportera la sienne.

XIV. Ce que l'on doit considerer dans la succession des Royaumes.

Voilà pour ce qui regarde la succession des particuliers, venons maintenant à celle des Rois & des Royaumes ; quand la branche qui étoit sur le Trône vient à manquer faute de posterité directe, & que les parens de la ligne collaterale doivent être rappellez à la Couronne, il n'est pas aisé de déterminer quel ordre l'on y doit tenir, & la diversité des sentimens qui se rencontre parmi les Jurisconsultes, en rend encore la décision plus embarassante ; néanmoins il faut avoüer que le plus grand nombre & les plus sçavans assurent que (1) dans le second cas l'on doit avoir égard aux personnes & nullement au premier tronc d'où ils sortent. Les raisons dont ils se servent, & les autoritez qu'ils apportent pour appuyer leur sentiment sont en très-grand nombre, & paroissent très-fortes ; il suffit de toucher en peu de mots les principales sources d'où ils les tirent. Les voicy : un Royaume se doit hériter par le droit du sang, ce qui veut dire que les anciennes coûtumes, les usages constamment reçûs, les Loix établies de tout tems, l'affection & le suffrage d'un peuple ou d'une nation particuliere, ayant attaché la possession & la succession de la Couronne à une certaine famille ; ceux qui la possédent cette Couronne n'en sont pas tellement les maîtres qu'ils puissent en disposer à leur volonté, & la laisser à qui il leur plaît, comme il leur est permis dans le Droit Commun de donner leurs autres biens, soit qu'ils leur ayent été leguez par Testament, soit qu'ils en ayent hérité par quelqu'autre voye : & c'est pour cette raison que dans ce second cas d'héritiers en ligne collaterale appellera la succession du Royaume, celui de la famille qui est le plus distingué par ses grandes qualitez, lorsqu'il est dans un dégré de parenté égal avec les autres qui doivent hériter. Voilà la premiere idée des Jurisconsultes. (2) En second lieu pour confirmer ce qu'ils ont avancé ; ils alleguent que l'opinion contraire qui soû-

(1) C'est-à-dire lorsque les neveux héritent de l'oncle.

(2) Ces Jurisconsultes parlent ici comme s'ils étoient dans la République de Platon.

An de N.S. 1411. tient que l'on doit avoir égard au tronc, & à la tige plûtôt qu'à la personne dans ceux qui prétendent à la Couronne, ouvre le chemin du Trône à des femmes & à des enfans malgré la foiblesse de leur âge & de leur sexe: ce qui seroit disent-ils, d'une très-pernicieuse conséquence, & quelquefois même la ruine entiere d'un état. Les Auteurs de ce premier sentiment ajoûtent encore que la Loi de representation que leurs adversaires font tant valoir, & sur laquelle ils appuyent si fort leur opinion, n'est qu'une pure fiction de droit à laquelle on n'est pas obligé de s'assujettir; que l'on peut, & que l'on doit même l'abandonner, ou au moins que l'on ne doit pas l'étendre aux cas qui ne se trouvent pas expressément & clairement établis par la Loi: car, disent-ils, devons-nous préferer les inventions de quelques particuliers au bien & à l'avantage d'un Etat. Devons-nous sur de vaines idées priver un Royaume d'un Roi sage, habile, éclairé, capable de le gouverner, pour en mettre à sa place un qui n'ait aucune des qualitez nécessaires pour regner; au hazard de rendre des Sujets malheureux, & de bouleverser toute une Monarchie? ne seroit-ce pas un désordre de préferer une femme ou un enfant sous prétexte qu'ils descendent de la ligne masculine à un Prince; parce qu'il ne vient que par les femmes, quoiqu'il ait l'âge & toutes les vertus dignes du Trône.

Ceux qui sont du sentiment contraire repliquent que les peres en donnant la naissance à leurs enfans leur transportent au même tems tous leurs droits. On répond que cela est vrai dans le droit acquis, mais non pas dans le droit à acquerir. Ils ajoûtent encore que la répresentation à l'égard des héritiers collateraux a lieu dans les autres successions, & même à l'égard des autres moindres Principautez; pourquoi ne l'aura-t'elle pas à l'égard des Couronnes & des Royaumes? mais ceux-ci répondent que tous ne sont pas de ce sentiment; que la plûpart des plus sçavans Auteurs le nient, que quand même on l'accorderoit, parce que cela est reglé & établi par les Loix particulieres, l'on ne doit pas en tirer la même conséquence par rapport aux Royaumes, & autres Etats souverains, lesquels pour plusieurs raisons doivent être distinguez des autres petits Etats héreditaires.

Enfin pour ramasser en peu de mots tout ce qui se peut dire sur une question si fameuse & si difficile, nous nous conten-

terons d'avancer, que pourvû que tous les Prétendans à une Couronne soient nez de legitime mariage, & qu'ils se trouvent dans un dégré égal de parenté, l'on doit avoir égard au sexe, à l'âge, aux qualitez personnelles des Competiteurs, que l'on doit dans la succession d'un Royaume préferer celui qui pour le merite l'emporte par-dessus les autres Concurrens. Je ne nie pas toutefois qu'au cas qu'il se trouve quelque difference sur le droit des Prétendans, & que les sentimens se trouvent partagez sur cet article, alors la Republique ne puisse user de sa liberté, & déterminer ce qu'elle croira lui être le plus avantageux, eu égard au tems au besoin, & à l'état de ses affaires, pourvû qu'il y ait de la bonne foi, de la droiture, & que l'on n'ait point recours à la force & à la violence. Nous voyons dans tous les tems, & dans tous les Etats une infinité d'exemples de la liberte dont les peuples ont usé en pareilles conjonctures, ou quelquesfois la répresentation a eu lieu, & quelquefois aussi on n'y a eu nul égard. Que s'il arrive que les Loix particulieres de certaines Provinces déterminent la chose d'une autre maniere, & que le sentiment contraire se trouve établi par une coûtume immémoriale, alors notre sentiment est que l'on observe ces Loix, & qu'on se regle suivant ces coûtumes.

An de N.S. 1412.

Cette opinion & la résolution de ce cas est fondée sur le Droit naturel & sur le Droit commun : mais ordinairement les Princes n'y ont pas trop d'égard. L'ambition leur fait chercher des raisons plus efficaces que l'avis des Jurisconsultes. La force & la voye des Armes ont souvent tenu lieu de droit, & fait taire les loix ; en effet où trouvera-t-on des Princes qui veüillent mettre en arbitrage le droit de regner. D'où vient que l'on doit regarder comme un prodige que les Arragonois après la mort de leur Roi ayent terminé le Procès de cette importante succession, sans répandre de sang & même sans aucun tumulte, c'est ce qu'on va voir dans la suite de cette Histoire.

XV. Suite des Conferences de Caspé.

Aussitôt que cette affaire fut en état d'être reglée par l'examen des raisons, & la réünion des suffrages, les Juges s'assemblerent & après avoir conferé sur le jugement qu'ils devoient porter tous donnerent des suffrages secrets ; on vit alors tout le Royaume en suspens dans l'attente de ce grand évenement ; on dressa pour la cérémonie devant la grande

An de N.S. 141

porte de l'Eglise un grand Theâtre, couvert de magnifiques tapis, assez vaste pour contenir tous ceux qui devoient y avoir place, & assez élevé pour être vû de tout le peuple assemblé dans la grande place.

Ceremonie pour la décision du Procès.

L'Evêque d'Huesca ayant célebré la Messe comme on a coûtume de faire dans de semblables cérémonies, les Juges sortirent en rang de l'Eglise, & étant montez sur le Theâtre, ils allerent s'asseoir dans le fonds sur le lieu le plus élevé. D'un côté étoient les Ambassadeurs des Princes étrangers, & de l'autre les Procureurs des Princes prétendans à la Couronne d'Arragon. Le Pape Benoît qui avoit eu la meilleure part dans cette affaire voulut être present, l'on donna la commission de haranguer le peuple, & de publier la Sentence à Saint Vincent Ferrier de l'Ordre de Saint Dominique, si celebre alors par l'éminente sainteté de sa vie, & par son rare talent pour la prédication.

Discours de S. Vincent Ferrier

Apoc. 19. v. 7.

Ce Saint prit pour texte de son discours ces paroles de l'Apocalypse : ,, *Réjoüissons-nous, faisons éclater notre joye & rendons lui gloire, parce que les tems de nôces de l'agneau est venu.* Enfin, dit-il, après avoir essuyé les plus furieuses tempêtes, les vents se sont appaisez, le calme est revenu, & notre vaisseau battu de l'orage, après avoir perdu son Pilote & son gouvernail, touche heureusement au port désiré. Nous sortons de l'Eglise où nous venons d'offrir nos très-humbles prieres au Dieu vivant pour implorer ses lumieres; nous allons vous parler avec le même zele que nous avons offert nos vœux les plus ardents au Seigneur. Nous nous flattons aussi que vous voudrez bien nous écouter avec la même pieté. Il s'agit aujourd'hui de l'élection d'un Roi, quel plus noble, quel plus interessant sujet d'entretien, si le tems le permet, que la Majesté & la Sainteté du pouvoir souverain? il est certain que Dieu a établi les Rois sur la terre pour y tenir sa place, pour faire si je l'ose dire, les fonctions de la divinité, & pour avoir avec elle une sorte de rapport & de conformité. Un Roi doit rassembler s'il est possible dans sa personne les vertus les plus heroïques, & ne doit pas se proposer un modéle moins parfait que la bonté divine; il seroit indigne de la place qui l'éleve au-dessus des autres hommes, s'il ne réünissoit pas en lui seul tout ce qui se rencontre dans eux de beau, de grand, de merveilleux; il faut que la vertu

,, le

An de N.S. 1411.

le distingue encore plus de ses sujets que l'éminence de son " rang & l'éclat de sa Couronne. Les peuples ne doivent pas " le regarder comme un homme mortel sujet aux miseres & " aux foiblesses communes, mais comme un héros descendu " du Ciel pour les rendre heureux. Un Prince ne doit pas se " considerer lui-même, il n'est pas né pour ménager ses inte- " rêts particuliers, pour satisfaire ses inclinations, pour se " livrer à ses passions; il ne doit avoir en vûe que l'utilité pu- " blique: il ne doit veiller nuit & jour qu'au bien de son état " & au bonheur de ses Sujets. C'est ici que s'ouvriroit un " champ vaste où nous pourrions nous étendre s'il s'agissoit " d'expliquer en détail les devoirs inséparables de la Royau- " té. Mais puisque le Roi est absent, il ne sera pas nécess- " saire de nous y arrêter davantage. Ce que je viens d'en " toucher en peu de mots servira seulement pour convaincre " ceux qui sont ici presens, que dans le choix que l'on a fait " d'un Roi, on n'a pensé qu'à vous en donner un, dans qui " la valeur, la prudence, la pieté & toutes les autres vertus " Royales se trouvassent au plus sublime dégré. Il est plus à " propos de vous exhorter à lui rendre l'obéïssance que vous " lui devez, & à vous conformer au sentiment de ceux que " vous avez vous-même choisis pour Juges dans une affaire " si délicate, & auxquels vous avez solemnellement juré de " de vous soûmettre. Je crois pouvoir vous assurer que Dieu " lui-même vous marque par leur organe sa propre volonté; " car sans cela toutes les peines que nous avons prises de- " viendroient inutiles. Et dequoi serviroit l'autorité de celui " qui doit vous commander, si ceux qui doivent être ses Su- " jets refusoient de lui obéïr & de se soûmettre. Renoncez- " donc aujourd'hui à toute affection particuliere, oubliez, " sacrifiez toutes les considerations humaines; n'ayez en vûe " que Dieu & le bien commun: persuadez que le Roi qui va " vous être donné d'un consentement si unanime, sera le plus " avantageux pour le Royaume en general & pour chacun " de vous en particulier. La conformité de sentimens dans les " Juges doit être pour vous une marque sûre de la volonté " divine. Réjoüissez-vous donc, faites éclater votre joye dans " ce jour, solemnisez-le par vos applaudissemens. Réconn- " noissez que vous avez des obligations infinies au Saint Pere, " qui honore de sa présence & de son autorité cette auguste "

An de N. S. 1411. „ ceremonie, que vous ne devez pas moins aux Juges éclairez & désintereſſez, qui par leurs ſoins & leur application, „ ont heureuſement terminé ſans trouble l'affaire la plus importante, qui ait été laiſſée à l'arbitrage d'un petit nombre „ de particuliers. Souvenez-vous, dis-je, que vous n'êtes „ pas moins obligez aux uns & aux autres que chacun de „ vous l'eſt à ceux dont il a reçû la vie.

XVI. L'Infant D. Ferdinand nommé Roi d'Arragon.

Après cette harangue prononcée en preſence d'une foule infinie de peuples qui étoit accouru de toutes parts, on attendoit avec une merveilleuſe impatience l'iſſuë de cette affaire, & le nom de celui que l'on avoit choiſi pour Roi. Saint Vincent s'étant de nouveau fait faire ſilence prononça à haute voix la Sentence des Juges; quand il fut venu au nom de *Ferdinand Infant de Caſtille*, ni Saint Vincent, ni tous ceux qui étoient preſens ne purent contenir leur joye: jamais on n'entendit plus d'acclamations & des applaudiſſemens plus ſinceres; l'air retentiſſoit de cris de *Vive le nouveau Roi, vive D. Ferdinand, longue vie, victoire, toutes ſortes de proſperitez au Roi D. Ferdinand*, on le combloit de benedictions; les aſſiſtans ſe regardoient, ils ne pouvoient revenir de leur étonnement; c'étoit une ſurpriſe generale; il ſembloit à chacun que ce fut un ſonge; la plûpart avoient encore de la peine à en croire à leurs propres oreilles, ils ſe demandoient les uns aux autres qui étoit celui que l'on venoit de nommer pour Roi; s'il étoit vrai que ce fut l'Infant de Caſtille, s'ils ne s'étoient point trompez. A peine pouvoit-on s'entendre, on ne penſoit qu'à s'abandonner à la joye; cette paſſion étouffoit le ſentiment de toutes les autres, & empêchoit les peuples de faire attention à autre choſe. Cependant les Muſiciens commencerent à entonner le *Te Deum*, pour rendre de publiques actions de graces à Dieu, de l'heureux ſuccès d'une affaire de laquelle dépendoit le bonheur de pluſieurs millions d'hommes.

On dépêche pour lui offrir la Couronne.

Cette célebre cérémonie ſe fit le dernier du mois de Juin. Dès qu'elle fut achevée, les Juges dépêcherent auſſi-tôt au nom de tout le Royaume des Ambaſſadeurs à D. Ferdinand, pour lui donner avis de ce qui venoit de ſe paſſer dans l'aſſemblée de Caſpé, pour l'inviter à venir inceſſamment prendre poſſeſſion de la Couronne d'Arragon.

Il reçoit à Luen-

L'Infant ſe trouvoit alors à Cuença, où il s'étoit rendu

pour attendre le succès d'une affaire où il étoit si interessé, & pour être plus à portée de prendre en diligence la route d'Arragon, si les Juges décidoient en sa faveur. Tous les Princes ses voisins ou ses Alliez lui envoyerent des Ambassadeurs pour le feliciter sur son heureux avenement à une Couronne qu'il meritoit par tant de titres. Les uns lui en marquoient leur joye sincerement & de bonne foi, les autres par politique & pour s'accommoder au tems: une des plus solemnelles Ambassades qu'il reçût fut celle de Sigismond, qui avoit été élû Empereur d'Allemagne, au mois de May dernier, Prince plus heureux dans la paix que dans la guerre, & qui quelque tems après acquit une haute réputation, & immortalisa sa mémoire par la tranquillité que ses soins & son zele procurerent à l'Eglise, en éteignant enfin le Schisme qui divisoit depuis si long-tems les fidéles.

An de N.S. 1411. ça la nouvelle de sa nomination.

XVII. D. Ferdinand se rend à Sarragosse & est reconnu Roi d'Arragon.

L'Infant ayant reglé les affaires de sa Maison, se disposa avec toute la diligence possible à son départ pour Sarragosse. Les peuples coururent en foule audevant de ce Prince; & dès qu'il fut arrivé dans cette Ville, il fut reconnu Roi d'Arragon par tous les Ordres du Royaume, & proclamé avec les cérémonies ordinaires le 3. du mois de Septembre. On lui prêta le serment ordinaire de fidélité, & en même tems à l'Infant D. Alphonse son fils aîné, qui fut déclaré successeur de la Couronne d'Arragon, après la mort du Roi son pere, & à l'exemple de la Castille, on donna au jeune Prince le titre de Prince de Gironne, quoi qu'avant ce tems-là les fils aînez des Rois d'Arragon ne portassent que la qualité de Ducs de Gironne.

Le Comte d'Urgel se ligue avec les Anglois pour soûtenir ses droits.

D. Federic Comte de Lune, & le jeune D. Alphonse d'Arragon, Duc de Gandie, deux des principaux Prétendans à la Couronne d'Arragon, se trouverent à cette cérémonie. Il n'y eut que le Comte d'Urgel qui pour ne s'y pas rendre, apporta pour excuse ou pour prétexte qu'il étoit malade; mais dans le fonds ce Prince avoit formé la résolution d'employer la force pour soûtenir ses droits & pour se mettre en possession d'un Royaume, qu'il prétendoit lui appartenir; comme le nombre de ses partisans étoit trop petit, & trop foible pour venir à bout de son dessein, il eut recours à des secours étrangers; & il s'adressa au Duc de Clarence, fils du Roi d'Angleterre avec lequel il fit ligue.

An de N.S. 1411.

Le nouveau Roi d'Arragon tâche de détruire la faction du Comte d'Urgel.

La faction du Comte ne laissoit pas de donner de l'inquiétude au nouveau Roi, qui n'ignoroit pas qu'une legere étincelle quand on la néglige allume souvent un grand incendie ; ainsi dès que la ceremonie de son Couronnement & les réjoüissances furent finies, il commença par mettre ordre d'abord aux affaires de Sardaigne & de Sicile, qu'il étoit en danger de perdre.

XVIII. Les Génois lui envoyent des Ambassadeurs & concluent une Tréve de cinq ans.

Quoique les Génois aspirassent à la Conquête de la Sardaigne qui étoit si fort à leur bienséance, néanmoins touchez de la haute réputation que le nouveau Roi d'Arragon s'étoit acquise, pendant qu'il avoit eu la Regence de Castille ; ils lui envoyerent Jean-Baptiste Cigale & Pierre Persée, deux de leurs principaux Citoyens avec le caractere d'Ambassadeurs de la Republique pour feliciter ce Prince sur son avenement à la Couronne ; & pour menager avec lui une Tréve de cinq ans, pendant laquelle on pourroit terminer les differens.

Prison de Cabrera.

Les affaires de Sicile se trouvoient dans une extrême confusion. D. Bernard de Cabrera avoit été surpris par ses ennemis à Palerme, & ils le tenoient enfermé dans le Château de la Motte, proche de Taormina ; sa prison paroissoit un peu dure pour un homme de sa naissance, qui avoit eu les premiers emplois du Royaume, & qui avoit autrefois rendu des services si considerables aux Rois de Sicile ; cependant il meritoit ce traitement severe, pour punir l'orgueil qu'il avoit eu de prétendre au mariage de la Reine Doüairiere de Sicile, sans se souvenir de son âge avancé & de sa naissance inferieure à celle de cette Princesse. D. Sanche Ruiz de Lihorri, Grand Admiral de Sicile, ennemi particulier de Cabrera avoit été le principal auteur des malheurs de ce Seigneur.

Le nouveau Roi met Cabrera en liberté & rend la tranquillité à la Sicile.

Le Roi d'Arragon envoya ordre en Sicile qu'on remît Cabrera en liberté, à condition qu'il sortiroit incontinent de Sicile, & qu'il se rendroit en diligence en Arragon, pour venir se justifier de toutes les choses dont ses ennemis l'accusoient. Les ordres du Roi s'executerent quoi qu'avec assez de difficulté, & le départ de Cabrera rendit à la Sicile sa premiere tranquillité, après avoir été si long-tems la proye des factions qui l'avoient déchirée.

Paix en Sardaigne.

La Sardaigne n'eut pas un sort moins heureux. La paix fut aussi rétablie dans cette Isle par le traité que l'on fit avec

Guillaume Vicomte de Narbonne, qui remit entre les mains du Roi la Ville de Saſſari, dont il s'étoit rendu maître & les autres Places qu'il y poſſedoit, à condition que pour le dedommager, on lui donneroit d'autres terres équivalentes en Eſpagne, & une ſomme conſiderable d'argent. Voilà l'état où ſe trouverent les affaires d'Arragon au-dehors par la prudence & l'habileté de ſon nouveau Souverain. An de N. S. 1412.

XIX. Mort d'Archembaud Comte de Foix.

Archembaud Comte de Foix mourut environ ce tems-là en France. Il laiſſa cinq enfans ; Jean qui étoit l'aîné lui ſucceda, le ſecond s'appelloit Gaſton ; le troiſiéme Archembaud comme ſon pere ; Pierre qui étoit le quatriéme, embraſſa le parti de l'Egliſe, & fut le celebre Cardinal de Foix ; & le dernier qui ſe nommoit Mathieu, fut Comte de Comminges.

Mariage & enfans de Jean ſon fils.

Jean Comte de Foix & l'aîné des enfans d'Archembaud, épouſa l'Infante Jeanne, fille du Roi de Navarre. Mais cette Princeſſe étant morte ſans enfans, il ſe maria en ſecondes nôces avec Marie, fille de Charles d'Albret, de laquelle il eut deux enfans, Gaſton qui fut ſon ſucceſſeur, & Pierre Vicomte de Lautrec, chef de l'illuſtre Maiſon qui porta ce nom en France, & qui a produit un ſi grand nombre de grands hommes, encore plus fameux par leur valeur & la grandeur de leurs exploits, que par l'éclat de leur naiſſance.

XX. Tréve prolongée entre les Maures & la Caſtille.

Le calme heureux où ſe trouvoient au-dehors les affaires d'Arragon, & dont l'on étoit uniquement redevable à la ſageſſe & à la moderation de Ferdinand, ne fut pas capable de faire abandonner au Comte d'Urgel le pernicieux deſſein de pourſuivre ſes prétendus droits. La Tréve que les Caſtillans avoient faite avec les Maures, & qui avoit été concluë au mois d'Avril dernier ; fut encore prolongée pour dix-ſept mois ; par ce moyen les cent mille ducats que les Villes de Caſtille avoient fourni pour faire la Guerre aux Infidéles devenoit inutile ; mais les peuples pour reconnoître les ſervices importans que D. Ferdinand avoit rendus à l'Etat pendant ſa Regence, convinrent de lui donner cette ſomme pour aider aux frais qu'il étoit obligé de faire, afin de ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne. La Caſtille voulut encore lui fournir un bon nombre de Troupes tant Cavalerie qu'Infanterie qui le ſuivirent en Arragon pour maintenir la paix, pour ranger à la raiſon les mécontens, & les mal-intentionez dont le nombre n'eſt toûjours que trop grand dans de ſemblables occaſions.

An de N S. 1411.

Le Roi Ferdinand emmene en Arragon des Troupes Castillanes.

La moderation de Ferdinand, son humeur douce, ses manieres affables & insinuantes, ses inclinations genereuses lui gagnerent en peu de tems le cœur de tous les peuples. Les Arragonnois n'étoient pas cependant trop contens, que ce Prince se servît de Troupes étrangeres pour sa garde, & qu'il prétendît par cette voye se maintenir en possession d'une Couronne qu'eux mêmes lui avoient déferée sans y être contraints. Ils se plaignoient même de l'injure que ce Prince sembloit leur faire en se défiant du zele & de la fidélité avec laquelle ils avoient toûjours gardé la personne de leurs Rois depuis le premier établissement de la Monarchie.

Le Comte d'Urgel envoye de Lerida des Députez rendre hommage au Roi d'Arragon.

Neanmoins le Roi s'étant mis à la tête des Troupes Castillanes qui l'avoient suivi, & de celles qu'il avoit levées en Arragon, marcha pour aller soumettre le Comte d'Urgel. Le Comte n'ayant pas de forces capables de s'opposer à celles du Roi, prit le parti d'employer la ruse. Il envoya ses Députez à Lerida pour rendre en son nom les hommages accoûtumez & prêter serment de fidélité au Roi qui y étoit déja arrivé, ce que les Députez exécuterent le 28. d'Octobre; mais ces démarches quelques sinceres qu'elles parussent, n'étoient qu'une feinte pour amuser plus facilement le Roi; le Comte ne cherchoit qu'à l'engager par cette soumission apparente à congedier son Armée, & à renvoyer sur tout les Troupes Castillanes dans leur pays, comme en effet il le fit en ayant congedié la plus grande partie.

Entrevûe du Pape Benoît & du Roi d'Arragon à Tortose.

Le Pape Benoît & Ferdinand s'aboucherent à Tortose; l'on traita de bien des choses dans cette entrevuë: mais le resultat fut que le Pape donna à Ferdinand l'investiture des Royaumes de Sicile, de Sardaigne & de Corse, suivant la coûtume en qualité de fiefs de l'Eglise, & de la même maniere que l'avoient euë les Rois d'Arragon ses Prédecesseurs.

XXI.

Le Roi d'Arragon convoque les Etats à Barcelonne.

An de N S. 1413.

Après que l'un & l'autre se furent séparez le Roi se rendit sur la fin de cette année à Barcelonne, où il avoit convoqué les Etats Generaux pour le commencement de l'année suivante 1413. Tout le monde étoit d'avis que l'on contentât le Comte d'Urgel, afin de l'empêcher de troubler par une Guerre intestine le repos & la tranquillité du Royaume; ce fut dans cette vûë qu'on lui accorda tout ce que ses Députez demanderent & en particulier que l'Infant D. Henri épouseroit sa fille unique & son héritiere. Tous les avantages que

l'on faisoit au Comte, ne pouvoient ramener cet esprit ambitieux : car dans ce tems-là même il prenoit de nouvelles liaisons avec la France & l'Angleterre, pour s'appuyer des puissans secours qu'il esperoit d'en tirer. An de N. S. 1413.

Le Roi de Navarre envoye du secours au Roi d'Arragon.

Le Roi exactement informé de ses intrigues secretes & en apprehendant les suites, crut devoir de bonne heure les prévenir ; il fit donc lever aussi-tôt dans ses Etats le plus grand nombre de Troupes qu'il pût. Il lui vint de Castille un secours de quatre cent Chevaux, que lui envoya la Reine Catherine Regente de ce Royaume ; mais ce petit corps de Troupes s'étant mis un peu trop tard en chemin, il fut obligé de s'en retourner. Le Roi de Navarre lui offrit aussi du secours : mais le Roi d'Arragon qui vouloit ménager l'esprit des Arragonnois naturellement ombrageux, qui craignoit de les choquer s'il recevoit un si grand nombre de Troupes étrangeres, refusa les offres de ce Prince. Cependant Geoffroy Comte de Cortés, fils naturel du Roi de Navarre, ne laissa pas de s'avancer au secours de Ferdinand avec un petit corps choisi de Cavalerie & de Noblesse.

Le Roi d'Arragon assiege le Comte d'Urgel dans Balaguer.

Ferdinand s'avança dans les Etats du Comte d'Urgel : & sans s'amuser devant de petites places, s'étant mis lui-même à la tête de ses Troupes, il marcha droit à Balaguer, où le Comte s'étoit renfermé dans la resolution de se bien défendre. Quoique la Place fut très-forte, le Roi ne laissa pas de l'assieger ; mais pendant le siége qui fut très-long & très-difficile, il envoya des Détachemens de son Armée qui se rendirent maîtres presque sans tirer l'épée de toutes les autres Places qui appartenoient au Comte.

XXII.
Le Roi de France envoye demander du secours au Roi d'Arragon.

Dans ce tems-là Ferdinand reçut les Ambassadeurs que lui envoyerent les Rois de France & de Naples ; ceux de France étoient venus pour l'informer de l'extrême danger où se trouvoit alors cette Couronne par la revolte du Duc de Bourgogne, qui avoit trouvé moyen de faire soulever le peuple de Paris en sa faveur ; que le Roi, le Prince son fils, la plûpart des Princes de son sang & les principaux Seigneurs du Royaume étoient comme prisonniers ; ils demanderent donc au Roi d'Arragon un prompt & puissant secours : dans des conjonctures qui ne permettoient pas le moindre délai, qu'il se laissât toucher de compassion à la vûe des malheurs, dont cette Couronne étoit menacée, & qu'il se souvînt de l'ancienne

An de N.S. 1413. amitié & de l'alliance qui avoit été de tout tems entre les deux Maisons de France & d'Arragon, & les deux nations.

Ladislas Roi de Naples en envoye demander aussi.

Les Ambassadeurs de Ladislas demandoient que le Roi d'Arragon joignit ses forces à celles du Roi de Naples leur maître, contre le Duc d'Anjou son Competiteur, qui ne manqueroit pas de retomber sur le Royaume d'Arragon, dont il prétendoit que la Couronne lui appartenoit, s'il venoit à bout de ses prétentions.

La response du Roi d'Arragon aux Ambassadeurs de France.

Ferdinand répondit aux Ambassadeurs de France, qu'il étoit sensiblement touché de l'état fâcheux où se trouvoit le Roi leur maître, & du danger où étoit un si florissant Royaume, qu'il auroit soin de ce qu'ils souhaittoient: mais que ses affaires n'étoient pas encore assez tranquilles, & ne lui permettoient pas de satisfaire à son inclination; que dés qu'il auroit rangé ses ennemis à la raison, & rétabli la tranquillité dans ses Etats il n'épargneroit rien pour le secourir.

Celle qu'il fait à ceux de Ladislas.

A l'égard des Ambassadeurs de Ladislas, il leur répondit qu'il faisoit tout le cas qu'il devoit de l'amitié du Roi leur maître: mais qu'entre le Duc d'Anjou & lui Roi d'Arragon il y avoit de trop grandes liaisons, que les liens du sang & de l'amitié qui unissoit étroitement l'un à l'autre, n'avoient jamais été rompus, malgré les prétentions que ce Prince croyoit avoir sur la Couronne d'Arragon, qu'enfin il l'assuroit qu'il prendroit beaucoup plus de plaisir à leur servir d'arbitre, qu'à se déclarer ou pour l'un ou pour l'autre, après quoi il congedia les Ambassadeurs des deux Couronnes.

XXIII. La Comtesse d'Urgel vient trouver le Roi d'Arragon.

Cependant le siége de Balaguer se poussoit vivement: & les habitans songeoient à se rendre. La Comtesse Isabelle pour détourner encore de plus grands malheurs, sortit de la Place avec la permission du Comte d'Urgel son époux, pour se jetter aux pieds du Roi. Elle employa tout ce que sa tendresse pour son époux, & son habileté purent lui suggerer; mais elle ne put jamais obtenir pour le Comte qu'une assurance de la vie, s'il prenoit le parti de se rendre à discretion.

Le Comte d'Urgel sort de Balaguer & est conduit à Lerida par ordre du Roi d'Arragon.

Le Comte d'Urgel sortit donc de Balaguer le dernier jour d'Octobre, & se rendit au Camp sur la parole qu'on lui avoit donnée de la vie. Dès qu'il fut arrivé en presence du Roi, il se jetta à genoux, & avec des paroles respectueuses, humbles & soumises; il demanda pardon de sa faute, qui n'étoit

que

que l'effet d'une imprudence funeste, & qu'il tâcheroit dans la suite de réparer par sa fidélité son zele & son attachement sincere pour sa personne. Le Roi lui répondit en peu de mots, que quoi qu'il eut merité la mort par sa revolte, il vouloit bien cependant, par un effet de sa clemence, lui pardonner son crime & lui conserver la vie; mais il ne dit pas un mot, ni de la liberté ni de ses Etats; il se contenta de donner ordre qu'on le conduisît à Lerida, & qu'on l'y gardât étroitement. An de N.S 141.

Le Roi entre dans Balaguer & on fait le Procès au Comte d'Urgel.

Après cela le Roi entra dans Balaguer, & ayant ensuite reglé les affaires de cette Province, il commanda qu'on fit le Procès au Comte, comme à un sujet coupable de félonie. Les Commissaires que le Roi lui avoit donnez après avoir instruit exactement son Procès, prononcerent contre lui la Sentence, par laquelle tous ses biens furent confisquez, ses Etats réünis à la Couronne d'Arragon, & lui condamné à une prison perpetuelle; mais comme le Comte ne laissoit pas d'avoir encore dans le Royaume un grand nombre d'amis & de partisans secrets, dans la crainte de quelque revolte en sa faveur; le Roi l'envoya en Castille où il demeura long-tems prisonnier. Il fut d'abord renfermé dans le Château d'Uregna, & ensuite transferé à Mora, enfin il mourut au Château de Xativa, dans le Royaume de Valence, doublement malheureux d'avoir perdu l'esperance d'une Couronne, ses états & sa liberté.

Antoine de Luna, partisan du Comte d'Urgel abandonne le Royaume.

D. Antoine de Luna, le partisan le plus déclaré du Comte d'Urgel, s'étoit dès le commencement de la Guerre retiré dans la Place de Loharri, mais ayant sçu que le Comte étoit tombé entre les mains du Roi, il sortit de la Place, & du Royaume. Le Roi profitant de sa fuite confisqua toutes ses terres, & les unit à son Domaine: Telle fut l'issuë de la Guerre Civile qu'avoit allumée le Comte d'Urgel, & qui fut assoupie plus promptement, & avec plus de facilité qu'on ne l'avoit esperé.

XXIV.
Les Princes Chrêtiens proposent d'assembler un Concile pour éteindre le Schisme.

Pendant que ces affaires se passoient en Arragon où la paix fut bien-tôt rétablie; tous les Princes Chrêtiens s'addressoient à l'Empereur Sigismond par leurs Ambassadeurs, afin de l'engager à employer son autorité & ses soins pour rendre à l'Eglise sa premiere tranquillité troublée par le Schisme, qui continuoit depuis tant d'années. Les Ambassadeurs ayant conferé entr'eux & avec l'Empereur, resolurent que l'on

An de N. S. 1413.

s'adresseroit aux trois Papes, pour le prier de consentir de bonne foi à la convocation d'un Concile general, de renoncer pour le bien de la paix au souverain Pontificat, & de s'en tenir à ce que les Peres du Concile détermineroient.

On le propose aux trois Papes.

Il est vrai que jusques-là l'inclination que les trois Concurrens avoient fait paroître d'éteindre le Schisme, n'étoit qu'une pure comedie qu'ils sembloient joüer de concert, & un artifice pour amuser les Princes & les peuples. Cependant Jean & Gregoire paroissoient un peu plus dociles, & sembloient écouter assez volontiers les propositions qu'on leur faisoit, le seul Benoît étoit toûjours plus opiniâtre que jamais, plus éloigné de la paix & ne vouloit du tout point entendre parler d'abdication. L'Empereur & le Roi de France s'addresserent au Roi d'Arragon, & lui envoyerent des personnes distinguées pour l'engager à employer ses efforts auprès de Benoît, pour le faire consentir à ce qu'on souhaitoit.

XXV.
Le nouveau Roi d'Arragon fait son entrée dans Sarragosse où il est couronné.

Dès que le Roi d'Arragon eut heureusement terminé la Guerre, & rétabli dans le Royaume la tranquillité par la réduction de Balaguer & la prison du Comte d'Urgel. Il prit la route de Sarragosse, où il entra comme en triomphe avec les applaudissemens & les acclamations des peuples, qui s'y étoient rendus en foule, pour assister au Couronnement de Sa Majesté, lequel avoit toûjours été differé par la multitude & la diversité des affaires embarrassantes que le Roi avoit voulu regler auparavant. Après quoy il fut couronné l'onziéme de Février 1414. & l'Archevêque de Tarragonne en fit la ceremonie en qualité de premier Prélat du Royaume.

An de N. S. 1414.

La Reine Regente de Castille lui envoye une riche Couronne.

On mit sur la tête de Ferdinand la magnifique Couronne, que la Reine Catherine sa belle-sœur lui avoit envoyée; on n'avoit jamais rien vû de plus beau & de mieux travaillé & quoy qu'elle fut toute d'or, enrichie de perles d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire & des plus belles pierreries, la délicatesse de l'ouvrage surpassoit encore la richesse de la matiere; divers Ambassadeurs des Princes de l'Europe se trouverent à la ceremonie: les Prélats & les Grands du Royaume y assisterent, & en particulier D. Bernard de Cabrera, Comte d'Ossonne & de Modica, qui après s'être justifié sur les affaires de Sicile avoit trouvé le moyen d'entrer dans la confiance du nouveau Roi, & D. Henri de Villena, également illustre par sa naissance, & par la profondeur de son

érudition, mais plus encore par ses disgraces ; dès ce tems-là même il étoit dépoüillé de son patrimoine & de la Grand'Maîtrise de Calatrava.

An de N. S. 1414

XXVI.
Le Marquis de Villena est élu Grand'Maître de Calatrava, & fait casser son mariage pour conserver sa dignité.

Après la mort de D. Gonzale de Guzman, Grand'Maître de Calatrava, D. Henri de Villena, soûtenu de la faveur & de l'autorité du Roi de Castille, Henry III. prétendit à la Grand' Maîtrise & l'obtint. La plûpart des Chevaliers s'y opposerent & apporterent pour raison son mariage, qui suivant les loix de l'Ordre étoit un obstacle à la Grand'Maîtrise ; mais ce ce Seigneur aveuglé par son ambition, & ne pouvant se resoudre à renoncer à une dignité qui le rendoit un des plus puissans & des plus riches du Royaume, resolut de faire casser son mariage avec Marie d'Albornoz ; qui lui avoit apporté de très-grands biens en l'épousant, & qui possedoit en propre les Villes d'Alcocer, de Salmeron, de Valdolivas, & la plûpart des terres de l'Infantado. Villena, pour autoriser son divorce n'eut point honte d'avoüer qu'il étoit impuissant ; mais en même tems pour empêcher que les biens qu'il avoit héritez de ses ancêtres ne vinssent à tomber dans l'Ordre de Calatrava, il voulut en acceptant la Grand'Maîtrise que lui avoit procurée le Roi de Castille, renoncer en faveur de Sa Majesté aux Villes de Tineo, de Cangas & à tous les droits qu'il pouvoit prétendre au Marquisat de Villena.

Déposition du Marquis de Villena, & élection de D. Loüis de Guzman.

Les Chevaliers & les Commandeurs de cet Ordre, étoient trop éclairez pour ne pas voir que cette démarche de D. Henri n'étoit qu'une ruse, & un artifice pour les tromper ; ils s'assemblerent de nouveau, & ayant conferé sur cette affaire qui leur paroissoit de la derniere importance, déclarerent que son élection n'étoit pas canonique, le déposerent & nommerent en sa place D. Loüis de Guzman.

Déposition de Villena confirmée.

Cette élection excita dans l'Ordre de Calatrava des broüilleries, qui durerent plus de six ans ; les Chevaliers de cet Ordre se trouverent divisez en deux partis : les uns favorisoient la premiere élection, & les autres la condamnoient & soûtenoient la validité de la seconde ; enfin les uns & les autres s'adresserent au Pape Benoît pour regler cette affaire ; Sa Sainteté donna cette commission aux Religieux de Cisteaux, qui après avoir examiné toutes les raisons de part & d'autre, déciderent en faveur de D. Loüis de Guzman, & confirmerent la déposition de D. Henri de Villena son Concurrent. Ainsi

An de N.S. 1414. celui qui se picquoit tant de science & d'érudition, parut très-peu éclairé sur une affaire qui le regardoit de si près, & où il étoit interessé plus que personne ; il reprit sa femme & passa le reste de sa vie dans une pauvreté extrême, se voyant en même-tems dépoüillé de la Grand'Maîtrise, & des biens de ses ancêtres qu'il avoit cedez au Roi.

XXVII. Entrevûë du Pape Benoît & du Roi d'Arragon à Morella.

Dès que les réjoüissances publiques que l'on avoit faites à Sarragosse pour le Couronnement de Ferdinand furent achevées, le Roi tourna toutes ses pensées du côté des affaires de l'Eglise suivant les désirs & les intentions des autres Princes Chrêtiens ; ayant donc communiqué ses vûës au Pape Benoît, ils resolurent de s'aboucher à Morella dans le Royaume de Valence, sur les frontieres de Catalogne & d'Arragon, où ils se rendirent le dix-huitiéme de Juillet. Le Roi pour s'insinuer plus aisément dans l'esprit du Pape, lui rendit toutes les marques possibles d'honneur & de respect : il le conduisit jusqu'à l'Eglise, en tenant la bride du cheval sur lequel il étoit monté, sous un Daiz porté par les principaux Seigneurs de la Cour. Dès que Sa Sainteté fut descenduë de cheval, D. Ferdinand prit la queuë de sa robe, & la porta jusqu'au pied de l'Autel. Le lendemain dans un magnifique festin qu'il donna au Pape, il voulut lui-même le servir à table, & l'Infant D. Henri lui versa à boire ; Benoît se servit alors de vaisselle d'or & d'argent, au lieu qu'auparavant il avoit coûtume de ne se servir que de vaisselle d'étain en signe de tristesse & de deüil à cause du Schisme.

Mais le Roi d'Arragon n'en peut rien obtenir.

Les caresses du Roi tendoient moins à honorer ce Pape qu'à le fléchir, pour l'engager insensiblement à accepter les propositions qu'il vouloit lui faire. Ils s'assemblerent plusieurs fois, & le Roi lui representa toutes les raisons qui devoient l'obliger de donner la paix à l'Eglise. Le Pape ne vouloit du tout point entendre parler de renoncer au souverain Pontificat ; ses courtisans en avoient encore plus d'éloignement que lui : car ils ne manquerent pas de lui faire entendre que par son abdication, il perdoit tout sans qu'on lui donnât aucune assurance suffisante d'executer les promesses dont on le repaissoit ; cinquante jours se passerent à plusieurs conferences inutiles.

XXVIII. Mort de Ladis[las]

Environ ce même-tems on reçut des nouvelles d'Italie, par lesquelles on apprit la mort funeste de Ladislas Roi de

Naples, qui fut dit-on, empoisonné dans le tems que la fortune se déclaroit pour lui, & que ses succès le mettoient en état de se rendre bientôt maître de toute l'Italie. Comme Ladislas ne laissoit point d'enfans, la Princesse Jeanne sa sœur, âgée d'environ trente ans, & veuve de Guillaume Duc d'Austriche, lui succeda. La nouvelle Reine ne menoit pas une vie moins dereglée, ni moins scandaleuse que cette autre Jeanne Reine de Naples, dont nous avons parlé en son lieu.

An de N.S. 1414. las Roi de Naples.

Jeanne de Naples épouse le Comte de la Marche.

La vie licentieuse de cette Princesse n'empêcha pas un grand nombre de Princes de la rechercher en mariage. La Couronne qu'elle devoit apporter en dot à celui qui l'épouseroit, étoit une puissante amorce, & un motif bien pressant pour obliger un Prince ambitieux à passer en cette occasion par-dessus toutes les loix de la bienséance. Le Roi d'Arragon parût un des plus empressez; car dès qu'il sçut la mort de Ladislas, il envoya une ambassade en Italie sous prétexte de faire des complimens de condoleance à la Reine sur la mort du Roi son frere; mais en effet pour ménager le mariage de l'Infant D. Juan son second fils avec elle; ce jeune Prince qui regardoit la chose comme faite, passa par mer en Sicile. Neanmoins ce mariage ne se fit pas pour des raisons qu'il seroit inutile de raporter ici, & la Reine Jeanne épousa Jacques de Bourbon, Comte de la Marche, un des Princes de l'Europe le mieux fait, le plus galant, & le plus brave. Cependant on ne laissoit pas de dire publiquement que la Reine étoit éprise d'un jeune Gentilhomme Napolitain, nommé Pandolfe Alopo, avec lequel elle entretenoit un commerce criminel qui flétrissoit également la grandeur de sa naissance & la Majesté Royale. Le Public qui n'épargne personne & qui ne pardonne pas aux têtes couronnées, faisoit courir des bruits si desavantageux à cette Princesse, que toute la Noblesse de son Royaume en étoit choquée.

XXIX. On convoque le Concile general à Constance.

Quoique l'on ne vit plus nulle esperance de pouvoir gagner le Pape Benoît, les Princes Chrêtiens ne laisserent pas de penser tout de bon à la convocation du Concile general; & la Ville de Constance en Allemagne fut choisie pour cette auguste assemblée, en consideration de l'Empereur Sigismond de qui cette Ville dépendoit. Les Evêques d'Italie & de France se rendirent en foule à Constance dans l'impatience d'éteindre le Schisme. Le Pape Gregoire y envoya ses Ambassadeurs

An de N. S. 1414.

avec de pleins pouvoirs de renoncer même au souverain Pontificat en son nom, si cela étoit necessaire pour le bien de la paix. Le Pape Jean qui comptoit beaucoup sur l'amitié de l'Empereur, sur les liaisons qu'il entretenoit avec ce Prince, sur sa propre habileté & sur ses intrigues, resolut de se trouver lui-même en personne au Concile.

Le Pape Benoît & le Roi d'Arragon envoyent des Ambassadeurs à l'Empereur Sigismond.

Le Roi d'Arragon de son côté ne cessoit de solliciter le Pape Benoît, de suivre l'exemple de ses Competiteurs dans une affaire où il s'agissoit du bien de la Religion; mais les sollicitations de ce Prince ne produisoient pas grand chose auprès d'un homme resolu de ne rien relâcher. Après bien des conferences qui ne décidoient rien, l'un & l'autre convinrent de prier l'Empereur de vouloir bien s'aboucher avec eux dans un lieu commode pour une entrevûë; enfin ils lui envoyerent un Ambassadeur nommé D. Juan Ixar, un des plus celebres personnages de ce tems-là, par son experience, sa capacité & son habileté rare à manier les affaires. On lui donna pour Collegues plusieurs autres personnes également distinguées par leur merite.

La Reine Regente de Castille envoye ses Ambassadeurs au Concile.

Quelque peu d'apparence qu'il y eût à rien obtenir de Benoît, qui demeuroit toûjours infléxible; on passa outre & l'on proceda à la convocation du Concile. La Reine Regente de Castille envoya à Constance D. Diegue d'Anaya, alors Evêque de Cuença, & D. Martin de Cordouë, Capitaine (1) Alcayde des Damoyseaux, des Gardes du jeune Roi son fils, en qualité de ses Ambassadeurs; il s'y rendit jusqu'au nombre de trois cens Evêques de toutes les Provinces Chrêtiennes, dans le désir de reparer les maux qu'un si long Schisme avoit causez.

XXX.
Ouverture du Concile & grande conversion des Juifs en Arragon Par les Prédication de Saint Vincent Ferrier.

L'ouverture du Concile se fit le 5. du mois de Novembre avec les ceremonies & les solemnitez accoûtumées, dans le tems qu'un nombre presque infini de Juifs en Arragon, touchez par le zele de Saint Vincent Ferrier, & desabusez par ses Prédications Apostoliques, embrassoit la foi de Jesus-Christ. Le Pape Benoît appuyoit de son autorité les Missions de ce nouvel Apôtre, soit qu'il y fut poussé par le pur désir d'étendre la veritable Religion; soit qu'il eut aussi en

(1) Les Damoyseaux étoient les jeunes gens de qualitez, qui après avoir été Pages de la Chambre étoient envoyez à la Guerre; on en faisoit une Compagnie, dont le Capitaine étoit l'Alcayde des Damoyseaux. Il falloit que ce fût un homme d'une qualité distinguée, de vertu, d'experience à la Guerre & qui eut un grand usage de la Cour.

vûë de s'accrediter davantage. Mais comme on ne pensoit qu'à avancer de plus en plus la conversion des Juifs à laquelle on voyoit des dispositions si favorables ; on publioit des loix très-rigoureuses contr'eux afin de réduire plus aisément les plus opiniâtres & les plus endurcis ; on voit encore aujourd'hui sur cela une Bulle du Pape Benoît, donnée à Valence le 11. de May & la 21. année de son Pontificat. An de N.S. 1411.

Loix portées contre les Juifs.

Voici quelles furent les principales loix. Que les Livres du Talmud seroient défendus ; que l'on puniroit très-severement tous les blasphêmes que les Juifs auroient l'audace de proferer contre notre Religion : qu'ils ne pourroient posseder dans le Royaume aucune charge de judicature, ni aucun autre emploi semblable ; qu'ils ne pourroient plus desormais bâtir aucune nouvelle Synagogue, ni même en avoir plus d'une en chaque Ville ; qu'il ne seroit permis à aucun d'être Medecin ni Apoticaire, ni Courtier ; qu'ils ne pourroient plus avoir de domestiques Chrêtiens ; qu'ils porteroient tous pour se distinguer des autres une marque rouge ou jaune, que les hommes la porteroient sur la poitrine, & les femmes sur le front ; qu'ils n'auroient point permission d'exercer l'usure, même sous prétexte d'acheter ou de vendre ; que ceux qui embrasseroient la Religion Chrêtienne, & recevroient le Baptême pourroient hériter des biens de leurs parens, qu'enfin ils seroient obligez de se trouver trois fois tous les ans à une instruction publique que l'on feroit dans chaque Ville pour leur expliquer les principaux mysteres de notre sainte Foi. On envoya des copies de cette Déclaration dans toutes les Provinces d'Espagne, & l'on en conserve encore à present une dans les Archives de l'Eglise Cathedrale de Tolede.

An de N.S. 1415. XXXI. Le Pape Jean promis de renoncer au Pontificat.

La nuit de Noël de l'année 1415. le Pape Jean & l'Empereur Sigismond assisterent aux Matines dans l'Eglise Cathedrale de Constance, leurs deux siéges étoient proche l'un de l'autre ; mais celui du Pape étoit un peu plus élevé ; l'Imperatrice & les Evêques étoient placez ensuite dans les lieux qu'on leur avoit marquez ; dès que la fête fut passée & les devotions finies, on commença d'entrer en matiere. L'Empereur & tous les Peres persuadez que le chemin le plus sur, le plus efficace & le plus court pour éteindre le Schisme, étoit d'engager les trois Papes à renoncer de leur plein gré au souverain Pontificat. On communiqua cette résolution au Pape

An de N. S. 1415. Jean, & on tira de lui ſon conſentement quoi qu'avec peine; il dit le 4. de Mars la Meſſe Pontificale, après laquelle il promit publiquement qu'il renonceroit à la Papauté pour le bien de la paix. Tous ceux qui aſſiſterent à cette auguſte Ceremonie donnerent des marques éclatantes de leur joye par leurs acclamations & leurs applaudiſſemens.

Il ſe ſauve de Conſtance, on l'y ramene, & il meurt enfin à Florence.

Mais l'on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que ce n'étoit qu'un artifice de ce Pape pour amuſer le Concile: car quelques jours après il ſe ſauva ſecretement pendant la nuit; & s'enfuit de Conſtance dans la réſolution de réprendre ſes premieres traces. On le réprit & l'ayant ramené à Conſtance, on l'obligea de faire l'abdication qu'il avoit ſi ſolemnellement promiſe; il l'a fit le dernier jour de May: enſuite on le mit ſous la garde du Comte Palatin; mais trois ans après il trouva encore moyen de ſe ſauver une ſeconde fois du lieu où on le tenoit enfermé. Enfin comme on lui eut rendu le Chapeau de Cardinal pour le conſoler en quelque maniere de ce qu'il avoit perdu, il paſſa le reſte de ſes jours à Florence, capitale de la Toſcane, ou il mourut. Il fut inhumé dans le Baptiſtere de Saint Jean, vis-à-vis l'Egliſe Cathedrale. Les tréſors immenſes qu'il avoit amaſſez avec un ſoin extrême pendant ſon Pontificat, tomberent entre les mains de Coſme de Medicis, un des principaux Citoyens de Florence, lequel ſçut admirablement bien s'en ſervir pour s'élever à ce haut dégré de puiſſance, qui fraya dans la ſuite à ceux de ſa Maiſon le chemin à une nouvelle domination en Toſcane ſur les ruines de la Republique. Au moins eſt-ce l'opinion commune.

Le Pape Gregoire renonce au ſouverain Pontificat.

La joye que les Peres du Concile de Conſtance avoient reſſentie de l'abdication ou plûtôt de la depoſition de Jean, fut redoublée par l'arrivée de Charles de Malateſta, qui cinq jours après fit publiquement au nom de Gregoire la rénonciation que l'on attendoit avec tant d'impatience.

L'Empereur invite le Pape Benoît & le Roi d'Arragon à s'aboucher à Nice.

Il ne reſtoit plus que celle de Benoît pour mettre le comble à la joye publique, mais ſa fermeté jettoit les Peres du Concile dans d'étranges inquiétudes: car ils apprehendoient avec raiſon de retomber dans les mêmes inconveniens que l'on prétendoit éviter, ſi l'on procedoit à l'élection d'un autre Pape, avant que l'on fut aſſuré de l'abdication de Benoît. Ils eurent donc recours aux premiers moyens qu'avoient propoſez le Eſpagnols, & qu'on avoit d'abord rejettez. Ainſi l'on reſolus que

que l'Empereur Sigiſmond s'aboucheroit avec le Roi d'Arragon & Benoît, pour chercher les voyes de terminer cette grande affaire : car on n'avoit pas encore deſeſperé de gagner ce Pape. On ſe flattoit qu'il ne pourroit réſiſter aux ſollicitations de l'Empereur, & qu'à l'exemple de ſes Competiteurs il ſe rendroit aux vœux de toutes les nations Chrêtiennes ; on détermina pour le lieu de l'entrevûë la Ville de Nice, ſituée ſur la côte de Gennes ; & l'on envoya au Pape Benoît & au Roi d'Arragon des Ambaſſadeurs, pour inviter l'un & l'autre à s'y rendre. An de N.S. 1415.

XXXII. Mariage du Prince d'Arragon avec l'Infante de Caſtille.

Pendant que les affaires de l'Egliſe étoient dans cette ſituation à Conſtance, le Roi d'Arragon étoit à Valence, où il celebroit avec des fêtes magnifiques le mariage du Prince D. Alphonſe ſon fils avec l'Infante Marie, ſœur de D. Juan Roi de Caſtille. Benoît pour donner encore plus d'éclat à cette ceremonie voulut s'y trouver. La nobleſſe & les principaux Seigneurs y aſſiſterent avec des équipages ſuperbes. Ce ne fut tous les jours que Jeux, que Comedies, que Tournois, que Spectacles. La jeune Infante de Caſtille avoit été ſuivie par un grand nombre de Seigneurs Caſtillans, & entr'autres par D. Sanche de Rojas, Archevêque de Tolede.

Mort de Pierre de Lune Archevêque de Tolede auquel ſuccede D. Sanche de Rojas.

Ce Prélat qui avoit d'abord été élevé ſur le ſiége Epiſcopal de Palence, avoit depuis été transferé à l'Archevêché de Tolede, après la mort de D. Pierre de Lune décedé à Tolede le 18. de Septembre, & inhumé dans la Chapelle de Saint André de ſon Egliſe Cathedrale proche D. Ximenez de Luna ſon parent ; il repoſe à preſent dans un tombeau particulier que l'on a élevé dans la Chapelle de Saint Jacques, D. Sanche fut redevable de ſon élevation ſur le premier ſiége de l'Egliſe d'Eſpagne aux fortes recommendations du Roi d'Arragon. Ses éminentes qualitez & les ſervices importans qu'il avoit rendus aux Rois de Caſtille & à l'Etat ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, le rendoient digne de ce rang.

Genealogie du nouvel Archevêque.

Le nouvel Archevêque étoit fils de D. Juan Martinez de Rojas, Seigneur de Monçon & de Cabra, qui mourut au ſiége de Liſbonne, ſous le Regne de Jean I. Roi de Caſtille, ſa mere s'appelloit Marie de Leyva ; il eut pour freres D. Martin Sanchez de Rojas, & D. Dia Sanchez de Rojas ; Ignez de Rojas, ſa ſœur fut mariée à D. Ferdinand Guttierez de Sandoval. De ce mariage nâquit D. Diegue Gomez de Sandoval, Comte

An de N. S. 1415.

de Castroxerez, Grand Sénéchal de Castille. (1) Celui-cy fut le principal favori de D. Juan Roi de Navarre, dont il suivit le parti, & les interêts aussi-bien que des Princes ses freres, dans les troubles qui s'éleverent quelques années après. Les engagemens qu'il avoit pris avec la Cour de Navarre, lui firent perdre les grandes terres qu'il possedoit en Castille. Mais le Roi de Navarre D. Juan pour reconnoître son zele, & le dédommager de ce qu'il avoit perdu, le gratifia de la Ville & Seigneurie de Denia, avec ses dépendances. L'Archevêque de Tolede, D. Sanche de Rojas son oncle lui fit present de la Ville de Cea, qu'il avoit achetée de ses deniers; mais à condition qu'il porteroit desormais le surnom de Rojas; cependant il l'en dispensa quelque tems après. Agnès sœur de l'Archevêque après la mort de D. Guttierez de Sandoval, son premier mari, épousa en secondes nôces le Mareschal D. Ferdinand Garcie d'Herrera, dont elle eut plusieurs enfans; ce Mareschal est la tige & le chef de l'illustre Maison des Comtes Salvatierra, qui possedent à present la Ville d'Empudia, qu'ils tiennent de la liberalité de l'Archevêque de Tolede, dont nous venons de parler.

On donna à l'Infante de Castille 200000. ducats pour sa dot.

Les nôces du Prince D. Alphonse d'Arragon se celebrerent le 12. du mois de Juin. Le Pere de l'Infante lui avoit laissé pour sa dot le Marquisat de Villena; mais l'on révoqua ce don, & l'on donna en échange à cette Princesse deux cent mille ducats; car les Etats de Castille ne voulurent jamais consentir que ce Marquisat demeurât entre les mains des Rois d'Arragon, parce qu'étant situé sur les frontieres des deux Royaumes, les Arragonnois pourroient de là en cas de rupture faire des courses en Castille, ou donner retraite aux Mécontens.

XXXIII. Grand armement de mer en Portugal.

Le Roi de Portugal dés l'année derniere faisoit des préparatifs extraordinaires sur mer; on bâtissoit, on équipoit, on armoit un grand nombre de Vaisseaux dans tous les ports de ce Royaume. Des armemens si considerables donnoient

(1) *Grand Sénéchal de Castille.* J'ai crus devoir traduire ainsi le mot *Adelantado Mayor de Castille,* parce qu'on ne m'auroit pas compris si je m'étois contenté de traduire *Grand Adelantado*, outre que cette charge & les fonctions qui y sont attachées ont assez de rapport avec l'ancienne charge de Grand Sénéchal de quelques Provinces de France, qui étoit en même tems & une charge militaire & une charge civile, que l'on ne donnoit qu'au plus grands Seigneurs du Royaume.

de l'ombrage aux Princes voisins ; le Roi d'Arragon sur tout n'étoit pas plus tranquille, le bruit s'étant répandu que le Roi de Portugal vouloit prendre sous sa protection le Comte d'Urgel, ce qui auroit replongé le Royaume dans de nouveaux troubles. An de N. S. 1415.

Destiné pour l'Afrique.

Mais les uns & les autres se tromperent, & leurs fraïeurs furent bientôt dissipées : le Roi de Portugal dont les vûës étoient bien differentes, avoit formé le projet de passer en Afrique, & d'étendre ses conquêtes dans ces vastes Provinces, où il esperoit de trouver plus de facilité qu'en Europe. Ses longues prosperitez, & le bonheur avec lequel il étoit monté, & s'étoit maintenu sur le Thrône de Portugal, lui inspiroient ce noble dessein ; mais les bornes étroites de son Royaume, & le grand nombre d'enfans qu'il avoit, étoient un nouveau motif qui l'engageoit à chercher au dehors de nouveaux Etats à conquerir, & qu'il pût leur laisser en partage. Il avoit eu de la Reine son Epouse les Princes D. Edoüard, D. Pedro, D. Henri, D. Juan, D. Ferdinand & l'Infante Isabelle, sans compter D. Alphonse Comte de Barcelos, son fils naturel.

Le Roi de Portugal passe en Afrique.

Le Roi de Portugal ayant fait équiper 33. gros Vaisseaux, 27. Galeres & 30. Galiotes, sans compter un grand nombre d'autres bâtimens de charge au nombre de 120. voiles, partit avec cette nombreuse flotte & prit la route d'Afrique. La mort de la Reine Philipe son Epouse, qui déceda dans le tems qu'il se préparoit à mettre à la voile, ne retarda son départ qu'autant de tems qu'il en fallut pour rendre les derniers devoirs à cette Princesse, qui fut inhumée dans le magnifique & nouveau Monastere d'Aljubarrota.

Il se rend maître de Ceuta.

Jamais entreprise ne fut plus heureuse. La conquête de l'importante Place de Ceuta située sur le détroit de Gibraltar, dont il se rendit maître le 22. d'Août, ne lui coûta presque que la peine de se presenter devant la Ville. Le premier qui monta sur la bréche fut un soldat Portugais nommé Cortereal, un autre qui s'appelloit d'Albergueria fit sauter une porte & entra dans la Place suivi de ses camarades. Le Roi les recompensa tous deux selon que le meritoient leur valeur & le service qu'ils venoient de rendre à l'Etat : il fit aux autres des gratifications proportionnées aux marques qu'ils avoient données de leur courage. Dès que les Chrêtiens se virent maîtres de Ceuta, ils firent main basse sur les Maures que l'on trouva

An de N.S. 1415.

en armes ; on fit les autres esclaves, & il ne s'en sauva que très-peu qui s'enfuïrent dans les terres. Un commencement si heureux encouragea les Portugais à pousser plus loin leurs conquêtes, & à rétablir l'ancienne Domination Espagnole dans l'Afrique.

Les Portugais commencent à compter par l'Ere de Jesus Christ.

Cette même année on changea en Portugal la maniere de compter les années par l'Ere de Cesar, (1) & on prit à l'exemple des autres Nations Chrêtiennes l'Ere commune depuis la naissance de Jesus-Christ. Les Portugais ne voulurent pas se distinguer des autres peuples d'Espagne, & ils crurent devoir s'accommoder à ce qui avoit été établi depuis quelque tems en Castille & en Arragon, comme nous l'avons rapporté en son lieu.

XXXIV. Entrevûë du Pape Benoît, de l'Empereur Sigismond & du Roy d'Arragon à Perpignan.

Revenons au Concile de Constance : les Peres s'appliquoient avec un zele infatigable à chercher toutes les voïes possibles de terminer le Schisme ; mais le Roi d'Arragon étant tombé malade ne put se rendre à Nice. C'est pourquoy l'Empereur qui avoit un empressement extrême de mettre fin au grand ouvrage qu'il avoit commencé, résolut d'aller lui-même à Perpignan Capitale du Roussillon, sur les frontieres d'Espagne. On ne sçauroit assez donner d'éloges à ce grand Prince, dont le zele pour la tranquillité de l'Eglise ne se rebuta jamais, & n'épargna ni peines ni fatigues pour surmonter les obstacles qui se trouverent dans l'execution d'un si glorieux dessein.

Benoît & Ferdinand s'y rendent les premiers.

Le Pape Benoît & le Roy d'Arragon qui étoient les plus proches, s'y rendirent les premiers : l'Empereur y arriva le 19. de Septembre accompagné d'un grand nombre de noblesse, & de 400 hommes d'armes. Il y entra sans éclat & sans ceremonie, & pour marquer la douleur que devoient avoir les Fideles de l'état déplorable où se trouvoit l'Eglise, il ne voulut point paroître avec la pompe & la magnificence que sembloit demander sa dignité. Il s'habilla d'une maniere simple, bannit de sa maison les meubles & les ornemens précieux, & ordonna que sa table ne seroit servie qu'en vaisselle d'étain. Les Rois de France, de Castille & de Navarre envoïerent aussi leurs Ambassadeurs à Perpignan pour seconder les bonnes intentions de l'Empereur. Tout l'Univers étoit dans l'attente du succès de

(1) *L'Ere de César.* J'ay expliqué ce que c'étoit que l'Ere de César dont l'on se servoit en Espagne pour compter les années. Il seroit inutile de répeter icy ce que l'on doit sçavoir déja.

cette entrevûë. La crainte & l'esperance partageoient tous les esprits. An de N. S. 1415.

Le Roi d'Arragon sollicite le Pape Benoît d'éteindre le Schisme

Le Roi d'Arragon qui n'étoit pas encore parfaitement rétabli de son indisposition, ne pouvoit pas se trouver à toutes les conferences; il étoit souvent obligé de garder le lit; cependant il ne laissoit pas en particulier de solliciter, de presser, de prier Benoist de rendre enfin à l'Eglise sa premiere tranquillité, de se souvenir du serment solemnel qu'il avoit fait autrefois avant son élection; que le Concile General étant assemblé, qu'il ne pouvoit se dispenser de s'y rendre, ou de faire à l'exemple de ses deux Competiteurs la renonciation que les Fideles désiroient; que ce seroit se couvrir d'une honte éternelle, de s'opiniâtrer plus long-tems à retenir une dignité qui perpetuëroit le Schisme; qu'étant dans un âge très-avancé il ne pouvoit plus lui rester que peu de tems à vivre; & quel malheur seroit-ce pour lui d'aller paroître devant le Tribunal de Dieu, la conscience chargée d'un si prodigieux scandale, & de tous les malheurs qui en seroient la suite inévitable.

Mais Benoît n'y a nul égard.

Benoît pouvoit avec honneur se rendre aux prieres de toute l'Eglise & remettre ses interêts entre les mains de tant de grands Princes. Loin que cette démarche fût capable de le deshonorer, elle n'auroit servi qu'à immortaliser son nom; mais l'ambition fortifiée par l'âge n'écoute point la raison. Benoît resolu de ne consentir jamais à son abdication, ne prétendoit que gagner du tems par des détours & des délais affectez.

XXXV. Benoist fait un long discours à l'Empereur & au Roi d'Arragon.

Comme l'Empereur & le Roy d'Arragon le pressoient tous les jours de prendre enfin sa derniere resolution. Il leur fit un long discours pour leur expliquer les fondemens sur lesquels il appuïoit son droit; il leur dit que si l'on avoit pû pendant quelque tems douter qu'il fût le légitime Pape; que l'abdication de ses deux Competiteurs dissipoit tous les doutes, & terminoit le procès; que puisqu'il restoit seul, tous les Fideles le devoient regarder comme l'unique Chef de l'Eglise universelle; qu'il n'étoit ni de la justice, ni de la raison d'abandonner le gouvernail de la Barque de Saint Pierre, que plus il approchoit de la mort par son grand âge, plus il devoit craindre de soüiller sa conscience par une lâcheté criminelle: qu'il seroit honteux pour lui de flêtrir son nom sur la fin de ses jours par une foiblesse que Dieu & la posterité ne lui pardonneroient jamais.

An de N.S 1415.

Il persiste toûjours dans sa résolution.

Il parla sept heures entieres avec une vigueur & une vivacité qui étonnoit tout le monde, & quoi qu'il eût 77. ans, il n'en parut pas plus fatigué. Ceux qui se trouverent presens à ce discours se lasserent plûtôt que luy, & sortirent de la Sale les uns après les autres. Il prétendoit sur tout que quand bien même il ne seroit pas le veritable Pape, au moins n'y avoit-il que lui seul qui eut droit d'en choisir & d'en nommer un, puisqu'il restoit seul de tous les Cardinaux nommez avant le Schisme par un Pape dont l'élection ne pouvoit être douteuse, & que toute l'Eglise d'un commun consentement avoit reconnu pour son Chef.

XXXVI.
L'Empereur Sigismond se retire de Perpignan. & le Pape s'enfuit à Pegniscola.

Cependant le tems se passoit inutilement dans ces contestations sans que l'on vît nulle apparence de réüssir. Enfin l'Empereur fatigué & ennuïé de tous ces délais, partit de Perpignan & menaça Benoît de lui faire faire de force ce qu'il s'obstinoit à ne vouloir pas faire de bon gré. Sigismond néanmoins demeura encore quelque tems à Narbonne pour voir si le Roi d'Arragon qui avoit promis de faire une derniere tentative sur le Pape Benoît, ne pourroit point le réduire: mais les efforts de ce Prince furent inutiles, au contraire Benoît appréhendant que l'on ne se saisît de sa personne, & qu'on ne le conduisît au Concile, se déroba secretement de Perpignan & se rendit à Pegniscola petite Place très-forte, située sur un rocher assez escarpé & environné de la Mer presque de tous les côtez, dans la résolution de soûtenir son parti, & de se maintenir dans sa dignité jusqu'à la mort.

L'Arragon renonce publiquement à l'obédience de Benoît.

Enfin le Roi d'Arragon voïant que tout étoit sans effet, résolut d'en venir au dernier remede, qui fut de renoncer à l'obédience de Benoît; ce qui fut fait par un Edit publié le 6. de Février 1416. par lequel il fut deffendu à tous les Arragonnois de reconnoître Benoît pour veritable Pape; & d'avoir désormais recours à lui dans les affaires de l'Eglise. S. Vincent Ferrier fut le principal auteur de cette résolution, lui qui avoit été autrefois le plus zelé des Partisans de Benoît, & qui avoit le plus contribué par la haute réputation de sainteté où il étoit, à maintenir l'Espagne, & particulierement l'Arragon dans son obedience. La longue habitude a ordinairement beaucoup de pouvoir sur les esprits; & comme l'on étoit depuis long-tems accoûtumé à obéïr à Benoît, quelques-uns ne pouvoient approuver que l'on renonçât ainsi à l'obédience d'un Pape qu'on

avoit reconnu pour legitime pendant tant d'années. A l'égard du peuple qui ne ſçait pas trop démêler le bien & le mal, & faire un juſte diſcernement entre le vrai & le faux, il s'accommoda à la volonté & aux ordres du Roi.

An de N. S. 1416.

Ce coup auquel Benoît ne s'attendoit pas le conſterna, il ſe laiſſa aller à de grandes plaintes de ſe voir abandonné par celui qu'il croïoit le plus obligé à le maintenir : il ſe plaignit publiquement de l'ingratitude de Ferdinand qui lui étoit, diſoit-il, redevable de ſa Couronne. Il le menaça même de la lui ôter, menaces vaines, qu'il n'étoit pas en état d'executer.

Benoît s'en plaint.

Dans le tems que ces affaires ſe pouſſoient avec le plus de chaleur, Leonor Reine de Navarre, mourut à Pampelune le 5. de Mars : elle fut inhumée dans l'Egliſe Cathedrale de cette Ville, & ſon corps repoſe dans un Sepulchre d'Albâtre, où l'on voit encore aujourd'huy ſon épitaphe.

Mort de Leonor Reine de Navarre.

XXXVII. Le Roy d'Arragon veut faire un voyage en Caſtille.

L'indiſpoſition de Ferdinand Roi d'Arragon, continuoit toûjours, ce Prince voïant qu'il ne pouvoit ſe rétablir, ſouhaitoit avec paſſion de faire un voïage en Caſtille, pour éprouver ſi l'air natal, qui eſt pour l'ordinaire un remede ſi efficace, ne pourroit point lui rendre la ſanté. Il avoit encore deſſein de pourvoir aux affaires d'un Roïaume où il étoit né, qui étoit le patrimoine de ſes Peres, & dont il avoit eu ſi long-tems la Regence. Enfin il vouloit engager cette Cour à renoncer à l'obedience de Benoit, afin que celui-ci ſe voyant abandonné de tout le monde, prît le parti de ſe ranger à la raiſon.

Dans ces vûës le Roi partit de Perpignan pour prendre la route de Barcelone. Il y paſſa tout le reſte de l'Hyver, ne voulant point s'expoſer à ſe mettre en voïage durant les grands froids ; mais dès que le Printems lui permit de ſe mettre en chemin, il partit pour la Caſtille : le mouvement & l'agitation ayant redoublé ſon mal, il fut contraint de s'arrêter à Igualada à ſix lieuës de Barcelonne. Les Medecins commencerent à deſeſperer de ſa vie. En effet après avoir reçu les derniers Sacremens avec de grands ſentimens de pieté, il expira un Jeudi 2. Avril.

Il meurt à Igualada.

Il avoit d'excellentes qualitez de corps & d'ame, la phiſionomie heureuſe, l'air également agréable & majeſtueux, le génie vaſte & capable de manier à ſon gré les eſprits ; il eut l'adreſſe par ſes manieres affables de gagner les cœurs depuis qu'il fut ſur le Thrône, mais ce qui eſt plus rare & plus diffi-

Portrait de Ferdinand.

An de N. S. 1416

cile, il trouva le secret de se faire aimer dans un Royaume étranger. Il ne laisse pas de se trouver des Historiens qui l'accusent de lenteur & d'irrésolution, de s'être emparé d'une grande partie des revenus de la Castille, d'avoir été liberal jusqu'à la profusion, & pour contenter sa prodigalité de n'avoir pas fait grand scrupule d'envahir les biens de ses Sujets, enfin d'avoir flêtri sa memoire en abandonnant le parti de Benoît. Mais l'envie s'attache aux grands hommes, & nul n'est exempt de défauts.

Alphonse son fils aîné lui succede.

Il regna trois ans deux mois & vingt-huit jours, il fut inhumé à Poblete dans un tombeau simple & sans ornement; il avoit fait son testament quelques mois auparavant, pendant son séjour à Perpignan, & voilà quel fut le partage qu'il fit à ses enfans: il donna au Prince D. Juan son second fils, la Seigneurie de Lara; celle de Medina del Campo, la Ville de Montblanc, en Catalogne, & quelques autres Villes, avec le titre de Duc; il laissa Albuquerque à l'Infant D. Henri; & à l'Infant D. Sanche la Seigneurie de Montaluan. Il nomma le Prince D. Alphonse son fils aîné pour son successeur & l'heritier de son Royaume; mais au cas que lui & ses freres vinssent à mourir sans enfans, il rappella à la succession de la Couronne les enfans & les petits-enfans des Princesses Marie & Leonore ses filles, quoi qu'il les eut excluës elles-mêmes de sa succession. Cette clause est remarquable, mais nous avions déja vû en un autre endroit que l'on avoit fait le même reglement une autre fois dans le Royaume d'Arragon.

La Castille reste encore sous l'obeissance de Benoît.

La mort trop prompte de Ferdinand maintint encore quelque tems la Castille dans l'obédience de Benoît, celui-ci avoit dans ce Roïaume un grand nombre de partisans qui lui étoient entierement dévoüés & redevables de leur élevation: mais entr'auttres D. Sanche de Rojas Archevêque de Tolede, & D. Alphonse d'Exea Archevêque de Seville, paroissoient les plus déclarez pour luy, & les plus attachez à son parti.

XXXVIII. La Reine Douairiere de Castille, s'empare seule de la Regence.

Après la mort du Roy d'Arragon, il se forma à la Cour de Castille de nouvelles cabales qui furent les préludes des maux dont ce Royaume devoit être accablé. Ces broüilleries justifierent encore de plus en plus l'administtation de Ferdinand, & firent sentir combien la valeur & la prudence de ce grand Prince avoient été avantageuses au repos de l'Espagne. Dès que la Reine Catherine eut fait faire à Valladolid un Service

solemnel

An de N. S. 1416.

solemnel selon la coûtume pour le repos de l'ame du Roi d'Arragon son beau-frere, elle se rendit seule maîtresse de la Regence & des affaires; elle confia l'éducation & l'instruction du jeune Roi son fils à l'Archevêque de Tolede, auquel elle donna pour Collegues D. Juan de Velasco, & D. Diegue Lopez de Zugniga, Président du Conseil. (1)

Mécontens en Castille.

Ce choix ne contenta pas tout le monde, plusieurs Seigneurs en murmurerent, & se plaignirent de ce que la Regente disposoit des premiers emplois sans leur participation, & ne les consultoit point dans l'administration des affaires. L'Amirante D. Alphonse Henriquez & le Connétable D. Ruy Lopez d'Avalos, dont le parti grossissoit tous les jours, parlerent le plus haut; & il y avoit à craindre qu'il ne se formât quelque orage, capable de ruiner la Castille.

An de N.S. 1417. On prolonge la Tréve avec le Roi de Grenade.

Au commencement de l'année 1417. la Cour qui apprehendoit une Guerre Civile, prit la sage resolution de prolonger encore pour deux ans la Tréve avec le Roi de Grenade; mais à condition que ce Prince remettroit tous les ans en liberté cent Esclaves Chrétiens.

XXXIX. Jean Hus & Jerôme de Prague viennent au Concile de Constance.

Les Evêques assemblez au Concile de Constance donnoient leur application aux affaires de l'Eglise. On cherchoit, on proposoit, on tentoit toutes les voyes imaginables pour réünir les Fidéles sous un même Chef, & dans les mêmes sentimens. L'hérésie de Wiclef & de Jean Hus avoit fait de terribles ravages dans la Boheme, & il étoit necessaire de travailler tout de bon à faire rentrer les Rebelles dans le devoir, & les héretiques dans la Communion Catholique. Les peres du Concile crurent que le moyen le plus efficace pour rétablir la paix dans l'Allemagne, étoit d'engager Jean Hus & Jerôme de Prague, les principaux chefs des rebelles & des héretiques à se rendre à Constance avec un sauf-conduit que l'Empereur leur donneroit pour la sûreté de leurs personnes, ce qui fut executé.

Ils s'enfuyent, sont repris & condamnez à être brûlez vifs.

L'hérésie est un mal contagieux & qui devient presque incurable quand il a jetté de profondes racines, & qu'on lui a donné le tems de se fortifier. Les deux chefs des héretiques

(1) *Président du Conseil.* Je ne voudrois pas garentir que j'aye traduit correctement en François le mot de *Justicia Mayor*, mais j'ai cru que je ne pouvois pas trouver un terme François qui donnât une idée plus juste de ce que nous concevons par le mot *le chef de la Justice*, ou ce mot Espagnol *Justicia Mayor*.

An de N. S. 1417. de Boheme s'enfuïrent secretement de Constance. Les Peres du Concile informez de leur évasion envoyerent en diligence après eux: on les attrapa en chemin, on les ramena dans la Ville, où ils furent condamnez à être brûlez vifs; il est constant que les desordres causez par les héretiques dans la Boheme & les cruautez qu'ils avoient exercées sur les Catholiques, méritoient que l'on punît severement Jean Hus & Jerôme de Prague, qui en étoient les principaux auteurs. Cependant bien des gens n'aprouverent pas cette execution, & crurent qu'il étoit de la bonne foy & qu'il auroit même été plus avantageux à l'Eglise de leur garder fidélement la parole qu'on leur avoit donnée, quoiqu'il fût évident qu'eux-mêmes n'avoient pas observé les condition prescrites, ausquelles ils s'étoient soumis, & qu'ainsi ayant les premiers violez leurs promesses, ils s'étoient rendus indignes qu'on leur gardât celles qu'on leur avoit faites. (1)

XL. Le Pape Benoît excommunié par le Concile.

Les Peres du Concile de Constance après avoir condamné les héresies de Wiclef & de Jean Hus, & puni les deux principaux chefs des troubles de Boheme, ne penserent plus qu'à terminer incessamment l'affaire du Schisme, pour laquelle ils s'étoient assemblez. Ils commencerent d'abord par excommunier Benoît, qui le seul des trois Papes perseveroit dans son obstination, & qui ne paroissoit pas même résolu de se relâcher. La Sentence fut publiée le 26. Juillet avec les solemnitez accoûtumées, & l'on prit des mesures pour proceder à l'élection d'un nouveau Pape.

Election de Martin V.

Il y avoit alors à Constance vingt-deux Cardinaux de la promotion & de l'obédience des trois Papes deposez; on joignit à ceux-cy trente autres Peres du Concile avec le droit de donner leurs suffrages aussi-bien que les Cardinaux pour l'élection du souverain Pontife; les uns & les autres s'enfermerent dans le Conclave, & tous d'un commun consentement sans en excepter un seul, donnerent leurs voix au Cardinal Othon Colomne, Romain. L'élection se fit le 11.

(1) *Avoit faites.* Je sçai bien que les Auteurs ne rapportent pas tous les faits de Jean Hus & de Jerôme de Prague, de la maniere dont le raconte ici Mariana; mais pour le justifier il suffit qu'il ait eu de bons garants de ce qu'il avance pour la conduite du Concile à l'égard de ces héretiques: ce n'est pas ici le lieu de l'examiner, il convient encore moins à un simple particulier d'en décider; Mariana fait assez connoître ce que l'on en doit penser, & ce qu'il en pense lui-même.

de Novembre. Le nouveau Pape prit le nom de Martin V. Il seroit difficile d'exprimer la joye que causa cette élection non-seulement à Rome, mais encore dans toutes les Provinces Chrêtiennes, il sembloit qu'on sortît d'une nuit profonde, pour joüir de la serenité d'un beau jour.

An de N.S. 1417.

Reconnu de tous les Fidéles.

Car les Fidéles oubliant les interêts qui les avoient divisez se conformerent avec joye à ce qui venoit d'être reglé dans le Concile, & se hâterent de rendre obéïssance au nouveau Pape. Il fut donc reconnu comme legitime Vicaire de JESUS-CHRIST par tous les Princes Chrêtiens. Il n'y eut que le seul Roi d'Ecosse, le Comte d'Armagnac, & quelques Cardinaux qui avoient suivi Benoît quand il se sauva secretement de Perpignan, qui lui demeurerent encore attachez; mais leur attachement dura peu: tous l'abandonnerent & reconnurent Martin V.

Fin du Concile de Constance & reglement qu'il fit pour la convocation des Conciles generaux.

Ainsi se termina le Concile de Constance qui réünit tous les Fidéles sous un même Chef. Cependant les Peres reglerent que l'on assembleroit un nouveau Concile General cinq ans après celui qui venoit de finir, que l'on en convoqueroit un second sept ans après le premier, & un troisiéme dix ans après la fin du second, enfin que desormais on garderoit constamment la coûtume d'en convoquer un tous les dix ans.

Martin V. envoye deux Religieux à Benoît, qui est abandonné de tous les Cardinaux.

La premiere chose que fit le nouveau Pape, fut d'envoyer deux Moines de Cisteaux vers Benoît, pour le sommer de se soumettre à ce qui venoit d'être reglé au Concile de Constance, du consentement unanime de tous les Peres, & pour engager les quatre seuls Cardinaux qui étoient auprès de lui à se retirer de son obédience. Ceux-cy quoiqu'ils fussent tous Espagnols, quitterent Benoît sur la promesse qu'on leur fit de leur conserver le Chapeau, & de leur accorder encore de nouvelles graces; ils se retirerent secretement & allerent prêter l'obédience à Martin V. qu'ils rencontrerent à Florence. Le principal de ces Cardinaux, étoit D. Alphonse de Carillo, Cardinal du titre de Saint Eustache, Evêque de Siguença, parent du Cardinal D. Gilles d'Albornez, & oncle de D. Alphonse de Carillo, qui dans la suite fut Archevêque de Tolede.

XLI.
Nouveaux voyages des Espagnols aux Canaries.

Cette même année fut funeste à la France par la cruelle Guerre Civile, qui mit ce Royaume à deux doigts de sa ruine; mais elle fut heureuse par la Castille, pour le nouveau voyage

An de N. S. 1417.

que l'on entreprit aux Isles Canaries avec le consentement de la Reine Catherine Regente du Royaume, & la permission que le feu Roi D. Henri avoit accordée un peu avant sa mort.

Les François découvrent les premiers ces Isles.

Jean de Betancourt, François de Nation, avoit autrefois le premier découvert ces Isles, & s'étoit rendu maître des cinq principales, où il s'étoit établi, aidé des Troupes qu'il avoit menées avec lui, & des secours qu'il recevoit de France. Après la mort de Betancourt, Ménaut son parent lui avoit succedé. Le Pape Martin envoya pour Evêque dans ces Isles un Religieux nommé Mendo, afin de travailler à la conversion de ces Insulaires. Les choses ne furent pas long-tems tranquilles ; il s'éleva de grands differens entre Ménaut, Seigneur du pays, & le nouvel Evêque. Celui-cy crut qu'il étoit de son devoir & de son ministere de prendre la défense de ces pauvres Barbares ; Ménaut de son côté abusant de son pouvoir, exerçoit dans le pays mille violences, traitoit les peuples de la maniere la plus tyrannique ; quoique ceux-cy eussent embrassé la Foy, il ne laissoit pas de les vendre comme esclaves, sans avoir nul égard à la Religion qu'ils professoient, ni aux sages remontrances de l'Evêque.

Les Espagnols arrivent dans les Canaries.

Pierre Barba étant parti d'Espagne avec trois Vaisseaux par l'ordre du Roi de Castille, arriva heureusement aux Canaries dans ce tems-là ; les conjonctures étoient favorables ; il acheta de Ménaut les Isles dont il étoit maître, & les revendit lui-même ensuite à Pierre de Peraça, un des principaux Citoyens de Seville, dont la posterité s'est conservée dans la possession de ces Isles jusqu'au tems de Ferdinand le Catholique, qui acheva de les soumettre, comme nous l'avons déja raconté dans un autre endroit, & qui les réünit à la Couronne de Castille. Voilà pour ce qui regarde l'Espagne.

XLII. Les Anglois entrent en France & prennent Roüen.

Passons aux malheurs dans lesquels la France se trouva plongée. Henri V. du nom Roi d'Angleterre avoit fait demander en mariage Catherine de France, fille du Roi Charles VI. qui ayant d'autres vûës sur la Princesse sa fille, ne jugea pas à propos de la lui accorder. Henri piqué de ce refus, qu'il regarda comme un outrage fait à sa personne & à sa Couronne, résolut d'en tirer une vengeance éclatante ; il passa en Normandie avec une puissante Flotte, remporte une Victoire signalée sur les François, fait prisonniers les Ducs d'Or-

An de N. S. 1417.

leans & de Bourbon ; animé par ce premier succès, il vient mettre le Siége devant Roüen, Capitale de la Province, & la prend quoiqu'avec beaucoup de peine & bien du tems.

Le Duc de Bourgogne se rend maître de la personne du Roi & de Paris.

Les choses n'en demeurerent pas-là ; pour comble de malheur la Reine Isabelle abandonna le Roi son époux, & après avoir emmené avec elle la Princesse Catherine sa fille, elle se retira à Tours, d'où elle appella à son secours le Duc de Bourgogne, qui accourut aussi-tôt avec un corps considerable de Troupes, pour ne point laisser échaper l'occasion de se venger des mauvais traitemens qu'il prétendoit avoir reçû de la Cour ; ce Prince ne fut que trop heureux pour le malheur de la France : car non-seulement il devint maître de la personne de la Reine & de sa fille ; mais il trouva encore le moyen de se saisir de la personne même du Roi, & de prendre Paris la Capitale du Royaume.

Le Dauphin se met en état de s'opposer aux Anglois.

Il ne restoit plus que le Dauphin, fils aîné du Roi Charles VI. qui avec ce qu'il avoit pû ramasser de Troupes & d'une bonne partie de la Noblesse Françoise, qui s'étoit renduë auprès de lui, faisoit tous ses efforts pour réparer les pertes que venoit de faire le Royaume, & se mettoit en devoir de faire tête aux Bourguignons & aux Anglois.

Le Dauphin s'abouche avec le Duc de Bourgogne.

Le Dauphin qui se voyoit en même-tems une foule d'ennemis sur les bras, trop foible pour soûtenir une Guerre domestique & étrangere, tâcha de détacher le Duc de Bourgogne du parti des Anglois ; ils convinrent d'une entrevûë sur le pont qui est sur la riviere de Seine, dans l'endroit où l'Yonne va s'y décharger ; on devoit pour plus grande sûreté dresser sur le milieu du pont une barriere de bois où l'on ne laisseroit qu'une petite porte, fermée des deux côtez & bien gardée par des Troupes que les deux Princes y placeroient : on regla aussi qu'ils ne seroient accompagnez que par dix hommes armez ; l'un & l'autre s'y rendit au jour & à l'heure marquée.

Mort du Duc de Bourgogne, son fils livre le Roi, la Reine & Paris aux Anglois.

Dès que le Dauphin apperçut le Duc de Bourgogne, il le salua avec un visage gay, & l'invita de passer où il étoit pour avoir tous deux la satisfaction de s'embrasser, le Duc ne se doutant point du malheur qui l'attendoit, & se fiant sur le bon accuëil du Dauphin, y consentit, aussitôt la porte de la barriere fut ouverte, & le Duc de Bourgogne étant passé, il s'éleva une querelle entre les Soldats des deux Princes ; si la

An de N. S. 1417. chose arriva par hazard, ou de dessein prémedité, c'est ce que je n'entreprendrai pas d'éclaircir ni de décider : il suffira de dire que dans ce démeslé le Duc de Bourgogne fut tué ; sa mort fut encore plus funeste à la France que ne l'avoit été sa vie. Car le Duc Philippes pour venger la mort du Duc son pere, livra entre les mains des Anglois le Roi de France, la Reine Catherine leur fille, & la Ville de Paris dont il étoit maître ; source malheureuse des factions, des massacres, des incendies, en un mot d'un torrent de malheurs, dont la France fut le Theâtre & la proye ; mais ces choses n'arriverent que quelque tems après, & comme elles sont étrangeres à notre Histoire, il n'est pas necessaire d'en faire ici un plus long détail ; ainsi réprenons le fil des affaires qui regardent l'Espagne.

XLIII. La Reine Doüairiere d'Arragon se retire à Medina del Campo.

La Reine Leonor d'Arragon après la mort du Roi son époux, s'étoit rétirée en Castille, & avoit choisi pour son séjour la Ville de Medina del Campo, où elle demeuroit avec la plûpart des Princes & des Princesses, ses enfans ne pensant qu'à adoucir sa solitude & les ennuis de sa viduité par des occupations saintes & honnêtes ; mais quelque tems après on commença à proposer le mariage de l'Infante Marie d'Arragon sa fille, avec le jeune Roi de Castille. La Reine Catherine mere du jeune Prince, & Regente du Royaume n'étoit point pour ce mariage ; à cause disoit-elle de l'extrême jeunesse du Roi son fils ; l'excuse étoit plausible & le prétexte specieux ; mais dans le fonds c'est qu'elle avoit une inclination secrete pour l'Infante Leonor de Portugal sa niéce, & ses Ministres jugeoient l'alliance plus avantageuse à la Castille, pour unir ces deux Royaumes par des liens plus étroits, & entretenir une paix stable entre ces deux Nations.

Mort de la Reine Regente de Castille.

An de N.S. 1418.

Mais la mort de la Reine Catherine décedée à Vailladolid un Jeudy 2. de Juin de l'année 1418. âgée de 50. ans, renversa ces projets, elle étoit devenuë extraordinairement replette, & peut-être que son inclination à boire suivant le génie & la coûtume de sa nation, y avoit beaucoup contribué ; son esprit doux, ses manieres bonnes & son humeur liberale, la faisoient aimer des peuples ; mais ceux qui approchoient de sa personne, abusant de sa facilité, s'en servoient plûtôt pour leurs interêts particuliers que pour le bien de l'Etat. Elle étoit environnée d'une foule de gens sans naissance,

ou ſans merite, qu'elle avoit tirez de la pouſſiere pour en former ſon Conſeil, & pour en faire ſes principaux Miniſtres, ſource ordinaire de la ruine des Princes & des Etats. Cette Princeſſe fut inhumée dans la Chapelle Royale de Tolede, où elle fonda 15. Prébendes qu'elle ajoûta à celles qui y étoient auparavant, afin que les Chapelains offriſſent tous les jours leurs prieres à Dieu pour le repos de ſon ame, & de celle du feu Roi ſon époux. An de N.S. 1418.

XLIV. L'Archevêque de Tolede premier Miniſtre de Caſtille.

Cette mort apporta un grand changement dans les affaires de Caſtille. Le Roi malgré ſon extrême jeuneſſe ſortit enfin de l'obſcurité & de l'oiſiveté dans laquelle la Reine ſa mere l'entretenoit, & commença à prendre connoiſſance des affaires, aidé des conſeils de quelques perſonnes ſages & experimentées qu'il avoit auprès de ſa perſonne, pour le former au gouvernement. L'Archevêque de Tolede, homme d'un génie vaſte, & qui n'avoit pas moins d'ambition que de merite, trouva bien-tôt le moyen de ſe rendre ſeul maître des affaires, & de diſpoſer de tout ſous le nom du Roi, ce qui ne plaiſoit pas aux Grands, jaloux de l'autorité du Prélat.

Le Dauphin envoye des Ambaſſadeurs en Caſtille pour demander du ſecours & n'obtiennent rien.

On reçut alors les Ambaſſadeurs que le Dauphin de France envoyoit en Caſtille, pour ſolliciter du ſecours dont il avoit beſoin dans l'extrême danger où le Royaume ſe trouvoit exposé par l'irruption des Anglois, & par les Guerres Civiles qu'y avoit allumées le Duc de Bourgogne & ſes partiſans; mais ces Ambaſſadeurs ne purent rien obtenir. Le Conſeil de Caſtille leur répondit que la grande jeuneſſe du Roi, les factions qui regnoient à la Cour, le mécontentement de quelques grands Seigneurs, & les troubles dont la Caſtille étoit menacée, ne permettoient pas d'envoyer hors du Royaume des ſecours, dont eux-mêmes avoient beſoin.

XLV. Le Roi de Caſtille épouſe Marie d'Arragon.

Après que l'on eut congedié les Ambaſſadeurs de France, on remit ſur le tapis le mariage du jeune Roi, l'Archevêque de Tolede, qui avoit des obligations infinies au feu Roi d'Arragon, auquel il étoit redevable de ſon élevation, ménagea ſi adroitement les eſprits, qu'il fit enfin préferer l'alliance d'Arragon à celle de Portugal. Ainſi le mariage du Roi Juan fut conclu avec l'Infante Marie d'Arragon. La ceremonie des fiançailles ſe fit avec beaucoup de pompe à Medina del Campo le 21. d'Octobre.

An de N.S. 1418

Mariage de l'Infante de Navarre avec le Comte d'Armagnac.

Un des principaux articles dont on convint fut, que l'Infante Catherine, sœur cadette du Roi de Castille, épouseroit un des Infants d'Arragon ; on ne regla pas alors avec lequel de ces Princes on la marieroit, parce que l'Infant D. Juan qui étoit le plus en état de se marier, étoit toûjours en balance sans pouvoir se déterminer dequel côté il s'allieroit. Ce Prince toûjours incertain, avoit d'abord résolu d'épouser Isabelle fille du Roi de Navarre ; mais il changea bien-tôt de résolution, amusé par l'esperance flatteuse que lui avoit donnée Jeanne Reine de Naples, qu'elle l'épouseroit. Cette Princesse le trompa, comme nous l'avons raporté, ayant épousé un Prince François, & l'Infante Isabelle de Navarre fut mariée avec le Comte d'Armagnac.

XLV.

L'Infant D. Juan d'Arragon épouse Blanche de Navarre, Reine Doüairiere de Sicile.

Le feu Roi d'Arragon D. Ferdinand, peu après son avenement à la Couronne, avoit envoyé l'Infant D. Juan son fils en Sicile, pour en prendre l'administration à la place de la Reine Blanche, à laquelle le Roi de Navarre son pere avoit ordonné de revenir après la mort du Roi de Sicile D. Martin son époux, parce que cette Princesse étant sa fille aînée, elle étoit l'héritiere présomptive de sa Couronne. Plusieurs Princes avoient recherché en mariage la Reine Doüairiere de Sicile, moins peut-être pour ses grandes qualitez, que parce qu'elle étoit l'héritiere de la Couronne de Navarre. Le Roi son pere après avoir long-tems balancé sur lequel il jetteroit les yeux, avoit enfin préferé l'Infant D. Juan d'Arragon, qui avoit fait admirer sa valeur & sa prudence dans l'administration de la Sicile, & qui pouvoit un jour réünir les Royaumes de Navarre & d'Arragon ; parce que le Roi D. Alphonse son frere n'avoit point d'enfans ; la Reine Blanche n'eut alors pour sa dot que quatre cens vingt mille florins ; mais en même-tems on consentit, qu'au cas qu'elle vînt à mourir sans enfans, l'Infant d'Arragon son époux seroit Roi de Navarre tout le reste de sa vie. Le mariage se fit à

An de N.S. 1419

Olite par Procureur, l'année 1419. l'Infant envoya en Navarre pour épouser la Princesse en son nom D. Diégue Gomez de Sandoval, neveu de l'Archevêque de Tolede, Grand Senechal de Castille, son Majordome Major (1) ou le Grand

(1) *Dome Major.* Quoiqu'il soit assez difficile de traduire *Majordome Major*, autrement en François que par le terme de *Grand Maître de sa Maison*, il y a néanmoins encore bien de la difference pour les fonctions en-

Maître

An de N.S. 1419.

Maître de ſa Maiſon & ſon favori. Le pouvoir que ce Seigneur avoit ſur l'eſprit de ſon Maître, l'éleva à une haute fortune; mais les affaires ayant dans la ſuite changé de face, il eut bien des traverſes à eſſuyer comme on le verra dans ſon lieu.

Mort de Saint Vincent Ferrier.

Le 5. d'Avril de cette même année, mourut à Vannes en Bretagne Saint Vincent Ferrier, homme vrayement Apoſtolique, la gloire de Valence ſa patrie, & un des principaux ornemens de l'Ordre de Saint Dominique. La multitude preſque infinie de miracles qu'il opera pendant ſa vie & après ſa mort, le fit mettre peu de tems après dans le Catalogue des Saints; ſon corps fut inhumé dans l'Egliſe Cathedrale de la Ville où il étoit mort. Revenons à la Caſtille.

XLVII. Le Roi de Caſtille veut ſe faire déclarer majeur.

Après la mort de la Regente, ce Royaume ſe trouva comme un vaiſſeau ſans Pilote & ſans gouvernail, battu par des vents orageux, devenu le joüet des flots, & prêt à ſe briſer contre les écuëils. Les Grands étoient diviſez entr'eux, il ſe formoit à la Cour des factions, & chacun avoit ſes vûes & ſes interêts. Le Roi encore trop jeune n'avoit pas aſſez d'experience pour les contenir dans le devoir. La plûpart regardoient l'Archevêque de Tolede avec des yeux jaloux, & ne pouvoient voir ſans dépit qu'un Prêtre eût plus de pouvoir lui ſeul, que toute la Nobleſſe enſemble. Les Grands vinrent donc trouver le Roi pour le ſupplier de vouloir bien prendre en main le Gouvernement de ſon Royaume, qu'ayant quatorze ans il étoit majeur, & avoit l'âge preſcrit par les loix pour regner par lui-même.

Ce qui ſe fait dans les Etats de Madrid.

Les Etats Generaux du Royaume furent convoquez à Madrid; l'ouverture s'en fit le 7. de Mars dans le Palais, dans cette premiere ſéance l'Archevêque de Tolede fit un diſcours, dans lequel il déclara la réſolution que le Roi avoit priſe de ſortir de Tutele, & de ſe charger lui-même de l'ad-

tre le *Majordome Major* du Roi d'Eſpagne, & le *Grand Maître de la Maiſon* du Roi de France, comme on le peut voir dans les ouvrages où ſont expliqué les diverſes fonctions de ces deux charges, & dans le détail deſquels il n'eſt pas de notre reſſort d'entrer; d'ailleurs en France il n'y a que le Roi qui ait proprement un *Grand Maître de la Maiſon*, au lieu qu'en Eſpagne tous les Princes & tous les Grand du premier rang ont un *Majordome Major*, alors à l'égard de ces Princes là, on devroit plûtôt appeller leurs *Major domes* leurs *premiers Chambellans*, ou leurs *premiers Gentilshommes*, que les Grand Maîtres de leur Maiſon, dont le terme devoit être reſervé pour les Rois ſeuls.

An de N. S. 1419. ministration de ses Etats. D. Alphonse Henriquez, Amirante de Castille prit ensuite la parole, & après avoir remercié au nom de l'Assemblée & de tout le Royaume, Sa Majesté, de ce qu'elle vouloit bien prendre en main les rênes du Gouvernement, il l'assura de l'obéissance & de la fidélité des peuples. Tous ceux qui se trouverent à cette auguste ceremonie, marquerent leur joye par leurs applaudissemens, & leurs acclamations réïterées.

On compose le Conseil du jeune Roi.

L'extrême jeunesse du Roi avoit besoin d'aide : il reçut dans son Conseil & il conserva dans leurs emplois tous ceux qui les avoient possedez pendant sa minorité, & sous le regne du feu Roi son pere. Il nomma pour expedier les dépêches l'Archevêque de Tolede, l'Amirante, le Connétable, D. Juan Hurtado de Mendoze, Grand Maître de sa Maison, & D. Pere Maurique, Grand Senechal de Leon, qui passoit pour un des plus sages & des plus experimentez Courtisans du Royaume. Il fit en même-tems Secretaire d'Etat, D. Guttiere Gomez de Tolede, Archidiacre de Guadalajara. L'Archevêque de Tolede ne put dissimuler son chagrin, & se plaignit de ce qu'ayant seul droit de signer & de sceller les dépêches en qualité de Grand Chancelier de Castille, on lui donnoit des Collegues. Entre les personnes qui se trouvoient alors à la Cour de Castille, & qui assisterent aux Etats de Madrid, les plus considerables sans contestation, étoient les Infants d'Arragon, D. Juan & D. Henri, Grand Maître de Saint Jacques. L'Archevêque de Tolede qui devoit sa fortune au feu Roi d'Arragon leur pere, n'épargna ni honnêtetez ni caresses pour attirer dans ses interêts ces deux Princes, afin de se maintenir dans le ministere, & de conserver toute l'autorité dans le Conseil.

Le Roi va passer l'été à Segovie.

Après la conclusion des Etats, le Roi alla demeurer avec sa Cour à Segovie, située entre des montagnes & très-propre par la bonté de son air, & la fraîcheur de son climat, pour y passer les chaleurs de l'été. Pendant le séjour de Sa Majesté dans cette Ville, il s'éleva une émeute entre les habitans & les Officiers du Roi, on prit les armes de part & d'autre, & les esprits s'échaufferent tellement que l'on fut sur le point d'en venir aux mains.

XLVIII. Broüillerie en-

Les deux Infans d'Arragon dont nous avons parlé, quoiqu'ils fussent freres, ne vivoient pas cependant en trop bonne

An de N.S. 1419.

intelligence ; chacun d'eux ne cherchoit qu'à se rendre maître de la personne du Roi, & qu'à s'emparer du Gouvernement de l'Etat. La jeunesse du Roi sembloit favoriser leurs desseins, qu'ils avoient grand soin de se cacher l'un à l'autre. Cette jalousie réciproque divisa la Cour, & chacun eut ses partisans. Le Connétable D. Ruy Lopez d'Avalos, & D. Manrique se déclarerent pour l'Infant D. Henri, tandis que Federic Comte de Trastamare & l'Archevêque de Tolede embrasserent ouvertement les interêts de D. Juan.

tre les deux Infants d'Arragon.

Le Portrait du Roi de Castille.

L'extrême jeunesse du Roi qui le rendoit également susceptible de toutes les impressions d'indifference & d'amitié ; sa legereté dans ses caresses & dans ses rebuts à contre-tems, ce qui sied si mal à un Souverain, lui attiroient plus de mépris que de respect.

Ses bonnes qualitez, & ses défauts.

Ce Prince étoit d'une taille assez grande eu égard à son âge, mais il n'avoit rien de majestueux dans l'air, ni d'agréable dans le visage ; sa complexion foible le rendoit peu propre aux affaires, & incapable d'une longue application : d'ailleurs il avoit l'humeur assez douce, & l'esprit traitable ; il aimoit passionnement la chasse & tous les exercices du corps ; il avoit du goût pour les sciences, & pour les sçavans ; il prenoit plaisir à les entendre raisonner en sa presence sur quelque point curieux d'érudition ; il tournoit lui-même assez bien des Vers Espagnols, ces qualitez ébauchées se déveloperent avec l'âge : mais le peu d'application & le dégoût même qu'il avoit pour les affaires, dont il se déchargeoit entierement sur ses Ministres, gâtoient ce qu'il avoit de bon ; il ne pouvoit presque se résoudre à écouter les plaintes, & à recevoir les requêtes de ses sujets ; s'il étoit quelquefois obligé de leur donner audience, il ne le faisoit qu'avec une précipitation dont tout le monde sortoit mal-content. Enfin l'on peut dire de ce Prince, qu'il n'avoit pas un grand génie pour le Gouvernement, & qu'il n'étoit pas capable d'en soûtenir le poids.

XLIX. Alvar de Lune s'empare de l'esprit du jeune Roy de Castille.

Les Courtisans toûjours attentifs à profiter des moindres conjonctures que la fortune leur presente d'augmenter leur crédit, ne manquerent pas de se prévaloir de ces défauts pour avoir part aux affaires ; D. Alvar de Lune fut le plus adroit ou le plus heureux ; la feuë Reine mere qui avoit démeslé le caractere & le génie remuant de ce Seigneur ambitieux, &

An de N. S. 1419.

qui le craignoit, avoit sçû autrefois l'éloigner de la Cour & le renvoyer en Arragon. Et il faut avoüer qu'elle ne pou it rien faire de plus sage : mais elle fit une faute irréparabl en tenant le jeune Prince enfermé à Valladolid pendant plu de six ans, dans un Palais proche le Monastere de Saint Paul, sans presque le laisser sortir, ni lui donner la liberté de voir d'autres personnes que ceux qu'elle avoit eu soin de mettre auprès de lui, pour éclairer ses démarches. La Reine prétendoit par-là empêcher les Grands de se rendr maîtres de l'esprit de son fils, couper la racine aux cabales, & se maintenir dans la Regence. Malheureuse éducation pour un Roi : car est-il ien de moins raisonnable que d'empêcher un Souverain de paroître en public, de se faire voir à ses Sujets, & de connoître les Grands, qui ne sont destinez que pour être les appuis de son Trône ! quoy ôter à un Roi la liberté de voir, & d'être vû, de parler & d'entendre, lui interdire tout commerce avec ses peuples, n'est-ce pas vouloir le tenir enfermé dans une cage, si j'ose m'exprimer ainsi, & prendre plaisir à corrompre la bonté de son naturel, & étouffer toutes les dispositions qu'il pourroit avoir pour la vertu ? doit-on élever comme une fille dans la retraite, la mollesse, l'oisiveté, celui dont le corps devroit s'accoûtumer à une vie sobre, s'endurcir aux travaux & se mettre à l'épreuve du froid, du chaud, & des injures de l'air ? doit-on ne penser qu'à amollir par la bonne chere & les délices, l'esprit de celui qui doit veiller jour & nuit aux besoins d'un Etat, pourvoir à la sûreté de ses Sujets. Les peuples payent cherement une pareille éducation, l'habitude qu'un Prince a contractée dans son enfance d'une vie molle, oisive, voluptueuse ne fait que se fortifier avec l'âge, sa complexion s'affoiblit, il se livre aveuglément au plaisir & à la débauche ; c'est ce que l'on peut remarquer dans le Prince dont nous parlons.

Mauvaise éducation du Roi.

Il se livre à ses Ministres & à ses Favoris.

Car après la mort de la Reine sa mere, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil, & qu'il n'eût commencé qu'alors à voir la lumiere, il s'engagea dans des routes égarées, & ne marcha plus que de précipice en précipice. La multitude des affaires l'ennuyoit ou le rebutoit : il n'en pouvoit soûtenir le poids, obligé de s'en décharger sur les autres, il devint comme l'esclave de ses Ministres & de ses Courtisans, qui sçûrent se prévaloir de sa foiblesse pour usurper toute l'au-

torité au préjudice de l'Etat, ce qui fut dans la suite la principale cause des funestes brouilleries qui s'éleverent dans la Castille. An de N. S. 1419.

Rien de plus aisé, dira-t-on, de condamner ces défauts, mais qui pourra les corriger ? est-il quelqu'un qui ait assez de courage pour dire à un Prince la verité sans déguisement, pour lui faire sentir que le travail, le soin, l'application doivent être son partage, dès qu'il est destiné pour le Trône, & que la mollesse, l'oisiveté, & les plaisirs ne sont que l'appanage des femmes ; est-il quelque serviteur assez fidéle & assez genereux pour parler ainsi à ceux qui ne font consister leur bonheur que dans la liberté de pouvoir impunément se livrer à leurs passions, qui se persuadent que la douceur & l'agrément de la vie, ne se rencontrent que dans la débauche & la licence ; mais comment faire sentir ces veritez à des Courtisans corrompus, qui ne s'étudient qu'à s'accommoder aux inclinations les plus dereglées des Rois, & à prêter leur Ministere à leurs vices. Mais laissons ces reflexions, & reprenons le cours de notre Histoire.

An de N.S. 1420.

L.

L'Infant D Henri d'Arragon se rend maître de la personne du Roi.

Au commencement de l'année 1420. le Roi passa à Tordesillas dans la vieille Castille. D. Henri Grand Maître de Saint Jacques, soit qu'il prétendît épouser l'Infante Catherine, soit qu'il eût en vûë de prévenir & d'accabler tout d'un coup ses ennemis, s'y rendit aussi, & y entra accompagné d'un corps assez considerable de Troupes pour y être le maître. La premiere chose qu'il fit, fut d'arrêter de sa propre autorité D. Juan Hurtado de Mendoze, Grand Maître de la Maison du Roi, & plusieurs autres Officiers du Palais qu'il soupçonnoit d'intelligence avec D Juan son frere. Quelque hardie que fut cette démarche, D. Henri ne s'en tint pas-là, il poussa son audace jusqu'à se rendre maître de la personne même du Roi, auquel il ôta la liberté de sortir & de rien regler sans sa participation ; quelle honte ! quelle infamie pour la Castille, de voir son Roi enfermé par ses propres Sujets, qui le gardoient étroitement comme s'il eût été leur prisonnier.

Les Grands & l'Infant D. Juan prennent les armes en faveur du Roi.

La plûpart des Grands indignés de l'insolence de D. Henri, & de l'attentat qu'il venoit de commettre en la personne de leur Souverain, coururent aux Armes; dès que l'Infant D. Juan d'Arragon eut celebré son mariage, avec l'Infante de Navarre à

An de N S. 1420

Pampelune, où il ne demeura que quatre jours après la ceremonie, il partit en diligence pour prendre la route de Castille, sur la nouvelle de ce qui venoit de se passer à Tordesillas, & sur les lettres qu'il reçût de la Cour, qui le sollicitoient d'accourir au secours du Roi.

Mariage du Roi de Castille à Avila.

Sur ces entrefaites le mariage du Roi de Castille se celebra dans la Ville d'Avila, la fête ne fut pas magnifique & les divertissemens furent mediocres, & parce que la Cour se trouva peu nombreuse & par la consternation où l'on étoit de voir le Roi au pouvoir de D. Henri. La plûpart des Grands furent si intimidez ou si irritez de ce qui venoit d'arriver à Mendoze & au Roi même, que tous apprehendant le même sort, ne penserent qu'à s'éloigner de la Cour pour déliberer de concert sur les moyens dont ils pourroient se servir pour défendre leur liberté.

Toute la Noblesse se rend auprès de l'Infant D. Juan.

D. Henri qui prévoyoit les suites de la démarche qu'il venoit de faire, & qui s'attendoit d'avoir bien-tôt sur les bras la meilleure partie de la Noblesse, à la tête de laquelle D. Juan ne manqueroit pas de se mettre, retint auprès de sa personne trois mille Chevaux pour sa sûreté. D. Juan avoit à Olmedo, un pareil nombre de Cavallerie, à laquelle il avoit donné des quartiers dans les environs pour être plus à portée de se joindre. On accouroit de tous les endroits du Royaume à Olmedo ; tous venoient se ranger auprès de l'Infant, & il n'y en avoit pas un qui ne parût résolu de sacrifier sa vie pour vanger l'outrage fait au Roi, & l'affront que venoit de recevoir tout le Royaume.

On propose une entrevûë entre les deux freres, & D. Henri la refuse.

On tenta d'abord les voyes de douceur, & l'on proposa une entrevûë entre les deux Infans ; D. Henri rejetta ces propositions, & il ne voulut jamais permettre que son frere eut la liberté de voir le Roi.

LI.

Les Etats convoquez à Avila où l'Infant D. Henri est justifié.

Par-là D. Henri demeuroit maître de la personne du Roi, mais comme il craignoit pour l'avenir, il fit convoquer les Etats Generaux du Royaume à Avila ; le lieu où les Etats s'assembloient, étant entouré de gens de Guerre, la liberté étoit ôtée ; & personne, n'osoit ni donner son suffrage, ni dire son sentiment ; ce Prince fut pleinement justifié & déclaré absous de tout ce qui s'étoit passé, sans qu'il s'en trouvât un seul qui eût assez de fermeté pour s'opposer à des déliberations si honteuses ; la lâcheté des Députez alla jusqu'à sup-

plier le Roi de demander au Pape Martin V. que la Grand Maîtrise de Saint Jacques avec tous ses revenus & les Etats qui en dépendent, demeurât en propre à l'Infant & à ses Descendans, ce que sa Sainteté accorda. Ainsi fut récompensé un attentat qui meritoit la plus severe punition. La grace que le Pape venoit d'accorder à D. Henri, auroit fait à l'Espagne une playe incurable, & en particulier à la Castille, si le Roi dans un âge plus avancé, n'eût révoqué & cassé le Décret porté en faveur de l'Infant.

An de N.S. 1428.

Il ne restoit plus pour contenter les désirs de ce Prince ambitieux, que de conclure son mariage avec l'Infante Catherine, sœur du Roi de Castille, mais elle résistoit avec une noble fermeté aux poursuites de D. Henri, & ne vouloit point entendre parler de ce mariage, elle s'étoit déclarée nettement qu'elle ne prendroit jamais pour époux un homme qui prétendoit l'obtenir par violence, & qui venoit la rechercher les armes à la main; mais la noble fierté de cette Princesse ne se soutint pas, soit foiblesse, soit legereté, elle se laissa enfin fléchir, & son mariage avec l'Infant se celebra avec beaucoup d'éclat à Talavera proche de Tolede, où le Roi se rendit d'Avila; on donna pour dot à la Princesse la Seigneurie de Villena avec le titre de Duché. D. Alvar de Lune qui avoit le plus de part à la faveur, & qui avoit beaucoup contribué par son adresse à faire consentir la Princesse à ce mariage, eut pour récompense la Ville de Sant-Istevan de Gormaz, dont le Roi le gratifia; ce qui lui fraya le chemin à ce haut point de fortune & d'autorité qu'il parvint dans la suite, & qui lui procura des Trésors immenses.

L'Infant D. Henri épouse l'Infante de Castille.

LII.

Prodiges étranges dans la Catalogne.

Il parut alors en Espagne des signes terribles; on entendit en Catalogne des mugissemens soûterrains, joints à de frequents tremblemens de terre depuis Tortose jusqu'à Perpignan. Il se forma à Amer, petite Ville auprès de Gironne deux gouffres de feu d'où il sortoit des torrens de flammes, qui étouffoient ceux qui avoient l'imprudence ou la curiosité d'en approcher seulement de deux jets de pierre. D'un autre gouffre qui s'étoit ouvert proche ces fournaises embrasées sortit une source d'eau noire, laquelle à une demie lieuë de-là, alloit se décharger dans une petite riviere, (c'étoit apparement la Sameroca ou le Ter) dont elle fit mourir tous les poissons, après avoir abîmé la Ville. La puanteur de cette eau étoit si insuppor-

An de N.S. 1417.

table que les oiseaux qui passoient par-dessus ce nouveau torrent battoient des aîles, & qu'elle s'étendoit jusqu'à Gironne, quoique cette Ville en fût éloignée de quatre lieües.

LIII. Fondation du College de Saint Barthelemi à Salamanque.

Dans ce même-tems l'on bâtit à Salamanque le College de Saint Barthelemi aux frais de D. Diégue d'Anaya, qui pendant le Concile de Constance fut transferé de l'Evêché de Cuença à l'Archevêché de Seville. Ce Prélat donna des revenus très-considerobles à ce College pour l'entretien d'un grand nombre d'écoliers sur le modéle du College que le Cardinal D. Gilles d'Albornos avoit fait bâtir à Boulogne en Italie, pour y faire subsister certain nombre de jeunes Espagnols qui auroient de l'inclination & de la disposition pour les sciences, D. Diégue d'Anaya en passant par l'Italie fut si charmé de l'ordre qui s'observoit dans ce College, qu'il résolut sur le champ d'en fonder un semblable dans sa patrie.

On bâtit en Espagne un grand nombre d'autres Colleges.

Cet exemple de liberalité détermina plusieurs Grands Seigneurs d'Espagne à l'imiter : & l'on vit quelques années après s'élever plusieurs autres Colleges semblables, d'où il sortit un nombre presqu'infini de sçavans illustres, par les services importans qu'ils ont rendus à l'Eglise & à l'Etat. On en fonda surtout trois dans l'Université de Salamanque, que l'on appelle les grands Colleges. On en bâtit encore un magnifique à Valladolid, & un autre à Alcala ; il s'en forma tant d'autres moins considerables dans le reste de l'Espagne, qu'il seroit difficile d'en marquer précisément le nombre.

LIV. Les Portugais entreprennent de découvrir de nouveaux pays.

Environ ce même tems la fortune ouvrit aux Arragonnois & aux Portugais la conquête de plusieurs vastes Provinces. Voici quelle en fut l'occasion. D. Henri fils du Roi de Portugal, qui ayant passé la plus grande partie de sa vie dans l'étude des Mathematiques, avoit fait des progrès considerables dans l'Astronomie, & avoit acquis une parfaite connoissance des Astres. Il se persuada que par la vaste étenduë de l'Ocean il ne seroit pas impossible de découvrir de nouvelles Isles, de nouvelles Terres, & des Peuples inconnus aux anciens ; il envoya même diverses Flottes pour essai, & pour tenter par de nouvelles routes quelques découvertes aussi glorieuses qu'avantageuses à la Nation.

Ils découvrent l'Isle de *Madere*.

On découvrit cette même année entre Lisbonne & les Canaries presque à mi chemin, une Isle assez petite qui fut nommée

An de N.S. 1420.

nommée l'Isle de *Madere*, à cause des bois touffus & épais qu'ils y trouverent pour se fournir du bois dont on avoit besoin. Cette Isle est peut-être une des plus agréables, des plus fertiles & des plus saines de l'Ocean. Ces premiers voyages ayant eû un succès plus heureux qu'on ne l'avoit esperé, les Portugais rangerent les côtes d'Afrique & peu à peu soit pendant la vie de D. Henri de Portugal, soit pendant le regne des Rois qui le suivirent, les Portugais trouverent le moyen de faire le tour de cette troisiéme partie du monde, arriverent jusqu'aux extrêmitez les plus reculées de l'Orient, & parcoururent les côtes de l'Asie, des Indes & de la Chine, avec autant de gloire que d'utilité.

LV. Le Duc d'Anjou assiége dans Naples la Reine Jeanne.

Pendant que les affaires se broüilloient en Castille, Jeanne Reine de Naples s'étant renfermée dans la Capitale, le Duc d'Anjou vint assiéger cette Princesse, dont la vie licentieuse & dereglée deshonoroit la Majesté Royale. Ses débauches étoient devenues si publiques, que le Comte Jacques de la Marche son époux, ne pouvant y apporter de remede ni les dissimuler avec honneur, prit le parti d'abandonner cette indigne Reine, & de retourner en France où quelque-tems après il renonça au monde & à tous les honneurs que lui promettoit le sang Royal de France dont il sortoit, pour embrasser l'humble profession de Religieux dans l'Ordre de Saint François.

Sforce abandonne la Reine de Naples & se déclare pour le Duc d'Anjou.

Mutius Sforce, un des plus grands Capitaines de son siécle, jaloux de la faveur où il voyoit Braccio de Monton, qui avoit plus de part que lui dans les bonnes graces de la Reine, s'étoit déclaré pour le Duc d'Anjou. La retraite de Sforce avoit furieusement dérangé les affaires de la Reine; qui se trouvoit à la veille de perdre ses amans & sa Couronne, lorsque dans l'extrêmité où elle se trouvoit réduite, elle prit la résolution d'appeller à son secours Alphonse V. Roi d'Arragon, Prince illustre par ses grandes qualitez, & devenu fameux par le bonheur avec lequel il venoit de soumettre & de réduire la Sardaigne.

Le Roi d'Arragon fait lever aux François le siége de Na[illegible]

La Reine Jeanne envoya donc en Arragon répresenter au Roi l'état déplorable où elle se trouvoit, & le conjurer de lui amener un prompt secours, pour la tirer des mains de ses ennemis; mais pour l'engager à user de diligence, comme elle n'avoit point d'enfans, elle lui promit de l'adopter & de

An de N.S. 1420.

le laisser Successeur de sa Couronne. Alphonse étoit trop habile & trop ambitieux pour ne pas profiter d'une si belle occasion que la fortune lui presentoit d'augmenter ses Etats. Il envoya donc au secours de la Reine, la Flotte qu'il avoit dans les Ports de Sardaigne, & elle arriva assez à tems pour faire lever aux François le Siége de Naples.

La Reine de Naples adopte le Roi d'Arragon.

La Reine pour récompenser le service important que venoit de lui rendre le Roi d'Arragon, convoqua à Naples une assemblée des principaux Seigneurs du Royaume, dans laquelle elle l'adopta le 16. de Septembre, & le déclara son Successeur & l'héritier de sa Couronne. Le Pape quelque-tems après reconnut la validité de cet acte & il le ratifia. Je ne parlerai point ici du droit que la Reine eut de faire cette adoption, il est plus facile de proposer la question qu'il n'est necessaire de la décider; mais l'adoption fut la source des plus sanglantes Guerres qui s'allumerent entre les François & les Espagnols, & qui ont continué jusqu'à ces derniers tems.

Le Roi d'Arragon passe en Sicile.

Le Roi d'Arragon après avoir soumis la Sardaigne & abandonné l'Isle de Corse aux Genois qui s'en rendirent bien-tôt maîtres, se hâta de passer en Sicile & arriva à Palerme, afin d'être plus près de Naples & de s'assurer la succession de ce nouveau Royaume; son ambition & ses esperances étoient réveillées par une prédiction que lui avoit faite cinq ans auparavant un certain Mathematicien par la connoissance des Astres, ou plûtôt par une science encore plus secrete & plus criminelle. „ Le Ciel, lui dit-il, vous promet de grandes „ choses; les Destins vous appellent sur le Trône de Naples; „ vous ne le posséderez pas d'abord long-tems, mais ne perdez „ pas courage: on vous reserve de grands Trésors, un grand „ nombre de Sujets & un Trône stable quand on vous rappellera dans ce Royaume; vous parviendrez à un si haut dégré „ de puissance, que vous aurez de riches Seigneuries & des „ Principautez à donner à vos Veneurs; à vos Escuyers & à „ vos moindres Officiers, ayez confiance en Dieu, allez où la „ fortune vous guide, & soyez assuré que toutes choses vous „ réüssiront même au-de-là de vos esperances & de vos souhaits.

LVI. Troubles en Castille.

Les troubles de Castille bien-loin de se terminer ne faisoient qu'augmenter tous les jours; la jeunesse & la foiblesse du Roi en étoit la cause, mais surtout l'attentat de l'Infant D. Henri.

Ce fut le prélude des Guerres inteſtines, de l'empriſonnement d'un grand nombre de Seigneurs, & d'une infinité d'autres maux qui accablerent la Caſtille. An de N.S. 1420.

Le Roi ſe ſauve, & ſe retire à Montalban.

La Cour étoit toûjours à Talavera, & le jeune Roi affectoit de ne pas paroître ſenſible à la perte de ſa liberté, & de ne penſer qu'à ſes plaiſirs & à la chaſſe ; mais ſous prétexte de chaſſer il ſortit de Talavera le 25. de Novembre & prit la route de Montalban, où il ſe ſauva ſecretement ayant trouvé le moyen de tromper ou de corrompre ſes Gardes. Montalban eſt une forte Place, ſituée ſur une hauteur, au-bas de laquelle paſſe le Tage à my-chemin entre Talavera & Tolede, & dont les environs ſont très-agréables & très-fertiles. D. Alvar de Lune inſpira au Roi ce deſſein, & l'accompagna dans ſa fuite ; mais ce nouveau favori s'étoit abſolument rendu maître de ſon eſprit, autre eſpece d'eſclavage, auſſi honteux au Souverain, & non moins funeſte à ſes Sujets.

L'Infant va aſſiéger le Roi à Montalban.

L'Infant au deſeſpoir de ce que le Roi lui étoit échapé, & craignant le châtiment de ſon premier crime, en chercha l'impunité par un ſecond attentat ; il ramaſſa à la hâte ce qu'il put trouver de Troupes, & vint mettre le Siége devant Montalban ; il n'oſa pas cependant battre les murailles, voulant au moins donner cette marque de reſpect au Roi qui étoit enfermé dans la Place. Tous les Grands & entr'autres l'Archevêque de Tolede, l'Infant D. Juan, & l'Amirante D. Alphonſe Henriquez accoururent au ſecours de leur Souverain ; mais de quelque côté que la fortune tournât, le Roi ſe trouvoit également en danger de perdre la liberté.

Il leve le Siége & ſe retire à Ocaña.

Cependant la Place commençoit à manquer de vivres, & bien-tôt la diſette y fut ſi grande que les habitans furent obligez de ſe nourrir de la chair des chevaux, & des plus vils alimens ; néanmoins par le concours d'un grand nombre de Seigneurs, D. Henri fut obligé de lever le Siége le dix de Décembre, il ſe retira à Ocaña, Ville de ſa dépendance, dans la réſolution de s'y défendre juſqu'à l'extrêmité au cas qu'on vint l'y attaquer, ou d'avoir recours à ſes intrigues ordinaires pour ſe rétablir.

Le Roi retourne à Talavera.

Le Roi réprit la route de Talavera ; en chemin il trouva les Infans D. Juan, & D. Pedro ſon frere qui étoient venus au-devant de lui ; ils ſaluerent le Roi, & mangerent avec Sa Majeſté à Villalva auprès de Montalban, ils condamnerent

An de N. S. 1420. l'entreprise insolente & l'attentat du Prince Henri leur frere ; on se fit de part & d'autre bien de feintes caresses, mais ni les uns ni les autres ne cherchoient qu'à se tromper, après quoy le Roi leur donna ordre de s'en retourner par le Conseil d'Alvar de Lune, qui craignoit de se voir supplanté ; mais cet infortuné favori sembla ne s'élever à ce haut point de Grandeur que pour rendre sa chûte plus éclatante.

LVII. Le Roi va dans la vieille Castille

An de N.S. 1421

Après ce grand changement dans la situation des affaires & des factions diverses qui déchiroient la Castille, le Roi se rendit à Talavera au commencement de l'année 1421. pour y passer les fêtes de Noël, & de-là dans la vieille Castille où il étoit le plus fort & où les peuples faisoient paroître plus de fidélité & de zele pour son service.

Les Peuples du Duché de Villena ne veulent point reconnoître Henri d'Arragon.

D. Henri d'Arragon avoit eu le Duché de Villena pour la dot de son épouse comme nous l'avons rapporté ; mais les peuples n'étant pas contens de changer de maître, en murmuroient ouvertement & disoient qu'une chose obtenuë par violence ne pouvoit pas subsister long-tems ; que c'étoit une injustice de violer les loix en démembrant un Etat qu'ils n'avoient racheté par de grosses sommes, que pour empêcher qu'il ne retombât au pouvoir des Rois d'Arragon, que de ceder à D. Henri une principauté si considerable, située sur les Frontieres du Royaume. C'étoit vouloir troubler la tranquillité publique, mettre l'Etat en danger, & ouvrir la porte aux Arragonnois pour entrer quand ils voudroient dans la Castille.

D. Henri prend les armes & se rend maître du Duché de Villena.

Des murmures on en vint aux armes, D. Henri dont le génie impetueux ne s'accommodoit pas des voyes de douceur & de moderation, & qui n'aimoit que les moyens violens, envoya des Troupes qui s'emparerent de toutes les Places de ce Duché, à l'exception d'Alarcon qui se défendit par sa situation avantageuse.

Le Roi révoque les gratifications faites à D. Henri.

Le Roi envoya aussi-tôt ordre à D. Henri de mettre bas les armes, & de congedier ses Troupes, & sur son réfus il révoqua la donation du Duché de Villena & de la Grand Maîtrise de Saint Jacques, qu'il avoit renduë héreditaire à ses enfans & à sa posterité ; ces commencemens de fermeté eurent de grandes suites, & cette démarche renouvella tous les troubles. D. Henri percé jusqu'au vif de cet affront, partit sur le champ d'Ocaña, avec quinze cens chevaux

qu'il avoit pris pour sa garde, résolu d'aller chercher le Roi; il arriva à Guadarrama, traversa les montagnes escarpées, sans s'arrêter, & parut bien-tôt en presence de l'armée du Roi, qui étoit alors à Arevalo. Les esprits étoient si échauffez de part & d'autre qu'il y avoit à craindre que l'on n'en vînt aux mains.

An de N S. 1421.

La Reine Leonor qui craignoit pour la vie de l'Infant D. Henri son fils, eut de longues Conferences avec lui & avec le Roi, elle alla souvent d'un Camp à l'autre, & n'épargna rien pour dissiper l'orage. D. Lopez de Mendoza, Archevêque de Compostelle se joignit à la Reine Doüairiere d'Arragon, & tous deux persuaderent enfin à D. Henri de poser les armes, en lui réprefentant que rien n'étoit capable de ternir sa réputation, que de vouloir obtenir de son Souverain par violence & par la voye des armes, ce qui lui seroit & plus facile & plus honorable de ne devoir qu'aux Loix & à la Justice. Quel funeste exemple donnez-vous, lui ajoûterent-ils, que prétendez-vous avec les armes à la main? voulez-vous renouveller vos premiers attentats? faites réflexion sur le malheur dans lequel vous allez vous précipiter; il est dangereux d'irriter la patience des Rois; jamais on ne le fit impunément, & les suites en sont toûjours terribles. Ainsi finit pour un tems la tempête.

L'Infant D. Henri se retire & congedie ses Troupes.

La Princesse Blanche, fille du Roi de Navarre accoucha le 29. à Arevalo d'un fils qui fût nommé Charles, comme son ayeul maternel. Le Roi de Castille le tint sur les Fonts, & voulut dans cette ceremonie avoir pour associé D. Alvar de Lune, qui après cet honneur ne mit plus de bornes à son ambition, & crut que rien n'étoit au-dessus de sa fortune.

LVIII. La Princesse Blanche de Navarre accoucha d'un fils nommé Charles.

Les Etats du Royaume furent convoquez d'abord à Tolede; mais on les transfera ensuite à Madrid. Le Roi & la Reine partirent pour se trouver à l'ouverture des Etats, & ils arriverent à Tolede le 23. d'Octobre. L'Infant D. Henri d'Arragon, le Connétable D. Rui Lopez d'Avalos, & l'Adelantado (1) D. Pedro Manrique que le Roi y avoit invitez

Etats convoquez à Madrid.

(1) *L'Adelantado.* J'ay expliqué dans une note précedente ce mot par Grand Senechal de Castille, quoyque l'auteur n'explique pas si c'est de Castille ou d'ailleurs; mais parce que ces Etats étoient ceux de Castille, il est à présumer que l'Auteur se contentant de dire en general le Grand Senechal, vouloit fait entendre que c'est celui du Royaume dont on tenoit les Etats.

An de N. S. 1421.

s'en excuserent, sous prétexte qu'ils ne se croiroient pas en sûreté dans un lieu où ils avoient des ennemis trop puissans.

LIX. Les Arragonnois & les François en Guerre pour le Royaume de Naples.

Pendant que les affaires de Castille étoient dans cette situation, D. Alphonse Roi d'Arragon & Loüis Duc d'Anjou agissoient vivement pour le Royaume de Naples; & chacun paroissoit résolu de faire valoir & de soûtenir ses droits. Le Roi d'Arragon étoit maître de la Ville de Naples. Averse qui n'en est pas loin s'étoit déclarée pour les François; de part & d'autre on faisoit des courses. Les Arragonnois assiégerent Cerra à quatre mille de Naples; & la prirent enfin par composition malgré sa situation, & sa longue resistance. D. Pedro sollicité par les lettres pressantes du Roi d'Arragon son frere,& par son inclination partit au commencement de l'année 1422. pour la Guerre de Naples, après en avoir obtenu la permission du Roi de Castille.

An de N.S 1422.

LX. Continuation des Etats de Madrid.

L'Infant D. Juan d'Arragon ne manqua pas de se trouver aux Etats de Madrid avec un grand nombre des principaux Seigneurs du Royaume; mais l'Archevêque de Tolede étant alors indisposé ne pût y assister. Comme le Roi avoit menacé D. Henri de le traiter comme rebelle s'il refusoit de se rendre aux Etats. L'Infant & ses amis s'assemblerent secretement, & il fut résolu que D. Henri & D. Garcie Fernandez, Manrique Comte de Castagneda obéïroient; mais que le Connétable d'Avalos & D. Pedro Manrique se tiendroient dans des lieux de sûreté pour être prêts à tout évenement.

L'Infant D. Henri & Garcie Fernandez sont arrêtez aux Etats de Madrid.

D. Henri & D. Garcie Fernandez arriverent à Madrid le 13. de Juin; ils y furent trés-bien reçûs; mais le lendemain le Roi les ayant fait appeller, & étant entrez tous deux au Palais pour lui faire la reverence & lui baiser la main, on les arresta; on envoya l'Infant prisonnier sous la garde de D. Garcie Alvarez de Tolede, Seigneur d'Oropesa dans le Château de Mora, d'où l'on retira le Comte d'Urgel pour le transferer à Madrid.

On leur fait leur procès.

Après la prise des deux Seigneurs, on ne pensa plus qu'à leur faire leur procès comme à des criminels de leze Majesté, accusez d'avoir entretenu secretement des intelligences avec les Maures ennemis irreconciliables des Chrêtiens; on produisit & on lut jusqu'à quatorze lettres que le Connétable avoit écrites à Joseph Roi de Grenade, la trahison étoit trop énorme & paroissoit trop averée pour demeurer impunie; on

condamna D. Henri & D. Garcie comme coupables de felonie, & l'on déclara tous leurs biens confisquez ; on traita avec la même rigueur D. Pedro Manrique ; mais celui-ci sur l'avis de ce qui se passoit se sauva promptement à Tarrassonne ; on ne traita pas moins severement le Connétable qui voyant ses affaires désesperées, emmena avec lui Catherine épouse de D. Henri & se retira avec elle à Segura forte Place située dans des lieux escarpez & inaccessibles, d'où il passa ensuite dans le Royaume de Valence. An de N. S. 14[illegible]

Le Connétable en quittant sa patrie abandonna de grandes Terres & de très-riches Principautez ; il possedoit les Villes d'Arcos, d'Arjona, d'Osorno, de Ribadeo de Candelada, d'Arenas & un grand nombre d'autres. Par cette disgrace, l'illustre Maison d'Avalos commença de tomber en décadence, & fut bien-tôt presque entierement éteinte après avoir été une des plus puissantes & des plus riches d'Espagne. Plusieurs autres grandes familles d'Espagne s'éleverent sur le débris de celle-cy dont ils partagerent les grands biens. C'est de là que sont venus les Fajardos, les Henriquez, les Sandovals, les Pimentels, les Zugnigas.

L'Innocence du Connétable reconnu, & son perfide Secretaire executé à mort.

Le bruit se répandit alors que les lettres du Connétable étoient supposées ; on assûre même que l'on verifia dans la suite qu'elles avoient été fabriquées par Jean Garsie ; Secretaire du Connétable, qui l'avoüa à la question ; mais qu'on prit un soin extrême de cacher ce fait parce que le Roi qui y étoit interessée, aussi-bien que les Seigneurs, s'enrichit de ses dépoüilles ; on ne laissa pas de condamner à mort le faussaire selon les loix, & la Sentence fut executée quelque tems après.

Le Roi fait Alvar de Lune Connétable.

D. Alvar de Lune dont la faveur & le pouvoir ne faisoient qu'augmenter tous les jours, fut fait par le Roi Connétable de Castille, & Comte de Sant-Istevan de Gormaz ; on donna à D. Gonzale de Mexia, Commandeur de Segura, l'administration de la Grand Maîtrise de Saint Jacques, à la place de D. Henri, avec un plein pouvoir de faire dans l'Ordre ce qu'il jugeroit à propos.

LXI. La Reine de Castille accouche de la Princesse Catherine.

Après que le Roi eut heureusement terminé les affaires qui lui avoient donné tant d'inquiétudes, il alla faire un tour à Alcala ; durant ce voyage la Reine accoucha le 5. d'Octobre à Illescas d'une fille qui fût nommée Catherine : ce qui causa

An de N.S 1422.

une joye universelle dans le Royaume ; par l'esperance que la Reine qu'on avoit cruë sterile pourroit dans la suite donner un Successeur à son époux.

Mort de l'Archevêque de Tolede.

L'allegresse publique fût un peu troublée par la mort de l'Archevêque de Tolede, arrivée à Alcala de Henares le 24. d'Octobre après une longue maladie ; on voit encore aujourd'hui son tombeau de marbre, & d'un ouvrage très-delicat dans la Chapelle de Saint Pierre qu'il avoit fait bâtir dans la Paroisse de l'Église Cathedrale de Tolede.

Juan Martinez de Contreras lui succede.

Le Chapitre lui donna pour Successeur D. Juan Martinez de Contreras, Doyen de la Cathedrale, originaire de Riaça ; & Grand-Vicaire de son Prédecesseur. Les Chanoines d'abord panchoient plus du côté de D. Juan Alvarez de Tolede, alors Ecolastre de la Cathedrale,& frere de D.Garcie Alvarez de Tolede, Seigneur d'Oropesa ; mais le Roi ayant marqué son inclination pour le Doyen, celui-cy fut préferé. Le nouvel Archevêque partit pour se rendre à Rome incontinent après son élection, afin d'en obtenir du Pape Martin V. la confirmation suivant la coûtume de ce tems-là, & il employa près de deux années dans son voyage.

LXII.
Le Roi va à Tolede & en change le Gouvernement.

Incontinent après la conclusion des Etats Generaux, le Roi de Castille alla à Tolede & changea la forme du Gouvernement, qui avoit été dérangé par tant de factions differentes. On avoit coûtume de choisir tous les ans six Echevins, trois du corps de la Noblesse, & trois Bourgeois ; ces six Eschevins avec les deux Alcaïdes qui avoient soin de rendre la justice, & l'Alguazil Major (1) representoient une espece de Senat où de Regence, qui regloit toutes les affaires de la Ville. Cependant les Gentilshommes pouvoient se trouver quand ils le vouloient aux assemblées de Ville, & avoient droit d'y donner leurs suffrages, ce qui étoit un très-grand desordre,parce que les Regidors (2) ou les Magistrats étoient par-là ou passagers, ou pas assez authorisez pour maintenir l'ordre & ce qui avoit été reglé.

(1) *L'Alguazil Major.* Il est assez difficile de dire précisement à laquelle de nos charges Françoises dans les Villes répond celle *d'Alguazil Major;* celle-cy pourroit avoir quelque rapport avec celle de Maire & de Lieutenant de Police.

(2) *Seize Regidor.* En Espagne les fonctions de *Regidors* tiennent de celles de nos Eschevins, & de celles de nos Capitaines de quartier.

Le

Le Roi crut remedier à l'un & à l'autre désordre, car il ordonna que désormais à Tolede on suivroit ce qui avoit été établi à Burgos par D. Alphonse son trisayeul, c'est-à-dire, que l'on nommeroit seize Regidors ou Senateurs, huit Gentilshommes & huit Bourgeois ; qui seroient perpetuels. Que les affaires se termineroient à la pluralité des voix ; & que quand quelqu'un d'eux mourroit le Roi en nommeroit un autre ; mais ce nouveau Reglement produisit un autre inconvenient qui n'étoit gueres moins grand que le premier ; car ces dignitez qui n'étoient d'abord que de pures commissions devinrent des Charges venales au grand préjudice de l'Etat. Ainsi le plus souvent les choses sagement reglées par les meilleurs motifs avec les intentions les plus pures, ont un succès bien different de ce que l'on avoit esperé.

An de N.S. 1422.

Il établit celui de Burgos.

LXIII.

On change aussi le Gouvernement de Pampelune.

On changea aussi quelques tems après la face du Gouvernement de Pampelune, qui avoit plus besoin de réforme. La Ville étoit divisée en trois Gouverneurs ou Alcaïdes, qui avoient chacun leur quartier particulier où ils rendoient la justice, & dont ils regloient toutes les affaires : Il y avoit un Alcaïde pour les Fauxbourgs, un autre pour la Ville, & le troisiéme pour un certain quartier que l'on appelloit *Navarreria*. Cette multiplicité ne pouvoit manquer de produire une infinité de disputes en matiere de Jurisdiction, chacun ne s'appliquant qu'à étendre la sienne, ou à ne pas souffrir qu'on la ressserrât. Le Roi Charles de Navarre ordonna que désormais il n'y auroit plus qu'un seul Gouverneur pour rendre la justice dans toute la Ville & les Fauxbourgs ; qu'on lui joindroit dix Jurats qui regleroient avec lui les affaires, & qui veilleroient au bien & à l'avantage des habitans, lesquels ne feroient plus qu'un corps soumis aux mêmes Magistrats.

Naissance de Gaston de Foix, depuis Roi de Navarre.

Jean Comte de Foix eut de la Comtesse son épouse un fils nommé Gaston qui par une merveilleuse vicissitude des choses humaines, monta quelques années après sur le Trône de Navarre par la mort du Prince Charles fils de l'Infant D. Juan d'Arragon, & de Blanche fille du Roi de Navarre. Comme le jeune Prince Charles devoit succeder au Roi Charles son ayeul, l'Infant D. Juan son pere l'envoya en Navarre avec Blanche sa mere, afin qu'il prît insensiblement le genie, les mœurs, & les coûtumes d'une Nation sur laquelle il étoit destiné à regner un jour.

An de N. S. 1423.

Le Roi de Navarre fait reconnoître pour son Successeur le Prince Charles d'Arragon son petit fils qui est déclaré Prince de Viane.

Il lui donna le titre de Prince de Viane, avec plusieurs Villes pour appanage, entr'autres celles de Peralta & de Corella. C'étoit une chose nouvelle dans la Navarre ; mais le Roi voulut en cela se régler sur les Nations voisines. Il fut donc établi par une Loi constante & publiée le 20. de Janvier 1423. que les fils aînez des Rois de Navarre porteroient la qualité de Prince de Viane, & auroient cette Principauté pour appanage. Cinq mois après le Roi ayant convoqué les Etats generaux de son Royaume, les obligea de reconnoître le Prince de Viane son petit-fils pour son Successeur, & en cette qualité de lui prêter serment de fidelité. La ceremonie s'en fit à Olite ou le Roi à cause de son grand âge & de ses indispositions avoit coûtume de demeurer ; la bonté de l'air & la beauté du Païs l'avoient engagé à choisir cette Ville pour son séjour, & a y faire bâtir un des plus beaux, des plus magnifiques & des plus commodes Palais qu'il y eût dans toute l'Espagne, pour y passer tranquillement le reste de ses jours.

An de N. S. 1423.

LXIX.

Tréve de 29 ans conclues entre les Portugais & les Castillans.

Le Roi de Portugal avoit souvent envoyé des Ambassadeurs au Roi de Castille même pendant sa minorité pour conclure entre les deux Couronnes une alliance ferme & une paix durable. Les deux Nations avoient été assez long-tems en guerre, comme elles en avoient été également épuisées, elles en étoient aussi également lasses. La Cour de Castille ayant écouté les propositions des Ambassadeurs de Portugal, consentit à une treve de 29 ans; avec cette nouvelle condition, que désormais les uns ne pourroient prendre les armes contre les autres, que la guerre n'eût été publiquement déclarée par des Heraults un an & demi auparavant.

Celebre Carousel à Avila, où la Tréve s'est passée.

La Tréve entre les deux Couronnes publiée à Avila, où la Cour de Castille étoit alors, causa beaucoup de joye aux Castillans. Ils la firent éclater par des prieres publiques, des processions, des festins, des jeux, & toutes sortes de réjoüissances. Un jour entr'autres qu'il y avoit à la Cour un célébre Tournois, D. Ferdinand de Castro Ambassadeur de Portugal, parut dans la cariere sur un cheval du Roi de Castille pour être un des tenans, & après avoir fait faire plusieurs caracolles à son cheval, il s'offrit à rompre une lance contre celui des Seigneurs Castillans qui voudroient descendre dans la lice. Comme Castro passoit pour un des plus accomplis & des plus adroits Cavaliers de Portugal, personne ne se presentoit

pour combattre avec lui, mais D. Rodrigue de Mendoze, fils de D. Juan Hurtado de Mendoze accepta le défi, & lui porta le premier coup avec tant de vigueur, qu'il lui fit perdre les arçons & le renversa de cheval, ce qui le mit presque en danger de la vie. Le Roi de Castille pour consoler l'Ambassadeur Portugais, lui fit mille caresses, & dès qu'il fut guéri, le renvoya chargé de presens, & comblé d'honneurs. An de N. S. 1423.

LXV. Le Roi d'Arragon refuse au Roi de Castille l'Infante Catherine sa sœur épouse de D. Henri.

Les Rois de Castille & d'Arragon s'envoyerent mutuellement des Ambassadeurs; celui de Castille lui avoit d'abord envoyé D. Juan Hurtado de Mendoze Seigneur d'Almaçan, pour lui rendre raison de l'emprisonnement de l'Infant Don Henri son frere, & pour demander qu'on remît entre ses mains la Princesse Catherine épouse de D. Henri, le Connetable D. Ruy Lopez d'Avalos, & les autres Seigneurs mécontens qui avoient quitté la Castille pour se retirer en Arragon. Le Roi D. Alphonse de son côté envoya en Castille une Ambassade, dont Dalmacio Archevêque de Tarragone étoit le chef, avec ordre de representer au Roi, que les droits, les privileges, & les usages d'Arragon ne permettoient pas d'abandonner ceux qui s'y retiroient, outre qu'ils y étoient venus avec des passeports & des saufs-conduits, qu'on ne pouvoit violer, sans donner atteinte au droit des gens.

Mauvais état des Affaires des Arragonnois à Naples.

L'Ambassadeur d'Arragon revint encore suivant ses instructions secretes rendre compte au Roi de Castille, que la situation des affaires de Naples étoit chancelante, qu'il s'étoit élevé des soupçons & des ombrages entre la Reine de Naples & le Roi qu'elle avoit adopté, que leurs divisions avoient éclaté au point que toutes les Villes du Royaume se trouvoient partagées en diverses factions; que la fortune commençoit d'abandonner les Arragonnois, qu'enfin tout les menaçoit d'une rupture ouverte & d'une guerre prochaine.

Plainte que la Reine de Naples fait du Roi d'Arragon.

La Reine se plaignoit que le Roi d'Arragon vouloit avoir plus de part aux affaires qu'on ne lui en avoit accordé en l'adoptant, qu'il disposoit des emplois en faveur de ses créatures, qu'il donnoit & ôtoit les Gouvernemens à son gré; qu'il changeoit les garnisons sans l'agrément de sa bienfactrice, qu'il obligeoit les troupes à lui prêter serment de fidelité, qu'il renversoit les loix, les usages & les coûtumes du Royaume pour les accommodet à ses intérêts particuliers. Toute plaintes nées de l'inconstance naturelle au sexe. La Reine de Na-

An de N. S. 1423.

ples qui avoit recherché la protection du Roi d'Arragon & qui l'avoit adopté ; commençoit à se repentir de son propre ouvrage. Sa tendresse s'étoit changée en indifference & par un défaut attaché à l'humanité, cette Princesse si bienfaisante dans le danger étoit devenuë ingrate après le péril.

Le Roi forme le dessein d'enlever la Reine de Naples.

Alphonse qui appréhendoit tout de l'inconstance & de l'esprit ombrageux & défiant de la Reine & ne pouvoit d'ailleurs souffrir ses dereglemens, qu'elle ne se mettoit pas même en peine de cacher, songea à l'enlever de Naples, pour la faire transporter en Catalogne ; dans ce dessein il fit équiper en Espagne une flotte, soit que l'humeur soupçonneuse de la Reine la rendit plus clairvoyante, soit que le secret soit incompatible dans les divisions domestiques ; elle le découvrit ; & depuis ce tems-là il n'y eut plus d'intelligence entre les Arragonnois & les Napolitains. Les plaintes éclaterent, on s'accusa mutuellement & non sans raison, de peu de bonne foi.

Les Napolitains divisez en Arragonnois & en Angevins.

Le Roi demeuroit renfermé au Chateau neuf & la Reine à la porte de Capouë autre espece de citadelle où elle s'étoit retranchée ; leurs jalousies devenuës publiques donnerent enfin lieu aux deux factions qui se formerent dans le Royaume de Naples sous le nom des *Arragonnois* & des *Angevins*, noms odieux qui se sont perpetuez jusqu'au tems de nos peres, & jusqu'au siécles ou nous vivons.

LXVI. Le Roi d'Arragon fait arrêter Caraccioli & veut surprendre la Reine.

La mesintelligence n'en demeura pas là. Le Roi & la Reine garderent bientôt plus de mesures. Le Roi pour mieux surprendre ses ennemis, feignit d'être malade. Jean Caraccioli grand Sénéchal du Royaume, & qui avoit plus de part dans les bonnes graces de la Reine que la dignité du Trône & la bienseance ne l'éxigeoient, étant venu visiter le Roi, fut arrêté dans le Palais. Les Arragonnois coururent aussitôt vers la porte de Capouë pour surprendre la Reine. Mais ayant fait fermer les portes & lever le pont levis, elle évita le péril. On décocha de part & d'autre quantité de fléches, & le Roi au désespoir d'avoir manqué son coup, fut contraint de se retirer, après avoir couru risque de la vie.

Il l'assiege dans le Chateau, & il est obligé de se retirer.

De ces legers commencemens on en vint à une guerre déclarée, on prit les armes & l'on combattit dans les places & dans les ruës. D'abord le parti des Arragonnois prit le dessus, & se rendit bientôt maître de la Ville, qu'il pilla & qu'il brûla presqu'entierement. Mais la citadelle où étoit la Reine,

quoiqu'affiegée avec les derniers efforts, resista toujours & tint bon par la force de sa situation, & par la fidelité des Soldats Napolitains. An de N.S. 1423.

Mutius Sforce qui étoit aux environs de Naples accourut au secours de la Reine. Alphonse de son côté fit venir de Sicile D. Bernard de Cabrera avec un puissant renfort, & il lui arriva peu de tems après de Catalogne une flote de 22. galeres & de huit gros vaisseaux. Dès que cette flotte eut moüillé dans le port de Naples le 10. de Juin, le parti des Arragonnois qui s'étoit affoibli reprit une nouvelle vigueur. Le combat, ou plutôt le carnage recommença au dedans des murailles avec plus d'opiniâtreté & avec encore plus de fureur qu'auparavant.

Sforce vient au secours de la Reine, & le Roi d'Arragon reçoit d'Espagne un grand secours.

LXVII.

La Reine se retire à Averse, casse l'adoption qu'elle avoit faite du Roi d'Arragon & adopte le Duc d'Anjou.

La Reine qui ne se crut pas en sûreté dans Naples, depuis l'arrivée de la flotte Arragonoise se retira à Averse; Sforce l'accompagna avec toutes ses troupes, & 5000. Napolitains de part & d'autre voulurent la suivre & qui s'offrirent de la défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang. On fit alors l'échange des prisonniers, & par ce moyen Caraccioli fut mis en liberté; mais enfin on vint aux dernieres extrémitez, & se trouvant à Nole le 21. de Juin elle cassa l'adoption qu'elle avoit faite de D. Alphonse à titre de perfide & d'ingrat. Elle adopta en sa place Loüis III. du nom Duc d'Anjou fils de Loüis II. & le déclara héritier de sa Couronne; elle le fit venir de Rome; où il étoit alors, & le nomma Duc de Calabre qui est l'appanage & le nom des heritiers présomptifs du Royaume de Naples. Sforce & Caraccioli qui avoient tout pouvoir sur l'esprit de la Reine, lui donnerent ce conseil pour se venger du Roi d'Arragon leur ennemi. Les plus étonnantes révolutions qui arrivent dans les Etats n'ont le plus souvent que des causes légeres: sur tout dans les guerres civiles où le caprice & la passion font des efforts plus efficaces que la force & le courage.

Le Roi d'Arragon offre le commandement de ses troupes à Monton qui les refuse.

Par ce dernier coup les affaires des Arragonnois commencerent à changer de face; le Roi d'Arragon cherchant un General qu'il pût opposer à Sforce, fit faire des offres avantageuses à Braccio de Monton, s'il vouloit prendre le commandement de ses armées. Monton qui assiégeoit alors Aquila, une des principales Villes de l'Abbruzze, refusa toutes ses offres, soit qu'il désesperât du succès, soit qu'il se flattât de se rendre bientôt maître de la place qu'il assiégeoit, & dont la

An de N.S 1423. prise entraîneroit la conquête de toute cette Province.

Il repasse en Espagne. Alphonse ne voyant plus grande esperance de rétablir son parti en Italie, fut contraint de repasser en Espagne pour y ramasser de nouveaux secours. Neanmoins pour ne point allarmer ses partisans, il affecta de publier qu'il ne faisoit ce Voyage que pour tirer des prisons l'Infant D. Henri son frere; mais avant que de partir d'Italie, il y laissa l'Infant D. Pedre son autre frere, avec un pouvoir absolu de régler comme il le jugeroit à propos les affaires de la guerre & de la paix. Il lui donna pour son conseil D. Jacques Caldora & quelques autres Officiers des plus considerables de l'une & de l'autre Nation; mais il donna en particulier le Gouvernement de Gaëte à D. Antonio de Luna fils d'Atoine de Luna, Comte de Calatabelora en Sicile.

La Reine de Castille accouche de la Princesse Leonore. Ce fut dans ce même tems que le Roi de Castille visita quelques Provinces de son Royaume; il alla à Plasentia, à Talavera & à Madrid, & pendant ce voyage la Reine son épouse accoucha d'un seconde Princesse qui fut nommée Leonore.

LXVIII. Mort de Joseph Roi de Grenade. Mahomet le Gaucher son fils lui succede. Joseph Roi de Grenade mourut dans la Capitale de son Royaume, l'année de l'hégyre 826. Mahomet son fils surnommé le *Gaucher* lui succeda, Prince plus fameux par ses disgraces continuelles, & pour avoir été trois diverses fois dépoüillé de son Royaume, que par aucune action mémorable. Il cultiva l'amitié du Roi de Castille; & du Roi de Tunis, dans l'esperance de trouver dans l'un du secours contre les entreprises de l'autre; malheureux seulement de n'avoir pû trouver la plus sûre ressource des Souverains, c'est-à-dire, l'affection de ses sujets qu'il se mit peu en peine de gagner, c'est peut-être aussi la raison pour laquelle on lui donna le surnom de *Mahomet le Gaucher*, non seulement parce qu'il l'étoit effectivement de corps; mais encore plus, parce qu'il le fut dans sa conduite qu'il prit toûjours le plus mauvais parti, & parce que la fortune lui fut presque toujours contraire.

LXIX. Mort de Pierre de Lune. D. Pierre de Lune que l'on nommoit pendant le Schisme, Benoît XIII. ayant porté le reste de sa vie les marques de la Papauté dans la Forteresse de Pegniscola où il se tenoit retranché, à l'abri des fortifications de cette place, y mourut le 23. de Mai, jour de la Pentecôte, âgé de 90. ans. On doit regarder comme une espece de prodige qu'il ait pû vivre si long-tems malgré toutes les vicissitudes dont sa vie fut agitée; tous les ennuis dont il devoit être dévoré, & toutes les fatigues qu'il

souffrir. Son corps fut mis en dépôt & inhumé dans l'Eglise de ce Chateau. An de N.S. 1423.

Loüis Pançan de Seville, & domestique de D. Alphonse Carillo Cardinal de saint Eustache, dans les Memoires qu'il nous a laissez sur les affaires de son tems, rapporte comme une chose averée; que Benoît fut empoisonné dans une espece de confitures qu'il aimoit & que lui donna un certain Religieux nommé Thomas, qui avoit toute sa confiance & une autorité absoluë sur son esprit: qu'enfin ce Moine ayant été convaincu de ce crime par son propre aveu, il fut tiré à quatre chevaux.

Il meurt empoisonné.

Le même Historien ajoûte encore que le Cardinal de Pise que l'on avoit envoyé en Arragon pour tâcher de tirer Benoît de sa Forteresse de Pegniscola & de s'en saisir, donna ce détestable conseil, & qu'ayant appris à Tortose où il étoit demeuré en attendant le succès de cette affaire, la mort de Benoît, il s'enfuit secretement d'Espagne, pour se dérober au ressentiment de D. Rodrigue & de D. Alvar de Luna qui n'auroient pas manqué de vanger le parricide commis en la personne de leur oncle, & de laver cet attentat dans le sang du Legat.

Par le Conseil du Cardinal de Pise.

La mort de Benoît qui auroit dû ce semble, mettre fin au Schisme, ne le termina pas. Car les deux Cardinaux qui étoient demeurez auprés de lui, élurent pour son sucesseur Don Gilles Mugnoz Chanoine de Barcelonne. C'étoit une espece de comedie que ces deux Cardinaux sembloient vouloir donner au public. Aussi Mugnoz ne pouvoit se résoudre d'accepter la chimerique dignité qu'on lui offroit contre le consentement de toute la chrétienté; mais le Roi d'Arragon l'engagea à recevoir le Pontificat sous le nom de Clement VIII. Ce Prince prétendoit par-là chagriner le Pape Martin V. parce qu'il faisoit paroître plus d'inclination pour le parti Angevin, & que s'étant déclaré contre les Arragonnois; il avoit gardé si peu de mesures qu'il avoit nommé Loüis Duc d'Anjou Roi de Naples avec la qualité de Feudataire de l'Eglise Romaine; approuvé la révocation que la Reine Jeanne avoit faite de l'adoption du Roi d'Arragon, ratifié celle qu'elle venoit de faire en faveur du Duc d'Anjou, & même uni ses forces avec les Angevins, pour chasser de Naples les Arragonnois.

Gilles Mugnoz élu en la place de Pierre de Luna sous le nom de Clement VIII.

Le Concile qui s'étoit assemblé à Pavie, en vertu d'un Décret du Concile de Constance, & dont l'on avoit fait l'ouverture depuis quelque tems fut transferé à Sienne une des prin-

LXX. Concile de Pavie transferé à Sienne & ensuite congedié.

An de N. S. 1423.

cipales Villes de Toſcane, à cauſe de la peſte qui regnoit dans la Lombardie où elle commençoit à faire de grands ravages. Les Evêques y accoururent de toutes parts, & tous les Princes Chrétiens voulurent témoigner leur zele pour la Religion en y envoyant leurs Ambaſſadeurs; le Roi d'Arragon ne manqua pas d'y envoyer auſſi les ſiens; qui dans leurs inſtructions ſecretes, avoient des ordres très-exprès de ſoûtenir vigoureuſement la cauſe de Pierre de Luna, & de ſe plaindre de l'injuſtice qu'on lui avoit faite en le dépoüillant du Pontificat. Ce nouveau procès ſuſcité à contre-tems, ſur une affaire que l'on croyoit finie, ne laiſſa pas d'allarmer le Pape Martin, qui commença à cacher davantage ſon inclination pour le Duc d'Anjou, & à faire paroître moins de partialité pour la faction Angevine au préjudice de l'Arragonnoiſe; il ſe hâta même de congédier le Concile, & de le remettre à un autre tems, dans la crainte que ſi l'on venoit à renouveller le Schiſme, l'Egliſe ne ſe trouvât encore dans de plus grands embarras. Ainſi les Prelats & les Ambaſſadeurs prirent le parti de ſe retirer.

LXX. L'Archevêque de Tolede ſe trouve au Concile de Pavie, & y tient le rang de Primat.

D. Juan Martinez de Contreras Archevêque de Tolede ſe trouva au Concile de Pavie transferé à Sienne, & il y aſſiſta en qualité de Primat. Il eut même la premiere place (1) entre les Archevêques par ordre du Pape Martin V. comme on le voit par deux Bulles de ce même Pape, qu'un de mes amis qui les a trouvé par hazard dans les Archives de l'Egliſe Cathedrale de Tolede, m'a communiquées, & dont voici la premiere.

Premiere Bulle de Martin V. en faveur de la Primatie de Tolede.

„ Comme la dignité de Patriarche & de Primat n'eſt qu'une „ même choſe, & ne differe que de nom; nous avons crû „ qu'il étoit juſte que les uns & les autres joüiſſent des mêmes „ prééminences. C'eſt pourquoi de l'avis de nos venerables „ freres les Cardinaux de la ſainte Egliſe Romaine. Pour lever

(1) *Entre les Archevêques.* Apparemment que Mariana veut ſeulement dire que l'Archevêque de Tolede en qualité de Primat des Eſpagnes eut la premiere place entre les Prelats Eſpagnols, à quoi cependant il y a peu de vraiſemblance, & que tous les Prelats d'Eſpagne ayent conſenti à ceder tranquillement la preſſeance à l'Archevêque de Tolede ſans nulle proteſtation de leur part. Quelle vraiſemblance que tous les Prelats des autres Nations que la Primatie de Tolede ne regardoit nullement, & ſur leſquels ce Metropolitain n'avoit ni Autorité ni Juriſdiction, ayant cedé leur rang à ce Perlat? A moins que d'avoir d'autres garants que les monumens que cite ici Mariana, on peut pour le moins douter du fait dont ni les Bullaires, ni l'Hiſtoire des Conciles ne diſent rien.

„ tous

tous les doutes & toutes les difficultez que l'on a déja for- " mées sur cela, ou qui pourroient naître à l'avenir, de notre " autorité apostolique nous déclarons par ces presentes, que " notre venerable frere Jean Archevêque de Tolede & Pri- " mat des Espagnes & que ses Successeurs Archevêques de " Tolede, soit dans notre Chapelle, soit dans les Conciles ge- " neraux, Sessions, Consistoires, & autres assemblées que " ce soit, publiques, ou particulieres, doivent avoir le pas " devant tous les Notaires du S. Siege Apostolique, & tous " les autres Archevêques qui ne seront pas Primats, quoi- " que ceux-ci soient plus âgez, ou même que leur Ordination " soit plus ancienne; de la même maniere que nos venera- " bles freres les Patriarches les ont toujours précédez jusqu'i- " ci, & les précedent encore. Nous voulons encore & par " la même autorité, Nous ordonnons que ledit Jean Arche- " vêque de Tolede, ses Successeurs & tous les autres Primats " ayent dorénavant & pour jamais, à l'exemple des Patriar- " ches susdits, la préseance & le rang dans notredite Chapelle, " Conciles, Sessions, Consistoires, & autres lieux sembla- " bles au-dessus de tous les Notaires du S. Siege Apostolique, " & de tous les autres Archevêques qui ne seront pas Primats, " nonobstant l'âge & l'antiquité de l'Ordination desdits Ar- " chevêques non Primats, & nonobstant tout ce qui pourroit " avoir été reglé au contraire de quelque nature que ce puis- " se être. " Voici encore le contenu de la seconde Bulle ou plûtôt du Bref que le Pape Martin écrivit quelques années après à l'Archevêque de Tolede.

Second Bref du Pape Martin V. à l'Archevêque de Tolede sur le même sujet.

Quoique nos venerables freres tous les Archevêques, " Evêques qui assistent aux Conciles generaux, soient étroi- " tement obligez de veiller avec soin, de travailler de toutes " leurs forces pour la prosperité de l'Eglise universelle & la " nôtre, pour la défense & pour la conservation de la liberté " Ecclesiastique. Vous que nous regardons, & reconnoissons " comme Primat des Espagnes, & qui comme tel, (ainsi que " l'a montré l'usage de notre Cour,) avez eu le pas, & la " préseance au-dessus de tous nos bien-amez fils nez Notai- " res de ce S. Siege Apostolique, lesquels précedent tous " les autres Prélats, vous qui devez les précéder dans les " Conciles, Sessions, & autres assemblées publiques, vous " êtes, dis-je, obligé de travailler avec d'autant plus de fer- "

An de N.S. 1423.

„ veur, & de veiller avec d'autant plus de ſoin à tout ce qui „ concerne le bien de l'Egliſe Catholique & le nôtre, que „ vous êtes élevé au-deſſus des autres par votre Primatie, titre „ ſuperieur, & plus excellent. C'eſt pourquoi nous deman- „ dons & nous exhortons votre fraternité, dont le zele pour „ la foi, & la ſageſſe nous ſont connus, que vous faſſiez „ tous vos efforts, afin que les choſes ſe paſſent bien dans le „ Concile où vous êtes invité. Car puiſque vous êtes Primat „ des Eſpagnes, comme vous vous comportez toujours ſage- „ ment & ſuivant les lumieres de la prudence que Dieu vous „ a communiquées, vous devez par vos conſeils, & vos vûës, „ dans ledit Concile, avoir égard à tout ce qui vous pa- „ roîtra utile ou néceſſaire pour le bien & l'honneur de l'E- „ gliſe Romaine & du Siege Apoſtolique, en un mot à tout „ ce que vous connoîtrez pouvoir contribuer à la gloire de „ Dieu, & à la paix entre les Fideles de Jeſus-Chriſt. Donné à „ Rome le 5. de Janvier l'an 7. de notre Pontificat.

LXXII. Le Roi d'Arragon part de Naples & aborde à Marſeille.

Le Roi d'Arragon qui perſiſtoit toujours dans la réſolution de repaſſer en Eſpagne, l'executa enfin, & s'embarqua à Naples ſur une Flotte de 18. Galeres, & de 12. gros Vaiſſeaux. Il mit à la voile le 15. d'Octobre; le tems étoit ſi mauvais, la ſaiſon ſi fâcheuſe, & la mer ſi agitée de tempêtes, que la Flotte fut fort maltraitée. Les Vaiſſeaux & les Galeres furent diſperſées en divers endroits; néanmoins la mer étant devenuë plus tranquille, les Vaiſſeaux ſe rejoignirent, & le Roi arriva à la vuë de Marſeille, une des principales Villes de Provence, célébre par la bonté de ſon Port, & ſoumiſe alors au Duc d'Anjou.

Il attaque la Ville.

D. Alphonſe pour ſe venger de ce Prince, s'avança avec ſa Flotte pour l'attaquer. Il rompit les chaînes, & ſe rendit maître du Port; Un ſuccès ſi heureux & ſi prompt l'anima à pourſuivre ſon avantage; il mit une partie de ſes gens à terre, on ſe battit de part & d'autre, & ſur terre & ſur mer jusqu'à la la nuit. Dès qu'elle fut venuë, Folch, Comte de Cardonne, General de la Flotte, étoit d'avis qu'on demeurât-là, qu'on ne penſât qu'à ſe retrancher juſqu'au lendemain, que le péril étoit certain, & le ſuccès peu ſûr; que ſes troupes ne ſçachant pas les ruës de la Ville, il ſeroit aiſé aux ennemis dans l'obſcurité de ſurprendre les Arragonnois, & de leur dreſſer des embuſcades: quand bien même les portes ſeroient ouver-

tes, qu'il ne seroit ni sûr ni prudent de s'engager de nuit dans une Ville ennemie ; enfin que pour réüssir il ne falloit entrer que de jour, & à coup sûr. D. Juan de Corbera, ou plus brave, ou plus témeraire, prétendoit qu'il falloit profiter de la consternation & de l'allarme où étoient les habitans, sans leur donner le tems de se reconnoître ; de reprendre courage & de rassembler leurs forces. — An de N.S. 1423.

Le Roi fut de ce dernier sentiment;on recommença donc le combat, on se jetta avec impétuosité dans la Ville, on pilla les maisons, le désordre & la confusion redoublerent la fureur des soldats,&les ténebres favoriserent leur audace,& leurs crimes. D. Alphonse dans cette occasion,donna des marques de sa piété & de sa religion;car il défendit sous peine de la vie qu'on fit aucune insulte aux femmes qui s'étoient retirées dans les Eglises, & qu'on leur ôtât rien de ce qu'elles avoient emporté. Ces deux articles s'observerent exactement par les Arragonnois, qui abandonnerent la Ville après l'avoir saccagée ; ils transporterent dans leurs Vaisseaux le riche butin qu'ils y avoient fait & ensuite s'embarquerent sur la fin de l'année. Mais de tout ce qu'ils enleverent de Marseille, rien ne fut plus précieux que le Corps de S. Loüis, Evêque de Toulouse, fils de Charles II. Roi de Naples, qu'ils emporterent à Valence où le Roi d'Arragon vint moüiller avec sa Flotte après une longue & périlleuse navigation. Car il ne voulut pas s'arrêter en aucune autre Ville pour ne point perdre de tems, & être plus à portée de ménager la liberté de l'Infant D. Henri son frere qu'il avoit fort à cœur.

Il prend la Ville, la pille & l'abandonne.

Le Roi de Castille averti de l'arrivée du Roi d'Arragon, lui envoya des Ambassadeurs au commencement de l'année 1424. pour le féliciter sur son heureux retour, & sur ses Victoires ; mais plus encore pour lui redemander ses sujets rebelles, & les Seigneurs mécontens qui s'étoient sauvez en Arragon, afin qu'ils vinssent se justifier des crimes dont on les accusoit, & que l'on en fît justice. Ces Ambassadeurs eurent audience du Roi à Valence le 3. d'Avril. — An de N.S. 1424.

Le Roi de Castille envoye des Ambassadeurs au Roi d'Arragon pour le complimenter sur ses Victoires.

Dans ce tems-là les affaires des Arragonnois alloient tres-mal à Naples. Les choses paroissoient si déserperées qu'on ne voyoit pas même de jour à les rétablir. Il est vrai que le fameux General Sforce voulant aller faire lever le Siege d'Aquila que Braccio tenoit assiegée, s'étoit malheureusement

LXXVI.
Mort du General Mutius Sforce.

An de N. S. 1424.

noyé le 15. de Janvier en voulant passer à la nage la riviere d'Aterne qui étoit extraordinairement grossie & débordée, par l'abondance des pluyes tombées pendant l'hyver. Cette mort funeste, & imprévûë ne dérangea point les projets des Angevins; & les Arragonnois n'en tirerent aucun avantage, car François Sforce, fils de celui qui venoit de mourir, étoit dans un âge à remplir la place de son pere. Et de fait, sa valeur, & les secours étrangers qu'il reçut, suppléerent en quelque sorte à cette perte.

Les Genois chassent de Gayette les Arragonnois.

Le Pape Martin V. par ses pressantes sollicitations, engagea Philippes Duc de Milan à conclure ensemble une ligue avec la faction d'Anjou. Le Duc en vertu de cette ligue fit armer à Gennes une puissante Flotte qu'il envoya à Naples au secours de la Reine Jeanne, sous le commandement de Gui Taurello. Cette Flotte & les troupes de débarquement, parurent tout à coup à la vûë de Gayette, qui fut prise en peu de tems. La Citadelle pouvoit tenir plus longtems par sa situation, & le nombre des assiegez; mais elle se rendit à condition que la Garnison sortiroit vie & bagues sauves, avec la liberté de se retirer où elle voudroit, ce qui fut exécuté.

Et se rendent maîtres de Naples, que leur livra Caldora.

Après la prise de Gayette, l'armée se presenta devant Naples; Jacques Caldora qui commandoit dans la Ville pour le Roi d'Arragon, trahit les intérêts de ce Prince, & s'accommoda avec les Angevins, à condition que ceux-ci lui payeroient les mêmes appointemens, & les pensions que les Arragonnois lui avoient promises & qu'ils ne lui payoient point. Puis il ouvrit les portes aux assiegeans, qui sans avoir tiré l'épée, se virent maîtres de la Capitale du Royaume. Caldora pour justifier sa trahison, publia que l'Infant D. Pedre avoit voulu le faire assassiner. Mais au fond, il suivoit son genie inconstant, perfide, & amateur des choses nouvelles.

Tout le reste du Royaume se soumet au Duc d'Anjou.

Ce fut le 12. d'Avril que les Arragonnois perdirent la Ville de Naples, à l'exception des deux principales Forteresses, dont l'une s'appelle le Château-neuf, & l'autre le Chateau de l'œuf. Celui-ci est petit, mais comme il est situé sur un rocher environné de la mer, il passoit pour imprenable par sa situation. Après l'importante conquête de Naples, tout le reste devenoit aisé au vainqueur; en effet, les Villes se rendoient à l'envi, & les peuples entraînez par le succès, se déclaroient pour le Duc d'Anjou.

An de N. S. 1424.

LXXIV.

Le Roi d'Arragon entreprend de délivrer l'Infant D. Henri son frere.

Ces tristes nouvelles chagrinerent fort le Roi d'Arragon & il ne paroissoit gueres moins sensible aux chagrins que lui causa la Cour de Castille, il ne pouvoit pardonner au Roi de l'avoir forcé par l'emprisonnement du Prince D. Henri, à repasser en Espagne ; & il brûloit du desir de se vanger : mais il voulut garder encore quelques dehors, & tenter toutes les voyes de douceur, avant que d'en venir à une rupture.

Il envoye l'Archevêque de Tarragone en Castille pour demander la liberté du Prince.

Dans cette vüë, il envoya Dalmas de Mur, Archevêque de Tarragone au Roi de Castille, qui étoit alors à Ocagna. L'Ambassadeur lui representa, & en presence des principaux de sa Cour, qu'il étoit juste de relâcher l'Infant, & de le remettre en liberté après une si longue prison ; que le Roi de Castille ne pouvoit le refuser à l'équité, s'il n'étoit pas touché par les malheurs d'un proche parent, & par les prieres d'un frere de Henri : que si ce Prince avoit commis quelque crime, l'affront, & les miseres d'une longue prison l'avoient assez effacé, qu'au reste le Roi d'Arragon étoit résolu de ne jamais rien relacher sur cet article: prenez donc garde Seigneur, ajoûta l'Archevêque, qu'en écoutant les passions de quelques esprits jaloux & broüillons vous ne plongiez les deux Nations dans des malheurs inévitables, si une fois on en vient aux mains.

Qui ne peut rien obtenir.

Il y avoit à la Cour de Castille un grand nombre de ces gens inquiets, dont l'avarice, l'ambition, & la crainte étoient les secrets ressorts de tous les troubles qui s'y passoient. Comme ils se sentoient coupables, ils craignoient avec raison que si l'on remettoit l'Infant Henri en liberté, il ne se vengeât sur eux de sa prison, & qu'on ne les obligeât de restituer les biens de ceux qui avoient été contraints de sortir du Royaume, pour se dérober à leur ressentiment. Quelques Seigneurs appuyoient secrettement leurs conseils & les obstacles que l'on formoit tous les jours à la délivrance de l'Infant. Mais le plus déclaré contre ce Prince étoit D. Alvar de Lune que sa faveur & son extrême pouvoir sur l'esprit de son maître rendoient de jour en jour plus fier & plus insolent. Ce favori ne pensoit qu'à joüir de sa fortune presente sans porter ses vûës plus loin. Ainsi l'Archevêque de Tarragone malgré ses sollicitations, & son habileté ne pût rien conclure, ni même obtenir une entrevûë des deux Rois, où ils auroient pû seuls & par eux-mêmes, sans médiateurs, & l'entremise de personne, terminer leurs differens.

An de N.S. 1424.

Mort de l'Infante Catherine de Castille & naissance du Prince D. Henri.

Les Ambassadeurs d'Arragon ne voyant plus rien à esperer prirent congé du Roi de Castille qui partit lui-même pour Burgos dans le tems que l'Infante Catherine sa fille mourut le 10. du mois d'Août à Madrigal dans la vieille Castille. Elle fut inhumée à Huelgas. La tristesse que le Roi conçut de cette mort fut bientôt dissipée & changée dans une extraordinaire allegresse, par la naissance du Prince D. Henri, dont la Reine accoucha heureusement à Valladolid le 5. de Janvier 1425. Le Roi voulut que le jeune Infant fut tenu sur les Fonds de Baptême par l'Amirante D. Alphonse Henriquez, D. Alvar de Lune, D. Diegue Gomez de Sandoval Grand Adelantade ou Senechal de Castille, avec leurs épouses. Et dès le mois d'Avril suivant, tous les Ordres du Royaume le reconnurent pour héritier de la Couronne de Castille, après la mort du Roi son pere.

An de N.S. 1425

LXXV.

Les Arragonnois & les Castillans se disposent se à faire la guerre.

Le Roi d'Arragon étoit cependant à Sarragoce, où il faisoit tous les préparatifs nécessaires pour déclarer la guerre à la Castille si on ne lui faisoit au plûtôt raison sur la liberté de l'Infant son frere. On n'entendoit de toutes parts que le bruit des armes, & l'on ne pensoit qu'à lever des troupes, & qu'à remplir les magasins. La Cour de Castille qui étoit alors à Valladolid, se disposoit de son côté à se défendre. On tint conseil. Les sentimens furent partagez ; les uns braves dans la délibération, & timide dans l'action, vouloient que l'on commençât d'abord par attaquer les Arragonnois, sans attendre qu'ils vinssent eux-mêmes attaquer. Les autres plus sages & plus prudens étoient d'avis que l'on tentât les voyes honorables pour détourner l'orage, & que l'on n'en vînt aux mains qu'à la derniere extrémité ; le Roi se trouvoit dans un terrible embarras sans sçavoir à quoi se déterminer, ni quel parti prendre.

Le Prince D. Juan d'Arragon se rend auprès du Roi son frere.

Charles, Roi de Navarre qui prévoyoit les malheurs dont l'Espagne seroit peut-être inondée, si les deux Couronnes en venoient à un éclat, prit le dessein de faire ses efforts pour calmer les esprits. Il envoya Pedre de Peralta son Majordome, & Garcie Falcés son Secretaire, au Roi de Castille, afin de lui offrir sa médiation & ses bons offices pour terminer le different qu'il avoit avec le Roi d'Arragon. L'affaire étoit dans la meilleure situation du monde, par l'application, le zele, l'habileté des Ambassadeurs de Navarre, & l'on étoit

sur le point de la voir heureusement concluë; mais ces belles dispositions s'évanoüirent en un moment par les letres que le Roi d'Arragon écrivit à l'Infant D. Juan son frere, dans lesquelles il le prioit de se rendre en diligence auprès de sa personne parce qu'il vouloit lui communiquer une affaire de la derniere conséquence. L'Infant partit malgré lui, à ce qu'il disoit, pour se rendre en Arragon, après en avoir obtenu la permission du Roi de Castille, qui le chargea en même tems de négotier de sa part avec le Roi d'Arragon, pour trouver quelque voye d'accommodement.

An de N.S. 1425.

Le Roi étoit cependant toujours à Tarrassonne avec son armée toute prête à se jetter dans la Castille, si on ne lui accordoit sa demande. Il étoit si rempli de sa vengeance qu'il sembloit avoir entierement oublié les affaires de Naples.

Le Roi d'Arragon est avec son armée à Tarrassone.

LXXVI.

Mort de Braccio de Monton à Naples.

Cependant il n'ignoroit pas la nouvelle disgrace qui étoit arrivée à son parti par la mort de Braccio qui avoit le commandement de ses troupes en Italie, & qui par sa valeur, & par son expérience soutenoit seul les restes de la fonction d'Arragon, il fut battu le 25. de Mai, près d'Aquila qu'il assiegeoit, & tué malheureusement dans la bataille. Une confiance présomptueuse, & le mépris qu'il faisoit des ennemis, furent la cause de sa défaite & de sa mort.

Eugene IV. réhabilite la mémoire de Braccio.

Jacques Caldora, General de l'armée du Pape, & les deux Carillo, D. Jean, & D. Sanche, Neveux du Cardinal de même nom, se distinguerent le plus dans cette mémorable journée, & les deux freres, jeunes hommes de grande esperance, eurent le plus de part à la victoire. Ces deux jeunes Seigneurs pour profiter de leur victoire, se mirent à la tête d'un détachement que leur donna le General Caldora, & en peu de jours se rendirent maîtres de toute la Marche d'Ancone, dont Braccio s'étoit emparé. Le corps de celui-ci fut porté à Rome, & comme il avoit été excommunié, il fut enterré devant la porte de saint Laurent, dans un lieu profane. Cependant sous le Pontificat d'Eugene IV. on le transfera à Perouse où il fut inhumé dans un lieu honorable, & dans un magnifique Tombeau. Nicolas *Forte Braccio*, après avoir pris Rome, procura cet honneur à Braccio son Oncle, dont il fit réhabiliter la mémoire.

LXXVII.

Mort de Frias

D. Pedro Fernandez de Frias Cardinal d'Espagne mourut

An de N. S. 1425. Cardinal d'Espagne.

dans le mois de Mai à Florence Capitale de la Toscane ; son corps fut transporté en Espagne, & enterré dans l'Eglise Cathedrale de Burgos, à côté du grand Autel. Il étoit de basse naissance & très-pauvre. Mais sa bonne mine, & je ne sçai quoi de grand dans l'air, son genie, son addresse, & la faveur des Rois, D. Henri & D. Juan, dans laquelle il trouva le moyen de s'insinuer, l'éleverent dans la suite aux plus grands honneurs. Il fut Evêque d'Osme & de Cuença. Mais son avarice, & ses débauches, flétrirent sa mémoire.

Il abandonne l'Espagne & se retire en Italie.

Il arriva un jour qu'à Burgos il se prit de paroles, avec D. Juan de Tordesillas, Evêque de Segovie. Le même jour un domestique du Cardinal, sous prétexte de soûtenir les intérêts de son maître, eût l'insolence de donner des coups de bâton à l'Evêque. Ce crime atroce retomba sur le Cardinal ; quoiqu'il n'y eût eu aucune part, & qu'il ne l'eût pas même sçû, comme le coupable l'avoüa depuis. Cependant les courtisans indignez de la fierté, & des hauteurs d'un homme qui sembloit avoir oublié la bassesse de son origine, en murmurerent si hautement, qu'il fut enfin obligé d'abandonner l'Espagne, & de se retirer en Italie. Sa retraite servit au Roi de prétexte pour s'emparer de ses immenses trésors ; peut-être même que ses richesses furent la principale cause de son éxil. Ainsi périssent les trésors amassez par des voïes criminelles, en faisant périr ceux-mêmes qui les ont amassez. Les hommes consacrez à Dieu, n'ont point de ressource plus assurée, ni d'appui plus puissant que la solide pieté, une réputation saine, & une exacte régularité de mœurs. On ne sçait pas si ce Cardinal changea de conduite dans son exil où il passa le reste de sa vie ; mais il est certain qu'il reçut du Pape le gouvernement de la Marche d'Ancone, & qu'il fonda en Castille le Monastere d'Espeja, où il établit des Religieux de saint Jerôme, dont l'Ordre commençoit alors à fleurir & à s'étendre en Espagne.

LXXIX. D. Juan d'Arragon va trouver le Roi d'Arragon son frere.

D. Juan d'Arragon étant arrivé à Tarassone y fut reçû par le Roi d'Arragon son frere avec la magnificence & toutes les marques possibles de tendresse. D. Juan lui communiqua la négociation dont le Roi de Castille l'avoit chargé ; mais pendant que l'Infant attendoit de Castille des pouvoirs plus amples, afin de conclure entierement cette affaire, les deux freres entrerent sur les terres du Roi de Navarre, sans y cau-

le moindre dommage, & ils vinrent camper aux environs de Milagro pour passer dans ce climat frais & agréable les chaleurs excessives de l'Eté. An de N. S. 1425.

Le Roi de Castille est obligé de remettre D. Henri d'Arragon en liberté.

Dès que les pleins pouvoirs que l'on avoit demandez à la Cour de Castille furent arrivez, on renvoya les conferences, & l'on s'appliqua tout de bon à terminer les differens; il y eut bien des contestations. Enfin dans une assemblée particuliere qui se tint le 3. de Septembre auprès de la Tour d'Arciel, où il se trouva des Députez & des Commissaires des trois Royaumes, de Castille, d'Arragon, & de Navarre, il fut conclu que l'Infant D. Henri seroit remis en liberté sans aucun délai; qu'on lui restitueroit ses terres que l'on avoit confisquées, & qu'on lui rendroit tous les revenus que l'on avoit touchez depuis son emprisonnement. On régla la même chose en faveur de D. Manrique qui étoit éxilé.

L'Infant D. Juan va à Agreda au devant de D. Henri son frere.

Ces conditions parurent très-dures à la Cour de Castille; mais il semble que l'on ne devoit pas s'attendre à autre chose: car il étoit naturel que D. Juan marquât de l'inclination pour ses freres, outre qu'il n'y avoit nulle esperance d'accommodement, qu'avant toutes choses, on ne remît D. Henri en liberté. Ainsi le Roi de Castille, & son Conseil se virent obligez d'y donner les mains.

Le Roi d'Arragon & D. Juan apprirent en moins d'un jour & demi cette agreable nouvelle, par le moyen de certains feux qu'on étoit convenu auparavant d'allumer dans les tours répanduës en grand nombre dans la Castille, où elles servent comme de phares. Le Roi d'Arragon reprit alors la route de Tarrassonne avec son armée qu'il congedia dès le mois de Novembre. D. Juan alla jusqu'à Agreda, au devant de D. Henri, pour le recevoir & le ramener en Arragon. Depuis long-tems, & peut-être jamais les trois freres n'avoient vû briller un jour si heureux & si agréable, non-seulement par la gloire que leur procuroit cette délivrance, mais encore par la satisfaction secrete qu'ils eurent d'avoir intimidé la Cour de Castille; victoire plus capable de flatter la vanité d'un Souverain, ravi d'avoir fait plier son voisin & son rival.

LXXVIII. Mort de Charles le Noble Roi de Navarre. Jean d'Arragon est reconnu Roi.

Environ ce même tems, Charles surnommé *le Noble* Roi de Navarre mourut à Olite par un évanouissement qui lui prit un Samedi 8. de Septembre jour de la Nativité de la Vierge. On ne pût jamais y apporter de remede, & cette

An de N.S. 1425. espece d'apoplexie l'enleva le même jour, il fut inhumé dans l'Eglise Cathedrale de Pampelune où on lui fit des obseques avec une magnificence Royale. La Princesse Blanche sa fille, qui étoit accouchée quelque tems auparavant d'une fille de même nom, & dont la vie fut dans la suite exposée à bien des traverses, se trouva à la mort du Roi son pere. Dès qu'il eut expiré, elle envoya à l'Infant D. Juan d'Arragon son époux l'Etendart Royal, pour marque de la Couronne dont elle venoit d'hériter, & qu'elle vouloit partager avec lui. Comme l'Infant étoit encore au camp du Roi d'Arragon, toute l'armée le proclama Roi de Navarre, avec des cris de joïe. Plusieurs n'approuverent pas cette précipitation, & crurent qu'avant toutes choses, l'Infant devoit jurer à Pampelune de conserver les Loix & les Privileges du Royaume. Les Grands prirent le parti de dissimuler : & le peuple se laissant entraîner par l'exemple de la Noblesse, se contenta de paroles sans en venir aux effets.

Alphonse Duc de Gandie meurt sans enfans.

D. Alphonse *le Jeune*, Duc de Gandie, mourut à Valence le 29. de Novembre de la même année, sans laisser d'enfans ; sa Principauté de Ribagorça fut donnée à l'Infant D. Juan, déja Roi de Navarre, pour le récompenser d'avoir procuré la liberté au Prince Henri son frere.

Henri de Guzman, Comte de Niebla répudie Yolande d'Arragon son épouse.

D. Henri de Guzman, Comte de Niebla, répudia la Comtesse Yolande son épouse, fille naturelle de D. Martin Roi de Sicile, avec laquelle il vivoit depuis quelque tems en très-mauvaise intelligence. D. Federic Comte de Lune & frere d'Yolande irrité de l'affront que l'on faisoit à sa sœur, se plaignit hautement du peu de respect que le Comte de Niebla avoit pour le Sang Royal d'Arragon, dont sortoit son épouse, & de ce qu'uniquement pour satisfaire sa passion, & se livrer plus impunément à un commerce honteux & criminel, il traittoit d'une maniere si indigne une Princesse innocente & vertueuse. Ce divorce fut la source d'une longue & cruelle haine entre ces deux familles. D. Federic n'épargna rien pour gagner l'affection des Seigneurs Castillans, afin de pouvoir tirer raison de l'affront qu'il avoit reçu de son beau-frere.

LXXIX. Division dans la Cour de Castille.

La liberté de D. Henri bien loin de rétablir la tranquilité dans la Castille, ne servit qu'à la troubler de plus en plus. Le Royaume jusques-là avoit été divisé en trois factions dif-

ferentes, à sçavoir celles de D. Alvar de Lune, de D. Juan & de D. Henri Infants d'Arragon; le reste des Courtisans partagez entre ces trois chefs s'attachoient à l'un des trois suivant leurs intérêts, ou leur reconnoissance, ou les avantages qu'ils en esperoient. Dans la suite, les deux Infants se reunirent, & de trois partis, il n'en resta plus que deux, qui ne furent pas moins funestes à l'Etat. An de N.S. 1425.

Les Grands se liguent contre D. Alvar de Lune.

La plûpart des Grands se liguerent contre D. Alvar de Lune, & conjurerent sa perte, ils ne pouvoient souffrir que ce favori abusant de la confiance de son Maître, dominât à la Cour avec ses créatures qui lui étant uniquement redevables de leur fortune, devenoient les esclaves de ses passions & de ses volontez; on ne pouvoit digerer qu'un homme qui n'avoit jamais donné nulle preuve de valeur, & dont le seul mérite étoit un certain manége, un esprit souple & pliant, & une adresse infinie à s'insinuer par de lâches complaisances, un talent de sçavoit s'accommoder au tems, eût cependant trouvé le moyen de s'élever à un si haut dégré de puissance & d'autorité, qu'il sembloit ne lui manquer plus que la couronne.

D. Alvar accusé d'avoir eu des dessein sur la Reine.

Mais D. Alvar qui se tenoit assuré du Roi qu'il gouvernoit dès l'enfance, paroissoit peu en peine des discours & des sentimens de la Cour, & n'en devenoit que plus impérieux & plus insolent; la maniere fiere dont il en usoit avec les Grands, le rendoient l'objet de l'execration publique; assuré du present, il s'embarrassoit peu de l'avenir, jusques-là qu'on disoit publiquement, (& plusieurs personnes de poids le confirmoient,) qu'il avoit eu l'audace de faire l'amour à la Reine, si ce fait est vrai ou faux, c'est ce qu'on ne pût même alors démêler. Je soupçonne que l'envie donna lieu à bien des faux bruits, & à bien des jugemens désavantageux à sa réputation.

Conspiration à Tarrassonne contre D. Alvar. An de N.S. 1427.

Quoiqu'il en soit, les premieres semences de la conjuration formée contre la fortune de D. Alvar, furent jettez à Tarrassonne dans l'entrevûë du Roi d'Arragon, & des deux Infants ses freres; mais l'année suivante 1427. l'orage qui se préparoit de longue main, vint fondre tout à coup sur le favori, lorsqu'il s'y attendoit le moins, & qu'il se croyoit le plus à couvert de la tempête.

Le Roi de Castille va à Segovie.

Au commencement de cette année le Roi de Castille passa les Fêtes de Noël à Segovie, pendant que le nouveau Roi

An de N. D. 142.. de Navarre D. Juan les passoit à Medina del Campo avec la Reine sa mere. Il s'étoit quelque tems avant abouché avec le Roi de Castille dans la Ville de Roa. D. Henri s'étoit retiré à Ocagna, parce qu'il avoit défense de paroître à la Cour, & de se mêler en aucune maniere du Gouvernement.

LXXXI.

Mariage de Louis Massa avec la fille du Connétable Ruy Lopez d'Avalos.

Pendant le séjour que le Roi d'Arragon fit à Valence, Constance d'Avalos, fille du Connétable D. Ruy Lopez d'Avalos, épousa D. Loüis Massa, jeune Seigneur d'une naissance très-illustre, & qui possedoit de très-grands biens. Le Roi donna à Constance la meilleure partie de sa dot; il en usa même avec tant de générosité, qu'il assigna des pensions considérables au Connétable, pour le faire subsister honorablement pendant sa vieillesse, & pour le dédommager en quelque façon des grands biens qu'on lui avoit confisqué en Castille. Le Roi non content de ces largesses en faveur du pere, voulut étendre sa libéralité sur les enfans; & dès qu'il se fut rendu Maître du Royaume de Naples, il donna des Principautez considerables à D. Ignigo d'Avalos, fils du Connétable, à D. Ignigo de Guevarra son petit-fils, & fils de D. Bertrand, frere de D. Ignigo.

On transfere le Comte d'Urgel à Xativa où il meurt en prison.

La Reine Doüairiere d'Arragon partit avec la Princesse Leonore sa fille, pour se rendre à Valence à la sollicitation du Roi son fils; mais elle retourna peu de jours après à Medina del Campo, pour ne pas chagriner le Roi de Castille par une trop longue absence. Elle avoit obtenu de lui que le Comte d'Urgel fut tiré de Castrotaraf, où on l'avoit transporté de Madrid, & qu'on l'envoyât une seconde fois dans le Royaume de Valence. Comme la Castille étoit menacée de nouveaux mouvemens, les Arragonnois crurent qu'il leur seroit plus avantageux d'avoir entre leurs mains un prisonnier de cette conséquence. Le Comte d'Urgel fut renfermé dans le Château de Xativa, où il finit ses jours après une si longue prison.

Etats de Castille convoquez à Toro.

Le Roi de Castille convoqua les Etats Généraux du Royaume à Toro: l'on y proposa de réformer les dépenses excessives de la Cour; ausquelles les revenus de la Couronne quelques grands qu'ils fussent, n'étoient pas capables de fournir. L'on commença donc à réduire à cent homme la garde de Sa Majesté, qui auparavant étoit composée de mille chevaux, & le Roi en donna le commandement à D. Alvar. Cette nou-

velle charge qui augmentoit encore le crédit & le pouvoir du favori, ne servit qu'à redoubler la jalousie & la haine. An de N. S. 1427.

Mort de D. Juan Mendoze, & de D. Alphonse Menriquez.

Pendant les Etats moururent deux personnes des plus considerables du Royaume; le premier fut D. Juan de Mendoze, en la place duquel D. Rodrigue, son fils aîné fut fait Majordome Major du Palais, & D. Juan qui étoit le cadet eût la Charge de *Prestamero* de Biscaye. D. Alphonse Henriquez, illustre par le Sang Royal dont il sortoit, mais encore plus recommandable par sa droiture, & sa probité, mourut à Guadaloupe, après une maladie de trois ans. Le Roi donna à D. Frederic, son fils, la dignité d'Amirante de Castille, qu'avoit possedée le pere.

LXXXII. Les ennemis de D. Alvar s'assemblent à Orcilla.

Les Grands qui avoient juré la perte de D. Alvar, concerterent ensemble les moyens de réussir dans leurs projets; comme il apprehendoit que le favori qui avoient de tous côtez des émissaires secrets, ne pressentît ce qui se tramoit; ils prirent le parti pour mieux se cacher, de ne traiter ensemble que par lettres, & par des personnes sûres. Les Chefs de cette intrigue étoient, le nouveau Roi de Navarre, l'Infant D. Henri son frere, D. Pedro de Velasco, Grand Chambellan, D. Loüis de Guzman, & D. Juan de Soto Mayor, celui-là Grand-Maître de Calatrava, & celui-ci d'Alcantara: & plusieurs autres s'y joignirent. Leur intention étoit plûtôt de punir l'orgueil de D. Alvar, que de profiter de ses dépoüilles.

Cette confédération se fit au commencement du mois de Novembre, dans l'Hermitage d'Orcilla, qui dépendoit de Medina del Campo, où la plûpart s'étant trouvez, s'engagerent par serment de n'avoir plus que les mêmes personnes pour amis ou ennemis, & de sacrifier leurs biens, & leurs vies; sauf le respect dû à l'autorité Royale, pour empêcher que l'état ne souffrît aucun préjudice, & pour rémédier aux maux, causez par les conseils pernicieux, & la mauvaise conduite de D. Alvar dans l'administration des affaires. L'Adelantade D. Pedre Manrique, d'un génie inquiet, & remuant, & tout propre à se faire chef de parti, suivant les mémoires de ce tems tems-là, fut l'aine de cette confédération.

Le Roi de Castille étant allé de Toro à Zamora au com-

An de N. S. 1427. mencement de l'année 1427. D. Henri lui fit demander la permiſſion d'aller à la Cour pour lui faire la révérence ; le Roi d'abord la lui accorda ; mais l'ayant enſuite retractée à la ſollicitation de D. Alvar, l'Infant malgré ce refus partit d'Ocagna où il étoit retiré depuis quelques tems, & prit la route de la vieille Caſtille, accompagné d'un grand nombre de ſes créatures, & de ſes amis, afin d'être prêt à tout évenement.

Le Roi retourne à Simancas.

Le Roi étoit retourné à Simancas ; & les Infants d'Arragon étoient reſtez à Valladolid, avec les autres Seigneurs de leur faction. Les Courtiſans attachez à la fortune & aux interêts du favori, s'aſſembloient en particulier pour détourner l'orage qu'ils entrevoyoient. Les autres préférant leur repos au bien public & au ſalut de l'Etat, demeuroient neutres & ſe contentoient d'attendre ou aboutiroient enfin tous ces mouvemens, aimant mieux être ſpectateurs, qu'intéreſſez dans la ſcene qui ſe préparoit. Le Roi naturellement timide avoit peu d'autorité au milieu d'une Cour diviſée : on eût dit que ſon favori l'eût pour ainſi dire enſorcelé, & lui eût renverſé le jugement.

LXXXIII. Les Mécontens preſentent au Roi une Requête contre D. Alvar.

Les Mécontens lui preſenterent une Requête, dans laquelle ils lui expoſerent les abus de la Cour, & leurs Griefs contre D. Alvar ; qu'il étoit néceſſaire de chercher quelque voye pour rémédier aux déſordres de l'Etat. L'affaire miſe en délibération, les parties furent conſtituées Juges, à ſçavoir ; l'Amirante, le Grand-Maître de Calatrava, D. Pedro Manrique, & Ferdinand de Roblés ; lequel quoique de baſſe naiſſance, avoit cependant par ſon adreſſe amaſſé des richeſſes immenſes, & trouvé le ſecret de s'élever à la Charge de Grand-Tréſorier, ou de Surintendant des Finances.

D. Alvar chaſſé de la Cour, & exilé.

On donna à ces Commiſſaires le ſoin d'examiner les accuſations intentées contre D. Alvar, & au cas que les ſentimens des Juges fuſſent mi-partis ; on choiſit l'Abbé de Saint Benoît, pour cinquiéme Juge. Du reſte le procès devoit être décidé à la pluralité des voix, & les Commiſſaires après diverſes aſſemblées, jugerent que le Roi devoit abandonner D. Alvar, & ſe retirer à Cigales pour y paſſer quelque temps ; que les deux Infants d'Arragon auroient la liberté de venir à la Cour. Qu'enfin D. Alvar devoit être envoyé en exil

un an & demi. Ce fut-là un terrible affront fait à la Majesté Royale. Ce siécle ne rougira-t'il point d'avoir privé un Prince des plus beaux droits de sa Couronne, & de ce qu'il y a de plus flatteur sur le Trône ! Quelle honte pour un Roi de se voir dépoüillé de l'autorité souveraine, & forcé de faire ce qu'il ne voudroit pas ! Vit-on jamais des sujets commander, & un Souverain obéïr. Mais tel étoit le désordre & la confusion de ces tems malheureux. An de N.S. 1427.

Le Roi partit pour Cigales, & les Mécontens allerent lui faire la révérence, & lui baiser la main ; D. Henri ayant mis les genoux en terre, répandit quelques larmes pour marquer à Sa Majesté le repentir dont il étoit pénétré ; tant les hommes ont de penchant & de facilité à feindre & à déguiser leurs véritables sentimens.

L'Infant D. Henri vient saluer le Roi.

D. Alvar se retira à Aylon qui lui appartenoit ; malgré sa disgrace, il fut suivi d'un grand nombre de Gentilshommes qui lui étant redevables de leur fortune, voulurent dans cette occasion lui donner des marques de leur attachement & de leur reconnoissance, & en lui faisant honneur se mettre en état de pourvoir à la sûreté de sa personne. Les plus distinguez, furent D. Garcie Alvarez de Tolede, Seigneur d'Oropesa, & D. Juan de Mendoze, Seigneur d'Almaçan, ausquels il faisoit tous les ans une pension considérable.

D. Alvar se retire de la Cour.

La retraite & l'éloignement de D. Alvar, ne rétablit pas la tranquillité à la Cour, les Seigneurs Mécontens qui s'étoient liguez pour perdre D. Alvar se diviserent à leur tour entre eux ; on vit de nouvelles brigues & de nouvelles factions ; chacun ne pensa plus qu'à occuper la place du favori disgracié ; & qu'à s'insinuer dans les bonnes graces du Roi, qui sembloit livrer & sa personne, & son autorité, à celui qui trouvoit mieux le secret de le gagner.

LXXXIV. Nouvelles factions à la Cour de Castille.

Hernand Alphonse de Roblés étoit le premier sur les rangs, comme il avoit eu le plus de part dans la confiance du Roi après D. Alvar, il étoit devenu beaucoup pluspuissant par la disgrace de son rival. La faveur de Roblés étoit parvenuë à un tel dégré que lorsqu'il étoit malade, le Roi avec les Grands alloit tenir Conseil chez lui. Ces marques extraordinaires de distinction à l'égard d'un homme nouveau, & sans naissance ne faisoient que redoubler la haine & l'envie de la Cour, ain-

Faveur de Roblés.

An de N. S. 1427.

si le plus souvent la faveur des Princes, si l'on ne sçait y mettre de justes bornes, ne sert qu'à précipiter la perte des favoris; c'est ce qui arriva dans cette occasion.

Les Grands se liguent contre lui.

Quelque confiance que le Roi marquât à Roblés, il ne laissoit pas de conserver dans son cœur un ressentiment secret contre lui, de ce qu'oubliant les obligations infinies qu'il avoit à D. Alvar, auquel il étoit redevable de son élévation, il s'étoit neanmoins ligué avec ses ennemis, & avoit pressé plus que personne son éloignement.

Le Roi le fait arrêter, & il meurt à Uceda.

Quand ceux qui épioient occasion de perdre le nouveau favoir, crurent le Roi assezanimé,& leur projet en état de réüssir, ils engagerent le Roi de Navarre à le dénoncer devant le Roi de Castille. On l'accusa d'être un esprit inquiet, & broüillon, qui entretenoit des intelligences secrettes avec les étrangers, & les mécontens, au préjudice du service de Sa Majesté, & qui même avoit eu plusieurs fois l'insolence de parler du Roi d'une maniere peu respectueuse. Le Prince deja mal disposé, ajoûta aisément foi à ces accusations; il donna ordre d'arrêtet le grand Tresorier, & de le garder à Segovie. Ce qui fut executé; Roblés mourut en prison à Uzeda où on l'avoit transferé, exemple peu rare, de l'instabilité, & des revolutions de la Cour, qu'un favori pût compter sur l'affection du Souverain, qui n'est que trop souvent funeste à ceux qui s'y appuyent.

LXXXV.
Le Roi de Grenade chassé par ses sujets qui met Mahomet en sa place.

Les Maures de Grenade se souleverent cette année contre leur Roi, le chasserent de son Trône, & le forcerent à sortir de son Royaume. Ce Prince infortuné, passa en Afrique, pour demander du secours au Roi de Tunis. Mahomet surnommé *le Petit*, fut mis à sa place. Dès qu'il se vit sur le Trône, il ne pensa qu'à persécuter ceux qu'il ne crût pas dans ses intérêts, où qu'il soupçonna d'être affectionnez au Roi détrôné. Il punissoit les uns de mort, les autres de l'éxil, & confisquoit leurs biens, pour les repandre avec profusion sur ceux qui lui étoient devoüez.

Joseph Gouverneur de Grenade se retire a Murcie.

Joseph de la race des Abencerrages, une des plus illustres familles qui fût parmi les Maures, étoit Gouverneur de Grenade, mais ne voyant nulle esperance de pouvoir rétablir le Roi, il prit le parti de se retirer à Murcie, pour se mettre à couvert de la cruauté de Mahomet, dont il appréhendoit de

de devenir sa victime, & il tâcha d'engager la Castille à prendre les armes contre l'usurpateur, avant qu'il eût le tems de s'affermir sur le Trône.

An de N.S. 1427.

LXXXVI. Le Pape accorde au Roi de Castille des Droits sur les Biens de l'Eglise.

Dans ce même tems, il arriva en Castille deux choses assez remarquables; la premiere, fut que le Roi envoya à Rome D. Alvar d'Isorna, Evêque de Cuença; pour demander au Pape qu'il voulût bien continuer le Privilege de lever sur les gens d'Eglise le droit que ses Prédécesseurs lui avoient accordé; la suite fit bien voir que la négociation avoit été heureuse; car depuis ce tems-là les Rois de Castille les ont toujours levées, & en ont disposé comme de leur propre bien.

Ordres des Jeronimites divisé & réüni.

La seconde, fut la division de l'Ordre de Saint Jerôme en deux. Lope d'Olmedo, Religieux de cet Ordre, qui avoit autrefois lié amitié avec le Pape Martin V. pendant qu'ils étudioient ensemble à Paris & qu'ils logeoient dans la même maison, fut l'Auteur de cette division. Il fonda auprès de Seville un Monastere, sous le nom de *Saint Isidore*, qui fut le Chef de la nouvelle réforme. Les Monasteres établis sur ce modele, furent appellez, *Isidoriens*. Cette Regle s'est perpétuée jusqu'à notre siecle, où les Isidoriens ont été de nouveau réünis aux anciens Hieronimites par le soin de Philippe II. Roi d'Espagne; mais reprenons les troubles de Castille.

LXXXVII. Nouveau trouble en Castille.

C'est le sentiment & une des principales maximes des Stoïciens les plus sages des Philosophes Payens, & dont la morale est la plus sévere, qu'il y a de toute éternité un certain arrangement, une liaison sécrette, & un enchaînement de causes, qu'ils appellent le destin, qui régle la vie, & qui décide du sort des hommes; les décrets en sont immuables, & il n'est pas en notre pouvoir d'éviter ou de changer ce qui a été déterminé dans le Ciel, par les loix invariables du destin. On dira peut-être que rien n'est plus chimérique, & plus frivole, que cette liaison & cet enchaînement de causes secrettes; que ce n'est qu'une pure & ridicule invention, qui n'a de fondement que dans l'imagination de ces Philosophes. J'en conviens, & il faudroit être extravagant pour le nier; car peut-on jamais rien voir de plus insensé, & une folie plus outrée, que d'ôter à l'homme le plus beau de ses droits, que de le priver de sa liberté, que de ne vouloir pas qu'il soit le maître de ses actions, & de sa vie; en un mot, que de lui enlever ce qui en quelque maniere le rend homme.

An de N.S. 1427.

Sympatie extraordinaire entre le Roi de Castille & D. Alvar

Il faut convenir qu'il sembloit y avoir entre le Roi de Castille, & D. Alvar un de ces enchaînemens sécrets qui unissoit leurs cœurs par des liens si étroits, & par une sympatie si forte, qu'il leur étoit presque impossible de se séparer. La haine universelle, que les Grands, & le peuple avoient conçuës contre l'un & l'autre, ne fut pas capable de les détacher; pour D. Alvar, il étoit l'exécration de toute la Castille; jamais peut-être l'horreur que les Romains eurent pour les Séjans, les Patrobes, les Polictetes, & tant d'autres, n'égala celle que les Castillans avoient pour lui; jamais leur nom ne fut plus en abomination à tous les gens de bien. Le maître & le favori étoient si unis, que la honte de cette servitude, ne faisoit nulle impression sur l'esprit du Roi, & que les malheurs inévitables où D. Alvar se ptécipitoit, étoient des motifs trop foibles pour l'obliger à mettre des bornes à son ambition.

Les choses modérées subsistent; mais ce qui est violent dure peu : plus donc les favoris se voyent élevez, plus le souvenir de l'instabilité des choses humaines doit les retenir dans la modération, &leur apprendre à craindre des révers tragiques, & des catastrophes semblables à celles des ambitieux, sur les pas desquels ils marchent.

Sans doute les astres président en quelque maniere à la naissance des hommes : de-là vient la diversité de leurs inclinations, de leurs haines, de leurs passons, ou pour mieux dire, le glaive de la vengeance divine les éblouït, & les aveugle, comme il arriva dans cette occasion.

Le Roi de Castille se chagrine de l'éloignement de D. Alvar.

Depuis l'éxil de D. Alvar, jamais le Roi n'eut un jour serein, jamais on ne le vit qu'avec un air triste & sombre : A peine les Courtisans osoient-ils l'aborder, & lui parler de plaisirs & d'affaires; il ne parloit le jour, que de D. Alvar, & la nuit, il ne songeoit qu'à lui; il l'avoit continuellement dans l'esprit, & paroissoit le voir; tout absent qu'il étoit, il vouloit toujours avoir devant ses yeux le Portrait de ce favori qu'on lui avoit enlevé. Ceux qui demeuroient au Palais, & qui avoient coûtume de suivre le Roi, & de l'accompagner, l'entendoient souvent dire en lui-même, qu'on l'avoit trompé, qu'il avoit été surpris, mais que dans peu, il sçauroit bien faire revenir D. Alvar, le rétablir dans toutes ses charges, & le rendre plus puissant que jamais.

Les Courtisans prévirent bien que dans la disposition où se trouvoit le Prince, D. Alvar ne tarderoit pas long-tems à revenir à la Cour, & que sa disgrace ne serviroit qu'à le mettre audessus de la fortune, & de ses ennemis; chacun s'efforça de regagner son amitié; ses plus grands ennemis le prévinrent, & le rechercherent. Le Roi de Navarre lui-même jaloux que D. Henri son frere, entrât plus avant que lui dans les bonnes graces du Roi de Castille, commença de prendre les intérêts de D. Alvar & de songer à son rétablissement.

An de N.S. 1427. Le Roi de Navarre travaille au rappel de D. Alvar.

LXXXVIII. Mort du Connétable d'Avalos & sa posterité. An du N.S. 1428.

La fortune lui en presenta l'occasion, par la mort de D. Ruy Lopez d'Avalos, arrivée le 6. de Janvier de l'année 1428. à Valence, dans le tems que le Roi d'Arragon s'y trouva. Le Connétable fut plus heureux par la posterité nombreuse qu'il laissa, que par les graces qu'il reçut de la Cour; de trois femmes qu'il avoit épousées successivement, il laissa sept fils & deux filles; c'est de lui que descendent en Italie les Comtes de Potencia, & de Bovino; les Marquis del Vasto, ou du Guast & de Pescaire; outre plusieurs autres Maisons illustres qui subsistent encore avec éclat en Espagne, & qui possedent les premiers emplois. Son corps fut d'abord mis en dépôt à Valence, mais quelques années après, il fut transporté à Tolede, & inhumé dans le Monastere de S. Augustin.

Son estime pour l'Astronomie judiciaire.

Il avoit du goût pour l'Astrologie judiciaire, foiblesse assez ordinaire alors, il tenoit toujours auprès de lui une troupe d'imposteurs ausquels il ajoûtoit foi! Mais de quoi lui servirent les vaines & extravagantes prédictions de cette foule d'Astrologues qui ne purent jamais ni connoître, ni lui prédire son malheur, & encore moins lui fournir le moyen de l'éviter, ou de le prévenir. Quand il mourut, il n'avoit pas entierement perdu l'esperance d'être rétabli dans ses biens, & dans ses Charges; l'Infant D. Henri avoit commencé tout de bon à y travailler. Mais après la disgrace de ce Prince qui fut arrêté en ce tems-là, le Connétable ayant été abandonné de ses amis, comme il arrive ordinairement que tout manque aux malheureux, la chose n'eût point de suite.

Herrera fidele au Connétable.

Il n'y eut que le seul Alvar Nuguez d'Herrera, orignaire de Cordouë, qui lui demeura toujours constamment fidele. Rien ne fut capable de lui faire oublier ce qu'il lui devoit. Il fut son Majordome pendant sa prosperité, & il le suivit dans sa prison, comme suspect d'avoir été complice du crime dont son maître

An de N.S. 1418. étoit accusé. Aussi-tôt qu'Herrera se vit délivré de prison, il n'eut point de repos, qu'il n'eût convaincu Jean Garcie d'avoir faussement calomnié D. Rui Lopez, & qu'il ne l'eût fait condamner au dernier supplice, comme un traître, & un faussaire.

Rare exemple de fidelité.

Il porta la générosité plus loin : car voyant le Connétable dans l'indigence après la confiscation de ses biens, il vendit lui-même le sien, qui étoit considérable : ayant caché huit mille florins d'Or dans des navettes de Tisséran, qu'il avoit fait creuser exprès, il les chargea sur un mulet, qu'il fit conduire par son fils, à pied ; & en habit déguisé, afin de de les remettre au Connétable. Rare exemple d'une fidelité, digne sans doute des plus grands éloges, dont la posterité ne sçauroit conserver trop précieusement la mémoire ! le crédit, & l'autorité de D. Alvar, ne fit que redoubler par la mort de son Rival.

LXXXXIX.

Le Roi de Castille tâche de dissiper les factions de la Cour.

Le Roi de Castille demeuroit cependant à Segovie, uniquement occupé à dissiper les factions, & à traverser les liaisons secretes des Grands. Il fit publier une Déclaration par laquelle il leur ordonnoit de se relever des engagemens réciproques, que les uns & les autres avoient pris, & accordoit une amnistie generale du passé ; outre cela il donna à l'Infante Catherine épouse de D. Henri, les Villes de Truxillo & d'Algoraz ; & quelques autres Terres moins considérables dans le Royaume de Tolede, aux environs de Guadalajara, en échange du Duché de Villena. Il ajoûta deux cens milles florins en argent, ce qui étoit alors une somme très-considérables.

On rehabilite la Mémoire du Connétable.

D. Henri pendant sa faveur, il fit réhabiliter la mémoire du Connétable d'Avalos, qu'on déclara par un acte autentique innocent, & justifié de tous les crimes dont on l'avoit accusé pendant sa vie. Après cette démarche, la justice, & la raison demandoient que le pere étant reconnu innocent, on rendît aux enfans ses biens que l'on avoit injustement confisquez ; mais quand l'intérêt & l'ambition parlent, écoute-t-on l'équité, & la raison. Le Roi ne fit rien restituer aux enfans du Connétable, de ce qui leur devoit appartenir, & les Grands qui se voyoient riches de ses dépoüilles, & revêtus de ses Emplois, furent bien aises de conserver ce qu'ils possedoient.

Après que cette affaire fut terminée, le Roi de Castille alla faire un tour à Turuegano, où D. Alvar suivant ses Ordres le vint trouver, avec le cortége le plus nombreux, & le plus leste; comme pour triompher de ses ennemis, & de ses rivaux. Depuis ce tems-là, son crédit & sa faveur, n'eurent plus de bornes il avoit en main toute l'autorité; & lui seul avoit plus de pouvoir que tous les Grands, & le reste de la Noblesse. An de N.S. 1428. Retour de D. Alvar à la Cour.

XC. Mariage du Prince D. Edoüard de Portugal avec Leonore d'Arragon.

L'Infante Leonore, sœur du Roi d'Arragon, étoit accordée au Prince D. Edoüard de Portugal âgé de 36. ans, & l'héritier présomptif de cette Couronne. La cérémonie des Fiançailles se fit dans une Maison de plaisance, nommée *les Ojos Negros*, aux environs de Daroca. Le Roi d'Arragon, frere de l'Infante, voulut y assister. D. Pedre, Evêque de Lisbone, fils de D. Alphonse, Comte de Gijon, & Ambassadeur de Portugal, eut aussi ordre de s'y rendre au nom du Prince D. Edoüard. La dot de la Princesse fut de deux cens mille florins. On lui donna pour premiere Dame d'honneur, Constance de Tovar, veuve du Connétable d'Avalos.

Elle arrive en Portugal.

La Princesse partit de Valence, & prit la route de Castille pour se rendre en Portugal. Le Roi de Castille la reçut à Vallodolid avec beaucoup de magnificence; & les deux Infants d'Arragon qui s'y trouverent alors, n'épargnerent rien pour donner en cette occasion à l'Infante leur sœur toutes les marques de la plus tendre amitié, & de la joye la plus sincere. Il y eut pendant quelques jours des Carousels, & des Tournois, où ce qu'il y avoit de plus brillant dans la Castille parut avec des Equipages superbes & galants. Elle partit enfin chargée de riches présens que lui firent les Infants ses freres & le Roi. Elle prit la route de Portugal, où le Mariage se célébra avec d'autant plus de joye de le part des peuples, que l'on avoit presque perdu l'esperance de voir le Prince Edoüard marié, après avoir demeuré jusqu'à l'âge de 36. ans, sans vouloir l'être.

Mariage du Prince D. Pedro de Portugal avec Isabelle, fille du Comte d'Urgel.

D. Pedre son frere, arriva alors en Espagne, après un long & pénible voyage, dans lequel il visita l'Empereur Sigismond, & même le Grand Tamerlan, dont nous avons parlé dans le Livre XIX. de cette Histoire. Le peuple ignorant, publioit que D. Pedre avoit parcouru les sept parties du monde. Il arriva à Valence au mois de Juin, & après s'être un peu remis de ses fatigues, il épousa au mois de Septembre suivant Isabelle, fille du Comte d'Urgel, qui étoit prisonnier depuis

An de N.S. 1428. plusieurs années ; il en eut un grand nombre d'enfants qui furent Isabelle, depuis Reine de Portugal, la Princesse Philippes qui embrassa la vie Religieuse, D. Pedre Connétable de Portugal, D. Diegue Cardinal & Evêque de Lisbone, qui mourut à Florence, D. Juan, qui devint Roi de Chipre, & Beatrix, qu'Adolphe Duc de Cleves épousa.

Il arrive en Portugal.

Dès que la cérémonie des Nôces fut achevée, D. Pedre partit de Valence avec son épouse, & passa en Castille pour saluer le Roi, qui se trouvoit alors à Aranda. Il n'y resta que peu de jours, & il arriva enfin en Portugal. Les Peuples couroient en foule à sa rencontre ; il le regardoient avec étonnement & avec admiration, comme si c'étoit un Ange, & non pas un homme mortel. Ils ne pouvoient compremdre qu'un homme comme les autres, eût osé entreprendre un si long & si périlleux voyage, & parcourir tant de Pays.

XCI. Le Roi de Castille va à Illescas.

Le Roi de Castille après avoir réglé les affaires de la vieille Castille, mis en liberté & rétabli dans ses biens D. Garcie Fernandez Manrique, qui avoit été arrêté, comme nous l'avons dit, lorsque l'on arrêta D. Henri, retourna dans le Royaume de Tolede sur la fin de cette année, demeura quelque tems à Alcala, & ensuite à Illescas.

Joseph Abencerrage vient le trouver.

Ce fut-là que Joseph Abencerrage qui s'étoit sauvé de Grenade après l'usurpation de Mahomet *le Petit*, vint trouver le Roi, afin de prendre ensemble des mesures pour chasser du Trône de Grenade l'usurpateur, & y rétablit le Prince légitime. Le Maure Joseph, que D. Alphonse de Lorca avoit accompagné depuis Murcie, jusqu'à la Cour, fut reçu avec beaucoup de bonté, par Alphonse, qui l'envoya au Roi de Tunis, avec des Lettres de recommandation très-vives, & trés-pressantes ; dans lesquelles il le prioit de prendre compassion d'un Prince infortuné qui se voyoit banni & dépoüillé de ses propres Etats, & de faire un effort pour le rétablir sur son Trône. Que si dans cette rencontre il se mettoit en état d'exécuter un dessein si glorieux, & si digne de lui, il ne manqueroit pas de son côté de l'aider de toutes ses forces, & de lui fournir de puissans secours d'argent, d'armes, de vivres, de munitions, & de troupes.

Le Roi de Grenade rétabli sur son Trône, & mort de l'usurpateur.

Le Roi de Tunis encouragé par cette Ambassade, & par le secours que le Roi de Castille lui promettoit, fit passer une flotte en Espagne, avec trois cens chevaux Africains, sous le

An de N. S. 1428.

commandement du Roi dépoüillé, & de l'Abencerrage Joseph. La Flotte ayant moüillé dans le Port de Vera, & les Troupes de débarquement ayant mis pied à terre, on vit dans le Royaume de Grenade une nouvelle révolution, & il se fit tout à coup un changement dans l'esprit de ces peuples beaucoup plus inconstans que toutes les autres Nations ; ils commencerent à aimer l'ancien Gouvernement, & à n'avoir que de l'horreur, & du mépris pour l'usurpateur. Les Villes & les Places fortes se rendirent à l'envi ; Grenade même qui avoit paru la plus opposée aux intérêts du Roi fugitif, se remit sous sa puissance, & il y entra au commencement de l'année 1429. Il ne restoit plus que le Château de l'Alhambra où le Tyran s'étoit retiré ; mais il ne s'y défendit pas longtems, car la Place ayant été vigoureusement attaquée, fut emportée d'assaut, & l'usurpateur pris & massacré, laissa par sa mort au Roi légitime, le Sceptre & la Couronne qu'il avoit reçu de ses Ancêtres. Ainsi Mahomet rentra dans ses Etats, & remonta sur son Trône, avec les acclamations de ses sujets. Voilà ce qui se passoit en Espagne.

An de N. S. 1429.

XCII. Mauvaise situation des affaires de France.

Les affaires de France ne pouvoient se trouver dans une plus fâcheuse situation. Jamais ce Royaume ne s'étoit vû réduit à de plus dures extrémitez. Les Anglois ennemis perpétuels, & irréconciliables des François, s'étoient rendus maîtres de Paris, & des plus considérables Provinces. Charles VII. Roi de France, ne sçavoit à qui avoir recours dans le danger extrême où il se voyoit, de perdre bien-tôt ce qui lui restoit, il s'adressoit de tous côtez aux Princes ses voisins, pour leur demander du secours ; & Mathias Recharque (1) qu'il avoit envoyé en Ambassade vers le Roi d'Arragon, étoit arrivé à Barcelonne au mois d'Avril.

Le Roi de France envoye demander du secours au Roi d'Arragon.

Jamais Ambassade ne pouvoit venir dans de plus mauvaises conjonctures ; car le Roi d'Arragon se trouvoit embarrassé dans deux Guerres qu'il alloit avoir tout à la fois sur les bras. La Guerre de Naples, sur tout l'inquiétoit extrêmement. L'Infant D. Pedre son frere, ne voyant plus ni

(1) Il parle d'un Mathias *Recharque*, Ambassadeur de France, & d'un Général, nommé *Dalmacé Salsera*, j'ai de la peine à croire que ces deux noms propres n'ayent pas été défigurez : Les Auteurs ont coûtume d'altérer tous les Noms propres étrangers, quand ils les veulent traduire en leur Langue, ou leur en donner la terminaison.

An de N. S. 1429.

moyen, ni esperance de pouvoir plus longtems s'y soûtenir, étoit revenu en Espagne avec la plus grande partie de ses Vaisseaux. Il avoit laissé en sa place Dalmace Sarsera pour y conserver les débris de la faction Arragonoise. Le Roi d'Arragon pensoit encore à déclarer la Guerre à la Castille, & il faisoit avec une extrême diligence tous les préparatifs nécessaires pour se mettre en état de la commencer au plûtôt. Ainsi ce Prince assez occupé chez soi, ne fut pas en état d'accorder à la France les secours qu'elle demandoit ; & l'Ambassade que Charles VII. lui avoit envoyée, ne produisit rien.

Mais les affaires de ce Royaume changerent bientôt de face sans nul secours étranger ; car Dieu prenant visiblement en main sa défense, la délivra de l'oppression de la maniere miraculeuse, que je vais dire en peu de mots.

Siége d'Orleans par les Anglois.

Il y avoit déja sept mois que les Anglois avoient mis le Siége devant Orleans, Ville des plus considérables du Royaume, située sur la riviere de Loire ; ils tenoient la Place si étroitement serrée que rien n'y pouvant entrer, les Assiegez avoient presque consumé tous leurs vivres. Les Assiegeans battoient la Ville avec tant de furie que l'on ne croyoit pas qu'elle pût encore tenir longtems : mais une jeune fille nommée *Jeanne* qui n'avoit que 18. ans, sauva la Ville, & par là tout le Royaume, elle est connuë sous le nom de la *Pucelle d'Orleans*.

La Pucelle entre dans Orleans & fait lever le Siége aux Anglois.

Elle étoit née à Saint Remi, petit Village de Loraine ; son pere s'appelloit Jacques d'Arc, & sa mere Isabelle ; leur fille dès son enfance s'occupoit à garder les Troupeaux de son Pere, elle vint se rendre dans le Camp des François, & alla se presenter au Roi, à qui elle dit d'un ton de voix ferme & assuré, que Dieu l'avoit envoyée pour délivrer Orleans, & toute la France de la domination des Anglois, & lui avoit révelé qu'elle réüssiroit dans cette glorieuse & difficile entreprise, après qu'on lui eut fait plusieurs questions ausquelles elle satisfit avec beaucoup de prudence. Le Roi & ses Generaux demeurerent convaincus qu'il y avoit en tout cela quelque chose d'extraordinaire & de miraculeux.

Jeanne d'Arc vient trouver le Roi de France dans son Camp.

On lui donna aussitôt des troupes qu'elle conduisit à Orleans, & qu'elle fit entrer dans la place avec des vivres & des munitions au travers des ennemis. La Ville se trouvant par ce moyen ravitaillée, regarda cette fille comme sa Liberatrice, & son Ange Tutelaire. Ce secours releva le courage des Assiegez,

An de N.S. 1429.

siegez, & fut pour eux un presage assuré de la Victoire. Ils firent de frequentes & de vigoureuses sorties sur les Assiégeans dans lesquelles ils eurent toujours l'avantage. Ils battirent les Anglois en tant de rencontres, qu'enfin ceux-ci furent obligez de lever le Siége le 27. de Mai. (1) Les François que ce premier succès avoit ranimez, reprirent en peu de tems toutes les Places des environs, & les tirerent des mains de leurs ennemis, il n'y avoit entre les uns & les autres que des rencontres & des escarmouches, mais toujours à l'avantage des François, qui ne vouloient point en venir à une Bataille generale, car la Pucelle prétendoit seulement en les acccoûtumant à vaincre dans ces petits combats, leur relever le courage, & dissiper la frayeur, & la consternation dans laquelle les victoires continuelles des Anglois les avoient jettez.

Elle mene le Roi à Reims pour y être sacré.

Le Roi de France par le conseil de la Pucelle résolut d'aller à Reims; elle l'y mena elle-même à travers les ennemis. Il y fut sacré & couronné, ce qui n'avoit pû se faire encore, parce que les Anglois étoient les maîtres de toutes ces Provinces. Il en devint plus respectable à ses sujets, & plus redoutable à ses ennemis, dont les affaires allerent toujours en décadence, neanmoins après avoir repris plusieurs Villes considérables, on fit sur Paris une tentative qui ne réüssit pas, la Pucelle d'Orleans ayant été blessée à la porte de Saint Honoré. On fit ailleurs de plus heureux efforts.

La Pucelle prise par les Anglois devant Compiégne, & brûlée à Roüen.

Les Anglois assiegeoient alors Compiegne. La Pucelle encouragée par ses victoires passées, prit un détachement de troupes choisies, se mit à la tête, passa au milieu du Camp des ennemis, & se jetta dans la place; dès qu'elles y fut, elle fit une sortie pour donner l'allarme aux Anglois, & enlever quelqu'un de leurs quartiers; mais par un secret jugement de Dieu, celle dont la providence avoit voulu jusques-là se servir pour délivrer la France d'une domination étrangere, tomba malheureusement entre les mains des Anglois, & fut conduite à Roüen, où elle fut accusée de magie, & condamnée à être brûlée vive, ce qui fut exécuté publiquement.

(1) *Le 27. de Mai.* Ce fut le 8. de ce mois, que la Ville d'Orleans fut délivrée par la fameuse Pucelle, du Siége que les Anglois avoient mis devant cette Ville. C'est encore le 8. de Mai, jour de Saint Michel que l'on fait une Fête, & une Cérémonie publique tous les ans, en mémoire de la levée de ce Siége.

An de N.S. 1429.

Sa mémoire justifiée par le Pape Calixte.

Pierre Cauchon Evêque de Beauvais fut le principal accusateur de la Pucelle d'Orleans, & eut plus de part que personne à sa condamnation, sans que personne osât seulement ouvrir la bouche pour la défendre : la plûpart toutefois étoient convaincus de l'innocence de cette fille, dont la mémoire sera toujours respectable à la France & à toute la posterité. Ainsi le déclarerent les Commissaires que le Pape Calixte nomma quelques années après pour la revision de ce Procés ; on garde encore aujourd'hui ces actes dans les archives de l'Eglise Cathedrale de Paris. On lui éleva quelque tems après sur le Pont d'Orleans une Statuë de bronze armée : monument éternel de la réconnoissance de cette Ville.

XCIII.

Gilles Mugnoz renonce au Pontificat, dans le Concile de Tarragonne.

Les Evêques de la Province Tarragonnoise se rendirent à Tarragonne en Catalogne pour assister au Concile, & qui y avoit été convoqué par le Cardinal Pierre de Foix alors Legat du Pape Martin V. On ne sçait pas ce qui fut reglé dans ce Concile ; mais ce qui s'y passa de plus important, fut que le Chanoine D. Gilles Mugnoz renonça au nom & aux marques de la Papauté ; & que les Cardinaux qui étoient auprès de lui furent deposez, & privez de la dignité qu'ils avoient usurpée sans raison. L'un & l'autre s'executa par l'ordre du Roi d'Arragon en faveur du Pape Martin V. qu'il fut bien aise de gagner & d'attirer dans ses interêts par un service si signalé : Comme il avoit prétendu autrefois l'intimider en favorisant le parti de Mugnoz.

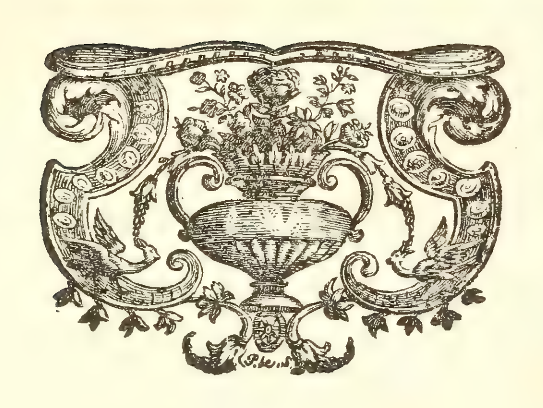
Fin du grand Schisme d'Occident.

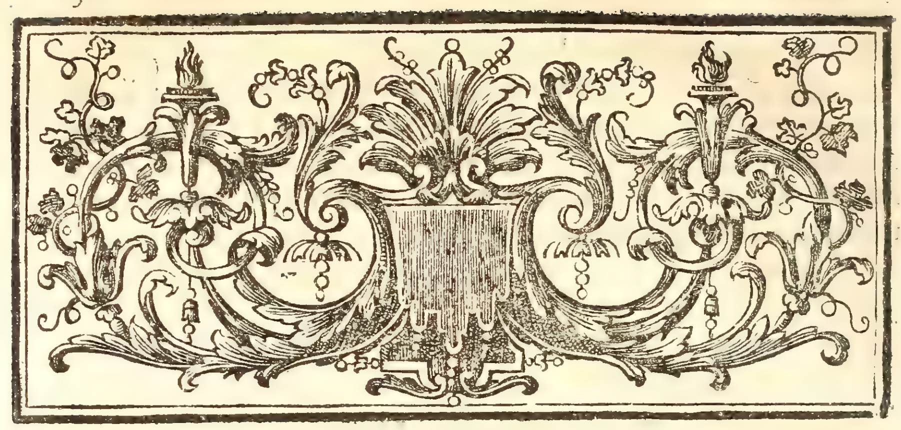
La Ville de Pegniscola qui avoit de tout tems appartenu aux Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem demeura depuis entre les mains des Rois d'Arragon qui la réünirent à leur Couronne. Et pour récompenser en quelque maniere Gilles Mugnoz de ce qu'il avoit renoncé au Pontificat, on lui donna l'Evéché de Majorque. On nomma aussi D. Alphonse Borgia Evêque de Valence pour reconnoître le service important qu'il venoit de rendre à l'Eglise, en faisant rentrer Mugnoz & ceux de son parti dans leur devoir. Ce fut par-là que Borgia se fraya le chemin aux premieres dignitez de l'Eglise. Tout ceci arriva à Tortose dans le mois d'Août. Ainsi finit heureusement le Schisme le plus long & le plus opiniâtre qui se soit jamais formé dans l'Eglise. On fit de tous côtez des Processions solemnelles & des prieres publiques pour rendre graces à Dieu, d'avoir réüni tous les fideles.

ſous un même Chef, , & pour le ſupplier de maintenir la paix qu'il venoit de rendre à ſon Egliſe. An de N.S. 1425.

Voilà ce qui ſe paſſoit en France & en Arragon ; il eſt bon maintenant de reprendre les affaires de Caſtille que nous avons interrompuës, & d'expoſer ici en peu de mots les principales cauſes d'une nouvelle guerre qui s'alluma entre les Rois d'Eſpagne.

Fin du vingtiéme Livre.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-UNIE'ME.

An de N. S. 1429.
I.
Etat des affaires d'Espagne



'ESPAGNE épuisée d'hommes & d'argent, lassée & rebutée des guerres intestines & étrangeres qu'elle avoit été obligée de soûtenir, étoit enfin tranquille au dedans. D'ailleurs la paix dont elle jouissoit, étoit maintenuë par les alliances que les Rois qui l'a gouvernoient alors avoient contractées ensemble. Les Chrétiens étoient en Tréve avec les Maures de Grenade ; nonobstant quelques actes d'hostilité qui étoient inévitables entre deux Nations si opposées, mais qui n'avoient pas de suite : Les Espagnols conservoient cependant une haine secrette contre ces Infideles, & une passion ardente de les chasser d'Espagne ; il semble même que la Providence leur fournissoit l'occasion du monde la plus favorable d'exécuter un dessein si glorieux & si avantageux à la Religion. Les Maures étoient divisez entr'eux ; tous les jours il se formoit de nouvelles factions qui travailloient à

leur propre destruction, lorsque tout à coup une nouvelle guerre s'alluma avec plus d'éclat que de succès entre les Rois d'Arragon & de Navarre d'une part, & le Roi de Castille de l'autre. An de N.S. 1429.

Notre dessein est de rapporter ici les causes & les motifs de cette guerre; la diversité des évenemens dont elle fut accompagnée, la maniere dont la fortune sembla prendre plaisir à se joüer tour à tour des uns & des autres. Et enfin la chute funeste de D. Alvar de Lune. Cet insolent favori lorsqu'il se croyoit au comble de son bonheur, & à couvert de tous les traits de ses ennemis, tomba pour la seconde fois dans le précipice qu'il s'étoit creusé lui-même, & dont il ne pût jamais se relever par un juste châtiment dont Dieu punit son orgueil, pour avoir été le principal auteur, ou pour mieux dire l'unique source de tous les malheurs qui accablerent l'Espagne.

II. D. Alvar fait renvoyer de la Cour de Castille la plûpart des Grands.

D. Alvar se voyant rappellé à la Cour malgré les brigues des Seigneurs mécontens, resolut à quelque prix que ce fut de se conserver dans le crédit & dans cette autorité absoluë où il avoit trouvé le secret de s'élever par ses intrigues & son adresse. Dès qu'il se vit rétabli dans sa premiere faveur, au lieu d'engager le Roi à menager les Grands, à les adoucir & à se les attacher par des gratifications, il persuada à ce Prince de les éloigner de la Cour & de leur donner ordre de se retirer incessamment dans leurs Terres & dans leurs Maisons. Conseil imprudent, & qui fut dans la suite très-funeste à celui-là même qui l'avoit donné, & la cause de sa perte. D. Pedre Fernandez de Velasco, D. Pedre de Zugniga, D. Rodrigue Alphonse Pimentel Comte de Benavente, les Grands Maîtres de Calatrava & d'Alcantara ayant sçu la disposition du Roi, se retirerent chez eux.

Les Infants d'Arragon y restent.

Les Infants d'Arragon étoient toujours restez à la Cour; l'autorité que leur donnoit leur naissance & leur rang, sembloit devoir les mettre à couvert de toutes les entreprises du favori, & il ne paroissoit ni trop sûr de les choquer, ni aisé de les éloigner malgré eux: mais D. Alvar aveuglé par sa fortune & enyvré de sa faveur, porta son insolence jusqu'à entreprendre de faire porter les mêmes ordres contre ces Princes.

D. Alvar entreprend de renvoyer le Roi de

Il commença premierement par le Roi de Navarre, résolu de finir par D. Henri son frere si ce coup d'essai lui réüs-

An de N. S. 1429. Navarre dans ses Etats.

sissoit. Dans le fonds on ne laissoit pas de murmurer de ce qu'il restoit toujours en Castille. Les Grands eux-mêmes aussi bien que le peuple disoient & en public & en particulier que ce Prince feroit beaucoup mieux d'aller dans son Royaume prendre possession de la Couronne qui lui étoit échuë, qu'il étoit doublement blamable d'abandonner le soin de ses propres sujets, & de s'embarrasser dans des affaires étrangeres.

Le Roi de Castille choqué contre le Roi de Navarre.

Ces plaintes & ces discours qui étoient dans la bouche de tout le monde, faisoient un extrême plaisir à D. Alvar qui ne manquoit pas de les fomenter secrettement & qui ne laissoit pas échaper l'occasion de les repeter au Roi de Castille qui les écoutoit volontiers, selon le genie des Princes qui souffrent impatiemment un égal dans leurs propres Etats, pour lequel il sont obligez d'avoir des égards & des ménagemens.

La Reine de Navarre envoye prier le Roi son époux de revenir dans ses Etats.

Le favori profitant des dispositions favorables où il voyoit le Roi son Maître, fit dire au Roi de Navarre par des personnes affidées, qu'il feroit plaisir au Roi de Castille de se retirer en Navarre. La conjoncture se trouvoit heureuse, la Reine Blanche son épouse, comme si sa tendresse pour le Prince lui eut donné un pressentiment secret de l'orage qui se formoit en Castille, & résoluë d'en prévenir les suites, avoit envoyé D. Pedre Peralta en Castille pour solliciter de sa part le Roi de Navarre son époux de se rendre dans ses Etats, & pour lui representer qu'il lui convenoit mieux de recevoir les hommages de ses sujets, que de vivre dans une Cour étrangere, exposé aux caprices & peut-être aux attentats d'un favori, qu'il ne pouvoit se refuser plus longtems aux vœux & à l'empressement des sujets que le Ciel lui avoit soûmis; & qu'enfin il étoit de son intérêt particulier & de sa gloire, de ne pas vivre dans une espece de dépendance, & de revenir dans un lieu où il avoit droit de commander, & où l'on se feroit un plasir de lui obéïr.

III. Traitté fait à Valladolid entre les Rois de Castille, d'Arragon & de Navarre.

Le Roi de Navarre étoit fort irrité contre D. Alvar, il étoit informé des mauvais services qu'il tâchoit de lui rendre auprès du Roi de Castille. Cependant forcé de s'accommoder au tems, & de plier sous l'orgueil & l'autorité du fovori; il partit pour Valladolid où se tenoient alors les Etats de Castille, là dans une conference qu'il eut avec le Roi on renouvella l'ancienne alliance entre les Rois de Navarre, d'Arragon & de Castille, on en regla les principales conditions

qui furent mises par écrit, les deux Rois de Castille & de Navarre les ratifierent & les confirmerent par des sermens solemnels ; on envoya une copie du Traité au Roi d'Arragon qui ne s'étoit pas trouvé à l'entrevûë ; on en chargea Diegue Franco fameux Jurisconsulte de ce tems-là, à qui son habileté dans les affaires, sa sagesse, sa probité, & son experience avoient merité une place dans le Conseil Royal. An de N.S. 1245

Le Roi de Navarre retourne dans ses Etats.

Dès que les affaires furent ainsi reglées, le Roi de Navarre partit pour se rendre dans son Royaume. Le Roi d'Arragon de son côté apportoit tous les jours de nouveaux délais & de nouvelles excuses pour se dispenser de donner une réponse positive aux propositions que lui faisoit Diegue Franco. Enfin la Cour étant à Barcelonne, le Roi lui déclara qu'il n'étoit pas satisfait du Traité, & qu'il y avoit quelques conditions qui avoient besoin d'être reformées avant qu'il les ratifiât.

Le Roi d'Arragon écrit à D. Alvar contre D. Manrique.

Ce Prince qui avoit gouté le génie & le caractere de l'Envoyé de Castille le crût propre à executer les desseins qu'il méditoit, il le chargea en le congediant d'une lettre secrette pour D. Alvar dans laquelle il donnoit avis à ce favori que D. Pedre Manrique étoit le seul auteur de toutes les divisions qui troubloient depuis si longtems la Cour de Castille, & que par ses intrigues il entretenoit la mesintelligence entre les deux Infants d'Arragon ses freres, que Manrique étoit un fourbe auquel on ne pouvoit se fier, qui sacrifioit tout à son ambition & à ses intérêts, qui changeoit de visage & de parti selon que le demandoit sa fortune ; que cet esprit leger, inquiet & broüillon ne cherchoit qu'à semer le trouble & la jalousie entre les meilleurs amis pour s'élever sur le débris du malheureux & profiter de sa dépoüille. Il conseilloit à D. Alvar de veiller lui-même à sa propre sûreté, & de ne pas souffrir qu'un avanturier le supplantât ; que s'il vouloit se conserver, il ne devoit rien épargner pour éloigner de la Cour un esprit si remuant & pour empêcher qu'il eut la moindre part dans les affaires. Les mémoires de ce tems-là ne marquent point les sujets de chagrin que le Roi d'Arragon avoit contre D. Manrique.

IV.
Le Roi d'Arragon fait arrêter l'Archevêque de

D'un autre côté le Roi d'Arragon fit arrêter dans le même tems D. Alphonse Arguello Archevêque de Sarragosse qui mourut en prison, il courut divers bruits sur le genre de

An de N.S. 1429. Sarragoſſe qui meurt dans la priſon, François Clement, Evêque de Barcelonne lui ſuccede.

mort qu'on avoit fait ſouffrir à ce Prelat, les uns publierent qu'il avoit été étranglé dans la priſon, & les autres aſſurerent qu'on l'avoit jetté dans la riviere. On n'épargna pas davantage pluſieurs des principaux habitans de Sarragoſſe qui eurent le même ſort que leur Archevêque. On les accuſoit d'entretenir des intelligences ſecrettes avec D. Alvar de Lune au préjudice de l'Etat ; mais au fonds le zele indiſcret qu'ils faiſoient paroître pour maintenir la paix, concluë entre l'Arragon & la Caſtille, & les diſcours trop libres qu'ils tenoient ſans menagement & ſans reſpect ſur le gouvernement preſent fut la cauſe de leur perte, ils oſoient dire hautement que l'on devoit obliger le Roi à garder la foi des Traitez, qu'il ne pouvoit rompre la paix, ni expoſer de ſa propre autorité l'Etat aux malheurs inſéparables de la guerre. Après la mort de l'Archevêque de Sarragoſſe D. François Clement fut transferé de l'Evêché de Barcelonne à cet Archevêché.

V. Entre-vûë du Roi d'Arragon & de l'Infant D. Henri ſon frere à Tervel.

Cependant les Rois d'Arragon & de Navarre étoient en parfaite intelligence & prenoient ſûrement des meſures pour ſe vanger par la voye des armes de l'orgueilleux favori & le punir des mauvais traittemens qu'il leur avoit faits, le Roi d'Arragon ayant envoyé prier l'Infant D. Henri ſon frere de vouloir bien s'aboucher avec lui. L'entrevuë des deux freres ſe fit dans la Ville de Tervel, au commencement de l'année 1429. l'évenement prouva qu'ils avoient tous deux concerté la guerre contre la Caſtille.

Couronnement du Roi de Navarre à Pampelune.

Le Roi de Navarre ne pût ſe trouver aux Conferences de Tervel, parce qu'il étoit aſſez occupé des affaires de ſon Royaume & ſur tout de la cérémonie de ſon Couronnement que l'on avoit toujours differée juſques-là ; elle ſe fit à Pampelune le 15. de Mai avec beaucoup d'appareil, voici quel fut l'ordre de la cérémonie : Le Roi & la Reine revêtus l'un & l'autre des habits Royaux, & la Couronne en tête ſuivant l'ancienne coûtume des Gots furent aſſis ſur deux Boucliers militaires à l'antique & élevées ſur les épaules des Grands qui les ſoûtenoient ; on déploya alors les étendars de la Couronne, & ils furent en cette maniere proclamez Roi de Navarre par un Héraut dans la grande place de Pampelune & dans les autres places de la Ville.

VI. Les Roi d'Arragon & de Navar-

Dès que le Couronnement fut achevé, lui & le Roi d'Arragon ſon frere firent dans leurs deux Royaumes des levées

extraor-

dinaires de gens de guerre, sous le specieux prétexte d'envoyer du secours au Roi de France leur Allié ; mais dans le fonds ils en vouloient au Roi de Castille. Celui-ci, avoit de très-bons émissaires, il étoit lui-même trop éclairé pour ne pas pressentir leur dessein : il y eut des Ambassades de part & d'autre ; mais les négociations ne produisirent aucun effet.

An de N. S. 1429. re levent des troupes.

Les deux Rois de Navarre & d'Arragon s'avancerent avec leur troupes jusqu'à Hariza Ville située sur les frontieres d'Arragon, les Anciens l'appelloient autrefois *Arci*, dans le Pays des *Arevaques*. Comme ils marchoient dans la résolution de commencer de ce côté-là leurs hostilitez, & d'entrer en Castille, D. Diegue Gomez de Sandoval, Comte de Castro se jetta avec des troupes dans Pegnafiel, & l'Infant D. Pedre d'Arragon averti du succès de l'entreprise de Sandoval, accourut de Medina del Campo où il étoit, à dessein de le soûtenir avec un gros détachement qu'il lui amena, & pour exécuter de nouveaux projets.

Les Rois de Navarre & d'Arragon entrent en Castille.

Le Roi de Castille qui prévit bien le danger où il étoit, s'il ne se mettoit de bonne heure en état de s'opposer aux premiers efforts de ses ennemis, ordonna dans tout son Royaume des levées extraordinaires, commanda à la Noblesse de monter à cheval, & aux Grands de se rendre incessamment auprès de sa personne avec le nombre de troupes qu'ils étoient obligez de fournir dans les besoins de l'Etat, & en particulier il envoya ordre de le venir joindre à l'Infant D. Henri d'Arragon, & à D. Federic de Castro Duc d'Arjona, petit-fils de D. Federic, Grand-Maître de Saint Jacques, & frere du Roi D. Pedre : il obligea encore tous les Ordres du Royaume de lui prêter un nouveau serment de fidelité, & de lui jurer solemnellement qu'ils employeroient fidelement toutes leurs forces pour le servir dans cette guerre ; qu'ils l'avertiroient de bonne foi de tout ce qu'ils pourroient découvrir des entreprises de ses ennemis, & des cabales qui pourroient se former contre son service au dedans du Royaume ; mais pour rendre leurs engagemens plus étroits, ils s'obligeoient par vœu d'aller à Jerusalem nuds pieds s'il leur arrivoit de manquer à aucune de leur promesses, & s'interdisoient pour jamais la liberté de demander la dispense de leur vœux sous quelque prétexte que ce pût être.

Le Roi de Castille assemble de son côté des troupes.

Le Roi crût devoir prendre toutes ces précautions pour

Les Grands font à Palence un nouveau serment de

An de N.D. 1429. fidelité au Roi de Castille.

mieux s'assurer de la fidelité de ses sujets, les premiers qui firent ce serment à Palence sur la fin du mois de Mai, furent D. Alvar de Lune premier Ministre & favori, D. Juan de Contreras Archevêque de Tolede, D. Lopez de Mendoze Archevêque de Compostelle, D. Federic Amirante de Castille, D. Loüis de la Cerda Comte de Medina Cœli, les Grands-Maîtres de Calatrava & d'Alcantara, D. Guttiere de Tolede qui fut dans la suite Evêque de Palence, D. Pedre de Zugniga, D. Pedre Manrique, D. Rodrigue Alphonse Pimentel de Sarmiento, D. Juan de Tovar, Seigneur de Berlanga; avec un grand nombre de Seigneurs qui se trouverent alors à la Cour: il n'y en eut pas un seul qui ne s'empressât à l'envi de donner des marques de sa soumission au Roi, & de son dévoüement entier à tous ses intérêts.

VII. Le Roi de Castille nomme ses Officiers.

Le Roi nomma ensuite quatre Officiers Generaux pour commander sur les Frontieres, & pour veiller à la sûreté du Pays. Ces Commandans furent D. Alvar, l'Amirante, D. Pedre Manrique, & D. Pedre Fernandez de Velasco son gendre; on ne leur donna que deux mille chevaux à partager entr'eux. Une si petite armée ne suffisoit pas pour tenir tête aux Arragonnois: En même tems D. Diegue Lopez de Zugniga fut chargé de conduire un autre corps de Cavalerie, avec ordre de suivre de près les ennemis, & d'observer tous leurs mouvemens. Le Roi de son côté s'étant mis à la tête de la meilleure partie de son armée, se chargea du soin de réduire la Ville de Pegnafiel, & d'en entreprendre le Siege.

Il reprend Pegnafiel.

Il vint camper à la vûë des murailles, & d'abord il envoya un Trompette pour sommer les habitans de mettre bas les armes & de se rendre, avec une menace très severe, que s'ils osoient seulement se mettre en deffense, & differer un moment à se soumettre, on les traitteroit comme des rebelles & des traitres; les habitans obéïrent à la sommation de leur Roi, & l'Infant D. Pedre d'Arragon qui ne se voyoit pas assez fort pour resister, fut obligé d'abandonner la Ville, & se retira dans la Citadelle avec D. Digue Gomez de Sandoval Comte de Castro, & toutes ses troupes. Le Roi pardonna aux habitans de Pegnafiel; il avoit dabord eu dessein d'attaquer la Citadelle, mais comme la place étoit très-forte, il ne jugea pas à propos de perdre du tems à un Siege qui selon toutes les apparences pourroit être long, & dont le succès étoit fort incertain.

An de N. S. 1429
VIII.
Les Rois de Navarre & d'Arragon entrent en Castille.

Les Rois d'Arragon & de Navare se mirent en marche, & entrerent en Castille du côté de Cogolludo située sur les Confins de l'ancienne *Carpetanie*, & des peuples que l'on appelloit autrefois *Arcuaques*; ils camperent dans une grande plaine toute découverte; & les Generaux Castillans vinrent camper sur une hauteur à une lieuë & demie seulement des ennemis. L'armée des Arragonnois & des Navarrois étoit composée de deux mille cinq cens chevaux, & de mille hommes d'Infanterie, toutes vieilles troupes bien armées, disciplinées, & aguerries; & il n'y avoit dans celle de Castille que dix sept cens chevaux, & quatre cens fantassins.

Ils mettent leur armée en bataille.

Les Rois d'Arragon & de Navarre qui ne cherchoient que les occasions d'en venir aux mains, ne donnent presque pas le tems à leurs troupes de se reposer; car dès le lendemain de leur arrivée ils les mettent en bataille un Vendredi premier jour de Juillet; l'un & l'autre pleins d'ardeur & de courage parcourent les escadrons & les bataillons, vont de rang en rang, exhortent en peu de mots, autant que le tems le leur pouvoit permettte, & animent leurs gens à bien faire leur devoir, leur exposent que l'orgueil & l'ambition d'un favori a bouleversé toute la Castille; que les Loix sont violées impunément, & les choses les plus saintes profanées, par ceux qui par leur naissance, leur rang, & leurs services sont obligez de remedier à ces abus, se trouvent exilez, bannis de leur propre patrie, dépoüillez de leurs biens, éloignez de leurs femmes, de leurs enfans, separez de leurs amis jusqu'à n'oser entretenir aucun commerce avec eux; qu'il n'est plus permis aux gens de biens d'aborder le Roi & de lui parler; que toutes les avenuës du Palais leur sont fermées, qu'ils n'osent avertir Sa Majesté, ni lui representer ce qui est du bien de l'Etat, que s'ils ont pris les armes, ils y ont été forcez par la nécessité de délivrer les peuples de la tirannie de D. Alvar; que la tranquillité publique, la liberté des peuples, l'honneur de l'une & de l'autre Nation dépendent du succès de cette bataille; qu'ils doivent donc au premier signal se tenir prêts à attaquer hardiment leurs ennemis, que la victoire est sûre, & qu'ils n'ont à combattre, que des troupes ramassées à la hâte, la plûpart même sans armes, sans discipline, sans experience. Pour vous, accoû- « tumez également à vous battre & à vaincre; Qu'avez-vous «

An de N.S. 1429. „ à craindre maintenant, puiſque vous avez aujourd'hui „ ſur vos ennemis l'avantage du nombre, & de la valeur ; „ jettez les yeux ſur leur armée, leur camp eſt tout ouvert, „ ils n'ont pas même eu le tems de le fortifier, il ſemble qu'ils ſoient conduits par l'eſprit de vertige. Le Ciel „ nous offre cette oocaſion favorable d'acquerir de la gloire & d'immortaliſer votre nom, aveuglez par une ridicule préſomption la tête leur a tourné ; rappellez donc „ ce courage dont vous avez donné tant de preuves : Donnez tête baiſſée au travers de cette canaille ramaſſée, enfoncez l'épée à la main ces lâches eſcadrons qui ſe verront bien-tôt obligez de plier, & de lâcher le pied devant „ vous, courez, ajoûtez de nouveaux lauriers à ceux que „ vous avez déja cueillis & mettez dans ce jour le comble „ où vous paſſez à cette haute réputation qui eſt la juſte „ récompenſe de votre valeur & recueillez le fruit de vos glorieux travaux.

D. Alvar ſe retranche dans ſon Camp.

Les armées étoient déja à la vûë l'une de l'autre, tout le camp des deux Rois retentiſſoit du bruit des trompettes, des tambours & des autres inſtrumens de guerre, & leurs troupes s'avançoient en bon ordre ; lorſque D. Alvar de Lune conſiderant de plus près l'extrême danger où il ſe trouvoit, donna ordre que l'on fit à la hâte des retranchemens autour du Camp avec les chariots de l'armée, dans l'irréſolution d'y attendre l'ennemi, d'éviter le combat ſi on le pouvoit, & de n'en venir aux mains que lorſque l'on ne pourroit s'en diſpenſer.

IX. Entrevûë inutile de l'Infant D. Henri & D. Manrique.

L'Infant D. Henri d'un côté & de l'autre l'Adelantade, D. Pedre Manrique s'aboucherent enſemble pour trouver des voyes d'accommodement ; mais cette entrevûë ne fit qu'aigrir des eſprits qui n'étoient pas déja trop bien diſpoſez ; ils en vinrent même juſqu'aux reproches & aux invectives. Ainſi les deux parties coururent aux armes, & il y eut même entre les uns & les autres quelques eſcarmouches aſſez chaudes.

Le Légat du Pape entreprend de réünir les eſprits.

Le Cardinal de Foix, Legat du Pape dans l'Arragon, qui avoit ſuivi le Roi à l'armée, employa ſon credit & ſon habileté pour rétablir la paix en Eſpagne, ſuivant les intentions & les ordres de Sa Sainteté. Il fit pour cela pluſieurs voyages d'un Camp à l'autre ; il exhorta, preſſa, ſupplia les uns &

les autres ; de vouloir bien entendre à quelque accommodement ; il representa aux Chefs des deux armées les malheurs & les inconveniens de la guerre dans laquelle ils s'engageoient ; enfin ne pouvant les déterminer en si peu de tems à consentir à la paix, il les persuada par ses raisons & ses prieres à differer au moins le combat jusqu'au lendemain, puisqu'aussi bien le jour étoit sur son déclin.

La Reine Doüairiere fait la paix.

Ce court délai assoupit la querelle, car la Reine d'Arragon s'étant renduë sur ces entrefaites au lieu où les deux armées étoient campées, fit dresser sa tante entre les deux camps; & ayant conferée avec les Rois de Navarre & d'Arragon & les Principaux Chefs de l'armée Castillane, elle trouva le secret de les faire tous consentir à un accommodement. Ainsi la paix fut heureusement concluë par l'habileté de cette sage & vertueuse Reine ; & de part & d'autre on posa les armes. Les Castillans cependant demeurerent dans leur camp, & les Rois d'Arragon & de Navarre se retirerent avec leur armée sans causer aucun dommage.

L'Infant D. Henri fait une tentative inutile sur Tolede.

L'Infant D. Henri quelque tems auparavant, avoit été sur le point de surprendre Tolede, & de se rendre maître de cette grande Ville par les intelligences secretes qu'il y entretenoit, mais ayant manqué son coup, il étoit venu avec ses amis & ses créatures joindre les deux Rois d'Arragon & de Navarre ses freres, dans le tems que tout paroissoit disposé à en venir à une bataille : mais voyant la paix concluë, il prit la route de Siguença pour se rendre à Uclès, résolu d'exciter de nouvelles broüilleries en Castille, avec le secours de ceux de son parti, si les Castillans n'observoient pas fidelement les conditions du Traité.

X.
Le Roi de Castille ne veut point consentir à la paix.

Nonobstant la conclusion de la paix, le Roi de Castille s'avançoit à grandes journées avec une armée florissante, composée de plus de dix mille chevaux, & de cinquante mille hommes d'Infanterie. Depuis longtems la Castille n'avoit mis tant de troupes sur pied. La Reine d'Arragon sa sœur, & le Cardinal de Foix averti de sa marche allerent au-devant de lui pour l'informer de la paix qu'ils venoient de conclure, pour le supplier de vouloir bien congédier son armée. Mais ce Prince enflammé de colere & animé du desir de la vengeance, reçut assez mal la Reine & le Legat. L'armée nombreuse à la tête de laquelle il étoit, & la victoire dont

An de N.S. 1429.

il se croyoit assuré le rendoient encore beaucoup plus fier & moins traitable : il répondit donc qu'il ne vouloit avoir nul égard à une paix concluë sans ses ordres, & sans sa participation ; & que bien loin de la ratifier, il étoit résolu de punir la temerité des deux Rois qui avoient eu l'audace de lui déclarer la guerre.

Il fait arrêter le Duc d'Arjona, qui mourut en prison l'année suivante.

Il étoit campé avec son armée auprès de Bemalaçan, située sur les bords du Duero. D. Federic Duc d'Arjona, Comte de Trastamare & du sang Royal de Castille, se rendit au camp pour saluer le Roi : dès qu'il fut arrivé en presence de Sa Majesté, il fut arrêté ; on le conduisit en même tems au Château de Pegnafiel dont le Roi de Castille s'étoit enfin rendu maître. D. Federic y mourut l'année suivante. Sa jeunesse, sa naissance, & la bonne foi avec laquelle il se presenta au Roi, sans demander ni passe-port, ni sauf-conduit méritoient un sort plus heureux. Comme sa conscience en lui reprochoit rien contre son devoir, il ne crut pas avoir rien à craindre, neanmoins les ennemis qu'il avoit à la Cour, avoient trouvé le moyen de rendre sa fidelité suspecte au Roi, & de l'accuser d'entretenir des intelligences avec les Infants d'Arragon.

Il est inhumé au Monastere de Benevivere.

La guerre civile est ordinairement la source des ombrages & des soupçons, l'innocence & la vertu la plus pure n'est pas alors en sûreté. Les gens de bien, sur tout s'ils aiment la paix, deviennent souvent suspects, parce que n'ayant rien à se reprocher, & ne croyant pas qu'on puisse les accuser d'un crime dont ils n'ont que de l'horreur, ils prennent moins de précaution & sont moins en garde contre la malice de leurs ennemis. Le jeune Duc d'Arjona fut inhumé dans le Monastere que l'on appelle *de Benevivere*, auprès de Carrion dans la petite Province *de Campos*. On y voit encore aujourd'hui son Epitaphe, & son Tombeau que lui fit élever son Neveu D. Pedre Ruiz Sarmienio, fils de sa sœur, & premier Comte de Sabinas.

XI.
Le Roi de Castille entre en Arragon y met tout à feu & à sang.

Le Roi de Castille n'ayant point voulu ratifier la paix que la Reine d'Arragon sa sœur & le Cardinal de Foix, Legat du Saint Siege avoient menagée, entra aussi-tôt en Arragon à la tête de son armée, jettant l'effroi & la consternation par tout. Les gens de la campagne allarmez de cette irruption à laquelle ils ne s'attendoient plus, se retiroient dans les places

fortes avec leurs troupeaux & leurs meilleurs effets. Les Castillans de leur côté qui trouvoient les maisons vuides & les villages deserts, les réduisoient en cendres, & désoloient la campagne. Enfin l'armée qui ne trouvoit nulle resistance dans sa marche, s'avança jusqu'à Hariza, place très-forte & située sur un hauteur, les habitans ne croyant pas pouvoir s'y défendre abandonnerent la Ville, enleverent tout ce qu'ils y avoient de précieux, y mirent eux-mêmes le feu pour empêcher les ennemis d'en profiter, & se retirerent en diligence au Château, où ils se croyent plus en sureté.

An de N.S. 1429.

Dans le même tems D. Pedre de Velasco qui commandoit sur les frontieres de Navarre s'étoit mis à la tête d'un gros corps de troupes, & suivant les ordres qu'il avoit reçus du Roi de Castille, étoit entré dans la Navarre, où il ne causa pas moins d'allarme, & ne fit pas moins de désordre que les Castillans en avoient fait dans l'Arragon; il prit d'assaut la Ville de Sanvicenté, & y mit le feu, parce que les Navarrois demeurant toujours maître du Château, il lui auroit été impossible de la conserver.

Pedre de Velasco entre en Navarre & brule la Ville de Sanvicenté.

D'un autre côté l'Evêque de Calahorra & D. Diegue de Zugniga son Neveu, se saisirent de la Ville de la Guardie, & de son Château, pendant que D. Rodrigue Alphonse Pimentel, Comte de Benavente qui s'étoit mis en campagne, avec le détachement que le Roi lui avoit envoyé, s'emparoit de la plûpart des Villes & des Châteaux que l'Infant D. Henri d'Arragon possedoit en Castille.

Les Castillans se saisissent des Places qui appartenoient à l'Infant D. Henri.

Celui ci contraint d'abandonner Ocagna, une des principales Places de sa Grande-Maîtrise de Saint Jacques, se retira à Segura, Château très-fort situé sur les Frontieres de Portugal & sur les bords de la riviere de Guadiana. Il y laissa l'Infante son épouse, & ayant ramassé quelques troupes, il prit la route de Truxillo dans l'esperance de se venger du Comte de Benavente, & de trouver quelque occasion de se dédommager, en faisant de ce côté-là une irruption dans la Castille. Le Prince D. Pedre d'Arragon qui s'étoit retiré dans ces quartiers pour éviter l'orage dont il etoit menacé, vint aussitôt joindre l'Infant D. Henri son frere. L'experience que D. Pedre avoit acquise dans les guerres de Naples, & les occasions où il s'étoit trouvé, l'avoient rendu un des plus braves & des plus adroits Cavaliers, & un des plus habiles Capitaines qu'il y eût alors en Espagne.

L'Infant Don Pedre d'Arragon vient joindre D. Henri son frere, & font une irruption en Castille.

An de N. S. 1429.

XII.

Succès des Castillans.

Les affaires de Castille eurent au commencement de cette guerre un succès assez heureux. Le Roi voulant profiter des avantages qu'il avoit remportez de tous côtez, ne pensoit qu'à conserver la gloire & la réputation de ses armes, & paroissoit toujours résolu de se venger des Arragonnois & & des Navarrois, c'est pourquoi il les poussoit vivement & se voyant maître de la Campagne, il méditoit de nouveaux projets.

Le Roi de Castille convoque les Etats à Medina del Campo, & s'y rend.

Il avoit d'abord pris la résolution de mettre le Siege devant le Château d'Hariza; mais l'exécution de cette entreprise n'étoit pas aisée. Après y avoir bien pensé, il trouva que la conquête de cette Place ne lui étoit pas d'un grand avantage; ainsi il abandonna ce dessein, & ramena son armée à Medina Cœli plus fiere des victoires qu'elle avoit remportées, que riche du butin qu'elle avoit fait. Le Roi de Castille ayant été obligé de mettre de grosses Garnisons dans les Places dont il s'étoit rendu maître, mit le reste de ses troupes en quartier d'hyver, & leur permit de se retirer dans leurs maisons. Le Roi lui-même partit sur la fin de l'Automne pour se rendre à Medina del Campo & se trouver à l'assemblée des Etats Generaux qu'il y avoit convoquez.

Le Roi d'Arragon entre en Castille & y prend plusieurs Places.

L'éloignement du Roi de Castille releva le courage de ses ennemis. Le Roi de Navarre s'étoit retiré dans son Royaume pour le défendre. Le Roi d'Arragon de son côté ayant rassemblé en diligence toutes ses troupes, étoit venu fondre dans la Castille, du côté de Soria; il s'étoit d'abord rendu maître de Deça, avoit enlevé les Château de Ciria & de Borovia, & engagé à force d'argent le Gouverneur de Bozmediano à lui remettre cette place entre les mains. Les Arragonnois dans cette course firent un grand nombre de prisonniers, enleverent une quantité prodigieuse de grains, de bestiaux, & après avoir fait un butin considerable, ils reprirent la route de Calatayud d'où ils étoient sortis, & où ils arriverent sans avoir rien perdu.

D. Henri & D. Pedre d'Arragon ravagent la Castille du côté du Portugal.

D. Henri & D. Pedre d'Arragon ne demeuroient pas oisifs; car s'étant mis en campagne à la tête de quelques troupes qu'ils avoient ramassées; ils entrerent en Castille du côté des Frontieres de Portugal, firent des courses dans l'Estramadoure, détacherent des parties qui pillerent impunément les Provinces voisines, & d'où ils firent un riche butin; enlevant

vant un grand nombre de bestiaux dont le pays est rempli à cause de l'abondance & de la bonté des pâturages ; ils envoyoient toutes leurs prises en Portugal pour y être venduës. Le Comte de Benaventé qui commandoit sur ces Frontieres faisoit des efforts inutiles pour s'opposer aux progrès des Infants ; comme il n'avoit pas assez de troupes, il n'osoit tenir la campagne que les ennemis qui en étoient maîtres ravageoient en liberté. An de N.S. 1429.

XIII.
D. Alvar vient au secours du Comte de Benaventé.

D. Alvar de Lune informé de ce qui se passoit sur les Frontieres de Portugal, & en apprehendant les suites, accourut lui-même en personne au secours du Comte de Benaventé pour le mettre en état de réparer les pertes qu'il avoit faites : Il envoya au même tems ordre à D. Pierre Ponce, Seigneur de Marchena, un des plus riches & des plus puissants Seigneurs d'Andalousie de le venir joindre. Dès que D. Alvar crut par cette jonction pouvoir tirer raison de ses ennemis, il envoya un Trompette aux deux Infants pour leur demander un dédommagement de tout le dégât que leurs troupes avoient causé dans ces quartiers-là ; mais il ne put rien obtenir que des paroles dont ils tâcherent de l'amuser pour gagner du tems, & donner le loisir aux troupes qu'ils attendoient d'arriver ; car le Roi de Portugal les appuyoit secrettement, & n'étoit pas trop fâché de voir la Castille broüillée, & embarquée dans une guere civile, afin de s'affermir en paix sur le Trône dont il s'étoit emparé.

Les Infants d'Arragon se rendent maîtres d'Albuquerque.

Il arriva dans ce même tems-là que les Infants d'Arragon ne se trouvant pas assez forts pour tenir la campagne, en presence de D. Alvar, mirent le feu aux fauxbourgs de Truxillo, fortifierent cette Place qui s'étoit déclarée pour eux, & mirent une grosse garnison capable de la conserver : ensuite ayant pris avec eux quelques troupes, ils surprirent Albuquerque, Place très-forte & d'une consequence d'autant plus grande pour eux, qu'étant sur la Frontiere de Portugal, elle leur facilitoit le moyen d'en tirer tous les secours dont ils avoient besoin. La perte d'Albuquerque chagrina sensiblement D. Alvar dans l'appréhension que les Infants ne remissent la Place entre les mains des Portugais, & que ceux-ci ne s'y fortifiassent ; car quoiqu'il y eût une Tréve entre la Castille & le Portugal, les conditions de la paix n'étoient pas cependant entierement reglées ; & les deux Nations

An du N.S. 1429.

étoient encore plus opposées de sentimens que d'interêts.

Le Roi se rend à l'armée & ne peut reprendre Albuquerque.

D. Alvar écrivit donc au Roi pour le prier très-instamment de se venir mettre lui-même à la tête de son armée, dans l'esperance que la presence de Sa Majesté donneroit plus de vigueur à ses troupes, & afin qu'il eût lui-même la gloire de reprendre Albuquerque & de terminer heureusement la guerre. Mais les choses arriverent bien autrement que D. Alvar ne l'avoit pensé, & le succès ne répondit pas à son attente. A la verité le Roi se rendit maître de la Forteresse de Truxillo & de Montangès; mais jamais il ne put réduire Alburquerque. Ainsi ayant pris le parti de laisser son armée sous le commandement du Grand-Maître d'Alcantara & de Don Juan, fils de D. Pere Ponce pour conserver ces Provinces, il s'en retourna avec D. Alvar à Medina del Campo.

Moyen dont on se servit pour se rendre maître de Truxillo.

Il arriva une chose assez remarquable à la prise de Truxillo. Le Connétable D. Alvar étoit dans la Ville que les ennemis avoient abandonnée; le Château où l'Infant D. Henri avoit mis une grosse garnison se défendoit avec autant d'opiniâtreté que de vigueur. D. Alvar avoit fait faire des propositions très-avantageuses au Commandant pour l'engager à lui remettre la Place entre les mains; mais le Bachelier Garcie Sanchez de Quincoces qui avoient beaucoup d'autorité dans la Place, avoit toujours traversé cette négociation, & empêché le Commandant d'accepter les offres qu'on lui faisoit. D. Alvar proposa de s'aboucher avec ce Bachelier; il eut assez de peine à l'obtenir, mais enfin il l'engagea à sortir par une fausse porte qui donne du côté de la campagne, & à se rendre sur la pointe d'une petite colline assez roide, avec un seul palfrenier qui demeureroit avec sa mule à la moitié du chemin. Le Bachelier sortit du Château comme il s'y étoit engagé : & D. Alvar n'ayant pû l'obliger ni par promesses ni par menaces à consentir à lui livrer la Place, il se jetta sur lui & l'ayant embrassé à force de corps, il le fit rouler tout le long de la Colline; il le fit avec tant d'adresse & tant de promtitude, qu'avant que l'on pût venir de la Forteresse au secours du Bachelier, D. Alvar eut le loisir de se mettre en lieu sûr par le soin qu'il avoit pris de mettre au bas de la Colline cent Cavaliers en embuscade dans un bois qui enleverent aussi-tôt Quincoces, & le conduisirent dans leur Camp. La prise du Bachelier déconcerta les assiegez, & le

Commandant remit aussi-tôt le Château de Truxillo entre les mains de D. Alvar. An de N. S. 1429.

Les Castillans battus dans une autre rencontre.

Les Castillans ne furent pas plus heureux dans les Plaines d'Araviana, situées aux pieds des Montagnes de Moncayo, assez connuës autrefois & devenuës fameuses par la funeste & cruelle mort qu'y souffrirent les 7. Infans de Lara. Ruiz Diaz de Mendoze surnommé *le Chauve*, quoiqu'originaire d'Andalousie, & né à Seville, se trouvoit engagé au service du Roi de Navarre & commandoit 400. chevaux pour ce Prince. D. Inigo Lopez de Mendoze Seigneur de Hita, ayant eu la témerité d'attaquer les Navarrois bien qu'il fut beaucoup plus foible qu'eux, fut mis en déroute ; il est vrai qu'il perdit peu de monde ; car d'abord qu'il vit ses troupes enfoncées par les Navarrois qui faisoient main-basse sur tout ce qui resistoit, il rallia avec adresse ce qui lui restoit, se retira derriere une éminence où il se retrancha, & arrêta l'effort des ennemis. La valeur & l'habileté de de Lopez sauva ses gens, car la plûpart eurent le loisir de s'enfuir, & de se sauver à la faveur de la nuit qui survint heureusement pour eux : car les victorieux qui ne connoissoient pas le terrain, n'oserent s'engager à poursuivre les fuyards dans l'appréhension d'être surpris à leur tour, & de tomber dans quelque embuscade.

XIV. An de N.S. 1430. Etats de Castille à Medina del Campo, & Etats d'Arragon à Tortose.

Pendant ce tems-là les Etats Generaux de Castille étoient assemblez à Medina del Campo où ils avoient été convoquez pour le commencement de l'année 1430. Le Roi de Castille s'y étoit rendu afin d'animer par sa presence les Deputez à lui fournir les secours dont il avoit besoin pour soûtenir la guerre dans laquelle il se trouvoit engagé. Le Roi d'Arragon de son côté avoit aussi assemblé les Etats de Catalogne à Tortose dans la même vûë. L'un & l'autre étoient également embarrassez à trouver les moyens de lever l'argent nécessaire pour les frais de la guerre. Les revenus du Roi d'Arragon n'étoient pas considerables, & il ne sçavoit comment pouvoir fournir à tout. Il est vrai que le Roi de Castille étoit beaucoup plus riche ; mais le Tresor étoit vuide, & les finances entierement épuisées par les dépenses excessives que l'on avoit été obligé de faire dans les dernieres guerres, & par le mauvais ordre que le Roi tenoit dans sa maison ; tant il est vrai que le plus souvent une bonne administration, & une oeconomie sage & moderée dans un Prince lui tiennent lieu d'un gros

An de N S. 1430.

revenu & peuvent aisément suppléer à toutes les dépenses nécessaires qu'il est obligé de soûtenir & pendant la paix & pendant la guerre.

Le Roi d'Arragon confisque tous les biens de Federic, Comte de Lune.

On se plaignoit dans les deux Royaumes de Castille & d'Arragon des partis qu'y formoient les Grands au préjudice de l'Etat, & du peu de fidelité qu'ils gardoient à leurs Souverains. Le Roi d'Arragon souhaittoit sur tout d'adoucir D. Federic, Comte de Lune, qui de chagrin & de dépit de s'être vû enlever la Couronne d'Arragon sur laquelle il prétendoit avoir droit, bien qu'il ne fut que fils naturel de Don Martin d'Arragon dernier Roi de Sicile, entretenoit des intelligences avec la Castille. D'ailleurs il n'avoit auprès de lui que trop de flatteurs & d'esprits broüillons qui aigrissoient on humeur volage & son génie entreprenant, en l'amusant de hautes, mais de vaines & frivoles esperances de se vanger du tort qu'on lui avoit fait, s'il se joignoit aux Castillans; le Roi d'Arragon ne put réüssir dans le dessein qu'il avoit formé d'en détacher le Comte, & n'ayant pû l'engager à se trouver aux Etats où il avoit résolu de le faire arrêter; il confisqua les grands biens qu'il possedoit en Catalogne & en Arragon, & réünit tous ses Etats à la Couronne.

Le Roi de Castille confisque les biens des Infants d'Arragon.

Le Roi de Castille fit la même chose à l'égard des Infants d'Arragon; il alla même bien plus avant; car ce Prince soit qu'il n'eût en vûë que d'ôter à ces Princes toute esperance de pouvoir jamais se réconcilier avec lui & d'être rétablis dans leurs biens, il partagea les grandes Terres qu'ils possedoient en Castille entre plusieurs des principaux Seigneurs du Royaume.

Qu'il distribua à plusieurs de ses Courtisans.

Il donna donc l'administration de la Grande Maîtrise de Saint Jacques à D. Avar de Lune son premier Ministre & son favori D. Pedre Fernandez de Velasco eut pour lui la Ville de Haro, & D. Pedre de Zugniga celle de Ledesma, & l'un & l'autre avec le titre de Comté. D. Pedre Manrique eut pour sa part la Ville de Paredès, le Comte de Benaventé fut gratifié de celle de Mayorga, & la Ville de Medinilla fut donnée à D. Pere Ponce. D. Inigo Lopez de Mendoza qui avoit été battu par Ruiz Diaz de Mendoze surnommé *le Chauve* ne laissa pas d'avoir aussi sa part des dépoüilles des Infants, & on lui donna quelques Places aux environs de Guadalajara qui faisoient une partie de la dot de

l'Infante Catherine. D. Guttiere Gomez de Tolede qui fut dans la suite Evêque de Palence obtint pour lui la Ville d'Alva de Tormez dans le territoire de Salamanque : ainsi de la dépoüille & du débris des Infants d'Arragon comme d'un grand & vaste édifice il se forma en Castille plusieurs nouvelles & illustres Maisons qui se sont conservées, & qui subsistent encore aujourd'hui avec éclat dans ce Royaume, quoique plusieurs ayent changé de nom pour differentes raisons, & se soient antées sur d'autres familles. An de N.S. 1430.

D. Federic Comte de Lune ayant sçu la résolution prise par le Roi d'Arragon de le faire arrêter aux Etats de Tortose, prit le parti de sortir du Royaume, & de se retirer en Castille : il arriva à Medina del Campo dans le tems que les Etats y étoient encore assemblez, & il y fut reçu par le Roi & par toute la Cour avec de grands honneurs. Sa Majesté pour s'attacher encore davantage à son service, & le rendre irréconciliable avec le Roi d'Arragon, lui donna d'abord les Villes de Cuellar & de Villalon, & ensuite celle d'Arjona avec de grosses pensions pour pouvoir se soutenir avec éclat.

Federic Comte de Lune se retire en Castille.

XV.

Le Roi de Castille fait arrêter la Reine Doüairiere d'Aragon.

Dès que Leonore Reine Doüairiere d'Arragon fut arrivée à Tordesillas où on l'avoit invitée de se rendre, on la renferma dans le Monastere de Sainte Claire. Cette Princesse infortunée se voyant prisonniere fut obligée de subir les ordres du Roi de Castille, & de remettre entre ses mains trois Châteaux qui lui appartenoient, où elle entretenoit garnison ; on en usoit de la sorte à l'égard de cette Reine pour lui ôter tout moyen de fournir aucun secours aux Infants d'Arragon ses enfans. Cependant quelque tems après le Roi revoqua & cassa à Burgos tout ce qui avoit été fait contre elle.

On la remet en liberté.

Quelque furieux que parussent ces orages le calme ne laissa pas de lui succeder. La conduite dure que l'on venoit de tenir à l'égard de la Reine d'Arragon, avoit révolté tous les gens de bien ; & rien ne paroissoit plus injuste que de punir une mere innocente pour les crimes de ses enfans, ausquels elle n'avoit nulle part. Elle fut donc remise en liberté, & on lui rendit ses Châteaux à condition qu'elle s'engageroit par serment à ne donner aucune assistance aux Princes dans le cours de cette guerre. Ce qui contribua beaucoup à faire

An de N.S 1430. prendre une résolution si favorable à cette Princesse, fut une Ambassade que le Roi de Portugal envoya en Castille pour offrir sa médiation & tâcher de terminer les differents qui étoient entre cette Couronne & celle d'Arragon. Les Ambassadeurs avoient ordre de proposer une Tréve & une suspension d'armes pendant laquelle on chercheroit les moyens de faire une bonne paix; les choses allerent si avant, que de part & d'autre on nomma des Plenipotentiaires même pour regler les articles de la paix dont le Roi de Portugal se déclaroit médiateur; mais les affaires n'étant pas encore disposées cette négociation n'eut aucun effet.

Juan de Lune fait transferer à Illueca les os de Pierre de Lune son oncle.

Cette même année le Dimanche des Rameaux qui fut le 9. d'Avril, & le Jeudi suivant il sortit à Pegniscola, du Tombeau de Pierre de Lune, autrefois l'Anti-Pape Benoît, une odeur si douce, qu'elle embauma tout le Château. C'est ainsi que le rapportent & que l'assurent certains Auteurs; plûtôt par un reste d'attachement qu'ils avoient à son parti comme je le crois, que sur aucun fondement solide. Cependant le bruit de cette espece de prodige qui se répandit en un moment de tous côtez servit d'occasion & de prétexte à Don Juan de Lune son Neveu pour faire transferer les os de son oncle dans la Ville d'Illueca qui lui appartenoit, & qui est située entre Tarrassonne, & Calatayud; il n'obtint neanmoins la permission de faire cette transaction qu'à condition de ne lui rendre aucuns honneurs, & même de ne le pas mettre dans un lieu saint en punition de sa contumace & de son opiniâtreté par laquelle il avoit été frappé des Censures de l'Eglise, & étoit mort sans en avoir reçu l'absolution.

XVI. Le Roi de Castille leve des troupes pour entrer en Arragon.

Le Roi de Castille se disposoit tout de bon à la guerre, & il n'épargnoit rien pour assembler promptement une nombreuse armée; dans la résolution de faire de nouveaux & de plus puissans efforts pour attaquer l'Arragon. Il avoit au même tems envoyé des Ordres à D. Federic Henriquez Amirante de Castille de se mettre incessamment en mer avec la flotte qui étoit prête pour cela, & de se rendre sur les côtes d'Arragon pour attaquer ce Royaume par mer pendant que lui-même l'attaqueroit par terre; il se mit donc à la tête de ses troupes, & s'avança jusqu'à Osme.

Les Rois d'Arragon & de Na-

Le Roi d'Arragon qui étoit à Tarrassonne & celui de Navarre qui étoit à Tudele faisoient de leur côté, mais avec plus

de soin & de précipitation que de succès, les préparatifs nécessaires pour soûtenir une guerre que les deux Nations détestoient également & dont ils apprehendoient les funestes suites.

An de N.S. 1430. varre se disposent à la guerre.

C'est ce qui détermina le Roi d'Arragon à envoyer des Ambassadeurs en Castille pour ménager quelque voye d'accommodement. Ils arriverent à Osme le 14. de Juin. Le Roi de Castillle leur ayant aussi-tôt donné audience, en presence de tous les Grands de sa Cour. D. Dominique Evêque de Lerida, & Chef de cette Ambassade, ayant obtenu de Sa *Majesté* la permission de parler, fit une longue harangue dans laquelle après avoir rapporté fort au long les bienfaits signalez que les Arragonnois avoient de tout tems reçus des Rois de Castille „ Ils seront éternellement gravez dans notre memoire, ajoûta-t-il, quoique nous " ayons pris les armes, ce n'est nullement par inclination ni " par le desir de faire la guerre à la Castille ; nous ne nous " y sommes engagez que malgré-nous, & poussez par les in- " trigues de ceux qui abusant de leur credit auprès du Prin- " ce, ne pensent qu'à éloigner de la Cour les gens de bien " & qu'à leur ôter par ce moyen le pouvoir de ruiner leurs " mauvaises pratiques, accoûtumez qu'ils sont à n'employer " pour se soûtenir que la fourberie & l'imposture ; ils sacri- " fient à leur ambition, & à leurs intérêts, le bien de leur " Patrie, le salut de leurs Compatriotes, & la gloire même " de leur Roi. Nous poserons avec joye les armes, à des con- " ditions justes & honorables. Personne n'ignore dans quel " abîme de malheurs les uns & les autres vont se precipiter, " si l'on en vient aux mains. Les Rois ne remettent que dif- " ficilement dans le fourreau l'épée qu'ils ont une fois teinte " dans le sang de leurs parens & de leurs amis. Il semble que " les ombres, & les mânes de ceux qui ont péri dans les Com- " bats soient errantes au milieu de leurs proches, & qu'elles " inspirent la fureur & le desir de la vengeance ; que rien " n'est capable d'assouvir, & à laquelle ils ne donnent point de " bornes. "

Le Roi d'Arragon envoye des Ambassadeurs au Roi de Castille.

Les Grands de Castille furent émûs & ébranlez par le discours de l'Evêque de Lerida. Neanmoins D. Alvar & le Comte de Benaventé persuadez que l'Ambassadeur avoit voulu les désigner sous le nom d'esprits broüillons & ambi-

D. Alvar répond aux Ambassadeurs avec chaleur.

An de N.S. 1430.

tieux qui abusoient de la faveur des Rois, prirent la parole & répondirent pour eux-mêmes & pour les autres ; ils ne purent se tenir dans les bornes de la moderation, on en vint aux plaintes, aux reproches, & aux injures ; il semble même qu'ils ne cherchoient qu'une occasion de querelle. Raimond Perellos, un des Ambassadeurs d'Arragon voyant que les esprits s'échauffoient de part & d'autre, eut la hardiesse de répliquer que la justice & la raison étoit du côté des Arragonnois ; & que si quelqu'un osoit soûtenir le contraire, qu'il s'offroit de se battre en duel avec lui. Cette démarche étoit un peu hardie & trés-imprudente pour un Ambassadeur qui oublia dans cette occasion le caractere dont il étoit revêtu ; mais comme le Roi étoit present ; la proposition de Perellos n'eut pas de suite, & l'on s'en tint là.

Les Grands de Castille paroissent disposez à la paix.

Les Ambassadeurs d'Arragon étant restez encore quelque tems à la Cour de Castille, eurent des conferences secretes & particulieres avec la plûpart des Grands de ce Royaume ; ils firent tant par leurs prieres, & leurs sollicitations, qu'ils leur inspirerent de l'inclination pour la paix, & la résolution d'y travailler efficacement.

Tréve concluë entre les deux Couronnes.

L'armée du Roi de Castille étoit campée au pont de Garai ; où l'on croit qu'étoit autrefois située l'ancienne *Numance* : Mais cette opinion ne paroît fondée que sur la distance & la situation des lieux ; car il n'y reste rien des ruines de cette fameuse Ville. Le Roi décampa de Garay, & fit avancer son armée jusqu'à Majano. Les Ambassadeurs l'y suivirent ; & là par leurs soins, on conclut enfin une Tréve entre les deux Couronnes. D. Alvar de Lune, & D. Lopez de Mendoze Archevêque de Compostelle furent nommez par le Roi de Castille en qualité de ses Plenipotentiaires pour régler les articles avec les Ambassadeurs des Rois d'Arragon & de Navarre.

Conditions de la Tréve.

Les affaires ne se passerent pas sans contestation, mais à la fin l'on convint que la suspension d'armes dureroit pendant 5. ans aux conditions suivantes. 1°. Que les deux Nations mettroient bas les armes & congedieroient leurs troupes 2°. Que le Commerce seroit rétabli au même état où il étoit auparavant. 3°. Que les Infants d'Arragon remettroient dans l'espace de 30. jours la Ville d'Albuquerque entre les mains du Roi de Castille. 4°. Que ces Princes ne pourroient pas neanmoins mettre le pied dans ce Royaume pendant tous le tems

tems de la Tréve. 5°. Que le Roi de Castille de son côté ne pourroit se saisir des autres Villes & Places fortes qui tenoient encore pour eux, enfin que D. Federic, Comte de Lune, & D. Geofroy, Marquis de Cortès, & fils de Charles Roi de Navarre qui s'étoient retirez en Castille, pourroient se retirer l'un en Arragon, & l'autre en Navarre, sans que les deux Rois pussent rien entreprendre sur leurs personnes, & leur faire aucun mauvais traitement. Que pour les autres differens qui resteroient à terminer entre les deux Couronnes, on nommeroit quatorze Juges ou Commissaires, sept de chaque côté, lesquels s'assembleroient à Tarrassonne ou à Agreda sur les Confins de l'Arragon & de la Castille, & qu'ils y demeureroient jusqu'à l'entiere conclusion du Traité.

An de N.S. 1430.

Publiée dans les trois Royaumes.

Dès que ces conditions eurent été approuvées & ratifiées par les Rois de Castille, d'Arragon, & de Navarre, on publia à son de trompe la Tréve dans les deux Camps le jour de la Fête de l'Apôtre Saint Jacques, Patron de l'Espagne; elle fut aussi publiée avec les mêmes cérémonies dans les principales Villes des trois Royaumes, & la joye fut universelle, non seulement par l'avantage present que les uns & les autres en tiroient, mais encore plus par l'esperance dont chacun se flattoit de voir bientôt cette Tréve terminée par une bonne & solide paix. On dépêcha en même tems des Couriers de toutes parts afin de porter cette agréable nouvelle aux Princes voisins & Alliez, & en particulier au Roi de Portugal, qui avoit marqué, pour la réünion, plus d'ardeur que nul autre. Car ce Prince sage & moderé au lieu de profiter de la division de ses voisins pour s'aggrandir, avoit employé tous ses bons offices & offert même son entremise & sa mediation par une solemnelle Ambassade, pour les engager à terminer leurs differends à l'amiable.

XVII.
Mariage de Philippe Duc de Bourgogne avec Isabelle de Portugal.

La nouvelle de l'accommodement entre les Couronnes de Castille, d'Arragon & de Navarre, arriva en Portugal dans une conjoncture heureuse; car toute la Cour étoit dans la joye & dans les plaisirs au sujet du Mariage qui venoit de se conclure entre l'Infante Isabelle, fille du Roi de Portugal & Philippe Duc de Bourgogne, qui avoit perdu depuis peu sa seconde femme. De ce Mariage sortit Charles surnommé le *Hardi*, qui fut dans la suite Duc de Bourgogne après la mort de son pere; & qui devint aussi fameux dans l'Histoire par ses disgra-

An de N.S. 1430.

ces, & sa fin malheureuse, que par sa valeur, son intrépidité, & la grandeur de ses Exploits.

Le Roi d'Arragon pense à la guerre.

Le Roi d'Arragon envoya quelques Vaisseaux en Portugal pour faire revenir ses freres, & les engager à quitter Albuquerque, dans le dessein de les mener avec lui en Italie; il ne pensoit jour & nuit qu'à repasser dans ce Royaume, & qu'à faire de nouveaux efforts pour reconquerir une Couronne qu'on lui avoit enlevée pendant son absence. Neanmoins les Infants ne se rendirent pas incontinent en Arragon.

Le Roi de Castille licentie son armée & va à Madrigal.

Dès que le Roi de Castille fut de retour à Osme, il licentia son armée & renvoya ses soldats dans leurs maisons avec des ordres très-precis aux Officiers de se remettre en campagne, & aux soldats de se rendre à leurs drapeaux aux premiers jours du Printemps pour commencer la guerre contre les Maures de Grenade; après quoi il passa le reste de l'Eté à Madrigal, Ville assez célebre & où la Reine se trouvoit alors.

XVIII. Le Roi de Castille entreprend la guerre contre les Maures de Grenade.

La guerre d'Arragon fut suivie de deux autres nouvelles guerres l'une de la Castille contre les Maures, & l'autre dans le Royaume de Naples où le Roi d'Arragon repassa; car les Rois peuvent-ils jamais être en repos, sur tout quand ils possedent de grands Etats! L'ambition ne peut se contenir dans de justes bornes; elle multiplie ses besoins par l'étenduë de ses désirs. Telle est la triste condition de la nature humaine, que rien ici bas ne peut ni contenter, ni fixer. Neanmoins le motif de la Religion justifioit la guerre que D. Juan Roi de Castille se disposoit à déclarer aux Infideles.

Le Roi de Grenade refuse de payer le tribut au Roi de Castille.

Le Roi Mahomet surnommé *le Gaucher* se vit rétabli dans son Royaume, & s'y crût assez affermi pour n'avoir plus rien à craindre de ses sujets & des esprits mutins, il refusa de payer le tribut que les Rois ses Predecesseurs avoient coûtume de payer au Roi de Castille. A la vûë des préparatifs de guerre qui se faisoient en Arragon, il avoit demandé une prolongation de la Tréve, dans l'incertitude sur qui tomberoit l'orage. On ne lui donna alors aucune réponse positive sans lui rien accorder, ni lui rien refuser ouvertement. On prit seulement le parti d'envoyer à Grenade D. Alphonse de Lorca pour amuser ce Roi Barbare & pour gagner du tems jusques à ce que tout fut prêt pour l'execution du projet que l'on méditoit.

An de N. S. 1430

Le Roi de Castille refuse de prolonger la Tréve.

Le Roi de Grenade envoya de nouveaux Ambassadeurs au Roi de Castille pour lui faire de nouvelles instances, & l'engager enfin à consentir à la prolongation de la Tréve ; mais Sa Majesté Castillane se voyant dégagée de la guerre d'Arragon, répondit qu'il ne concluroit aucun Traité avec les Maures qu'avant toutes choses ils ne lui eussent payé le tribut ordinaire auquel ils étoient obligez, & en même tems il envoya ordre à Lorca de passer incessamment en Afrique, & de se rendre à la Cour du Roi de Tunis en qualité d'Ambassadeur avec de riches presens, pour representer à ce Prince l'infidelité & la conduite injuste du Roi de Grenade, qui par un excès d'ingratitude méprisoit l'amitié de la Castille, oublioit les services importans qu'il avoit reçûs de cette Couronne à laquelle il étoit redevable de son établissement sur le Trône, & qui n'avoit nul égard au danger où il s'exposoit par le refus opiniâtre qu'il faisoit de payer le Tribut. Lorca menagea avec tant d'adresse & de bonheur l'esprit du Roi de Tunis, qu'il tira de ce Prince parole de n'envoyer d'Afrique aucun secours au Roi de Grenade. Cette négociation ne fut pas si difficile qu'on l'avoit crû. Car c'est assez la coûtume de ces Rois Barbares de vendre leur amitié & leur alliance, de sacrifier les interêts de la Religion & leur propre réputation à leurs interêts particuliers. Mais ne seroit-il pas à souhaitter que les Princes Barbares fussent seuls coupables de ce vice honteux, & qu'il ne s'en trouvât pas un si grand nombre parmi les Princes Chrétiens, qui sacrifient tous les jours leur honneur, & leur conscience à leur politique & à leurs passions !

XXIX.

Les Castillans entre dans le Royaume de Grenade.

Les Etats Generaux de Castille s'assemblerent à Salamanque & du consentement unanime accorderent au Roi tout l'argent dont il pourroit avoir besoin pour soûtenir la guerre qu'il avoit résolu de déclarer aux Maures ; on lui en accorda même plus qu'il n'en avoit demandé, à condition que cet argent ne seroit employé que contre les ennemis de la Religion Chrétienne. L'ardeur que l'on avoit d'exterminer d'Espagne ces Infideles ne permit pas aux Castillans d'attendre jusqu'à l'année suivante ; car dès la fin de cette même année, D. Gonzale, Evêque de Jaen, & D. Diegue de Ribera, Adelantade d'Andalousie se mirent tous deux à la tête de huit cens chevaux & de trois mille hommes d'infanterie, se

An de N.S. 1430.

jetterent dans le pays des Infideles, & pénétrerent presque jusqu'à la vûë de la plaine de Grenade. Voici comme ils partagerent leurs troupes.

L'Evêque de Jaen & Diegue de Ribeira, défont les Maures de Grenade.

Ils dresserent deux embuscades dans des lieux qui leur parurent commodes pour leur dessein ; & en même tems ils firent avancer toute leur cavalerie jusques sous les murs de Grenade dans la vûë d'obliger les Maures à en sortir, & d'engager le combat pour les faire donner dans les deux embuscades. Les Maures sortirent de la Ville, mais en bon ordre d'abord & avec précaution, dans la crainte que ce ne fût une ruse des Chrétiens pour les faire tomber dans quelque piége. La Cavalerie Espagnole se battit toujours en reculant, & les troupes cachées dans la premiere embuscade, s'étant levées dabord, feignirent de prendre la fuite aprés un leger combat, & avoir tiré quelques fleches : Alors les Infideles animez par cette fausse déroute, & croyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre ne garderent plus leurs rangs, ils se débanderent & poursuivirent les fuyards à bride abattuë, s'imaginant déja tenir la victoire entre leurs mains ; mais leur imprudence les fit tomber dans la seconde embuscade, où étoit le gros de leurs ennemis : ce fut alors que le combat recommença ; les fuyards tournerent tête, & comme les Infideles ne s'attendoient pas à ce coup, & qu'ils étoient déja en désordre, on se jetta sur eux ; ceux-ci se voyant surpris, ne penserent presque pas à se défendre ; il se culbuterent les uns sur les autres ; leur frayeur ranima le courage de nos gens qui firent main-basse sur les Maures, en tuerent deux cens, en firent plus de cent prisonniers, & les autres qui connoissoient le Pays & tous les détours des chemins, se sauverent dans les montagnes & par des routes escarpées ausquels les chevaux des Maures sont accoûtumez, & où les Chrêtiens ne purent les suivre pour ne point perdre le fruit de leur victoire en s'engageant imprudemment dans des lieux qu'ils ne connoissoient pas.

Alvarez de Tolede est obligé de se retirer.

D'un autre côté, D. Ferdinand Alvarez de Tolede, Seigneur de Valde Corneja prit un gros détachement de la Garnison d'Ecija où il commandoit, se mit à la tête, & fit des courses aux environs de Ronda, pour ravager la campagne ; mais son entreprise ne réüssit pas ; car les Païsans & les Milices du Païs s'étant rassemblez pour défendre leurs propres foyers, se jetterent par pelotons sur les

Soldats d'Alvarez, massacrerent tous ceux qui tomberent entre leurs mains ; & l'obligerent enfin de se retirer après avoir lui-même souffert autant de dommage qu'il en avoit fait.

An de N. S. 1430.

Quelque tems après Rodrigue de Perea, Adelantade de Caçorla se jetta sur les Terres des Infideles par un autre endroit, mais ceux-ci s'étant réünis à la hâte vinrent fondre sur lui, le surprirent & l'attaquerent avec tant de vigueur, qu'après avoir perdu presque tous ses gens, il eut bien de la peine à se sauver lui-même à toute bride & ne fut redevable de la vie qu'à la bonté & à la vitesse de son cheval. Il est vrai que le Maréchal D. Garcie Herrera, escalada à la faveur de la nuit & emporta d'assaut la Ville de Ximena sur les Maures, ce qui fut une espece de consolation & de dédommagement des pertes que l'on avoit faites dans les autres endroits. C'est ainsi que les bons & les mauvais succès se trouvoient partagez outre que le tems étoit peu commode pour des entreprises militaires ; les pluyes continuelles & le débordement des rivieres avoient rendu les chemins impratiquables. Il arriva même que dans la Navarre la riviere d'Arrragon ayant rompu ses digues & ses levées, s'étoit débordée avec tant de furie qu'elle avoit presque submergé la plus grande partie de la Ville de Sanguessa, avec une perte très-considerable des habitans & des gens de la Campagne.

Rodrigue de Perea battu par les Maures.

XX.

Le Roi de Castille avoit écrit à D. Diegue Gomez de Sandoval, Comte de Castro, & à D. Juan de Soto-mayor, Grand Maître d'Alcantara, de se rendre auprès de sa personne ; mais ils n'obéïrent pas, soit qu'ils appréhendassent le crédit & le pouvoir des ennemis qu'ils avoient à la Cour, soit que les reproches de leur propre conscience ne leur permissent pas de s'exposer à l'indignation du Roi en se livrant entre ses mains. Il est certain qu'ils avoient toujours suivi le parti des Infants d'Arragon & même depuis la Tréve ils étoient encore demeurez attachez aux interêts de ces Princes avec lesquels ils entretenoient des intelligences secretes.

Le Comte de Castro & le Grand-Maître d'Alcantara refusent de venir à la Cour.

Pendant que l'on continuoit les préparatifs pour la guerre de Grenade, la premiere femme de D. Alvar mourut, & quelque tems après il épousa en seconde nôces Jeanne, fille du Comte de Benaventé. La cérémonie des nôces s'en fit à Palence. Comme on se préparoit à faire de

D. Alvar après la mort de sa premiere femme, épouse la fille du Comte de Benaventé.

An de N.S. 1430. grandes réjoüissances pour célébrer le Mariage de D. Alvar, dont la faveur & la puissance augmentoient tous les jours, la joye & la fête furent interrompuës par la mort de Jeanne de Mendoze, Ayeule de l'accordée, & femme de D. Henriquez, Amirante de Castille. Le Roi & la Reine furent les parains de la nôce. Ce Prince étoit si entêté de son favori qui ne gardoit nulles mesures dans les graces qu'il lui accordoit en toutes rencontres. Toutes ces choses arriverent au commencement de l'année 1431.

An de N.S. 1431.

XXI. Mort du Pape Martin V.

Le Pape Martin V. qui s'étoit accommodé avec les Arragonnois, ou au moins qui affectoit de le paroître, mourut à Rome d'apoplexie le 20. du mois de Fevrier. Cette mort arriva le plus mal du monde pour le Roi d'Arragon, & dans le même tems que Sa Sainteté, soit par la haine qu'elle avoit conçuë contre les François, soit par une profonde dissimulation, avoit invité ce Prince à passer en Italie, pour tâcher de reconquerir le Royaume de Naples, & d'en chasser les François. Il y a cependant des Auteurs qui mettent le decès du Pape Martin à l'année suivante, ce qui me paroît assez étonnant dans un évenement si considerable, & dont la mémoire est encore recente.

Eugene IV. lui succede.

Le Cardinal Gabriel Condelmario, (1) Venitien de Naissance fut élû le 3. de Mars 1431. pour succeder au Pape Martin V. Il prit le nom d'Eugene IV. Le Cardinal Jourdain des Ursins contribua plus que personne à l'exaltation du Cardinal Condelmario au Souverain Pontificat; c'est pourquoi le nouveau Pape voulant marquer sa reconnoissance au Cardinal des Ursins, commença dès-lors à appuyer & à favoriser en toutes rencontres la famille illustre des Ursins déja très-puissante à Rome, & à persécuter les Colonnes ses ennemis.

Jeanne Reine de Naples ôte la Ville de Salerne à Antoine Colonne.

A l'exemple d'Eugene, Jeanne Reine de Naples, femme naturellement légere & inconstante, ôta à Antoine Colonne la Ville de Salerne qu'elle lui avoit donnée. Ce fut apparemment en consideration du nouveau Pape auquel elle avoit tant d'interêt de plaire qu'elle dépoüilla les Colonnes du present que son Prédécesseur Martin V. l'avoit engagée de

(1) *Gabriel Condelmario.* C'est Condelmario qui étoit un Noble Venitien qui avoit été Chanoine de Saint George in Alga, ensuite Evêque de Sienne. Il avoit assisté au Concile de Constance en qualité de Legat, & avoit été élevé au Cardinalat par le Pape Martin.

leur faire ; peut-être aussi que ce fut pour les punir de quelque mécontentement qu'elle en avoit reçu. Quoiqu'il en soit, il se forma en Italie & à Rome deux puissantes factions qui furent la source de bien des troubles.

An de N.S. 1431.

XXII. Le Roi de Castille va se mettre à la tête de son armée.

Le Roi de Castille résolu d'aller lui-même en personne à la guerre qu'il venoit de déclarer aux Maures, nomma D. Pedre Manrique pour gouverner la Castille en son absence avec l'autorité de Regent. Après avoir reglé les affaires, il alla de Medina del Campo à Tolede. Ce fut là que par dévotion il demeura toute la nuit armé & en prieres dans la grande Eglise, selon la coûtume ordinaire en ce tems-là parmi ceux qui se vouloient faire passer Chevaliers ; & c'est cette nuit que l'on appelloit *la nuit des armes & de la veille*. Le lendemain il fit benir tous les Drapeaux & tous les Etendars. Il y eut à cette cérémonie des réjoüissances extraordinaires, & ce Prince après avoir fait ses prieres, offert ses vœux à Dieu, à la Sainte Vierge, aux Saints Patrons de l'Espagne, & satisfait à sa dévotion particuliere, partit pour aller se mettre à la tête de son armée.

Tremblement de terre à Ciudad-Real.

Le Roi ayant voulu demeurer quelques jour à Ciudad-Real, situé à mi-chemin, pour se reposer ; il s'éleva le 24. Avril à deux heures après midi un si furieux tremblement de terre, que la plûpart des maisons de la Ville en furent ébranlées ; quelques-unes en partie renversées, quelques creneaux du Château & un grand pan de murailles furent renversez. Le Roi lui-même effrayé de ce tremblement, & craignant d'être enseveli sous les ruines des maisons, fut contraint de sortir en pleine campagne, & de demeurer sous des tentes. L'épouvante que causa cet accident fut extréme ; le peuple trembla principalement sur le danger que le Roi avoit courut ; mais le dommage fut peu considerable, & personne n'y périt.

Qui se fait sentir en plusieurs endroits de l'Espagne.

Le désordre & le ravage que ce tremblement causa dans l'Arragon, la Catalogne, & le Roussillon, où il s'étoit fait sentir en même tems, furent incomparablement plus grands, des Villes entierement furent ruinées, & plusieurs autres fort endommagées. Il arriva encore quelque tems après à Grenade & dans le camp des Castillans qui étoient aux environs de cette Place un nouveau tremblement de terre lorsque les Maures & les Chrétiens étoient sur le point d'en venir aux

An de N. S. 1431.

mains. Les deux armées prirent cet accident pour un funeste presage. La consternation fut extraordinaire dans toute l'Espagne; chacun regardoit ces prodiges, comme des avants-coureurs de quelque désastre. Car le peuple superstitieux & timide, s'allarme des évenemens dont il ne peut pénétrer les causes.

Mort de la Reine Yolante.

Environs ce même tems, la Reine Yolante mourut à Barcelonne dans un âge extrêmement avancé. Elle avoit été mariée avec D. Juan I. Roi d'Arragon, & elle étoit Ayeule maternelle de Loüis Duc d'Anjou, avec lequel les Arragonnois étoient en guerre pour le Royaume de Naples.

XXIII. Les Castillans ravagent les plaines de Grenade.

Le Roi de Castille arriva à Cordoüe dans le mois de Maï, d'où il envoya D. Alvar de Lune, avec un gros détachement qui ravagea tout le territoire d'Illora, désola, les belles Plaines de Grenade, qui ne sont pas moins fertiles qu'agréables par leur fraîcheur, mit le feu à toutes les maisons de Campagne, ruina les jardins, les bois, & les vergers à la vûë même des habitans, qui de dessus leurs murailles étoient témoins de cet affreux spectacle. Les Chrétiens n'épargnerent pas la riche maison du Roi Maure qui fut réduite en cendres; mais ni tout ces dégats, ni les cartels de défi que leur envoya D. Alvar pour les engager au combat, ne furent pas capables de faire sortir ces Infideles. On ignore quelles furent les causes de cette inaction; il est à croire que la Ville étant étrangement allarmée, & les habitans divisez, l'on n'osa risquer une bataille, dans l'apprehension d'un plus grand mal.

Diversité des sentimens sur la guerre des Maures.

Le Roi cependant délibéroit à Cordoüe sur la maniere dont on devoit soûtenir la guerre, & sur les opérations de la campagne suivante. Les sentimens étoient partagez, comme il arrive ordinairement; les uns disoient que l'on devoit se contenter de ruiner le plat pays, sans s'amuser à former le Siége d'aucune Place, ce qui feroit perdre bien du tems; les autres au contraire étoient d'avis qu'on s'attachât à quelque Place importante, dont la prise pût dédommager le Roi des frais de la guerre, & donner plus de réputation à ses armes.

Les Chrétiens s'approchent de Grenade.

Ce dernier sentiment qui paroissoit le plus honorable, & pour lequel les Officiers les plus sages & les plus expérimentez s'étoient déclarez prévalut, ainsi on prit la résolution de

s'approcher

s'approcher encore de plus près de Grenade, pour engager les Maures à une action generale. Un certain Renegat nommé Gilaire, qui avoit été dans son bas âge enlevé par les Maures & qu'ils avoient obligé malgré lui d'abjurer sa foi, étoit venu au camp de Cordoüe se ranger auprès des Chrétiens, pour lesquels il avoit toujours conservé dans le cœur une inclination secrette. Ce Renegat parfaitement instruit de la division qui régnoit entre les Maures de Grenade, assura les Castillans qu'aussi-tôt qu'ils se presenteroient devant la Ville, Joseph Benalmao, petit-fils du feu Roi Mahomet *le Roux*, mort à Seville, viendroit les joindre avec un corps de troupes qu'il avoit engagées dans son parti. Dès que l'on eût pris cette résolution, la Reine qui avoit voulu accompagner le Roi son époux jusqu'à Cordoüe, en partit pour retourner à Carmone, & l'armée Espagnole poursuivit sa marche.

An de N.S. 1431.

XXIV.
Le Roi de Castille assemble son Armée.

Le Roi arriva le mois d'Octobre aux environs d'Alvandin où étoit le rendez-vous general de son armée. Il y resta quelques jours pour donner le loisir à toutes les troupes de le joindre. Après la jonction l'armée se trouva de quatre-vingt mille hommes, parmi lesquels on comptoit grand nombre de personnes également illustres par leur experience, leur valeur & la grandeur de leur naissance. Le Roi donna le soin à l'Adelantade à D. Diegue de Ribera, & à D. Juan de Guzman, de marquer les camps tandis que l'armée seroit en marche, quoique suivant les anciennes loix de la guerre observées de tout tems en Espagne, cette fonction appartînt aux Marêchaux de Castille. L'armée Chrétienne s'avança en bon ordre, & le second jour elle arriva sur les frontieres des Maures; pendant la route elle marcha sur plusieurs colonnes & en ordonnance de bataille, comme si elle avoit eu les ennemis en presence. D. Alvar commandoit l'avant-garde, dans laquelle il y avoit deux mille hommes d'armes; le Roi étoit dans le corps de bataille où se trouvoit la fleur de la Noblesse, l'élite de l'armée, & la plûpart des Grands. Enfin l'arriere-garde étoit composée des Courtisans, des principaux Officiers de la Maison du Roi, & d'un grand nombre d'Ecclesiastiques, parmi lesquels étoit D. Juan de Cereçuela Evêque d'Osme, & D. Guttiere de Tolede Evêque de Palence, sur les flancs marchoient des

Ordres & marche de l'armée Chrétienne.

An de N. S. 1431.

deux côtez, D. Henri Comte de Niebla, D. Pedre Fernandez de Velaſco, D. Diégue Lopez de Zugniga, le Comte de Benaventé, & l'Evêque de Jaen, avec un autre corps conſidérable de Troupes. Les deux Meſtres de Camp à la tête de toute l'armée avec quinze cens Chevaux-Légers, commencerent l'attaque, & engagerent la bataille qui ſe donna le 20. de Juin : Voici comment l'affaire ſe paſſa.

Commencement de la bataille.

Les Maures ſortirent donc de Grenade en jettant de grands cris ſuivant la coûtume de ces Barbares, il y avoit entre les deux armées une eſpece de colline dont la deſcente étoit fort roide. Les Caſtillans eurent la précaution de s'en rendre maîtres. Ce fut-là que le combat commença. L'armée des Infideles étoit plus nombreuſe que celle des Chrétiens. Comme ils avoient Grenade derriere eux, on leur envoyoit à tous momens des troupes fraîches pour remplacer les morts & les bleſſez. Les Eſpagnols en faiſoient de même, en faiſant avancer de nouveaux bataillons & de nouveaux eſcadrons, ſelon le beſoin. D. Pedre de Velaſco s'avança avec le corps qu'il commandoit. Comme ſes troupes étoit fraîches, & qu'elle n'avoit point encore combattu, les Maures ne purent ſoûtenir leur choc ; on ne put neanmoins les enfoncer, ils ſe batirent en retraite, mais toujours en bon ordre & ſans confuſion, & ils rentrerent dans la Ville, ſans que ni les uns ni les autres puſſent ſe glorifier de la victoire.

Le Roi fait fortifier ſon Camp.

Dès que les Maures furent rentrez dans Grenade, le Roi de Caſtille vint camper avec ſon armée au pied de la montagne d'Elvire, ſon premier ſoin fut de faire en diligence fortifier ſon Camp par de bons retranchemens, des lignes très-profondes, avec des eſpeces de tours & de redoutes d'eſpace en eſpace, pour y loger des troupes ſuivant la coûtume de ce tems-là. L'armée Infidele étoit compoſée de cinq mille chevaux, & d'environ deux cens mille hommes d'infanterie. Comme Grenade étoit trop petite pour contenir une armée ſi prodigieuſe, il n'y en eut qu'une partie de logée dans la Ville, & le reſte campa ſous des tentes, dans une belle & grande pleine qui étoit aux pieds des murailles.

Les Maures ſe diſpoſent à recommencer le combat.

Le Dimanche ſuivant les Maures ſe diſpoſerent au combat. D'un autre côté, le Grand-Maître de Calatrava, avec un grand nombre de Pionniers ſe mit en devoir de faire applanir les chemins qui étoient rompus & embarraſſez par

des rideaux, des fossez, & des chemins creux ; ce qui empêchoit la cavalerie de marcher en bataille à l'ennemi. Les Maures qui s'apperçurent du dessein de leurs ennemis vinrent tout à coup fondre avec impetuosité sur le Grand-Maître & sur les Travailleurs qu'il soûtenoit ; l'attaque fut chaude & vigoureuse; & les nôtres n'auroient jamais pû long-tems la soûtenir, si D. Henri Comte de Niebla, & D. Diegue de Zugniga qui étoient les plus proches, s'étant apperçus du danger, ne fussent venus à son secours. Le Combat s'échauffoit déja, & comme il étoit midi, & que ce jour-là il faisoit extraordinairement chaud. Le Roi qui n'avoit pas résolu de combattre ce jour-là, chagrin de ce que ses gens par leur témérité avoient engagé la bataille, commanda à D. Alvar de Lune de s'avancer, & de donner ordre de sa part aux soldats de se retirer ; mais le Combat étoit trop engagé. D'ailleurs les Maures étoient si répandus de toutes parts, qu'il étoit absolument impossible aux Chrétiens d'executer avec honneur les ordres de Sa Majesté, à moins que de tourner le dos à l'ennemi, & d'abandonner par une fuite honteuse la Victoire aux Infideles.

An de N.S. 1431.

Il s'engage.

Le Roi informé de l'état où se trouvoient les choses, & ne pouvant plus dégager ses troupes, prit sur le champ son parti, rangea son armée en bataille, & sans s'arrêter à faire une longue harangue ; il se contenta pour les animer au combat, de leur parler en peu de mots. « Ces gens, dit-il, que vous « voyez devant vous, compagnons, sont vos anciens Tribu- « taires, obligez par des Traitez solemnels à subir la loi que « vous avez voulu leur imposer, ce sont les mêmes Officiers & « les mêmes soldats qui n'ont jamais pû soûtenir l'effort de vo- « tre bras, & que vous avez vûs cent fois plier devant vous. « Leur Roi n'a jamais osé sortir de ses murailles, & ce Prince « lâche & timide, n'a jamais voulu risquer sa Personne, en « combattant à la tête de son armée; il craint tout, & il sent « bien qu'il ne sçauroit compter sur l'affection & la fidelité des « peuples, dont la plus grande partie, ou a embrassé ouver- « tement les interêts de Benalmao, ou entretient avec lui « des intelligences secretes, disposée à se déclarer en sa fa- « veur. Vous voyez celui-ci parmi vous ; il a imploré notre « protection & s'est venu ranger dans notre Camp. Attaquez- « donc avec vigueur ces foibles & lâches ennemis, & la plû- «

Harangue du Roi à ses troupes.

An de N.S. 1431.

„ part ſans armes ; leur multitude ſeroit-elle capable de „ vous effrayer ; elle ne peut ſervir qu'à les embarraſſer „ dans le combat, & qu'à vous frayer un chemin plus „ facile à la victoire : Oſeriez-vous déſormais retourner „ dans vos maiſons à la vûë de vos Compatriotes & de „ vos amis, ſans avoir remporté une glorieuſe Victoi- „ re ; c'eſt en leur paſſant ſur le ventre que vous de- „ vez vous frayer un nouveau chemin pour retourner dans „ votre Patrie ; ceux qui ſe ſont rendus redoutables aux Ar- „ ragonnois, aux Navarrois, & aux François, pourroient- „ ils craindre une troupe de Barbares raſſemblez à la hâte, „ ſans ordre, ſans diſcipline, mal aguerris, & qui comptent „ moins ſur leur valeur que ſur leur nombre. Que le Ciel „ ne permette pas que vous preniez des ſentimens ſi peu di- „ gnes de vous. Ce jour va vous couvrir de Lauriers, „ vous combler de gloire, vous dédommager de toutes vos „ peines, & mettre le dernier ſceau à toutes les Victoires que „ vous avez juſqu'ici glorieuſement remportées ; ou bien ce „ que je rougis de dire, nous couvrira d'un opprobre „ éternel.

Le combat s'acharne.

Après ce petit diſcours, le Roi fait auſſi-tôt ſonner la charge, les Chrétiens viennent fondre ſur les Maures, qui ſoutiennent quelque tems ce premier choc avec une valeur qui ne laiſſa pas d'étonner. Il s'éleve de part & d'autre un cri dont toutes les Campagnes retentiſſent ; chacun ſe ranime & rappelle ſon courage ; les eſcadrons ſont longtems mêlez ſans qu'on puiſſe conoître de quel côté eſt l'avantage. Jamais peut-être on ne vit plus d'acharnement ; le combat eſt ſanglant, douteux, opiniâtre ; les uns plient & ſe rallient au même tems ; les autres pourſuivent, pouſſent avec vigueur, & un moment après ſont obligez de reculer à leur tour ; on perd & l'on gagne du terrain, tout eſt mêlé, hommes, chevaux, armes ; les eſcadrons s'éclairciſſent & ſe trouvent auſſi-tôt remplacez ; à peine ſe reconnoît-on ; on n'eſt plus en état ni de raiſonner, ni de déliberer. Le ſoldat furieux, ne connoît plus la voix & les ordres de ſon Officier ; le Roi lui-meme s'avance dans les premiers rangs pour être le témoin de la valeur de ſes gens, & pour les animer tous à bien faire leur devoir ; la ſeule preſence de Sa Majeſté, rétablit l'ordre parmi ſes troupes & elles recommencent le combat.

Les Maures étonnez, ne pouvant plus soûtenir ce nouvel effort; ils reculent, on les enfonce, ils lâchent pied & prennent la fuite, une partie se sauve avec précipitation dans la Ville; les autres se retirent par des sentiers détournez dans les montagnes voisines, & ne se croyent en sûreté que dans ces lieux inaccessibles; la nuit seule mit fin au carnage & sépara les Combattans. On n'a pû sçavoir au juste le nombre des Infideles qui furent tuez dans cette action, on dit cependant qu'il ne passa pas dix mille.

An de N.S 1431.

Les Maures sont battus.

D. Juan de Cerecuela pendant le combat se rendit maître du camp des Infideles qui étoit bordé de vignes, & d'oliviers. Tout le Clergé qui avoit suivi l'armée & qui étoit demeuré dans le camp, sortit avec la Croix & tous les autres Ornemens Ecclesiastiques pour aller recevoir le Roi, qui après le combat, tout couvert encore de sang & de poussiere, revenoit dans son camp; on rendit à Dieu de solemnelles actions de graces pour une victoire si importante.

On se rend maître du camp des Maures.

L'armée Chrétienne demeura après l'action dix jours dans son même camp, sans que les Maures osassent les revenir attaquer, ni sortir même hors de leurs murailles. Cependant ils ne firent aucunes propositions de paix; soit qu'ils esperassent de réparer leurs pertes, soit qu'ils crussent que le vainqueur seroit inéxorable, soit que frappez des tristes extrémitez où leur domination se trouvoit réduite, ils ne fussent occupez que de leurs disgraces. L'armée Chrétienne ruina toute la Campagne, sans que personne osât seulement paroître pour se mettre en devoir de s'y opposer.

L'armée Chrétienne pille la Campagne.

Après cette glorieuse expedition le Roi de Castille reprit la route de ses Etats avec son armée, il donna le Commandement de la Frontiere au Grand-Maître de Calatrava, à l'Adelantade D. Diegue de Ribera, & au Maure Joseph Benalmao, avec la qualité & le nom de Roi; afin qu'il se menageât les occasions de se rendre maître du Royaume de Grenade, par le secours de ses amis & de sa faction puissante qu'il y avoit. Tel fut le glorieux succès de cette fameuse Bataille, que l'on appelle communément *la Bataille des Figuiers*; parce qu'elle se donna dans une Plaine rempli de ces arbres. Les Chrétiens perdirent trés-peu de monde, soit dans le Combat soit dans tout le cours de la guerre. Et parmi les morts il ne se trouva aucun Officier de marque, en quoi l'avantage plus signalé, fut & la joye des peuples plus complette.

Le Roi retourne en Castille.

An de N. S. 1431. XXV. Pereira, Connétable de Portugal se retire de la Cour.

D. Nugno Alvarez de Pereira, Connetable de Portugal, Comte de Barcelos & d'Oren, avoit quitté depuis plusieurs années non-seulement le service, mais encore le ministere & le maniement des affaires, pour se retirer avec la permission du Roi dans le Monastere des Carmes, qu'il avoit fait magnifiquement bâtir à Lisbone à ses propres dépens, & qu'il avoit très-richement fondé du butin & des dépoüilles remportées dans les guerres où il avoit commandé. Il connoissoit la fragilité des choses humaines, & il craignoit les revers de la fortune; le desir sur tout d'expier ses pechez, & de penser tranquillement à son salut, fut le motif de sa retraite & du genereux détachement qui le porta à consacrer ses biens au soulagement des pauvres, à la décoration des Autels, & à la construction de plusieurs Eglises magnifiques, dont on en voit encore quelques-unes à Lisbone; celle qu'il fit bâtir en l'honneur de Saint George à Aljubarrota, & une autre qu'il dédia à la Sainte Vierge dans la Ville de Villaviciosa; furent des monumens éternels de sa piété, & autant de trophées, qui attesteront ses glorieux exploits contre les Maures.

Sa mort. Sa fille unique épouse le Duc de Bragance.

Le Connetable Pereira s'occupoit tout entier dans ces bonnes œuvres, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut à l'âge de 71. ans, & 46. ans après qu'il eut été revêtu de la charge de Connetable, son nom, & le souvenir de ses vertus dureront éternellement. Son corps fut honorablement inhumé dans le même Monastere où il s'étoit retiré. Le Roi voulut honorer de sa presence les Obseques de ce grand homme, qui furent faites avec beaucoup d'appareil, & avec le concours de tous les Ordres du Royaume, mais plus encore par l'affluence extraordinaire des pauvres qui le pleurerent comme leur pere. Le Roi crut devoir donner cette marque de reconnoissance au merite, & aux services importans qu'il avoit reçus du Connétable, auquel il étoit redevable de sa Couronne. Il n'avoit eu qu'une fille nommée Beatrix, qui fut mariée à Alphonse, Duc de Bragance, fils naturel du Roi, & avant sa mort, il avoit partagé tous ses grands biens & les Terres qu'il possedoit entre les petits-enfans nez de ce mariage.

XXVI. Le Roi de Portugal envoye une Ambassade en

La mort du Connétable fut un avertissement pour le Roi de Portugal, qui étoit à peu près de même âge; il ne songea plus qu'à mettre ordre aux affaires de son Royaume:

pour cet effet, il résolut d'envoyer une Ambassade en Castille, afin de négocier un accommodement entre les deux Couronnes, & de laisser son Royaume en paix.

An de N. S. 1432.

Castille pour ménager la paix.

Le Roi de Castille après la fameuse Bataille *des Figuiers*, étoit parti un peu trop brusquement du Royaume de Grenade pour s'en retourner dans ses Etats. Quelques-uns n'approuvent pas un départ si précipité; on étoit persuadé que dans la consternation generale ou se trouvoient les Maures; ce Prince laissoit échapper la plus favorable occasion qu'il pût jamais esperer d'exterminer les Infideles dans toute l'Espagne, & d'ajoûter le Royaume de Grenade à ses autres Etats; on en rejettoit la faute sur D. Alvar, & l'on disoit même assez publiquement, qu'il avoit été corrompu & gagné par une grosse somme d'argent que les Maures lui avoient envoyée, avec un present de figues. On ajoûta aisément foi à ces bruits que l'on prenoit soin de répandre de tous côtez; parce que rien ne se faisoit à la Cour sans la participation du favori; outre que le peuple naturellement malin a toujours plus de penchant à croire le mal que le bien.

On accuse Don Alvar d'avoir empêché le Roi de Castille de profiter de sa victoire.

Le Roi arriva à Cordoüe le 20. de Juillet avec son armée; de-là il prit la route de Tolede, pour y accomplir ses vœux, & pour y faire rendre de publiques & solemnelles actions de graces en reconnoissance de la victoire signalée qu'il venoit de remporter sur les Infideles. Après avoir resté quelques jours à Tolede, il se rendit en diligence à Medina del Campo, pour se trouver à l'assemblée des Etats Generaux qu'il y avoit convoqué. Il ne s'y passa rien de considerable, sinon que la Tréve avec le Portugal fut changée en une paix stable entre les deux Couronnes; les articles furent également honorables & avantageux aux deux Nations. Elle fut publiée le même jour, c'est-à-dire, le 30. d'Octobre, dans les Royaumes de Castille & de Portugal. Le Roi de Castille envoya le Docteur D. Diego Franco, en qualité d'Ambassadeur en Portugal pour affermir cette paix, & pour rendre l'union encore plus étroite entre les deux Royaumes.

Paix concluë à Medina del Campo, entre la Castille & le Portugal.

XXVII.

On arrêta en même tems le Comte de Castro, qui fut condamné comme criminel de leze-Majesté. On confisqua & l'on réünit au Domaine toutes les Villes que possedoit le Grand-Maître d'Alcantara, dans lesquelles le Roi mit garnison. On arrêta encore D. Pedre Fernandez de Velasco, Comte de

On arrête le Comte de Castro & plusieurs autres Grands Seigneurs.

An du N.S. 1431. Haro; D. Ferdinand Alvarez de Tolede, & D. Guttiere de Tolede son Oncle, Evêque de Palence; que l'on accusoit sur des soupçons assez légers d'avoir des liaisons secrettes avec les Infants d'Arragon, de susciter des broüilleries dans l'Etat, & d'avoir formé le dessein d'attenter à la vie de D. Alvar. La mort du Comte de Castro, & la prison de ces Seigneurs ne servirent qu'à révolter encore davantage les esprits, qui n'étoient déja que trop disposez à prendre feu. Les Grands comprirent aisément qu'ils n'étoient pas en sûreté: Et dans l'apprehension que D. Alvar après s'être lessayé sur ceux-ci, n'entreprît d'achever son ouvrage sur eux-mêmes, en leur suscitant quelque mauvaise affaire pour les perdre, ils crurent n'avoir plus d'autre parti à prendre que de recourir aux armes pour se mettre à couvert de la puissance tyrannique, du favori. D. Inigo Lopez de Mendoze prit la résolution à tout évenement de faire bien fortifier sa Ville de Hita, d'en remplir les Magazins, & d'y entretenir une bonne Garnison capable de la défendre,

XXVIII. Les Chrétiens enlevent plusieurs Places sur les Maures

On proposa dans les Etats de Medina del Campo, de lever des subsides extraordinaires pour fournir aux frais de la guerre qu'on avoit résolu de recommencer contre les Maures, dont le succès paroissoit devoir être heureux, sur tout depuis que l'Adelantade & le Grand-Maître de Calatrava avoient enlevé à ces Infideles les Villes de Ronda, de Cambil, d'Illora, d'Archidona, de Seteni, & plusieurs autres Places de moindre importance. Ils avoient aussi depuis quelque tems emporté d'assaut Loxa, une des plus fortes Places du Royaume de Grenade; mais comme ils n'avoient pû se rendre maître de la Citadelle, où toute la Garnison de la Ville s'étoit retiré, & où elle se retranchoit dans la résolution de faire une vigoureuse resistance; nos Troupes en formerent le Siége. Les Maures de Grenade qui connoissoient l'importance de cette Place, envoyerent Joseph Abencerrage avec un corps considerable de Troupes pour dégager la Citadelle, & soutenir les Assiégez; mais le secours ayant été taillé en pieces par nos gens qui vinrent s'opposer à son passage, & Joseph qui commandoit les Maures, ayant luiméme été tué dans l'action Loxa fut aussi-tôt obligée de se rendre.

Mahomet aban-

La fidelité de l'Abencerrage & son attachement inviolable au

au parti de Mahomet fut la cause de son malheur. Jamais ni la haine que la plûpart de ses Compatriotes avoient conçuë contre le Gouvernement present, ni le penchant qu'ils faisoient paroître pour Benalmao, sur la tête duquel ils vouloient transporter la Couronne de Grenade, ne purent obliger Joseph à manquer à son devoir, ni le détacher des interêts de son Maître. Cependant Mahomet *le Gaucher*, se voyant plus foible que son Concurrent, dont la faction devenoit de jour en jour plus puissante par les intrigues secretes des Chrétiens; fut obligé de sortir de Grenade, ou le Parti de son Adversaire prévaloit, & résolut de se retirer à Malaga, pour y attendre des conjonctures plus favorables.

An de N. S 1431. donne Grenade, & se retire à Malaga.

Dès que Mahomet eut quitté Grenade, Benalmao son Competiteur y fut reçû le premier jour de l'an 1432. & de l'Hegyre 835. avec des applaudissemens & des acclamations extraordinaires. Dans ce même mois, l'Infante Leonore, épouse de D. Edoüard Infant de Portugal, accoucha d'un fils, qui fut nommé Alphonse, si connu depuis, & dans la suite devenu si fameux par les disgraces qu'il éprouva.

Benalmao est reçu dans Grenade. An de N.S. 1432.

A peine Benalmao eut-il fait son entrée à Grenade, que tous les habitans s'empresserent à l'envi, de donner à leur nouveau Roi des marques de leur fidelité & de leur zele: chacun ne pensa qu'à venir lui offrir ses services; la plûpart le faisoient de bonne foi & par l'affection sincere qu'ils avoient pour lui; les autres croyoient devoir s'accommoder au tems: mais ceux-ci, pour ne point paroître suspects, s'efforçoient de marquer encore plus de joye sur leur visage. Le nouveau Roi de Grenade envoya donner des assurances, avec serment au Roi de Castille, qu'il lui seroit éternellement dévoüé, qu'il entretiendroit toute sa vie une intelligence parfaite avec lui, & qu'il lui payeroit tous les ans exactement le tribut dont l'on étoit convenu, & qui fut de nouveau reglé par un Traité public, signé des deux Rois.

Traité signé entre lui & la Castille.

Les choses étoient en cet état, quand la fortune, ou plûtôt une puissance superieure, rompit les nœuds de la paix qui unissoit les deux Nations, par la mort de Benalmao. Ce Prince qui étoit fort âgé, déceda le 24. de Juin, dans le mois que les Maures appellent Javel; & le sixiéme de son regne. Aussitôt Mahomet *le Gaucher*, qui se tenoit à Malaga, ayant presque perdu toute esperance de remonter jamais sur le Trône

Mort de Benalmao, & retour de Mahomet à Grenade.

An de N S. 1432. fut rappellé après la mort de son Rival par ses anciens sujets, avec autant d'empressement & de zele qu'ils en avoient fait paroître pour le chasser de sa Capitale, tant il est vrai qu'il faut souvent peu de chose & peu de tems pour changer les affaires & les cœurs. Ceux qui le haïssoient le plus quand il portoit la Couronne, eurent compassion de son malheur lorsqu'ils le virent détrôné. Dés que Mahomet fut rentré dans ses Etats, il choisit un Grand Seigneur Maure, nommé Andilbar pour son premier Ministre, & pour commander dans Grenade à la place de Joseph Abencerrage. Le Roi de Castille voulut bien lui accorder une courte Tréve sur la demande qu'il lui en fit.

XXIX. Les Infants d'Arragon font des courses dans la Castille.

Les Infants d'Arragon étoient toujours en armes sur les Frontieres de Portugal. Comme le Trésor étoit vuide, & les finances dérangées par les dépenses excessives que le Roi de Castille avoit été obligé de faire depuis son avenement à la Couronne; il ne pouvoit soûtenir deux guerres en même tems. Aussi fut-ce la principale raison qui l'obligea d'accorder aux Maures la Tréve qu'ils lui avoient demandée. Il est vrai qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir quelque égard aux prieres & aux sollicitations du Roi de Tunis, qui avoit envoyé un Ambassadeur en Castille, pour ménager un Traité entre cette Cour & le nouveau Roi de Grenade, son ami & son allié.

Le Grand Maître d'Alcantara est dans les interêts des Infants.

Le Grand Maître d'Alcantara, étoit toujours dans les interêts des Infants d'Arragon. Le Roi qui auroit bien voulu l'en détacher, donna ordre à D. Alvar d'Isorna, Evêque de Cuença de l'aller trouver; comme l'un & l'autre étoient parens & amis, Sa Majesté crut que ce Prelat habile & sage, pourroit peut-être le faire rentrer dans son devoir, & l'empêcher de courir à sa perte; mais les soins & la négociation de l'Evêque furent inutiles; & quelque offre qu'il put faire au Grand Maître, il ne put jamais lui faire entendre raison.

Il livre la Ville d'Alcantara à l'Infant D. Pedre.

Cependant quelque tems aprés la Cour ayant appris que le Grand Maître paroissoit dans des dispositions plus favorables, on lui dépêcha le Docteur Franco, pour lui faire des propositions encore plus avantageuses, afin d'achever de le gagner: Mais cet homme étoit le plus inconstant, & le plus inquiet qui fut jamais. C'étoit assez qu'un parti fût raisonnable pour lui en inspirer de l'éloignement; & il semble qu'il ne prenoit plaisir qu'à se déclarer pour ce qui choquoit la rai-

ſon. A l'arrivée du Docteur, comme s'il ſe fut livré à un eſprit de vertige, & qu'il eut perdu le jugement, il remit entre les mains de l'Infant D. Pedre d'Arragon, le Château d'Alcantara, & par une noire perfidie, il livra le Docteur Franco à l'Infant D. Henri; trahiſon inoüie par laquelle il voulut lui-même ſe fermer toutes les portes pour rentrer en grace avec ſon Souverain. Les peuples dès-lors commencerent à regarder le Grand Maître avec exécration, comme un traître, un fourbe, & un perfide; qui avoit violé le droit des gens, en maltraitant celui qui n'étoit venu le trouver que ſur la foi publique, & uniquement pour le préſerver du malheur où il alloit ſe jetter.

Guttiere de Sotomayor ſe rend maître de la perſonne de Don Pedre d'Arragon.

Le Roi outré de la perfidie du Grand Maître, donna ordre ſur le champ à l'Amirante D. Federic, & à l'Adelantade D. Pedre Manrique, de ſe mettre inceſſamment à la tête de toutes les troupes qu'ils pourroient raſſembler, de marcher contre les Infants d'Arragon, & de mettre le Siege devant Albuquerque. D. Guttiere de Sotomayor, Grand Commandeur d'Alcantara, ſurprit la nuit du premier Juillet l'Infant D. Pedre d'Arragon dans ſon lit & l'arrêta; on ne ſçait pas ſi Guttiere agit en cela de concert avec le Grand Maître ſon Oncle, ou bien plûtôt, ſi le Neveu n'eut point en vûë de gagner les bonnes graces du Roi par un ſervice ſi important, & de marquer à Sa Majeſté, qu'il n'avoit nulle part dans la trahiſon du Grand Maître ſon Oncle, & qu'il déteſtoit ſon attachement au parti des Infants.

Le Grand Maître d'Alcantara dépoſé, & ſon Neveu mis à ſa place.

Guttiere eut la place de ſon Oncle, pour récompenſe de la priſe de l'Infant D. Pedre; car les Commandeurs d'Alcantara étant aſſemblez en Chapitre, à la ſollicitation du Roi, on y accuſa D. Juan de Sotomayor, de pluſieurs crimes, pour leſquels il fut dégradé & dépoüillé de la dignité de Grand Maître. Auſſi-tôt D. Guttiere, ſon Neveu fut choiſi d'un conſentement unanime pour remplir ſa place. La fin de tous les hommes eſt aſſez ordinairement ſemblable à la vie qu'ils ont menée, & tôt ou tard on reçoit ou la récompenſe de ſes vertus, ou la punition de ſes crimes.

Le Roi remet en liberté ceux qu'il avoit fait arrêter.

Les Seigneurs de Caſtille que le Roi avoit fait arrêter, furent remis en liberté, ſoit que l'on ne put trouver de preuves pour les convaincre ſur les chefs dont on les accuſoit, ſoit que les Princes ſe croyent quelque fois obligez de diſſi-

An de N. S. 1452. muler, sur tout quand le nombre des complices est grand & que les crimes sont de nature à ne pouvoir être produits au grand jour.

XXV. Le Roi d'Arragon passe à Naples.

Le départ de D. Alphonse, Roi d'Arragon quand il quitta l'Italie pour retourner en Espagne, comme nous l'avons déja raconté, apporta un grand changement dans les affaires du Royaume de Naples, & encore plus dans les esprits. Ses ennemis étoient maîtres de la plus grande partie du Royaume; presque toute la Noblesse & la plûpart des Seigneurs s'étoient déclarez pour la Maison d'Anjou; il n'en étoit resté que très-peu qui conservassent quelque attachement au Roi d'Arragon; encore étoient-ils obligez de cacher leurs sentimens. Ce qui est étonnant, c'est que ce Prince dont toutes les forces réünies, étoient à peine capables de soûtenir la guerre, se vit obligé par son imprudence de les partager entre les ennemis du dehors & ceux du dedans, qui demandoient tous son attention.

Les Fregoses chassez de Gennes, implorent le secours du Roi d'Arragon.

Les Fregoses, une des plus illustres & des plus puissantes Familles de Gennes, en ayant été chassez par les intrigues de Philippe, Duc de Milan, & la faction de leurs ennemis, eurent recours aux Puissances étrangeres, & leur demanderent avec instance du secours, pour reprendre dans leur Patrie l'autorité dont on les avoit dépoüillez. Ils s'adresserent d'abord à l'Infant D. Pedre d'Arragon qui étoit alors à Naples, où il avoit bien de la peine à soûtenir le parti du Roi d'Arragon son Frere. Neanmoins ce Prince courut avec sa Flotte au secours des Fregoses, soit par l'esperance dont ceux-ci se flatterent de se rendre maître de Gennes, soit qu'il eut dessein de se venger des affronts qu'il avoit reçus du Duc de Milan, dans la derniere guerre.

Ils enlevent au Duc de Milan plusieurs Places sur les côtes de Gennes.

Cette expedition eut d'abord un succès assez heureux; car l'Infant ayant joint ses forces à celles des Fregoses & des Fiesques, enleva au Duc de Milan, un grand nombre de Places sur la riviere de Gennes. L'allarme se mit aussi-tôt dans toute la Province; les peuples animez par le progrès des Fregoses & des Arragonnois, se joignirent à eux, dans l'esperance de pouvoir secoüer le joug du Duc de Milan.

Le Duc de Milan veut s'accommoder avec le Roi d'Arragon.

Le Duc de Milan se trouva fort intrigué des avantages que venoient de remporter ses ennemis, & prévoyant bien que s'il perdoit Gennes, il étoit en danger de perdre le

reste de ses Etats, il prit la résolution de faire au plûtôt la la paix avec les Arragonnois. Il envoya des Ambassadeurs en Espagne, qui eurent ordre de promettre au Roi d'Arragon, sans la participation des Genois; que s'il vouloit les abandonner, il lui remettroit entre les mains la Ville de Boniface, Capitale de l'Isle de Corse, sur laquelle il y avoit très longtems que les Arragonnois étoient en different avec la République de Gennes.

An de N. S. 1432.

Paix entre le Roi d'Arragon & le Duc de Milan.

Le Roi d'Arragon ayant crû devoir écouter les propositions avantageuses que lui faisoient les Ambassadeurs du Duc de Milan, envoya de son côté des Ambassadeurs en Italie, avec de pleins pouvoirs de conclure la paix avec le Duc. Neanmoins celui-ci n'ayant pû remettre entre les mains du Roi d'Arragon la Ville de Boniface, parce que la République de Gennes, instruite de cette négociation secrete s'y opposa, cependant pour faire paroître qu'elle n'étoit point éloignée de la paix, elle accorda aux Arragonnois les Villes & les Châteaux de Portovenere & de Lericé. Dès que cette résolution fut prise, l'Infant D. Pedre, que l'on avoit fait revenir de Sicile où il étoit déja retourné, mit de bonnes Garnisons dans ces deux fortes Places, & laissant six Galeres à la solde du Duc de Milan, pour garder ses côtes, il s'en retourna une seconde fois avec le reste de sa Flote.

L'Infant D. Pedre d'Arragon retourne en Espagne.

En s'en retournant, il côtoya l'Afrique, & fit une descente dans l'Isle de Ceruna aujourd'hui Charcana qu'il s'accagea; & comme les habitans de cette Isle sont robustes & vigoureux, il se servit des esclaves qu'il y avoit fait, pour remplacer les Galeriens, qui lui manquoient & rendre sa Chiourme complete. Après cette expedition, il arriva en Sicile, fit un tour à Naples, & ayant reglé les affaires de ces deux Royaumes, autant que les conjonctures presentes le pouvoient permettre; il fit voile pour retourner en Espagne, comme nous l'avons déja rapporté, & marcha au secours de ses Freres qui étoient en guerre avec la Castille.

XXXI.
Mauvais état des Arragonnois à Naples.

Si l'arrivée de l'Infant D. Pedre en Espagne fut d'un côté avantageuse au Roi d'Arragon son Frere, dans les démêlez qu'il avoit avec la Castille; son départ d'Italie lui fut encore plus préjudiciable; car les Arragonnois perdirent par-là presque toute esperance de remettre jamais le pied dans le Royaume de Naples; la faction d'Anjou devint beaucoup

An de N. S. 1432.

plus puissante. La plûpart de ceux qui conservoient encore quelque reste d'inclination pour les Arragonnois, se voyant abandonnez, se joignirent aux Angevins qui sçurent bien profiter de l'absence de leurs ennemis. Une seule chose étoit capable de réveiller l'esperance des Arragonnois, ils attendoient quelque révolution subite du génie impétueux des François, plus propres à faire des conquêtes, qu'à les conserver; semblables en cela à quelques Grands Princes, qui ordinairement n'ont pas le secret de maintenir la tranquillité parmi leurs sujets, tandis qu'ils sçavent gagner des batailles & donner la loi à leurs ennemis.

Le Roi d'Arragon comptoit que le caractere incompatible des François, & des Napolitains, la difference de leur genie, de leur humeur, de leurs coûtumes, & de leurs inclinations, seroit une semence perpetuelle de division, qui ne pouvoit être longtems sans s'éclorre; persuadez que la vie licentieuse de la Reine, & le libertinage de la Cour, seroient la source de tous les désordres de l'Etat. Il esperoit qu'un Royaume corrompu, & amolli par les débauches d'une Cour voluptueuse ne pouvoit pas longtems subsister, & se détruiroit de lui-même, sans que personne s'en mêlât.

La Reine de Naples envoye le Duc d'Anjou en Calabre.

L'évenement ne justifia que trop ces conjonctures; la Reine de Naples par le conseil de Caraccioli, Grand Sénéchal de Naples, envoya le Duc d'Anjou en Calabre, avec ordre de ne se mêler que des affaires de la guerre, sans s'ingérer dans le Gouvernement de l'Etat. Ce favori en éloignant le Prince, qui pouvoit par sa haute naissance, & son mérite personnel, être pour lui un rival trop dangereux dans les bonnes graces de la Reine, prétendit avoir toute l'autorité, & régner seul sous le nom de cette Princesse: mais une conduite si insolente rendit le Sénéchal odieux à tous les gens de bien, & son Gouvernement fut la source des maux qui affligerent le Royaume.

XXXII. Caraccioli invite le Roi d'Arragon à repasser à Naples.

Dès lors voyant que la haine du peuple redoubloit contre lui, il crut n'avoir point d'autre moyen de se conserver, que d'inviter le Roi d'Arragon revenir à Naples, en lui faisant entendre qu'il lui seroit très-facile de se remettre en possession de ce Royaume, où la puissance des François étoit bien diminuée. Il l'assûroit en même tems que lui, & ses Créatures embrasseroient son parti. On ne sçait si cet homme adroit & rusé

agiſſoit de bonne foi, ou s'il ne travailloit point à tout évenement pour ſes propres intérêts. An de N.S. 1432.

Antoine Urſin, Prince de Tarente, brave, hardi, vigilant, mais en même tems entreprenant, & ambitieux, paroiſſoit agir de meilleure foi; il étoit abſolument dans les interêts du Roi d'Arragon, ménageoit toutes les occaſions poſſibles de fortifier ſon parti, & faiſoit tous ſes efforts pour procurer ſon retour en Italie. Il donnoit avis au Roi, que les Napolitains étoient rebutez de la domination Françoiſe; que le nombre de ſes partiſans étoit conſidérable; que ceux mêmes qui n'oſoient ſe déclarer, n'attendoient que ſon arrivée pour lever le maſque. Que la Nobleſſe & le peuple, également indignez des déſordres de la Reine, ne tarderoient pas à ſe joindre à lui; mais que s'il differoit, les Napolitains ſeroient forcez de chercher ailleurs des ſecours étrangers pour les tirer de l'oppreſſion.

Antoine Urſin l'appelle auſſi.

Les Lettres de Caraccioli, les prieres & les ſollicitations du Prince de Tarente, & les nouvelles que l'on recevoit tous les jours de la mauvaiſe ſituation où étoient les affaires des François, réveillerent le Roi d'Arragon: Cependant ce Prince habile, ne croyoit pas devoir ſe fier entierement aux promeſſes magnifiques, ni auſſi mépriſer les offres avantageuſes qu'on lui faiſoit; il regardoit l'entrepriſe du Royaume de Naples, comme un pas gliſſant & dangereux, & il voyoit bien que ce ſeroit une témerité de porter ſes armes en Italie, ſi la Reine n'étoit d'intelligence avec lui, & ſi elle ne l'appuyoit. Cependant ayant laiſſé ſes freres en Eſpagne pour veiller à la conſervation de ſes Etats, il fit équiper une Flotte, compoſée de vingt-ſix Galeres, & de neuf gros Vaiſſeaux; il prit la réſolution de s'y embarquer lui-même, & de raſer les côtes d'Afrique, afin de mieux couvrir ſon deſſein, & d'être plus à portée d'appuyer en Italie ceux de ſon parti.

Le Roi d'Arragon forme le deſſein de paſſer à Naples.

Dans cette penſée il partit avec ſa Flotte du Port de Valence, & après avoir paſſé à la vûë de l'Iſle de Sardaigne, il vint moüiller en Sicile. Les François avoient mis le Siége devant la forte Place de Trupia dans la Calabre. Ils pouſſoient ce Siége avec tant de vigueur, & ſerroient la Place de ſi près que les aſſiégez ſe voyant aux abois, promirent de ſe rendre, ſi dans 20. jours il ne leur venoit du ſecours. Le Roi d'Arragon ayant appris en Sicile ce qui ſe paſſoit

Il arrive en Sicile.

An de N.S. 1432. dans le Royaume de Naples, & l'état de cette Place que les François assiegeoient, mit à la voile pour la secourir. Mais les vents étant contraires, & la Flotte du Roi ayant été battuë par la tempête, il ne pût arriver que pour être témoins de la reddition de la Place.

XXXIII. Situation de l'Isle de Gelves.

Il se vit donc obligé après avoir manqué son coup, de reprendre la route de Sicile; soixante autre Bâtiments le vinrent joindre à Messine, & pour ne point laisser une si belle Flotte inutile, il résolut de se rendre Maître de *Gelves*. C'est une Isle sur la côte d'Afrique, appellé par les Anciens *Lotophagité*, ou *Meninge*; elle est assez proche de la petite *Sirté*, toute environnée de bancs, d'autant plus dangereux qu'ils changent souvent par la violence des vents, qui transportent de côté & d'autre la vase & le sable. Elle n'est éloignée de terre ferme, que de quatre lieuës. La bonté de son air, la fraîcheur de son climat, malgré sa situation & la fertilité de son terroir, l'ont renduë très-peuplée du côté de l'Occident; elle est jointe au Continent par un beau Pont qu'on y a bâti, & qui a un mille de long.

Le Roi d'Arragon bat le Roi de Tunis dans l'Isle de Gelves.

Il n'étoit pas facile de conquérir, ni même d'attaquer cette Isle, soit à cause des bancs dont elle est environnée, & qui en deffendent l'approche, soit à cause de la Forteresse qu'on y avoit bâtie dans le seul endroit par où l'on pouvoit y aborder, soit par la multitude des Maures, qui gardoient la Côte. Car Bofferiz, Roi de Tunis, ayant sçu le dessein du Roi d'Arragon, accourut en diligence pour deffendre l'Isle. Cependant les Arragonnois s'étant rendus maîtres du Pont, donnerent bataille au Roi de Tunis, taillerent en piece son Armée, forcerent les Maures de se retirer avec précipitation dans leur Camp, les y poursuivirent, y entrerent avec eux pêle mêle, percerent jusqu'à la Tente du Roi Maure, faisant main-basse sur tout ce qui se presentoit. Les plus braves d'entre les Maures y périrent, tout plia, & Bofferiz, lui-même, ne pouvant plus rallier ses Troupes, fut contraint de se sauver à toute bride, & tout le reste prit la fuite en désordre.

Et ensuite abandonne l'Isle.

Quoique cette Victoire fut complete, il ne resta pas cependant beaucoup d'ennemis sur la place, & les victorieux n'y firent pas un grand butin. Ils s'emparerent seulement de 20. piéces de Canon; mais ils ne purent jamais se rendre maîtres

maître de l'Isle : Car les Maures ayant amusé adroitement les Arragonnois sous prétexte de regler les conditions ausquelles ils vouloient se rendre. La Flotte Arragonnoise qui manquoit de vivres, & qui n'en pouvoit tirer de l'Isle, fut contrainte d'abandonner sa conquête & de reprendre la route de Messine.

An de N. S. 1432.

XXXIV. Mort de Caracciolí.

Ce fut-là qu'on recommença tout de bon à chercher les voyes de recouvrer le Royaume de Naples; mais un nouvel accident changea la face des affaires; car Jean Carraccioli allant au Palais, où on lui avoit fait dire faussement que la Reine l'attendoit, fut assassiné le 18. d'Août, par la faction de ses ennemis; & sur tout par l'intrigue de Cobelle Rufa, épouse d'Antoine Marsano, Duc de Sessa; comme elle avoit beaucoup de part dans la faveur de la Reine, elle haïssoit mortellement Carraccioli, qui seul pouvoit lui disputer la premiere place.

Le Roi d'Arragon négocie avec la Reine de Naples.

La mort de Caraccioli, qui sembloit devoir déconcerter les projets du Roi d'Arragon, ne servit qu'à les avancer. Ce Prince crût devoir profiter des bonnes dispositions où étoient les Seigneurs Napolitains, qui le sollicitoient fortement d'entrer dans ce Royaume; il voulut cependant commencer par envoyer des gens de confiance à la Reine, pour ménager adroitement ses interêts auprès de cette Princesse; pour lui, il passa à l'Isle d'Ischia, que les Anciens appelloient autrefois *Enaria*, pour voir de plus près, quelle issuë prendroient les affaires. La Reine dans une audience secrete qu'elle donna aux Envoyez du Roi d'Arragon, leur déclara qu'elle se repentoit du Traité fait avec le Duc d'Anjou, qu'elle souhaittoit avecpassion de renouveller celui qu'elle avoit fait d'abord avec le Roi leur Maître, pourvû que cela se pût faire sans prendre les armes.

La Reine revoque l'Adoption du Duc d'Anjou & renouvelle, celle du Roi d'Arragon.

Tout l'Eté se passa à négocier ce nouveau Traité, & à en régler les principaux articles. Enfin les choses furent menagées si adroitement, & avec tant de succès, que la Reine revoqua l'adoption du Duc d'Anjou; renouvella celle qu'elle avoit faite autrefois en faveur de D. Alphonse, Roi d'Arragon, déclara que le premier Traité conclu avec ce Prince, devoit avoir plus de force, & l'emporter par dessus ceux qu'elle avoit pû conclure avec les François à son préjudice; de tout ceci, il fut dressé un acte secret que la Reine voulu

An de N. S. 1432. signer seule, afin que les François n'en eussent pas la moindre connoissance.

La Duchesse de Sessa favorite de la Reine.

Ce Traité fut conclu à la sollicitation de la Duchesse de Sessa, par les conseils de laquelle la Reine n'avoit pas honte de se conduire; car c'étoit le caractere de cette Princesse de se laisser toûjours gouverner par quelqu'un, mais ce qu'il y avoit de pis, c'est que la Reine ne se conduisoit alors que par une autre femme, qui régloit avec une autorité absoluë les affaires de la paix, & de la guerre, à la honte de la Majesté Royale, & pour le malheur du Royaume.

La Ville de Naples ne pensoit qu'aux plaisirs, & se mettoit peu en peine des intrigues de la Cour. Sa situation avantageuse qui lui fournissoit abondamment, & par terre & par mer, tout ce qui pouvoit contribuer à rendre la vie délicieuse, rendoit ses habitans mous, & effeminez; le reste du Royaume suivoit l'exemple de la Capitale, & les peuples plongez dans la débauche ou enyvrez par les délices, sacrifioient à leurs plaisirs, la gloire, & même l'interêt de toute la Nation: Jamais le Roi d'Arragon ne pouvoit trouver une conjoncture plus heureuse, pour l'exécution de ses projets.

XXXV. Troubles en Espagne.

Pendant que les affaires étoient à Naples dans cette situation, les Infants d'Arragon se trouvoient en Espagne dans un fâcheux embarras. L'Infant D. Pedre avoit été arrêté par le Grand Commandeur d'Alcantara, de la maniere dont nous l'avons raconté; & les Castillans assiegeoient le Prince D. Henri dans Albuquerque: on étoit tous les jours sur le point de voir la guerre allumée dans toute l'Espagne. Les Ambassadeurs que le Roi de Castille avoit envoyez au Roi de Navarre, se plaignoient des troubles que les deux Infants ses freres avoient excitez en Castille, en violant les conditions du dernier Traité.

Le Roi de Navarre accommode les deux Infants ses freres, avec le Roi de Castille.

Le Roi de Navarre à qui le Roi D. Alphonse son frere avoit laissé la Regence de ses Etats, en partant pour l'Italie, entreprit d'accommoder les deux Infants ses freres, avec le Roi de Castille; il y réüssit enfin, & il fut reglé que D. Henri remettroit la Ville d'Albuquerque entre les mains du Roi de Castille, aussi-bien que tous les autres Châteaux & Places fortes, dont les deux freres s'étoient emparez; qu'eux-mêmes sortiroient de Castille. Quand ce Traité eut été conclu & signé par la médiation du Roi de Portugal, les deux

Princes, l'Infante Catherine épouse de D. Henri. D. Juan de Sotomayor, qui étoit auparavant Grand Maître d'Alcantara, & l'Evêque de Coria se rendirent à Lisbonne, où ils s'embarquerent pour aller de-là à Valence, dans la résolution de rénouveller leurs prétentions ; ou bien s'ils ne trouvoient pas de jour à l'exécution de leurs projets, de passer en Italie, où le Roi d'Arragon sollicitoit ses freres de venir le joindre, pour l'aider à recouvrer le Royaume de Naples. Ce Prince avoit à cœur cette entreprise, & comme il connoissoit l'humeur inconstante de la Reine, il n'osoit se fier absolument à elle ; persuadé, qu'elle ne pensoit qu'à l'amuser, par de belles paroles, & que dans le fonds elle avoit plus de penchant & d'inclination pour le Duc d'Anjou, son Competiteur ; car on ne sçauroit rien cacher dans les divisions domestiques, quelles que soient les résolutions qu'on prend, elles deviennent bien-tôt publiques.

An de N.S. 1432.

XXXVI. Contestation sur la Primatie de Tolede.

D. Federic, Comte de Lune avoit dessein de livrer entre les mains du Roi de Castille, les Villes de Tarrassonne & Calatayud, situées sur les Frontieres d'Arragon, par les intelligences secretes qu'il entretenoit dans ces deux Places. Cet esprit leger & broüillon vouloit par ce moyen se venger du Roi d'Arragon, qui avoit confisqué tous ses biens, & l'avoit contraint d'abandonner sa Patrie, & reconnoître en même tems le service que lui avoit rendu le Roi de Castille, en lui donnant genereusement un azile dans ses Etats. Le different qui s'éleva en ce tems-là fort mal à propos sur la Primatie de l'Eglise de Tolede, parut au Comte de Lune une conjoncture heureuse pour executer son dessein.

L'Archevêque de Tolede fait porter la Croix devant lui hors de son Diocese.

D. Juan de Contreras, Archevêque de Tolede, que le Roi de Castille avoit nommé avec six autres Commissaires pour terminer les differens qui subsistoient depuis si long-tems avec la Couronne d'Arragon, s'étoit d'abord rendu à Agréda, où les Conferences devoient commencer, & ensuite à Tarrassone, où les autres Commissaires étoient arrivez, & où les Conferences avoient été transferées. Ce Prelat dans toutes les assemblées & dans la Ville même, faisoit porter devant lui la Croix, comme la marque de sa Dignité, & de sa Primatie.

L'Archevêque

L'Evêque de Tarrassonne s'en plaignit hautement, com-

An de N.S. 1432. de Sarragosse s'y oppose.

me d'un entreprise temeraire, & contraire aux coûtumes de tous les Archevêques de Tolede, Prédécesseurs de Contreras, & aux anciens Reglemens établis en Arragon; Dalmao, Archevêque de Sarragosse, & dont l'Evêque de Tarrassonne est Suffragant, representa avec vigueur que c'étoit attenter aux Droits & à la Dignité de l'Eglise Métropolitaine de Tarragonne. Que l'on avoit autrefois reprimé l'audace des Archevêques de Tolede, dans de semblables rencontres; & qu'ainsi il n'étoit pas raisonnable de violer les anciennes Coûtumes, & d'abolir par un nouvel exemple le droit des autres Eglises.

L'Archevêque de Tolede soûtient son droit.

L'Archevêque de Tolede soûtenoit ses Droits par les Bulles que les Souverains Pontifes avoient accordées à ses Prédécesseurs; en vertu desquelles ils se maintenoient dans leur ancien Droit de Primats de toutes les Espagnes. Cependant D. Juan de Contreras restoit toujours à Agreda, & n'entroit pas en Arragon, dans la crainte que la dispute ne se terminât pas à de simples paroles, & que l'on n'en vint aux mains. Ce different qui venoit si hors de saison, suspendoit toutes les négociations, & pour une querelle particuliere on abandonnoit une affaire de la derniere importance, & où tout le monde étoit également intéressé; il y avoit à craindre que si la paix n'étoit concluë avant que le tems de la Tréve fut écoulé, on ne reprit de nouveau les Armes de part & d'autre; c'est pourquoi les uns & les autres se préparoient chacun de leur côté à la Guerre, quoique tous manquassent presque également d'argent, & de toutes les autres choses nécessaires pour la soûtenir. Les Arragonnois qui s'étoient épuisez dans les dernieres Guerres qu'ils avoient euës tant d'années sur les bras, avoient moins de rossources que les Castillans.

XXXVII. Prodiges en Castille.

Tout paroissoit disposé à la Guerre, les nouveaux prodiges qui parurent dans le Ciel, ne firent que redoubler la fraveur, car chacun craignoit de voir bien-tôt fondre sur sa tête l'orage dont ces présages sinistres sembloient menacer. Pendant que le Roi de Castille étoit à Ciudad-Rodrigo pour se préparer à la Guerre contre les Infants d'Arragon, on vit une grande flâme qui après avoir fait dans l'air plusieurs tours, se termina enfin par un tonnere épouventable qui se fit entendre à plus de trente milles de-là.

Au commencement de l'année 1433. il neigea en Navarre & en Arragon pendant quarante jours, sans presque nulle interruption, ce qui fit mourir une infinité d'Oiseaux, & presque tous les Troupeaux. Les Loups & les autres bêtes sauvages forcées par la faim de sortir des bois, & de quitter leurs Tanieres, venoient en bande dans les Villages, & jusques dans les Villes pour y chercher dequoi manger, & pour y égorger les hommes, ou pour y être égorgées elles-mêmes. (1).

An de N. S. 1433. En Navarre & en Arragon.

XXXVIII. Etats de Madrid.

Le Roi de Castille partit de Ciudad-Rodrigo pour aller à Madrid, où il avoit convoqué les Etats Géneraux du Royaume; quoique la Ville soit assez grande, il s'y trouva une si grande foule de monde, que n'étant pas capable de loger tous ceux qui s'y rendoient de toutes parts. Plusieurs furent obligez d'aller loger dans les Villages des environs, & même de camper en pleine Campagne sous des Tentes. On proposa dans les Etats de continuer la Guerre de Grenade, parce que la Tréve avec les Maures étoit expirée. L'affaire fut résoluë, & le Roi commença par envoyer D. Ferdinand Alvarez de Tolede, Seigneur de Valde-Corneja, pour faire l'ouverture de la Campagne: il enleva d'abord quelques Châteaux sur les Infideles: Neanmoins les Hostilitez n'allerent pas plus loin, & l'Espagne fut assez tranquille le reste de l'année. Pendant les Etats de Madrid, la Cour pensa plûtôt à se divertir qu'à faire des préparatifs pour la guerre contre les Maures. Jamais la Cour ne parut plus brillante & plus magnifique. Ce n'étoit tous les jours que Fêtes galantes, que Tournois, que Carousels, que Balets; les divertissemens se succedoient tour à tour. Les Grands sembloient se disputer l'honneur de paroître avec plus d'éclat, & plus de somptuosité dans leurs Equipages pour réjouir ou pour amuser le peuple, & pour donner une idée de la grandeur, de la Majesté, de la politesse & de la galanterie de la Cour de Castille.

Magnificence de la Cour de Castille.

XXXIX. Jean I. Roi de

La Peste fit cette année de très-grands ravages à Lisbon-

(1) *Egorgées elles-mêmes.* Quoique ces évenemens extraordinaires n'ayant rien que de naturel en eux-mêmes, n'ayent aussi nul rapport à l'avenir; il se peut neanmoins faire, & il arrive même quelque fois que Dieu irrité contre ses peuples permet ces sortes d'évenemens pour punir les crimes, & pour inspirer de la frayeur, & que les Pécheurs les regardant comme des présages des maux, dont ils sont menacez, se mettent en devoir par leur pénitence & leur conversion d'appaiser la colere de Dieu.

An de N. S 1433. Portugal meurt de la Peste.

ne, où elle enleva un très-grand nombre de personnes. Le Roi de Portugal D. Juan en mourut le 14. d'Août Il étoit âgé de 76. ans 4. mois & 3. jours, & avoit regné 48. ans 4. mois 9. jours. Ses rares qualitez ont rendu son nom illustre : mais rien n'a plus contribué à immortaliser sa Mémoire que d'avoir bien transporté la Couronne de Portugal dans sa Maison, & d'avoir sçu affermir si bien sa Posterité sur ce Trône, qu'elle s'y est soûtenuë avec beaucoup de réputation, malgré les troubles & les révolutions arrivées dans ce Royaume. Dès que le Roi D. Juan fut mort, tous les Grands s'étant assemblez extraordinairement, reconnurent le Prince Edoüard son Fils pour son Successeur, & le firent proclamer Roi de Portugal. Quand Edoüard monta sur le Trône il étoit âgé de 41. ans 9. mois & 14. jours. Le Regne de ce Prince fut assez heureux, & Dieu lui donna d'un seul Mariage une Posterité belle & nombreuse. Alphonse, l'aîné de ses Enfans, fut le premier parmi les Portugais, auquel on ait donné le nom de Prince. D. Ferdinand fut le second, qui nâquit cette même année. Il y eut 4. filles, l'Infante Philippe, morte en bas âge ; & les Infantes Leonore, Catherine & Jeanne, qui épouserent dans la suite de grands Princes.

Edoüard son fils lui succede.

Il se fait Couronner.

Le même jour que le nouveau Roi D. Edoüard fut couronné. On rapporte qu'un certain Medecin Juif, nommé Gudiala, le pria de differer la Cérémonie de son Couronnement jusqu'après midi. Il assûroit que si on se pressoit de la commencer avant le tems qu'il venoit de marquer, les Astres menaçoient ce Prince de quelque funeste revers : Neanmoins le Roi qui méprisoit toutes les ridicules prédictions de ces Astrologues Imposteurs, se mocqua des avis du Medecin Juif, & ne laissa pas de passer outre, & de se faire couronner le matin.

Les Obseques du Roi D. Juan.

Dès que la Peste fut cessée à Lisbonne, & que le nouveau Roi eut pris en main le Gouvernement de son Royaume ; la premiere chose qu'il fit, fut de rendre les derniers devoirs au feu Roi son pere, avec une magnificence digne de son rang & de ses vertus. Son Corps fut transporté à Aljubarrota avec un appareil superbe, dont on n'avoit point encore vû d'exemple en Portugal ; il fut inhumé dans le célebre Monastere de *la Bataille*, qu'il avoit lui-même fait bâtir & fondé en mémoire de la glorieuse Victoire qu'il avoit remportée sur les

Castillans. Le nouveau Roi, les Princes ses Freres, tous les Grands en Habit de deüil, & tout le Clergé accompagnerent depuis Lisbonne jusqu'à Aljubarrotta, le Corps du feu Roi D. Juan. La tristesse & la douleur étoient peintes sur le visage des Courtisans, qui pleuroient la perte d'un si bon Prince. Dieu voulut recompenser dès cette vie la piété, le respect & la reconnoissance du Fils. Car son Regne fut heureux, & la fin répondit aux premiers commencemens (1).

XL.

Le Pape Martin V convoque un Concile à Basle.

Le Pape Martin V. avoit convoqué la derniere année de son Pontificat un Concile général dans la Ville de Basle, pour travailler à la réformation des Mœurs qui avoient beaucoup dégéneré de la sainteté des premiers tems. Et pour trouver les voyes les plus efficaces de réünir à l'Eglise Catholique ceux de Boëme, que les Hérésies de Wiclef & de Jean Hus avoient divisez, & où elles faisoient encore tous les jours de furieux ravages. Sa Sainteté avoit nommé le Cardinal Julien Cesarini, un des plus illustres Membres du Sacré College, pour se trouver à Basle, à l'ouverture du Concile qui devoit s'y assembler, & pour y présider en qualité de Légat Apostolique. Le Pape Eugene IV. Successeur de Martin, tâchoit par toutes sortes de moyens de transferer le Concile en Italie, dans la pensée que les Evêques étant plus proches de Rome, & pour ainsi dire sous les yeux de Sa Sainteté, seroient plus reservez dans leurs délibérations, & n'oseroient rien entreprendre contre les Droits & l'Autorité du Saint Siége, & contre les prétentions de la Cour de Rome.

L'Empereur Sigismond s'oppose à la Translation du Concile en Italie.

L'Empereur Sigismond s'opposoit aux intentions du Pape Eugene; il lui paroissoit de son intérêt que le Concile se tint en Allemagne. Les autres Princes Chrétiens sollicitez par les deux Puissances de se joindre à elles, prirent parti pour l'une où pour l'autre, suivant leurs vûës particulieres, & leurs inclinations. Le Roi d'Arragon en particulier, qui avoit toûjours en tête de recouvrer le Royaume de Na-

(1) *Aux premiers commencemens.* Cet exemple & une infinité d'autres semblables, font voir manifestement combien les Prédictions des Astrologues sont ridicules. Le mépris que l'on doit faire de l'Astrologie Judiciaire, & le peu de foi que l'on doit ajoûter à tout ce que disent ces Imposteurs. Ce Medecin Juif sur ce qu'il se piquoit d'Astrologie prétendoit avoir découvert par sa science que le Regne du Roi de Portugal seroit malheureux, s'il se faisoit couronner le matin. Le Roi ne laissa pas que de passer outre, & son Regne fut très-heureux.

An de N.S. 1433.

ples, résolut de s'unir à l'Empereur Sigismond, dans l'esperance d'en obtenir un puissant secours. Dans ce dessein, il envoya ordre en Arragon à D. Alphonse de Borgia, Evêque de Valence de se rendre incessamment à Basle, pour se trouver au Concile en qualité de son Ambassadeur, auquel il donna pour Collegue un des plus célebres Theologiens de son Royaume, & une troisiéme personne du Corps de la Noblesse. Le Roi de Portugal à l'exemple du Roi d'Arragon envoya pour son Ambassadeur au Concile, D. Diegue Comte d'Oren, & ordonna en même tems aux Evêques de ses Etats & aux principaux Ecclesiastiques de s'y rendre.

XLI. Mort du Cardinal Alphonse Carrillo. Son Neveu Alphonse lui succede dans l'Evêché de Siguença. An de N.S. 1434.

Au commencement de l'année 1434. mourut à Basle le Cardinal D. Alphonse Carillo, qu'on peut appeller l'ornement, & l'honneur de notre Nation; également illustre par sa rare prudence, sa profonde érudition, son experience & son habileté dans les affaires. Il étoit Evêque de Siguença; D. Alphonse Carillo, fils de sa sœur lui succeda dans cet Evêché. Le jeune Carillo étoit Protonotairé Apostolique, & par son emploi attaché à la Cour de Rome; mais il étoit alors à Basle, où il se trouva à la mort du Cardinal Carrillo son Oncle; ce fut par ces dégrez que peu à peu il s'éleva jusqu'à l'Archevêché de Tolede.

D. Alphonse de Carthagene succede à Paul de Burgos son Pere, dans l'Evêché de Burgos.

La mort du Cardinal Carrillo qui se trouvoit chargé des affaires de Castille, & qui avoit les instructions & le sécret du Roi son Maître, obligea ce Prince à envoyer incessamment pour ses Ambassadeurs au Concile D. Alvar d'Isorna, Evêque de Cuença, D. Juan de Sylva, Seigneur de Cifuentès, & Porte-Etendart de la Couronne, & Alphonse de Carthagene, fils du célebre Paul de Carthagene, alors Evêque de Burgos; auquel il ne cédoit ni en esprit, ni en vertu, ni en érudition, ni dans la connoissance des Saintes Lettres & des Langues Orientales. D. Alphonse étoit alors Doyen de Compostelle & de Segovie, & dans la suite Paul, son Pere ayant été élevé à la Dignité de Patriarche d'Aquilée, il fut son Successeur à l'Evêché de Burgos: Recompense justement düë au mérite éclatant du Pere, aux vertus éminentes du Fils, & aux services importans qu'il avoit rendus à la Couronne de Castille, dont il défendit avec tant de courage & de fermeté les Droits & la Dignité devant les Peres du Concile de Basle, contre les Ambassadeurs d'Angleterre qui disputoient

le

le rang à ceux des Rois de Castille, sur lesquels ils prétendoient avoir la préseance dans toutes les cérémonies publiques. An de N. S. 1434.

Il va à Rome

Il mit lui-même par écrit toutes les raisons qui pouvoient appuyer les justes prétentions des Rois de Castille, & ayant presenté cet Ecrit aux Peres du Concile, il humilia l'orguëil des Anglois. On rapporte que ce Prélat devant un jour aller à Rome, le Pape Eugene dit ces paroles: *Mais si D. Alphonse vient ici, oserons-nous en sa presence nous asseoir sur la Chaire de Saint Pierre!* On peut regarder comme une sorte de prodige, qu'il se soit trouvé en Espagne, un homme de Race Juive, qui ait pû par l'éclat de ses vertus, effacer la honte attachée à cette Nation, devenuë l'objet de la haine & du mépris de tous les peuples de l'Univers. Il est vrai que l'on eut plus d'égard à leur mérite personnel & à leurs exellentes qualitez, qu'à l'éclat & à la Noblesse de leurs Ancêtres.

L'empereur fait une Ligue contre les Arragonnois.

Pour revenir au Roi d'Arragon, il ne trouva pas dans l'Empereur Sigismond l'appui & les secours dont il s'étoit trop aisément flatté pour la Conquête du Royaume de Naples. Au contraire dès que ce Prince eut reçû à Rome la Couronne Imperiale, il se fit dans lui un changement auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre; car au lieu d'appuyer le Roi d'Arragon, comme il l'avoit promis, il fit une Ligue avec les Venitiens, les Florentins, & Philippe Duc de Milan, pour chasser les Arragonnois de toute l'Italie: ce n'est pas qu'il aimât davantage les François, & qu'il eût avec eux aucuns engagemens ni aucune liaison; mais comme il sçavoit que le Pape étoit dans leurs intérêts, & s'étoit déclaré ouvertement pour eux, il crut devoir en cette occasion entrer dans les sentimens de Sa Sainteté, dont il avoit lui-même besoin. Neanmoins il en arriva tout autrement qu'il l'avoit prévû, comme nous le dirons dans la suite.

XLII. Federic Comte de Lune se retire en Castille.

D. Federic Comte de Lune, s'étoit retiré en Castille, où il croyoit être plus en sûreté; mais cet homme inquiet & toujours prêt à se porter aux plus violentes extrémitez, ne se comporta pas mieux dans ce Royaume étranger que dans sa propre Patrie. Enfin à tous les crimes qu'on lui reprochoit, il en ajoûta un nouveau, qui acheva enfin de le jetter dans le précipice dont il ne se releva jamais.

Il veut se saisir

Ayant perdu par sa fuite les Terres considerables qu'i

An de N.S. 1434. de Seville, & la pille

possedoit en Arragon, & que le Roi avoit réünies à son Domaine. Il ne conserva pas mieux les autres que le Roi de Castille lui avoit données ; car il vendit la Ville d'Arjona au Connétable D. Alvar de Lune, & celle de Villalon au Comte de Benaventé. Il dépensoit son propre bien avec autant de prodigalité qu'il avoit d'ardeur pour usurper celui des autres ; ainsi voyant qu'il ne lui restoit plus nulle esperance de pouvoir payer les dettes immenses qu'il avoit contractées par ses débauches, ni de s'enrichir que par un crime éclatant ; il forma le dessein de piller Seville dès ce tems-là, une des plus riches Villes de toute l'Espagne. Il résolut donc de se rendre maître des Magasins, des Arsenaux & du Fauxbourg appellé *Triana* ; après quoi il crut pouvoir aisément se saisir des meilleurs effets des plus riches Habitans. Le prétexte de cette résolution hardie, fut le démêlé qu'il avoit avec le Comte de Niebla son Beau-frere, qui avoit beaucoup de crédit, & possedoit de grands biens dans Seville, dont il prétendoit avoir été griévement offensé.

Deux Regidors de la Ville entrent dans la conspiration.

Il lui falloit pour l'exécution de son dessein des Complices, qui comme lui, après avoir dépensé leurs biens dans la débauche & n'ayant plus de ressource, sont capables des plus noirs attentats. D. Federic s'étant adressé à ces Scelerats, & leur ayant communiqué son dessein, ils accepterent avec joye le parti qu'on leur proposoit. Deux des *Regidors* de Seville, dont il n'est pas nécessaire de marquer ici les noms, entrerent dans ce détestable projet.

D Federic est arrêté & exécuté.

Une entreprise où tant de gens avoient part, ne pouvoit demeurer long-tems secrete. La Cour en fut instruite, & D. Federic comme Chef de cette conspiration, fut arrêté à Medina del Campo, où le Roi de Castille s'étoit rendu dès le commencement de l'année. Il fut dabord conduit à Uregna, ensuite enfermé dans un Château, auprès d'Olmedo ; & peu de tems après exécuté dans sa prison. Personne ne fut touché de sa disgrace, & de sa mort ; il mourut également haï & méprisez des Arragonnois & des Castillans, ausquels il étoit depuis long-tems devenu suspect. Les principaux Complices de Federic furent punis du dernier suplice.

La Comtesse de Niebla, Sœur de D. Federic, exilée à Cuellar.

La Comtesse Yolante de Niebla, Sœur de D. Federic, voulut aller se jetter aux pieds du Roi pour lui demander la grace de son Frere ; mais Sa Majesté ne voulut pas seulement

lui parler, & lui envoya ordre de se retirer incessamment à Cuellar, avec deffense d'en sortir sans une permission expresse; on la soupçonnoit d'être d'intelligence avec son Frere; & la Cour étoit persuadée que jamais D. Federic n'auroit osé concevoir un si noir dessein, s'il n'eut esperé de trouver des secours dans les biens immenses, & la protection secrete de sa Sœur. An de N.S. 1434.

Situation d'Arjona.

Voilà où aboutirent les vaines esperances, & les exécrables projets de D. Federic. Ses débauches honteuses, & son genie inquiet & broüillon ne méritoient pas un autre sort. On voit encore aujourd'hui dans le Chapitre de l'Eglise Cathedrale de Cordouë, le Tombeau de Federic de Lune, où il est nommé Duc d'Arjona. On croit communément que sa mere, qui l'avoit suivi en Castille, lui fit dresser ce Tombeau, dont l'Ouvrage est très-beau & très délicat, quoiqu'il ne soit que de bois. Quelques-uns croyent qu'Arjona est la Ville que les Anciens appelloient *Aurigi*; mais d'autres soûtiennent qu'elle s'appelloit *Municipium Urgavonense*; ils mettoient en preuve cette Inscription gravée sur une pierre qu'on voit dans l'Eglise de Saint Martin d'Arjona, & qui servoit autrefois de base à une Statuë de l'Empereur Adrien, elle est conçuë en ces termes: (1) *Imperat. Cæsari divi Trajani Parthici Filio divi Nervæ Nepoti Trajano Hadriano Augusto, Pontifici Maximo Trib. Pot. XIIII. cons. III. P. P. Municipium Albense Urgavonense. D. D.*

XLIII.
Les Infants d'Aragon excitent de nouvelles broüilleries en Castille.

Le Malheur de D. Federic n'effraya pas les Infants d'Arragon, & ne les empêcha pas de suivre de si pernicieux exemples. Après avoir été honteusement chassez de Castille, & dépoüillez des grands biens qu'ils y possedoient, ils formerent un nouveau dessein de faire soulever le Royaume, par les intelligences sécretes qu'ils y entretenoient. Le Roi de

(1) On a cru devoir mettre l'Inscription Latine dans le Texte, à l'exemple de Mariana lui-même, qui a aussi mis cette même Inscription Latine dans son Histoire Espagnole. Mais comme tous les Lecteurs n'entendent pas toujours le Latin, il sont bien-aises cependant de sçavoir ce que veut dire le Texte Latin. Je crois que l'on me sçaura gré d'avoir mis dans une note la Traduction Françoise du Texte. Voici donc ce qu'elle signifie: *A l'honneur de l'Empereur Cesar, fils de Trajan le Parthique, petit-fils du Divin Nerva Trajan Hadrien Auguste, Souverain Pontif, Tribun pour la quatorziéme fois, trois fois Consul. Les habitans de la Ville Municipale Albe Urgavonense ont élevé cette Statuë.* On peut voir ailleurs ce que c'est que veut dire Municipale.

An de N.S. 1434.

Castille se plaignoit avec raison que ces Princes n'observoient pas les conditions du Traité qu'il avoit conclu avec eux quelque tems auparavant, & il déclara que si l'on vouloit que la Tréve subsistât il falloit nécessairement les obliger à sortir de toute l'Espagne.

Ils se retirent en Italie.

Le Roi de Navarre, ayant écoûté les justes plaintes que faisoient les Ambassadeurs du Roi de Castille, entra dans leurs sentimens, & persuada aux deux Infants ses Freres, de passer en Italie, & d'aller trouver le Roi d'Arragon, avec promesse qu'il les suivroit lui-même de près; il leur representa que si leur Frere pouvoit recouvrer le Royaume de Naples, ce qui paroissoit immanquable, ils pourroient aisément rentrer en possession des Etats qu'ils avoient possedez en Castille, & dont on les avoit dépoüillez; que rien alors ne seroit difficile aux Conquérans de l'Italie. Les deux Infants se rendant aux raisons du Roi de Navarre, s'embarquerent, & arriverent peu de tems après en Sicile.

Et arrivent en Sicile auprès du Roi d'Arragon.

Le Roi D. Alphonse leur Frere y étoit déja depuis longtems dans l'esperance de trouver quelque conjoncture favorable, pour rentrer dans le Royaume de Naples. Dans ce dessein, il ne pensoit qu'à gagner l'affection des Seigneurs Napolitains, qu'à les attirer dans ses interêts par des promesses avantageuses, qu'à menager des intelligences dans le Royaume, & qu'à faire de nouvelles Alliances avec les autres Princes d'Italie; mais il chercha sur tout les moyens d'engager dans son parti le Pape Eugene, sans lequel il ne croyoit pas pouvoir réüssir dans son dessein; il n'ignoroit pas que ce Pape lui étoit fort opposé, qu'il avoit des liaisons très-étroites avec les François, & qu'il ne cherchoit qu'à chasser les Arragonnois de toute l'Italie. Cependant la longue indisposition de la Reine, la diversité de sentimens où se trouvoient les Seigneurs Napolitains pour son Successeur, le soulevement general qui se fit à Rome, où le Pape Eugene fut obligé de s'enfuir, frayerent au Roi d'Arragon le chemin à la Conquête du Royaume de Naples.

XLIV.
Le Pape Eugene obligé de s'enfuir de Rome dans un soûlevement général.

Antoine Colonne, Prince de Salerne, étant venu à Rome, il ne lui fut pas difficile d'engager le peuple, dont il étoit extraordinairement aimé, à prendre les Armes en sa faveur, & à se soulever contre le Pape, qui persécutoit en toute occasion les Seigneurs de la Maison Colonne, & par la faute du-

quel l'Armée de Philippe, Duc de Milan, sous le Commandement du General François Sforce, étoit entrée dans la Campagne de Rome, où elle avoit mis tout à feu & à sang. Le Pape Eugene voyant les Colonnes maîtres de la Ville, fut obligé de se sauver dans une petite Barque, de descendre avec précipitation le Tibre; & pour mieux cacher sa fuite, de se déguiser en Cordelier: le peuple furieux s'étant amassé sur les deux bords de la Riviere, on lança sur la Barque une grêle de pierres & de traits. Attentat énorme, & dont le recit fait horreur! Mais dequoi n'est point capable une populace mutinée, quand elle n'a personne qui puisse mettre des bornes à sa fureur? Le Pape ayant trouvé des Galeres toutes prêtes à Ostie, s'embarqua promptement & passa en Toscane. An de N.S. 1434.

Divers sentiment sur l'affront fait au Pape.

Le bruit de cet outrage fait au Souverain Pontife s'étant repandu par toutes les Provinces de la Chrétienté, excita des sentimens bien differens dans l'esprit des Princes. Chacun en jugea par rapport a son inclination, à ses intérêts particuliers, ou à ses engagemens. Les uns prétendoient que le Pape méritoit cet affront par les violences qu'il exerçoit sur ses Vassaux, & par le peu de soin qu'il prenoit de ménager les esprits des Princes ses voisins. La plûpart trouvoient fort mauvais qu'il s'opposât aux bonnes intentions du Concile assemblé à Bâle; & ils étoient persuadez qu'il ne le faisoit que dans la crainte de trouver les Peres du Concile opposez aux usurpations que sa conscience lui reprochoit. Les autres paroissoient indignez, & étoient prêts de prendre les armes pour venger l'insulte faite à Jesus-Christ, en la personne de son Vicaire.

Le Roi d'Arragon envoye au Pape Eugene offrir du secours contre ses ennemis.

Le Roi d'Arragon ayant sçû à Palerme le 9. de Juillet la disgrace arrivée au Pape Eugene, fut touché de l'affront fait à la Religion & à la Majesté Pontificale. Sa douleur étoit juste & raisonnable; mais elle se trouvoit cependant mêlée d'une certaine joye secrete de trouver enfin l'occasion qu'il attendoit depuis si long-tems de faire éclater sa pieté & son zele pour l'honneur de l'Eglise, l'estime & la considération qu'il avoit pour le Pape, ou plûtôt la passion qu'il avoit de l'engager dans ses interêts par quelque service important, il envoya donc une solemnelle Ambassade au Pape pour lui faire des complimens de condoleance sur ce qui venoit de lui arriver, lui marquer la part qu'il prenoit dans son

An de N.S. 1434. malheur, & pour lui offrir en même tems toutes les forces de ses Royaumes, afin de l'aider à punir l'insolence de ses ennemis, à se venger de l'affront fait au Saint Siege, & à ranger à la raison les Rebelles de Rome. Le Pape marqua une extrême joye de cette Ambassade, mais il ne voulut pas accepter les secours que le Roi d'Arragon lui offroit; car cet orage qui étoit trop violent pour durer long-tems s'étant dissipé en cinq mois, les troubles de Rome se calmerent. Le peuple Romain eut honte des excès ausquels il s'étoit porté. Les habitans rentrerent dans leur devoir, se soumirent aux volontez du Pape, qui mit Garnison dans le Capitole, & reçurent l'absolution de l'excommunication, & des censures qu'ils avoient encouruës pour l'insulte commise envers Sa Sainteté.

XLV. Mort de Contreras, Archevêque de Tolede. D. Juan de Cereçuela lui succede.

D. Juan de Contreras, Archevêque de Tolede, mourut le 16. de Septembre à Alcala-de-Henares. Son corps fut inhumé avec beaucoup de solemnité dans une Chapelle de son Eglise Cathedrale, dédiée à Saint Ildefonse. Les Chanoines s'assemblerent aussi-tôt pour lui choisir un Successeur; mais les Suffrages se trouverent partagez, car les uns se déclarerent pour D. Vasco Ramirez de Guzman, Archidiacre de Tolede, & les autres nommerent D. Ruy Garcie de Villaquiran, Doyen de la même Eglise. Cette diversité de sentimens servit de prétexte au Roi pour se mêler de l'élection, & ce fut à sa sollicitation que tous les Chanoines se réünirent & s'accorderent à nommer pour leur Archevêque D. Juan de Cereçuela, frere uterin de son favori le Connétable D. Alvar de Lune. D. Juan avoit été transferé quelque tems auparavant de l'Evêché d'Osme à l'Archevêché de Seville.

Mort du Marquis de Villena.

Environ ce même tems D. Henri de Villena mourut à Madrid, où le Roi étoit alors. Ce Seigneur souffrit avec une tranquillité merveilleuse jusqu'à une extrême vieillesse, les revers de la fortune qu'il eut à essuyer; & quoi qu'il se vit dépoüillé de ses Charges, des grands biens qu'il possedoit, & réduit à une condition privée, toutes ces disgraces ne lui firent rien perdre de son stoïcisme, ni rien relâcher de son application extraordinaire à l'étude. Il eut tant de passion pour les Sciences, que ne voulant rien ignorer, il entreprit d'apprendre jusq'à l'Astrologie judiciaire & la Magie même. Ses

Livres furent mis par ordre du Roi entre les mains de Lopes de Barrientos, Religieux de Saint Dominique, & Précepteur du jeune Prince D. Henri, pour être examinées. L'Examinateur en condamna une partie au feu: Cette rigueur déplût aux Scavans, persuadez qu'on pouvoit sans danger abandonner aux Gens de Lettres ces sortes d'Ouvrages qui avoient tant coûté de peines & de tems, & dont il étoit difficile que des Sçavans ne pussent pas profiter de ce qu'ils trouveroient de bon. Barrientos publia une Apologie pour sa justification, il s'excusa principalement sur les ordres qu'il avoit reçus du Roi de Castille, & ausquels il ne pouvoit se dispenser d'obeïr. Voilà comme on en use quand on n'a pas assez de fermeté pour soûtenir une action qu'on n'a fait qu'avec de bonnes raisons; un ordre du Roi ferme la bouche aux plus échauffez, à qui la raison l'auroit dû fermer: car à quoi pouvoient être bons des Livres de Magie & d'Astrologie avec les remarques d'un fou. An de N.S. 1434.

XLVI. Le Roi d'Arragon engage dans ses interêt Picinino Italien.

Les Seigneurs Napolitains rebutez du gouvernement, & las d'obeïr à une femme dont les déreglemens publics & les débauches honteuses indignoient & scandalisoient les honnêtes gens, avoient un penchant secret pour le Roi d'Arragon. Ce Prince qui ne cherchoit qu'à grossir son parti, fit faire des offres très-avantageuses à Nicolas Picinino, un des plus grands Capitaines qu'eût alors l'Italie, & parens du célébre Braccio, auquel il ne cédoit ni en valeur ni en experience; il le sçut si bien ménager qu'il l'engagea dans son parti.

Le Prince de Tarente dépoüillé par les François.

Le Roi d'Arragon fit encore à Palerme une nouvelle alliance avec le Prince de Tarente qui vint lui demander du secours contre le Duc d'Anjou, & Jacques Caldora, dont il pretendoit avoir été injustement maltraité. Les parens & les amis du Prince de Tarente entrerent dans cette ligue pour avoir occasion de se venger des François, dont ils étoient malcontens, & ils promirent d'embrasser ouvertement le parti du Roi d'Arragon, à condition qu'il leur fourniroit les secours dont ils auroient besoin pour se deffendre contre leurs ennemis, & pour soûtenir la guerre qu'on leur faisoit. On convint de deux mille chevaux & de mille hommes d'Infanterie, qui devoient être entretenus pendant le cours de la guerre aux dépens du Roi d'Arragon. Ce secours quoi qu'assez considerable en lui-même, étoit trop foible eu

An de N.S. 1434. égard aux forces des ennemis contre lesquels ils avoient à faire. Aussi le Prince de Tarente se vit-il bien-tôt dépoüillé des grands domaines qu'il possedoit dans le Royaume de Naples ; & à peine lui resta-t-il quelques petits Châteaux que leur assiette avantageuse ou leurs Fortifications garantirent de l'invasion des Angevins.

XLVII. Mort du Duc d'Anjou.

Le Prince de Tarente ayant été obligé de poser les armes & de se soumettre ; on se flattoit de voir bien-tôt la tranquillité rétablie dans le Royaume de Naples, lorsqu'un nouvel accident fit changer tout à coup la face des affaires. Le Duc d'Anjou épuisé des travaux & des fatigues de la guerre tomba malade à Cosensa dans la Calabre. Le mauvais air de ce païs ne contribua pas peu à augmenter sa maladie, qui enfin l'enleva le 15. de Novembre, à la fleur de son âge, au milieu de ses succès, & lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour devenir Maître paisible de tout le Royaume. Il venoit d'épouser Marguerite, fille d'Amedée premier Duc de Savoye. Tels sont les caprices de la fortune, ou plûtôt telle est la conduite de la Providence qui prend plaisir à se joüer des hommes & de leurs projets. C'est ainsi que nous éprouvons tous les jours ces alternatives & ces vicissitudes dont toute notre prudence notre habileté & nos précautions ne nous sçauroient garantir. Mais le Ciel par la mort du Duc d'Anjou frayoit le chemin à son Competiteur, & lui applanissoit tous les obstacles qu'il auroit pû trouver à la conquête du Royaume de Naples. C'est ainsi que la Providence par des ressorts inconnus disposoit toutes choses pour l'élévation & l'établissement de la Maison d'Arragon en Italie.

Mort de la Reine de Naples. An de N.S. 1435.

Le décès de la Reine Jeanne qui mourut à Naples le 2. de Fevrier de l'année 1435. ne pouvoit arriver dans des conjonctures plus favorables. Sa mort fut la suite d'une maladie causée par le chagrin qu'elle conçut d'avoir perdu le Duc d'Anjou qu'elle avoit adopté pour son fils, & auquel elle destinoit sa Couronne. Elle se reprochoit à elle-même de n'avoir payé que d'ingratitude l'attachement qu'il avoit fait paroître pour sa personne, & d'avoir par ses manieres dures & bizarres, causé la mort à ce Prince, que ses vertus rendoient digne d'un sort plus heureux. Le corps de la Reine fut inhumé sans aucune pompe dans l'Eglise de l'Annonciade à Naples.

La mort de la Reine de Naples & du Duc d'Anjou fit une révolution subite dans ce Royaume. Le parti des Arragonnois commença de prévaloir ; les François au contraire par la perte de leur Chef acheverent de perdre l'esperance de pouvoir se maintenir plus long-tems dans la possession d'une Couronne, pour laquelle ils combattoient depuis si long-tems. Le peuple de Naples s'étant assemblé tumultuairement proclama pour Roi en la place du feu Duc d'Anjou le Prince René son frere. Cette proclamation se fit avec précipitation, sans ceremonie & même sans y appeller les Seigneurs du Royaume : mais on ne fit qu'exécuter en cela les dernieres volontez de la Reine qui l'avoit ainsi ordonné dans son Testament. Mais quel appui les Napolitains pouvoient-ils attendre d'un Prince qui étoit alors prisonniers ?

An de N.S. 1435. XLVIII. Le peuple de Naples proclame René Duc d'Anjou Roi de Naples.

Le Duc René avoit épousé quelques années auparavant Isabelle de Lorraine, fille de Charles Duc de Lorraine. Après la mort de ce Prince décedé sans enfans mâles, le Duc René son Gendre se mit en possession de la Lorraine, comme étant le bien de sa femme, fille unique du Duc Charles, & par conséquent son heritiere. Mais Antoine, Comte de Vaudemont & frere de ce Duc, prétendoit que la Lorraine, étant un fief masculin, lui étoit dévolu comme au plus proche heritier du deffunt. En même tems il se mit en devoir de soûtenir ses droits par la voye des Armes. On en vint aux mains de part & d'autre, le Comte de Vaudemont gagna la Bataille ; l'Armée de René fut taillée en pieces, lui-même demeura prisonnier, & le Comte le remit entre les mains du Duc de Bourgogne, avec lequel il avoit fait une Ligue pour se rendre maître de la Lorraine.

René défait en Lorraine par le Comte de Vaudemont.

Il seroit difficile de pouvoir exprimer quelle fut la douleur de la Reine Yolante, mere des deux Ducs d'Anjou, Loüis & René, quand elle apprit la mort de l'un lorsqu'il étoit sur le point d'être maître de la Couronne de Naples, & que l'autre en perdant la Bataille avoit perdu le Duché de Lorraine & la liberté. Il est plus aisé de concevoir les sentimens de cette Princesse que de les expliquer. Tout devenoit contraire à cette illustre famille, & il sembloit que le Ciel prît plaisir à la persécuter, soit qu'il s'ennuyât de favoriser les François, soit qu'il voulût desormais favoriser les Arragonnois leurs ennemis & leurs rivaux. Telle est la bi-

Douleur de la Reine Yolante, mere des deux Ducs d'Anjou.

An de N.S. 1435.

ſarrerie des choſes humaines ; la proſperité auſſi-bien que tout le reſte a ſon periode. La fortune toujours errante & le pied ſur une roüe roulle de tous côtez, elle ſe plaît à parcourir tour à tour les Nations & les Familles ; mais ſa légereté fait qu'elle ne s'arrête jamais long-tems dans le même endroit.

Les Napolitains nomment des Regens en l'abſence de René.

Le peuple de Naples qui étoit attaché aux François choiſit & nomma Otin Caraccioli, George Alemani, & Balthaſar Rata pour gouverner le Royaume en l'abſence du Duc René, & juſques à ce qu'il eût recouvré ſa liberté. Ces trois Seigneurs étoient les plus illuſtres partiſans de la Maiſon d'Anjou & les plus capables de mettre le peuple en mouvement par leur credit & leur adreſſe.

XLIX. Funeſte mort de Velaſco Evêque de Palence, auquel ſuccede D. Guttiere de Tolede.

Il mourut en ce tems-là pluſieurs grands hommes en Eſpagne, parmis leſquels on compte D. Rodrigue de Velaſco, Evêque de Palence, qui par une des plus funeſtes avantures fut maſſacré par ſon propre Cuiſinier, nommé Jean. Cet homme ayant perdu la raiſon portoit à la main une groſſe maſſuë ou un gros bâton noüeux. Les Domeſtiques de l'Evêque lui demandant à quel uſage il le deſtinoit : il répondit que c'étoit pour aſſommer l'Evêque ; les Domeſtiques qui n'entendoient pas bien ce qu'il vouloit dire, car il étoit étranger, ſe mocquerent de lui ; mais les ris ſe changerent bien-tôt en larmes ; car ce malheureux ayant trouvé dans ſon chemin l'Evêque ſon Maître, qui ne penſoit à rien, il lui donna un ſi furieux coup de ſa maſſuë ſur la tête, qu'il tomba mort ſur le champ. D. Guttieres de Tolede, Archidiacre de Guadalajara ſucceda à D. Rodrigue de Velaſco dans l'Evêché de Palence.

Inondation en Eſpagne.

L'hyver fut cette année très-rude & très-facheux en Eſpagne, par les pluyes continuelles & par le débordement des rivieres ; de ſorte que les chemins devinrent impraticables ; pluſieurs maiſons furent renverſées par la fureur des eaux. Valladolid & Medina del Campo furent les deux endroits où elles firent de plus grands ravages. Dans pluſieurs endroits les Moulins furent tellement inondez qu'ils ne purent moudre pendant 40. jours ; les peuples faute de pain étoient obligez de ſe nourrir avec du bled grillé.

Sur tout à Seville.

La Riviere de Guadalquivir s'éleva ſi haut qu'il ne s'en falloit pas deux coudées qu'elle ne paſſât par deſſus les mu-

railles de Sevile. Cette inondation prodigieuse jetta un tel effroi parmi les habitans, qu'une partie se retira dans des barques pour n'être pas submergez ; les autres veilloient jour & nuit & travailloient sans relâche à fermer les plus petites issuës pour empêcher que l'eau ne pénétrât. Ce déluge furieux commença le 28. d'Octobre & continua sans interruption jusqu'au 25. de Mars que les eaux commencerent à se retirer. Ces inondations furent suivies d'une grande disette. An de N. S. 1435.

I. Guerre entre les Castillans & les Maures.

Malgré tous ces malheurs les Espagnols n'abandonnoient point la Guerre de Grenade ; les Chrétiens & les Maures en venoient tous les jours aux mains. Il y avoit entr'eux de petites rencontres, où tantôt les uns & tantôt les autres avoient l'avantage. D. Diegue de Ribera, Adelantade, qui avoit mis le Siége devant Alora, fut tué malheureusement d'un coup de flêche que les Assiegez lui tirerent de dessus la muraille, comme il alloit reconnoître la Place. D'un autre côté D. Juan de Faxardo, fils de D. Alphonse de Faxardo, Adelantade de Murcie, fut battu par un parti d'Infideles & demeura sur la place. D. Perafan, fils de D. Diegue de Ribera, & âgé seulement de 15. ans, eut toutes les charges de son pere ; mais le Roi fut bien-aise de reconnoître les services importans du pere dans la personne du fils, qui donnoit déja de grandes esperances, & qui devint dans la suite un des plus fameux Guerriers de toute l'Espagne.

Quelques avantages des Chrétiens sur les Maures.

Le chagrin de ces pertes fut un peu adouci par la nouvelle qu'on reçut que D. Rodrigue Manrique, fils de l'Adelantade D. Pedre Manrique avoit emporté d'assaut & par escalade la Ville d'Huescar, Place très-forte dans le païs connu par les Anciens, sous le nom des Bastetains, & qu'un gros Détachement que les Maures avoient envoyé en diligence au secours de la Ville avoit été taillé en pieces par l'Adelantade de Cacorla, & le Seigneur de Valde Corneja qui étoient allez au devant des Infideles. Les Maures qui se deffendoient encore avec opiniâtreté dans le Château d'Huescar, ayant sçû la défaite du secours qu'on leur envoyoit, se rendirent aux Chrétiens à composition.

Le Grand Maître

Mais la joye que ces deux petits avantages avoient in-

An de N. S. 1435. d'Alcantara défait par les Maures.

ſpiré aux Eſpagnols fût bien-tôt diſſipée par une nouvelle diſgrace qui leur arriva & qui ne fut pas moins conſidérable que celle des Maures. D. Guttiere de Sotomayor, Grand Maître d'Alcantara étoit entré ſur les Terres des Mahométans avec 800. chevaux & 400. hommes d'Infanterie pour attaquer Archidona. Les Sentinelles poſtées dans des Tours élevées d'eſpace en eſpace ayant découvert ce gros corps d'Eſpagnols, en avertirent, ſelon la coûtume, par des feux qu'ils allumerent. Ces feux ayant donné l'allarme à tout le païs, les milices deſtinées à la garde des Frontieres, & les Païſans ſe raſſemblerent en diligence juſqu'au nombre de cinq cens, & s'étant armez de fléches & de frondes, ils allerent ſe ſaiſir de certains défilez par où les Eſpagnols devoient paſſer; & en aſſommerent un très-grand nombre. Le carnage fut ſi grand que le Grand Maître eut beaucoup de peine à ſe ſauver avec le peu de troupes qui lui reſtoient. L'arrivée de ces Infideles que l'on ne s'attendoit pas de trouver dans ces paſſages étroits, & dans les gorges des montagnes jetta une telle épouvante parmi les troupes que commandoit le Grand Maître, que la plûpart des ſoldats frappez comme d'une terreur panique, n'eurent preſque pas le courage de ſe mettre en deffenſe & ne penſerent qu'à s'enfuïr.

Le Seigneur de ValdeCorneja leve le Siege d'Huelma.

D. Ferdinand Alvarez, Seigneur de Valde Corneja, ayant appris la défaite entiere du Grand Maître d'Alcantara, ne doutant point que les Maures victorieux & fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, ne vinſſent fondre ſur lui; leva le Siége d'Huelma, quoiqu'il fut ſur le point de s'en rendre maître, & ſe retira en bon ordre en quoi il fit très-prudemment; car il n'eſt pas ſouvent moins glorieux de ſçavoir adroitement éviter le danger, que de l'affronter; l'un eſt l'effet de la valeur, & l'autre de la prudence; il eſt glorieux à un General de ſçavoir conſerver ſes troupes, & de les reſerver pour de meilleures occaſions, comme il arriva alors.

Défaites des Maures proche de Gualdi.

Le Grand Maître ayant rallié ce qu'il pût ſauver du débris de ſa petite Armée, & s'étant joint au Seigneur de Valde Corneja, & à l'Evêque de Jaen; ils formerent tous enſemble une Armée de quinze cens chevaux & de ſix mille hommes de pied. Ils s'avancerent vers Gualdi, ravagerent

toute la campagne, brulerent tous les bleds qui étoient prêts à être moissonnez, & mirent tout à feu & à sang. Il sortit de Grenade une Armée d'Infideles, au nombre de quarante mille hommes d'Infanterie & de la Cavalerie à proportion. Cette multitude prodigieuse de Barbares n'effraya pas nos Troupes, & nos Generaux sans balancer allerent hardiment les attaquer. Comme on ne juge ordinairement des entreprises hazardeuses que par le succès; la victoire que les Chrétiens remporterent dans cette occasion justifia une résolution qui paroissoit téméraire. Le carnage ne fut pas néanmoins fort grand, car il ne demeura sur la place qu'environ quatre cens Maures & très-peu de Chrétiens: ce fut plûtôt une déroute qu'une défaite. La terreur s'étant mise parmi ces Infideles, ils prirent la fuite presque dès le commencement du Combat, & se sauverent à la faveur de la nuit qui survint.

An de N. S 1435.

Action de valeur de Perea.

L'Adelantade Perea fit éclater dans cette action son intrépidité; car son cheval ayant été tué sous lui, & lui-même étant dangereusement blessé à la jambe, quoiqu'il fût à terre, & qu'il eût bien de la peine à se soûtenir, & il se deffendit cependant avec tant de valeur contre une foule d'ennemis qui l'environnoient de tous côtez & qui venoient se jetter sur lui, qu'il les obligea de se retirer. Le mépris de la vie & du danger redoubla son courage, & ses forces.

On prend sur les Maures les deux Villes de Velez.

Il y a dans le Royaume de Murcie & assez près d'Huescar, deux petites Villes peu éloignées l'une de l'autre; à sçavoir *Veles el Roxo*, & *Veles el Blanco*. L'Adelantade Faxardo s'étant mis à la tête de quelques Troupes, mit le Siége devant ces deux Places & les serra de si près, qu'enfin après quelques jours de Siége, les habitans furent obligez de se rendre par composition. Les articles de la Capitulation furent, qu'on leur conserveroit leurs droits, leurs libertez, & leurs Privileges, qu'ils se gouverneroient suivant leurs Loix comme auparavant; qu'on n'imposeroit point de nouvelles taxes, & qu'ils ne payeroient que ce qu'ils avoient accoûtumé de payer. Nous avons ici ramassé dans un même endroit tout ce qui s'étoit passé successivement pendant trois ans, pour n'être point obligez d'interrompre si souvent la suite des évenemens.

LI.
On parle de paix.

L'année 1435. devint fameuse par la paix qui fut enfin

An de N. S. 1435. entre le Roi de France & le Duc de Bourgogne.

concluë entre les François & les Bourguignons, après de longues & de sanglantes Guerres. Il semble que la haine des deux Nations devoit être assouvie par le sang qui avoit été répandu de part & d'autre. Charles Roi de France dans toutes les occasions parloit d'une maniere trés-avantageuse du Duc de Bourgogne, faisoit paroître une estime particuliere pour ce Prince, marquoit la douleur qu'il avoit de la mort du feu Duc de Bourgogne son pere, & népargnoit rien pour le convaincre qu'il n'y avoit nullement trempé, & que cet assassinat s'étoit exécuté contre ses inclinations & sa volonté.

Les conferences se tiennent à Arras.

L'autorité, les soins & l'habileté des trois Cardinaux que le Pape envoya en France, en Flandre & en Angleterre; avec le caractere de Legats Apostoliques contribuerent beaucoup à avancer la paix. Les trois Legats par leurs prieres & leurs fortes sollicitations, après bien des difficultez & des oppositions, obtinrent enfin que les trois Puissances intéressées envoyassent leurs Plenipotentiaires à Arras pour y travailler tout de bon & de concert à une solide paix. Dès qu'ils y furent arrivez, les uns & les autres firent leurs propositions, & déclarerent les intentions de leurs Maîtres. Les Anglois anciens Rivaux de la France n'assisterent point aux Conferences & se retirerent, Le Duc de Bourgogne parut disposé à la paix, & marqua le désir sincere qu'il avoit de remedier aux malheurs dont sa Patrie étoit affligée depuis si longtems.

La paix signée à Arras.

Enfin après quelques contestations on régla qu'en mémoire de l'assassinat commis en la personne du Duc de Bourgogne, le Roi de France feroit bâtir à ses dépens une Eglise dans le même lieu où le crime avoit été fait, que l'on y fonderoit un certain nombre de Chanoines, avec des revenus suffisans pour leur entretien, & qu'ils seroient obligez de dire tous les jours l'Office Divin, pour le repos de l'ame du Duc; que les Villes de Mâcon & d'Auxerre resteroient toujours au Duc de Bourgogne & à ses Descendans, qu'il retiendroit entre ses mains quelques autres Places sur la riviere de Somme en engagement, jusques à ce que le Roi de France lui eût payé la somme de quatre cens mille écus, en réparation de cet assassinat.

Ratifiée par le Roi.

Quelque honteuses que pussent paroître ces conditions, la France les accepta; elle passa par dessus tout, tant on avoit

An de N. S. 1435.

d'empressement de s'accommoder avec le Duc de Bourgogne, & de le détacher du parti des Anglois : car le Roi de France étoit persuadé que par ce Traité de paix les forces de son Royaume qui se trouvoient alors épuisées, reprendroient bien-tôt le dessus, & que dans peu il seroit en état de faire lui-même la loi à ceux qui avoient voulu la lui donner, ce qui arriva en effet comme il l'avoit prévû : car dès que les Parisiens qui paroissoient les plus mutins & les plus dévoüez aux Anglois, eurent appris l'accommodement du Roi & du Duc de Bourgogne, ils prirent les armes, chasserent les Anglois, & Paris retourna enfin heureusement sous l'ancienne & légitime domination de ses premiers Maîtres.

Les affaires de France reprennent le dessus.

Après quoi le affaires de cette Couronne qui étoient dans une très-fâcheuse situation commencerent à changer de face. L'exemple de la Capitale entraîna la plûpart des Villes, & en peu de tems le Royaume rentra sous l'obéïssance de ses Rois légitimes. Nos Historiens assûrent que l'Infante Isabelle sœur du Roi de Portugal, & épouse de Philippes Duc de Bourgogne, contribua plus que personne à ménager la paix d'Arras entre le Roi & le Duc son Epoux. On dit même que cette Princesse s'aboucha avec le Roi de France, pour convenir des principaux articles. On pourroit douter de le verité du fait, & si nos Auteurs ne l'ont point avancé, pour faire honneur à cette Princesse & au Portugal sa Patrie.

LII. Tréve concluë entre la Castille la Navarre & l'Arragon.

En Espagne pendant que les Rois de Navarre & d'Arragon pressoient vivement le Siége de Gayette, comme nous le dirons bien-tôt, les Reines leurs épouses obtinrent du Roi de Castille une prolongation de Tréve jusqu'au premier jour de Novembre. Cette affaire fut concluë dans un voyage que fit ce Prince á Buitrago où D. Inigo Lopez de Mendoze lui avoit préparé une fête magnifique pour le régaler. D. Juan de Lune, Seigneur d'Illueca que ces deux Princesses avoient envoyé vers le Roi de Castille y eut beaucoup de part par le moyen de D. Alvar de Lune son parent, Favori & premier Ministre, qu'il trouva moyen d'engager dans les interêts des deux Couronnes. La faveur & le pouvoir de D. Alvare étoient au plus haut periode. Pour comble de bonheur & de joye, sa femme étoit accouchée

An de N.S. 1432. à Madrid d'un fils qui fut nommé Juan, & dont la naiſſance repandit une allégreſſe dans toute la Cour, à laquelle le Roi lui-même voulut bien prendre part. Les Courtiſans s'empreſſerent d'aller faire des complimens de conjoüiſſance à D. Alvare, pour mériter ſes bonnes graces, & ceux-là même qui dans le fond de leurs cœurs le haïſſoient mortellement, furent des premiers à le feliciter.

Après la mort de Jeanne Reine de Naples, de Loüis Duc d'Anjou, & du Sénéchal Jean Caraccioli, il ſembloit que le Roi d'Arragon ne trouvoit plus d'obſtacles qui puſſent l'empêcher de ſe rendre Maître du Royaume de Naples, où il n'y avoit plus ni Chef ni Armée; les peuples paroiſſoient diviſez autant de ſentimens que d'interêts, & ils ne ſçavoient où trouver des ſecours étrangers dont ils puſſent ſe prévaloir & qui puſſent les ſoûtenir. Pluſieurs Seigneurs ayant conferé enſemble ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture preſente, réſolurent de ſe rendre maîtres de Capoüe & de ſon Château, qui les mettoit en état de ſoûtenir la Guerre ſi l'on étoit obligé d'en venir à cette extrémité; car ils ne pouvoient ſe reſoudre à dépendre du peuple qui ne ſçait ce que c'eſt que de garder de la modération quand il ſe voit l'autorité en main, & dont le Gouvernement leur étoit également injurieux & inſupportable.

C'eſt ce qui leur fit prendre la réſolution de ſe ſervir de Renaud d'Aquin, qu'ils envoyerent pour menager cette affaire en Sicile, & qui eut ordre d'offrir au Roi d'Arragon tout leur crédit, leurs biens, & leurs troupes; à condition qu'il ſe preſſât de venir dans le Royaume de Naples, & qu'il ne ſe contentât pas de les entretenir de belles paroles, & de les amuſer de frivoles eſperances; que le moindre délai étoit dangereux & qu'il ne pouvoit uſer de trop de diligence, pour ne point donner le loiſir au parti contraire de ſe reconnoître & de ſe mettre en état de s'oppoſer à leur bonne volonté & au zele qu'ils avoient pour ſon ſervice.

LIII. Le Roi d'Arragon arrive dans le Royaume de Naples.

Le Roi d'Arragon étoit alors en Sicile avec ſes trois freres, tous braves & en âge d'exécuter les entrepriſes les plus difficiles. D. Pedre demeura en Sicile pour faire inceſſamment équiper un puiſſante Flotte, & travailler aux au-

tres

tres préparatifs nécessaires. Le Roi ayant pris avec lui le Roi de Navarre & l'Infant D. Henri ses freres, s'embarqua au Port de Messine, & partit avec sept Galeres. Ils rangerent d'abord l'Isle Ponce, & ensuite celle d'Ischia : enfin ils arriverent à Sessa, où la plus grande partie des Seigneurs, à la tête desquels étoit Antoine Marsano, Duc de Sessa, s'étoient rendusde Capouë pour les recevoir. An de N. S. 1435.

LIV. Il assiége Gayette.

On chercha les moyens d'executer les résolutions que l'on avoit prises, & tous d'un commun accord convinrent qu'il falloit commencer par mettre le Siége devant Gayette. La Flotte d'Arragon parut le 7. de Mars à la vûë de la Place ; l'Armée de terre commandée par les Seigneurs Napolitains, s'avança de son côté, & vint camper devant cette Ville, qui se trouva en même tems assiegée par mer & par terre. Le Prince de Tarente se rendit avec un corps assez considerable de troupes au Camp des Assiegeans. Le Roi d'Arragon se saisit heureusement de la montagne d'Orlando, dans l'esperance que ce poste, qui commandoit la Place, lui faciliteroit les moyens de la prendre, outre qu'elle manquoit de vivres & de munitions. Mais les Genois qui étoient en grand nombre dans Gayette, où ils faisoient un commerce considerable, prirent la résolution de deffendre eux-même la Place. Ils mirent à leur tête François Spinola, un des plus considérables d'entr'eux, qui le premier avoit animé les autres à ne se point soûmettre. On commença par faire sortir de la Ville toutes les bouches inutiles. Ces malheureux se rendirent au Camp du Roi d'Arragon qui les reçut avec une extrême bonté, il leur fit donner tout ce qui leur étoit nécessaire, & les envoya dans les Places voisines. Cette humanité lui gagna l'affection de toute la Province, & même de Assiegez.

Les Genois entreprennent de deffendre la Place.

La République de Gennes informée du danger où se trouvoient les Genois de Gayette, & sollicitée par les instances réïterées de Philippes Duc de Milan, résolut d'envoyer à leur secours une flotte composée de douze gros vaisseaux, de deux galeres, & d'une galiote, avec des troupes, des vivres, des armes, & toutes sortes de munitions. Le Sénat en donna le commandement à Blaise Assareto, qui d'une naissance très-basse, avoit trouvé moyen par sa

Les Genois envoyent du secours de Gayette.

An de N.S. 1435. valeur, & sa parfaite connoissance de la marine, de s'élever aux premieres Charges de la République.

Le Roi d'Arragon va au devant des Genois.

Le Roi d'Arragon ayant eu avis que la flotte Genoise avançoit, alla lui-même au devant pour la combattre avec quatorze gros navires & onze galeres; presque tous les Officiers de son Armée, & les Seigneurs Napolitains animez par l'exemple de ce Prince s'embarquerent avec lui; persuadez que la Victoire ne pouvoit leur échapper. Les Arragonnois arriverent à la vûë de l'Isle Ponce, & les Genois ayant moüillé à la rade de Terracine, envoyer un Héraut d'Armes au Roi d'Arragon pour lui déclarerent que n'ayant point de Guerre avec lui, ils ne venoient pas pour combattre, mais seulement pour secourir leur Compatriotes, & pour leur apporter les vivres & les munitions dont ils avoient besoin; que s'il vouloit leur accorder ce qu'ils lui demandoient, & leur permettre de ravitailler la Place, il ne seroit pas nécessaire aux uns & aux autres d'en venir aux mains.

Les uns & les autres se disposent au Combat.

Il s'éleva alors un grand éclat de rire parmi les Arragonnois après avoir entendu ce bizarre compliment, & l'on en fit mille plaisanteries. Aussi-tôt de part & d'autre on se mit en ordre de Bataille; avant que de commencer le Combat, le Général de la Flotte Genoise donna ordre à trois de ses plus gros vaisseaux de se séparer des autres & de prendre le large, comme s'ils eussent voulu s'enfuir, & de ne revenir joindre l'armée que lorsque le Combat seroit engagé, afin de prendre les ennemis par le travers.

Ils se battent.

Les Arragonnois trompez par cette ruse, & persuadez que leurs ennemis saisis de peur ne pensoient qu'à se sauver, au lieu de tomber sur eux en bon ordre s'avancerent en confusion, & avec une confiance présomptueuse comme s'ils eussent eu la Victoire entre les mains. Ils sembloient même ne craindre rien autre chose sinon que les vaisseaux Genois leur échapassent par leur legereté. Le Roi d'Arragon étant venu en même tems fondre sur l'Amiral des ennemis pour l'aborder. Le General Assareto fit faire un mouvement à son vaisseau, pour éviter l'abordage, revint tout à coup sur le vaisseau du Roi d'Arragon, & l'accrocha à son tour par la poupe avec tant de violence qu'il le fit pancher sur le côté. Alors les Genois qui

étoient sur le pont profitant de cet avantage ; jetterent une si prodigieuse grêle de traits, de fléches & de pierres, que le vaisseau du Roi déja chargé par son propre poids & par son leste qui étoit tout d'un côté, demeura exposé à tous les coups des ennemis. An de N.S. 1435.

Le Combat s'opiniâtre.

Les autres vaisseaux ne se battoient pas avec moins d'acharnement, ils s'étoient tous abordez, & demeuroient accrochez les uns aux autres avec des grapins & avec leurs vergues entrelassées, de sorte que les soldats se battoient de dessus les ponts comme s'ils eussent été à terre. Les Arragonnois étoient beaucoup plus forts en monde & en vaisseaux que leurs ennemis ; mais leur multitude les embarrassoit ; & comme la plûpart étoient malades du mal de mer, ils n'étoient pas d'un grand secours. Les Genois au contraire tant matelots que soldats, qui étoient accoûtumez à la mer, & plus adroits à la manœuvre avoient tout l'avantage dans le Combat. Les Galeres ne servirent de rien, parce que les vaisseaux se trouvant mêlez les uns avec les autres ; & étant de trop haut bord, elles se seroient exposées à couler à fonds si elles s'en fussent approchées.

Les Genois gagnent la Bataille.

Le Combat continuoit toujours lorsque les trois gros navires Genois qui avoient d'abord fait semblant de fuïr revirerent tout à coup de bord & venant prendre les vaisseaux Arragonnois par le travers, firent enfin déclarer la Victoire. Les Genois montent à l'abordage, sautant dans le vaisseau que montoit le Roi d'Arragon, font main-basse sur tout ce qui ose paroître sur le pont, crient à ceux qu'ils trouvent les armes à la main de se rendre. C'étoit un spectacle affreux de voir l'acharnement des uns & des autres, les cris de ceux qu'ils massacrent, les gemissemens des blessez & des mourans, le trouble & la confusion regnent par tout ; on n'entend plus la voix de l'Officier, chacun n'écoute, & ne suit que sa fureur.

Le Roi d'Arragon fait prisonnier avec la plûpart des Officiers.

Le vaisseau où étoit le Roi d'Arragon & qui étoit toujours demeuré panché sur le côté depuis le premier abordage, se trouvant battu par des coups de mer très-violens, faisoit eau de tous côtez ; ce qui détermina le Roi à crier qu'il se rendoit à Philippes Duc de Milan, quoiqu'absent. Le Prince de Tarente & le Duc de Sessa furent pris dans le même Vaisseau. Les Genois s'étant rendus maîtres des

An de N S. 1435. douze autres gros navires, y firent un très-grand nombre de prisonniers de conséquence, parmi lesquels se trouva l'Infant D. Henri d'Arragon, & le Roi de Navarre son frere, qui au commencement de la bataille avoit sauvé la vie à D. Rodrigue Rebolledo, lequel combattoit à ses côtez. Les Auteurs ne s'accordent pas sur ce que devint D. Pedre. Les uns assûrent qu'il se trouva à la Bataille, & qu'il se sauva heureusement avec trois galeres à la faveur de la nuit, les autres au contraire prétendent qu'il n'arriva à l'Isle d'Ischia avec le reste de la Flotte, qu'il amenoit de Sicile au secours de son frere, que dans le tems que se donnoit le Combat.

Les noms des Principaux Prisonniers.

Outre les principaux Officiers que nous avons déja nommez, les Genois en firent une quantité d'autres, parmi lesquels se trouverent D. Raymond Boil, Vice-Roi de Naples, D. Diegue Gomez de Sandoval Comte de Castro avec ses deux enfans; D. Ferdinand & D. Diegue, D. Juan de Sotomayor, D. Inigo d'Avalos, fils du Connétable D. Ruy Lopez d'Avalos, Inigo de Guevarra son petit-fils, & fils de D. Bertrand, qui étoient tous partis d'Espagne pour accompagner les Rois d'Arragon & de Navarre à la Guerre de Naples.

Gayette délivré.

Les Genois qui étoient assiégez dans Gayette ayant reçu l'agréable nouvelle de la Victoire complette remportée par leurs Compatriotes, firent une sortie & vinrent se jetter sur le Camp des Arragonnois, dont ils se rendirent maîtres: ils y firent un très riche butin, car ils y trouverent les garde-robes, les meubles, & la vaisselle d'argent de tous ceux qui avoient été fait prisonniers dans le Combat Naval. Les Troupes que les ennemis avoient laissé dans leur Camp pour le garder, demeurerent en partie prisonniers; les autres s'enfuirent par des sentiers détournez & se diperserent dans les Villages.

Après une défaite si generale dans le tems même que les Arragonnois comptoient tenir la Victoire entre les mains, qui n'auroient pas crû leurs affaires désesperées, & leur parti en Italie entierement ruiné? Mais ô étrange aveuglement des hommes, que vos lumieres sont foibles, que vos vûës sont courtes, & votre prévoyance bornée! Que les affaires d'ici-bas sont sujettes à d'étranges vicissitudes & à de

An de N. S. 1435.

ſurprenantes révolutions. Les affaires du Roi d'Arragon tournerent d'un autre maniere qu'on ne l'avoit appréhendé, & ce terrible revers ne ſervit que d'échelon aux Vaincus, pour recouvrer un Royaume dont ils ſembloient devoir être chaſſez pour jamais. La perte de leur liberté & leur priſon ne ſervit qu'à réhauſſer leur gloire, & qu'à donner plus de relief & plus de réputation à leurs armes. Qui pourroit le croire! Qui pourroit ſeulement le penſer! C'eſt ainſi que les projets des hommes qui paroiſſent le mieux concertez, & dont le ſuccès ſemble devoir être infaillible, ſe trouvent ſouvent tout d'un coup renverſez, non pas par l'aveugle fortune, mais par des ordres ſecrets d'une Puiſſance ſuperieure, qui ſçait conduire les choſes au terme qu'il leur a preſcrit par des routes qui ſembleroient devoir les en détourner. Cette Bataille une des plus mémorables de ce ſiécle, ſe donna un Vendredi cinquiéme d'Août à la vuë de l'Iſle Ponce.

LV.

Les Genois emmenent leurs Priſonniers à Gennes & à Milan.

Après cette Victoire complette les Vainqueurs reprirent la route de Gennes. Il y laiſſerent la plus grande partie de leurs priſonniers, pour ſervir de trophée à la République, & pour la dédommager par leur rançon des dépenſes conſidérables qu'elle avoit faites. On conduiſit à Milan les deux Rois & les autres priſonniers plus diſtinguez, au nombre de trois cens. Le General de la Flotte Genoiſe fit une Entrée publique à Gennes en forme de triomphe, ſuivi de ſes illuſtres priſonniers; ce qui ne s'étoit peut-être point vû depuis les premiers tems, où la République Romaine étoit au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire.

On craint que le Duc de Milan ne ſe rende maître de l'Italie.

Toute l'Italie étoit en ſuſpens & dans l'attente de la maniere dont le Duc de Milan uſeroit d'une ſi éclatante Victoire: Après s'être déja fait redouter de ſes voiſins par ſa valeur, il commença à jetter la terreur & l'effroi chez des Nations plus reculées. On appréhenda que ce Prince naturellement fier & impérieux, ne voulût profiter d'un ſi grand avantage & ſe rendre maître de toute l'Italie; car on connoiſſoit ſon humeur ambitieuſe, & ſon experience dans la Guerre qui avoit fait long-tems ſa principale occupation.

Il eſt incertain du parti qu'il doit prendre.

Lui-même ſe trouvoit dans un très-grand embarras ſur la conduire qu'il devoit tenir. Il rouloit dans ſa tête diverſes penſées, incertain s'il devoit forcer les deux Rois & les autres priſonniers à ſubir des conditions onereuſes, & à rache-

An de N.S. 1435

ter leur liberté par de grosses rançons. Ce parti à la verité pouvoit lui procurer dans le tems present un avantage considerable, mais aussi il y avoit à craindre que les deux Rois, remis en liberté, ne se missent en devoir de se vanger, ne prissent aussi-tôt les armes, & n'engageassent leurs amis & leurs alliez dans leurs interêts, & ne recommençassent la Guerre avec plus de fureur. D'une autre côté il faisoit reflexion, que s'il les recevoit d'une maniere honorable, s'il les traittoit selon leur naissance & leur rang, s'il leur rendoit la liberté sans exiger de rançon, il s'attacheroit pour jamais ces Princes par un bienfait si signalé. Ce parti étoit sans doute le plus genereux, & capable d'attirer l'admiration de tout l'Univers.

Toutefois il consideroit qu'il n'étoit nullement ni de la prudence ni de la bonne politique de négliger ses veritables interêts, & de laisser échapper une occasion si favorable, d'étendre sa domination, pour acquérir une si frivole gloire, que c'étoit vouloir imprudemment risquer le certain sur une esperance trop souvent trompeuse; d'ailleurs que telle étoit la coûtume & la malignité des hommes de ne reconnoître que par des trahisons & des perfidies les bien-faits, lorsqu'ils ne peuvent les payer.

Le Duc de Milan reçoit avec honneur ses prisonniers.

Malgré ces reflexions il n'écoûta que les sentimens de l'honneur & de la générosité; le desir de la gloire, & d'immortaliser son nom l'emporta dans son esprit sur toutes les vûës interessées que la politique pouvoit lui suggerer. Il reçut ces Princes avec toutes les marques possibles d'honneur & une magnificence extraordinaire; il leur donna des appartemens dans son Palais, & vécut avec eux comme s'ils avoient été ses alliez & ses amis.

Entrevûë du Duc & du Roi d'Arragon.

Après cette démarche, il résolut de les mettre en liberté, & au lieu d'éxiger d'eux nulle rançon de les renvoyer chargez de riches presens. Ce fut dans ce dessein qu'ayant eu un jour une très-longue conversation avec le Roi d'Arragon, il lui representa fort au long, & tâcha de lui prouver par beaucoup d'exemples que les François étoient la Nation du monde la plus fiere & la plus ambitieuse; qu'ils n'avoient point d'autres vuës que l'aggrandissement de leur Monarchie, sans sçavoir se prescrire des bornes; qu'ils avoient souvent tenté de renverser les Ducs de Milan, que si leurs desseins jusqu'ici avoient toujours échoüé, on ne devoit pas

se flatter qu'ils eussent pour cela changé de sentimens & de dispositions, qu'on devoit s'attendre qu'à la premiere occasion, ils reprendroient les anciennes maximes de leur politique, que s'ils pouvoient une fois mettre le pied dans l'Italie, s'y affermir & se rendre maître du Royaume de Naples, ils ne tarderoient gueres à s'accommoder avec les Genois leurs voisins & leurs amis; que les uns & les autres se ligueroient & formeroient de nouveaux projets, sans se tenir en repos qu'ils n'eussent conquis toute l'Italie; qu'enfin le Duc Jean Galeas son pere & ses Ancêtres s'étoient toujours deffiez des François.

An de N.S. 1435

LVI. Isabelle femme de René Duc d'Anjou arrive à Naples.

Pendant que ces choses se passoient dans le Château de Milan, Madame Isabelle, épouse de René Duc d'Anjou, qui avoit été fait prisonnier dans la Bataille perduë contre le Comte de Vaudemont, & qui étoit alors entre les mains du Duc de Bourgogne, comme nous l'avons déja dit, reçut ordre de son époux, de se rendre incessamment en Italie. Elle passa par mer à Gennes, de-là se rendit à Gayette & arriva à Naples le 18. d'Octobre. Son arrivée releva le courage de la faction d'Anjou, & redonna une nouvelle vigueur à ceux qui dans les derniers mouvemens n'avoient osé se déclarer. Les secours considerables que lui envoya le Pape Eugene ne lui furent pas inutiles; & cette habile Princesse, d'ailleurs respectable par sa naissance, trouva le moyen par sa sagesse, & ses manieres affables & genereuses de gagner l'affection des peuples.

LVII. Etats d'Arragon assemblez à Sarragosse.

La prise des Rois d'Arragon & de Navarre, & la défaite entiere de leur Armée Navale par les Genois, avoient jetté l'Espagne dans une étrange consternation. On ne sçavoit à quoi se déterminer, si l'on devoit tenter la voye des Armes, ou celle de la négociation. Les Etats Generaux d'Arragon s'assemblerent à Sarragosse, à la sollicitation de la Reine. On proposa d'armer incessamment une nouvelle flotte, pour conserver au moins les Isles de Sardaigne & de Sicile, où l'on ne doutoit pas que les Vainqueurs n'allassent se jetter: car pour le Royaume de Naples, on n'y pensoit plus, & l'on avoit perdu toute esperance de le recouvrer.

Entrevuë du Roi de Castille & de la Reine d'Arragon à Soria.

Le Roi de Castille & la Reine d'Arragon sa sœur s'aboucherent à Soria sur la frontiere des deux Royaumes. L'une & l'autre convinrent d'une prolongation de Tréve encore

An de N.S. 1435. pour cinq mois entre les deux Couronnes. Le Roi de Castille y consentit d'autant plus volontiers, que les Grands de son Royaume paroissoient touchez de la disgrace des deux Rois, & que rien ne lui sembloit moins généreux que de profiter du malheur de son beau-frere & de ses voisins. Après la conclusion du Traité, l'un & l'autre partit de Soria pour reprendre la route de leurs Etats.

Mort de la Reine Douairiere d'Arragon.

Ils apprirent en chemin la mort de la Reine Leonore, mere des Rois d'Arragon & de Navarre, décédée à Medina del Campo le 15. de Decembre. Cette Princesse fut si touchée de la défaite & de la prise de ses deux fils, qu'elle en mourut subitement par la violence de sa douleur; au moins tel fut le sentiment de tout le monde. Elle fut universellement regrettée en Espagne. On lui rendit les honneurs funebres en plusieurs endroits. Le Roi lui fit faire un Service solemnel à Alcala de Henares, & la Reine son épouse en fit faire un autre à Madrigal. Elle fut inhumée dans le Monastere des Religieuses de Saint Jean de Las-Duegnas, qu'elle avoit fait bâtir à ses propres frais, & qu'elle avoit choisi pour y passer le reste de ses jours dans la solitude, & dans la pratique exacte de toutes les vertus Chrétiennes.

LIX.

Ligue entre le Duc de Milan & les Rois d'Arragon & de Navarre.

Cependant les Conferences continuoient à Milan, & le Duc par un excès de generosité dont on trouvera peu d'exemples dans l'Histoire, sacrifiant ses interêts & l'avantage qu'il pouvoit tirer de ses prisonniers, fit avec eux un Traité dont les principaux articles furent: qu'il y auroit entr'eux une Ligue offensive & deffensive envers tous & contre tous. Que le Duc de Milan promettoit de secourir le Roi d'Arragon, & de l'aider d'hommes & d'argent pour recouvrer le Royaume de Naples. Que les Rois d'Arragon & de Navarre de leur côté s'obligeroient mutuellement à fournir au Duc de Milan tous les secours dont il auroit besoin contre ses ennemis.

Le Roi de Navarre passe en Espagne.

Ce Traité étant devenu public, ne surprit & n'embarrassa pas moins les Italiens que les autres Nations, qui ne s'y attendoient pas. Le Roi de Navarre fut aussi-tôt mis en liberte & envoyé en Espagne pour gouverner en qualité de Regent le Royaume d'Arragon pendant l'absence de son frere. On avoit besoin d'argent pour lever des Troupes & pour armer une nouvelle flotte. Le Prince de Tarente & le Duc de Sessa se rendirent en diligence à Naples, afin de ranimer leurs partisans

partisans que la Victoire des Genois avoit consternez, & d'avertir au nom du Roi d'Arragon D. Pedre de se rendre incessamment sur les côtes de ce Royaume avec la flotte qu'il tenoit toute prête en Sicile. L'Infant exécuta avec une promtitude merveilleuse les ordres du Roi son frere ; car étant arrivé avec sa flotte à l'Isle d'Ischia, il se rendit aussi-tôt maître de la Ville de Gayette, que Lancelot Napolitain qui en étoit Gouverneur, lui remit entre les mains le jour de Noël de l'année 1436.

An de N.S. 1435

An de N.S. 1436.

Quelques jours après le Roi d'Arragon que le Duc de Milan avoit remis en liberté, se rendit à Portoveneré & à Lerice, deux fortes Places, situées sur la côte de Gennes, qui lui étoient demeurées fidelles malgré sa défaite & sa prison, apparemment plûtôt par la crainte d'être pillées par la Garnison que ce Prince entretenoit, que par l'affection des habitans.

Le Roi d'Arragon va à Portoveneré.

LVIII
La grande arche du Pont de Sarragosse tombe.

Quelques Auteurs assûrent qu'il y eut alors plusieurs signes, & divers prodiges que le peuple regarda depuis comme des présages du malheur & de la liberté du Roi d'Arragon. Le Lecteur en croira ce qu'il lui plaira ; mais je n'ai pas crû devoir passer sous silence des évenemens si publics & si averez. Le même jour que se donna la Bataille Navale entre les Arragonnois & les Genois proche de l'Isle Ponce, la principale arche du magnifique Pont que l'on batissoit à Sarragosse sur la riviere d'Ebre, tomba en plein midi, sans que l'on pût en remarquer la cause, & par sa chute, elle tua cinq hommes. On dira que le vulgaire ignorant regarde souvent comme miracles les accidens extraordinaires dont elle ne pénétre pas les causes naturelles, & qu'il en tire des conséquences mysterieuses. Je le veux ; mais que répondre à l'évenement que je vas rapporter ?

A neuf lieuës au-dessous de Sarragosse sur la même riviere d'Ebre, il y a une Ville appellée *Villilla*, bâtie sur les ruines d'une ancienne Colonie de Romains, dans les *Ilergertes*, & que l'on nommoit alors *Celse*. Il n'y a eu rien de tout tems si remarquable dans cette Ville qu'une fameuse cloche qu'on y voit ; car les habitans & les peuples voisins sont persuadez que toutes les fois qu'elle sonne d'elle-même, & d'une maniere extraordinaire, sans que personne l'ébranle ; c'est un presage assez constant de quelque bonheur ou de quelque malheur pour le Royaume. Je n'entreprends pas ici de prou-

An de N.S. 1436. ver la verité du fait, & je ne suis pas obligé de la garantir; ce qui est constant, c'est qu'il est rapporté par des Auteurs dignes de foi, qui citent même des témoins oculaires de ce prodige. Ils racontent que cette cloche sonna d'elle-même un jour devant que les Rois d'Arragon & de Navarre perdissent la Bataille & fussent faits prisonniers; qu'elle sonna une seconde fois le 30. d'Octobre, & qu'enfin elle s'ébranla pour la troisiéme fois le 5. de Janvier suivant; qui fut le même jour que fut concluë à Milan la Ligue entre ce Duc & le Roi d'Arragon, quand il fut remis en liberté. (1) On fit quantité de prieres publiques, & on célébra quantité de Messes pour appaiser la colere de Dieu, & pour détourner les malheurs dont ce prodige menaçoit le Royaume. Mais les peuples furent bien-tôt délivrez de leurs allarmes par l'agréable nouvelle qu'ils reçûrent, que les Rois d'Arragon & de Navarre & les autres Princes prisonniers, avoient été mis en liberté. La tristesse où tout le Royaume étoit plongé, dans la crainte de quelque nouveau malheur, fut bien-tôt changée dans une allegresse publique & universelle.

LIX. Les Genois se revoltent contre le Duc de Milan.

Cette paix fut la source d'une longue & sanglante Guerre; car les Genois irritez de ce Traité fait sans leur participation, & sans y avoir été compris, prirent ouvertement les Armes contre le Duc de Milan. Ils trouvoient fort mauvais que d'autres tirassent tout le fruit d'une Victoire dont ils avoient seuls essuyé les dangers, & dont l'on n'étoit redevable qu'à leur valeur, que Philippes Duc de Milan eut tout l'honneur de cette paix, que les Rois d'Arragon & de Navarre n'eussent qu'à lui seul obligation de leur liberté; que la liberalité de ce Prince devînt onereuse à la République, qui outre cela se trouvoit seule exposée à la vengeance des Arragonnois & des Catalans leurs anciens ennemis: Ils ne pouvoient non plus digérer que les Ducs de Milan, dont ils avoient autrefois été obligez d'implorer la protection & l'alliance, au lieu de s'en tenir aux anciens Traitez faits avec

(1) *Remis en liberté.* On ne peut pas s'exprimer avec plus de précaution & de jugement que le fait Mariana dans cette occasion; car sans rien affirmer des causes & des effets de ces évenemens extraordinaires dont il laisse à tout Lecteur habile & judicieux la liberté de juger ce qui lui plaira, il se contente de rapporter simplement & en stile d'Historien les faits tels qu'il les trouve dans des Auteurs habiles & contemporains; c'est dequoi il ne pouvoit se dispenser suivant les loix de l'Histoire.

Gennes, entreprissent d'usurper l'autorité Souveraine dans la République & de traiter les Genois comme des esclaves. An de N.S. 1436.

Ils se liguent avec le Pape & René d'Anjou.

Ils en furent si indignez qu'ils conclurent de leur côté une Ligue offensive & deffensive avec le Pape Eugene, & René Duc d'Anjou en faveur duquel ils prirent les Armes. Philippe Paccin Alciat commandoit dans Gennes au nom Duc de Milan, mais le Gouverneur ayant été tué dans une émeute populaire, les mutins firent main-basse sur la plûpart de ceux qu'ils crurent dans les interêts des Milanois. On examinoit le visage, l'air, les manieres, & les moindres paroles des gens, pour démêler s'ils étoient dans le parti du Duc de Milan; car ce Prince par son Traité étoit devenu si odieux aux Genois, qu'on massacroit sans quartier ceux qui osoient se déclarer pour lui. Enfin la sédition augmenta en peu de tems d'une maniere si étonnante, qu'elle devint bientôt universelle. Les plus riches Citoyens furent obligez de se déclarer pour les séditieux afin de sauver leurs maisons du pillage & de mettre leur vie en sûreté. Ceux-mêmes qui dans le fonds condamnoient ce soûlevement n'osoient découvrir leurs sentimens, & se voyoient contraints d'y applaudir. Ce qui ne manque presque jamais d'arriver dans les émeutes populaires.

Spinola auteur de la sédition.

Le Chef & le principal Auteur de la sédition, fut François Spinola qui avoit quelque tems auparavant acquis beaucoup de gloire au Siége de Gayette qu'il avoit défendu contre toutes les forces de l'Arragon. Ce succès l'avoit rendu fier, & il étoit devenu ennemi des Fiesques & des Fregoses, deux des plus illustres familles de Gennes, & qui étoient dans les interêts du Roi d'Arragon. Plusieurs autres Villes de la côte animées par l'exemple de Gennes, & réveillées par l'esperance flateuse de recouvrer leurs libertez, se soûleverent aussi, & chasserent les Garnisons Milanoises. Ils resserrerent plus étroitement les Espagnols prisonniers, & ne voulurent point les relâcher que le Roi d'Arragon ne leur donnât soixante & dix mille écus pour leur rançon. Ils en userent plus honnêtement avec les Siciliens à cause de l'ancienne Alliance qu'il y avoit entr'eux, & du Commerce qu'ils entretenoient de tout tems avec la Sicile; ils les renvoyerent tous sans rançon: excepté les trois enfants de Jean, Seigneur de Vinti-

An de N.S. 1436. mille, qui demeurerent longtems prisonniers à Gennes, soit par une haine particuliere contre ces Seigneurs, soit par l'esperance d'en tirer une rançon considerable.

Le Roi d'Arragon pressé vivement par le Duc de Milan, ne négligeoit rien pour dissiper la sédition. Il envoya ordre au Prince D. Pedre son frere de lui amener incessamment la flotte qui étoit dans le port de Gayette pour soumettre les Genois. Neanmoins l'un & l'autre abandonnerent l'entreprise; car le Roi d'Arragon ne put se resoudre d'attendre que les troubles de Gennes fussent appaisez, par l'empressement qu'il avoit de se rendre au plutôt à Naples, pour profiter des bonnes dispositions où les esprits paroissoient être en sa faveur. Les moindres délais lui étoient insupportables, & il n'avoit que l'affaire de Naples dans l'esprit: il n'ignoroit pas que dans les Guerres Civiles rien n'est plus nécessaire ni plus avantageux que la promptitude & la diligence, qu'un jour & une heure apportent de grands changemens dans les affaires quand on sçait profiter du moment favorable.

L X.
Le Roi d'Arragon arrive à Gayette.

Ce fut dans cette persuasion qu'étant encore à Portovenere, il envoya en Espagne D. Henri son frere auquel il donna la Principauté d'Ampurias, avec ordre de soûtenir la Guerre au cas qu'il prit envie au Roi de Castille de la déclarer; ce que l'on appréhendoit à cause que le tems de la Tréve alloit expirer. Ensuite il partit lui-même avec sa flotte, & vint moüiller dans le port de Gayette le 2. de Fevrier.

L'Infant D. Pedre se rend maître de Terracine.

Pendant ces mouvemens l'Infant D. Pedre s'étoit rendu maître de Terracine, ce qui avoit également chagriné & choqué le Pape Eugene à qui appartenoit cette Ville; dans la crainte que les Arragonnois devenus plus fiers par la Ligue concluë avec le Duc de Milan, ne bornassent pas leurs prétentions au recouvrement du Royaume de Naples, & que cette Nation hautaine & ambitieuse (comme il le disoit) n'entreprît de subjuguer toute l'Italie, au préjudice des droits du Saint Siége & au mépris de la dignité Pontificale.

Le Roi d'Arragon nomme Picinino pour General de ses Troupes.

Dès que le Roi d'Arragon fut arrivé à Gayette, les Seigneurs Napolitains vinrent se ranger en foule auprès de sa personne, & lui amenerent les Troupes qu'ils avoient levées. Il nomma pour commander son Armée François Picinino, illustre par sa valeur, son habileté, son experience, comparable aux plus fameux Generaux de l'Antiquité; en quoy il

il fut bien-aise de faire plaisir au Duc de Milan & de lui marquer la consideration particuliere qu'il avoit pour lui, en choisissant pour General de ses Troupes le fils de son premier Ministre & de son Favori. An de N. S. 1436.

On n'entendoit retentir dans toute l'Italie que des bruits de Guerre. Toutes les Villes étoient en mouvement. Les unes menacées de l'orage ne sçavoient à quoi se déterminer pour le détourner & pour éviter une nouvelle Guerre. Les autres s'unissoient & se liguoient pour chasser les Arragonnois d'Italie. Les Venitiens en particulier, les Florentins, & les Genois, à la sollicitation & avec le secours du Pape, soit haine pour les Espagnols, soit inclination pour la France; firent entr'elles une ligue pour leur deffense commune.

Le Pape, les Venitiens, les Florentins, & les Genois, se liguent contre les Arragonnois.

LXI.

Pendant ce tems-là on ne laissoit pas en Espagne de pousser la Guerre contre les Maures, & les autres Rois Chrétiens étoient sur le point de conclure entr'eux une paix stable par les soins du Roi de Navarre qui n'obmit rien pour ménager les esprits. Son intention étoit de rétablir la tranquillité dans l'Espagne, afin que l'Arragon n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, fut plus en état de tourner toutes ses forces contre l'Italie. D. Rodrigue Manrique, qui commandoit un petit corps de Troupes sur les Frontieres du Royaume de Grenade pour tenir les Maures en bride, leur enleva malgré toute leur résistance le Château de Galea & celui de Castilleja.

Les Espagnols enlevent quelque Places sur les Maures.

La joye que les Castillans avoient ressentie de cette nouvelle fut bien-tôt troublée par la funeste mort de D. Henri de Guzman, Comte de Niébla, qui pour donner des preuves de sa valeur, & s'insinuer dans les bonnes graces du Roi de Castille avoit mis le Siége devant Gibraltar, située sur le détroit. Un jour après une escarmouche vigoureuse où il avoit battu les Assiégez, voulant se retirer sur ses vaisseaux, il se noya malheureusement avec 40. autres personnes; la chaloupe dans laquelle il s'étoit embarqué, s'étant renversée par l'agitation de la mer, & par la foule extraordinaire du monde qui s'y étoit jetté.

Mort du Comte de Niébla qui se noye, en assiégeant Gibraltar.

D. Juan de Guzman touché sensiblement de l'accident malheureux arrivé à son pere, & n'ayant plus nulle esperance de se rendre maître de Gibraltar leva aussi-tôt le Siége & se retira à Seville. Il fut le premier Duc de Medina Sido-

An de N.S. 1436. nia, par une grace particuliere que lui accorda quelque tems après le Roi de Castille, qui voulut par ce Titre d'honneur adoucir un peu la douleur du fils après la mort du pere, & récompenser les services importans qu'avoit rendus à la Castille la Maison des Guzmans, une des plus illustres & des plus puissantes d'Espagne.

LXII. Paix signée entre la Castille, l'Arragon & la Navarre.

Le Roi de Castille étoit alors à Tolede, où il étoit retourné après avoir demeuré quelque tems à Alcala & à Madrid. La Cour ne paroissoit occupée que de plaisirs & de fêtes, sans s'inquiéter beaucoup de la Guerre. La paix fut enfin concluë à Tolede le 2. de Septembre, entre la Castille, l'Arragon & la Navarre. Alphonse de Borgia Evêque de Valence, Juan de Lune, l'Archevêque de Tolede, le Grand Maître de Calatrava, Rodrigue Comte de Benaventé, & quelques autres Plenipotentiaires; qui se trouverent aux Conférences par ordre du Roi d'Arragon; eurent le plus de part à cette Négociation, & reglerent les principales conditions du Traité, qui ne se termina pas sans bien des contestations de part & d'autre. On convint enfin, que Blanche fille aîné du Roi de Navarre, épouseroit D. Henri Prince de Castille. Qu'il assigneroit pour le Doüaire de l'Infante de Navarre, les Villes de Medina del Campo, d'Olmedo, de Roa, & la Principauté de Villena. Que s'il ne sortoit point d'enfans de ce mariage, ces Villes retourneroient à la Couronne de Castille, & qu'en ce cas, pour dédommager le Roi de Navarre, on lui payeroit une certaine somme d'argent, stipulée par un article secret. Qu'on donneroit tous les ans à l'Infant Don Henri d'Arragon une pension de cinq mille florins, & une de trois mile à son épouse. Que toutes les Villes prises de part & d'autre pendant le cours de cette Guerre, retourneroient à ceux qui les possedoient auparavant. Que l'on accorderoit une amnistie generale à tous ceux qui se seroient engagez dans le parti contraire, à la reserve du Comte de Castro, & du Grand Maître d'Alcantara, que le Roi de Castille voulut exclure du pardon. Le Roi de Navarre de son côté ne voulut jamais que Geoffroy, Marquis de Cortés y fut compris, parce qu'on craignoit que cet esprit inquiet & ambitieux étant du Sang Royal de Navarre ne voulût faire valoir les droits qu'il prétendoit avoir sur cette Couronne. La Tréve entre ces trois Couronnes fut donc chan-

An de N.S. 1436.

gé en une paix solide aux conditions que je viens de rapporter. Après cette démarche, ces trois puissances proposerent de faire ensemble une alliance étroite & une Ligue offensive & deffensive. Le Roi de Castille voulut seulement excepter les Rois de France & de Portugal ses anciens amis, avec lesquels il ne vouloit pas rompre. Le Roi de Navarre de son côté en excepta aussi le Duc de Milan & Gaston Comte de Foix, qui après la mort du Comte Jean son pere, décédé peu de tems auparavant, avoit herité du Comté de Foix, n'étant âgé que de quinze ans. Ce jeune Comte étoit gendre du Roi de Navarre, ayant épousé l'Infante Jeanne la plus jeune de ses filles.

Et publiée dans les trois Royaumes.

Ce Traité ayant été publié avec les ceremonies ordinaires dans les trois Royaumes. On fit de tous côtez des vœux, des processions, & des prieres publiques. Les jeux & les plaisirs recommencerent à la Cour. On se rejoüissoit de se voir délivré des malheurs inséparables de la Guerre, & l'on se flattoit de la douce esperance que les affaires d'Espagne reprendoient une meilleure face.

Le Comte de Castro rentre dans les bonnes graces du Roi de Castille.

Quoique le Roi de Castille n'eut pas voulu que le Comte de Castro fut compris dans l'amnistie générale accordée aux mécontens, il se relâcha néanmoins quelque tems après, & ce Comte par le moyen de ses amis revint à la Cour. Sa disgrace & son éxil le rendirent plus sage. Il demeura depuis toujours fidele au Roi son Maître, & devint un de ses plus zélez serviteurs. j'ai tiré des anciennes Chroniques de Castille ce que je rapporte ici & ailleurs du Comte de Castro. On voit encore dans les Archives de cette ancienne & illustre Maison, des Ordonnances Royales, dans lesquelles la conduite de ce Comte est approuvé, & par lesquelles on promet avec serment de le dédommager de tout ce que la Cour lui avoit ôté dans ces tems de troubles.. On y trouve aussi plusieurs Ecrits composez pour justifier sa conduite & prouver sa fidelité. Ce que l'on peut dire avec verité, c'est que le Comte de Castro étoit l'un des plus accomplis Cavaliers d'Espagne, & qu'il y en eut peu de plus distinguez par la valeur, les exploits, & les services rendus à l'Etat.

On justifie le Comte de Castro.

Pour ce qui regarde cette tache qu'on pourroit lui reprocher, je ne crois pas qu'elle doive beaucoup ternir la réputation de ce Seigneur & de sa Maison; elle lui est com-

An de N.S. 1436.

mune avec la plûpart des plus illustres Familles de Castille. L'Amirante, le Comte de Benaventé, le Comte d'Albe, & une infinité d'autres grandes Maisons se trouverent par le malheur des tems enveloppées dans le parti opposé au Roi, sans que pour cela ces Seigneurs & leurs Descendans ayent rien perdu de leur gloire. Néanmoins le Comte de Castro paroit encore plus excusable que les autres par les engagemens, & une espece d'obligation qu'il avoit d'entrer dans les interêts des enfants de l'Infant D. Ferdinand de Castille, qui fut depuis Roi d'Arragon, & avec lequel il avoit été élevé presque dès le berceau. D'ailleurs les tems étoient si fâcheux, la confusion si grande, & le soulevement si general, qu'il n'étoit pas aisé de démêler de quel côté étoit la justice & la raison; outre qu'il arrive assez ordinairement que dans des conjonctures semblables, les plus gens de bien & les mieux intentionnez se trouvent engagez comme malgré eux dans le plus mauvais parti.

LXIII. Le Comte de Caserte & le Comte de Nole se déclarent pour le Roi d'Arragon.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, le Roi d'Arragon faisoit tous ses efforts pour gagner l'affection des Napolitains; il n'y avoit point de ressorts qu'il ne fît joüer pour fortifier son parti. Baltazar Rata, Comte de Caserte, & l'un des Regens du Royaume nommé par le peuple, se déclara pour lui. Raimond des Ursins, Comte de Nole, suivit bien-tôt cet exemple. La voye dont le Roi d'Arragon se servit pour se l'attacher, fut de lui promettre en mariage Leonore, fille du Comte d'Urgel, mort quelque tems auparavant à Xativa, & Princesse du Sang Royal d'Arragon.

Le Roi d'Arragon se rend maître de Salerne & d'Amalphi.

Le Roi voyant que son parti grossissoit tous les jours, crut qu'il lui seroit honteux de se tenir toujours renfermé dans Capoüe où étoit le gros de ses Troupes; il se mit donc en campagne dans la résolution d'aller combattre les ennemis; il se rendit bien-tôt maître de la Vallée de San-Severino, de Salerne & d'Amalphi, il mit de bonnes Garnisons dans toutes ces Places; & ces premiers succès releverent beaucoup la faction d'Arragon, & affoiblirent celle d'Anjou.

Cependant les Angevins étoient toujours les Maîtres de Naples. Les Arragonnois se flaterent de les en chasser; car les dispositions du peuple de cette grande Ville paroissoient bien changées; ils n'avoient plus tant d'éloignement pour les Arragonnois dont le parti augmentoit de jour en jour. Ce qui redoubloit

doubloit leurs esperances, c'est qu'ils étoient toujours demeurez maîtres des deux principaux Châteaux de la Ville malgré leurs disgraces. On regarda cela comme une espece de miracle & un heureux augure pour la suite de cette Guerre. An de N. S. 1436.

LXV. L'Hyver excessif en Espagne.

L'Hyver fut cette année extraordinairement rude en Espagne, tant par l'abondance des neiges que par la longueur & la continuité de la gelée. Personne ne se souvenoit d'avoir jamais ressenti un froid si piquant, si âpre, & si long. La Cour étoit alors à Guadalajara; sept Bucherons étant allez dans les forets voisines pour y couper du bois, furent si saisis par le, froid qu'ils en moururent, & on les trouva le premier jour de l'an 1437. gelez & tous roides. An. de N.S. 1437. La terre étant couverte de neiges à une hauteur excessive, il tomba par dessus une grande abondance de verglas. Le vent de bise vint à souffler avec tant de violence & si longtems, que la neige devint aussi dure que la terre, & qu'il périt un grand nombre de personnes par la rigueur du froid.

Le Roi va dans la vieille Castille.

Le Roi malgré la rigueur de la saison où personne n'osoit presque sortir de sa maison, voulut aller dans la vieille Castille; comme tous les chemins étoient devenus impraticables, on fut obligé d'envoyer devant trois cens Pionniers pour les ouvrir. On voyoit le long de la route des remparts de neige durcie par la gelée & de la hauteur d'un homme à cheval. Par ce moyen le Roi fit son voïage, passa les montagnes qui séparoient les deux Castilles, & regla à son arrivée les affaires qui l'avoient obligé de s'exposer à une si grande fatigue.

Il envoye le Prince D. Henri son fils a Alfaro.

De Roa où il demeura quelque tems, il alla à Osme, & de-là il envoya le Prince D. Henri son fils à Alfaro, Ville considérable sur la Frontiere de Navarre. Les Principaux Seigneurs de la Cour accompagnerent le Prince dans ce voyage. D. Alvar de Lune en voulut être; ce favori fut peut-être bien-aise de faire parade de sa magnificence, & de son autorité à la vuë de la Cour de Navarre. Il avoit peu de tems auparavant par ses importunitez tiré des mains de la Reine de Castille le Château de Montalban, & l'avoit ajoûté à celui d'Escalone qu'il possedoit déja auprès de Tolede, sans se souvenir que l'excès de sa puissance & de son ambition,

An de N. S. 1437.

ne servoient qu'à redoubler la haine & la jalousie contre lesquelles il n'est point de pouvoir qui n'échoüe.

Où il fiance l'Infante de Navarre.

Deux jours après que le Prince de Castille fut arrivé à Alfaro, la Reine de Navarre s'y rendit avec les Princes ses enfans, accompagnée de plusieurs Seigneurs, entr'autres de l'Evêque de Pampelune, & de D. Pedre de Peralta le Grand Maître de sa Maison. La cérémonie des Fiançailles du Prince D. Henri de Castille, & de la Princesse Blanche de Navarre, qui n'avoient l'un & l'autre que douze ans, se fit avec toute la pompe possible par D. Pedre de Castille, Evêque d'Osme & du Sang Royal. On passa quatre jours en divertissemens & en réjoüissances, après quoi la Reine de Navarre retourna dans ses Etats avec la Princesse sa fille.

Le Roi de Castille fait arrêter D. Pedre Manrique.

Le Roi de Castille & le Prince D. Henri son fils prirent de leur côté la route de Medina del Campo, où le Roi par le conseil de D. Alvar de Lune & du Comte de Benaventé, fit arrêter au mois d'Août l'Adelantade D. Pedre Manrique, & l'envoya prisonnier au Château de Fuenti Duegna. Ce fut une source de troubles qui replongerent le Royaume dans un nouvel abîme de malheurs. La Cour ne publia point les raisons de cet emprisonnement, & l'on n'en sçut jamais les veritables causes. Le tems & la suite des affaires firent soupçonner ou plûtôt deviner que D. Pedre Manrique avoit concerté avec les principaux Seigneurs de la Cour, les mesures dont l'on pourroit se servir pour perdre le favori, ce qui étoit alors un crime de felonie & de leze-Majesté.

LXVI.

Les Portugais veulent porter la Guerre en Affrique.

Cette année fut mémorable & funeste aux Portugais par le carnage terrible que les Maures en firent dans l'Affrique. Le Roi de Portugal avoit cinq freres tous braves, qui ne cherchoient que l'occasion d'acquerir de la gloire, & de faire de nouvelles conquêtes pour s'y établir. Ils ne pouvoient pas esperer de grands établissemens en Espagne: Le Royaume de Portugal étoit trop petit pour contenter leur ambition. D'ailleurs la paix concluë depuis peu avec le Roi de Castille, ne leur permettoit pas de faire aucune entreprise de ce côté-là. Ils crurent donc qu'il leur seroit infiniment plus glorieux de porter leurs armes contre les Infideles d'Affrique, où les conquêtes leur parurent plus aisées.

Ils obtiennent du Pape l'indul-

Ce projet étoit grand, la difficulté étoit de l'exécuter, n'ayant ni troupes ni argent. Ils s'aviserent d'un expedient

qui fut de s'adresser au Comte d'Oren, Ambassadeur de Portugal à Rome, & de l'engager à demander au Pape Eugene, l'Indulgence de la Croisade pour tous ceux qui prendroient la Croix, & qui contribueroient où de leur personne ou de leur argent à l'execution d'une entreprise qui n'étoit formée que contre les ennemis de la Religion. L'Ambassadeur obtint aisément de Sa Sainteté ce qu'il lui avoit demandé au nom des Princes de Portugal. Dès que l'on sçut cette nouvelle, une multitude infinie de Canaille prit les armes. Le Prince D. Ferdinand, Grand Maître d'Avis, le plus zelé & en même tems le plus vif & le plus entreprenant de ses freres, s'offrit à être le General de cette nouvelle Armée, & à se mettre à la tête de l'expédition.

An de N.S. 1437. gence de la Croisade.

On proposa dans une assemblée particuliere qui se tint en Portugal sur cette affaire, les moyens d'exécuter cette entreprise. Le Prince D. Juan Grand Maître de Saint Jacques en Portugal, le moins ardent & le plus experimenté des cinq freres, mit son sentiment par écrit, qui étoit de ne point entreprendre la Guerre d'Affrique, à moins que d'y conduire toutes les forces de Portugal, qui même auroient de la peine à subjuguer des Provinces peuplées, riches, guerrieres, & ausquelles rien ne manquoit pour se bien deffendre. Qu'il n'étoit pas aisé d'y faire des conquêtes; qu'on l'avoit souvent entrepris; mais que le succès en avoit toujours été malheureux; qu'à present ce seroit courir à sa perte, si l'on ne mesuroit ses projets sur ses propres forces, & si on se laissoit aller à une bravoure impétueuse qui ne manquoit jamais de jetter dans le précipice ceux qui ne sçavoient pas la renfermer dans de justes bornes, & la tempérer par la prudence. „ Puis-je me " tromper, dit ce Prince, mais si vous ne moderez par la rai- " son cette impétuosité téméraire qui vous entraîne; bientôt " les plaines d'Affrique seront teintes de notre sang. Quoi! " pouvez-vous compter sur la valeur d'une canaille ramassée, " sans discipline, sans valeur, sans expérience; de pareils sol- " dats font les braves loin de l'ennemi, mais la vuë seule du " danger les effraye; dès qu'il est question d'en venir aux " mains, le courage leur manque, & ils pensent plûtôt à fuïr " qu'à combattre, à peine sçavent-ils manier leurs armes. " C'est une foule de gens plus capables de vous embarrasser " que de vous servir. Peut-être méprisez-vous les Maures. Je "

Le Prince D. Juan s'oppose à l'entreprise.

An de N. S. 1437

„ crains que ce mépris en inspirant à vos Troupes une confiance présomptueuse, ne soit la source de votre perte. Faites „ réflexion que vous allez irriter une Nation guerriere & déterminée, que vous allez avoir affaire à un peuple dont le „ nombre est infini, qui se battra avec d'autant plus d'opiniâtreté & de fureur, qu'il sera animé par le zele de sa loi, & par „ la nécessité de deffendre ses foyers, ses femmes & ses enfans. „ Vous me direz que vous comptez beaucoup sur le secours „ du Ciel; cela seroit bon, si ceux que je vois enrollez dans „ cette Guerre avoient des mœurs assez pures & assez innocentes pour attirer sur vos Armes ses bénédictions. Il faut „ mener une vie plus réguliere pour mettre le Ciel de notre „ côté. Jamais Dieu ne protege les entreprises téméraires, & „ formées contre toutes les régles de la sagesse: Nous devons „ commencer par lui offrir des prieres pures & un cœur droit. „ L'experience que j'ai acquise, l'amour que je ressens pour „ ma patrie, & pour le bien public me font uniquement parler ainsi, & trembler que cette résolution ne coûte un jour „ bien des larmes à tout le Royaume.

On prend malgré cela la résolution de passer en Affrique.

Les personnes les plus éclairées, & en particulier D. Pedre & D. Alphonse approuverent ce sentiment. Le seul Prince Dom Henri fut d'un avis contraire, & appuya la résolution du Grand Maître d'Avis. Comme D. Henri étoit le plus riche & le plus accrédité de tous les Princes ses freres, & que son érudition lui avoit acquis beaucoup de réputation dans le Royaume; son avis seul prévalut sur les autres: Ainsi comme il arrive assez souvent dans ces sortes d'occasions, les plus sages mêmes qui avoient été les premiers à condamner de témérité l'expédition d'Affrique, se laisserent neanmoins entraîner par le grand nombre que l'autorité de D. Henri avoit séduit, & d'un commun consentement, on prit la résolution de porter la Guerre chez les Infideles.

LXVII. Les Portugais arrivent à Ceuta

On travailla tout de bon à équiper une flotte, sur laquelle on embarqua jusqu'à six mille soldats; le bruit même se répandit qu'il devoit y avoir jusqu'à douze mille hommes de débarquement. On mit à la voile le 12. d'Août, & en moins de quinze jours cette flotte arriva à la vuë des côtes d'Affrique & vint moüiller au Port de Ceuta. Dès que les Portugais eurent mis pied à terre, les Officiers Generaux tinrent un grand

Conseil de Guerre pour déliberer sur la maniere dont on attaqueroit les Maures, & par où l'on ouvriroit la campagne. On conclut que l'on commenceroit par le Siége de Tanger, Ville autrefois considerable qui appartenoit aux Romains ; mais alors peu importante. An de N.S. 1437.

Situation de Tanger assiégé par les Portugais.

Elle est située sur le détroit & vis-à-vis de Tariffa. On voit autour de grandes plaines sablonneuses, & dans lesquelles on ne peut rien semer ; ainsi tous les environs sont stériles, à la reserve de quelques vallons que l'on a soin d'arroser par le moyen d'une fontaine voisine, & dont on ménage adroitement les eaux par des Rigoles que font les habitans, & qui inondant de tems en tems ces vallons, y entretiennent la fraîcheur, & les rendent très-fertiles & très-agréables. Quoique les Assiegeans serrassent la Place de près & la battissent avec beaucoup de furie, les Maures ne perdirent point courage & firent une vigoureuse résistance pendant trente sept jours, animez par l'esperance qu'ils avoient d'être promptement secourus.

Les Rois de Fez & de Maroc viennent au secours de Tanger.

En effet les Rois de Fez & de Maroc, & plusieurs autres Princes Maures accoururent au secours de leurs compatriotes, avec une Armée de six cens mille hommes de pied, & de soixante & dix mille chevaux, prodigieux nombre, s'il est véritable ! Mais la renommée augmente toujours au-delà du vrai.

Consternation des Portugais qui se retranchent dans leur Camp.

Les Portugais ne laisserent pas de se battre d'abord avec beaucoup de valeur ; mais enfin se voyant environnez de toutes parts de cette multitude infinie d'Infideles, ils ne penserent plus qu'à se retrancher dans leur camp. Ensuite la consternation se répandit parmi eux. Accablez de tristesse, & n'osant presque lever les yeux, ils demeuroient dans un morne silence. La pâleur & le désespoir étoient peints sur leur visage. On n'osoit ni rien demander ni répondre. Ils se tenoient renfermez dans leurs tentes, sans sçavoir à quoi se déterminer. Le chagrin leur rendoit la lumiere du jour, & la vie insupportable.

Ils envoyent demander la paix aux Maures.

On proposa d'abord de se retirer, mais où & par où ; tout étoit environné d'ennemis. D'ailleurs c'étoit avancer sa perte : car *les pierres*, dit-on, *se levent contre un malheureux qui fuit*. Enfin contraints par la nécessité, ils envoyerent des Députez pour demander la paix. Les Barbares répondirent

An de N.S. 1437. fierement, que jamais ils n'entendroient à aucun accord, qu'auparavant les Portugais ne s'engageassent par serment à leur remettre la Ville de Ceuta entre les mains, & à sortir incessamment d'Affrique.

Les Portugais demandent la paix & se retirent en Potugal.

Ces conditions paroissoient bien onereuses. D'ailleurs il n'étoit pas en leur pouvoir de les promettre, & encore moins de les exécuter. Cependant l'empressement qu'ils avoient de sauver leur vie, les fit consentir aveuglement à tout ce que voulurent les Barbares; ils leur livrerent le General D. Ferdinand, & les principaux Officiers de leur Armée pour servir d'otages, & le reste de l'Armée Chrétienne toute en désordre, accablée par la faim, les miseres, & les mauvais traittemens, se retirerent d'abord à Ceuta, & delà en Portugal, où ils n'arriverent que sur la fin de la même année.

Le Roi de Portugal ne veut point exécuter le Traité.

Après le retour des Portugais, les Principaux Seigneurs du Royaume s'assemblerent à Ebora par ordre du Roi, pour y déliberer sur le Traité conclu en Affrique avec les Maures, & sur le moyen de l'exécuter. Mais tous d'une commune voix, convinrent que ce Traité ayant été fait sans l'aveu du Roi, étoit absolument nul, & que la Nation n'étoit point obligée d'en accomplir les conditions. Que l'on satisferoit au serment, en abandonnant à la discretion des Infideles, les otages qui étoient demeurez en Affrique, pour y payer de leur tête le Traité honteux qu'ils avoient imprudemment osé signer. „ Eh quoi, ajoûtoit-on, si les Barbares, „ abusant de leur avantage, avoient contraint les Portugais „ à leur promettre avec serment de livrer le Portugal, on „ seroit donc aussi obligé d'accomplir cette promesse. Il fau„ droit donc souffrir que les Maures remissent le pied en Es„ pagne, & recommençassent à y établir leur ancienne do„ mination? Nous ne pourrions donc pas, sans être parju„ res, nous préserver de l'esclavage, si nos soldats avoient „ consenti à des conditions plus honteuses, comme cela pou„ voit arriver pour se tirer des mains de ces Barbares.

Mort du Prince Ferdinand en Affrique.

Sur ce raisonnement, le Prince D. Ferdinand & les autres Seigneurs Portugais qu'on avoit laissé en otage, demeurerent le reste de leur vie en Affrique dans un très-cruel esclavage. On montre encore aujourd'hui le Tombeau de l'Infant D. Ferdinand dans la Ville de Fez, & dans un lieu élevé

comme un monument éternel de la Victoire ſignalée que ces Infideles avoient remportée ſur notre Nation. Ainſi celui qui avoit été le principal Auteur de la faute, porta le premier par un ordre particulier de la Providence, la peine de ſon imprudence & de ſa témerité. An de N.S. 1437.

LXVIII. Nouveaux troubles en Caſtille.

L'Eſpagne n'étoit pas tranquille, & l'on étoit à la veille de voir dans la Caſtille quelque ſoulevement, tout y paroiſſoit diſpoſé. La plûpart des Grands étoient irritez contre le Roi, de ce qu'il avoit fait arrêter l'Adelantade D. Pedre Manrique. Ils regardoient l'empriſonnement de ce Seigneur comme un effet de la jalouſie du Favori, qui ne penſoit qu'à opprimer la Nobleſſe pour s'élever ſur ſes débris. Chacun trembloit pour ſoi-même, & tous apprehendoient que l'imperieux D. Alvar après avoir fait un eſſai de ſon autorité ſur D. Manrique, n'entreprit de les perdre auſſi les uns après les autres.

Le Pape Eugene continu le Concile de Baſle.

L'Etat Eccleſiaſtique ne ſe trouvoit pas dans une ſituation plus paiſible. On ne voyoit dans toute l'Europe que des diſputes & des diviſions parmi ceux-là-même qui auroient dû y établir, ou y maintenir la paix. Le Pape Eugene dès le commencement de ſon Pontificat avoit conçû de l'ombrage du Concile de Baſle, & il faiſoit tous ſes efforts pour le diſſoudre. C'étoit une voye ſûre pour affoiblir le pouvoir des Conciles, dont l'autorité ſembloit donner des bornes trop étroites à celles des Papes. Cependant Sa Sainteté ayant reçu des Lettres très-fortes & très-preſſantes de l'Empereur Sigiſmond & du Cardinal Ceſarini ſon Legat, abandonna la réſolution de caſſer le Concile.

Le Concile cite le Pape Eugene.

Les Peres devenus plus hardis par la moderation du Pape, s'attribuerent peut-être un peu plus d'autorité que la juſtice & la raiſon ne le permettoient. Indignez d'ailleurs de la réſolution que Sa Sainteté avoit priſe, quoiqu'elle ne l'eût pas exécutée; ils l'envoyerent ſommer de ſe rendre en perſonne au Concile, & lui déclarer que s'il ne s'y trouvoit au plûtôt, ils procederoient contre lui, ſuivant ce que l'on a coûtume de faire dans des cas ſemblables contre ceux qui abandonnent leur miniſtere, & qui n'accompliſſent pas exactement les devoirs & les obligations de leur caractere. Comme le Pape ne ſe mettoit pas fort en peine d'obéïr à ces ordres, les Peres menacerent de le dépoſer & de le priver de l'autorité Pontificale.

An de N.S. 1437.
On n'approuve pas cette conduite.

Telle étoit l'intention des Evêques du Concile, mais la plûpart des Princes Chrétiens n'approuvoient pas cette conduite. Plusieurs même s'y opposoient vigoureusement, & regardoient cette entreprise témeraire comme un attentat inoüi. Ils se souvenoient des maux que le dernier Schisme avoit causez à l'Eglise ; à peine les playes étoient-elles fermées.

Mort de l'Empereur Sigismond. Albert d'Autriche lui succede.

L'Empereur Sigismond s'y opposa le plus fortement, par le seul zele qu'il avoit pour la Religion, & par l'amour de la paix qu'il regardoit comme son ouvrage & qui l'étoit en effet. Car il n'étoit pas trop bien lui-même avec le Pape. Mais l'autorité de ce grand Prince devint inutile dans cette occasion ; car pendant ces mouvemens il mourut le 4. de Décembre, plus fameux pour avoir rendu la paix à l'Eglise & l'avoir deffenduë avec un zele veritablement Chrétien jusqu'au dernier soupir de sa vie, que par la longueur de son Regne. Albert Duc d'Autriche son gendre, déja élû Roi des Romains, lui succeda & reçût la Couronne Imperiale le premier jour de Janvier de l'année 1438.

An de N.S. 1438.

LXIX.
Pluye de pierres en Castille.

Environ ce même tems il plut des pierres assez grosses dans la vieille Castille, au Château de Madervelo, qui appartenoit au Favori D. Alvar. Cependant comme ces pierres étoient d'une matiere fort légere, elles ne firent pas un grand ravage. Le Roi envoya Jean d'Agreda Grand Maître des Postes & des Chemins, pour faire sur les lieux les informations juridiques de ce fait, & pour le verifier. A son retour il en apporta quelques-unes au Roi, qui étoit alors à Roa. On ne sçavoit si ce prodige devoit être regardé comme un présage heureux ou malheureux. Le Succès de la guerre que l'on avoit déclarée aux Maures, ne put rien décider sur le bon ou le mauvais pronostic de cet évenement extraordinaire. (1)

Les Chrétiens prennent Huelma sur les Maures.

Car d'un côté les Chrétiens prirent sur les Infideles la Ville d'Huelma, que les Anciens appelloient autrefois *Onova* ou *Onotra*. Quoi qu'elle fut très-bien fortifiée & très-bien munie, D. Ignigo Lopez de Mendoze, Seigneur d'Hita, & qui commandoit sur la frontiere de Jaen, ne laissa pas d'enlever cette im-

(1) *Extraordinaire.* Comme ces sortes d'événemens peuvent avoir des causes toutes naturelles, ce seroit ce me semble une légereté & une imprudence d'en rien conclure pour l'avenir. On ne peut pas cependant nier que Dieu ne veüille quelque fois par ces especes de prodige avertir les hommes d'appaiser sa colere par leurs prieres & l'amendement de leur vie.

portante

portante Place malgré la vigoureuse résistance de la Garnison que les Maures y entretenoient. An de N.S. 1438.

Mais d'un autre côté la joye des Castillans fut bien-tôt troublée, par le mauvais succès qu'eut l'expédition de D. Rodrigue Perea Adelantade de Caçorla. Car ce General s'étant jetté avec quatorze cens hommes sur les terres des Maures pour les ravager, fut enveloppé par un nombre beaucoup plus grand d'Infideles, qui taillerent en pieces sa petite armée, dont il ne se sauva qu'à peine 20. hommes : il fut tué lui-même dans l'action. Cet avantage ne laissa pas de coûter à ces Infideles, qui y perdirent beaucoup de monde, & même leur Commandant, Gouverneur de Grenade, de l'illustre Famille des Abencerrages. Foible consolation pour les Chrétiens, & peu capable de les dédommager de la perte qu'ils avoient faite.

D. Rodrigue Perea défait par les Maures.

LXX.

L'Armée du Pape entre dans le Royaume de Naples, en faveur de René Duc d'Anjou.

Le Roi d'Arragon paroissoit entrer dans les sentimens des Peres du Concile de Basle ; car il étoit très malcontent du Pape Eugene qui soûtenoit ouvertement le parti de René Duc d'Anjou, sans même s'embarrasser de sauver les apparences en qualité de Pere commun: il se plaignoit sur tout de ce que Jean Vitelleschi Patriarche d'Alexandrie, étoit entré dans le Royaume de Naples, à la tête de l'Armée du Pape, & par son ordre pour y appuyer la faction Angevine. En effet l'arrivée du Patriarche & des Troupes de l'Eglise apporta du changement dans les affaires qui prirent une meilleure face pour le Duc d'Anjou; car les peuples qui paroissoient alors assez bien disposez en faveur du Roi d'Arragon, tournerent une seconde fois du côté de son ennemi.

Le Roi d'Arragon taille en pieces l'Armée du Pape.

Le Prince de Tarente & le Comte de Caserte, soit gagnez par les promesses du Patriarche, soit intimidez par ses menaces, abandonnerent les Arragonnois. On ne s'étonna pas trop du changement de ces deux Seigneurs, d'un genie inquiet & inconstant. D'un autre côté Antoine Colonne se reconcilia avec le Roi d'Arragon, dans l'esperance que ce Prince lui donna de recouvrer la Principauté de Salerne, dont on l'avoit dépoüillé. Quoique l'Armée du Patriarche d'Alexandrie fut composée de soldats aguerris, & que le General fût armé lui-même des foudres du Vatican, les Arragonnois sans s'allarmer le joignirent, taillerent son Armée en pieces, & le contraignirent à sortir avec précipitation du Royaume de Naples.

An de N.S. 1438.
LXXI.
René d'Anjou arrive à Naples avec une Armée.

La défaite des Troupes du Pape détermina la plupart des Seigneurs Napolitains à se ranger une seconde fois du côté des Arragonnois. René Duc d'Anjou qui étoit sorti de la prison où il avoit été retenu par le Duc de Bourgogne, étant arrivé avec une nouvelle Armée à Naples le 19. de Mai, ne releva pas beaucoup le courage de son parti, n'ayant point apporté d'argent, ce qui étoit le plus nécessaire pour fournir aux frais de la Guerre. Tout ce que produisit la venuë des François, fut de ranimer les esperances de quelques esprits amateurs des révolutions.

Le Duc d'Anjou envoye défier au combat le Roi d'Arragon.

Le Feu de la Guerre s'alluma au même tems en plusieurs endroits, sur tout dans l'Abruzze. Jacques Caldora, un des plus experimentez Capitaines de son tems, y soûtenoit avec beaucoup de zele & de fidelité le parti de René Duc d'Anjou. Aussi dès qu'il sçut l'arrivée de ce Prince, il alla aussi-tôt le trouver, quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur la Victoire, parce que le parti des Arragonnois se fortifioit de jour en jour, & que la plûpart des Places fortes & des Châteaux même de l'Abruzze se déclaroient pour eux. Le Duc René, soit pour acquerir de la réputation, soit pour amuser le peuple, envoya un Héraut d'Armes au Roi d'Arragon son ennemi, pour lui offrir de décider leur querelle particuliere dans un duel, avec ordre de laisser pour marque de défi, son gantelet dans le Camp des Arragonnois. On ignore si ce défi fut sincere. Il est seulement constant que le Roi d'Arragon l'accepta; mais ce projet s'en alla en fumée par les contestations qui s'éleverent sur le tems, le lieu & les autres circonstances du combat, comme cela ne pouvoit pas manquer d'arriver. (1)

LXXII.
Pragmatique Sanction établie dans les Etats de Bourges.

Le Roi de France ayant convoqué les Etats Generaux de son Royaume à Bourges, approuva tous les Décrets du Concile de Basle par une Loi qu'il fit publier. On l'appella *la Pragmatique Sanction.* (2) Elle devoit servir de régle in-

(1) *Manquer d'arriver.* Rien ne paroît moins sage que ces sortes de défis entre des Souverains. Ils ont plus l'air d'une rodomontade que d'autre chose, car mille raisons empêchent de les exécuter & quand il n'y en auroit point d'autres, les sujets ne manqueroient pas d'apporter tant d'obstacles à l'exécution, qu'il seroit impossible aux Souverains de les effectuer.

(2) *La Pragmatique Sanction.* Ceux qui voudront être instruits parfaitement de tous les articles que contient cette fameuse *Pragmatique*, & de ce

An de N.S. 1438.

violable pour décider toutes les affaires. Cette nouvelle Loi par laquelle il sembloit qu'on voulût ôter au Saint Siége presque toute l'autorité qu'il avoit en France, soit dans la Collation des Bénéfices, soit dans la connoissance & la décision des affaires Ecclesiastiques de ce Royaume, donna de terribles inquiétudes au Pape Eugene, & lui fit prendre la résolution de dissoudre le Concile de Basle, qui étoit la source de ces effets, & dont on appréhendoit encore des suites plus fâcheuses, par la disposition peu favorable où se trouvoient les Prélats assemblez.

Le Pape Eugene transfere à Ferrare le Concile.

Sa Sainteté publia donc une nouvelle Bulle, dans laquelle elle déclara qu'elle transferoit à Ferrare en Italie le Concile qui se tenoit assemblé à Basle. Le Cardinal Cesarini Légat du Pape au Concile, ayant sçû ses intentions, sortit de Basle avec cinq autres Cardinaux, de sept qu'ils y étoient. Tous se rendirent à Ferrare, à la reserve des deux qui resterent à Basle. L'arrivée de l'Empereur Jean Paleologue & du Patriarche de Constantinople, qui étoient passez en Italie dans la résolution de travailler à la réünion des Eglises d'Orient & d'Occident, & de rétablir dans l'Eglise universelle la paix si long-tems désirée, fut le motif dont se servit le Pape pour justifier & faire approuver cette translation.

Et ensuite à Florence.

L'Empereur & le Patriarche étant arrivez à Ferrare, y furent reçus avec toute sorte d'honneurs, & de magnificence; mais la peste étant survenuë, on fut obligé de transferer de nouveau le Concile à Florence Capitale de Toscane. Ce fut là que l'on agita avec beaucoup de chaleur pendant plusieurs jours les disputes & les questions qui séparoient les Grecs des Latins. Le succès en fut alors assez heureux; mais l'avantage que l'on en tira s'évanoüit bien-tôt, & n'eût point d'effet dans la suite.

Les Peres du Concile de Basle invitent les Grecs à venir les joindre, mais en vain.

Les Peres du Concile de Basle firent d'abord tous leurs efforts pour engager les Grecs à venir les joindre; mais n'ayant pû en venir à bout, le mauvais succès de leur né-

qu'elle établissoit de nouveau, par rapport aux affaires Ecclesiastiques, n'ont qu'à consulter Guymier avec précaution. Cependant elle a été depuis abrogée par le célébre Concordat entre le Pape Leon X. & le Roi François I. Mais comme elle ne regarde en nulle maniere l'Histoire d'Espagne il seroit assez inutile de s'étendre davantage sur cette matiere.

An de N. S. 1438

gociation & la dissolution du Concile que le Pape venoit de transferer en Italie, bien loin de les intimider, ne servirent qu'à les irriter davantage contre le Pape. Ils nommerent Loüis Cardinal d'Arles pour être Président du Concile, à la place du Cardinal Césarini qui s'étoit retiré. On mit depuis sur le tapis bien des affaires qui auroient été très préjudiciables à l'Eglise si on les avoit exécutées. Ils menacerent même une seconde fois le Pape Eugene de le déposer, & de nommer un autre Pape en sa place.

LXXIII. Le Roi d'Arragon prend la résolution de marcher droit à Naples.

Pendant que René Duc d'Anjou étoit occupé à attaquer les Châteaux & les Places dont ses ennemis étoient Maîtres dans l'Abruzze, le Roi d'Arragon animé par le succès de ses affaires, sans s'amuser à deffendre ou à attaquer de petites Places dont la prise ou la conservation étoient de peu d'importance, & ne décidoient rien, prit la résolution de marcher droit à Naples, Capitale du Royaume, dont la Conquête termineroit la Guerre. Les circonstances étoient heureuses. Comme toute la jeune Noblesse & l'élite des Troupes s'étoient rangées auprès du Duc d'Anjou, la Ville étoit presque toute dégarnie, & il n'y avoit de vivres dans la Place que pour peu de jours.

Il l'assiege.

Dans la revûë que le Roi d'Arragon fit de son Armée de terre, elle se trouva composée de quinze mille hommes effectifs; sa Flotte étoit de sept gros vaisseaux, quatre galeres, & beaucoup plus de petits Bâtimens pour fermer l'entrée du Port, & empêcher qu'il n'entrât dans la Ville ni provisions, ni secours. Ces deux Armées ayant paru au même tems à la vûë de Naples, cette Ville une des plus considérables de l'Italie par sa grandeur, par le nombre de ses habitans, par ses richesses, & par la magnificence de ses édifices; se trouva assiegée par terre & par mer le vingt-deux de Septembre.

On bat la Place.

Le Roi d'Arragon étoit en personne devant la Place. Matthieu d'Aquaviva Duc d'Atri, le Comte de Nole, Jean de Vintimille, Pierre de Cardonne & plusieurs autres Seigneurs Arragonnois & Napolitains l'y avoient accompagné. Dès que les Assiegeans eurent formé leurs lignes, & fortifié leur Camp par de bons retranchemens, on dressa les batteries, & l'on attaqua vigoureusement la Place. Les batte-

ries ayant fait aux murailles une breche assez considerable, on préparoit déja les échelles, & les Arragonnois pleins de joye se disposoient à monter à l'assaut, lorsque la fortune, qui a coûtume de se joüer des choses humaines, ou pour mieux dire la Providence, qui renverse quelque fois les projets les mieux concertez, fit évanoüir en un moment tous ceux du Roi d'Arragon par un fâcheux évenement. An de N S. 1438.

D. Pedre d'Arragon étant sorti du Camp peu accompagné le 23. d'Octobre au matin, s'avança pour reconnoître la bréche par où l'on devoit monter à l'assaut; pendant qu'il examinoit toutes choses; il fut tué d'un coup de canon élevé sur l'Eglise de Notre-Dame des Carmes, que les Assiegez tirerent au hazard. Le boulet fit trois sauts en roulant à terre, & au quatriéme bond il cassa la tête à l'Infant. Son corps fut aussitôt transporté à la Magdelaine : on courut incontinent porter cette triste nouvelle au Roi. Ce Prince consterné & affligé au de-là de tout ce que l'on peut exprimer de la mort de l'Infant qu'il aimoit tendrement, se jetta sur son corps, l'embrassa & l'arrosa de ses l'armes. „ J'attendois pour vous, mon cher frere, s'écria-t-il, un sort plus heureux, vous qui serez éternellement l'honneur de notre Patrie, & qui jusqu'ici avez partagé ma gloire. Je me flatois encore que vous partageriez ma joye & mes succès. Que Dieu veüille vous faire part du bonheur éternel. Ensuite, les larmes aux yeux, & le cœur plein de soupirs, s'étant tourné vers les Officiers qui étoient là presens : Nous avons aujourd'hui, ajoûta-t-il, perdu la fleur de la Chevalerie & de la politesse, le principal ornement de l'Espagne. La violence de la douleur étouffe ma voix; je ne puis vous en dire davantage dans l'accablement où je suis.

Mort de l'Infant D. Pedre.

Ce Prince mourut dans la fleur de sa jeunesse, âgé de vingt sept ans, sans avoir été marié. Il s'étoit trouvé en plusieurs expéditions périlleuses, & dans toutes il y avoit acquis beaucoup de gloire & de réputation. Son corps fut mis en dépôt dans le Château de l'œuf. Les soldats & le peuple regarderent la mort de l'Infant comme un mauvais augure pour le succès de ce Siege, d'aûtant plus que l'abondance & la continuité des pluyes empêchoit les Assiegeans de battre la Place & de donner l'assaut. Ainsi les Arragonnois furent contraints de se retirer à Capoüe.

Les Arragonnois levent le Siége.

An de N.S 1438. LXXIV.

Jean de Vintimille défait un corps de François qui venoient au Siége de Naples.

Sur ces entrefaites Jean de Vintimille Marquis de Girachi, que le Roi d'Arragon avoit détaché avec quelques Troupes pour marcher contre René Duc d'Anjou qui venoit avec toute son Armée au secours de Naples, rencontra ce Prince dans la Vallée de Gardano, & ayant donné brusquement sur quelques Troupes qui s'étoient plus avancées, les mit en désordre, & contraignit le reste de l'Armée à doubler le pas, & à se rendre par un autre endroit à Nole. Après cette expedition, Vintimille reprit son chemin avec ses Troupes victorieuses & retourna au Siége de Naples.

Le Roi d'Arragon fait revenir ses freres d'Espagne.

Alphonse plus déterminé que jamais à continuer la Guerre, & à recommencer le Siége de Naples dès l'ouverture du Printems, résolut de faire venir d'Espagne ses deux autres freres. Il avoit tant de passion de conquerir le Royaume de Naples, qu'il sembloit dédaigner les autres Royaumes qu'il avoit hérité de ses Ancêtres.

Les François font une irruption en Catalogne.

Aussi tandis qu'il étoit en Italie occupé à la conquête d'un nouveau Royaume; il se voyoit en danger de perdre ses anciens Etats, exposez à une irruption que firent les François sur les Frontieres de Catalogne, sous le Commandement du bâtard Alexandre de Bourbon, fils naturel de Jean Duc de Bourbon, & sous la conduite de D. Rodrigue Villandrando. Ce dernier étoit Espagnol & né à Valladolid, mais s'étant par hazard rencontré en France, il avoit très-bien servi cette Couronne dans les Guerres contre les Anglois. Après avoir passé par tous les dégrez de la Milice, de simple soldat, il s'étoit élevé par sa bravoure jusqu'aux premieres Charges de l'Armée, & on lui avoit plus d'une fois confié des Commandemens considerables. Ce General Espagnol avoit une force de corps extraordinaire, mais il étoit encore plus violent, plus emporté, & plus brutal.

Comme ces Troupes n'étoient que des bandits accoûtumez à ne vivre que de rapine & de brigandage, elles vinrent inonder le Comté de Roussillon, mettant tout à feu & à sang. Cette irruption à laquelle on ne s'attendoit pas, jetta la consternation dans les Provinces voisines, qui craignoient de se voir exposées à la brutalité & à l'avarice de ces furieux. La Reine d'Arragon elle-même, & le Roi de Navarre ne furent pas sans inquiétude, car n'ayant point de Troupes pour opposer à ces bandits, ils appréhendoient qu'il ne leur

prit envie de pénétrer plus avant dans la Catalogne & dans l'Arragon ; mais la peur fut plus grande que le mal, & cet orage se dissipa bien-tôt, parce que ces François rebutez de la rigueur de la Saison tournerent d'un autre côté, & se retirerent. An de N. S. 1439.

LXXV. Mort d'Edoüard Roi de Portugal.

Cette année fut funeste au Portugal, soit par la perte considerable que les Portugais avoient fait en Affrique, où leur Armée avoit été entierement ruinée par les Maures, soit par la peste qui parcourut presque tout le Royaume où elle fit des ravages infinis. Le Roi D. Edoüard lui-même qui s'étoit retiré au Convent de Thomar pour se garentir de la contagion, y fut attaqué d'une fiévre maligne qui l'enleva un Mardi de 9. Septembre. C'est ainsi qu'on le trouve dans les Mémoires de ce tems-là, qui ajoûtent qu'il y eut ce jour-là même une grande éclypse de Soleil. Mais si ce dernier fait est veritable, il faudra necessairement dire que ce Prince ne mourut que le Vendredi 19. du même mois, parce que le Soleil & la Lune se trouverent alors en conjonction, & par conséquent il ne put y avoir d'éclypse de Soleil que ce jour-là.

Alphonse son fils aîné lui succede.

Il ne se passa rien de considerable en Portugal sous le Regne de D. Edoüard, qui ne porta la Couronne que cinq ans trente-sept jours. il eut beaucoup d'affection pour les Lettres & pour les Sçavans. Il composa lui même un Ouvrage sur l'art de bien regner. Il ordonna que les fils aînez des Rois de Portugal s'appelleroient désormais Princes de Portugal, à l'exemple des Rois de Castille. Le Prince D. Alphonse, l'aîné de ses enfans, âgé seulement de 6. ans lui succeda. Ferdinand Duc de Viseu Grand Maître de l'Ordre de Christ & de Saint Jacques, Connétable de Portugal, qui étoit le second eut plusieurs enfans, dont les Principaux furent Leonore Reine de Portugal, Isabelle Duchesse de Bragance, Don Diegue que D. Juan Roi de Portugal son beau frere fit mourir, & D. Manuel, qui dans la suite fut élevé sur le Trône de Portugal. D. Edoüard avoit eu aussi trois filles. L'aînée nommée Leonore, épousa Frederic III. Empereur d'Allemagne, & fut mere de l'Empereur Maximilien, & par conséquent bisayeule de Charles-Quint. La seconde qui s'appelloit Catherine fut promise & accordée à plusieurs Princes, & n'en épousa aucun. Enfin la troisiéme nommée Jeanne, fut mariée à D. Henri IV. Roi de Castille.

An de N.S. 1439. La Reine Leonore sa mere a la Regence pendant la minorité d'Alphonse.

Comme le nouveau Roi D. Alphonse étoit encore enfant; la Reine Leonore sa mere fut chargée de la Regence pendant la minorité de son fils, ainsi que le feu Roi l'avoit reglé dans son Testament. Mais cette clause fut la source de bien des mouvemens, les Portugais ne pouvant se resoudre à se laisser gouverner par une femme, & encore moins par une étrangere. Cette Princesse ne laissoit pas d'avoir dans le Royaume un parti considerable déclaré en sa faveur, soit par l'habileté qu'elle avoit eu de se faire des creatures, en leur obtenant des graces pendant le Regne du feu Roi son époux, soit par l'interêt particulier que trouvoient quelques Seigneurs à prendre des liaisons avec elle, dans l'esperance d'avoir quelque part au Gouvernement.

On ôte la Regence à la Reine pour la donner au Duc de Conimbre.

Les esprits commençoient à s'échauffer, & il y avoit danger que ces semences de troubles n'excitassent une Guerre Civile, qui auroit coûté bien du sang. Mais le parti opposé à la Regente ayant prévalu, les Seigneurs s'assemblerent pour prendre une résolution convenable à l'état des affaires, & le Prince D. Pedre Duc de Conimbre oncle du jeune Roi fut nommé tout d'une voix Regent du Royaume. On ne sçauroit exprimer la douleur & le dépit que ressentit la Reine de se voir ainsi dépoüillée de son autorité. Elle envoya des Ambassadeurs aux Princes ses freres & au Roi de Castille son beau frere & son cousin germain, pour se plaindre de l'affront qu'on venoit de lui faire; mais ses plaintes & ses lettres ne lui furent pas d'un grand secours.

LXXVI. Pedre Manrique se sauve de prison.

L'Adelantade D. Pedre Manrique, sa femme, & deux filles qui s'étoient renfermées avec lui, s'étoient sauvez heureusement dès le mois d'Août dernier du Château de Fuenti Duegna où on le retenoit prisonnier, & ils étoient tous descendus par une des fenêtres du Château avec des cordes que leur avoient apportées quelques domestiques de l'Alcaïde Gomez Carrillo, qu'ils avoient trouvé le moyen de gagner à force d'argent. Cette fuite ne fit que renouveller les troubles de Castille.

Plusieurs Seigneurs Castillans s'unissent a lui pour perdre Don Alvar.

Dès que le bruit s'en fut répandu dans le Royaume, l'Amirante, D. Federic & D. Pedre de Zugniga Comte de Ledesma vinrent le trouver, afin de concerter les mesures qu'il faudroit prendre pour perdre D. Alvar. Le nombre des Mécontens ne tarda gueres à s'augmenter, car D. Juan Ramirez

mirez d'Arellano Seigneur de Los Cameros, D. Pedre de Mendoze Seigneur d'Almaçan, & D. Loüis de la Cerda Comte de Medina Cœli, le Comte de Benaventé, D. Juan de Tovar Seigneur de Berlanga, les deux freres D. Pedre & D. Suero Quignones, s'unirent aux autres aussi-bien que D. Pedre de Castille Evêque d'Osme, qui dans les dernieres révolutions avoit trouvé le secret de se rendre maître de plusieurs Châteaux & Places fortes; ce qui leur étoit infiniment avantageux. Cependant il n'étoit pas si facile de perdre D. Alvar. Le pouvoir & l'autorité de ce Favori sembloient le mettre à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis Les Seigneurs mécontens ne laisserent pas de s'assembler à Medina de Rioseco, & d'y ramasser des Troupes, des Vivres, des Armes, des Chevaux, & des Munitions; en un mot d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour soûtenir la Guerre. An de N. S. 1438.

Le Roi de Castille pour prévenir ces intrigues partit en diligence de Madrigal au mois de Fevrier de l'année 1439. pour se rendre à Roa malgré la rigueur de la Saison. Il étoit accompagné du Prince D. Henri son fils, de D. Alvar, qui ne le quittoit jamais, des Comtes de Haro & de Castro, du Grand Maître de Calatrava, de l'Archevêque de Tolede, de l'Evêque de Palence, & du Pere Lope de Barrientos, qui avoit depuis peu été élevé à l'Evêché de Segovie, pour récompense d'avoir été Précepteur du Prince D. Henri. Le Roi de Castille va à Roa. An de N. S. 1439.

Les Mécontens envoyerent au Roi des Lettres très soumises, dans lesquelles ils lui marquoient d'une maniere fort respectueuse, qu'en qualité de ses fideles Sujets, ils étoient tous prêts d'exécuter les ordres que l'on voudroit bien leur donner, pourvû qu'ils ne vinssent que de Sa Majesté ou du Prince son fils, qu'ils se souvenoient du Sang illustre dont ils descendoient. Qu'ils conserveroient toujours à l'exemple de leurs Ancêtres un amour sincere pour leur Patrie, & qu'ayant succé avec le lait la fidelité dûë à leur légitime Souverain, ils ne s'en départiroient jamais; mais que le zele qu'ils devoient avoir pour le bien & pour la gloire de la Nation. Et que les Loix du Royaume ne leur permettoient pas de souffrir que la Castille fut gouvernée par le caprice d'un simple particulier, qui abusant de l'autorité que son Les Mécontens lui écrivent.

An de N.S. 1439. Maître lui avoit confiée ne cherchoit qu'à s'élever sur le débris des Grands ; qu'ils ne pouvoient avec honneur dissimuler une tache si honteuse à la Nation & à la Majesté Royale. Qu'il n'étoit nullement juste que ni l'autorité des Magistrats, ni la force des Loix, ni l'éclat de la Noblesse ne fussent pas capables de garantir des Sujets fideles de l'oppression d'un Favori insolent & ambitieux. Que si Sa Majesté vouloit bien avoir égard à leurs remontrances, & remedier à ces désordres ils étoient prêts à poser sur le champ les Armes qu'ils n'avoient prises que malgré eux. Le Roi ne fit point de réponse à ces Lettres.

LXXVII. Le Roi de Navarre & le Prince D. Henri son frere arment.

D. Rodrigue Villandrando étoit en ce tems-là venu de France avec quatre mille chevaux qu'il amenoit au service du Roi Castille, qui lui avoit promis pour récompense le Comté de Ribadeo. Le Roi de Navarre & l'Infant D. Henri son frere résolus de profiter de l'occasion que leur presentoient les troubles de Castille, pour recouvrer les Etats qu'ils y avoient autrefois possedez & dont ils prétendoient qu'on les avoient injustement dépoüillez, se mirent en campagne à la tête de cinq cens chevaux, & entrerent en Castille. On ne put d'abord démêler leur dessein ; car dans le même tems le Roi d'un côté les invitoit à se déclarer pour lui. De l'autre les Mécontens les sollicitoient avec les dernieres instances de se joindre à eux pour se venger de D. Alvar leur ennemi commun. Les deux freres ayant conferé ensemble, on résolut que le Roi de Navarre prendroit la route de Cuellar où étoit alors le Roi de Castille, & que l'Infant D. Henri se rendroit à Pegnafiel qui lui avoit autrefois appartenu. Leur dessein étoit de voir le tour que prendroient les affaires de Castille & où aboutiroient tous ces troubles, afin de se déterminer suivant les conjonctures, & de prendre le parti qui leur paroîtroit le plus avantageux pour rentrer en possession de leurs biens.

Innigo de Zugniga se saisit de Valladolid pour les Mécontens.

Pendant ces mouvemens Ignigo de Zugniga frere du Comte de Ledesma ayant pris cinq cens chevaux, trouva le moyen d'entrer dans Valladolid, & de se rendre maître de cette Ville, grande, peuplée, riche, & où il rencontra toutes sortes de provisions en abondandance. Aussi-tôt que les Mécontens eurent appris cette agréable nouvelle, la plûpart se rendirent auprès de lui pour l'animer à profiter de la conf-

ternation où la prise de cette importante Place avoit jetté la Cour.

An de N.S. 1439.

Le Roi de Castille va à Olmedo.

En effet le Roi fut outré de dépit en apprenant la perte de Valladolid, il craignit avec raison que l'esprit de revolte ne s'insinuât dans les autres Membres de l'Etat, & que bientôt le soulevement ne devînt general. Ainsi pour remedier aux malheurs qu'il prévoyoit, il se rendit promptement à Olmedo dans la vûë de chercher les moyens d'appaiser ces troubles, de dissiper les factions qui se fortifioient tous les jours; & sur tout de ne rien épargner pour attirer l'Infant D. Henri d'Arragon dans ses interêts.

LXXVIII. Le Roi de Navarre se déclare pour le Roi de Castille, & l'Infant D. Henri son frere pour les Mécontens.

Dans ce dessein il y eut plusieurs entrevûës & plusieurs conferences entre le Roi de Castille, & l'Infant qui s'aboucherent d'abord à Renedo, ensuite à Tudele & enfin à Tordesillas, mais sans succès car; l'Infant après avoir écouté les uns & les autres, se déclara enfin pour les Mécontens. On croit même qu'il ne le fit qu'avec la participation & le Conseil du Roi de Navarre son frere qui avoit embrassé le parti du Roi de Castille. Car dans l'incertitude de l'évenement l'un & l'autre étoient bien-aises d'avoir toujours une porte ouverte pour rentrer en grace avec les plus forts, & en obtenir des conditions plus avantageuses, par le moyen de celui qui se trouveroit uni avec eux. D'ailleurs la plûpart des Seigneurs attachez au parti de la Cour & du Favori, étant les maîtres des Villes & des principales Terres confisquées sur ces deux Princes, faisoient joüer toutes sortes de ressorts pour empêcher, ou au moins pour reculer la paix à la conclusion de laquelle ils trouvoient tous les jours mille nouveaux obstacles, convaincus que jamais les Mécontens ne consentiroient à aucun accommodement, dont les préliminaires ne fussent le rétablissement des deux freres dans tous leurs biens & la restitution des Villes qu'on leur avoit ôtées.

On parle d'accommodement.

La Castille étoit dans une allarme continuelle par la crainte de voir recommencer les Guerres Civiles; mais des personnes également distinguées par leur probité, la droiture de leurs intentions, leur désinterressement, & leurs emplois, crurent devoir se mêler de cette affaire, & ménager quelque accommodement entre les Mécontens & la Cour. Ils allerent trouver ces Seigneurs, leur representerent de la

An de N.S. 1439.

maniere la plus forte, le danger évident où ils s'exposoient tous en excitant hors de saison de nouvelles broüilleries dans l'Etat. Que c'étoit une présomption de compter sur leurs forces. Que l'autorité Royale prévaudroit tôt ou tard, & qu'il n'étoit pas de la prudence de risquer le certain pour des esperances très-incertaines. Que rien n'étoit plus aisé que de prendre les Armes, & de commencer la Guerre; mais que le succès n'en pouvoit être que funeste, au moins à l'un des deux partis. Qu'ils fissent donc de serieuses reflexions sur leurs propres interêts & sur le bien de l'Etat. Qu'il étoit de leur devoir & de leur honneur de ne pas allumer dans le sein de leur Patrie le feu de la Guerre Civile. Qu'ils pouvoient encore aisément s'accommoder avec la Cour, & rentrer dans les bonnes graces de Sa Majesté puisqu'ils n'avoient point tiré l'épée; mais que si de part & d'autre on la tiroit une fois, & qu'on vînt à la plonger dans le sang de ses parens & de ses amis, il ne seroit pas si aisé alors de la remettre dans le fourreau. Les sollicitations furent si fortes que les Princes & les Chefs des Mécontens résolurent de s'assembler à Castro Nugno avec les Députez du Roi pour y chercher des voyes raisonnables d'accommodement.

LXXIX. Les François se rendent Maîtres de Château-neuf à Naples.

Dans ce même tems on reçût nouvelle d'Italie que les François s'étoient rendus maîtres du Château-neuf de Naples, malgré la vigoureuse resistance des Arragonnois qui y étoient en Garnison, & tous les efforts du Roi d'Arragon pour secourir cette importante Place, qui ne se rendit neanmoins aux ennemis le 24. d'Août que faute de vivres. Cette perte étoit considerable, mais le Roi d'Arragon toujours actif & toujours vigilant, profita de l'indolence où les François demeurerent après une conquête si avantageuse, dont ils ne sçurent pas profiter, & se dédommagea bien-tôt par la prise de Salerne & de plusieurs autres Places fortes, dont il chassa ses ennemis.

LXXX. Accommodement des Mécontens de Castille.

Les Seigneurs Mécontens s'étant assemblez à Castro Nugno, avec les Députez du Roi de Castille, le Traité fut enfin conclu aux conditions suivantes. Que le Favori D. Alvar de Lune seroit obligé de s'absenter de la Cour au moins pour six mois, sans qu'il lui fût permis d'écrire aucune Lettre au Roi. Que l'on rétabliroit le Roi de Navarre & le Prince D. Henri son frere dans leurs Charges & Dignitez. Qu'on leur restitueroit toutes les Places, Châteaux & Terres

qu'ils avoient autrefois possedées, ou au moins qu'on leur donneroit des pensions capables de les dédommager de ce qu'ils avoient perdu, à l'arbitrage de ceux qu'on nommeroit. Qu'on licentieroit de part & d'autre les Troupes qu'on avoit levées. Que les Mécontens retireroient leurs Garnisons des Places qu'ils avoient prises. Qu'on accorderoit une amnistie generale de tout ce qui s'étoit passé, & que l'on ne pourroit plus rechercher personne pour avoir suivi le parti des Princes d'Arragon, & des Mécontens. Que l'on rendroit à l'Infant D. Henri la Grand-Maitrise de Saint Jacques, & au Roi de Navarre la Ville de Cuellar, & que pour récompenser D. Alvar de Lune, qui étoit alors en possession de cette Place, on lui cederoit Sepulveda. An de N.S. 1439.

L'Infante Catherine épouse du Prince D. Henri d'Arragon meurt en couches.

Ce Traité conclu, le Roi se rendit à Toro, où il reçut la nouvelle que l'Infante Catherine épouse du Prince D. Henri d'Arragon étoit morte en couche à Sarragosse le 19. d'Octobre sans laisser d'enfans, parce que celui dont elle étoit accouchée étoit mort. Le Roi pour faire voir qu'il avoit oublié de bonne foi tout le passé, envoya l'Evêque de Segovie & D. Juan de Lune Grand Prieur de Saint Jean, à l'Infant D. Henri pour lui faire les complimens ordinaires de condoleance.

D. Alvar de Lune sort de la Cour & se retire à Sepulveda.

D. Alvar de Lune outré de chagrin & de dépit, car quoi qu'il eut d'excellentes qualitez, il ne pouvoit ni dissimuler son ressentiment, ni réprimer sa langue & ses emportemens, Alvar, dis-je, sortit de la Cour le 29. d'Octobre & se retira à Sepulveda dans l'esperance neanmoins que son exil ne dureroit pas longtems. D. Juan de Sylva Porte-Enseigne de la Couronne, D. Pedre d'Acugna, D. Gomez Carrillo, & grand nombre d'autres Gentilshommes l'accompagnerent dans son éxil, les uns pour reconnoître les obligations qu'ils lui avoient, les autres flattez de l'esperance qu'on le reverroit bientôt à la Cour plus puissant que jamais. Voilà l'état où se trouvoient les affaires d'Espagne.

LXXXI.
Les Peres du Concile de Basle déposent le Pape Eugene, élisent Amedée Duc de Savoye.

Celles de l'Eglise n'étoient pas dans une disposition plus tranquille; car les Peres du Concile de Basle ayant enfin condamné & déposé le Pape Eugene, nommerent en sa place le 5. de Novembre Amedée, qui prit le nom de Felix V. Il avoit été d'abord Comte de Savoye & ensuite Duc. Enfin après avoir gouverné ses Etats avec beaucoup de sagesse &

An de N.S. 1439 de bonheur pendant quarante ans, animé d'un ardent desir de se consacrer tout à Dieu, & de ne s'occuper plus que de l'éternité, il avoit renoncé à son Duché, & s'étoit retiré dans une solitude avec six autres de ses anciens Courtisans qui avoient bien voulu l'y accompagner, pour y vivre dans la pratique exacte de toutes les vertus Chrétiennes, & des maximes les plus parfaites de l'Evangile.

Les Princes ne veulent pas le reconnoître.

Ce fut un grand bonheur pour le Pape Eugene que les Princes Chrétiens ne firent pas grand cas de cette nouvelle élection. Il n'y eut pas jusqu'à Philippes Duc de Milan qui bien que gendre du Duc Amedée, & ennemi particulier du Pape Eugene, ne voulut cependant ni reconnoître ni appuyer le nouveau Pape. Le Roi d'Arragon lui-même, malgré les sujets de plainte & de mécontentement qu'il prétendoit avoir du Pape, qui favorisoit & appuyoit de toutes ses forces René Duc d'Anjou, son competiteur & son ennemi, ne se départit jamais de son obedience. Je crois que le souvenir du dernier Schisme, dont la mémoire étoit encore fraîche, détermina les Princes Chétiens à ne point reconnoître Amedée pour Pape. D'ailleurs l'autorité des Peres du Concile de Basle étoit bien diminuée, & leurs Décrets pour lesquels on avoit eu autrefois tant de veneration, n'avoient plus la même force. Cependant ils demeurerent toujours assemblez comme à l'ordinaire, & ne se séparerent que l'année 47. de ce Siécle.

Dissolution du Concile de Basle & Abdication de Felix V.

Ce fut dans ce tems qu'intimidez par les Armes de Loüis Dauphin de France qui entreprit de les chasser, & contraints par les ordres rigoureux de l'Empereur Frideric qui avoit succedé à Albert. Ils sortirent avec précipitation de Basle, & rompirent le Concile. Felix lui-même quelque tems après renonça au Pontificat avec autant de generosité & de tranquillité qu'il avoit renoncé à ses Etats, & après avoir quitté toutes les marques de sa Dignité, le Pape Nicolas V. Successeur d'Eugene IV. le fit Cardinal & Legat Apostolique en Savoye. Voilà quelle fut la fin des troubles qui s'éleverent en même tems dans l'Eglise & dans la Castille; mais celle-ci ne demeura pas longtems tranquille par les nouvelles factions qui s'y formerent.

LXXXII. Nouveaux troubles en Castille.

Il sembloit que le Traité de Castro Nugno lui eût dû rendre une tranquillité parfaite, & comme si le Royaume

se fût déchargé de ses mauvaises humeurs, par la disgrace & l'éxil de D. Alvar. Mais il s'éleva un orage dans le tems qu'on y pensoit le moins. L'ambition, maladie incurable, passion violente, qui ne peut se renfermer dans de justes bornes, & que rien ne peut contenter ; car tout paroît légitimes à un ambitieux pour s'élever. Cette malheureuse passion fut la source des nouveaux troubles qui penserent bouleverser la Castille.

An de N.S. 1439.

Le Roi avoit un genie médiocre & très-borné ; ses irrésolutions, & la foiblesse de ses lumieres le rendoient incapable de soûtenir le poids de sa Couronne, & de régler les affaires de son Royaume, s'il n'étoit aidé des conseils de quelqu'autre plus éclairé & plus décisif que lui. Les Grands qui connoissoient parfaitement le foible de ce Prince faisoient joüer mille ressorts pour s'insinuer dans son esprit & pour y occuper la premiere place. L'Amirante D. Federic l'emportoit alors par-dessus tous les autres. C'étoit un genie adroit, souple, & insinuant. D. Alvar en quittant la Cour avoit prétendu le laisser en sa place ; il l'avoit recommandé au Roi, & n'avoit rien épargné pour engager Sa Majesté à prendre une entiere confiance en ce Seigneur.

L'Amirante Frederic tâche d'occuper la Place de D. Alvar.

Les Infants d'Arragon ne voyoient qu'avec chagrin leurs projets évanoüis. Ils sentirent qu'ils étoient joüez, & ne purent souffrir que celui qu'ils aimoient le moins, & qu'ils redoutoient le plus, tirât seul tout le fruit des artifices dont ils s'étoient servis pour le faire chasser de la Cour. Il y a peu de droiture & de sincerité entre les Courtisans. Il arriva un jour que la Cour étant à Toro, il s'éleva un different entre les Officiers de l'Amirante & ceux des Infants pour la distribution des logemens ; des injures on en vint aux menaces, & il y avoit à craindre que la querelle n'allât plus loin & que les esprits venant à s'échauffer, les Maîtres ne prissent partis pour leurs gens, & que l'on n'en vînt aux mains.

Démélez entre les Domestiques de l'Amirante & de l'Infant d'Arragon.

Le Roi n'avoit pas assez de vigueur pour tenir les Grands dans leur devoir, & pour reprimer leur audace ; c'est pourquoi il sortit de Medina del Campo par le conseil des partisans de D. Alvar, & sous prétexte d'aller à la chasse, il se retira en diligence à Salamanque au commencement de l'année 1440. Les Infants avertis de la retraite du Roi s'étant joints aux Comtes de Benaventé, de Ledesma, de Haro, de

Le Roi se retire à Salamanque.

An de N.S. 1440.

An de N. S. 1440. Castagneda, de Valence, & de D. Ignigo Lopez de Mendoze, ne tarderent pas à le suivre : car ils sortirent promtement de Madrigal, & ayant rassemblé six cens chevaux, ils prirent aussitôt la route de Salamanque, dans le dessein d'user de violence pour contraindre le Roi à revenir, s'il faisoit quelque difficulté. Déplorable état d'un Royaume, ainsi exposé aux caprices des Grands par la foiblesse du gouvernement.

LXXXIII. Et de là à Bonilla.

A peine le Roi fut-il arrivé à Salamanque qu'il ne s'y crut pas en sûreté, étant donc informé du dessein que les Mécontens avoient formé de l'enlever, il partit avec précipitation pour Bonilla, Place forte dans cette Province, & par la bonté de ses Fortifications, & plus encore par la fidelité de ses Habitans. De-là il envoya des Députez aux Infants. Ceux-ci ayant reçû des Passeports & obtenu toutes les sûretez qu'ils pouvoient souhaitter, allerent d'abord à Salamanque, & ensuite à Avila, où les Seigneurs mécontens s'étoient rendus à dessein de se saisir de cette Place.

Guttiere de Tolede entreprend d'accommoder les Mécontens avec le Roi.

D. Guttieres de Tolede alors Archevêque de Seville voulut être le médiateur. Personne ne fit paroître plus de zele & plus de fidelité pour son Roi. Toujours constant dans son devoir, il sçut par-là s'élever à la premiere Dignité de l'Eglise d'Espagne & aux premiers emplois du Royaume. Mais les soins de l'Archevêque furent inutiles. Il ne put rien gagner auprès des Mécontens. Ceux-ci se servirent seulement de ce Prélat pour écrire au Roi une Lettre respectueuse à la verité, mais remplie de maximes politiques & de conseils pour le gouvernement. D. Alvar faisoit le principal article de la Lettre dans laquelle on lui imputoit plusieurs crimes, & entre autres d'avoir usurpé un pouvoir tyrannique de traiter la Noblesse & les Grands avec hauteur, de s'emparer des revenus de l'Etat & du bien des particuliers, de renverser les loix, de corrompre les Magistrats, & de se joüer du Ciel & des hommes.

Le Roi ne répond point à la Lettre des Mécontens.

Le Roi ne pouvoit ignorer qu'une partie de ces accusations ne fût très-veritable, mais aussi il étoit convaincu que la jalousie & la haine y avoient beaucoup de part. C'est pourquoi, comme si par un charme secret on lui eût renversé le jugement, il ne voulut jamais ni faire réponse à la Lettre des Mécontens, ni prêter l'oreille aux conseils salutaires qu'on lui donnoit.

Les

Les Mécontens ne se rebutant point, lui envoyerent les Comtes de Haro & de Benaventé qui le presserent si vivement, qu'il fit assembler les Etats à Valladolid. On exigea d'abord du Roi d'y traitter du different entre lui & les Grands, & du gouvernement de l'Etat; & en cas de contestation de prendre pour arbitre les deux Comtes.

An de N. S. 1440. Ils lui envoyent de nouveaux Deputez.

Mais ces négociations ne produisirent rien, car les Mécontens bien loin de rendre les Places dont il s'étoient emparez, comme ils s'y étoient engagez par un des articles du Traité de Castro Nugno, trouverent encore le moyen d'entrer dans Leon, Segovie, Zamora, Salamanque, Valladolid, Avila, Burgos, Plasencia, & Guadalajara. Quelques tems auparavant l'Infant D. Henri avoit négocié si secrettement & si adroitement avec Pero Lopez d'Ayala, qui commandoit pour le Roi dans le Château de Tolede, & qui étoit Gouverneur de la Ville qu'on lui livra lun & l'autre. Ainsi les Mécontens se virent en peu de jours maîtres des principales Villes des deux Castilles, & presque en état de donner la loi à leur Souverain; mais ils ne profiterent pas de leurs avantages, & les affaires changerent une seconde fois de face, soit par quelque mesintelligence secrete, soit par des raisons que l'on ne put démêler.

Les Mécontens se saisissent de la plûpart des Villes des deux Castilles.

Les Etats Generaux du Royaume s'étant assemblez à Valladolid, l'ouverture s'en fit au mois d'Avril, & la premiere chose qu'on y proposa fut de rappeller D. Alvar de Lune à la Cour, & de lui donner sûreté pour son retour. Le Roi avoit cette affaire à cœur, & rien ne paroissoit capable de l'en faire démordre. Il n'étoit pas moins dangereux de s'opposer à sa volonté que honteux de le flatter jusqu'à y condescendre. Mais le devoir ceda à la crainte, & par le consentement unanime des Etats, on écrivit au Favori des Lettres très-pressantes pour l'engager à revenir à la Cour, y reprendre sa premiere place. Comme on le vit rappellé & plus puissant que jamais, chacun s'empressa par une basse complaisance de gagner ses bonnes grace sans se mettre en peine de ce que la raison & l'honneur sembloient exiger. D. Alvar ne revint pas toutefois sans obstacle. Après cette déclaration la plûpart des Villes qui tenoient pour les Mécontens, & Tolede entr'autres rentrerent dans l'obéïssance du Roi.

LXXXIV. D. Alvar rappellé à la Cour par les Etats de de Valladolid.

On ne laissa pas de proposer encore que l'on fit justice aux Seigneurs mécontens sur leurs griefs, & que l'on cher-

Les Etats ne déterminent rien.

An de N.S. 1440.

chât les moyens de maintenir l'autorité des Magiſtrats. Il eſt vrai que dans ces tems malheureux la licence & l'impunité ſembloient être montées à leur comble. L'innocence n'étoit pas en ſûreté. L'audace, & la force prévaloient par la molleſſe, où la négligence des Magiſtrats qui n'oſoient reprimer les déſordres. Tous les ſoins qu'on apporta pour arrêter les cabales devinrent inutiles, & il s'éleva de nouveaux orages par la diviſion qui ſe mit dans la famille Royale.

LXXXV. Le Prince de Caſtille ſe broüille avec le Roi ſon pere.

D. Henri Prince de Caſtille ſe broüilla avec le Roi ſon pere, & ſe retira bruſquement de la Cour. Il avoit conçû une averſion extrême contre D. Alvar, & il ne le voyoit de retour qu'avec un extrême dépit. Il ſemble que par l'influence d'une conſtellation maligne, il fut de la deſtinée de ce Siecle (1) que les Favoris des Princes euſſent en Eſpagne une autorité abſoluë, l'exemple du Roi de Caſtille & de Dom Henri ſon fils paroît en être une preuve: car l'un & l'autre par la foibleſſe de leur genie ſe laiſſerent toujours gouverner.

Juan Pacheco favori du Prince D. Henri.

D. Juan Pacheco fils de D. Alphonſe Giron Seigneur de Belmonté avoit été élevé dès ſon enfance avec D. Henri Prince de Caſtille; & ce jeune Seigneur ou par la reſſemblance de genie & d'humeur avec ſon Maître, ou plûtôt par ſon adreſſe & ſon habileté avoit ſçû ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit du Prince qu'il s'en étoit abſolument rendu maître. Le credit & la faveur de D. Alvar lui faiſoit ombrage; il engagea le Prince de Caſtille à perdre ce Favori dans l'eſperance que n'ayant plus de concurrent, rien ne pourroit déſormais s'oppoſer à ſa fortune. Telle fut la récompenſe dont Pacheco paya les bien-faits qu'il avoit reçus de D. Alvar, car Pacheco devoit à celui-ci tout ce qu'il étoit. Mais la fidelité & la reconnoiſſance ſont des vertus peu connuës à la Cour, & dont les Courtiſans ne ſe piquent pas.

Le Prince ſort de la Cour & y revient.

Les ombrages redoublerent en ce tems-là entre le Roi de Caſtille & le Prince D. Henri ſon fils, qui ne pouvant plus diſſimuler ſes reſſentimens, ſortit de la Cour, déclara qu'il

(1) *La deſtinée de ce Siecle.* Il ſemble que Mariana dans cet endroit & dans pluſieurs autres de ſon Hiſtoire, s'explique ſur la deſtinée & ſur la fortune d'une maniere peu Theologique, lui qui étoit Theologien. Ne ſçavoit-il pas que l'on ne doit attribuer qu'à la conduite particuliere de la Providence, ce que les gens du monde dans leurs diſcours attribuent à la fortune? Et il le ſçavoit mieux que bien d'autres; mais il ne croyoit pas devoir toujours parler Theologie dans une Hiſtoire.

n'y retourneroit point si le Roi ne chassoit de son Conseil, & même du Palais certaines personnes dont il se plaignoit d'avoir été offensé. Il est vrai que peu de tems après à la sollicitation du Roi de Navarre son beau-pere, il retourna au Palais.

An de N. S. 1440

Il épouse la Princesse Blanche de Navarre.

Le Roi pour le calmer, & l'empêcher de se mêler dans les intrigues de la Cour, donna ordre que l'on celebrât au plûtôt son mariage avec la Princesse Blanche de Navarre qu'il avoit fiancée depuis longtems. La Reine de Navarre sa mere l'amena jusque sur les Frontieres de la Navarre où l'attendoient D. Alphonse de Carthagene Evêque de Burgos, le Comte de Haro & le Seigneur de Hita que l'on avoit envoyez pour la recevoir, & qui l'accompagnerent jusqu'à Valladolid. Ce fut dans cette Ville que s'acheva la cérémonie des nôces le 25. de Septembre avec une pompe & des rejoüissances extraordinaires,

Il ne consomme pas le Mariage.

Il y eut des Tournois & des Carrousels dont Rodrigue de Mendoze Grand Maître de la Maison du Roi, avoit imaginé l'ordre & la disposition ; il en fut le principal tenant. On y combattit à la lance à fer émoulu, (1) comme si l'on avoit été à la Guerre. Ce divertissement ne se passa pas sans qu'il y eut du sang répandu, si l'on peut appeller divertissement un Combat où il demeura sur la place quelques jeunes Seigneurs, dont la valeur auroit été mieux occupée contre les ennemis de l'état. Jamais la Cour de Castille ne parût plus brillante, les Courtisans y firent des dépenses extraordinaires. Il semble que tous disputoient à l'envi à qui s'y distingueroit le plus par la richesse des livrées, le nombre des Officiers, & la magnificence de ses équipages. On ne vit pendant quelques jours, que parties de chasse, que bals, que festins. Car alors les Gentilshommes de Castille ne se piquoient pas moins de galanterie dans ces sortes de fêtes, que de valeur dans les Combats. Mais ce qui troubla la fête, c'est que le Prince de Castille ne consomma pas son mariage. On n'en eut d'abord que des soupçons assez legers, ensuite il en courut quelques bruits ; enfin cela se répandit si universellement que la joye des peuples en fut bien diminuée.

(1) *A fer émoulu.* S'entend quand la pointe de la Lance n'est point émoussée. C'est se battre tout de bon & à outrance.

An de N.S. 1440. LXXXVI. On parle de paix entre les François & les Anglois.

Dans ce même tems on parla de paix entre les Anglois & les François. Le Duc de Bourgogne qui en fit les premieres propositions, & qui voulut en être le principal Médiateur, chargea de cette affaire délicate la Duchesse Isabelle son épouse, Princesse du Sang Royal & tante du Roi de Portugal, suivant la coûtume ordinaire des François, qui se servent souvent de l'entremise des femmes dans les affaires les plus importantes, & les négociations les plus épineuses. (1)

Elle est concluë. Le Duc d'Orleans remis en liberté, & réconciliation entre les deux Nations d'Orleans & de Bourgogne.

La Duchesse de Bourgogne se rendit sur les Frontieres de Flandres, où se trouverent les Plenipotentiaires d'Angleterre. Après leur arrivé on commença les Conferences. Mais ce glorieux projet ne pouvoit s'exécuter si promptement, & il y avoit bien des obstacles à lever pour y réüssir. Cependant l'habileté & la patience de la Duchesse les surmonta. La paix concluë à condition que l'on remettroit en liberté Charles Duc d'Orleans, que le Roi d'Angleterre tenoit prisonnier. Le Duc de Bourgogne sacrifia genereusement en cette occasion le ressentiment qu'il avoit de la mort du feu Duc son pere, assassiné quelques années auparavant à Paris. On régla seulement que le Duc d'Orleans payeroit au Roi d'Angleterre pour sa rançon quatre cent mille Ducats (2) & qu'entre les Maisons d'Orleans & de Bourgogne il y auroit un oubli éternel de tout le passé. Comme le Duc d'Orleans n'étoit point marié, on stipula qu'il épouseroit Marguerite de Cleves fille du Duc de Cleves & de la sœur du Duc de Bourgogne, afin d'étouffer jusqu'aux moindres semences de discorde, & d'affermir par cette affaire l'union entre ces deux Princes. Ainsi le Duc d'Orleans rentra dans sa Patrie &

(1) *Les plus épineuses.* Il est vrai que toutes les Histoires & celle de France même nous en fournit quelques exemples, mais cela n'est pas neanmoins si frequent pour que l'on en puisse conclure que c'est la coûtume ordinaire des François : car nous voyons bien plus de negociations importantes sans l'entremise des femmes que nous en voyons où elles ayent eu beaucoup de part, & l'on en trouveroit peut-être autant parmi les autres Nations que parmi les François. Je conviens cependant qu'une femme d'esprit se tireroit peut-être mieux dans une négociation délicate qu'un homme, car elle est plus adroite, plus insinuante, plus souple, & plus dissimulée qu'un homme; outre qu'elle ne laisseroit pas d'avoir encore pour le succès d'autres avantages.

(2) *Mille ducats.* C'est à peu près quatre cens mille écus de la valeur dont ils étoient avant tous les changement qui sont arrivez dans les monnoyes. Ainsi c'est environ seize cens mille livres.

dans ses biens vingt-cinq ans après qu'il eut été pris par les Anglois au Combat donné auprès de la petite Ville de Blangis. Ce Prince garda toûjours dans la suite avec une extrême fidelité les conditions du Traité ; & pour gage de sa droiture, il voulut accomplir son mariage avec la Princesse de Cleves. (1)

An de N.S. 1440

LXXXVII. Mort de Dom Pedre Maurique

Pendant les rejoüissances du mariage de D. Henri de Castille & de la Princesse Blanche de Navarre, l'Adelantade D. Pedre Manrique vint à mourir. Il étoit de petite taille, mais d'un genie vaste, adroit & entreprenant. Il avoit un grand fonds de religion & de pieté. L'Espagne n'eut peut-être dans ce Siecle personne qui l'égalât dans l'habileté à manier les affaires les plus délicates. D. Diegue Manrique son fils, qui fut dans la suite Comte de Trevigno, lui succeda dans ses biens & principalement dans la Charge d'Adelantade.

LXXXVIII. Le Prince D. Henri de Castille sort de la Cour & se retire à Ségovie.

Quoique D. Alvar ne fut pas encore revenu à la Cour, & qu'il demeurât ordinairement à Escalone, rien ne se faisoit neanmoins dans le Royaume sans sa participation : chose que supportoient impatiemment ses ennemis, sur-tout, le Prince D. Henri. Celui-ci sur la fin de l'année ayant quitté une seconde fois la Cour sans prendre congé du Roi son pere se retira à Segovie & se déclara pour les Infants d'Arragon. D. Juan Pacheco maître absolu de son esprit, ne contribua pas peu à cette démarche, en aigrissant ce Prince déja fort irrité.

L'Infant D. Henri d'Arragon se rend maître de Tolede.

L'Infant D. Henri d'Arragon se rendit encore une fois maître de Tolede par le moyen de D. Pero Lopez d'Ayala qui l'y laissa entrer contre la deffense expresse qu'il en avoit reçuë du Roi. Les habitans non contents d'avoir manqué de fidelité à leur legitime Souverain, en prenant le parti des Rebelles, ajoûterent encore l'outrage à la trahison, ayant eu l'audace d'arrêter & de faire mettre en prison ceux que le Roi leur avoit envoyez pour se plaindre de leur perfidie.

Les habitans ferment les portes au Roi.

Le Roi justement indigné, partit à grandes journées pour

(1) *Princesse de Cleves.* Charles Duc d'Orleans dont il est parlé ici étoit fils aîné & heritier de Loüis Duc d'Orleans, qui avoit été assassiné par les ordres du Duc de Bourgogne. C'est de ce Charles Duc d'Orleans que descendent Loüis XII. & François I. Rois de France. Le premier étoit son petit-fils, le second son arriere petit-fils, mais en branche collaterale.

An de N.S. 1440.

aller les châtier, il ne se mit pas en peine de prendre avec lui beaucoup de monde, persuadez qu'on n'auroit pas l'audace de perdre le respect au Souverain. Il se trompa; les habitans ayant refusé de lui ouvrir leurs portes, il fut obligé de s'arrêter à l'Hôpital de Saint Lazare qui est sur le grand chemin par où l'on va à Madrid, ce fut le jour de la Circoncision de née 1441.

An de N.S. 1441.

L'Infant Dom Henri sort de Castille pour attaquer le Roi; mais il n'ose.

D. Henri d'Arragon sortit de la Ville avec deux cens chevaux quoique ceux qui accompagnoient le Roi se flattassent qu'on ne pourroit pas aisément les forcer; toutefois ils sentoient le danger & appréhendoient qu'on ne les attaquât, n'étant qu'une petite poignée de gens. Il ne laisserent pas de se fortifier & de se retrancher comme ils purent. Malgré ces efforts, le Roi auroit infailliblement succombé, si l'Infant eut osé l'attaquer; mais ce Prince craignant d'attirer la haine & l'exécration de tous les peuples, s'il osoit violer le respect dû à la Majesté Royale, rentra dans la Ville sans en venir aux mains.

Villandrando est fait Comte de Ribadeo.

Le General Rodrigue de Villandrando donna dans cette occasion des marques éclatantes de son zele, à deffendre la personne du Roi en fortifiant l'Hôpital où il s'étoit retiré. Pour recompenser ce service, le Roi par un acte autentique lui accorda & à tous les Comtes de Ribadeo ses descendans le privilege de manger tous les premiers jours de l'an à sa table, & d'avoir les habits que Sa Majesté auroit porté ce jour-là.

LXXXIX. Retour de Dom Alvar à la Cour ce qui aigrit encore les Mécontens.

Le Roi partit pour Torijos, où il laissa Pelage de Ribera Seigneur de Malpica avec cent chevaux pour garder ce poste de Torijos, il passa à Avila, où D. Alvar vint le trouver pour conferer avec lui sur le parti qu'il y avoit à prendre dans les conjonctures presentes. Le retour de D. Alvar auprès du Roi ne servit qu'à aigrir encore davantage les esprits, & qu'à déterminer les Princes Mécontens à prendre des liaisous plus étroites. La plûpart s'étoient retiré à Arevalo. La Reine de Castille elle-même commençoit à prêter l'oreille aux Mécontens. Comme elle aimoit tendrement le Prince de Castille son fils & les Infants d'Arragon ses freres, elle entroit dans leurs sentimens & dans leurs interêts.

Les Evêques de Burgos & Avila ne peuvent ado-

Le Roi envoya à Arevalo les Evêques de Burgos & d'Avila, pour voir s'ils ne pourroient point gagner quelques cho-

se sur les Mécontens. Mais ils ne purent rien obtenir. Diégue de Valera qui étoit un Gentilhomme attaché au service du Prince de Castille, écrivit lui-même une Lettre au Roi en ces termes.

An de N. S. 1441. cir les Mécontens.

Lettre de Diegue de Valera au Roi.

La fidelité qu'un Sujet doit à son Souverain, & le zele que j'ai toujours eu pour le service de Votre Majesté, ne me permet pas de demeurer dans le silence ; quoique je sois parfaitement convaincu qu'en le rompant dans la situation presente des affaires, on peut m'accuser d'une témérité punissable. Il seroit inutile de faire ici le détail des malheurs dans lesquels la division des Grands à plongé le Royaume, ce seroit envenimer nos playes, & reveler les taches de notre Nation. Il est aisé de blâmer & de condamner les choses passées, le principal est d'y remedier. Que serviroit-il de rappeller les causes & les auteurs de nos maux? Qui que ce soit qui en soit coupable, n'est-ce pas le Seigneur qui a établi ici-bas les Souverains pour gouverner les hommes? N'est-ce pas aussi sur ce modele que vous devez vous régler en imitant sa clemence & sa bonté à pardonner les offenses que vos Sujets ont commises contre Votre Majesté. Plus les crimes sont énormes & averez plus vous aurez de gloire à pardonner. Nous appellons Votre Majesté le Pere de la Patrie. Ce nom si aimable, doit réveiller dans votre cœur la tendresse d'un Pere toujours prêt à pardonner & lent à punir. On dira peut être doit-on dissimuler des attentats si horribles? N'étoit-il pas plus avantageux à l'Etat de ranger à la raison par des châtimens exemplaires des Rebelles qu'on n'a pû gagner par des bienfaits. Il est vrai, toute fois quand on n'a eu que des intentions droites, sans déssein ni desir d'offenser son Prince ; c'est alors erreur & non pas crime. (1) La Magnanimité vertu propre des Grands Princes, ne brille jamais avec tant d'éclat qu'en oubliant les injures. D'ailleurs pourquoi

(1) *Et non pas crime.* C'est ici un homme qui cherche à diminuer la faute de ceux pour qui il parle. Ce principe & cette maxime peuvent être, vrayes, mais comme il n'y a peut-être pas un rebelle qui ne se croye innocent & qui ne soûtienne qu'il n'a que des intentions droites, qu'il n'est ni dans le dessein ni dans le désir d'offenser le Prince. Qu'ils publient tous ce que ce n'est point au Roi qu'ils en veulent. Aussi tous prétendent que l'on doit oublier & leur pardonner leur revolte Il ne seroit pas trop sûr d'avoir toujours égard à un semblable langage.

An de N. S. 1441.

„ s'exposer aux caprices de la fortune, dans la Guerre dont „ les succès sont toûjours incertains. N'est-il pas infiniment „ plus glorieux de préferer une paix certaine à une victoire „ douteuse ; & quand même on seroit assuré de triompher „ de ses ennemis, la perte des vaincus ne retomberoit-elle „ pas sur le vainqueur. Les malheurs de vos Sujets ne sont-„ ils pas les vôtres. Je supplie donc le Seigneur qu'il daigne „ perpetuer les prosperitez de notre Nation, écoûter favo-„ rablement nos prieres, & faire que Votre Majesté ne fer-„ me pas l'oreille aux conseils salutaires que vos fideles Su-„ jets prennent la liberté de vous donner avec le plus pro-„ fond respect. Puissiez-vous vous même être fidele à Dieu, „ & être durant le cours de votre Regne redouté, servi, „ respecté & aimé tendrement de vos Sujets.

Portrait & caractere de Valera.

Cette Lettre ayant été lûë en plein Conseil, & en presence du Roi produisit divers effets ; chacun en jugea suivant ses interêts, ou ses dispositions particulieres. Tout le monde gardoit un profond silence, lorsque D. Guttiere Archevêque de Tolede prit la parole avec une hauteur qui convenoit mal à l'état present des affaires. *Que Valera*, dit-il, *nous fournisse des secours, nous n'avons pas besoin de ses avis, & les lumieres ne nous manquent pas.*

X C. Entrevûë du Roi de Castille & du Prince son fils a Avila mais qui ne produit rien.

Valera étoit un des plus beaux & des plus grands genies qu'eût alors l'Espagne. Il étoit sçavant, brave & adroit dans tous les exercices du corps, & quoiqu'il fut d'une naissance médiocre, nul n'avoit acquis à la Cour de Castille plus de réputation que lui & n'étoit plus universellement estimé. Il avoit été envoyé deux fois Ambassadeur en Allemagne, où il passa pour un des plus habiles négociateurs du siecle. Il a composé une Histoire abregée d'Espagne que l'on appelle de son nom l'*Histoire Valerienne*, differente d'une autre Histoire *Valerienne* écrite par un Archiprêtre de Murcie, & dont Valera parle lui-même dans ses Memoires.

[illegible]

Le Prince D. Henri de Castille se rendit à Avila par ordre du Roi son pere qui l'y appella pour traiter ensemble de quelque accommodement ; mais cette entrevûë fut inutile. Le Prince de retour à Segovie écrivit à la Reine de Cas-[illegible] mere & à la Reine de Navarre sa belle-mere qui se trou-[illegible] Castille, pour les supplier de vouloir bien se [illegible] Maria de Nieva, afin de chercher de concert quelque

quelque expedient pour dissiper les factions qui déchiroient le Royaume. An de N.S. 1441.

XCI. Mort de Blanche Reine de Navarre.

Ce fut dans cette Ville que Blanche Reine de Navarre mourut le premier jour d'Avril. Elle fut inhumée dans l'Eglise de Notre Dame, célebre par la dévotion & le concours des Fideles; au moins c'est le bruit commun & appuyé par des Auteurs fameux. Cependant on ne voit aujourd'hui nul vestige du Tombeau de cette Princesse, ni dans ce lieu-là, ni dans l'Eglise de Notre-Dame de Uxué où elle avoit ordonné sa Sépulture par son Testament; de sorte qu'il est assez étonnant qu'on ait perdu le souvenir d'une chose si recente. Les Religieux de Saint Dominique établis dans le Monastere de Notre-Dame de Nieva, assûrent que les os de la Reine de Navarre ont été enlevez de leur Eglise; mais ils ne marquent ni le tems ni le lieu, où ils ont été transportez.

Charles Prince de Viane son fils lui succede. Ses belles qualitez.

Charles Prince de Viane fils de la Reine Blanche lui succeda au Royaume de Navarre. Il ne voulut pourtant pas neanmoins prendre le titre de Roi de Navarre, soit par respect pour D. Jean d'Arragon son pere, soit pour s'accommoder aux dernieres dispositions de la Reine sa mere qui l'avoit ainsi reglé. Il eût une passion extraordinaire pour les Sciences; mais son amour pour les Lettres & son application à l'étude ne lui inspiroient pas une molle oisiveté; il n'avoit en vûë de devenir sçavant qu'afin de puiser dans les principes de la Sagesse & de la bonne Philosophie les plus saines maximes pour bien gouverner les peuples. On voit encore aujourd'hui deux de ses Ouvrages, l'un est une Traduction Espagnole des Morales d'Aristote, & l'autre une Histoire abregée des Rois de Navarre. On trouve encore quelques vers Espagnols très-beaux, & quelques chansons délicates & ingénieuses de sa façon qu'il avoit coûtume de chanter sur la guitarre. Ce Prince avoit vingt-un an quand la Reine sa mere mourut; il méritoit un sort plus heureux & un pere moins inquiet.

XCII. Les troubles recommencent en Castille.

La mort de la Reine de Navarre interrompit les négociations de la paix & la Reine de Castille retourna à Arevalo où elle se tenoit auparavant. Ainsi le feu de la Guerre Civile commença de se rallumer en plusieurs endroits avec plus de violence que jamais. Les principaux Chefs des Mécontens étoient l'Infant D. Henri d'Arragon, l'Amirante de Castille & le

An de N S. 1441

Comte de Benaventé. La Guerre se faisoit aux environs de Tolede avec plus de chaleur qu'en nul autre endroit. D'Alvar de Lune étant parti d'Escalone rassembla tout ce qu'il put de Troupes, & ayant réuni ses forces avec celles de l'Archevêque de Tolede son frere, défendit son parti avec une vigueur & une fermeté capable de déconcerter ses ennemis ; mais les succès étoient differens, tantôt bons, tantôt mauvais.

Lopez de Mendoze surprend Alcala & est battu dans une autre rencontre.

D. Ignigno Lopez de Mendoze s'étoit rendu maître d'Alcala, & avoit enlevé cette Ville à l'Archevêque de Tolede de qui elle dépendoit ; mais D Juan de Carrillo Adelantade de Caçorla, lui ayant dressé une embuscade Mendoze y pensa périr, ses Troupes furent taillées en pieces, & il fut plusieurs fois en danger d'être tué voulant rallier ou soûtenir ceux qui plioient ; il fut enfin blessé, & il eut bien de la peine à se sauver avec une poignée de ses amis.

Mort de Laurent d'Avalos tué dans une action contre les Mécontens.

Eloge de Juan de Mana Poëte de Cordouë.

Dans ce même tems un corps de Mécontens fut entierement défait par les Troupes de D. Alvar auprès de Gresmonda. L'aurent d'Avalos fut tué dans cette action. Un Poëte de Cordouë nommé Juan de Mana décrivit élégamment en Vers Espagnols la funeste mort de ce Seigneur. Mana étoit alors également célebre par son érudition & par son genie rare pour la Poësie. Il composa un grand nombre d'Ouvrages en Vers Espagnols. Comme la Langue Castillane n'étoit pas encore dans sa perfection, la mesure & la cadence de ses Vers étoient encore grossieres, mais les pensées ne laissoient pas d'être fines & ingenieuses; & les Poësies de Mana faisoient les delices & l'admiration des beaux esprits de ce tems-là. On voit aujourd'hui à Torde Laguna dans le Royaume de Tolede le Tombeau de ce fameux Poëte, dont la réputation & la mémoire dureront éternellement en Espagne.

XCIII.
Le Roi de Navarre vient au secours des Mécontens de Castille.

Le Roi de Navarre entra dans la nouvelle Castille avec un Corps assez considerable de Troupes qu'il amenoit au secours des Mécontens, sur lesquels le parti de D. Alvar avoit l'avantage. Les uns & les autres étoient dispersez dans les Villes & dans les Villages, faisant des ravages & des désordres extrêmes, pillant, saccageant, violant indifferemment les filles & les femmes, tristes effets des Guerres Civiles.

Le Roi de Castille enleve au

Le Roi de Castille de son côté étoit avec une Armée dans la vieille Castille, où il se rendit maître de Medina del Cam-

po & d'Arevalo qu'il enleva au Roi de Navarre à qui elles appartenoient. Il s'aboucha ensuite dans un Village nommé Navarre avec Leonore Reine Doüairiere de Portugal, qui avoit été obligée de sortir du Royaume, & de laisser l'administration des affaires au Duc de Conimbre. Leurs Majestez eurent ensemble plusieurs conferences secretes; mais on ne put rien terminer à l'égard des Mécontens, car le Roi de Castille étoit si irrité des attentats qu'ils commettoient tous les jours contre son autorité qu'il resolut de les reduire par la force.

An de N.S. 1441. Roi Medina del Campo.

Cette entrevûë n'aboutit qu'à chercher les moyens de rétablir la paix dans le Portugal & de terminer les démêlez entre la Reine Doüairiere & les Princes. Le Roi de Castille & le Roi d'Arragon lui-même qui étoient en Italie envoyerent des Ambassadeurs pour engager D. Pedre Duc de Conimbre à faire raison à la Reine Doüairiere, & à lui remettre la Regence entre les mains comme il avoit été reglé par le Testament du feu Roi. Mais ces Ambassadeurs & les négociations furent inutiles, parce que le Duc de Conimbre qui avoit goûté la douceur du Commandemant, ne put se resoudre à s'en désaisir, & les Portugais persisterent toûjours avec opiniâtreté dans la résolution de ne jamais souffrir la domination d'une Princesse étrangere. Les Guerres que les Rois de Castille & d'Arragon avoient sur les bras, ne leur permettant pas d'employer la voye des Armes pour faire rendre justice à la Reine de Portugal; ils furent contraints d'abandonner les interêts de cette Princesse qui se vit par là obligée de passer le reste de ses jours en Castille où elle mena une vie très-languissante après avoir perdu son mari, séparé de ses enfans, & dépoüiléle de la Regence du Royaume pendant la minorité du jeune Roi son fils.

La Reine Doüairiere de Portugal obligé de demeurer en Castille.

XCIV.

Les Infants d'Arragon voyant le danger où ils étoient exposez dans le Royaume de Tolede par les avantages que les Troupes de D. Alvar avoient remportez sur celles de leur partie, se retirerent avec précipitation dans la vieille Castille pour tâcher de rétablir leurs affaires. Les habitans d'Arévalo qui conservoient toûjours une inclination secrete pour ces Princes, leur ayant ouvert leurs portes, ils s'avancerent jusqu'à Medina del Campo où le Roi s'étoit retiré, & ils eurent l'audace de camper devant cette Ville.

Les Mécontens se rendent maîtres de Medina del Campo.

An de N. S. 1441. Ils y eut entre les Royalistes & les Mécontens quelques legeres escarmouches ; mais le Siege ne dura pas long-tems, parce que quelques uns des habitans qui entretenoient secretement des intelligences avec les Assiegeans, leur ouvrirent pendant la nuit une des portes de la Ville dans laquelle ils entrerent, & dont ils se rendirent maîtres sans repandre de sang.

Le Roi se met en état de bien se défendre.

Le Roi de Castille ayant sçu le danger où il se trouvoit avoit posté de la Cavalerie dans toutes les Places publiques & à l'entrée des ruës. Les habitans étoient demeurez enfermez & tranquilles dans leurs maisons sans vouloir prendre les Armes, soit par le danger où ils se voyoient exposé soit par l'horreur qu'ils avoient d'une Guerre Civile.

Alvar de Lune & l'Archevêque de Tolede se sauvent déguisez.

D. Alvar de Lune, l'Archevêque de Tolede son frere, & le Grand Maître d'Alcantara apprehendant de tomber entre les mains de leurs ennemis qui n'en vouloient particulierement qu'à eux, sortirent déguisez de la Ville par la porte opposée, & traverserent les Troupes ennemies sans être reconnus. Le Roi les avoit fait avertir qu'ils couroient risque de perdre la vie & d'être mis en pieces s'ils ne se sauvoient promptement, parce que les Mécontens qui les regardoient comme la source des malheurs de l'Etat, ou au moins qui prenoient ce prétexte pour justifier leur ambition ne cherchoient qu'à les faire périr.

Les Mécontens viennent baiser les mains du Roi.

Les Seigneurs rebelles vinrent trouver le Roi qui étoit encore tout armé, ils lui baiserent respectueusement la main, & l'accompagnerent jusqu'au Palais, cortege qui ne devoit pas lui être agreable. Les vainqueurs & les vaincus se saluerent alors & s'embrasserent avec des marques d'une amitié réciproques, bien que leur joye ne laissât pas d'être mêlée de tristesse; il n'y en avoit aucun qui ne détestât cette malheureuse Guerre, dans laquelle nul ne trouvoit d'avantage certain, & où la perte étoit assurée de quelque côté que la Victoire se déclarât.

Le Prince de Castille & les Reines de Castille & de Portugal viennent trouver le Roi.

La Reine de Castille & la Reine Doüairiere de Portugal ayant appris que les Mécontens étoient maîtres de Medina del Campo, & de la personne du Roi y accoururent incontinent avec le Prince de Castille, & après de longues & de secretes conferences elles changerent la plûpart des Officiers de la Cour qui étoient presque tous creatures de D. Alvar. Ils éloignerent au même tems D. Guttieres Go-

mez de Tolede Archevêque de Seville, D. Ferdinand de Tolede Comte d'Albe, & D. Lopez de Barrientos Evêque de Segovie, coupable seulement d'avoir toûjours été fideles à son Souverain; mais comme on les accusoit d'avoir des liaisont trop fortes avec D. Alvar, l'on apprehendoit qu'en sa faveur ils ne missent des obstacles à la paix. An de N.S. 1441.

XCV. La paix concluë avec les Mécontens.

Les Mécontens proposerent donc un accommodement, & personne n'osa leur resister, voyant le Roi entre leurs mains & qu'ils tenoient comme prisonnier. On nomma pour arbitres avec tous les pouvoirs nécessaires la Reine de Castille, le Prince D. Henri son fils, l'Amirante D. Federic, & le Comte d'Albe; qui eut pour cette raison ordre de revenir à la Cour. D. Alvar fut condamné à demeurer loin de la Cour & à ne point sortir pendant six ans de ses Terres qu'on lui marqua. Il eut deffense d'écrire au Roi sans avoir montré à la Reine & au Prince de Castille les copies des Lettres qu'il écriroit. On lui deffendit outre cela de former de nouvelles liaisons, de lever des Troupes, & d'en entretenir: enfin pour gage de sa parole, on voulut qu'il mît en ôtage son fils D. Juan & neuf de ses principaux Châteaux en sequestre dans l'espace de 30. jours.

Chagrin de D. Alvar.

D. Alvar ayant sçû les conditions de ce Traité, en conçut une si vive douleur qu'il ne pût retenir ses larmes, & qu'il se laissa aller à des emportemens furieux contre ses ennemis. Les uns regardoient son ressentiment comme un effet de son insatiable ambition; les autres le plaignoient & ne trouvoient point mauvais qu'un cœur aussi noble & aussi genereux que le sien ne put souffrir sans se plaindre, un affront si sensible: Neanmoins sa disgrace ne l'abbattit pas, il ne pensa qu'à faire joüer de nouveaux ressorts pour se relever; il suffit d'étre malheureux pour se voir abandonné. D. Alvar disgracié ne retrouva plus ses anciens amis.

Le Roi de Navarre epouse la fille de l'Amirante, & l'Infant D. Henri d'Arragon épouse la fille du Comte de Benaventé.

Cependant les Mécontens se fortifioient & devenoient de jour en jour plus puissans par les alliances qu'ils contractoient ensemble. Le Roi de Navarre venoit d'épouser en secondes nôces Jeanne fille de l'Amirante D. Federic, & le Comte de Benaventé avoit marié sa sœur Beatrix avec D. Henri d'Arragon frere du Roi de Navarre. D. Diegue Gomez de Sandoval Comte de Castro menagea adroitement ces deux mariages. Il étoit alors attaché au service du Prince

An de S. N. 1441 D. Henri de Castille sur l'esprit duquel il avoit beaucoup de pouvoir, aussi étoit-ce un courtisan fin & delié. Il avoit en vûë par les engagemens qu'il faisoit prendre à ces Princes, de dissiper les ombrages & les sujets de défiance qu'ils pourroient prendre, & par là de les mettre en état de travailler plus efficacement à la ruine du Connêtable D. Alvar de Lune, ce qui réüssit.

Le parti de René d'Anjou s'affoiblit à Naples

La Guerre Civile ayant été terminée par le dernier Traité, il sembloit que l'Espagne alloit commencer à joüir d'une tranquillité parfaite, & à goûter les douceurs de la paix. Le peuple ravi de n'entendre plus le tumulte des Armes, & de pouvoir désormais respirer en liberté, ne pouvoit se lasser de faire éclater sa joye par des fêtes & des réjoüissanes publiques; mais les affaires n'étoient pas si tranquilles en Italie où la Guerre de Naples avoit mis tout en feu. Le parti de René Duc d'Anjou s'affoiblissoit de jour en jour par sa lenteur & ses irrésolutions. Il avoit envoyé la Duchesse son épouse & les Princes ses enfans à Marseille pour y être plus en sûreté, démarche qui faisoit voir le peu d'esperance qui lui restoit de pouvoir conserver le Royaume de Naples. Tel fut le jugement du public qui n'épargne personne, pas même les Têtes Couronnées, & qui donne souvent la plus maligne interprétation à leur conduite.

Mort de Caldora.

Comme le préjugé est de la derniere conséquence à la Guerre, il arriva depuis ce tems-là un grand changement dans les affaires & dans les esprits, sur tout par la mort subite de Jacques Caldora le principal appui du parti Angevin, qu'il avoit soûtenu par son experience & par sa valeur. Comme Caldora se mettoit en devoir d'assieger Circello qui appartenoit au Pape, il tomba tout à coup à terre sans connoissance & sans sentiment. On le transporta aussi-tôt dans sa tente, mais un moment après il expira. Toute sa famille qui étoit une des plus puissantes du Royaume, se déclara pour les Arragonnois dont le parti se fortifioit tous les jours. En effet le Duc René ne fut pas long-tems sans sentir la perte qu'il avoit faite; car ses ennemis enleverent d'abord Averse, se rendirent maîtres de toute la Calabre, & taillerent en pieces auprès de Troye dans l'Apoüille les Troupes que commandoit François Sforce.

Cependant le Pape Eugene, qui favorisoit toujours les

François pour lesquels il avoit une inclination secrete, voyant qu'ils étoient en danger de perdre le Royaume de Naples, se ligua avec les Venitiens, les Florentins, & les Genois; pour chasser les Arragonnois de toute l'Italie. Dans cette résolution il donna ordre au Cardinal de Trente de s'avancer à la tête de dix mille hommes, & de se jetter dans le Royaume de Naples pour y soûtenir les François : mais comme cette Armée avoit été levée avec précipitation & n'étoit composée que de gens peu aguerris, & dont les vûës étoient aussi differentes que les interêts, elle ne fut pas d'un grand secours au Duc d'Anjou, & elle se dissipa presque aussi promptement qu'elle avoit été rassemblée. An de N. S. 1441. Le Pape se ligue avec les Venitiens pour chasser les Espagnols d'Italie.

XCVII. Le Roi d'Arragon assiege Naples.

Le Roi d'Arragon pour profiter de la décadence de ses ennemis se mit aussi-tôt en campagne & marcha droit à Naples où le Duc s'étoit enfermé, bien résolu de la deffendre jusqu'à l'extrémité, vû que la perte de cette Ville devoit entraîner celle de tout le Royaume. Il ne voulut pas hazarder une Bataille, soit qu'il ne pût s'assurer de l'affection & de la fidelité des peuples, soit qu'il se crût trop foible pour engager une affaire generale. Les Genois firent entrer dans la Place quelque secours d'hommes & de vivres; foibles secours pour une Ville si peuplée. Aussi la disette s'y mit-elle bien-tôt, & les vivres y devinrent si chers, qu'une mesure de bled s'y vendoit une somme très-considerable.

Il se trouva des habitans qui dans une assemblée publique se voyant réduits par la famine aux dernieres extrémitez, eurent la hardiesse de proposer au Duc René de s'accommoder avec ses ennemis de quelque maniere que ce put être. Les Arragonnois cependant poussoient le Siege avec une extrême vigueur, & la disette augmentoit de jour en jour dans la Place. La disette est grande dans Naples.

Un certain Anello avec son frere, tous deux Massons de profession, étant sortis secretement de Naples pour éviter de mourir de faim, allerent trouver les Generaux Arragonnois & leur offrirent de les rendre Maîtres de la Place pourvû qu'on voulut leur donner une récompense proportionnée à ce service, on les écoûta; & voici comment ils s'y prirent. Deux Massons Napolitains offrent aux Arragonnois de les rendre maîtres de Naples.

Il y avoit dans la Ville une Acqueduc soûterrain pour conduire dans les puits des maisons particulieres l'eau d'une fontaine assez proche. Il pretendoient faire entrer secretement Moyen dont ils se servent pour

An de N.S. 1441. entrer dans la Place.

des Troupes par cet Acqueduc. On choisit deux cens hommes des plus braves & des plus déterminez de l'Armée avec ordre d'obéïr exactement aux deux freres qui devoient être leurs guides. L'entrée étoit très-étroite, le conduit encore plus resserré & les endroits par où il falloit monter très-escarpez. La plûpart de ceux qui s'étoient engagez dans cet Acqueduc, soit qu'ils fussent épouvantez du danger, soit qu'ils n'eussent pas assez d'agilité, demeurerent derriere & s'en retournerent ; il n'y en eut que quarante qui poursuivirent leur route & en se glissant contre terre, ils arrachoient avec des pics les pierres qui les empêchoient de passer, & les deux freres animoient les plus timides par leurs paroles & leur exemple. Ils leurs donnoient quelquefois la main pour les aider à monter. Enfin après beaucoup de peines ils arriverent à un puits d'une maison particuliere. Une femme ayant apperçu des soldats, jetta aussi-tôt un grand cri qui les auroit infailliblement découverts s'ils ne lui eussent incontinent fermé la bouche.

Les Arragonnois escaladent la Place.

On avoit employé beaucoup de tems à faire ce chemin, le Soleil étoit déja levé, & ces soldats n'avoient point encore donné aux assiégeans le signal dont l'on étoit convenu, soit par négligence, soit par crainte de se découvrir. Le Roi d'Arragon qui attendoit avec impatience le succès de cette affaire, se trouvoit dans de grandes inquiétudes voyant que rien ne paroissoit. Il crut que ses gens avoient été égorgez. On ne laissa pas cependant de faire avancer les Troupes qu'on tenoit toutes prêtes pour escalader les murailles, & on donna l'assaut. Comme les assiegeans n'appercevoient aucun mouvement dans la Ville, ils se battoient avec moins de vigueur & le Combat languissoit.

Ils entrent dans la Place.

Enfin les quarante soldats animez par les cris de leurs camarades qui escaladoient les murs & contraints par la nécessité de pêrir ou de vaincre, se saisirent d'une tour, appellée *la tour Sophie*, dans laquelle il n'y avoit point de Troupes & s'y logerent. Le Roi d'Arragon les ayant apperçus par le signal qu'ils firent, accourut à leur secours. Le Duc René y courut de son côté. Il eut été aisé de regagner la tour & d'en chasser les Arragonnois ; mais les assiégeans étant venu promtement & en grand nombre épouvanterent à leur tour les François, & ranimerent les soldats

maîtres

maîtres de la Tour. On donna en même tems l'assaut de tous côtez, & les Arragonnois qui étoient dans la Ville trouverent le moyen de briser quelques portes de la Place par où les assiegeans entrerent.

An de N.S. 1442.

Le Duc se retire dans le Château.

Le Duc ne sçavoit de quel côté courir voyant le danger égal de toutes parts, & les ennemis maîtres de Naples. Il fit toutefois dans cette occasion tout ce que pouvoit faire le Capitaine le plus experimenté, & tout ce que l'on pouvoit attendre du soldat le plus intrépide; car s'étant jetté dans le plus fort de la mêlée, il tua de sa propre main un grand nombre d'Arragonnois. Mais enfin voyant que tout étoit désesperé il se retira au Château. Dans la confusion générale, on ne put empêcher que quelques maisons ne fussent pillées; mais personne ne fut tué, & dès que le Roi d'Arragon fut entré dans la Ville, le pillage cessa. Telle fut la maniere dont les Arragonnois se rendirent maîtres de Naples un Samedi deuxiéme de Juin de l'année 1442.

An de N.S 1442.

Le Roi d'Arragon rétablit la tranquillité dans la Ville.

Le Roi d'Arragon ayant rétabli l'ordre & la tranquillité dans la Capitale, fit publiquement l'éloge de ses soldats, & donna des récompenses à ceux qui s'étoient le plus distinguez dans cette action. D. Ximenés d'Urea, D. Raymond Boyl, D. Pedre de Cardonne, qui étoient les principaux Officiers de l'Armée Arragonnoise, Pedre Martinez Chef des soldats qui étoient entrez dans la Ville par l'acqueduc, furent récompensez d'une maniere proportionnée à leurs services. On exécuta aussi à l'égard des deux Massons tout ce qu'on leur avoit promis, même au de-là & beaucoup plus que leur état ne sembloient éxiger. Ce fut aussi dans cette esperance qu'ils eurent le courage de former & d'exécuter une entreprise si hardie & si difficile. On remarqua que le fameux Général Belisaire avoit enlevé presque de la même maniere cette Ville sur les Goths.

Le Duc d'Anjou s'accommode avec le Roi d'Arragon à qui il cede le Royaume de Naples.

Le Duc d'Anjou voyant qu'après avoir perdu la Capitale, il ne lui restoit plus nulle esperance de se maintenir, s'accommoda peu de jours après avec le Roi d'Arragon. Le Traité fut aisément conclu à condition que le Duc & tous les François auroient la liberté de se retirer où ils voudroient, & qu'ils remettroient entre les mains des Arragonnois ce qui leur restoit. Dès que le Traité fut signé, le Duc partit pour Florence afin de voir le Pape Eugene. Il n'y demeura pas longtems & repassa en Fran-

An de N.S. 1412.

ce. Le départ du Duc d'Anjou facilita aux Arragonnois le recouvrement de tout le Royaume. Les Provinces de l'Abruzze & de l'Apoüille avec les autres Villes, qui jusques-là avoient constamment refusé de reconnoître la domination Arragonnoise & qui avoient paru le plus attachées à la France, s'empresserent de reconnoître le Roi d'Arragon pour ne pas irriter par des délais hors de saison, le ressentiment du vainqueur; ainsi en peu de tems l'Italie demeura tranquille.

XCVIII. Nouveaux troubles excitez à la Cour de Castille.

L'Espagne quoique délivrée des miseres qu'elle avoit éprouvées dans les dernieres révolutions, n'étoit pas cependant encore entierement paisible, & la paix qui venoit d'être concluë n'avoit pas tellement étouffé les semences de division, qu'il ne fût aisé de s'appercevoir que le feu étoit tout prêt de se rallumer. Les Seigneurs qui n'étoient pas déja trop bien unis, ne tarderent pas long-tems à faire éclater leur mesintelligence & leur ambition par le mépris qu'ils faisoient du ministere; ce détail seroit infini. Voici seulement les principales sources des troubles qui s'éleverent à la Cour de Castille.

Guzman & Padilla aspirent à la Grand-Maîtrise de Calatrava.

D. Loüis de Guzman, Grand Maître de Calatrava, étoit malade sans nulle esperance de guerison. D. Juan Ramirez de Guzman Grand Commandeur de l'Ordre, & D. Ferdinand de Padilla également distinguez par leur naissance, & poussez d'une égale ambition, aspiroient l'un & l'autre à cette Dignité, & faisoient déja leurs brigues pour se faire élire en la place de D. Loüis de Guzman après sa mort. Padilla avoit trouvé le secret de gagner l'affection de tous les Commandeurs & de s'assurer de tous les suffrages.

Guzman bat & fait prisonnier par Padilla

D. Juan voyant le succès des brigues de son concurrent, résolut de tout risquer, & d'obtenir par la force une Dignité où il ne pouvoit plus esperer de parvenir par les voyes légitimes. Il leva donc le masque, prit les armes, se rendit maître d'une partie des Places qui appartenoient à l'Ordre de Calatrava. Padilla ne donna pas le loisir au Grand Commandeur de s'y fortifier. Il marcha droit à lui à la tête de quatre cens chevaux. Les deux Chevaliers en vinrent aux mains dans la plaine de Barajas; les Troupes du Commandeur furent battuës, lui-même fut pris avec D. Ramire & D. Ferdinand ses freres, D. Juan son fils, & quatre de ses neveux; il resta un grand nombre de Chevaliers sur la place.

Padilla par cette Victoire eut tout ce qu'il prétendoit. Il succeda au Grand Maître ; mais il ne joüit pas longtems de cette Dignité : car le Roi de Castille s'opposa à son élection, & voulut faire tomber la Grand-Maîtrise sur la tête de D. Alphonse fils naturel du Roi de Navarre. L'un & l'autre soûtinrent leurs prétentions, & les pousserent avec tant de vigueur qu'on prit les armes de nouveau. D. Alphonse vint mettre le Siege devant Calatrava même. Le nouveau Grand Maître fut blessé malheureusement d'un coup de pierre qu'un de ses gens vouloit jetter contre les ennemis, il mourut de ce coup, & par sa mort il laissa à D. Alphonse son concurrent la Dignité qu'il avoit si longtems disputée.

An de N. S. 1442. Padilla tué malheureusement laissant la Grand-Maîtrise à D. Alphonse de Navarre.

XCIX. Trouble dans la Biscaye.

D'un autre côté il s'étoit élevé des troubles dans la Biscaye où tout étoit en confusion pour deux raisons. La premiere c'est que depuis quelque tems il s'étoit formé parmi les Basques, Nation guerriere & indomptable, des especes de Confederations approuvées & confirmées par l'autorité Royale, & qui furent dans la suite très-préjudiciables à l'Etat. Les Confederez s'étant unis eurent l'audace de piller les biens des Gentils hommes, d'attaquer leurs Châteaux, & de mettre le Siége devant Salvatierra où étoit alors D. Pedre d'Ayala *Merino Mayor* ou *Grand Baillif* de Guypuscoa, à qui cette Place appartenoit ; mais le Comte de Haro son cousin, vint à son secours, & le tira des mains de ces mutins. Le Comte fit éclater en cette occasion sa generosité & sa valeur. Car ayant lû la Lettre que lui écrivoit Ayala, pour l'avertir du danger où il étoit, & pour lui demander un prompt secours, il fit sur le champ dresser une tente dans la plaine où il reçut la Lettre, & fit serment de ne point mettre le pied sous cette tente jusqu'à ce qu'il eut vengé l'insulte que l'on faisoit à son cousin. Voilà quelle fut la premiere source des troubles de Biscaye.

L'Heresie des Fraticelles se renouvelle en Biscaye & leur Auteur se sauve à Grenade.

La seconde fut une certaine Hérésie des *Fraticelles*. Cette infame Secte qui avoit autrefois fait de grands ravages dans l'Eglise, & que l'on croyoit entierement anéantie, se réveilla de nouveau à Durango. On fit des perquisitions très-exactes de ceux qui s'y étoient engagez ; on en mit plusieurs à la question, & l'on en fit brûler vifs beaucoup d'autres. Leur Chef étoit un certain Religieux de Saint François nommé Alphonse Mela. Cet impie craignant avec raison le châti-

ment dû à ses crimes, se sauva à Grenade avec un grand nombre de jeunes femmes & de filles qu'il avoit séduites, & qui menerent une vie infame chez les Infideles. Mais les crimes de ce malheureux ne demeurerent pas longtems impunis: car les Maures eux-mêmes le batirent avec des roseaux d'une maniere si violente & si cruelle, qu'il en mourut. Les Historiens racontent le fait sans en expliquer les raisons; ainsi finit miserablement cet imposteur, fin digne de sa vie & de ses erreurs. Il avoit un frere nommé Jean Mela alors Evêque de Zamora sa patrie & qui fut dans la suite Cardinal.

C. Mort du Prince D. Juan oncle du Roi de Portugal

Le Prince D. Juan oncle du Roi de Portugal mourut dans le Château de Sal ou *Salacia* sur la fin du mois d'Octobre âgé de 43. ans. Il étoit Connétable de Portugal, Grand Maître de Saint Jacques. Il avoit épousé la Princesse Isabelle sa niece, fille de D. Alphonse son frere Duc de Bragance, de laquelle il eut un fils nommé D. Diegue qui succeda à ses Charges & à ses Honneurs. Il laissa aussi trois filles nommées Isabelle, Béatrix, & Philippe; desquelles sortirent dans la suite un grand nombre de Princes considerables.

CI. D. Alvar demeure toujours à Escalone.

D. Alvar de Lune depuis sa disgrace & son éloignement de la Cour demeuroit ordinairement à Escalone sans avoir perdu entierement l'espoir de retourner à la Cour. Son genie fécond en ressources ne lui manquoit pas au besoin, & il profitoit habilement de tout pour y réüssir; mais la fortune ou plûtôt une puissance superieure s'y opposoit.

Mort de l'Archevêque de Tolede frere de D. Alvar.

L'Archevêque de Tolede son frere mourut en ce temslà à Talavera le 4. de Fevrier. Ce fut une perte irréparable pour D. Alvar qui se vit privé tout à coup des secours puissans qu'il en tiroit. Il lui restoit encore D. Rodrigue de Lune fils d'un de ses cousins germains. D. Alvar étant revenu à la Cour plus puissant que jamais, le fit élever dans la suite à l'Archevêché de Compostelle en la place de D. Alvar d'Horna, comme nous le rapporterons dans son lieu, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge prescrit par les Canons, & qu'il ne fut pas capable de remplir les fonctions d'une Dignité dont son mauvais naturel, & le déreglement de ses mœurs auroient dû l'exclure pour toujours.

Xuarez de Tolede se rend

D'un autre côté les Grands & les simples Gentilshommes crurent devoir profiter de ces tems de troubles & de dé-

ſordre pour s'accomoder de tout ce qui étoit à leur bien-ſéance. Pedre Xuarez fils de Ferdinand Alvarez de Tolede Seigneur d'Oropeſa ſe rendit Maître de Talavera après la mort de l'Archevêque de Tolede, il pouſſa ſon audace juſqu'à fermer les portes au Roi de Caſtille qui y étoit accouru pour calmer ces mouvemens.

An de N.S. 1442. maître de Talavera & en ferme les portes au Roi.

Le Corps de l'Archevêque de Tolede fut inhumé dans une Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de cette Ville. D. Alvar l'avoit fait bâtir, & l'avoit rendu une des plus magnifiques d'Eſpagne. Après la mort de l'Archevêque il y eut bien des conteſtations ſur le choix & la nomination de ſon ſucceſſeur. Comme il y avoit pluſieurs prétendans, chacun avoit ſon parti, & les ſuffrages paroiſſoient devoir être partagez. D. Lopez de Mendoze Archevêque de Compoſtelle, & D. Pedre de Caſtille Evêque de Palence aſpiroient ouvertement à ce premier Siége de l'Eſpagne; mais ils avoient deux concurrens dangereux & dont le parti étoit le plus fort & le plus nombreux ſcavoir, D. Garcie Oſorio Evêque d'Oviedo appuyé par l'Amirante de Caſtille ſon oncle, & D Guttieres de Tolede Archevêque de Seville ſoûtenu par les Infants d'Arragon, dont l'autorité & le credit étoit conſiderablement augmenté à la Cour de Caſtille depuis l'éloignement de Dom Alvar.

Divers concurrens pour l'Archevêché de Tolede.

Ce fut par la protection de ces Princes que l'Archevêque de Seville l'emporta ſur ſes Compétiteurs, & qu'il fut transferé à l'Archevêché de Tolede. D. Guttieres étoit d'une taille médiocre, mais d'un genie vaſte; il avoit les cheveux blonds, le teint blanc, les traits du viſage beaux & reguliers, & je ne ſçai quoi d'agreable & d'engageant dans ſes manieres: Il aimoit les Lettres, & étoit ſçavant; ſa politeſſe, ſa droiture, & ſa haine pour l'impoſture le rendoient aimable à tous les gens de bien; mais d'un autre côté ſon humeur un peu trop ſevere, par rapport aux mœurs corrompuës de ce ſiécle, & ſa trop grande fermeté le faiſoient redouter des méchans. Il ne poſſeda que trois ans l'Archevêché de Tolede. Il étoit fils de D. Ferdinand Alvarez de Tolede Seigneur de Valdecorneja Marêchal de Caſtille, & de Marie d'Avala ſon épouſe; il eut pour frere D. Garcie Alvarez de Tolede. Il nomma pour Adelantade de Cacorla D. Ferdinand Alvarez de Tolede Comte

L'Archevêque de Seville nommé Archevêque de Tolede.

An de N.S. 1442.

d'Albe son neveu fils de D. Garcie son frere.

CII. Le Cardinal Turrecremata Evêque d'Orense.

D. Garcie qui avoit été le concurrent de D. Guttieres pour l'Archevêché de Tolede, lui suceda dans celui de Seville. D. Diegue Evêque d'Orense fut transferé à celui d'Oviedo, & Juan de Torquemada fut nommé à l'Eglise d'Orense. Il avoit été Religieux de Saint Dominique, & ensuite élevé au Cardinalat ; il est connu sous le nom du Cardinal *Turrecremata* & fameux par sa profonde érudition dont les beaux Ouvrages qu'il a mis en lumiere sont une preuve éclatante. Il s'est rendu digne d'une gloire immortelle pour ceux qu'il a composé pour la deffense de la dignité & de l'autorité de l'Eglise Romaine dans des tems de troubles & de revolte. (1)

Alphonse Tostat Evêque d'Avila.

Alphonse Tostat né dans la Ville de Madrigal, étoit contemporain du Cardinal *Turrecremata*, mais un peu plus jeune. C'est ce fameux Tostat si celebre parmi les Sçavans par tant de Livres qu'il a composez par sa profonde connoissance l'Antiquité profane & sacrée, & par la merveilleuse varieté de son érudition qui le faisoit regarder comme un prodige. Il ne lui manquoit qu'un peu plus d'élégance & de politesse dans le stile. A cela près on pourroit le comparer avec les Docteurs les plus célebres de l'antiquité. Il fut dans la suite Evêque d'Avila.

Le Pape censure quelques propositions de Tostat.

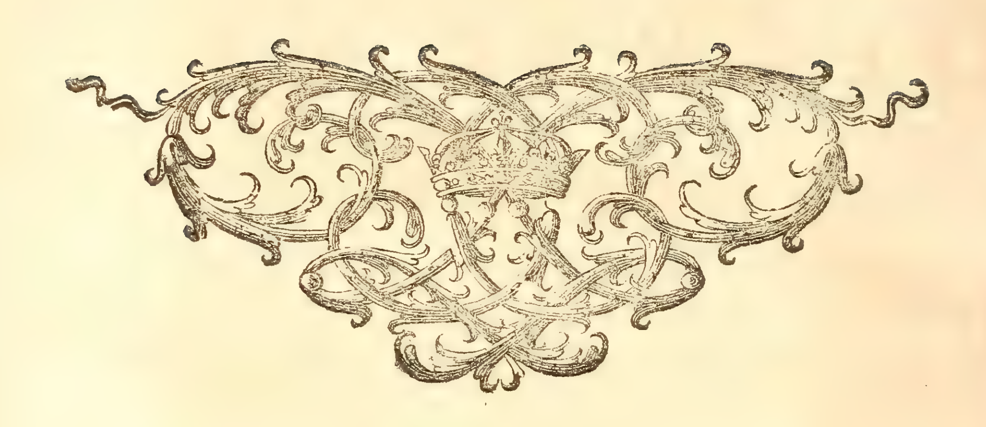
Etant encore jeune il proposa à Sienne en Toscane, où le Pape Eugene étoit alors, un grand nombre Theses & de Conclusions tirées de la plus abstraite & de la plus subtile Theogie, & s'offrit de les soûtenir publiquement suivant la méthode de l'Ecole. Il y en eut qui choquerent quelques Theologiens, & que le Pape Eugene censura par une Bulle expresse qu'il fit publier. Le Cardinal *Turrecremata* fut celui qui attisa le feu & qui irrita le plus Sa Sainteté contre le nouveau Theologien ; il composa même un Ouvage contre lui, Tostat y répondit par une Apologie qu'il intitula *Defen-*

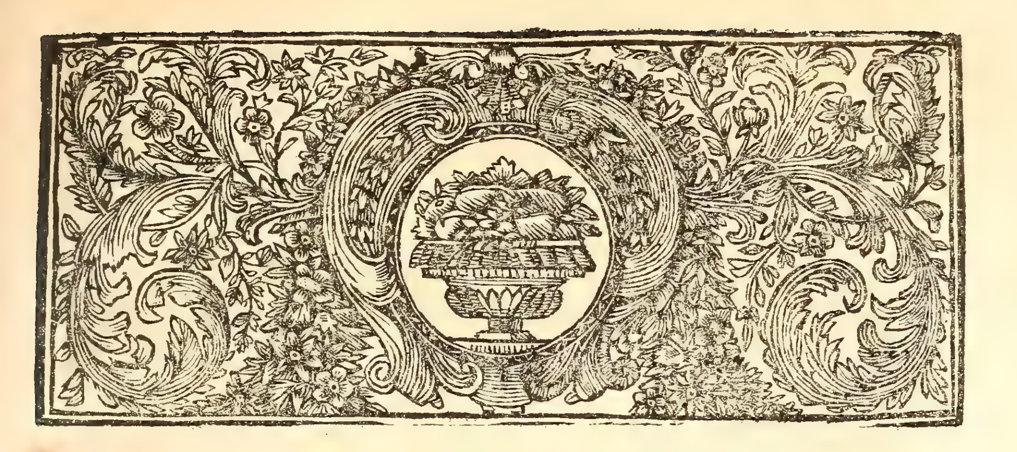
(1) *De l'Eglise Romaine*. Les Ouvrages de ce célébre Cardinal, sont 1°. cinq volumes de Commentaires sur le Décret de Gratien. Une Somme de l'Eglise en 4. Livres. Une Harangue qu'il recita devant le Pape Eugene IV. & qui servit de réponse aux Envoyez du Concile de Basle, de l'autorité du Pape & du Concile général. Des Commentaires sur les Pseaumes & sur la Regle de Saint Benoît. Divers Sermons. Un Traité de l'Eau Benîte, & sur la verité de la Conception de la Sainte Vierge. C'étoit un des plus grands Canonistes de son tems. Il mourut en 1458 & le Pape Pie II. l'appelloit le Protecteur & le Deffenseur de la Foi.

sorium. Cet Ouvrage est sçavant à la verité, mais écrit d'un stile un peu trop vif & trop aigre contre le Pape dont il ne ménage pas assez l'autorité, par l'ardeur qu'il avoit de soûtenir les sentimens qu'il avoit avancez. Il mourut le 3. de Septembre de l'année 1455. An de N.S. 1441.

Voici quelles furent les propositions qu'on censura. 1o. Que Notre Seigneur Jesus-Christ étoit mort au commencement de la trentiéme année de son âge, non pas le 25. de Mars, comme le croyoient la plûpart des Anciens, mais le 3. d'Avril. 2o. Que quoique Dieu ne refuse jamais le pardon au Pécheur penitent quelqu'énormes que soient ses crimes, cependant Dieu ne le délivre pas de la peine de la coulpe, & moins encore les Prêtres par la puissance des clefs, ce qu'il expliquoit d'une maniere subtile & extraordinaire qui choquoit les ignorans, & que les Sçavans ne pouvoient approuver.

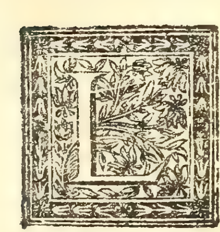
Fin du vingt-uniéme Livre.





L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.



ES affaires des Espagnols étoient dans une situation beaucoup meilleure en Italie que dans l'Espagne même : comme le caractere, le genie, les mœurs des Arragonnois & des Castillans étoient à peu près semblables, la réputation & les progrés de ces deux Nations également belliqueuses, se ressentoient de la valeur, de l'esprit, & de l'habileté de ceux qui les gouvernoient. I. Situation des affaires d'Espagne en Italie.

Le Roy d'Arragon avoit le cœur grand, le genie vaste, beaucoup de cette noble ambition qui sied si bien aux Souverains, & infiniment plus de passion pour la gloire que pour les plaisirs. Il étoit actif, vigilant & infatigable. Les travaux les plus pénibles n'étoient pas capables de le rebuter : il souffroit avec une égale tranquillité la soif & la faim, le froid & le chaud, il ne trouvoit difficulté à rien ; les obstacles les plus insurmontables, au lieu de le déconcerter, ne faisoient que réveiller son esprit, & imiter son courage : tant de rares qualitez jointes à un fonds de bonté, de generosité, à une liberalité reglée par la prudence, & à des manieres affables, lui avoient gagné le cœur des Italiens, aussi-bien que des Espa- Portrait du Roi d'Arragon.

gnols : car ce Prince habile n'ignoroit pas que la sûreté & la gloire des Souverains dépendent de l'amour & de la fidelité des Sujets ; que la crainte met leurs Etats en danger, & que la haine les renverse.

II. Situation des affaires de Castille.

Les désordres continuoient toûjours en Castille ; & quoique le favori d'Alvare fût éloigné de la Cour, la tyrannie ne laissoit pas d'y subsister ; on n'avoit fait qu'y changer de fers. Le Roy de Navarre n'avoit pas prétendu par l'exil de D. Alvare, ni reformer les abus qui s'étoient glissez dans l'Etat, ni prévenir les nouveaux malheurs dont l'on étoit menacé, ni remedier aux maux dont les Grands se plaignoient. Ce Prince ambitieux & remuant, n'avoit eu en vûë que d'occuper la place dont il avoit chassé D. Alvare, de se rendre maître des affaires & de l'esprit du Roy de Castille, qui ne sortit jamais de tutelle, & dont la destinée sembloit être de se laisser toûjours gouverner par des favoris. Malheur affreux pour un Etat, & source inépuisable de révolutions.

Portrait du Roi de Castille.

Le Roy de Castille avoit d'excellentes qualitez ; mais elles se trouvoient obscurcies par des défauts encore plus grands. Il avoit la taille haute & assez majestueuse, quoiqu'il eût les épaules trop élevées ; il avoit le teint blanc, cependant ses traits avoient je ne sçai quoy de rebutant, il aimoit la poësie & la musique ; il avoit même du genie & de la naissance pour les belles lettres ; il se plaisoit à la chasse, & à tous les exercices du corps ; mais il étoit peu sensible à la gloire, timide, incapable des soins du Gouvernement, ennemi du travail. Quelque importante que fût l'affaire qu'on lui proposât, il ne se donnoit pas seulement le loisir d'écouter, & il avoit décidé avant même que de sçavoir de quoi il s'agissoit. Il semble que ce Prince faisoit consister toute la gloire & tout le bonheur de son regne à vivre dans la mollesse, & dans une vie licentieuse.

Pouvoir des favoris sous son regne.

Il abandonnoit le soin de ses affaires à ses favoris & à ses Ministres. Ils donnoient audience aux Ambassadeurs ; ils regloient tout à leur gré ; ils negocioient & concluoient les Traitez, on ne pouvoit esperer de gratifications que par leur canal ; ils disposoient des Charges & Emplois, décidoient de la paix & de la guerre ; & pour dire tout en un mot, ils avoient une autorité absoluë dans le Royaume, & il ne leur manquoit de la Royauté que le nom. Malheureux sort d'un Prince, qui se livre en esclave à ses propres Sujets !

Il ne restoit plus aucun vestige de cette valeur, & de ces autres vertus heroïques qui avoient autrefois brillé dans les anciens Rois de Castille. Il étoit arrivé dans ces Princes comme dans les semences & dans les animaux qui dégénérent avec le tems, principalement quand on les change de climat & de terroir. Ainsi le genie, le temperament & le naturel des Princes ne se corrompent que trop souvent dans leurs successeurs par la mollesse, l'abondance & les délices. Les semences de vertus que la nature y avoit mises, s'étouffent bien-tôt, & les vices prennent aisément le dessus, si on n'a soin de les corriger par une bonne éducation; il semble que le sang en coulant des veines des peres en celles des enfans, change de nature.

Moyen de rétablir un Royaume.

Il n'y a rien à mépriser dans les grands Empires, il faut reprimer de bonne heure l'audace & l'ambition des Courtisans, avant que ces deux passions jettent de plus profondes racines; car si une fois on leur donne le loisir de se fortifier, il n'y a plus moyen de les arracher du cœur. Les cabales & les factions se multiplient, & il en coûte bien de l'argent, bien des peines, & bien du sang avant qu'on puisse les dissiper, & rétablir la tranquillité; & souvent même les brigues qui se forment dans les Etats, entraînent dans le précipice ceux qui ne pensent qu'à s'en garantir. Il seroit inutile de rapporter & de censurer les fautes passées, si les Souverains eux-mêmes n'en sçavent tirer des instructions efficaces pour regler leur vie, & reformer leur conduite. Il est donc juste de profiter de l'exemple de deux des plus puissans Rois d'Espagne, & de concevoir par la comparaison que l'on fera de l'un avec l'autre, combien la grandeur d'ame, & la valeur l'emporte dans un Monarque pardessus la mollesse & une honteuse oisiveté.

III. Le Roi d'Arragon fait son Entrée à Naples.

Le Roy d'Arragon après avoir conquis la Ville de Naples, & soûmis à sa domination le reste des autres Villes qui tenoient pour les François, eut la satisfaction de voir la fin d'une guerre qui avoit occupé si long-tems toutes les forces de l'Arragon. Il fit donc son entrée publique à Naples le 6. du mois de Février de l'année 1443. rien ne fut plus pompeux ni plus magnifique. Ce fut une espece de triomphe à la maniere des anciens Romains qu'il voulut imiter. Il étoit assis dans un char découvert tout doré, tiré par quatre beaux chevaux blancs, précedez par un autre cheval de la même beauté, & de la même couleur. Le Clergé Seculier & Regulier marchoit

devant en proceſſion avec les Croix & les Bannieres, chantant les loüanges de Dieu, & des hymnes à l'honneur des Saints. Tous les Grands du Royaume étoient à pied aux deux côtez du Char, qui étoit ſuivi du reſte de la Nobleſſe dans le même ordre. Toutes les ruës & les places publiques, les fenêtres des maiſons, juſques ſur les toicts, étoient remplis d'une foule infinie de peuple, accouru de toutes parts, pour aſſiſter à ce nouveau ſpectacle. On n'entendoit retentir que des applaudiſſemens & des acclamations de joye, chacun s'empreſſoit à crier, *Vive le Roy D. Alphonſe*; on faiſoit mille vœux pour ſa conſervation. Il ne voulut jamais porter ni de diadême au front, ni de couronne ſur la tête, il diſoit que ces marques d'honneur ne devoient être reſervées que pour les Saints, auſquels il étoit redevable de la victoire qu'il avoit remportée ſur ſes ennemis, & dont il avoit reſſenti la puiſſante protection. Les ruës étoient ſemées de fleurs, & tenduës de riches tapiſſeries; on brûloit de tous côtez de l'encens, & toutes ſortes de parfums exquis. En un mot, on n'avoit rien épargné de ce qui pouvoit contribuer à rendre la fête des plus magnifiques. Jamais jour ne fut plus agréable & plus heureux pour les vaincus, auſſi-bien que pour les vainqueurs.

IV. Traité conclu, & ſigné à Sienne entre le Pape Eugene & le Roi d'Arragon.

Il ne reſtoit plus au nouveau Roy de Naples qu'une ſeule affaire, mais qui lui donnoit de l'inquietude & de l'embarras: c'étoit de gagner le Pape Eugene, qui ne paroiſſoit pas alors trop bien diſpoſé à l'égard des François. Le Roy d'Arragon profita du refroidiſſement de Sa Sainteté pour le Duc d'Anjou, & envoya des Ambaſſadeurs à Sienne, où le Saint Pere étoit alors. Il leur donna des pleins pouvoirs de ménager un accommodement avec lui. Le Traité fut conclu plûtôt, & plus aiſément qu'on ne l'auroit oſé eſperer, & il fut ſigné le 15. de Juillet, aux conditions ſuivantes. 1°. Que le Royaume de Naples demeureroit au Roy d'Arragon; & après ſa mort, que le Prince D. Ferdinand ſon fils lui ſuccederoit; quoique ce Prince ne fût que bâtard, le Roy ſon pere ne laiſſa pas de le déclarer ſon heritier & ſon ſucceſſeur à la ſeule couronne de Naples; il le fit même proclamer & reconnoître dans une Aſſemblée extraordinaire des Grands du Royaume qu'il avoit convoquez. 2°. Que le Roy d'Arragon payeroit tous les ans à la Chambre Apoſtolique onze mille onces d'or, qui étoit une eſpece de monnoye; enfin qu'il employeroit toutes

ſes forces pour reprimer les entrepriſes de François Sforce, qui devenu fier & orguëilleux de ſon mariage avec la fille du Duc de Milan, avoit oſé entrer à main armée dans la Marche d'Ancone, & s'étoit rendu maître de preſque toute la Province.

Après la concluſion de ce Traité, le Roy d'Arragon ne ſe contenta pas de l'accomplir avec une extrême fidelité, il fit même beaucoup plus que ce qu'il s'étoit obligé de faire; car ſe chargeant lui-même de ſoûtenir la guerre, il s'avança avec ſon armée dans la Marche d'Ancone, battit en pluſieurs rencontres les troupes de Sforce, lui enleva la plûpart des Châteaux & des Places fortes, & les remit entre les mains du Pape. Ce ſeroit m'écarter de mon deſſein, ſi je rapportois ici le nom de toutes les Villes dont le Roy d'Arragon s'empara, & ſi j'entreprenois de raconter les progrès, & le ſuccès de cette guerre.

Le Roi d'Arragon reprend la Marche d'Ancone ſur Sforce, & la rend au Pape.

Les Genois voyant les François entierement chaſſez du Royaume de Naples, rechercherent l'amitié du Roy d'Arragon, & lui firent propoſer un accommodement. Le Traité ne tarda guéres à être conclu, à condition que ceux-ci preſenteroient tous les ans à ce Prince, tant qu'il vivroit, une grande cuvette d'or en forme de tribut. Le Roy d'Arragon avoit accoûtumé de recevoir en public, & avec cérémonie ce preſent, comme une eſpece de trophée des avantag[es] qu'il avoit remportez ſur les Genois. Ceux-ci ne pûrent lon[g-] tems ſouffrir cette marque de ſujettion; les conditions leu[r] parurent trop dures & trop honteuſes; ainſi le Traité ent[re] eux & le Roy d'Arragon ne dura pas long-tems, & ils ne pay[e]rent ce tribut que pendant quatre années.

Les Genois deviennent tributaires du Roi d'Arragon.

V.

Le Roy de Navarre au lieu de profiter de l'exemple de D. Alvare, n'abuſoit pas moins que lui du pouvoir & de l'autorité qu'il avoit uſurpée en Caſtille après l'éloignement du favori; ainſi ſa domination ne ſubſiſta pas long-tems: on conſerve aiſément un pouvoir dont on uſe avec moderation; mais il ſe détruit bien-tôt de lui-même, quand il n'eſt établi que ſur la violence & ſur la tyrannie.

Le Roi de Navarre abuſe de ſon autorité en Caſtille.

Le Roy de Navarre tenoit le Roy de Caſtille comme priſonnier. Vit-on jamais témérité plus criminelle dans un Prince Etranger, que d'ôter à un Souverain dans ſes propres Etats, dans ſa propre Cour, dans un tems de paix, la liberté de parler

Il tient le Roi de Caſtille comme priſonnier.

à qui il veut. On lui donna pour Gardes & pour Espions D. Henri, frere de l'Amirante de Castille, & D. Rodrigue de Mendoze, Grand-Maître de la Maison du Roy, qui avoient ordre d'observer le visage, les gestes & les paroles de tous ceux qui approchoient de la personne du Prince, & en faisoient ensuite leur rapport au Roy de Navarre, qui avoit aussi donné la même commission à l'Amirante & au Comte de Benavente, comme à des personnes sûres & attachées à ses interêts, par les engagemens & l'alliance qu'ils avoient contracté avec lui. Il avoit pris les mêmes précautions à l'égard du Prince de Castille & de la Reine sa mere, auprès desquels il entretenoit aussi des Espions pour l'informer de tout ce qui se passoit.

L'Evêque d'Avila entreprend de tirer le Roi de Tucile,

Le Roy de Castille avoit la permission d'aller à Ramaga, à Madrigal & à Tordesillas, Ville de la Vieille Castille. D. Lope de Barrientos, qui étoit déja Evêque d'Avila, indigné de la maniere outrageuse dont on traitoit le Roy, crût que c'étoit une occasion favorable pour faire revenir à la Cour D. Alvare de Lune, avec lequel il entretenoit des liaisons secrettes; il résolut donc d'en conferer avec Jean Pacheco, favori du Prince de Castille, & de prendre, de concert avec lui, des mesures pour tirer le Roy de l'esclavage honteux dans lequel on le retenoit. L'Evêque commença par déplorer la triste situation où étoient les affaires de Castille; il representa à Pacheco l'audace & l'insolence des Arragonnois; il lui remontra que l'outrage que l'on faisoit au Roy, retomboit sur le Prince D. Henry son fils, qui ne devoit pas souffrir que l'on osât ainsi avilir la Majesté Royale, & qu'enfin le Roy étoit toûjours son pere; que si on ne le croyoit pas capable de regner, il n'étoit ni juste ni raisonnable, après avoir chassé de la Cour D. Alvare de Lune, de donner sa place à des Etrangers; que c'étoit au Prince de Castille à suppléer à la foiblesse & à l'incapacité du Roy son pere; qu'il étoit enfin tems qu'il commençât à gouverner des Peuples destinez à être ses Sujets.

» Quel avantage tirons-nous, continua le Prélat, de la dis-
» grace de D. Alvare, si depuis son éloignement de la Cour on
» ne laisse pas de nous traiter encore en esclaves ? Le joug qu'on
» nous impose est-il moins pesant ? Les Maîtres sont-ils moins
» fiers, moins imperieux, moins violens ? Leur ambition n'est-
» elle pas aussi insatiable ? Croyez-vous que les Arragonnois se

contentent de gouverner la Castille en qualité de Regens ou « de Lieutenans Generaux du Royaume ? Les ambitieux sçavent-ils jamais donner des bornes à leurs passions ? Croyez-moi, ces Princes ne demeureront pas en si beau chemin ; & après avoir usurpé l'autorité Royale, craignons qu'ils ne s'emparent aussi de la Couronne. La conquête du Royaume de Naples n'a fait qu'irriter leur ambition ; ils prétendent conquerir de nouveaux Royaumes, & ils semblent vouloir se frayer le chemin à la Monarchie de toute l'Espagne. Ne pensez pas qu'ils ayent oublié le Roi D. Henri II. ils se sont mis dans l'esprit qu'il n'avoit nul droit à la Couronne de Castille ? ils voudroient anéantir la famille Royale, qui est maintenant sur le thrône, & ils paroissent déterminez de tout hazarder pour l'execution de ce projet aussi injuste qu'ambitieux.

VI. L'Evêque d'Avila & Pacheco se réünissent contre le Roi de Navarre.

Le discours de l'Evêque d'Avila fit sur l'esprit de Pacheco toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter. Celui-ci étoit trop éclairé pour ne pas voir que rien n'étoit plus solide & plus veritable que le raisonnement du Prélat ; mais l'entreprise paroissoit hardie, l'execution difficile, & les obstacles qu'il prévoyoit l'épouventoient ; l'un & l'autre sentoient bien qu'ils n'étoient pas en état de resister seuls aux Arragonnois.

Ils s'unissent au Prince de Castille.

L'Evêque & Pacheco résolurent de faire une tentative, & de sonder les sentimens des Grands, pour voir s'ils seroient dans la disposition de se liguer tous ensemble, & de secoüer le joug des Arragonnois ; mais pour cacher mieux leur dessein, ils persuaderent au Prince D. Henri de quitter Tordesillas, & d'aller faire un voyage à Segovie, sous prétexte d'y vouloir prendre le divertissement de la chasse. Delà ils écrivirent secrettement des lettres à D. Alvare pour lui communiquer leur dessein, & pour sçavoir ses sentimens sur les mesures que l'on pourroit prendre dans une affaire si délicate, & où lui-même étoit plus interessé que personne.

Les Comtes de Haro & de Ledesme obligez de sortir de la Cour.

Il arriva heureusement que le Comte de Haro & le Comte de Ledesme, que le Roi avoit depuis honoré du titre de Comte de Plasencia, s'étoient assemblez tous deux à Curiel pour chercher les moyens de remettre le Roi en liberté. Le Prince D. Henri, informé du dessein de ces deux Comtes, revint à Tordesillas, pour examiner avec eux & leurs amis ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Il est vrai que le Roi de Navarre ayant découvert, par le moyen de ses Emissaires, les

intrigues des deux Comtes, déconcerta bien-tôt leurs mesures, & les força même à sortir secrettement de la Cour, & à s'enfuïr; mais l'éloignement de ces Comtes ne servit qu'à jetter de nouvelles semences de division dans le Royaume.

VII. Le Roi de Navarre épouse la fille de l'Amirante, & le Prince son frere épouse la fille du Comte de Benavente.

La cérémonie des nôces du Roi de Navarre avec Jeanne, fille de l'Amirante de Castille, se fit à Lobaton le premier jour de Septembre de l'année 1444. Toute la Cour y assista, la Reine de Castille & celle de Portugal les honorerent de leur presence, & tous les Seigneurs ne manquerent pas de s'y trouver. L'Infant D. Henri d'Arragon son frere ayant aussi épousé dans le même tems à Cordouë, Beatrix, fille du Comte de Benevente, n'épargnoit rien de son côté pour fortifier le parti qu'il avoit en Andalousie.

Le Roi de Castille envoye une ambassade en France, pour obtenir la liberté du Comte d'Armagnac.

Le Roy de Castille envoya dans ce même tems D. Diégue Valera en ambassade vers le Roi de France, pour ménager la liberté du Comte d'Armagnac, qui avoit été fait prisonnier quelque tems auparavant par le Dauphin, & de D. Martin, fils de D. Alphonse, Comte de Gijon. Tout leur crime étoit d'avoir embrassé le parti des Anglois contre la France. Valera réüssit dans son ambassade, & le Roi consentit de relâcher ces deux Seigneurs; mais à condition que s'ils venoient jamais à manquer à la fidelité qu'ils lui devoient, ils consentoient d'être dépoüillez des Villes de Ribadeo, de Cangas, (1) & de tout ce qu'ils possedoient dans les Asturies, soit pour en avoir herité de leurs ancêtres, soit par les gratifications des Rois de Castille. Le Roi de Castille de son côté s'obligea d'employer toutes les forces de la Biscaye, voisine de ces deux

(1) *De Cangas*. De la maniere dont s'exprime ici Mariana, il semble que le Comte d'Armagnac étoit Sujet, ou au moins Vassal & Feudataire des Rois de Castille, & qu'il possedoit ou des Places, ou des Terres considerables dans les Asturies; c'est à quoy il n'y a nulle apparence, car les Comtes d'Armagnac étoient Sujets & Vassaux des Rois de France, & attachez même en particulier à la Cour de France; puisque Bernard VII. Comte d'Armagnac, qui vivoit vers ce tems-là, étoit Connétable de France, & fut assassiné à Paris dans une émeute populaire, parce qu'on le croyoit trop attaché à la Maison d'Orleans; ce ne pouvoit pas être non plus Jean IV. son fils, qui bien loin de le reconnoître Feudataire de la Couronne de Castille, étoit assez fin pour se dire Jean par la grace de Dieu, Comte d'Armagnac, à quoy nous ne voyons point que le Roy de Castille se soit opposé; mais le Roy de France Charles VII. comme son Seigneur Suzerain, & qui prétendoit que le Comte d'Armagnac étoit son Vassal, ne le souffrit pas.

Il n'y a pas non plus grande apparence que le Roy de Castille obtint du Roy de France la liberté du Comte d'Armagnac, qui ne pouvoit être que Jean IV. car il est constant que ce Comte ayant été arrêté par les ordres du Roy de France, en eut tant de chagrin qu'il en perdit l'esprit, & qu'il mourut dans la prison.

Seigneurs,

Seigneurs, pour leur faire la guerre, s'ils osoient violer leur serment. An de N. S. 1444.

On négocioit en même-tems de deux côtez avec le Prince de Castille ; les uns lui proposoient de perdre D. Alvare ; les autres de consentir au retour de ce favori ; chaque parti faisoit joüer mille ressorts pour gagner le Prince ; le Roi de Navarre tâchoit de lui persuader de s'unir avec lui pour faire le procès dans les formes à D. Alvare. Barrientos Evêque d'Avila, & Juan Pacheco, representoient au Prince de Castille qu'il lui seroit plus avantageux de revoir D. Alvare occuper à la Cour la place qu'il y avoit tenuë si long-tems, que de demeurer soûmis à la tyrannie du Roi de Navarre ; mais que sans differer, il falloit executer cette affaire avant que le Roi de Navarre pût la pressentir : ce fut dans cette vûë que l'Evêque & Pacheco, afin d'amuser plus facilement le Roi de Navarre, lui proposerent de se liguer tous deux avec lui.

VIII. Diverses intrigues auprès du Prince de Castille pour perdre ou faire revenir D. Alvare.

Sur ces entrefaites, le Prince de Castille retourna à Segovie, où les Comtes de Haro, de Plasencia & de Castagneda le vinrent trouver pour le solliciter à vouloir s'unir avec eux. D. Ferdinand Alvare de Tolede, Comte d'Albe, l'Archevêque de Tolede son oncle, & D. Ignigo Lopez de Mendoze, Seigneur de Hita & de Buitrago, se rendirent aussi dans le même-tems à Segovie pour prendre des liaisons avec le Prince de Castille, & les autres Seigneurs.

Les Grands se liguent à Segovie avec le Prince de Castille contre le Roi de Navarre.

Après cette démarche, les mécontens se croyant assez forts pour contraindre le Roi de Navarre & son frere à sortir de la Cour, s'assemblerent tous à Avila par ordre du Prince de Castille, qui s'y étoit lui-même rendu pour concerter ensemble les moyens d'executer ce projet ; ce qui n'étoit pas aisé, les mécontens n'avoient que quinze cens chevaux. Mais cette poignée de Troupes étoit-elle capable de tenir tête à un Prince qui avoit l'autorité Royale en main, & qui étoit maître de la personne du Roi ? D. Alvare ne laissa pas neanmoins de venir à Avila joindre les Seigneurs Confederez. La grande difficulté étoit de trouver de l'argent pour payer les Troupes, pour fournir à leur subsistance ; ils partirent cependant d'Avila, & prirent la route de Burgos, où devoient se rendre les autres Grands Seigneurs qui étoient entrez dans la confederation.

Alvare de Lune se rend à Avila avec les mécontens.

Le Roi de Navarre, informé du dessein de ses Ennemis, fit

IX. Le Roi de Navarre

An de N. S. 1444. fait conduire le Roi de Castille à Portillo.

partir le Roi de Castille pour Portillo, & y envoya le Comte de Castro pour lui répondre de sa personne; & lui de son côté ayant, avec une extrême diligence, assemblé deux mille chevaux, il se mit à la tête de ce petit corps de Cavalerie, & marcha aussi-tôt contre les Grands, qui se fortifioient tous les jours par les Troupes qui les venoient joindre de tous côtez, comme il arrive presque toûjours dans le tems de troubles.

Combat entre les Troupes du Roi de Navarre & les méconiens.

Il s'avança donc jusqu'à Pampliega, aux environs de Burgos. Là ces deux armées se trouverent en presence, & camperent assez près l'une de l'autre. Les Generaux firent plus, car ils rangerent leurs Troupes en bataille dans la plaine; tout sembloit disposé à une action, & l'on n'attendoit que le moment où se devoit engager le combat, lorsque des personnes de pieté, & zelées pour le bien de l'Etat, effrayées du peril où se trouvoit la Castille, entreprirent d'accommoder les deux partis, & de les engager à poser les armes. Après quelques propositions, l'on ne doutoit point que le Traité ne fût bien-tôt conclu, lorsqu'une legere escarmouche renversa toute la négociation; ce ne fût d'abord que l'effet de l'imprudence de quelques Soldats, mais l'affaire devint sérieuse. Comme le jour étoit déja bien avancé, le choc ne dura pas long-tems, la nuit survint, sépara les combattans, & chacun ne pensa plus qu'à se mettre à couvert de la surprise Le Roi de Navarre voyant bien qu'il n'étoit pas en état de resister à ses Ennemis, dont le parti étoit considerablement augmenté par le nombre de ceux qui étoient venus les joindre, & craignant d'être attaqué le lendemain, se sauva à la faveur de la nuit, & reprit la route de Palence, une des plus fortes Places de Castille.

X. Le Roi de Castille se sauve, & vient joindre le Prince son fils.

Il arriva encore une autre nouvelle affaire qui causa beaucoup plus d'inquietude au Roi de Navarre, c'est que le Roi de Castille sortit de Portillo sous prétexte d'aller à la chasse. Le Cardinal de Saint Pierre lui donna à dîner dans la petite Ville de Mojados; & ce Prince ayant trouvé moyen de se défaire du Comte de Castro, partit en diligence pour aller trouver le Prince de Castille son fils dans son camp. La liberté que venoit adroitement de recouvrer le Roi apporta un grand changement aux affaires. Le Roi de Navarre & ses amis, qui en prévoyoient les suites fâcheuses pour eux, en furent consternez. Les Confederez, à la tête desquels étoit le Prince de Cas-

tille, reprirent une nouvelle vigueur, & le Roi de Navarre, qui craignoit lui-même d'être surpris, prit le parti de se retirer dans ses Etats pour y lever de nouvelles Troupes; car ce Prince ambitieux, bien loin d'abandonner son premier dessein, étoit résolu de faire de nouveaux efforts pour reprendre à la Cour la place qu'il y avoit occupée depuis l'éloignement de D. Alvare. Les Seigneurs Confederez d'un autre côté ne croyant plus avoir rien à craindre depuis la retraite du Roi de Navarre, se retirerent chacun dans leurs Terres. An de N. S. 1444.

Le parti du Roi reprit le dessus, & les Confederez se rendirent maîtres des Places que les Infants d'Arragon tenoient dans la vieille Castille, les Villes de Medina del Campo, d'Arevalo, d'Olmedo, de Roa, & d'Aranda, ouvrirent leurs portes à leur Souverain. L'Infant D. Henri d'Arragon prit la route d'Andalousie, & se retira dans sa Ville d'Ocagna. Le Prince de Castille, & le Connétable D. Alvare, le poursuivirent de près avec leurs Troupes; mais l'Infant se trouvant trop foible pour tenir tête à ses Ennemis, se retira dans le Royaume de Murcie. D. Alphonse Faxardo Adelantade de Murcie, qui étoit dans ses interêts, lui donna retraite dans Lorca, une des plus fortes Places de la Province. Par ce moyen l'Infant évita le danger dont il étoit menacé; mais il recommença de nouvelles intrigues pour recouvrer à la Cour la place dont il venoit d'être chassé. Tout ceci arriva sur la fin de l'année.

Le parti du Roi se rend maître de plusieurs Places.

XI.
Mort du Prince Ferdinand de Portugal en Afrique.

Le Prince D. Ferdinand de Portugal, oncle du Roi, mourut en Afrique le 5. de Juillet de cette même année, & il fut inhumé dans la Ville de Fez; quelques années après il fut transferé en Portugal, & mis dans le tombeau de ses ancêtres à Aljubarrota. C'étoit un Prince d'une éminente pieté, appliqué à tous les devoirs & à toutes les pratiques de la Religion, avec une fidelité, & une fermeté que rien ne fût capable d'ébranler. Il soutint sa dure captivité parmi les Maures avec une patience, une égalité & une soumission qui les charmoit eux-mêmes. Enfin il arriva au milieu d'une Nation infidéle à un dégré de vertu & de sainteté, que Dieu voulut bien honorer par des miracles. C'est ainsi que l'assûrent les Portugais, Nation pleine de pieté, de dévotion, d'affection & de zele pour ses Princes, neanmoins il n'a pas encore été canonisé.

An de N. S. 1444. Son Eloge.

Entre les autres vertus qui ont rendu la memoire de ce Prince venerable aux fidéles, il fit sur tout éclater tant d'estime & tant d'amour pour la pureté, que jamais il ne prit la moindre liberté avec une femme; jamais aussi, dit-on, il ne profera pendant toute sa vie aucun mensonge, il eut toûjours une dévotion tendre pour Nôtre-Seigneur Jesus-Christ. Tant de vertus jettoient dans l'admiration les Maures, parmi lesquels il vivoit; entr'autres Lazerache, dont il étoit prisonnier, ayant sçû la mort du Prince, en fut si vivement touché, qu'il tomba évanoüi. Etant depuis revenu à lui: *Ah*, dit-il, *ce Prince auroit été digne d'une gloire immortelle, s'il n'eut pas été ennemi de nôtre Prophete Mahomet*; tant il est vrai que la vertu a des charmes dont on ne se peut défendre, elle force jusqu'à ses ennemis même à la loüer & à l'estimer.

Cela est dans le Latin.

Gaston, Comte de Foix, eut de Leonore de Navarre son épouse, un fils nommé Gaston comme lui; mais ce Prince ne vêcut pas long-tems, & il laissa l'heritage de ses ancêtres à François & à Catherine de Foix ses enfans, qu'il avoit eus de Magdeleine sa femme, comme nous l'expliquerons en son lieu.

XII. Nouveaux troubles en Castille.

Il sembloit que les affaires de Castille prenoient une nouvelle forme. Chacun déja commençoit à se flater de goûter bien-tôt les douceurs de la paix, depuis que le Roi de Navarre & l'Infant son frere étoient éloignez des affaires & de la Cour. Mais on vit se préparer de nouveaux Mages, & les factions recommencerent.

On assemble les Etats à Medina del Campo.

Les Etats Generaux du Royaume furent convoquez à Medina del Campo; il falloit faire des préparatifs & lever de l'argent pour soutenir une nouvelle guerre, & il étoit difficile d'en trouver autant qu'on en auroit besoin. Car comment des Peuples déja rebutez par les révolutions journalieres que l'on voyoit à la Cour & dans l'Etat, désolez par un perpetuel changement de ministere, pouvoient-ils encore fournir aux frais d'une nouvelle guerre? Il étoit cependant necessaire de lever des subsides.

Le Prince de Castille & D. Alvare s'y rendent.

Le Prince de Castille & le Connêtable D. Alvare après avoir enlevé à l'Infant D. Henri d'Arragon plusieurs Villes de la dépendance du Grand-Maître de Saint Jacques, se rendirent aux Etats de Medina. On y proposa de se préparer tout de bon à la guerre, qui, selon toutes les apparences, seroit très-à charge aux Peuples épuisez par les précedentes.

Le Roi de Navarre ayant ramassé quatre cens chevaux, & six cens hommes de pied, il se mit incontinent à leur tête, prit la route d'Atiença, où il tenoit une grosse garnison, & entra par ces quartiers-là dans le Royaume de Tolede. Quoiqu'il n'eût qu'une poignée de gens, il jetta l'épouvante dans tous les lieux par où il passa. Comme le Roi de Navarre avoit encore grand nombre de Partisans secrets dans le Royaume, & que la plûpart des autres, pour ne point voir leurs biens & leurs terres exposées au pillage, se contenterent d'être spectateurs, il n'eut pas beaucoup de peine à se rendre maître de Torrija, d'Alcala, de Henares, & de plusieurs autres Châteaux & Places fortes dans les environs.

An de N. S. 1444. Le Roi de Navarre rentre en Castille, & prend plusieurs Places.

Quoique le Roi de Castille fût trop foible, & n'eût pas assez de vigueur pour ranger les Rebelles à la raison, apprehendant neanmoins que ces petits commencemens n'eussent de funestes suites, comme il arrive presque toûjours, & que le mal ne devint enfin incurable, rassembla en diligence tout ce qu'il pût de Troupes, & passa à Espinar pour y attendre les nouveaux secours qui venoient le joindre de toutes parts.

Le Roi de Castille va à Espinar.

XIII. Mort de la Reine doüairiere de Portugal, & de la Reine de Castille, l'an 1445.

Quelque-tems après Leonore, Reine doüairiere de Portugal, mourut à Tolede le 18. de Février de l'année 1445. Marie, Reine de Castille, ne lui survêcût pas long-tems, & déceda à Villacastin, auprès de Segovie. Comme ces deux Princesses moururent presque en même-tems, & toutes deux de mort subite, le bruit se répandit qu'elles avoient été empoisonnées, d'autant plus que le corps de la Reine de Castille se trouva après sa mort tout couvert de petites taches. La mauvaise réputation où étoient ces deux Princesses, qui passoient pour ne pas mener une vie trop reguliere, contribua beaucoup à autoriser ce bruit. La Reine de Portugal fut inhumée dans le Monastere des Religieuses de Saint Dominique-le-Royal, où elle s'étoit retirée, & d'où elle fut dans la suite transferée à Aljubarrota. La Reine de Castille avoit ordonné qu'on l'enterrât dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Guadaloupe.

Environ le même-tems mourut D. Lope de Mendoze, Archevêque de Compostelle, auquel succeda D. Alvare d'Isorna, qui étoit alors Evêque de Cuença, & D. Lope de Barrientos fut transferé de l'Evêché d'Avila à celui de Cuença, pour récompense de sa fidelité & des services considerables qu'il

Diverses morts d'Espagne.

An de N. S. 1445. avoit rendus au Roi & à l'Etat. Il eut pour successeur D. Alphonse de Fonseca, d'une naissance illustre, d'un génie pénétrant, d'un naturel vif, & d'une merveilleuse habileté pour les affaires. L'Evêché d'Avila fut le premier dégré qui l'éleva aux premieres Dignitez de l'Eglise d'Espagne. D. Alvare d'Isorna ne joüit pas long-tems de sa nouvelle Dignité; étant mort peu de tems après sa translation à l'Archevêché de Compostelle, D. Rodrigue de Luna, neveu du favori D. Alvare de Luna, fut son successeur.

XIV. Le Roi de Castille va à Madrid.

Le Roi de Castille ayant fait la revûë de ses Troupes à Espinar, marcha vers Madrid, & de-là se rendit à Alcala, où il avoit été appellé par les Habitans. Le Roi de Navarre étoit campé assez près de cette Ville avec ses Troupes, qui étoient considerablement augmentées par l'arrivée de l'Infant D. Henri son frere, ensorte que son armée se trouvoit composée de quinze cens hommes de Cavalerie. Cependant comme il ne se crut pas assez fort pour tenir la campagne, il se contenta de se bien retrancher sur les hauteurs d'Alcala le vieux. Le poste étoit avantageux, parce que ces hauteurs étoient fort escarpées, & très-faciles à défendre. Les deux Princes résolurent de conserver l'avantage du lieu, & de ne point en venir aux mains, parce qu'ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas assez forts pour risquer une bataille generale en rase campagne.

Les Rois de Castille & de Navarre envoyent des Ambassadeurs au Roi d'Arragon en Italie.

Le Roi de Navarre, qui se tenoit toûjours retranché dans le poste qu'il avoit occupé, envoya Ferrier de Lanuza, Grand Justicier (2) d'Arragon en Italie, pour supplier le Roi d'Arragon son frere, puisque la guerre de Naples étoit finie, & qu'il étoit maître paisible du Royaume, de vouloir bien repasser en Espagne, soit pour le secourir dans la guerre qu'il étoit obligé de soûtenir contre le Roi de Castille, soit pour être le médiateur de la paix. Le Roi de Castille envoya aussi des Ambassadeurs au Roi d'Arragon à Naples, pour se plaindre à ce Prince des troubles que le Roi de Navarre & l'Infant D. Henri ses freres excitoient dans ses Etats.

[2] *Grand Justicier*. Il y a dans l'Espagnol *Justicia de Aragon*. C'est un Magistrat qui étoit créé par les Etats d'Arragon, pour maintenir les droits & les privileges du Royaume contre les entreprises des Rois & de leurs Ministres. Les Rois eux-mêmes avoient consenti à cette création; c'étoit ordinairement un Seigneur considerable. Le mot de Grand Justicier en nôtre langue ne signifie pas cela; mais c'est à mon gré le plus tolerable, pourvû que par une Note on fasse souvenir de la veritable signification.

Les Troupes du Roi & celles du Roi de Navarre, quoiqu'en presence, se tinrent tranquilles dans leurs postes. Le Roi de Navarre se bornant à conserver le poste avantageux qu'il occupoit, & les Royalistes ne voulant point abandonner Alcala. Enfin les Arragonnois traverserent secretement les montagnes de Tablada, pour se rendre à Arevalo. Le Roi de Castille averti que le Roi de Navarre étoit délogé, se mit aussi-tôt en marche, & reprit la même route, dans la résolution de le combattre à la premiere occasion favorable qu'il trouveroit ; il suivit de si près les Ennemis, que tous arriverent le même jour à Arevalo.

An de N. S. 1445.
Le Roi de Castille poursuit le Roi de Navarre.

XV.
Le Roi de Navarre prend d'assaut Olmedo.

Le Roi de Navarre emporta d'assaut la Ville d'Olmedo, dont les Habitans lui avoient fermé les portes, ayant sçû que le Roi de Castille s'approchoit avec son armée. Il fit mourir les principaux Bourgeois: Leur fidelité pour leur legitime Souverain, & l'amour qu'ils eurent pour leur patrie, furent la cause de leur mort. Le Roi de Castille passa à demie lieuë d'Olmedo, & se campa proche les moulins que l'on appelle *les moulins des Abbez*. Il n'avoit alors que deux mille chevaux, & autant d'Infanterie ; mais il reçut un nouveau secours par l'arrivée du Prince de Castille son fils, du Connétable D. Alvare de Lune, de Juan Pacheco, d'Ignigo Lopez de Mendoze, du Comte d'Albe, & du nouvel Evêque de Cuença, D. Lope de Barrientos, qui amenerent tous au Roi quelques Troupes ; d'un autre côté l'Amirante, le Comte de Benavente, D. Pedre, D. Ferdinand & D. Diégue de Quignonez, tous trois freres, le Comte de Castro & D. Juan de Touar vinrent joindre les Arragonnois, & leur amenerent un nouveau renfort de mille chevaux.

On parle de paix, mais sans succés.

Les Chefs des deux partis s'aboucherent ensemble pour chercher quelque voye d'accommodement ; mais ces entrevûës n'étoient qu'un manege de l'Evêque de Cuença, pour amuser les Ennemis, & donner au Grand-Maître d'Alcantara, qui s'avançoit à grandes journées avec un puissant secours, le loisir d'arriver. En effet, dès que le Grand-Maître eut joint l'armée du Roi, on rompit les conferences, & le Roi ne pensa plus qu'à mettre son armée en bataille, & qu'à profiter de son avantage pour attaquer ses Ennemis.

Les Arragonnois envoyent des Députez au Roi de Castille.

Les Arragonnois se trouvoient très-embarassez dans Olmedo, où ils ne pouvoient plus subsister, parce que les vivres

An de N. S. 1445. commençoient à leur manquer ; d'un autre côté, ils se voyoient trop foibles pour oser risquer une bataille ; il ne leur restoit plus qu'à rendre le change à leurs Ennemis, & qu'à les amuser en traînant l'affaire en longueur. Ils prirent donc la résolution d'envoyer au Camp de Sa Majesté D. Lope d'Angulo, & le Licentié Cuellar, Chancelier de Navarre, qui ayant obtenu audience du Roi, prirent la liberté de lui exposer les raisons qui avoient obligé les Infants à prendre les armes ; qu'en cela ils n'avoient que des intentions droites, & que le bien de l'Etat en vûë ; qu'ils ne prétendoient faire tort à personne ; mais seulement défendre leurs personnes & leurs biens contre les entreprises violentes de leurs Ennemis ; rétablir dans sa premiere liberté & dans son ancien éclat un Royaume qu'ils voyoient sur le point de tomber dans une dure & honteuse servitude.

» Si Vôtre Majesté, ajoûterent-ils, veut éloigner D. Alvare » de la Cour, comme elle l'a promis tant de fois, & gouverner » son Royaume par elle-même, les Seigneurs mécontens ne » mettront nul obstacle à la paix, aux conditions raisonnables » que vous voudrez vous-même proposer. Mais si vous ne vou- » lez pas avoir égard à nos très-humbles remontrances, vous » exposez vôtre Royaume à toutes les suites funestes d'une » guerre civile, & dont ceux qui s'opposeront à un accommo- » dement seront responsables, nous protestons devant Dieu & » devant les hommes que nous n'épargnerons rien pour les pré- » venir. Au reste, ce n'est pas la crainte qui nous amene ici, & » nous supplions Vôtre Majesté d'être persuadée que le seul de- » sir de voir la paix rétablie dans vos Etats, nous a conduits à » vos pieds pour vous la demander.

Après avoir dit ces dernieres paroles avec beaucoup de force, ils presenterent au Roi un Memoire qui contenoit un peu plus au long les mêmes choses qu'ils venoient de representer. Le Roi se contenta de répondre à ces Députez qu'il le liroit, & qu'il penseroit plus à loisir à toutes les raisons qu'ils venoient de lui proposer.

XVI. La bataille d'Olmedo.

Pendant que l'on étoit en négociation, le hazard engagea les uns & les autres à en venir aux mains un mercredi 19. de Mai. Voici de quelle maniere la chose se passa.

Le Prince de Castille, par une témérité de jeune homme, s'avança avec cinquante chevaux jusques sous les murailles de la Ville pour escarmoucher avec les Assiegez ; ceux-ci détacherent

détacherent un pareil nombre de Cavaliers, mais qui avoient en trousse autant d'hommes d'armes. Le détachement du Prince se voyant beaucoup plus foible, n'osa soûtenir le choc des Ennemis, la crainte le saisit, & il prit lâchement la fuite, les Arragonnois poursuivirent le Prince, & le pousserent vivement jusques dans le Camp. L'Armée du Roi prit cette hardiesse comme une insulte, & résolut de venger cet affront, elle se mit aussi-tôt en ordre de bataille. An de N.S. 1445.

Le Connétable D. Alvare commandoit l'avant-garde, il avoit devant lui & sur les flancs les hommes d'armes, & pour Officiers D. Alphonse de Carrillo, Evêque de Siguença, D. Pedro d'Acugna son frere, D. Ignigo Lopez de Mendoze, & le Comte d'Albe. Le Prince D. Henri de Castille étoit au corps de bataille, formé par cinq cens cinquante hommes d'armes, sous le commandement de D. Guttiere de Sotomayor, Grand-Maître d'Alcantara; l'arriere-garde étoit commandée par le Roi en personne, où se trouvoient D. Guttiere, Archevêque de Tolede, & le Comte de Haro; il étoit appuyé d'un côté par le Grand-Prieur de Saint Jean, & D. Diégue de Zugniga, & de l'autre par D. Rodrigue Diaz de Mendoze, Grand-Maître de la Maison du Roi, & D. Pedre de Mendoze, Seigneur d'Almaçan.

Ordre de la bataille de l'armée du Roi.

L'Armée du Roi demeura ainsi rangée en bataille hors des lignes la plus grande partie du jour, sans que l'on apperçût aucun mouvement du côté des Assiegez. A peine restoit-il encore deux heures de Soleil, quand le Roi voyant que rien ne branloit, donna ordre que son Armée rentrât dans son Camp; alors les Arragonnois sortirent en bon ordre, & ayant jetté de grands cris, vinrent fondre sur les Ennemis qui se retiroient, & les chargerent avec une extrême vigueur. L'esperance que la nuit qui approchoit les couvriroit, & que la Ville leur pourroit servir de retraite s'ils avoient du désavantage, les détermina au combat, persuadez si au contraire ils remportoient la victoire, comme ils s'en flatoient, ils seroient plus en état de la poursuivre, & de profiter même des tenebres, parce qu'ils connoissoient mieux le terrain que leurs Ennemis.

Elle est attaquée par celle du Roi de Navarre.

Le choc commença par la Cavalerie Legere, qui chargea la premiere avec beaucoup de valeur & d'impetuosité. Les autres accoururent pour la soûtenir; ainsi le combat s'échauffa. Les Arragonnois qui s'avançoient à grands pas, & qui mar-

Le combat s'échauffe.

An de N. S. 1445. choient en bon ordre, se partagerent en deux corps; l'un, à la tête duquel étoit l'Infant D. Henri, vint attaquer celui que commandoit le Connétable D. Alvare; le Roi de Navarre vint fondre avec l'autre sur les Troupes commandées par le Prince de Castille son gendre. On combattit de part & d'autre avec toute l'intrepidité possible. Le Grand-Maître d'Alcantara, & D. Ignigo Lopez de Mendoze, s'avancerent de leur côté pour soûtenir leurs gens, que le Roi de Navarre & l'Infant son frere serroient de près: on ne sçavoit encore pour qui se déclareroit la victoire; car des deux côtez il y en avoit qui fuyoient. Ceux qui étoient moins sensibles à la gloire qu'à la crainte, aidez des tenebres de la nuit, se retiroient où ils pouvoient; mais les Arragonnois en particulier, qui se trouvoient beaucoup inferieurs en nombre à leurs Ennemis, craignant de se voir enveloppez, commençoient déja à plier, & ils avoient perdu un terrain considerable.

Les Arragonnois perdent la bataille.

Cependant la nuit s'avançoit, le Roi de Navarre & l'Infant son frere s'étant mis à la tête des plus braves parcourent les rangs, rallient, animent leurs gens, se jettent au milieu des Ennemis, enfoncent, renversent tout ce qui se presente; mais n'étant ni suivis ni soûtenus, ils ont bien de la peine à se dégager, ni leurs cris ni leur exemple ne produisent rien, la consternation & la confusion se mettent parmi leurs Troupes; on n'entend plus leur voix, c'est en vain qu'ils veulent rallier leurs gens, & les empêcher de prendre la fuite à la faveur de la nuit, qui couvre la honte, & qui confond les braves & les lâches. Les Infans voyant leur armée en déroute, & se trouvant abandonnez, se laissent entraîner par les fuïards, & se sauvent eux-mêmes à Olmedo. Le Comte de Benavente & l'Amirante se retirerent dans d'autres endroits. Le Comte de Castro, D. Henri, frere de l'Amirante, D. Ferdinand de Quignonez, & plus de deux cens autres, demeurent prisonniers entre les mains de leurs Ennemis; il resta peu de gens sur la place, à peine y en eut-il trente-sept tuez dans le combat; mais le nombre des blessez, & ceux qui moururent de leurs blessures, fut incomparablement plus grand.

Mort de l'Infant d'Arragon.

Les Infans d'Arragon, après la perte de cette bataille, ne se crurent pas en sûreté dans la Ville; ils partirent secretement dès la même nuit, & prirent la route d'Arragon; mais pendant le chemin, ils n'oserent entrer dans aucune Ville, de

peur qu'on ne les arrêtât. Le Roi de Navarre n'étoit point blessé, l'Infant D. Henri son frere mourut peu de tems après à Calatayud, d'une blessure qu'il avoit reçûë à la main gauche. On croit que cette playe avoit été mal pansée, & qu'elle s'étoit envenimée par les mauvais remedes qu'on y appliqua, & qui lui dessécherent entierement le bras. Ce Prince avoit l'ame grande, de la valeur, du génie : mais l'homme du monde le plus inquiet, & le plus remuant. An de N. S 1445.

Le Roi se rend maître d'Olmedo.

L'Infant D. Henri fut inhumé à Calatayud, où il étoit mort; il laissa d'un second mariage un fils nommé Henri, comme lui, dont nous n'aurons dans la suite pas moins d'occasion de parler que de son pere. La Ville d'Olmedo ouvrit ses portes au Roi de Castille, qui ramassa les dépoüilles des vaincus, & écrivit aussi-tôt de toutes parts aux Princes Etrangers ses Alliez, pour leur donner avis de sa victoire. Il fit vœu de faire bâtir un Hermitage & une Chapelle dans le même endroit où s'étoit donné la bataille; ce qu'il executa peu de tems après.

XVII. Etat des affaires d'Arragon en Italie.

Les affaires d'Arragon en Italie y étoient dans une situation bien plus avantageuse, le Royaume de Naples étoit entierement soûmis. Le Roi D. Alphonse avoit enlevé la Marche d'Ancone à François Sforce, & l'avoit renduë au Pape. Quoique Sforce n'eût aucun droit à cette Province, il ne perdit pas cependant sans chagrin le fruit de sa conquête. Dès que le Roi fut retourné à Naples, Sforce forma le projet d'envahir de nouveau la Marche d'Ancone. La part qu'il avoit euë dans les affaires d'Italie, & les grandes choses qu'il y avoit faites, le rendoient plus fier, & lui inspiroient plus d'audace; le Roi d'Arragon retourna sur ses pas à la sollicitation du Pape Eugene, & étant arrivé avec ses Troupes à la Ville de *Fontana del Popolo*, proche de Theano, il envoya ordre aux Seigneurs Napolitains de l'y venir joindre avec des Troupes.

XVIII. Le Marquis de Girachi vient joindre le Roi de Naples.

Antonio Centellas, Marquis de Girachi, s'y rendit des premiers, & amena avec lui trois cens chevaux. Ce Seigneur étoit originairement Arragonnois du côté de son pere, qui étoit de la Maison de Centellas; mais du côté de sa mere, il étoit Napolitain, & de la famille des Vintimilles. Il avoit rendu de grands services au Roi d'Arragon dans la derniere guerre, & n'avoit pas peu contribué, par son adresse & son habileté, à réduire la Calabre, la Basilicate & la Ville de Cosenza,

An de N. S. 1445. jusques-là qu'il avoit vendu & engagé tous ses biens afin d'en tirer de l'argent pour payer ses Troupes.

Il épouse la fille & l'heritiere du Marquis de Crotone.

Le Roi d'Arragon vouloit marier Henriette Rufa, fille du Marquis de Crotone, & heritiere de tous ses biens, à D. Ignigo d'Avalos, dont il prétendoit par ce mariage récompenser les services; il chargea D. Antonio Centellas de ménager cette affaire. Ce pas étoit glissant pour Centellas, & la tentation trop forte pour n'y pas succomber. Il trouva que cette riche heritiere seroit fort à sa bien-séance, & alloit le rendre encore plus puissant dans le Royaume de Naples; ainsi au lieu de suivre les ordres & les intentions du Roi, & de ménager le mariage d'Henriette avec d'Avalos, il travailla pour lui-même, & épousa la fille & l'heritiere du Marquis de Crotone. Ce mariage en augmentant le pouvoir & les richesses de Centellas, ne servit qu'à redoubler sa fierté, son audace & son ambition. Le Roi cependant crût devoir dissimuler alors cet affront; mais Centellas ne porta pas loin la peine de son insolence.

Il quitte l'armée du Roi de Naples, & se retire à Catançaro.

On l'accusa d'avoir voulu faire assassiner un des plus considerables Seigneurs de la Cour d'Arragon, & à qui le Roi marquoit plus de confiance. Centellas averti de ce qui se tramoit contre lui, apprehenda d'être arrêté; il partit donc secrétement du Camp qui étoit devant la Ville de Fontana del Popolo, & marcha toujours avec une extrême diligence, jusques à ce qu'il fût arrivé à Catançaro, qui lui appartenoit. Le Roi encore plus indigné de ce départ précipité, envoya dans la Marche d'Ancone D. Lope d'Urrea & ses Generaux, pour lui il reprit sur le champ la route de Naples; car il crût qu'il étoit de son interêt & de sa gloire de ne pas dissimuler une rebellion si manifeste, de peur que si au commencement de son regne il laissoit une telle audace impunie, il ne se rendît méprisable à ses nouveaux Sujets, & que cette impunité ne fût une occasion de troubles & de révoltes.

Le Roi d'Arragon se rend maître de Crotone, & de plusieurs autres Places.

Dès que le Roi d'Arragon fut arrivé à Naples, au lieu d'employer la force pour réduire Centellas, il eut recours aux voïes de douceur; il lui envoya des personnes sages pour tâcher de le faire rentrer dans son devoir; mais ce Rebelle ne voulant point écouter les conseils qu'on lui donnoit, on fut contraint de l'attaquer à force ouverte. Le Roi passa en Calabre, & se rendit maître en arrivant de Roca Bernarda & de Bella Castro,

An de N. S. 14[illegible]

qui lui ouvrirent leurs portes. Crotone eut la hardiesse de souffrir le siége pendant quelques jours ; mais les Habitans ayant reconnu leur imprudence se soûmirent au Roi, qui delà marcha droit à Catançaro, où D. Antonio Centellas s'étoit renfermé avec sa femme, ses enfans, ses meubles les plus précieux, & ses meilleurs effets : il n'osa jamais soûtenir le siége ; ainsi voyant que la Noblesse du Royaume se tenoit tranquille, quoique d'abord elle lui eût promis de se joindre à lui, il prit la résolution de recourir à la clemence du Roi ; il obtint sa grace, à condition qu'il se remettroit lui, sa famille, & tous ses biens, à la discretion du Roi, & qu'il lui livreroit la Ville de Catançaro & le Château de Turpia. Le Roi se voyant maître de ces deux fortes Places, confisqua tous les biens de Centellas, l'envoya avec sa femme & ses enfans prisonniers à Naples, où il fit aussi-tôt transporter ce qu'ils avoient de plus précieux. Belle leçon dont les Sujets ambitieux devroient profiter, & apprendre par cet exemple que leur veritable élevation & leur propre sûreté ne consiste que dans la soûmission, & la fidelité qu'ils doivent à leur legitime Souverain, & que la désobéïssance & la révolte ne servent qu'à les faire tomber dans le précipice.

Il prend Crotone ; & envoye Centellas prisonnier à Naples.

Un certain Milanois, nommé Jean Muceo, d'un esprit inquiet, & qui demeuroit alors à Cosenza, fut le principal auteur de tous ces mouvemens. Le Roi d'Arragon donna de si bons ordres pour se saisir de sa personne, qu'enfin on le prit ; il lui pardonna neanmoins, & l'on se contenta de le chasser du Royaume. Mais cet homme remuant porta bien-tôt la juste peine de ses cabales ; car le Duc de Milan, auprès duquel il s'étoit retiré, le condamna à perdre la tête pour un crime semblable. Ainsi Dieu fait éclater sa justice par la vengeance qu'il tire des Rebelles. Telle fut la fin d'une révolte qui tenoit toute l'Italie en suspens, & qui sembloit menacer le Royaume de Naples d'une prochaine révolution.

Le Duc de Milan fait trancher la tête à Muteo.

XIX.

Mariage du Prince Ferdinand d'Arragon avec Isabelle de Clermont.

La joye publique de voir tout le Royaume tranquille, devint encore plus grande par le mariage du Prince D. Ferdinand, fils du Roi d'Arragon, avec Isabelle de Clermont, (3)

(3) *Isabelle de Clermont.* Comme il y a differentes familles de Clermont, & que Mariana ne s'explique point de quelle famille étoit cette Princesse Isabelle, il seroit assez difficile de le marquer précisément ; ce que l'on peut assûrer, c'est qu'elle n'est point de la famille de Clermont Bourbon, du Sang Royal de France, 10. Parce que la Maison de Clermont Bourbon avoit quitté le nom de Clermont,

An de N. S. 1445.

qui lui avoit été accordée quelque tems auparavant. La cérémonie s'en fit à Naples un Dimanche 30. de Mai. Le Roi avoit consenti à ce mariage dans l'esperance d'attirer dans son parti le Prince de Tarente, oncle maternel de la Princesse Isabelle, lequel jusques-là n'avoit point encore voulu se déclarer.

Le Roi d'Arragon apprend en Italie la mort de ses deux sœurs, & de l'Infant D. Henri son frere.

Les plaisirs de la Cour de Naples furent bien troublez par les tristes nouvelles que le Roi reçut de la mort des deux Reines ses sœurs, & de l'Infant D. Henri son frere, arrivée en Espagne, comme nous l'avons rapporté. Il apprit aussi dans ce même-tems que le Roi de Navarre avoit enfin succombé sous l'effort de ses Ennemis, dont le parti avoit prévalu, & qu'ils l'avoient chassé de toute la Castille. Tel est le sort & la condition des hommes, de ne goûter jamais ici bas de joye pure.

Il reçoit un Ambassadeur du Roi de Navarre son frere.

Le Roi de Navarre avoit envoyé un Ambassadeur au Roi d'Arragon son frere, pour l'informer de la triste situation où il se trouvoit, & en même-tems pour le conjurer de vouloir bien au plûtôt revenir en Espagne. Mais le Roi d'Arragon répondit à l'Ambassadeur, que se voyant engagé dans la guerre contre les Sforces, qui avoient enlevé au Pape la Marche d'Ancone, il n'étoit ni de son zele pour l'Eglise, ni de sa propre gloire, d'abandonner le S. Pere à la discretion de ses Ennemis, & de manquer à la parole qu'il lui avoit donnée ; qu'aussi-tôt qu'il auroit rangé les Sforces à la raison, ce qu'il esperoit faire dans peu, il partiroit pour se rendre en Espagne avec toute la diligence possible, & qu'il le prioit de disposer cependant de telle maniere toutes les choses, qu'il trouvât tout prêt à son arrivée pour l'execution de ses desseins ; qu'il le nommoit encore pour Regent du Royaume pendant son absence en la place de la Reine, & qu'il le conjuroit de vouloir bien se servir du conseil des Evêques de Sarragosse & de Lerida, & de quelques autres personnes d'experience & de probité qu'il lui désignoit ; qu'il ne lui seroit pas difficile, avec toutes les forces d'Arragon & de Navarre, de résister aux efforts des Castillans ; enfin qu'il consentoit que l'on renouvellât la tréve avec les Maures de Grenade, & qu'on la prolongeât pour un an ; ce que le Roi de Navarre demandoit, & souhaitoit avec passion.

& ne portoit plus que celui de Bourbon. 2°. Parce que nous ne voyons point dans l'Histoire Genealogique de cette Maison aucune Princesse ni de ce nom, ni d'un autre nom qui ayt pris en ce tems-là alliance avec la Maison d'Arragon.

An de N. S. 1445.
XX.
Troubles parmi les Maures de Grenade.

Il y eut environ ce même-tems une nouvelle révolution dans Grenade. Il est vrai que Mahomet, surnommé *le Gaucher*, s'étoit maintenu quelques années en paix à la faveur des guerres civiles de Castille. La longue paix qu'avoient goûté les Maures, & à laquelle ils n'étoient pas accoûtumez, ne servit qu'à exciter des troubles dans le Royaume, & qu'à allumer le feu de la division parmi les Grands de la Nation. Les tems étoient si déplorables, la corruption & le déreglement si universels, que ces Peuples ne pouvoient pas demeurer long-tems tranquilles, leur propre bonheur leur étoit à charge. Au défaut d'Ennemis étrangers, il s'en élevoit de domestiques bien plus dangereux.

Mahomet le Gaucher, Roi de Grenade, détrôné par son neveu.

Voici donc l'origine de la révolution arrivée à Grenade. Il y avoit deux cousins germains, tous deux fils des deux freres du Roi de Grenade Mahomet *le Gaucher*. L'un nommé Ismaël apprehendant que le Roi son oncle ne le sacrifiât à ses soupçons, se retira en Castille, & alla offrir ses services au Roi, dans l'esperance que par la protection, & le secours de ce Prince, il pourroit rentrer dans sa Patrie, & y reprendre le rang dû à sa naissance. L'autre surnommé Mahomet *le Boiteux*, parce qu'il avoit une jambe plus courte que l'autre, s'étoit retiré à Almerie pour ôter à son oncle toutes sortes d'ombrage. Mais en effet, pour mieux couvrir les projets ambitieux qu'il méditoit, ayant trouvé moyen d'attirer dans ses interêts quelques-uns des principaux Seigneurs Maures, il se saisit par finesse du Château & de la Citadelle de Grenade, que l'on nomme *l'Alhambra*. Ayant fait ensuite enfermer dans une étroite prison le Roi son oncle, qui tomba entre ses mains, il n'eut pas de peine à se rendre maître du Royaume, & à se faire reconnoître pour Roi. Ceci se passa au mois de Septembre.

Les Maures de Grenade, divisez entr'eux.

Cette révolution n'arriva pas sans quelque opposition ; les Maures se diviserent en deux factions. Andilbar, Gouverneur de Grenade, ayant rassemblé avec une extrême diligence ses parens & ses amis, se rendit maître de *Montefrio*, Place très-forte, assez proche d'Alcala la Réal ; mais comme il vit peu d'esperance de tirer le vieux Roi de la prison où [illegible] le tenoit enfermé, il écrivit au Prince Ismaël, qui [illegible] en Castille, pour l'inviter à venir chasser [illegible] pateur, & prendre lui-même possession du [illegible] ayant obtenu du Roi de Castille un secours [illegible]

An de N. S. 1445. d'hommes & d'argent, se hâta de marcher vers Grenade. Quoiqu'il se flatât de l'esperance de réüssir dans son dessein, il y avoit beaucoup plus à craindre pour lui, étant trop foible pour s'opposer aux principaux de sa Nation, qui favorisoient son adversaire. La plûpart des Maures, soit par inclination, soit par necessité, soit pour gagner du tems, & voir quel train prendroient les affaires, paroissoient attachez au nouveau Roi Mahomet le Boiteux. Reprenons à present le fil de nôtre Histoire.

XXI.
Le Roi de Castille confisque les biens des Rebelles défaits à Olmedo.

Après la victoire remportée à Olmedo, le Roi tint un grand Conseil de guerre dans la tente de D. Alvare de Lune, qui avoit eté blessé dans le combat à la cuisse gauche. Les principaux Officiers eurent ordre de s'y rendre, afin de déliberer sur ce qu'il y avoit à faire pour profiter de la consternation où se trouvoient les Rebelles. On conclut d'un commun consentement à confisquer au profit du Roi tous leurs biens, & à réünir toutes leurs Terres au Domaine de la Couronne. Sur cela on se saisit de la Ville de Cueillar, & l'on mit le siége devant Simancas. Le Prince de Castille souhaitoit que l'on pardonnât à l'Amirante D. Federic, & qu'il fût excepté; mais les autres se trouverent dans le Conseil d'un sentiment contraire; ils representerent au Prince qu'on ne pouvoit, sans injustice, le séparer de ses complices, & qu'il étoit beaucoup plus coupable qu'eux; que sa rebellion étoit plus inexcusable, ayant été la premiere cause, & le premier auteur de la révolte.

Le Prince de Castille fort mécontent de la Cour, & se retire à Segovie.

Le Prince de Castille irrité de ce que l'on s'opposoit à son sentiment, partit brusquement de la Cour, & se retira à Segovie. Le Roi son pere indigné de la retraite de son fils, & apprehendant que le mécontentement de ce Prince ne fût une nouvelle source de troubles, laissa à D. Pedro Sarmiento le commandement de son armée, & le soin de se rendre maître des autres Villes qui appartenoient aux Rebelles; il partit aussi-tôt pour se rendre à Santa Maria de Nieva, afin de calmer l'esprit de son fils. Le Prince déclara au Roi son pere qu'il ne retourneroit point à la Cour qu'on ne lui abandonnât les Villes de Jaën, de Logrogno & de Caceres, & que l'on n'accordât à D. Juan Pacheco son favori les Villes de Barcarrota, de Salvatierra, & de Salvaleon, situées sur les frontieres de Portugal.

Il s'accommode

Le Roi accorda au Prince son fils tout ce qu'il lui demanda. Il

Pouvoit-il faire autrement, ſans replonger le Royaume dans une nouvelle guerre civile ? Ainſi la Cour ſe vit contrainte de récompenſer ceux dont elle auroit dû punir ſeverement l'audace. Telle étoit la licence & la confuſion de ces tems malheureux. Mais pour donner au Prince une entiere ſatisfaction, le Roi, qui étoit alors à Medina de Rio-Seco, accorda à l'Amirante l'amniſtie qu'on lui demandoit, à condition neanmoins que dans quatre mois il rentreroit dans ſon devoir ; que cependant la Reine Jeanne de Navarre ſa fille demeureroit en Caſtille pour ſervir d'ôtage. Dès que le Traité fut ſigné, le Château de Medina de Rio-Seco, qui tenoit encore pour l'Amirante, ſe rendit au Roi, lequel acheva bien-tôt de ſe rendre maître de toutes les autres Places de la Vieille Caſtille, qui appartenoient aux mécontens, ou dont ils s'étoient ſaiſis.

An de N. S. 1445. avec le Roy ſon pere.

XXII. Le Roi de Caſtille demande du ſecours au Portugal.

Dès le commencement de cette guerre, le Roi de Caſtille avoit demandé du ſecours au Prince Regent de Portugal, par le conſeil de D. Alvare, malgré les oppoſitions du Comte de Haro, des Miniſtres & de tous les autres Grands. D. Pedre, Duc de Conimbre, & Regent du Royaume, avoit accordé à la Caſtille deux mille hommes de pied, & ſeize cens chevaux, commandez par le Prince D. Pedre ſon fils, qui n'avoit encore que ſeize ans, & qui avoit été peu de tems auparavant élevé à la Dignité de Connétable de Portugal après la mort de l'Infant D. Juan ſon oncle.

Ce ſecours arrivé trop tard.

Ce ſecours arriva à Mayorga, où ſe trouvoit alors le Roi de Caſtille. L'arrivée de ce ſecours fit beaucoup de bruit ; mais il ne fut de nulle utilité aux Caſtillans, parce qu'il n'arriva qu'après la fin de la guerre. Cependant le Roi reçut le jeune Prince D. Pedre, General des Troupes Portugaiſes, avec toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié & de reconnoiſſance. Toute la Cour le regala magnifiquement, & le Roi fit de très-riches preſens à tous les Officiers Portugais. D. Alvare ſe ſervit de cette conjoncture pour ménager ſecrettement un ſecond mariage, du Roi de Caſtille ſon maître, ſans même le conſulter avec la Princeſſe Iſabelle, fille du feu Prince D. Juan de Portugal, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques dans ce Royaume, avec lequel il entretenoit depuis long-tems des liaiſons ſecrettes, tant étoit grand le pouvoir & l'empire que cet inſolent favori avoit pris ſur l'eſprit du Roi, qu'il tenoit, pour ainſi dire, aſſervi en eſclave. Il diſoit que cette alliance

An de N. S. 1445.

ne pouvoit être qu'infiniment avantageuse à la Castille, qui pourroit dans le besoin tirer de puissans secours de Portugal, outre qu'en consideration de ce mariage, la Cour de Castille se trouvoit acquittée d'une grosse somme d'argent qu'elle auroit été obligée de trouver pour payer les Soldats Portugais.

XXIII. D. Alvare élû Grand-Maître de Saint Jacques, & Pedre Giron Grand-Maître de Calatraya.

Dès que le Roi de Castille eut renvoyé en Portugal les Troupes Portugaises, la Cour partit pour Burgos, & le Roi accorda, lorsqu'on s'y attendoit le moins, l'amnistie au Comte de Benavente & au Comte de Castro, à condition que celui-ci ne pourroit de deux ans sortir de Lobaton, & que le Comte de Benavente resteroit toûjours à Benavente. Le Roi fit encore à quelques autres Seigneurs des gratifications plus considerables que ne le meritoient leurs services. D. Ignigo Lopez de Mendoze fut fait Marquis de Santillane & Comte de Mançanares; on donna la Ville de Villena & ses dépendances à D. Juan de Pacheco, avec le titre de Marquis. Enfin le favori D. Alvare fut élû à Avila Grand-Maître de Saint Jacques par le suffrage de la plus grande partie des Chevaliers. Il semble que la fortune ne prenoit plaisir à élever D. Alvare au comble des honneurs, que pour rendre sa chûte plus funeste, quoique D. Pedre Giron, en suivant dans les derniers troubles le parti des Arragonnois, se fût rendu par sa révolte indigne de recevoir aucunes graces de la Cour. On ne laissa pas de lui donner la Grande Maîtrise de Calatrava, en consideration de D. Juan Pacheco son frere, que l'on avoit interêt de ménager. Il fallut donc, en faveur de Giron, déposer le Prince D. Alphonse d'Arragon, qui étoit revêtu de cette Dignité: on prit pour prétexte les liaisons qu'il avoit prises avec l'Infant D. Henri d'Arragon son pere.

Oppositions à ces deux élections.

Ces deux élections, que l'on regarda comme faites contre les Canons & les anciennes Constitutions de l'Ordre, furent la source de nouvelles divisions. D. Rodrigue Manrique, soûtenu de la faveur du Prince de Castille, comme nous le dirons bientôt, s'opposa à l'élection de D. Alvare, & D. Juan Ramirez de Guzman, Grand Commandeur de Calatrava, qui s'étoit flaté d'obtenir la Grand-Maîtrise, sur laquelle il croyoit avoir plus de droit que personne en qualité de premier Officier de l'Ordre, prétendit avoir eu un plus grand nombre de voix que Giron, & par consequent que l'élection de celui-ci étoit nulle. Ces differens agiterent les esprits, qui n'étoient déja que trop échauffez.

Cependant la Ville d'Albuquerque tenoit toûjours pour les Arragonnois. Le Roi indigné de la résistance de cette Ville, marcha en personne pour la réduire ; elle n'osa soûtenir un siége contre le Roi, & D. Ferdinand d'Avalos qui y commandoit, remit entre ses mains la Ville & la Citadelle. Après cette heureuse expedition, le Roi retourna à Tolede ; &, à la priere des Habitans, il ôta le commandement du Château & le gouvernement de la Ville à D. Pere Lopez d'Ayala, à la place duquel il mit D. Pedre Sarmiento ; mais les suites firent voir que le Roi n'avoit pas été bien conseillé : car le Prince de Castille, qui protegeoit D. Pere Lopez d'Ayala, choqué qu'on eût ainsi honteusement dépoüillé une de ses créatures du plus beau gouvernement de toute la Castille, ne tarda guéres à faire éclater son ressentiment.

An de N. S. 1445.

Le Roi se rend maître d'Albuquerque, & ôte le gouvernement de Tolede à Lopez d'Ayala.

D. Guttiere, Archevêque de Tolede, mourut à Talavera sur la fin de cette année, le 4. de Decembre, & fut inhumé dans la Sacristie de l'Eglise Collegiale ; on dit que depuis il fut transferé à Albe, comme il l'avoit lui-même ordonné dans son Testament ; cependant les Historiens se trouvent partagez sur ce fait, les uns assûrent que le corps de ce Prélat n'a jamais été transferé, & qu'il est encore dans le même endroit sans tombeau & sans épitaphe ; qu'il n'y a seulement qu'un chapeau verd suspendu à la voute, pour marquer le lieu où l'Archevêque est enterré. D'autres au contraire prétendent que les Seigneurs de sa Maison le transfererent à Albe, sans neanmoins marquer ni le tems ni la maniere. Tout ce que l'on sçait, c'est que dans l'Eglise du Monastere des Jeronimites d'Albe, il y a un tombeau de marbre blanc, qui étoit auparavant vis-à-vis le milieu du grand Autel, & qui a été transporté au côté de l'Evangile ; mais il n'y a ni épitaphe, ni inscription qui marque si le corps de D. Guttiere est renfermé dans ce tombeau.

XXIV.

Mort de D. Guttiere, Archevêque de Tolede.

D. Alphonse de Carillo, alors Evêque de Siguença, succeda à D. Guttiere au commencement de l'année 1446. Carrillo étoit fils de D. Lope Vasquez d'Acugna, qui étoit venu de Portugal s'établir en Castille, & frere de D. Pedre d'Acugna, Seigneur de Duegnas & de Tariego, & d'un autre D. Lope Vasquez d'Acugna. Ce qui contribua le plus à son élevation, c'est qu'il étoit oncle de D. Juan Pacheco, favori du Prince de Castille. Le nouvel Archevêque avoit l'ame grande,

D. Alphonse de Carillo lui succede.

1446.

An de N. S. 1446. & capable des plus grandes affaires ; mais son ambition & son humeur inquiéte, causerent bien du mal à la Castille. Les troubles qu'il y excita, ou qu'il y fomenta par ses intrigues, ne sont que de trop funestes preuves de ces défauts, qui ont rendu sa mémoire moins chere aux Castillans.

XXV. Nouveaux troubles en Castille.

Le Roi, après la réduction d'Albuquerque, tint un grand Conseil à Tolede, pour chercher les voyes de terminer enfin la guerre civile. Il n'y avoit plus dans toute la Castille que les Villes d'Atiença & de Torija, qui tenoient encore pour le Roi de Navarre ; mais ces deux Places étoient bien fortifiées, pourvûës abondamment de toutes choses, & en état de soûtenir un long siége. Comme la garnison que le Roi de Navarre y avoit laissée étoit considerable, les Partis qui en sortoient désoloient tout le voisinage, & faisoient contribuer une grande étenduë de païs. Outre cela, les avis qu'on recevoit continuellement de toutes parts, que le Roi de Navarre se disposoit à rentrer en Castille, & faisoit de grands préparatifs pour recommencer de nouveau la guerre, jettoient la Cour dans une inquiétude d'autant plus grande, que le Roi de Grenade, soit à la sollicitation des Arragonnois, soit pour profiter des troubles de Castille, avoit fait une irruption sur les frontieres d'Andalousie, & s'étoit rendu maître des Villes de Benamaruel & de Bençalema, deux Places assez fortes. Il est vrai que la perte étoit moins considerable que l'affront.

Le Roi de Castille assiége Atiença.

La Cour ne pouvant en même-tems soûtenir la guerre des deux côtez, le Roi résolut d'envoyer des Troupes contre les Arragonnois, qui étoient beaucoup plus à craindre. L'Armée se mit en marche au mois de May, & vint camper devant Atiença, dont elle forma le siége, qui dura trois mois. Pendant ce tems-là l'on fit quelques propositions de paix, & l'on regla que les deux Villes d'Atiença & de Torija seroient mises en sequestre, entre les mains de la Reine Marie d'Arragon, jusques à ce que les Commissaires que les deux partis nommeroient conjointement, eussent déterminé à qui elles devoient appartenir & être remises.

Le Roi entre dans Atiença, & se retire à Vailladolid.

Après que le Traité fut signé, le Roi de Castille fut reçû dans la Ville le 12. d'Août ; il fit aussi-tôt abattre quelques endroits de la muraille, & mettre le feu à certaines maisons. Les Arragonnois regardant cela comme une infraction manifeste du Traité, & la garnison du Château n'en voulant point ou-

vrir les portes au Roi de Castille, qui fut obligé de retourner sur ses pas, & de se retirer à Vailladolid; il se contenta seulement de laisser des ordres au nouvel Archevêque de Tolede, & à D. Charles d'Atellano, de demeurer aux environs de la Ville avec des Troupes pour s'opposer aux entreprises des Arragonnois, & pour se rendre maîtres de ces deux Villes, si la fortune leur presentoit quelque occasion favorable de s'en saisir. An de N. S. 1447.

Toutes ces précautions n'allarmerent pas beaucoup les Arragonnois, ils n'en furent que plus animez à recommencer leurs courses; ils envoyoient tous les jours de nouveaux partis, qui venoient piller jusques sous les murailles de Guadalaxara, où l'Archevêque de Tolede & Atellano avoient leurs quartiers generaux. Quelques-unes des créatures du Roi de Navarre se répandoient secrettement de tous côtez, & se mêloient adroitement avec les autres, qu'ils tâchoient d'attirer dans leurs interêts. Ces émissaires secrets par leurs intrigues inspiroient aux Grands des ombrages de la Cour, ranimoient leurs anciennes esperances, & n'épargnoient rien pour les rendre suspects les uns aux autres. Artifice dont le Roi de Navarre avoit coûtume de se servir, & sur lequel il comptoit plus pour l'execution de ses ambitieux projets, que sur ses propres forces. La garnison fait des courses jusqu'à Guadalaxara.

XXVI. Mais, pour comble de malheur, la Cour se trouvoit divisée par l'ambition insatiable de D. Alvare, favori du Roi, & de D. Juan Pacheco, favori du Prince de Castille son fils. Ces deux rivaux, qui auroient dû employer tous leurs efforts & toute leur habileté pour maintenir une étroite union entre le pere & le fils, ne cherchoient qu'à se supplanter & à semer de la division dans la famille Royale, tant il est vrai que l'ambition porte celui qu'elle possede aux plus étranges excès. Dans quel abîme de maux une seule passion est-elle capable de précipiter un Etat? La division de ces deux favoris alla si avant, qu'enfin elle éclata, & que de part & d'autre on leva des Troupes. Jalousie entre D. Alvare & Pacheco.

Dans une entrevûë qu'il y eut entre le Roi & son fils, celui-ci obtint du Roi son pere qu'il pardonneroit au Comte de Castro & à ses enfans, & les rétabliroit dans leurs biens & dans leurs Charges. Le Roi, à la priere de son fils, pardonne au Comte de Castro.

D'un autre côté, D. Rodrigue Manrique comptant beau- D. Manrique

An de N. S. 1446. nommé par le Pape Eugene Grand-Maître de S. Jacques.

coup plus sur les troubles de Castille que sur la justice de sa cause, prit le titre de Grand-Maître de Saint Jacques, à la sollicitation du Roi d'Arragon, qui le fit nommer par le Pape Eugene, sans se mettre en peine des suffrages des Chevaliers; Manrique prétendoit se rendre maître, par la voye des armes, de toutes les Places qui dépendoient de la Grand-Maîtrise. D. Alvare, qui avoit été élû Grand-Maître, n'étoit pas d'humeur à rien relâcher; ainsi cette querelle particuliere causa bien du désordre. Tout étoit en armes, & ce n'étoit tous les jours que meurtres & que brigandages. La plûpart des Grands paroissoient très-insensibles au bien de l'Etat, qui devoit les interesser & les toucher davantage que les differens particuliers de D. Alvare & de D. Manrique.

XXVII. Les Maures se rendent maîtres de quelques Places.

Les Maures profitant des divisions de la Cour de Castille, firent au commencement de l'année 1447. une irruption sur les Terres des Chrétiens, d'où ils emmenerent une grande quantité de bétail, & enleverent un plus grand nombre d'esclaves; ils désolerent la campagne, ravagerent les moissons, brûlerent les Villages, & même se rendirent maîtres des Villes d'Arenas, de Huescar, & des deux Velez *el Blanco* & *el Roxo*, situées dans le Royaume de Murcie, & peu éloignées l'une de l'autre: comme la garnison de ces Places étoit foible, & destituée de munitions de guerre & de bouche, elles ne se trouverent pas état de soûtenir un long siége. Tels furent les tristes fruits que produisirent les divisions & les jalousies qui regnoient parmi les Grands de Castille, & qui faisoient apprehender de nouveaux malheurs.

XXVIII. Guerre de Florence contre le Duc de Milan & Sforce.

Je ne crois pas que ce soit beaucoup m'écarter de mon dessein, ni même que le Lecteur me sçache mauvais gré de rapporter ici en peu de mots les causes, le commencement, le succès & la fin de la guerre de Florence, qui s'alluma environ ce même tems en Italie. La Princesse Blanche, fille de Philippes, Duc de Milan, en épousant François Sforce, avoit eu pour sa dot soixante mille écus; & en engagement la Ville de Cremone, une des plus riches & des plus considerables du Duché, jusqu'à l'entier payement de ladite somme, Sforce, époux de la Princesse, s'en étoit mis en possession; & comme il esperoit de succeder aux Etats du Duc de Milan son beaupere, il ne vouloit point entendre parler de restituer Cremone, quoiqu'on lui offrît de lui payer tout ce qu'on lui devoit.

Sforce comptoit beaucoup ſur la protection & le ſecours des Venitiens, qui étoient devenus très-puiſſans dans l'Italie, & s'étoient rendus également redoutables & ſur terre & ſur mer, & par eux-mêmes, & par les alliances qu'ils avoient contractées avec les Génois & les Florentins. An de N. S. 1446.

Le Duc de Milan indigné du refus & de l'ingratitude de Sforce ſon gendre, envoya l'Evêque de Novarre en ambaſſade vers le Roi D. Alphonſe d'Arragon, qui étoit encore à Naples; pour l'engager à déclarer la guerre aux Florentins, afin de pouvoir recouvrer Cremone ſur ſon gendre, malgré la protection que lui donnoient les Venitiens. Le Pape Eugene étoit ennemi déclaré de ceux-ci, & de tous leurs Alliez, ainſi il n'en falloit pas davantage pour le mettre dans les interêts du Duc de Milan: il n'épargna ni prieres, ni ſollicitations ſecrettes pour déterminer le Roi d'Arragon à la guerre contre les Florentins; mais ce Prince n'avoit pas beſoin d'y être animé, il avoit trop d'obligation au Duc de Milan, & il fit beaucoup plus qu'on ne lui demandoit.

Le Duc de Milan ſollicite le Roy d'Arragon à déclarer la guerre aux Florentins.

Il envoya donc dans le Milanois D. Raymond Buil, un des plus habiles & des plus fameux Capitaines de ce tems-là, pendant que lui-même s'étant mis en chemin, malgré la rigueur de l'hyver, marcha au ſecours de ſon Allié, & paſſa à Tivoli, proche de Rome. Pendant que ce Prince ſéjourna à Tivoli pour voir quel train prendroient les affaires, les Ambaſſadeurs des Florentins étoient venus lui faire des propoſitions avantageuſes, pour détourner de chez eux la guerre dont ils étoient menacez; mais les Venitiens ſe mirent en campagne, & en peu de tems s'emparerent d'une grande partie du Duché de Milan. Ces progrès, auſquels on ne s'attendoit pas, contraignirent le Duc à pardonner à Sforce ſon gendre, & à le recevoir dans ſes bonnes graces; le Roi d'Arragon fit la même choſe à la ſollicitation du Duc, qui ne laiſſa pas de lui faire remettre une partie de la ſomme que ce Duc lui avoit prêtée.

Il pardonne à Sforce ſon gendre.

Les choſes ne demeurerent pas long-tems dans cette ſituation, car le Duc changea bien-tôt de ſentiment. Plus irrité que jamais contre les Venitiens & contre ſon gendre, il invita une ſeconde fois le Roi d'Arragon à venir à ſon ſecours, & lui offrit de lui abandonner entierement tous ſes Etats; ce Prince ne voulut point accepter les offres du Duc, perſuadé qu'il n'étoit pas de ſa gloire de tirer avantage du malheur & de la neceſſité où le Duc ſe trouvoit réduit.

Il offre de ceder ſes Etats au Roy d'Arragon, pour ſe venger de ſon gendre.

An de N. S. 1446.

XXIX.

Mort du Pape Eugene, auquel succede Nicolas V.

Pendant toutes ces négociations, le Pape Eugene, qui avoit eu plus de part que personne dans ces mouvemens, mourut à Rome le 22. de Février. Le Conclave s'assembla aussi-tôt, & en moins de dix jours le Cardinal Thomas Sarzana, natif de Luques en Toscane, fut élû pour remplir la Chaire de Saint Pierre, prit le nom de Nicolas V. & sçut bien relever la bassesse de sa naissance (4) par l'éclat des plus éminentes vertus. Mais ce qui l'a rendu plus recommandable, c'est l'amour qu'il eut pour les belles lettres, qu'il fit renaître en Italie. Il honora toûjours de sa protection & de ses bien-faits les beaux esprits & les sçavans, qui pour lui marquer leur reconnoissance ont celebré son nom dans leurs écrits. Le bonheur qu'il eut de se voir élevé à la premiere Dignité de l'Eglise, malgré l'obscurité de son origine, fut ce qu'il y avoit de moins admirable dans sa personne. L'éclat avec lequel il remplit la place auguste qu'il occupoit, sa solide pieté, son amour pour la paix ont immortalisé sa memoire dans l'Eglise; il avoit autant d'aversion pour la guerre, que son prédecesseur y marquoit d'inclination.

XXX.

Le Duc de Milan veut renoncer à ses Etats en faveur du Roi d'Arragon.

La guerre continuoit toûjours dans le Milanois avec des succès differens. Le Duc Philippes de Milan ayant passé avec son armée l'Adda, se trouva tout à coup plongé dans une humeur sombre & mélancolique. Comme il se défioit de ses forces, il fit venir secretement dans son cabinet Loüis Despuch, Ambassadeur du Roi d'Arragon, & lui déclara qu'il étoit déterminé à renoncer à son Duché en faveur du Roi son Maître; que depuis quelque-tems il avoit pris la résolution de se délivrer des soins attachez à la Souveraineté, pour goûter les douceurs & la tranquillité d'une vie privée; neanmoins il ne pouvoit pardonner l'ingratitude & l'infidelité de son gendre, & qu'il étoit résolu de l'en punir. Il ajoûta que son extrême vieillesse l'avoit réduit dans un état où son corps n'étoit plus capable de soûtenir les fatigues, ni son esprit les embarras du gouvernement. Qu'il seroit beaucoup plus avantageux à ses

[4] *De sa naissance.* A en juger par les termes de Mariana, il sembleroit que Nicolas V. seroit de la plus basse naissance, & à peu près semblable à Sixt. V. il est vrai qu'il n'étoit pas d'une naissance distinguée, mais il étoit de la Ville de Sarzane dans la Toscane, & dont on lui donna le nom, & fils d'un Medecin, dont la profusion n'est pas-là compatible avec celle de Gentilhomme; il est encore vrai que Nicolas V. dans sa jeunesse avoit eu de ses peres peu de bien. Voilà tout ce que l'on en peut dire,

Sujets pour lesquels il conservoit une veritable tendresse de pere, d'avoir un Souverain plus jeune, & qui pût par sa prudence & sa valeur reprimer l'audace des Venitiens. An de N. S. 1446.

Pendant que tout ceci se négocioit, le Duc Philippes mourut au Château de Milan le 13 d'Aoust, d'une grosse fiévre & de la dissenterie, causée peut-être par les chagrins qu'on luy fit sur la fin de ses jours. Belle leçon qui doit nous apprendre qu'une longue vie n'est pas toûjours une grace de Dieu. Car n'est-ce pas le nombre des années qui a troublé la felicité de ce grand Prince, autrefois si heureux.

Il meurt à Milan.

XXXI.

Le Roy de Castille épouse Isabelle de Portugal.

Le mariage du Roy de Castille avec Isabelle de Portugal, fille du Prince Dom Juan de Portugal, Grand-Maître de saint Jacques, se fit dans le même mois d'Août à Madrigal; les réjoüissances furent fort moderées dans ces temps de troubles, qui regnoient toûjours entre les Grands. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le Roy & la Reine sans differer davantage, commencerent par chercher ensemble les moïens de se défaire de Dom Alvare de Lune, qui devenoit de jour en jour plus odieux, & qui sembloit courir à grands pas à sa perte; mais il falloit de grandes précautions. Telle fut la récompense que reçût ce Favori, pour avoir lui-même ménagé le mariage, & en avoir été le premier Auteur.

XXXII.

Le Roy d'Arragon envoye prendre possession du Duché de Milan, & il en est chassé par les Peuples mêmes.

Le Roy d'Arragon aïant été nommé par Philippe Duc de Milan, dans son Testament, heritier de tous ses Etats, envoïa aussi-tôt ses ordres à Raymond Buil, qui étoit déja en Lombardie, & Maître d'un des Châteaux de Milan, pour se mettre en possession du Milanois, & recevoir en son nom l'hommage accoûtumé, & le serment de fidelité des principaux Officiers du Duché. Le peuple de cette grande ville, qui ne cherchoit que l'occasion de se mettre en liberté, resolut de ne point souffrir de domination étrangere, courut aux armes, mais avec tant de furie, que s'étant saisi des deux Châteaux de Milan, on en chassa ceux qui s'étoient declarez pour le Roy d'Arragon, & pour ôter aux Arragonnois l'esperance de s'en emparer une seconde fois, on les rasa incontinent.

Il pousse avec succès la guerre contre les Florentins.

Le Roy d'Arragon ne pût marcher aussi promptement au secours du Milanois, qu'il auroit été necessaire pour maintenir son parti; parce qu'il se trouvoit déja assez occupé dans la guerre de Florence, qu'il avoit commencée avec succès; aïant enlevé les villes de Ripa, de Matancia, & le fort château de

An de N. S. 1446. Pescaire, aux environs de Volterre. Les Florentins consternez du progrès des Arragonnois, & se trouvant trop foibles pour resister seuls à de si puissans Ennemis, appellerent à leur secours Federic, Seigneur d'Urbin, & Malateste, Seigneur de Rimini.

Il s'accommode avec les Florentins.

Le Roy qui vouloit profiter de la fraïeur où étoient les Florentins, mit le siége devant Piombino, & se saisit d'une isle qui est tout proche, & que l'on nomme *Lillo*; ceux de Piombino envoïerent faire des propositions au Roy, & s'offrirent de luy payer tous les ans en forme de tribut, une tasse d'or du poids de cinq cents écus, pourvû qu'il voulut se retirer. Les Florentins à leur exemple, s'accommoderent avec les Aragonnois sous de certaines conditions; après quoy les uns & les autres poserent les armes, & le Roy partit pour Sulmone; il ne laissa pas de conserver dans la Toscane l'isle de Lillo & le château de Pescaire.

Sforce se maintient en possession du Milanois.

Ce qui détermina le Roy d'Arragon à s'accommoder si promptement avec les Florentins, fut la necessité de voler au secours du Milanois, pour y faire valoir le Testament du Duc Philippe en sa faveur; il y eut de grands mouvemens dans ce Duché; mais enfin le parti de François Sforce prévalut; il avoit de la hardiesse, de l'habileté & de l'ambition. Aïant donc obtenu des Venitiens un puissant secours, il soumit enfin les Milanois, qui avoit entrepris de se mettre en liberté, & enleva aux Arragonnois le Duché, que le feu Duc son beaupere leur avoit laissé à son préjudice.

Sforce a été le Chef d'une nouvelle Famille de Princes, qui ont possedé le Duché de Milan. Il a été aussi la source & l'occasion de bien des revolutions & d'une longue suite de guerres sanglantes, entre la France & l'Italie, dans lesquelles entrerent aussi les Espagnols. Ces guerres ont continué jusqu'à notre temps, comme nous le rapporterons en son lieu.

XXXIII. Nouveaux troubles en Castille.

Les affaires de Castille n'étoient pas cependant fort tranquilles. D'un costé on se voïoit attaqué par le Roy de Grenade; de l'autre, le Roy de Navarre n'attendoit que l'occasion de rentrer dans le Royaume, il comptoit moins sur ses forces que sur les troubles de Castille, & les divisions qui regnoient entre les Grands.

Les Castillans se rendent maîtres de Torija, & les Re-

Ignigo Lopez de Mendoza, qui avoit été mis à la place d'Arellano, s'étant joint avec l'Archevêque de Tolede, mi-

rent le siege devant Torija ; ils attaquerent la place si vigoureusement, & la serrerent de si près, qu'ils l'obligerent de se rendre, à condition que la garnison auroit la liberté de se retirer où elle voudroit. La perte que venoit de recevoir le parti des Arragonnois par la prise de Torija, fut bien récompensée par l'avantage que remporta la garnison d'Atiença, qui surprit & emporta l'épée à la main le fort château de Pegña d'Alcazar, aux environs de Soria. Le Roy de Castille plus chagrin de la perte qu'il venoit de faire, qu'il n'avoit eu de joïe de la prise de Torija, partit de Madrigal au mois de Septembre, & se mit à la tête de trois mille chevaux, en état de faire une irruption sur les frontieres d'Arragon.

An de N. S. 1446. belles se saisissent de Pegna d'Alcazar.

Cependant les Etats Generaux d'Arragon étoient assemblez à Sarragosse pour chercher les moïens ou de prévenir, ou de détourner, ou de soutenir la guerre dont le Roïaume se voïoit ménacé. Les Arragonnois prévoïoient bien que la Castille ne faisoit pas en vain de si grands préparatifs. Ils firent donc des diligences extraordinaires pour former un corps d'armée. On publia une Declaration par laquelle on ordonnoit que de tous les Sujets de la Couronne, le dixiéme qu'on tireroit au sort, seroit obligé de porter les armes. Resolution que l'on n'a jamais coûtume de prendre que dans les dernieres extrémitez, & lorsque l'Etat se trouve en danger.

Les Etats d'Arragon assemblez à Sarragoce se disposent à la guerre.

Les Etats d'Arragons envoïerent Ignigo de Bolea, & Raymond de Palomares à Soria vers le Roy de Castille, pour le supplier de vouloir bien leur faire sçavoir quel étoit son dessein, en amenant tant de troupes sur leurs frontieres. Les deux Ambassadeurs avoient encore ordre de representer au Roy l'ancienne alliance qui étoit entre les deux Couronnes, que s'il comptoit sur ses propres forces, en prenant les armes sans sujet, il s'exposeroit lui-même aussi-bien que ses voisins, qu'il étoit aisé de commencer la guerre & de tirer l'épée; mais que le succès ne dépendoit pas toûjours de celuy qui avoit été le premier à prendre les armes.

Ils envoyent des Ambassadeurs en Castille.

Le Roy de Castille aïant donné audience en plein Conseil aux Ambassadeurs d'Arragon le 20 de Septembre, crût que le meilleur parti étoit encore de dissimuler ; il leur répondit donc avec assez de moderation, qu'il n'avoit jamais accoûtumé de marcher qu'avec une Cour nombreuse, & une garde qui luy convenoit. Qu'au reste, les Arragonnois avoient très-

Réponse du Roy de Castille.

Ans de N. S. 1448.

grand tort d'aider le Roy de Navarre de leurs conseils, d'hommes & d'argent, que s'ils ne changoient de conduite, & ne reparoient leurs fautes, il trouveroit bien le moyen de les en punir & de s'en vanger, par les voyes que Dieu lui avoit mises en main. Après cela il congedia les Ambassadeurs, & envoya avec eux ses Rois d'Armes, nommés *Zurban* & *Carabeo*, pour se plaindre dans l'Assemblée des Etats de Sarragosse du secours qu'ils avoient donné aux Ennemis de son Etat. Les Arragonnois de leur côté renvoïerent une nouvelle Ambassade au Roy de Castille, pour lui exposer leurs raisons.

Les Castillans surprennent le Château de Verdejo.

Pendant ces négociations, les Troupes Castillanes emporterent d'assaut le château de Verdejo, dans le territoire de Calatayud. Cette hostilité rompit tous les projets de paix, & les deux Couronnes en seroient infailliblement venu à une rupture ouverte, si le Roy de Castille aïant reçû un nouvel avis qu'il se formoit dans le cœur de son Royaume de nouvelles factions, n'eût été obligé de reprendre la route de Valladolid, où il passa les Fêtes de Noël de l'année 1448.

Le Roy de Navarre surprend les Villes de Campeço & d'Huelamo.

Dans ce même temps un corps des troupes du Roy de Navarre surprit la ville de Campeço, & le Gouverneur d'Albarracin se rendit maître d'Huelamo, ville dépendante de la Castille, sur les frontieres d'Arragon, assez proche de la ville de Cuença. Tels sont pour l'ordinaire les évenemens de la guerre.

XXXIV. Jalousie de D. Alvare & de D. Juan Pacheco.

Le principal interêt de la Castille étoit d'appaiser les Grands, de dissiper les factions, & de reconcilier leur Roy avec le Prince son fils; car celui-ci naturellement volage & inquiet, n'étoit jamais en repos, ni ferme dans ses resolutions; l'ambition de D. Alvare & de D. Pacheco, également jaloux l'un de l'autre, étoit un obstacle insurmontable à cette reconciliation; c'étoit tous les jours de nouvelles plaintes qu'ils faisoient l'un de l'autre, chacun prétendoit supplanter son concurrent, & par ce moyen demeurer seul maître des affaires.

Fonseca veut les reconcilier tous deux.

Dom Alphonse de Fonseca Evêque d'Avila, homme adroit & d'un génie pénétrant, s'étant apperçû de la jalousie qui regnoit entre ces deux Favoris, entreprit de les accommoder: il leur representa vivement que s'ils pouvoient tous deux s'unir ensemble, ils seroient bien-tôt les Maîtres de la Castille; au lieu que par leurs mésintelligences, ils joüoient à se perdre tous deux.

An de N. S. 1446.

On arrête plusieurs Seigneurs en Castille.

Comme on ne voïoit point de jour à ranger les Grands à la raison par les voïes de douceur, on resolut pour dissiper ces factions, d'en faire arrêter les principaux Chefs. Le coup étoit hardi; & pour l'executer il falloit un grand secret: dans ce dessein l'on ménagea une entrevûë entre le Roy & le Prince de Castille son fils, qui s'aboucherent ensemble, entre Medina del Campo & Tordesillas, le 11 de May, Samedi veille de la Pentecôte; & l'affaire s'executa comme on l'avoit concertée. On arrêta Alphonse Pimentel, Comte de Benavente, Ferdinand Alvarez de Tolede, Comte d'Albe, D. Henriquez, frere de l'Amirante, & les deux freres, Pedro & Suere Quignonez, le Comte de Benavente; D. Henry Quez & Suero, furent conduits à Portillo, le Comte d'Albe & D. Pedro Quignonez à Roa, où ils furent très-étroitement gardez. On les accusoit d'entretenir des intelligences secrettes avec le Roy de Navarre, & de ménager le retour de ce Prince en Castille. Comme les hommes sont naturellement portez à croire plûtôt le mal que le bien; le peuple qui n'épargne personne, disoit assez publiquement, que ces accusations n'étoient qu'un effet de l'ambition des deux Favoris, & un prétexte dont ils se servoient pour satisfaire leur haine particuliere.

L'Amirante & Castro se retirent auprés du Roy de Navarre.

On eût bien voulu aussi avoir entre les mains l'Amirante & le Comte de Castro, & l'on n'avoit rien épargné pour les engager à venir à la Cour, dans la vûë de les arrêter, aussi-bien que les autres: mais ceux-cy par un pressentiment secret du malheur dont ils étoient ménacez, demeurerent dans leurs terres, où aïant reçû des avis de ce qui s'étoit passé, & ne se croïant pas en seureté en Castille, ils se retirerent en Navarre. Le Roy informé de la retraite de ces Seigneurs hors du Royaume, confisqua tous leurs biens, envoya des troupes pour se saisir de Medina de Ruiseco, de Lobaton, d'Aguilar, de Benavente, de Mayorga, & d'un grand nombre d'autres châteaux qui leur appartenoient. Comme on n'avoit pas eu le soin de fournir ces places, les gens que le Roy y envoïa pour s'en emparer, n'y trouverent nul obstacle. D. Diegue Manrique livra lui-même le château de Navarrete & de Trevigno entre les mains de ceux que le Roy y avoit envoïé; & il voulut que ces places fussent des gages de sa soumission. Si ces broüilleries & ces divisions flatoient certains esprits, qui ne se plaisent que dans le trouble, elles ne causoient pas moins de peine aux gens

An de N. S. 1446. bien intentionnez. Une démarche si violente, au lieu d'étouffer les sémences de la division, & de ramener les esprits, ne servit qu'à les aigrir encore davantage, qu'à fomenter les soupçons, & qu'à allumer le feu d'une nouvelle guerre.

XXXV. Treve pour six mois concluë entre la Castille & l'Arragon.

Cependant les Etats de Sarragosse continuoient toûjours, & l'on y convint au mois d'Avril d'une Tréve pour six mois entre l'Arragon & la Castille, soit que l'on ne pût pas, soit que l'on ne voulut point conclurre une paix parfaite. Des deux Seigneurs qui s'étoient enfuis de Castille, le Comte de Castro demeura en Navarre, & l'Amirante arriva à Sarragosse le 29 de May, où il s'aboucha avec le Roy de Navarre, pour déliberer sur les mesures qu'ils devoient prendre. On resolut que l'Amirante passeroit au plûtôt en Italie pour informer comme témoin oculaire le Roy d'Arragon de tout ce qui se passoit, & de l'état où se trouvoient la Castille & l'Arragon.

Le Roy d'Arragon écrit aux Grands de Castille.

Le Roy d'Arragon étoit devant Piombino, dont il avoit formé le siége, comme nous l'avons rapporté; l'Amirante & Dom Garcie Alvarez de Tolede, fils du Comte d'Albe, arriverent au même temps dans son camp par divers chemins: le Roy les reçût l'un & l'autre avec mille marques de bonté dans l'audience qu'il leur donna; il leur promit de les aider de toutes ses forces; & en les congediant, il les chargea d'une Lettre qu'il écrivoit aux Seigneurs mécontens en ces termes: » Mes amis & mes alliez, nôtre cousin l'Amirante nous a amplement informé du malheur qui vous est arrivé. Il est inutile de vous exprimer ici combien nous avons été sensibles à vôtre disgrace. Le temps vous fera bien-tôt connoître l'estime & la consideration que nous avons pour vos personnes, & combien vos interêts nous sont chers. Vous pouvez compter que nous n'épargnerons ni peines, ni soins, ni fatigues, ni dangers pour soutenir la gloire de la Couronne de Castille, & le bien des Castillans. Que Dieu vous ait en sa sainte garde. Au camp devant Piombino le 10 d'Août.

Entrevûë du Roy de Castille & du Prince son fils.

Pendant ce temps-là on emploïa en Castille quelques mois à se rendre maîtres des villes & des châteaux qui appartenoient aux Seigneurs que l'on avoit arrêtez, & à ceux qui s'étoient retirez. Le Roy & le Prince son fils s'étant encore abouchez pour déliberer ensemble sur les affaires presentes, resolurent d'entretenir divers corps de troupes sur les frontieres du Roïaume, & de mettre de bonnes garnisons dans les places,

ſur tout dans celles qui étoient voiſines des Maures. An de N. S. 1446.

D. Giron eſt battu par les Maures.

Après cette reſolution le Roy nomma Dom Alphoſe Giron, couſin de Juan Pacheco pour garder la frontiere, & pour commander à Hellin & à Humilla ; il avoit deux cens chevaux & quatre cens hommes d'infanterie: aïant rencontré un corps d'Infideles, qui avoit oſé faire des courſes dans ces quartiers-là, il les attaqua & les défit ; mais il fit éclater en cette occaſion plus de valeur que d'habileté & d'experience : car les Ennemis qui s'étoient retirez ſur une hauteur voiſine, s'étant ralliez, vinrent fondre tout à coup avec de grands cris ſur les Chrétiens, diſperſez ſans ordre dans la plaine, & qui ne penſoient qu'à recueïllir le butin qu'ils avoient pillé. Les Maures attaquerent les Eſpagnols avec tant de furie, qu'ils les taillerent en pieces, & ne leur donnerent pas ſeulement le loiſir de ſe mettre en défenſe. La plus grande partie demeura ſur la place, il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre, avec l'Officier qui les commandoit, & qui abandonnerent leurs armes, leurs drapeaux, leurs bagages, & le champ de bataille.

XXXVI.

Le Prince de Caſtille ſe retire à Segovie.

Quelques ſenſibles qu'euſſent été au Roy de Caſtille les diſgraces qu'il avoit eſſuïées juſqu'ici, rien ne le toucha ſi vivement que ce nouveau revers. Il en fut d'autant plus chagrin, qu'il reçût dans le même temps la fâcheuſe nouvelle que le Prince de Caſtille ſon fils s'étoit de nouveau broüillé avec D. Alvare de Lune, & qu'il étoit ſorti bruſquement de Madrid pour ſe retirer à Segovie. Une retraite ſi précipitée jetta le Roy dans une mélancholie qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Il prit donc la reſolution d'aſſembler les Etats Generaux du Royaume à Valladolid, pour chercher quelque remede aux malheurs dont l'Etat étoit ménacé.

Le Prince ſe rend à Tordeſillas.

Le Prince de Caſtille à la ſollicitation & par l'ordre du Roy ſon pere, ſe rendit à Tordeſillas. Le Roy de ſon côté raſſembla la plûpart des Seigneurs qui étoient auprès de ſa perſonne, & leur declara que ſon intension étoit de ſe reconcilier avec le Prince ſon fils, & de lui pardonner ; de récompenſer les Seigneurs qui lui avoient été fideles ; mais en même temps de punir avec la derniere ſéverité ceux qui avoient oſé manquer à la fidelité qu'ils lui devoient ; enfin qu'il vouloit partager entre ceux qui lui étoient demeurez attachez, tous les biens & toutes les Terres qu'il avoit confiſquez ſur les Factieux & ſur les Rebelles.

An de N. S. 1449.

Les Députez des villes s'empressoient à l'envi de loüer la resolution que venoit de prendre le Roy, chacun au préjudice de son honneur & de son devoir, ne pensoit qu'à flater indignement ce Prince, lâcheté d'autant plus funeste, qu'elle leur est agréable, & qu'ils la recherchent avec empressement.

Diego Valera s'oppose à la résolution que le Roy avoit prise de punir les Seigneurs.

Il n'y eut que le seul Diego Valera, Député de la ville de Cuença, qui par l'avis de son Collegue, eut le courage de s'opposer à la resolution du Roy; il prit la liberté de luy representer d'une maniere également forte & respectueuse, qu'il y alloit de sa gloire & même de l'interêt de sa Couronne, de ne pas permettre que l'on condamnât, sans les avoir oüis, un si grand nombre de Seigneurs encore moins illustres par l'éclat & la grandeur de leur naissance, que par les services que leurs ancêtres avoient rendus à l'Etat, & par ceux qu'ils y avoient rendus eux-mêmes. Il ajoûta même que quelque juste que pût être le châtiment dont on les puniroit, le jugement que l'on prononceroit contr'eux, seroit toûjours odieux.

Ribadeneira menace Valera devant le Roy.

Ferdinand de Ribadeneira, homme hardi, prompt & remuant, se leva brusquement, & eut l'audace de le ménacer, & d'ajoûter que les paroles qu'il venoit de dire lui coûteroient quelque jour bien cher. Le Roy regarda Ribadeneira d'un air courroucé, & s'étant levé en colere, il sortit de l'Assemblée, & marqua combien il étoit irrité de l'insolence de cet homme. Huit jours après Valera écrivit au Roy une grande Lettre, dont voici les termes.

Lettre de Valera au Roy.

» Accordez-nous la paix, Seigneur, dans ces jours malheu-
» reux : il seroit inutile d'exposer ici aux yeux de Vôtre Ma-
» jesté les maux sans nombre dans lesquels nos divisions & nos
» querelles domestiques ont plongé le Roïaume. Nous n'avons
» qu'à faire reflexion sur les miseres que nous souffrons depuis
» si long-temps; je prens la liberté de vous dire, tout est dans
» la desolation; les campagnes sont desertes, les villes sont en
» proïe aux mutins; l'Espagne enfin est sur le bord du préci-
» pice, & se voit à la veille de tomber pour la troisiéme fois
» dans un triste esclavage, si on ne travaille de bonne heure
» à détourner l'orage dont elle est ménacée. Je veux bien dé-
» plorer avec les anciens Prophetes le triste état, le boule-
» versement & la ruïne entiere de ma Patrie; mais que servi-
» ront mes soupirs! si je me contente de donner d'inutiles
» larmes à nos malheurs. C'est ce qui m'a déterminé à prendre

la

la liberté d'écrire à Vôtre Majesté. Toutes nos esperances « An de N. S. 1445.
après Dieu ne sont fondées que sur vos seules lumieres & «
vôtre prudence. Si nos propres miseres ne vous touchent pas, «
soyés au moins sensible aux malheurs qui sont prêts de fon- «
dre sur vôtre Royaume. Si l'on ne prend de justes mesures «
le coup tombera également sur Vôtre Majesté, & sur ses «
Sujets; mais la honte n'en réjaillira que sur vous seul. Le «
malheur & la réputation des hommes vont de pair. Tel est le «
sort des Souverains: Tous leurs Vassaux partagent avec eux «
le bonheur & la prosperité de leur regne, & l'on n'attribuë «
qu'à l'imprudence des Princes les révolutions de leurs Etats: «
Les Royaumes ne se gouvernent que par les récompenses & «
les châtimens; il faut mêler la séverité avec la clémence: «
Une experience continuelle nous l'apprend: C'est une ma- «
xime que nous ont laissée les plus sages & les plus sçavans «
hommes de l'antiquité. Mais aussi faut-il même en cela «
comme en tout le reste mettre de certaines bornes, & appor «
ter un tempérament si juste que la balance demeure égale. «
Ce n'est pas mon dessein de m'étendre ici pour établir cette «
maxime fondamentale de toute bonne politique. Dequoi ser- «
viroit-il de faire un long étalage d'exemples anciens & mo- «
dernes pour la justifier? La clémence a immortalisé un grand «
nombre de Rois. La séverité pour l'ordinaire n'a produit que «
de tristes effets. Pour vous en convaincre jettés les yeux sur «
Alexandre, Cesar, Salomon, Roboam, les Nerons. La rigueur «
peut-être cependant necessaire, mais employée à contre- «
tems, elle a causé les divisions & les révoltes: On ne ramene «
& on ne calme les esprits que par la douceur, & en suivant «
une route differente de celle que l'on a tenue jusqu'ici. Enfin «
si Vôtre Majesté veut bien me permettre de lui exposer ici ma «
pensée; il me semble que l'on devroit faire quatre choses. «
Plaise à Dieu, que mon sentiment soit reçû aussi favorable- «
ment que le motif en a été pur & sincere. Il faudroit en toute «
maniere appaiser l'esprit du Prince, le gagner, rappeller les «
bannis & ceux qui se sont retirés eux-mêmes, relâcher & «
remettre en liberté ceux que l'on a arresté, & enfin ensevelir «
dans un éternel oubli toutes les fautes passées. Mais dira quel- «
qu'un, n'est-ce pas foiblesse, n'est-ce pas lâcheté que de par- «
donner si facilement, & cette facilité n'est-elle pas capable de «
rendre un Prince méprisable? J'en conviens, si l'on peut ja- «

An de N. S. 1446. ,, mais concevoir du mépris pour un Roy vaillant, sage, habile, ,, genereux, bien-faisant. Rien n'est plus dangereux que de ,, vouloir cimenter son Thrône par le sang de ses Sujets. L'impunité, dira quelqu'autre, rend les hommes plus audacieux; toutes les Loix Divines & Humaines ont prescrit des ,, châtimens rigoureux contre la rebellion. Ces maximes sont ,, incontestables, mais cependant la clémence fait le plus bel ,, éloge des Souverains; rien ne rend leur memoire plus chere ,, que cette aimable vertu: Les autres ont toûjours quelque ,, endroit foible qui en diminuë le prix. Si dans cette occasion ,, l'on passe par-dessus les Loix, le bien public qui en résultera ,, pour l'Etat, nous dédommagera avec usure de tout ce que ,, nous pourrions perdre. Enfin je ne dois plus avoir recours ,, qu'aux vœux & aux prieres: Je supplie donc ardemment ,, Vôtre Majesté de croire que mes paroles ne partent que ,, d'un cœur penetré du plus profond respect, & de l'affection ,, la plus désinteressée qui fut jamais pour le service de Vôtre ,, Majesté. Il ne me reste plus qu'à désirer que le Ciel répande ,, sur elle avec abondance ses pures lumieres pour l'éclairer & ,, lui faire connoître le parti qu'elle doit prendre à present.

Le Comte de Placencia veut attacher Valera à son service.

Cette Lettre aussi jtdicieuce & aussi désinteressée que respectueuse donna autant de chagrin à D. Alvare de Lune qu'elle donna de plaisir à tous les gens de bien, & au Roy luimême. Le Comte de Placencia l'ayant lûë conçut une si haute idée de la prudence, & de la generosité de Valera, qu'il voulut l'attacher à son service, & qu'il le supplia de vouloir bien se charger de l'éducation de son fils aîné.

XXXVII.

La prison des Seigneurs cause du trouble en Castille.

Il seroit difficicle d'exprimer la revolution que fit dant toute la Castille la prison de tous ces Seigneurs, & la fuite de tant d'autres qui s'étoient vûs contraints de sortir du Royaume. une conduite si violente attira sur la Castille une nouvelle suite de malheurs. Les Princes voisins qui avoient des liaisons, ou de parenté ou d'amitié avec la plûpart de ces Seigneurs se joignirent avec les Mécontens pour procurer la liberté des Prisonniers, & menager le retour en Castille de ceux qui avoient été obligez d'en sortir. La crainte de ne pas réüssir ne laissoit pas d'en retenir beaucoup qui n'osoient faire éclater leurs sentimens: Mais la crainte est souvent un mauvais guide, & une barriere qui ne nous arrête pas long-tems. Car dès le moindre changement qui arrive dans les affaires, l'audace &

la témerité succedent à la peur. Les Amis des Prisonniers & des Bannis prirent tout de bon la résolution de ménager la liberté des uns & le retour des autres, & ne tarderent pas long-tems à se mettre en devoir de l'executer.

An de N. S. 1446

Le Comte de Benavente se sauva heureusement de sa prison; il trouva moyen à force de presens & de promesses de corrompre Alphonse de Leon, sur qui se reposoit absolument D. Diégue de Ribera Gouverneur du Château, chargé de la garde du Comte. Alphonse fit entrer secretement dans le Château trente Soldats déterminés qui enleverent le Comte. Comme ils avoient des cheveaux tout prêts sur une hauteur voisine, ils le firent monter dessus, l'escorterent & le conduisirent à Benavente. Les Habitans ravis de voir leur Seigneur prirent aussi-tôt les armes, chasserent la Garnison que le Roy y avoit mise, marcherent incontinent au secours d'Alva de Liste, que les Royalistes assiégeoient, & les obligerent bien-tôt de lever le Siége & de se retirer avec précipitation. Après quoi ils se rendirent encore maîtres de plusieurs autres Places de moindre considération.

Le Comte de Benavente se sauve de Prison.

Cette nouvelle causa une jöïe inexprimable à tous les amis du Comte; & le Roy en fut outré de dépit. Il laissa D. Alvare de Lune à Ocagna, avec ordre de préparer avec toute la diligence possible tout ce qui étoit necessaire pour la guerre d'Arragon, pour lui il marcha à grandes journées vers Benavente pour réduire la Place.

Le Roy marche vers Benavente.

XXXVIII.

Le Comte de Benavente ne se croyant pas en sûreté dans sa Ville, après avoir pourvû la Place de tout ce qu'il croïoit necessaire, passa en Portugal où il trouva la Cour dans la joye pour le mariage du Roy avec la Princesse Isabelle, fille du Prince D. Pedre son oncle, & Régent du Royaume, avec laquelle il y avoit sept ans qu'il étoit fiancé. La nouvelle Reine étoit une des plus accomplies Princesses de son siécle pour sa beauté, son esprit, ses manieres; mais encore incomparablement plus respectable pour la régularité de ses mœurs & son éminente pieté. De ce mariage sortirent l'Infant D. Juan qui mourut jeune, l'Infante Jeanne sa sœur, morte sans être mariée, & un autre Prince D. Juan, qui vécût long-tems, & qui succeda au Royaume de son pere.

Le Roy de Portugal épouse la Princesse Isabelle.

Le Roy de Portugal étoit encore trop jeune pour soûtenir le poids des affaires. Le Prince D. Pedre son beau-pere s'étoit

Le Prince D. Pedre Régent du Royaume.

An de N. S. 1446. emparé depuis long-tems de la Régence du Royaume, les Grands qui n'en étoient pas contens, commençoient à s'en plaindre. Le Peuple qui n'aime d'ordinaire que la nouveauté entroit dans les interêts des Mécontens : car la Populace ne se flate-t'elle pas de trouver mieux son compte dans l'avenir que dans le present ou le passé.

Le Comte de Barcelos ennemi du Prince Régent son frere.

D. Alphonse Comte de Barcelos s'étoit mis à la tête des Mécontens, & paroissoit le plus declaré contre le Régent, quoiqu'il fût son frere, & qu'il en eût reçû tout-récemment une grace signalée. D. Gonzale, Seigneur de Bragance étant mort quelque tems auparavant sans enfans. Le Régent avoit donné au Comte de Barcelos la Seigneurie de Bragance, avec le titre de Duché. Ainsi la plûpart des hommes païent le plus souvent d'ingratitude, ou par quelque sanglant outrage les bienfaits les plus insignes, ainsi la jalousie & l'ambition étouffent tous les sentimens de la nature.

Il aigrit l'esprit du Roy contre le Régent.

Le Comte voïoit bien qu'il lui seroit impossible d'ôter la Régence au Prince son frere autrement que par la ruse & la perfidie, il tâcha donc de persuader au jeune Roy, qui n'avoit encore nulle experience, de prendre lui même en main le gouvernement de son Etat : Qu'il étoit de son devoir, de sa conscience & de sa gloire de ne pas laisser impuni l'outrage que le Prince son beau-pere avoit fait à la feuë Reine sa mere, en usurpant sur elle la Régence, en l'obligeant de sortir du Roïaume, & en la faisant mourir par le poison, comme il prenoit soin de le publier ; que jusqu'alors le Prince avoit toûjours gouverné avec une hauteur & une dureté insoûtenable, que pour satisfaire à son avarice, il n'avoit pensé qu'à piller les Peuples, qu'à dissiper les revenus de l'Etat, ou qu'à les détourner à ses propres usages; que le cœur de l'homme étant insatiable, il y avoit à craindre que ce Prince ambitieux, au lieu de se contenter de ce que lui donnoit sa naissance, ne pensât qu'à déthrôner son gendre & son pupille, pour se mettre en sa place, puisqu'il ne lui manquoit plus que le nom de Roy.

XXXIX.

Le Régent se retire & se fortifie à Coimbre & veut se saisir de Lisbonne.

Ces plaintes malignes qu'on avoit soin de répéter sans cesse aux oreilles du jeune Roy, l'aigrirent tellement contre le Prince son beau-pere, qu'il prit la résolution de le perdre. Celui-cy exactement informé de tout ce qui se passoit apprehenda que ses ennemis ne se servissent de cette conjoncture pour lui faire quelque insulte ou à ses amis. Il prit donc le parti de

ſe retirer & de ſe fortifier dans Conimbre pour y attendre quelle ſeroit l'iſſuë de tous ces mouvemens. Il n'y a rien que les ames nobles & genereuſes ſouffrent avec moins d'impatience qu'un affront, ſur tout quand on ſe croit innocent. Le Prince qui ávoit en vûë de ſe rendre maître de Liſbonne, tâcha par quelques intelligences ſecretes qu'il ménagea avec les Habitans de cette Capitale, de les engager à la lui livrer: mais comme il eſt difficile qu'une entrepriſe de cette conſequence, & qu'on eſt obligé de communiquer à un grand nombre de perſonnes, puiſſe être ſecrete, elle fut découverte. Le Prince qui s'avançoit avec un corps conſidérable de Troupes pour ſe ſaiſir de Liſbonne, trouva en chemin celles que le Roi envoïoit au devant de lui pour s'oppoſer à ſon deſſein. Ainſi l'on fut forcé de part & d'autre d'en venir aux mains. An de N. S. 1446.

Cette action ſe paſſa l'an 1449. Les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur le mois. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que le Prince D. Pedre fut tué dans le combat avec la plûpart de ſes gens. Ses Ennemis & ceux qui veulent ſe mêler de penétrer dans les ſecrets deſſeins de Dieu publierent que le Ciel voulut par ce juſte châtiment punir ſa révolte & ſon ambition. Ce Prince mourut d'une fléche empoiſonnée dont il fût bleſſé dans l'action. Il étoit digne d'un ſort plus heureux, & bien qu'il ait vécû cinquante-ſept ans, il méritoit une plus longue vie, il avoit un grand cœur, le génie vaſte, les inclinations genereuſes, beaucoup d'habileté, & une rare prudence acquiſe par une experience conſommée dans les affaires. On dit que le Roy marqua beaucoup de chagrin de la mort du Prince, qui étoit en mêmê-tems & ſon oncle & ſon beaupere: mais le bruit commun & la ſuite des choſes marquerent bien le contraire, puiſqu'on laiſſa fort long-tems le corps du défunt ſans ſépulture. Il eſt vrai que quelque-tems après il fut inhumé à Aljubarrota, où eſt le tombeau ordinaire des Rois de Portugal.

Le Prince D. Pedre tué dans le Combat contre les Troupes du Roy.

Le Prince D. Diégue, fils de D. Pedre fut pris dans le combat, & dans la ſuite il ſe retira en Flandres, d'où la Ducheſſe Iſabelle ſa tante l'envoïa à Rome, où il reçût le Chapeau de Cardinal. La Princeſſe Beatrix ſa ſœur paſſa auſſi en Flandres, où elle épouſa Adolphe Duc de Cleves.

D. Diégue ſon fils fait Cardinal, & Beatrix ſœur de D. Diégue épouſe le Duc de Cleve.

Depuis ce tems-là le Portugal joüit d'une longue paix, le Roi étant devenu majeur, prit en main l'adminiſtration des

Le Roy de Portugal prend le gouvernement de l'Etat.

An de N. S. 1446. affaires, & gouverna sagement son Royaume. Il fût beaucoup plus heureux dans les guerres qu'il fit aux Maures, que dans celles qu'il eut à soûtenir contre la Castille, sur la fin de son regne. Il fit éclater pendant tout le cours de sa vie une rare piété, & un grand fond de Religion & de charité. Il sacrifia la plus grande partie des revenus de sa Couronne à racheter les Esclaves Chrêtiens que les Maures d'Afrique faisoient souvent dans leurs courses. Mais ce bon Prince pouvoit-il mieux employer ses trésors qu'au soulagement d'une infinité de malheureux. La seule chose qu'on lui reproche, fut qu'il abandonna trop aveuglément les affaires & sa propre personne à la discretion de ses Favoris & de ses Ministres. Telle étoit en quelque sorte la destinée de ces tems malheureux, ou pour parler plus chrêtiennement, tel étoit l'ordre secret de la Providence, qu'il ne nous est pas permis de penétrer.

On met à Tolede une Taxe.

D. Alvare de Lune étoit toûjours resté à Ocagna, comme je l'ai rapporté ci-dessus, afin de faire tous les préparatifs necessaires pour soûtenir la guerre d'Arragon : mais sa principale occupation étoit de chercher les voïes pour trouver de l'argent dont on avoit plus de besoin. On ordonna donc que la Ville de Tolede, une des plus riches de toute la Castille, fourniroit une certaine somme par forme de prêt, & dont la répartition se feroit entre les Habitans, à proportion de leurs biens & de leurs facultés. La somme qu'on devoit lever sur la Ville étoit assés moderée, puisqu'elle ne montoit qu'à trois mille écus d'or ; mais il ne faut souvent qu'une étincelle pour causer un embrasement.

Les Habitans s'y opposent.

On donna le soin de lever cet argent à Alphonse Cota, un des plus riches Bourgeois de Tolede ; tous les Habitans s'y opposerent, & declarerent qu'ils ne souffriroient jamais que l'on donnât ainsi atteinte à leurs privileges, parce que ces petits commencemens pouvoient avoir des suites plus fâcheuses. On donna aussi-tôt avis à D. Alvare de la disposition si peu favorable où étoit le Peuple ; mais il manda qu'on ne laissât pas de passer outre & de continuer la levée de la somme qu'on avoit imposée.

Le Peuple se souleve.

Le Peuple informé des ordres qu'avoit envoyés D. Alvare se souleva ; les plus mutins aïant couru à l'Eglise Cathédrale, sonnerent le tocsin pour animer tous les Habitans à prendre les armes. Les deux principaux Chefs de la sédition furent Jean

Alphonse & Pedro Galuez, Chanoines de la Cathédrale. Un certain faiseur d'outres, mais dont l'on ne sçait pas le nom, se mit à la tête de la Populace mutinée. Ce fait est constant. Les Séditieux alors comme des enragez se jetterent dans la Maison d'Alphonse Cota qu'ils pillerent, & où ils mirent ensuite le feu ; mais la flâme étant poussée par le vent fut portée dans le Quartier de la Magdelaine où demeuroient la plûpart des plus riches Marchands de la Ville ; & en peu de tems toutes les Maisons furent réduites en cendres. Dans ce désordre les plus mutins ne se contentant pas d'avoir pillé les Maisons des principaux Bourgeois & des meilleurs Marchands, se saisirent de tous ceux qui s'opposoient à leurs violences : On les jetta en prison, on les maltraita d'une maniere indigne & cruelle, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge. Ce soulevement arriva le 26. de Janvier. Jamais on ne vit un plus affreux spectacle ; les Séditieux traitoient en ennemis leurs propres Compatriotes, on eût dit que c'étoit une Place prise d'assaut : mais ils déchargerent principalement leur fureur sur ceux que le Peuple appelle *nouveaux Chrêtiens*, parce qu'il descendent de race Juïve : Ainsi les enfans devinrent sans raison les victimes de la haine que l'on portoit à leurs peres.

An de N. S. 1446.

Le Gouverneur & son Lieutenant excitent la sédition.

D. Pedre Sarmiento, qui commandoit alors dans la Ville, avoit pour Lieutenant le Bachelier Marc Garcia, que le Peuple a surnommé depuis par dérision *Marquillos de Mozarambroz*, surnom qui lui demeura. Ces deux principaux Officiers, qui par le devoir de leurs Charges auroient dû appaiser la sédition, furent les premiers à exciter la fureur de la révolte.

Les Habitans se disposent à se défendre.

Quand les esprits furent un peu revenus de leur premiere phrénesie, la peur succeda à l'audace, & tous commencerent à craindre le juste châtiment de leur rébellion ; ils se disposerent tout de bon à la guerre, firent fermer les Portes de leur Ville, & se mirent en état de se défendre. C'étoit réparer un crime par un autre encore plus grand, & se jetter tout à fait dans le précipice, au lieu d'implorer la clémence du Souverain, & d'abandonner à sa justice les principaux Chefs de la révolte. Ainsi la joïe se trouva bien-tôt changée en tristesse, la frayeur & la consternation succederent à l'audace & à l'insolence, & la Ville se trouva exposée à une longue suite de miseres.

An de N. S. 1446.

XLI.

Le Roi s'avance vers Tolede.

D. Alvare n'avoit ni assés de Troupes, ni assés d'autorité pour appaiser la sédition, parceque le Gouverneur D. Pedre Sarmiento étoit son ennemi declaré. Il donna donc aussi-tôt avis au Roy de ce qui s'étoit passé à Tolede. Ce Prince qui venoit de se rendre maître de Benavente; aïant appris cette désagréable nouvelle, prit la résolution de marcher en personne à Tolede; il apprehendoit que dans ces premiers commencemens, cet esprit de révolte ne se glissât dans les principales Villes du Royaume.

Les Habitans lui ferment les Portes.

Les Séditieux eurent l'audace de fermer au Roy les Portes de la Ville; il fut donc obligé de loger à l'Hôpital de S. Lazare: mais pour comble d'insolence, les Habitans aïant elevé une batterie de canons sur les murailles du Quartier de la Ville que l'on appelle *la Grange*, oserent tirer sur le logement du Roi; & ajoûtant l'insulte & la raillerie à l'impudence. *Reçois ces Oranges que l'on t'envoye de la Grange*, s'écrioient-ils en tirant.

Cruautez du Gouverneur Sarmiento

L'arrivée du Roy à la vûë de Tolede ne servit qu'à animer encore de plus en plus D. Pedre Sarmiento. Ce fut pour lui une occasion d'exercer mille nouvelles cruautés dans la Ville, & de satisfaire sa passion particuliere sur les Habitans qui lui étoient suspects ou qu'il n'aimoit pas; il en fit emprisonner un grand nombre, sous prétexte qu'ils vouloient livrer la Ville au Roi; il les fit mettre à la question; & ces pauvres misérables ne pouvant soûtenir la violence des tourmens, étoient forcés de s'avoüer coupables, lors même qu'ils étoient innocens. On pilloit les biens des plus riches, on faisoit mourir les uns; c'étoit un crime d'être fidéle à son Prince & d'aimer la paix: parmi des Séditieux ces vertus ont coûtume de passer pour des trahisons qu'ils ne pardonnent jamais.

Tolede demande au Roi l'éloignement de D. Alvare.

Le Roy partit pour Torijos. Ce fut là que la Ville de Tolede lui députa quelques-uns de sa principale Noblesse, dont l'histoire de ces tems-là ne marque pas les noms, pour lui declarer au nom des Habitans & de toutes les autres Villes du Roïaume, que s'il n'éloignoit de sa personne & de la Cour D. Alvare de Lune, & qu'il ne maintint pas les franchises des Peuples, ils secoüeroient le joug, & reconnoîtroient pour leur Roi & leur Souverain le Prince de Castille.

Les Habitans apélent le Prince de Castille à leur secours.

Il est difficile d'exprimer quelle fut l'indignation du Roy, quand il eût entendu ces insolentes propositions. Il renvoïa

sans

réponse ces Rebelles audacieux avec un air de colere & de mépris ; il donna sur le champ ses ordres pour mettre le Siége devant Tolede ; les Habitans de leur côté appellerent à leur secours le Prince de Castille, dont l'arrivée obligea les Troupes du Roy à lever le Siége. Quoique ce Prince vint de délivrer Tolede du danger où elle étoit d'être prise par l'Armée Royale: Les Habitans se contenterent de le recevoir au dedans de leurs murailles ; mais ils ne voulurent jamais lui donner les Clefs ni de la Ville ni du Château. Telle est la Populace quand elle s'est une fois mutinée ; elle ne sçait plus garder ni mesures ni modération ; ou elle tremble, ou elle se fait craindre, & toûjours aveugle dans ses démarches, elle n'écoute jamais ni la Justice ni la raison.

An de N. S. 1446.

XLII. Les Habitans de Tolede font un Reglement contre les nouveaux Chrétiens.

Le Peuple s'étant assemblé tumultuairement dans la Maison de Ville, fit le 6 de Juin un Reglement qui devoit dans la suite servir de Loi pour ôter à tous les nouveaux Chrétiens la liberté de pouvoir désormais posseder dans la Ville aucune Charge ; on leur interdisoit en particulier les fonctions de Notaire, de Procureur, d'Avocat, en conformité d'une ancienne Loy ou Privilege accordé par le Roi D. Alphonse le Sage, aux Habitans de Tolede, par lequel ce Prince ordonnoit que nul descendu de famille Juive ne pourroit posseder aucune Charge publique, ni aucun Bénefice Ecclesiastique dans la Ville. Jamais on ne se comporta avec moins d'ordre & plus de confusion. Chacun n'avoit en vûë que ses interêts particuliers & sa passion: au milieu du tumulte on n'eut aucun égard ni aux Loix, ni à la Justice. Ces Mutins exerçoient dans toute la Ville une horrible tyrannie, & personne n'étoit à couvert de leur brutalité.

Un Doyen de Tolede fait un Ouvrage contre ce Reglement.

Le Doyen de l'Eglise Cathédrale de Tolede, natif de la même Ville, & dont je crois qu'il n'est pas necessaire de declarer ici ni le nom ni la famille, pour des raisons particulieres, sortit en ce tems-là de Tolede, & se retira à Sant' Olalla. Les Ecclesiastiques qui se voyoient de gros revenus, comptoient fort sur sa capacité & sur le crédit qu'il avoit à Rome, où il avoit été longtems Dataire. On dit même qu'il fut depuis Evêque de Coria ; il composa un grand Ouvrage, dans lequel il attaqua avec beaucoup de vivacité le Réglement porté par l'Assemblée tulmultueuse de Tolede contre les Juifs, & prétendit montrer que rien n'étoit plus téméraire, plus contraire aux anciennes Loix

An de N. S. 1446. du Roïaume, à la raison, à la Justice, & même au bien & à l'avancement de la Religion; mais cet Ouvrage ne fut pas reçû avec autant d'applaudissement & de succès que l'Auteur en attendoit. Il s'offrit même de disputer publiquement sur cette matiere contre quiconque oseroit se presenter; il réduisit son sentiment à sept propositions, qu'il envoïa à Tolede; il composa encore sur le même sujet un long & sçavant Traité qu'il adressa à D. Lope de Barrientos, Evêque de Cuença, dans lequel il nomma un grand nombre des plus illustres familles d'Espagne, qui n'ont point rougi de s'allier avec d'autres familles de nouveaux Chrétiens descendus de race Juive. Je n'ai pas crû devoir examiner trop curieusement, si ce que le Doyen a avancé dans son ouvrage, est véritable, ou s'il ne l'a fait que pour appuïer le parti qu'il défendoit. Cette discussion me paroîtroit assés inutile; il suffit de dire que la dispute n'en demeura pas là, les esprits s'échaufferent; & le Doïen, soit qu'il se sentît piqué, soit pour quelqu'autre raison, prit l'affaire si vivement, que par son crédit il obtint du Pape Nicolas V. une Bulle en faveur de la cause dont il avoit entrepris la défense. Dans cette Bulle, qui est dattée de la troisiéme année de son Pontificat, c'est-à-dire l'année même qu'arriva le soulevement de Tolede que nous venons de raporter. Sa Sainteté condamne toutes les clauses & tous les articles de l'Ordonnance de Tolede sur le chapitre des Juifs; pour satisfaire la curiosité du Lecteur, nous avons inseré cette Bulle dans le corps de cette Histoire. Elle commence ainsi.

» Dès que l'Ennemi du Genre humain a vû la parole de Dieu » tomber dans une bonne terre, il s'est occupé à y semer de » l'yvraïe, afin qu'elle étouffât la bonne semence qu'on y avoit » jettée, & qu'elle ne pût produire le fruit que l'on en espe- » roit, ainsi que le raporte l'Apôtre Saint Paul, ce Vaisseau » d'élection qui s'est donné tant de soins pour arracher » cette yvraïe du champ de l'Eglise. Dans les premiers » comencemens du Christianisme naissant, il s'éleva une » dispute sur la préference entre les nouveaux Convertis » des Juifs, & des Gentils: car les uns & les autres prétendant » avoir l'avantage, sembloient ne travailler de concert que » pour introduire le schisme, & pour déchirer la Robe de » Jesus-Christ; les uns disoient qu'ils appartenoient à Cephas, » & les autres se glorifioient d'être les Disciples d'Appollon.

Nôtre Redempteur Jesus-Christ aïant par ses lumieres infi- « An de N. S. 1449
nies prévû ce désordre qui devoit arriver dans la suite des « siecles, dès le premier établissement de l'Eglise, préposa des « personnes dont le soin seroit de déraciner cette fatale yvraïe; « de soûtenir les foibles, ou de relever ceux qui seroient déja « malheureusement tombés, comme a fait le même Apôtre « écrivant aux Romains, qui par la force de ses paroles toutes « Divines étouffa dans sa naissance cette semence de division « qui commençoit à s'élever parmi les nouveaux Convertis à la « Foy. Saint Pierre le Prince des Apôtres n'a-t'il pas prévenu « tous les schismes en ordonnant des Evêques pour chaque « Diocése: c'est pourquoi nous, à l'exemple de nôtre Redemp- « teur Jesus-Christ, dont nous tenons la place en Terre; quel- « que indignes que nous en soïons pour mettre fin à ces divi- « sions, & instruits par les exemples & la doctrine des mêmes « Apôtres S. Pierre & S. Paul, nous sommes obligés d'emploïer « avec une vigilence pastorale tous nos soins & tous nos efforts « pour aller au devant de tout ce qui pourroit exciter ou entre- « tenir cet esprit de schisme parmi les Fideles, & de nous ser- « vir de toute l'autorité que nous donne l'éminente Dignité à " laquelle Jesus-Christ par sa Divine misericorde nous a élevés " pour maintenir & faire fleurir l'amour, la Charité & l'union " entre les vrais Enfans de l'Eglise: car il n'y a rien qui soit plus " avantageux aux Chrétiens, que de n'avoir en toutes choses " qu'un même cœur & une même volonté, selon l'expression " du grand Apôtre. *Comme nous avons plusieurs membres dans* " Rom. 12. v. 4 & 5.
un seul corps, dit-il, *& que les membres n'ont pas tous le même* " *usage; ainsi nous étant plusieurs, nous ne faisons qu'un Corps* " *en Jesus-Christ & nous sommes tous membres l'un à l'égard de* " *l'autre*. Et dans un autre endroit. *C'est ainsi qu'un seul corps a* " 1 Cor. 12. v. 12. & 13.
plusieurs membres, & que tous les membres du corps étant plu- " *sieurs sont néanmoins un seul corps. C'est la même chose de Je-* " *sus-Christ, de vrai c'est par un même esprit que nous avons* " *tous été baptisés pour être un même corps, soit Juifs, soit Gen-* " *tils, soit Esclaves ou personnes libres; & nous avons tous été* " *comme abreuvés du même esprit, aussi le corps ce n'est pas un* " *seul membre; mais c'en est plusieurs*. Et encore ailleurs. *Aïant* " Ephes. 4. v. 4. & 5.
soin de tenir vos esprits unis par le lien de la paix, soïez un " *même corps & un même esprit, comme vous êtes appellés à une* " *même esperance, suivant vôtre vocation. Il n'y a qu'un Sei-* "

An de N. S. 1446. „*gneur, qu'une Foy, qu'un Baptême; Il n'y a qu'un Dieu & un* „*pere qui est au dessus de tous & dans toutes choses, & en nous* „ *tous.* Nous avons donc appris avec douleur qu'il se trouve en- „ core des esprits malins qui ne cherchent qu'à semer de nou- „ veau l'yvraïe dans le champ de l'Eglise, & qui ne travaillent „ qu'à ébranler ce fondement salutaire de l'union & de la paix, „ établie par l'unité de nôtre Foy, en faisant revivre dans plu- „ sieurs endroits, & particulierement dans les Royaumes sou- „ mis à l'obéïssance de nôtre cher fils Jean, Roy de Castille & „ de Leon, ces malheureuses semences de division qui avoient „ été entierement déracinées par l'Apôtre S. Paul, cet excel- „ lent Vaisseau d'élection. Les esprits pertubateurs du repos „ public & de la paix de l'Eglise, ont la témerité d'assurer qu'il „ faut exclure des honneurs & des Charges ceux qui ont re- „ noncé, soit au Paganisme, soit au Judaïsme, soit à quel- „ que autre secte que ce puisse être pour entrer dans le sein de „ l'Eglise, & qui ont reçû le Saint Baptême; & ce qui est en- „ core plus injuste, que l'on doit éloigner des mêmes Charges „ & Emplois, les enfans de ces Juifs ou Gentils nouvellement „ convertis précisement pour cette seule raison qu'ils sont nou- „ vellement incorporés à l'Eglise: qu'on ne doit ni écouter, ni „ recevoir leurs témoignages dans les causes des anciens Chré- „ tiens, & qu'il est permis de les insulter; comme toutes ces „ choses sont infiniment opposées à l'exemple de Nôtre Sei- „ gneur Jesus-Christ, à la Doctrine qu'il nous a enseignée, „ & aux maximes qu'il a établies suivant le témoignage de l'A- „ pôtre, qui nous assure que *la gloire l'honneur & la paix,*

Rom. 2. v. 10. & 11. „ *c'est pour tout l'homme qui fait le bien, pour le Juif premiere-* „ *ment, puis pour le Gentil; parce qu'il n'y a point acception de*

Ibid. 10. v. 11. & 12. „ *personnes auprès de Dieu.* Et plus bas. *Quiconque croit en lui* „ *ne sera point confondu, parce qu'il n'y a point de distinction* „ *entre le Juif & le Gentil; car il n'y a qu'un même Seigneur de*

Gal. 5. v. 6. „ *tous, & il est riche pour tous ceux qui l'invoquent.* Et ailleurs. „ *Car en Jesus-Christ ce qui sert, ce n'est ni d'être circoncis, ni* „ *de ne l'être pas; mais la foy qui agit par la charité.* C'est pour- „ quoi désirant de ramener à la voïe de la verité ceux qui se se- „ roient écartés de la Foy Catholique, & voulant leur mon- „ trer combien leurs sentimens sur cette matiere sont éloignés „ de ceux de Jesus-Christ: nous leur declarons que non seu- „ lement ils s'opposent à l'autorité Divine qui nous est expri-

primée dans les Saintes Ecritures ; mais encore que par-là ils " prétendent abolir les Réglemens, Ordonnances & Loix por- " tées par les très-illustres & très-magnifiques Princes Al- " phonse, surnommé le Sage, Henry de triomphante mémoire, " & nôtre très-cher fils Jean, Roi de Castille & de Leon à pre- " sent regnant, scellées de leur Sceau, publiées & reçûës dans " leurs Etats, sous des peines rigoureuse contre tous ceux " qui refuseroient de s'y soumettre. Aïant vû & mûre- " ment examiné ces Loix, par lesquelles les susdits Princes or- " donnent qu'il n'y aura désormais nulle difference entre les " anciens Chrétiens & les nouveaux ; mais particulierement " ceux qui ont renoncé au Judaïsme pour embrasser la Foy de " Jesus-Christ, & qu'ils pourront également posseder les " Charges, Honneurs & Dignitez, tant Ecclesiastiques que " Séculieres. D'ailleurs désirant avec ardeur que chacun juge " selon la raison, & que ceux qui contre les Regles de la Loy " & de la Charité Chrétienne ont osé établir des maximes si " opposés à la paix & à l'unité, rentrent dans eux mêmes & re- " connoissent leurs erreurs. De nôtre propre mouvement & " certaine science, Nous approuvons, confirmons, ratifions & " appuïons de nôtre autorité Apostolique toutes les Ordon- " nances, Réglemens & Decrets des susdits Princes, les decla- " rons conformes au Droit & aux Saints Canons. Ordonnans " à tous en general, & à chacun en particulier, de quelque " état & condition qu'ils puissent être, soit Ecclesiastique, soit " Séculiere, sous peine d'excommunication, de recevoir désor- " mais à toutes les Charges, Dignitez & Honneurs, soit Ec- " clesiastiques, soit Séculiers, tous ceux qui ont renoncé au " Judaïsme ou au Paganisme pour recevoir la Foy de Jesus- " Christ & le Saint Baptême, ou qui pourroient se convertir " dans la suite, tous ceux qui auroient renoncé à quelque secte " que ce puisse être, ou qui pourroient y renoncer à l'avenir, " leurs enfans & toute leur posterité, pourvû qu'ils vivent " d'une maniere chrétienne, & qu'ils en fassent toutes les fonc- " tions, de les admettre à tous les Emplois, de recevoir leurs " dépositions, de ne faire aucune difference entre les anciens " Chrétiens & les nouveaux, sous prétexte qu'il n'ont em- " brassé la Foy que depuis peu, de ne les insulter ni de fait ni " de paroles, & de ne pas souffrir qu'on les insulte ; mais au con- " traire d'avoir pour eux toute la bien-veillance, & toute la "

An de N. S. 1446.

An de N. S. 1446. ,, charité que l'Evangile nous prescrit, de s'opposer de tout ,, leur pouvoir à ceux qui voudroient tenir une autre con- ,, duite, & de faire voir par leurs actions, que tous les Catho- ,, liques sans exception de personne, ne sont qu'un même ,, corps en Jesus-Christ, suivant la doctrine que nôtre foy nous ,, enseigne; Nous declarons par la teneur de ces Presentes que ,, tous les nouveaux Chrétiens doivent être tenus, regardés & ,, traités comme les anciens; mais s'il s'en trouve quelques- ,, uns, qui après avoir reçû le Baptême, ne suivent pas exac- ,, tement la Foy de Jesus-Christ, ne gardent pas, soit par malice, ,, soit par ignorance, tous les Commandemens de Dieu & de ,, l'Eglise, & demeurent encore attachés aux anciennes er- ,, reurs des Juifs ou des Gentils qu'ils avoient quittées. Dans ,, ces cas il faut s'en tenir à ce qui a esté ordonné dans le Con- ,, cile de Tolede, & particulierement dans le chapitre *Consti- ,, tuit*, & ailleurs, contre ces lâches Apostats. On observera ,, ces Decrets dans toute leur force & vigueur, & on ne les re- ,, cevra point aux Charges & Dignités, comme l'on fait à l'é- ,, gard des anciens Chrétiens; conformément à l'explication ,, que les susdits Rois ont données à ces Saints Canons dans ,, leursdites Constitutions. Que si quelqu'un trouve quelque ,, chose à reprendre dans ces nouveaux Chrétiens, qu'il aille ,, trouver un Juge compétent qui reglera les choses, en obser- ,, vant cependant les formes & les Loix de la Justice, & que ,, personne ne soit assés téméraire pour oser rien entrepren- ,, dre de sa propre autorité contre aucun des nouveaux Chré- ,, tiens, qu'après avoir observé toutes les formes du Droit, ,, & tout ce qui est prescrit par les Loix Divines & Humaines, ,, &c. Donnée à Fabriano le 24 de Septembre de l'année ,, 1449.

Il y a une autre Bulle du même Pape Nicolas expediée le 29 de Novembre de l'année 1457. mais il seroit inutile de la rapporter ici, puisqu'elle est sur la même matiere, & entierement conforme à la premiere: Je ne crois pas non plus qu'il soit necessaire de mettre ici sous les yeux les Decrets qui ont été faits en consequence de ces deux Bulles par D. Alphonse Carillo Archevêque de Tolede dans un Synode tenu à Alcala, & par le Cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoza, aussi Archevêque de Tolede, dans un autre Synode tenu à Vittoria.

Tous nos Historiens ont omis ce soulevement de Tolede & ce fameux Décret contre les Juifs, apparemment pour effacer le souvenir de ces faits & en épargner la honte à ceux qui en avoient été les principaux Auteurs ; mais cet évenement m'a paru trop considérable pour le passer sous silence. Ainsi l'aïant trouvé dans de certains Mémoires très-secrets & très-sûrs, que m'a fourni une personne également illustre par sa naissance & par son sçavoir ; j'ai crû devoir le raporter ici, je ne prétends pas ni disputer ni décider qui des deux partis avoit raison, & de quel côté étoit la justice ; je laisse au Lecteur judicieux la liberté d'en juger, pourvû que dans cette affaire il ne prononce qu'après avoir examiné avec un esprit tranquille tout ce que nous avons raporté ici, & tous les autres Ouvrages qui ont été composés de part & d'autre sur cette matiere. — An de N. S. 1446.

XLIII. Le Roy de Navarre tâche d'exciter de nouveaux troubles en Castille.

Le Roy de Navarre ne cessoit de solliciter les Grands de Castille à se soulever & à prendre les armes. Les Villes de Murcie & de Cuença ne paroissant pas trop affectionnées au parti du Roy, le Roy de Navarre & ses Partisans se flatoient de pouvoir par leur moyen recouvrer les Etats dont on les avoit dépoüillés. Les Arragonnois faisoient de fréquentes irruptions dans les terres de Castille ; & en un jour ils enleverent aux environs de Requena une grande quantité de bestiaux ; les Habitans étant sortis sans ordre pour aller attaquer les Ennemis, & tâcher de reprendre sur eux ce qu'ils avoient enlevé, furent taillés en piéces.

Les Arragonnois font en vain des tentatives sur Murcie & sur Cuença.

Cependant l'esperance dont les Partisans du Roy de Navarre s'étoient flatés de pouvoir se rendre maîtres de Murcie, s'évanoüit. Les Arragonnois pour se dédommager firent une nouvelle tentative sur Cuença, qu'ils tâcherent de surprendre sous la conduite de D. Alphonse d'Arragon, fils du Roy de Navarre. D. Diegue de Mendoze, qui commandoit dans la Citadelle, les avoit appellés pour la leur livrer: Cette Citadelle étoit en ce tems-là située dans l'endroit le plus élevé de la Ville, mais à present il n'en reste plus que quelques anciens débris, qui sont des monumens de la grandeur de l'étenduë & de la force de ce Château : Les Arragonnois ne furent pas plus heureux d'un côté qu'ils l'avoient été de l'autre. Car l'Evêque D. Lope Barientos trouva le moyen de maintenir les Habitans dans la fidelité qu'ils devoient à leur Roy.

Les Etats d'Arra-

La Castille se voïant delivrée de ce côté-là ; il se forma dans

An de N. S. 1446.

gon s'opposent à la rupture avec la Castille.

l'Arragon de nouveaux orages. Le retour de l'Amirante de Castille, qui étoit revenu d'Italie, où nous avons dit qu'il s'étoit retiré, en fut l'occasion. On convoqua à Sarragosse les Députez des principales Villes pour assister à la lecture que l'on y devoit faire des instructions & des ordres qu'envoïoit le Roi d'Arragon. Le dessein étoit de réünir toutes les forces de son Royaume contre la Castille : Les Députez, qui s'opposoient obstinément à une rupture avec cette Couronne, representoient que rien n'étoit plus préjudiciable à l'Arragon que de rompre avec la Castille, & de s'engager imprudemment dans une guerre ruineuse, sur tout pendant l'absence du Roy, occupé à une guerre étrangere, qu'il n'avoit encore pû terminer, & dans un tems où les finances étoient épuisées. On résolut donc de faire joüer de nouveaux ressorts.

Le Prince de Castille se rend maître de Tolede.

On proposa de marier le Prince de Viana avec la fille du Comte de Haro, & l'on travailla à engager les Grands de Castille à s'aboucher ; mais le principal, & sur quoi l'on insista davantage, ce fut de solliciter secretement le Prince D. Henry de Castille à s'unir avec les Arragonnois & les Seigneurs mécontens qui avoient été obligés de sortir du Royaume, ou qui y étoient restés : ce qui les engagea de proposer cet expedient fut que le Prince s'étant de nouveau broüillé avec le Roi son pere, avoit trouvé le moïen de se rendre maître de Tolede, que la populace lui avoit livrée.

Punition des Auteurs du soulevement de Tolede.

Les principaux Auteurs de la derniere révolte avoient voulu se rendre au Roi ; mais le Prince pour les punir de leurs brigandages, les fit tous arrêter dans l'Eglise Cathédrale, où ils s'étoient retirez comme dans un azile. On envoïa prisonniers à Santorcaz les deux Chanoines de Tolede, qui avoient eû plus de part que personne à la derniere sédition, afin d'y passer le reste de leurs jours dans la dure & étroite prison, qui est dans le Château de cette Ville, & d'y souffrir la peine que méritoient leurs violences. On ne voulut pas leur ôter la vie comme ils le meritoient, par l'égard que l'on eut au caractere sacré dont ils étoient revêtus. Marc Garcie & Ferdinand d'Avila, deux des plus coupables & des plus mutins, furent traînés sur la claïe le long des ruës, & après avoir souffert les supplices les plus cruels, il expirerent dans la violence des tourmens : Leurs crimes meritoient ce châtiment rigoureux, ce fut un spectacle agreable à leurs Compatriotes, dont ils avoient pillé les

les biens, saccagé les maisons, & à qui ils avoient fait souffrir mille mauvais traitemens. An de N. S 1446.

XLIV. Les Maures font des courses en Andalousie.

Pendant ce tems-là les Maures profitant des divisions qui regnoient en Castille, avoient fait des irruptions fréquentes sur les frontieres de ce Royaume, pillant & brûlant toutes les Provinces d'Andalousie voisines de Grenade; ils en avoient enlevé un riche butin, & ils avoient eû l'audace de s'avancer jusqu'aux fauxbourgs de Jaen & de Seville, à la honte des Chrétiens: Leur orgueil étoit monté jusqu'à un tel point, que le Roi de Grenade avoit bien osé promettre au Roi de Navarre, qui levoit des Troupes en Arragon, que pourveu que de son côté il voulût attaquer la Castille, il s'avanceroit en Andalousie avec une puissante Armée, qu'il mettroit le siége devant Cordouë, & qu'il ne se retireroit point de devant la Place qu'il ne s'en fût rendu maître.

Le Roi de Navarre refuse de s'unir aux Maures.

Le Roy de Navarre remercia les Ambassadeurs du Prince infidéle de la bonne volonté que faisoit paroître leur Maître, & des offres avantageuses qu'il faisoit; cependant il jugea à propos de differer l'execution de ce projet, soit parce que la saison étoit trop avancée, soit pour ne pas rendre son parti plus odieux, s'il prenoit des engagemens avec les Ennemis de la Religion.

XLV. Les Grands s'assemblent à Corogna, contre D. Alvare.

Un grand nombre des principaux Seigneurs de Castille s'assembla le 26 de Juillet à Corogna, auprès de Soria. Les Marquis de Villena & de Santillana, le Comte de Haro, l'Amirante de Castille & D. Rodrigue Manrique, qui prenoit la qualité de Grand-Maître de S. Jacques s'y rendirent. Il y a même des Historiens qui assurent que le Prince D. Henry de Castille se trouva aussi à cette Assemblée. Ils se plaignirent tous de la mauvaise administration de D. Alvare de Lune; que cet ambitieux Favori ne s'appliquoit qu'à ruiner toute la Noblesse de Castille; que pour s'élever sur leurs débris il faisoit exiler les uns, emprisonner les autres, confisquoit les biens de ceux-ci, proscrivoit ceux-là, que jamais il n'avoit eû plus de pouvoir, & en même-tems plus d'ambition, que le Roi lui marquoit toûjours la même confiance; que s'ils ne travailloient tout de bon à s'unir ensemble pour leur commune conservation, il ne leur restoit plus nulle esperance, ni à eux mêmes qui étoient dans le Roïaume, ni à ceux qui en étoient bannis, de pouvoir se maintenir ni conserver leurs libertés & leurs privileges.

Mais ils n'executent rien.

Il fut donc arrêté que les Seigneurs mécontens se retireroient

An de N. S. 1446. chacun chez eux jusqu'à la my-Aoust, qu'ils assembleroient secretement dans leurs Terres le plus de Troupes qu'ils pourroient, & qu'ils les conduiroient eux-mêmes au Camp du Prince D. Henry, qui vint camper au tems marqué, comme on en étoit convenu, auprès de Pegnafiel dans la vieille Castille; mais les Grands ne se presserent pas beaucoup de lever des Troupes comme ils s'y étoient engagez, & ne se trouverent point au rendez-vous. Chacun craignoit pour soy en particulier. Ils se ressouvenoient que l'on avoit formé souvent de semblables projets, qui avoient tous échoüé, & ils apprehendoient que celui-ci n'eût pas un sort plus heureux : d'ailleurs ils ne comptoient pas beaucoup sur le Prince de Castille, qui avoit donné plus d'une fois des preuves de son inconstance, outre qu'ils n'ignoroient pas que le Roy de Navarre, le principal Auteur de tous ces mouvemens, étoit assez occupé de la guerre où il se trouvoit engagé du côté de la France.

XLVI. Le Comte de Foix assiége Moleon en Guyenne.

Ce Prince possedoit dans la Guyenne le Château de Moleon de Sole que lui avoit cedé (4) le Roy d'Angleterre par un traité particulier. Il en avoit donné le commandement au Connétable de Navarre. Le Comte de Foix entreprit de se rendre maître de ce Château, qui étoit fort à sa bien-séance; il l'assiégea avec une Armée composée de douze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux. Ce Prince après avoir formé ses lignes pour mettre ses Troupes à couvert de toute surprise, commença tout de bon à battre le Château, & à le serrer de près.

Il se rend Maître de la Place.

Le Roy de Navarre informé de l'état où se trouvoit la Place, ramasse à la hâte tout ce qu'il pût de Troupes, marche au secours des Assiégez, & vient camper dans une plaine à la vûë des Ennemis. Le Beau-pere & le Gendre s'aboucherent ensemble : mais quelque chose que put dire le Roi de Navarre, pour engager le Comte de Foix à retirer ses Troupes de devant la Place, il ne put jamais lui persuader de lever le Siége; le Comte

(4) *Que lui avoit cedé.* Le Roi d'Angleterre n'avoit pas cedé entierement au Roi de Navarre cette Place; mais les Anglois n'ayant pas assez de Troupes en Guyenne pour garder toutes les Places qu'ils y avoient conquises sur les François, avoient prié le Roi de Navarre de garder Moleon, une des plus fortes Places de ces quartiers, avec quelques autres dont lui même y étoit maître, & le Roi y avoit mis de ses Troupes pour les joindre aux Anglois, & conserver de concert ces Places. Ainsi elle étoit moins cedée au Roi de Navarre que sous sa sauvegarde. au reste ce n'étoit pas non plus pour lui même que le Comte de Foix assiégeoit Moleon; mais c'étoit pour le Roy de France Charles VII. & en son nom le Roy l'ayant fait son Lieutenant General en Guyenne contre les Anglois.

apporta pour excuses qu'il avoit engagé sa parole au Roy de France, que lui aïant promis de le servir dans cette expedition, il ne pouvoit avec honneur manquer à sa promesse. Ainsi le Roy de Navarre, qui n'avoit pas assez de Troupes pour forcer le camp du Comte de Foix fut obligé de reprendre la route d'Espagne, & d'abandonner les Assiégez, qui de leur côté ne voïant nulle esperance de secours, furent obligez de se rendre à condition que le Comte laisseroit à la Garnison Navarroise la liberté de se retirer dans son Païs avec tous ses effets. An. de N. S. 1446.

XLVII.

Le Prince de Castille se reconcilie avec le Roi son pere.

Les délais du Roy de Navarre & l'indolence des Grands de Castille firent avorter le projet concerté à Corogna. On recommença donc de nouveau à ménager la reconciliation du Prince de Castille avec le Roy son pere. L'esperance où l'on étoit d'avoir bien-tôt la paix obligea les uns & les autres à licentier les Troupes qu'ils avoient levées, après quoi les démêlez du pere & du fils furent bien-tôt accommodez. Le Roi voïant que tout étoit calme, demeura dans la vieille Castille, & le Prince son fils prit la route de Tolede, où il fut reçû par les Habitans avec toutes les démonstrations de joïe ; il n'y eut pendant quelques jours à l'arrivée que bals & que réjoüissances.

Il ôte le Gouvernement de Tolede à Sarmiento.

Le Prince étant exactement informé que D. Pedre Sarmiento pensoit encore à remettre la Place entre les mains du Roy, & qu'il continuoit ses violences, lui ôta dès le commencement de l'année 1450 le Gouvernement de la Ville & le Commandement du Château. Sarmiento se plaignit fort de l'injustice que lui faisoit le Prince, en ne lui gardant pas la parole qu'il lui avoit donnée ; mais ses plaintes furent inutiles : il fut contraint de sortir de la Ville. 1450.

Qui emmene avec lui de grandes richesses.

Il emmena avec lui plus de deux cents mulets chargez d'étoffes précieuses, & de magnifiques tapisseries, de toutes sortes de vaisselle d'or & d'argent ; en un mot de tout ce qu'il avoit pillé sur les plus riches Habitans de Tolede, pendant qu'il avoit eû le gouvernement de la Ville. Il est étonnant qu'on le laissât ainsi transporter le fruit de ses brigandages. Le Peuple réclamoit toutes ces richesses, mais il s'en tint aux plaintes & aux murmures, personne n'osa lui faire la moindre violence ; il avoit eû la précaution de se munir d'un Passeport que le Prince lui avoit accordé pour le mettre à couvert de toute insulte. Il est vrai qu'en chemin on lui enleva une partie de ses Effets, & quelque tems après le Roy confisqua tout le reste de

An. de N. S. 1450

ſes richeſſes qu'il avoit fait tranſporter à Gumiel, où ſa femme & ſes enfans s'étoient retirez.

Il ſe retire en Navarre, & meurt de miſeres.

Sarmiento prit le parti de paſſer en Navarre, & dans la ſuite aïant obtenu le pardon de ſes crimes, de toutes les Villes qu'il poſſedoit, on ne lui laiſſa que la Ville de Baſtida, dans la petite Province de la Rioja, auprès de la Ville de Haro, dans laquelle il paſſa le reſte de ſa vie dépoüillé de tous ſes biens par ordre même du Pape, auquel on crût devoir communiquer cette affaire, livré à mille frayeurs, ſujet à une infinité de maladies cruelles & honteuſes qu'il avoit contractées par ſes débauches. Les complices de ſes cruautez & de ſes larcins furent punis bien plus ſeverement que lui; la plûpart furent arrêtez dans les Villes où ils s'étoient retirez. On leur fit ſouffrir divers ſupplices, & enfin ils périrent tous ſur des échaffauts, ou dans l'obſcurité d'une affreuſe & longue priſon; châtiment rigoureux à la verité; mais il étoit juſte de calmer les Peuples irritez, d'appaiſer la colere de Dieu, de reprimer de ſemblables déſordres, par le ſupplice d'un petit nombre de ſcélérats; d'ailleurs il étoit important d'apprendre à tous les Gouverneurs à ne point abuſer de leur autorité pour tenir les Peuples dans l'oppreſſion.

XLVIII.
On accuſe Pacheco auprès du Prince de Caſtille;

A peine la Ville de Tolede avoit-elle recouvré ſa premiere tranquillité, qu'il s'éleva un nouvel orage à Segovie, où le Prince de Caſtille étoit allé. Voicy quelle fut l'occaſion de ce ſoulevement. On accuſa D. Juan Pacheco, Marquis de Villena, d'un crime énorme, pour lequel il méritoit d'être arrêté, quoiqu'on n'explique pas en particulier quel étoit ce crime. D. Pedre Porto Carrero, qui commençoit à entrer dans les bonnes graces du Prince, ſe declara le Délateur, l'Evêque de Cuença, Jean de Sylva Enſeigne de la Couronne, & le Maréchal Pelage de Ribera ayant dépoſé la même choſe, avertirent le Prince de ne rien négliger dans une affaire de cette importance, qu'il devoit prendre garde à ſa perſonne, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire punir ſeverement Pacheco, pour apprendre aux autres à ne pas payer d'ingratitude & par des trahiſons les bienfaits que l'on reçoit des Princes.

Pacheco eſt obligé de quitter Segovie.

Le Prince ſe rendit à leurs rémontrances, & la réſolution fut priſe de faire arrêter tout d'un coup le Favori. Il étoit devenu ſi puiſſant qu'il n'étoit pas facile d'executer cette réſolution; lui même informé des ombrages que ſes ennemis avoient inſ-

piré de sa conduite au Prince, se rendit maître d'une partie de la Ville, & s'y retrancha resolu de vendre bien cher sa vie. Il y avoit à craindre que l'on ne fût obligé d'en venir aux mains, & qu'il n'y eût bien du Sang répandu. Ainsi on lui permit de se retirer à Turvegano, qui lui appartenoit. An de N. S. 1450.

Il calme la colere du Prince.

Pacheco se voïant en sûreté tâcha de gagner Porto Carrero; il lui fit offrir en mariage Beatrix sa fille naturelle, & pour dot la Ville de Medelin, une des plus considérables de l'Estremadoure, auprès de la riviere de Guadiana. Les offres de Pacheco étoient trop avantageuses pour être refusées. Porto Carrero les accepta, & par ce moyen Pacheco trouva le secret d'affoiblir le parti de ses ennemis, dont il venoit de détacher le principal & le plus dangereux, il ne tarda pas long-tems à calmer la colére du Prince.

XLIX.

Les Castillans prennent Bordalva sur les Arrgonnois qui le reprennent

Cependant la guerre contre les Arragonnois continuoit, mais assez foiblement. Comme les uns & les autres étoient également épuisés, les Armées n'étoient pas nombreuses, & l'on ne faisoit pas de grandes expeditions. Les Castillans enleverent néanmoins sur les Arragonnois le Château de Bordalva, sur les frontieres d'Arragon; mais ceux-ci la reprirent bien-tôt sur leurs Ennemis.

La Cour de Castille irritée contre le Roi de Navarre.

La Cour de Castille en vouloit particulierement au Roy de Navarre; elle le regardoit comme le principal Auteur de tous les désordres arrivez dans le Royaume; ainsi elle paroissoit résolue de s'en vanger à la premiere occasion. Les differens qui s'éleverent dans la Navarre fournirent aux Castillans le prétexte qu'ils cherchoient depuis si long-tems.

On sollicite le Prince de Viane à prendre la Couronne de Navarre.

Plusieurs Seigneurs Navarrois sollicitoient fortement le Prince de Viane à se rendre maître du Royaume; parce que la Couronne appartenant à la feuë Reine sa mere, son pere lui faisoit une injustice en la retenant, contre toutes les Loix, puisqu'il étoit en âge de regner par lui-même. Tels furent les fondemens des funestes révolutions qui arriverent quelque tems après dans la Navarre, & de la guerre civile qui s'y alluma.

L.

Etats d'Arragon, dans lesquels on fait des Reglemens pour admiuistrer la Justice.

Pendant ces intrigues secretes le Roy de Navarre étoit à Saragosse, où il avoit assemblé les Etats d'Arragon sur la fin du Printems, pour y regler les affaires de ce Royaume, dont il avoit la Régence dans l'absence du Roi D. Alphonse son frere, qui étoit toûjours occupé en Italie. On y resolut qu'on donneroit de certaines bornes aux Charges des Inquisiteurs, qui sont

An de N.S. 145?

comme les Lieutenans de la Justice d'Arragon, & qu'on feroit des Reglemens efficaces, afin qu'ils n'abusassent point au préjudice de personne d'un pouvoir que l'Etat & les principaux Magistrats ne leur avoient confié que pour le bien commun, & l'avantage des Particuliers. On y fit encore une Ordonnance, par laquelle il fut reglé que dans les procès, les biens dont on disputeroit, seroient mis en sequestre entre les mains d'un Dépositaire general; afin que les Juges n'en étant plus les maîtres comme ils l'étoient, n'éternisassent point les chicannes.

Le Roi d'Arragon envoïe des Ambassadeurs en Castille.

Quoique le Roy d'Arragon demeurât toûjours à Naples, où il étoit assez occupé; il ne négligeoit pas cependant les affaires d'Espagne, il envoïa des Ambassadeurs en Castille, pour exhorter le Roy & les Grands à la paix, resolu néanmoins, si l'on étoit obligé de prendre les armes, de secourir le Roy de Navarre son frere, & ses Alliez. Au reste il sembloit avoir tellement oublié sa patrie & le Royaume de ses Ancêtres, que jamais on ne put lui persuader de retourner en Espagne, quelque effort que l'on fit pour l'y engager.

Il demeure toûjours à Naples.

Les grandes commoditez qu'il trouvoit dans le Royaume & dans la Ville de Naples, soit par la douceur du climat, soit par la fertilité du Terroir, qui produit tout ce que l'on peut désirer de délicieux pour la vie, & où tout y aborde par mer & par terre, le retenoient en Italie, d'ailleurs il aimoit mieux y être le premier & le plus puissant, que de n'être en Espagne que le second: il joüissoit d'une profonde paix, qu'il regardoit comme le fruit de ses travaux; il passoit pour un des plus grands & des plus heureux Prince de son siécle. Les Princes ses voisins, & même les plus éloignez recherchoient à l'envi son alliance & son amitié, la plûpart lui envoïoient de magnifiques Ambassades pour la lui demander.

LI.

Les Grecs en guerre avec les Turcs.

Les Empereurs d'Orient la rechercherent avec le plus d'empressement; les Turcs leurs ennemis implacables, devenus plus fiers par les conquêtes qu'ils avoient faites dans l'Europe & dans l'Asie, & par une suite presque continuelle de victoires, étoient éternellement en guerre avec les Grecs; les Affaires de ceux-ci étoient dans une si fâcheuse situation, que ce grand & florissant Empire étoit menacé d'une ruine prochaine. La grandeur & les fortifications de Constantinople, la Capitale & Siége de cet Empire étoit leur unique ressource, & le seul

rempart que l'on pût oppoſer à ces rédoutables Conquerans; mais c'étoit une foible reſſource, dans la ſituation où ſe trouvoient les uns & les autres. An de N. S. 1445.

Le Roi d'Arragon reçoit des Ambaſſades des Princes Grecs.

Les Grecs craignant avec raiſon de ſe voir enfin accablez par ces cruels ennemis, reſolurent de chercher des ſecours étrangers. Demetrius Paleologue, Prince de l'Attique & du Peloponnéſe, que l'on appelle aujourd'hui *Morée*, & frere de Conſtantin, Empereur de Conſtantinople envoïa une ſolemnelle Ambaſſade au Roi d'Arragon, qui demeuroit toûjours à Naples, auquel il offrit de céder des Provinces entieres dès que la guerre contre les Turcs ſeroit terminée, s'il vouloit lui envoyer un prompt & puiſſant ſecours pour la ſoutenir. Aranit, Comte d'Epire ou d'Albanie fit la même choſe; mais la plus célebre de toutes les Ambaſſades que reçût le Roy d'Arragon, fut celle que lui envoya le fameux Georges Caſtriot, dont le nom eſt devenu ſi mémorable & ſi cher à la poſterité par ſes éclatantes vertus, ſa valeur, ſes glorieux exploits contre les Turcs, dont il fut pendant toute ſa vie la terreur & le fleau: il ne ſera peut-être pas inutile de raporter ici quelques-unes des actions les plus remarquables de ce grand homme, qui pourront beaucoup ſervir à éclaircir ce que nous aurons à raconter dans la ſuite.

LII.

Jean Caſtriot envoïe ſon fils Georges en ôtage à Amurat.

Jean Caſtriot, Seigneur de cette partie de l'Epire où étoit autre-fois la Province d'Emathia, ou le Royaume de Macedoine, avoit envoïé Georges Caſtriot ſon fils, dès ſon bas âge, à Amurat, Empereur des Turcs, pour ſervir d'ôtage à ce Prince, dont il étoit Tributaire. Le jeune Caſtriot avoit été élevé à la Porte avec beaucoup de ſoin dans la Loy de Mahomet, & on lui avoit donné le nom de *Scanderberg*, qui en langue Turque veut dire *Alexandre*. Quand il fut arrivé dans un âge un peu plus avancé, il réuſſiſſoit mieux que tous ſes compagnons dans tous les exercices du corps. Jamais on ne vit plus d'adreſſe & plus d'agilité, mais en même-tems plus de ſageſſe & de génie, il donna dans toutes les occaſions des preuves ſi éclatantes de ſa valeur & de ſa prudence, que les Turcs conçûrent dès lors de hautes eſperances du jeune Scanderberg.

Portrait de Scanderberg.

Il étoit d'une taille haute, d'une complexion forte & vigoureuſe; il avoit je ne ſçai quoi dans le viſage, dans l'air & dans les manieres, de noble, de majeſtueux & d'aimable, un génie vaſte, une intrépidité qui lui faiſoit affronter avec joïe les plus

An de N. S. 1450.

grands périls; il aimoit plus la gloire que les plaisirs, & il étoit incapable de se laisser ni corrompre ni amollir par les délices; il rendit bien-tôt son nom célebre par toute la terre, & il ne fut redevable qu'à sa seule valeur & à sa prudence des heureux succès qu'il eût toûjours dans les plus grandes & les plus glorieuses entreprises.

Il conserve toûjours de l'inclination pour la Religion Chrétienne.

Mais au milieu de tous les applaudissemens & de tous les éloges qu'il recevoit des Turcs, les Dignitez où il pouvoit justement aspirer parmi cette nation infidéle, ne l'éblouïssoient point, il conservoit toûjours une secrete inclination pour la Religion Chrétienne dans laquelle il étoit né, le desir ardent qu'il avoit de recouvrer les Etats de son pere, dont on l'avoit injustement dépoüillé, lui faisoit chercher avec empressement l'occassion de se sauver sur les terres des Chrétiens; mais en même tems il souhaittoit par quelque action éclatante marquer le zele & l'affection qu'il avoit toûjours conservé pour son ancienne Religion. Il l'a trouva le plus heureusement du monde, cette occasion qu'il attendoit avec tant d'impatience pour executer le projet hardi qu'il méditoit depuis si long-tems.

Il se sauve des mains des Turs, & se rend maître de l'Epire.

Jean Hunniades tailla en piéces l'armée des Turcs dans la fameuse Bataille qu'il leur donna sur les bords de la riviere de Morava. Scanderberg, qui après avoir fait des prodiges de valeur s'étoit sauvé des mains des Ennemis, resolu de profiter de la consternation où se trouvoient les Infidéles après leur déroute, il prit en diligence le chemin de l'Epire, contrefit des Lettres du Grand Seigneur, dans lesquelles Sa Hautesse ordonnoit au Gouverneur de Croye, Capitale des Etats de Jean Castriot, de remettre incessamment la Place entre les mains de Georges Castriot son fils; le Gouverneur trompé par ces fausses Lettres, executa les ordres qu'il reçût, & Scanderberg s'étant rendu maître de Croye, ne tarda pas long-tems à réduire toutes les autres Places, qui avoient autrefois appartenu à son pere.

Le Grand Seigneur tâche en vain de réduire Scanderberg.

Le Grand Seigneur en aïant reçû la nouvelle, fut outré de colére & de dépit, il dissimula néanmoins son ressentiment, dans l'esperance de regagner Scanderberg, qu'il aimoit, & dont il redoutoit la valeur; il prit donc le parti de lui écrire pour l'engager à rentrer dans son devoir; mais voïant que ses Lettres étoient inutiles, il prit le parti de recourir à la force;

cette

cettte guerre coûta bien du ſang, & il ſe donna bien des Batailles où de redoutables Armées d'Infideles furent preſque toûjours taillées en piéces par une petit nombre de Chrétiens commandez par le fameux Scanderberg. Tant il eſt vrai que la valeur, l'habileté & l'experience d'un General donne un grand btanle à la fortune, & que ſouvent la multitude décide moins du ſort d'une bataille, que l'intrépidité d'un petit nombre de Soldats. Il eſt vrai que Scanderberg reſſentit dans ſes plus glorieuſes entrepriſes une protection viſible du Ciel, & il ſemble que Dieu eût pris plaiſir à favoriſer la cauſe que ſoutenoit ce nouveau Heros; car ſans cela, comment une poignée de Chrétiens, renfermez dans un petit coin de terre, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, auroit-elle été capable de réſiſter à toutes les forces de l'Empire Ottoman, & de tailler en piéces les plus formidables & nombreuſes Armées? An de N. S. 1450.

Je m'écarterois de mon deſſein ſi j'entreprenois de raconter ici toutes les actions éclatantes qui ont rendu le nom de Scanderberg, ſi redoutable aux Ottomans, ſi cher aux Chrétiens & ſi célebre à la poſterité; il ſuffira de dire que ſa réputation & ſa gloire ont égalé celles des plus illuſtres Heros de l'antiquité, & que ſa valeur répondit au glorieux ſurnom de Scanderberg que les Turcs lui avoient donné, puiſqu'il n'eut ni moins de courage, ni moins de bonheur qu'Alexandre.

Scanderberg envoye demander du ſecours au Roy d'Arragon.

Quelque heureux qu'euſſent été ſes ſuccès contre les ennemis du nom Chrétien, il craignit enfin de ſuccomber; il réſolut donc de s'adreſſer à des Puiſſances étrangeres pour en obtenir des ſecours qui puſſent le mettre en état de profiter de ſes victoires; c'eſt pourquoi il conclut une ligue avec les Venitiens, demanda du ſecours aux Souverains Pontifes, & envoïa en particulier au commencement de l'année 1451. une célebre Ambaſſade au Roy d'Arragon, qui étoit alors à Gayettte. Scanderberg s'engageoit, comme vaſſal, à payer tous les ans à ce Prince le même tribut qu'il avoit accoûtumé de païer au Grand Seigneur, pourvû qu'il voulût lui envoïer un puiſſant ſecours d'hommes & d'argent pour ſoutenir la guerre dans laquelle il s'étoit embarqué contre les Infidéles. Le Roi d'Arragon répondit d'une maniere très-obligeante à des offres ſi avantageuſes, & marqua aux Ambaſſadeurs une eſtime particuliere pour Scanderberg; il ne s'en tint pas à de ſimples paroles, car il lui envoïa quelques Troupes; mais que pouvoit

An de N. S. 1450. faire une Armée si peu nombreuse contre la puissance formidable des Infidéles.

LIII. Naissance de la Reine Isabelle.

Depuis l'établissement de la Monarchie Espagnole, jamais année ne fut plus heureuse que celle-cy, par la naissance de l'Infante Isabelle, à laquelle le Ciel, par une Providence particuliere, avoit enfin destiné la Couronne de Castille, & à laquelle il la préparoit par la mort de ses freres. Princesse qui n'a peut-être jamais eû d'égale, & par ses éclatantes vertus, & par le sang de tant de Rois dont elle descendoit; elle répara avantageusement par la grandeur de son génie & de son courage, & par un bonheur constant, tous les malheurs que la foiblesse ou les autres vices de ses Prédecesseurs avoient attiré sur cette florissante Monarchie. Elle naquît le 23. du mois d'Avril à Madrigal, où le Roi son pere & la Reine sa mere étoient alors.

Le frere de l'Amirante de Castille se sauve de prison.

Dans ce même tems D. Henri, frere de l'Amirante de Castille, qui avoit été arrêté trois ans auparavant avec plusieurs autres grands Seigneurs, comme nous l'avons rapporté, se sauva de la tour de Langa, auprès de Sant-Istevan de Gormaz, où il étoit très-étroitement gardé. Il usa de stratagême pour se mettre en liberté: il commença par avertir secretement ses amis & quelques-uns de ses domestiques de son dessein, & les chargea de lui apporter dans un pacquet un gros peloton de fil à coudre; ayant reçû ce fil, il accommoda un certain soir ses habits sur son lit avec son bonnet de nuit, qu'il mit au dessus; de maniere qu'on pouvoit aisément croire que c'étoit un homme qui dormoit, après cela il trouva le moïen de sortir adroitement de sa chambre, & de monter au plus haut de la tour; l'Officier qui avoit soin de le garder étant venu le soir, selon la coûtume, visiter la chambre, & aïant apperçû sur le lit les habits de D. Henri arrangez de la maniere dont nous venons de le rapporter, crût que son prisonnier dormoit, il ferme donc aussi-tôt la porte sans faire de bruit de peur de l'éveiller, & se retira pour aller reposer. D. Henri voïant que tout le monde étoit endormi, il tira par le moyen du fil qu'on lui avoit apporté, une corde avec de gros nœuds de distance en distance que ses gens tenoient toute prête au bas de la tour, & par le moyen de cette corde noüée, dont il servit comme d'une espece d'échelle, il se laissa couler doucement du haut de la tour en bas, où il y avoit des chevaux qui l'attendoient, & où ses amis l'embrasserent, aussi ravis du courage & de la har-

dieſſe avec laquelle il s'étoit heureuſement ſauvé du danger où il s'étoit expoſé, & du ſuccès qu'avoit eû cette entrepriſe témeraire, que de la liberté qu'il venoit de recouvrer.

An de N. S. 1450.

L'Empereur Frederic époufe Leonor, ſœur du Roi de Portugal.

L'Empereur Frederic avoit envoïé une magnifique Ambaſſade en Portugal, pour demander en mariage la Princeſſe Leonor ſœur du Roy, laquelle lui fut accordée. La céremonie des fiançailles ſe fit à Liſbonne un Lundy 9 d'Août, avec toute la pompe & toute la magnificence poſſible. Elle y fit quelque ſéjour, enſuite elle s'embarqua pour faire ſon voïage par mer ; & après une longue & périlleuſe navigation, elle aborda enfin à Piſe, & de là ſe rendit par terre à Sienne, deux des principales Villes de Toſcane, & des plus fameuſes de toute l'Italie.

LIV.
Nouveaux troubles en Caſtille & en Navarre.

Les nouvelles liaiſons que prirent enſemble quelques grands Seigneurs de Caſtille, donnerent lieu à de nouvelles cabales. Ce changement arrivé à la Cour de Caſtille, & les troubles de Navarre excitez par le Prince de Viane, qui voulut ſe mettre en poſſeſſion d'une Couronne qui lui appartenoit du chef de la Reine Blanche ſa mere, déconcerterent fort les meſures du Roy de Navarre ſon pere, qui par-là ſe trouvoit preſqu'également abandonné & de ſes anciens Sujets & des Etrangers. D. Alvare de Lune par ſon adreſſe & par ſes intrigues avoit fait joüer ces deux reſſorts, ayant trouvé le ſecret de jetter de la diviſion parmi les Grands & dans la Navarre, ſans s'attendre que ces tempêtes qu'il avoit excitées viendroient enfin fondre ſur ſa tête, & qu'il touchoit preſque au moment où il devoit être accablé. Il avoit toûjours trouvé dans la force de ſon génie des reſſources contre les dangers où il s'étoit vû prêt de ſuccomber, il avoit heureuſement triomphé de ceux qui avoient conjuré ſa perte ; mais les ruſes & la perfidie ne réüſſiſſent pas toûjours ; Dieu par un juſte jugement en arrête enfin le cours, & tire tôt ou tard une vengeance ſevere de ceux qui les mettent en uſage.

D. Alvare de Lune obtient le pardon de l'Amirante & du Comte de Caſtro.

Ce Favori ayant par ſes intrigues ménagé une eſpece de reconciliation entre les Rois de Caſtille & de Navarre ; il ſe ſervit de cette conjoncture pour obtenir le pardon de l'Amirante & du Comte de Caſtro, leur retour dans le Royaume, & leur rétabliſſement dans tous leurs biens. On reſolut auſſi de reſtituer à D. Alphonſe, fils du Roi de Navarre, la Grand-Maîtriſe de Calatrava ; mais cela ne put s'executer, parce que D. Pedre

An de N. S. 1450.

Giron, qui étoit revêtu de cette Dignité, leva des Troupes, & se retira dans la Ville d'Almagro, où il ne pensa qu'à se fortifier & à se mettre en état de s'opposer vigoureusement à quiconque oseroit entreprendre de le dépoüiller. Ainsi D. Alphonse d'Arragon, qui étoit venu en Castille pour se mettre en possession de la Grand-Maîtrise qu'on lui avoit renduë, voïant qu'il étoit trop foible pour forcer D. Pedre Giron à la lui céder, fut contraint de retourner en Arragon, sans avoir rien fait.

Le Roy de Navarre irrité contre D. Alvare.

Le Roi de Navarre fut très-choqué que D. Alvare l'eût joüé en l'amusant par des offres avantageuses; la reconciliation parfaite du Prince de Castille avec le Roi son pere, que D. Alvare avoit menagée adroitement, acheva d'aigrir le Roy de Navarre, qui voïant par là ses engagemens avec le Prince son gendre rompus, n'avoit plus nulle ressource, ni d'esperance de rentrer en Castille. Pour surcroît de peine, il s'alluma dans la Navarre une longue & cruelle guerre civile, dont voici l'origine.

LV.
La Navarre divisée en deux Factions.

La Navarre se trouvoit depuis long-tems divisée en deux factions opposées, celle de Beaumont & celle de Grammont, noms trop funestes à ce Royaume, qu'ils plongerent dans un abysme de malheurs. Ces deux puissantes familles, originaires de France, s'étoient établies dans la Navarre, où elles avoient contracté des alliances avec les plus illustres Maisons du Roïaume, & même avec la Maison Royale. Les Comtes de Lerin & les Marquis de Cortes étoient les Chefs de ces deux puissantes factions. Les Grammonts avoient embrassé le parti du Roi de Navarre, moins attirez par la justice de son droit, que pour contrecarrer les Beaumonts leurs ennemis, qui s'étoient déclarez pour le Prince de Viane, qu'ils sçavoient bien n'être pas trop content du Roi son pere.

Le Prince de Viane prend les armes.

Ceux-ci ayant engagé ce jeune Prince à prendre les armes, lui representerent que le Roi son pere, par la derniere des injustices, retenoit un Royaume qui ne lui appartenoit pas, & qu'il violoit en cela toutes les Loix divines & humaines; que pour lui, étant heritier de la Couronne, il ne pouvoit la céder aux Etrangers, & qu'il devoit se rendre justice lui même. Que si les secours humains lui manquoient, le Ciel qui favorisoit toûjours la bonne cause, ne manqueroit pas de le proteger dans cette affaire.

La premiere chose que firent les Beaumonts, fut de conclure une ligue avec les Rois de France & de Castille. Celui-cy promit au Prince de Viane tous les secours d'hommes & d'argent qu'il pouvoit esperer, pourvû qu'il voulut promptement lever le masque & prendre les armes sans differer. Le Roy de France fit les mêmes promesses. Il pouvoit envoïer aisément du secours en Navarre, sur tout depuis que les François s'étoient rendus maîtres de Bayonne, & avoient enlevé la Guyenne aux Anglois, après les avoir taillez en piéces dans une célebre Bataille. [5]

An de N. S. 1450. Il fait alliance avec les Rois de France & de Castille.

On raconte que dans le tems que se donna le combat, il parut au Ciel une croix blanche, soit qu'elle fut veritable & formée par de certains nüages, comme cela peut arriver; soit que ce ne fût qu'une invention des Generaux François pour animer leurs Troupes à la vûë d'un prodige que le Ciel operoit en leur faveur. Il est sûr que l'Armée Françoise regarda ce nouveau signe comme un présage heureux. En effet, depuis ce moment-là les affaires changerent de face, les François reprirent la superiorité que les Anglois avoient si long-tems conservée; & ils quitterent la croix rouge qu'ils avoient portée jusques là dans leurs Enseignes, pour en prendre une blanche, qu'ils portent encore aujourd'hui. Depuis cette Bataille où les Anglois furent vaincus, il ne leur resta plus que la Ville de Calais avec son territoire, qui n'est pas fort considérable.

Dès que le feu de la guerre civile fut allumé dans la Navarre, & que les Peuples eûrent commencé à prendre les armes, les Beaumonts trouverent le moïen de se saisir de Pampelune, LVI.

[5] *Dans une célebre Bataille.* Il n'est point parlé dans l'Histoire de France d'aucune Bataille generale donnée en ce tems-là entre les François & les Anglois dans la Guyenne; il est vrai que dans les affreuses révolutions arrivées en France sous le regne de Charles VI. les Anglois qui étoient maîtres de presque la moitié de la France, avoient envahi presque toutes les Places de la Guyenne; mais sous le regne de Charles VII. Roi de France, Successeur de Charles VI. les François chasserent les Anglois de toute la Guyenne, en reprenant sur eux toutes les Places les unes après les autres, ou les Places se soûmettant d'elles mêmes: mais il n'est fait mention d'aucune action generale entre les deux Nations, à moins qu'on ne donne ce nom à une action qui se passa au Siége de Castillon, que les François attaquoient, au secours de laquelle le General Talbot étant accouru avec quelques Troupes, & ayant voulu forcer le Camp des Ennemis, il y fut défait & tué lui-même; cela ne s'appelle point une célebre Bataille; mais une action particuliere, au reste, ni dans cette action particuliere ni dans nulle autre arrivée en ce temps-là, il n'y est parlé du prodige que raconte ici Mariana, qui certes auroit moins échapé aux Historiens François, qu'aux Historiens Etrangers, outre que les croix blanches & rouges que portoient les Anglois & les François, étoient beaucoup plus anciennes, & n'avoient point de miracle pour fondement.

An de N. S. 1450 Capitale de tout le Roïaume, d'Olite, d'Ayvar, & de plusieurs autres Places fortes; cependant la plus grande partie de la Navarre étoit toûjours demeurée fidéle au Roi, qui prévoïant cet orage, avoit confié le Gouvernement des meilleures Places à ceux qu'il croïoit les plus devoüés à ses interêts, & avoit eû soin de les pourvoir abondamment de toutes sortes de munitions, il s'étoit de plus rendu maître de la Principauté de Viane.

Le Roi de Castille & le Prince assiégent Estella.

Le Prince de Castille accourut au secours du Prince, comme il y étoit obligé par le Traité fait entr'eux, & il mit le Siége devant la forte Place d'Estella. Le Roi de Castille son pere s'y rendit aussi. La Reine de Navarre se trouvoit par malheur enfermée dans la Ville. Le Roy de Navarre touché du danger où étoit la Reine son épouse, & du mauvais train que pourroient prendre ses affaires, s'il laissoit prendre cette importante Place par les Castillans, partit en diligence de Sarragosse, & marcha au secours des Assiégez; il arriva en Navarre le 19 d'Août avec peu de Troupes; mais comme toutes les forces des Grammonts jointes aux siennes n'étoient pas capables de secourir Estella, il fut obligé de retourner à Sarragosse dans la résolution de rassembler une armée plus nombreuse, & de revenir sur ses pas.

Le Roi de Navarre assiége Ayvar, & le Prince de Viane va au secours.

Le Roi de Castille & le Prince son fils voyant que le Roi de Navarre étoit retourné en Arragon, reprirent la route de Burgos, à la sollicitation du Prince de Viane, comme si la guerre eût été finie. Le bon naturel de ce Prince, & son humeur douce & paisible furent la source de son malheur. Le Roi de Navarre son pere, bien plus fin & plus rusé que lui, ramassa à la hâte tout ce qu'il pût de Troupes; mais bien plus considérables par leur valeur & leur experience que par leur nombre, & vint mettre le Siége devant Ayvar, qui tenoit le parti de ses Ennemis. La Place étoit bien fortifiée, pourvûë de tout, avec une grosse Garnison pour la défendre. Le Prince de Viane son fils accourut lui même au secours des Assiégez, & vint camper à la vûë de l'Armée du Roy son pere. Les uns & les autres firent sortir les Troupes de leur Camp, & mirent leurs Armées en bataille, prêtes à en venir aux mains. Quelques personnes distinguées par leur pieté & par la sainteté de leur caractere & de leur profession, furent sensiblement touchées de voir les parens & les amis, le pere même & le fils ar-

mez les uns contre les autres : ils eurent horreur d'une telle guerre, & entreprirent de ménager un accommodement entre le Roi de Navarre & le Prince son fils.

An de N. S. 1450.

Le Prince de Viane consent à la paix.

Le Prince Charles n'étoit pas éloigné de la paix, & consentoit assez volontier à tout ce qu'on souhaitoit, pourvû que le Roi accordât une amnistie generale à tous ceux qui avoient suivi son parti, qu'il rétablît toutes ses créatures & tous ses amis dans leurs Charges ; mais qu'il voulût bien recevoir en grace Loüis de Beaumont Comte de Lerin & Connétable du Royaume ; qu'il lui rendît à lui même la Principauté de Viane, lui cédât la moitié des revenus de la Couronne pour l'entretien de sa Maison, & pour vivre d'une maniere qui répondit au rang qu'il tenoit dans le Royaume, dont il étoit l'heritier ; enfin il mit pour derniere condition que le Roi de Castille approuveroit ce Traité ; car le Prince de Viane lui avoit promis, avec serment de ne jamais rien conclure sans sa participation.

LVII.
Bataille entre le Roi de Navarre & le Prince de Viane son fils.

Le Roi de Navarre consentoit bien d'accorder quelques unes de ces conditions ; mais il y en avoit quelques autres dont il n'étoit pas content. Ainsi le Prince de Viane, dont l'Armée étoit beaucoup plus nombreuse que celle du Roi son pere, se flatant de gagner la victoire, fait donner le signal du combat ; les Ennemis suivent son exemple, & de part & d'autre l'on en vient aux mains ; les Troupes du Prince commencent l'attaque avec tant de vigueur & en si bon ordre, que la premiere ligne du Roy de Navarre ne pouvant soûtenir un choc si furieux est contrainte de plier & de perdre son terrain. Le seul Rodrigue Rebolledo son grand Chambellan, qui arrête, rallie, ranime les fuyards, soûtient le feu des Ennemis, & rengage le combat. Cependant ceux-ci animés par la valeur, l'exemple & le succès de leurs compagnons, s'avancent pour profiter du désordre où ils avoient mis la premiere ligne, & conserver le terrain qu'ils avoient gagné : les autres d'un côté honteux d'avoir reculé, se mettent en devoir de regagner l'avantage qu'ils avoient perdu, & de reparer par un nouvel effort de valeur l'affront qu'ils venoient de recevoir ; ils reviennent donc à la charge, & se jettent sur les Ennemis avec tant de fureur, que ceux-ci ne pouvant plus soûtenir une attaque si vigoureuse, le désordre & la confusion se mirent parmi eux ; un moment après tous prirent la fuite & la déroute devint generale. Elle commença par la Cavalerie d'Andalousie, qui tourna le dos la pre-

An de N. S. 1450.

miere, & dont l'exemple entraîna tous les autres.

Le Prince perd la Bataille & est fait prisonnier.

L'Armée du Prince de Viane n'étoit composée que de gens levés à la hâte, sans discipline, sans experience & beaucoup plus nombreuse qu'aguerrie. Il n'y avoit au contraire dans celle du Roy de Navarre son pere que de vieux Soldats experimentez & accoûtumez au feu. Le nombre des morts ne fut pas considérable; celui des prisonniers fut beaucoup plus grand. Le Prince de Viane lui même environné de toutes parts des Ennemis, & se voyant à tout moment en danger d'être tué par des Soldats furieux, dont l'acharnement au combat les empêchoit de connoître personne, remit son épée & son gand entre les mains de D. Alphonse d'Arragon son frere, pour marque qu'il se rendoit son prisonnier.

Cette Bataille a été une des plus fameuses qui se soit donnée en ce tems-là. Les commencemens & les motifs de cette guerre furent injustes, les suites en furent fâcheuses; mais la fin en fut très-funeste, & pour les vaincus & même pour les vainqueurs. On ne sçait point au vrai le nombre ni des Combatans, ni de ceux qui périrent de part & d'autre dans l'action. Les Historiens même ne s'accordent ni pour le tems, ni pour le jour que se donna la Bataille, ni sur les autres circonstances de la victoire; ce qui est ou une ignorance, ou une négligence honteuse dans nos Auteurs.

Le Roy de Navarre fait conduire le Prince à Mon-Roi.

Le Roi de Navarre fit d'abord conduire le Prince de Viane son fils à Tafalla, & depuis il le fit transferer au Château de Mon-Roy pour y être étroitement gardé. On raconte que ce Prince pendant tout le tems de sa prison eût toûjours de grandes frayeurs qu'on l'empoisonnât, & que depuis qu'il fut tombé entre les mains de ses Ennemis, il n'osa jamais goûter aux viandes qu'on lui servoit à table, que D. Alphonse d'Arragon son frere n'en eût fait l'épreuve.

Les troubles s'augmentent en Navarre.

Le Roy de Navarre fier de la glorieuse victoire qu'il venoit de remporter, & qui lui assuroit la Couronne sur la tête pendant le reste de sa vie, retourna triomphant à Sarragosse avec la Reine son épouse, qui se trouva peu de tems après grosse. Les Partisans de la faction de Beaumont bien loin de perdre courage, & de poser les armes, animez par l'arrivée du Prince de Castille, qui étoit accouru à leur secours en haine du Roy de Navarre son beaupere; & informé que la plûpart des grands Seigneurs d'Arragon favorisoient secretement le parti

du

du Prince de Viane, ils ne penserent qu'à effacer au plûtôt la honte de leur défaite. Jamais la Navarre ne s'étoit peut-être vûë dans une plus triste situation, tout y étoit dans le mouvement; on ne trouvoit dans la campagne que des gens de guerre débandez & dispersez de toutes parts, qui exerçoient impunément mille violences sur les Païsans, & mille brigandages: les Villes n'étoient pas plus tranquilles; on n'étoit pas en sureté chez soi; on se massacroit impitoïablement; en un mot tout le Royaume étoit menacé d'un bouleversement general. An de N. S. 1450.

LVIII. Les Maures défaits en Andalousie par les Chrétiens.

Les affaires d'Andalousie alloient beaucoup mieux. Un corps de six cents chevaux Maures, & de huit cents hommes de pied ayant voulu pénétrer du côté d'Arcos, dans le dessein d'y piller selon leur coûtume, D. Juan Ponce, Comte d'Arcos & Seigneur de Marchena, qui commandoit les Troupes Espagnoles destinées à la garde des frontieres, averti du dessein & de l'irruption des Maures, rassembla aussi-tôt ce qu'il pût de Soldats dispersez en divers quartiers, se mit à leur tête, & quoiqu'il fût inferieur en nombre aux Infidéles, il ne laissa pas de les attaquer avec tant de vigueur, qu'il en tailla en piéces la plus grande partie, & mit le reste en fuite. Cette action arriva le 9 de Février 1452. 1452.

Et dans le Roïaume de Murcie.

Le mois suivant les Maures reçûrent un echec bien plus considérable, car les Infidéles, au nombre de six cents chevaux & quinze cents hommes de pied, s'étant mis en campagne, aïant fait un terrible dégât dans le Royaume de Murcie, D. Alphonse Faxardo Adelantade de Murcie, D. Garcie Manrique son Gendre & D. Diégue de Ribera, alors Corrégidor de Murcie, s'étant tous trois réünis & ayant ramassé à la hâte trois cents chevaux Espagnols & deux mille hommes d'Infanterie de vieilles Troupes, marcherent en diligence pour s'opposer aux courses de ces Barbares. Les Castillans rencontrerent les Ennemis auprès de Lorca; il fallut en venir aux mains; mais les Maures ne pouvant soûtenir l'effort des Chrétiens, & se voïant enfoncés de toutes parts, furent obligez de prendre la fuite; après avoir laissé un grand nombre de leurs morts sur la place, & tout le butin qu'ils avoient fait, & qui montoit à plus de quarante mille piéces de bétail grand & petit. Ainsi l'on reprima pour un tems l'insolence des Maures, qui furent obligés de demeurer tranquilles sans oser rien entreprendre davantage contre les Chrétiens. Cette nation toûjours inquiéte, ne pou-

An de N. S. 1452. voient plus souffrir le Roy Mahomet le Boiteux ; la division commençoit à se mettre parmi eux, & l'on étoit à la veille de voir encore une nouvelle révolution dans ce Royaume.

LIX.
Naissance de Ferdinand le Catholique.

Il n'arriva cette année année rien de fort considérable en Espagne, sinon que le Roy de Navarre eut un fils qui vint au monde le 10 de Mars dans une petite Ville nommée Sos, sur les frontieres de Navarre & d'Arragon. La Reine étoit partie de Sanguessa pour aller trouver le Roi son époux, quand elle sentit les premieres douleurs de l'enfantement ; elle fut donc obligée de s'arrêter en chemin, & elle accoucha trés-heureusement d'un fils nommé Ferdinand, qui devoit un jour réünir dans sa personne les Couronnes de Castille & d'Arragon, & auquel la Providence destinoit une gloire immortelle par les grandes choses qu'il executa, soit dans la paix, soit dans la guerre pendant tout le cours de son regne.

Mariage de l'Empereur Fréderic avec Leonor de Portugal.

L'Empereur Fréderic vint d'Allemagne en Italie pour recevoir la Princesse Leonore de Portugal qui lui étoit promise. La premiere entrevûë se fit à Sienne en Toscane où cette Princesse s'étoit renduë par mer. Ce fut là que les Fiançailles furent faites par Eneas Sylvius, un des plus illustres personnages de ce siécle, soit par sa profonde érudition, soit par sa haute réputation, soit par la confiance particuliere que l'Empereur avoit en lui. Le Pape voulut lui même faire à Rome la Céremonie du Mariage, où il donna de sa main la Couronne Impériale à l'un & à l'autre. Néanmoins le mariage ne fut consommé qu'à Naples, où il y eût des fêtes & des réjoüissances extraordinaires.

LX.
Origine de la chute de D. Alvare de Lune.

C'est avec injustice que les hommes se plaignent de l'inconstance des choses humaines ; je conviens qu'elles sont fragiles, périssables, sujettes à mille vicissitudes, qu'un rien est capable de renverser ce qui paroît le plus solidement établi, & de tout bouleverser ; il est vrai qu'il semble quelque-fois que le hasard a plus de part à ces évenemens éclatans qui surprennent, que la raison & la prudence. Mais aussi il faut au même tems avoüer que les vices & une conduite dereglée précipitent le plus ordinairement les hommes dans des malheurs, qu'ils auroient pû aisément éviter, s'ils avoient sçû ou voulu se renfermer dans les bornes de la justice & de la modération. Doit-on s'étonner qu'une jeunesse passée dans l'oisiveté & dans la paresse, soit suivie d'une vieillesse pauvre & miserable? Est-ce

une merveille qu'un homme plongé dans les délices & dans les débauches les plus honteuses, qui ne pense qu'à son plaisir, au jeu & à la bonne chere, dissipe en peu de tems les richesses immenses que ses peres lui avoient accumulées avec tant de soins & de peines? N'est-il pas juste d'ôter l'autorité & le pouvoir à celui qui ne s'en sert que pour faire des malheureux? L'orgueil & la fierté ne manquent jamais d'attirer l'envie & la haine publique. Il est vrai que soit caprice, soit corruption, soit aveuglement, les hommes prennent le vice pour la vertu même; & canonisent les crimes les plus énormes. Donner le bien d'autrui & dissiper le sien; c'est liberalité dans le langage du monde; on louë comme un prodige de valeur, sur tout si le succès en est heureux, ce qu'on devroit condamner comme l'effet d'une audacieuse témerité, ou d'une detestable brutalité. L'ambition quelque demesurée qu'elle puisse être, passe pour une grandeur de courage & une noble vertu. Et ne sçait-on pas bien revêtir du nom de justice & de severité necessaire une domination imperieuse & cruelle. La fortune suit assez ordinairement le génie des hommes, & s'accommode presque toûjours à leurs inclinations & à leurs mœurs. Nous ne sommes que trop souvent des juges imprudens, précipités & peu éclairés des grands évenemens & des révolutions soudaines que nous voyons arriver tous les jours; nous voulons chercher, examiner, pénetrer, approfondir les causes de nos malheurs; mais quoiqu'elles soient cachées, & qu'elles échapent à toute la pénetration de nos lumieres: il n'y en a néanmoins pour l'ordinaire que de trop réelles. An de N. S. 1452.

J'ai crû qu'il n'étoit pas hors de propos de disposer les esprits par ces solides réflexions avant que de raconter ici la malheureuse fin & la funeste catastrophe du Connétable & du Grand-Maître D. Alvare de Lune, afin que sa chute serve de leçon à tous les Favoris. Quelque petits & foibles que fussent les premiers commencemens de sa fortune, il trouva le moyen de s'élever au comble des honneurs; mais son ambition outrée ne servit enfin qu'à rendre sa chute plus éclatante. Les commencemens de sa fortune.

Il faut avoüer qu'il avoit d'excellentes qualitez naturelles, l'humeur & les inclinations nobles & genereuses? de décider si ses défauts l'emportoient sur ses vertus, il en faut juger par le succès & par sa fin. Il avoit l'esprit vif, subtil, pénetrant, étendu; ses discours étoient assez moderés, & ses paroles com- Son Portrait.

An de N. S. 1452. passées, quoiqu'il eût cependant la langue un peu embarrassée. Ce défaut n'ôtoit rien de l'agrément de ses conversations dont il n'étoit pas aisé de se défendre. Il avoit dans les manieres, quand il le vouloit, je ne sçai quoi de gracieux & d'insinuant : il ne laissoit pas d'aimer la raillerie ; il étoit adroit, rusé, d'une dissimulation profonde; mais son génie entreprenant & inquiet, sa fierté, sa hauteur & son ambition demesurée faisoient oublier toutes ses bonnes qualitez. Quoiqu'il fût d'une taille au dessous de la médiocre ; il avoit le corps robuste, la complexion vigoureuse & capable de soûtenir toutes les fatigues de la guerre ; les traits de son visage étoient réguliers, agréables & majestueux.

Ses défauts.

Ces défauts & ces bonnes qualitez commencerent à éclore dès sa jeunesse, & se fortifierent avec l'âge, il n'avoit que du mépris pour le reste des hommes ; maladie ou défaut ordinaire des Grands, comme si la Providence n'avoit formé & destiné les autres que pour être ses Esclaves, & lui servir d'échelons pour s'élever ; il avoit l'accès difficile, & l'abord quelquefois rebutant, il étoit naturellement prompt & colére ; mais l'âge, l'élevation de sa fortune, la jalousie, la haine, la persecution continuelle de ses ennemis ; les differens revers qu'il avoit essuïés pendant le cours de sa vie avoient tellement irrité cette passion, déja trop violente dans lui, qu'il n'en étoit plus le maître, semblable à une bête féroce, laquelle attaquée dans sa tanniere à coup de flêches, force la barriere, met en piéces tout ce qui se presente, & jette par tout l'effroy : Quels maux D. Alvare ne causa-t'il pas dans l'Espagne pour satisfaire la cruelle passion de se venger dont il étoit possedé. On ne doit pas s'étonner qu'un homme de ce caractere ait eû une fin tragique, Ce qui doit surprendre, c'est qu'il ait pû se maintenir si long-tems dans le pouvoir où il s'étoit élevé.

LXI.
Il abuse de son crédit.

On l'avoit accusé bien des fois de plusieurs attentats contre l'autorité Royale ; on lui reprochoit ses immenses richesses, qui alloient infiniment au-delà de ce qui convenoit & à sa naissance & à son rang ; on se plaignoit justement des excès qu'il avoit commis contre la Noblesse, & de l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit du Roy, dont il gouvernoit le Royaume selon son caprice ; en effet il ne lui manquoit que le nom de Roy, puisqu'il en avoit déja usurpé l'autorité : Tout le monde en murmuroit hautement, & l'on ne voyoit qu'avec indigna-

tion qu'il eût une infinité de créatures devoüées à ses interêts, qu'il possedât un grand nombre de Châteaux & de Places fortes, une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & qu'il eût épuisé les finances & les revenus de la Couronne, pour les detourner à son profit.

An de N. S. 1452.

Le Roy n'ignoroit pas la plûpart des crimes dont l'on accusoit son premier Ministre. Souvent dans ses chagrins il s'en étoit plaint lui même à la Reine, & paroissoit quelque-fois résolu de secoüer le joug honteux dans lequel D. Alvare sembloit le tenir asservi: mais il n'osoit communiquer ses sentimens à d'autres, comme si ce Prince n'eût pas eû la liberté de se plaindre. Il se presenta bien-tôt une occasion aussi favorable qu'on la pouvoit desirer pour se défaire enfin de ce Favori & pour le perdre. Voici comment la chose se passa.

Le Roi mal content de D. Alvare.

D. Pedre de Zugniga, Comte de Plasencia, s'étoit retiré depuis quelque mois à Bejar, qui lui appartenoit, n'osant demeurer à la Cour dans ces tems malheureux pour n'être point exposé aux caprices & aux persecutions injustes de D. Alvare; celui-ci convaincu que le Comte ne s'étoit éloigné de la Cour que par haine & par animosité contre lui, prit la resolution de s'en venger, & de lui faire tous les chagrins qu'il pourroit. Il y avoit auprès de Bejar un Château nommé Piedrahita, où D. Garcie, fils du Comte d'Albe, s'étoit retiré avec un bon nombre de Gentilshommes mécontens de la Cour & amis de sa maison; il faisoit souvent des courses dans le voisinage, pilloit, faisoit contribuer tout le Païs pour se venger de l'insulte faite au Comte son pere, que l'on avoit injustement fait arrêter, & que l'on retenoit encore prisonnier. D. Alvare étoit d'avis d'assiéger le Château pour arrêter les courses de D. Garcie, & dans la résolution de se servir ensuite des mêmes Troupes pour surprendre le Comte de Plasencia; mais le Ciel détourna ce coup, & fit tomber sur la propre tête de D. Alvare l'orage qu'il avoit formé; ainsi ce Favori s'engagea lui même dans le piége qu'il avoit dressé à ses Ennemis.

Alvare veut se défaire du Comte de Plasencia.

Le Comte de Plasencia aïant pressenti le dessein formé contre sa personne par D. Alvare, engagea le Comte de Haro & le Marquis de Santillane à s'aboucher ensemble & à s'unir pour perdre l'Auteur de tous les maux qui accabloient la Castille depuis tant d'années. Le Roy étoit venu de Burgos à Valladolid afin d'ordonner les préparatifs necessaires pour soûtenir la

Alvare est averti qu'on le veut perdre.

An de N. S 1452. guerre de Navarre, les Grands envoyerent cinq cents chevaux dans cette Ville, avec ordre de massacrer D. Alvare, qui ne se défiant de rien ne seroit pas sur ses gardes. Pour cacher mieux leur dessein, ils eurent soin de répandre le bruit qu'ils marchoient au secours du Comte de Benavente, attaqué par D. Pedre Osorio, Comte de Trastamare, avec lequel il avoit un grand démêlé: D. Alvare informé du projet de ses ennemis, malgré toutes les précautions qu'ils avoient prises pour le couvrir, engagea la Cour à retourner à Burgos; mais il ne fit par là qu'avancer sa ruine, & se jetter lui même plus promptement dans le précipice qu'il s'étoit creusé.

Le Roi appelle à la Cour le Comte de Plasencia.

Ignigo de Zugniga commandoit dans le Château de Burgos, le Roy, qui commençoit depuis long-tems à se lasser de son Favori, & qui ne cherchoit que l'occasion de s'en défaire, résolut de rappeller à la Cour le Comte de Plasencia, frere du Commandant du Château de Burgos, avec ordre d'amener assez de Troupes pour se défaire de D. Alvare, son ennemi declaré. Comme il étoit d'une extrême importance de tenir l'affaire secrete. qui n'auroit pas manqué d'échoüer si elle avoit été découverte. La Reine envoya au Comte de Plasencia la Comtesse de Ribadeo sa niéce, une des plus sages & des plus habiles femmes de la Cour, pour engager son oncle à faire toute la diligence possible; on ne pouvoit pas jetter les yeux sur une personne plus capable de réussir dans une conjoncture aussi épineuse. La Comtesse executa parfaitement la commission dont on l'avoit chargée; elle avertit le Comte son oncle qu'enfin D. Alvar étoit tombé dans le piége, qu'il étoit juste maintenant que chacun vînt donner son coup à cette bête féroce, pour venger sur lui tous les maux qu'avoit souffert le Public, & dont il étoit l'Auteur. Le Comte de Plasencia, qui avoit la goute, ne pouvant partir, envoya en sa place D. Alvare son fils aîné, qui s'arrêta quelque-tems à Curiel, petite Ville peu éloignée de Burgos, pour y ramasser tout ce qu'il pourroit de Gentilshommes & de Cavaliers.

LXII.
D. Alvare fait assassiner le grand Trésorier.

Le Roy donna ordre à D. Alvare de Lune de s'éloigner de la Cour & de se retirer dans ses terres, puisqu'il n'ignoroit pas la haine que tout le monde lui portoit; que pour lui il étoit résolu de gouverner désormais par le Conseil des Grands; apparemment que le Roy commençoit déja à se repentir de la résolution qu'il avoit prise de faire mourir D. Alvare, dans

l'appréhension des suites, si l'affaire ne réussissoit pas. D. Alvare, qui cherchoit des prétextes pour se dispenser d'executer les ordres du Roy, ne pouvoit se résoudre à sortir de la Cour, à moins que de laisser en sa place dans le Conseil & dans le Ministere l'Archevêque de Tolede, son ami particulier ; ce qu'il y eût de pis, c'est que le Roy ayant laissé échaper quelques paroles. D. Alvare, qui étoit attentif à tout, convaincu que ces paroles n'avoient pas été dites sans raison, commença dès lors à prendre des ombrages ; il crût ce qui étoit vrai, qu'on ne pensoit qu'à le surprendre & qu'à le perdre ; mais comme si Dieu l'eût aveuglé, il mit le comble à ses crimes, en faisant assassiner Alphonse de Vivero dans sa maison, qu'il fit jetter ensuite par la fenêtre de sa chambre dans la riviere qui couloit au dessous, sans avoir égard ni au caractere, ni à la dignité de Vivero, qui étoit un des principaux Ministres du Roy, & son grand Trésorier, ni à la sainteté du jour ; car c'étoit le Vendredy Saint 30 de Mars de l'année 1453. An de N. S. 1451.

Alvare de Zugniga vient à Burgos avec des Troupes.

Un attentat si énorme dans toutes ses circonstances ne fit que hâter la perte de celui qui en avoit été l'auteur : car le Roi envoya aussi-tôt un Courier à D. Alvare de Zugniga, pour lui donner ordre de se rendre incessamment avec tous ses gens à Burgos. Il se mit sur le champ en chemin, entra dans la Ville déguisé, & le visage couvert de son manteau, pour n'être pas reconnu, se faisant suivre d'espace en espace par quatre-vingt Gentilshommes, tous gens braves & déterminez. Comme c'étoit la nuit, on fit venir au Château quelques-uns des Habitans, que l'on croyoit plus aigris contre D. Alvare de Lune, & on leur donna ordre de prendre les armes, & de se rendre maîtres de toutes les Places publiques, de mettre les barricades aux ruës, de se saisir de toutes les avenuës, & d'y poser des Corps de garde.

D. Alvare de Lune est averti du dessein formé contre lui.

Ces mouvemens ne pouvoient demeurer long-tems secrets, le bruit s'en répandit bien-tôt dans toute la Ville ; & chacun commença dès lors à dire que l'on devoit le lendemain arrêter D. Alvare : cependant nul ne l'avertissoit du péril où il se trouvoit. Soit étonnement, soit timidité, soit consternation, soit même une certaine joïe secrete de se voir bien-tôt vengé des violences & des injustices de D. Alvare ; un seul de ses Domestiques, nommé Diégue de Gotor, eut assez de zéle & de reconnoissance pour aller informer son Maître des mouve-

An de N. S. 1452. mens qu'on voyoit dans la Ville, de tout ce qui s'y disoit, & de la fâcheuse situation où les choses paroissoient être pour lui, & au même tems il le conjura de vouloir bien sortir de la Ville, & se sauver dans une des Maisons du faubourg, ce qui lui étoit encore aisé dans la confusion, & à la faveur des ténebres: mais D. Alvare ne profita pas du conseil salutaire que lui donnoit Gotor. Le trouble, l'agitation, la multitude & la varieté de pensées confuses qui rouloient dans son esprit, ou plûtôt un esprit de vertige l'empêcha de se contenter des expédiens qui se presentoient à son imagination. En effet, où pouvoit-il se retirer? A qui se pouvoit-il fier? Il n'y avoit pas un seul endroit dans la Ville où il pût être en sûreté. Ses Châteaux & les Places fortes qui lui appartenoient, & où il auroit pû être à couvert des poursuites de ses Ennemis, par le soin qu'il avoit eû de les faire bien fortifier & de les pourvoir de tout, étoient trop éloignez; ainsi ses prévoyances & ses précautions lui devenoient alors inutiles.

D. Alvare ayant donc renvoïé Diégue Gotor, & ne pouvant ajoûter foi à l'avis que ce sage & zélé Domestique lui donnoit, resolut d'attendre tout ce qui pourroit arriver, soit que par une confiance présomptueuse il comptât trop sur sa faveur & sur l'amitié de son Maître, soit que par son orgüeil ordinaire, il n'eût que du mépris pous ses ennemis, dont il avoit déja tant de fois fait échoüer tous les desseins, soit enfin qu'il se persuadât que jamais ils n'oseroient attenter sur sa personne.

LXIII. D. Alvare est arresté.

Tout étoit déja prêt pour l'execution de l'entreprise formée contre le Favori, lorsque le Jeudy 5 d'Avril l'on fit environner dès la pointe du jour par des gens armés la maison de Pierre de Carthagene, dans laquelle logeoit D. Alvare de Lune. On mit des Corps de garde à toutes les avenuës pour empêcher qu'il ne se sauvât. Quoique l'on ne voulût pas d'abord user de violence, il ne laissa pas d'y avoir quelques Soldats blessés par les Domestiques de D. Alvare, qui tiroient des fenêtres de la maison avec des arbalêtes sur tous ceux qui osoient paroître dans la ruë. On prit donc la voïe de la négociation; on s'envoya de part & d'autre des personnes de confiance pour ménager quelque accommodement. Enfin D. Alvare voyant qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui, & que tôt ou tard il seroit contraint de succomber, ayant reçû un Billet que le Roi lui envoïa signé de

de sa main, & dans lequel il l'assuroit qu'on ne lui feroit aucun mal, & qu'on n'entreprendroit point sur sa vie; il se rendit, sans penser que toutes ces assurances n'étoient que de belles paroles dont on prétendoit l'amuser. Il fut donc arrêté, & la maison même où il demeuroit lui servit de prison. Le Roi après avoir entendu la Messe y vint dîner. An de N. S. 1452.

D. Alphonse de Fonseca, Evêque d'Avila, étoit au côté de Sa Majesté. D. Alvare l'ayant apperçû d'une fenêtre où il étoit, il mit la main à sa barbe, & lui cria, » *petit Clerc je te jure par cette barbe que tu me le paieras.* » L'Evêque aussi-tôt prit la parole. *Je prend Dieu à témoin, que je n'ai nulle part dans ce qui s'est fait aujourd'hui contre vous, & que je n'en sçavois pas plus que le Roy de Grenade.* Le malheur de D. Alvare & le triste état où il se trouvoit, n'avoit encore pû humilier son orgueil.

Il menace l'Evêque d'Avila.

Aussi-tôt après le dîner le Prisonnier envoya demander au Roi la permission de venir se jetter à ses pieds, implorer sa clémence, & se justifier des crimes dont on l'accusoit; mais le Roi aïant demeuré ferme & n'ayant pas voulu la lui accorder, D. Alvare lui écrivit un Billet en ces termes. » Il y a quarante-cinq ans que j'ai commencé à servir Vôtre Majesté; je « ne me plains pas de n'avoir pas été recompensé de mes ser- « vices: j'avoüe que les bienfaits dont vous m'avez comblé, « sont infiniment au-delà de ce que je pouvois mériter, & même « de ce que je pouvois prétendre: il ne m'a manqué qu'une « seule chose pour me rendre moi même le plus heureux de « tous les hommes; c'étoit de mettre des bornes à ma fortune; « je pouvois me retirer dans ma maison, y passer tranquille- « ment le reste de mes jours, loin du tumulte de la Cour & de « l'embarras des affaires, & suivre en cela les traces d'une infini- « té de grands hommes qui m'avoient donné cet exemple. « J'ai cependant mieux aimé consacrer mes veilles, sacrifier « ma santé & ma vie au service de Vôtre Majesté, & j'aurois « crû manquer à la reconnoissance & à la fidelité que je lui « dois, si je l'avois abandonnée dans un tems où je lui pouvois « être de quelque secours, & peut-être même necessaire dans « la situation où étoient alors les choses. Je me suis trompé, je « l'avouë, & c'est-là l'unique source de mon malheur. Je vous « avouë qu'il m'est infiniment dur de me voir privé de ma liber- « té, après avoir exposé cent fois mes biens, mon repos & ma «

Il écrit au Roy.

An de N. S. 1452. » vie pour préserver Vôtre Majesté de la dépendance où les » Grands auroient voulu la tenir. Je reconnois que je suis infi- » ment coupable devant Dieu, & que j'ai irrité sa colére par la » multitude de mes pechez : mais je m'estimerai assez heureux » si ma disgrace & les malheurs dont je suis menacé, peuvent » appaiser sa justice, je ne puis plus désormais soûtenir le poids » des richesses dont vous m'avez comblé, & qui m'ont préci- » pité dans l'abîme où je me vois aujourd'hui englouti ; j'y re- » noncerois avec joïe si elles n'étoient toutes à present entre vos » mains. Ce n'est pas pour moi un foible chagrin de n'avoir plus » le pouvoir de faire sentir à tout l'Univers, que si j'ai fait pa- » roître peut-être un peu trop de passion pour les biens de la » terre, j'ay encore plus de generosité pour les mépriser, & » pour les rendre à celui de qui je les tiens. La seule grace que » j'ose demander aujourd'hui à Vôtre Majesté, c'est que, pour » décharger ma conscience, qui me reproche l'épuisement » des finances de vôtre Couronne, vous vouliez bien prendre » dix ou douze mille écus que vous trouverez dans mon appar- » tement & dans mes coffres, & que vous donniés ordre en » même tems qu'on les restituë entierement à ceux ausquels je » les ai pris, & si Vôtre Majesté croit que mes services passez, » quels qu'ils puissent être, ne méritent pas qu'on m'accorde » cette faveur ; au moins ne la refusés pas à une demande si » juste & si raisonnable.

Réponse du Roy. Le Roy aïant reçû & lû le Billet de D. Alvare, y répondit » lui même de la maniere qui suit. » Pour ce qui regarde les ser- » vices que vous prétendés avoir rendus à ma personne & à » mon Etat, vous en avez été plus qu'abondamment recom- » pensé, & je puis assurer que jamais Roy n'a répandu ses » graces avec plus de profusion que je l'ai fait en vôtre endroit, » vous ne le sçavez que trop. Je n'ai qu'un reproche à me faire, » c'est de vous avoir trop long-tems dérobé au châtiment que » vous meritiés ; puisque vous vous reconnoissés vous même » [cou]pable du mauvais ordre & de l'épuisement de mes finances. » N'auroit-il pas esté plus juste de remplir mes coffres des ri- » chesses immenses que vous avez amassées, que du peu qui » restoit à des Sujets, qui n'ont été malheureux que par vos » injustices. Cependant je veux bien vous promettre d'em- ,, ployer les sommes qui vous restent à l'usage que vous me ,, marquez ; & j'aurai en cela plus d'égard à la décharge de

vôtre conscience & de la mienne, qu'à toute les raisons de " plainte que je pourrois avoir contre vous. " An de N. S. 1452.

C'est une chose étonnante, & que l'on ne sçauroit assez, admirer que parmi un si grand nombre de créatures attachées à D. Alvare pendant son élevation, & qu'il avoit comblées de bienfaits; il ne s'en trouva pas un seul qui s'interessât en sa faveur: mais c'est le sort ordinaire d'un Favori disgracié, d'être abandonné dans sa disgrace. On transfera D. Alvare de Burgos à Portillo, sous la garde de D. Diégue de Zugniga, fils du Maréchal Ignigo de Zugniga.

Alvare est abandonné de tout le monde.

LXIV. Etat des affaires d'Orient.

Si cette année est remarquable pour les Espagnols par le supplice de D. Alvare de Lune; elle fut infiniment plus funeste à toute la Chrétienté, par la perte de Constantinople, la Capitale de tout l'Orient, dont les Turcs se rendirent enfin maîtres. Voici en peu de mots l'histoire de ce triste évenement. [1]

Prise de Constantinople par Mahomet II.

Mahomet II. Empereur des Turcs, devenu de jour en jour plus fier par le nombre des victoires qu'il avoit remportées sur les Chrétiens, par l'étenduë de ses conquêtes, & encore tout récemment par celle de toutes les Villes de la Thrace, que l'on appelle aujourd'hui *Romanie*, [2] voulut mettre le comble à sa gloire en assiégeant Constantinople. Cette fameuse Ville, depuis tant de siécles la Capitale de l'Empire d'Orient. Jamais Place ne fut battuë avec plus de furie, ni deffenduë avec plus de valeur. Les Turcs l'attaquerent par mer & par terre pendant cinquante-quatre jours continuels, sans interruption. Tout ce que l'Art Militaire pût inventer alors de machines & pour battre & réduire une Place, y fut employé par les Ingenieurs que Mahomet avoit fait venir à ce Siége. Peut-être que malgré tous ses efforts, il y auroit échoüé sans qu'un certain Genois nommé Longo Justiniani, par la plus noire & la plus monstreuse de toutes les trahisons donna entrée aux Turcs

[1] *De ce triste évenement.* Quoique cet évenement soit considérable & curieux, peut-être qu'il paroîtra à quelqu'un hors d'œuvre, & que la prise de Constantinople a trop peu de rapport & de liaison avec les affaires d'Espagne, pour occuper une place dans son Histoire; mais Mariana raconte ce fait en si peu de mots, que la digression ne peut pas être ennuyeuse, & ne détourne pas long-tems le Lecteur de son sujet.

[2] *Romanie.* C'est ce que les Turcs appellent aussi Romelie; mais ils donnent à la Romelie une étenduë bien plus grande qu'à la Romanie, puisque celle-ci ne comprend proprement que la Thrace, au lieu que la Romelie est un des principaux Beglerbelich, ou plûtôt le premier des Turcs, qui outre la Thrace comprend encore une partie des Provinces voisines.

An de N. S. 1452. dans la Ville le 29 jour de May. Quelques Historiens mettent cette conquête l'année précedente, & racontent que la Ville fut prise par les Infidéles le Lundi de la Pentecôte, ils conviennent néanmoins que ce fut le même jour du mois. Mais je crois que ces derniers se trompent, ce qu'il seroit aisé de justifier. [3]

Cruautez exercées dans la Ville par les Turcs.

On ne sçauroit concevoir les cruautez inoüies que les Barbares victorieux exercerent sur tous les malheureux Habitans de Constantinople, sans distinction d'âge, de sexe & de condition. Le récit seul en feroit horreur. On frémit au seul souvenir de ces malheurs, qui seront toûjours pour les Chrêtiens un sujet de honte & d'opprobre, ainsi fut détruit en un moment cet Empire autrefois si florissant.

Mort de l'Empereur Constantin.

Ce désastre fut un juste effet de la vengeance divine contre les Grecs, qui, par un sacrilege honteux, avoient violé la promesse solemnelle faite à Dieu & à toute l'Eglise dans le Concile de Florence, de demeurer toûjours fidelement attachés à la Foy Catholique, à laquelle ils s'étoient réünis avec leur Empereur Jean Paleologue, après la mort de ce Prince, décedé quelque-tems avant la prise de Constantinople. Constantin son frere lui succeda à l'Empire. Cet Empereur infortuné voyant les Turcs maîtres de la Ville, pour n'estre point exposé aux insultes & aux outrages de ces brutaux, jetta son Manteau Imperial afin de n'être point reconnu, alla se lancer l'épée à la main au milieu des Ennemis, & tomba enfin lui même entre les morts, percé de mille coups, après y avoir fait des prodiges de valeur, préferant ainsi une mort honorable & glorieuse, à un esclavage dur & honteux, en quoi il donna dans cette occasion des preuves de la grandeur de son ame & de son courage. Les deux Princes Démetrius & Thomas, ses freres, sauverent leur vie; mais ce ne fut que pour devenir plus malheureux, & pour être livrez en proïe à toutes les miseres & à toutes les disgraces qu'ils éprouverent dans la suite.

Constantinople, Siége de l'Empire des Turcs.

Cette triste nouvelle jetta la consternation dans tout le reste de la Chrêtienté. On ne vit jamais une douleur plus vive, l'Europe pleura les malheurs de cette Ville infortunée:

[3] *De justifier.* Comme ce fait qui regarde le jour & l'année de la prise de Constantinople ne regarde nullement l'Histoire d'Espagne, & que les notes que l'on doit mettre ici ne doivent servir qu'à éclaircir cette Histoire, je crois qu'il seroit assez inutile de faire ici une dissertation chronologique pour justifier ce fait.

mais ces pleurs étoient inutiles. Il étoit trop tard de gémir après que le mal étoit devenu irréparable. Depuis ce tems-là Constantinople a toûjours été la Capitale & le Siége de l'Empire des Turcs, barbare & cruelle nation, que nos malheurs n'ont renduë que trop fameuse. Au de N. S. 1452.

LXV. Le Prince de Viane remis en liberté.

D. Charles de Navarre, Prince de Viane, fut transferé à Sarragosse. Mais le Roi son pere lui pardonna enfin à la priere des Arragonnois, qui demanderent sa grace. Il fut donc remis en liberté le 22 de Juin. Les conditions de la reconciliation du fils avec le pere, furent, que le fils obéïroit désormais au Roy son pere, qu'il renonceroit à toutes les alliances & ligues domestiques & étrangeres, & qu'il retireroit des Villes & Châteaux qui tenoient encore pour lui, les Garnisons qu'il y avoit mises; & enfin que pour gage de sa parole & de sa fidelité, il donneroit au Roi, en ôtage, Loüis de Baumont, Comte de Lerin & Connétable de Navarre, avec ses enfans, & quelques autres principaux Seigneurs du Royaume. La joïe que causa cet accommodement ne dura pas long-tems. L'ambition du pere & l'humeur inquiete du fils exciterent dans ce Royaume bien des troubles, qui ne furent pas si aïsés à calmer, comme nous le rapporterons en son lieu.

LXVI. D. Alvare de Lune condamné à mort.

Dans le même tems que le Roi de Castille se mettoit en possession des trésors immenses qu'avoit amassés D. Alvare, aux dépens des Peuples, & qu'il réünissoit à sa Couronne les grandes terres qu'il possedoit. Ce Favori fier jusques dans sa disgrace, travailloit dans la Prison où on l'avoit transferé, à se justifier par les voïes de la Justice de tous les crimes dont on l'accusoit. Mais comment réüssir dans ce dessein, aïant le Roy lui même pour partie. Les Commissaires qu'on lui avoit donnés pour juger son affaire aïant soigneusement instruit son Procès, le condamnerent à la mort & prononcerent sa Sentence.

Pour l'executer on le transfera de Portillo à Valladolid; on lui ordonna de se disposer à se confesser & à communier, après quoi on le fit monter sur une mule, pour être conduit dans la Place publique, où il devoit être executé, & on lui lut sa Sentence, qui étoit conçûë en ces termes.

Sentence contre D. Alvare.

Voici la punition où le Roi nôtre Souverain Seigneur, condamne ce cruel Tyran, pour s'être rendu maître, par un aveugle orgueil & une folle témerité, de la Maison, de la Cour & du Palais de nôtredit Seigneur Roy, en usurpant

An de N. S. 1452 „ audacieusement une place qui ne lui appartenoit pas, & dont „ il étoit indigne, pour avoir insolemment abusé de son auto„ rité, au mépris de la Majesté Royale & du Roi, qui lui te„ noit la place de Dieu sur la terre, pour avoir alteré & cor„ rompu la Justice, dissipé les Finances, ruiné le Domaine de „ la Couronne, accablé le Peuple d'impôts, détourné les re„ venus de l'Etat à son profit, pour tous les crimes, forfaits, „ maléfices, concussions, violences, cruautez, tyrannies, dont „ il est atteint & convaincu; il est condamné à avoir la tête „ tranchée, afin que la Justice de Dieu & du Roi soit satisfaite, „ & qu'il soit dans la suite un exemple capable de tenir en „ respect les Favoris ambitieux, que celui qui l'imitera soit pu„ ni du même supplice. "

Il monte sur l'Echafaut.

On avoit élevé au milieu de la Place publique de Valladolid un grand Echafaut en forme de Théâtre, tout tendu de noir, sur lequel il y avoit une table couverte aussi de velours noir, où l'on avoit posé une croix avec deux flambeaux de cire blanche allumez. Quand Alvare fut monté sur l'échafaut, il fit une profonde réverence à la croix, & s'étant avancé quelques pas, il donna à un de ses Pages, qui l'avoit suivi, son chapeau & son anneau, où étoit son cachet, en lui disant, *Voilà la derniere chose que je te puis donner.* Le Page penetré de douleur & vivement touché de ces dernieres paroles de son Maître, jetta un grand cri accompagné de soupirs, de gémissemens & de larmes, qui en firent même répandre à la plus grande partie des Spectateurs, qui ne laissoient pas d'être émus par la multitude des pensées que la vûë de cet appareil lugubre excitoit dans leurs esprits. Ils comparoient le haut degré d'élevation & de puissance où ils avoient vû D. Alvare, avec l'état humiliant où ils le voïoient; son bonheur passé, avec son malheur present: & ces tristes réflexions arrachoient des larmes de ses propres ennemis.

Sa mort.

D. Alvare ayant apperçû parmi la foule Barrasa, Ecuyer du Prince de Castille, il l'appella & lui dit, *Allez, & dites de ma part au Prince, qu'il ne suive pas l'exemple du Roy son pere dans les récompenses dont il gratifiera les services de ses Favoris;* voyant un crochet de fer attaché à une planche fort élevée; il demanda au Bourreau à quel dessein l'on avoit mis ce crochet de fer; le Bourreau lui dit que c'étoit pour y attacher sa tête, aussi-tôt qu'on la lui auroit coupée. D. Alvare repliqua,

Quand je serai mort, tu peux faire de mon corps tout ce que tu voudras; la mort ne peut jamais être honteuse à un homme qui a du courage & de la fermeté, & elle ne vient pas trop tôt pour lui, quand il a possedé avec honneur & avec éclat, pendant tant d'années, les premieres Charges de l'Etat. Après avoir dit ces dernieres paroles, il se dépoüilla lui même de ses habits, & baissa la tête avec une intrepidité qui donna de l'admiration même à ses envieux, & le Bourreau la lui trancha le 5 de Juillet.

An de N. S. 1452.

Ainsi mourut D. Alvare, il avoit veritablement de grandes qualitez, sa vie eut quelque chose de surprenant, par les differentes vicissitudes qu'il éprouva pendant trente années ou environ. Il conserva un pouvoir si absolu, que rien ne se faisoit sans son consentement: il avoit pris tant d'autorité sur l'esprit du Roi son maître, que ce Prince n'auroit pas changé d'habit, si D. Alvare ne l'eût agréé, ni reçû à son service un seul Domestique, que de sa main: ce Favori tout-puissant ne regloit pas seulement les affaires de l'Etat, mais encore la table & les plaisirs de son Prince. Cette tragique catastrophe doit servir de leçon à tous les Courtisans, pour leur apprendre qu'il est bien plus sûr de se faire aimer des Souverains, que de s'en faire craindre. Un sujet qui se rend formidable à son Maître, a tôt ou tard une fin malheureuse, à peine vit-on jamais un superbe & insolent Favori finir heureusement sa vie.

Alphonse d'Espina l'exhorte à la mort.

Alphonse d'Espina, Religieux de S. François, fut toûjours auprès de D. Alvare, depuis qu'on lui eût prononcé sa Sentence; il l'accompagna dans le chemin de Portillo à Valladolid, & jusques sur l'échafaut où il fut executé, & où il l'exhorta à la mort. C'est ce sçavant Religieux qui a composé un Livre appellé *Le Bouclier ou le Rempart de la Foy.* Titre pompeux & magnifique. L'ouvrage est excellent, & l'on y remarque une profonde érudition & une connoissance parfaite de l'Ecriture Sainte, & de la plus sublime Théologie; mais le stile n'en est ni élegant, ni poli, il y a même quelque chose dans l'expression de dur & de grossier.

On lui avoit prédit sa mort.

Le corps de D. Alvare demeura pendant trois jours sur l'Echafaut, auprès duquel on mit un bassin, afin de ramasser des aumônes pour enterrer un homme dont la puissance & les richesses, quelques jours auparavant, égaloient presque celle des Souverains. Telles sont les étonnantes révolutions qu'on voit

An de N. S. 1452. arriver presque tous les jours dans le monde. Il fut inhumé à S. André, lieu où l'on enterre ordinairement les Criminels executez par la Justice. De là il fut transferé dans le Monastere des Religieux de S. François de Vailladolid; & quelques années après ses amis obtinrent du Roi, qui regnoit alors, la permission de le faire encore transferer dans l'Eglise Cathédrale de Tolede, & il fut mis dans la Chapelle de S. Jacques, qu'il avoit fait bâtir. Le bruit se répandit, & on le disoit assez communément, que D. Alvare aïant consulté un certain Astrologue sur sa destinée, celui-ci lui dit qu'il mourroit à *Cadahalso*, il ne comprit pas alors que *Cadahalso* signifioit un échafaut, & qu'il devoit y perdre la téte; mais il crût que cela devoit s'entendre d'une petite Ville qu'il possedoit dans le Royaume de Tolede, & qu'on nommoit *Cadahalso*, dans laquelle depuis il ne voulut jamais entrer: mais nous n'appuïons pas beaucoup sur ces prédictions chimeriques.

Posterité de D. Alvare.

Le Roi cependant étoit avec son Armée auprès d'Escalona, qu'il assiégeoit; mais la femme de D. Alvare aïant appris la tragique mort de son époux, rendit la Ville au Roy, à condition que tous les trésors de D. Alvare se partageroient également entre le Roi & elle; le reste fut confisqué, à la réserve de la Ville de Sant-Istevan, que D. Alvare de Lune avoit donnée à D. Juan de Lune son fils, & qu'on lui laissa. Il eût une fille mariée à D. Diégue Pacheco, fils de D. Juan Pacheco, auquel elle porta le Comté de Sant-Istevan, qu'elle avoit herité de son pere, & qui fut uni avec le Marquisat de Villena. D. Alvare eut encore une autre fille légitime, qui épousa D. Ignigo Lopez de Mendoza, Duc de l'Infantado. Il eut outre cela deux enfans naturels, l'un nommé Pedre de Lune, Seigneur de Fuenti Duegna, l'autre étoit une fille, qui fut mariée à D. Juan de Lune son parent, & Gouverneur de Soria. En voilà assez sur la disgrace & la tragique mort du Favori D. Alvare.

LXVII. Ismaël chasse de Grenade Mahomet le Boiteux, & se met en sa place.

Le Maure Ismaël, que le Roy de Castille avoit, les années dernieres, renvoyé dans sa patrie, étant arrivé dans le Roïaume de Grenade, y forma de nouvelles cabales, & soûtenu d'un grand nombre de Partisans qu'il avoit parmi les Infidéles, & & de la protection que lui donnoient les Chrétiens, il chassa du Trône de Grenade, Mahomet le Boiteux, son cousin germain, & se mit en sa place. Le fait est certain; mais l'histoire ne marque pas précisement le tems auquel il arriva. Les disgraces

graces arrivées aux Maures l'année derniere, & les mauvais succès de toutes leurs entreprises avoient rendu le Roy Mahomet odieux & méprisable à une nation assez inconstante, & naturellement portée à changer de maître. Ismaël se voyant paisible possesseur du Royaume de Grenade, ne conserva pas long-tems la reconnoissance qu'il devoit aux Chrétiens, auparavant affable, plein de douceur & ami declaré des Castillans, dans sa mauvaise fortune; dès qu'il se vit maître il devint ingrat, & oublia bien-tôt les biens qu'il en avoit reçûs.

An de N. S. 1452.

Origine des Cruzades.

L'on commença cette année à battre & à fabriquer en Portugal une nouvelle monnoye de bon alloy, que l'on appelle *Cruzades*; [1] la raison pour laquelle on lui donna ce nom fut que dans ce même tems-là on accorda une espece de Jubilé à tous les Portugais qui se croiseroient pour aller faire la guerre aux Maures de Barbarie. D. Alvare Gonzalez, Evêque de Lamego, un des plus grands hommes de ce Royaume, & des plus distingués, par sa prudence, son amour pour les sciences, sa profonde érudition, sa pieté & son zéle pour la Religion, obtint cette Croisade du Pape Nicolas V.

LXVIII.

L'Evêque de Cuença premier Ministre de Castille.

La mort de D. Alvare n'apporta pas grand changement aux affaires de Castille; on ne s'apperçût pas que le gouvernement prit une meilleure forme, & les choses resterent à peuprès dans le même état où elles étoient avant la disgrace du Favori. Le Roi cependant paroissoit résolu, si Dieu lui conservoit encore la vie quelques années, de prendre connoissance des affaires, & de gouverner son Royaume par lui même; il s'en étoit expliqué, & avoit declaré que désormais il vouloit se servir des avis & des conseils de l'Evêque de Cuença, & de D. Gonzale d'Illescas, Prieur de Guadaloupe, deux des plus grands hommes de ce siecle là, & des plus célebres par leur droiture, leur probité, & la sainteté de leur vie.

Le Roi de Castille veut gouverner lui même.

Avec le secours & le conseil de ces deux Ministres le Roi prétendoit réparer tous les malheurs passez, procurer de nouveaux avantages à ses Sujets, & leur faire ainsi oublier tout ce qu'ils avoient souffert sous le dernier Ministere. Il vouloit joindre à une application constante aux affaires, une extrême severité à punir les rebelles, & ceux qui refuseroient de se sou-

[1] *appelle Cruzades.* C'est une Monnoye Portugaise qui vaut quarante sols de nôtre Monnoye, d'un côté il y a les armes de Portugal, & de l'autre une croix; c'est pourquoi on l'appelle Cruzades.

An de N. S. 1454.

mettre. Vertus souvent plus necessaires à un Prince, & même plus avantageuses au Peuple, que de vains dehors de clémence & de douceur. Ce fut dans ces dispositions qu'il appella auprès de sa personne l'Evêque de Cuença, & le Prieur de Guadaloupe, ausquels il envoya ordre de le venir trouver à Avila, où il s'étoit rendu après avoir réduit Escalona. Il projettoit d'entretenir toûjours huit mille chevaux, même en tems de paix, pour conserver la tranquillité dans le Roïaume, & pour le défendre contre les Ennemis étrangers. il avoit pris encore la résolution de charger toutes les Villes de son obéïssance, de lever elles mêmes les droits & les revenus de la Couronne, & de se défaire par ce moyen de tous les Gens de Finances, qui sous prétexte de ramasser les revenus des Rois, trouvent des voyes secretes de commettre mille injustices & mille brigandages.

LXIX. Découvertes des Portugais sur les côtes d'Afrique.

D'un autre côté les Portugais, par les longues & périlleuses navigations qu'ils entreprenoient tous les ans avec des frais immenses, & un courage heroïque, faisoient de nouvelles découvertes sur les côtes occidentales d'Afrique, sans que les difficultez de l'entreprise fussent capables de les rebuter. Enfin ils pénetrerent jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, qui est la partie la plus méridionale de cette troisiéme partie du monde. Ce Cap, devenu dans la suite si fameux, est situé de l'autre côté de l'Equateur, à trente-cinq ou trente-six degrez de latitude méridionale, & il forme la pointe d'une pyramide, dont la base est au Nord, & où viennent aboutir de côté & d'autre toutes les côtes d'Afrique. C'est par le moyen de ces entreprises hardies, & à la faveur de ces pénibles navigations que cette belliqueuse Nation s'est élevée au haut point de gloire où nous l'avons vûë, a immortalisé son nom, & acquis ces richesses immenses, qui se sont depuis répanduës dans tout le reste de l'Europe. Le premier qui osa former ces glorieux projets, & que tout le monde condamnoit au commencement, comme des entreprises témeraires, fut l'Infant D. Henri, oncle du Roi de Portugal, animé par la profonde connoissance qu'il avoit des Mathématiques, & sur tout de l'Astronomie, mais beaucoup plus par le zéle ardent qu'il avoit d'étendre la Religion Chrétienne. Prince en cela digne des éloges les plus magnifiques, & dont la mémoire ne finira jamais.

Le Roi de Castille s'en plaint.

Le Roi de Castille trouva mauvais que les Portugais osassent

faire ces entreprises ; il prétendit que ces côtes d'Afrique étoient du ressort des conquêtes qu'on lui avoit assignées ; que nul n'avoit droit d'en faire de ce côté-là sans sa permission ; qu'il étoit de son interêt & de la gloire de sa Couronne de ne pas souffrir que les Portugais continuassent dans la suite leurs découvertes. Il envoya sur cela ses ordres à D. Juan de Guzman, son Ambassadeur à la Cour de Portugal, pour y presenter ses griefs, & y faire valoir ses prétentions. Il menaça même qu'il declareroit la guerre aux Portugais, s'ils osoient désormais rien entreprendre du côté de l'Afrique. Le Roi de Portugal indigné que les Castillans vinssent lui prescrire des Loix jusques sur son Thrône, crût néanmoins devoir dissimuler, & répondit à l'Ambassadeur de Castille, qu'il ne croïoit pas jusques-là avoir rien fait contre la Justice & la raison ; qu'il ne prétendoit point rompre avec les Princes ses voisins, & qu'il étoit persuadé que le Roy de Castille y penseroit avant d'en venir aux armes, qu'il étoit content de mettre cette affaire entre les mains de quels Médiateurs il lui plairoit. An de N. S. 1454.

LXX. Maladie du Roi de Castille.

Le Roy de Castille étoit allé de Medina del Campo à Vailladolid, pour voir si le changement d'air pourroit le guérir de la fiévre quarte, dont il étoit tourmenté depuis long-tems, quoique cette fiévre ne parût pas d'abord maligne, & qu'elle ne fût pas violente ; néanmoins sa longueur & son opiniâtreté, que tous les remedes ne pouvoient vaincre, ne laissoient pas de le fatiguer cruellement, & d'allarmer les Peuples : D. Juan de Guzman arriva au même tems de son Ambassade de Portugal, avec la réponse du Roy. Et la Reine d'Arragon se rendit aussi à Vailladolid dans le dessein de ménager une paix solide entre tous les Rois d'Espagne. Le voyage de cette Princesse ne fut pas inutile ; car les soins & les peines qu'elle se donna pour terminer cette affaire, son adresse, son habileté & son application eurent tout le succès qu'elle pouvoit desirer ; mais rien ne facilita tant cet accommodement, que l'état où se trouvoit l'Espagne, qui étoit épuisée par les dernieres guerres.

LXX. Le Prince de Castille répudie Blanche de Navarre.

Cependant peu s'en fallut qu'un nouvel évenement ne fût l'occasion d'une nouvelle guerre. Le Prince D. Henri de Castille répudia la Princesse Blanche son épouse, & la renvoya au Roi de Navarre son pere, sous prétexte que par des maléfices & des sortileges, il n'avoit encore pû consommer son mariage avec elle. Tel étoit le prétexte que le Prince apportoit pour au-

An de N. S. 1451. toriser son divorce : mais au fond malgré les remontrances & les avis du Roy son pere, il continuoit toûjours dans ses débauches, & ne vouloit point renoncer à de criminelles amours.

On prononce la Sentence du divorce.

D. Loüis d'Acugna, Administrateur de l'Eglise de Segovie, prononça la premiere fois, au nom du Cardinal D. Juan de Cervantes, la Sentence de divorce. L'Archevêque de Tolede la confirma depuis par une Commission particuliere du Pape Nicolas, qui lui envoïa un Bref sur cette affaire, au grand étonnement de tout le monde. Mais ce qui révolta tous les gens de bien, fut que le Prince, après avoir repudié la Princesse Blanche, ne laissa pas de se remarier, contre toutes les regles de la Justice & de la raison.

Naissance du Prince Alphonse de Castille, mort jeune.

Le Roi de Castille eut un second fils, qui naquît à Tordesillas le 13 de Novembre, & qui fut nommé D. Alphonse. Ce Prince mourut jeune, & fut la source d'une rude & sanglante guerre, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire. Il y avoit long-tems que les Couronnes des Castille & d'Arragon étoient broüillées ; les deux Nations s'ennuyoient également de la guerre, & n'avoient pas moins d'ardeur pour la paix. La Reine d'Arragon, Princesse habile & intelligente, entreprit de ménager la paix entre les deux Couronnes, & un accommodement entre le Roy de Navarre & le Prince Charles de Viane son fils : mais comme ces deux affaires demandoient du tems, on résolut de convenir d'une Tréve pour toute l'année suivante.

LXXI. Mort de Jean Roi de Castille.

Les choses étoient sur le point d'être reglées, quand la maladie du Roy de Castille étant considérablement augmentée, les Médecins commencerent à désesperer de sa santé. On lui fit donc recevoir les derniers Sacremens, & il mourut à Vailladolid le 20 de Juillet de l'année 1454. Il ordonna que son corps seroit inhumé dans le Monastere des Chartreux de Burgos, que le feu Roi son pere avoit fait bâtir & richement fondé, & où depuis il avoit lui même établi des Chartreux. On mit le corps de ce Prince en dépôt dans l'Eglise de S. Paul de Vailladolid, & dans la suite on fit à Burgos ses obseques, avec toute la pompe que demandoit la Dignité Royale. Il n'y eut presque pas une seule Ville dans tout le Royaume où l'on ne lui fit un Service solemnel, & jusques dans Naples même, le Peuple, pour marquer l'estime & le respect qu'il avoit pour ce Prince, lui fit dès le mois suivant de magnifiques funerailles ;

1454.

lorsque toute la Ville étoit en deüil, pour assister au Service du Roy de Castille, l'Ambassadeur de Venise, par un caprice extravagant, osa paroître à la céremonie vêtu d'écarlate. Ce fut un spectacle assez bizarre; qui dans un appareil lugubre ne servit qu'à exciter la raillerie ou l'indignation de tous les Spectateurs, & à changer les larmes en ris. Il arriva encore pendant cette céremonie funebre une chose assez remarquable; comme il y avoit une multitude infinie de lampes & de lumieres, le feu prit au mausolée, qui n'étoit que de bois, & qu'on avoit élevé avec beaucoup de magnificence dans l'Eglise, & il fut presque entierement consumé. An de N. S. 1454.

Testament du Roi.

Le Roi ordonna par son Testament que l'Infant D. Alphonse son fils, qui étoit encore au berceau, auroit l'administration de la Grand-Maîtrise de S. Jacques, & le nomma au même tems Connétable de Castille, deux des plus grandes Dignitez de ce Royaume, qui étoient demeurées vacantes par la mort de D. Alvare. Il nomma aussi l'Evêque de Cuença, le Prieur de Guadaloupe, & Jean de Padilla son Grand Chambellan, pour Tuteurs du jeune Prince, sans son extrême jeunesse, ou si le Roi son pere n'avoit pas apprehendé de soulever tout le Royaume, on croit qu'il lui auroit laissé sa Couronne, & l'auroit declaré son Successeur, au moins le bruit en courut, tant le Roi étoit irrité contre le Prince de Castille son fils aîné, auquel il n'avoit jamais pû pardonner ses fréquentes révoltes. Il laissa à l'Infante Isabelle sa fille, la Ville de Cuellar pour son appanage, avec une grande somme d'argent, il regla que la Reine de Castille son épouse, auroit pour son doüaire les Villes de Soria, d'Arevalo & de Madrigal, avec toutes leurs dépendances, & qu'elle joüiroit de tous les revenus pour l'entretien de sa Maison, & pour adoucir les chagrins de sa solitude & de sa viduité.

LXXII.

Le Prince de Castille D. Henri lui succede.

Après la mort de D. Juan, Roi de Castille. D. Henri son fils aîné lui succeda, suivant les Loix fondamentales du Royaume. La cerémonie du Couronnement se fit dans une Jonte ou Assemblée extraordinaire des principaux Seigneurs de la Cour, dont une partie se trouvoit deja à Vailladolid, & les autres s'y rendirent en diligence, dès qu'ils eurent appris la mort du Roy. Quatre jours après, le nouveau Roi prit solemnellement toutes les marques de la Dignité Royale, & l'on déploya en son nom les grands Etendars de la Couronne de Cas-

An de N. S. 1454. tille. Les Comtes d'Albe & de Trevigno, que l'on remit en liberté se trouverent au Couronnement, & leur presence ne servit qu'à rendre la Fête plus solemnelle, & qu'à redoubler la joïe publique. Les autres Grands qui avoient été arrêtez autrefois avec eux, étoient déja sortis de prison en diverses rencontres.

Paix entre la Castille & l'Arragon.

Le nouveau Roi ne changea rien dans le Conseil & dans les Officiers de sa Maison; il conserva dans leurs Emplois tous ceux qui avoient servi le feu Roy son pere. La Reine d'Arragon reprit alors les premiers projets de paix entre les Couronnes de Castille & d'Arragon. Cette habile Princesse, qui avoit cette affaire à cœur, l'entreprit, munie des pleins pouvoirs qu'elle avoit reçûs du Roy d'Arragon son époux, & du Roy de Navarre son beau-frere; elle eut enfin le bonheur d'y réüssir, aux conditions suivantes. 1°. Que le Roy de Navarre, Le Prince D. Alphonse son fils, le Prince D. Henri, fils de l'Infant D. Henri d'Arragon, renonceroient pour jamais à toutes les Charges & Dignitez qu'ils possedoient, & qu'ils avoient possedées en Castille, & à tous les droits qu'ils y pouvoient prétendre. Mais aussi que le Roi de Castille, pour les dédommager, leur assigneroit à tous une pension considerable dont l'on conviendroit, & qu'il leur feroit payer exactement tous les ans. 2°. Que l'Amirante de Castille D. Henri son frere, D. Juan de Touar, Seigneur de Berlanga, & tous les autres Seigneurs & Gentilshommes, qui dans les troubles passez avoient suivi le parti du Roy de Navarre, auroient la permission de revenir dans leur patrie, & rentreroient dans leurs Charges, Dignitez & Emplois, qu'on leur restitueroit tous les biens qu'on leur avoit confisquez sous prétexte de felonie. En un mot, que l'on accorderoit une amnistie generale. 3°. Que l'on restitueroit de part & d'autre toutes les Places & Châteaux que l'on avoit pris durant la guerre, & qu'on les rendroit dans l'état où ils se trouvoient alors. 4°. Qu'en particulier on payeroit au Roi de Navarre quinze mille florins en échange de la Ville d'Atiença, pour le dédommager des frais qu'il avoit faits pour fortifier & pour défendre cette Place.

Mort du Comte de Castro.

D. Diegue Gomez de Sandoval Comte de Castro étoit mort pendant les conférences qu'on tenoit pour la paix, & dans la chaleur des contestations qui s'étoient élevées pour la restitution de ses biens & de toutes ses terres, qu'il demandoit à la

Cour de Castille, & que les Avocats qu'il avoit envoyez au lieu des conférences pour soûtenir ses droits, prétendoient lui avoir été injustement enlevées dans les dernieres révolutions. Le Comte fut inhumé à Borgia. Quelque-tems avant sa mort les Arragonnois, pour reconnoître l'attachement qu'il avoit toûjours fait paroître pour leur parti, lui avoient fait une gratification de la Ville de Denia, dans le Royaume de Valence & du Château de Lerme, dans la vieille Castille. Le Comte de Castro laissa ces deux Villes à D. Ferdinand son fils, qui fut exclu de l'amnistie generale, avec quelques autres Seigneurs qui l'avoient suivi, & ils eurent défense de revenir en Castille sans une permission particuliere du nouveau Roy. An de N. S. 1454.

LXXIII. Tréve en Navarre.

La paix ayant été heureusement concluë entre la Castille & l'Arragon, aux conditions que nous venons de rapporter. On entreprit ensuite de calmer les troubles de Navarre, & de rendre la tranquillité à ce Royaume; mais inutilement. Il s'agissoit de réünir le pere & le fils, chose difficile; car plus les liens sont étroits, plus la haine qui les divise est irréconciliable. Pendant que les Princes interessez dans la paix dont nous avons parlé, s'appliquoient à en regler les conditions, & cherchoient ensemble toutes les voyes possibles d'affermir le traité, on convint de prolonger la tréve pour une autre année, & la Reine d'Arragon retourna dans ses Etats.

On travaille à la paix.

D. Juan Pacheco, Marquis de Villena, resta en Castille sans concurrent. Il étoit le Seigneur du Royaume le plus puissant, soit par ses richesses, soit par l'autorité qu'il avoit sur l'esprit du nouveau Roy D. Henri, dont il étoit en même tems & le seul Favori, & le premier Ministre. On avoit reglé que les Rois de Castille & de Navarre envoïeroient leurs Plenipotentiaires à Agreda dans la Castille, sur les frontieres de Navarre & d'Arragon, pour terminer les differens qui regnoient depuis si longtems entre le Roy de Navarre & le Prince de Viane son fils, le lieu étoit commode, & l'on voulut encore avoir égard au Roy de Castille, dont l'on sembloit par là reconnoître la prééminence. Le Marquis de Villena avoit été nommé par ce Prince pour son Plénipotentiaire. Le Roi de Navarre avoit choisi pour le sien D. Ferrier de Lanuza, qui avoit accompagné la Reine d'Arragon dans tous ses voyages, & D. Juan de Beaumont, frere du Connétable de Navarre, devoit traiter au nom du Prince de Viane.

An de N. S. 1455. 1455. Ces trois Plénipotentiaires se rendirent donc au lieu des conférences au commencement de l'année 1455. avec les pleins pouvoirs qu'ils avoient reçûs de leurs maîtres. Leur principale commission étoit de chercher tous les expediens imaginables pour rendre la tranquillité à la Navarre. Ces conférences ne produisirent pas grand chose. Le Roi de Navarre & ceux de son parti ne s'accommodoient pas des propositions que faisoient les Commissaires du Prince de Viane, & que le Marquis de Villena appuïoit ouvertement. Les plus intelligens soupçonnerent Pacheco de s'opposer secretement à la paix de Navarre, & à la reconciliation du pere & du fils, dans la crainte que son crédit & sa faveur ne vinssent à diminuer. Il étoit bien aise pour se maintenir de se rendre toûjours necessaire, ainsi il n'y eut rien de conclu dans le Congrès d'Agreda, & l'on convint seulement que la tréve dureroit encore tout le mois d'Avril.

LXXIX. Situation des affaires de Castille.

Les affaires de Castille n'étoient pas dans une trop bonne situation; les Peuples s'étoient flatez qu'elles changeroient de face par le changement de Maître, & qu'un nouveau gouvernement rétabliroit les choses dans l'état où elles devoient être; mais toutes ces esperances s'évanoüirent bien-tôt. La Castille, semblable à un Vaisseau environué d'écueils & de rochers, agîté par les flots & la tempête, avoit besoin d'un Pilote sage & habile pour en tenir le gouvernail; c'est ce qui lui manquoit depuis long-tems. Le nouveau Roy avoit tous les défauts du Roy son pere, négligent, ennemi des affaires comme lui, il en avoit d'autres encore plus considerables que son Prédecesseur n'avoit pas. Il ne concevoit ni les besoins de ses Sujets, ni les maux qu'ils avoient soufferts, ni ceux où ils étoient exposez: & il n'avoit ni assez de pénetration, ni assez de lumiere, ni assez d'attention pour prévoir les tempêtes dont lui même & son Royaume étoient menacez. Il avoit cependant l'esprit assez vif; mais les débauches infames dans lesquelles il se plongeoit, lui avoient amolli le cœur, & il n'avoit rien de ce courage & & de cette grandeur d'ame si necessaire à un Souverain. Son défaut principal étoit une négligence effroyable, & une aversion extrême pour les affaires. D. Juan Pacheco, son Favori & son premier Ministre le gouvernoit encore avec une autorité plus absoluë, que D. Alvare de Lune n'avoit gouverné le feu Roy D. Juan son pere; mais il profita de la disgrace & du malheur de ce dernier; car pendant sa faveur il se comporta avec beaucoup

beaucoup plus de moderation & de sagesse, aussi fut-il beaucoup plus heureux; car il conserva son crédit & son autorité jusqu'à la mort. An de N. S. 1455.

Portrait du Roy D. Henri.

Le Roi D. Henry avoit la tête grosse, le front large, les yeux verds & étincelans, le nez camard, non pas de naissance, mais par un accident, les cheveux châtains, le teint vermeil, mais un peu brun, le regard peu agréable, & qui avoit quelque chose de farouche, la taille haute, les jambes longues, les traits du visage assez réguliers & assez beaux, la mine guerriere, la complexion vigoureuse, & capable de soûtenir toutes les fatigues de la guerre; sa passion pour la chasse & pour la musique étoit extrême, il n'avoit rien dans ses habits de riche & de magnifique, il ne bûvoit que de l'eau, mangeoit beaucoup; ses inclinations & ses mœurs étoient si dereglées, qu'il n'étoit occupé que de ses débauches, ausquelles il se livroit sans mesures & sans bornes. Aussi malgré la force & la bonté de son tempérament, elles ruinerent absolument sa santé, & il devint sujet à un grand nombre d'infirmités. On ne vit jamais Prince plus leger & plus inconstant dans ses projets.

On lui avoit donné communément le surnom de *Liberal* & *d'Impuissant*; il eut celui-ci pour un défaut naturel, il mérita l'autre par son excessive prodigalité; car il ne gardoit ni régles, ni mesures, ni équité dans les liberalitez qu'il faisoit; il donnoit les Villes, les pensions, les gratifications, sans discernement. A voir la profusion avec laquelle il dissipoit les revenus de sa Couronne, & les trésors, qu'il amassoit cependant avec une insatiable cupidité, on auroit crû qu'il surpassoit tous ses Prédecesseurs en richesses & en puissance. Aussi fut-ce par cette voye qu'il trouva le secret d'affoiblir son Royaume, de ruiner ses Peuples, & de se mettre lui même presque entierement hors d'état de soûtenir la Dignité & la Majesté du Thrône: il ne desiroit pas avec moins de passion le bien d'autrui, qu'il prodiguoit le sien; défauts qui ne se trouvent que trop ordinairement ensemble: il oublioit aisément les graces qu'il faisoit; mais il conservoit éternellement la mémoire des Services que lui rendoient ses Sujets, & il les payoit avec plus de promptitude & de fidelité qu'un argent emprunté.

Ses paroles étoient douces & affables, son abord facile, jamais il ne rebutoit personne; mais sa bonté & sa douceur étoient excessives: si l'on n'a soin de temperer ces vertus par

An de N. S. 1455. une ſeverité raiſonnable, elles cauſent très-ſouvent dans les Etats d'auſſi grands maux qu'une rigueur outrée. De là le mépris des Loix, l'oppreſſion des innocens, la violence, l'injuſtice, le brigandage. L'eſperance de l'impunité rend les méchans hardis à commettre les plus grands crimes. Cet aſſemblage de qualitez mal aſſorties fut la ſource de toutes les révolutions qui arriverent dans la Caſtille pendant le regne de D. Henri ; car il n'y en eut peut-être jamais un plus agité par les factions, plus en proïe à la jalouſie, à l'avarice & à l'ambition des Grands. Il regna vingt ans quatre mois deux jours. Enfin ce Prince manqua toûjours de prudence & d'habileté, auſſi-bien pour gouverner ſes Sujets, que pour en reprimer les déſordres.

LXXV. Sforce, Duc de Milan ſe ligue avec les Florentins contre les Venitiens.

Il y avoit déja trois ans que la guerre étoit furieuſement allumée en Italie. Voici qu'elle en fut l'occaſion. Depuis que François Sforce s'étoit rendu maître du Duché de Milan, il avoit fait ſommer les Venitiens de lui remettre entre les mains certaines Villes dont ils s'étoient ſaiſis le long de l'Adda ; mais comme ceux-ci refuſoient de le faire. Le nouveau Duc prît la réſolution de les contraindre par la force à lui rendre ce qu'ils lui retenoient injuſtement : il eut donc recours aux Florentins, & les invita de s'unir à lui, & de l'aider dans ſon deſſein. Ceux-ci y conſentirent, & firent entr'eux une ligue ſecrete.

Les Venitiens ſe liguent avec le Roy d'Arragon.

Les Venitiens informez du traité fait entre les Florentins & le Duc de Milan s'en offenſerent, & ne tarderent pas à faire éclater leur reſſentiment. Ils commencerent d'abord par faire publier un ordre à tous les Florentins de ſortir inceſſamment hors des terres de la Seigneurie, & une interdiction entiere de commerce avec les Sujets de la Republique. Après cette démarche ils penſerent à faire eux mêmes une ligue avec le Roy d'Arragon par l'entremiſe de Leonel, Marquis de Ferrare, qui repreſenta à ce Prince que s'il déclaroit la guerre aux Florentins ſes anciens ennemis, & s'il venoit les attaquer juſques dans leur propre Païs, le Duc Sforce, privé du ſecours qu'il eſperoit de ce côté-là, ſeroit trop foible pour attaquer la Republique.

Le Roi d'Arragon envoie des Troupes contre le Duc de Milan & le Florentins.

Dès que cette nouvelle ligue fut concluë, Guillaume, Marquis de Montferrat, s'étant mis à la tête de quatre mille chevaux & de deux mille hommes d'Infanterie, entretenus par le Roy d'Arragon, entra par les ordres de ce Prince dans le

Duché de Milan, & commença les premieres hostilitez du côté d'Alexandrie de la Paille, & au même tems le même Roy chargea le Prince D. Ferdinand son fils, Duc de Calabre, qui avoit déja trois enfans, les Princes D. Alphonse, D. Fréderic & la Princesse Leonor, d'aller sur les Florentins avec six mille chevaux & deux mille hommes d'Infanterie, pour jetter l'épouvante parmi ses Ennemis, & de pousser cette guerre avec plus de vigueur. Le Roi d'Arragon avoit donné au Duc de Calabre son fils, Napoleon des Uursins & le Comte d'Urbin, deux de ses plus habiles Generaux, pour lui servir de conseil. An de N. S. 1455.

Le Duc de Calabre ravage les terres des Florentins.

Ces Troupes étant entrées du côté de Crotone & d'Arezzo, pillent, ravagent la campagne, mettent tout à feu & à sang, jettent par tout la désolation & l'effroi, emportent d'assaut Foyano, une des plus fortes Places du Païs. Astor de Faenza, qui étoit accouru le premier de tous au secours des Florentins, à leur sollicitation, est battu par les Arragonnois, son Armée taillee en piéces, le reste mis en désordre & en fuite. Ceux-ci se voïant maîtres de la campagne, & n'aïant plus d'Armée en tête, profitent de leur victoire, & de la consternation où sont les Ennemis, leur enlevent de nouvelles Places. D'un autre côté Antoine Olcina, avec un autre corps de Troupes, se rend maître d'une Ville nommée Vado, aux environs de Volterre, & delà fait des courses dans tout le Païs soumis aux Florentins, envoïe des partis de toutes parts, & met le feu à tous les Villages qui ne veulent pas païer les contributions.

LXXVI. René Duc d'Anjou passe en Italie.

La guerre ne se faisoit pas avec moins de chaleur & moins d'acharnement dans l'Etat de Milan. D'un côté François Sforce, sollicite & presse René Duc d'Anjou de passer incessamment de France en Italie; il lui promet aussi-tôt que la guerre de Lombardie sera terminée, de joindre ses forces aux François pour les aider à recouvrer le Royaume de Naples, & à en chasser les Arragonnois. Le Duc d'Anjou trouva les passages des Alpes occupés par le Duc de Savoye & le Marquis de Montferrat, qui à la priere des Venitiens ne penserent qu'à fermer l'entrée de l'Italie au François, pour les empêcher de se joindre aux Milanois. le Duc étant trop foible pour se faire jour l'épée à la main au travers des Ennemis, qui défendoient les gorges des Alpes, fut obligé de s'embarquer & de passer par mer à Gennes sur deux Vaisseaux. Comme il n'y avoit rien de brillant ni de magnifique dans sa Maison, qu'il menoit avec soy peu de

An de N.S 1455. Troupes & ne portoit point d'argent, ses Alliez le mépriserent. Très-souvent en matiere d'Etat & de politique les plus petites choses sont le principe ou l'occasion des plus éclatantes révolutions.

Le Dauphin pénetre en Italie, & repasse en France.

Il est vrai que Loüis Dauphin de France, & qui regna ensuite sous le nom de Loüis XI, s'avança avec une Armée, traversa les Alpes, malgré les obstacles qu'on voulut mettre à son passage, entra dans le Piémont, & penetra jusqu'à Ast. Mais la joïe & l'esperance qu'on avoit conçûës de l'heureuse expedition du Dauphin s'évanoüirent; car trois mois après ce Prince s'en retourna tout à coup avec ses Troupes sur ses pas, & reprit la route de France, sans que l'on pût en démêler la raison. Tout le monde se plaignoit hautement de René Duc d'Anjou, que l'on regardoit comme un Prince sans merite, & incapable de regner.

LXXVII
On parle de paix.

Après le départ du Dauphin les affaires de Lombardie se trouvoient dans un terrible dérangement. Les Milanois & les Florentins se voïant abandonnez de leurs Alliez, n'étoient plus assez forts pour s'opposer aux Ennemis redoutables qu'ils avoient en tête; mais le malheur des autres les sauva, & les tira du mauvais pas où ils étoient engagez. La triste & funeste nouvelle que l'on reçût de la prise de Constantinople par les Turcs, répandit la terreur dans toute l'Europe, & inspira aux Venitiens & au Duc de Milan le désir de s'accomoder & de faire la paix; ce qui alarma les uns & les autres, fut le bruit qui courut que Mahomet II. Empereur des Turcs, fier de ses victoires & de sa nouvelle conquête, menaçoit de passer en Italie, d'y mettre tout à feu & à sang, & de l'ajoûter à tant d'autres Provinces qu'il avoit conquises: il sembloit même déja qu'il fût aux portes, tant la crainte de ce nouveau Conquérant avoit saisi les esprits.

Elle est concluë.

Simon de Camerin, Religieux de S. Augustin, plus habile pour les affaires, que profond en doctrine, alloit continuellement de part & d'autre pour tâcher de gagner les esprits, & de trouver quelque accommodement. Il n'épargnoit ni peines, ni soins, ni travaux pour réüssir dans son dessein. Enfin il se donna tant de mouvement, il fit joüer tant de ressorts, qu'il eut le bonheur de conclure la paix entre les Venitiens, le Duc de Milan & les Florentins, qui fut signée à Lodi le 6 d'Avril de l'année 1454. à des conditions également avantageuses pour

tous les partis. Quelque-tems après les uns & les autres signerent encore une ligue entr'eux le 30 d'Août par les intrigues du même Religieux. An de N. S. 1455.

Le Roi d'Arragon aïant appris ces nouvelles, en fut indigné, & trouva très-mauvais que ses Alliez eussent fait la paix, & signé une ligue avec leurs Ennemis, non seulement sans son consentement; mais même sans sa participation. Il se plaignit hautement de l'inconstance, & comme il disoit, de la perfidie des Venitiens; ainsi il envoya ordre au Duc de Calabre son fils de laisser en repos les Florentins, & de revenir à Naples avec ses Troupes.

Le Roy d'Arragon s'en plaint.

Le chagrin du Roy d'Arragon ne laissa pas d'allarmer les Venitiens, Le Duc de Milan & les Florentins; ils sentoient bien que ce Prince pouvant donner un grand branle aux affaires, il leur étoit de la derniere importance de l'appaiser. Les uns & les autres dépêcherent donc aussi-tôt de concert des Ambassadeurs à Naples, pour se disculper de la précipitation avec laquelle ils avoient fait la paix, & pour lui representer le danger où les auroit exposé le moindre délay; que cependant il seroit toûjours maître d'entrer dans la ligue quand il lui plairoit, ou pour mieux dire, que s'il vouloit bien y entrer, tous les Alliez se feroient un honneur de le reconnoître pour leur Chef; qu'ils le supplioient de vouloir bien leur pardonner, & de sacrifier son ressentiment particulier au bien commun, à la paix & à la tranquilité de toute l'Italie.

Ses Alliez lui envoïent des Ambassadeurs.

LXXVIII.

Le Pape, qui voïoit de quelle consequence il étoit de ne pas irriter le Prince le plus puissant d'Italie, & qui vouloit appuïer les interêts des Alliez, joignit à leurs Ambassadeurs le Cardinal de Fermo Dominique Capranique, un des plus illustres membres du Sacré Collége, & des plus distinguez par sa probité, sa droiture, sa profonde érudition, son experience, son habileté à manier heureusement les Affaires les plus épineuses. Sa Sainteté, pour donner encore plus d'autorité au Cardinal de Fermo, le nomma son Légat *à Latere*. Le Roy d'Arragon se rendit à Gayette pour y donner audience aux Ambassadeurs. Le Cardinal Légat tenoit le premier rang par l'éminence de sa Dignité & de son caractere, & dans une audience particuliere le Légat porta la parole au nom de tous les autres, & s'adressant au Roy, il lui dit à peu près ces mots.

Le Pape envoye un Legat au Roy d'Arragon.

Harangue du Legat au Roy.

Nous venons ici, Seigneur, pour demander à Vôtre Ma- "

An. de N. S. 1455. „ jesté une chose qu'elle peut aisément nous accorder, & qui, „ préferablement à toutes les autres, est l'objet de nos em- „ pressemens. Nous osons donc vous supplier de ne pas vous „ opposer à la paix qui vient d'être concluë entre toutes les „ Puissances d'Italie, & de vouloir même entrer dans l'alliance „ qu'elles ont signée; rien ne peut vous être plus glorieux, & „ je ne craindrai pas d'avancer, que rien n'est plus necessaire „ au repos de toute la Chrétienté & au salut de toute l'Italie, „ sur tout dans ces tems fâcheux, où nous nous voïons envi- „ ronnez de dangers, après la conquête que les Infidéles „ viennent de faire sur les Chrêtiens. Un nouvel orage se „ forme, & si nous ne prenons le soin de le détourner, nous ne „ pourrons l'éviter. Nôtre foiblesse, ou pour mieux dire, „ nôtre mésintelligence est l'unique source des malheurs qui „ nous viennent accabler. N'attribuons qu'à nous mêmes la „ plaïe sanglante que nous avons reçûë, & l'affront qui nous „ deshonore; ne rappellons plus nos fautes passées; qu'elles „ nous servent de leçon, & profitons de nos disgraces. Il est „ plus aisé de condamner les désordres, que de les répa- „ rer. Mais, si j'ose dire ici la verité, pendant que nous préfe- „ rons nos interêts particuliers au bien public, pendant que „ nous ne pensons qu'à nous faire la guerre les uns aux autres, „ pendant que nos injustes démêlez étouffent dans nous tous „ les sentimens de pieté & de Religion, nous font sacrifier tout „ ce que nous devons à nôtre honneur & à nôtre conscience; „ une des plus éclatantes lumieres de la Republique Chré- „ tienne vient de s'éteindre, & le rempart, qui servoit de bar- „ riere pour arrêter les progrès de ces redoutables Ennemis, „ vient d'être renversé. Puis-je faire ce triste & funeste recit „ sans être touché de la plus vive affliction; mais je suis con- „ traint d'arrêter mes larmes, pour pouvoir ici representer à „ Vôtre Majesté le déplorable état où se trouve la Republique „ Chrêtienne depuis les conquêtes des Ennemis de nôtre sainte „ foy. C'est une chose indubitable que la bonne intelligence & „ l'union de tous les Princes Chrêtiens, seroit seule capable de „ remedier aux malheurs où leurs démêlez, leurs querelles „ particulieres, leur jalousie & leur division nous ont précipi- „ tez; il ne reste que cette seule ressource aux maux dont nous „ sommes menacez tous en general, & chacun de nous en par- „ ticulier. L'Ennemi du nom Chrêtien s'enrichit de nos

dépoüilles ; ses victoires le rendent plus fier & plus insolent. “ An de N. S. 1455.
Les Provinces de l'Orient ne sont plus qu'une vaste so- “
litude. La Ville de Constantinople, l'ornement & le “
boulevart de la Chrêtienté, est tombée entre les mains “
des Barbares. Je suis saisi d'horreur, quand je me repre- “
sente l'image de ce triste jour, où les Infideles, guidez “
par la seule fureur, remplirent tout d'horreur & de carnage “
dans cette malheureuse Ville. Quel horrible spectacle de voir “
le dur esclavage où un nombre infini de Dames Chrêtiennes “
se trouvent réduites. La confusion qui regne dans cette “
Ville, les Temples prophanez, les Autels renversez, les “
choses saintes foulées aux pieds par ces impies, les enfans “
égorgez jusques dans le sein de leurs meres, les Vierges “
Chrêtiennes deshonorées & livrées en proïe à la brutale pas- “
sion de ces sacrileges : en un mot l'effroi & la desolation ré- “
panduë par tout. Le seul souvenir de ces cruautez me perce “
le cœur : mais pour mettre le comble à nôtre douleur, ces “
malheurs ne sont pas finis, & ces Barbares victorieux n'en “
demeurent pas là. Ils tiennent les mers couvertes de leurs “
Vaisseaux ; il ne nous est plus permis de naviger sur la mer “
Egée : le commerce du Levant est rompu, & à peine osons- “
nous sortir de nos Ports. Si la seule vûë de ces tristes objets “
nous paroît si affreuse, si nous avons tant de peine à la sou- “
tenir, ne doit-elle pas au moins réveiller nôtre courage, “
nous faire courir promptement au remede, nous porter, nous “
animer à la vengeance ? Mais qu'est-il necessaire de vous re- “
tracer ici les malheurs des autres, pendant que nous sommes “
nous mêmes en danger ; que dis-je, pendant que nous sommes “
à la veille de perdre la liberté & la vie ? Croïez-vous qu'ils se “
bornent à joüir tranquilement du fruit de leurs conquêtes ; “
leur rage contre les Chrétiens n'est pas encore assouvie : les “
torrens de sang qu'ils ont versé, n'ont fait que les alterer. Ils “
se preparent à passer en Italie, & leurs vastes projets ne ten- “
dent qu'à se rendre maîtres de Rome, qu'à détruire cette Ca- “
pitale du monde Chrêtien, & qu'à anéantir la Religion. Quel “
orgueil ! Quelle audace ! Ce n'est pas à nous seuls qu'ils en “
veulent ; il est à craindre qu'après nous avoir accablez, ils ne “
traversent les Alpes, & ne ravagent toutes les Provinces de “
l'Occident. Leur fierté est montée à un tel excès, leurs pro- “
jets sont si ambitieux, qu'ils comptent déja pour rien d'être “

An de N. S. 1455. „ les maîtres de l'Empire des Grecs, & qu'ils se flatent de conquerir bien d'autres Provinces; ils ont conjuré contre les „ Chrêtiens de telle sorte, qu'il n'en reste pas un seul pour pleurer la ruine de la Religion. Ils ont des Armées nombreuses & „ formidables, les Scythes, les Asiatiques, les Afriquains se „ sont joints à eux & combattent sous leurs Drapeaux. Eh „ quoi! n'est-il pas permis de sortir de cette lâche indolence, „ dans laquelle nous vivons, de secourir l'Eglise menacée du „ plus grand danger qui fut jamais, de défendre nôtre patrie, „ nos parens, nos amis; que dis-je, d'empêcher la destruction „ de tout le genre humain. Quand nous ne viendrions aujourd'hui devant Vôtre Majesté que pour la supplier de vouloir bien veiller à la conservation de l'Italie seule, vôtre „ grand cœur pourroit-il sans injustice refuser nos demandes. „ Si vous êtes sensible à la veritable gloire, est-il rien de plus honorable que de proteger ces florissantes Provinces, épuisées, „ & ruinées partant de guerres; si vous avez en vûë les interêts „ de vôtre Couronne, est-il rien de plus avantageux pour vos „ propres Etats, que d'entretenir la paix dans l'Italie. Mais il „ n'est pas question seulement aujourd'hui du bien & de la „ tranquillité d'une Province, il s'agit du salut de tout le „ monde Chrêtien, & de prévenir les malheurs affreux prêts „ à nous accabler tous. C'est ce que tout l'Univers attend de „ vôtre courage & de vôtre zele; c'est la grace qu'il demande „ très-humblement à vôtre Majesté par ma bouche, & comme „ il est necessaire que dans une guerre de cette importance il y „ ait un Chef, toutes les Puissances d'Italie vous nomment dès „ maintenant pour General de la mer, parce que c'est de ce „ côté là que ce redoutable Ennemi nous menace. Emploi, qui „ jusqu'à present, n'a jamais été accordé à personne; toutes „ les qualitez necessaires pour être l'ame de cette glorieuse „ entreprise, se rencontrent avec éclat dans la personne „ Royale de Vôtre Majesté; tout l'Univers connoît vôtre „ rare prudence, vôtre courage, vôtre experience dans la „ guerre, l'autorité, la reputation que vous avez acquise par „ tant de victoires remportées en Italie, en Afrique & en „ France, dont vous n'êtes redevable qu'à vôtre valeur; il ne „ reste plus qu'à réussir dans cette noble entreprise pour mettre le comble à vôtre gloire, & pour donner encore plus „ de relief à toutes les vertus que vos ennemis mêmes sont contraints

An de N. S. 1455.

traints d'admirer en vous. Expedition d'autant plus glo- « rieuse pour vous, qu'elle ne sera entreprise qu'à l'avantage « de nôtre sainte Religion, & par cet endroit moins exposée à « l'envie. Jettez les yeux, Seigneur, sur l'Empereur Charles, « à qui les exploits éclatans ont fait donner le surmom de « Grand. Proposez-vous pour modele Godefroy de Boüillon, « Sigismond, Hunniades & ces autres Heros Chrêtiens, dont « la mémoire nous est si chere. Par quelle route sont-ils parve- « nus à un si haut degré de gloire ? N'est-ce pas en faisant la « guerre aux Ennemis du nom Chrêtien. Il n'y a point d'autre « motif qui ait obligé tant de Villes & tant de Potentats à poser « les armes d'un commun consentement : ils n'ont point d'au- « tre vûë en faisant la paix, que de joindre toutes leurs forces « à celles de Vôtre Majesté, dans cette guerre sainte, de com- « battre sous vos Drapeaux, pour venger les outrages faits « par les Infideles. C'est la grace que vous demandent ces il- « lustres Ambassadeurs ; c'est ce que j'ose moi même en parti- « culier vous demander ; c'est par ma bouche que tous vous « font cette humble priere. Le très-saint Pape Nicolas, encore « plus respectable par la Dignité & la sainteté de son caractere, « que par son grand âge, vous en conjure les larmes aux yeux. « Je me souviens de l'état pitoïable où je l'ai laissé, le visage « baigné de pleurs, & le cœur abîmé dans un ocean de tristesse. « Je puis vous assurer que la douleur du Saint Pontife est si « vive, que je ne puis assez m'étonner qu'il puisse vivre au mi- « lieu des peines où il est plongé ; il n'y a qu'une seule chose « qui le soutienne ; c'est la confiance que lui donne la paix ge- « nerale de toute l'Italie, & l'esperance qu'il a de voir bien- « tôt nos pertes avantageusement reparées par le zele, les « bonnes intentions, & le courage de Vôtre Majesté, si l'espe- « rance de Sa Sainteté étoit trompée, ce que Dieu ne veüille « pas permettre, elle mourroit de chagrin & ne pourroit pas « survivre un moment au malheur inévitable au Christia- « nisme. Je ferois injure à Vôtre Majesté, si je la croïois insen- « sible aux prieres & aux larmes du pere commun de tous les « Fideles. «

Réponse du Roy d'Arragon.

Après ce discours que fit le Cardinal Legat d'un air vif & touchant, le Roi repondit en peu de paroles, qu'il n'avoit pas été la cause de la derniere guerre, & que jamais il ne mettroit obstacle à la paix ; que lorsqu'il faisoit la guerre, il n'avoit

An de N. S. 1455. d'autres vûës que d'en venir à une paix solide. » Au reste, » ajoûta-t'il, je veux bien en consideration du Public pardonner » l'affront que l'on m'a fait en concluant la paix sans ma participation ; j'estime, comme je le dois, l'autorité du Saint Pere, » j'aurai égard aux inclinations des Peuples & des Puissances » de l'Italie, & je ne refuse pas même d'entrer dans l'entreprise » que l'on me propose, & d'aller moi même combattre les Ennemis de Jesus-Christ, ou en qualité de General, ou si on le » veut, comme un simple soldat.

Articles de la paix. Après que le Roy d'Arragon eut fait sa reponse, on lut en sa presence les articles de la paix & de la ligue concluë entre les Venitiens, François Sforce, Duc de Milan, & les Florentins. En voici le contenu. 1°. Les Venitiens, le Duc de Milan, les Florentins & leurs Alliez garderont inviolablement, du moins pendant l'espace de vingt-cinq ans, si toutes les Puissances confederées le jugent à propos, l'alliance que l'on a contractée avec le Roy D. Alphonse d'Arragon : ils conserveront l'amitié de ce Prince, & observeront toutes les conditions de la ligue, pour le repos commun de toute l'Italie, & pour être en état de reprimer les efforts des Turcs, qui menacent de faire la guerre aux Chrêtiens. 2°. Le Roy D. Alphonse sera obligé de défendre l'état de Venise, le Duc de Milan, Florence & tous leurs Alliez, comme si c'étoit ses propres Etats, & les défendre contre quelque puissance que ce pût être, soit Italienne, soit étrangere, qui voudroit entreprendre de leur faire la guerre. 3°. Le Roy d'Arragon, le Duc de Milan & les Venitiens entretiendront à leurs dépens, même en tems de paix, chacun en particulier, huit mille chevaux & quatre mille hommes d'Infanterie; les Florentins cinq mille chevaux seulement, & deux mille hommes d'Infanterie, pour se secourir mutuellement les uns les autres, au cas qu'il s'élevât une guerre imprevuë ; ces Troupes seront armées, auront leurs magasins remplis, pour être prêtes à marcher au premier ordre, où leur presence sera necessaire. 4°. S'il s'éleve quelque guerre d'un autre côté, il ne sera permis à aucun de faire la paix ou autre traité, que de concert avec les autres Alliez; que le Roy d'Arragon même, ou quelqu'autre des Puissances confederées ne pourra faire de nouvelle ligue ni de nouveau traité avec nul autre Peuple d'Italie, que d'un commun consentement. 5°. Si l'on declare la guerre à quelqu'un des Princes Al-

liez, chacun des Confederez ſera obligé d'envoïer promptement à ſon ſecours la moitié de ſa Cavalerie & de ſon Infanterie, de tenir ces Troupes completes, de les entretenir à ſes dépens, & ne pourra point les rappeller que la guerre ne ſoit entierement finie. 6°. S'il arrive que l'on envoye du ſecours à quelqu'un des Alliez, ſous prétexte de la guerre, celui qui recevra le ſecours ſera obligé de fournir le logement, les étapes, les vivres, & toutes les autres choſes dont elles pourront avoir beſoin, & de les donner au même prix qu'à ſes autres Sujets. 7°. Si quelqu'un des ſuſdits Alliez declare la guerre à quelqu'autre, on ne doit pas pour cela regarder la ligue comme rompuë par raport aux autres; mais elle demeurera toûjours dans la même force & vigueur qu'auparavant, & les autres confederez ſeront obligez de donner du ſecours à celui que l'on attaquera, & de le défendre, comme ſi celui qui lui fait la guerre n'étoit pas compris dans la ligue. 8°. Si l'on attaque quelqu'un deſdits Alliez, les autres ne pourront donner paſſage ſur leurs terres aux Troupes de l'Aggreſſeur, ni leur donner des vivres & des armes, ni leur fournir aucune des choſes neceſſaires; mais ils ſeront obligez d'emploïer toutes leurs forces pour s'oppoſer aux deſſeins & aux entrepriſes de celui qui aura commencé la guerre.

An de N. S. 1455.

Le Roi d'Arragon ſigne la paix, & en excepte les Génois.

Le Roi d'Arragon approuva, ſigna & ratifia toutes ces conditions, à la réſerve de quelques unes, qu'il reforma, & où il ajoûta quelques explications. Toutes les Villes & toutes les Puiſſances de l'Italie étoient compriſes dans ce traité. Il n'y eut que les Genois, Sigiſmond de Malateſte, & Aſtor de Faënza, que le Roy excepta, ſans vouloir jamais les y comprendre. Il étoit irrité contre les Genois, parce qu'ils avoient eû l'audace de violer les conditions de la paix qu'il avoit concluë ces années dernieres avec eux; & il ne l'étoit pas moins contre Sigiſmond & Aſtor, qui malgré l'argent qu'ils avoient reçû de lui, & qu'il leur avoit compté fidelement pour payer & entretenir dans les guerres paſſées les Troupes qu'ils avoient levées pour lui, avoient cependant eû la perfidie de paſſer avec leurs Troupes, au ſecours de ſes Ennemis.

LXXIX. Mort du Pape Nicolas V.

Toute l'Italie & les autres Provinces Chrêtiennes commencerent à concevoir de grandes eſperance que les affaires de la Religion prendroient bien-tôt un meilleur train, dès qu'elles virent la paix generale: on ſe flatoit déja de remporter de grands

An de N. S. 1455.

avantages sur les Ennemis du nom Chrêtien, de reprendre sur eux Constantinople, de les chasser peut-être de l'Europe, & de leur faire repasser le Bosphore, quand le Pape Nicolas V. sur qui rouloit tout le poids des affaires, & qui étoit le Chef, l'ame & le ressort de ces glorieux projets, appesanti sous le faix des années, & accablé de soins, de peines & de soucis vint à mourir le 24. de Mars. La mort de ce grand Pape rompit toutes les negociations commencées, & dissipa en un moment ces magnifiques esperances.

Alphonse Borgia lui succede sous le nom de Calixte, qui canonise Saint Vincent Ferrier.

Les Cardinaux s'assemblerent incontinent pour nommer un Successeur, & comme les affaires étoient pressées & ne pouvoient souffrir de délay, en moins de quatorze jours ils choisirent le Cardinal D. Alphonse de Borgia, qui fut par ce moïen élevé sur la Chaire de S. Pierre. Le Cardinal s'étoit engagé quelque tems auparavant par un vœu exprès, de faire la guerre contre les Turcs, si jamais il étoit Pape. Il avoit même écrit de sa main ce vœu, & l'avoit signé du nom de Calixte, tant étoit grande la confiance qu'il avoit de se voir un jour élevé au souverain Pontificat. L'esperance de Borgia étoit fondée sur une prophetie de S. Vincent Ferrier, qui lui avoit prédit dans sa plus tendre jeunesse, qu'un jour il monteroit sur la Chaire de S. Pierre. Ce fut en consideration de cette prophetie, mais encore plus de l'éminente sainteté, & du nombre prodigieux de miracles qui se faisoient tous les jours au tombeau, & par l'intercession de ce Serviteur de Dieu, que le nouveau Pape le mit au nombre des Saints; il canonisa aussi Saint Edmond, Anglois.

Portrait du Pape Calixte.

Le Pape étoit originaire de Xativa, dans le Royaume de Valence; s'appliqua dans sa jeunesse aux sciences, & il y fit des progrès considerables. Il avoit l'esprit sublime, penetrant, les vûës vastes, le genie étendu & capable des plus grandes affaires; il passa dans la suite par tous les degrez & par toutes les Dignitez de l'Eglise, jusqu'à ce qu'enfin dans un âge extrêmement avancé, il fut élevé au souverain Pontificat. Jamais on ne vit rien de bas dans sa conduite & dans ses démarches avant son Pontificat; jamais il n'y parût rien que de grand, de noble, d'élevé.

Il refuse au Roy d'Arragon l'investiture de Naples.

Depuis qu'il fut Pape, il fut toûjours opposé au Roy d'Arragon, soit par zele pour défendre sa Dignité, soit par un vice qui n'est que trop naturel aux hommes, qui n'ont que trop

souvent de l'éloignement & de la haine pour ceux à qui ils ont les plus étroites obligations. Ainsi quelque priere que l'on pût faire à Sa Sainteté d'expedier une Bulle en faveur du Roi d'Arragon & du Duc de Calabre son fils, pour donner à l'un & à l'autre l'investiture du Royaume de Naples, jamais on ne pût rien obtenir.

An de N. S. 1455.

Il fait deux de ses neveux Cardinaux.

Il s'appliqua beaucoup plus à élever & à enrichir ses parens, que son grand âge, l'éminence de son caractere, & la Dignité de la personne sacrée, qu'il representoit, ne devoient le permettre. C'est-là le plus grand défaut que l'on puisse reprocher à ce Pape, & capable seul de soüiller, ou au moins de ternir la gloire de son Pontificat. Il donna le chapeau de Cardinal, dans un même jour, [ce qui ne s'étoit peut-être point encore jamais vû] à deux de ses neveux, fils de ces deux sœurs. L'un fut Jean Mila, fils de Donna Catherine, & l'autre D. Rodrigue de Borgia, fils de Donna Isabelle. Il nomma D. Pedre de Borgia, frere du Cardinal Rodrigue, pour son Vicaire General dans tout l'Etat Ecclesiastique. C'est de celui-ci comme d'une tige corrompuë, que sortirent le Pape Alexandre VI. & le Duc de Valentinois, fruits maudits & empoisonnez, qui, sur la fin de ce siecle & au commencement de l'autre, devinrent l'horreur & l'execration du genre humain, par le dereglement de leur vie, & les crimes dont ils se soüillerent, à la honte de la Religion.

LXXX.
Paix entre la Castille & l'Arragon.

La paix fut concluë & ratifiée en Espagne entre les Couronnes de Castille & d'Arragon. Et en consequence de ce traité le Roy de Navarre renonça à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur les Villes de Castille qu'on lui avoit enlevées ; mais aussi en récompense la Cour de Castille lui assigna tous les ans, suivant les articles du Traité, une certaine pension, pour le dédommager de ce qu'on lui avoit ôté.

Troubles en Navarre.

Cependant les troubles de Navarre ne se calmoient point, & tout le Royaume se trouvoit divisé en differentes factions. Une grande partie de la Nation marquoit beaucoup de penchant pour le Prince de Viane, dont l'on croyoit les prétentions plus legitimes, & le droit mieux fondé. La Princesse Blanche, sa sœur, l'appuyoit de toutes ses forces, & n'épargnoit rien pour maintenir les Navarrois dans le parti du Prince son frere. Le Roy de Navarre fut si irrité contre la Princesse & le Prince, ses enfans, qu'il resolut de s'accommoder avec le Comte de Foix, son gendre, de lui transporter la Couronne de Navarre, & de

An de N. S. 1455. deshériter le Prince de Viane & la Princesse Blanche sa sœur. Persuadé que la revolte de l'un & de l'autre, contre un pere, étoit une cause assez legitime de les priver des droits qu'ils pouvoient avoir au Royaume. Il auroit infailliblement executé sa résolution, si le Comte de Foix lui même ne l'avoit chagriné à son tour.

LXXXI. Le Roi de Castille se dispose à la guerre contre les Maures.

Le beau-pere & le gendre, pour executer plus facilement & plus sûrement le projet qu'ils méditoient, tâcherent d'attirer le Roy de France dans leurs interêts, & le solliciterent puissamment d'appuyer la résolution extraordinaire qu'ils avoient prise. D'un autre côté le Roy de Castille favorisoit le parti du Prince de Viane, & il y avoit à craindre que cette diversité d'interêt ne broüillât ensemble les François & les Espagnols, & ne les engageât les uns & les autres dans une rupture également préjudiciable aux deux nations. D'ailleurs la Castille se trouvoit embarrassée dans la guerre que le Roi se disposoit à faire aux Maures, il ne s'occupoit que des préparatifs necessaires pour la soûtenir, & de son nouveau Mariage, qui étoit prêt de se conclure.

On ravage les environs de Grenade & de Malaga.

Il couvoqua donc les Etats Generaux à Cuellar, où tous les Députez de chaque ordre s'animerent à l'envi, & comme de concert, à prendre les armes; chacun ne pensa dans cette conjoncture qu'à faire éclater sa fidelité, son zele & son attachement pout le nouveau Roy. On laissa à Vailladolid l'Archevêque de Tolede & le Comte de Haro, pour y regler les affaires en l'absence du Roy. Après quoi on rassembla avec une extrême diligence cinq mille chevaux; qui entrerent dans le Païs des Maures, & s'avancerent jusques dans les plaines de Grenade, qu'ils ravagerent. Peu de tems après les Chrêtiens firent une nouvelle irruption aux environs de Malaga, où ils mirent tout à feu & à sang; ces deux expeditions se firent avec une rapidité surprenante.

LXXXII. Mariage du Roi de Castille avec Jeanne de Portugal.

Il y avoit déja quelque-tems que le Roy de Castille avoit épousé, par Procureur, la Princesse Jeanne, sœur de D. Alphonse, Roi de Portugal. La céremonie des nôces se fit à Cordouë, le 21 de May, avec la pompe & la magnificence accoûtumée dans de semblables occasions. Le Peuple & la Noblesse qui s'étoit renduë en grand foule auprès de Sa Majesté pour servir dans la guerre de Grenade, s'empresserent de marquer leur joïe dans cette céremonie. C'étoit tous les jours nouveaux

Spectacles, on ne voyoit que Carrousels, que combats à la barriere, & il n'y avoit pas jusqu'au simple Soldat, qui ne voulut, par quelque nouvelle invention militaire, donner des preuves de son zele pour son nouveau Maître. An de N. S. 1455.

Parfaite intelligence entre les Castillans & les François.

Quelques uns ne laisserent pas de regarder comme un mauvais présage des nôces célebrées dans le tumulte des armes, & lorsque tout le monde sembloit ne respirer que le sang; plusieurs, ou plus timides, ou plus éclairez & plus prévoyans que les autres, apprehenderent que les suites de ce mariage ne fussent funestes à la Castille, & que les larmes ne succedassent à la joïe. Ce fut l'Archevêque de Tours, Ambassadeur de Charles VII. Roi de France, à la Cour de Castille, qui fit la céremonie du mariage. Les Deux Couronnes étoient dans une parfaite intelligence, & les Castillans étoient broüillez avec les Anglois, ennemis irreconciliables des François.

LXXXIII. On se prepare de nouveau à faire la guerre aux Maures.

Au premier bruit qui se répandit que la Castille alloit declarer la guerre aux Maures de Grenade, il accouroit tous les jours de nouvelles Compagnies de Soldats. Tous ceux qui avoient porté les armes dans les dernieres guerres, & que l'on avoit licentié pendant la paix, abandonnerent de nouveau leurs maisons & reprirent les armes, au nombre de quatorze mille chevaux, & de cinquante mille hommes de pied, la plûpart vieilles Troupes & aguerries; cette Armée formidable étoit plus que suffisante pour les plus glorieuses entreprises, & sur tout pour executer celles que l'on méditoit.

Les Espagnols ravagent les environs de Grenade.

Les Espagnols entrerent par trois fois dans le Royaume de Grenade, s'avancerent même jusqu'à la vûë de la Capitale, & réduisirent en cendres la plûpart des Maisons de plaisance que les Seigneurs Maures avoient aux environs. Les Infideles qui avoient pris les armes pour se défendre, ne laissoient pas de se montrer de côté & d'autre, mais ils n'osoient attaquer les Chrêtiens. Le Roi de Castille, soit pour épargner le sang de ses Sujets, soit pour quelque autre raison particuliere, n'en vouloit pas venir à une action generale, il avoit seulement resolu de ravager la campagne, de brûler les recoltes, & d'empêcher les Maures d'ensemencer leurs terres, dans l'esperance de les réduire, faute de vivres, à une extrême disette, & de les exterminer sans répandre de sang.

Les Troupes se mutinent contre le Roy de Castille.

Les Troupes ne paroissoient pas trop contentes de cette conduite; le Soldat, accoûtumé au brigandage, & qui ne cher-

An de N. S. 1455.

choit qu'à piller, murmuroit hautement, & contre le Roy & contre les Officiers, qu'ils accusoient de foiblesse & de lâcheté. En un mot tous menaçoient de ne pas marcher au combat quand on le leur commanderoit, puisqu'on differoit à les mener contre des Ennemis qu'ils étoient assurez de vaincre, & qu'on laissoit échaper de si belles occasions de les détruire. Le mécontentemenr fut bien-tôt general, les plaintes & les murmures passerent du simple Soldat jusqu'à la Noblesse.

Conjuration contre le Roy.

Les Grands eux mêmes, soit qu'ils fussent animez d'une secrete ambition, soit qu'ils eussent conçû du mépris pour le Roy, formerent entr'eux l'execrable dessein de se rendre maîtres de sa personne, & de pousser la guerre contre les Maures avec plus de vigueur. Le Chef & le principal Auteur de cette conjuration étoit D. Pedro Giron, Grand-Maître de Calatrava. D. Ignigo de Mendoze, troisiéme fils du Marquis de Santillane, conseilla au Roy de sortir d'Alcaudete, où les Conjurez avoient résolus de se saisir de lui, & de se retirer promptement à Cordouë. Mendoze, qui ne jugeoit pas à propos de declarer encore au Roi le dessein qu'on avoit formé contre sa personne, chercha des raisons & des prétextes pour l'engager à faire ce voïage.

On la découvre au Roy, qui la punit legerement.

Dès que le Roy fut arrivé à Cordouë, on l'informa exactement de tout ce qui se tramoit contre sa personne. Ce fut pour déconcerter leurs mesures, que le Roy, qui ne vouloit rien faire paroître, licentia ses Troupes, sous prétexte que la saison étoit trop avancée, & les envoya passer l'hyver dans leurs maisons, avec ordre de reprendre les armes, de se ranger sous leurs Drapeaux dès que les froids seroient passez. On renvoya aussi dans leurs terres tous les Seigneurs qui étoient du nombre des Conjurez, & l'on donna leurs Charges & leurs Emplois à d'autres, dont la fidelité n'étoit point suspecte. Ce fut la seule punition que le Roy voulut tirer des coupables, qui sentirent par là qu'ils étoient découverts.

Il veut recommencer la guerre contre les Maures.

Après cette expedition le Roi partit pour Avila, & de là se rendit à Segovie, pour se délasser des fatigues de la campagne passée, & y prendre, pendant quelque-tems, le divertissement de la chasse, qu'il aimoit passionnément. Il étoit cependant si résolu de retourner sur ses pas, & de reprendre la route d'Andalousie, que pour faire connoître à toute l'Espagne son dessein, il prit pour devise, & fit peindre autour de son écu &

de

de ses armes *deux branches de grenadiers passées en sautoir*, qui sont les armes des Rois de Grenade; il fut bien-aise que par là toute la terre apprit la détermination où il étoit de ne point poser les armes qu'il n'eût entierement terminé la guerre qu'il avoit declarée aux Maures, & qu'il n'eût exterminé & chassé absolument d'Espagne cette infidele nation. An de N. S. 1455.

LXXXIV. Double mariage du Prince de Capoue & du fils du Duc de Milan.

Au commencement de l'année suivante 1456. D. Alphonse d'Arragon, Prince de Capouë, & petit-fils de D. Alphonse, Roi d'Arragon, épousa à Naples Hypolite Sforce, fille de François Sforce, Duc de Milan, & François-Marie Sforce, fils de ce dernier, épousa la Princesse Leonore d'Arragon, sœur du Prince de Capouë; ce double mariage ne servit qu'à affermir l'amitié qui étoit entre la Maison d'Arragon & les Sforces. Le nouveau Pape Calixte fut très-chagrin de cette double alliance, & des fortes liaisons que ces deux Princes prenoient ensemble, par là ils renversoient tous les desseins de Sa Sainteté, & s'assuroient en quelque maniere de sa personne, ou au moins l'empêchoient de leur nuire.

Le Roi de Castille recommence la guerre.

Cependant le Roy de Castille retourna de nouveau en Andalousie pour y recommencer la guerre contre les Maures; mais il ne voulut point que les grands l'accompagnassent dans cette expedition; il suivit ses anciennes vûës, & il se contenta, comme auparavant, de désoler la campagne, de ravager les moissons, d'enlever les bestiaux, de couper les arbres & de mettre le feu aux Villages, sans s'attacher à aucune entreprise particuliere, & sans en venir aux mains avec les Ennemis. Les Troupes ne furent pas plus contentes de ces executions militaires, qui avoient plus l'air d'un brigandage, que d'une guerre legitime, qu'ils l'avoient été la campagne précedente, & comme ils voyoient qu'on ne les menoit point aux Ennemis, ils furent sur le point de se mutiner; le Roy instruit des dispositions fâcheuses où étoit son Armée, la rassembla, & lui parla en ces termes.

Discours du Roi ses Soldats.

Il me semble, camarades, qu'il seroit juste que vous vous « laissassiez conduire par vos Generaux, & que vous n'entre- « prissiez pas vous-mêmes de les gouverner. C'est à vous à at- « tendre le signal du combat, & non pas à forcer ceux qui vous « commandent à le donner. Le succès de la guerre consiste « beaucoup plus à obéïr aveuglement, & à suivre avec fidelité « & avec promptitude les ordres que l'on vous donne, qu'à les «

An de N. S. 1455. » examiner. Les plus braves dans le combat, paroissent toûjours » les plus modestes & les moins empressez avant l'action ; on » ne demande de vous que du courage & de l'obéïssance, vôtre » partage c'est de combattre ; mais c'est à nous de moderer » vôtre valeur, de former & de conduire les desseins dont on » vous reserve l'execution; détruire & vaincre ses Ennemis par » l'adresse est une victoire plus noble & infiniment plus glo- » rieuse que de les défaire dans un combat, où souvent le ha- » sard & la fortune ont plus de part, que la valeur & l'habileté: » vous êtes environnez de toutes parts d'Ennemis puissans » & courageux. Quelle gloire sera-ce pour nous d'avoir sçû » conserver nôtre Armée sans avoir perdu un seul homme ! » Cette expedition vous rendra plus fameux, que d'avoir fait » passer au fil de l'épée une multitude infinie de ces Barbares. « Rien ne m'est plus cher que vôtre vie; j'estime infiniment da- » vantage de la conserver au moindre de mes Sujets, que de » l'ôter à mille Maures.

Il va à Madrid.

Cette courte harangue arrêta pour un tems les murmures des Soldats ; mais elle ne les calma ni ne les satisfit pas. On les mena néanmoins à Cordouë, après quoi le Roi licentia une partie de son Armée ; il renvoya les uns dans leurs maisons, & mit les autres en quartier d'hyver, pour lui il partit sur la fin de l'année, & se rendit à Madrid, où il demeura quelque-tems.

LXXXV.
Le Roi de Portugal envoye une flote en Italie, & s'en revient sans rien faire.

Environ ce tems-là le Roy de Portugal fit armer dans ses Ports une flotte considerable, & l'envoya en Italie, pour se joindre à celle de la ligue. La flotte Portugaise arriva en Italie dans un tems où le zele & la ferveur de la ligue étoient bien refroidis, on ne pensoit plus à la guerre contre les Turcs. Il y avoit eû de nouvelles révolutions à Gennes & à Sienne, deux des principales Villes d'Italie. Tous les Princes confederez avoient pris parti dans ces démêlez, ou pour les uns ou pour les autres; & les Chrêtiens pensoient plûtôt à s'entre-détruire, qu'à exterminer leur Ennemi commun. Ainsi la flotte Portugaise reprit la route de Portugal, & rentra dans ses Ports sans avoir rien fait.

Mort de la Reine de Portugal.

Isabelle, Reine de Portugal, mourut cette même année à Evora, le 12 de Decembre. On crût que cette Princesse avoit été empoisonnée, & les soupçons ne furent pas sans fondement. La tendresse extrême que les Portugais avoient fait paroître pour cette Princesse pendant sa vie, & dont ils donnerent des

marques éclatantes par les larmes qu'ils verserent à sa mort & par la consternation generale où fut tout le Royaume, ne contribuerent pas peu à répandre ce bruit ; car les Peuples chagrins d'avoir perdu leur Reine, publierent qu'on avoit avancé ses jours par le poison: Quoique le Roy son époux fût encore dans la force & dans la vigueur de son âge, il ne voulut cependant jamais se remarier. An de N. S. 1455.

Cette même année fut funeste à la Ville de Naples & à tout le Royaume, par les fréquens & furieux tremblemens de terre, qui renverserent de fond en comble un grand nombre de Villes & de Châteaux, & en ébranlerent beaucoup d'autres. Les secousses se firent sentir, particulierement & avec plus de violence, dans l'extrêmité de l'Italie, & sur tout à Isernia & à Brindes, où le dommage fut plus considerable. C'étoit un spectacle affreux, & on ne voyoit que maisons renversées jusques dans leurs fondemens, d'autres ébranlées ou entr'ouvertes, panchées & prêtes à tomber, des Villes désertes, la Ville de Boiano fut tout à coup abîmée, & dans la place où elle étoit il se forma un lac, qui y est toûjours demeuré depuis, pour servir à la posterité d'un monument éternel de ce terrible fleau de Dieu. Il périt dans cette occasion une multitude prodigieuse d'hommes, les uns les font monter jusqu'à soixante mille. Le Pape Pie II. & S. Antonin en retranchent la moitié, & assurent qu'il n'en périt qu'environ trente mille : mais de quelque maniere que les choses soient, il est certain que le nombre en fut très considérable, & le dommage inestimable, & au-delà de ce qu'on peut imaginer.

Furieux tremblemens de terre dans le Roïaume de Naples.

L'Espagne ne pouvoit demeurer calme, & l'on ne voyoit que nouveaux troubles. Les Navarrois étoient toûjours divisez, & paroissoient plus animez & plus échauffez que jamais. Les Basques, leurs voisins, se flatant de l'impunité dans ces tems de confusion, prirent les armes & se firent la guerre les uns aux autres. On ne voyoit tous les jours en Biscaye que massacres, que meurtres, & quand ils se rencontroient, ils se jettoient les uns sur les autres, & s'égorgeoient impitoïablement. Les Seigneurs & les Gentilshommes particuliers faisoient les petits tyrans. Comme les Chefs des principales familles avoient des Châteaux qu'ils prenoient soin de fortifier, & où ils entretenoient des Troupes, ils exerçoient mille violences sur les Païsans & les Roturiers, qu'ils pilloient impuné-

LXXXVI. Troubles en Biscaye appaisez par le Roi de Castille.

An de N. S. 1455. ment, & qu'ils traitoient comme des Esclaves, & quelque-fois même avec des cruautez inouïes. Le Roi de Castille informé des désordres qui se commettoient en Biscaye, partit de Segovie, où il se trouvoit alors, prit avec soy des Troupes, s'avança pour dissiper les mutins, & calmer les troubles de cette Province, rangea les uns & les autres à la raison, fit razer la plûpart des Châteaux, qui servoient d'azile à ces Brigands. Ainsi la punition de quelques-uns servit à contenir les autres dans le devoir, en peu de tems la Biscaye se trouva tranquille, & ne pensa plus qu'à reparer sa faute par sa soumission. Tout ceci se passa au mois de Février de l'année 1457.

Ce fut dans cette expedition & dans le chemin, que le Roy de Castille reçût dans son Palais, & au nombre de ses Domestiques, un jeune homme de Durango, nommé Perrucho Munzar, qui fut dans la suite un de ses favoris; le Roy, qui se voïoit presque sur les frontieres de Navarre, auroit bien souhaité de secourir le Prince Charles de Viane, son ami & son allié; mais ayant appris qu'il n'étoit plus en Navarre, & qu'il avoit été contraint de l'abandonner, il reprit la route de Castille.

LXXXVII. Le Prince de Viane abandonne la Navarre.

Le Prince de Viane se voyant trop foible pour s'opposer au Roy de Navarre son pere, & au Comte de Foix, ausquels il craignoit que le Roy de France ne se joignit, ne se crût pas en sûreté dans la Navarre, où il apprehenda d'être surpris, comme il l'avoit déja été une fois; ainsi il prit la résolution de se retirer. D'abord il voulut prendre la route de France pour soutenir ses droits devant Sa Majesté très-chrêtienne, & rentrer dans les bonnes graces d'un Prince si puissant, dont la protection auroit pû faire pancher la balance de son côté; mais il changea tout à coup de sentiment, soit par son inconstance naturelle, soit qu'il n'osât se fier aux François, qu'il croyoit prévenus par ses Ennemis, & entierement dans leurs interêts.

Il passe à Naples.

Il prit donc la resolution de passer à Naples, dans le dessein de s'aboucher avec le Roi d'Arragon son oncle, qui l'invitoit continuellement par ses Lettres à se rendre auprès de lui. Le Prince paroissoit déterminé à passer le reste de ses jours en exil, ou du moins pendant la vie du Roy de Navarre son pere, s'il ne pouvoit pas convaincre le Roy d'Arragon de la justice de sa cause, & obtenir son secours pour rentrer dans ses Etats. Il

passa par Rome, & visita en passant le Pape Calixte, auquel il se plaignit fort vivement de l'ambition du Roy son pere, & des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Il offrit au même tems à Sa Sainteté de lui remettre entre les mains ses interests, de le laisser l'arbitre & le médiateur de tous ses differens, & d'en passer aveuglement par tout ce qu'elle en ordonneroit; mais ces démarches ne produisirent rien. An de N. S. 1455.

Le Prince de Viane partit donc de Rome & se rendit à Naples, où il fut reçû & traité avec toutes les marques possibles de bonté. Le Roy d'Arragon son oncle se contenta de le reprendre avec douceur & avec tendresse, d'avoir pris les armes contre le Roy son pere. *Quand bien même la Justice & la raison seroient manifestement de vôtre côté*, ajoûta-t'il, *vous étiez cependant obligé d'obéïr & de vous soumettre à celui de qui vous tenez la vie, il étoit de vôtre sagesse & de vôtre bon naturel de dissimuler vôtre chagrin*; *que les Loix humaines en cela ne sont pas differentes des Loix divines*, & un fils viole également les unes & les autres en refusant l'obéïssance à son pere. Il arrive à Naples.

Le Prince de Viane tâcha de justifier sa conduite passée, & pour le reste il declara à Sa Majesté qu'il abandonnoit entierement sa personne & tous ses interêts entre ses mains, prêts à executer sans délay tout ce qu'il détermineroit. » Décidez Seigneur, lui dit-il, reglez les choses comme vous le jugerez à « propos; mais souvenez-vous au même tems que tous tant que « nous sommes d'hommes ici bas, nous ne sommes pas exempts « de fautes, les personnes avancées en âge ont-elles esté irre- « prehensibles dans leur jeunesse? Il faut donc que le Roy mon « pere fasse attention que je suis jeune, & que lui même l'a aussi « autrefois été. « Il remet ses interêts entre les main du Roi d'Arragon.

LXXXVIII. Les Navarrois proclament le Prince de Viane Roy de Navarre.

Après la réponse du Prince de Viane, le Roy d'Arragon fit partir de Naples Rodrigue Vidal, homme de distinction & de confiance; il l'envoïa en Espagne pour menager une affaire si délicate, & pour chercher toutes les voïes possibles d'accommoder le fils avec le pere. Une nouvelle avanture renversa toutes les mesures qu'on avoit prises & qu'on vouloit prendre pour finir cette affaire: car les Partisans du Prince de Viane l'aïant fait proclamer Roi à Pampelune, quoiqu'il fût absent, cette démarche precipitée interrompit tous les projets.

Le Roy de Castille, à la sollicitation du Roy de Navarre, qui lui donna le Prince D. Ferdinand son fils en ôtage, partit de Paix entre les Rois de Castille & de Navarre.

An de N. S. 1455. Vittoria au mois de Mars, & se rendit à Alfaro, sur les frontieres des deux Royaumes, pour s'aboucher ensemble. Les Reines de Castille & d'Arragon se trouverent à l'entrevûë. Malgré les jeux & les spectacles qui accompagnerent cette entrevûë, on ne laissa pas parmi tous ces divertissemens de parler d'affaires. Il y eut souvent de longues conférences, & enfin les deux Rois firent la paix à des conditions également honorables & avantageuses à l'un & à l'autre.

Le Roi d'Arragon veut en vain terminer les troubles de Navarre.

Sur ces entrefaites Loüis Dezpuch, Grand-Maître de Montesa, que le Roi d'Arragon envoyoit de nouveau en Espagne, pour tâcher particulierement de dissiper les troubles de Navarre, & de reconcilier le Prince de Viane avec le Roi son pere, engagea, par son habileté & par ses soins, le Roy de Navarre à rompre le traité qu'il avoit fait au préjudice de ses enfans avec le Comte de Foix son Gendre; & à remettre entre les mains du Roy d'Arragon comme médiateur toutes les contestations qui s'étoient élevées touchant le Royaume de Navarre. L'esperance que de si heureux commencemens avoient fait concevoir qu'enfin on verroit bien-tôt une paix solide, s'évanoüit dans un moment, & toutes les mesures qu'on avoit prises ne produisirent rien, comme l'on verra dans la suite.

LXXIXX.

Le Roi de Castille ravage encore le Royaume de Grenade.

L'Armée Castillane étoit toûjours restée en Andalousie, elle étoit campée sur les frontieres des Maures. Le Roi de Castille après l'entrevûë d'Alfaro, partit pour se rendre à son Armée, où il arriva dans le mois d'Avril. Dès qu'il fut arrivé, il fit la revûë generale de ses Troupes, & entra, comme à son ordinaire, à main armée dans le Païs des Infidéles, où l'on ne fit pas moins de ravage qu'auparavant. Comme les Espagnols ne trouvoient point de résistance, & qu'ils étoient maîtres de la campagne, ils traverserent tout le Royaume de Grenade, & s'avancerent jusqu'à la vûë de la Ville capitale, mettant tout à feu & à sang.

Un party d'Espagnols défait par les Maures.

Un jour quelques jeunes volontaires Espagnols s'étant détachez de l'Armée, & s'étant avancez, sans ordre de leurs Officiers, pour escarmoucher avec les Ennemis, qui se montroient par pelotons sur les hauteurs, furent chargez avec vigueur par un gros corps de Maures, qui, se voyant en plus grand nombre, descendirent dans la plaine, les envelopperent, & les mirent en déroute; il resta quelques-uns de ces Chrêtiens sur la place, entre lesqueles se trouva Garci Lasso, Chevalier

de S. Jacques, & l'un des plus accomplis Cavaliers de toute l'Espagne. An de N. S. 1455.

Le Roi prend & brûle Mena.

Cette disgrace & la perte d'un Seigneur si distingué, irrita tellement le Roy, qu'il ne se contenta plus de ravager les moissons, comme il avoit accoûtumé de faire; mais il fit arracher les vignes, les arbres, les vergers, les oliviers, que jusques-là il avoit toûjours épargnez, & il réduisit tout en cendres. D'ailleurs aïant attaqué & emporté d'assaut la Ville de Mena, il fit passer au fil de l'épée tous les Habitans, sans épargner ni les enfans ni les Vieillards, ni même les femmes. Cruelle & barbare execution, indigne d'un homme qui porte le nom de Chrêtien; mais le Roy n'écoutoit alors que sa passion & son ressentiment.

Tréve entre les Rois de Castille & de Grenade.

Le dommage inestimable que tout le Royaume de Grenade avoit souffert, jetta une si furieuse consternation parmi les Maures, que ces Infideles, abbattus & humiliez, vinrent, comme à genoux, demander pardon au Roy de Castille, qui voulut bien le leur accorder. On proposa une tréve pour quelques années, & elle fut concluë, à condition que les Maures de Grenade payeroient tous les ans à la Couronne de Castille un tribut de douze mille ducats, & qu'ils mettroient en liberté six cents Esclaves Chrêtiens; que s'ils n'en avoient pas un si grand nombre dans les fers; ils y suppléroient en donnant des Maures pour achever le nombre qui manqueroit. Cette condition étoit honteuse pour ces Barbares; mais la terreur & l'épouvante les obligerent d'en passer par tout ce qu'on exigea d'eux. On ajoûta cependant au traité qui venoit de se conclure, que les frontieres de Jaen ne seroient pas comprises dans la tréve, & qu'il seroit permis aux uns & aux autres de faire la guerre de ce côté-là. C'est pourquoi le Roi de Castille y laissa deux mille chevaux sous le commandement du General D. Garci Manrique, Comte de Castagneda.

XC.

Le Pape Calixte envoye une Bulle de croisade en Castille.

Ce fut pour fournir aux frais de la guerre que le Pape Calixte envoya, au commencement de cette année, une Bulle d'indulgence pour les vivans & pour les morts. Chose nouvelle, & jusques-là inouïe en Espagne. Le Religieux Alphonse d'Espina, chargé par Sa Sainteté de prêcher la croisade, & de publier cette Bulle, s'étant rendu à Palence, declara au Roy, que tout l'argent qui se leveroit dans cette croisade ne se pourroit employer à aucun autre usage qu'à faire la guerre aux

An de N. S. 1455. Maures. Ce Prédicateur pouvoit donner la permission à tous ceux qui se trouveroient à l'article de la mort, & qui auroient servi de leur personne dans cette guerre, ou qui y auroient contribué de leur argent, au moins la valeur de 200. maravedis, [2] de se faire absoudre de leurs pechez par quelque Prêtre que ce pût être, quand même ils auroient perdu la parole, pourvû qu'ils pussent donner quelque signe exterieur de contrition & de douleur. Il pouvoit encore accorder la même indulgence en faveur de ceux qui seroient morts dans le cours de cette guerre. On détermina le tems de quatre années pour la publication de ce Jubilé ou de cette Indulgence, & par ce moyen on amassa plus de trois cents mille ducats. Mais de cette somme, alors immense, on en employa peu à l'usage auquel elle étoit destinée, & le reste fut dissipé.

Le Pape envoye par un Légat l'Epée benîte au Roy de Castille.

La campagne finie, le Pape Calixte envoya de Rome à Madrid un Légat apostolique pour presenter au Roy de Castille une épée & un chapeau benit par Sa Sainteté la veille de Noël, c'est un present que les souverains Pontifes ont coûtume d'envoyer quelque-fois aux grands Princes, soit pour reconnoître les services qu'ils ont rendus à l'Eglise & à la Religion, soit pour les animer à en rendre. Le Pape crût devoir marquer au Roy D. Henry, l'obligation que lui avoit la Religion d'avoir dompté les Maures. Sa Sainteté lui écrivit aussi des Brefs très-honorables, dans lesquels il faisoit de magnifiques éloges de sa pieté, de son zele & de sa valeur.

Le Comte de Castagneda battu par les Maures.

Mais y eut-il de joïe pure dans ce monde? On reçût dans ce même tems la triste nouvelle que le Comte de Castagneda s'étant avancé avec un détachement, pour surprendre quelques Escadrons de Maures qui tenoient la campagne, & qui ravageoient nos frontieres, étoit malheureusement tombé dans une embuscade que lui avoient dressée ces Infidéles, avertis de sa marche & de son dessein; que ses Troupes avoient été taillées en piéces; qu'il y en étoit demeuré un bon nombre sur la place, & que lui même y avoit été fait prisonnier. Le Roy nomma aussi-tôt un autre General, mais plus ha-

[2] *Maravedis.* Quoique cette somme nous paroissent à present assez legere, elle ne laissoit pas d'être considérable par rapport à ce tems-là, où l'argent etoit si rare, parce que l'Amerique n'étoit pas encore découverte. Il est aisé de le voir même en France dans les mêmes-tems, quand nous voions que l'on donnoit à des Princes & à des Princesses, comme des sommes considérables, ce qu'un Gentilhomme aisé ne voudroit presque pas donner à un Domestique.

bile & plus experimenté, pour aller commander sur la frontiere, à la place du Comte, qu'on retira d'entre les mains des Maures, moyennant une grosse rançon. Après cet échec la tréve fut changée en paix; tel fut le succès de la guerre contre les Maures; mais nous allons bien-tôt voir de nouvelles révolutions. An de N. S. 1455.

La guerre étoit plus allumée que jamais en Italie. Toute la Ville de Gennes étoit en armes, & divisée en deux puissans partis, qui ne cherchoient qu'à s'entre-détruire aux dépens de leur patrie. Le Roy d'Arragon favorisoit les Adornes, & Jean Duc de Lorraine, qui se faisoit appeller en même-tems Duc de Calabre, fils de René Duc d'Anjou, étoit venu au secours des Fregoses, qui avoient imploré sa protection. Ces deux puissantes Maisons aspiroient également à la Souveraineté de Gennes, leur patrie.

XCI. Troubles & division dans Gennes.

Ces divisions particulieres allarmerent d'autant plus toute l'italie, qu'on les regardoit avec raison, comme les préludes d'une guerre qu'on craignoit: car il étoit impossible que les Princes étrangers ne prissent part dans cette querelle, suivant les engagemens qu'ils auroient avec l'un & l'autre parti. Ce qui acheva de redoubler l'allarme, fut la maladie dont le Roy se trouva attaqué à Naples le 8. de May de l'année 1458. Il demeura malade au Château neuf, jusqu'au 13 de Juin; mais le mal venant à augmenter, il se fit transporter au Château de l'Oeuf, où l'air étoit plus sain, le Roy mourut le 27 de Juin à la pointe du jour.

Mort du Roi d'Arragon.

D. Alphonse étoit, sans contredit un des plus grands Princes de son siecle, il ne cédoit à aucun de ses Prédecesseurs. On peut le regarder avec raison comme la gloire de la nation Espagnole. Parmi toutes ses rares qualitez, il fit sur tout éclater une estime particuliere pour les Lettres; il avoit tant d'affection pour les personnes distinguées, par leur esprit & par leur science, qu'il se faisoit un plaisir singulier de les avoir dans son Palais, de les entretenir en particulier, d'assister aux conférences qu'ils tenoient, & de se faire instruire des matieres dont ils devoient parler. Il témoigna beaucoup de bonté à Laurent Valle, à Antoine de Palerme, & à Georges de Trebizonde, qui ont tous trois immortalisé leur nom par la beauté de leur esprit & leur érudition.

Son éloge.

Il fut très-touché de la mort de Barthelemy Faccio, qui avoit

Une Comete paroît avant sa mort.

An de N. S. 1455. écrit l'Histoire de son regne, & qui étoit décedé dès le mois de Novembre de l'année précedente. Quelqu'un ayant raporté un jour devant lui qu'un ancien Roy d'Espagne croïoit qu'il étoit indigne d'un Prince de s'appliquer aux sciences ; *& moi*, repliqua-t'il aussi-tôt, *je crois que ce sentiment est indigne d'un Roy, & qu'il convient mieux à un âne ou à un bœuf, qu'à un homme.* On raconte une infinité de mots ingénieux, de reparties vives, de pensées délicates, pleines de sens & de sel, qui sont des preuves évidentes de la vivacité & de l'enjoüement de son esprit ; mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter. Peu de tems avant sa mort il parut une affreuse Comete entre les signes du cancer & du lion, sa queuë comprenoit deux signes du Zodiaque, & s'étendoit à soixante degrez. Phenomene que le vulgaire ignorant regarde ordinairement comme un présage assuré de la mort de quelque Souverain.

Jean Roy de Navarre lui succede au Royaume d'Arragon.

Le Roy D. Alphonse ne fit son Testament que la veille de sa mort, dans lequel il nomma pour son Successeur à la Couronne d'Arragon, D. Juan son frere, Roi de Navarre, & laissa à Ferdinand, son fils naturel, le Royaume de Naples, qu'il avoit conquis à la pointe de l'épée, & dont il crût par consequent pouvoir disposer en faveur de qui il lui plairoit. Cette destination fut dans la suite la source de bien des revolutions. Il ne fit nulle mention de la Reine son épouse. Le bruit courut & plusieurs Historiens rapportent qu'il avoit résolu de la répudier, pour épouser Lucrece Alania, qu'il aimoit depuis longtems. Il y a une Lettre du Pape Calixte, écrite de sa propre main à la Reine, dans laquelle il lui marque la part qu'il prend à ses chagrins ; mais qu'il est de sa prudence & de ses veritables interêts de les dissimuler ; il lui mande encore que Lucrece Alania étoit venuë à Rome avec un équipage magnifique & Royal ; mais qu'elle n'avoit rien pû obtenir de ce qu'elle esperoit ; que jamais il n'avoit voulu rien accorder, pour n'être pas puni de Dieu avec l'un & l'autre, s'il eût autorisé un si grand crime.

Il est inhumé à Poblete.

L'incontinence & les amours illegitimes d'Alphonse furent le plus grand défaut, & peut-être le seul, qu'on pût avec raison lui reprocher. Il est vrai néanmoins que pendant sa maladie il donna des marques de penitence ; qu'il confessa avec beaucoup d'humilité & de douleur ses pechez, & les dereglemens de sa vie passée, qu'enfin il reçût les derniers Sacremens

avec de grands ſentimens de pieté. Il ordonna auſſi que ſon corps ſeroit enterré à la porte de l'Egliſe de Poblete, ſépulture ordinaire des Rois d'Arragon ſes Ancêtres; qu'on ne lui éleveroit ni tombeau ni mauſolée; mais qu'on ſe contenteroit de mettre ſur ſon corps une ſimple tombe, marque de ſa modeſtie & de ſon humilité.

An de N. S. 1455.

D. Alphonſe de Carthagêne, Evêque de Burgos, mourut dans le même tems. Il nous reſte encore pluſieurs excellents ouvrages de ce grand homme; monuments illuſtres de la beauté de ſon eſprit, & de ſon érudition. Entr'autres nous avons de lui une hiſtoire abregée en latin des Rois d'Eſpagne, qu'il a intitulée *Anacephaleoſe*. Il ſeroit inutile de faire ici une longue liſte des Ouvrages compoſez par ce Prélat, & dont l'Hiſtoire Valerienne fait un long détail. Il nous ſuffit de dire qu'après ſa mort D. Loüis d'Acugna lui ſucceda à l'Evêché de Burgos.

Mort d'Alphonſe Evêque de Burgos.

XCII. Troubles à Naples.

L'eſperance de voir la tranquillité rétablie dans l'Italie s'évanoüit par la mort de D. Alphonſe, Roi d'Arragon. Le Royaume de Naples, dont la puiſſance paroiſſoit ſi bien affermie, fut néanmoins bien ébranlé. Un cruelle guerre, qui s'alluma de ce côté-là, le mit ſur le penchant de ſa ruine. Ainſi l'on peut dire par la ſuite & le ſuccès de cette guerre, que le Royaume fut moins conſervé qu'il ne fut reconquis.

Portrait & éloge de Ferdinand, Roi de Naples.

D. Ferdinand, nouveau Roi de Naples, avoit le génie élevé, vaſte, capable de tout. On avoit eû ſoin de le cultiver par l'étude des Lettres, & ſur tout de la Juriſprudence, où il avoit fait des progrès merveilleux, mais il n'avoit pas moins de valeur que de ſcience, il ſçavoit également bien manier une épée, & decider du merite d'un ouvrage d'eſprit. D'un côté la connoiſſance profonde qu'il avoit des Loix. De l'autre ſon inclination guerriere, étoient deux grands ſecours pour bien gouverner, & pendant la guerre & pendant la paix, le Roïaume dont il venoit d'heriter: nul n'étoit plus adroit que lui dans tous les exercices du corps, & perſonne ne danſoit avec plus de grace, il tiroit de l'Arquebuſe avec juſteſſe, il excelloit dans l'art de dreſſer un cheval au manege; Il ſçavoit ſouffrir le chaud, le froid, la ſoif, la faim & toutes les autres fatigues du corps. Rien n'étoit plus affable, plus doux, plus moderé que lui, il ne rebutoit perſonne, & parloit à tout le monde avec bonté.

Avec tant d'excellentes qualitez, il fut cependant haï preſ-

Les Seigneurs Na-

An de N. S. 1455.

politains offrent le Royaume au Prince de Viane.

que de tous les Seigneurs Napolitains, qui par une legereté trop naturelle aux hommes, ne soupiroient qu'après quelque nouvelle révolution, se flatant de pouvoir dans le trouble augmenter leur crédit. D'abord quelques-uns solliciterent le Prince Charles de Viane, neveu du feu Roy, & depuis peu venu à Naples, de se porter heritier du Roïaume de Naples, comme d'un bien qui lui étoit acquis par les Loix, en qualité de plus proche parent du dernier Roy. Ils representerent à ce jeune Prince remuant que D. Ferdinand n'étoit que bâtard, qu'il n'avoit point été declaré & reconnu par les suffrages libres du Royaume, que les Peuples & la noblesse n'avoient donné leur consentement que malgré eux, contraints par une force superieure, par l'autorité du feu Roy, & dans la crainte d'éprouver son ressentiment. Le jeune Prince prêtoit volontiers l'oreille à tous ces discours, qui flatoient son ambition, & s'il ne se mettoit pas en possession de la Couronne, ce n'étoit pas que le désir & la volonté lui manquâssent; mais il ne se croïoit pas assez fort pour monter & pour se maintenir sur le Thrône de Naples. Quelques-uns des principaux Seigneurs lui offroient leurs services pour l'aider à chasser son Compétiteur; mais il n'osoit trop se fier à eux; & malgré son humeur inquiéte, il étoit assez éclairé pour voir qu'il est bien plus aisé de promettre, que d'executer ce que l'on a promis, sur tout dans les affaires de cette consequence.

Le Prince de Viane passe en Sicile.

Ces intrigues ne pouvoient être long-tems secretes pour un Prince aussi habile & aussi pénetrant que l'étoit D. Ferdinand, il fut informé de tout ce qui se tramoit en faveur du Prince de Viane. Celui-ci avec raison apprehendant que le nouveau Roi ne s'assurât de sa personne, résolut de sortir du Royaume, & de passer en Sicile, pour y attendre une conjoncture favorable. Pendant que ce Prince demeura comme exilé & banni dans l'Isle, il eut d'une Maîtresse nommée Capa, qui n'avoit rien de recommandable qu'une grande beauté, deux enfans naturels, D. Philippe & D. Juan. Il eut encore d'une seconde Maîtresse nommée Marie Armendaria, qui étoit femme de François de Barbastro, une autre fille naturelle nommée Anne, qui épousa depuis D. Loüis de la Cerda, premier Duc de Medina Celi, malgré toutes les cabales que le Prince de Viane s'efforçoit secretement d'exciter dans le Royaume de Naples contre le Roy Ferdinand, il ne laissa pas néanmoins de toucher tous les ans la

pension de douze mille ducats de rente, que le feu Roy D. Alphonse son oncle lui avoit leguée par son Testament. Et Dom Ferdinand, par un excès de generosité, dont on trouvera peu d'exemples, la lui fit toûjours payer exactement pendant tout le tems de son exil. An de N. S. 1455.

XCIII. Le voïage du Prince de Viane en Sicile ne calma pas les troubles de Naples, & les Seigneurs Napolitains n'en furent pas plus affectionez au Roi D. Ferdinand. Au contraire le Prince de Tarente & le Marquis de Crotone, qui étoient à la tête des mécontens, envoïerent secretement des personnes affidées, pour prier au nom de la noblesse Napolitaine, le nouveau Roy d'Arragon de venir prendre possession d'un Royaume qui n'attendoit que son arrivée, pour se declarer, & pour le reconnoître. Mais celui-ci, que l'experience & ses disgraces passées avoient rendu plus prévoïant & plus éclairé, ne fit pas beaucoup d'état de ces promesses vagues; qu'il n'étoit pas au pouvoir de ceux qui les lui faisoient, d'executer. Ainsi il préfera le sûr à l'incertain: il aima mieux joüir en paix & tranquillement de la Couronne d'Arragon, & des trésors que le feu Roy son frere lui avoit laissez, que de quitter sa patrie pour s'en aller dans une terre étrangere.

Le Roy de Navarre, sans se mettre en peine des offres qu'on lui faisoit de la Couronne de Naples, se contenta de partir de Tudele, dès qu'il sçut la mort du Roi d'Arragon son frere, & la disposition de son testament; il prit la route de Sarragosse, où il arriva au mois de Juillet, & prit possession du Royaume d'Arragon, non plus comme Viceroy, ni en qualité de Régent & de Lieutenant General de l'Etat, ainsi qu'il l'étoit depuis long-tems; mais comme legitime heritier, & Maître Souverain de cette Couronne, qui lui appartenoit par le droit de la naissance.

XCIV. Le Pape Calixte veut donner le Roïaume de Naples à Pierre de Borgia, son neveu.

Il s'éleva un nouvel orage beaucoup plus furieux, & du côté d'où on l'apprehendoit le moins. Ce fut de la part du Pape Calixte, qui prétendit que le Royaume de Naples étant feudataire de l'Eglise de Rome, ne pouvoit se donner à un bâtard, & par consequent qu'il étoit reversible au Saint Siége, & que le Pape étoit en droit d'en disposer en faveur de qui il le jugeroit à propos, ou de le réünir à la Chambre Apostolique. Les personnes éclairées voïoient bien que ce n'étoit qu'un prétexte dont se servoit le Pape, pour donner l'investiture de ce Roïaume

An de N. S. 1455. à D. Pedre de Borgia, qu'il avoit déja fait Duc de Spolette, dans l'Umbrie. Calixte II. dans une âge décrepit, oublioit la sainteté de son caractere, pour ne s'occuper que de l'aggrandissement de sa maison, même aux dépens & sur les débris de l'Eglise. Tout étoit dans le mouvement en Italie. En un mot on étoit menacé de guerre, & de voir renouveller les miseres passées.

Le Roi de Naples écrit au Pape.

Le Roy D. Ferdinand, qui voïoit de quelle importance il étoit pour lui de ne pas se broüiller avec le Pape, n'épargna rien pour adoucir l'esprit de Sa Sainteté, dans la vûë de l'attirer dans ses interêts, il lui écrivit une Lettre, dont voici les termes.

Lettre du Roy de Naples.

» Il y a quelque jours que dans l'excès de ma tristesse, je donnai » avis à Vôtre Sainteté de la mort du Roi D. Alphonse d'Arra- » gon mon pere, mes larmes ne me permirent pas de vous écrire » une longue Lettre ; mais à present, que les premiers trans- » ports de ma douleur sont un peu rallentis, j'ai crû devoir » avertir de nouveau Vôtre Sainteté, que le Roi mon pere, la » veille de sa mort, m'ordonna d'avoir toute ma vie, pour le » Vicaire de Jesus-Christ, un respect profond, & un atta- » chement inviolable, de n'avoir jamais aucun differend avec » le Saint Siége, quand même je pourrois avoir lieu de m'en » plaindre, parce que tous ces démêlez avec l'Eglise, qui est » la commune mere des Fidéles, n'ont jamais que de funestes » effets : mais quand je n'aurois pas autant de déference, que » je le dois aux dernieres volontez d'un pere mourant ; puis-je » oublier les graces que j'ai reçûës si souvent de Vôtre Sainte- » té. Je me souviens encore avec un extrême plaisir, que dès » ma plus tendre jeunesse, j'ai eû Vôtre Sainteté pour maître & » & pour guide, que nous nous embarquâmes ensemble en » Espagne, que nous étions montez sur le même Vaisseau, & » que nous abordâmes tous deux en même-tems sur les côtes » d'Italie, ce que je regarde comme un effet singulier de la » providence de Dieu, qui ne vous conduisoit dans ces Pro- ,, vinces, que pour vous élever au Souverain Pontificat, & ,, qui ne m'y avoit amené que pour me placer dans le Thrône ,, de mon pere. C'étoit un présage assuré du bonheur que le ,, Ciel nous destinoit à l'un & à l'autre, & de l'union étroite ,, qui devoit regner entre nous. Ainsi comme je me suis dès ,, mon enfance livré à Vôtre Sainteté, je me jette encore de

nouveau entre vos bras, je n'ai point de passion plus ardente " que de lui demeurer attaché tout le reste de mes jours ; dai- " gnez donc me recevoir aujourd'hui pour vôtre fils, ou plû- " tôt puisque vous avez bien voulu me regarder jusqu'à pre- " sent comme tel, j'espere que vous voudrez bien me traiter " avec cette tendresse paternelle, dont j'ai déja ressenti si sou- " vent les effets. J'ose aussi assurer Vôtre Sainteté que je con- " serverai jusqu'au dernier soupir de ma vie, toute la recon- " noissance pour vos bienfaits, toute l'amitié tendre & respec- " tueuse pour vôtre personne, le dévoüement le plus entier " & la veneration la plus profonde que vous puissiez attendre " du plus soumis de tous vos enfans. De Naples le 1. de Juillet. "

An de N. S. 1458.

XCV. Mort de Calixte II.

Quelque respectueuse que fut cette Lettre, elle ne fit pas grande impression sur l'esprit de ce Pape, entêté de l'élevation de ses neveux. Il ne fut touché ni de ces marques de respect, ni des promesses qu'on lui faisoit; mais poursuivant toûjours son dessein en faveur de D. Pedre de Borgia, il commença à solliciter ouvertement les Princes & les Villes d'Italie de prendre les armes pour chasser D. Ferdinand du Royaume de Naples ; mais les vastes projets de ce Pape, & les ressorts qu'il faisoit joüer, s'évanoüirent à sa mort, qui arriva le sixiéme d'Août, fort à propos pour la tranquillité de l'Italie.

Pie II. lui succede.

Enée Sylvius, natif de Siene, & de l'illustre famille de Picolomini fut élevé sur la Chaire de S. Pierre. Il prit le nom de Pie II. & remplit glorieusement le Siége Apostolique, soit par son application à rétablir le calme en Italie, soit par son zele à reprendre de nouveau le dessein de faire la guerre aux Turcs. Il commença d'abord par donner l'investiture de Naples à D. Ferdinand ; mais il ajoûta dans la Bulle d'investiture, que ce seroit néanmoins sans porter préjudice à personne. Il convoqua presque aussi-tôt après son exaltation, un Concile general à Mantouë, où il invita tous les Evêques & tous les Princes Souverains de la Chrêtienté, pour y chercher, de concert avec eux, les moïens d'exterminer les Turcs.

XCVI. Le Duc de Lorraine aborde au Royaume de Naples.

L'Investiture du Royaume de Naples, que le nouveau Pape Pie II. venoit de donner à D. Ferdinand, ne calma pas les esprits des Napolitains, qui étoient en mouvement. Les Calabrois prirent les armes, & Jean Duc de Lorraine partit de Gennes, où il étoit alors, & vint aborder sur les côtes de Naples, avec une flotte de vingt-trois Galeres. Le principal

An de N. S. 1455. Auteur de cette intrigue étoit D. Antonio Centellas, Marquis de Girachi & de Crotone, qui voulut, par cette nouvelle révolte, se venger sur le fils des injures qu'il prétendoit avoir reçûës du Roy Alphonse son pere, sans penser que pour contenter sa passion & son ressentiment, il préferoit la domination Françoise à la domination Espagnole, quoiqu'il fût lui même Espagnol, & que sa Maison fût originaire d'Arragon. Tant il est vrai qu'une passion violente aveugle l'esprit. Ces broüilleries furent longues, les suites en furent funestes, & il seroit trop long de rapporter ici en détail tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. Ainsi nous reprendrons le fil des affaires d'Espagne, dont nous nous sommes un peu écartez.

XCVII. Le Roi de Castille éleve des Favoris.

Le Roi de Castille prenoit plaisir à élever des gens sans naissance & sans mérite, aux premieres Charges de la Cour & de l'Etat. Il nomma pour Connétable Michel Luc d'Irança, son favori, natif de Belmonté dans la Manche, il lui donna les Villes d'Agreda, & les Châteaux de Veraton & de Bozmediano. Les Chevaliers d'Alcantara, après la mort de D. Guttiere de Sotomayor, leur Grand-Maître, choisirent pour remplir sa place Gomez de Solis, surnommé de *Caceres*, du nom de sa patrie, dans la vûë de faire leur Cour au Roy, qui avoit fait Solis Grand-Maître de sa Maison. Ce Prince donna encore des terres considerables aux freres de ses deux favoris, il confera le Grand-Prieuré de S. Jean, à Jean de Valençuela. En élevant des gens de basse naissance, & qui lui seroient uniquement redevables de leur fortune, il prétendoit les opposer aux Seigneurs mécontens dans la fausse pensée que l'élevation des uns serviroit à humilier les autres. Mauvais artifice, & dont le succès, encore plus mauvais, ne servit qu'à faire éclater le peu de discernement de D. Henri.

Ausquels il s'abandonne.

Le Roy, qui demeuroit ordinairement à Madrid, ne pensoit qu'à ses plaisirs, sans se mettre en peine du gouvernement de l'Etat, dont il n'étoit pas capable, & qu'il abandonnoit à la discretion de ses Favoris; cette négligence, & l'aversion furieuse qu'il avoit des affaires, furent la source de tous les malheurs que la Castille éprouva. Ce Prince vivoit dans une telle indolence, qu'il avoit coûtume de signer toutes les Provisions & toutes les Ordonnances que ses Ministres lui apportoient, sans sçavoir ce qu'elles contenoient. Il se laissoit absolument

gouverner

gouverner. Rien de plus pernicieux pour un Souverain que de deshonorer par cette foiblesse la Majesté Royale, & qui sera toûjours la ruine des Monarchies les plus florissantes. An de N. S^r 1455.

Réponse du Roi de Castille à son Grand Trésorier.

Les revenus de la Couronne ne suffisoient pas pour ses dépenses excessives de sa maison, & pour ses autres profusions. Diegue Arias, son Grand-Trésorier, prit la liberté de lui representer un jour, d'une maniere assez forte, quoique respectueuse, que les coffres étant vuides, l'on devroit reformer les Officiers du Palais, dont le nombre épuisoit les finances par les gages qu'ils recevoient, & les gratifications extraordinaires qu'on leur faisoit, sans rendre aucun service ni à la personne de Sa Majesté, ni à l'Etat, que la plûpart même ne s'acquittoient pas des fonctions de leurs Charges, & sembloient n'en être revêtus que pour avoir droit d'en tirer les appointemens. Cet avis ne plût pas au Roy, qui répondit au Grand-Trésorier, „ Si j'étois Arias, je parlerois comme vous, & je penserois plûtôt à amasser de l'argent, qu'à donner des marques de generosité, vos paroles & vos sentimens conviennent à la condition dans laquelle vous êtes né, & à l'emploi que je vous ai donné; mais pour moi je dois toûjours agir en Roy & ne penser qu'à faire du bien, sans craindre la pauvreté, & sans charger mes Sujets de nouveaux impôts. Le devoir d'un Roy est de ne point donner de bornes à ses liberalitez, sans nul égard, dans ses dons, à ses interêts particuliers, & & de ne regler son inclination bienfaisante que sur le bien commun. C'est-là l'unique avantage des richesses, que l'on ne doit aimer que pour en pouvoir faire part aux autres. Nous donnons aux uns, parce qu'ils sont gens de bien, & nous faisons du bien aux autres, afin qu'ils ne deviennent pas méchans. „

Paroles dignes des plus grands Princes, si le reste de sa conduite, eut été conforme à des sentimens si genereux, & qu'il n'eût pas deshonoré sa mémoire par des defauts honteux. Il est vray que par son inclination bienfaisante & son humeur populaire, il gagna tellement l'affection des Peuples, qu'ils furent très-soumis à ses volontez, au contraire, il mécontenta si fort l'esprit des Grands, que son regne ne fut qu'une suite perpetuelle de troubles.

XCVIII. Le Roy fait arrêter Juan de Luna,

La Cour ôta le gouvernement de Soria à D. Juan de Lune, & le fit arrêter prisonnier par les intrigues de D. Juan Pache-

An de N. S. 1455.

Gouverneur de Soria.

co, qui vouloit faire épouser à D. Diégue Pacheco, son petit-fils, une petite-fille de D. Alvare de Lune, que D. Juan de Lune son fils, déja décedé, avoit laissée, & confiée au Gouverneur de Soria, son parent, & dont la femme étoit tante de la Demoiselle. Le Favory prétendoit par ce mariage avantageux unir à ses autres terres le Comté de Sant-Istevan, dont cette fille étoit héritiere.

Faxardo se révolte en Murcie.

Environ ce même tems Alphonse Faxardo Adelantade ou grand Sénechal de Murcie, voulant profiter du désordre où se trouvoit la Castille, se rendit maître de Carthagene de Lorca, & surprit quelques-autres Places ou Châteaux dans cette Province. Le Roi envoïa aussi-tôt contre ce Rebelle, D. Gonzale de Saavedra, qui non-seulement reprit toutes les Villes dont Faxardo s'étoit saisi; mais encore le dépoüilla de toutes les terres qu'il avoit heritées de ses peres, & crût même lui faire grace que de lui laisser la vie.

Mort du Marquis de Santillane.

Ce fut à peu-près dans le même tems que mourut le Marquis de Santillane, qui laissa plusieurs enfans mâles. D. Diégue, son aîné herita de la plus grande partie de ses terres. D. Pedre étoit alors Evêque de Calahorra; pour D. Laurent, D. Ignigo, D. Juan & les autres; c'est d'eux que descendent plusieurs des plus illustres Maisons de Castille.

Mort de la Reine d'Arragon.

La Reine Doüairiere d'Arragon, mourut aussi à Valence le 4 de Septembre. Son corps fut inhumé dans l'Eglise du Monastere des Religieuses de la Trinité de la même Ville: ses obseques ne furent pas magnifiques; mais la récompense que ses bonnes œuvres lui ont méritée dans le Ciel, & la mémoire de ses vertus ne finiront jamais, & rendront son nom toûjours cher à la posterité.

XCIX.

Le Roi de Portugal prend Alcaçar sur les Maures en Afrique.

Quelque-tems après le Roi de Portugal ayant fait armer une puissante Flotte, passa en Afrique, fit la guerre aux Maures, & conquit sur ces Infidéles la forte Place d'Alcaçar, auprès de Ceuta. La Ville fut prise le mercredy 18 d'Octobre, fête de S. Luc. Le Prince D. Ferdinand son frere, Duc de Viseu, & D. Henri son oncle l'accompagnerent dans cette glorieuse expedition. D. Edoüard de Menezez, un des plus fameux guerriers de toute l'Espagne, que le Roi avoit laissé dans la Place pour y commander & pour la défendre, aïant été attaqué, après le départ de la Flotte Portugaise, par une Armée formidable de Maures, qui oserent trois fois en former le siége, il

les repoussa autant de fois, les força de se retirer honteusement, les battit dans toutes les rencontres, & les contraignit de le laisser en paix. An de N. S. 1455.

Le Prince Charles de Viane, qui menoit en Sicile une vie assez triste & assez languissante, envoïa au nouveau Roy d'Arragon son pere des personnes de confiance, pour le supplier de vouloir bien lui rendre ses bonnes graces, lui pardonner ses revoltes passées, & les fautes de sa jeunesse; & pour l'assurer qu'il étoit prêt de s'abandonner entre ses mains, lui promettant de se comporter le reste de sa vie avec le respect & la soumission qu'un sujet & un fils devoit à son Roy & à son pere. Mais ces offres n'étoient pas sinceres; car dans ce tems-là même, par une legereté honteuse, il sollicitoit le Roi de France & François, Duc de Bretagne, de l'aider à recouvrer la Couronne de Navarre, qu'il prétendoit que le Roi d'Arragon son pere lui retenoit injustement.

C. Le Prince de Viane demande à se reconcilier avec le Roi son pere.

La crainte que les Siciliens, qui marquoient une affection extrême pour le jeune Prince de Viane, ne l'élevaissent sur le Thrône de Sicile, détermina le Roy d'Arragon son pere à lui accorder le pardon qu'il lui demandoit. Il lui promit donc d'oublier le passé, & lui ordonna de revenir en Espagne, où il arriva au commencement de l'année 1459. De là il passa à Majorque, où il demeura quelque-tems pour attendre les ordres & la décision de son pere sur le Royaume de sa mere, dont il demandoit la possession. La mort, qui s'avançoit vers ce jeune Prince, & qui étoit plus proche qu'il ne pensoit, renversa dans un moment ses projets.

Le Roi son pere lui pardonne, & il revient en Espagne.

1459.

Une longue suite de miseres précipite souvent celui qui les a souffertes dans un abîme de nouveaux malheurs, & lui trouble quelquefois l'esprit. Le Prince Charles demandoit par ses Agens également distinguez par leur n'aissance, que le Roi son pere, en lui pardonnant, accordât une amnistie generale à tous ceux qui avoient suivi son parti, que l'on mit en liberté Loüis de Beaumont, Connétable de Navarre, & tous les autres Seigneurs qu'il avoit donnez en ôtage, qu'il le fit reconnoître dans une Assemblée generale des Etats, pour l'heritier présomptif de tous ses Royaumes; qu'il lui fut permis de choisir pour le lieu de sa résidence quelle Ville il lui plairoit, à la réserve de celle où demeureroit la Cour; qu'il touchât pour son entretien les revenus des Principautez de Viane & de Gandie, qu'on

Demandes que fait le Prince de Viane.

An de N. S. 1455. lui avoit donnez pour appanage, & dont il n'avoit que le seul titre. De son côté il s'offroit de retirer les Garnisons des Villes & des Châteaux qui tenoient encore pour lui dans le Royaume de Navarre. Il trouvoit mauvais qu'on eût confié la Régenee du Royaume à sa sœur Leonore, épouse du Comte de Foix, & il demandoit qu'on la lui ôtât. On employa bien du tems à conferer sur tous ces chefs; enfin l'on n'accorda pas au Prince toutes ses demandes, & l'on n'executa pas même trop fidelement ce qu'on lui avoit promis. Tout le Peuple publioit assez hautement, que ces divisions n'étoient que l'effet de l'aversion secrete de la Reine sa belle-mere, qui ne pensoit qu'à entretenir la mésintelligence entre le pere & le fils, dans la crainte que si le Prince de Viane venoit à succeder à tous les Royaumes de son pere, il ne la maltraitât, elle & ses enfans. Ainsi ce Prince infortuné devint la victime de la jalousie, de la haine & de l'ambition de sa belle-mere.

C I. Nouveaux troubles en Castille.

Les semences de trouble que l'on appercevoit depuis si longtems en Castille, vinrent enfin à éclore, par une longue suite de mécontentemens que le Roy avoit donnez à la Noblesse & aux principaux Seigneurs de sa Cour. D. Henri oubliant ce qu'il devoit à son Etat & à ses Sujets, se livroit aveuglement à de folles & de criminelles amours, il abandonnoit le soin des affaires à des Ministres avares & interessez, & à des Favoris ambitieux, pendant qu'il se plongeoit dans les plus infâmes débauches.

Le Roy de Castille chasse Catherine de Sandoval, sa premiere Maîtresse.

Sa premiere Maîtresse fut Catherine de Sandoval; mais ce Prince, aussi volage dans ses amours que dans tout le reste, l'abandonna bien-tôt, le bruit courut que la passion violente qu'il avoit pour elle ne s'amortît que parce qu'il reconnut qu'elle ne lui étoit pas fidelle, & lui préferoit un de ses Courtisans, avec lequel elle entretenoit secretement un commerce criminel. Il ne laissa pas quelque-tems après de la faire Abbesse du Monastere des Religieuses de S. Pierre *de las Duegnas*, à Tolede, qui étoit dans l'endroit où est aujourd'hui l'Hôpital de Sainte Croix. Le Roi lui donna cette Abbaye, disoit-il, parce que ces Religieuses avoient besoin d'être reformées. Le motif étoit saint: mais étoit-ce un bon moyen pour mettre la réforme dans un Monastere, que d'en donner le soin à une personne dont la vie avoit été si scandaleuse. Ses intrigues étoient devenuës si publiques, que le Roi fit couper la tête dans Me-

dina del Campo, à Alphonse de Cordouë son Amant. An de N. S. 1459.

D. Henri s'étant défait de Catherine de Sandoval, dont il étoit dégoûté, n'en devint pas plus sage; sa passion pour les femmes ne fit que changer d'objet, il devint amoureux de Donna Guiomar, la plus belle personne, après la Reine, & la mieux faite de toute l'Espagne. Cette nouvelle passion alluma entre la Reine & la Maîtresse une jalousie dont les suites furent fâcheuses. D. Alphonse de Fonseca, Archevêque de Seville, étoit, à la honte de son caractere, dans les interêts de la nouvelle Maîtresse, & le Marquis de Villena s'étoit, au contraire, declaré pour la Reine; la Cour se trouva bien-tôt divisée en deux factions puissantes. La Guiomar, fiere de l'amour que le Roy avoit pour elle, & du pouvoir qu'elle avoit sçû prendre sur son esprit, traitoit la Reine avec des hauteurs que cette Princesse indignée ne croïoit pas devoir souffrir. Elles en vinrent plusieurs fois aux injures, & à se reprocher leurs désordres; ces reproches de part & d'autre n'étoient pas mal fondés. Leurs démêlez & leurs querelles allerent si loin, que la Reine, un jour picquée de l'insolence de sa Rivale, se jetta sur elle, lui donna plusieurs soufflets, & la maltraita si fort, que la Guiomar en fut malade. Le Roi irrité contre la Reine se laissa aller aux plus furieux transports de colere, & peu s'en fallut qu'il ne la maltraitât.

Donna Guiomar, nouvelle Maîtresse du Roy.

CII.

Bertrand de la Cueva amoureux de la Reine.

Il arriva à la Cour un nouveau scandale. D. Bertrand de la Cueva, Grand-Maître de la Maison du Roi, & un de ses Favoris, oubliant les obligations qu'il avoit à son Maître, & les grands biens qu'il en avoit reçûs, devint amoureux de la Reine, & ne se mit pas même fort en peine de cacher sa passion. Le Peuple, qui naturellement est malin, & porté à interprêter presque toûjours en mauvaise part la conduite des Ministres, publioit que la Reine ne haïssoit pas le Grand-Maître, & que cette Princesse, soit pour se venger de l'infidelité de son époux, soit par son penchant au libertinage, avoit accordé à son Amant les dernieres faveurs. On croïoit même que le Roi n'ignoroit pas le commerce de la Reine & de la Cueva, & même qu'il l'entretenoit secretement pour couvrir son impuissance. Mais qui pourroit se persuader qu'un Prince fut capable, par une lâcheté si infâme, de deshonorer ainsi la Dignité du Thrône, & de se couvrir pour jamais d'une éternelle confusion.

An de N. S. 1459.

Ce qui autorise le bruit.

Il est beaucoup plus vrai-semblable que cette fable ne fût inventée que par des esprits malins & flateurs, qui furent bien-aises par-là de faire leur cour au Roi D. Ferdinand & à la Reine Isabelle, lorsque l'un & l'autre furent élevez sur le Thrône de Castille. Peut-être aussi que la foiblesse du Roi de Castille, D. Henri, & la conduite peu reglée de la Reine, son épouse, donnerent occasion à cette chimere, qui deshonoroit également l'un & l'autre.

Fameux carrousel donné par la Cueva.

Mais ce bruit s'augmenta, lorsque quelques années après la Cour de Castille aïant voulu donner un divertissement public à l'Ambassadeur du Duc de Bretagne. D. Bertrand de la Cueva, qui étoit un des plus polis & des plus adroits Cavaliers d'Espagne, fut le principal tenant d'un magnifique Tournoi qui se donna entre Madrid & le Pardo, & dont il avoit formé lui même le dessein. Ce Seigneur, après avoir charmé toute la Cour par sa bonne grace, & triomphé par son adresse de tous ceux qui s'étoient presentez pour entrer en lice contre lui, donna un festin splendide, & qui pour la magnificence, l'abondance, la délicatesse & l'ordonnance alloit au-delà de tout ce que l'on devoit attendre d'un simple particulier. Le Roi, loin de marquer son chagrin à la Cueva des bruits désavantageux qui couroient de ses intrigues avec la Reine, parut si satisfait de la gloire qu'il avoit acquise dans ce Carrousel dont il avoit remporté le prix, qu'il voulut faire bâtir un Monastere de Religieux Jeronimites, dans le lieu même où s'étoit fait le Tournoi, uniquement pour y servir d'un monument éternel de cette fête; mais comme l'endroit étoit mal-sain, il le fit transferer dans le lieu où il est presentement, auprès de Madrid.

Dereglemens de la Cour de Castille.

Jamais on ne vit un plus grand déreglement en Castille, le simple Peuple, animé ou entraîné par l'exemple du Roy & de toute la Cour, ne pensoit qu'aux plaisirs & aux divertissemens. La corruption étoit devenuë generale; on faisoit gloire des plus monstrueuses débauches; l'oisiveté, le libertinage, le faste, & le luxe avoient corrompu tous les membres de l'Etat. Les Seigneurs & les Gentilshommes particuliers se liguoient entre eux, au mépris de l'autorité Royale. Les Courtisans étoient attentifs ou à leurs propres interêts, ou à chercher les moyens de remedier aux abus qui s'étoient glissez dans le Royaume par la nonchalance ou l'incapacité du Roy.

An de N. S. 1459.

CIII.

Divers signes & prodiges en Castille.

Il y eut dans ce même tems en Castille, plusieurs prodiges extraordinaires, qui furent comme les préludes des malheurs dont le Roïaume étoit menacé. On vit un jour dans le Ciel une grande flamme qui s'étant partagée en deux, une partie tourna vers l'Orient, & se dissipa, après avoir parcouru un long espace du Ciel; l'autre dura un tems assez considerable. Entre Burgos & Vailladolid, il tomba du Ciel des pierres d'une grosseur extraordinaire, qui firent un terrible ravage dans la campagne, où elles assommerent hommes & bestiaux. On raporte aussi qu'à Pegnalver, petite Ville du Royaume de Tolede, du côté de l'ancienne Celtiberie, un enfant de trois ans annonça & prédit les maux dont Dieu étoit prêt de fraper toute l'Espagne, si les Espagnols ne se mettoient au plûtôt en devoir par leur penitence, d'appaiser la colere de Dieu; il y eut aussi à Segovie une cruelle boucherie entre les lions que l'on y nourrit pour les plaisirs du Roi; car les plus petits s'étant jettez sur le plus grand, le déchirerent, le mirent en piéces, & en devorerent une partie.

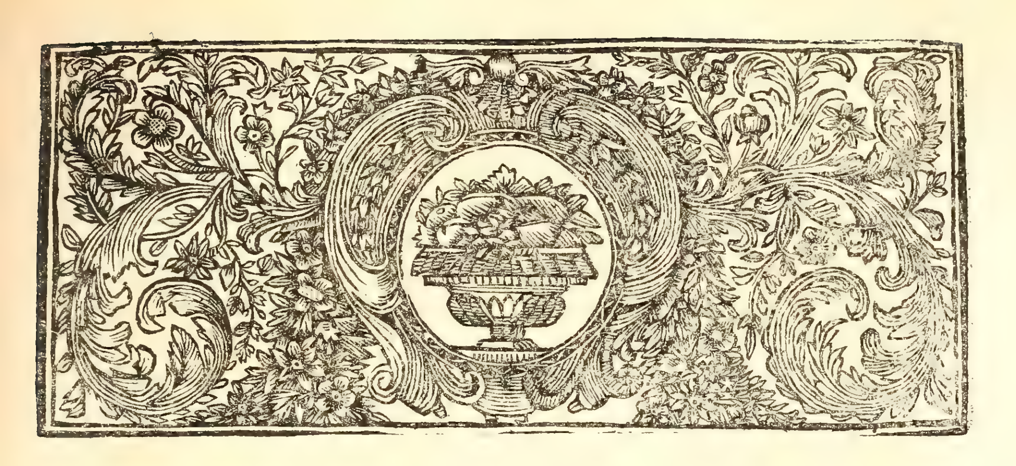
Plusieurs regarderent ce dernier prodige comme d'un très-mauvais augure pour le Roy. Car, disoient-ils, le Lion étant le Roi de tous les autres animaux, la mort du plus grand, déchiré par les plus petits est un présage presque assuré du soulevement des Grands contre leur Souverain. Le Peuple effraïé par ces signes, faisoit tous les jours des Processions & des prieres publiques, pour détourner les fleaux de la vengeance Divine. Mais personne ne se mettoit en devoir de reformer ses mœurs.

L'Archevêque de Compostelle enleve une femme & la viole.

Rien n'étoit plus déplorable que la corruption qui s'étoit glissée parmi les Ecclesiastiques. Le Clergé étoit la partie la plus corrompuë de l'Etat: Car nous trouvons dans l'histoire de ce tems-là que D. Rodrigue de Lune, Archevêque de Compostelle fit enlever une jeune femme, le jour même de ses nôces, au milieu de ses parens & à la vûë de son mari, & qu'il la viola. Brutalité abominable, dont les Peuples furent si indignez, qu'aïant pris les armes comme des furieux, ils mirent à leur tête D. Loüis Osorio, fils du Comte de Trastamare, marcherent droit au Palais de l'Archevêque, le forcerent, enfoncerent les portes, pillerent ses meubles, le chasserent de son Siége, & le dépoüillerent de tous ses biens. La fin de ce malheureux répondit à sa vie & à ses crimes: il passa tout le reste de ses jours dans la pauvreté, détesté generalement de tout le monde, sa

An de N. S. 1459. mémoire sera toûjours en execration. Ainsi le Seigneur, par un juste jugement, fit un terrible exemple dans la personne de ce malheureux, pour apprendre à toutes les personnes consacrées au service de l'Autel à ne jamais rien faire qui deshonore la sainteté de leur caractere.





L'HISTOIRE D'ESPAGNE

LIVRE VINGT-TROISIE'ME.



ES affaires d'Espagne étoient dans la situation que je viens de marquer, lorsque le nouveau Pape Pie II. partit de Rome peu de tems après son exaltation, pour se rendre à Mantouë, où il avoit convoqué un Concile general, & où se rendoient tous les jours en foule un grand nombre d'Evêques & de Princes. L'Espagne envoïa ses Ambassadeurs pour y assister. D. Ignigo Lopez de Mendoze, Seigneur de Tendilla, s'y trouva au nom du Roy de Castille, & le Roy d'Arragon nomma D. Juan Melguerite, Evêque d'Elne, dans le Comté du Roussillon, & D. Pedre Peralta, Grand-Maître de sa Maison. Le Pape n'épargnoit ni promesses, ni sollicitations auprès des Princes Chrêtiens, même les plus éloignez, pour les engager à unir leurs forces contre l'Ennemi commun.

I. Pie II convoque un Concile à Mantouë.

David, Empereur de Trébizonde, Ville très-ancienne dans l'Asie, & située sur les côtes, & à l'extrémité orientale de la mer noire, que l'on appelloit autrefois *Pont-Euxin*. Usum Cassan, Roi d'Armenie, & Georges, qui prenoit le nom & la qualité de Roy de Perse, promettoient à Sa Sainteté de s'unir aux Princes Chrêtiens d'Europe; comme ils étoient les plus

L'Empereur de Trebizonde & les Rois de Perse & d'Armenie offrent de se joindre aux Princes d'Europe.

An de N.S 1459. voisins de ces redoutables Ennemis, le danger les menaçoit de plus près ; ainsi pour s'en délivrer ils promirent au Saint Pere de fournir pour cette glorieuse entreprise tous les secours possibles, & d'entretenir à leurs dépens de nombreuses Armées sur terre, & une puissante flotte sur mer.

Divisions entre les Princes Chrêtiens.

Le Pape, qui connoissoit, par les experiences passées, l'inconstance des Orientaux, ne comptoit pas beaucoup sur leurs promesses. La guerre allumée entre les Princes Chrêtiens d'Occident, ne lui permettoit pas d'en esperer de grands secours. La France, l'Espagne & l'Italie, se trouvoient déchirées par des divisions intestines. Chacun ne pensoit qu'à ses interêts particuliers; tous préferoient leurs propres avantages au bien commun, & il n'y en avoit pas un qui parût sensible à l'honneur de la Religion. & au danger où étoit la République Chrêtienne. parce qu'il n'y en avoit pas un qui ne se flatât que l'orage ne tomberoit point sur lui. Telle est la perversité & la corruption de nôtre nature ; la Religion & le malheur public, font ordinairement une très foible impression sur le cœur, s'il est animé par le désir de venger ses querelles particulieres.

II.
Le Pape arrive à Mantouë.

Cependant malgré ces obstacles, qui paroissoient insurmontables, le Pape, dont le cœur étoit aussi vaste que ses projets, ne se rebuta pas; résolu de tenter toutes les voïes possibles pour les executer, il arriva à Mantouë. Ce fut là, que dans l'auguste Assemblée des Prélats & des Princes, qui, de toutes les parties du monde Chrêtien, étoient accourus au Concile, Sa Sainteté fit le discours le plus pathetique & le plus touchant, pour inspirer les sentimens dont il étoit penetré, & le zele ardent qui l'embrasoit ; il ne lui fut pas difficile de le bien faire; car il étoit naturellement éloquent, & il avoit enseigné dans sa jeunesse la Rhétorique & l'art de bien parler.

Il fait l'ouverture du Concile.

Il exposa, d'une maniere vive, la ruine & la destruction du florissant Empire de la Gréce, tant de Roïaumes conquis par les Infideles ; tant de Provinces enlevées aux Chrêtiens, tant de Nations subjuguées & asservies sous le joug du plus dur esclavage qui fut jamais, le culte de Jesus-Christ aboli dans les lieux où il avoit fleuri pendant tant de siecles ; son nom méprisé, où il avoit été si long-tems honoré ; l'impieté triomphante dans ces mêmes contrées, qui avoient produit autrefois un nombre prodigieux d'hommes distinguez par leur sainteté, leur érudition & leur zele à défendre la vraïe Foy.

Enfin, continua-t'il, s'il m'est permis de dire ici la verité ; « mais pourquoi la déguiserois-je dans le caractere sacré dont « je suis revêtu, nous ne devons attribuer cette plaïe sanglante, « & la ruine de tant de Peuples, qu'à nous mêmes. C'est parce « que nous n'avons pas voulu leur fournir les secours qui leur « étoient necessaires ; c'est parce que nous les avons abandon- « nez. Au moins conservons à present ces déplorables restes de « Chrêtiens, qui gémissent dans l'oppression, & qui sont tous les « jours en danger d'être la proïe des Barbares ; si l'honneur & « le desir de la gloire ne vous touche pas, si la honte de la Reli- « gion n'est pas capable de vous tirer de l'assoupissement où vous « êtes ensevelis, le peril que nous courons tous, ne doit-il pas « nous reveiller & nous faire courir aux armes, pour détour- « ner les malheurs qui nous menacent. Il est necessaire que « nous rassemblions toutes nos forces, si nous ne voulons de- « venir, par nôtre lâcheté, la victime des Infideles, & souffrir « qu'ils se rassasient de nôtre sang. Nous avons à combattre un « Ennemi vigilant & habile, qui sçait, quand il triomphe, pro- « fiter de sa victoire, sans que nul obstacle soit capable de l'ar- « rêter ; s'il est vaincu, sa défaite, au lieu de l'abattre, ne fait « que le ranimer, il ne pense qu'à revenir avec plus de furie sur « les vainqueurs. Tout cela ne doit-t'il pas nous réveiller ? Que « craignons nous ? Cet Ennemi, tout formidable qu'il est, ne « pourra nous résister, si nous nous réünissons pour l'attaquer. « Ne devons nous pas compter sur le secours & sur la protec- « tion du Ciel ! Dieu, que nous avons jusqu'à present irrité « par nos divisions & nos querelles particulieres, s'appaisera par « nôtre union, & protegera ceux que le désir de venger sa « gloire outragée par les Ennemis de son nom, aura réünis. « Jettez les yeux sur ces anciens Héros Chrêtiens, & sur les « glorieuses conquêtes qu'ils ont faites dans la Syrie ; ils en furent « encore plus redevables à leur bonne intelligence, qu'à leur « valeur. Ils ont toûjours triomphé tant qu'ils sont demeurez « unis ; leur seule mésintelligence leur a presque en un moment « enlevé le fruit de leurs travaux, en faisant rentrer les Chrê- « tiens de l'Asie dans les fers de leurs premiers vainqueurs. « Nous faisons paroître tant de valeur & d'intrepidité dans les « guerres civiles, ne serons nous foibles & lâches que lorsqu'il « sera question de prevenir ou de détourner un mal qui nous « menace tous, & de venger la honte de la Religion Chrêtienne. «

An de N. S. 1459.
Discours du Pape.

An de N. S. 1459. ,, Est-il quelqu'un parmi vous qui ait assez de generosité pour ,, se declarer le Chef de cette guerre sainte ? En est-il qui ait ,, assez de zele pour prendre la croix, & porter l'Etendart de ,, Jesus-Christ, pour marcher le premier, montrer aux autres ,, le chemin, & qui ait assez de courage pour combattre avec ,, Jesus-Christ & pour Jesus-Christ? Offrons nous en qualité de ,, Chefs: il se trouvera encore assez d'hommes courageux pour ,, nous suivre, & pour marcher sur les traces de leurs Prédecesseurs; ouy, si personne ne s'offre, je suis résolu de porter moi même l'Etendart sacré, & de me mettre à la tête ,, d'une entreprise, dans laquelle il me sera trop honorable de ,, périr la croix à la main. Je me jetterai au milieu des Armées ,, formidables de ces Barbares, & là, percé de leurs coups & ,, baigné dans mon propre sang, si je ne puis remporter la victoire, j'aurai au moins la gloire & la consolation d'appaiser ,, la colere de Dieu, & de vous animer par mon exemple à périr avec moi. Ouy rien ne sera capable de m'arrêter, je suis ,, déterminé à faire ce dernier effort pour Jesus-Christ & son ,, Eglise, ausquels je dois tout ce que je suis, & ce que je puis.

La plûpart de ceux qui se trouverent à l'Assemblée furent ébranlez par ce discours: mais les Ambassadeurs des Princes, uniquement attentifs à leurs interêts & à leurs querelles particulieres, perdoient le tems en mille vaines contestations, qui ne servoient qu'à aigrir les esprits. Ainsi malgré les bonnes intentions de ce Pape, les beaux projets que Nicolas V. & lui avoient formés d'une nouvelle croisade, s'en allerent en fumée.

III. Dissolution du Concile de Mantoue.

Jean Duc de Lorraine, & fils de René Duc d'Anjou, se plaignoit fort que le nouveau Pape eut donné à D. Ferdinand son Ennemi, l'investiture du Royaume de Naples, sur lequel il prétendoit faire revivre ses droits en qualité de fils & d'heritier du Duc René. Ces differens particuliers interessoient plus ces Princes, que le bien public, qui ne les touchoit que foiblement, & mettoient des obstacles insurmontables à l'execution de l'entreprise pour laquelle le concile étoit assemblé. Ainsi l'on ne décerna que de parole seulement la guerre contre les Infideles, ; & le Pape oubliant ce qui avoit été reglé par les Peres du Concile de Basle, & ce qu'il avoit lui même jugé avant que d'être élevé sur la Chaire de S. Pierre, publia une nouvelle Bulle, par laquelle il défendit d'appeller de la Sentence du

Pape au futur Concile general. Après cela le Concile de Mantouë fut dissous huit mois après qu'on en eut fait l'ouverture. Dés qu'il fut rompu, les Ambassadeurs d'Arragon prirent la route de Naples, pour aller féliciter le nouveau Roi D. Ferdinand, sur son avenement à la Couronne. An de N. S. 1459.

IV. Fondation du Monastere de Sainte Anne à Tendilla.

D. Ignigo Lopez de Mendoze obtint du Pape un Jubilé pour tous ceux qui voudroient contribuer de leurs aumônes à la fondation d'un célebre Monastere des Religieux de S. Isidore qu'il vouloit faire bâtir dans sa Ville de Tendilla, à l'honneur & sous le nom de Sainte Anne.

Le Roy de Castille enleve à Mendoze Guadalajara.

Pendant ce tems-là on enleva à D. Diégue de Mendoze son frere, la Ville de Guadalajara, dont il s'étoit emparé durant les dernieres révolutions, sans y avoir nul droit. Le Commandeur Juan Fernandez Galindo, ayant reçû ordre du Roi de Castille d'aller punir Mendoze de son audace, s'avança avec six cents chevaux, & couvrit si bien son dessein, qu'il surprit & emporta d'assaut Guadalajara, avant qu'on eut seulement avis de sa marche.

Nouvelles divisions en Castille.

Cette expedition ne servit qu'à irriter l'esprit des Grands, qui n'avoient déja que trop de penchant à la révolte. Il n'en fallut pas davantage pour les engager à se réünir ensemble, afin de maintenir leurs prétendus droits. L'Amirante D. Frédéric, le principal auteur de toutes ces cabales, souffloit dans la Castille le feu de la division. Il invita le Roy d'Arragon son gendre à se joindre aux Seigneurs mécontens, & à declarer la guerre aux Castillans. L'Archevêque de Tolede, D. Pedre Giron, Grand-Maître de Calatrava & les Manriques, une des plus puissantes, des plus riches & des plus étenduës Maisons de Castille, entrerent dans cette ligue. Les Mendozes irritez du nouveau mécontentement que l'on venoit de donner à leur Maison, & de l'insulte faite à D. Diégue, augmenterent le nombre des confederez. Le motif & le prétexte de la confédération étoit specieux. C'étoit, disoient-ils, pour reprimer les abus, & pour réformer le gouvernement, que le Roy laissoit en proye à ses Favoris & à ses Ministres.

Le Roy donne l'Archevêché de Compostelle à D. Alphonse de Fonseca.

Il étoit impossible que ces cabales fussent long-tems secretes. D. Alphonse de Fonseca, Archevêque de Seville, donna avis au Roy de tout ce qui se passoit, & D. Henri ne laissa pas sans récompense un avis si salutaire. L'Archevêché de Compostelle étant alors venu à vaquer par la mort de D.

An de N. S. 1459. Rodrigue de Lune ; il le donna à Alphonse de Fonseca, Doïen de la Cathédrale de Seville, & parent de l'Archevêque.

L'Archevêque de Seville est transferé à l'Archevêché de Compostelle.

D. Loüis Osorio, appuyé du crédit de D. Pedre Osorio son pere, Comte de Trastamare, s'étoit emparé des revenus & des droits de l'Archevêché de Compostelle, comme nous l'avons dit. Il étoit necessaire pour reprimer les violences d'Osorio, & pour l'obliger de rendre les biens qu'il avoit injustement usurpez, de nommer un Prélat capable, par sa faveur & son autorité de réduire cet Usurpateur à la raison. Ainsi les deux Archevêques, avec la participation du Roy, permuterent ensemble leurs deux Archevêchez, & le vieux D. Alphonse de Fonseca fut par ce moyen transferé de l'Archevêché de Seville à celui de Compostelle.

Le Cardinal Bessarion, Evêque de Pampelune.

L'Evêché de Pampelune, qui vaquoit aussi par la mort de D. Martin de Peralta, fut donné au Cardinal Bessarion, Grec de nation, également illustre par son érudition & par sa sainteté. Il eut la permission de conserver son Evêché, & de joüir des revenus qui y étoient attachez, quoiqu'il ne résidât point.

V.

Nouveaux troubles à Naples.

Rien n'inquiétoit & n'occupoit plus le Pape Pie II. que les broüilleries de Naples, & il ne pensoit jour & nuit qu'à chercher les moyens de calmer les troubles d'Italie, afin d'être en état de commencer incessamment la guerre contre les Turcs. Mais ses desseins avorterent par la guerre qui s'alluma entre Jean Duc de Lorraine, fils du Duc René, & D. Ferdinand, nouveau Roy de Naples. Le Royaume étoit divisé en deux partis ; chaque Prince avoit une faction puissante, cependant la plus grande partie de la Noblesse Napolitaine commençant à se rebuter de la domination des Arragonnois, faisoit paroître plus de penchant & plus d'affection pour les Angevins. Mais ils n'avoient pas des forces capables de déthrôner l'un & de mettre la Couronne sur la tête de l'autre ; la passion, quand elle aveugle, ne fait que trop souvent préferer un avenir incertain, à un avantage certain que l'on possede.

Le Roi de Naples fait arrêter de nouveau le Marquis de Crotone.

Antoine Centellas, Marquis de Crotone, ayant eû le bonheur de recouvrer sa liberté, pendant les dernieres révolutions, & ne cherchant que l'occasion & le moyen de se venger, fut le premier qui osa prendre les armes ; mais D. Ferdinand ayant trouvé le secret de le surprendre, le fit arrêter & mettre de nouveau en prison.

An de N. S. 1459.

Le Duc de Sessa prend les armes en faveur des François.

Le sort du Marquis de Crotone n'intimida pas les autres mécontens. Martin Marciano, Duc de Sessa, se mit à leur tête, sans avoir égard aux liens du sang, qui devoient l'attacher au Roi, dont il avoit épousé la sœur, nommée Leonore. Cette démarche eut de très-funestes suites; car un grand nombre de Seigneurs Napolitains se laissant entraîner par le mauvais exemple du Duc, se joignirent à lui. Le Prince de Tarente garda dabord quelques mesures, & n'entretint que des liaisons secretes avec les Mécontens; mais bien-tôt après il leva le masque, & attira après lui Antoine Caldora, Jean-Paul Duc de Sora, & un nombre presqu'infini de Gentilshommes moins distinguez, qui embrasserent ouvertement le parti du Duc de Lorraine.

Les Rebelles assiégent le Roi de Naples à Barlete.

François Sforce, Duc de Milan, qui s'étoit rendu en personne au Concile de Mantouë, proposa & conseilla au Pape Pie II. de faire une ligue avec Ferdinand Roy de Naples, pour chasser d'Italie les François, qui seuls étoient un obstacle au projet de la guerre contre les Turcs. Le Pape approuvoit assez ce conseil, & en voïoit les avantages; mais il n'étoit pas facile de l'executer; car Ferdinand, surpris & prévenu par les Rebelles, se trouvoit assiegé dans Barlete, où il avoit été obligé de se renfermer avec precipitation, & où il n'avoit pas eû le tems de faire entrer des vivres & des munitions suffisamment pour s'y défendre. Quelque passion qu'eût le Pape pour soûtenir Ferdinand, il lui étoit impossible de lui envoïer aucun secours par terre; le chemin étoit long, & l'on ne pouvoit forcer les passages, dont les Ennemis s'étoient rendus les maîtres.

VI.

Le Pape envoye des Ambassadeurs à Scanderberg.

Sa Sainteté resolut d'envoyer des Ambassadeurs dans l'Epire, ou l'Albanie, pour menager en faveur du Roi de Naples le secours de Georges Scanderberg, qui devenoit de jour en jour plus fameux, par les victoires considerables qu'il avoit remportées sur les Turcs. Scanderberg ayant sçû les inclinations du Pape, & touché lui même par les sollicitations reïterées du Roi de Naples, ne crût pas devoir laisser une si belle occasion de rendre un service considerable à la Religion, en rendant la paix à l'Italie.

Scanderberg arrive devant Barlete.

Il commença donc par envoyer devant lui Coyco Strozzy, son parent, avec cinq cents chevaux Albanois, & lui même se prepara à le suivre bien-tôt en personne. N'ayant rien à craindre pendant son absence du côté des Turcs, avec lesquels il

An de N. S. 1459. venoit de conclure une tréve pour un an, il fit incessamment armer une flotte, sur laquelle il s'embarqua à Raguse, appellée autrefois Epidaure, & vint moüiller devant Barlete, qui n'en est pas éloignée.

Et en fait lever le Siége.

L'arrivée de Scanderberg fit changer de face aux affaires. Les Assiégeans n'osans rester dans leur camp en presence de ce Heros, leverent aussi-tôt le Siége. D. Ferdinand, animé par la venuë de ce puissant secours, & fortifié par les Troupes que lui envoyerent le Pape & le Duc de Milan, se mit en campagne, & alla à son tour chercher les Ennemis, qui s'étoient retirez bien loin: il y eut entre les uns & les autres diverses rencontres, dans lesquelles les mécontens furent presque toûjours battus. Enfin le Roi vint camper aux environs de Troyes, dans la Poüille, qui tenoit pour eux, tandis qu'ils étoient avec leurs Troupes aux environs de Nocere, éloignée de huit mille.

Défait les Rebelles.

Entre les deux Armées, & à une distance presque égale, il y avoit une petite colline nommée *Elmonte-Segiano*, poste si commode, que celui qui le premier s'en rendoit le maître ne pouvoit manquer de remporter l'avantage sur son Ennemi. Ainsi Scanderberg d'un côté, & de l'autre, Jacques Picinino, un des principaux Generaux de l'Armée Angevine, partirent au même tems pour se saisir de cette hauteur. La Cavalerie Albanoise, qui étoit partie avant la pointe du jour, & qui étoit beaucoup plus legere que la Cavalerie Napolitaine, arriva avant les Ennemis, & se logea sur la colline, cet avantage décida: tant il est vrai que la promptitude est de la derniere consequence dans les entreprises, sur tout à la guerre: dès que le jour commença à paroître, les uns & les autres mirent leurs Troupes en bataille; on sonna la charge, on se battit avec une égale valeur, & le combat dura jusqu'à la nuit, sans qu'on pût sçavoir de quel côté penchoit la victoire. Enfin Scanderberg irrité de la résistance opiniâtre des Ennemis, ranime ses gens accoûtumez à vaincre, se met à leur tête, recommence le combat avec plus de fureur, se jette au travers des Ennemis, suivi des plus braves de son Armée, & leur enleve la victoire. Par-là il affermit la Couronne sur la tête de Ferdinand; car en peu de jours les vainqueurs reprirent toutes les Villes & les Châteaux qui tenoient encore pour les Angevins.

Et leur enlève la victoire.

VII. Il retourne dans ses Etats.

Après une si glorieuse expedition, & un an de séjour en Italie, Scanderberg repassa la mer, & ramena dans ses Etats ses Troupes,

Troupes également glorieuses de la victoire qu'elles venoient de remporter, & satisfaites des bons traitemens qu'elles avoient reçûs des Napolitains, & des dépoüilles enlevées sur leurs Ennemis. Ferdinand, uniquement redevable de sa Couronne à la valeur de ce Heros, le combla de magnifiques presens, & pour lui donner des marques d'une plus parfaite reconnoissance, il lui ceda, & à sa posterité, la Ville de Trani, & les Châteaux de S. Jean le Rond & de Siponto, où est la fameuse Eglise de S. Michel, dans le Royaume de Naples. An de N. S. 1459.

Scanderberg, après son retour dans l'Epire, fit de nouveau une guerre irreconciliable aux Turcs. Le bonheur qui l'accompagna constamment dans toutes ses entreprises, l'ont rendu un des plus fameux Heros de ces derniers siecles. Mais sept ans après, étant tombé dangereusement malade à Alessio, une des principales Villes de ses Etats, il y mourut couvert de gloire, & sa mort causa autant de joïe aux Turcs, dont il avoit été l'effroi pendant sa vie, que de consternation aux fidéles, dont il étoit le soutien.

Et y meurt.

Il ne laissa qu'un fils, appellé Jean, sous la tutelle & la protection des Venitiens. Néanmoins il ordonnoit par son Testament que ce fils demeureroit dans le Roïaume de Naples, & qu'il seroit élevé dans les Villes que le Roy Ferdinand lui avoit données pour recompense de ses services; qu'enfin il y resteroit jusqu'à ce qu'il fût en âge de recouvrer ses Etats, & de les gouverner par lui-même. C'est de ce jeune Prince que descend l'illustre Maison des Castriots en Italie, qui ont été Marquis de Santangel, dans l'Abruzze. D. Ferdinand Castriot, Marquis de Santangel, l'un des Seigneurs de cette Maison, arriere-petit-fils du grand Scanderberg, auquel il ressembloit, dit-on, de visage, & encore plus par la valeur, mourut à la Bataille de Pavie, qui se donna l'an 1525. Le Marquis ayant oublié de mettre des chaînes à la bride de son cheval, comme il étoit au fort de la mêlée, le cheval, qui étoit fougueux, & duquel un des Ennemis avoit coupé les rênes d'un coup de sabre, aïant pris le mords-aux-dents, & ne pouvant plus être retenu, l'emporta au travers des Escadrons François, où il fut tué, &, selon quelques-uns mêmes, de la main de François I[er].

Jean son fils, élevé en Italie, Chef de la Maison des Castriots.

Après la mort de Scanderberg, les affaires de l'Albanie allerent en décadence; Les Turcs, qui trembloient au seul nom de ce Guerrier, reprirent courage, & reconquirent en peu le

Les Turcs recon[illegible] de Scanderberg.

An de N. S. 1459. tems ce qu'il leur avoit enlevé en plusieurs années de victoires continuelles, & d'un bonheur constant. Exemple qui fait voir que la valeur & l'habileté d'un seul General est bien souvent le principal appui des Etats, & qu'il vaut lui seul des Armées entieres.

VIII. Le Prince de Viane revient à Barcelonne.

Revenons aux affaires d'Espagne. Le Prince de Viane ayant obtenu du Roy d'Arragon son pere le pardon de tout le passé, & une amnistie generale pour tous ceux qui l'avoient suivi, avec promesse qu'on lui donneroit tous les ans une pension dont on étoit convenu, partit de Majorque, où il étoit encore, & arriva à Barcelonne le 22 de Mars de l'année 1460. Ce Prince infortuné ne s'appercevoit pas qu'il couroit à grands pas se jetter dans le précipice où il devoit enfin perir.

On lui propose d'épouser l'Infante de Castille.

Le Roi d'Arragon, pour mieux couvrir son jeu, lui fit proposer de le marier avec l'Infante Catherine, sœur du Roi de Portugal, & envoïa des Ambassadeurs pour négocier ce mariage; l'affaire étoit presque concluë, lorque le Roy de Castille vint traverser cette négociation, & renversa toutes les mesures qu'on avoit prises pour cette alliance. Ce Prince envoya en Arragon l'Evêque designé de Ciudad-Rodrigo, qui étoit Religieux; mais dont l'histoire ne marque pas le nom, avec Diégue de Ribera, Grand-Maréchal des Logis, qui sçûrent menager avec tant d'adresse l'esprit du Prince de Viane, qu'ils lui persuaderent de preferer l'Infante Isabelle de Castille, sœur du Roy, à l'Infante de Portugal; avec assurance que le Roy de Castille, sur le secours & la protection duquel il pouvoit compter, emploïeroit en consideration de ce mariage toutes les forces de son Royaume, pour lui faire obtenir tout ce qu'il desiroit du Roy d'Arragon son pere, qui faisoit paroître tant de dureté en son endroit, & qui refusoit obstinément de lui ceder la Couronne de Navarre.

L'Infante Catherine de Portugal se fait Religieuse.

Le Prince prêta l'oreille aux propositions des Ambassadeurs; car il trouvoit bien plus d'avantage dans l'alliance de la Castille, que dans celle de Portugal. Il abandonna donc le dessein de son mariage avec l'Infante Catherine, laquelle aïant perdu l'esperance de l'épouser, ou plûtôt animée du desir d'une plus grande perfection, entra dans le Monastere des Religieuses de Sainte Claire de Lisbonne, dans lequel elle demeura jusqu'à sa mort. Elle mourut dans le tems qu'on proposoit de la marier avec Edoüard IV. Roy d'Angleterre. Le corps de cette Prin-

ceſſe fut inhumé à Liſbonne, dans l'Egliſe de S. Euloge. Elle fit Executeur de ſon Teſtament Georges d'Acoſta, qui avoit eû ſoin de ſon éducation dès ſa plus tendre jeuneſſe. Cette marque de diſtinction & de reconnoiſſance qu'elle lui donna, fraïa à ce grand homme le chemin aux plus éminentes Dignités de l'Egliſe; car il fut quelques années après élevé au Cardinalat, & mourut à Rome, dans une grande réputation. An de N. S. 1459.

IX. Le Prince de Viane va trouver le Roy ſon pere à Lerida.

L'Amirante D. Fréderic avertit ſecretement le Roy d'Arragon des deſſeins & des prétentions du Prince D. Charles ſon fils, de ſes négociations ſecretes avec les Ambaſſadeurs de Caſtille, & des liaiſons qu'il prenoit avec cette Couronne. Le Roi d'Arragon lui ordonna de venir le trouver à Lerida, où ſe tenoient alors les Etats de Catalogne, pendant que ceux d'Arragon ſe tenoient à Fraga. Quelques-uns des plus éclairez & des plus zelez Serviteurs du Prince voulurent lui perſuader de ne pas obéïr, dans la crainte de quelque piége: mais le Prince n'eut point d'égard à leurs raiſons, & reſolut d'obéïr, pour ne pas donner au Roy ſon pere une nouvelle occaſion de ſe plaindre & de ſoupçonner ſa fidelité.

Où il eſt arrêté.

Le Roy d'Arragon le reçût d'abord avec un viſage ouvert, il l'embraſſa même, pour marque d'une parfaite reconciliation; mais dès qu'ils ſe furent ſeparez, il donna ordre qu'on l'arrêtât; ce qui ſe fit le 2. de Decembre. Le Prince fut extrêmement piqué d'une ſi indigne trahiſon; & ſa douleur fut d'autant plus vive, qu'il ne s'attendoit pas à une ſemblable perfidie, ſur tout de la part d'un pere. Comme le malheur, quand il eſt extrême, donne une nouvelle fermeté, il ſe plaignit hautement.

Paroles du Prince de Viane.

« Qu'eſt donc devenu, s'écria-t'il, la parole Royale, qui doit être ſacrée & inviolable? Où eſt donc la fidelité que les Rois doivent à leurs Sujets, & les peres à leurs enfans? Où eſt la ſûreté que l'on m'avoit donnée à moi en particulier, & que l'on accorde à tous ceux qu'on invite à l'aſſemblée des Etats generaux? Quelle horreur de me donner le baiſer de paix, & de m'accabler de fers. Les fautes que j'ai faites, quelles qu'elles aïent eté, ne m'ont-elles pas été pardonnées? Quel crime ai-je donc commis de nouveau? Dequoi peut-on m'accuſer, pour me traiter d'une maniere ſi cruelle? Mon pere voudroit-il ſe venger en trempant ſes mains dans le ſang de ſon fils? Ciel, permettrez vous un crime, ſi hor-

An de N. S. 1459 » rible, qui feroit l'opprobre de nôtre Maison.

Les Seigneurs se liguent ensemble en faveur du Prince.

Ce Prince se laissoit aller à tous les transports, de sa fureur, ses yeux étinceloient de colere, la rage & le dépit éclatoient sur son visage, tout le Palais retentissoit de ses plaintes & de ses reproches, il ne cherchoit point à dissimuler sa douleur & son ressentiment, il crioit à haute voix pour être entendu de tout le monde, & pour animer les Courtisans à prendre sa défense; mais nul ne remua, & sans lui donner la liberté de parler à personne, on le conduisit en prison; il ne laissa pas de crier, & de dire que sa belle-mere lui avoit dressé ce piége pour le sacrifier à sa jalousie & à son ambition. Cependant les Seigneurs indignez de la détention du Prince, se liguerent entr'eux, & jurerent de ne point mettre bas les armes qu'ils n'eussent obtenu du Roi d'Arragon la liberté de son fils.

X. Alboacen, fils du Roi de Grenade, fait une irruption dans l'Andalousie.

Il y avoit trois ans que la Castille avoit conclu la paix avec les Maures, & on l'avoit observée de part & d'autre avec assez de fidelité; mais enfin cette nation perfide commençant à se lasser de son bonheur & de son repos, rompït la premiere, une paix, qui lui étoit si avantageuse, & à l'abry de laquelle elle pouvoit aisément se maintenir. Voici qu'elle en fut l'occasion. De tous les enfans d'Ismaël, Roi de Grenade, Albohacen & Boabdelin étoient ceux qui donnoient de plus grandes esperances, & qui, par leur merite, paroissoient les plus dignes de la Couronne. Albohacen, ne pouvant vivre plus long-tems dans une lâche oisiveté, & poussé du desir d'acquerir de la gloire, rassembla quinze mille hommes d'Infanterie, & deux mille cinq cents chevaux, fit une irruption dans l'Andalousie, ravagea tout le territoire d'Estepa, enleva les bestiaux, & emmena grand nombre d'Esclaves.

Rodrigue Ponce marche contre les Maures.

D. Rodrigue Ponce, fils du Comte d'Arcos, vole aussi-tôt au secours de ses Compatriotes, prend en passant Loüis de Pernia, qui commandoit dans Ossone, ramasse jusqu'à deux cents soixante chevaux, & six cents hommes de pied, & marche à l'Ennemi, qui s'en retournoit chargé de butin, & en désordre.

Ils les attaquent & les battent.

Ponce & Pernia n'avoient qu'une poignée de gens; c'étoit une témerité, non seulement de vouloir combattre une nombreuse Armée d'Infideles; mais même d'oser paroître en leur presence. Cependant ces deux Guerriers, sans s'effraïer de la multitude, resolurent de ne pas souffrir que ces Barbares re-

tournassent ainsi en triomphe chez eux ; la fortune leur presenta une occasion heureuse pour l'execution de leur dessein. l'Infanterie Maure avoit passé, avec son butin, la riviere *de las Yeguas* ; il n'étoit resté en-deça que la Cavalerie, qui faisoit l'arriere-garde. Rodrigue Ponce, qui étoit monté sur une hauteur, pour reconnoître les Ennemis, s'apperçût de la faute qu'ils venoient de faire, & persuadé qu'en attaquant la Cavalerie, qui n'étoit point soûtenuë, il pourroit la battre avant que l'Infanterie eût le loisir de repasser la riviere, dans cette vûë, sans donner le tems à ses gens de reflechir sur leur petit nombre, & sur le danger où ils s'exposoient, il fit sonner la charge, & s'étant mis lui-même à la tête de sa petite Armée, il attaqua les Ennemis avec une vigueur extraordinaire ; ceux-ci, divisez en trois corps, les reçûrent avec une égale valeur. Le combat dura assez long-tems sans que la victoire se declarât ; mais enfin les Maures ne pouvant plus soûtenir le choc opiniâtre des Chrêtiens, furent contraints de plier ; le désordre se mit parmi eux, & il en resta quatorze cents sur la place, au lieu que les Espagnols ne perdirent que trente Cavaliers, & cent-cinquante Fantassins.

An de N. S. 1459.

Les vainqueurs camperent la nuit suivante dans un lieu appellé *Fuente de Piedra*. Dès le lendemain matin, comme ils pensoient à ramasser le butin qu'ils avoient fait la veille, & à le partager entr'eux, leurs gardes avancées virent les troupeaux que les Maures avoient enlevez, revenir par troupes. Ils crurent d'abord que c'étoit une ruse pour les surprendre & les faire tomber dans quelque embuscade, & comme ces animaux faisoient lever une poussiere épaisse, ils ne douterent pas que toute l'Armée ennemie ne se fut ralliée pour revenir à la charge, & recommencer le combat ; mais ils furent bien-tôt désabusez, & un moment après ils reconnurent que ces animaux s'en retournoient par bandes à leurs pâturages accoûtumez, parce que les gens que les Ennemis avoient commis pour les garder, avoient eux-mêmes pris la fuite durant la derniere action. Cela ne servit qu'à renouveller la joïe de la victoire, en redoublant le butin des vainqueurs. On fit dans toutes les Villes des réjoüissances publiques, & des Processions solemnelles, en action de graces d'un si heureux succès.

Et leur enlevent tout leur butin.

Cet Acte d'hostilité ayant rompu la paix qui étoit entre les deux nations, on fit des excursions de part & d'autre. On voïoit

Le Duc de Medina Sidonia se dispose à assieger Gilbratar,

An de N. S. 1459. tous les jours des partis Chrêtiens & des partis Maures battre la campagne, & piller le Païs ; mais il ne se passa rien de considerable. D. Juan de Guzman, premier Duc de Medina Sidonia, & Comte de Niebla, se disposa néanmoins à assiéger Gibraltar, à l'entrée du Détroit. L'échec qu'avoit autrefois souffert son pere, qui étoit mort, malheureusement, avant de prendre cette Place, irritoit plus le fils qu'il ne l'intimidoit, & il paroissoit résolu de reparer cette disgrace, & de venger dans le sang des Infideles, la funeste mort d'un pere qu'il cherissoit.

XI.

Les Catalans prennent les armes en faveur du Prince de Viane.

La guerre qui s'alluma dans les Etats du Roy d'Arragon étoit bien d'une autre consequence, & tout étoit à craindre de cette division intestine. Les Catalans lui envoyerent des Députez, pour le supplier de remettre en liberté le Prince de Viane. Le Roi, choqué de la demande que lui faisoient ses Sujets, qui sembloient vouloir lui donner la loy, refusa les Députez. Ceux-ci firent de nouvelles instances ; mais ne pouvant rien obtenir, ils s'en retournerent mécontens. Les Catalans, irritez de ce refus, prirent les armes, leverent des Troupes, choisirent pour General D. Juan de Cabrera, Comte de Modica en Sicile, qui s'étant mis à leur tête, sortit de Barcelonne, & se rendit maître de Fraga, sur la frontiere d'Arragon. L'arrivée du secours que les Rebelles avoient demandé au Roy de Castille, qui leur envoya quinze cents chevaux, sous le commandement de Gonzale de Saavedra, redoubla encore leur courage.

Les Navarrois prennent aussi les armes.

D'un autre côté D. Loüis de Beaumont étoit sur les frontieres de Navarre, avec des Troupes qu'il avoit levées en faveur du Prince de Viane. Il menaçoit d'entrer en Arragon, & d'y mettre tout à feu & à sang, si l'on s'obstinoit à retenir le Prince en prison. Le Roy se voyant en même-tems attaqué par les Catalans & par les Navarrois, soûtenus de la protection que leur avoit promise le Roy de Castille, & des secours qu'il leur donnoit, fut enfin contraint de remettre le Prince en liberté. Il envoïa donc ordre le 1. de Mars 1461. qu'on lui otât ses gardes, & la Reine d'Arragon, belle-mere du Prince, se rendit à Morella, où il étoit détenu, & le conduisit elle-même à Villa-Franca.

Le Prince de Vane remis en liberté.

Ce fut là que la Reine remit le Prince, son beau-fils, entre les mains des Catalans, qui le reçûrent avec de acclamations

& des transports de joïe, que l'on ne peut exprimer. Toute-fois ils ne voulurent pas permettre à la Reine d'entrer à Barcelonne. Il est vrai que les Catalans ayant obtenu la liberté du Prince, qu'ils aimoient avec passion, mirent bas les armes ; mais les esprits n'étoient pas encore assez tranquilles. Ils pousserent leur audace jusqu'à declarer le Prince de Viane heritier de la Principauté de Catalogne; ils le reconnurent en cette qualité, & lui prêterent serment de fidelité, sans se mettre en peine d'en demander l'agrément au Roi d'Arragon, son pere, qu'ils obligerent à le nommer, malgré lui, Vicaire General, ou Gouverneur de ses Etats ; Dignité qu'on n'accordoit jamais qu'aux fils aînez des Rois d'Arragon, qui par-là étoient reconnus successeurs & heritiers présomptifs de la Couronne. Ils contraignirent même le Roy à lui céder la Principauté de Catalogne, & à consentir qu'il la possedât dès lors en Souveraineté, sans qu'il fût permis dans la suite de revoquer cette cession, & d'en appeller à un autre Tribunal.

An de N. S. 1459.

Le Roi son pere lui cede la Principauté de Catalogne.

Le Roi d'Arragon étoit trop jaloux de son autorité pour être insensible à la conduite des Catalans, il en fut pique jusqu'au vif, & il ne put voir, qu'avec des transports de colere, que des Sujets rebelles eussent entrepris de détacher de sa Couronne un de ses plus beaux fleurons, pour le mettre sur la tête d'un fils qu'il n'aimoit pas. C'étoit vouloir se dépoüiller avant sa mort, affoiblir sa puissance, & avilir son autorité souveraine. Il auroit bien voulu venger cet outrage fait à la Majesté Royale ; mais il fut contraint de céder à la necessité : il connoissoit l'humeur inquiéte & remuante des Catalans ; il sçavoit que ces Peuples guerriers, mais peu dociles, sont capables de se porter aux dernieres extrêmitez, si on leur refuse ce qu'ils demandent, ces raisons le déterminerent à consentir, malgré lui, à tout ce qu'ils souhaitterent; de sorte qu'on employa beaucoup de tems à regler les conditions.

On parle de le marier avec l'Infante de Castille.

Pendant tous ces mouvemens, on remit de nouveau sur le tapis le mariage du Prince de Viane avec l'Infante Isabelle de Castille, & les choses se trouverent en peu de tems si avancées, qu'on ne doutoit plus du succès. Le Prince envoya pour Ambassadeurs en Castille D. Juan de Cabrera, & Martin Gruilles, également distinguez par leur naissance & leur attachement pour sa personne; & ils se rendirent tous deux à Arevalo avec des équipages magnifiques, pour faire les complimens du Prince

An de N. S. 1459. leur Maître, à l'Infante & à la Reine sa mere.

XII. La guerre se ralume en Navarre.

La guerre sa ralluma en Navarre avec plus de violence qu'auparavant. Voici quelle en fut l'occasion. Dès qu'on eut reçû dans ce Royaume la nouvelle que le Prince de Viane avoit été remis en liberté, Charles Artieda, un de ses plus zelez partisans, se mit aussi-tôt en campagne avec des Troupes, & se rendit maître de Lumbier en Navarre, au nom du Prince. D. Alphonse, qui fut depuis Duc de Villa-Hermosa ayant reçû des ordres du Roy d'Arragon son pere, marcha aussi-tôt avec ce qu'il put ramasser de Troupes, vint mettre le Siége devant la Place, & commença à la battre avec toute l'Artillerie qu'il avoit pû amener. Le parti du Prince n'étoit pas en état de résister à D. Alphonse; mais le Roy de Castille envoïa Rodrigue Ponce & Gonzale de Saavedra, au secours des Navarrois rebelles, pour faire lever le Siége de Lumbier, ce qui fut aussi-tôt executé.

XIII. Grossesse de la Reine de Castille.

Cependant on faisoit de part & d'autre de plus grands préparatifs de guerre, & chacun de son côté se disposoit à la pousser avec vigueur, lorsque l'on apprit la grossesse de la Reine de Castille, qui se trouvoit alors à Aranda de Duero, cette nouvelle ne tarda guerre à se répandre dans toute l'Espagne, & fut reçûe d'abord en Castille assez agréablement, d'autant plus qu'elle surprit tout le monde, & trompa les esperances des Castillans; mais comme les hommes n'ont que trop de penchant à croire le mal, & à juger quelque-fois plus désavantageusement même des têtes couronnées que des particuliers, il ne se trouvoit que trop de personnes qui soupçonnerent D. Bertrand de la Cueva, Amant de la Reine, dont les galanteries & le commerce avec ce Comte, étoient devenus presques publics. Ce bruit qui se répandit alors, se fortifia dans la suite sous le regne de Ferdinand d'Arragon en Castile. Si ce fait est vrai, ou si on ne l'inventa que pour faire la cour à Ferdinand, c'est ce qu'on ne put verifier, lors même que l'affaire étoit récente.

XIV. Mort de Pedre de Castille, Evêque de Palence.

D. Pedre de Castille, qui avoit été autrefois Evêque d'Osme, & qui l'étoit alors de Palence, mourut à Vailladolid, d'une chute violente qu'il fit, du haut de l'escalier de sa maison. Il eut pour successeur à l'Evêché de Palence Guttiere de la Cueva, qui dut sa nouvelle Dignité à D. Bertrand son frere, alors Favori du Roy de Castille, & qui avoit plus de part que personne au gouvernement.

On

On éloigna de la Cour l'Archevêque D. Alphonse de Fonseca, & sous prétexte de lui donner un Emploi honorable, on l'envoya à Vailladolid en qualité de Gouverneur ou de Régent, pendant que le Roy de Castille seroit occupé à la guerre qu'il avoit résolu de faire en Navarre. Le Marquis de Villena fut le principal auteur de l'éloignement & de la disgrace de l'Archevêque son concurrent. Il prétendoit, en éloignant ce rival dangereux, se rendre seul maître des affaires & de l'esprit du Roy, sur lequel il avoit déja commencé depuis quelque tems à prendre beaucoup d'autorité. Pour réüssir plus aisément dans ce dessein, & pour engager le Roy à consentir à l'éloignement de ce Ministre, le Marquis lui promit, si Fonseca sortoit de la Cour, d'employer tous ses soins pour gagner les Seigneurs mécontens, & sur tout l'Archevêque de Tolede & l'Amirante, qui avoient quitté son service pour s'attacher aux interêts du Roy d'Arragon son ancien ennemi, & dont le Grand-Maître de Calatrava s'étoit déja separé, jusques-là qu'il avoit levé des Troupes pour les amener en Navarre.

An de N. S. 1459.

On éloigne de la Cour Fonseca.

Dès que l'Archevêque D. Alphonse de Fonseca fut parti de la Cour, pour se rendre à Vailladolid, le Marquis de Villena prit la route du Royaume de Tolede, & le Grand-Maître de Calatrava arriva à Aranda de Duero, avec deux mille cinq cens chevaux. Le Roy de Castille reçût avec joye ce nouveau renfort, marqua beaucoup de bonté au Grand-Maître, & peu de tems après, ayant fait la revûë de son Armée, il tourna du côte d'Almaçan.

Le Marquis de Villena mene des Troupes au Roi de Castille.

XIV.

Le Roi de Castille entre en Navarre.

La marche du Roi de Castille à la tête d'un gros corps de Troupes, jetta l'allarme en Arragon. Les Peuples de la frontiere se retirerent, avec leurs meilleurs effets, dans les Villes & les Places fortes; mais l'Armée retourna sur ses pas, prit tout à coup la route de la Navarre, & le Roi de Castille vint camper au mois de May, avec toute son Armée à Logrogno, une des principales Villes de la Rioja, où il avoit marqué le rendez-vous general de ses Troupes; il y demeura jusqu'à ce qu'elles fussent toutes arrivées, & voïant son Armée grossie par de nouveaux renforts qui lui venoient de tous côtez, il s'avança dans la Navarre.

Comme ce Roïaume se trouvoit dégarni de Troupes, & hors d'état de s'opposer aux Castillans, les Villes de San-Vincente, & de la Guardia, leur ouvrirent les portes, sans attendre

Y prend quelques Places.

An de N. S. 1459. le canon. Viane aïant voulu se défendre, les Castillans l'assiégerent, & après plusieurs jours de siége, D. Pedre Peralta, Connétable de Navarre, qui s'étoit lui-même obligé de défendre la Place, fut obligé de la rendre par capitulation. Lerin, Place également fortifiée par l'art & la nature, soûtint les efforts des Castillans, qui se virent contraints de se retirer. Voilà quelle étoit la situation des affaires de Navarre, où la fortune tantôt favorisoit les uns, & tantôt se declaroit pour les autres. D'un autre côté, Alphonse, fils du Roi d'Arragon, emporta d'assaut la Ville d'Abarçuça, & passa au fil de l'épée presque toute la Garnison Castillane. Ceux qui pûrent échaper à la fureur & à l'épée du Soldat, furent faits prisonniers de guerre.

XV. Mort du Prince de Viane.

La guerre paroissoit bien allumée; mais tout ce fracas & ces preparatifs se dissiperent en un moment. La maladie mortelle dont le Prince de Viane se trouva attaqué à Barcelonne, & qui l'enleva enfin un Mercredy 23. de Septembre, fête de Sainte Thecle rompit les projets que les uns & les autres avoient formez. Toute la terre crut que sa maladie n'avoit été causée que par les chagrins mortels & les ennuis qui l'avoient rongé depuis si long-tems, par les fatigues & les peines qu'il avoit souffertes dans ses voyages d'Italie, & par l'acharnement du Roy d'Arragon son pere, & de la Reine sa belle-mere, à le persecuter sans relâche. Telle étoit l'opinion commune, & à laquelle il y avoit bien de l'apparence; cependant la faction de Beaumont regarda la mort du Prince, comme l'effet d'un poison lent qu'on lui avoit donné dans la prison, & qui le fit enfin mourir; mais il seroit difficile de verifier ce fait. Le Prince de Viane, avant que de mourir, demanda pardon au Roy son pere, & le fit prier d'oublier le passé. Il fut inhumé à Poblete, après avoir vêcu quarante ans, trois mois & vingt-six jours. Ce Prince est devenu plus fameux par ses malheurs, que par aucun autre endroit.

Son caractere.

Son sort ne répondit pas à la beauté de son génie, à son amour pour les sçiences, & au progrès qu'il y avoit fait. Tout le monde convient que ce Prince avoit de grandes qualitez, & que la fortune ne le favorisa pas autant qu'il le meritoit, & qu'on avoit lieu de l'esperer. Il voulut toûjours avoir auprès de sa personne Osias Marco, Poëte Limosin, & un des beaux esprits de ce tems-là. Son plaisir étoit de s'entretenir familierement avec lui; le stile d'Osias étoit un peu dur, & ses expressions

quelque-fois grossieres; mais ses pensées étoient belles, & l'on trouvoit dans ses ouvrages des Sentences ingénieuses, & des traits brillans. Le Prince de Viane avoit fait graver sur l'écu de ses armes deux dogues furieux, qui se battoient ensemble pour un os. Il prétendoit par-là representer les Rois de France & de Castille, qui par leur ambition avoient presqu'entierement ruiné & démembré le Royaume de Navarre.

An. de N. S. 1459.

Mort de Charles VII. Roi de France

Il mourut en ce même tems-là plusieurs autres Princes. Charles VII. Roi de France déceda la même année, & Loüis XI. son fils lui succeda, l'Infant D. Henri, oncle du Roy de Portugal, mourut aussi, sans avoir jamais été marié, & sans avoir eû aucun commerce criminel avec le sexe; il vécut soixante-dix-sept ans. Sa mort arriva le 13 de Novembre, dans les Algarves, à Sagra, qui étoit son appanage. Le corps de ce Prince fut mis alors en dépôt à Lagos; mais quelque-tems après il fut transferé au célebre Monastere d'Aljubarrota. Il ne restoit plus, de tous ses freres, que D. Alphonse le bâtard, Duc de Bragance, qui mourut aussi l'année suivante, après avoir laissé de Beatrix son épouse, fille du Connétable Nugno Pereira, un fils nommé D. Ferdinand, duquel descendent en ligne directe, sans aucune interruption, les Ducs de Bragance, les plus grands Seigneurs, & les plus riches de tout le Portugal.

XV.

Le Prince Ferdinand d'Arragon reconnu pour heritier du Royaume.

La mort du Prince de Viane ne rétablit pas la tranquillité en Catalogne, & quoique la cause des divisions ne subsistât plus, toute-fois les troubles recommencerent. L'Infant D. Ferdinand, frere du feu Prince Charles, fut aussi-tôt après declaré & reconnu heritier des Etats du Roi son pere. La céremonie se fit d'abord avec beaucoup d'éclat & de magnificence à Calatayud, où les Etats d'Arragon étoient assemblez, & ensuite à Barcelonne, où la Reine sa mere le mena, pour y recevoir les hommages des Catalans; mais l'esperance dont l'on s'étoit flaté de voir bien-tôt le calme rétabli dans ces Provinces, ne tarda pas long-tems à s'évanoüir; car les Catalans, naturellement inquiets & remuans, reprirent de nouveau les armes. La noblesse furieusement irritée contre le Roi d'Arragon, ne pouvoit lui pardonner la mort du Prince de Viane, qui étoit aimé presque jusqu'à l'adoration. On accusoit la Reine, Belle-Mere du Prince infortuné, de l'avoir fait mourir par ses mauvais traitemens, pour placer son fils sur le Thrône; les Places publiques ne retentissoient que des discours injurieux au Roy & à

An de N. S. 1459. la Reine, dont tout le monde condamnoit la cruauté.

Les Catalans prennent les armes.

Celui qui contribuoit le plus à échauffer les esprits, étoit Jean Gualves, Religieux de l'Ordre de S. Dominique; cet esprit broüillon & mutin déclamoit dans les conversations particulieres, & dans les prédications publiques, de la maniere la plus insolente & la plus séditieuse, contre les Auteurs de la mort du Prince de Viane, qu'il désignoit d'une maniere à ne s'y pas tromper; il excitoit le Peuple à courir aux armes, & à venger ce crime, il disoit que, si l'on avoit la foiblesse de le laisser impuni, le Ciel prendroit la défense du Prince, opprimé par la malice de ses Ennemis, & vengeroit sa mort dans le sang du Peuple; qu'enfin le seul moïen d'appaiser la juste colere de Dieu, étoit de punir cet attentat.

La Reine d'Arragon sort de Barcelonne.

Ces discours insolens & séditieux, prononcez dans la chaire, furent comme le signal de la révolte, & exciterent un soulevement presque general dans toute la Province; la Reine, obligée de sortir de Barcelonne, prit pour prétexte la necessité d'aller, par sa presence & par son autorité, calmer les troubles d'Ampurias, où tout étoit dans une extrême confusion; mais la verité, est que cette Princesse, ne se croyant pas en sûreté à Barcelonne, & n'osant presque sortir en public, apprehendoit que, dans la disposition où étoient les esprits, la Populace ne lui perdit le respect, & ne violât en sa personne la Majesté Royale, elle résolut cependant de s'arrêter à Gironne, pour voir quel train prendroient les affaires.

Le Roi d'Arragon se met en devoir de réduire les Catalans.

Le Roy d'Arragon, d'un autre côté, qui voïoit l'orage se former, & toute la Catalogne, menacée d'une révolution, envoya des Ambassadeurs aux Princes ses voisins, & en particulier au Roi de France, auquel il demanda du secours, pour soumettre ses Sujets révoltez: il en envoïa aussi au Roi de Castille, pour le conjurer de ne pas, au moins, secourir les Rebelles, & puisque le Prince de Viane, en faveur de qui il avoit pris les armes, étoit mort, de vouloir bien retirer les Troupes qu'il avoit en Navarre, & les Garnisons qu'il avoit mises dans les Villes de ce Royaume, dont il s'étoit emparé.

XVI.
La Reine de Castille accouche d'une fille.

D. Henri se trouvoit alors à Madrid, après avoir licentié son Armée, il étoit transporté de joïe, à cause de la grossesse de la Reine son épouse, qu'il avoit fait amener dans une espece de brancart porté sur les épaules, de peur que l'agitation & le mouvement du chariot ne l'incommodât. La Reine de Castille,

au commencement de l'année 1462. accoucha d'une fille, qui fut nommée Jeanne. A peine fut-elle née, que tous les Etats du Royaume la reconnurent pour Princesse & heritiere de Castille. Lâcheté honteuse & flétrissante pour la Nation, que d'élever au Thrône un enfant, que tout le monde regardoit comme n'étant pas legitime ; mais ce qui acheva de deshonorer le Roi, c'est que, dans l'excès de sa joïe, pour recompenser D. Bertrand de la Cueva des services prétendus qu'il avoit rendus à l'Etat, il le fit Comte de Ledesma, ce qui fut encore pour les Grands un nouveau sujet d'indignation & de murmures. Comme le nouveau Comte avoit la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roy, on la donna à André de Cabrera, un de ses Amis & de ses Partisans declarez. Ce fut-là le commencement, ou pour mieux dire, le premier degré qui éleva, dans la suite, Cabrera à cette haute fortune où on le vit depuis, non sans attirer sur lui la haine & la jalousie de ses rivaux, qui ne voyoient qu'avec dépit un homme nouveau, [1] qui de simple particulier, montoit au plus haut point de faveur & d'autorité.

An de N. S. 1459.

L'Archevêque de Tolede rentre en grace.

Le Comte d'Armagnac étoit alors à la Cour de Castille, en qualité d'Ambassadeur du Roy de France, pour ménager une ligue offensive & deffensive entre les deux Rois. L'Archevêque de Tolede, qui étoit depuis quelque-tems rentré en grace avec le Roy, avoit plus de part que personne dans le maniement des affaires ; D. Henri se déchargeoit sur lui de tout le poids du gouvernement, & l'avoit fait son premier Ministre. Le Conseil se tenoit dans le Palais du Prelat, & l'Audience s'y assembloit regulierement toutes les semaines, pour y regler les affaires publiques, & terminer les procès des Particuliers.

Traité conclu entre la Castille & l'Arragon.

Les Ambassadeurs d'Arragon étoient à la Cour de Castille, sans avoir rien pû conclure sur l'affaire dont ils étoient chargez, & toutes leurs negociations avoient été inutiles : néanmoins, après bien des sollicitations, ils menagerent enfin une alliance entre les deux Couronnes, qui fut concluë le 23 de Mars, aux conditions suivantes. 1°. Qu'il y auroit entre les Couronnes de Castille & d'Arragon, une paix solide & stable. 2°. Que le Roi de Castille retiendroit pour garantie du Traité, les Villes & les Châteaux de la Guardia, de San-Vincente

[1] Dans l'Espagnol il y a *poco antes Particular*, ce qui est different d'homme nouveau. Un de ses Ayeux avoit eû la tête tranchée, & cette Maison étoit restée éloignée des Emplois : c'est ce que veut dire le *particular* de Mariana.

An de N. S. 1461. d'Arcos, de Raga & de Viane; qu'il restitueroit toutes les autres Places, dont il s'étoit rendu maître, ou dont il étoit encore en possession dans la Navarre. 3°. Que l'on mettroit en sequestre les Villes de Jubera & de Cornago, sur les frontieres d'Arragon & de Navarre, & la Ville de Lorca, dans le Royaume de Murcie. 4°. Que l'Archevêque de Tolede, le Grand-Maître de Calatrava & Juan Fernandez Galindo, Dépositaires de ces Places, seroient obligez de les remettre entre les mains du Roi d'Arragon, au cas que le Roi de Castille vint le premier à rompre la paix, ou à violer aucun des Articles.

XVIII. Entrevûë des Rois de France & d'Arragon, à Sauveterre.

D'un autre côté le Roy d'Arragon, qui se tenoit à Olite, pour être en état de pourvoir à tout, fit avec le Roi de France un autre traité, qui fut signé le 12 d'Avril à Olite, à condition que le Roy très-Chrêtien envoyeroit au Roy d'Arragon un secours de sept cents hommes d'armes, & lui prêteroit deux cents mille ducats pour payer ses Troupes; mais que le Roy d'Arragon, jusqu'à ce qu'il fût en état de rendre cette somme, cederoit à la France, en engagement & pour nantissement de la dette, les Comtés de Roussillon & de Cerdagne, qui seroient remis incessamment entre les mains des François; que cependant les revenus de ces deux Principautez ne seroient nullement déduits sur le principal. Mais afin que ce Traité eût plus de force, les deux Rois de France & d'Arragon résolurent ensemble de s'aboucher à Sauveterre, petite Ville de Bearn.

Le Comte de Foix demande qu'on lui remette la Princesse de Navarre.

Le Comte de Foix, qui se trouva à cette entrevûë, demanda qu'on lui remit entre les mains la Princesse Blanche de Navarre, sœur du Prince de Viane, & à laquelle, depuis la mort de son frere, appartenoit la Couronne de Navarre. Injustice criante, de sacrifier une Princesse à l'ambition d'autrui, & de lui ôter en même-tems sa Couronne & sa liberté; mais la passion de regner l'emporte sur tous les égards.

Elle écrit au Roy de Castille, pour lui demander sa protection.

Dès que le traité fut signé, on enleva l'infortunée Princesse, qui étoit à Olite; on la livra au Comte de Foix, qui la fit conduire en Bearn malgré elle, & avec une extrême violence; elle appella à son secours le Ciel & la terre; elle se plaignit de la cruauté avec laquelle on la traitoit; elle écrivit même une longue lettre au Roi de Castille, dans laquelle, après lui avoir fait un grand détail des outrages commis en son endroit, elle se plaignoit amerement, qu'après lui avoir enlevé un Roïaume qui lui appartenoit, on lui ravît encore la liberté, & qu'on se

disposât à lui ôter peut-être bien-tôt la vie, si lui même ne prenoit sa cause en main. Elle le conjuroit de ne pas laisser impuni la mort du Prince de Viane, & de se souvenir de sa tendresse passée pour elle; qu'enfin elle avoit été son épouse, & qu'il avoit été autrefois son époux. An de N. S. 1461.

Elle meurt empoisonnée en prison.

Dès que la Princesse Blanche fut arrivée en France, on la conduisit au Château d'Ortes dans le Comté de Foix, où elle fut renfermée & gardée très-étroitement; mais peu de tems après elle mourut empoisonnée dans sa prison, sans que, ni le Roy d'Arragon son pere, ni nul autre se mît en devoir de venger sa mort. On la tint quelque-tems secrete; mais enfin elle se divulgua, & le bruit s'en répandit de toutes parts. Tel fut le sort de cette infortunée Princesse, dont la vie fut en proïe à tant de revers & de disgraces. Son corps fut inhumé à Lescar.

XIX. Entrevûë des Rois de Castille & d'Arragon.

Le Roi d'Arragon étoit à Tudele, & le Roi de Castille étant passé par Segovie & par Aranda, se rendit enfin à Alfaro, assez proche de Tudele. Ce fut-là que les deux Rois s'aboucherent par l'entremise du Marquis de Villena, & qu'ils ratifierent les articles du Traité conclu à Madrid.

Les Catalans assiégent la Reine dans Gironne.

Pendant que les deux Cours étoient occupées à regler leurs differens, & à affermir la paix, les Revoltez de Catalogne eurent l'audace de venir assieger la Reine d'Arragon dans Girone même, où elle s'étoit retirée, comme nous l'avons dit. Il est aisé de concevoir l'alarme de cette Princesse, beaucoup moins inquiete du péril où elle se trouvoit, que de celui ou étoit le Prince son fils, s'il tomboit entre les mains des Catalans. Le Chef des mécontens & des rebelles étoit Hugues Roger, Comte de Pallas; Loüis Despuch, Grand-Maître de Montesa, commandoit dans la Ville pour le Roy d'Arragon. La valeur & l'experience du Grand-Maître n'empêcherent pas les Rebelles de se rendre maîtres de la Ville, & d'attaquer ensuite le vieux Château, qu'on nomme *Gironela*, où la Reine s'étoit retirée avec précipitation; ils l'auroient bien-tôt enlevée, & peut-être ils se seroient portez à quelque violence envers la Reine & son fils; mais la Cavalerie Françoise, qui survint heureusement, delivra non-seulement le Prince & la Princesse; mais elle reprit encore la Ville sur les Rebelles.

Le Roi d'Arragon vient camper devant Barcelonne.

Le Roy d'Arragon, averti de l'état où se trouvoit Girone, marcha en diligence au secours de la Place, avec ce qu'il pût ramasser de meilleures Troupes; mais trouvant que les Re-

An de N. S. 1462.

belles avoient déja été contraints d'abandonner Girone, il alla les chercher, & les battit toûjours dans les diverses rencontres qu'il eut avec eux; car leurs Soldats, levez à la hâte, ne purent tenir contre de vieilles Troupes disciplinées. Le Roy se voïant maître de la campagne, réduisit bien-tôt la plûpart des Villes qui avoient osé prendre le parti des mécontens, après quoi il vint camper devant Barcelonne, resolu d'en faire le Siége.

XX. Mauvaise couche de la Reine de Castille.

La Reine de Castille, qui se trouvoit alors à Aranda, y fit une mauvaise couche, où elle fut en grand danger de la vie. Un rayon de Soleil lui ayant donné sur la tête, au travers des vîtres, [2] lui brûla les cheveux. La frayeur de cette Princesse fit une telle revolution, qu'elle produisit ce triste accident; mais l'allarme de la Cour fut bien-tôt dissipée par la convalescence de la Reine; & l'on ne pensa plus qu'à se rejoüir au sujet du mariage de D. Bertrand de la Cueva, Comte de Ledesma, qui épousa la plus jeune des filles du Marquis de Santillane. Le Roy de Castille & la Reine voulant honorer de leur presence le mariage du Favori, se trouverent à Guadalajara, où se fit la céremonie.

XXI. Les Catalans rebelles offrent la Catalogne au Roy de Castille.

Dès qu'elle fut achevée, la Reine partit pour Segovie, & le Roy prit la route d'Atiença, pour s'y divertir à la chasse, qu'il aimoit avec passion. Ce fut là qu'un Seigneur de Catalogne nommé Coponés le vint trouver en qualité de Deputé de Barcelonne, pour lui offrir, au nom de toute la Noblesse Catalane, & en particulier du Peuple de Barcelonne, la Principauté & la Souveraineté de Catalogne, pourvû qu'il voulut prendre cette Province sous sa protection, & envoyer un puissant secours pour la delivrer de l'oppression & de la tyrannie du Roy d'Arragon.

Le Roi l'accepte & leur envoïe du secours.

L'affaire étoit d'une assez grande importance pour y penser. Le Roi de Castille la proposa dans son Conseil, qui trouva cette offre trop avantageuse pour la refuser; ainsi le Roi envoïa aux Catalans revoltez un secours de deux mille cinq cents chevaux, qui prirent des chemins écartez, pour ne point rencontrer l'Armée du Roy d'Arragon, & arriverent enfin heureusement en Catalogne. L'arrivée de ce secours releva le courage des Rebelles, qui se flaterent de pouvoir se défendre contre leur Souverain, & soûtenir la démarche qu'ils venoient de faire.

[2] Ce fait est extraordinaire; mais non pas impossible, il est attesté par les Historiens du tems.

En

En execution du traité conclu avec le Roy de Castille, les Catalans déploïerent en son nom, les étendarts Royaux de Catalogne, il fut proclamé Prince de Barcelonne, & reconnu pour Souverain; ils lui prêterent le serment de fidelité, après s'être soustrait à l'obéïssance du Roy d'Arragon, & ils firent battre monnoïe au coin & aux armes du nouveau Prince de Catalogne. C'est ainsi que ces Peuples entraînez par un esprit de vertige, violerent les Loix les plus sacrées, & se creuserent eux-mêmes leur précipice.

An de N. S. 1459. Et il est proclamé Prince de Catalogne.

Cette nouvelle répandit une allegresse extrême à la Cour de Castille; mais la prise de Gibraltar sur les Maures, par D. Juan de Guzman, Duc de Medina Sidonia, & celle d'Archidona, dont le Grand-Maître de Calatrava avoit chassé ces Infideles, mit le comble à la joïe publique. La conquête, sur tout de Gibraltar, parut si importante au Roy, qu'il ordonna que desormais au commencement de tous les Actes Royaux, à tous les autres titres qu'il portoit déja, on ajoûteroit celui de Roy de Gibraltar, à l'exemple d'Abomelic, Prince Maure, de l'illustre Famille des *Merins*, qui s'étoit fait appeller Roy de Gibraltar, comme nous l'avons déja rapporté.

Gibraltar pris par le Duc de Medina-Sidonia.

XXII. Le Roi de Castille envoïe des Troupes en Arragon & en Valence.

Le Roy de Castille voulant se maintenir dans la Principauté de Catalogne, que les Rebelles lui avoient deferée, envoïa de nouvelles Troupes, qui entrerent par differens endroits dans les Royaumes de Valence & d'Arragon, où elles firent de grands désordres. L'allarme & la fraïeur furent generales dans ces deux Royaumes, & le Roy d'Arragon courut aussi-tôt au secours, pour s'opposer aux entreprises des Ennemis. L'Arragon étoit si épuisé, & les Peuples paroissoient si mécontens du Roy & si disposez à la revolte, que les Castillans auroient aisément pû le chasser de ses Etats, & se rendre maîtres de sa personne, si le Roi de Castille eut eû autant de valeur & d'habileté, qu'il avoit de force; c'est pourquoi le Roy d'Arragon, qui n'ignoroit pas le peu d'inclination que ses Sujets avoient pour lui, n'épargna rien pour détacher la Castille des interêts des Rebelles.

Loüis XI. envoïe une Ambassade en Castille.

Le Roi de France Loüis XI. qui vouloit menager un accomodement entre les deux Rois, envoya Jean de Rohan, Seigneur de Mautauban, & Amiral de France, vers le Roy de Castille. L'Ambassadeur arriva au commencement de l'année. 1463. 1463.
à Almaçan, où étoit alors la Cour. Les François y furent reçûs

An de N. S. 1463. avec tout l'éclat qu'ils pouvoient desirer, on n'épargna rien pour les rejoüir, & pour leur donner idée de la magnificence, & de la politesse Espagnole, c'étoit tous les jours nouveaux divertissemens; il y avoit presque tous les soirs des bals au Palais, où se trouvoient toûjours les principales Dames de la Cour. La Reine de Castille voulut bien avec la permission, ou plûtôt par l'ordre du Roy son époux, & en sa presence faire l'honneur à l'Ambassadeur de France, de danser avec lui. Celui-ci se sentit si honoré de cette marque de distinction, qu'il jura publiquement de ne danser jamais avec aucune femme, en mémoire de l'honneur qu'il avoit reçû à la Cour de Castille.

XXIII. Entrevûë des Rois de France & de Castille.

L'Amiral de France menagea dans cette Ambassade, une entrevûë entre les Rois de France & de Castille, pour conferer ensemble sur les differens qu'il y avoit entre les deux Couronnes, & regler eux-mêmes leurs interêts particuliers. La chose s'executa comme elle avoit été concertée, & ces deux Princes s'aboucherent sur la fin du mois d'Avril, auprès de Fontarabie. Loüis XI. amena avec lui les deux Gastons, Comtes de Foix, c'est-à-dire le pere & le fils, le Duc de Bourbon, l'Archevêque de Tours, l'Amiral de France, & un grand nombre d'autres Seigneurs. L'Archevêque de Tolede, les Evêques de Burgos, de Leon, de Segovie & de Calahorra, le Marquis de Villena, le Grand-Maître d'Alcantara, & le Grand-Prieur de Saint Jean accompagnoient le Roy de Castille. Rien n'étoit plus riche & plus brillant que les livrées & les équipages de ces Seigneurs; mais celui de tous les Courtisans qui se distingua le plus par l'éclat de son train & par sa magnificence, fut le Comte de Ledesma, rival & concurrent du Marquis de Villena. Il parut dans cette entrevûë avec des habits superbes, brodez d'or & enrichis de perles & de diamans. L'équipage & l'habillement des François étoient simples, & le Roy de France n'avoit rien qui le distinguât du moindre de ses Sujets. Son habit étoit d'une étoffe commune, & même assez grossiere, les Espagnols, dans toutes les conversations faisoient cent plaisanteries, & se moquoient de la simplicité des François, qu'ils méprisoient, en comparaison de la magnificence Castillanne.

Les Castillans passerent la rivierre de Bidassoa sur plusieurs barques, qu'on tenoit prêtes pour cela; on peut croire que les Espagnols ne firent cette démarche & ces avances, que pour

reconnoître la préséance de la Couronne de France. Cependant nos anciens Historiens en rapportent d'autres raisons ; ils prétendent que cette riviere est de la domination Espagnole, comme il paroît, disent-ils, par une infinité d'Actes publics passez en differens tems, entre les Rois de Castille & de France, & même par ce qui se passa dans cette occasion ; car on raconte que le Roi de Castille, en passant la riviere de Bidassoa, étant arrivé avec sa barque jusqu'à l'autre bord de la riviere, demeura précisement à l'endroit où venoit l'eau, alors il mit le pied à terre, & dans le tems qu'il voulut s'entretenir & conferer avec le Roy de France, il tenoit un bâton à sa main, appuïé sur l'endroit du rivage le plus éloigné que l'eau venoit moüiller, & alors il lui dit, *je suis encore dans mes Etats ; voilà les frontieres qui séparent la France de la Castille*, mettant ensuite le pied plus avant ; *je suis à present en méme-tems en France & en Espagne*, à quoi le Roy de France répondit en sa langue, *vous avez raison*. An. de N. S. 1463.

Le Jugement du Roy de France.

Ce fut dans cette entrevûë qu'on lût encore publiquement de nouveau, le jugement qu'avoit déja prononcé à Bayonne, quelque-tems auparavant, le Roy Loüis XI. que les deux Rois de Castille & d'Arragon avoient choisi, de concert, pour arbitre de leurs differens: en voici les principaux articles. 1°. Que les Troupes Castillanes sortiroient de Catalogne, & abandonneroient les Rebelles à la discretion de leur Souverain. 2°. Que le Roy de Castille retireroit aussi celles qu'il avoit en Navarre, & les Garnisons des Places dont il s'étoit emparé. 3°. Que la Ville d'Estella dans la Navarre, avec son territoire & ses dépendances demeureroient au Roy D. Henry. 4°. Que la Reine d'Arragon & sa fille resteroient à Fraga, entre les mains de l'Archevêque de Tolede pour servir d'ôtage & de garant de la fidelité avec laquelle on observeroit les Traitez.

Tous en sont mécontens.

Ce Jugement mécontenta également les deux nations, les Castillans & les Arragonnois se plaignirent chacun de leur côté, de l'injustice qu'ils prétendoient avoir reçûë ; mais ceux qui murmurerent & crierent le plus haut, furent les Navarrois. Ils prétendirent qu'on n'avoit eû nul égard à eux dans ce traité, & que Loüis XI. les avoit sacrifiez au Roy d'Arragon. Voilà le fruit que produisent ordinairement les entrevûës des Princes, c'est de mécontenter tout le monde, & de laisser les esprits encore plus aigris qu'ils n'étoient auparavant. Peut-être

An de N. S 1463. qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici le sentiment de Phlilippe de Commines, sur ces sortes d'entrevûës & de conferences. Cet Historien François, si celebre, qu'on peut avec justice le comparer avec les plus illustres Historiens de l'antiquité, s'explique ainsi à ce sujet.

Comm. Liv. 2. chap. 8.

» Grand folie est à deux grands Princes qui sont comme » égaux en puissance, de s'entrevoir, sinon qu'ils fussent en » grand jeunesse, qui est le tems qu'ils n'ont autres pensées » qu'à leurs plaisirs: mais depuis le tems que l'envie leur est ve» nuë d'accroître les uns sur les autres, encore qu'il n'y eut nuls » perils de personnes, ce qui est quasi impossible, si auroit leur » malveillance & envie, parquoi vaudroit mieux qu'ils paci» fiassent leurs differens par sages & bons serviteurs, comme » j'ai dit ailleurs plus au long en ces Memoires; mais encore » en veux-je dire quelques experiences que j'ai vûës & sçuës » de mon tems. Peu d'années après que nôtre Roy fut couron» né, & avant le bien public, se fit une vûë du Roy de France » & du Roi de Castille, qui sont les plus alliez Princes qui soient » en la Chrêtienté; car ils sont alliez de Roi à Roi, de Roïaume » à Roïaume, & d'homme à homme, & obligez sur grandes » maledictions à les bien garder. A cette vûë vint le Roy Hen» ri de Castille, bien accompagné jusques à Fontarabie, & le » Roy étoit à S. Jean de Luz, qui est à quatre lieuës; chacun » d'eux étoit aux confins de son Roïaume, je n'y étois pas; mais » le Roy m'en a compté & Monseigneur du Lau, aussi m'en a » été dit en Castille par aucuns Seigneurs qui y étoient avec le » Roy de Castille, & y étoit le Grand-Maître de S. Jacques, » & l'Archevêque de Tolede, les plus grands de Castille pour » lors, aussi y étoit le Comte de Ledesme son mignon en grand » triomphe, & toute sa garde, qui étoient quelque trois cents » chevaux de Maures de Grenade, dont y en avoit plusieurs » négres. Vrai est que le Roy Henri valoit peu de sa personne, » & donnoit tout son heritage, ou se le laissoit ôter à qui le vou» loit ou le pouvoit prendre.

» Nôtre Roy étoit aussi fort accompagné, comme avez vû » qu'il en avoit bien de coûtume, & par especial sa garde étoit » belle. A cette vûë se trova la Reine d'Arragon, pour quelque » different qu'elle avoit avec le Roy de Castille, pour Estella & » quelques autres Places assises en Navarre. De ce different fut » le Roy Juge, pour continuer ce propos que la vûë des grands

Princes n'eſt point neceſſaire. Ces deux ici n'avoient jamais « An de N. S. 1465.
different, ni rien à départir, & ſe virent une fois ou deux «
ſeulement ſur le bord de la riviere qui départ les deux Cou- «
ronnes, à l'endroit d'un petit Château appellé Heurtebiſe, «
& paſſa le Roy de Caſtille du côté de deçà, ils n'arrêterent «
gueres, ſinon autant qu'il plaiſoit à ce Grand-Maître de S. «
Jacques & à cet Archevêque de Tolede, parquoi le Roy «
chercha leur accointance, & vinrent devers lui à S. Jean de «
Luz, & prit grand intelligence & amitié avec eux, & peu eſ- «
tima leur Roy. La plûpart des gens des deux Rois étoient lo- «
gez à Bayonne, qui d'entrée ſe battirent très-bien, quelque «
alliance qu'il y eût. Auſſi ſont-ce langues differentes. Le «
Comte de Ledeſma paſſa la riviere en un bateau dont la voile «
étoit de drap d'or, & avoit uns brodequins fort chargez de «
pierreries, & vint voir le Roy, il avoit largement biens, & de- «
puis je le vei Duc d'Albourg, & tenir grand terre en Caſtille: «
ainſi ſe dreſſoient mocqueries entre ces deux Nations ſi al- «
liées. Le Roy de Caſtille étoit laid, & ſes habits déplaiſans aux «
François, qui s'en mocquerent. Nôtre Roy s'habilloit fort «
court, & ſi mal, que pis ne pouvoit, & aſſez mauvais drap «
portoit aucunes fois, & portoit un mauvais chapeau different «
des autres, & une image de plomb deſſus. Les Caſtillans s'en «
mocquoient & diſoient que c'étoit par lâcheté. En effet ainſi «
ſe départit cette Aſſemblée pleine de mocqueries, & oncques «
depuis ces deux Rois ne s'entr'aimerent, & ſe dreſſa de grands «
broüillis entre les ſerviteurs du Roi de Caſtille, qui ont duré «
juſqu'à ſa mort, & long-tems après; & l'ai vû le plus pauvre «
Roy abandonné de ſes ſerviteurs que je vei jamais. La Reine "
d'Arragon ſe doulut de la Sentence que le Roi donna au pro- "
fit du Roy de Caſtille, elle en eût le Roy en grand' haine, & "
le Roy d'Arragon auſſi: combien qu'un peu s'aiderent de lui "
contre ceux de Barcelonne en leurs neceſſitez; mais peu du- "
ra cette amitié, & y eut dure guerre entre le Roy & le Roy "
d'Arragon plus de ſeize ans, & encore dure ce different juſ- "
qu'ici. Ce ſont les propres termes du célebre de Commines; "
je laiſſe le reſte pour être plus court. "

Cette même année un ſaint Religieux, de l'Ordre de Saint François, nommé Didaque, deceda le 12. de Novembre à Alcala de Henares, dans le Couvent magnifique des Religieux de S. François, qu'avoit bâti & fondé à ſes frais D. Alphonſe — Mort de S. Didaque

An de N. S. 1463. de Carrillo, Archevêque de Tolede. Ce S. homme étoit né à S. Nicolas, dans le Diocese de Seville. Les miracles que Dieu opera par son intercession furent si grands & si nombreux, que le Pape Sixte V. le mit au nombre des Saints le 2 de Juillet de l'année 1588.

Les Catalans se plaignent du Roi de Castille.

Cardonne & Copones, Deputez de la Ville de Barcelonne, s'étant trouvez à l'entrevûë des Rois de France & de Castille, se plaignirent fortement au Roy de Castille de l'injustice qu'il faisoit à leur nation, & de ce qu'il les abandonnoit, après leur avoir promis sa protection & son secours contre le courroux du Roy d'Arragon; mais ces plaintes & ces murmures ne produisirent rien. Ce Prince n'eut égard ni à leurs remontrances ni à leurs sollicitations; il avoit en tête des affaires plus importantes qui le touchoient de plus près, & qui l'interessoient davantage.

XXV. Emeute dans le Guypuscoa.

La Populace de Tolose dans le Guypuscoa, s'étant mutinée, massacra le 6 de May un certain Juif nommé Gaon. Voici quelle en fut l'occasion. Pendant l'entrevûë de Fontarabie ce Juif, se croïant appuïé par la presence du Roy de Castille, qui étoit dans le voisinage de la Province de Guypuscoa, commença à lever avec plus de rigueur & plus de violence un certain Impôt que l'on avoit mis sur la Province, & que l'on appelloit *el pedido*, c'est-à-dire, *la demande*. Il y avoit eû autrefois de grands troubles dans cette Province à l'occasion de cet Impôt; & les Basques, naturellement jaloux de leurs libertez, & un peu mutins, s'étoient plus d'une fois soulevez pour s'en décharger, comme le Roy craignoit de les irriter, & de mettre les armes à la main d'un Peuple guerrier & peu traitable, il laissa ce crime, & la mort du Juif, impunis.

Contestation à Segovie contre deux Religieux.

Quelque-tems après il s'éleva à Segovie, où le Roy étoit allé passer quelque-tems une grande contestation entre deux Religieux, l'un avançoit publiquement dans ses Sermons qu'il y avoit un grand nombre de Chrêtiens apostats cachez, qui embrassoient le Judaïsme. Il vouloit par là condamner le commerce trop libre des Chrêtiens avec les Juifs & les Maures; aussi ne peut-on disconvenir que l'on voyoit à la suite de la Cour, & dans toute la Castille un trop grand nombre de ces deux nations également ennemies de Jesus-Christ, & qu'on permettoit trop aisément aux uns & aux autres l'entrée du Palais. L'autre Religieux, qui soûtenoit que c'étoit une pure calomnie, le faisoit plûtôt pour plaire aux Puissances & pour

leur faire sa cour, que pour aucune autre raison. On ne vit jamais en Espagne de tems plus déplorables ; jamais une plus grande corruption de mœurs, jamais plus de déreglement & de libertinage dans tous les ordres de l'Etat.

An de N. S. 1463.

Emeute à Seville.

Il y avoit eû encore une grande émeute à Seville, en faveur du vieux D. Alphonse de Fonseca, qui demandoit d'être rétabli dans son ancienne Eglise, qu'il avoit autrefois cedée à un de ses parens, nommé aussi-bien que lui D. Alphonse de Fonseca : il apportoit pour raison qu'il ne demandoit rien qui ne fût établi par les anciennes Loix, autorisé par l'usage & appuïé par les ordres de Sa Sainteté, qui avoit commandé qu'on lui restituât l'Archevêché dont il avoit été en possession. Le Peuple & la Noblesse se diviserent en deux factions presque également puissantes. Les uns vouloient faire valoir les prétentions de l'ancien Archevêque, les autres favorisoient le nouveau. Les esprits s'aigrirent; on commençoit déja de part & d'autre à courir aux armes, & il y avoit à craindre qu'on n'en vînt aux mains. Le Roy de Castille, averti de la division qui regnoit dans Seville, accourut à grandes journées, pour ranger les Séditieux à leur devoir, son arrivée rétablit la tranquilité ; il fit remettre en possession de son Eglise le vieux D. Alphonse de Fonseca, & il fit punir du dernier supplice les six plus mutins, qui avoient été les Chefs & les principaux auteurs de la sédition.

XXVI.

Le Roy de Portugal passe en Affrique.

Le Roi de Portugal fit en ce tems-là armer une grosse flotte, pour retourner en Afrique, dans le dessein d'y faire de nouvelles conquêtes. Le Prince D. Ferdinand son frere, & le Prince D. Pedro son cousin germain, Connétable de Portugal, l'accompagnerent dans cette expedition.

Les Catalans offrent leur Principauté au Prince Pedre de Portugal.

Les Catalans se voïant abandonnez de la Castille, & n'aïant rien à esperer des François & des Italiens, qui étoient prevenus en faveur du Roy d'Arragon, prirent la résolution de recourir à des secours plus éloignez. Dans cette vûë ils députerent vers le Prince D. Pedre, Connétable de Portugal, qui étoit à Ceuta, pour lui offrir la Principauté de Catalogne, qui lui appartenoit legitimement du côté de sa mere, fille aînée du Comte d'Urgel, & pour l'inviter à venir au plûtôt en prendre possession.

Il arrive à Barcelone, & est reconnu Prince de Catalogne.

Quelque mauvais que soit un procès, on ne trouve que trop de personnes qui l'entreprennent ; car dans les affaires de con-

An de N. S. 1463. ſequence, on ſe fait ſouvent une gloire de tenter au hazard de n'y pas réüſſir, & même d'y ſuccomber. La conjoncture que la fortune preſentoit au Connétable parut heureuſe, il voulut en profiter; il mit donc à la voile, & étant parti de Ceuta, il arriva heureuſement à la vûë de Barcelonne, & vint moüiller dans le Port de cette Ville le 21 de Juin de l'année 1464. Dès qu'il fut arrivé, il fut reçû par le peuple avec des acclamations de joye extraordinaires, & un moment après proclamé & reconnu Comte de Barcelonne & Roi d'Arragon. Entrepriſe la plus téméraire qui fut jamais; auſſi échoüa-t'elle bien-tôt, ce Prince n'ayant pas aſſez de forces pour la ſoûtenir. L'honneur frivole, le titre vain qu'on lui donna & qu'il reçut, ne ſervit qu'à avancer ſa perte, & fut la ſource d'un déluge de maux qui inonderent la Catalogne.

Le Roi de Portugal leve le ſiege de Tanger.

Le départ de D. Pedre affoiblit conſiderablement les forces des Portugais en Afrique, & leur armée ſe trouva preſque diminuée de moitié: ils avoient formé le ſiege de Tanger, & ils eſperoient de s'en rendre maîtres; mais ils furent battus par les Maures, & obligez de lever honteuſement le ſiege. Les courſes qu'ils voulurent faire dans le plat païs pour ſe dédommager de leur perte, & reparer l'affront qu'ils venoient de recevoir, ne furent gueres plus heureuſes, & ne déciderent rien. Un jour les Portugais ayant été ſurpris par un gros corps de Maures, proche de la montagne de Benaſa, le Roi de Portugal fut en danger de voir toute ſon armée taillée en pieces, & lui-même auroit perdu la vie ſans Edoüard de Meneſez, qui la lui ſauva aux dépens de la ſienne. Ce Sujet également fidele & brave voyant le peril où ſe trouvoit ſon Prince, ſe jetta avec une intrepidité heroïque au milieu des Ennemis, lui fit un bouclier de ſon corps, & lui donna le tems de ſe dégager; mais il y demeura lui-même avec pluſieurs autres des plus braves Officiers Portugais. Le Comte de Villa Réal, qui conſerva l'arrieregarde, merita les juſtes éloges que lui donna le Roi, qui dit publiquement après le combat, en preſence du reſte de ſon armée, vous êtes preſque le ſeul aujourd'hui qui m'avez été fidele.

XXVII. Les Rois de Caſtille & de Portugal vont à Gibraltar.

Le Roi de Caſtille alla de Seville, où il étoit, faire un voyage à Gibraltar, où il n'avoit point encore été depuis que cette Place avoit été conquiſe ſur les Maures par le Duc de Medina Sidonia. Le Roi de Portugal à ſon retour d'Afrique & de Ceuta

y

y vint voir le Roi de Castille, qui l'y avoit invité avec beaucoup d'empressement; ils y demeurerent ensemble huit jours à se divertir, & ensuite le Roi de Portugal reprit la route de ses Etats. An de N. S. 1463.

Après son départ, le Roi de Castille fit une irruption dans le Royaume de Grenade, du côté d'Ecija, où il mit tout à feu & à sang, & obligea les Maures à lui payer le tribut dont ces Infideles étoient auparavant convenus; ils se virent encore contraints de lui faire de riches presens pour l'engager à les laisser en repos.

Le Roi de Castille oblige les Maures de Grenade à lui payer tribut.

Le Roi passa par Jaën, où demeuroit Michel Irançû son Connétable, qui commandoit sur cette frontiere, & il se rendit en diligence à Madrid. Il voulut recevoir & regaler une seconde fois le Roi de Portugal, qui devoit venir en pelerinage à Nôtre-Dame de Guadaloupe, pour y accomplir un vœu dans cette Eglise frequentée par la pieté des Fideles qui y accourent de tous les endroits de l'Espagne. Les deux Rois s'aboucherent au Pont de l'Archevêque, sur les frontieres du Royaume de Tolede. La Reine de Castille accompagna son époux dans ce voyage, où elle eut la satisfaction de voir le Roi de Portugal son frere.

Entrevûë des Rois de Castille & de Portugal.

Les deux Rois convinrent dans cette entrevûë d'un double mariage, le Roi de Portugal devoit épouser l'Infante Isabelle, sœur du Roi de Castille, & l'Infante Jeanne, fille de ce dernier, devoit être mariée avec l'heritier de la Couronne de Portugal. Mais comme l'on jugea à propos de differer pour quelque tems la cérémonie de ces mariages, ni l'un ni l'autre ne s'executa. Le Ciel avoit déterminé que le Royaume d'Arragon, qui étoit plus considerable que celui de Portugal, seroit enfin uni & incorporé à la Couronne de Castille. Cette union étoit bien plus à la bienséance des deux Couronnes, & plus avantageuse à l'une & à l'autre; neanmoins elle ne se fit pas sans bien des guerres & des revolutions, dont les prodiges extraordinaires qui arriverent en ce tems-là, semblerent être les tristes présages.

On propose un double mariage qui ne s'execute pas.

Il s'éleva à Seville un tourbillon de vents si furieux, que de memoire d'homme on n'avoit rien vû de semblable. L'ouragan étoit si violent, qu'il enleva dans l'air une paire de bœufs avec sa charruë, & qu'il renversa de la tour de S. Augustin une grosse cloche, & la transporta dans un lieu bien éloigné

Prodiges arrivez à Seville.

An de N. S. 1463.

de là. Il arracha auſſi quantité d'arbres, abbattit & ruina en pluſieurs endroits un grand nombre de maiſons. On apperçût encore au milieu des airs comme deux armées d'hommes qui ſe battoient, ſoit que cette repreſentation fut veritable, ſoit que ce ne fût qu'une illuſion des ſens ou de l'imagination, comme cela eſt beaucoup plus vrai-ſemblable; car les Hiſtoriens rapportent que ce prodige ne fut remarqué & apperçû que par des enfans. Enfin l'on vit trois aigles ſe battre enſemble pendant long-tems à coups de bec & de griffes, & le combat ſi opiniâtre & ſi ſanglant, qu'elles tomberent toutes trois mortes à terre. Les peuples épouvantez de ces prodiges, qu'ils regarderent comme les préludes des malheurs dont ils étoient menacez, faiſoient des prieres publiques & des proceſſions pour tâcher d'appaiſer la colere de Dieu.

XXVIII. Le Roi de Caſtille prend ombrage de l'Archevêque de Tolede & du Marquis de Villena.

Le Roi de Caſtille commençoit à prendre ombrage de l'Archevêque de Tolede & du Marquis de Villena, & à les regarder de mauvais œil; il les ſoupçonnoit l'un & l'autre de ne l'avoir pas ſervi avec tout le zele & la fidelité qu'ils lui devoient dans les démêlez qu'il avoit eus avec l'Arragon. C'eſt pourquoi il ne voulut pas qu'ils l'accompagnaſſent dans ſon voyage d'Andalouſie, ni qu'ils ſe trouvaſſent dans l'entrevûë, & les conferences qu'il eut avec le Roi de Portugal au Pont de l'Archevêque.

Ils ſortent de la Cour, & ſe retirent à Alcala.

Ceux-ci s'apperçurent de ce changement, ſoit qu'ils apprehendaſſent qu'on ne leur fit quelque violence, & qu'on ne les arrêtât, ſoit qu'ils ne fuſſent pas fâchez qu'on crut qu'ils l'apprehendoient, ſortirent ſecretement de Madrid, & ſe retirerent à Alcala. Auſſi-tôt l'Amirante de Caſtille, toute la Maiſon des Manriques, & D. Pedre Giron, Grand-Maître de Calatrava, vinrent les trouver: le nombre des mécontens groſſit bien-tôt, & les Comtes d'Albe & de Plaſencia ne tarderent pas long-tems à entrer dans ce parti à la ſollicitation du Marquis de Villena, qui alla ſecretement s'aboucher avec eux pour les attirer dans ſes interêts. Le Roi d'Arragon lui-même, auquel ils envoyerent des perſonnes affidées pour le ſolliciter, leur promit ſa protection, & les ſecours dont ils pourroient avoir beſoin pour l'execution de leurs deſſeins.

Troubles en Caſtille.

Tels furent les commencemens de la terrible revolution qui arriva en Eſpagne, & qui entraîna après elle une longue ſuite de maux. Cependant il falloit garder des meſures, & chercher

An de N. S. 1463.

quelque prétexte ſpecieux pour prendre les armes, & autoriſer cette revolte. Rien ne parut aux mécontens plus plauſible que de publier que la Princeſſe Jeanne n'étant pas legitime, elle étoit incapable de ſucceder à la Couronne de Caſtille, & d'en être l'heritiere. Mais pour réüſſir dans leur deſſein, dont l'execution étoit plus difficile qu'elle ne le paroiſſoit d'abord, ils reſolurent de ſe rendre maîtres de l'Infant D. Alphonſe, frere du Roi, & de l'Infante Iſabelle ſa ſœur, qui demeuroient ordinairement à Maqueda avec la Reine leur mere. Ils crurent ce moyen infaillible pour faire impreſſion ſur l'eſprit des peuples, & pour exciter dans l'Etat un ſoulevement general.

Le Marquis de Villena retourne à Madrid.

Le Roi qui apprehendoit les ſuites de la retraite de ces Seigneurs, les fit ſolliciter de revenir à la Cour, & leur promit toutes les aſſûrances qu'ils pouvoient ſouhaiter. D. Juan Pacheco, Marquis de Villena, conſentit à retourner, pourvû qu'on lui donnât des ôtages pour ſa ſûreté; mais ce n'étoit qu'une feinte, & ce Seigneur qui n'avoit point changé de ſentimens ne retourna à Madrid que dans la reſolution de mieux tromper le Roi, & en même-tems pour avoir occaſion de détacher de ſon ſervice le plus grand nombre de Seigneurs qu'il pourroit, & de les attirer dans le parti des mécontens.

L'Archevêque de Seville ſort de la Cour, & prend le parti des mécontens.

Pour venir plus aiſément à bout de ſon projet, il conſeilla au Roi de faire arrêter D. Alphonſe de Fonſeca, Archevêque de Seville, dont il tâcha de lui rendre la fidelité ſuſpecte, parce que tant que l'Archevêque reſteroit à la Cour, ni lui, ni aucun des autres Seigneurs mécontens ne pouvoient y venir en ſûreté. Après avoir engagé le Roi à faire cette démarche violente & injuſte, le Marquis de Villena par la plus noire des perfidies, fit avertir l'Archevêque du danger où il étoit, & de la reſolution que le Roi avoit priſe de le faire arrêter. L'Archevêque ajoûtant foi à ces paroles, ſortit ſecretement de la Cour; & après ce premier éclat, il fut comme forcé, malgré lui, de ſe ranger du parti des mécontens.

XXIX.
Le Marquis de Villena entreprend d'enlever le Roi.

D. Juan Pacheco n'en devint que plus fier & plus inſolent. Comme la Cour étoit à Segovie pour paſſer les chaleurs de l'Eté, il pouſſa ſon audace juſqu'à entrer en plein jour dans le Palais avec des gens armez, pour ſe ſaiſir de la propre perſonne du Roi, & de celle de ſon frere & de ſa ſœur. Mais ce qu'on ne croiroit peut-être jamais, Pacheco qui avoit été ſi long-tems le favori du Roi, auquel il étoit redevable de ſa fortune,

An de N. S. 1463. osa rompre les portes de la Chambre du Roi ; & ne pouvant executer son projet, parce que D. Henri & D. Bertrand de la Cueva, au bruit qu'ils avoient entendu, s'étoient retirez dans un endroit plus éloigné, plus fort, & où ils pouvoient se défendre, & donner le tems au peuple de venir les secourir ; il résolut par un nouvel attentat d'entreprendre pendant la nuit ce qu'il n'avoit pû faire pendant le jour. L'heure étoit déja venuë, & les conjurez se disposoient tout de bon à enlever le Roi & toute la Maison Royale ; mais D. Henri informé de ce dessein, évita les embuches qu'ils lui avoient dressées.

Le Roi ne veut pas faire arrêter Pacheco.

D. Juan Pacheco ne laissoit pas de demeurer à la Cour, & même dans le Palais. La plûpart étoient d'avis de le faire arrêter ; mais le Roi paroissoit livré à un esprit de vertige ; son aveuglement ou son indolence allerent si loin, qu'il préfera une vaine marque de clemence à sa Couronne, au bien de son Etat, à sa liberté, & à sa propre vie. Il representa lui-même à ceux qui lui conseilloient de se saisir de la personne de Pacheco, qu'il étoit indigne d'un Roi de violer la parole qu'il avoit donnée, & les sûretez qu'il avoit accordées. Ainsi le Marquis eut le bonheur d'éviter la juste punition qu'il meritoit.

Bertrand de la Cueva fait Grand-Maître de S. Jacques.

Mais la trop grande bonté du Roi ne pût fléchir cet esprit aigri, & il n'en devint ni plus sage ni plus moderé ; ce qui acheva d'irriter les mécontens, fut la Bulle du Pape, qu'on reçut dans ce même tems, par laquelle Sa Sainteté nommoit D. Bertrand de la Cueva Grand-Maître de Saint Jacques. Cette nouvelle revolta les esprits, & ne servit qu'à disposer les peuples à un soulevement general ; car ils ne purent voir qu'avec dépit l'injustice criante & l'affront que l'on faisoit à l'Infant D. Alphonse de le dépoüiller d'une dignité dont il étoit revêtu ; mais on ne pouvoit mieux punir la perfidie de Pacheco, qu'en élevant aux premieres Dignitez de l'Etat son Competiteur & son ennemi.

XXX. Villena tâche en vain de se saisir de la personne du Roi.

Le Marquis de Villena voyant que ses projets n'avoient pas réüssi, résolut de faire une seconde tentative pour se rendre maître de la personne du Roi ; & dans ce dessein, il tâcha de l'engager par ses intrigues & ses émissaires secrets à se rendre à Villa-Castin, pour y conferer avec lui ; mais le Roi fut averti du piege, & l'évita heureusement, en ne se rendant point au lieu que l'on avoit reglé pour les conferences.

Les Mécontens

Les Conjurez ne se mirent plus en peine de garder de me-

sures, ils s'assemblerent ouvertement à Burgos; & là ayant levé le masque, ils écrivirent en commun au Roi la lettre la plus insolente; voici les principaux chefs dont ils se plaignoient. 1°. Que les Maures avoient la liberté de paroître à la Cour, & que leurs crimes demeuroient impunis. 2°. Qu'on vendoit les Charges, les Emplois & les Magistratures. 3°. Que la Grand-Maîtrise de Saint Jacques avoit été donnée à D. Bertrand de la Cueva contre toute sorte de justice, & sans qu'il y eût le moindre droit. 4°. Que la Princesse Jeanne n'étant que le fruit d'un adultere, elle ne devoit point être reconnuë heritiere de la Couronne de Castille: ils ajoûtoient que si le Roi vouloit reformer ces abus, ils étoient prêts de poser les armes, & de se soûmettre à tout ce qu'il plairoit à Sa Majesté de leur ordonner.

An de N. S. 1463. s'assemblent à Burgos & écrivent au Roi.

Le Roi reçut cette lettre à Vailladolid, & il la lut sans faire paroître ni colere ni alteration; il semble que la vengeance divine prenne plaisir à nous aveugler, & à nous ôter la raison, quand elle ne veut pas que nous détournions ses coups. Il est vrai que la mollesse, les plaisirs & les débauches honteuses dans lesquelles se plongeoit ce Prince, avoient autant affoibli les forces de son esprit que celles de son corps. D. Lope de Barrientos, Evêque de Cuença, qui se trouva present à la lecture de cette insolente lettre, en fut extrêmement irrité, & il ne pût dissimuler ni moderer son dépit; il representa à D. Henri avec beaucoup de force & de vigueur, qu'il ne devoit pas laisser une telle audace impunie; que cette indulgence hors de saison ne serviroit qu'à rendre les Rebelles encore plus insolens; qu'on la regarderoit comme un effet de lâcheté; qu'enfin il étoit d'avis qu'on eût recours à la voye des armes, pour reprimer ces attentats, & pour ranger à la raison des Sujets qui avoient l'audace de vouloir donner la loi à leur Souverain. Cependant ce Prélat ne pût rien gagner sur l'esprit du Roi; il eut beau le presser, le solliciter, lui faire sentir qu'il étoit de son interêt autant que de sa gloire de châtier les Rebelles; En vain il lui remontra que s'il ne suivoit pas ce conseil salutaire, il seroit bien-tôt le plus malheureux Roi qui eut jamais regné en Espagne, & le plus méprisé; qu'il deviendroit le joüet de ses peuples, & la fable de toute l'Europe; qu'il se repentiroit un jour, mais trop tard, de la foiblesse qu'il faisoit paroître dans cette occasion sous le specieux prétexte de clemence: tout cela fut inutile.

On ne peut engager le Roi à punir les Rebelles.

An de N. S. 1463. XXXI. Accommodement du Roi & des Mécontens.

Comme on voyoit dans le Roi de Castille une repugnance extrême, ou plûtôt une détermination formée de ne point employer les armes pour réduire les Rebelles, on résolut d'avoir recours à la voye de la negociation, & l'on proposa un nouvel accommodement. Pour le conclure, Pacheco s'aboucha avec le Roi, & ils eurent ensemble une longue conference dans une grande plaine découverte, entre Cabeçon & Cigales, Villes de la Vieille Castille. Il y eut quelques contestations; mais enfin le Traité fut conclu avec les Mécontens aux conditions suivantes. 1°. Que l'Infant D. Alphonse seroit reconnu heritier présomptif de la Couronne de Castille, à condition qu'il épouseroit la prétenduë Princesse Jeanne. 2°. Que D. Bertrand de la Cueva renonceroit à la Grand-Maîtrise de Saint Jacques. 3°. Que l'on nommeroit quatre Arbitres ou Commissaires, deux de chaque côté, pour regler les differens qui pourroient dans la suite survenir entre le Roi & les Mécontens, & que pour cinquiéme Commissaire ou sur-Arbitre, on choisiroit D. Alphonse d'Oropesa, General des Jeronimites. 4°. Que ce que les Commissaires auroient décidé à la pluralité des voix, on seroit obligé de part & d'autre de l'executer fidelement.

Le Roi fait la Cueva Duc d'Albuquerque.

Dès que le Traité fut signé, on conduisit l'Infant D. Alphonse de Segovie, où il étoit, au Camp du Roi; & dès qu'il y fut arrivé, il fut reconnu & proclamé par les Troupes, & les principaux Officiers de la Couronne, Prince de Castille, & tous lui prêterent serment de fidelité comme à l'heritier présomptif du Royaume. Neanmoins le jeune Prince ne laissa pas de rester entre les mains des Grands, nouvelle source de troubles & de divisions. Le Roi donna à D. Bertrand de la Cueva la Ville d'Albuquerque, avec le titre de Duché, & ceda à ce favori les Villes de Cuellar, de Roa, de Molina, d'Atiença, outre certains revenus qu'on lui assigna dans l'Andalousie pour ses pensions, & pour le dédommager de la Grand-Maitrise de Saint Jacques qu'on venoit de lui ôter.

On nomme des Commissaires.

Les Mécontens nommerent pour leurs Commissaires D. Juan Pacheco & le Comte de Placentia, avec des pleins pouvoirs pour terminer toutes les affaires, & le Roi nomma de son côté Pero Hernandez de Velasco & Gonzale Saavedra, tous deux ennemis déclarez de D. Juan Pacheco. L'Archevêque de Tolede & l'Amirante de Castille se raccommoderent avec

le Roi ; mais leur bonne intelligence ne dura pas long-tems, & l'opinion commune étoit que ces deux Seigneurs n'avoient fait leur paix avec la Cour que pour gagner du tems, & que ce n'étoit qu'une feinte pour mieux tromper le Roi. An de N. S. 1463.

Les quatre Commissaires, ceux même que le Roi avoit nommez le trahissoient, & étoient presque tous également mécontens. Tout le monde étoit persuadé que s'ils décidoient, ils ne laisseroient à D. Henri que le nom de Roi, & qu'ils le dépoüilleroient de toute son autorité. D. Henri instruit des ressorts qu'on faisoit joüer pour le détrôner, résolut de prévenir les desseins pernicieux de ces traîtres, & de les punir eux-mêmes. Il envoya donc secretement des ordres au Grand-Maître d'Alcantara & au Comte de Medellin, ausquels il croyoit pouvoir se fier, de ramasser le plus de troupes qu'ils pourroient, & de le venir trouver incessamment, pour déconcerter les projets insolens des Commissaires, & pour les soûmettre s'ils s'opiniâtroient à vouloir se rendre les maîtres des affaires.

Le Roi rassemble des Troupes.

Le Roi rappella Gonzale de Saavedra, un des Commissaires, & Alvar Gomez, auquel il avoit donné depuis peu de tems Maqueda, Torrejon de Velasco & de S. Sylvestre, dans le territoire de Tolede. Pour les intimider, & leur donner l'alarme aussi-bien qu'à D. Gomez de Solis, Grand-Maître d'Alcantara, & au Comte de Medellin, on leur donna des avis secrets que le Roi, qui soupçonnoit leur fidelité, & qu'on avoit averti des liaisons secretes qu'ils entretenoient avec les Mécontens, avoit résolu de les faire arrêter ; & qu'ainsi le seul parti qui leur restoit à prendre pour leur propre sûreté, & pour ne devenir point la victime de leurs ennemis, étoit de se déclarer ouvertement, & de passer avec leurs troupes du côté des Mécontens.

Le Grand-Maître d'Alcantara & le Comte de Medellin se rangent du parti des Mécontens.

Le Roi averti de ce qui se tramoit se plaignit des Commissaires qui lui étoient suspects, & au jugement desquels il déclara qu'il ne s'en tiendroit pas. Il envoya ordre à Pedro Arias de Segovie, dont le pere avoit été Intendant de ses Finances, de se rendre maître de Torrejon. Arias executa fidelement les ordres de D. Henri, qui pour récompense de son zele lui donna cette Ville, & aux Comtes de Pugnon Rostro ses descendans. Pedro de Velasco malgré les oppositions du Comte de Haro son pere, se rangea du côté des Rebelles. Le Comte fut si irrité de la démarche que son fils venoit de faire contre son

Pedre de Valesco les suit de près.

An de N. S. 1463. devoir, que jamais il ne voulut rien lui donner, ni permettre qu'il levât des troupes dans ses terres ; desorte que Velasco se vit obligé d'être en assez mauvais équipage, ce qui ne lui donna pas grande autorité parmi les Mécontens.

XXXII. Mort du Pape Pie II.

Environ ce même tems, le Pape Pie II. mourut le 14 d'Août à Ancone, Capitale de la Marche de ce nom. Ce grand Pape avoit entrepris de réünir tous les Princes Chrétiens d'Europe pour faire la guerre aux Infideles, & prétendoit lui-même passer la mer, se mettre à la tête des Croisez, & se faire le General de cette guerre sainte. Résolution heroïque, & digne du Chef de l'Eglise. Dans cette vûë, il se fit transporter à Ancone tout malade qu'il étoit ; mais la mort le surprit, & renversa les glorieux projets qu'il avoit formez contre les Ennemis de Jesus-Christ. Son Pontificat ne fut pas long, il ne fut assis que six ans sur la Chaire de Saint Pierre. Mais la gloire & la réputation que ses éminentes vertus, ses sentimens élevez & sa profonde érudition lui ont acquises, ne periront jamais. La mort de Pie II. fit échoüer les préparatifs qu'on avoit faits pour cette expedition.

Paul II. lui succede.

Les Cardinaux s'assemblerent en diligence pour lui choisir un Successeur ; & dès le 30 du même mois, le Cardinal Pierre Barbo Venitien fut élû pour remplir le Siege Apostolique sous le nom de Paul II. Il n'avoit alors que quarante-sept ans, & étoit dans la force de son âge ; il fit paroître beaucoup de zele & d'affection pour les affaires d'Espagne, & il aida beaucoup par son application & son autorité le Roi de Castille dans les troubles dont son Royaume fut agité.

XXXIII. Les Catalans persistent dans leur révolte

L'arrivée du Prince D. Pedre, Connétable de Portugal à Barcelonne, releva un peu le courage des Catalans ; mais ce Prince ne leur fut pas d'un grand secours, n'aïant pas amené avec lui assez de forces pour se maintenir dans l'autorité que les Rebelles lui avoient deferée ; ils avoient d'abord conçû quelques legeres esperances ; mais la frayeur avoit prévalu ; car des gens battus si souvent avoient raison de craindre le courage & le bonheur de leurs vainqueurs. Cependant malgré tant de sujets de crainte, leur obstination seule, qui étoit extrême, les soutenoit encore.

Le Roi d'Arragon prend Lerida.

La Ville de Lerida, que le Roy d'Arragon assiégeoit depuis si long-tems, fut enfin contrainte de se rendre, après qu'il eût pillé & brûlé tous les environs. Le feu de la guerre civile s'allumoit de

de toutes parts ; les campagnes étoient desertes, les moissons ravagées, les Villages reduits en cendres, les Peuples armez les uns contre les autres ; enfin la desolation étoit generale, & jamais la Catalogne ne s'étoit vûë dans une si deplorable situation. Le principal auteur & le chef de tous ces désordres étoit D. Juan, Archevêque de Sarragosse, un des fils naturels du Roy d'Arragon, homme beaucoup plus propre à porter le casque, que la mître, & à commander des Troupes, qu'à gouverner une Eglise. An de N. S. 1463.

Philippe Duc de Bourgogne, envoïa de son côté au secours du Connétable de Portugal un petit corps de Bourguignons en Catalogne ; mais ce secours étoit trop foible pour appuyer une poignée de rebelles contre leur Souverain, & pour entreprendre la conquête d'une Province sur un Prince puissant, & qui avoit les armes à la main : cependant l'arrivée des Bourguignons ranima un peu l'esprit des Peuples : & les Catalans, au nombre d'environ deux mille hommes de pied & de six cents chevaux, vinrent joindre à Manrése le secours qui leur étoit venu.

Le Duc de Bourgogne envoye du secours aux Catalans.

Le Comte de Pradès, qui étoit toûjours demeuré fidele au Roi d'Arragon, & qui avoit le commandement de son Armée, étoit campé devant Cervera, qu'il assiegoit, il battoit la Place avec tant de furie, que les Assiégez, faute de vivres & de munitions, pensoient déja à se rendre. Le Prince D. Pedre, averti de l'extremité où ils étoient reduits, resolut de marcher en personne à leur secours, & de faire les derniers efforts pour delivrer cette Place.

Le Comte de Pradès assiége Cervera.

XXXIV.

Le Prince Ferdinand va joindre le Comte de Pradès.

Le gros de l'Armée du Roi d'Arragon étoit sur les frontieres de Navarre, pour appaiser les Troubles de ce Royaume. Car malgré la mort du Prince de Viane, le Roi son pere n'avoit encore pû réünir les esprits. Il envoïa cependant ordre au Prince D. Ferdinand son fils, de prendre avec lui la meilleure partie de l'Armée, & d'aller en diligence joindre le Comte de Pradès. D. Ferdinand n'avoit que treize ans ; mais la necessité & la situation des affaires déterminerent le Roi son pere, à commencer de bonne heure à se servir de lui, & à lui faire apprendre le métier de la guerre ; c'est pourquoi on n'eut presque pas le tems de l'instruire des premiers élemens des sçiences, & de le former aux Lettres, comme il auroit été necessaire à un grand Prince. Ses signatures, que l'on voit encore aujourd'hui, en sont une preuve assez convaincante.

An de N. S. 1463.

Le Connétable de Portugal s'avance au devant de Arragonnois.

L'Armée du Connétable de Portugal vint camper dans un lieu qu'on appelle communément *Prados del Rey*, ou *les Prairies du Roy*, dans la resolution de donner bataille, suivant les avis que lui donnoient ses espions de l'état où se trouvoient les Ennemis. D. Ferdinand, qui étoit assez proche, averti lui-même du dessein des rebelles, marcha droit à eux; il s'empara d'abord d'une hauteur d'où l'on decouvroit l'Armée Catalane, & s'avança aussi-tôt pour la reconnoître. Le Connétable faisant la même chose de son côté, se posta dans un lieu avantageux, & occupa une colline voisine; il sembloit qu'il voulût éviter la bataille; il ne laissa pas néanmoins de ranger son Armée, & de la mettre en état d'en venir aux mains.

Ordonnance de l'Armée du Connétable.

Piere de Deça commandoit l'avant-garde, & étoit soûtenu par le corps de Bourguignons, qui formoient la premiere ligne. Bertrand & Jean Armendarios étoient dans le corps de Bataille avec les Soldats Castillans & Navarrois venus au secours des Catalans. Enfin le Connétable D. Pedre s'étoit reservé à lui-même le commandement de l'arriere-garde.

Et de celle de Ferdinand.

L'Armée de Ferdinand étoit bien moins nombreuse que celle des Rebelles, & il n'avoit gueres plus de six cents chevaux, & mille hommes de pied. Voici quelle fut l'ordonnance de ses Troupes. Le Comte de Pradès étoit à l'avant-garde; Hugues de Rocaberti Catalan, Gouverneur d'Amposta & Mathieu de Moncade, avec chacun un escadron, s'étendoient sur les flancs pour les soûtenir & empêcher qu'on ne les enveloppât. D. Henri, fils de l'Infant D. Henri d'Arragon, commandoit le corps de reserve, pour envoïer du secours, & pour marcher lui-même où sa presence & ses Troupes seroient necessaires; enfin le Prince D. Ferdinand, suivi d'un grand nombre de Gentilhommes & de jeunes Seigneurs, s'étoit chargé de l'arriere-garde.

Le Prince Ferdinand fait des Chevaliers.

Bernard, surnommé le Gascon, originaire de Navarre, reçût ordre de Ferdinand de s'avancer avec toute l'Infanterie qu'il commandoit, pour aller se saisir du côté de la montagne, & empêcher par ce moyen les Ennemis de le prendre en flanc, pendant que les autres attaqueroient de front. Avant le combat ce Prince donna l'Ordre de Chevalerie, suivant l'usage de ce tems-là, à plusieurs Seigneurs de distinction.

Et bat les Rebelles.

Les Coureurs Arragonois engagerent les premiers le combat; ils commencerent par jetter de grands cris, & mettant l'é-

pée à la main se jetterent sur les premiers Escadrons, les chargerent avec tant d'ordre & de vigueur ; qu'en peu de tems ils les eurent enfoncez; ils forcerent la premiere & la seconde ligne des Portugais, les contraignirent à reculer ; & enfin étant soutenus par le reste de l'Armée Arragonnoise qui les suivit, ils mirent en désordre l'avant-garde & le corps de Bataille, qui venant tomber sur leur arrierre-garde, la culbuterent. D. Pedre de Portugal, qui la commandoit, ne pût rallier ses Soldats, quoique ce fut l'élite de son Armée. La confusion se mit parmi eux, & chacun ne pensa qu'à se sauver; l'Infanterie s'enfuit dans les montagnes & dans les bois voisins, & la Cavalerie se sauva comme elle put. Le Connétable de Portugal, pour éviter de tomber entre les mains des Ennemis, jetta le manteau & l'habit qui pouvoient le faire reconnoître, & s'étant mêlé le lendemain avec les vainqueurs, il trouva moyen de se mettre en sûreté. Le premier effort des Ennemis tomba sur les Bourguignons, qui combattoient dans la premiere ligne, & comme ils ne sçavent ce que c'est que de reculer, à peine en échapa-t'il un seul, & ils resterent presque tous morts sur le champ de bataille. On fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Comte de Pallas, un des principaux auteurs de cette guerre civile, & celui qui avoit été le premier boute-feu de la revolte. An de N. S. 1463.

Cette bataille se donna le dernier jour de Février de l'année 1465. La victoire causa d'autant plus de joïe aux Arragonnois, qu'il y en eut très peu de blessez, & aucun de tué. Le Connétable D. Pedre de Portugal retourna à Manrese ; Bertrand d'Armendarios, qui après la défaite de l'Armée s'étoit retiré à Cervera en assez bon ordre, trouva moïen de s'y fortifier. Il y ramassa une partie du débris de l'Armée qui venoit d'être taillée en pieces, & il fit paroître une contenance aussi fiere que s'il avoit gagné la victoire. Après ce premier succès l'effort de la guerre tomba sur Ampurias, & tout le Lampourdan, où les Arragonnois eurent presque toujours l'avantage sur les Portugais.

XXXV. Les troubles dé appaisez.

Il semble qu'après cette journée tout paroissoit favoriser les vainqueurs: les affaires du Roi d'Arragon changerent de face; les troubles de Navarre étoient presque tous dissipez. La faction des Beaumonts étoit rentrée dans le devoir, & s'étoit soumise à l'obéïssance du Roy. Loüis de Beaumont Comte de Le-

An de N. S. 1465. rin, & Connétable de Navarre étoit mort; le Roy, après avoir accordé une amnistie generale à D. Loüis & à D. Charles, tous deux enfans du Connétable, les avoit rappellez à sa Cour, & retablis dans leurs biens & dans les Charges qui appartenoient à leur Maison, & dont le Comte de Lerin leur pere étoit en possession. Il avoit accordé la même grace à D. Jean de Beaumont, frere du Connétable, & Grand-Prieur de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem en Navarre. On venoit de declarer pour heritiers de la Couronne Gaston de Foix & la Comtesse Leonore son épouse, qui portoient déja l'un & l'autre le titre de Princes de Viane. Ainsi l'on esperoit que le calme alloit succeder à l'orage, & que l'Arragon ne tarderoit pas long-tems à joüir d'une tranquilité parfaite.

XXXVI. Mort d'Ismaël Roi de Grenade, son fils Albohacen lui succede.

Ismaël Roy de Grenade étoit depuis assez long-tems dans une paix profonde, quand il fut surpris par la mort le 7 d'Avril, qui fut un Dimanche de l'année de l'Hegyre ou de l'Ere des Arabes 869. & le 10. jour du mois de Xavan. Albohacen son fils succeda à sa Couronne. C'étoit un Prince d'un grand merite, il aimoit la guerre, avoit l'ame noble, les inclinations genereuses, le génie élevé, & toute la valeur que l'on peut desirer. Albohacen eut deux femmes, l'une Maure de nation, comme lui, dont il eut un fils appellé Boabdil, & surnommé dans la suite *Boabdil le petit*; l'autre de ses femmes s'appelloit Zoroyra, née & élevée dans la Religion Chrêtienne, qu'elle avoit renoncée pour embrasser la secte de Mahomet. Cette Princesse eut, du Roy de Grenade son époux, deux fils, l'un s'appelloit Cado, & l'autre Nacré. Ces deux Princes renoncerent au Mahometisme, & reçûrent le Baptême sous le regne de Dom Ferdinand le Catholique, après qu'il eut conquis le Royaume de Grenade sur les Maures, & qu'il eut achevé de les chasser d'Espagne. L'aîné des enfans de Zoroyra fut nommé au Baptême D. Ferdinand, & le plus jeune D. Juan. La Reine leur mere, nommée depuis Isabelle, touchée de l'exemple & de la generosité des deux Princes ses fils, rentra dans la Religion Chrêtienne. Sous le regne du Roy Albohacen les Maures vécurent assez tranquilles, & dans une intelligence parfaite avec les Chrêtiens. Le Connétable Irançu commandoit sur la frontiere du côté de Jaen, pour tenir en bride les Infideles, & D. Martin de Cordouë, étoit du côté d'Ecija, pour s'opposer à leurs entreprises, s'ils vouloient en tenter quelqu'une.

Environ ce même-tems Ferdinand Roy de Naples, après avoir heureusement triomphé des Ennemis étrangers & domestiques, affermissoit de jour en jour sa domination en Italie. Il est vrai que d'abord il avoit été battu par les Angevins auprès de Sarno, dans la Terre de Labour, & il étoit perdu sans ressource, si les vainqueurs avoient sçû profiter de leur victoire, ou si sa disgrace eut été capable de l'abbattre; mais au lieu de perdre courage, son génie & sa bonne fortune lui firent trouver des ressources dans son malheur, & appuyé des nouveaux secours que lui envoïerent le Pape, le Duc de Milan & Scanderberg, qui passa la mer l'année suivante, avec l'élite de la Cavalerie Albanoise, comme nous l'avons rapporté; il vainquit ses Ennemis auprès de Troye dans la Poüille, tailla en piéces leur Armée, humilia la fierté que leur avoit inspiré leur precedente victoire, & se vit bien-tôt en état de réduire à son obéïssance les Villes qui s'étoient declarées contre lui. En effet, profitant de la victoire qu'il venoit de remporter, il força Jean Duc de Lorraine d'abandonner entierement l'Isle d'Ischia, & de retourner en France. Cette retraite fit perdre aux Napolitains toute esperance de soûtenir la guerre, n'ayant plus de secours à attendre du côté de la France; ils ne penserent qu'à demander pardon de leur revolte à leur Souverain, & à faire leur paix avec lui.

An de N. S. 1465.

XXXVII.

Ferdinand Roi de Naples bat les Rebelles.

D. Ferdinand ne cedoit ni en valeur ni en habileté à aucun de ses Predecesseurs; il aimoit la guerre & affrontoit le peril, il avoit un fond de droiture & de bonté qui le faisoit adorer de ses Peuples, respecter de ses voisins, & estimer même de ses Ennemis; il sembloit que le Ciel ne lui avoit d'abord été contraire que pour faire éclater dans la suite encore davantage les faveurs constantes dont il prit soin de le combler. Il eut la gloire de terminer heureusement une guerre allumée par la jalousie & l'ambition des Grands du Royaume, & dont le succès avoit été long-tems douteux. Il entra dans Naples le 14 de Septembre, triomphant & vainqueur de ses Ennemis. Jamais Entrée ne fut plus magnifique & plus pompeuse; on n'épargna ni fêtes ni spectacles pour la rendre celebre; le Peuple & la Noblesse y accoururent en foule de tous les endroits du Roïaume, pour assister à cette ceremonie, & pour donner à leur Souverain des marques de leur zele & de leur attachement.

XXXVIII.

Le Roi Ferdinand entre triomphant dans Naples.

La Reine Isabelle son épouse, persuadée que c'étoit au seul

Pieté & mort de la

An de N. S 1465. Reine Isabelle son épouse.

Dieu des Armées & à la protection visible du Ciel, que le Roi étoit redevable de sa Couronne & des victoires qui l'avoient affermie, alloit pendant ce tems-là visiter les Eglises avec les jeunes Princes ses enfans, qu'elle faisoit conduire devant elle : elle alloit se prosterner avec humilité devant les Autels, en action de graces des benedictions que Dieu avoit répanduës sur les armes de son époux. Cette Princesse, également illustre par sa pieté & par la droiture de son cœur, ne s'occupoit qu'à cette pieuse reconnoissance. Il n'auroit rien manqué à son bonheur, si elle eut joüi d'une plus longue vie; mais la mort l'enleva presque au même tems que cesserent les troubles de Naples, & que ce Roïaume commençoit à goûter les doux fruits de la paix.

Le Duc de Calabre chasse les Turcs d'Italie.

Le Roi son époux, après avoir retabli la tranquillité dans ses Etats, reformé les abus qui s'étoient glissez, & reglé toutes les affaires, porta la Couronne de Naples plus de trente ans. Il entreprit avec beaucoup de courage pendant son regne plusieurs guerres, & les termina heureusement par le secours de ses amis & de ses Alliez. Alphonse Duc de Calabre son fils, eut le bonheur de battre & de chasser entierement d'Italie les Turcs, qui depuis quelques années avoient passé la mer, & s'étoient rendus maîtres d'Otrante, & de la meilleure partie de la Province. Enfin si Ferdinand avoit sçû pendant la paix conserver les mêmes dispositions, & ne point ternir les vertus qui lui avoient procuré le Royaume, & affermi sa Couronne, comme il étoit sans contredit un des Princes le plus heureux ; on l'auroit pû proposer à la posterité, comme un des plus grands Souverains. Il y en a peu qui sçachent ne se point démentir dans la prosperité & dans l'abondance, & se servir de sa raison pour reprimer la licence effrenée de ses passions.

XXXIX. Nouveaux troubles en Castille.

Les troubles de Castille n'étoient pas finis, & l'on y voyoit tous les jours de nouvelles semences de division, parce que l'Infant D. Alphonse étoit entre les mains des Seigneurs mécontens. Ainsi le moïen qu'on avoit crû capable de remedier aux desordres & aux malheurs de l'Etat, ne servit qu'à le replonger dans un nouvel abîme de miseres : comme les intentions des uns & des autres n'avoient pas été droites, & qu'ils n'avoient cherché qu'à couvrir leurs pernicieux desseins, la fin n'en pût être que malheureuse. Le Roy de Castille partit de Cabeçon, où s'étoit fait l'entrevûë avec Pacheco, & prit la route du Roïaume de Tolede : les Mécontens de leur côté se

retirerent à Plasencia, pour conferer ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre. An de N. S. 1465.

Le Grand-Maître de Calatrava va en Andalousie.

D. Pedre Giron, Grand-Maître de Calatrava, & Seigneur d'Uregna, dans la vieille Castille, se rendit en Andalousie, où il possedoit aussi la Ville d'Ossone, dans l'intention de soulever les peuples de cette Province, & de les engager à prendre les armes contre le Roy. Le Grand-Maître étoit un esprit broüillon & remuant; il changeoit suivant les conjonctures, & l'on ne pouvoit compter ni sur son amitié, ni sur ses promesses. Ce genie ambitieux, uniquement occupé de son élevation, ne pensoit qu'à se rendre maître des affaires, & il étoit toûjours disposé à sacrifier les Loix les plus sacrées à son ambition insatiable. Il ôta le Grand-Prieuré de S. Jean à D. Juan Valençuela, & dépoüilla l'Evêque de Jaen de ses biens & de ses revenus, uniquement parceque l'un & l'autre étoient demeurez fideles au Roy; car parmi les rebelles & les mutins, la fidelité & l'attachement pour son Prince est un crime qu'ils ne sçauroient pardonner.

Il fait soulever la Province.

Le Grand-Maître étant arrivé en Andalousie, commença par lever des Troupes. Il entreprit d'attirer la Noblesse & les plus considerables Seigneurs de la Province, dans le parti des mécontens, & de rendre les uns & les autres coupables du même crime. Il n'y réüssit que trop bien par des promesses proportionnées à leur rang, à leur naissance & à leurs Emplois; enfin par ses intrigues secretes il determina la plus grande partie de la Noblesse à s'unir aux Rebelles; il séduisit les Regences de Seville & de Cordouë, les deux principales Villes de la Province, & il engagea le Duc de Medina Sidonia à prendre secretement des liaisons avec lui.

XL.
Le Roi convoque les Etats à Madrid.

Le Roy, qui vit l'orage se former, convoqua à Madrid une Jonte extraordinaire des principaux Seigneurs qui lui étoient demeurez fideles pour chercher avec eux un remede aux maux dont l'Etat étoit menacé. Il leur demanda leur avis, & les pria de lui dire, si l'on devoit avoir recours aux armes, & faire les derniers efforts pour punir les Rebelles; ou bien puisque les affaires n'avoient pas pris le train qu'on avoit esperé, s'il ne seroit pas plus avantageux de prendre une seconde fois la voïe de la negociation.

L'Archevêque de Tolede propose son sentiment.

Comme tout le monde se taisoit, l'Archevêque de Tolede prit la parole, & dit que son sentiment étoit qu'on devoit com-

An de N. S. 1465. mencer par retirer des mains des rebelles l'Infant D. Alphonse, qu'il ne pouvoit pas être mieux, ni plus en sûreté qu'entre celles du Roy son frere, que ce seroit un gage assuré de la paix & du mariage qui avoit été resolu du consentement des mécontens mêmes, qu'il falloit le leur envoyer demander, & qu'alors, s'ils refusoient d'obéïr, il seroit tems pour châtier leur audace d'employer la force, & d'avoir recours aux armes, qui étoit la derniere ressource, & dont on ne devoit se servir que dans la derniere extremité pour ne point allumer dans le Royaume une guerre civile, qu'il étoit à propos que la Cour se rendît au plûtôt à Salamanque, qui étoit proche des mécontens, où l'on seroit plus à portée de parler de paix où de faire la guerre. La plûpart crûrent que l'Archevêque parloit sincerement, & qu'il étoit dans les interêts du Roy. Ainsi tous furent de son sentiment, sans que nul de ceux-là même à qui la fidelité & les bonnes intentions de l'Archevêque étoient suspectes, & qui n'approuvoient pas cet avis, osât le contredire.

Le Roi assiége Arevalo.

En consequence de ces resolutions le Roy d'un côté députa vers les mécontens, & de l'autre il envoïa des ordres aux Troupes de se rassembler au plûtot à Salamanque, où il se rendit lui-même par la vieille Castille. Après avoir fait la revûë de celles qu'il avoit menées avec lui, il alla mettre le Siége devant Arevalo, dont les Rebelles s'étoient rendus maîtres.

L'Archevêque de Tolede se range du côté des mécontens

L'Archevêque de Tolede ayant levé le masque se retira à Avila, dont il avoit obtenu du Roy quelque-tems auparavant le gouvernement, aussi-bien que celui de Medina del Campo. Dès qu'il fut arrivé à Avila, les principaux Chefs des mécontens s'y rendirent, comme il les en avoit priez. En même-tems l'Amirante se rendit maître de Vailladolid, dont ils prétendoient faire leur Place d'Armes, & le Rendez-vous de leur Armée.

Le Roy se rend à Salamanque.

Tant de mauvaises nouvelles arrivées coup sur coup & le danger où l'on étoit de voir le Royaume plongé dans de nouveaux malheurs, reveillerent le Roi de Castille du profond sommeil dans lequel il paroissoit depuis si long-tems enseveli. Il se jetta aussi-tôt à genoux, & les mains levées au Ciel, il fit à Dieu cette priere. « C'est avec les sentimens de la plus profonde humilité & d'une soumission entiere à vos ordres, que je m'adresse à vous, Seigneur, c'est par vôtre bonté que les Rois » regnent, & vôtre seule puissance affermit ou renverse les

Empires.

Empires. J'implore vôtre secours & vôtre protection, je vous « recommande mon Etat, mes Peuples, ma personne & ma vie. « La seule grace que j'ose aujourd'hui vous demander ; c'est « que le châtiment dont vous voulez me punir, & qui sera « toûjours au-dessous de mes ingratitudes, ne soit que pour « mon bien. Donnez moi, Seigneur, la constance pour le souf- « frir avec la soumission que je dois ; & ne permettez pas que « mes Sujets ressentent la peine de mes infidelitez. « Après cette priere, il se leva & se rendit en diligence à Salamanque.

An de N. S. 1465.

XLI.

Les Rebelles forment le projet de déthrôner le Roy.

Cependant les Rebelles assemblez à Avila, formerent le plus détestable projet qui fut jamais. La seule pensée de cet atentat énorme, qui couvre nôtre nation d'une honte dont elle ne pourra jamais se laver, me fait fremir d'horreur, & je souhaiterois que ce crime execrable fût enseveli dans un éternel oubli.

On le dépose publiquement.

On éleva hors des murs d'Avila, dans une grande plaine, un vaste théâtre, qu'on couvrit des plus riches tapis ; on plaça sur un Thrône la Statuë du Roy de Castille D. Henri, couverte du Manteau Royal, le sceptre en main, la Couronne sur la tête, & revêtuë de toutes les autres marques de la Royauté. Les Seigneurs se trouverent à ce honteux spectacle, auquel une multitude infinie de Peuple étoit accouruë ; alors un Heraut lût à haute voix la Sentence que les Rebelles avoient prononcée contre D. Henry, dans laquelle ils faisoient un long dénombrement des injustices, des violences & des crimes qu'ils prétendoient que ce Prince avoit commis pendant son regne, & qui l'avoient rendu indigne de la Couronne. A mesure que le Heraut faisoit la lecture de la Sentence, on dépoüilloit peu à peu la Statuë de tous les ornemens Royaux. Enfin après qu'on l'eut entierement dépoüillée, on la renversa de dessus le Thrône, & on la jetta à terre en la chargeant d'injures, & des plus abominables imprécations.

L'Infant D. Alphonse est proclamé Roy.

Cette affreuse tragédie se passa le Mercredy 5. de Juin. Après quoi le jeune Infant D. Alphonse, qui avoit toûjours été present à ce spectacle, monta sur le théâtre, fut élevé sur les épaules des principaux Seigneurs qui étoient auprès de lui, & placé dans le Thrône d'où l'on avoit renversé la figure du Roy son frere ; on le revêtit des mêmes ornemens Royaux dont on l'avoit dépoüillée, & ayant été proclamé Roy de Castille, on déploïa en son nom les Etendarts Royaux, suivant la coûtume,

An de N. S. 1465. avec des cris de joïe & des acclamations de tout le Peuple, qui faisoit retentir de toutes parts *Castille, Castille, pour le Roy D Alphonse.* C'étoit mettre le dernier sceau à ce crime, & se fermer la porte à toute esperance de pardon.

Ce crime est pris diversement.

Dès que la nouvelle de cet attentat se fut repanduë en Espagne, les sentimens furent partagez. Les esprits mutins & broüillons applaudissoient à cette action odieuse, & la loüoient comme un effet du zele des Rebelles pour le bien public; mais la plûpart le condamnoient & rougissoient de voir que la nation Espagnole eût été capable d'un crime si noir. Voit-on jamais, disoient-ils, arriver des revolutions dans les Royaumes, sans que les Peuples soient exposez à de terribles malheurs? Et comme dans le monde il ne peut y avoir deux Soleils; ainsi un même Etat ne peut avoir deux Chefs qui le gouvernent.

Les Villes de Burgos & de Tolede l'approuvent.

D. Alphonse, après sa proclamation, fit des gratifications de choses qui ne lui coûtoient gueres. Il donna en particulier à D. Guttiere de Solis la Ville de Coria avec le titre de Comté, en consideration du Grand-Maître d'Alcantara son frere. Les Villes de Burgos & de Tolede se declarerent aussi-tôt pour les Rebelles, & approuverent publiquement ce qu'avoient fait les Seigneurs mécontens dans l'assemblée seditieuse d'Avila.

XLII.
Plusieurs Seigneurs se declarent pour le Roy Henri.

D'un autre côté un assez grand nombre de Seigneurs, indignez de l'Action insolente des Rebelles, commencerent à se détacher d'eux, & ce crime, dont on n'avoit peut-être jamais vû d'exemple, reveilla leur ancienne fidelité; ils firent paroître pour le Roy D. Henri plus de zele que jamais; car la plûpart étoient touchez de son malheur, irrités de l'insulte faite au Roy, & en sa personne, à la Majesté Royale & à toutes les têtes couronnées.

Et le Comte d'Albe amene du secours.

D. Garcie de Tolede, Comte d'Albe, qui étoit rentré dans les bonnes graces du Roy, accourut à son secours, avec cinq cens lances, & mille hommes d'Infanterie. La Reine & l'Infante Isabelle allerent trouver le Roy de Portugal, pour obtenir de lui un secours de Troupes & d'argent. Elles s'aboucherent avec lui dans la Ville de la Guardie, sur la frontiere de Portugal; mais à la réserve des honneurs qu'on leur rendit, & des bonnes paroles qu'on leur donna, elles ne pûrent rien gagner, & ce Prince ne leur donna ni Soldats ni argent.

XLIII
Les Rebelles se rendent maître de Pegnafior.

L'Armée du Roy, plus nombreuse qu'aguerrie, étoit à Toro, & celle des Rebelles s'assembla à Vailladolid; ceux-ci

vinrent camper devant Pegnaflor, qu'ils assiégerent. Les Habitans se défendirent avec autant de valeur que de fidelité; mais enfin ils furent obligez de succomber sous l'effort des Assiegeans; qui, après la prise de la Place en firent raser les murailles, pour intimider les autres Villes par cet exemple de rigueur. An de N. S. 1465.

Ils assiégent Simancas.

Les Mécontens se voyant maîtres de Pegnaflor, marcherent droit à Simancas; mais le Roy craignant que cette Place n'eût le même sort que Pegnaflor, détacha de l'Armée campée à Toro le General Juan Fernandez Galindo, avec trois mille chevaux. L'arrivée de ce secours inspira tant de courage & de confiance aux Assiegez, que la populace de la Ville s'étant jointe aux Goujats de la Garnison, s'assemblerent dans la grande Place, & pour insulter leurs Ennemis, ils prononcerent contre l'Archevêque de Tolede une Sentence de condamnation, le declarerent criminel de leze-Majesté, traînerent sa representation dans les ruës avec mille opprobres; & enfin la jetterent dans le feu. Foible réparation de l'affront sanglant qu'on avoit fait au Roy & à la Majesté Royale. Que l'on regarde la personne sur qui l'on se vengeoit ou la qualité de ceux qui faisoient l'outrage, étoit-ce une satisfaction proportionnée à l'offense.

Et se retirent.

Les Rebelles, rebutez par la resistance opiniâtre des Habitans de Simancas, leverent le siege; mais la nouvelle qu'ils apprirent que l'Armée du Roy grossissoit tous les jours par les Troupes nombreuses qui venoient la joindre de toutes parts, & qu'elle étoit composée de plus de quatre-vingt mille hommes de pied, & quatorze mille chevaux, les obligea de se retirer avec précipitation.

Un parti des Mécontens battu par les Royalistes.

Le Roy se voïant à la tête d'une si formidable Armée, marcha droit à Simancas. Il y eut dans la marche aux environs de Tordesillas une rencontre entre un des partis de son Armée, & un detachement de celle des Rebelles, où le Capitaine Juan Carillo, du parti des mécontens, fut blessé & fait prisonnier. Comme il étoit près d'expirer, il fit avertir le Roy d'une conspiration faite contre sa personne, dans laquelle on avoit resolu de le massacrer; il lui declara en secret le nom de tous les conjurez, afin qu'il se tînt sur ses gardes. Mais le Roy, bien loin de les faire connoître, ne voulut jamais en parler. Peut-être qu'il se persuada que cet Officier, quoiqu'il fût à l'article de la

An de N. S. 1465.

la mort, n'avoit donné cet avis que par une haine secrete contre des gens dont apparemment il n'étoit pas satisfait, ou bien dans la vûë de lui faire plaisir.

Le Roi assiége en vain Vailladolid.

D. Henri voyant le siege de Simancas levé, vint camper auprès de Vailladolid, resolu d'en faire le siége, pour se dedommager de Pegnaflor, que les Rebelles avoient pris; mais il ne pût se rendre maître de la Place, parce que la Garnison étoit trop nombreuse, & que l'on avoit eû soin d'y ajoûter de nouvelles fortifications. D'ailleurs comme les Troupes voïoient dans le Roy peu de vigueur, le mauvais exemple du Souverain repandoit sur toute l'Armée une nonchalance qui convenoit mieux à des Courtisans voluptueux & effeminez, qu'à des Guerriers accoûtumez aux armes, & endurcis à la fatigue.

XLIV. Le Roi de Castille s'abouche avec le Marquis de Villena.

Pendant qu'il étoit dans son camp à la tête d'une Armée capable de donner la loy à ses Sujets, s'il eût sçû profiter de son avantage, on recommença à faire des propositions de paix, & le Roy resolut de s'aboucher une seconde fois avec le Marquis de Villena. On se promit beaucoup de part & d'autre, & l'on n'executa rien. On ne laissa pas de persuader au Roy, que, puisque ses finances étoient épuisées, & que les Revenus de sa Couronne ne pouvoient subvenir aux frais immenses qu'il étoit obligé de faire pour soûtenir la guerre dans laquelle il alloit s'engager, le plus sûr & le plus avantageux pour lui seroit de licentier ses Troupes; & que dans peu D. Alphonse se soumettroit avec tous les Seigneurs de son parti.

Il donne des récompenses aux mécontens.

Ainsi les Troupes furent congediées de part & d'autre, & le Roy, qui étoit alors à Medina del Campo, donna de grandes récompenses aux Seigneurs qui l'avoient suivi dans cette expedition, quoiqu'ils n'eussent rendu aucun service, ni à l'Etat ni à sa personne. Il accorda en particulier à D. Pedre Gonzalez de Mendoze, Evêque de Calahorra, la troisiéme partie des revenus que l'Etat avoit accoûtumé de tirer de Guadalajara, & de toutes ses dépendances. Le Marquis de Santillane, frere de l'Evêque de Calahorra, eut pour sa part la Ville de Santander, les Asturies, on ceda Agreda au Duc de Medina Celi, Carpio au Duc d'Albe, & Astorga en Galice, au Comte de Trastamare avec le titre de Marquis. Le Roy fit encore dans le même tems beaucoup d'autres gratifications à un grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes, qui n'avoient point voulu entrer dans le parti des Rebelles.

Les Mécontens, après avoir licentié leurs Troupes, partirent pour Arevalo. Alors Vailladolid rentra dans l'obéïssance. Cependant les Rebelles ne laissoient pas d'avoir entre leurs mains l'Infant D. Alphonse ; mais ayant appris que ce jeune Prince cherchoit les moïens de s'en tirer, pour se sauver chez le Roi de Castille son frere, ces mutins eurent l'insolence de le menacer de la mort. Triste condition d'un Prince couronné dans le tumulte, & qui au lieu de commander, se trouve forcé lui-même d'obéïr.

An de N. S. 1465.

Vailladolid se soumet au Roi de Castille.

XLV.

On propose le mariage de l'Infante Isabelle avec le Grand-Maître de Calatrava.

On fit encore de nouvelles propositions de paix : les Rebelles cependant ne changeoient pas de disposition, bien loin que la clémence du Roy les eût adoucis, leur audace redoubloit tous les jours : ils promettoient de se soumettre, si l'Infante Isabelle vouloit épouser le Grand-Maître de Calatrava, qui avec le Marquis de Villena son frere, étoient les Maîtres de la paix & de la guerre. D. Alphonse de Fonseca, Archevêque de Seville, avoit fait cette proposition, & avoit donné ce Conseil. Le Roy, par une foiblesse indigne de son rang, y donna les mains ; & en consequence de ce projet il éloigna de la Cour le Duc d'Albuquerque & l'Evêque de Calahorra, opposez au Grand-Maître de Calatrava, & en même-tems invita ce dernier à revenir à la Cour.

L'Infante s'y oppose.

L'Infante Isabelle ayant sçû cette resolution, en fut penetrée de douleur ; il seroit difficile d'exprimer les sentimens de colere & de dépit qui l'agitoient, elle étoit dans la derniere désolation, & fondoit en larmes, elle craignoit plus que la mort un mariage si disproportionné. Sa premiere Dame d'honneur, appellée Beatrix de Bobadilla, en qui cettre Princesse avoit beaucoup de confiance, touchée de l'état où elle la voyoit, lui demanda un jour quelle étoit la cause de ses larmes. » Ne voyez « vous pas, lui répondit-elle, quel est mon malheur ; je suis « fille & petite-fille de tant de Rois dont le sang coule dans mes « veines ; j'ai été élevée en cette qualité pour un rang plus con- « forme à la grandeur de ma naissance, & cependant je rougis « de le penser & de le dire. Je me vois destinée à épouser un sim- « ple particulier ; quelle honte ! quel affront pour moi ! Puis-je « souffrir un mariage si disproportioné & si indigne ; la douleur « & le dépit m'empêchent d'en dire davantage. Dieu ne per- « mettra pas cette alliance honteuse pour vous, lui repliqua « Beatrix, d'un ton animé, & je ne la souffrirai jamais tant que »

An de N. S. 1465. » je vivrai. Je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'avant » que cela arrive, j'irai moi-même enfoncer le poignard dans » le sein du Grand-Maître : vous pouvez compter sur ma pa- » role & sur ma fidelité. « Mais le Ciel détourna ce coup, & la providence ne permit pas qu'on en vînt à ces fâcheuses extrêmitez.

Mort du Grand-Maître de Calatrava.

Cependant le Grand-Maître de Calatrava étoit parti d'Almagro, qui lui appartenoit, & se hâtoit de se rendre à la Cour pour accomplir un mariage si honorable & si avantageux pour lui ; mais il tomba malade en chemin, & sa maladie l'enleva bien-tôt à Villa-Ruvia, au commencement de l'année 1466. Son corps fut inhumé à Calatrava, dans une Chapelle particuliere ; le bruit courut que les prieres ardentes de l'Infante, qui ne pouvoit regarder qu'avec horreur ce mariage, avoient obtenu de Dieu la grace d'en être delivrée. Le Ciel destinoit à cette Princesse un mariage plus heureux & plus proportionné à la grandeur de sa naissance ; il la réservoit à porter la Couronne, & à réünir presque toute l'Espagne dans une seule Monarchie.

1466.

Ses enfans lui succedent.

Deux enfans du Grand-Maître lui succederent après sa mort dans ses biens & ses Dignitez. D. Alphonse Tellez Giron, qui étoit l'aîné, fut Comte d'Uregna, suivant les dispositions que son pere en avoit faite dans son Testament. D. Rodrigue puîné, eût la Grand-Maîtrise de Calatrava, par une Bulle qu'il avoit obtenuë du Pape. Il avoit encore un troisiéme fils nommé D. Juan Pacheco ; mais tous trois étoient bâtards.

XLVI. Sauterelles ravagent le territoire de Jaën.

Peu de tems avant la mort du Grand-Maître, il parut dans le territoire de Jaën une si prodigieuse multitude de sauterelles, qu'elles obscurcissoient l'air. Les Peuples étoient intimidez de ce prodige, chacun l'expliquoit & l'interpretoit suivant ses caprices ; car c'est une coûtume assez ordinaire à une populace ignorante de s'effraïer de semblables évenemens ; les uns par une timidité naturelle, les autres par experience, les regardent comme des presages funestes : & tous en cela écoutent plus la fraïeur que la raison.

Sanchez d'Arevalo écrit à Rome l'Histoire d'Espagne en latin.

Dans ce même tems Rodrigue Sanchez d'Arevalo Castillan, qui demeuroit alors à Rome, où les Papes lui avoient donné le gouvernement du Château S. Ange, entreprit d'écrire en latin une Histoire d'Espagne, d'un stile plus devot, qu'il n'est pur & élegant. Cet Historien étoit un des plus grands Juris-

consultes & des plus fameux Canonistes de son tems, il fut élevé dans la suite à l'Evêché de Palence, ce qui a fait donner à son ouvrage le nom d'*Histoire Palentine*. Le Pape Paul II. lui donna cet Evêché en consideration du Roy de Castille, auquel il avoit dedié son Histoire. Sanchez, quoique Espagnol, étoit fort bien auprès de Sa Sainteté, qui avoit pour lui beaucoup de consideration. An de N. S. 1466.

XLVII. Les Villes de Castille s'unissent ensemble pour corriger les abus.

Les affaires de Castille étoient toûjours broüillées, tout y étoit dans le dernier desordre. L'ambition, la jalousie, la violence décidoient de toutes choses à la Cour. On n'y avoit égard ni à la bienséance, ni au devoir, ni à la Justice. On ne voyoit que brigues, que cabales, que factions; ce n'étoit par tout que vols, que meurtres, qu'assassinats: la licence regnoit presque également parmi les petits & parmi les grands; on ne respectoit ni l'autorité du Prince ni celle des Magistrats: les plus grands crimes demeuroient impunis par la foiblesse & la lâcheté de ceux qui administroient la Justice: enfin ces abus & ces excès obligerent la plûpart des Villes du Royaume à se liguer & à se confederer pour reprimer l'insolence de la Populace, & donner des bornes aux violences des Grands.

On fait des Reglemens salutaires.

On fit avec l'agrément & sous l'autorité du Roi des Loix très-sages & très-salutaires pour contenir ces confederations particulieres dans de certaines limites, & pour empêcher que dans la suite elles n'abusassent au préjudice de l'autorité Roïale, du pouvoir qu'on leur mettoit entre les mains. La confusion étoit si grande dans l'Etat, que les plus éclairez apprehendoient en Espagne un bouleversement general. Le voisinage des Maures d'Afrique faisoit craindre qu'on ne vît renouveller les mêmes malheurs que ces vastes Provinces avoient autrefois éprouvez sous le regne de D. Rodrigue, le dernier des Rois Goths, & qu'elles ne tombâssent une seconde fois sous la domination des Infideles.

Rapport entre l'Archevêque de Tolede & Oppas.

Les conjonctures étoient aussi fâcheuses, & le danger aussi present que dans ces tems malheureux. Tout sembloit menacer d'une ruine prochaine, le mepris des Loix, la corruption des mœurs, l'indolence, l'oisiveté, la foiblesse du Souverain, l'autorité Royale foulée aux pieds, la jalousie & l'avarice des Grands, le libertinage & le dereglement des Peuples; en un mot les factions qui regnoient dans tous les membres de l'Etat. Les affaires paroissoient dans une si triste situation, que le Peuple

An de N. S. 1466. appelloit comunément par mepris l'Archevêque de Tolede *D. Oppas*, pour marquer la conformité d'humeur & de génie qui se trouvoit entre ces deux Prelats, & la crainte où l'on étoit que le dernier aveuglé par sa passion ne jettât de nouveau sa patrie dans les fers, comme avoit fait le premier.

XLVIII. Le Comte de Foix veut s'emparer de la Navarre.

Ces divisions intestines reveillerent les prétentions du Comte de Foix, & lui inspirerent la resolution d'avoir recours aux armes pour se mettre en possession du Royaume de Navarre, qui étoit la dot de la Comtesse son épouse. Il ne pouvoit se résoudre d'attendre la mort du Roy son beau-pere, pour porter la Couronne. Ce Prince seduit par son ambition tomboit lui-même dans le vice qu'il avoit le premier comdamné dans la personne du feu Prince de Viane son beau-frere; telle est la bisarerie & la corruption du cœur de l'homme.

Il fait une irruption en Castille & se retire.

Il avoit formé bien d'autres projets; car il vouloit declarer la guerre à la Castille, & profitant des broüilleries de ce Roïaume, forcer le Roy à retirer les Garnisons Castillanes qu'il avoit mises dans les Villes de Navarre dont il s'étoit saisi, le Comte s'étant mis à la tête de quelques Troupes, surprit d'abord Calahorra, & vint mettre ensuite le siege devant Alfaro. Le Roy de Castille, pour prevenir les suites de cette irruption, & pour arrêter les progrès du Comte de Foix lui dépêcha incontinent Diégue Henriquez del Castillo son Aumônier & son Historiographe, dont nous avons encore les Memoires du regne de D. Henri. Dès que Henriquez fut arrivé au camp du Comte de Foix, il n'épargna ni prieres ni raisons pour l'engager à se retirer, & à laisser la Castille en repos; mais n'ayant pû rien gagner sur ce Prince ambitieux & devenu fier par ce premier succès, il ramassa à la hâte tout ce qu'il put de Troupes, le força de lever avec precipitation le siege d'Alfaro, & de retourner dans ses Etats; après quoi Calahorra rentra dans l'obéïssance du Roy de Castille, & les Habitans chasserent la Garnison que le Comte de Foix y avoit laissée. Telle étoit la situation des affaires de Navarre.

XLIX. Mort du Connétable de Portugal.

Le parti du Roy d'Arragon prenoit le dessus en Catalogne; les Mécontens avoient été battus en plusieurs rencontres; & le Roy avoit repris un grand nombre de Places dont ceux-là s'étoient emparez; mais la mort du Prince D. Pedre de Portugal contribua plus que tout le reste à rétablir les affaires. Il tomba malade en allant de Manrese à Barcelonne, & mourut à

Granolla un Dimanche 29 de Juin. Il fut inhumé à Barcelonne dans l'Eglise de Nôtre-Dame de la Mer, où les Catalans lui firent de magnifiques funerailles. Le Peuple crût & fit courir le bruit que ce Prince avoit été empoisonné. Coûtume qui n'étoit que top ordinaire dans ces tems déplorables, pour se défaire des Princes. Pour moi je crois que sa mort ne vint que des fatigues qu'il avoit été obligé d'essuyer, & des chagrins que lui avoit causez cette entreprise temeraire & malheureuse; ce fut le seul fruit que ce Prince tira d'une Principauté que des Peuples Rebelles lui defererent avec trop de précipitation, & que lui-même accepta imprudemment, comme il le donnoit assez à entendre lui-même par un oiseau de proïe avec son chaperon, qu'il avoit fait peindre pour sa devise dans l'écu de ses armes, & au-dessous pour ame ces mots Espagnols, *Molestia por Alegria. Je n'ai trouvé que des chagrins pour la joye que j'esperois.* Il laissa par son Testament au Prince D. Juan de Portugal son neveu, fils de sa sœur, le Comté de Barcelonne où il possedoit peu de chose. An de N. S. 1466.

Les Rebelles Catalans nomment pour Roi René Duc d'Anjou.

Les Arragonnois profitant de la consternation où se trouvoient les Rebelles de Catalogne, qui n'avoient plus de Chef, depuis la mort du Prince D. Pedre, se rendirent maîtres de Tortose, & de plusieurs autres Places; les Catalans apprehendant de succomber sous les efforts du Roy d'Arragon, firent une assemblée extraordinaire à Barcelonne, où se trouverent les principaux Mécontens, dans laquelle ils proclamerent pour leur Roy René Duc d'Anjou, ennemy irreconciliable de la nation Arragonnoise. Résolution temeraire & inspirée plûtôt par la passion, que par la justice. Il est vrai que les Rebelles avoient peu de secours à attendre du côté de Portugal, & qu'après avoir reconnu le Duc d'Anjou pour leur Souverain, ils mettoient la France dans la necessité d'abandonner le Roi d'Arragon pour maintenir un Prince de son sang en possession d'une Couronne qu'on venoit de lui déferer. Comme le Comte de Foix étoit entré les armes à la main en Navarre, ils étoient persuadez que le Roy d'Arragon ne seroit pas en état de soûtenir en même-tems la guerre des deux côtez.

Le Roi d'Arragon se ligue avec les Ducs de Savoye & de Milan.

Mais le Roy d'Arragon, qui prévoyoit cet orage, invita le Duc de Savoye & Galeas, Duc de Milan, qui avoit succedé à François Sforce son pere, de se liguer ensemble; il representa à l'un & à l'autre, que, si l'on ne s'opposoit de bonne heure à

An de N. S. 1466. l'aggrandissement du Duc d'Anjou, que sa nouvelle Principauté alloit rendre plus puissant, il y avoit à craindre que ce Prince n'entreprît de s'emparer de la Savoye & du Milanois, qui étoient fort à sa bienséance, & sur lesquels il prétendoit avoir d'anciens droits.

1467.

Il fait faire des propositions aux Mécontens de Castille.

D'un autre côté il eut recours aux Anglois, & il envoya au commencement de l'année 1467. à D. Pedre Peralta, son Connétable en Castille, pour attirer dans ses interêts les Seigneurs confederez, & pour conclure avec eux une ligue; pour faciliter les moyens de réüssir dans sa negociation, le Roy lui donna ordre de proposer le double mariage de la Princesse Jeanne sa fille avec l'Infant D. Alphonse frere du Roy de Castille, & celui du Prince D. Ferdinand son fils avec Beatrix fille du Marquis de Villena. Il est étonnant qu'un Roy ait voulu s'abbaisser jusqu'à briguer l'alliance d'un simple Particulier, & que celui-ci aye eû assez d'audace & de temerité pour tenter par deux fois de s'allier à ses Souverains. L'Archevêque de Tolede appuïoit les prétentions du Marquis de Villena. Preuve trop évidente de la foiblesse du Roy de Castille. Il est vrai que ni l'un ni l'autre mariage ne s'accomplît dans la suite.

E.

Le Comte de Benaventé retire l'Infant D. Alphonse des mains des mécontens.

On avoit tiré, quelque-tems auparavant D. Alphonse des mains de l'Archevêque de Tolede: voici comme l'affaire se passa. D. Rodrigue Alphonse de Pimentel Comte de Benaventé, s'étant reconcilié depuis peu avec le Roy de Castille, & en ayant obtenu qu'il lui cedât la Ville de Portillo, dont il s'étoit déja rendu maître pendant les derniers troubles, voulut lui rendre quelque service considerable pour reconnoître la grace qu'il venoit d'en recevoir. D. Alphonse & l'Archevêque étoient partis de Tolede où ils avoient demeuré quelque-tems & passoient par la vieille Castille Le Comte de Benaventé les reçût l'un & l'autre dans Portillo; il donna à l'Infant un appartement dans le Château, & logea les autres dans la Ville; le lendemain comme l'Archevêque & l'Infant se disposoient à poursuivre leur chemin, le Comte declara qu'il ne souffriroit pas que l'Infant demeurât plus long-tems entre les mains de l'Archevêque, & que celui-ci traînât par tout, comme son prisonnier ou comme son Esclave le fils & le frere des Rois ses Maîtres. L'Archevêque fut bien surpris; mais il n'étoit pas possible d'user de violence, le Prelat étoit peu accompagné, & n'avoit ni Troupes ni artillerie; ainsi il se vit contraint de ceder à la necessité.

Le Roy de Castille ayant reçû cette agréable nouvelle, en conçût tant de joïe, que pour recompenser le Comte de Benaventé, il resolut de lui donner la Grand-Maîtrise de S. Jacques, dont lui-même avoit l'administration, quoique l'Infant D. Alphonse son frere, en fût revêtu. La recompense étoit bien considerable; mais cette affaire ne s'executa pas, par l'intrigue & le manége de l'ambitieux Marquis de Villena, à qui le Comte de Benaventé avoit communiqué en confidence la grace que le Roy vouloit lui faire. Le Comte, qui avoit épousé la fille du Marquis de Villena ne put se persuader que le beau-pere voulût s'opposer à l'élevation de son gendre; mais il se trompa dans ses conjectures, & il connoissoit bien mal le caractere du Marquis, qui vouloit pour lui-même cette Dignité, & les revenus immenses qui y sont attachez; car il n'y a pas de droits assez sacrez pour reprimer les désirs d'un cœur ambitieux. Ce fut la source de la haine implacable que se porterent depuis ce tems là ces deux Seigneurs, & des piéges que l'un & l'autre se dresserent naturellement pour se venger. Le Marquis étoit intriguant & adroit; il sçut si bien menager, par le moyen de ses Emissaires secrets l'esprit du Comte de Benaventé son gendre, qu'il l'engagea à remettre l'Infant D. Alphonse entre les mains des Mécontens. Ainsi toutes les esperances de paix & d'accommodement dont l'on s'étoit flaté, s'évanoüirent, & de part & d'autre on eut recours aux armes.

An de N. S. 1467.

Il le remet entre les mains des Mécontens.

LI.

Le Roi s'abouche avec le Marquis de Villena à Madrid.

Le Roy fut sensiblement affligé quand il apprit que l'Infant son frere n'étoit plus entre les mains du Comte. Il avoit tant de passion & d'empressement pour la paix, que sans se mettre en peine de commettre son autorité, & de se rendre méprisable à ses Sujets, il s'abbaissa jusqu'à faire les premieres avances, & à rechercher une nouvelle entrevûë avec le Marquis de Villena. Elle se fit d'abord à Coca dans la vieille Castille, & ensuite à Madrid, dont par une foiblesse indigne d'un Souverain, il donna la garde à l'Archevêque de Seville, qui y mit Garnison, pour la sûreté du Marquis. Mais ces soins, & ces démarches ne servirent de rien, quoique Leonore Pimentel, épouse du Comte de Plasencia se fut renduë à Madrid, du consentement des deux partis, pour assister aux conferences. C'étoit une des femmes les plus habiles de son tems, d'un esprit solide & insinuant, d'un courage beaucoup au-dessus de son sexe; comme elle étoit très-attachée aux interêts du Roy, tout le

An de N. S. 1467. monde avoit cru qu'elle pourroit gagner l'esprit du Comte son époux, & terminer les differens.

Nouvelle Entrevûë à Plasencia.

Le Marquis de Villena avoit plus d'adresse pour se prevaloir des conjonctures, & pour soûtenir son parti, que le Roy n'avoit de prudence & d'habileté pour se préserver de ses piéges. On resolut encore une nouvelle entrevûë à Plasencia. Les Grands qui étoient dans les interêes du Roy craignoient toûjours quelque surprise de la part du Marquis, & ne pouvoient souffrir ces negociations, qui avilissoient un Souverain, en le rendant si souvent le joüet d'un de ses Sujets.

LII. Les Rebelles se rendent maîtres d'Olmedo.

Le Roi, après l'entrevûë de Madrid passa à Segovie au commencement de l'Eté, & les Rebelles se rendirent maîtres d'Olmedo, par la trahison de D. Pedre Sylva, qui commandoit dans la Place, & qui la leur livra. Medina del Campo étoit assiegée par l'Archevêque de Tolede; les Habitans, qui voïoient les Rebelles maîtres du Château, étoient dans de cruelles allarmes; car n'étant pas en état de se défendre, ils craignoient de tomber bien-tôt entre les mains des Mécontens.

Le Roi leve des Troupes.

Le Roy de Castille, lassé enfin d'un si grand nombre d'attentats, fit faire des levées extraordinaires, & il envoya ordre aux Grands qui lui étoient demeûrez fideles, de se rendre incessamment auprès de sa personne. Le Comte de Medina Celi, l'Evêque de Calahorra & D. Berttand de la Cueva, Duc d'Albuquerque, qui jusques-là étoient éloignez de la Cour, vinrent le trouver avec des Troupes. D. Pero Hernandez de Velasco, qui étoit rentré dans les bonnes graces du Roy, se rendit aussi à la Cour, où son pere l'envoya avec sept cents chevaux & un assez gros corps d'Infanterie. Le Roi, pour reconnoître ce service lui accorda la Doüane des Marchandises qui se transportoient par mer. On dit que le Comte demanda cette grace, il est constant du moins qu'elle lui fut donnée.

Il remet la Princesse Jeanne sa fille entre les mains du Marquis de Santillane.

Le Roy avoit tant de passion de gagner la Noblesse, & de maintenir les Grands dans ses interêts, que pour attacher à son service le Marquis de Santillane & l'empêcher de se joindre aux Mecontens, il lui remit entre les mains la Princesse Jeanne sa fille, que le Marquis conduisit dans sa Ville de Buytrago, à la honte de l'autorité Royale; car les Grands vendoient le plus cher qu'ils pouvoient leurs services à ce Prince foible, persuadez qu'ils pourroient retenir & conserver pour toûjours ce en auroient obtenu, ou ce qu'ils auroient usurpez dans ce tems qu'ils de troubles.

An de N. S. 1467.

LIII.

Bataille entre les Troupes du Roy & les Mécontens.

Après que le Roi eut rassemblé une armée assez nombreuse, il prit la route de Medina pour secourir la Place. Il marcha à grandes journées, & arriva bien-tôt à la vûë d'Olmedo. Les Mécontens sortirent de la Place, en ordonnance de Bataille, dans la resolution de s'opposer au passage de l'armée. D. Henri, toûjours timide à la vûë de l'Ennemi, ne vouloit point accepter la Bataille, & cherchoit le moyen de l'éviter; mais il avoit si peu d'autorité dans son Armée, & ses Troupes avoient tant d'ardeur de se battre, qu'il ne pût jamais les empêcher d'engager le combat. La Bataille, qui fut une des plus signalées de ce tems-là se donna le 20 d'Août, jour de S. Bernard; les deux Armées s'avancerent, & l'on se battit très-long-tems de part & d'autre, avec autant d'opiniâtreté & d'acharnement, que de valeur, la nuit seule separa les Combattans, sans que la victoire se fût entierement declarée pour aucun des deux partis, quoique l'un & l'autre prétendit également avoir remporté l'avantage. Les Rebelles se retirerent à Olmedo avec D. Alphonse, & l'Armée du Roi, composée encore de deux mille hommes d'Infanterie & de seize cents chevaux, poursuivit son chemin, sans être inquietée dans sa marche, & arriva heureusement à Medina del Campo.

Le Roi de Castille ne se trouve dans l'action.

Le Roy de Castille ne se trouva pas dans l'action par le conseil de Pedre Peralta, qui l'engagea de se retirer, lorsque les deux Armées s'ébranloient pour se mêler, il crût qu'il étoit à propos que le Roi ne se commît point dans une Bataille contre ses Sujets, & qu'il se reservât pour une meilleure occasion. Quelques-uns furent persuadez que Peralta lui donna artificieusement ce conseil pour le rendre encore plus meprisable à ses Soldats; les liaisons secretes qu'on lui attribuoit avec les Confederez, auprès desquels le Roy d'Arragon l'avoit envoyé afin de negocier avec eux, autorisoit ce soupçon; d'ailleurs tout le monde sçavoit qu'il étoit ami particulier de l'Archevêque de Tolede, dont le fils nommé Troylo avoit épousé Jeanne, fille unique & heritiere du Connétable.

Le Marquis de Villena élû Grand-Maître de S. Jacques.

Le Marquis de Villena, un peu avant que se donnât la Bataille, étoit allé dans le Royaume de Tolede, pour se trouver au Chapitre general que tenoient les Chevaliers de l'Ordre de S. Jacques, & pour y appuyer par sa presence les brigues qu'il avoit parmi ces Chevaliers; il y menagea si bien les esprits, qu'il fut élû Grand-Maître de l'Ordre. Ce qu'il y a de plus éton-

An de N. S. 1467. nant, & ce qui marque le crédit, & l'adresse du Marquis; c'est que malgré ses revoltes continuelles & ses attentats réïterez, il obtint l'agrément du Roy. Consentement necessaire pour rendre l'élection canonique & legitime. Cette nouvelle Dignité ne fit que redoubler la puissance de Villena, & le rendit formidable à tous les autres Grands, qui n'osoient plus lui rien disputer. Ainsi le principal Auteur & le Chef de toutes les revolutions trouvoit le secret d'augmenter ses richesses, & de s'élever à de nouveaux honneurs par des voyes qui auroient dû le faire tomber dans le précipice, & lui faire perdre la tête sur un échafaut.

LIV. Mariage & enfans de Gaston Comte de Foix.

Pendant ces mouvemens, Leonore Comtesse de Foix, avoit l'administration des affaires dans le Royaume de Navarre, avec l'autorité de Régente au nom du Roy d'Arragon son pere. Ce fut aussi dans ce tems-là que les Navarrois, par l'adresse de Nicolas Chavarri, Evêque de Pampelune, recouvrerent la Ville de Viane, qui jusques-là étoit demeurée entre les mains des Castillans. Gaston de Foix, fils de la Comtesse Leonore, avoit épousé Madelaine de France, sœur de Loüis XI. Roi de France, de laquelle il eut un fils nommé François, & surnommé *Phébus*, à cause de sa grande beauté, & une fille nommée Catherine, qui étant devenuë heritiere du Royaume de Navarre, par la mort de François Phébus son frere, porta cette Couronne dans l'illustre Maison d'Albret, une des plus considerables de France, comme nous le rapporterons en son lieu.

LV. Le Comte de Lerin épouse Leonore, fille naturelle du Roy d'Arragon.

Le Roy d'Arragon faisoit ordinairement sa résidence à Tarragonne, pour être plus à portée de pourvoir aux affaires de la guerre dans laquelle il se trouvoit engagé contre les Catalans Rebelles; quoiqu'il fut dans un âge extrêmement avancé, & devenu aveugle de vieillesse, son esprit n'avoit néanmoins rien perdu, ni de sa vigueur ni de son application; il n'en avoit ni moins de vigilance ni moins de valeur. Pendant son séjour à Tarragonne, il prit la resolution de marier Leonore sa fille naturelle, avec Loüis de Beaumont, Comte de Lerin. D. Pedre d'Urréa, Archevêque de cette Ville & Patriarche d'Alexandrie, fit la ceremonie du mariage le 22 de Janvier de l'année 1468. Le Roy d'Arragon donna en dot à sa fille quinze mille florins, dans la vûë de gagner & de s'attacher la famille des Beaumonts, une des plus puissantes & des plus riches de Navarre, si l'ingratitude pouvoit laisser fléchir par de nouveaux bienfaits.

Les Etats d'Arragon étoient assemblez à Sarragosse, & la Reine d'Arragon y présidoit en la Place du Roy son époux, que les affaires de Catalogne avoient empêché de s'y rendre. Cette Princesse étant tombé malade pendant la tenuë des Etats, mourut le 13. de Février. On ne peut être plus sensiblement touché que le fut le Roy, en apprenant la nouvelle de cette mort, sa douleur étoit juste & legitime. En effet il étoit très-fâcheux pour lui, qui étoit dans un âge avancé, & pour D. Ferdinand son fils, encore jeune; d'avoir perdu une Princesse qui pouvoit être d'un si grand secours à l'un & à l'autre; car il étoit difficile de trouver une Princesse plus accomplie; son genie vaste, sa prudence & son habileté la rendoient capable des plus hautes entreprises, & elle étoit également propre pour le gouvernement d'un Etat, pendant la paix & pendant la guerre.

An de N. S. 1468.

Mort de la Reine d'Arragon.

Peu de tems avant sa mort, elle eut une entrevûë avec la Princesse Leonore sa belle-fille, Comtesse de Foix, à Exea sur la frontiere d'Arragon, où elles conclurent un traité, dont la principale condition fut que tous les amis & les ennemis de l'une seroient les amis & les ennemis de l'autre. Sentimens genereux & dignes de ces deux Princesses. Le corps de la Reine d'Arragon fut inhumé à Poblete; on ne lui reprocha que la mort du Prince de Viane son beau-fils, dont tout le monde l'accusa, & dont elle ne put se bien laver. On ajoute même que le souvenir de ce crime la tourmenta cruellement à l'heure de la mort, sans que rien fût capable de rassurer sa conscience agitée par par les remords continuels qu'elle ressentoit de cet empoisonnement; mais je ne voudrois pas garantir ce fait; car les tems de troubles & de guerres civiles donnent souvent lieu à des bruits injurieux à la mémoire des plus grands Princes, & à des soupçons bien injustes & bien mal-fondez.

Elle est inhumé à Poblete.

LVI.

Les broüilleries qui regnoient en Castille & la revolte opiniâtre des Grands, firent un grand éclat à Rome; le Roy sollicitoit sans cesse par ses lettres & ses Agens, le Pape Paul II. de déposer de leurs Evêchez, les Evêques qui se trouvoient dans le parti des Rebelles, & d'excommunier les Seigneurs qui perseveroient dans leur désobéïssance, ou qui manqueroient désormais à la fidelité qu'ils avoient jurée. Sa Sainteté touchée de l'état où se trouvoit le Roy de Castille lui envoya Antoine de Venerio Evêque de Leon, en qualité de son Nonce, après

Le Pape Paul envoye un Légat en Castille.

An de N. S. 1468. la Bataille d'Olmedo. Le Nonce alla trouver le Roy à Medina del Campo, avec des pleins pouvoirs, pour terminer les differents entre le Souverain & les Sujets, il crût qu'il devoit commencer la negociation par le Roy, pour rendre à l'autorité Royale la déference & le respect qui lui étoient dûs.

Il est maltraité des Rebelles.

Après qu'il eût conferé avec lui, il se rendit auprès des Rebelles; mais à peine pût-il obtenir des Chefs une audience; ils l'insulterent les deux premieres fois qu'il leur parla; il y en eut même d'assez insolens pour le charger d'injures, & sans un reste de respect que quelques-uns conservoient pour sa Dignité, on l'auroit arrêté, & peut-être insulté. Le Nonce voyant ses remontrances inutiles, & que les Rebelles, obstinez dans leur revolte, sans vouloir rien écouter, les menaça de les excomunier; mais ceux-ci oubliant le respect dû au S. Siege, lui répondirent que le Pape pouvoit se mêler de ses affaires, sans s'embarrasser de celles du Roïaume de Castille; en même-tems ils en appellerent au futur Concile general. Caractere d'un cœur endurci & opiniâtre dans le crime, qui ne trouve du remede au mal qu'il a commis, que par un autre encore plus grand, qu'il est prest de commettre, que ni les scrupules, ni les remords ne sont pas capables d'ébranler, & qui n'est jamais content, qu'il ne se soit enfin précipité dans les malheurs qu'il s'est procuré lui même par son opiniâtreté, & par son aveuglement.

LVII. L'Evêque de Segovie mécontent du Roy de Castille.

Il arriva un nouvel accident, qui fut beaucoup plus sensible au Roy par le désordre qu'il mit dans ses affaires, D. Juan Arias Evêque de Segovie, oubliant les bienfaits dont le Roi l'avoit comblé, ne chercha qu'à se venger d'une injure qu'il prétendoit en avoir reçûë. D. Pedre Arias son frere, Grand-Trésorier de Castille avoit été arrêté par ordre de Sa Majesté. l'Evêque de Segovie, persuadé de l'innocence de son frere, & qu'il n'avoit été mis en prison qu'à la sollicitation & par les intrigues de l'Archevêque de Seville son ennemi, n'avoit pû lui pardonner cet affront. Il resolut de faire éclater son ressentiment, & quoique D. Pedre Arias son frere eut été remis en liberté, il ne laissa pas de former le dessein de livrer Segovie aux Mécontens.

Et livre Segovie aux mécontens

Il le communiqua à Prexano son Grand-Vicaire, & à Mesa Prieur des Jeronimites, qui le fortifierent dans sa resolution, & qui l'aiderent à l'executer. Cette Ville est grande, bien fortifiée, & située sur les montagnes qui separent la vieille Castille de

de la nouvelle, qu'on appelle le Royaume de Tolede. Les Grands que l'Evêque avoit fait avertir de son dessein, accoururent en diligence pour se saisir d'une Ville qui les rendoit presque Maîtres de ces deux Provinces. Le Peuple, d'intelligence avec les Rebelles, leur ouvrit les portes : la surprise fût si grande, que la Reine, qui se trouvoit alors dans la Ville, eut bien de la peine à se retirer avec la Duchesse d'Albuquerque dans le Château, à cause que Pedro Munçares, qui commandoit dans la Place, avoit des liaisons secretes avec les Mécontens. L'Infante Isabelle, qui étoit instruite de la conjuration, demeura dans le Palais, & dès qu'elle vit les Rebelles maîtres de la Place, elle alla trouver D. Alphonse, dans la resolution de demeurer désormais attachée à son parti. An de N. S. 1466.

LVIII. Le Roi de Castille incertain du parti qu'il doit prendre.

Le Roy de Castille étoit à Medina del Campo, quand il reçût cette fâcheuse nouvelle. Jamais il ne lui arriva rien de si sensible dans tout le cours de son regne, que la perte de cette Place, qu'il regardoit comme sa patrie, dans laquelle il avoit mis tous ses trésors, & tout ce qui contribuoit à ses plaisirs ou à ses débauches. Depuis ce tems-là, comme il ne trouvoit plus nulle part ni secours ni conseil, il étoit comme hors de lui, & sembloit avoir perdu la raison, il n'avoit plus confiance en personne, il se défioit également de ses amis & de ses ennemis. Tout lui devenoit suspect, toûjours agité de mille pensées, rongé de mille chagrins, incertain du parti qu'il devoit prendre. Tantôt il prenoit une resolution, & un moment après, changeant de sentiment, il ne sçavoit à quoi se déterminer. Quelque-fois il étoit resolu d'en venir au armes & de pousser les Rebelles ; mais le lendemain il ne pensoit plus qu'à reprendre les voyes de la negociation. A la fin ce parti, comme le plus conforme à son inclination & à son caractere timide, l'emporta sur les autres.

Il s'abouche de nouveau avec le Marquis de Villena.

Il marqua la Ville de Coca pour conferer avec le Marquis de Villena, quoique les plus éclairez & les plus fideles de son parti fissent tous leurs efforts pour l'en détourner ; mais voiant que le Roy n'avoit égard ni à leurs avis ni à leurs remontrances, ils l'abandonnerent & se retirerent chez eux, sans néanmoins se joindre aux Rebelles. L'entrevûë de Coca n'eut pas plus d'effet que les autres. Le Roy, sans se rebuter du mauvais succès, fit proposer une nouvelle conference au Marquis dans le Château de Segovie.

An de N. S 1468.

Conditions du traité entre le Roy & les Rebelles.

Ils y conclurent un traité, qui ne fut pas plus durable que les autres précedens, qu'on avoit rompus presque dans le même tems qu'on les avoit fait. Voilà qu'elles étoient les conditions. 1°. Qu'on remettroit le Château de Segovie entre les mains de l'Infant D. Alphonse. 2°. Que le Roy auroit la liberté d'en tirer les trésors qu'il y avoit enfermez ; mais qu'il seroit obligé de les faire transporter dans le Château de Madrid, dont on donneroit la garde à Pedre Munçarés. 3°. Que le Roy, pour gage de sa parole, remettroit la Reine son épouse entre les mains de l'Archevêque de Seville : enfin que six mois après l'accomplissement de ces articles, les Grands rentreroient dans leur devoir, lui remettroient le gouvernement de l'Etat, & lui prêteroient un nouveau serment fidelité. Conditions honteuses pour un Roy, & qui font bien voir l'état déplorable où se trouvoit alors la Castille. Car y a-t'il rien au monde de plus indigne, que de voir des Sujets qui osent prescrire eux-mêmes des loix à leur Souverain, & se mocquer si souvent de l'autorité & de la Majesté Royale.

La Reine devient amoureuse d'un jeune homme, de qui elle a un enfant

Mais ce qui acheva de couvrir d'un opprobre éternel le Trône de Castille, fut le crime scandaleux de la Reine. Cette Princesse demeuroit au Château d'*Alahejos*, où l'avoit fait conduire l'Archevêque de Seville, en consequence du Traité de Segovie; elle y devint amoureuse d'un certain jeune homme avec lequel elle eut un commerce criminel, & dont elle devint enceinte, à la honte & à la confusion de toute l'Espagne. Ce scandale public autorisa & justifia tous les bruits qui n'étoient déja que trop repandus, de la vie licentieuse & libertine de cette Princesse. Ceux qui, au commencement, avoient de la peine à croire ce qu'on en publioit de désavantageux, n'eurent plus rien à repliquer; cela ne servit qu'à confirmer les Mécontens dans leur revolte, & à rendre leur cause meilleure.

Le Roi va trouver le Comte de Plasencia.

Le Roy accablé d'ennuis, couvert de confusion, abandonné presque de tout le monde, ne se possedoit plus, il alloit de côté & d'autre sans sçavoir où s'arrêter, sans escorte, sans Gardes, sans Domestiques : à peine avoit-il dix Cavaliers avec lui. Enfin ne sçachant plus à qui avoir recours, il resolut pour derniere ressource de s'adresser au Comte de Plasencia, & de se remettre à sa discretion : il alla trouver le Comte, qui le reçût dans le Château de Plasencia, avec tout l'honneur que meritoit la confiance qu'on lui marquoit ; il retint le Roy quatre

mois, & n'épargna rien pour lui adoucir ses chagrins. An de N. S. 1463.

LIX. Mort du Cardinal de Mela, Evêque de Siguença.

Dans ce tems-là mourut le Cardinal D. Juan de Mela, qui avoit été nommé par le Pape Evêque de Siguença, après la mort de D. Pedre Luxen; mais après celle du Cardinal son Evêché fut donné à D. Pedre Gonzalez de Mendoze, malgré l'opposition de D. Pedre Lopez, Doyen de Siguença, qui avoit été autrefois élû par les suffrages des Chanoines Evêque de la même Eglise, lorsque le Pape, de sa propre autorité, avoit nommé le Cardinal Mela, & qui depuis ce tems-là avoit été en procès avec ce Cardinal.

Le Pape envoye un Nonce en Castille.

Sa Sainteté, qui ne laissoit pas de veiller aux affaires de Castile, envoïa un nouveau Nonce en Espagne, pour engager les Grands à rentrer dans l'obéïssance qu'ils devoient à leur legitime Souverain; mais ceux-ci n'ayant pas voulu se soûmettre, le Nonce les excommunia, avec les ceremonies accoûtumées. Les Rebelles ne parurent pas épouvantez de la Sentence qu'on avoit prononcée contre eux, & ils ne changerent pas de conduite; cependant, comme ils apprehendoient que quelques-uns de leurs partisans, intimidez par les foudres de l'Eglise, ne les abandonnassent; ils envoyerent à Rome des Ambassadeurs pour representer leurs raisons à Sa Sainteté; mais le Pape ne voulut ni les recevoir, ni même leur permettre d'entrer à Rome, qu'après avoir fait un serment solemnel de ne point donner le titre de Roy à l'Infant D. Alphonse. Enfin Sa Sainteté, à force de prieres & de sollicitations, leur ayant donné audience, il leur fit une très-severe reprimande en plein Consistoire, & leur ordonna, en termes très-forts, d'avertir de sa part les Rebelles, qu'il procederoit contre eux selon toute la rigueur des Canons, & qu'il emploïeroit toute l'autorité attachée à son caractere, s'ils ne rentroient dans leur devoir; que de semblables attentats ne demeureroient pas impunis, & que si les hommes n'étoient pas en état d'en tirer raison, ils devoient craindre la juste colere de Dieu, qui sçauroit bien venger lui-même le droit des Souverains, & châtier d'une maniere d'autant plus terrible la revolte des Sujets, qu'il en auroit plus long-tems differé la punition; il ajoûta même, comme par un effet Prophetique, qu'il craignoit beaucoup que le jeune Prince D. Alphonse ne fût puni par une mort avancée pour les crimes que les autres commettoient.

Cette prédiction ne fut pas fausse. Le zele que le Pape fit Les Rebelles inti-

An de N. S. 1468

midez par l'excommunication.

paroître pour les interêts du Roi de Castille, rétablirent un peu ses affaires. La crainte des foudres du Vatican arrêterent les uns dans le parti de D. Henri, & détacherent les autres de celui des Rebelles. Ce qui contribua beaucoup à remettre les choses sur un meilleur pied, fut le changement de la Ville de Tolede, qui rentra dans l'obéïssance du Roy, de la maniere dont je vais l'expliquer.

LIX.

Le Roy vient de Plasencia à Tolede.

Pero Lopez d'Ayala commandoit dans Tolede. Pedre de Sylva de l'Ordre de S. Dominique, & Evêque de Badajoz son beau-frere, qui y étoit alors, communiqua à Marie de Sylva sa sœur, & femme du Gouverneur, la resolution qu'il avoit prise de livrer la Ville entre les mains du Roy, après avoir concerté ensemble ce projet, l'Evêque envoïa une personne de confiance au Roy, pour lui donner avis des mesures prises pour l'executer. D. Henri accourut sans differer, & en deux jours il vint de Plasencia à Tolede, pour surprendre le Peuple, & pour prévenir par sa diligence le trouble que des gens mal-intentionnez auroient pû exciter dans la Ville, s'ils avoient été avertis de sa venuë.

Il entre dans la Ville.

Il entra de nuit dans la Ville, & logea dans le monastere des Religieux de S. Dominique, qui est au milieu de Tolede, & dans l'endroit le plus élevé. Dès que l'on sçût qu'il étoit dans la Place, on sonna de tous côtez le tocsin; on courut aux armes, & dans un moment le Peuple se souleva. Pero Lopez d'Ayala averti de l'émeute, alla trouver le Roy pour le supplier de ne point se montrer, d'abandonner le dessein de se rendre maître de Tolede, & d'en remettre l'execution à un tems plus favorable, ou l'on auroit le loisir de menager les esprits & de les disposer peu à peu à l'obéïssance; il lui representa qu'il apprehendoit que le Peuple dans sa fureur, oubliant le respect qu'il devoit à son Souverain, ne se portât à quelque extremité fâcheuse: ainsi le Roi sortit secretement de la Ville vers le minuit, quand la premiere furie du Peuple fut passée.

Et est obligé d'en sortir la nuit.

Il partit accablé de tristesse à cause du mauvais succès de son entreprise accompagné de Perafan de Ribera fils de Pelage de Ribera, & de Pedre & d'Alphonse d'Ayala, fils de Pero Lopez d'Ayala. En sortant de la Ville, il s'apperçût que son cheval étoit fatigué & ne pouvoit plus marcher, ayant fait ce jour là plus de dix-huit lieuës; il demanda à un des Cavaliers qui l'accompagnoient, son cheval; mais celui-ci eut l'insolence &

la brutalité de le refuser. Les deux enfans d'Ayala, indignez d'une telle audace, descendirent aussi-tôt de cheval, & s'étant mis à genoux devant D. Henri, ils le supplierent de vouloir bien se servir de leurs chevaux, de l'un pour sa personne, & de l'autre pour son Ecuyer; il accepta leur offre, & sortit de la Ville en cet équipage, suivi de ces deux Officiers, qui, après lui avoir donné leurs chevaux, le suivoient à pied. An de N. S. 1468.

Dès que le Roy fut arrivé à Olias, il donna à Pere Lopez d'Ayala une pension de soixante-dix mille maravedis, à toucher sur le Trésor Royal, & qui passeroit à sa posterité. L'Evêque de Badajoz fut aussi obligé de sortir de la Ville; mais les affaires changerent bien-tôt de face. Les importunités & les larmes de la Gouvernante eurent tant de pouvoir sur l'esprit du Gouverneur son époux, que se repentant presque aussi-tôt de ce qu'il venoit de faire, il envoïa quatre jours après un de ses Confidens vers le Roy, prour le prier de revenir à Tolede, & pour lui donner toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter de sa fidelité.

Le Gouverneur de de Tolede renvoye chercher le Roy.

Le Roy ne laissa pas échaper cette occasion, il retourna en diligence sur ses pas, & y trouva les choses dans une situation beaucoup meilleure qu'il ne l'esperoit. Tout ce que le Peuple exigea de lui, fut la confirmation de ses anciens privileges; mais il fit plus; car pour engager plus fortement les Habitans de Tolede à lui demeurer fideles, il leur accorda de nouveaux droits. Il donna aussi à D. Pere Lopez d'Ayala le titre de Comte de Fuansalida, pour le recompenser du service important qu'il venoit de lui rendre, & le confirma dans le gouvernement de Cette Ville, après quoi il partit pour Madrid.

Il revient & se rend maître de la Ville.

Dès qu'il fut arrivé, il fit arrêter l'Alcayde Pedre Munçarez, dont il avoit lieu de soupçonner la fidelité; mais il se contenta de lui ôter le gouvernement de la Ville, & quelque tems après le remit en liberté. La perte de Tolede consterna les Mécontens, & déconcerta leurs mesures, comme ils apprehendoient que les autres Villes, entraînées ou animées par cet exemple, ne rentrassent dans le parti du Roy. Ils sortirent d'Arevalo, où étoit le gros de leur Armée, & prirent la route d'Avila, dans la résolution d'aller mettre le siége devant Tolede, avant qu'on eût le tems de la fortifier; mais un nouveau malheur, auquel ils ne s'attendoient pas, vint une seconde fois renverser leurs projets, & fit évanoüir leurs esperances.

Le Roi va à Madrid.

An de N. S. 1468.

LXI.

Mort de l'Infant D. Alphonse.

L'Infant D. Alphonse tomba tout à coup malade à Cardegnosa ; sur le chemin, & à deux lieuës d'Avila. Sa maladie fut si violente, quen peu de jours elle conduisit ce jeune Prince au tombeau. Il mourut le 5 de Juillet ; on reporta son corps à Arevalo, où il fut inhumé dans le Monastere des Religieux de Saint François ; mais quelques années après son corps fut transporté au Monastere des Chartreux de Miraflores, proche de Burgos. Il courut bien des bruits sur la cause de sa mort, & les sentimens furent partagez ; les uns dirent qu'il étoit mort de la peste, qui faisoit depuis quelque-tems bien du ravage dans ces quartiers-là ; d'autres assurerent qu'il avoit été empoisonné par une Truite qu'on lui avoit servie sur sa table, parce que l'on vit plusieurs marques de poison après sa mort.

On accuse le Marquis de Villena de l'avoir fait empoisoner.

Alphonse de Palence, dans l'Histoire de ce tems-là, & dans les Mémoires qu'il nous a laissez en qualité d'Historiographe de l'Infant, avance ce fait comme certain, avec la liberté qui lui est ordinaire. Il ne craint pas de nommer le Marquis de Villena, Grand-Maître de S. Jacques, comme Auteur de ce parricide. Mais je n'y vois pas la moindre apparence. Car à quel dessein un Seigneur de sa naissance auroit-il voulu flétrir par un crime si odieux la gloire de sa Maison ? Quel avantage pouvoit-il tirer de cette mort, & qu'elle occasion de peine avoit pû lui donner un jeune Prince de seize ans, pour le porter à une si detestable perfidie. Je suis persuadé que la corruption de ce siecle a donné occasion aux Historiens de loüer les uns & de condamner les autres, suivant leurs inclinations, leurs interêts où leurs engagemens.

LXII.

René Duc d'Anjou envoye Jean Duc de Lorraine son fils en Catalogne.

René Duc d'Anjou accepta sans differer & avec une extrême joye la Principauté de Catalogne, que les Catalans lui avoient offerte, pour en obtenir du secours, & la protection de la France contre le Roy d'Arragon leur Souverain. L'ambition, passion ordinaire des Grands, & le desir de se venger en Espagne du mal que les Arragonnois lui avoient fait en Italie, le determinerent à accepter les offres des Catalans rebelles. Il est vrai que son grand âge l'empêcha d'aller en personne en Catalogne, & de passer les monts pour prendre possession de sa nouvelle Souveraineté, mais il y envoya en sa place Jean Duc de Lorraine son fils, qui avoit été chassé d'Italie par les Arragonnois, comme nous l'avons rapporté plus haut ; & qui prétendoit se servir des forces & des secours qu'il esperoit tirer de France.

pour se rendre maître de cette Principauté.

An de N. S. 1468.

Le Duc de Lorraine entre avec des Troupes en Catalogne.

Le Roy de France, malgré son alliance avec le Roy d'Arragon, envoïa au Duc de Lorraine une partie des Troupes qui lui avoient servi dans la guerre qu'il avoit eû à soûtenir contre le Duc de Berry son frere, & Charles Duc de Bourgogne, Quelque-tems après Jean Comte d'Armagnac, lui amena aussi un secours considerable, non-seulement en consideration de l'ancienne alliance qui étoit entre lui & le Duc de Lorraine ; mais encore pour satisfaire aux engagemens de la nouvelle ligue que ces deux Princes avoient concluë, par laquelle ils étoient également obligez de se secourir mutuellement l'un l'autre dans les démêlez qu'ils auroient avec les Puissances étrangeres.

Il est reçû dans Barcelonne.

Le Duc de Lorraine se voïant si puissamment appuïé, passa les monts sans obstacle, entra en Catalogne, & ranima le courage des Rebelles ; mais la fin ne répondit pas à de si heureux commencemens, & cette entreprise, qui selon toutes les apparences devoient être si heureuses, ne réüssit pas. Dès qu'il parut à la vûë de Barcelonne, Capitale de la Province, les Habitans lui ouvrirent leurs portes, le reçûrent avec des transports de joïe extraordinaires. Dans un Conseil qu'il tînt avec les principaux Officiers des Rebelles, on y résolut de porter tous les efforts de la guerre du côté d'Ampurias. Le Roi d'Arragon, quoiqu'aveugle & cassé de vieillesse, averti du dessein des Ennemis, accourut au secours de la Province. Un parti d'Arragonnois fut battu par un parti François, qu'il rencontra près de Roses. Le gros de l'Armée Françoise prit la route de Gironne, une des plus riches & des plus fortes Villes de Catalogne, dans la résolution de donner bataille aux Arragonnois, si Pedre de Rocaberti, qui commandoit dans la Place, osoit en sortir, que s'il se tenoit renfermé dans la Place, on devoit l'assiéger, & l'on esperoit de s'en rendre bien-tôt maître.

Les François assiegent Gironne, & se retirent.

Les Arragonnois n'ayant rien épargné pour fortifier Gironne, firent plusieurs sorties sur les assiegeans, qui furent presque toûjours battus. Le Prince D. Ferdinand, qui craignoit avec raison pour cette Place, accourut promptement à son secours, força les lignes des François, entra triomphant avec son armée dans la Ville, & contraignit les ennemis à lever le siege & à se retirer.

Le Prince Ferdinand batu par les François.

Mais la joye d'un succès si heureux, qui sembloit n'être

An de N. S. 1468. qu'un prélude à de plus grands avantages, fut troublée par un accident qui pensa ruïner le parti des Arragonnois. Le Prince Ferdinand étant sorti de la Place à la tête de ses meilleures Troupes, pour charger l'arriere-garde des François, fut lui-même battu auprès de Villademar. La plûpart des Arragonnois demeurerent sur la place, le reste eut bien de la peine à se sauver, & le Prince lui-même fut obligé de s'enfuïr pour ne point tomber entre les mains des Ennemis. Rodrigue Rebolledo, Officier General de réputation, fut pris par les François dans l'action, lorsqu'il faisoit les derniers efforts de valeur auprès du Prince Ferdinand, qui dut sa liberté, & peut-être sa vie, à la fidelité & à la bravoure de cet Officier.

Les Arragonnois mettent des garnisons dans les Places.

Il est dangereux de vouloir s'opposer aux premiers efforts des François, & encore plus difficile de soutenir leur premier feu; ce sont comme des lions furieux, ausquels rien ne peut resister. Les Arragonnois pour rallentir par des délais la valeur impetueuse de leurs ennemis, prirent la résolution de traîner la guerre en longueur, & de se tenir simplement sur la défensive: comme l'hyver approchoit, on se contenta de mettre de bonnes garnisons dans les Places les plus exposées, & de laisser à D. Alphonse d'Arragon le soin de veiller sur toutes les démarches des François, & de les harceler continuellement par de petits partis.

LXIII. Le Prince d'Arragon est reconnu Roi de Sicile.

Après quoi D. Ferdinand partit pour Sarragosse, où se tenoient alors les Etats Generaux d'Arragon, & il se trouva à la mort de la Reine sa mere, qui présidoit à l'assemblée des Etats au nom du Roi. Après la mort de la Reine, & dans l'extrême vieillesse du Roi, âgé de soixante-dix ans, & aveugle, le Prince Ferdinand son fils, quoique très-jeune, se trouva chargé du Gouvernement; mais on commençoit à voir briller dans sa personne d'excellentes qualitez, & il donnoit de hautes idées de sa valeur & de sa prudence; comme il avoit besoin d'autorité pour soutenir le poids des affaires, il fut proclamé à Sarragosse Roi de Sicile, & le Collegue du Roi son pere, dont il devoit partager l'autorité.

Ceci arriva dans le même tems, & presque le même jour que mourut l'Infant D. Alphonse de Castille. Mais le Ciel préparoit à D. Ferdinand un Empire plus éclatant, & plus vaste en Italie & en Espagne, outre la gloire d'anéantir le Royaume de Grenade, & de chasser les Maures.

Dès

Dès que l'on eut appris à Sarragosse la mort de D. Alphonse, on nomma aussi-tôt D. Pedre Peralta pour aller en Castille, avec les pouvoirs necessaires vers les Grands Mécontens, afin de leur demander l'Infante en mariage pour le Prince D. Ferdinand d'Arragon. Le Roi d'Arragon, pere du jeune Prince, demeura à Sarragosse, & Ferdinand retourna en Catalogne pour y continuer la guerre, qui s'y poussoit avec beaucoup de chaleur par terre & par mer. Les affaires des Arragonnois n'y étoient pas en trop bon état, & ils se voyoient en danger de succomber sous l'effort des François, qui joints aux Catalans, prenoient un grand ascendant.

An de N. S. 1468. On envoye demander en mariage la Princesse Isabelle pour le Prince Ferdinand.

LXIV. Les François assiegent de nouveau Gironne.

Le Duc de Lorraine ne souhaitoit rien avec plus de passion, que de se rendre maître de Gironne, persuadé qu'après la prise de cette importante Place le reste de la Province ne feroit pas une longue resistance. Dans ce dessein il retourna en France pour y faire de nouvelles levées, & revenir en diligence sur ses pas; il les fit avec tant de succès, que dans les seuls Comtez de Roussillon & de Cerdagne, il trouva plus de quinze mille hommes. qui joints aux vieilles troupes qu'il avoit déja en Catalogne, le rendirent si superieur aux Arragonnois, qu'ils ne purent faire entrer ni vivres ni secours dans Gironne, que les François avoient assiegée de nouveau, & qu'ils battoient continuellement avec la derniere furie. Il est vrai que la Ville ne laissa pas de faire une resistance vigoureuse, par le courage & la prudence de Jean Melguerit, qui en étoit Evêque, & des Officiers qui s'étoient renfermez dans la Place.

Le Roi Ferdinand prend Verga.

Pendant que les François assiegeoient Gironne, D. Ferdinand ne se voyant pas en état de secourir la Place, se mit à la tête de ses troupes; & tournant ses forces d'un autre côté, se rendit maître de Verga, que les Habitans lui livrerent le 17. de Septembre. Cette prise, quoique peu importante, rétablit un peu le parti du Roi d'Arragon, sur tout depuis que ce Prince eut recouvré la vûë; ce qui arriva dans ce tems-là par une espece de prodige.

LXVI. Un Medecin Juif guerit le Roi d'Arragon de son aveuglement.

Un certain Juif de Lerida, nommé Abiabar, grand Medecin, & fameux Astrologue, entreprit de guérir ce Prince aveugle depuis long-tems. Ayant examiné la situation du Ciel, & l'aspect des Astres, il prit une aiguille, & fit tomber de l'œil droit du Roi une cataracte; ce qui lui rendit tout à coup la vûë. Le Medecin Juif refusoit de faire la même épreuve sur

An de N. S. 1468. l'œil gauche, ne voulant pas s'exposer à une operation si dangereuse il disoit, pour s'en dispenser, que l'aspect des Astres ne lui promettoit pas un succès également heureux ; que Sa Majesté devoit être contente d'avoir recouvré la vûë, & de pouvoir se servir d'un œil : car, repliquoit-il, pourquoi vouloir entreprendre sans necessité une operation qui est au-dessus des forces humaines ? Les plus sages approuvoient ses raisons ; mais comme le Roi le pressoit d'achever ce qu'il avoit si bien commencé, le Medecin ne pouvant plus resister aux sollicitations du Prince, entreprit la même cure le 10. d'Octobre, & il le guérit de la même maniere.

Les François levent le siege de Gironne, & se retirent.

Cette guérison, que tout le monde regarda en ce tems-là comme un miracle, causa dans l'Arragon une joye, qui redoubla encore par l'agréable nouvelle que l'on reçut de la levée du siége de Gironne. L'hyver & les pluyes qui survinrent heureusement pour les Arragonnois, contraignirent les François de se retirer. La frayeur que leur arrivée avoit jettée dans l'Arragon, & la joye des Rebelles se dissiperent par l'impossibilité où ils se trouvoient d'executer leurs projets.

LXVI.
Le Prince de Portugal épouse la Princesse Leonor sa cousine.

Le Prince D. Juan de Portugal, fils du Roi Jean, épousa la Princesse Leonor sa cousine germaine, sans se mettre en peine des engagemens qu'il avoit d'épouser la Princesse Jeanne de Castille ; le libertinage public de la Reine sa mere autorisoit les bruits désavantageux qui couroient de la fille, & celle-ci passoit dans toute l'Espagne pour n'être pas legitime.

Naissance du Prince Emmanuel, qui fut Roi de Portugal.

Le Prince D. Ferdinand, Duc de Viseu, & pere de la Princesse Leonor, fit équiper une flotte considerable dans les Ports de Portugal, sur laquelle il passa en Afrique, remporta plusieurs victoires sur les Maures, & revint triomphant dans sa patrie. Quelque-tems après son retour la Duchesse Beatrix son épouse, & fille du Prince D. Juan, qui avoit été Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacques en Portugal, accoucha heureusement d'un fils nommé Emmanuel, qui dans la suite herita de la Couronne de Portugal par un ordre particulier de la Providence. Les Portugais racontent qu'à la naissance de ce jeune Prince, on vit dans le Ciel plusieurs prodiges, qui furent comme des présages de sa future grandeur. C'est ainsi que cette Nation affectionnée à ses Rois, prend plaisir de trouver quelquefois des moyens extraordinaires pour les rendre encore plus chers & plus respectables à leurs Sujets.

La mort de D. Alphonſe apporta quelque changement dans les affaires de Caſtille ; pluſieurs Seigneurs abandonnerent le parti des Mécontens, & rentrerent dans l'obéïſſance du Roi ; mais la tranquillité dont les peuples s'étoient flatez ne dura pas long-tems, & la guerre civile qui recommença avec plus d'opiniâtreté que jamais, acheva d'accabler l'Eſpagne, & la mit preſque à deux doigts de ſa ruïne. La Ville de Burgos, entraînée par l'exemple de Tolede, envoya au Roi de nouvelles aſſûrances de ſa fidelité, & de ſon attachement à ſes interêts. Pero de Velaſco eut plus de part que perſonne à cette démarche. L'Archevêque de Seville, le Comte de Benaventé, & pluſieurs autres Seigneurs ſe rendirent à Madrid, où ils vinrent offrir leurs ſervices au Roi, & lui renouvellerent leur ſerment de fidelité.

An de N. S. 1468. LXVII. Burgos rendu dans l'obéïſſance du Roi de Caſtille.

Les Mécontens ſe voyant par la mort de D. Alphonſe, Infant de Caſtille, privez de l'avantage qu'ils eſperoient en tirer ; & n'ayant plus de prétexte pour demeurer les armes à la main, en chercherent un nouveau ; & comme ils ne vouloient qu'une perſonne, ſous le nom de laquelle ils puſſent être les maîtres du Royaume, ils firent venir à Avila l'Infante Iſabelle, qui étoit alors à Arevalo. Dès que cette Princeſſe fut arrivée, ils réſolurent de lui offrir la Couronne de Caſtille ; l'Archevêque de Tolede ayant pris la parole, fit tous ſes efforts, & employa toute ſon éloquence pour engager cette Princeſſe à accepter la Couronne & le Royaume ; il fit alors un long dénombrement de tous les déſordres qui regnoient à la Cour, la timidité, la nonchalance, & la lâcheté du Roi, les débauches de la Reine, les adulteres publics de cette Princeſſe, les enfans naturels qu'elle avoit eus, & qu'elle vouloit faire paſſer pour legitimes, le danger qu'il y avoit de voir la Couronne de Caſtille tomber ſur leur tête ; en un mot la honte & l'opprobre de toute la Nation ; il ajoûta qu'il n'y avoit que ſon autorité & ſon nom qui puſſent remedier à de ſi grands maux ; que ſa naiſſance l'obligeoit à ſe charger des affaires ; que ſa gloire étoit intereſſée à ſauver un Royaume que le Ciel lui reſervoit ; qu'enfin elle étoit obligée de ſe ſacrifier pour des peuples qui devoient être ſes Sujets.

Les Rebelles offrent la Couronne à l'Infante Iſabelle.

L'Infante après avoir écouté tranquillement le diſcours de l'Archevêque de Tolede, lui répondit en ces termes : « Je ſuis très-ſenſible aux marques d'affection que vous me donnez, »

Réponſe de l'Infante.

An de N. S. 1468.

» & à l'attachement que vous faites paroître pour mon service.
» Je souhaiterois trouver quelque jour l'occasion de le reconnoître ; mais quoique vos intentions soient bonnes, neanmoins la mort précipitee de l'infortuné Prince D. Alphonse mon frere est une preuve assez évidente que le Ciel n'approuve pas les résolutions que vous prenez. Que font autre chose les amateurs de la nouveauté, & qui ne se plaisent que dans les revolutions d'Etats, si ce n'est d'exciter des factions, de semer la discorde, d'allumer des guerres civiles, & de mettre tout en feu. Pour prévenir, & pour éloigner tant de maux, ne seroit-il pas beaucoup plus avantageux de tolerer dans les Etats quelques abus dont les suites sont moins fâcheuses. Le Trône est trop étroit pour contenir deux Rois, & l'autorité Royale ne peut souffrir de partage ; un fruit précoce, & qui meurit devant la saison, ne se conserve pas long-tems ; l'ambition & le desir de regner font peu d'impression sur mon cœur. Je desire que la Couronne de Castille ne tombe pas si-tôt sur ma tête ; que la vie du Roi mon frere soit plus longue, & que son regne ne finisse qu'avec sa vie. Quelque instance que vous me fassiez, rien ne sera capable de me faire prendre le nom de Reine, que la mort n'ait fermé les yeux au Roi mon frere. Rendez-lui la Couronne, & vous ferez cesser les maux qui accablent depuis si long-tems la Castille. Je regarderai vôtre soûmission comme le service le plus signalé que vous me puissiez rendre ; ce sera le fruit le plus doux que je puisse goûter, & la marque la plus sensible de vôtre affection.

On admire sa moderation.

Une moderation si heroïque charma l'assemblée, il n'y eut personne qui n'approuvât une résolution si genereuse & si désinteressée, tout le monde en fit l'éloge. Tous admirerent sa grandeur d'ame, qui lui faisoit mépriser une Couronne que tant d'ambitieux acheteroient au prix de tout leur sang ; & plus la Princesse s'obstinoit à refuser ce qu'on lui offroit, plus ils l'en jugeoient digne, & plus ils la desiroient pour Reine.

LXVIII. Paix concluë entre le Roi de Castille & les Mécontens.

Cependant la plûpart des Seigneurs commençoient à se lasser de vivre toûjours dans le trouble, ils étoient rebutez de la guerre civile, & l'on paroissoit plus disposé à la paix ; plusieurs même la souhaitoient avec empressement, & soupiroient après le moment heureux qui réüniroit les esprits. La démarche du Roi, qui venoit de leur envoyer des Députez pour leur

offrir une amnistie generale, s'ils vouloient se soumettre & rentrer dans leur devoir, les avoit rendus plus traitables. Dans cette vûë, l'Archevêque de Seville, à la priere des Grands, se rendit à Avila, après en avoir obtenu la permission du Roi pour conferer avec les Confederez. Son voyage ne fut pas inutile; car la paix fut enfin concluë aux conditions suivantes par l'entremise & l'adresse d'André de Cabreta, Grand-Maître de la Maison du Roi, qui se joignit dans cette occasion à l'Archevêque de Seville son ami particulier. 1°. Que l'Infante Isabelle seroit reconnuë & déclarée Princesse de Castille, & heritiere présomptive du Royaume. 2°. Qu'on lui donneroit pour son appanage, & pour l'entretien de sa Maison, les Villes d'Ubeda, d'Avila, de Medina del Campo, d'Olmedo & d'Escalona, avec leur Domaine & leurs dépendances, quoique ces Villes soient assez éloignées les unes des autres. 3°. Qu'elle ne pourroit point se marier sans la participation & l'agrément du Roi son frere. 4°. Que le Roi repudieroit la Reine son épouse, à cause de ses débauches scandaleuses, & qu'il travailleroit à obtenir le consentement de Sa Sainteté pour ce divorce. 5°. Qu'on renvoyeroit en Portugal cette Princesse & Jeanne sa fille. 6°. Qu'on accorderoit une amnistie generale à tous les Mécontens; qu'on les rétabliroit dans leurs biens, & les dignitez dont ils avoient été dépoüillez pendant les guerres civiles; qu'enfin on prescriroit le terme de quatre mois pour executer fidelement de part & d'autre ces conditions. An de N. S. 1468.

LXIX. La Reine de Castille se sauve de sa prison.

Quelque peu honorables qu'elles fussent au Roi, le Marquis de Santillane & ses freres, qui étoient venus dans ce temslà à Madrid pour y menager leurs interêts, n'en furent nullement satisfaits, & ils s'en plaignirent, persuadez qu'il auroit été infiniment plus avantageux aux Mécontens d'avoir entre leurs mains la Princesse Jeanne, pour disposer à leur gré de sa personne. Ce qui les allarma le plus, fut que la Reine dans ce même-tems s'étant sauvée du Château, où elle étoit renfermée, par le moyen de Loüis de Mendoze, qu'elle avoit trouvé le secret d'attirer dans ses interêts, étoit allé à Buytrago pour y joindre sa fille. L'Archevêque de Seville, à qui on avoit confié la personne de la Reine, fut très-chagrin de son évasion.

Elle a deux enfans naturels.

Cette Princesse pendant sa prison perseverant toujours dans son dereglement, eut deux fils naturels, D. Ferdinand & D. Apostol. On tient comme un fait constant que ces deux en-

An de N. S. 1468. fans furent élevez à Tolede dans le Monastere des Religieuses de S. Dominique le Royal. La Superieure de ce Couvent en prit soin, parce qu'elle étoit parente de Pierre, qu'on accusoit d'être leur pere, & l'amant de la Reine, il étoit lui-même assez proche parent de l'Archevêque de Seville.

LXX. Entrevûë du Roi & des Mécontens.

Cependant on marqua le Monastere de Guisand entre Cadahalso & Cebreros, à moitié chemin de Madrid à Avila, pour le lieu d'une nouvelle entrevûë entre les Seigneurs confederez & le Roi de Castille. On regla bien des affaires dans ces conferences, & chacun ne pensa qu'à tirer avantage de la foiblesse du Roi. Il n'y en eut pas un qui ne cherchât à rendre sa condition meilleure, & qui ne se flatât de conserver tout ce qu'il obtiendroit de gré ou de force du Roi, ou de l'Infante sa sœur, qui lassez l'un & l'autre de la guerre, consentiroient à tout ce que l'on voudroit, pourvû qu'ils pûssent avoir la paix. On raconte aussi que le Roi & le Marquis de Villena eurent ensemble une conference secrete assez longue, sans qu'on ait sçû ce qui s'y passa. Ce que les plus éclairez purent remarquer par la suite, c'est que le Marquis plus attentif à ses interêts particuliers qu'à ceux de ses amis, sacrifia le bien de la cause commune à sa fortune & à son élevation, & qu'il ne pensa qu'à l'agrandissement de sa maison.

L'Infante Isabelle déclarée heritiere de Castille.

L'Evêque Antoine de Venerio, Nonce du Pape, en vertu du pouvoir que Sa Sainteté lui avoit donné, releva les Seigneurs Mécontens du serment de fidelité qu'ils avoient fait à D. Alphonse, bien qu'ils en fussent délivrez par la mort de ce jeune Prince. Après cela ils renouvellerent leurs hommages au Roi, & l'Infante Isabelle fut déclarée Princesse & heritiere du Royaume de Castille d'un commun consentement, & avec l'agrément du Roi son frere. L'un & l'autre se fit un Lundi 19. de Septembre, après quoi l'on accorda une amnistie generale à tous les Mécontens.

Le Roi donne le Gouvernement de Segovie à André de Cabrera.

Le Roi étoit fort en colere contre les deux freres Arias, qui s'étoient rendus maîtres de Segovie; il n'avoit pû oublier leur trahison, & il ne tarda pas long-tems à s'en venger. Les deux freres étant obligez par les articles de la paix, de lui remettre Segovie entre les mains, il leur ôta le gouvernement de la Ville & du Château, qu'il donna à André de Cabrera; ce qui lui servit de degré pour s'élever dans la suite aux premieres Dignitez de l'Etat, & à ce haut point de puissance & de richesses qui lui attirerent tant de jaloux.

Il arriva dans ce même tems qu'en un certain Village nommé Peromoro, de la dépendance de Tolede, des Moissonneurs qui séioient les bleds, s'apperçûrent qu'en liant leurs gerbes le sang en découloit avec abondance ; ce prodige étonna tous ceux qui en furent les témoins, & qui le regarderent comme un présage des malheurs dont l'Espagne étoit menacée, & qu'elle éprouva bien-tôt après.

An de N. S. 1469. Prodige arrivé à Peromoro.

LXXI. Faveur & crédit du Marquis de Villena.

Le Marquis de Villena étant rentré dans les bonnes graces du Roy, reprit bien-tôt l'ascendant qu'il eut si long-tems sur son esprit, & le gouverna comme auparavant, sa faveur & son autorité ne firent que redoubler ; mais les Grands n'étant pas satifaits de le voir maître des Affaires ; les jalousies, les animositez, & les cabales recommencerent. On condamna hautement la lâcheté du Roy, & l'on murmura fort de ce qu'à la sollicitation du Marquis de Villena, il étoit allé avec l'Infante Isabelle sa sœur à Ocagna au commencement de l'année 1469.

1469. On propose le mariage du Roy de Portugal avec l'Infante Isabelle qui le refuse.

Le Marquis de Villena avoit formé le projet de marier cette Princesse avec le Roi de Portugal, qui, à la persuasion & par le conseil de ce Ministre, avoit envoyé D. Alphonse de Noguera Archevêque de Lisbonne, en qualité d'Ambassadeur en Castille, & l'avoit fait accompagner d'un grand nombre de Seigneurs Portugais les plus distinguez, afin de donner plus d'éclat à cette Ambassade. D'un autre côté l'Archevêque de Tolede avoit en vûë de la marier avec D. Ferdinand d'Arragon, nouvellement proclamé Roy de Sicile. Depuis que Peralta, Ambassadeur du Roy d'Arragon, fut arrivé en Castille pour solliciter ce mariage, il trouva le moyen de s'insinuer auprès de cette Princesse & de gagner son esprit. Il n'eut pas beaucoup de peine à réüssir dans sa negociation, comme elle avoit beaucoup plus de penchant & d'inclination pour le Prince d'Arragon, que pour le Roy de Portugal ; elle ne se mit pas trop en peine de cacher ses sentimens ; car dès qu'on lui eut proposé son mariage avec le Roy de Portugal, elle declara nettement qu'elle ne le vouloit point.

On congedie les Ambassadeurs de Portugal.

Cette reponse étonna fort la Cour, & déconcerta les mesures de ceux qui vouloient ce mariage. Le Marquis de Villena étoit d'avis que le Roi contraignît l'Infante sa sœur à obéïr ; mais D. Henri n'étoit pas capable d'une conduite si ferme, dans l'embarras où il se trouvoit. Il prit la résolution qui lui

An de N. S. 1469. parut la plus sûre & la plus raisonnable, qui fut de congedier les Ambassadeurs de Portugal, sous prétexte que l'affaire n'étoit pas encore mûre, & qu'on pourroit en parler dans quelque autre tems; le nouveau parti qui se presenta, & qui étoit assez considerable pour y faire attention, le détermina à faire cette démarche.

On propose le mariage de l'Infante avec Charles Duc de Berry.

Loüis XI. Roy de France envoya le Cardinal d'Arras en ambassade en Castille, pour proposer le mariage de l'Infante Isabelle avec le Prince Charles, Duc de Berry son frere. La proposition étoit trop avantageuse pour être rejettée, & ce fut à la Cour de Castille une nouvelle source d'intrigues & de cabales. Les Grands se partagerent entr'eux sur ce mariage; les uns vouloient qu'on l'acceptât; les autres étoient d'un sentiment contraire, & préferoient l'alliance d'Arragon. Ainsi les brigues & les troubles recommencerent lorsqu'à peine les premiers troubles étoient dissipez.

LXXII. Nouveaux troubles en Andalousie.

Les affaires n'étoient pas fort tranquilles dans l'Andalousie, & les peuples ne paroissoient pas fort disposez à poser les armes. Après la mort de D. Juan, Duc de Medina Sidonia, D. Henri son fils naturel lui avoit succedé dans ses grands biens, & avoit herité au même-tems de ses inclinations & des anciens engagemens qu'il avoit avec les Mécontens. Le Comte d'Arcos & D. Alphonse d'Aguilar étoient dans les mêmes interêts, & ces trois Seigneurs avoient fait soulever toute la Province pour l'Infante Isabelle. On craignoit avec raison que ces divisions ne rengageassent le Royaume dans une nouvelle guerre civile. Ainsi la Cour crut qu'il étoit necessaire que le Roy allât lui-même en personne dissiper ces mouvemens, & ranger à la raison les Rebelles.

Le Marquis de Villena cede son Marquisat à son fils.

Dans ce tems-là le Marquis de Villena renonça à son Marquisat en faveur de D. Diegue Lopez Pacheco son fils, dans la vûë que le Roy de Castille & Sa Sainteté lui confirmeroient la Grand-Maîtrise de Saint Jacques, & qu'ainsi il pourroit joüir tranquillement & sans inquiétude de cette Dignité, la plus considerable & la plus riche de toute l'Espagne.

On exigea de l'Infante Isabelle, qui étoit demeurée à Ocagna, un nouveau serment qu'elle ne se marieroit jamais, & qu'elle n'écouteroit même aucune proposition de mariage sans la participation & le consentement du Roy son frere. Le Comte de Benaventé & D. Pero Hernandez de Velasco allerent à Vailladolid,

Vailladolid, pour gouverner le Royaume pendant le voyage que le Roy se préparoit de faire en Andalousie. An de N. S. 1463.

Les choses ayant été reglées de la maniere dont je viens de le raconter, le Roy se mit en chemin pour tâcher de faire rentrer dans le devoir les principaux Chefs des Mécontens ; il étoit accompagné du Grand-Maître de S. Jacques, de l'Archevêque de Seville, de l'Evêque de Siguença, & des principaux Seigneurs de la Cour. L'Archevêque de Seville étant tombé malade à Ciudad Réal, quoique l'on n'eût marché qu'à petites journées, fut obligé de demeurer, & ne pût suivre la Cour. Le Roi va en Andalousie.

Le Roy fut reçû à Jaën par le Connétable Irançu avec toute la magnificence possible, delà il s'avança vers Cordouë, qu'il réduisit à son obéïssance, parce que D. Alphonse d'Aguilar lui remit entre les mains cette Ville importante à certaines conditions. D. Henri après avoir mis ordre aux affaires dans Cordouë, termina les differens que D. Aguilar avoit avec D. Pedre de Cordouë, Comte de Cabra ; & dès que l'Eté fut venu, il se rendit à Seville ; son voyage fut plus heureux qu'on ne l'avoit esperé, car la presence, & l'autorité du Souverain ramenerent les esprits des Seigneurs de la Province, & appaiserent leurs querelles. Il calme les troubles.

LXXIII. Division parmi les Maures.

On ne pouvoit assez admirer la tranquillité, ou plûtôt l'indolence des Maures. On la regardoit comme un effet de la protection divine sur la Castille ; car il étoit assez étonnant que dans les troubles qui déchiroient ce Royaume, où la guerre civile étoit allumée de tous côtez, les Infideles, ennemis jurez des Chrétiens, & toûjours attentifs à profiter de leurs divisions, ne se servissent pas de l'occasion si favorable qui se presentoit, de regagner une partie de ce qu'ils avoient perdu. La Castille fut redevable de son repos à la prudence, & à la valeur des Seigneurs qui commandoient sur les frontieres, & particulierement du Connétable dont nous venons de parler, qui étoit sur ses gardes, & qui veilloit sur toutes les démarches de cette nation pour l'empêcher de faire des courses, selon sa coutume, dans les Provinces voisines. D'ailleurs les Maures se trouvoient par bonheur aussi divisez entr'eux que les Castillans, & assez occupez chez eux pour ne pas s'engager dans une guerre étrangere.

Alquirçote Gouverneur de Malaga, homme de valeur, d'ex- Le Gouverneur de

An de N. S. 1469

Malaga se révolte contre le Roy de Grenade.

perience & de réputation, ne pensa qu'à se faire dans son Gouvernement une petite Souveraineté indépendante du Roy de Grenade : comme il crut avoir gagné l'esprit des peuples, il secoüa le joug du Roy Albohacen, & refusa de recevoir ses ordres. Il se trouva soutenu d'un grand nombre de Seigneurs Maures qui étoient mécontens du Roy, dont ils prétendoient avoir été mal traitez, outre que cette Nation inconstante semble ne prendre plaisir que dans le changement de Souverains. Les deux partis en vinrent aux mains, & Alquirçote, dont l'armée étoit beaucoup plus foible que celle d'Albohacen, fut battuë.

Il s'abouche avec le Roy de Castille.

Mais bien loin de perdre courage, il envoya des Agens secrets au Roy de Castille pour lui proposer de s'unir avec lui contre le Roy de Grenade. On résolut de s'aboucher à Archidona, sur les frontieres du Royaume de Grenade. Alquirçote s'y rendit avec des presens magnifiques pour engager le Roy de Castille dans ses interêts, & il en partit plein de joye & de confiance sur la parole que le Roy lui avoit donnée de le prendre sous sa protection, & de lui envoyer tous les secours dont il auroit besoin.

Albohacen fait des courses dans l'Andalousie.

Albohacen irrité des engagemens que le Roy de Castille prenoit avec le Rebelle Alquiçote, & résolu de s'en vanger, se mit lui-même en campagne, fit cette année & la suivante plusieurs incursions dans les Provinces dépendantes de la Couronne de Castille, & envoya de côté & d'autre divers partis qui mirent tout à feu & à sang, & enleverent un grand nombre d'esclaves. Les Maures étoient si indignez contre le Roy de de Castille, qu'ils firent les derniers efforts, & causerent par tout beaucoup plus de ravage qu'ils n'avoient auparavant accoûtumé. Cependant ils se contenterent de piller la campagne, & ne prirent aucune Place de consideration ; ils n'oserent pas même en attaquer une seule, ils ne firent que parcourir l'Andalousie & le Royaume de Murcie ; de sorte que cette guerre avoit plus l'air d'une irruption de Bandits, que d'une guerre reglée.

LXXIV.

Divers Princes prétendent au mariage de l'Infante Isabelle.

Revenons à l'Infante Isabelle, qui étoit toûjours restée à Ocagna ; c'étoit sans contredit le parti le plus considerable de l'Europe, & cette Princesse étoit recherchée par les plus grands Princes. Aussi avoit-elle d'excellentes qualitez, beaucoup de vertu, d'esprit, de jeunesse, de beauté, & par-dessus tout une

riche Couronne qu'elle porteroit en dot à celui qui l'épouseroit, ayant été déclarée & reconnuë heritiere présomptive des Etats du Roy de Castille son frere. Il y avoit sur les rangs trois Prétendans qui aspiroient également à l'alliance de cette Princesse ; le Roy de Portugal, qui étoit veuf ; le Duc de Berry, jeune Prince du Sang Royal de France, & frere du Roy ; Loüis XI. & le Prince D. Ferdinand d'Arragon, déclaré depuis peu Roy de Sicile ; mais celui-ci par un ordre particulier de la providence, qui vouloit réünir en sa personne les Couronnes de Castille & d'Arragon, fut préferé à ses deux rivaux par les soins & la vigilance de son pere, qui fit de grands presens, & des promesses encore plus magnifiques à ceux qu'il crut avoir plus de pouvoir sur l'esprit de l'Infante, & par cette maniere de negocier la plus sûre, & la plus efficace dans les affaires importantes, il sçut les attirer dans ses interêts, & faire pancher la balance du côté du jeune Roy son fils. An de N. S. 1469.

Le mariage de l'Infante conclu avec Ferdinand.

Ceux en qui la Princesse avoit plus de confiance, & qui avoient plus d'autorité sur elle, étoient Guttiere de Cardenas son premier Ecuyer, & son premier Maître d'Hôtel, & Gonzale Chacon, oncle de Cardenas du côté de sa mere, qui étoit aussi Majordome, & Trésorier de la Princesse. On promit à celui-ci Casarrubios & Arroyo Molinos, & à Cardenas la Ville de Maqueda, sans compter les riches presens qu'on leur fit, avec promesse de leur donner les principales Charges du Roïaume, & ce qu'ils demanderoient pour leurs amis & pour l'établissement de leur famille. Ces deux Seigneurs s'étant joints à l'Archevêque de Tolede, qui étoit entierement dans les interêts du Roy d'Arragon, le mariage de Ferdinand & d'Isabelle fut arrêté aux conditions suivantes. 1°. Que tant que vivroit le Roy D. Henri, il conserveroit sa Couronne, & qu'on lui rendroit le respect & l'obéïssance qui lui étoient dûs. 2°. Qu'après la mort de ce Prince, l'Infante Isabelle auroit seule le gouvernement de la Castille ; que les affaires s'y regleroient en son nom, sans que D. Ferdinand son époux pût s'en mêler, ni faire aucune grace de sa propre autorité, ni disposer de la moindre Charge en faveur d'aucun étranger, ni violer en aucune maniere les droits, franchises, libertez, & privileges du Roïaume ; enfin qu'il ne se mêleroit point du gouvernement du Roïaume qu'avec l'agrément, & sous le bon plaisir de la Reine son épouse. Ces articles de mariage furent conclus & arrêtez se-

An de N. S' 1469. cretement ; cependant D. Ferdinand étoit demeuré en Catalogne pour s'opposer aux Rebelles, qui avoient de nouveau mis le siege devant Gironne, & avoient enfin forcé cette Ville à se rendre.

LXXV.

L'Evêque de Pampelune assassiné par l'ordre de Peralta.

Il s'éleva un nouvel orage en Navarre. D. Nicolas, Evêque de Pampelune, fut assassiné par ordre de Pedre Peralta sur le chemin de Tafalla, où alloit ce Prélat pour voir l'Infante Leonor, qui lui avoit mandé de la venir trouver. La Princesse envoya faire des plaintes au Roy d'Arragon, & lui demander justice de ce sacrilege attentat, ajoûtant que s'il laissoit un si grand crime impuni, il y auroit à craindre que l'impunité n'autorisât la licence ; & qu'enfin le Ciel pour venger ce crime, n'affligeât son Royaume par quelque funeste fleau. Les Envoyez de la Princesse se plaignirent encore au Roy que Peralta avoit surpris Tudele, & que le Roy avoit disposé du bien d'autrui, en accordant trop liberalement, & avec trop de facilité des franchises à plusieurs Villes qui ne lui appartenoient pas. Enfin ils lui demanderent de vouloir bien aider les Navarrois à recouvrer Estella, dont les Castillans s'étoient emparez, & dont ils étoient encore en possession.

Le Comte de Foix d'un autre côté ne pouvant demeurer en paix, son humeur inquiete & ambitieuse ne lui faisoit chercher que des occasions de broüiller, & l'on voyoit beaucoup de disposition à la guerre. Les plus sages l'apprehendoient, parce que le Roy d'Arragon n'avoit pas moins d'aversion pour le Comte de Foix son gendre, qu'il en avoit auparavant pour le feu Prince de Viane son fils. Le Roy d'Arragon répondit avec beaucoup de bonté aux Envoyez de Navarre, & leur dit qu'il étoit necessaire de s'accommoder au tems, & de chercher les voyes de douceur pour gagner les esprits. Cependant le sacrilege de Pedre Peralta demeura impuni, & le Roy d'Arragon crut devoir le dissimuler dans la situation où les affaires se trouvoient.

LXXVI.

On conduit l'Infante à Vailladolid.

L'Infante Isabelle se trouvoit dans de grands embarras, & de cruelles inquietudes, elle apprehendoit qu'on ne lui fit violence, & qu'on ne la contraignit de consentir à un mariage qui ne lui plaisoit pas, si elle restoit plus long-tems à Ocagna ; elle partit donc secretement pour la vieille Castille ; & ne voulant pas passer par Olmedo, qui étoit entre les mains du Comte de Plasencia, elle alla droit à Madrigal, où étoit la Reine

sa mere. Il étoit impossible que les démarches de cette Princesse pussent être long-tems secretes. Dès que la Cour fut avertie de sa retraite, le Grand-Maître de S. Jacques envoya en diligence un Courier extraordinaire à l'Archevêque de Seville, qui après la maladie qu'il avoit euë à Ciudad-Real, s'étoit retiré à Coca pour y rétablir sa santé. Il lui écrivit des lettres très-pressantes pour lui recommander d'employer tous les moyens possibles pour se rendre maître de la personne de l'Infante; mais l'Archevêque de Tolede & l'Amirante de Castille étant accourus au secours de cette Princesse avec un corps considerable de Cavalerie, firent échoüer les desseins du Grand-Maître, & renverserent les mesures de l'Archevêque de Seville. On conduisit l'Infante à Vailladolid, où elle pouvoit être plus en sûreté, la Ville étant grande & forte, & par l'appui qu'elle pouvoit tirer de l'Archevêque de Tolede, qui avoit voulu l'accompagner, & s'étoit hautement déclaré pour elle. An de N. S. 1469.

D. Ferdinand n'étoit pas de son côté dans de moindres allarmes; il craignoit que quelqu'un de ses rivaux ne le supplantât, & que les belles esperances que les Castillans lui avoient données ne vinssent à s'évanoüir. Ainsi malgré l'embarras où le mettoit la guerre de Catalogne, il partit promptement pour Valence, dans le dessein d'y ramasser l'argent qu'il étoit obligé, suivant le Traité conclu avec les Castillans, de donner à la Princesse pour l'entretien de sa Maison & de sa Cour; delà étant allé à Sarragosse, où il demeura peu de tems, parce que l'affaire ne souffroit pas de délai, & que le moindre retardement étoit capable de la faire échoüer, il partit en habit déguisé, & passa en Castille, suivi seulement de quatre Cavaliers qui l'accompagnerent.

Le Roy Ferdinand va en Castille.

Il rencontra à Osme D. Diégue Manrique, Comte de Trevigno, qui avoit eu beaucoup de part dans l'affaire de son mariage, & qui l'accompagna avec deux cents chevaux jusqu'à Duegnas, Ville appartenante à D. Pedre d'Acugna, Comte de Buendia, frere de l'Archevêque de Tolede. Ce fut là que le Roy Ferdinand, & l'Infante Isabelle, se virent pour la premiere fois. Quand on eut préparé à Vailladolid toutes les choses necessaires pour le mariage, ils furent fiancez un Mercredy 18. d'Octobre dans la maison de Juan de Bivero, où est à present l'audience Royale, & le lendemain se fit la cérémonie du mariage avec la Dispense du Pape Paul II. à cause de la pa-

Il épouse à Vailladolid l'Infante.

An de N. S. 1469 renté qui étoit entre eux. Au moins trouvai-je dans les memoires de ce tems-là que l'Archevêque de Tolede déclara que l'on avoit obtenu la Dispense ; mais je crois que ce n'étoit qu'un artifice du Prélat pour s'accommoder au tems, & lever les obstacles & les empêchemens que l'on auroit pû apporter à la celebration de ce mariage. C'est ce que l'on peut conclure de la Bulle que le Pape Sixte IV. accorda quelques années après sur cette Dispense, où il fit entendre que celle de Paul II. n'étoit qu'une invention & une ruse de l'Archevêque de Tolede.

Ils écrivent des lettres au Pape & au Roy de Castille.

Ferdinand à peine avoit seize ans, mais il étoit grand, fort, & avoit je ne sçai quoi dans la taille & dans l'air de noble & de majestueux. Dès que le mariage fut consommé, les nouveaux mariez écrivirent des lettres au Pape, au Roy de Castille, & aux principaux Seigneurs du Royaume, pour s'excuser de la précipitation avec laquelle ils avoient celebré leur mariage. L'appareil ne fut pas magnifique faute d'argent, & ils furent obligez d'en emprunter pour fournir aux frais de la cérémonie.

Le Roy d'Arragon fait son neveu Duc de Segorve.

Le Roy d'Arragon fit dans le même-tems Duc de Segorve l'Infant D. Henri son neveu, fils du feu Infant D. Henri d'Arragon, & donna les Comtez de Ribagorça & de Cerdagne, sur les frontieres du Royaume de France, à D. Alphonse son fils naturel.

Mort du Cardinal de Carvajal.

D. Juan de Carvajal, Cardinal & Evêque de Plasencia, où il étoit né, mourut à Rome le 16. de Decembre, & y fut inhumé dans l'Eglise de S. Marcel. Il avoit été Auditeur de Rote, & ensuite Legat de trois differens Papes en divers endroits ; sa naissance étoit illustre, sa vertu éminente, & il avoit une rare habileté pour manier les affaires les plus délicates & les plus épineuses. Il a fait faire dans l'Estremadoure un fameux pont sur le Tage, qui s'appelle aujourd'hui *le Pont Cardinal*.

LXXVII.
Le Roy de Castille apprend le mariage de l'Infante sa sœur.

Le Roy de Castille étoit occupé à calmer l'esprit des Habitans de Seville, qui s'étoient mutinez, à terminer les querelles particulieres des Seigneurs, à regler les affaires de la Province, & à y rétablir la tranquillité, lorsque le Grand-Maître de S. Jacques, qui étoit allé passer quelques jours à Cantillane dans le voisinage de Seville, lui envoya un Courier pour lui donner avis du mariage de l'Infante sa sœur. Le Roy en fut si choqué, & si outré de dépit, qu'il donna sur le champ ordre de tout préparer incessamment pour aller à Trugillo.

An de N. S 1465.

Les Habitans de Truxillo refusent de se donner au Comte de Plasencia.

Il vouloit ceder cette Ville, qui ést sur les frontieres d'Andalousie, à D. Alphonse de Zugniga, Comte de Plasencia, pour reconnoître les services que ce Seigneur lui avoit rendus dans les tems les plus fâcheux. Il étoit difficile de cacher longtems une affaire de cette importance. Le Comte avoit des ennemis trop éclairez pour ne pas pénétrer cette intrigue. Les Habitans de Trugillo, braves & déterminez ayant communiqué ce dessein à Gracien Sesse, qui commandoit dans le Château, résolurent de s'opposer à la gratification du Roy, & de ne jamais consentir que leur Ville fût démembrée de la Couronne de Castille. Ils prirent l'affaire avec tant de chaleur, qu'ils se déterminerent à prendre les armes, & à défendre la liberté, les privileges & les droits que leur avoient laissez leurs ancêtres.

Le Roy fait le Comte de Plasencia Duc d'Arevalo.

Comme il n'étoit pas trop sûr pour le Roy d'user de son autorité, & d'employer la violence pour contraindre cette Ville à se soûmettre, il résolut de donner au Comte en échange la Ville d'Arevalo dans la Vieille Castille, assez proche d'Avila, sur le bord de la riviere d'Adaxa. Le Comte la tenoit déja en engagement, pour sûreté de la somme qu'il avoit prêtée à l'Infant D. Alphonse, & il devoit la retenir jusqu'à l'entier payement de cette somme ; mais parce que l'échange n'étoit pas égal, & qu'Arevalo avec ses dépendances n'égaloit pas la somme que le Comte avoit prêtée, le Roi pour le dédommager en quelque maniere de ce qu'il pouvoit perdre, lui donna le titre de Duc d'Arevalo, avec les prérogatives attachées à cette Dignité.

Il pardonne au Grand Maître d'Alcantara.

Lorsque le Roy fut arrivé à Truxillo, il accorda le pardon au Grand-Maître d'Alcantara, qui avoit suivi le parti de D. Alphonse, & il lui permit de demeurer à la Cour. Pour marquer même qu'il vouloit tout oublier, il ceda la Ville de Coria à Guttiere de Cacerès & de Solis, frere du Grand-Maître, ou plûtôt il consentit qu'il la retînt, parce qu'il en étoit déja en possession depuis qu'elle lui avoit été cedée par l'Infant D. Alphonse. Tel etoit le genie foible, & le caractere trop facile du Roy de Castille, soit crainte, soit prodigalité, & manque de discernement. Il récompensoit souvent avec profusion ceux dont il auroit dû le plus severement punir les attentats.

LXXVIII.

Le Roy de Castille reçoit des lettres

Il reçut dans ce tems-là des lettres très-respectueuses & très-soumises de l'Infante Isabelle sa sœur, & du Roy de Sicile

An de N. S. 1469. de l'Infante Isabelle sa sœur.

D. Ferdinand son époux. La Princesse après lui avoir rendu compte de sa conduite passée, & de la generosité avec laquelle elle avoit constamment refusé la Couronne de Castille, que les Seigneurs Confederez lui offroient après la mort de D. Alphonse son frere, elle supplioit D. Henri de vouloir bien l'excuser si elle avoit précipité son mariage, & si elle n'avoit pas attendu son consentement ; qu'elle étoit en âge de prendre un Epoux ; qu'elle n'avoit pas crû devoir le differer plus longtems, d'autant plus qu'il ne paroissoit pas s'en mettre beaucoup en peine ; qu'elle avoit eu de très-fortes raisons pour préferer l'alliance de l'Arragon à toutes les autres qui s'étoient presentées. Elle ajoûtoit que bien loin de vouloir rappeller le souvenir des chagrins & des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits & à la Reine sa mere, elle étoit résoluë de les ensevelir dans un oubli éternel ; enfin elle l'assûroit de la maniere la plus respectueuse qu'elle & son époux auroient pour lui tout le respect & toute la soûmission qu'il pourroit attendre de ses propres enfans, pourvû qu'il voulût bien avoir pour eux la tendresse d'un veritable pere.

Il ne fait point de réponse à ces lettres.

Le Roy ayant lû ces lettres dans une assemblée des principaux Seigneurs de son Royaume, ne donna point d'autre réponse aux Envoyez de Ferdinand & d'Isabelle, sinon que lorsqu'il seroit arrivé à Segovie, où il alloit, il feroit attention à ce qu'on venoit de lui representer ; & après cette réponse, il les congedia.

Le Roi de Sicile & la Reine son épouse ne se rebuterent pas de l'indifference du Roy de Castille, ils renvoyerent de nouveaux Députez à Segovie au commencement de l'année 1470. pour lui demander encore plus instamment la permission de venir lui faire la reverence. Ils lui promettoient de reparer par des services réels, & une fidelité constante, les chagrins qu'ils avoient pû lui donner, de lui fournir les secours dont il pouvoit avoir besoin, & de l'aider de toutes leurs forces à remedier aux maux de l'Etat ; mais ces seconds Envoyez n'eurent pas une réponse plus favorable que les premiers, & le Roy se contenta de leur dire que l'affaire étoit d'une trop grande consequence pour en décider sans l'avoir auparavant communiquée à son Conseil.

1470.

LXXIX. Le Duc de Guyenne demande en ma-

Tel fut le prétexte dont le Roy de Castille se servoit ; mais la verité est que ce Prince irrité contre l'Infante Isabelle sa sœur, de

de ce qu'elle s'étoit mariée sans sa participation, avoit tourné son affection du côté de Jeanne sa fille, comme il l'appelloit. Loüis XI. Roy de France voyant qu'il n'y avoit plus rien à prétendre du côté de l'Infante Isabelle, avoit envoyé en Castille pour proposer le mariage du Prince Charles son frere, auquel il venoit de donner le Duché de Guyenne, au lieu des Comtez de Brie & de Champagne qu'il avoit auparavant, avec la Princesse Jeanne. Le Cardinal d'Albi, que l'on appelloit d'abord le Cardinal d'Arras, & le Comte de Boulogne, Chefs de l'ambassade, avoient dans leurs instructions secretes, ordre d'engager ce Prince à se joindre avec la France, pour faire convoquer un Concile General des Evêques de toute la Chrétienté contre le Pape Paul II. avec lequel la France étoit broüillée.

An de N. S. 1470. ... riage la Princesse Jeanne de Castille.

Le Roy de Castille déclara nettement aux Ambassadeurs de Loüis XI. qu'il ne vouloit avoir nulle part à la convocation du Concile General que demandoit le Roy de France; qu'il ne croyoit pas qu'on dût y penser; qu'il étoit convaincu que dans la situation presente des affaires de l'Eglise, un Concile General seroit une source de divisions, & peut-être même de quelque funeste schisme; qu'on ne devoit rien épargner pour prévenir, & pour détourner un si grand scandale; que le dernier schisme avoit assez causé de mal dans l'Eglise, pour ne pas s'exposer à un nouveau, & que le souvenir de ces tems malheureux n'étoit pas encore éteint. Pour ce qui regardoit le mariage du Duc de Guyenne avec la Princesse Jeanne sa fille, il répondit qu'il falloit le differer à un autre tems, à cause des nouveaux troubles dont la Castille paroissoit menacée; que la Noblesse & le Peuple étoient également lassez des dernieres guerres civiles; que le Royaume en avoit été si épuisé, qu'il n'avoit pas encore eu le tems de se remettre des miseres passées; qu'il ne vouloit pas le replonger dans de nouvelles divisions, & qu'il n'y avoit nulle apparence que les Grands, sans la participation desquels il ne vouloit rien faire, voulussent consentir si promptement à un mariage qui pourroit entraîner après soi une seconde guerre civile, si l'on ne prenoit soin d'y disposer doucement les esprits.

Le Roy de Castille apporte des délais à ce mariage.

LXXX.

Pendant que ces affaires se negocioient à Segovie, D. Alphonse d'Aguilar fit arrêter à Cordouë le Maréchal D. Diégue de Cordouë, qui alloit à la Regence sans armes, sans Gardes, & sans se défier de rien. D'Aguilar n'eut en cette occasion nul

Alphonse d'Aguilar fait arrêter le Maréchal D. Diégue de Cordouë.

An de N. S. 1470. égard à l'amitié qu'il avoit renouvellée depuis peu avec le Comte de Cabra, pere de D. Diégue, à la sollicitation du Roy de Castille, & il le fit conduire dans un de ses Châteaux ; mais le Maréchal ayant été mis en liberté par l'ordre du Roy, & craignant que ce Prince, dont il connoissoit la foiblesse, n'eût pas assez de fermeté pour punir l'audace d'Aguilar, il se retira à Grenade, chez les Maures.

Le Maréchal fait appeller d'Aguilar en duel.

Dès qu'il y fut arrivé, il envoya un cartel de défi à D. Alphonse d'Aguilar, pour venir se battre avec lui en duel, & lui faire raison de l'insulte qu'il lui avoit faite ; en même-tems il marqua le jour & le lieu du combat, qui seroit la plaine de Grenade. Le jour marqué étant venu, D. Diégue se trouva, selon la coûtume, avec ses armes à l'entrée de la Barriere pour y attendre son adversaire ; mais l'ayant attendu inutilement depuis le Soleil levé jusqu'au soir, & D. Alphonse n'ayant pas paru à l'assignation, le Maréchal fit attacher à la queuë de son cheval l'image de D. Alphonse, & la fit traîner ainsi ignominieusement dans tous les quartiers de Grenade. Il envoya en même-tems de toutes parts des lettres injurieuses à D. Alphonse en forme de Manifeste ou de Factum, où après avoir retracé vivement ce qui s'étoit passé, il lui reprochoit dans les termes les plus vifs & les plus piquans sa lâcheté.

LXXXI. Division entre le Grand Maître d'Alcantara & les Chevaliers.

D'un autre côté les Chevaliers d'Alcantara étoient broüillez avec leur Grand-Maître, & ne vouloient plus ni le reconnoître, ni lui obéïr. En vain voulut-on les accommoder, leurs differens éclaterent ; on en vint à une rupture ouverte, & on prit les armes de part & d'autre. Le Grand-Maître étant trop foible pour resister seul à ses Chevaliers liguez contre lui, demanda du secours à D. Guttiere de Solis son frere, pour ranger à la raison les désobéïssans ; mais comme il falloit de l'argent pour payer les Troupes dont il avoit besoin, & qu'il en manquoit, D. Garcie Alvarez de Tolede, Comte d'Albe, dont il étoit parent, lui prêta une somme considerable, & le Grand-Maître de son côté lui ceda la Ville de Coria, pour lui servir de nantissement jusques à l'entier payement de la somme. Depuis ce tems-là les Comtes d'Albe, qui furent créés Ducs, ont acquis le Domaine & la Seigneurie de cette Ville, qu'ils ont conservée dans leur Maison jusqu'à present, avec la permission & le consentement de nos Rois.

Mort du Grand-

Il ne se passa rien de remarquable dans le cours de cette pe-

tite guerre intestine, sinon que les Troupes du Grand-Maître n'ayant pû passer le Tage par la vigoureuse resistance des Chevaliers, furent bien-tôt entierement dissipées sans avoir rien fait. Le Grand-Maître se voyant dépoüillé de tout ce qu'il possedoit par la ruïne de son armée, tomba dans une grande maladie, causée par le chagrin de sa disgrace, & mourut enfin l'année suivante. Après sa mort les Chevaliers s'assemblerent; & soit qu'ils fussent gagnez, soit qu'ils fussent intimidez, ils élurent pour son successeur D. Juan de Zugniga, fils du Duc d'Arevalo. Il a été le dernier des Grands-Maîtres de cet Ordre, par la cession volontaire ou forcée qu'il fit de cette Dignité en faveur du Roy D. Ferdinand, surnommé le Catholique.

An de N. S. 1470. Maître. Juan de Zugniga lui succede.

LXXXII. Pacheco plus en faveur que jamais.

D. Juan de Pacheco, Grand-Maître de S. Jacques, demeuroit toûjours à Ocagna, où il étoit arrêté par une fiévre quarte. Sa faveur avoit recommencé malgré ses révoltes passées, & il avoit plus de pouvoir sur l'esprit du Roy, & plus d'autorité dans le Royaume que jamais, jusques-là que le peuple disoit communément qu'il s'étoit servi de charmes pour ensorceler le Roy. Mais ce conte, tout faux & tout ridicule qu'il étoit, devenoit en quelque maniere vrai-semblable, par la foiblesse que ce Prince avoit eu de livrer une seconde fois sa personne & son Royaume entre les mains d'un homme de qui il avoit tant de sujets de se plaindre, & que l'on avoit vû à la tête de ceux qui, par un attentat inoüi, avoient osé le déclarer déchû de sa Couronne dans une cérémonie publique. Cependant ce même homme gouvernoit le Royaume avec une autorité absoluë.

Le Roy lui donne la Ville d'Escalona.

Malgré les plaintes & les murmures des Grands, le Roy aveuglé par sa passion alla à Madrid pour être plus proche de son Favori; & oubliant son rang, il alla au-devant de lui, quand il revint à la Cour, après être rétabli de sa maladie. Il voulut encore lui adoucir les peines de son mal, le gratifier de la Ville & de la Seigneurie d'Escalona. Les Habitans qui n'étoient pas trop contens de cette liberalité du Roy, ne voulurent ni recevoir, ni reconnoître le Grand-Maître pour leur Seigneur. Mais ce Prince pour lui marquer l'excès de sa tendresse, alla lui-même à Escalona, sans se mettre en peine de compromettre son autorité pour remettre la Ville entre les mains de son Favori.

LXXXIII. Le Comte d'Arma-

Le Comte d'Armagnac étant sorti de France, dans la crainte

An de N. S. 1470. gnac sort de France, & se retire à Madrid.

qu'on ne le fit arrêter, & peut-être même secretement assassiner pour avoir épousé la fille du Comte de Foix sans le consentement & la participation de son pere, vint à Madrid, où le Roy de Castille le reçut, & lui fit de grands honneurs; mais peu de tems après il retourna en France, sur les assûrances que lui donna le Cardinal d'Alby au nom du Roy; mais son humeur inquiéte le fit enfin tomber dans le précipice, & il paya de sa tête ses révoltes contre son legitime Souverain, comme on le verra dans son lieu.

Troubles en Biscaye appaisez.

Les Basques étoient presque de tems immemorial divisez en deux partis, celui d'Ognez & celui de Gamboas, après avoir été quelque-tems assez tranquilles; enfin lassés de vivre en paix, ils se broüillerent de nouveau, & reprirent les armes. Le Roy de Castille apprehendant les suites de ces premiers mouvemens, envoya en Biscaye D. Pero Fernandez de Velasco, Comte de Haro, qui venoit de succeder à Fernandez de Velasco son pere, mort depuis peu, & inhumé à Medina de Pomar. Le Comte étant parti de Madrid en diligence, appaisa bien-tôt les troubles de Biscaye, & rendit heureusement le calme à une Province, qui depuis long-tems étoit en proye à ces deux factions. Mais pour affermir la paix, & ôter désormais tout sujet de division, il résolut de bannir de la Biscaye Pedro d'Avendagno, & Juan de Moxica, les deux Chefs de parti.

Jubilé en Espagne en faveur de la Cathedrale de Segovie.

Le Pape Paul II. accorda en ce tems-là une indulgence pleniere en forme de Jubilé, à ceux qui contribueroient de leurs aumônes pour rebâtir l'Eglise Cathédrale de Segovie. Les riches, pour gagner l'indulgence, devoient donner quatre réaux, les pauvres deux, & ceux qui étoient entre les uns & les autres, trois. La somme qu'on ramasseroit devoit se partager en trois; un tiers pour Sa Sainteté, & les deux autres tiers pour la construction de la Cathédrale. Le Jubilé aïant été publié à Segovie, le Roy de Castille s'y rendit de Madrid pour le gagner, voulant donner le premier à ses Peuples un exemple de pieté & de Religion.

Mort du Duc de Viseu en Portugal.

Le Duc de Viseu mourut à Setubal en Portugal le 8. de Septembre, âgé de trente-sept ans, & il laissa pour son heritier le Prince D. Diégue son fils. Le corps du Duc, qui avoit été d'abord mis en dépôt dans le Monastere des Religieux de S. François de Setubal fut ensuite transferé à Beja sur les frontieres de Portugal, & inhumé dans l'Eglise de la Conception, que la

Duchesse Beatrix son épouse avoit fait bâtir pour un Monastere de Religieuses, qu'elle avoit aussi richement fondé. An de N. S. 1470.

LXXXIV. Emeute à Vailladolid contre les Juifs.

Il y eut dans le même-tems un grand soulevement à Vailladolid; le Peuple s'étant mutiné tout à coup, courut aux armes, se jetta sur les nouveaux Chrêtiens qui descendoient de race Juive, dans la resolution de les exterminer. On ne sçait pas trop qui fut l'auteur de cette émeute populaire, ni qu'elle en fut l'occasion. Ferdinand & la Reine Isabelle, qui étoient alors à Duegnas, accoururent en diligence à Vailladolid pour appaiser le trouble, peu s'en fallut que les mutins ne leur perdissent le respect.

La Reine Isabelle accouche d'une fille.

Les Juifs, ou plûtôt les Chrêtiens qui descendoient des Juifs, se voïant les plus foibles, & sur le point d'être les victimes de leurs ennemis, qui n'écoutoient plus ni la Justice, ni la Reli-Religion, eurent enfin recours au Roy de Castille, dont ils implorerent la protection; & ce Prince se servit adroitement de cette conjoncture pour reduire cette Ville à son obéïssance. Il nomma le Comte de Benaventé pour commander dans la Place, & pour tenir le Peuple en bride; mais afin de l'engager davantage à faire son devoir, il lui donna la Maison de Juan de Bivero, contre lequel D. Henri étoit tres-irrité, parce qu'il favorisoit secretement les mutins, & parce qu'il avoit des liaisons trop étroites avec le Roy D. Ferdinand & la Princesse Isabelle, qui retournerent à Duegnas, où la Reine accoucha heureusement le deux d'Octobre d'une fille, qui fut nommée Isabelle, comme sa mere.

LXXXV. On accorde enfin la Princesse Jeanne au Duc de Guienne.

Les Ambassadeurs de France, qui étoient revenus en Castille firent de nouvelles & de plus fortes instances pour le mariage qu'ils avoient déja auparavant proposé de la prétenduë Princesse Jeanne avec le Duc de Guyenne, frere du Roy Loüis XI. leur maître. Le Roy de Castille, qui au commencement y avoit fait paroître quelque opposition, y consentit. Enfin l'affaire ayant été concluë, le Marquis de Santillane amena à la Cour la Princesse Jeanne, dont la garde lui avoit été confiée, & le Roy, pour le recompenser de ce service & de la fidelité qu'il avoit euë à garder cette Princesse, lui donna les Villes d'Alcocer, de Valdolivas & de Salmeron, les principales de l'Infantado. Elles appartenoient au Marquis de Villena, & faisoient partie de la dot que lui avoit apportée la Comtesse de Sant-Istevan son épouse; mais le Roy, pour dédommager le

An de N. S. 1470. Grand-Maître lui donna en échange la Ville de Requena, avec les droits qu'on leve sur les marchandises qui arrivent dans le Port, ou que l'on en transporte; comme ce Port, situé sur les frontieres du Royaume de Valence, est très-commode & très-avantageux, le revenu des doüanes est très-considerable.

Le Mariage se fait par Procureurs.

On marqua, pour faire la céremonie du mariage, la Vallée de Loçoya, entre Segovie & Buytrago, où est le riche & fameux Monastere des Chartreux, que l'on appelle *Paular*, le Roy & la Reine s'y rendirent avec la Princesse leur fille; le Grand-Maître de S. Jacques, l'Archevêque de Seville, le Duc d'Arevalo, l'Evêque de Siguença & ses freres, s'y trouverent aussi avec un cortége très-nombreux. Rien n'étoit plus riche & plus magnifique que les équipages de la Cour de Castille; la plûpart des Seigneurs s'étant rendus à Loçoya, renoncerent publiquement au serment de fidelité qu'ils avoient prété autrefois à l'Infante Isabelle, après quoi on fit les fiançailles de la Princesse Jeanne le Vendredy 28 d'Octobre; le Roy & la Reine jurerent que la Princesse étoit leur fille legitime; les Grands de leur côté lui prêterent le serment accoûtumé; ainsi cette Princesse fut reconnuë & proclamée Princesse de Castille, & heritiere présomptive du Royaume. Le Comte de Boulogne l'épousa au nom du Duc de Guïenne, & le Cardinal d'Albi fit la céremonie du mariage.

Furieux ouragan après la céremonie

A peine étoit-elle achevée & l'assemblée congediée, qu'il s'éleva, comme la Cour retournoit à Segovie, un ouragan furieux, avec une si grande abondance d'eaux & de neiges, que les Ambassadeurs de France aiant été surpris par cet orage dans le chemin, coururent plus d'une fois danger de la vie, plusieurs de leurs Domestiques furent entraînez par les torrens, & ensevelis sous les eaux; les superstitieux regarderent cet évenement comme un presage que ce mariage seroit malheureux. C'est ainsi qu'une Populace oisive & superstitieuse a coûtume d'interprêter les évenemens extraordinaires, dont il y a néanmoins des causes naturelles.

Les Ambassadeurs de France s'en retournent chez eux.

Les Ambassadeurs de France partirent de Segovie, pour s'en retourner, fort satisfaits d'avoir réüssi dans leur négociation, & d'avoir conclu le mariage de l'heritier présomtif de leur Couronne, avec l'heritiere du Roïaume de Castille. D. Pero Gonzalez de Mendoza, Evêque de Siguença les accompagna jusqu'à Burgos, pour leur faire honneur; c'étoit-là creuser les

fondemens d'une guerre inévitable entre la France & l'Espagne, si le Ciel, qui regardoit ces deux Couronnes avec des yeux de compassion, n'eut detourné l'orage furieux dont elles étoient menacées; car Loüis XI. quelque-tems avant le retour de ses Ambassadeurs, avoit eû un fils nommé Charles, qui fit entierement perdre au Duc de Guïenne l'esperance de succeder au Roïaume de France, & deux ans après le Duc mourut, & sa mort coupa la racine de bien des maux, comme nous le raporterons en son lieu. An de N. S. 1470.

LXXXVI. Nouveaux troubles en Arragon.

Il est vrai que la puissance & les forces de l'Arragon prenoient un grand ascendant en Espagne, par le mariage du Roy Ferdinand avec l'Infante Isabelle de Castille: mais d'un autre côté les affaires ne laissoient pas de s'y trouver dans une situation assez fâcheuse; la guerre civile de Catalogne, bien loin de s'éteindre, s'allumoit de plus en plus, les Rebelles avoient souvent l'avantage, l'Isle de Sardaigne & la Navarre s'étoient soulevez de nouveau, le prétexte étoit different; mais l'opiniâtreté & l'acharnement étoient égaux.

Troubles en Sardaigne.

Les Habitans de l'Isle de Sardaigne s'étoient revoltez en faveur de Leonard d'Alagon, fils d'Artal d'Alagon, Seigneur de Pigna & de Sastagon, & dont la mere s'appelloit Benoîte Arborea, d'une des plus illustres, & des plus puissantes Maisons de toute l'Isle. Leonard étant devenu par sa mere heritier de Salvador Arborea Marquis d'Oristan, qui venoit de mourir sans enfans, prit les armes pour se mettre en possession des grands biens que laissoit le Marquis, & qu'il ne croïoit pas pouvoir obtenir par les voyes de la Justice. Comme il avoit des Troupes, & que la plûpart des Insulaires, & sur tout de la Noblesse l'appuïoient, les uns en secret, les autres ouvertement. Il y eut plusieurs petites rencontres entre ses gens & les partisans du Roy d'Arragon, ausquels il enleva plusieurs Châteaux & Places fortes. Nicolas Carroz, Vice-Roy de l'Isle, n'avoit ni la force pour dissiper les Rebelles, ni l'autorité pour les calmer. Ainsi cela ne servit qu'à prolonger la guerre.

LXXXVII. Troubles en Navarre.

Les choses étoient en Navarre à peu-près dans le même état. Le Comte de Foix, dont l'humeur ambitieuse vouloit dominer, avoit pris les armes, & soûtenu des Beaumonts, il se rendit maître d'une grande partie du Païs, & vint camper devant Tudele. Comme ce Prince paroissoit déterminé à pousser son entreprise, le Roy d'Arragon prit la resolution d'envoyer en Na-

An de N. S. 1470. varre l'Archevêque de Sarragosse avec des Troupes ; mais ces forces n'étant pas suffisantes pour dissiper les troubles de ce Royaume, le Roy, malgré son grand âge, marcha à la tête d'un bon corps d'armée, & força le Comte son gendre à lever le siege de Tudele ; cependant l'on proposa un accommodement. On envoya de part & d'autre des Ambassadeurs avec des pleins pouvoirs, qui s'assemblerent à Olité, & le traité fut conclu, & l'on mit bas les armes.

Le Roy d'Arragon, suivant les articles du Traité qui venoit de se signer, retint seulement le nom & le titre de Roy de Navarre ; mais le gouvernement du Royaume & l'administration des affaires demeurerent pour toûjours au Comte de Foix, & à la Comtesse son épouse.

Mort du jeune Comte Foix.

La fâcheuse nouvelle qu'on reçût alors de France troubla fort la joye que le Roy d'Arragon & le Comte de Foix avoient de leur accommodement : elle fut presque également sensible à l'un & à l'autre, parce qu'elle les touchoit presque également. Entre les autres réjoüissances que Charles Duc de Guyenne préparoit pour son mariage, avec la prétenduë Princesse de Castille, il y avoit des Jeux, des Ballets, des Carrousels, & & tous les Spectacles que la Cour la plus polie & la plus galante pouvoit inventer. Ce Prince, dans un superbe Tournois, où l'on combattoit à fer émoulu, ayant voulu faire quelques courses contre Gaston, fils du Comte de Foix, & petit-fils du Roi d'Arragon par sa mere ; l'un & l'autre coururent avec tant de vigueur, que le Duc de Guyenne, dans la violence de la course, ayant rompu sa lance contre la cuirasse du jeune Gaston, un éclat de cette lance lui entra par la visiere de son casque, & le blessa mortellement. Ce malheur arriva à Livourne un Vendredy 23 de Novembre, & ce jeune Prince, dont l'on avoit conçû de si hautes esperances, mourut à l'âge de vingt-six ans. Son corps fut apporté à Bourdeaux, par l'ordre du Duc de Guyenne son beau-frere, & inhumé dans l'Eglise Cathédrale de S. André de la même Ville. Gaston de Foix laissa de Madelaine de France son épouse, deux enfans, François Phebus & Madame Catherine, tous deux en bas âge, & qui furent dans la suite, l'un après l'autre, Rois de Navarre.

LXXXVIII. L'Archevêque de Tolede mal satisfait de Ferdinand.

Le Roy d'Arragon étoit dans de cruelles inquietudes ; mais rien ne l'allarmoit davantage que le danger où il voyoit exposé D. Ferdinand son fils ; car d'un côté il n'étoit pas sûr de le

laiſſer en Caſtille, où il avoit un grand nombre d'ennemis, & le Roy lui-même qui lui étoit le plus oppoſé de tous. De l'autre, il n'étoit ni à propos ni honorable de le rappeller, parce qu'on ne voyoit pas la ſucceſſion trop aſſûrée. Ainſi l'on ne ſçavoit où aboutiroient toutes ces ſemences de diviſions; d'ailleurs le bruit commençoit à ſe répandre que l'Archevêque de Tolede étoit très-mal ſatisfait de Ferdinand, qui lui étoit plus redevable qu'à perſonne du ſuccès de ſon mariage avec l'Infante Iſabelle. Ce Prélat qui vouloit gouverner, & dont l'humeur hautaine & imperieuſe ne pouvoit ſouffrir de rival, ne voyoit qu'avec une extrême peine que Ferdinand, qui lui avoit des obligations ſi eſſentielles, eût mis ſa confiance en D. Guttiere de Cardenas, & dans l'Amirante D. Alphonſe Henriquez ſon oncle; que ces deux Seigneurs fuſſent tout ſon conſeil, & partageaſſent ſeuls ſa faveur. Mais ce qui acheva d'aigrir l'Archevêque, c'eſt que Ferdinand par indiſcretion dit dans une occaſion qu'il étoit réſolu de ne ſouffrir jamais que perſonne le gouvernât; défaut qui avoit flétri la gloire de tant de grands Princes. Cette parole prononcée, peut-être un peu trop legerement par ce jeune Prince, pénétra bien avant dans le cœur de l'Archevêque; car il s'en trouva ſi offenſé, qu'il réſolut de quitter le Conſeil, & même de s'éloigner de la Cour.

An de N. S. 1470.

Le Roy d'Arragon écrit à Ferdinand d'adoucir le Prélat.

Le Roy d'Arragon tâcha par toutes ſortes de voyes d'appaiſer ſon eſprit. Dans cette vûë, il écrivit une grande lettre au Roy Ferdinand ſon fils, dans laquelle il le reprit ſeverement de ſon imprudence. Il lui ordonnoit de ne rien faire ſans le conſeil de l'Archevêque de Tolede, de le conſulter dans les affaires, de préferer ſon ſentiment à celui de tous les autres; en un mot de le regarder comme ſon propre pere. Cette précaution ne produiſit pas un grand effet, car l'Archevêque étoit trop irrité; & quelque avance qu'on lui pût faire, il ne pouvoit digerer ce mot de Ferdinand, & ne vouloit recevoir aucune ſatisfaction.

LXXXIX.
Mort de Jean Duc de Lorraine à Barcelonne.

D'un autre côté les affaires d'Arragon commençoient à prendre en Catalogne un train beaucoup meilleur: Tout paroiſſoit diſpoſé à la paix, & il ſembloit que la guerre civile, allumée depuis quelques années dans cette Province, alloit bien-tôt finir par la mort de Jean Duc de Lorraine, qui arriva après une longue maladie le 16. Decembre à Barcelonne, où

An de N. S. 1470. ce Prince s'étoit retiré pour passer l'hyver. Son corps fut inhumé dans l'Eglise Cathedrale de la même Ville, & les obseques se firent sans beaucoup de pompe ni de magnificence.

Les Catalans appellent le Roy de France à leur secours.

Cette mort arriva très-à-propos pour le Roy d'Arragon, dont elle rétablit un peu les affaires; cependant elle ne déconcerta pas les Rebelles, qui ne perdirent pas courage pour avoir perdu leur Chef. Au contraire tirant de leur malheur & de leur foiblesse de nouvelles forces, ils résolurent d'appeller à leur secours le Roy de France, & de lui offrir la Souveraineté de leur Province, persuadez qu'il seroit ravi de trouver une occasion si favorable d'unir la Catalogne aux Comtez de Roussillon & de Cerdagne, qu'il possedoit déja. En effet rien ne pouvoit être plus à sa bien-séance pour avoir, quand il voudroit, une entrée libre en Espagne, & se rendre le Médiateur & l'Arbitre des démêlez qui s'éleveroient entre les Princes qui y regnoient.

Nouveaux changemens en Catalogne.

Après cette déliberation, les Rebelles firent publier un Décret, par lequel il étoit défendu à toutes les Villes, Places & Châteaux, qui n'avoient point alors de Chefs ou de Gouverneurs, de recevoir qui que ce soit, ni pour Gouverneurs, ni pour Commandans, à moins que René Duc d'Anjou ne vint lui-même en personne, ou qu'il n'envoyât le Prince Nicolas son petit-fils, & fils du feu Jean Duc de Lorraine. Le jeune Prince portoit déja le titre & le nom de Prince d'Arragon, & de Duc de Calabre; vains titres qui n'apportoient rien à celui qui les portoit. Il sembloit que les Mécontens de Catalogne ne cherchassent qu'une occasion de rompre leurs engagemens, & un prétexte de se soustraire à l'obéïssance & à la domination de ceux mêmes qu'ils avoient appellez. Comme le Duc René par sa vieillesse, & le Prince Nicolas, encore enfant, n'étoient nullement en état ni l'un ni l'autre de continuer la guerre, & de donner aux Catalans les secours dont ils auroient besoin, ils ne cherchoient qu'à s'appuyer d'une plus forte protection pour se maintenir.

XC.

Le Roy d'Arragon tâche de gagner les Grands de Castille.

Le Roy d'Arragon entretenoit de secretes intelligences avec les Grands de Castille, pour les attacher aux interêts de D. Ferdinand son fils; il accabloit de promesses l'ambitieux D. Juan Pacheco, & sur tout l'Archevêque de Tolede, qui paroissoit balancer; il lui promettoit de donner à Troile & Lope ses enfans des Terres considerables, & les premieres Charges de la Cour. Il se servoit des mêmes artifices à l'égard des au-

tres ; & suivant qu'il les croyoit affectionnez au Prince son fils, ou necessaires pour le faire monter sur le Thrône de Castille, il n'épargnoit rien pour les gagner par des promesses, des presens & des graces ; mais D. Pacheco & l'Archevêque de Tolede ne se laissoient pas amuser par de semblables esperances, & ils demeuroient l'un & l'autre fermes dans leurs premiers sentimens. Au de N. S. 1470.

Le Roy de Castille de son côté faisoit joüer les mêmes ressorts, ou pour retenir dans son parti ceux qui y étoient déja, ou pour y attirer ceux qui paroissoient dans les interêts de Ferdinand. Il avoit sur tout en vûë d'en détacher l'Archevêque de Tolede, qui y paroissoit assez disposé ; mais comme il sentoit bien que les voyes de douceur feroient peu d'impression sur son esprit, il crut qu'il seroit peut-être plus sûr d'y employer la force, & de l'intimider pour le réduire au point où il le vouloit ; il donna donc des ordres secrets à Vasco de Contreras, de prendre avec lui quelques Troupes, & de surprendre la Ville de Peralès, qui appartenoit à l'Archevêque.

Contreras assiége Perales par ordre du Roy de Castille.

Celui-ci irrité de l'insulte qu'on lui faisoit ramassa à la hâte tout ce qu'il put de Troupes dans son Archevêché, & marcha au secours de ses Vassaux. D. Juan Arias, Evêque de Segovie, qui apprehendoit que si le Roy de Castille accabloit l'Archevêque de Tolede, l'orage ne vint après fondre sur lui, se joignit à l'Archevêque, & tous deux vinrent mettre le siege devant Peralès, que Contreras venoit de prendre. Le Roy résolu de prévenir les suites que pourroient avoir ces mouvemens, partit aussi-tôt de Madrid au commencement de l'année 1471. & marcha au secours de Peralès avec huit cents chevaux. L'Archevêque qui n'étoit pas assez fort pour resister à Sa Majesté, leva le siege, se retira à Alcala, & le Roy de son côté, après avoir ravitaillé la Place & fortifié la Garnison, retourna à Madrid. 1471.

XCI.

Le Roi de Castille emploïe en vain l'autorité du Pape pour reduire l'Archevêque de Tolede & l'Evêque de Segovie.

D. Henri voyant que le moyen dont il s'étoit servi n'avoit pas eû le succès qu'il avoit esperé, fit joüer une nouvelle machine, pour obliger les Prelats mécontens, & entr'autres l'Archevêque de Tolede & l'Evêque de Segovie, à rentrer dans leur devoir. Il obtint deux Bulles du Pape, dans l'une on citoit l'Evêque de Segovie à comparoître personnellement à Rome quatre-vingt-dix jours après que les Lettres d'ajournement personnel lui auroient été notifiées. Dans l'autre Sa

An de N. S. 1471. Sainteté ordonnoit à l'Archevêque de Tolede de se soûmettre comme il le devoit à son Souverain, & en cas qu'il refusât de le faire, le Pape donnoit commission à quatre Chanoines de l'Eglise de Tolede d'en prendre connoissance, de faire des informations exactes, & d'envoyer le Procès tout instruit à Rome; Les quatre Commissaires furent nommez par le Chapitre de la Cathédrale de Tolede, comme il étoit marqué dans le Bref de Sa Sainteté. Mais le Grand-Maître de S. Jacques fit si bien par ses intrigues, qu'il fit échoüer cette affaire. La fourberie étoit à la mode, sur tout parmi les Grands, qui sembloient faire gloire de se trahir & de trahir leur Maître; ils ne trouvoient leur grandeur que dans le trouble, uniquement occupez de leur élevation; tout leur paroissoit legitime, pourvû qu'il pût contribuer à leur fortune. Il sembloit que le Royaume eût été livré en proye à leur insatiable ambition, & chacun ne pensoit qu'à s'approprier ce qui étoit à sa bienséance.

Il fait de nouvelles graces à Pacheco.

Le Roy de Castille, non content de toutes les graces dont il avoit comblé avec profussion & sans discernement le Grand-Maître de S. Jacques, lui ceda encore la Ville d'Alcaraz, avec ses dépendances, & il donna à D. Rodrigue Ponce Comte d'Arcos, l'Isle de Cadix avec le titre de Marquis, à la sollicitation du Grand-Maître. Cette gratification servit de dot à Beatrix, fille du Grand-Maître, que le Comte d'Arcos, après la mort de son pere, venoit d'épouser. Ces deux Seigneurs s'allierent ensemble, pour être plus en état de s'opposer au Duc de Medina Sidonia, avec lequel ils étoient broüillez.

Nouveaux troubles en Biscaye.

Les troubles recommencerent en Biscaye, parce qu'Avendagno & Moxica, les deux principaux Chefs de parti, qui avoient été obligez par Fernandez de Velasco, Comte de Haro, d'abandonner leur patrie, y rentrerent par le secours que leur donna le Comte de Trevigno, qui les appuya d'autant plus volontiers, qu'il étoit ennemi du Comte de Haro, qui les avoit chassez de la Province. Ces deux Seigneurs entrerent en Biscaye attirez par les Mécontens de leur parti. On en vint aux mains le 26 d'Avril auprès de Monguia; le combat fut sanglant & opiniâtre; le Comte de Trevigno avoit plus d'Infanterie, aussi lui étoit-elle plus necessaire que la Cavalerie, qui n'auroit pû agir dans un terrain inégal & montagneux. Les Basques d'ailleurs étoient endurcis au travail & accoûtumés au païs,

dont ils connoissoient les moindres détours. Leurs Ennemis furent battus & mis en fuite ; il en resta un grand nombre sur la Place, sur tout de Gentilshommes ; mais le nombre des prisonniers fut plus grand. An de N. S. 1471.

Le Roi de Castille, ayant appris ce qui s'étoit passé au combat de Monguia, partit sans differer pour Burgos, & delà il marcha à grandes journées à Ordogna ; son arrivée calma les troubles, & rétablit la tranquillité dans la Province. Il ordonna aux uns & aux autres de sortir de la Province, & de faire une tréve, jusqu'à ce que leurs differens fussent terminez ; mais surtout il ordonna qu'on remettroit en liberté, de part & d'autre, ceux qui avoient été faits prisonniers dans la derniere action.

XCIII. Le Roi de Castille veut contraindre Ferddinfand & Isabelle à sortir du Royaume.

Après cette expedition le Roy D. Henri fit faire des levées extraordinaires de gens de guerre, & envoya des ordres à tous les Grands de se rendre incessamment auprès de sa personne, avec ce qu'ils pourroient amasser de Troupes, pour l'execution des desseins dont il les instruiroit, quand il en seroit tems. La resolution de ce Prince étoit de contraindre, par la force le Roy Ferdinand & l'Infante Isabelle son épouse à sortir des terres qui dépendoient de la Couronne de Castille. Il est vrai que depuis il changea de sentiment par le conseil du Grand-Maître de S. Jacques, qui étoit absolument maître de son esprit ; & qui lui representa qu'il lui seroit bien plus avantageux de les obliger, par les voyes de la douceur & par la négociation, à se retirer, que par la force & la violence ; que ce genre de victoire, dans les conjonctures presentes, étoit plus glorieux & plus utile à l'Etat, qui se trouvoit épuisé. Ce sentiment prévalut, sans que personne osât s'y opposer. Le Roy lui-même, quoiqu'il fût persuadé du contraire, n'eut pas la hardiesse de contredire son Favori, qui avoit usurpé sur lui une autorité tyranique.

Nouveaux troubles à Tolede & Segovie.

Tolede & Seville, qui depuis long-tems étoient divisées en deux factions ennemies & toûjours opposées, se souleverent. Celle des Sylva, dont le Comte de Cifuentès étoit Chef, & celle des Ayalas, qui avoit à sa tête le Comte de Fuensalida, partageoient Tolede. Pour remedier au désordre que la division de ces deux Maisons, également puissantes & jalouses l'une de l'autre, étoit capable de causer dans Tolede. L'Evêque D. Pedre de Sylva proposa & menagea le mariage du Comte de

An de N. S. 1471. Cifuentès avec Leonore, fille du Comte de Fuensalida; mais le moyen qu'on avoit crû propre à éteindre l'animosité & la jalousie, qui subsistoit depuis tant d'années entre ces deux Familles, ne servit qu'à rallumer leur haine.

L'occasion du soulevement de Tolede

Voici qu'elle fut l'occasion de l'émeute qu'il y eut à Tolede. On y avoit reçûs, contre les ordres du Roy, le Comte de Cifuentès, & D. Jean de Ribera son oncle, du côté de sa mere. Le Comte y étoit venu pour celebrer son mariage avec Beatrix, fille du Comte de Fuensalida, & Ribera, pour faire honneur au Comte de Cifuentès son neveu, & pour assister à son mariage. Les Sylva voyant le Chef de leur faction à leur tête prirent les armes, se jetterent sur leurs Ennemis avec tant de fureur, que le Roy fut contraint d'accourir en diligence pour arrèter le désordre & le carnage. Il châtia les plus mutins, en ôtant le gouvernement de la Ville au Comte de Fuensalida, qui en étoit en possession depuis bien des années, & en mettant à sa place, pour y commander, Garcie Lopez, avec le nom d'Assistant.

Troubles à Seville, appaisez par le Comte de Tendilla

Les affaires n'étoient pas moins broüillées à Seville, le Marquis de Cadix en avoit été chassé par la faction du Duc de Medina Sidonia. Le Marquis, outré de l'affront qu'on venoit de lui faire, & resolu de s'en venger, à quelque prix que ce pût être, après avoir tué de sa main, dans une rencontre, les deux freres naturels du Duc de Medina Sidonia, alla assiéger la Ville de Medina Sidonia, qu'il emporta d'assaut. Ces querelles particulieres, où le Peuple & la Noblesse prit parti, s'échaufferent & se terminerent à une guerre dans les formes. Le Roi, qui vouloit maintenir cette Province en paix, de peur que les Maures, profitant de ces divisions, ne fissent quelque irruption en Andalousie, envoya D. Ignigo Lopez de Mendoze, Comte de Tendilla, pour appaiser ces broüilleries; il y réüssit heureusement, par l'adresse avec laquelle il sçut menager les esprits, & il engagea le Marquis de Cadix à rendre la Ville de Medina Sidonia au Duc de ce nom, à qui elle appartenoit.

XCIV. Mort du Pape Paul II Sixte IV. lui succede.

La Mort du Pape Paul II. qui arriva le 25 de Juillet, fut une perte irreparable pour toute la Castille. Ce Pape avoit une affection particuliere pour l'Espagne; il en avoit donné des marques éclatantes pendant son Pontificat, par les graces qu'il avoit accordées dans toutes les occasions. Le Cardinal François de la Roüeré, Religieux de l'Ordre de S. François, qui prit le nom

de Sixte IV. succeda à Paul II. & fut élevé sur la Chaire de S. Pierre le 9 du mois d'Août suivant ; il n'avoit pas moins de merite que son Predecesseur, & il ne marqua pas moins d'affection que lui pour l'Espagne, ni moins de zele pour la gloire des Castillans. Il éleva au Cardinalat Jean Marguerit, Evêque de Gironne, Ambassadeur du Roy d'Arragon à Rome auprès de Sa Sainteté. C'est de lui que nous avons une Chronique abregée des affaires d'Espagne, l'on voit encore aujourd'hui son tombeau dans l'Eglise de Sainte Marie del Popolo, auprès de la porte. An de N. S. 1471.

XCV. Les Maures font une irruption en Andalousie.

Dans ce même-tems les Maures vinrent faire des courses en Andalousie, pénétrerent bien avant dans la Province, & s'avancerent jusques aux environs d'Alcantara, où ils firent des ravages inconcevables ; le butin qu'ils firent dans cette irruption fut si prodigieux, qu'à peine ces Barbares pouvoient-ils garder leurs rangs en marchant, tant ils étoient chargez. Le Roy de Castille pour se venger de cette hostilité, & pour faire diversion, envoya ordre au Marquis de Cadix de ramasser ce qu'il pourroit de Troupes, & de faire à son tour quelque excursion sur les Infideles. Le Marquis s'étant mis en campagne, surprit & escalada la Ville de Cardella dans le Royaume de Grenade ; mais comme il n'y laissa pas une garnison assez nombreuse, il ne conserva pas long-tems sa conquête, & les Maures la reprirent bien-tôt.

XCVI. Le Roy de Portugal passe en Afrique.

Cette année fut heureuse pour les Portugais, & ne le fut guéres moins pour les Arragonnois. D. Alphonse Roy de Portugal ayant fait équiper une flotte nombreuse, composée de plus de trois cents Bâtimens, tant grands que petits, s'embarqua à Lisbonne, & mit à la voile le 15. d'Août, dans la résolution de renouveller la guerre contre les Infideles, & de porter ses armes en Afrique. Il voulut que le Prince D. Juan son fils l'accompagnât dans cette expedition pour faire l'apprentissage de la guerre contre les ennemis de la Religion. Toute la jeune Noblesse, & ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, le suivit, & l'on dit que cette armée étoit composée de plus de trente mille hommes.

Il prend Arcilla.

Dès que l'armée Portugaise eut mis pied à terre en Afrique, elle alla attaquer le Ville d'Arcilla, l'emporta d'assaut, passa au fil de l'épée plus de deux mille Maures qui y étoient, en vendit pour esclaves plus de cinq mille ; ce qui fut d'un grand

An de N. S. 1471

secours au Roy, par la somme considerable d'argent qu'il en tira, & dont il avoit besoin. La victoire ne laissa pas de coûter bien du sang aux Portugais. Il y mourut beaucoup de Noblesse & d'Officiers, entr'autres D. Alvare de Castro, Comte de Monte Santo, & D. Juan de Coutigno, Comte de Marialva. Le Roy ayant vû le corps de ce dernier tout baigné de son sang, & percé de coups, il se tourna du côté du jeune Prince D. Juan. « Je » souhaite mon fils, lui dit-il, que le Ciel te rende aussi grand » Capitaine que celui que tu vois-là étendu.

De Tanger il retourne triomphant à Lisbonne.

Les Maures de Tanger ayant appris ce qui venoit de se passer à Arcilla, où tous leurs Compatriotes avoient été égorgez, ou faits esclaves & vendus, en furent si consternez, que sans attendre qu'on vînt les attaquer ils abandonnerent la Ville, & se sauverent plus avant dans les Terres pour ne pas tomber entre les mains des Vainqueurs. Le Roy s'y rendit, & donna le commandement de cette importante Place à Rodrigue Merlo pour la défendre si les Infideles osoient y revenir. Il confia aussi le gouvernement d'Arcilla & d'Alcassar à D. Henri de Meneses, Comte de Valence. Enfin après avoir executé en si peu de tems avec tant de gloire & de bonheur une entreprise si hardie, & dont le succès paroissoit si douteux, il retourna dans ses Etats, & rentra avec sa flotte dans le Port de Lisbonne avec les acclamations de ses Sujets. Il donna dans cette expedition à D. Alphonse Vascloncelo le titre de Comte de Penella, pour le récompenser des services qu'il avoit rendus à l'Etat.

XCVII.

Gironne rentre dans l'obéïssance du Roy d'Arragon.

Après la mort de Jean Duc de Lorraine, qui fit échoüer les projets des Mécontens, Gironne rentra dans l'obéïssance de son Souverain, & les Habitans livrerent eux-mêmes la Ville au Roy d'Arragon au mois d'Octobre. Ce qui restoit d'ennemis commandez par Jacques Galeot & par René, fils naturel du feu Duc de Lorraine, furent assiegez par les Arragonnois, & serrez de près dans la Ville de S. Adrien, sur le bord de la riviere de Bese; un gros corps de Rebelles étant sorti de Barcelonne pour aller secourir les Assiegez voisins, fut attaqué si vivement par D. Alphonse d'Arragon, qui commandoit l'armée du Roy son pere, qu'ils furent taillez en pieces.

Le Roy poursuit lui même les ennemis.

Quoique le Roy d'Arragon se trouvât dans un âge très-avancé, & accablé des infirmitez de la vieillesse, il ne laissa pas de se mettre aux trousses de ces ennemis, & de les poursuivre avec vigueur jusqu'aux environs d'Ampurias. On rapporte que

que ce Prince ayant campé auprès de Toroella, vit en songe pendant la nuit l'ombre d'un des plus braves Soldats de son armee qui étoit mort les armes à la main dans cette guerre, & que ce spectre l'avertit de ne point changer de poste, & que s'il décampoit, il seroit en danger de voir son armée défaite par ses ennemis, & peut-être de perir lui-même. Au de N. S. 1471.

Le Roy ne fit pas grand cas de cette apparition, & regarda comme la marque d'un esprit foible d'ajoûter foy à ces sortes de visions, qui n'ont le plus souvent point d'autre fondement qu'une imagination échauffée. Ainsi il décampa, & fit prendre à son Armée la route de Roses : ensuite il alla mettre le siege devant Peralada : mais les Ennemis ayant fait une vigoureuse sortie pendant la nuit, sous le commandement du Comte de Campo Basso, un de leurs plus fameux Generaux ; ils surprirent les Assiégeans, les attaquerent avec tant de furie & d'intrepidité, qu'ils comblerent les travaux, & mirent par tout le désordre & la confusion ; le Roi pensa lui-même demeurer sur la place, & n'ayant pas eû le tems de prendre ses armes, il fut contraint d'abandonner sa tente, son camp, ses bagages à la merci des Ennemis, & de se sauver à Figueras, comme il put, sans armes & demi-nud. Neanmoins dès le lendemain il retourna dans son camp, rallia ses Soldats, recommença le siege, battit la Place avec plus de violence, ravagea la Campagne, coupa les vivres, & réduisit les Assiegez à une telle extremité, qu'il les contraignit enfin à capituler & à se rendre. Il assiege & prend Peralada.

Le Roy d'Arragon, après avoir soumis à son obéïssance presque toute la Province, vint camper avec son Armée devant Barcelonne, qui tenoit encore pour les Rebelles, & forma le siege de cette grande Ville. Il fut long, & si les Assiegeans firent paroître beaucoup de valeur dans l'attaque de cette Place, les Assiégez ne montrerent pas moins d'opiniâtreté à se défendre. Il étoit d'abord resolu de ne pas employer la force à réduire Barcelonne ; mais de gagner les Habitans. Car il lui paroissoit triste de ruiner entierement une si belle Ville, la Capitale de la Province. Pourquoi l'abandonner au pillage d'une multitude de Soldats brutaux & avares. Ne lui étoit-il pas infiniment plus glorieux d'user de clémence envers ses propres Sujets ? N'étoit-ce pas immortaliser son nom, que de conserver la vie & les biens à tant de riches Habitans. Il assiege Barcelonne.

An de N. S 1471. XCVIII. L'Archevêque de Tol. de se raccommode avec le Roy Ferdinand.

Le Roy Ferdinand & la Reine Isabelle son épouse étoient toûjours dans la vieille Castille ; ils employoient l'un & l'autre toute leur politique à attirer dans leurs interests le plus grand nombre de Villes qu'ils pouvoient, & ils ne laisserent pas d'y réüssir ; plusieurs embrasserent leur parti, entr'autres Sepulveda ; mais ils étoient trop éclairez pour ne pas voir qu'ils ne feroient pas grand progrès, tant que l'Archevêque de Tolede seroit mécontent, & s'opposeroit à leurs desseins ; ils prirent donc la resolution de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaittoit. Comme depuis son éloignement, il étoit toûjours demeuré dans la nouvelle Castille ; ils lui envoyerent des personnes de confiance, pour le supplier de vouloir bien les venir trouver, & Ferdinand, suivant les ordres qu'il avoit reçûs du Roy d'Arragon son pere, écrivit à l'Archevêque, lui marqua le chagrin qu'il avoit de son absence, le pria de revenir incessamment à la Cour reprendre sa place au Conseil ; il ajoûta qu'il se souvenoit des obligations qu'il lui avoit ; qu'il conserveroit toûjours pour lui beaucoup de deference, & ne feroit jamais rien sans sa participation ; mais afin de lui donner encore plus de marques de sa sincerité, dès qu'il fut arrivé auprès d'eux, il partit avec son épouse ; & lui, à la tête d'un corps de Cavalerie, il alla à Tordelaguna, qui appartenoit au Prelat dans le Royaume de Tolede, pour y passer quelques jours, à cause de la bonté de l'air, & de la beauté du Païs.

XCIX. Le Duc de Guyenne ne veut pas épouser Jeanne de Castille.

Charles Duc de Guyenne ne se mettoit pas beaucoup en peine de son mariage avec la prétenduë Princesse Jeanne de Castille, quoique néanmoins il l'eût épousée par Procureur. L'incertitude de sa naissance, le peu de fond qu'il y avoit à faire sur la Couronne de Castille, qui devoit être sa dot, étoient plus que suffisans pour en dégoûter ce Prince, qui paroissoit resolu d'épouser la fille du Duc de Bourgogne, qu'il aimoit, & dont le pere pressoit le mariage. Dès que le Roy de Castille eut appris la disposition où étoit le Duc de Guyenne ; il partit de Segovie, & prit la route de Badajoz, au commencement de
1472. l'année 1472. pour s'aboucher avec le Roy de Portugal. Le Comte de Feria, qui étoit maître de cette Place, eut l'insolence d'en refuser l'entrée au Roy pour chagriner le Grand-Maître de S. Jacques, dont il étoit ennemi declaré.

Le Roi de Castille & de Portugal s'abouchent entre Badajoz & Elvas.

Le succès de ce voyage ne fut pas heureux, les Rois de Castille & de Portugal se virent entre Badajoz & Elvas. Le principal

motif de cette vûë étoit de menager le mariage de ce Prince avec la Princesse Jeanne; mais rien ne fut conclu ; car le Roi de Portugal n'osoit se fier ni au Roi de Castille, dont l'humeur étoit trop changeante, ni au Grand-Maître de S. Jacques, accoûtumé à suivre le parti qui lui paroissoit le plus avantageux, & à sacrifier ses meilleurs amis à sa fortune : Mais l'affection des Castillans pour Ferdinand & Isabelle, qui redoubloit tous les jours, acheva plus que tout le reste de dégoûter le Roy de Portugal du mariage qu'on lui proposoit. Les Peuples étoient charmez des rares qualitez de Ferdinand & de son épouse, & ils paroissoient disposez à tout entreprendre pour les élever sur le Thrône de Castille. D'ailleurs l'Archevêque de Tolede, qui étoit rentré dans leurs interêts, employoit tout son credit & celui de ses amis à augmenter le nombre de leurs Partisans, & à engager le plus de Villes qu'il pouvoit à se declarer pour eux. An de N. S. 1471.

Il retourne en Andalousie.

Le Roi de Castille, qui ne se voyoit pas en état de tirer raison de l'insolence du Comte de Feria, prit le parti de dissimuler l'affront que ce Comte venoit de faire à la Majesté Royale, & reprit la route de Madrid ; mais il n'y demeura pas long-tems ; car il en repartit presqu'aussi-tôt après, & retourna de nouveau en Andalousie, dans le dessein de reprimer les Seigneurs de cette Province, qui faisoient les petits tyrans: il vint à Cordouë, & ne voulut pas passer à Seville, où le Duc de Medina Sidonia étoit entré avec un corps considerable de Cavalerie, & dont il s'étoit rendu maître, pour se mettre à couvert, disoit-il, des pieges & des artifices du Grand-Maître de S. Jacques, qui dans toutes les occasions ne cherchoit qu'à le chagriner, & qui ne pensoit qu'à le perdre. La fâcheuse nouvelle que le Roy reçût en ce tems-là, d'un nouveau soulevement à Tolede, l'obligea de partir d'Andalousie, sans y avoir rien fait, & de retourner en Castille.

C.

Soulevement à Tolede.

Tolede n'étoit pas tranquille, le Comte de Cifuentes s'étoit saisi par adresse du Château. Place très-forte à la tête du Pont de S. Martin, & avoit trouvé le moyen de faire prisonnier le Gouverneur. Il y avoit à craindre qu'une démarche si violente n'eût des suites fâcheuses, & n'allumât dans la Ville une guerre intestine ; mais la presence du Roy & la vigilance des Chanoines de Tolede, étoufferent de bonne-heure ces premieres semences de division.

Soulevement à Segovie.

A peine Tolede étoit-il calmé, qu'on reçût avis que Segovie

An de N.S 1472. venoit de se soulever, & qu'il y avoit à craindre que cette émeute n'allât plus loin ; cette nouvelle allarma le Roy. Comme ses trésors & les plus précieux meubles de la Couronne y étoient, il s'y rendit en diligence pour les sauver, & pour retablir la tranquilité dans cette Ville.

Triste situation de la Castille

Jamais la Castille ne s'étoit trouvée dans une situation plus déplorable ; il n'y avoit point de miseres ausquelles ce Royaume ne fût en proye. On ne voïoit dans ces tems malheureux, que brigandages, que vols, que meurtres, qu'assassinâts : le libertinage, la dissolution & les débauches les plus honteuses regnoient de tous côtez, sans qu'on se mit en devoir de les reprimer. Les plus grands crimes demeuroient impunis, la Justice étoit bannie pour faire place à la violence & à l'oppression. Les anciennes coûtumes étoient abolies, les Loix foulées aux pieds, les choses saintes méprisées, la monnoye ou fausse ou alterée, par la foiblesse & la negligence du gouvernement, causoit un préjudice inexprimable au negoce. On avoit souvent presenté au Roy des Requestes, pour lui remontrer les desordres & les abus qui s'étoient glissez dans l'Etat, & pour le supplier d'y apporter un secours prompt & efficace ; mais les choses alloient toûjours leur train ordinaire.

Ferdinand del Pulgar, Poëte satirique.

Enfin la licence monta à un tel excès, que Ferdinand del Pulgar, un des plus beaux esprits de ce tems-là, & devenu fameux par ses ouvrages, & par son genie pour la poësie, composa une Satyre très-piquante, en vers Castillans, où il déplore avec beaucoup de liberté & d'esprit, la foiblesse & la lâche timidité de D. Henri, l'avarice & la jalousie des Ministres, les cabales des Grands, la corruption des mœurs, le libertinage de la Cour, & les maux que souffroit encore la Castille. Pulgar ne voulut pas mettre son nom à cet ouvrage, pour se mettre à couvert de la vengeance de ceux qu'il dépeignoit C'étoit un Dialogue en forme d'Eglogue entre deux Bergers, qui s'entretenoient de la vie champêtre, dont ils déploroient le renversement, sous ces noms empruntez ; il faisoit des descriptions naïves de l'état pitoyable où se trouvoit alors le Royaume.

CI. Mort de Charles Duc de Guyenne.

Charles Duc de Guyenne mourut à Bordeaux le 12 de May de la même année 1472. dans une conjoncture heureuse pour la France. Ce jeune Prince ambitieux s'étoit broüillé avec Loüis XI Roy de France son frere, & s'étoit ligué contre lui

avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Tout étoit déja presque disposé pour recommencer une guerre civile, lorsque la mort imprévûë de ce Prince renversa bien des projets; les mariages qu'on méditoit, les alliances qu'on venoit de faire, les guerres où l'on se preparoit, tout s'évanoüit; la Guyenne retourna entre les mains du Roy de France; les Villes se soûmirent, & reçûrent les Garnisons que Sa Majesté très-Chrétienne y envoya. Le Duc de Bourgogne, chagrin de voir ses desseins échoüez, fit courir le bruit, pour rendre le Roy de France odieux à toute la terre, qu'il avoit fait empoisonner le Duc de Guyenne son frere, par le moyen de ses Domestiques, qu'il avoit corrompus. An de N. S. 1472.

Ces querelles particulieres éclaterent, enfin le Roi de France & le Duc de Bourgogne en vinrent à une rupture ouverte; on recommença les hostilitez; les uns & les autres se saisirent de quelques Places de peu d'importance, ils en assiegerent de plus considerables sans les prendre. Le Duc de Bourgogne faisoit paroître plus de chaleur & d'animosité; mais le Roy de France étoit plus puissant, & avoit plus d'adresse & d'habileté. Ces deux Princes firent souvent des treves ensemble, & souvent les rompirent, avant que le terme fût expiré. Enfin ces divisions furent funestes au Duc de Bourgogne, & n'aboutirent qu'à le perdre, comme il arriva cinq ans après; car ayant declaré la guerre aux Suisses, son Armée fut taillée en pieces par ses Ennemis dans la Bataille qui se donna auprès de Nancy, Capitale de la Lorraine, & dans laquelle il fut tué. Mais nous laissons aux Historiens François le soin de raconter ces évenemens.

Querelle du Roy de France & du Duc de Bourgogne.

CII. Mort de Gaston Comte de Foix.

Ce qui regarde Gaston Comte de Foix, appartient à l'Histoire d'Espagne à cause des prétentions que ce Prince avoit sur la Couronne de Navarre, du côté de la Princesse Leonore son épouse. La mort du Comte laquelle arriva cette même année à Roncevaux, comme il revenoit de France en Navarre, renversa de si belles esperances; c'étoit sans contredit un des plus fameux guerriers de ce siecle. Dans toutes les guerres de France où il s'étoit trouvé, il avoit donné des preuves éclatantes de sa valeur, & de son experience dans l'Art militaire; il avoit encore considerablement augmenté ses Etats, ausquels il avoit réüni, pour ses enfans, le droit de succeder à la Couronne de Navarre.

Genéalogie de la Maison de Foix.

Il avoit eû un frere, nommé Pierre, Vicomte de Lautrec,

An de N. S. 1472. qui n'avoit ni moins de valeur ni moins de reputation que lui. Lautrec l'avoit toûjours accompagné dans ses expeditions, & avoit eû beaucoup de part à ses victoires. Pierre de Lautrec, Chef de l'illustre branche de Foix-Lautrec en France, étant mort quelque-tems auparavant à Mirande en Guyenne, ne laissa en mourant, de sa femme, qui étoit grosse, qu'un fils, qui fut nommé Jean. Celui-ci eut deux enfans, Odet & André de l'Espare, tous deux grands Capitaines, & également fameux. Le premier acquit beaucoup de gloire & de reputation dans les guerres que les François firent en Italie, & l'Espare ne rendit pas son nom moins illustre dans les guerres de Navarre, lorsqu'après la mort du Roy Ferdinand le Catholique, les guerres civiles s'allumerent en Espagne, & que la Castille se souleva. Jean Vicomte de Lautrec, dont nous venons de parler, eut encore un troisiéme fils, nommé Thomas de Lezcun, qui ne ceda à ses freres ni en valeur ni en reputation. Odet de Foix eut un fils nommé Henri, qui vêcut plus long-tems que ses autres freres & qui n'est mort que de nos jours.

CIII. L'Evêque de Siguença aspire au Chapeau de Cardinal.

L'Evêque de Siguença aspiroit à l'honneur de la Pourpre Romaine, & pretendoit que le Roy de Castille lui obtint du Pape le Chapeau de Cardinal; il croyoit que cette Dignité étoit dûë & à la grandeur de sa naissance, & aux services qu'il avoit rendus à l'Etat. Comme il voyoit que le Chapeau ne venoit pas aussi promptement qu'il l'auroit souhaité, il se plaignit de ce que le Roy ne reconnoissoit pas ses services. Il porta même si loin son ressentiment, que, quoiqu'il demeurât ordinairement à la Cour, il ne voulut jamais accompagner le Roy dans son voyage de Portugal, ni dans celui d'Andalousie. D. Henri, qui le regardoit, avec raison, comme une des meilleures têtes de son Conseil, & des plus habiles pour manier un affaire délicate, n'épargna rien pour appaiser cet esprit ambitieux & redoutable, par le crédit de ses freres, de ses parens & de ses amis, les plus riches & les plus puissans du Royaume.

Le Grand-Maître de S. Jacques épouse la fille du Comte d'Haro.

Le Grand-Maître de S. Jacques étant demeuré veuf, par la mort de sa premiere femme, épousa en secondes nôces la fille du Comte de Haro, & de Marie de Mendoze. Ainsi par ce mariage, il s'allia avec les anciennes illustres familles des Velascos, & des Mendozes, qu'il trouva le secret d'attirer dans ses interêts. Ce qui surprit tout le monde, c'est que les Mendozes abandonnerent le Duc de Medina Sidonia, qui étoit de

la même famille, & avec lequel ils avoient des liaisons si étroites. An de N. S. 1472.
Le Grand-Maître étoit l'homme le plus rusé & le plus adroit; jamais nul ne sçût avec plus d'habileté & de succès manier les esprits, & les engager dans son parti : comme il voyoit que sa faveur & son autorité excessives donnoient de l'ombrage aux Grands. Il fut ravi de trouver ce moyen d'affermir sa fortune, & de se mettre à couvert des pieges de ses Ennemis.

CIV. Le Cardinal Borgia vient Legat en Espagne.

Le Grand-Maître, pour s'attacher d'avantage les familles ausquelles il venoit de s'allier, fit esperer à l'Evêque de Siguença, qu'on lui donneroit le chapeau de Cardinal, dès que le Cardinal D. Rodrigue de Borgia seroit arrivé. Il étoit originaire du Royaume de Valence, & on avoit reçu avis qu'il venoit en Espagne, en qualité de Legat Apostolique envoyé par le nouveau Pape, & qu'il étoit déja arrivé dès le 20 de Juin à Valence, sa patrie, d'où ses Ancêtres tiroient leur origine; il y fut reçû avec la derniere magnificence, & toutes les démonstrations possibles de joïe. N'ayant demeuré que peu de jours à Valence, il en partit pour se rendre par terre à Tarragone, afin de s'aboucher avec le Prince D. Ferdinand, Roi de Sicile, qui étoit venu au siege de Barcelonne, pour conferer avec le Roy d'Arragon, son pere, sur plusieurs affaires importantes. Le Roy de Sicile ne devoit pas rester long-tems en Catalogne, étant obligé de retourner auprès de l'Infante Isabelle son épouse. Ce fut à Tarragonne que le Cardinal Legat lui remit entre les mains la dispense de son mariage, que le Pape Sixte IV. ordonnoit à l'Archevêque de Tolede de publier.

Le Roy Ferdinand retourne en Castille.

Ce voyage de Ferdinand fit beaucoup raisonner, chacun voulut se mêler d'en deviner les motifs; mais la veritable cause fut pour avertir le Roy son pere du mariage que l'on proposoit entre D. Henry d'Arragon, Duc de Sogorve, & la Princesse Jeanne; Ferdinand croyoit qu'il étoit de son interêt de rompre cette negociation. Le Roi d'Arragon, que l'âge & l'experience avoient rendu moins prompt & moins vif, ne parut pas faire grande attention à ce que lui disoit son fils; il avoit été si souvent trompé par de fausses nouvelles, qu'il avoit de la peine à croire ce mariage, outre qu'il conservoit une secrete affection pour le Duc de Sogorve son neveu, & fils de l'Infant D. Henri son frere, mort depuis plusieurs années. Enfin Ferdinand, après avoir demeuré quelque tems à Tarragone, passa à Valence, & de-là se hâta de retourner en Castille, dans la crainte que

An de N. S. 1472. ses ennemis, qui n'étoient qu'en trop grand nombre, ne prissent occasion de son absence pour broüiller les affaires, & exciter quelques troubles dans le Royaume.

CV. Le Legat vient trouver le Roi d'Aragon au siege de Barcelonne.

Le Cardinal vint trouver le Roy d'Arragon au siege de Barcelonne, dans le tems que les Assiegez, quoiqu'épuisez, demeuroient plus opiniâtres que jamais, dans la resolution de se défendre jusqu'à la derniere extremité. Loin de se rebuter des fatigues d'un si long siege, ni la disete des vivres, ni les miseres qu'ils avoient souffertes, n'avoient rien rabattu du courage & de la fierté des Catalans, naturellement peu traitables, endurcis au travail, & accoûtumez à se roidir contre les maux. On les avoit souvent pressez de rentrer dans leur devoir; promesses, menaces, tout avoit été inutilement employé, ils n'avoient pas même voulu prêter l'oreille aux avis salutaires qu'on leur donnoit.

Lettre du Roi d'Aragon aux Habitans de Barcelonne.

Le Roy d'Arragon, voyant que rien n'étoit capable de vaincre l'obstination de ces Rebelles, resolut enfin de faire un nouvel effort, & pour dernier remede, de leur écrire une longue Lettre, pour leur marquer sa bonne volonté, l'affection qu'il conservoit pour eux, & la disposition où il étoit d'user de clemence en leur endroit. Il leur representa que, puisque les affaires se trouvoient dans une telle situation, qu'ils ne pouvoient plus se maintenir, ni par leurs propres forces, ni par les secours étrangers; il s'étonnoit de les voir insensibles à leurs malheurs, qu'ils devoient se laisser toucher au danger où ils voyoient cette grande Ville, la Capitale de la Province, & qui ne cedoit à nulle autre d'Espagne, en grandeur, en beauté & en richesses, d'être pillée, saccagée, & reduite en cendres; qu'il étoit resolu de n'employer contre eux ni la violence ni les menaces, s'il n'y étoit contraint par la necessité; qu'il prenoit Dieu à témoin de la droiture de ses intentions, & de l'affection sincere, qu'il leur portoit, que leur revolte & leur opiniâtreté n'avoient pas été capables d'étouffer ces sentimens: qu'il ne les avoit jamais regardez que comme ses enfans, & qu'il ne les regarderoit jamais qu'en cette qualité; qu'il avoit depuis longtems fait dessein de remedier aux désordres de la Province, & de reformer les abus qui s'y étoient glissez, qu'il y auroit employé son autorité, & toutes les forces de sa Couronne; si eux-mêmes, par leur rebellion ne l'en avoient empêché, & n'avoient rompu les mesures sages & infaillibles qu'il avoit prises.

Cette

Cette Lettre eut tout l'effet qu'on pouvoit souhaitter, elle fit impression sur les Habitans de Barcelonne, & les toucha; charmez de la douceur & de la bonté de leur Souverain, ils commencerent à se repentir de leur faute, & voyant qu'il n'y avoit plus pour eux nulle esperance de se pouvoir défendre contre le Roy d'Arragon, ils aimerent mieux profiter de la bonne disposition où il paroissoit être, & s'abandonner à sa clemence, que de s'exposer aux justes traits de sa vengeance, en attendant la derniere extremité: ainsi resolus de se rendre, ils nommerent des personnes pour regler les articles de la capitulation, & pour terminer les differens qui pourroient arriver dans la suite. Voici quels furent les articles.

An de N. S. 1472. Ceux de Barcelonne se rendent au Roy d'Arragon.

1°. Qu'on laisseroit sortir de Barcelonne la Garnison Françoise, avec le fils du Duc de Lorraine, qui la commandoit; que les uns & les autres auroient la liberté de se retirer où ils voudroient sans que personne pût ni s'y opposer, ni les inquieter dans leur marche. 2°. Qu'on accorderoit une amnistie generale à tous ceux qui avoient pris les armes contre le Roy dans cette guerre. Il n'y eut que le Comte de Pallas qui fut exclus de l'amnistie. Celui-ci, qui s'étoit retranché dans quelques postes avantageux dans les gorges des Pyrenées, se voyant soûtenu de la France, qui lui envoyoit souvent des secours, ne laissa pas de donner de l'inquietude au Roy d'Arragon, & se maintint long-tems malgré tous les efforts qu'on fit pour le chasser des lieux qu'il avoit occupez. 3°. Que le Roy approuveroit, confirmeroit, ratifieroit ce qui avoit été fait & reglé par les Habitans, depuis dix ans que la guerre étoit commencée; la Ville se rendit au Roy d'Arragon, aux conditions que je viens de rapporter, & l'amnistie y fut publiée sur la fin d'Octobre; après quoi sa Majesté fut reçûë dans la Ville avec les applaudissemens & les acclamations de tout le Peuple. Rare exemple de clemence & de moderation que voulut laisser ce grand Prince à ses Successeurs, qui prefera la gloire de pardonner à une Ville, si souvent & si long-tems rebelle, au plaisir de se venger d'une revolte si opiniâtre, & de tant d'attentats commis contre sa Couronne. Il est vrai que le Roy, vivement touché de la mort du Prince son fils, à laquelle on le soupçonnoit d'avoir eû part, consideroit que les Catalans n'avoient d'abord pris les armes que pour leur propre deffense, & plûtôt pour venger cette mort, que pour favoriser une Puissance étrangere.

Il entre dans la Ville.

An de N. S 1472. CVI. On propose un double mariage.

On proposa deux mariages dans le Royaume de Naples, le premier entre le Prince D. Frederic, fils de Ferdinand Roy de Naples, avec la Princesse Jeanne, fille du Roy d'Arragon; ce projet ne s'executa pas. L'autre de la Princesse Leonore, fille du même Roy de Naples, qui avoit été accordée avec Marie Sforce, frere du Duc de Milan, comme je l'ai dit; mais elle épousa Hercules d'Est, Duc de Ferrare.

La Reine de Navarre remet ses Places au Roi de France.

La Princesse Leonore, fille du Roy d'Arragon, & veuve de Gaston de Foix, faisoit sa residence ordinaire à Sanguessa, dans le Royaume de Navarre. Cette Princesse, après la mort du Comte son époux, arrivée quelque-tems auparavant, gagnée ou forcée par les sollicitations pressantes du Roy de France, lui remit entre les mains toutes les Places fortes du Royaume, parce qu'on lui fit entendre que c'étoit le moyen le plus assuré pour conserver la Couronne de Navarre aux Princes ses petits-fils, qui étoient en même-tems les neveux de Sa Majesté très-Chrêtienne, étant les enfans de sa sœur.

Le Roi d'Arragon se rend maître de Perpignan.

Cette demarche de la Princesse Leonore, donna beaucoup de chagrin & d'inquietude au Roi d'Arragon. Comme ce Prince avoit d'ailleurs sujet d'être très-mecontent de la France, qui avoit appuyé les Rebelles de Catalogne, & entretenu leur revolte par les puissans secours qu'elle leur avoit envoyé, il resolut de declarer la guerre à la France, pour recouvrer les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, dont cette Couronne s'étoit mise en possession. Dans ce dessein il partit de Barcelonne au commencement de l'année 1473. se mit à la tête de ses Troupes:

1473. & dès qu'il parût, les Villes d'Elne & de Perpignan lui ouvrirent les portes; ces Peuples commençoient à se lasser de la domination Françoise, & ils conservoient toûjours une inclination & une affection secrete pour le Roy d'Arragon, que ses victoires & son bonheur constant rendoient de jour en jour plus illustre. De si heureux commencemens étoient de bons augures, & faisoient esperer que les autres Villes pourroient bien suivre le même exemple.

CVII. Le Legat est reçû à Madrid.

Le Cardinal Legat partit de Catalogne pour la Castille, & fut reçû à Madrid, avec tous les honneurs dûs à son caractere; on n'avoit jamais vû de reception plus solemnelle, ni d'entrée plus pompeuse & plus magnifique: il marchoit sous le dais, precedé des Grands du Royaume en habit de cerémonie, des principaux Officiers de la Couronne, & des Prelats, en rochet &

& en camail ; le Roy de Castille étoit à ses côtez, & ce Prince lui avoit donné la droite par honneur, suivant la coûtume d'Espagne. Après la premiere audience publique, on commença dans les audiences particulieres à parler d'affaires ; on proposa le dessein que le Pape avoit de lever une certaine somme d'argent sur tous les Benefices, pour être employée à la guerre contre les Turcs. Cette proposition du Legat ne plût pas, & elle souffrit de très-grandes difficultez dans l'execution, dont la principale étoit que le Royaume se trouvoit épuisé par les dernieres revolutions, & que les Peuples étoient pauvres. Neanmoins, malgré ces obstacles, le Legat, par son adresse & l'autorité du Roy, qui l'appuyoit, ne laissa pas d'obtenir ce qu'il avoit demandé. On publia donc une Ordonnance, pour regler le subside que demandoit Sa Sainteté, & l'on n'eut nul égard aux plaintes des Ecclesiastiques & des gens zelez pour le bien du Royaume, qui representerent que cette concession causoit un grand préjudice à la liberté des Eglises; qu'elle étoit la ruine entiere de l'Etat, dont elle enlevoit toutes les richesses, pour les faire passer dans des Provinces étrangeres.

An de N. S. 1473.

Triste situation de l'Eglise en Espagne

L'ignorance regnoit tellement en Espagne, même parmi les Ecclesiastiques, qu'à peine s'en trouvoit-il quelques-uns qui sçussent le latin. La bonne chere & la débauche étoient leurs plus ordinaires occupations ; le concubinage étoit presque public parmi eux, & le moindre de leurs dereglemens étoit de porter les armes & d'aller à la guerre. L'avarice avoit usurpé & dissipé les biens de l'Eglise ; rien n'étoit plus commun que de vendre & d'acheter des Benefices : ce commerce honteux avoit passé en coûtume, on ne s'en faisoit pas même de scrupule, & l'on regardoit comme une industrie, ce qui dans un autre tems auroit passé pour une simonie scandaleuse. Ni les Princes ni les Prelats, également aveuglez par leurs passions, ne faisoient attention que rien n'étoit plus capable d'irriter la colere de Dieu, & d'attirer sur le Royaume les funestes effets de sa vengeance, que cette espece de trafic sacrilege, & qu'il étoit également criminel, & de le faire soi-même, ou de le dissimuler, ou de le permettre.

On reforme les abus qui s'étoient glissez dans l'Eglise.

Dans une assemblée extraordinaire des Prelats du Roïaume, & des plus considerables Ecclesiastiques, qui se fit pour accorder au Legat ce qu'il demandoit, on proposa de chercher des moyens efficaces pour reformer ces abus, & pour remedier au

An de N. S. 1473. libertinage des Ecclesiastiques. On resolut entr'autres choses de demander à Sa Sainteté, qu'elle permît desormais qu'il y eût dans toutes les Eglises Cathédrales deux Canonicats, dont l'un se donneroit à un Théologien, & l'autre à un Jurisconsulte, ou à un Canoniste, & que ces deux Chanoines seroient choisis par l'Evêque & le Chapitre conjointement. La demande étoit si juste, que le Pape fit expedier aussi-tôt une Bulle, pour confirmer la demande qu'on lui avoit faite, & nous la transcririons ici avec plaisir, si on pouvoit trouver la premiere qu'on obtint, & traduire commodement en Espagnol un morceau qui nous reste de la seconde, & que j'ai raportée dans mon histoire latine.

Le Legat se rend à Alcala auprès de Ferdinand & d'Isabelle.

Le Cardinal Legat employa tous ses soins & toute l'autorité que lui donnoit son caractere, pour calmer les broüilleries qui regnoient depuis si long-tems en Castille, & pour en arracher les semences de division; mais ses efforts furent inutiles. Les esprits étoient encore trop aigris, & lui-même, comme cela étoit naturel, avoit secretement plus d'inclination & de penchant pour le parti de D. Ferdinand, qu'il prétendoit appuyer de toutes ses forces. Dans cette vûë il partit pour Alcala, où étoit ce Prince, & l'Infante Isabelle son épouse, avec l'Archevêque de Tolede; de là il passa à Guadalajara, sans autre intention que de détacher des interêts du Roy & du Grand-Maître de Saint Jacques, l'illustre Maison des Mendozes, pour l'attirer dans le parti de Ferdinand. Le Legat se flattoit de réüssir dans sa négociation, comptant sur son esprit souple, adroit, & accoûtumé à dissimuler. Caractere ordinaire des Courtisans, & sur son habileté à manier les affaires les plus délicates.

CVIII. Soulevement dans Cordouë contre ceux qui venoient de race Juive.

Il s'éleva environ ce même tems une nouvelle tempête dans plusieurs Villes d'Epagne, où les Peuples se souleverent contre ceux qui descendoient de race Juive; nation interessée, adonnée à l'usure, & qui ne cherche qu'à surprendre les Chrêtiens. Cet orage commença par Cordouë; le Peuple animé & furieux courut aux armes, & se jetta sur les Juifs, sans crainte du châtiment. Jamais on ne vit un plus affreux spectacle; on égorgeoit ces malheureux jusques dans leurs maisons; on les voyoit étendus dans les ruës, nageant dans leur sang; on n'entendoit que gemissemens & que cris: l'avarice & la brutalité avoient plus de part dans cette cruelle execution que la Religion & le zele; on ne pensoit qu'à piller les plus riches; on alloit foüiller

jusques dans les endroits les plus secrets pour en tirer les tré-sors qu'on y croyoit enfoüis : c'étoit un brigandage universel. Quoique les plus moderez n'approuvassent pas ces violences, ils ne laissoient pas de dire que Dieu, par un juste châtiment, punissoit ces perfides, qui avoient secretement abandonné la Religion Chrêtienne après l'avoir embrassée, ou au moins après en avoir fait une profession exterieure.

An de N. S. 1473.

Plusieurs autres Villes d'Andalousie imiterent l'exemple de Cordouë : mais le plus fort de la tempête tomba sur la Ville de Jaën, dont les esprits étoient plus violens. Le Connétable Iran-çu crût devoir s'opposer à la furie d'une Populace brutale & animée, & empêcher qu'on ne fit main-basse sur les Juifs, comme on avoit fait en d'autres endroits. La moderation du Connétable lui attira la haine des mutins, qui n'écoutoient ni la justice ni la raison. Ces furieux, animez contre le Connéta-ble, parce qu'il avoit pris les Juifs sous sa protection, conspi-rerent contre sa vie. Un jour qu'il étoit dans l'Eglise, ils se jetterent sur lui comme des bêtes feroces, pendant qu'il enten-doit la Messe, & le massacrerent au pied de l'Autel, sans avoir égard à la sainteté du lieu & du Sacrifice, où il assistoit. Cet at-tentat, commis en la personne du Connétable, jetta une si grande consternation dans la Ville, que Therese de Torrez son épouse, & ses enfans eurent bien de la peine à se retirer dans le Château.

Et à Jaën, où l'on assassine le Connétable Iranço.

Après la mort du Connétable, le Roy de Castille disposa de ses Charges; il donna à l'Evêque de Siguença la Charge de Grand-Chancelier du Royaume, & la Dignité de Connétable fut donnée à D. Pero Fernandez de Velasco, Comte de Haro. Jusques-là cette Dignité avoit été possedée par des Seigneurs de differentes Maisons; mais depuis l'élevation du Comte de Haro, elle n'est point sortie de sa famille, & les descendans de ce Seigneur, c'est-à-dire les aînez & les chefs de cette illustre Maison en ont toûjours depuis été revêtus. Le Roy de Castille fut très-vivement touché de cette mort; & l'on peut dire qu'en perdant ce grand homme, dont la fidelité constante & les lu-mieres lui étoient d'un grand secours, il fit une perte qu'il n'é-toit pas aisé de reparer.

Le Roi de Castille donne au Comte de Haro la Charge de Connétable, & celle de Chancelier à l'Evêque de Siguença.

CIX.

On propose le mariage du Duc de Segorbe avec Jeanne de Castille.

D. Juan de Pacheco, Grand-Maître de S. Jacques, dont le genie étoit fertile à inventer tous les jours de nouveaux expe-diens pour se tirer d'un mauvais pas, employa toute son habi-

An de N. S. 1473 leté à chercher quelque ressource qui pussent ou faire oublier la mort du Connétable, ou empêcher qu'elle n'eût de fâcheuses suites. Après avoir roulé dans son esprit plusieurs moyens, il jetta les yeux sur D. Henry d'Arragon, Duc de Segorbe, & l'envoya prier de quitter l'Arragon, & de se rendre incessamment en Castille par le Royaume de Valence, afin de n'être point arrêté par les Partisans du Roy Ferdinand, avec assurance qu'on lui feroit épouser la Princesse Jeanne, unique & legitime heritiere de la Couronne. Ce Duc ammena avec lui Beatrix de Pimentel sa mere. Le Grand-Maître alla au devant du Prince, jusqu'à Requena, pour le recevoir d'une maniere proportionnée aux esperances dont on l'avoit flatté.

Le Grand-Maître de S Jacques romp ce mariage.

La presence de ce Prince ne répondit pas aux hautes idées qu'on en avoit conçûës, & à ce que la renommée en avoit publié. Ainsi celui que l'on estimoit, avant que de l'avoir vû, devint un objet d'indifference & de mépris, dès qu'on eut commencé à le connoître ; on l'accusoit sur tout de fierté & d'orgueil. Quand les Grands venoient pour lui faire la reverence, il leur presentoit sa main à baiser, comme s'il eut déja été leur Souverain, sans faire reflexion que le mariage où il aspiroit n'étoit pas encore accompli, & que les affaires, quelques avancées qu'elles parussent, pouvoient changer & se rompre à tout moment. Le Grand-Maître fut lui-même si indigné des manieres impérieuses du Duc de Segorbe, qu'il resolut de détruire son propre ouvrage ; outre que dans le fond il avoit plûtôt de l'éloignement pour lui que d'affection ; car Pacheco étoit trop éclairé pour ne pas voir que si le Duc montoit jamais sur le Thrône de Castille, il ne manqueroit pas de se remettre en possession des Principautez & des Villes qui avoient autrefois appartenu à l'Infant D. Henry son pere, & de les réünir à sa Couronne. Il apprehendoit encore le ressentiment du Comte de Benaventé, oncle du Duc de Segorbe, & qui n'avoit pas oublié l'affront que Pacheco lui avoit fait, en lui enlevant la Grand-Maîtrise de S. Jacques.

Les prétextes dont on se servit pour rompre ce mariage.

Voilà les veritables raisons qui déterminerent le Grand-Maître à rompre le mariage du Duc avec la Princesse Jeanne, quoiqu'il prît d'autres prétextes : car, disoit-il, dans la situation où se trouvent les affaires de Castille, il est absolument necessaire de faire épouser à la Princesse un Prince plus puissant que le Duc de Segorbe, qui soit en état de calmer les troubles

du Royaume. Cependant le Roy de Castille ne pouvoit se resoudre à manquer à sa parole, & de se mocquer d'un Prince de son sang, auquel il avoit promis sa fille, & qu'il avoit fait venir exprès, pour la lui faire épouser. An de N. S. 1473.

Pacheco se broüille avec Cabrera, Grand-Trésorier de Castille.

Le Grand-Maître repliqua à ces raisons, que si le Roy vouloit absolument achever le mariage, la guerre civile seroit inévitable, & qu'ainsi il falloit de bonne heure s'y preparer, & amasser de grosses sommes d'argent, pour en soûtenir les frais. Pacheco, qui étoit broüillé avec André de Cabrera, Grand-Trésorier du Royaume, & Gouverneur du Château de Segovie, où l'on gardoit les trésors de la Couronne, n'étoit pas fâché de dresser un piége à son ennemi, & de trouver un prétexte pour le détruire.

Emeute à Segovie contre les Juifs.

Avant tout ceci, il y avoit eû dans Segovie une émeute populaire que le Grand-Maître avoit excitee lui-même par ses Emissaires secrets. La Populace, à l'exemple de l'Andalousie, s'y étoit soulevée contre les nouveaux Chrêtiens, & vouloit faire main-basse sur ces malheureux. André de Cabrera tâcha d'appaiser le tumulte, & il eut bien de la peine, avec toute son adresse, à en venir à bout: il courut plus d'une fois danger de sa personne; & peu s'en fallut que ces furieux ne l'insultassent lui-même.

CX.
Le Pape envoye le chapeau de Cardinal à l'Evêque de Siguença.

Le Pape envoya un Nonce extraordinaire en Espagne, pour apporter le chapeau de Cardinal à l'Evêque de Siguença, & fut bien-aise de marquer au Roy de Castille les égards qu'il avoit pour sa recommandation. L'Evêque reçût le chapeau à Madrid; on n'épargna rien pour rendre la cerémonie magnifique, & afin que la grace fut entiere, le Roy voulut que par honneur on l'appellât le *Cardinal d'Espagne*. [1]

Entrevûë du Roi de Castille & du Duc de Segorbe.

On ne voulut pas permettre ou Duc de Segorbe de venir à Madrid; mais on lui donna ordre de rester à Xetafe, Bourg assez considerable sur le chemin de Tolede. Le Roy de Castille s'y rendit pour s'aboucher avec lui. Il fut resolu dans cette entrevûë que le Duc quitteroit Xetafe, pour demeurer à Odon, autre Bourg peu éloigné de là. Le Grand-Maître, qui gouvernoit absolument l'esprit de D. Henri lui avoit fait changer de

[1] Il y a encore eû quelqu'autres Cardinaux Castillans qui ont porté ce Titre; mais nul Arragonnois; ce n'a point été à la qualité qu'on l'a donné: car des fils de Roy ne l'ont pas eû: cela a dépendu des diverses occasions, qui ont déterminé les Rois à le donner. Le Cardinal Ximenez est un des derniers qui l'a porté.

An de N. S. 1473. ſentiment ; mais comme on vouloit garder des meſures, & chercher des prétextes ſpecieux pour differer & rompre le mariage. on lui declara qu'il falloit obtenir une diſpenſe du Pape, à cauſe de la parenté qui étoit entre l'un & l'autre, & que les mariages entre parens, non-ſeulement ſont illicites & invalides ; mais encore ne ſont que trop ſouvent malheureux. Ainſi l'eſperance du Duc fut trompée. Il fut joüé par le Grand-Maître, & depuis ce tems-là il fut appellé communément, par deriſion, D. *Henri le Fortuné*.

Le Roi de Caſtille va à Segovie.

Le Roy de Caſtille partit pour Segovie, afin d'avoir l'argent neceſſaire pour ſoûtenir la guerre à laquelle il ſe diſpoſoit. Le Grand-Tréſorier André de Cabrera, qui ne cherchoit que les occaſions de chagriner le Grand-Maître, trouvoit mille difficultez pour ſe diſpenſer de donner ce qu'on lui demandoit, & alleguoit l'épuiſement du Royaume, la ruine des Peuples, qui le mettoient dans l'impuiſſance d'en trouver, il ſçavoit bien que le Grand-Maître ne cherchoit que l'occaſion de lui ôter le gouvernement de Segovie, comme il avoit fait, quelque-tems auparavant, celui de Madrid, pour ſe rendre maître de l'un & de l'autre, & ſe fortifier contre la jalouſie des autres Grands. D'ailleurs Cabrera avoit une affection ſecrete pour D. Ferdinand, ſoit par inclination naturelle, ſoit par les liaiſons & les engagemens que lui donnoit Beatrix Bobadilla ſon épouſe, qui avoit toûjours été au ſervice de l'Infante Iſabelle, dont elle étoit tendrement aimée.

Le Cardinal d'Eſpagne eſt fait Archevêque de Seville.

Le nouveau Cardinal d'Eſpagne, depuis ſa promotion, penſa à augmenter ſes revenus, ſon autorité & ſes Dignitez, pour être en état de ſoutenir celle dont il venoit d'être revêtu ; il ſçût profiter de la mort de D. Alphonſe de Fonſeca, Archevêque de Seville, un des plus grands génies, & des plus habiles Prélats d'Eſpagne ; il mourut à Coca. Le Cardinal d'Eſpagne, à la ſollicitation du Roi de Caſtille, fut nommé Archevêque de Seville, en la place de Fonſeca, & ne laiſſa pas de retenir encore ſon Egliſe de Siguença. Entrepriſe nouvelle en Eſpagne, & qu'on ne ſçauroit trop condamner ; mais la licence & les abus de ces tems malheureux étoient montez à un tel excès, que chacun n'avoit que ſon caprice & ſon ambition pour regle, & que tout ce qui flattoit ſa paſſion étoit permis.

CXI.

Perpignan aſſiégé par les François.

Une nombreuſe Armée de François, compoſée de vingt mille hommes d'Infanterie, & de mille hommes d'armes, ſous le

le commandement de Philippes de Savoye, vint en ce tems-là mettre le Siége devant Perpignan, Capitale du Comté de Roussillon, & l'on ouvrit la tranchée le 1er. d'Avril. Le Roy d'Arragon, averti de la marche & du dessein des Ennemis, se jetta lui-même dans la Place, avant que les lignes fussent faites, sans se mettre en peine du danger où il s'exposoit, resolu de tout risquer, & de s'envelopper lui-même sous les ruines de cette Ville, plûtôt que de jamais l'abandonner. Ce qui lui fit prendre cette resolution, peut être un peu témeraire; c'est que la situation de la Place, qui étoit à l'entrée de la France, & ses fortifications servoient de barriere à cette Nation, pour arrêter les courses.

An de N. S 1473.

Ce Prince pour encourager les Assiegez, & les animer à se bien défendre, fit assembler les principaux Officiers & les Habitans dans l'Eglise, où il fit devant eux un serment solemnel de ne point sortir de la Ville qu'il n'eût fait lever le siege. Résolution genereuse, vû son grand âge, & digne des plus grands Héros. Je ne sçai neanmoins s'il seroit à propos que les Souverains suivissent cet exemple, tout heroïque qu'il paroît, & risquassent ainsi leurs personnes; car si leurs ennemis venoient à se rendre maîtres de la Place, comme il peut arriver, & que par ce moyen ils tombassent entre leurs mains: A quels perils leurs Etats & leurs Sujets ne seroient-ils pas exposez? La protection singuliere du Ciel préserva l'Arragon de ce malheur, & justifia la conduite de ce Prince; car les Habitans pendant ce siege firent des prodiges de valeur; & combattant à la vûë & sous les yeux de leur Roy, ils firent les derniers efforts pour se défendre, malgré l'opiniâtreté & la bravoure des François qui les assiegeoient.

Le Roy d'Arragon se renferme dans la Place.

On ne sçauroit donner trop d'éloges à la fidelité & à la hardiesse de Pedre de Peralta, Connétable de Navarre, qui se distingua par-dessus tous les autres dans cette occasion; car ce grand homme s'étant déguisé en Cordelier, passa au travers de l'armée & du camp ennemi, sans être reconnu, à la faveur de la langue Françoise qu'il parloit parfaitement bien, & se jetta heureusement dans la Ville pour partager avec son Roy les dangers où il vouloit bien s'exposer; il étoit juste en effet que celui-là risquât sa personne, pour secourir un Prince auquel il étoit redevable de sa fortune.

Le Connétable de Navarre se jette dans Perpignan.

Des trois enfans qu'avoit le Roy d'Arragon, D. Alphonse,

Le Roy Ferdinand

An de N. S. 1473. vient au secours du Roy d'Arragon son pere.

un de ses fils naturels, se renferma avec son pere dans Perpignan, & ne voulut pas le quitter dans une occasion où il exposoit si genereusement sa vie pour ses Sujets. L'Archevêque de Sarragosse, qui étoit l'autre, se jetta dans Elne avec un bon corps de troupes, pour y executer les ordres que le Roy lui envoyeroit. Pour le Roy D. Ferdinand, qui étoit son fils legitime, & l'heritier de ses Etats, étant averti de ce qui se passoit, il partit de Talamanca avec quatre cents chevaux, qu'il leva à la hâte en Castille; & ayant été joint en chemin par cent autres, il marcha en diligence à la tête de cette petite armée, & vint camper au mois de Juin à la vûë d'Ampurias; cette action hardie jetta une telle épouvante parmi les ennemis, qu'ils leverent avec précipitation le siege de Perpignan, se retirerent, & consentirent depuis à une tréve qui devoit durer jusqu'au mois d'Octobre. Ainsi finit glorieusement pour le Roy d'Arragon une guerre dont on avoit lieu d'apprehender les suites.

Le Roy d'Arragon fait son entrée à Barcelonne.

Ce Prince n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, fit son entrée publique à Barcelonne. Depuis long-tems on n'avoit rien vû en Espagne de plus pompeux que cette cérémonie, c'étoit une espece de Triomphe. Le Roy superbement vêtu étoit sous un riche dais de brocard d'or, enrichi de perles & de pierreries, & assis dans un char également riche tout découvert, & tiré par quatre chevaux blancs d'une beauté merveilleuse, & magnifiquement enharnachez. Il étoit accompagné de la principale Noblesse Catalane & des Magistrats, suivi d'une multitude infinie de peuple qui bordoit les chemins, & qui remplissoit les ruës & les places publiques. Il entra par la porte de S. Daniel. C'étoit un spectacle auguste, que de voir l'entrée triomphante d'un Prince venerable par sa vieillesse & ses cheveux blancs; mais qui l'étoit encore davantage par la vûë qu'il avoit recouvrée d'une maniere presque miraculeuse, (1) & par l'éclat de ses grandes actions, dont il retraçoit le souvenir; son air noble, grand, majestueux, & sa valeur lui donnoient un nouvel éclat, & soûtenoient son corps affoibli par son grand âge.

Le Roy Ferdinand tombe malade.

D. Ferdinand son fils étoit parti pour Tortose, dans le dessein d'y tenir les Etats Generaux d'Arragon qui y étoient convo-

[1] Il n'est pas clair qu'il y eût d'assez habiles Oculistes en ce tems là pour rétablir la vûë ôtée par des cataractes; il n'est pas clair non plus qu'il n'y en eut aucun. Ainsi Mariana ne prononce rien sur cette guérison.

quez, & ausquels il devoit présider en la place du Roy son pere; mais il ne put executer sa résolution, parce qu'il tomba malade, & qu'il reçût des lettres de Castille, par lesquelles on le prioit fortement de s'y rendre, & de hâter son retour pour s'opposer à de nouvelles cabales qui se formoient, afin de traverser ses desseins.

An de N. S. 1473.

Dans ce même-tems un certain Maure de la Ville de Fez enleva les os du Prince D. Ferdinand de Portugal, Grand-Maître d'Avis, qui étoit mort prisonnier en Afrique, comme je l'ai rapporté, & il les apporta en Portugal: ils furent inhumez à Aljubarrote, & posez dans le tombeau des Roys ses Ancêtres. On fit à ce Prince des funerailles proportionnées à la grandeur de sa naissance, & à ses éminentes vertus.

CXII. Continuation des troubles de Castille.

Il ne se passa rien de remarquable dans les autres Provinces d'Espagne. Presque toutes joüissoient d'une parfaite tranquillité, & ne pensoient qu'à se remettre un peu des miseres souffertes pendant tant de troubles. Il n'y avoit que le Royaume de Castille qui ne pouvoit être paisible. C'étoit tous les jours de nouvelles factions; on n'entendoit parler que de guerre, & les divisions regnoient plus que jamais entre les Grands; le peuple prenoit part dans ces querelles particulieres. L'audace & la licence autorisées par l'exemple de la Noblesse & de la Cour, aussi-bien que par l'impunité, étoient montées au comble; l'on avoit perdu & oublié le respect dû au Roy, & l'autorité Royale étoit méprisée. Les Villes étoient divisées en differens partis. Le crédit & la puissance de Ferdinand & d'Isabelle son épouse augmentoient, plusieurs s'attachoient à ces Princes, & embrassoient ouvertement leur parti. Au contraire, celui du Roy Henri s'affoiblissoit, & diminuoit de jour en jour par la mollesse & la timidité de ce Prince. Le peuple rebuté de son gouvernement n'avoit plus que du mépris pour sa personne. Il est sûr que dans la Republique, aussi-bien que dans le corps humain, les maladies les plus dangereuses sont celles qui ont leur principe & leur cause dans la tête, & qui delà viennent à se répandre sur tous les autres membres.

Troubles en Biscaye.

Il y avoit des mouvemens en Biscaye; cette Province s'étoit soulevée, parce que le nouveau Connétable avoit entrepris de réduire cette Nation peu docile, & de la soumettre par la force à l'obéïssance du Roy de Castille, étant bien-aise de reconnoître par quelque service important l'obligation qu'il

An de N. S. 1473

avoit à ce Prince, qui venoit de lui donner l'épée de Connétable. D'un autre côté le Comte de Trevigno appuyé des Basques, attachez de tout tems à ceux de sa Maison, favorisoit ouvertement le parti de l'Infante Isabelle, & de Ferdinand d'Arragon son époux, & s'opposoit de toutes ses forces aux desseins du Connétable de Castille; ainsi l'on ne voyoit que meurtres, & que vols dans cette Province sterile d'elle-même, & qui manque de beaucoup de choses.

Soulevement à Tolede calmé.

Il s'éleva encore à Tolede un nouvel orage. Le Comte de Fuensalida, soutenu de la faveur du Grand-Maître de Saint Jacques, ayant formé le dessein de se saisir de Tolede, résolut d'y entrer secretement avec des troupes, & d'en chasser le Maréchal Ferdinand de Ribadeneira, entierement dévoüé au parti du Roy de Castille; le peuple courut aux armes, & s'opposa aux entreprises du Comte. Le Roy averti du danger où il étoit de perdre Tolede, y accourut en diligence, & par sa presence dissipa ces mouvemens, dont l'on apprehendoit les suites. Mais par un excès de bonté, ou par sa timidité naturelle, il pardonna aux coupables, & cette facilité ne servit qu'à inspirer plus d'audace aux mutins.

CXIII.
Le Grand-Maître de S. Jacques se retire de la Cour.

Après cela le Grand-Maître D. Juan Pacheco étant bien-aise de passer le reste de ses jours éloigné du tumulte, partit pour Pegnafiel, où étoit son épouse. Depuis tant d'années qu'il étoit à la Cour, où il avoit eu la plus grande part aux affaires, il sentoit bien qu'il n'avoit pas contenté tout le monde, & que plusieurs ne le voyoient pas de trop bon œil; ainsi il n'étoit pas fâché par son éloignement de calmer les esprits, & d'effacer le souvenir des chagrins qu'il avoit pû causer pendant sa faveur & son ministere. Il envoya à la Cour D. Diégue Pacheco son fils, en faveur duquel il s'étoit démis du Marquisat de Villena, comme je l'ai rapporté. Le Roy reçut le jeune Marquis avec autant de marques de tendresse, que si le Grand-Maître son pere avoit rendu des services considerables à l'Etat. Le Marquis étoit jeune & bien fait; il avoit quelque chose de noble & de vif dans l'air, & dans les manieres; rien n'étoit plus magnifique que son train & ses équipages. Le Roy retourna de Madrid à Segovie; pendant qu'il y demeura, la tendresse qu'il avoit marquée au jeune Marquis à la premiere entrevûë, ne fit que redoubler par les conversations familieres qu'ils eurent ensemble. Le fils prit bien-tôt la

place du Grand-Maître son pere, & l'on commença dès-lors à le regarder comme Favori. Le Roy lui faisoit paroître tant de bonté, qu'il ne se passoit pas un seul jour qu'il ne l'allât voir dans le Monastere des Hieronimites de Segovie, où il logeoit. An de N. S. 1473.

On fit proposer à André de Cabrera de se raccommoder avec les Pachecos ses anciens ennemis, de s'abandonner à la discretion du Roy, & de lui livrer le Château de Segovie, avec les trésors dont il avoit la garde; on lui offroit en récompense la Ville de Moya sur les frontieres du Royaume de Valence, & proche de Cuença sa patrie. Cabrera paroissoit assez disposé à un accommodement aux conditions qu'on lui proposoit, & qui lui étoient trop avantageuses pour les refuser; mais les Habitans de Moya ayant sçû ce qui se negocioit à la Cour, ne voulurent jamais consentir à recevoir André pour Maître; ils se souleverent, & prirent les armes pour soûtenir leur résolution. Mais comme ils apprehendoient de n'être pas assez forts pour tenir seuls contre la puissance & les forces du Roy de Castille, ils eurent recours aux Arragonnois, & Juan Fernandez d'Heredia, qui commandoit dans le Royaume de Valence pour le Roy d'Arragon, y étant accouru avec des troupes, se mit en possession de la Ville au nom de l'Infante Isabelle. On ne sçauroit exprimer combien le Roy fut piqué de cette affaire.

La Ville de Moya se soumet à l'Infante Isabelle.

La Princesse Isabelle, qui pendant l'absence de Ferdinand son époux, demeuroit à Tordelaguna dans le Royaume de Tolede, se rendit en diligence à Aranda sur le Duero, dont les Habitans, d'un commun accord, l'avoient appellée, par l'horreur qu'ils avoient pour la Reine Jeanne, à cause de sa vie scandaleuse, qui deshonoroit également le Royaume, la Majesté Royale, & le personne du Roy, sur qui l'affront d'une conduite si licentieuse rejaillissoit plus que sur nul autre. Il y a des personnes qui ne peuvent regarder le crime qu'avec horreur; mais qui n'ont ni assez de fermeté, ni assez de résolution pour le reprimer & pour le punir: Tel fut le caractere du Roy Henry pendant tout le cours de sa vie. La Reine Jeanne, & la prétenduë Princesse sa fille, étoient alors dans le Château de Madrid sous la garde du Marquis de Villena, qui en étoit chargé.

La Ville d'Aranda sur le Duero appelle l'Infante Isabelle.

La Ville d'Agreda, située proche de l'endroit où étoit au-

Agreda suit le même exemple.

An de N. S. 1473 trefois l'ancienne Ville d'*Augustobriga*, dans les Pelendons, animée par l'exemple d'Aranda, dont elle étoit peu éloignée, invita l'Infante Isabelle à recevoir les Habitans pour ses fidéles Sujets. Cette nouvelle picqua le Roy sensiblement; mais le Comte de Medina Celi, à qui il avoit cedé cette Ville, en fut encore plus irrité.

CXIV. Concile Provincial d'Aranda.

Dans ce même tems-là D. Alphonse de Carrillo, Archevêque de Tolede, qui avoit accompagné l'Infante Isabelle dans ces deux occasions, convoqua un Concile Provincial des Evêques ses suffragans dans la Ville d'Aranda, par un mandement qu'il fit publier, & qu'il leur adressa pour les inviter à se rendre au Concile; les Evêques & les Archi-Prêtres de sa Province s'y rendirent, sant y comprendre un nombre presque infini de toutes sortes de personnes, tant Ecclesiastiques que Seculieres. Le bruit se répandit que l'Archevêque assembloit ce Concile pour rétablir la discipline de l'Eglise, & reformer les mœurs corrompuës des Ecclesiastiques, que l'ignorance & les désordres de ces tems avoient fait tomber dans les vices les plus scandaleux. Mais il y a bien de l'apparence que l'intention secrete de l'Archevêque étoit, sous prétexte de ce Concile, de fortifier le parti de Ferdinand & d'Isabelle, ausquels ce Prélat étoit entierement dévoüé, & de chercher les moyens d'attirer dans leurs interêts ceux qui se trouveroient à cette assemblée.

Les Decrets du Concile.

On n'y fit que quatre Canons, qui furent publiez le 8. de Decembre. Le premier, que les Evêques ne paroîtroient jamais en public, qu'en rochet & en camail. Le second, que les Prêtres célebreroient la Sainte Messe, pour le moins trois ou quatre fois l'année. Le troisiéme, que les Ecclesiastiques ne s'attacheroient au service, & ne recevroient ni gages ni pensions d'aucun Seigneur particulier; mais seulement du Roy. Enfin le quatriéme, que l'on ne donneroit les Cures & les autres Benefices considerables, qu'on appelle Dignitez dans les Cathédrales & les Collégiales, à personne qui ne sçût la Grammaire. [2]

CXV. Le Roi Ferdinand vient en Castille.

A peine le Concile d'Aranda étoit-il fini, que Ferdinand arriva à Almaçan, & à Berlanga. Le Comte de Medina Celi, & D. Pedre Mendoze, Seigneur d'Almaçan, l'y regalerent

[2] Ce n'est pas en soi grand chose que ce que l'on exigeoit; mais c'étoit beaucoup pour le tems, & cela préparoit la voye à d'autres choses.

pendant quelques jours. De là ce Prince se rendit à Aranda, où il étoit bien-aise par sa presence d'encourager ses Partisans secrets, & d'en augmenter le nombre.

An de N. S. 1473.

Mort de l'Amirante de Castille & du Grand-Maître d'Alcantara.

Plusieurs personnes de distinction moururent cette même année. L'Amirante D. Frédéric & D. Gomès de Cacerès & de Solis, Grand-Maître d'Alcantara, moururent en Castille; celui-ci eut pour son Successeur D. Juan de Zugniga dans sa Dignité de Grand-Maître, comme je l'ai déja dit.

Et du Prince Nicolas, fils de Jean Duc de Lorraine.

Le Prince Nicolas, fils de Jean Duc de Lorraine, mourut en France; le Duc René son Ayeul vivoit encore alors. Son petit-fils du côté de sa fille, nommé René, comme lui, succeda au Duché de Lorraine, par son Ayeule maternelle, qui avoit été femme du vieux René. Le nouveau Duc de Lorraine devint illustre dans la suite, & immortalisa son nom par la victoire signalée qu'il remporta sur les Flamands, auprès de Nancy, Capitale de ses Etats, dans laquelle l'Armée de Charles Duc de Bourgogne, surnommé *le Hardy*, fut taillée en pieces, & le Duc lui-même fut tué.

Le Comte d'Armagnac fait la guerre en Guyenne contre le Roy de France.

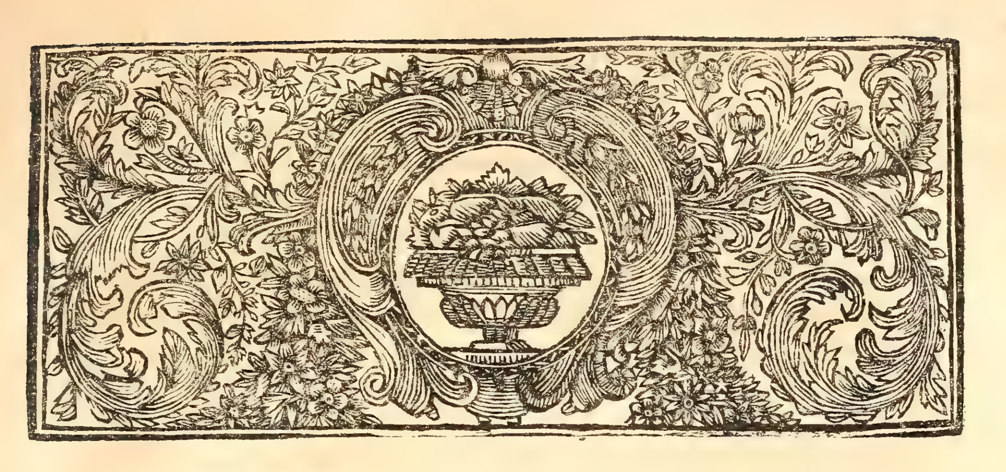
Depuis que Jean Comte d'Armagnac se fut retiré en Espagne, comme on l'a vû, il ne put jamais rentrer dans les bonnes graces du Roy de France; c'est pourquoi voyant bien qu'il n'avoit plus rien à espererdu côté de la Cour, & connoissant le caractere du Roy Loüis XI. incapable de revenir de ses ombrages, il se ligua avec le Duc de Bourgogne, & soûtenu du secours que lui envoyoit ce Duc, il fit la guerre en Guyenne contre les Troupes du Roy, & fit prisonnier Pierre de Bourbon, qui commandoit dans cette Province pour Sa Majesté très-Chrêtienne, & que ses perfides Domestiques, corrompus par les presens du Comte d'Armagnac, lui livrerent entre les mains. Cet attentat irrita le Roy de France contre le Comte, qui ne voulut jamais consentir à relâcher son Prisonnier, qu'on ne l'eut rétabli dans sa Ville de Leictoure, dont on l'avoit quelque tems auparavant dépoüillé, pour le punir de ses revoltes.

Le Roy de France lui fait trancher la tête.

Le Cardinal d'Alby ayant reçû les Troupes que lui envoïa le Roy de France, reprit Leictoure, & le raza. Mais quoique le Comte d'Armagnac se fût rendu par composition, & qu'on lui eût promis de lui sauver la vie, on ne laissa pas de lui faire trancher la tête. La mort de ce Seigneur donna en France une ample matiere de parler; les sentimens étoient partagez, & chacun se mêloit d'en raisonner, suivant ses vûës & ses interêts

An de N. S. 1473. particuliers. Tout le monde convenoit que le Comte avoit bien merité le ſupplice qu'on lui fit ſouffrir. Ses crimes étoient énormes, & ſes dereglemens extrêmes. On en raporte un entr'autres, qui fait bien ſentir la corruption de ſes mœurs, & le libertinage de ſa vie. C'eſt qu'il contrefit de fauſſes Bulles du Pape ; & à la faveur d'une diſpenſe ſuppoſée de Sa Sainteté, il épouſa ſa propre ſœur. Inceſte qui meritoit ſeul une fin auſſi tragique que la ſienne.





L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.



LES divisions qui regnoient depuis si long-tems entre les Grands, & parmi la Noblesse de Castille, ne faisoient qu'augmenter tous les jours. Leur ambition & leur jalousie n'étoient pas encore éteintes; tous sembloient ne chercher qu'à s'élever sur les débris de leurs concurrens. Néanmoins dans tous ces mouvemens le parti de Ferdinand & d'Isabelle ne laissoit pas de se fortifier. Le Grand-Maître de S. Jacques, toûjours plus ambitieux & plus avide que jamais, ne se lassoit point d'accumuler trésors sur trésors, d'augmenter le nombre de ses Créatures & de ses Partisans, d'acquerir de nouvelles terres, de chercher de nouveaux appuis, pour se maintenir & se mettre à couvert des poursuites de ses ennemis. Plus il avoit, plus il vouloit avoir; les biens immenses qu'il avoit amassez pendant le cours d'une si longue & si constante faveur: bien loin d'avoir assouvi son insatiable cupidité, n'avoit servi qu'à l'irriter, & à le rendre encore plus avide.

I. Nouveaux troubles en Castille.

Le Grand-Maître apprehendoit que si les Princes d'Arragon montoient une fois sur le Thrône de Castille, & devenoient paisibles possesseurs de la Couronne, ils ne se remissent

Le Grand Maître de S. Jacques s'oppose au mariage du Prince D. Henry d'Arragon & de Jeanne de Castille.

An de N. S. 1473. en possession de tous les biens qu'avoient autrefois possedez dans ce Royaume les Infants d'Arragon, dont ils étoient les heritiers, & qu'ainsi ils ne dépoüillassent les Pachecos, qui n'étoient devenus riches & puissans que des dépoüilles de ces Princes, sur les ruines desquels le Grand-Maître s'étoit élevé. Cette juste crainte l'avoit rendu contraire au mariage de Ferdinand avec Isabelle, & l'avoit engagé à faire tous ses efforts pour le traverser; dans la même vûë il ne s'opposoit pas avec moins de chaleur à celui de l'Infant D. Henry, & de la Princesse Jeanne. Il y formoit tous les jours de nouvelles difficultez. Le Roy avoit si peu de génie, & des lumieres si bornées, qu'il ne voyoit ni les desseins ni les intrigues de son favory, dont il s'étoit pour ainsi dire rendu l'esclave, ou s'il les voyoit, il n'avoit ni le courage ni la résoluton de s'y oposer; & il aimoit mieux prendre le parti de dissimuler. L'ambition particuliere de Pacheco étoit de se rendre maître du Château de Segovie, comme il l'étoit déja de celui de Madrid, & il esperoit, s'il pouvoit venir à bout de son dessein, d'être le maître absolu du Royaume, & de tenir désormais le Roy dans ses fers, en tout cas & de quelque maniere que les affaires tournassent, il se flattoit d'avoir entre les mains dequoi conclure un traité à des conditions plus avantageuses pour lui & pour sa Maison.

II. Cabrera, rival du Grand-Maître.

Il n'y avoit que le seul André de Cabrera, qui fût capable de traverser les desseins ambitieux du Grand-Maître, & de rompre ses mesures. Cabrera étoit un rival dangereux, il n'avoit ni moins de genie, ni moins d'intrigue que Pacheco, comme il connoissoit son caractere, il ne se fioit nullement aux promesses magnifiques que celui-ci lui faisoit, & il étoit trop habile pour s'y laisser surprendre. Ce Courtisan adroit ayant sçû profiter de l'absence de son competiteur, avoit trouvé moyen de se bien mettre dans l'esprit du Roy, & d'entrer dans sa confidence. La faveur naissante de Cabrera avoit donné de grands ombrages & de grandes jalousies au Grand-Maître: elles avoient enfin éclaté, & ils étoient devenus ennemis irreconciliables. Comme ils étoient l'un & l'autre également rusez & intriguans, chacun ne pensoit qu'à employer son esprit, son adresse, ses amis, pour supplanter & pour perdre son concurrent. Le Grand-Maître étoit plus riche & plus puissant; mais Cabrera étoit plus fin & plus adroit, & fut enfin plus heureux.

Il devient Favori.

Celui-ci avoit formé le dessein de reconcilier l'Infante Isa-

belle avec le Roy son frere, afin de trouver dans cette Princesse une protection puissante contre les artifices du Grand-Maître. Il l'entreprit, & pour y réüssir, il fit joüer tous les ressorts que son esprit pût inventer. L'absence de son compétiteur lui offrit la conjoncture du monde la plus favorable pour l'execution de son projet; car le Marquis de Villena, que le Grand-Maître son pere avoit laissé à la Cour en sa place, étoit encore trop jeune, & n'avoit ni assez d'habileté, ni assez d'experience pour prevenir ou déconcerter les intrigues de Cabrera, & pour parer aux coups que ce vieux & rusé Courtisan voudroit lui porter; Cabrera continuoit toûjours à faire sa cour avec plus d'assiduité que jamais. Jamais il ne quittoit le Roy, & par sa complaisance, aussi-bien que par les services, qu'il prenoit occasion de lui rendre dans les rencontres; il trouva le moyen de s'insinuer de jour en jour plus avant dans ses bonnes graces, & de se rendre absolument le maître de son esprit.

An de N. S. 1473.

III. Cabrera propose au Roy da Castille de se reconcilier avec l'Infante Isabelle sa sœur.

Cabrera s'entretenant un jour avec Sa Majesté, fit tomber le discours sur l'Infante Isabelle, & apporta plusieurs raisons, pour persuader au Roy de la faire venir à la Cour, & de lui permettre qu'elle vînt lui demander pardon de s'être mariée, sans sa permission, & de lui donner de nouvelles assurances de sa fidelité & de son obéïssance, que l'entrevûë du frere & de la sœur seroit avantageuse & honorable à Sa Majesté, & qu'il n'y avoit que leur reconciliation qui fût capable de préserver l'Etat des calamitez dont il étoit menacé; il ajoûta que personne dans le Royaume n'ignoroit où tendoient les projets ambitieux du Grand-Maître, qui n'avoit en vûë que d'exciter des troubles, & d'en profiter, pour augmenter l'autorité & les richesses de sa Maison, qn'il étoit absolument necessaire de s'opposer à son insatiable cupidité, si l'on vouloit sauver le Royaume.

Discours de Cabrera au Roy.

Car, poursuivit-il, Vôtre Majesté ne connoît'elle pas encore cet homme? Ignore-t'elle qu'il n'a jamais cherché qu'à « vous surprendre & à vous tromper? C'est un esprit dange- « reux, sur la fidelité duquel vous ne pouvez compter. Quand « je garderois le silence, les factions qui se sont formées dans « l'Etat, & dont il a été le principal Auteur, ne doivent que « trop vous convaincre du peu de zele & du peu d'affection « qu'il a toûjours euë pour le service de Vôtre Majesté. Je vois « bien que la tendresse que vous avez pour la Princesse Jeanne «

An de N. S. 1473. » vous arrête, vous êtes touché de son sort, & vous regardez » comme une injustice criante & honteuse de dépoüiller une » fille innocente de l'heritage & de la succession de son pere, je » l'avoüe: mais si Vôtre Majesté veut bien me permettre au- » jourd'hui de lui dire librement la verité; comment pourrons- » nous jamais persuader à des Peuples prévenus & entêtez dans » leurs sentimens, que ce soit vôtre fille. Il est de la sagesse & » de la prudence d'un Prince de ne rien entreprendre même » dans ses propres Etats que ce qu'il croit pouvoir persuader à » ses Sujets. La souveraineté des Rois ne s'étend pas sur les es- » prits & sur les cœurs, comme elle s'étend sur les corps; on ne » fait pas violence aux uns, comme il est aisé de forcer les autres. » Le sentiment & la disposition des Peuples reglent le sort des » Couronnes; les Empires ne subsistent & ne se renversent que » par la reputation; mais de quelque maniere que les choses » soient. Eh quoi! Ne pouvez-vous donc pas aisément enrichir » une sœur & une fille. Un Royaume aussi vaste, aussi riche, » aussi puissant que le vôtre, partagé entre l'un & l'autre, de la » maniere dont vous le jugerez à propos, ne peut-il pas fournir » à leur établissement, & contenter une ambition moderée & » raisonnable? Que si vous avez de la peine à vous résoudre » d'affoiblir vôtre Royaume, de diminuer l'éclat de vôtre Cou- » ronne, & d'avilir la Majesté du Trône de Castille; ne vous » doit-il pas être infiniment plus désagréable & plus fâcheux » d'embarquer vos Sujets dans une cruelle guerre civile, & de » le précipiter dans une abîme de calamitez que les divisions » intestines ne manquent jamais d'entraîner après elles. Si Vô- » tre Majesté veut ajoûter foy aux avis d'un Sujet fidele, & ze- » lé pour vôtre service; s'il y a une voye pour détourner les » malheurs dont nous sommes menacez, vous n'en devez point » chercher d'autre que celle que je prends la liberté de vous pro- » poser. Que si en cela même on trouve quelque chose qui soit » contraire aux vûës & aux interêts de quelque particulier; je » crois que le desir de la paix & l'amour de la patrie doivent » les faire passer pardessus les petits avantages qu'ils pourroient » esperer dans le parti opposé; puisqu'il est encore tems, Vôtre » Majesté ne peut faire des réflexions trop serieuses sur les dé- » sordres & les suites inévitables de la guerre civile; mais » aussi elle ne peut prendre trop de précautions & trop de me- » sures pour en préserver vos Peuples.

Ce discours fit sur l'esprit du Roi de Castille toute l'impression & tout l'effet que l'on pouvoit esperer: car ce Prince étoit d'une inconstance étonnante ; jamais on ne vit plus de legereté dans sa conduite, & plus de changement dans ses resolutions. Foiblesse honteuse pour un Roy, facilité pernicieuse qui deshonore un Souverain, & qui avilit la Majesté Royale. An de N.S 1473. Le Roy entre dans les sentimens de Cabrera.

IV. Cabrera persuade au Roy de rappeller sa sœur.

André de Cabrera étoit trop habile politique pour ne pas profiter de la disposition favorable où il l'avoit mis; il apprehendoit que le retour du Grand-Maître ne renversât son projet, & ne déconcertât ses mesures ; ainsi il fit si bien par ses intrigues & ses importunitez qu'il persuada au Roy de rappeller auprès de sa personne l'Infante sa sœur.

Beatrix de Bobadilla, épouse de Cabrera, va trouver l'Infante Isabelle.

Dès que le Roy eut pris cette résolution, Cabrera qui connoissoit parfaitement l'inconstance de ce Prince, ne voulant pas lui laisser le tems de changer, donna aussi-tôt ordre à Beatrix de Bobadilla son épouse de partir en diligence pour Aranda, où étoit l'Infante ; elle se déguisa en Paysanne, & se rendit auprès de la Princesse dans cet équipage bizarre. Beatrix étant arrivée à Aranda, sans être connuë, & ayant trouvé le moyen de s'introduire au Palais de la Princesse, elle ménagea si adroitement l'esprit de son ancienne Maîtresse, dans une longue conference qu'elle eut avec elle, qu'elle lui persuada de se rendre à Segovie le plûtôt qu'elle pourroit, sans en faire part à personne ; elle l'assura de la tendresse sincere que le Roy son frere avoit pour elle ; & quand même ce Prince volage viendroit à changer de sentimens, elle auroit toûjours pour retraite le Château de Segovie, où elle pourroit être en toute sûreté, sans que personne osât seulement lui faire le moindre chagrin; elle lui representa encore, quand même elle s'exposeroit en cette occasion à quelque danger, que le caractere d'une grande ame étoit de risquer quelque chose dans des affaires de consequence ; que dans cette rencontre il falloit user de diligence, que le moindre délay étoit capable de tout ruiner, & que très-souvent un moment pouvoit faire échoüer les projets les mieux concertez.

L'Infante Isabelle vient à Segovie.

La negociation de Beatrix de Bobadilla eut tout le succès que Cabrera son époux en pouvoit souhaiter, & cette femme habile & adroite ayant terminé cette affaire avec l'Infante, retourna vers son époux. L'Infante Isabelle la suivit de près, & étant partie secretement d'Aranda, elle entra au Château de

An de N. S. 1473. Segovie, au commencement de l'année 1474. Dès que l'on sçût à Segovie la venuë de cette Princesse, toute la Ville se trouva dans une agitation & dans un trouble qu'il seroit difficile d'exprimer; la surprise fut universelle, les Courtisans & les Habitans en furent également émus; comme chacun en jugeoit suivant ses dispositions particulieres, les uns étoient d'un sentiment, & les autres d'un autre. Le Marquis de Villena s'imagina que c'étoit un piége qu'on lui dressoit pour le surprendre, & pour le perdre; & ne doutant point que cet affaire ne fût concertée, monta aussi-tôt à cheval, sortit secretement de la Ville, & se sauva en diligence à Ayllon, qui est assez proche de Segovie.

Entrevûë du Roy & de l'Infante sa sœur.

Le Roy, qui étoit à la chasse dans la forêt de Balsain, quand il apprit cette nouvelle, accourut aussi-tôt à Segovie, & alla visiter l'Infante sa sœur. On ne sçauroit concevoir qu'elle fut la joïe de l'un & de l'autre, quand ils s'embrasserent dans cette premiere entrevûë; ils se donnerent mutuellement toutes les marques possibles d'affection & de tendresse; elle fut d'autant plus vive, qu'ils ne s'étoient vûs l'un & l'autre depuis longtems. Le Roy & l'Infante s'entretinrent ensemble, leur conversation fut longue & secrete; enfin l'Infante, en quittant le Roy son frere, lui recommanda ses interêts, & la justice de son droit, qu'elle prétendoit être incontestable; ainsi ils se separerent l'un & l'autre assez tard.

L'Infante se promene publiquement dans les ruës de Segovie.

Le lendemain le Roy soupa au Château en public avec l'Infante sa sœur, & le troisiéme jour cette Princesse étant montée sur une mule, dont le Roy voulut lui-même tenir la bride pour lui faire plus d'honneur, & marquer que sa reconciliation étoit sincere, alla se promener dans toutes les ruës de la Ville. Jamais jour ne fut plus serein & plus heureux pour les Habitans de Segovie, ou plûtôt pour toute l'Espagne, par l'esperance certaine que tout le monde conçût d'une paix ferme & durable. La crainte que les gens bien intentionnez avoient de voir la Castille replongée dans une guerre civile, se trouva dissipée par cette réünion.

V.

Le Roi Ferdinand vient à Segovie.

Mais cette agréable esperance fut encore augmentée, quand l'on vit le Roy Ferdinand arriver à Segovie. Ce Prince étoit à Turvegano, où il attendoit avec impatience le succès de l'entrevûë du frere & de la sœur. Ayant donc reçû des Lettres de la Princesse son épouse, qui l'informoit de tout ce qui s'étoit

passé, & qui l'invitoit de se rendre incessamment auprès d'elle; il partit pour aller prendre part à la joye commune. Le Roi de Castille, le Roy Ferdinand & l'Infante Isabelle sortirent tous trois du Palais le jour des Rois & se promenerent ensemble dans la Ville. Le cortége fut magnifique; toute la Cour & les principaux Habitans les accompagnerent avec les applaudissemens de tout le monde; après la promenade ils dînerent tous trois à la même table, dans le Palais Episcopal, où André de Cabrera leur avoit preparé un repas également somptueux & délicat. Diégue Henriquez de Castille rapporte que D. Rodrigue de Villandrando, Comte de Ribadeo, mangea à la table de leurs Majestez, en vertu d'un privilege qui avoit été accordé au Comte son pere, par lequel il avoit la permission d'être assis & de manger à la table de Sa Majesté, tous les premiers jours de l'année, comme nous l'avons déja dit. Pendant la table il y eut musique & concert, & après le repas un grand bal, à l'issuë duquel on servit encore une magnifique collation, où les fruits & les vins les plus exquis ne furent pas épargnez.

An de N. S. 1473.

VI. Le Roi de Castille tombe malade.

La joye étoit universelle; mais la fête fut un peu troublée, par l'indisposition du Roy de Castille, qui tomba malade d'une douleur de côté. Le mal fut d'abord si violent, que l'on fut contraint de le transporter aussi-tôt dans son Palais; ce malheur imprévû, fit parler diversement, les gens sages le regarderent comme un de ces accidens qui arrivent tous les jours, & dont les Rois ne sont pas plus exempts que les autres hommes; mais le Peuple, qui, par sa malignité naturelle, veut se mêler de juger des actions des Grands, & de les interpréter en mauvaise part, publia que Sa Majesté avoit été empoisonnée. Le peu de santé que le Roy eut toûjours depuis, & sa mort, qui arriva avant la fin de l'année, contribua à fortifier cet injuste soupçon.

On le croit empoisonné.

Mais le bonheur constant & les prosperitez continuelles qui ont accompagnés le regne de Ferdinand & d'Isabelle, & la grandeur des choses qu'ils ont faites, me paroissent une preuve assez convaincante, que si le Roy de Castille fut empoisonné, ils n'eurent au moins ni l'un ni l'autre nulle part à un si noir attentat; car il n'y a nulle vraisemblance qu'ils eussent voulu commencer leur regne & cimenter leur Thrône par le crime énorme dont on les accusoit. Les jalousies qui regnoient parmi les Grands, la liberté ou plûtot la licence extreme que l'on

An de N. S. 1473. prenoit à se déchirer les uns les autres, donnerent lieu à ces faux bruits, & à ces injustes soupçons; on fit dans tout le Royaume des processions & des prieres publiques pour la santé du Roy, qui commença à se mieux porter.

VII. On négocie l'accomodement entre les deux Rois.

Dès que l'on vit que la santé du Roy se rétablissoit, on chercha les voyes de conclure un accomodement solide entre les deux Rois. L'Infante Isabelle demandoit que tous les Etats de la Couronne de Castille la declarassent pour heritiere présomptive du Royaume, & qu'ils reconnussent la justice de son droit. Que si le Roy son frere leur accordoit une demande qu'il ne pouvoit legitimement leur refuser, qu'elle & le Roy Ferdinand son époux, demeureroient toute leur vie soumis & obéïssants à Sa Majesté Castillane: elle offrit pour gage & sûreté de sa parole de laisser la Princesse sa fille en ôtage dans le Château d'Avila, & entre les mains d'André de Cabrera.

Le Comte de Benavente s'y oppose.

D'un autre côté le Comte de Benavente demandoit avec instance que la prétenduë Princesse Jeanne, qui passoit pour la fille du Roy de Castille, épousât D. Henri d'Arragon. Le Comte avoit été infiniment sensible à l'affront que l'on avoit fait à ce Prince son cousin, en l'amusant par de belles promesses. Il menaçoit que si on ne consentoit à la proposition qu'il faisoit, il traverseroit l'accommodement qu'on vouloit menager entre les deux Rois, & qu'il sçauroit bien trouver les moyens d'en empêcher la conclusion, & le rompre. Comme le Comte étoit toûjours auprès du Roy de Castille, il ne cessoit de l'importuner, pour l'engager à donner son consentement à ce mariage. Cette voye étoit d'autant plus dangereuse pour Ferdinand & pour Isabelle, que les propositions de Benavente s'accommodoient assez aux inclinations du Roy, qui avoit une affection secrete pour la fille de sa femme.

Divisions à la Cour.

Les autres Grands ne paroissoient pas dans les mêmes dispositions sur cette affaire. Toute la Cour se trouvoit partagée, une partie des Courtisans & des Officiers du Palais appuyoient le parti de la prétenduë Princesse Jeanne; mais le plus grand nombre, les plus sages, les mieux intentionnez pour le bien de l'Etat, & qui avoient le plus d'autorité dans le Royaume, se déclaroient ouvertement pour Isabelle; ce qui ne contribua pas peu à fortifier son parti. Tout se gouvernoit par passion, fidelité ou perfidie, désobéïssance ou soumission, tout étoit indifferent; mais ce qui fit pancher la balance du côté d'Isabelle

d'Isabelle, c'est que l'illustre Maison de Mendoze, qui comprenoit un grand nombre de Seigneurs riches, puissans, accreditez, commença à se déclarer pour la Princesse, & son exemple en entraîna bien d'autres. La déclaration des Mendozes pour l'Infante fit changer de parti à l'Archevêque de Tolede, qui pour les contrecarrer commença de son côté à favoriser les interêts de la prétenduë Princesse Jeanne, parce qu'il esperoit en tirer des avantages plus certains & plus considerables.

An de N. S. 1473.

VIII. Pacheco conseille au Roy de Castille de se saisir de Ferdinand & d'Isabelle.

Le Roy de Castille se trouvoit dans de grandes inquiétudes, sans sçavoir à quoy se déterminer. Le Grand-Maître D. Juan Pacheco lui écrivit secretement des lettres, dans lesquelles il tâchoit de le persuader, & lui conseilloit de faire tous ses efforts pour surprendre Segovie pendant la nuit, & de ne rien épargner pour se saisir de la personne de Ferdinand & d'Isabelle, qui étoient venus dans le Château se livrer eux-mêmes entre ses mains; que la fortune lui presentoit l'occasion la plus heureuse du monde; que pour lui il offroit d'aider Sa Majesté de ses conseils, & de son adresse, si elle vouloit prendre cette résolution.

Le Roy Ferdinand sort secretement de Segovie.

Un projet aussi hardi que celui-là, & qui devoit être communiqué à tant de gens, pouvoit-il être long-tems secret? Mais que peuvent l'adresse & l'industrie des hommes contre les desseins de Dieu; toutes les créatures ensemble ne sont pas capables de troubler un moment l'ordre des décrets de la Providence, ni de traverser ce que le Ciel a une fois déterminé. Dès que Ferdinand fut averti du danger où il se trouvoit, il partit secretement pour se rendre en diligence à Turuegano. L'Infante Isabelle ne jugeant pas à propos de suivre l'exemple de son époux, resta dans le Château de Segovie, dans la résolution d'attendre où aboutiroient tous ces mouvemens. Elle vit bien de quelle importance il étoit pour elle de ne pas laisser entre les mains de ses ennemis une Place de cette consequence, où l'on gardoit tous les trésors, les meubles les plus précieux, les pierreries; en un mot toutes les richesses de la Couronne. Cette genereuse heroïne, d'une prudence, d'un courage au-dessus de son âge & de son sexe, demeura ferme au milieu des orages qui sembloient la menacer, déterminée de tout risquer pour conserver, à quelque prix que ce pût être, Segovie, dans la persuasion que cette Ville lui ouvriroit le chemin

An de N. S. 1473. du Thrône, & que ce seroit par-là qu'elle commenceroit à regner.

IX. Le Roy de Castille donne la Ville de Carrion au Comte de Benaventé.

Depuis que les Rois Henri & Ferdinand se furent separez, ils ne laisserent pas de s'aboucher encore une seconde fois. Voici quelle en fut l'occasion, & comment la chose se passa. Le Comte de Benaventé voulant profiter du malheur des tems, & des troubles dont la Castille se trouvoit agitée, ne laissoit échaper aucune occasion d'aggrandir sa Maison; il avoit obtenu du Roy Henri, pour récompense de ses services, la Ville de Carrion, une des plus considerables de la Vieille Castille. Dès qu'il s'en vit maître, il ne pensa qu'à s'y maintenir, & il la fit entourer de bonnes murailles garnies de tours, & y ajoûta toutes les fortifications qui étoient alors en usage.

Le Comte de Trevigno la surprend.

Le Marquis de Santillane mal-content de la gratification que le Roy avoit accordée au Comte de Benaventé, ne voyoit qu'avec dépit entre ses mains une Ville dont les Habitans avoient été de tout tems attachez aux interêts de sa Maison, d'où l'illustre famille des Mendozes, des de la Vega, des Cisneros, toutes unies & alliées à la sienne, tiroient leur origine; d'ailleurs ne pouvant resister aux larmes continuelles, & aux prieres réïterées des Habitans qui imploroient sa protection, il engagea le Comte de Trevigno de surprendre cette Ville, par le moyen des intelligences qu'il y avoit. Ce projet fut executé avec tout le succès que l'on pouvoit souhaiter. Le Marquis de Santillane, qui vouloit appuyer cette entreprise, & qui craignoit qu'elle ne manquât, se mit à la tête de quelques troupes qu'il ramassa, partit de Guadalajara, & courut en diligence au secours du Comte de Trevigno.

Le Comte de Benaventé va pour reprendre Carrion.

Le Comte de Benaventé de son côté ayant appris à Segovie que Trevigno avoit surpris Carrion, partit au même-tems accompagné de ses amis, & de quelques troupes pour tâcher de reprendre la Place que Sa Majesté lui avoit cedée, & de venger par la voye des armes l'insulte qu'on venoit de lui faire Cette affaire ne laissa pas de diviser les Grands, qui n'étoient pas de trop bonne intelligence. Chacun prit parti ou pour les uns, ou pour les autres; il y avoit à craindre que ce démêlé ne se terminât peut-être à une guerre civile.

Elle est réünie à la Couronne.

Les deux Rois qui regardoient ceci comme une affaire serieuse, accoururent chacun de leur côté pour remedier au mal & aux suites fâcheuses que pouvoit avoir cette querelle.

particuliere. Le Roy Ferdinand, qui prétendoit soûtenir le Marquis de Santillane, étoit venu bien accompagné pour être en état, s'il étoit necessaire; mais le Roy Henri, qui n'avoit en vûë que d'appaiser & de réünir les esprits, & de rétablir la tranquillité, se campa entre les deux camps; & avec tous ses soins & toute son autorité, il eut bien de la peine à obliger les uns & les autres à mettre bas les armes. Le Comte de Benaventé se soumit le premier à tout ce que voulut le Roy. L'Archevêque de Tolede, pour dédommager le Comte, lui abandonna la Ville de Magan, & obtint qu'on raseroit toutes les nouvelles fortifications de Carrion, & qu'on démoliroit entierement le Château, qui avoit été la principale cause du soulevement des Habitans; ainsi la Ville fut réünie à la Couronne. An de N. S. 1473.

X. Entrevûë de l'Infante Isabelle & du Marquis de Santillane.

Dès que l'accommodement fut fait, le Marquis de Santillane se rendit à Segovie, pour conferer avec l'Infante Isabelle sur les mesures que l'on devoit prendre; de-là il partit pour Guadalajara, résolu de prendre un nouveau parti, & d'engager tous les amis de sa Maison à embrasser celui de l'Infante, dans l'esperance d'y trouver de plus grands avantages.

Le Grand-Maître prend possession de Truxillo.

Le Roy de Castille après avoir été faire un tour à Vailladolid pour regler quelques affaires, demeura quelque-tems à Segovie par le conseil du Grand-Maître Pacheco, pour déliberer ensemble de plusieurs affaires importantes, de-là il partit pour Madrid. Le Grand-Maître proposa le mariage de la Princesse Jeanne avec le Roy de Portugal, & fit de si fortes instances auprès du Roy de Castille, qu'à la fin il lui persuada d'y consentir, & de se rendre sur les frontieres de Portugal, malgré la foiblesse de sa santé, pour terminer cette affaire. Le veritable dessein du Grand-Maître étoit de se rendre maître de Truxillo; car cet ambitieux favori n'avoit en vûë que d'accumuler tous les jours de nouveaux trésors, & d'aggrandir sa Maison. Les Habitans de Truxillo se soumirent aux volontez du Roy, & consentirent à dépendre désormais du Grand-Maître, qui par ses intrigues & ses promesses avoit gagné la plus grande partie des Magistrats, & les Bourgeois les plus accreditez. Il ne laissa pas neanmoins de trouver un grand obstacle à l'execution de son dessein. Gracian de Sessé, qui commandoit dans le Château, & qui avoit dépensé la plus grande partie de son bien à le fortifier, ne voulut jamais le remettre entre les mains du Grand-Maître, qu'on ne lui eût rendu tout

An de N. S. 1473. ce qu'il avoit employé. Comme le Château étoit fort, & qu'il n'étoit pas aisé de le réduire, le Grand-Maître fut obligé de dédommager le Commandant, & de lui donner même encore une autre récompense considerable.

Le Roy de Castille retourne à Madrid.

Le Roy de Castille voyant que cette affaire traînoit en longueur, que le païs étoit mal sain, & que la mauvaise saison augmentoit ses indispositions, retourna à Madrid; le Grand-Maître de son côté, qui s'étoit trouvé un peu mieux d'une legere maladie qui lui étoit survenuë, se fit porter à Truxillo par ses domestiques, & arriva dans cet état à Santa Cruz de la Sierra, Bourgade au Midi de cette Ville, & qui n'en est éloignée que de deux ou trois lieuës; il prétendoit engager le Commandant de Truxillo à lui remettre le Château entre les mains, suivant qu'on en étoit convenu de part & d'autre, & il esperoit de l'attirer dans ses interêts, lorsque la mort le surprit au milieu de ses ambitieux projets.

XI. Le Grand-Maître meurt.

Il lui survint une inflammation prodigieuse à la machoire, & la fluxion fut si violente, que le sang s'étant ramassé en abondance dans sa gorge, il le jettoit par la bouche & par les narines d'une maniere qui faisoit horreur. Cette maladie extraordinaire l'enleva bien-tôt de ce monde; on dit que dans le fort de son mal, & malgré les douleurs extrêmes qu'il ressentoit, il ne demandoit rien autre chose à ceux qui étoient dans sa chambre & autour de son lit, pour l'assister pendant sa maladie, & l'aider à bien mourir, que des nouvelles du Château de Truxillo, & il disoit continuellement qu'il seroit guéri, ou mourroit content, pourvû qu'il fût maître du Château; ce fut les dernieres paroles qu'il prononça en expirant; sentimens qui convenoient mal dans l'état où il se trouvoit, & qui se voyoit aux portes de la mort prêt d'aller rendre compte à Dieu d'une vie passée dans le tumulte de la Cour, & d'un long ministere. Il faut avoüer que Pacheco n'étoit pas sans merite, il avoit de la valeur, du genie & de l'habileté pour les affaires; mais son ambition insatiable, & son esprit inquiet & remuant, mirent plus d'une fois la Castille à deux doigts de sa perte.

Mort du Gouverneur de Truxillo.

On tint sa mort secrete jusques à ce que le Château de Truxillo fut rendu; pour récompenser le Commandant Gracian, on lui donna la Ville de S. Felix en Galice, qui devoit rester à sa famille & à sa posterité; cette gratification lui fut fatale,

parce que dans une émeute populaire qui s'éleva dans cette Ville, ſans que l'on en ſçache la raiſon, les Habitans s'étant ſoulevez ſe jetterent ſur lui, & l'aſſommerent à coups de pierre. Juſte punition au ſentiment du peuple, dont le Ciel irrité voulut venger la perfidie de ce traître, qui s'étoit laiſſé corrompre par des preſens, & qui avoit vendu à prix d'argent la fidelité qu'il devoit à ſon Souverain.

An de N. S. 1473.

XII. Differens entre les François & les Arragonnois pour le Rouſſillon & la Cerdagne.

Les François & les Arragonnois étoient toûjours en different pour les Comtez de Rouſſillon & de Cerdagne. Les Arragonnóis prétendoient recouvrer ces Etats démembrez de leur Couronne, & en demandoient la reſtitution. Les François au contraire qui vouloient retenir ces deux Principautez fort à leur bien-ſéance, apportoient pour leurs raiſons qu'on les leur avoit engagées pour une groſſe ſomme que le Roy de France avoit autrefois prêtée au Roy d'Arragon dans ſes beſoins, & pour le dédommager des frais qu'il avoit faits pour l'entretien des troupes envoyées au ſecours des Catalans dans la guerre de Barcelonne, & qu'ainſi ils étoient réſolus de conſerver ces deux Comtez juſqu'à l'entier payement de ce qu'on leur devoit. Les Arragonnois ne goûtoient point ces raiſons; tout paroiſſoit diſpoſé de part & d'autre à recommencer la guerre, & à reprendre les armes que la tréve concluë entre les deux nations avoient obligé de poſer.

Nous avions dans cette guerre beaucoup plus à craindre qu'à eſperer; il falloit la ſoûtenir contre toutes les forces d'un Royaume puiſſant & d'un Prince adroit & habile. Comme les troubles de Caſtille n'étoient pas encore appaiſez, l'on ſe voyoit dans de grands embarras, dont il n'étoit pas aiſé de ſortir. Une nouvelle rupture entre ces deux Couronnes mettoit le Roy Ferdinand en danger de perdre la Caſtille; car s'il étoit obligé d'aller lui-même en perſonne au ſecours du Roy d'Arragon ſon pere, il y avoit à craindre que ſes ennemis profitant de ſon abſence ne vouluſſent l'exclure de la Couronne.

Le Roy d'Arragon envoye des Ambaſſadeurs à Paris.

On réſolut donc de prendre les voyes de la douceur & de la negociation, & de chercher les moyens d'accommoder ces differens ſans en venir aux armes. Dans cette vûë, le Roy d'Arragon envoya en ambaſſade à Paris D. Juan Folch, Comte de Cardonne, & Hugues Rocaberti Caſtellan, ou Gouverneur d'Ampouſte, tous deux également illuſtres par leur naiſſance, leurs ſervices & leurs emplois, pour menager cette

An de N. S. 1473. affaire, & tâcher de la terminer à l'amiable ; mais afin de donner plus d'éclat aux Ambassadeurs, ils menerent avec eux une suite nombreuse, & prirent des équipages magnifiques. Ils representerent au Roy de France les raisons pour lesquelles l'Arragon n'étoit pas obligé de payer les sommes exorbitantes que la France demandoit. La premiere, que les secours envoyez par les François dans la guerre de Barcelonne n'étant point arrivez au tems marqué, étoient devenus inutiles. La seconde, qu'ils avoient donné des troupes à Jean Duc de Lorraine, contre les articles du Traité conclu entre la France & l'Arragon. Mais les Ambassadeurs d'Arragon se voyant contraints de s'en retourner sans avoir rien fait, on les arrêta à Lyon contre le droit des Gens. Le Roy d'Arragon fut sensiblement piqué de l'insulte faite à ses Ambassadeurs ; cependant comme il vit qu'on les retenoit en France, il ne voulut pas faire éclater son ressentiment, ni décharger sa colere sur les François qui étoient dans ses Etats, pour ne point exposer la personne de ses Ambassadeurs à quelque autre nouvelle disgrace encore plus fâcheuse que la premiere.

Les François se presentent devant Elne.

Pendant ce tems, un corps de Cavalerie Françoise se mit en campagne au commencement du Printems, sous le commandement de Jean Alphonse, Seigneur du Lude ; (1) & étant entré dans le Roussillon, où les autres troupes qui étoient dans ce Comté vinrent les joindre, cette armée alla camper devant Elne. Les Habitans surpris à la vûë des François qu'ils n'attendoient pas, abandonnerent la basse Ville qu'ils n'étoient pas en état de défendre, parce qu'elle étoit trop foible.

Le Roy d'Arragon se dispose à la guerre.

Le Roy d'Arragon étoit alors à Barcelonne, où il tenoit les Etats de Catalogne ; quoiqu'il fût dans une extrême vieillesse, & malade de la fiévre quarte, il ne laissoit pas de se disposer à la guerre. Mais comme il connoissoit l'état de son Royaume, que ses peuples étoient lassez & ses finances épuisées, il alla chercher des secours étrangers. D. Ferdinand Roy de Naples son neveu, auquel il s'étoit adressé, lui envoya par mer cinq cents chevaux ; mais ce secours étoit bien foible pour resister à un ennemi aussi redoutable & aussi puissant que le Roy de France.

[1] Le nom d'Alphonse, que Mariana donne ici au Seigneur du Lude, ne convient guéres à un François, où ce nom a été très-rarement usité, apparemment l'Auteur a voulu mettre le nom d'*Aillon*, qui est le veritable nom de la famille des Seigneurs du Lude : comme il peut paroître quelque rapport entre Alphonse & Aillon, sur tout pour un Espagnol, Mariana aura pû aisément s'y tromper.

Ferdinand Roy de Sicile, fils du Roy d'Arragon, se rendit maître au mois de Juin de Tordesillas, Ville assez bonne dans la Vieille Castille; les Habitans l'appellerent à leur secours pour les défendre contre Pedre Mendavia, Gouverneur de Castro Nugno, qui avec une troupe de bandits & de voleurs qu'il entretenoit dans sa Place, & dont un nombre infini s'étoit répandu dans l'Espagne, faisoit des courses & des ravages dans tous les environs. An de N. S. 1473. XIII. Le Roy Ferdinand se rend maître de Tordesillas.

Après cette expedition Ferdinand retourna à Segovie, où étoit restée l'Infante son épouse; mais ayant reçû des nouvelles de la mauvaise santé du Roy d'Arragon son pere, & du danger où il étoit, à cause de son grand âge, prit la resolution de l'aller voir, pour concerter ensemble & prendre ses avis sur la conduite qu'on devoit tenir. Il partit de Segovie le 2 de Juillet, passa par Alcala pour rendre visite à l'Archevêque de Tolede, qui s'y étoit retiré, & adoucir par cette honnêteté les chagrins & les mécontentemens du Prélat, & pour le rengager dans ses interêts, s'il le pouvoit. De là il passa par Guadalajara, pour voir aussi le Marquis de Santillane, l'entretenir dans les engagemens qu'il avoit pris avec l'Infante. Il se rendit ensuite à Sarragosse, & enfin à Barcelonne, où il trouva le Roy son pere, qui, malgré son grand âge, avoit le jugement aussi sain, les lumieres aussi vives, autant d'activité & d'application que jamais. Il va à Barcelonne.

Il arriva en ce tems-là de nouvelles broüilleries dans le Royaume de Valence. Jamais troubles ne vinrent plus mal à propos. Sogorbe & Exerica, deux des principales Villes de la Province se souleverent & prirent les armes. Leur audace & leur insolence fut égale; mais leurs desseins étoient bien differens. Exerica prétendoit secoüer le joug de François Sarsuela, qui abusant de son autorité, exerçoit tous les jours mille violences sur les principaux Bourgeois; les Habitans de Sogorbe vouloient se soustraire à l'obéïssance du Roy d'Arragon, & se maintenir, contre la volonté de ce Prince, dans la dépendance de D. Henry d'Arragon. Ces mouvemens firent d'abord plus de bruit & d'éclat, que de mal; car il ne s'y passa rien de remarquable. Sa Majesté Arragonnoise rangea les mutins à leur devoir, & fit punir les plus coupables; Sogorbe fut confisquée, & réünie à la Couronne. Pour Exerica, elle retourna entre les mains de celui à qui elle avoit auparavant appartenu. Troubles dans le Royaume de Valence bien-tôt appaisez.

An de N. S. 1475.

XIV.

Differens sur la Grand-Maîtrise de S. Jacques.

Ferdinand étoit à Barcelonne pour conferer avec le Roy d'Arragon son pere, sur les moyens de soûtenir la guerre dans le Roussillon contre les François, quand il reçût la nouvelle de Castille que D. Juan Pacheco, Grand-Maître de Saint Jacques, étoit mort le 4 d'Octobre. Après sa mort il s'éleva de nouvelles broüilleries dans le Royaume parmi les Grands. Les brigues & le cabales recommencerent; il y avoit plusieurs prétendans à la Grand-Maîtrise; l'ambition des uns & des autres étoit assez égale; on voyoit dans tous les Concurrens même ardeur, même empressement; mais les routes pour y arriver étoient bien differentes, chacun apportoit ses raisons pour appuyer la justice de sa cause & autoriser ses prétentions.

Qui sont les prétendans.

Les quatre plus considerables qui parurent sur les rangs, & qui briguerent ouvertement cette Dignité, furent les Ducs d'Albuquerque & de Medina Sidonia, le Comte de Benaventé, & le Marquis de Santillane; ce n'est pas qu'ils y eussent plus de droit que les autres, mais chacun de ces Competiteurs, qui comptoit sur ses richesses, son crédit & celui de ses amis, prétendoit l'emporter sur ses rivaux.

Divisions entre les Chevaliers, qui élisent 2 Grands-Maîtres.

Les Chevaliers de S. Jacques ne s'accordoient pas trop entre eux, il se forma deux partis, qui s'assemblerent en Chapitre dans deux des principales maisons de leur Ordre, où chaque parti nomma un Grand-Maître. Dans le Chapitre de Leon on élut D. Alphonse de Cardenas Grand-Commandeur de Leon; mais dans celui d'Uclès les autres Chevaliers choisirent D. Rodrigue Manrique, Comte de Paredès.

Le Marquis de Villena prétend à cette Dignité.

Le Marquis de Villena, qui comptoit beaucoup sur la faveur & l'autorité du Roy, aussi-bien que sur les richesses & la puissance de sa Maison, prétendoit dépoüiller les deux qu'on avoit élus, & se mettre à leur place, sous prétexte que le Pape lui avoit, disoit-il, conferé cette Dignité pendant la vie du dernier Grand-Maître son pere. Mais comme ce Marquis ne produisit en sa faveur ni Bulles ni aucune marque positive de la volonté du Saint Pere. Les plus sages & les plus éclairez se douterent bien que ce n'étoit qu'un artifice du Marquis de Villena pour gagner du tems, & faire ses diligences auprès du Pape, dont il esperoit, par ses intrigues, & par le moyen de ses amis, d'obtenir la confirmation dans la Grand-Maîtrise, ou une nouvelle nomination à cette Dignité.

XV.

Le Marquis de

Le Marquis poussoit ses prétentions avec trop de vivacité,

&

& ne gardoit pas assez de mesures. Etant parti de Villarejo pour se rendre à Salvanès, & s'aboucher avec le Comte d'Osorne, Grand-Commandeur de Castille; sa présomption & une confiance témeraire, lui fit faire en cette occasion une démarche imprudente; car le Comte le fit arrester, & l'emmena prisonnier à Fuentiduegna. On regarda cette entreprise audacieuse comme un attentat qu'on ne pouvoit pardonner. Le Roy de Castille en fut irrité, & resolut de le punir: mais voyant bien qu'après un coup si hardy, le Comte d'Osorne ne se soûmettroit jamais aux ordres de la Cour; il eut recours aux armes, & malgré la foiblesse de sa santé, aïant ramassé promptement des Troupes, il vint mettre le siege devant Fuentiduegna. L'Archevêque de Tolede, l'Evêque de Burgos, le Comte de Benaventé, le Connétable de Castille, le Marquis de Santillane & un grand nombre d'autres Seigneurs, irritez de l'insolence du Comte d'Osorne, se rendirent auprès de Sa Majesté, pour lui offrir leurs services. Comme la saison étoit peu commode, & que le Roy étoit toûjours indisposé, ils apprehendoient que sa maladie ne redoublât; ainsi l'on resolut d'avoir recours à la ruse, & de surprendre le Comte.

An de N. S. 1473. Villena est arrêté.

D. Lope Vasquez d'Acugna, frere de l'Archevêque de Tolede, qui n'étoit pas moins choqué que les autres de l'insulte faite au Marquis de Villena, fit semblant de vouloir entrer en negociation, & proposa une entrevûë avec la femme du Comte d'Osorne, pour chercher les moyens d'accommoder cette affaire à l'amiable; mais ayant fait au même tems dresser une embuscade à la Comtesse, il l'enleva avec son fils, & conduisit l'un & l'autre à Hutte. Cet artifice produisit son effet. Le Comte d'Osorne voyant sa femme & son fils entre les mains des amis du Marquis de Villena, prit le parti de le remettre en liberté, pour sauver deux personnes qui lui étoient si cheres. ainsi furent déconcertez les projets du Comte d'Osorne, qui prétendoit en arrêtant le Marquis de Villena, & en le remettant entre les mains du Roy Ferdinand, dont le Marquis étoit l'ennemi declaré, gagner les bonnes graces de ce Prince, ôter la Grand-Maîtrise de S. Jacques aux autres prétendans, & se faire revêtir de cette Dignité. Il esperoit encore par ce moyen se rendre maître de la personne de la Princesse Jeanne, que l'on avoit retirée d'auprès de la Reine sa mere, dont la vie licentieuse ne pouvoit lui donner qu'une éducation indigne de

Et on le remet en liberté.

An de N. S 1473 son rang. La Princesse demeuroit à Escalone, & l'on avoit confié au Marquis de Villena le soin de la garder.

XVI. Le Roi Ferdinand va à Sarragosse.

Le Roy Ferdinand, qui étoit alors à Barcelonne, ayant été informé de tout ce qui se passoit en Castille, laissa au Roi d'Arragon son pere le soin de soûtenir la guerre contre les François. Ce Prince, qui malgré son grand âge n'avoit rien perdu de sa vigueur, se mit aussi-tôt en devoir de marcher avec ses Troupes à Ampurias, & le Roy Ferdinand son fils prit la route de Sarragosse, dans la resolution, si les affaires de Castille le lui permettoient, d'y tenir les Etats generaux d'Arragon, pour chercher & trouver les voyes d'avoir de l'argent, dont il avoit un extrême besoin dans la multitude des affaires qui l'accabloient.

Les François prennent Elne.

L'Armée Françoise, qui étoit dans le Roussillon, grossissant tous les jours par de nouveaux renforts, avoit mis le siege devant Elne, avec dix mille hommes d'Infanterie, & neuf cents chevaux.; on serra cette Place de si près, & on la battit avec tant de vigueur, qu'ayant coupé les vivres aux Assiégez, & ruiné leurs murailles, ils furent obligez enfin de se rendre un Lundi 5 de Decembre, aux conditions que la Garnison sortiroit avec toutes les marques d'honneur, auroit la liberté de se retirer où elle voudroit, & emporteroit tous ses bagages. La division étoit si grande parmi les Officiers Catalans durant le siege, qu'ils pensoient plûtôt à s'entre-détruire, qu'à s'opposer aux Ennemis, & s'ils se fussent réünis pour se bien défendre, les François ne se seroient peut-être pas rendus maîtres si aisément d'une si importante Place.

Les Catalans craignent pour Perpignan.

Après la prise d'Elne par les François, les Catalans craignirent fort pour Perpignan, qui en étoit proche, & qui se trouvoit environné de tous côtez par les Troupes ennemies; ce qu'il y avoit de pis, c'est que le Château dont les François étoient déja maîtres leur faciliteroit la prise de la Ville; ce qui allarmoit fort les Catalans, qui apprehendoient de ne pas resister long-tems aux efforts des François.

XVII. Carnage des Juifs en Sicile.

Cette année fut remarquable, particulierement en Sicile, par le terrible carnage que l'on y fit des Juifs, que l'on massacra impitoyablement dans la plûpart des Villes & Bourgades. La Populace se souleva presqu'au même tems dans toute l'Isle, sans sçavoir pourquoi: ces mutins couroient de toutes parts aux armes, & comme des furieux, se jettoient sur ces malheu-

reux, qu'ils égorgeoient, sans distinction d'âge, de condition & de sexe. Ils n'eurent nul respect ni pour les ordres, ni pour l'autorité du Viceroy D. Lope d'Urea; & la justice severe qu'il fit faire de quelques-uns des plus coupables, ne fut pas capable d'arrêter la rage & la fureur de ces brutaux. Il périt dans cette émeute populaire un grand nombre de Juifs, dont les maisons & les biens furent pillez par la canaille, sans qu'on pût jamais reprimer leur audace. An de N. S. 1473.

Les Maures de Grenade tranquilles.

Les Maures de Grenade étoient alors assez tranquilles; car les affaires étoient si broüillées, & il arrivoit tous les jours tant de revolutions, que les Chrétiens avoient bien d'autres occupations qu'à penser seulement à faire la guerre aux Infideles.

Tout étoit en trouble dans la Navarre; les esprits y étoient plus animez & plus aigris que jamais; les anciennes factions se reveilloient, & l'on n'avoit encore pû éteindre la division & la jalousie qui regnoient entre les Beaumonts, attachez au parti de la Princesse Leonore, & les Grammonts devoüés aux interêts du Roy d'Arragon. Le Peuple entraîné par l'exemple de ces deux puissantes Maisons, suivoit l'impression qu'on lui donnoit, & prenoit des engagemens avec les uns ou avec les autres, suivant ses inclinations ou ses interests particuliers, & tous ne cherchoient qu'à se faire, de part & d'autre, de nouvelles insultes.

XVIII. Mort du Roi de Castille.

Il y avoit long-tems que le Roy de Castille étoit indisposé, & tout languissant; ses indispositions, au lieu de diminuer, ne faisoient qu'augmenter; enfin les fatigues du voyage qu'il avoit été obligé de faire, les chagrins que lui donnerent les affaires fâcheuses que lui suscitoient continuellement les Mécontens, redoublerent considerablement son mal, & rendirent sa maladie mortelle. Les Medecins ordonnerent que Sa Majesté retournât à Madrid, dans l'esperance que le changement & la bonté de l'air pourroient lui rendre la santé; mais ni la douceur du climat de Madrid, ni les remedes que les Medecins lui donnerent, ni les soins qu'ils prirent, ne lui apporterent aucun soulagement, & ne purent diminuer le mal de côté qui le tourmentoit depuis si longtems. Au contraire ses douleurs redoublerent, avec tant de violence, que bien-tôt il fut désesperé des Medecins; & après avoir reçû avec beaucoup de pieté & de devotion tous les Sacremens de l'Eglise, il mourut un Dimanche 11 de Decembre, à deux heures après le Soleil couché,

An de N. S. 1473 âgé de quarante-cinq ans, après en avoir regné vingt-quatre mois & vingt-deux jours.

Il declare qu'il laisse sa Couronne à la Princesse Jeanne.

Il ne fit aucun Testament dans les formes ; mais il se contenta seulement de faire écrire quelques-unes de ses dernieres volontez, par Jean d'Oviedo Secretaire d'Etat, en qui il avoit une extrême confiance. Il nomma dans cet Ecrit particulier le Cardinal d'Espagne & le Marquis de Villena, pour executer ce qu'il avoit ordonné. D. Pedre de Maçuelos, Prieur des Jeronimites de Madrid, qui confessa Sa Majesté dans sa derniere maladie, lui ayant demandé, comme elle étoit prête d'expirer, qui elle nommoit pour lui succeder. Ce Prince repondit qu'il laissoit sa Couronne & son Royaume à la Princesse Jeanne, qu'il reconnoissoit pour sa fille, qu'il la recommandoit au zele & à la fidelité des deux Executeurs de son Testament, & qu'il prioit le Marquis de Santillane, le Comte de Benaventé, le Connétable de Castille, & le Duc d'Arevalo, en qui il avoit plus de confiance qu'aux autres, de se joindre au Cardinal d'Espagne & au Marquis de Villena, pour conserver les droits de la Princesse sa fille, & pour la maintenir sur le Trône de ses Ancêtres. Le Roy étoit devenu si maigre & si desseché, par la longueur de sa maladie, qu'il n'avoit que la peau collée sur les os, & son corps étoit comme un squelette; ainsi il ne fut pas necessaire de l'embaumer pour le conserver. On le mit en dépôt dans l'Eglise des Jeronimites de Madrid. Il n'y eut rien de pompeux & de magnifique dans la céremonie de ses obseques. Quelque tems après on le transfera dans l'Eglise de Guadaloupe, où il fut inhumé, proche le tombeau de la Reine sa mere, ainsi qu'il l'avoit lui-même ordonné en mourant.

Ses deffauts.

Ce Prince n'avoit presque nulle des qualitez necessaires pour regner ; Il étoit difficile de voir un Prince plus débauché & plus adonné aux femmes. Sa négligence dans les affaires n'étoit pas excusable, soit qu'il en eût de l'aversion, soit qu'il sentît lui-même son incapacité pour le gouvernement ; son inconstance, sa foiblesse & sa timidité le rendirent en quelque maniere le joüet de ses propres Sujets ; il deshonora son regne par les vices honteux qui furent l'unique source de toutes les divisions dont la Castille fut déchirée pendant qu'il fut sur le Trône.

Il meurt sans enfans.

Il ne laissa aucun enfant mâle, & quoiqu'en mourant il eut reconnu la Princesse Jeanne pour sa fille, presque toute l'Es-

pagne étoit persuadée qu'il n'en étoit pas le pere, il fut le dernier des Princes qui descendoient en ligne directe & masculine du fameux Roy D. Henry le Bâtard. Mais l'on peut ajoûter qu'il fut le moins illustre & le moins digne d'occuper le Trône de ses Ancêtres. Ainsi passent les hommes; ainsi les inclinations, aussi-bien que les mœurs, les esprits s'affoiblissent; cette vigueur, ce courage, qui devroient se perpetuer & s'éternifer, pour ainsi-dire, dans les familles des Souverains, degenerent souvent dans leurs Successeurs, nez pour mourir, nous avons, aussi-bien que les plantes, les arbres & les animaux, nos commencemens, nos progrès & nôtre declin.

Génealogie des Rois de Castille.

Le Roy D. Henry le Bâtard fut le Chef de la race illustre qui monta sur le Thrône de Castille. Son génie élevé, sa valeur & ses autres éminentes qualitez suppléerent à ce qui lui manquoit du côté de la naissance, & en repareren avantageusement le défaut, Le Roy D. Juan son fils, qui n'avoit ni toute sa valeur, ni toute son habileté, fut aussi moins heureux. Le Roy D. Henry son petit-fils ne cedoit en rien à son Ayeul, il en avoit toutes les vertus, l'élevation & l'étenduë de son esprit, la grandeur de ses vûës, ses inclinations nobles & genereuses, un génie & un cœur également capables des plus vastes entreprises faisoient tout esperer de son regne; mais la foiblesse de sa santé, ses indispositions continuelles, & le peu de tems qu'ils vêcut, ne lui permirent pas de faire éclater les qualitez que l'on voyoit briller dans sa personne; ainsi il ne put ni satisfaire les desirs & les vœux de ses Sujets, ni remplir leurs esperances. Le caractere du Roi D. Juan II. étoit bien different de son pere; il ne manquoit pas d'esprit; mais il l'avoit plus propre pour les sciences que pour le gouvernement, & il aimoit mieux s'entretenir avec des Sçavans dans son cabinet, que de regler dans son Conseil, avec ses Ministres, les affaires de son Royaume. Enfin le Roi D. Henry III. de ce nom, fils de ce dernier, & dont nous achevons de décrire le regne & de raconter la mort, dégenera entierement de la vertu de ses Prédecesseurs; il n'eut aucune de leurs bonnes qualitez, il ternit la gloire de leur sang, deshonora la grandeur & l'éclat de son origine par ses débauches & par ses autres défauts. Les vices de ce Prince ouvrirent le chemin du Trône de Castille, & presque de toute l'Espagne à une nouvelle famille, devenuë dans la suite si feconde en grands Princes, dans lesquels la vertu, le courage & l'habileté

An de N. S. 1473

n'ont pas été moins hereditaires, que la Couronne à laquelle ils ont ſuccedé. Il eſt vrai qu'alors pluſieurs revoquerent en doute la validité de leur droit; mais la gloire & l'avantage que les Peuples en ont retiré, firent bien-tôt oublier ce qui auroit pû leur manquer pour rendre leurs prétentions legitimes.

XIX. Diviſion en Caſtille pour la ſucceſſion.

La mort du Roy Henri apporta un grand changement dans les affaires de Caſtille. Il s'ouvrit une nouvelle ſcene en Eſpagne, qui attira les yeux de toute l'Europe. La plus grande partie de la Caſtille s'étoit déclarée pour l'Infante Iſabelle, ſœur du feu Roy. Quelques-uns des Grands, & même en aſſez bon nombre, demeuroient attachez à la Princeſſe Jeanne, qu'ils prétendoient maintenir ſur le thrône de ſes peres. Le Marquis de Villena, & le Duc d'Arevalo étoient à la tête de ce dernier parti, & avoient attiré dans leurs ſentimens leurs parens, leurs amis & leurs créatures. Comme ils étoient les deux principaux que le feu Roy avoit nommez dans ſon Teſtament pour être les Tuteurs de la jeune Princeſſe, qu'il avoit déclarée ſon heritiere, ils ſe croyoient obligez de proteger leur pupille, & de ſoûtenir ſes droits; mais leurs interêts particuliers, & leur ambition avoient peut-être plus de part dans leurs réſolutions, que les autres motifs ſpecieux qu'ils expoſoient. Ils ſe flatoient que cette Princeſſe dépendroit toûjours d'eux; que n'ayant de Reine que le nom, & ſe déchargeant ſur eux des ſoins du gouvernement, ils ſeroient ſeuls maîtres des affaires & du Royaume- La ſeule choſe qui les inquietoit, & les embaraſſoit, étoit de trouver pour cette Princeſſe un mari commode à leurs deſſeins, dont ils puſſent diſpoſer. Toutes les Villes & tout le païs, qui s'étend depuis Tolede juſqu'à Murcie, avoient embraſſé le parti du Marquis & du Duc. Preſque toute la Nobleſſe de Galice s'étoit réünie & déclarée en leur faveur, & avec tant de zele, qu'elle avoit pris les armes contre D. Alphonſe d'Azebedo & de Fonſeca, Archevêque de Compoſtelle, parce qu'il n'avoit pas voulu ſe joindre à eux, & qu'il paroiſſoit conſtamment attaché au parti & aux interêts de l'Infante Iſabelle & du Roy Ferdinand ſon époux.

XX. L'Infante Iſabelle reconnuë Reine de Caſtille à Segovie.

Auſſi-tôt que l'on eut appris à Segovie la mort du Roy Henri, les principaux Habitans firent dreſſer un grand Theâtre au milieu de la grande Place, & ſur ce Theâtre un Thrône où l'on fit monter l'Infante Iſabelle, qui étoit alors dans la Ville; elle y fut reconnuë & proclamée publiquement pour Reine de

Castille, après avoir fait le serment accoûtumé sur les saints Evangiles. Dès que cette cérémonie fut achevée, on déploya en son nom les Etendarts Royaux de Castille, & un Heraut d'armes alla proclamer à son de trompe dans toutes les ruës & les places publiques de la Ville : *Castille, Castille pour le Roy Ferdinand & la Reine Isabelle*; tout le peuple repetoit à grands cris ces mêmes paroles, qui étoient suivies du bruit des fanfares & des trompettes. Jamais on ne vit plus de joye & un applaudissement plus universel; tous vinrent alors faire la reverence à la nouvelle Reine, & lui baiser la main; chacun s'empressa de venir la reconnoître, de lui faire hommage, de lui prêter serment de fidelité; & sans differer plus long-tems, on fit paroître en public cette Princesse revêtuë des habits Roïaux, & on la conduisit avec pompe dans l'Eglise Cathedrale, pour rendre de solemnelles actions de graces à Dieu de la faveur qu'il venoit de faire au Royaume. An de N. S. 1473.

XXI. Les principaux Grands viennent la reconnoître.

Il n'y avoit alors à Segovie aucun des principaux Officiers de la Couronne, & des Seigneurs que l'on appelle *Grands* en Espagne; les deux premiers qui accoururent pour donner à la Reine Isabelle des marques de leur fidelité & de leur soumission, furent le Cardinal d'Espagne & D. Rodrigue Alphonse de Pimentel, Comte de Benaventé. Ces deux Seigneurs, qui frayerent le chemin aux autres, furent bien-tôt suivis de l'Archevêque de Tolede, du Marquis de Santillane, de D. Garcie Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, du Connétable de Castille, de l'Amirante, & du Duc d'Albuquerque; les autres Grands, qui par leurs indispositions, ou leurs affaires particulieres, ne purent pas se rendre aussi promptement à Segovie qu'ils l'auroient souhaité, y envoyerent des Députez pour reconnoître en leur nom la nouvelle Reine, & pour lui donner des assûrances de leur fidelité. Nous ne voyons pas qu'alors les Grands prêtassent aucun serment au Roy D. Ferdinand, mari d'Isabelle; au moins l'Histoire ne nous en a laissé aucun monument, & nous remarquons que les Seigneurs ne le firent qu'après que ce Prince, à l'exemple de la Reine son épouse, eut juré solemnellement & en personne, selon la coûtume, d'observer les loix & les usages du Royaume, de maintenir les droits, les libertez, & les privileges des peuples.

XXII. Le Roy Ferdinand vient de Sarragosse en Castille.

Le Roy Ferdinand étoit en ce temps-là à Sarragosse, où il avoit convoqué les Etats Generaux d'Arragon dans le dessein

An de N. S. 1475.

d'obtenir de l'argent pour soûtenir la guerre de Roussillon; mais comme il vit que cette affaire traînoit en longueur, dès qu'il sçût la mort du Roy D. Henri, il partit en poste pour se rendre en Castille. Ferdinand étoit trop éclairé pour ne pas voir que cette affaire étoit bien d'une autre importance pour lui, que la guerre de Roussillon, & que dans de semblables révolutions, souvent la diligence seule décide du succès; neanmoins comme il n'avoit pas abandonné le dessein de défendre le Roussillon, il laissa à Sarragosse en sa place pour présider aux Etats, qui étoient déja assemblez, la Princesse Jeanne sa sœur, promise à Ferdinand Roy de Naples, veuf de sa premiere femme: il n'y avoit nulle esperance de gagner les Seigneurs de Castille qu'à force de presens, de bien-faits & de gratifications; car la foiblesse du dernier regne, & la timidité du feu Roy, les avoient accoûtumez à vendre le plus cher qu'ils pouvoient leurs services, & ils ne mettoient qu'à haut prix leur fidelité.

Le Comte de Medina Celi prétend à la Couronne de Navarre.

Dès que Ferdinand fut arrivé à Almaçan, D. Loüis de la Cerda, Comte de Medina-Celi, lui envoya François de Barbastro pour lui representer que le Royaume de Navarre appartenoit à la Comtesse Anne son épouse, & fille du Prince Charles de Viana; que ce Prince ayant depuis épousé avec une Dispense particuliere de Sa Sainteté la mere de la Comtesse, la validité de ce mariage avoit suppléé à ce qui manquoit à la naissance de la fille, qui par-là étoit devenuë legitime. Le Comte pour faire valoir les prétentions de la Comtesse son épouse, montroit les Actes de ce qu'il avançoit; je ne voudrois pas décider s'ils étoient vrais ou faux, & il seroit même assez difficile de le faire.

Il la demande à Ferdinand.

Mais de quelque maniere que les choses fussent, la proposition étoit hardie, & le Comte de Medina-Celi alloit témérairement & imprudemment s'embarquer dans une affaire bien au-dessus de ses forces; cependant son Envoyé ne laissa pas de déclarer fierement à Ferdinand que s'il ne rendoit justice au Comte de Medina-Celi, il seroit obligé de chercher d'un autre côté de la protection, & qu'il trouveroit ailleurs des secours assez forts pour le mettre en possession d'un Royaume qui lui appartenoit; c'étoit en mots couverts menacer le Roy d'une guerre contre la France.

Ferdinand fait son entrée à Segovie.

Ferdinand se trouva si offensé de cette menace insolente &

hors

hors de saison, qu'il renvoya Barbastro sans réponse, pour lui marquer le mépris qu'il faisoit & de celui qui l'avoit envoyé, & de ses menaces; Sa Majesté continua ensuite tranquillement son chemin; étant arrivé à Turuegano, il y demeura quelque-tems, jusques à ce que les préparatifs que l'on faisoit à Segovie pour sa reception fussent achevés; il y fit son entrée le lendemain du premier jour de l'an 1476. on n'épargna rien pour rendre la cérémonie magnifique, & Sa Majesté fut reçûë dans la Ville avec tous les applaudissemens & toutes les démonstrations possibles de la joye la plus sincere. Tous les Ordres vinrent aussi-tôt le reconnoître pour leur Souverain, lui baiser la main, & lui prêter les sermens accoûtumez de fidelité & d'obéïssance. An de N. S. 1475.

XXIII. Contestations sur la forme du gouvernement.

Il ne laissa pas d'y avoir quelques disputes & quelques contestations entre les Castillans & les Arragonnois sur la forme du gouvernement; comme c'étoit une nouvelle face d'affaires, il étoit necessaire de regler d'abord ce qui se devoit dans la suite observer pour le bon ordre de l'Etat & le bien des peuples. Les Domestiques & les Partisans les plus déclarez de la Reine prétendoient que le Roy Ferdinand ne pouvoit & ne devoit nullement se mêler de l'administration du Royaume, & n'y pas même prendre le titre de Roy de Castille; car outre que cela étoit expressément marqué dans les articles de son mariage, ils apportoient, pour appuyer leurs raisons, l'exemple de ce qui s'étoit passé dans le Royaume de Naples sous le regne des deux Reines Jeannes, dont les maris n'avoient point pris la qualité de Rois de Naples, mais s'étoient contentez du nom d'époux de la Reine, & des autres honneurs que la Reine leur épouse avoit bien voulu leur accorder. Les Sçavans, & les plus habiles Jurisconsultes Castillans examinerent les anciens usages du Royaume, feüilleterent les monumens les plus authentiques de l'antiquité pour soûtenir leurs sentimens.

Sentimens des Arragonnois.

Les Arragonnois d'un autre côté prétendoient, que le Roy Henri étant mort sans avoir laissé d'enfant mâle, le Royaume de Castille devoit retourner de droit, & étoit incontestablement dévolu à D. Juan d'Arragon, comme au Prince du Sang de Castille le plus proche, étant issu en ligne masculine de Jean I. Roy de Castille; mais quoique cela s'observe en France, suivant les loix fondamentales de cette Monarchie, les Castillans soûtenoient que cette coûtume & cette loy n'avoit nulle

An de N. S. 1473. force en Castille ; ce qu'ils prouvoient par une infinité d'exemples, tant anciens que modernes, par l'exemple des Reines Ormesinde, Odisinde, Sanche, Urraque & Berengere, qui démontroient évidemment que de tout tems les femmes avoient de leur chef herité du Royaume de Castille.

On regle enfin la forme du gouvernement.

Les Arragonnois se voyant obligez d'abandonner leurs prétentions qu'ils avoient voulu faire valoir, on se contenta de regler entre le mari & la femme les principaux articles que l'on observeroit dans le gouvernement de la Castille. 1°. Que dans tous les Actes publics, les Ordonnances, Loix, Reglemens, & même dans la Monnoye, on mettroit le premier le nom du Roy Ferdinand, & ensuite celui de la Reine Isabelle son épouse ; mais que dans les armes on mettroit celles de Castille à main droite, comme dans le lieu le plus honorable, & celles d'Arragon à main gauche ; qu'en celui-ci on auroit égard à la prééminence du Royaume, comme on auroit égard dans celui-là à la prééminence du mari. 2°. Que tous les Gouverneurs des Provinces & des Villes seroient nommez par la Reine Isabelle ; qu'ils tiendroient les Places & Châteaux en son nom ; que les Trésoriers des Finances feroient serment entre ses mains de bien administrer les revenus de la Couronne. 3°. Que les Provisions des Evêchez, & de tous les autres Benefices, se feroient au nom de l'un & de l'autre ; mais que ce seroit la Reine qui les donneroit comme elle le jugeroit à propos, & qu'elle ne les confereroit qu'à des personnes qui en seroient dignes, & distinguées par leur vertu & leur capacité. 4°. Quand ils se trouveroient ensemble, qu'ils administreroient la Justice de concert à leurs communs Sujets ; mais lorsqu'ils seroient separez, chacun la rendroit en son nom dans le lieu où il se trouveroit à ceux qui s'adresseroient à eux. 5°. Que dans les differens considerables qui pourroient s'élever dans les Villes & les Provinces, celui-là les termineroit qui auroit auprès de sa personne le Conseil Royal, & que l'on observeroit le même ordre dans le choix & la nomination des Corregidors & des Magistrats.

Ferdinand dissimule son chagrin.

Le Roy Ferdinand fut très-choqué de ce que ses Sujets, au lieu de se soûmettre respectueusement & de lui obéïr, vouloient lui donner des loix ; cependant il ne jugea pas à propos de faire éclater son ressentiment, & il aima mieux prendre le parti de dissimuler pour un tems. Ce Prince habile & éclairé

crût qu'avec un peu de patience il pourroit s'affermir dans son nouveau Royaume, & y établir son autorité, qu'il ne lui seroit pas alors difficile de se rendre maître absolu des affaires, & de gouverner comme il lui plairoit. An de N. S. 1475.

XIV. La Reine Isabelle s'apperçoit du chagrin de Ferdinand.

Ferdinand ne pût tellement dissimuler son chagrin, que la Reine Isabelle son épouse ne s'en apperçût. Comme cette Princesse n'avoit ni moins de lumieres, ni moins de prudence que le Roy, elle ne pensa qu'à lui adoucir la peine que ces nouveaux Reglemens venoient de lui causer. On prétend donc qu'elle lui parla un jour à peu-près dans ces termes.

Dicours de la Reine.

La contestation qui s'est élevée entre les Castillans & les « Arragonnois sur le droit à la Couronne ne m'a pas donné moins de chagrin qu'à vous-même; car quelle necessité de vouloir distinguer & diviser les droits entre ceux dont « les interests sont communs, & dons les esprits & les cœurs « sont unis par les liens les plus sacrez & les plus indissolubles « du mariage, qu'il soit permis, si l'on veut, à d'autres femmes « de posseder quelque chose en propre, & d'avoir des intérêts particuliers separez de ceux de leurs époux; pour moy, « comment pourrois-je jamais me resoudre à vouloir ne pas « ceder toute l'autorité, tous mes trésors, mon Sceptre & ma « Couronne à celui auquel j'ai donné toute ma tendresse; je regarderois ce partage comme le plus grand crime qui se puisse « commettre contre l'amour conjugal, & l'union qui doit « regner entre des personnes que le sacré nœud du mariage a « unis ensemble; je serois la plus malheureuse femme du « monde; je serois en un mot indigne de vous, si je ne vous estimois plus que tous les Royaumes de l'Univers. Là où je serai « Reine, vous pouvez compter que vous y serez Roy, je « n'aurai jamais d'autres Sujets que les vôtres, & vous regnerez toûjours avec une autorité absoluë, sans reserve & sans « borne sur tous les Peuples que le Ciel m'aura soumis. C'est-là ma resolution, & rien ne sera capable de me la faire jamais « changer. Je prie le Ciel qu'elle ait un succès aussi heureux « qu'elle est juste, raisonnable, & gravée profondement dans « mon esprit & dans mon cœur. N'est-il pas de la prudence & « de la raison, dans les conjonctures presentes, de dissimuler « pour un tems, & dans un nouvel avenement à la Couronne, « de marquer l'estime & la consideration particuliere que nous « avons pour les Sçavans, qui par leur étude, leur travail & «

An de N. S. 1473 ,, leur application ont merité l'approbation de tout le monde, ,, & ont acquis une haute reputation ; mais si les Courtisans & ,, les Grands croïent, par cette démarche hardie, & cette ten- ,, tative témeraire, s'être frayez un chemin à l'administration ,, des affaires, & s'ils sont assez aveuglez pour se flatter d'avoir ,, part au gouvernement, ils ne tarderont pas long-tems à re- ,, connoître leur erreur encore une fois; ils se trompent, ils ne ,, doivent pas esperer de pouvoir rien obtenir ni Charges, ni ,, Emplois, ni Dignitez, ni honneurs que par vôtre canal, ,, vous serez toûjours l'arbitre & le maître de leur fortune. Il ,, est vrai que dans cette affaire il est arrivé deux choses égale- ,, ment avantageuses à l'Etat. La premiere, on a par ces con- ,, testations pourvû au bien de la fille, que le Ciel nous a don- ,, née, & on lui a assuré la succession à la Couronne de Castille; ,, car si vos prétentions eussent été legitimes, & vôtre droit ,, reconnu par les Peuples, cette Princesse infortunée demeu- ,, roit pour jamais privée du Royaume & de l'heritage de ses ,, peres, ce qui n'étoit ni juste ni raisonnable, & ce qui nous ,, auroit à nous-mêmes causé une peine très-sensible. La se- ,, conde, c'est que par la même voye on a pourvû aux incon- ,, veniens qui pouvoient arriver dans le gouvernement de ce ,, Royaume, & l'on a pris des mesures justes pour maintenir ,, les Peuples de la Castille dans la paix, & dissiper leurs in- ,, quietudes: car vous-même, voudriez-vous donner les Digni- ,, tez, les Charges de l'Etat, les gouvernemens des Places, ,, l'administration des Finances & des affaires à des Etrangers ; ,, vous êtes trop équitable pour en concevoir seulement seu- ,, lement la pensée, trop éclairé pour ne pas voir que ce seroit ,, bouleverser toute la Castille, & revolter les esprits du Peuple ,, & de la Noblesse; que si toutes ces raisons ne sont pas encore ,, capables de vous satisfaire, je suis entierement à vous, ma ,, personne, mon cœur & ma Couronne sont entre vos mains, ,, vous en serez toûjours le maître, & vous pourrez disposer ,, absolument de moy & de mes Etats comme il vous plaira ; ,, c'est-là l'unique objet de mes desirs, & la détermination que ,, j'ai prise.

Un discours si judicieux & si moderé, prononcé d'une maniere également vive & touchante par la plus sage & la plus habile Princesse de son siecle, produisit tout l'effet qu'elle pouvoit esperer ; elle calma l'esprit du Roy Ferdinand son époux,

qui ne pensa plus qu'à retablir l'ordre & la tranquillité dans un Royaume qui se trouvoit dans une situation fâcheuse, & par les factions qui l'avoient si long-tems déchiré, & par le danger évident où il étoit de se voir de nouveau en proye à une guerre intestine. An de N. S. 1475.

XXV. Intrigues du Marquis de Villena.

Il sembloit que le Marquis de Villena se mocquât en même tems & du Roy Ferdinand & du Roy de Portugal, par les intelligences secretes qu'il entretenoit avec l'un & avec l'autre; & il n'étoit pas difficile de voir qu'il ne cherchoit qu'à les amuser; il n'avoit ni moins d'ambition que le feu Grand-Maître de S. Jacques son pere, & tout le monde étoit convaincu qu'il se declareroit pour celui de qui il espereroit davantage, & qui lui procureroit des moyens plus sûrs d'augmenter le pouvoir, le credit & les richesses de sa Maison: c'étoit-là son genie & son caractere, & c'étoit la disposition où se trouvoient alors tous les Grands, qui ne cherchoient qu'à se supplanter, qu'à se détruire les uns les autres, & qu'à élever leur maison sur le débris de leurs Souverains, & au préjudice de l'Etat, sans se mettre en peine ni de la raison, ni des Loix ni de la Justice, ni de leur propre reputation.

Il fait demander à Ferdinand la Grand-Maîtrise de S. Jacques.

Le Marquis avoit fait faire des propositions au nouveau Roi Ferdinand, dont il prétendoit obtenir que les deux compétiteurs qui aspiroient à la Grand-Maîtrise de S. Jacques en fussent également exclus, sous prétexte que les formalitez requises & accoûtumées, n'ayant pas été observées dans leurs élections, elles étoient invalides, & par consequent ni l'un ni l'autre n'avoit été legitimement & canoniquement élû pour Grand-Maître, & par consequent qu'on le nommât.

On lui donne de bonnes paroles.

Quoique les propositions du Marquis de Villena ne fussent pas raisonnables, elles ne laissoient pas de donner de terribles inquiétudes à Ferdinand & à Isabelle; car d'un côté il n'y avoit nulle apparence de laisser augmenter la puissance & l'autorité d'un Seigneur déja trop puissant, & en qui l'on ne pouvoit pas prendre une confiance entiere; on n'étoit pas assez sûr de lui pour le mettre en possession de la plus riche Dignité de toute l'Espagne; mais d'un autre côté il étoit dangereux d'irriter par un refus cet esprit ambitieux & remuant; on prit donc le parti de lui donner de bonnes paroles, & de le flatter par l'esperance d'obtenir ce qu'il souhaittoit. Il étoit de la politique & de la prudence de s'accommoder alors au tems; on lui promit donc

An de N. S. 1475. que s'il vouloit remettre entre les mains d'une tierce personne, la Princesse Jeanne pour la marier, suivant sa qualité ; on lui accorderoit ce qu'il demandoit, & ce qu'il pourroit souhaiter: mais le Marquis étoit trop pénetrant pour ne pas voir le piége qu'on lui dressoit ; il repliqua que jamais il ne feroit une démarche qui le deshonoreroit ; qu'ayant engagé sa parole au feu Roy Henri de proteger & de défendre les interests de la Princesse sa fille, il ne pourroit, ni en conscience ni en honneur, violer son serment, & manquer à la fidelité qu'il devoit à son Souverain.

XXVI. Le Marquis de Villena envoye en Portugal.

Pendant que le Marquis étoit en negociation avec Ferdinand, il envoya en Portugal quelques-unes de ses créatures les plus affidées & les plus devoüées, pour tâcher d'engager le Roi a prendre la Princesse Jeanne sa niéce sous sa protection. On representa à ce Prince, qu'étant le plus proche parent, il devoit être le premier sur les rangs, & qu'en cette qualité c'étoit à lui qu'appartenoit la Régence & le gouvernement de la Castille, qu'il n'avoit rien à craindre, qu'il y étoit obligé par toutes sortes de raisons, & que toute la terre condamneroit sa foiblesse & sa timidité ; on le conjuroit par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne pas abandonner une Princesse innocente, & qui étoit sa propre niéce, qu'étant si puissant & si riche, rien ne pourroit le justifier s'il ne prenoit en main la cause d'une Pupille infortunée, que dès qu'il se seroit declaré, il trouveroit dans la Castille, aussi-bien parmi le Peuple, que parmi la Noblesse un plus grand nombre de Partisans & de personnes dévouées aux interests de la Princesse, qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef, & qu'ils étoient prêts de le seconder & de l'appuïer en tout.

Le Roy de Portugal reçoit les Agens du Marquis.

Le Roy de Portugal étoit à Estremoz sur la frontiere de son Royaume, dans le tems que mourut Henri Roi de Castille, & ce fut là qu'il reçût les Députez du Marquis de Villena ; dès qu'il leur eut donné audience, il assembla un Conseil extraordinaire pour deliberer sur une affaire si importante, & pour examiner les propositions & les raisons des agens du Marquis; les sentimens furent partagez. Le plus grand nombre étoit d'avis qu'on declarât la guerre, & que sans differer davantage on entrât les armes à la main dans la Castille, pour surprendre Ferdinand & Isabelle, & pour animer les Partisans secrets de la Princesse Jeanne. C'étoit le sentiment d'une mul-

titude d'étourdis, de jeunes téméraires, & de ces avanturiers, qui ne sont souvent propres ni pour la guerre ni pour la paix. Ils faisoient les braves, & representoient sans cesse au Roy de Portugal que ses coffres étoient pleins, ayant eû le tems d'amasser de grand trésors pendant la longue paix dont ses Etats avoient joüi, qu'il avoit sur pied un nombre considerable de Troupes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & qu'il pouvoit mettre en mer de puissantes flottes. Le Prince D. Juan de Portugal n'écoutant qu'un certain courage présomptueux qu'inspire ordinairement la jeunesse, étoit celui qui le premier avoit ouvert cet avis, & qui avoit entraîné presque tous les autres dans son sentiment. An de N. S. 1473.

D. Ferdinand Duc de Bragance, que l'âge & l'experience avoient rendu plus moderé & plus prudent, fut presque le seul de l'opinion contraire; mais les uns attribuerent sa moderation à l'amitié qu'il avoit pour la Princesse Isabelle sa petite-niéce, & petite-fille de son frere. Les autres la regardoient comme un effet de sa timidité naturelle. » Il representa donc " qu'il étoit dangereux de rien précipiter, & qu'il ne falloit pas " trop legerement prendre les armes, que le Marquis de Ville " na, ses créatures & ses partisans avoient quelque-tems au- " paravant reconnu l'Infant D. Alphonse pour Roi de Castille, " afin de l'opposer au Roy D. Henry son frere, & avoient de " concert publiquement & solemnellement declaré la Prin- " cesse Jeanne pour bâtarde, & incapable de succeder à la " Couronne. Avec quel front, adjoûtoit-il, osent-ils dire au- " jourd'huy le contraire? Quel changement est-il arrivé! " Qu'elle nouvelle raison ont-ils trouvé pour renverser ce " qu'ils ont fait! N'est-ce pas une marque évidente que ce sont " des ames Venales, qui se livrent à qui plus leur donne, & " qui changeront de sentimens & de parti dès qu'ils espereront " de trouver d'un autre côté des conditions plus avantageuses? " Quelles Villes, quelles Places fortes nous remettent-ils entre " les mains pour nous servir d'ôtages, & pour être des gages " assurez qu'ils ne nous tourneront pas le dos avec la même " promptitude & la même facilité, si le Roy Ferdinand leur " fait des offres & leur accorde des graces plus considerables? " Quelles voyes prendront-ils pour arracher de l'esprit des " Peuples la forte opinion qu'ils ont conçûë, que Jeanne n'est " pas la fille du feu Roy; il ne sera pas aisé de les désabuser. " Sentiment du Duc de Bragance.

An de N. S. 1475.

„ Le Roy D. Alphonse lui-même n'a-t'il pas fait paroître „ qu'il étoit dans le même sentiment, lorsqu'il a demandé en „ mariage l'Infante Isabelle, & qu'il n'a jamais pû se resoudre „ d'accepter pour femme la Princesse Jeanne, qu'on lui offroit, „ ils nous font icy un pompeux étalage de leurs forces, de leur „ autorité, & des correspondances qu'ils ont dans le Royaume; „ mais pour peu qu'on soit éclairé, & qu'on ne veüille pas „ prendre plaisir à s'aveugler soi-même, on reconnoîtra fa-„ cilement que ce sont autant d'impostures & de mensonges, „ que pleins d'une ridicule vanité & seduits par leur propre „ présomption; ils ne cherchent qu'à nous amuser & à nous „ repaître de vaines & frivoles esperances: les plus petits ruis-„ seaux font souvent plus de bruit & de fracas que les plus „ grands fleuves & les plus profonds; ils nous assurent que „ toutes les Villes se declareront pour eux, & embrasseront le „ parti de Jeanne, quelle caution, quelle assurance nous en „ donneront-ils? Et ne voyons-nous pas de nos propres yeux „ qu'ils paroissent encore plus dévoüez à la nouvelle Reine „ Isabelle, qu'ils ne l'ont jamais été au feu Roy Henri son „ frere, & qu'ils la serviront avec encore plus de zele & de fi-„ delité. Plût à Dieu que je pusse ici vous remettre devant les „ yeux la veritable situation où sont les affaires, je souhaite-„ rois que l'on pût voir aussi clairement ce qui se passe dans le „ fonds des cœurs que l'on entend les paroles, vous ne tarde-„ riez pas long-tems à vous désabuser, & vous reconnoîtriez „ bien-tôt le peu de fonds que vous devez faire sur les vaines & „ frivoles promesses du Marquis de Villena.

On se declare en Portugal pour la Princesse Jeanne.

Les plus sages & les plus experimentez comprenoient bien la force de ces raisons, & étoient convaincus que rien n'étoit plus vrai que ce que disoit le Duc de Bragance, cependant le sentiment contraire prévalut, & le plus grand nombre l'emporta. Désordre trop ordinaire & presque toujours funeste: car y a t'il rien de plus pernicieux dans les déliberations, de ne pas peser les suffrages; mais de les compter. Il est vrai qu'avant la declaration du Roy de Portugal, D. Lope d'Albuquerque, que l'on avoit envoyé en Castille examiner secretement l'état des affaires, les dispositions des Peuples, pour en faire ensuite son raport à la Cour de Portugal, apporta avec lui la promesse & la signature d'un grand nombre de Seigneurs Castillans, par lesquelles ils engageoient leur parole au Roy de Portugal

Portugal, qui étoit alors retourné à Ebora, de le soûtenir de toutes leurs forces, s'il vouloit épouser la Princesse Jeanne. An de N. S. 1475.

XXVII. L'Archevêque de Tolede fort mécontent de la Cour

Ce qui acheva de déterminer la Cour à entrer dans les projets du Marquis de Villena, fut la nouvelle que l'on reçut du mécontentement de l'Archevêque de Tolede; il y avoit longtems que ce Prélat demeuroit toûjours à la Cour; comme il s'apperçut qu'on ne l'y voyoit plus d'un si bon œil, & que l'on commençoit à s'ennuyer de sa presence, ce qui n'arrive que trop ordinairement, ou l'habitude qu'on a de voir les mêmes visages en inspire le dégoût, & diminuë le respect qu'on avoit pour eux, il feignit de vouloir désormais prendre le parti de la retraite, & il sortit de Segovie le 20. de Février; ce n'étoit-là qu'un prétexte, la verité est qu'il sentoit son crédit & sa faveur diminués; il se plaignoit que le nouveau Roy & son épouse, dont il étoit mécontent, ne l'amusoient que de fausses & trompeuses esperances, sans lui avoir encore donné la moindre récompense pour les services signalez qu'il leur avoit rendus, ni pensé seulement à le dédommager de son patrimoine qu'il avoit entierement consumé, & des frais immenses qu'il avoit faits pour mettre la Couronne de Castille sur la tête de ces Princes ingrats; mais rien ne le chagrinoit davantage que la nouvelle faveur du Cardinal d'Espagne, qui avoit trouvé le moyen de gagner l'esprit de Ferdinand & d'Isabelle, & s'étoit insinué si avant dans leur confiance, qu'ils lui communiquoient leurs vûës, leurs desseins, & ne déterminoient rien sans sa participation & son conseil.

Rien ne sçauroit le gagner.

Ferdinand & Isabelle n'épargnerent rien pour appaiser les chagrins de l'Archevêque de Tolede, & pour le contenter; mais leurs efforts furent inutiles, ce Prélat ne gardoit plus de mesures, & menaçoit hautement qu'il sçauroit bien faire sentir à ses ennemis ce que c'étoit que d'irriter un Archevêque de Tolede, qu'on n'offensoit pas impunément un homme de son caractere & de son rang. En vain D. Pedre d'Acugna, Comte de Buendia son frere, voulut se mêler de ménager son accommodement & sa reconciliation avec la Cour; il eut beau lui representer le malheur où il exposoit sa famille, ses amis & ses créatures, les esperances douteuses & frivoles dont il se repaissoit, les raisons du Comte n'eurent pas plus d'effet que ses prieres; rien ne fut capable d'ébranler l'Archevêque naturellement fier, hautain, imperieux & entêté, les avis ne faisoient que l'irriter; mais ce qui le rendoit plus intraitable,

An de N. S. 1473. c'eſt qu'il avoit auprès de lui un certain Ferdinand d'Alarcon, qui étoit à peu près de ſon même caractere, & qui n'avoit guéres moins d'entêtement & d'opiniâtreté que ſon maître. Comme ce Gentilhomme avoit plus de part à la confiance de l'Archevêque que nul autre, il ne ceſſoit de lui faire mille rapports malins, de l'aigrir, & de l'envenimer tous les jours de plus en plus contre la Cour.

Ferdinand & Iſabelle cherchent les moyens d'affermir leur Couronne.

Le départ précipité de l'Archevêque de Tolede, & le mécontentement qu'il fit publiquement éclater, ne laiſſa pas d'allarmer Ferdinand & Iſabelle, & de les jetter dans de cruelles inquiétudes; ils connoiſſoient le caractere du Prélat, ſon genie vif, ardent, inquiet, ſon humeur ambitieuſe, capable de tout entreprendre pour contenter ſon ambition; ils n'ignoroient pas non plus le crédit & l'autorité que ſon caractere, ſon rang & ſes immenſes richeſſes lui donnoient dans le Royaume; ainſi ils apprehendoient avec raiſon que ſi une fois il ſe jettoit dans le parti de leurs ennemis, & qu'il ſe déclarât ouvertement pour eux, il n'entraînât après lui une partie de la Caſtille, & n'excitât une nouvelle révolution à laquelle on ne voyoit que trop de diſpoſitions; ils ſe reveillerent donc, pour ainſi dire, & ils commencerent à chercher de tous côtez des ſecours tant dedans que dehors le Royaume, pour affermir ſur leur tête une Couronne qui paroiſſoit encore bien chancelante; ils s'appliquerent ſur tout à adoucir les eſprits des Grands, à diſſiper leurs ombrages, & à les attirer dans leur interêt.

Ils attirent Dom Henry d'Arragon & le Comte de Benaventé.

D. Henri d'Arragon fut le premier qu'ils menagerent, & auprès duquel ils réüſſirent, en lui reſtituant ſes Etats de Sogorbe & d'Ampurias, & en lui accordant une amniſtie generale de tout le paſſé; on ſe ſervit de la même voye pour attirer le Comte de Benaventé ſon couſin germain. Ce Seigneur, qui s'étoit toûjours flaté d'épouſer la Princeſſe Jeanne, voyant qu'on l'avoit transferée d'Eſcalona à Truxillo pour la marier au Roy de Portugal, fut ſi irrité de ſe voir joüé & toutes ſes eſperances trompées, que ne croyant plus devoir rien menager il ſe declara ouvertement pour Ferdinand & Iſabelle. Le Marquis de Villena ne cherchoit qu'à dreſſer de nouvelles batteries pour les oppoſer à celles de Ferdinand, & il n'appuyoit le mariage du Roy de Portugal avec la Princeſſe Jeanne, que pour contrebalancer les forces de la Maiſon d'Arragon, qui ſe trouvoient un peu affoiblies & partagées, ſoit par les troubles

de Navarre qui subsistoient toûjours, soit par la guerre où elle se trouvoit embarquée avec la France. An de N.S 1473.

XXIX. Perpignan se rend aux François.

Le Ville de Perpignan se trouvoit extraordinairement pressée par les François, qui l'assiégeoient depuis long-tems ; ils la serrerent de si près, & la battirent avec tant de furie, que le Gouverneur voyant ses fortifications ruinées, la Place ouverte de toutes parts, sans nulle esperance de secours, fut obligée de se rendre par composition le 14 de Mars, à condition que les François remettroient en liberté les Ambassadeurs du Roy d'Arragon que l'on avoit arrêté en France, contre le droit des Gens, comme nous l'avons rapporté, & qu'on accorderoit aux Habitans de Perpignan la permission de demeurer dans la Ville, ou d'en sortir, de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux leurs meilleurs effets: on convint ensuite d'une tréve de six mois entre les deux nations.

Ferdinand envoye des Ambassadeurs en France.

Ferdinand envoya de nouveaux Ambassadeurs en France, pour ménager la paix, & la restitution du Roussillon, à de certaines conditions. Le Roy de France ne rejetta pas les propositions de Ferdinand, & dans la reponse qu'il donna à ses Ambassadeurs, il s'engagea de leur accorder tout ce qu'ils souhaitteroient, pourvû que le Roy leur maître voulût donner sa fille unique en mariage au Dauphin; il leur promit en ce cas de leur donner de si puissans secours d'hommes, de munitions, & d'argent, qu'il mettroit Ferdinand & Isabelle en état de ranger à la raison leurs ennemis, de dissiper les troubles de Castille, & de se rendre les maîtres absolus du Royaume : pour ce qui regardoit en particulier la Principauté de Roussillon, il repondit qu'il consentiroit volontiers à un accommodement, & qu'il en passeroit par où les Arbitres dont l'on conviendroit de part & d'autre en décideroient.

Le Roy de France avoit extrêmement à cœur ce mariage trop avantageux au Dauphin son fils & à sa Couronne, pour le negliger ; il envoya Guuillaume Garreau en Ambassade auprès de Ferdinand, [2] pour ménager cette alliance ; comme

[2] Les Ambassadeurs que Loüis XI. Roi de France envoya en Castille sur l'affaire dont parle ici Mariana, sont bien differens de ceux que nomme nôtre Auteur ; il n'y en a pas un qui s'appelle Garreau, ni même qui ait un nom à peu-près semblable. Nôtre Histoire nomme ces Ambassadeurs Jean de Villers, Evêque de Lombès, & Abbé de S. Denys, Odet d'Aydie, Chevalier de l'Ordre, Seigneur de Lescun, Comte de Comminges, & Chambellan du Roy, Jean de la Chassagne, Président au Parlement de Bourdeaux, & Guillaume de Souplainville, Baillif de Montargis.

An de N. S. 1475. Ferdinand & Isabelle n'en étoient pas eux-mêmes trop éloignez, ils écouterent les propositions des Ambassadeurs de France, & ils parurent assez disposez à leur accorder ce que demandoit Sa Majesté très-Chrêtienne.

XXX. Le Roy d'Arragon n'est pas content.

Néanmoins le Roy d'Arragon pere de Ferdinand n'étoit pas content de ces négociations secretes, il écrivit à son fils & à Isabelle, qu'il trouvoit très-mauvais que dans des affaires de cette importance, ils ne le consultassent seulement pas, & qu'ils voulussent décider du sort de leur fille & de leur heritiere, sans lui demander son avis & son consentement, & même sans sa participation; mais rien ne l'inquiétoit plus que le mécontentement de l'Archevêque de Tolede, comme il connoissoit ce Prélat, il craignoit qu'il n'excitât de nouveaux remuemens dans la Castille, & qu'il n'entreprit d'y mettre un nouveau Roy de sa main, & de disposer à son gré de la Couronne. C'étoit s'y prendre un peu tard.

Les Portugais se mettent en campagne.

Les esprits paroissoient si prévenus en faveur de Ferdinand & d'Isabelle, qu'il n'étoit pas aisé de les faire changer; il est vrai que d'ailleurs les Portuguais commençoient déja à paroître sur la frontiere du Royaume avec une Armée composée de quatorze mille hommes d'Infanterie, & de cinq mille chevaux bien armez, bien aguerris, & ne doutant pas de la victoire. Mais Ferdinand voyant toutes les esperances d'accommodement évanoüies, resolut de son côté d'avoir recours aux armes pour défendre sa Couronne.

André de Cabrera se declare pour Ferdinand.

André de Cabrera avoit demeuré jusques-là sans se déclarer; il s'etoit contenté d'être simple Spectateur, & de voir quel train prendroient les affaires; mais enfin gagné par Ferdinand & par Isabelle, il ne crût pas devoir differer davantage, & il remit entre leurs mains les trésors dont le feu Roi lui avoit confié la garde & la direction, en quoi il leur rendit un service d'autant plus grand, qu'ils avoient plus de besoin de ce secours pour soûtenir la guerre qu'ils alloient avoir sur les bras, aussi le Roy & la Reine se crûrent-ils obligez de reconnoître le zele de Cabrera, & pour l'en récompenser, ils lui donnerent la Ville de Moya avec le titre de Marquis. Quoique cette Place ne fût pas fort grande, elle ne laissoit pas d'être de consequence, à cause qu'elle étoit sur les frontieres du Royaume de Valence. Ils lui céderent encore dans le Royaume de Tolede la Ville de Chinchon, avec la qualité de Comte, & pour s'atta-

cher encore davantage un homme qui leur étoit si necessaire ; ils y ajoûterent le gouvernement des Châteaux de Segovie, pour lui & pour ses heritiers. On ne pouvoit trop faire pour reconnoître les services, le zele & la fidelité de Cabrera; car pour parler franchement, on peut dire que Ferdinand & Isabelle lui furent redevables de la Couronne de Castille, & que l'un & l'autre auroient eû bien de la peine à la conserver & à s'y maintenir sans lui. An de N. S. 1475.

XXXI. Ferdinand se rend maître de Medina del Campo.

Le Roy & la Reine partirent de Segovie dans le dessein de se disposer à la guerre ; l'ouverture de la Campagne leur fut heureuse, s'étant rendus maîtres de Medina del Campo, une des plus riches Villes d'Espagne, & des plus fameuses par le Commerce extraordinaire qui s'y fait, & rien ne leur étoit plus important pour donner dans ces commencemens de la réputation à leurs armes, que la prise de cette Place, qui leur facilitoit les moyens de tirer de grosses sommes d'argent des Négocians qui y sont établis, & des Marchands qui y abordent de toutes parts, dès que Ferdinand & Isabelle parurent, le Duc d'Albe, qui ne cherchoit que des occasions de leur donner des marques de sa fidelité & de son zele pour leur service, leur remit entre les mains le Château de Medina, où il commandoit.

L'Archevêque de Tolede opposé à Ferdinand & à Isabelle.

Pendant ce tems-là les Troupes se rendoient de tous côtez à Vailladolid, où étoit le rendez-vous general de toute l'Armée. Il arrivoit tous les jours de nouvelles Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie, qui formerent bien-tôt une Armée capable de tenir la Campagne, & de faire tête à celle des Rebelles ; le Roy & la Reine partagerent entr'eux les soins de cette guerre. Ferdinand demeura dans la vieille Castille, dont les Peuples lui étoient plus affectionnez, & s'étoient plus hautement declarez en sa faveur, & la Reine Isabelle se rendit dans la nouvelle Castille pour faire une nouvelle tentative auprès de l'Archevêque de Tolede, & pour tâcher d'adoucir l'esprit de ce Prélat, & de le regagner : mais l'Archevêque ne voulut point se trouver avec la Reine, & pour éviter sa presence, il sortit d'Alcala, & se retira à Brihuega, petite Place à la verité; mais considerable & par sa situation, & par la bonté de ses murailles: il publia, pour justifier sa conduite, que dans des Lettres qui lui étoient tombées entre les mains, il avoit découvert que l'on vouloit attenter à sa vie, & que l'on avoit résolu de le faire assas-

An de N. S. 1473

finer. La Reine ne laissa pas de lui envoyer le Connétable D. Pere Fernandez de Velasco pour le détromper, & pour dissiper les faux ombrages qu'il avoit pris; mais on ne pût rien gagner sur cet esprit prévenu, opiniâtre & entêté.

La Reine met Garnison dans Tolede.

Le voyage de la Reine ne fut pas néanmoins tout à fait inutile; car elle trouva le moyen de s'assurer de Tolede par une bonne Garnison qu'elle y mit pour tenir en bride les Habitans, & ceux qui pourroient avoir des liaisons secretes avec les Rebelles; elle en chassa le Comte de Cifuentès, & D. Juan de Ribera, tous deux alliez, & les plus declarez Partisans de l'Archevêque. La Reine ne voulut pas entrer dans Madrid, à cause que le Marquis de Villena étoit Maître du Château.

Elle fait porter à la Monnoye tout l'argent qu'elle trouve.

Dès que cette Princesse eût terminé les affaires, & rétabli la tranquilité dans la Province, elle reprit la route de Segovie, & comme elle avoit besoin d'argent, pour payer les Troupes, elle fit porter à la Monnoye tout l'or & l'argent que l'on avoit trouvé dans le Trésor Royal.

XXXII. Ferdinand s'assure de Salamanque.

Le Roy Ferdinand de son côté s'assura au même tems de Salamanque; mais il ne put si bien retenir ses Gens à son arrivée, qu'ils ne pillassent les Maisons des principaux Bourgeois de la Ville, qui étoient en assez grand nombre dans le parti de ses Ennemis. Dès que ce Prince parut devant Zamora, cette Ville lui ouvrit les portes, & François de Valdez lui remit entre les mains une Tour qui étoit à la tête du Pont, & où il commandoit avec une bonne Garnison. Ferdinand se voyant maître de ce poste, crût l'être bien-tôt du reste; mais Alphonse de Valencia, parent du Marquis de Villena, & absolument dans ses interêts, ne voulut jamais livrer à Sa Majesté le Château dont le Marquis lui avoit confié le gouvernement, & où il avoit assez de Troupes pour se bien défendre. De mettre le Siége devant la Place & d'entreprendre de la réduire par la force, c'étoit une affaire de longue haleine, & dont l'execution étoit aussi incertaine que difficile: Le Roy jugea donc à propos de la remettre à un tems plus commode; il ne voulut pas se rendre à Toro, assez proche de Zamora, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir se fier à Jean d'Ulloa, l'habitant le plus riche & le plus accredité de Toro, & qui paroissoit avoir plus de penchant pour les Portugais, moins par son inclination, que par la juste apprehension du châtiment que meritoit l'assassinat qu'il avoit commis en la personne d'un Conseiller du Con-

ſeil Royal, & pluſieurs autres crimes énormes dont on l'acçuſoit.

An de N. S. 1475.

Dès que le Roy & la Reine furent de retour à Vailladolid, la Ville d'Alcaraz ſe declara pour eux, & ſe ſoûmit à leur obéïſſance: les Habitans, qui vouloient ſecoüer le joug du Marquis de Villena, prirent les armes & mirent le Siege devant le Château. Le Roy, informé de ce qui ſe paſſoit à Alcaraz, envoya ordre au Comte de Paredès, à D. Alphonſe de Fonſeca, Seigneur de Coca, & à l'Evêque d'Avila ſon parent & de la même famille, de marcher en diligence au ſecours des Bourgeois, pour ſeconder leur bonnes intentions, & pour preſſer le Siege du Château d'Alcaraz. Le Marquis de Villena, d'un autre côté, ayant ſçû l'extrêmité où ſe trouvoit une Place dont la priſe pouvoit beaucoup déconcerter ſes deſſeins, accourut à la hâte pour ſoûtenir les Aſſiégez; mais ſe voyant trop foible pour forcer les Aſſiégeans à lever le Siége, il fut contraint de ſe retirer, & d'abandonner le Château à ſes Ennemis.

Et ſe rend Maître d'Alcaraz.

XXXIII. Le Marquis de Villena preſſe le Roy de Portugal de ſe rendre en Caſtille.

La perte de la Ville & du Château d'Alcaraz ne ſervit qu'à l'animer encore davantage contre Ferdinand & Iſabelle, & qu'à lui faire prendre de nouveaux engagemens avec le Roy de Portugal, auquel il écrivit dans les termes les plus forts & les plus preſſans, pour lui perſuader de hâter ſon départ, & de ſe rendre inceſſamment lui-même ſur les frontieres de Caſtille, où il avoit des intelligences ſecretes, & où tout étoit diſpoſé pour le bien recevoir: il lui repreſenta que dans ces ſortes d'occaſſions il ne falloit point s'arrêter à conſulter, que l'execution étoit plus neceſſaire, que de longues déliberations, qui ne ſervoient qu'à donner le tems à ſes Ennemis de s'affermir, que le moindre délay étoit capable de tout gâter, que ſa ſeule preſence & l'arrivée de ſes Troupes pouvoient accabler ſes Ennemis, quand-même il n'auroit point d'autre ſecours; qu'enfin il n'y avoit plus à reculer, & qu'il étoit tems de prendre les armes, & d'en venir aux mains.

La Princeſſe de Portugal accouche d'un fils qui ne vêcut pas long-tems.

Le Roy de Portugal ſe trouvoit au mois de May ſur les frontieres de ſon Royaume du côté de Badajoz. Ce fut dans ce tems-là que la Princeſſe de Portugal ſa bru accoucha à Liſbonne, un Jeudy 18 de May, d'un fils qui fut nommé Alphonſe, comme ſon grand-pere. Ce jeune Prince ne vêcut pas longtems, ainſi il ne ſucceda pas à la Couronne de Portugal, quoiqu'il eût été publiquement & ſolemnellement reconnu pour

An de N. S 1473. Prince & heritier du Royaume, au cas que le Prince D. Juan son pere vint à mourir devant le Roy D. Alphonse. Les Portugais regarderent la naissance de cet enfant comme un bon augure & un présage heureux du succès de cette entreprise. Cette nation, naturellement vaine, se flattoit que le Ciel avoit destiné & reservé le Royaume de Castille pour ce jeune Prince; mais la suite ne tarda pas long-tems à détromper les Portugais, & à dissiper les frivoles esperances dont ils se repaissoient.

Les Portugais prennent la route de Plasencia.

Le Comte de Feria, devoüé à Ferdinand & à Isabelle, étoit à Badajoz avec un assez bon corps de Troupes, & en état de faire tête aux Ennemis: depuis qu'il s'étoit rendu maître d'une petite Place nommé Xerez. Si les Portugais eussent été bien conseillez & bien éclairez sur leurs propres interêts, ils eussent dû prendre sur la droite, marcher vers l'Andalousie, entrer les armes à la main dans cette Province, où les Villes de Carmona, d'Ecija & de Cordouë s'étoient declarez pour eux, & faire tous leurs efforts pour se saisir d'abord de Seville, afin de ne laisser rien derriere eux qui pût leur donner la moindre inquiétude; mais au lieu de suivre cette route, ils prirent à main gauche, en quoi ils firent une faute irréparable, ils s'avancerent du côté d'Albuquerque, traverserent l'Estremadoure, & arriverent à Plasencia, petite Ville où le Ciel est ordinairement assez pur & assez agréable; mais dont cependant l'air & la situation ne sont pas trop sains.

Le Roi de Portugal fiance la Princesse Jeanne.

Ce fut dans cette Ville que se fit la céremonie des fiançailles du Roy de Portugal avec la prétenduë Princesse Jeanne de Castille, comme le Roy vouloit avant que de passer outre obtenir du Pape une Dispense, à cause de la proche parenté qui étoit entr'eux, le Mariage ne s'acheva pas, ils ne laisserent pas cependant d'être couronnez Roy & Reine de Castille, & on déploya en leur nom, suivant l'ancienne coûtume, les Etendars du Royaume. Le Roy, pour récompenser D. Lope d'Albuquerque des services importans qu'il lui avoit rendus dans cette occasion, & de tous les mouvemens qu'il s'étoit donnez pour attirer les Grands de Castille dans ses interêts, le nomma Comte de Penamacor. Le Roy fit aussi dresser un ample Manifeste; où il exposoit fort au long les raisons sur lesquelles étoient appuyez les droits & les prétentions de la Princesse Jeanne; il le fit publier, il en envoya de tous côtez des copies traduites en diverses langues; mais il y avoit des termes trop durs

durs & trop injurieux contre Ferdinand & Isabelle : tout cecy se passa sur la fin du mois de May, où l'on délibera sur la maniere dont on feroit la guerre, & par où l'on commenceroit les hostilitez.

An de N. S. 1473.

XXXIV.
Villena se declare pour Ferdinand.

La guerre se trouva au même tems allumée en divers endroits; comme il s'agissoit d'une Couronne & d'un puissant Royaume, il ne faut pas s'étonner si les Concurrens faisoient paroître une égale activité : les Peuples du Royaume de Valence commencerent à bloquer Villena, & les autres petites Villes de sa dépendance, afin de les obliger à se soûmettre à Ferdinand & à Isabelle. Les Habitans même ayant pris les armes d'un consentement unanime, à la sollicitation du Comte de Paredès, se declarerent pour Ferdinand, le reconnurent pour Roy, & passerent à son service. La seule condition qu'ils exigerent pour récompense de leur fidelité fut que la Ville, son territoire & ses dépendances seroient éternellement réünis à la Couronne de Castille, sans pouvoir jamais en étre démembrez. On prit encore sur le Grand-Maître de Calatrava Ciudad-Real, dont il s'étoit rendu maître sans y avoir aucun autre droit que la force.

La guerre allumée de tous côtez.

La guerre n'étoit pas moins échauffée dans l'Andalousie & dans la Galice; les deux partis battoient la Campagne, & dans les courses qu'ils faisoient, ils pilloient & ravageoient le Païs, ce qui causoit un dommage considerable aux Païsans, qui ne pouvoient ni cultiver les terres, ni faire les moissons. D. Pedre Alvarado s'empara de la Ville de Tuy en Galice, au nom du Roy de Portugal : d'un autre côté les Habitans de Burgos mirent le siége devant le Château de la Ville, où commandoit Ignigo de Zugniga, & où s'étoit retiré l'Evêque D. Loüis d'Acugna, qui avoit embrassé le parti du Roy de Portugal. Pendant qu'on battoit la Place avec vigueur, le Roy de Portugal étoit inquiet, incertain sur le parti qu'il devoit prendre, il ne sçavoit auquel courir le premier : les uns l'appelloient d'un côté à leurs secours, les autres, suivant le besoin, le danger & l'extrême necessité où ils se trouvoient, le pressoient de venir les appuyer. Les Seigneurs ne l'aidoient que foiblement; ceux qui, avant la guerre, lui avoient fait des promesses si magnifiques, & s'étoient engagez de lui fournir abondamment des vivres, des munitions, de l'argent & des Soldats, ne pensoient plus qu'à demeurer tranquilles Spectateurs pour voir quel-

An de N. S. 1475.

tour prendroient les affaires. Les Peuples déteſtoient cette guerre, dont ils apprehendoient les ſuites malheureuſes pour toute la nation. Les Portugais eux-mêmes peu contens d'une entrepriſe qui leur paroiſſoit plus difficile qu'ils ne l'avoient crû, & dont le ſuccès étoit encore plus incertain commençoient à ſe dégouter, & n'agiſſoient plus que foiblement, ſur tout depuis qu'ils voyoient que les Caſtillans, au lieu de ſe declarer pour eux, comme on les en avoit flatez, embraſſoient preſque tous le parti de Ferdinand; & que ce Prince, qui avoit à peine cinq cents chevaux, lorſque les Portugais entrerent en Caſtille, avoit ramaſſé en peu de jours plus de dix mille chevaux & trente mille hommes d'Infanterie. Ferdinand, auprès de qui la nobleſſe Caſtillane venoit ſe ranger en foule, fit la revûë de ſon Armée auprès de Tordeſillas, où il étoit campé, & il trouva ſes troupes leſtes, bien reſoluës de faire leur devoir, & qui brûloient d'ardeur d'en venir aux mains.

XXXV. Ferdinand fait la revûë de ſon armée.

Le Roy de Portugal va à Toro.

Le Roy de Portugal ayant enfin pris ſon parti, s'avança d'abord à Arevalo, qui s'étoit declaré pour lui, de là il ſe rendit à Toro, où Jean d'Ulloa l'avoit appellé, dans le deſſein de le rendre Maître de la Place, comme il le fit, auſſi-bien que de Zamora, qui en eſt proche. Comme ces Villes étoient ſur la frontiere de Portugal, & que la Province où l'on trouvoit des vivres & des fourrages en abondance, étoit abſolument neceſſaire au Roy pour la ſubſiſtance de ſes Troupes, il crût ne pouvoir rien faire de plus avantageux que de prendre des Places qui lui facilitoient les moyens de faire venir de Portugal tous les ſecours dont il auroit beſoin.

Ferdinand s'avance vers Toro.

D'un autre côté Ferdinand, chagrin de voir les Portugais maîtres de Toro & de Zamora, marcha en diligence avec toutes ſes Troupes, & vint, ſans s'arrêter, camper à la vûë de Toro, où étoient encore les Portugais; il prétendoit ſecourir le Château qui tenoit encore pour lui, & que les Ennemis aſſiégoient. Les deux Armées, quoiqu'en preſence, n'en vinrent pas pour cela aux mains; cette longue marche ne produiſit rien. Ferdinand, ſeulement pour ſoutenir en quelque maniere la réputation de ſes armes, ſe contenta d'envoyer un Heraut-d'Armes défier les Portugais, & leur preſenter la Bataille.

Le Roy de Portugal appelle en duel Ferdinand.

Ceux-ci, quoique braves & hardis ſe trouverent aſſez embaraſſez, ſans ſçavoir à quoi ſe déterminer; car s'ils accep-

toient le combat, comme ils n'avoient que cinq mille chevaux, & vingt mille hommes d'Infanterie, en y comprenant même les Castillans rebelles, qui s'étoient venu ranger auprès d'eux, leur Armée, où étoit la fleur & l'élite des Troupes Portugaises, étant trop foible & trop inferieure à celle des Ennemis, pour pouvoir leur résister, ne pouvoit pas manquer d'être taillée en pieces; mais s'ils refusoient d'en venir aux mains, ils perdoient leur réputation; les Troupes intimidées & découragées par ce refus, n'auroient plus une certaine confiance audacieuse, qui a très-souvent plus de part à la victoire, que le nombre & la valeur des Soldats. Le Roy de Portugal étoit trop habile pour ne pas voir de quelle importance il lui étoit de conserver cette réputation, sur tout à l'ouverture d'une campagne,, ainsi pour prévenir les inconveniens qu'il craignoit; il ne voulut point en venir à une Bataille décisive, sous prétexte que ses Troupes étoient trop dispersées. Cependant pour éloigner le soupçon de lâcheté, il s'offrit de se battre en champ clos & à la tête des deux Armées, seul à seul, contre Ferdinand son Compétiteur; mais ce n'étoit qu'une adresse & une ruse pour traîner l'affaire en longueur, & ne point ôter la confiance à ses Troupes; car tous ces sortes de défis ne sont le plus souvent, pour ainsi-dire, que des artifices dont les Souverains se servent, ou pour se donner du relief, ou plûtôt pour amuser & entretenir les Peuples. On en demeura donc là de part & d'autre.

An de N. S. 1473.

Ferdinand se retire à Medina del Campo.

Après cette manœuvre, Ferdinand, qui étoit demeuré pendant trois jours dans son Camp, avec toute son Armée, voyant son dessein échoüé, & qu'il n'avoit pû ni engager les Ennemis à se battre, ni secourir le Château de Toro, qui fut enfin obligé de se rendre aux Portugais, prit le parti de retourner sur ses pas, & de prendre la route de Medina del Campo, parce que l'argent lui manquoit pour payer ses Soldats, & que les Ennemis étant maîtres de tous les passages, lui coupoient les vivres dont il avoit besoin pour faire subsister son Armée.

XXXVI. Les Etats de Medina donnent à Ferdinand de gros secours.

Comme les Etats Generaux étoient alors assemblez à Medina del Campo, Ferdinand s'y rendit, afin d'engager les Députez à lui accorder les subsides necessaires pour soûtenir la guerre, & il eut le bonheur d'y réüssir: car les Etats, pour lui marquer leur zele, lui permirent, d'un commun consentement, de prendre en forme d'emprunt la moitié de l'argente-

An de N. S. 1475

rie de toutes les Eglises, à condition qu'il s'obligeroit par serment de la rendre, ou d'en rendre la valeur, dès que le Royaume seroit tranquille, & que les troubles seroient appaisez.

Il va assiéger le Château de Burgos, & l'Archevêque de Tolede va joindre le Roi de Portugal.

Avec ce secours, qui vint très-à-propos, Ferdinand alla rejoindre son Armée, & marcha aussi-tôt pour aller assiéger le Château de Burgos. La retraite de ce Prince de devant Toro fournit une ample matiere à bien des discours & des raisonnemens, qui ne lui furent pas avantageux. La plûpart l'accusoient hautement de lâcheté, & ces bruits ridicules, quoique très-mal fondez, ne laisserent pas de bien déranger ses affaires; au moins fût-ce l'occasion & le prétexte dont se servit l'Archevêque de Tolede pour se declarer tout à fait; car ce Prélat, quoique fort âgé, eût assez de courage pour traverser les montagnes à la tête de cinq cents chevaux, & aller joindre le Roi de Portugal; il ne voulut pas attendre la fin de la guerre, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir abandonné un parti dont il avoit voulu paroître le principal Protecteur. L'Archevêque fit cette démarche avec tant de fermeté, ou plûtôt avec tant d'opiniâtreté, que les prieres & les larmes du Comte d'Acugna son frere ne furent pas capables de l'ébranler. En vain ses neveux, D. Lope d'Acugna, Adelantade de Caçorla; D. Alphonse, qui avoit été élevé sur le Siége de Pampelune, en consideration de son oncle. D. Ferdinand & D. Pedre voulurent se joindre au Comte d'Acugna leur pere, pour détourner l'Archevêque de son dessein, ils ne purent rien gagner sur cet esprit aigri & entêté; ils eurent beau lui proposer leurs raisons, le danger évident où il alloit témerairement se précipiter, tout fut inutile.

Le Roy de Portugal marche au secours du Château de Burgos & se retire.

Dès que l'Archevêque de Tolede eût joint l'Armée Portugaise, lui & le Duc d'Arevalo furent d'avis que le Roy de Portugal prît avec soi quinze cents chevaux, & un détachement considerable d'Infanterie, & marchât en personne au secours du Château, que Ferdinand tenoit étroitement assiégé. Les Portugais n'osant pas s'opposer au sentiment de l'Archevêque & du Duc, s'avancerent, & en chemin ils prirent à discretion le Château de Baltanas, situé entre Pisuerga & le Duero, sur des rochers escarpez, & presque inaccessibles: on y fit prisonnier le Comte de Benaventé, qui se trouva par hazard dans la Place, & on le fit conduire à Pegnafiel. Après ce petit succès, soit que le Roy de Portugal crût avoir assez fait pour sa gloire

& pour la réputation de ses armes, soit qu'il se sentit trop foible pour faire lever le siége du Château de Burgos, & risquer une Bataille contre Ferdinand, il rebroussa tout d'un coup chemin, & retourna sur ses pas chargé de riches dépoüilles, & du butin qu'il avoit fait en Castille, sans se mettre en peine de secourir ceux qui l'avoient appellé. An de N. S. 1475.

La Princesse Jeanne demeuroit à Zamora, & la Reine Isabelle à Vailladolid; mais elles faisoient un personnage bien different; la premiere ne donnoit que son nom, & n'avoit nulle part dans les affaires, qu'on ne lui communiquoit souvent pas; mais Isabelle, d'un caractere bien opposé, étoit l'ame de son parti, & rien ne se faisoit sans sa participation & sans son conseil. Cette Princesse habile & d'un courage bien au-dessus de son sexe, aïant sçû le danger où se trouvoit le Roi son époux, & le dessein des Portugais, ramassa promptement tout ce qu'elle pût rassembler de Troupes, s'avança vers Palence, résoluë, s'il étoit necessaire, de mener elle-même du secours à Burgos; mais la demarche des Portugais, qui s'étoient retirez lorsqu'on y pensoit le moins, empêcha la Reine de passer outre, & dissipar les inquiétudes des Peuples, dont la plûpart, attentifs à tous ces mouvemens, n'en attendoient que les suites pour se déterminer.

La Reine Isabelle marche au secours de Ferdinand.

XXXVII.
Les Rois de Castille & d'Arragon envoyent de Ambassadeurs à Rome.

Les Rois de Castille & d'Arragon envoyerent de concert à Rome une solemnelle Ambassade. Ces Ambassadeurs ayant eû audience de Sa Sainteté au mois de Juillet, presenterent en plein Consistoire les Commissions dont ils étoient chargez par les Rois leurs Maîtres, & préterent en leur nom le serment d'obédience au Pape. Devoir dont les Souverains ont coûtume de s'acquitter à leur avenement à la Couronne; mais qu'on avoit differé jusqu'alors, à cause des troubles & des guerres civiles, qui avoient agité si long-tems les Royaumes de Castille & d'Arragon. Le Pape, qui avoit une inclination secrete pour les Arragonnois, à cause que Leonard son neveu, Gouverneur de Rome & fils de sa sœur, avoit épousé une fille naturelle de Ferdinand Roy de Naples, reçût les Ambassadeurs des deux Rois avec toutes les démonstrations possibles de bonté.

La réception agréable que Sa Sainteté avoit faite aux Ambassadeurs de Castille & d'Arragon chagrina & allarma ceux de Portugal, qui prirent la liberté de representer à Sa Sainteté que le different entre les Couronnes n'étant pas encore termi-

An de N. S. 1473.

né, il étoit juste qu'elle demeurât neutre, & que si elle ne vouloit pas interposer son autorité ou ses bons offices & sa médiation en qualité de pere commun; il falloit au moins voir, avant que de se declarer, quelle seroit l'issuë de cette affaire, laisser le tems aux deux Parties de faire valoir leurs droits, & de proposer leurs raisons. Le Pape ayant écouté les remontrances des Ambassadeurs de Portugal, eut égard à leurs plaintes, & declara qu'il n'avoit reçû que l'obédience qu'on étoit venu lui rendre au nom de la Castille, comme on a coûtume de le faire en de semblables occasions, sans préjudice des droits que les Princes pouvoient avoir, & qu'il n'avoit jamais prétendu examiner, bien loin de vouloir prononcer sur les prétentions des uns & des autres.

XXXVIII. Portrait du Grand-Maître de Montesa Loüis Despuch.

Loüis Despuch, Grand-Maître de Montesa, le plus illustre des Ambassadeurs, & le Chef de l'Ambassade, étoit un des plus grands personnages de son siecle, & qui s'étoit acquis dans toute l'Europe une haute réputation par son habileté, par sa prudence & par sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes, sur tout dans les guerres d'Italie, ou il s'étoit trouvé sous le regne de D. Alphonse Roi d'Arragon & de Naples. On lui avoit offert la Vice-Roïauté de Sicile, vacante par la mort de D. Lope Ximenez d'Urrea, decedé au mois de Septembre, & qui s'étoit comporté dans un Employ assez difficile avec une estime & une approbation universelle; mais quelque instance qu'on pût lui faire pour l'engager à l'accepter, il la refusa constamment, & ne voulut jamais s'en charger: car dans ce tems-là il avoit resolu de quitter la Cour & le service, de renoncer à toutes ses Charges & à ses Dignitez, & de se retirer dans un Monastere pour y passer le reste de sa vie dans la pratique des exercices de pieté, pour ne s'y occuper plus qu'à servir Dieu, & pour s'y disposer tranquillement à la mort.

Mort de l'Archevêque de Saragosse

D. Juan d'Arragon, Archevêque de Sarragosse, fils naturel du Roy d'Arragon & d'une Demoiselle de qualité, mourut le 19 de Novembre de la même année au Château d'Alvalate, situé sur les bords de la Segre; sa naissance & sa Dignité, les Benefices considerables dont il étoit revêtu, & les grands revenus qu'il possedoit lui avoient acquis beaucoup d'autorité dans le Royaume d'Arragon.

Jubilé universel par Sixte IV.

Cette année fut fameuse par le Jubilé universel que le Pape Sixte IV. publia, & par une nouvelle Constitution, dans

laquelle il ordonna que ce Jubilé, qu'on avoit coûtume de celebrer de cinquante ans en cinquante ans, se celebreroit désormais tous les vingt-cinq ans. On ne sçauroit exprimer le concours extraordinaire des fideles qui se rendirent à Rome de toutes parts pour gagner l'Indulgence que Sa Sainteté avoit accordée à tous ceux qui visiteroient les tombeaux des Saints Apôtres. Ferdinand Roy de Naples y voulut venir lui-même, & comme l'âge avoit un peu amorti le feu de ses passions, il donna à cette Capitale du monde Chrêtien plus de marques de pieté & de Religion, qu'il n'avoit eû coûtume d'en donner jusques-là.

An de N. S. 1473.

XXXIX.
Les François font une irruption en Catalogne.

Sur la fin de cette année le Roy convoqua les Etats Generaux du Royaume à Sarragosse. C'étoit un Prince d'une grande pénetration, d'une prudence & d'une politique rafinée; son grand âge, la foiblesse de son corps, les infirmitez inseparables de la vieillesse n'avoient rien diminué ni de la vigueur de son esprit, ni de sa fermeté, ni de la grandeur de son courage, ni de son application aux affaires. La guerre que le Roy de Portugal faisoit en Castille lui donnoit de terribles inquiétudes; mais celle où il se trouvoit embarqué contre la France ne l'embarrassoit pas moins. Un Officier François nommé Rodrigue Traheguier, [3] qui commandoit un corps de Troupes de la même nation, sans avoir égard à la tréve qui avoit été concluë entre les deux Couronnes de France & d'Arragon, entra du côté du Roussillon dans la Catalogne, prit d'assaut la petite Ville de Saint Laurent, desola tout le Païs, & jetta l'épouvante dans toute la Province. La frayeur & la consternation furent si grandes, que le Roy d'Arragon fit publier dans toute la Catalogne un ordre à tous ceux qui étoient en état & en âge d'aller à la guerre, de prendre les armes, & de se ranger sous les Drapeaux qu'on leur assigneroit; ce qui ne se fait ordinairement que dans les necessitez extrêmes de l'Etat.

[3] Je crois que Mariana auroit bien pû défigurer le nom de cet Officier François, comme nous voyons qu'il défigure assez ordinairement les noms propres étrangers, en leur voulant donner une terminaison Espagnole; car nous ne voyons point dans nos nouvelles histoires aucun Officier François qui porte ce nom, ni même qui en approche, outre que le nom de Rodrigue n'est pas usité en France. Il pourroit bien arriver que cet Officier seroit un Catalan, qui se seroit declaré pour la France, & attaché à cette Couronne, comme il arrive, souvent que des Etrangers s'attachent au service d'une Couronne voisine: ainsi Mariana l'aura appellé Officier François, parce qu'il étoit attaché au service de la France, & qu'il commandoit les Troupes de cette Couronne.

An de N. S. 1475.
Progrès des Portugais en Castille.

Les affaires de Ferdinand n'étoient pas sur un trop bon pied en Castille ; le parti & les armes du Roy de Portugal avoient pris le dessus. L'esperance que la France donnoit aux Portugais de leur envoyer un secours considerable les animoit à profiter de leurs avantages. La conjoncture leur paroissoit heureuse. Les Rois de France & d'Angleterre, également lassez des longues & cruelles guerres qui les avoient épuisez, s'étoient abouchez ensemble sur un Pont que l'on avoit dressé sur la riviere de Somme proche d'Amiens, & ils avoient enfin heureusement conclu la paix entre les deux nations, dans laquelle on avoit compris les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Ainsi la France, n'ayant plus rien à démêler avec l'Angleterre, se trouvoit en état de fournir les secours qu'elle avoit promis.

Le Duc de Bourgogne livre le Connétable de Luxembourg au Roy de France.

Ce fut dans ce tems-là que le Duc de Bourgogne livra entre les mains du Roy très-Chrêtien Loüis de Luxembourg, Connétable de France, qui s'étoit refugié en Flandres, où il croyoit trouver un azile & une protection assurée. L'action du Duc de Bourgogne fut bien diversement interprétée ; les uns la peignirent avec les plus noires & les plus affreuses couleurs ; les autres tâcherent de la justifier. Les Ennemis du Connétable publierent qu'il n'étoit qu'un fourbe, & un perfide, sans foy & sans parole, qu'autant que cela s'accommodoit à ses interêts particuliers ; & qu'enfin un homme qui faisoit gloire de trahir même ses meilleurs amis, meritoit le même traitement qu'il étoit capable de faire aux autres. Mais les Partisans du Connétable soûtenoient qu'en le livrant entre les mains du Roy de France son Ennemi, on avoit violé en sa personne le droit des Gens & de l'hospitalité ; que la conduite du Duc de Bourgogne ne pouvoit se justifier, que le Connétable étoit innocent des crimes dont on l'accusoit, ou que les fautes dont il étoit coupable ne meritoient pas un traitement si cruel, que sa naissance, ses grandes richesses, le pouvoir & l'autorité que lui donnoit sa Charge, la premiere de la Couronne, lui avoient attiré des envieux & des ennemis, qui ne cherchoient qu'à s'élever sur ses débris, & à profiter de ses dépoüilles. Voilà quel fondement l'on peut faire sur les jugemens des hommes.

XL.
Le Roy d'Arragon propose une entrevûë à l'Archevêque de Tolede.

Toutes les forces de la Couronne d'Arragon n'étoient pas capables de resister en même-tems à un si grand nombre d'ennemis. Ce Royaume, qui n'est pas fort grand, ne se trouvoit déja que trop épuisé par les longues guerres qu'il avoit sur les

bras ;

bras, & les dépenses infinies qu'il avoit été obligé de faire pour les soutenir. Le Roy, qui sentoit bien sa foiblesse, résolut d'employer la ruse & l'artifice pour venir à bout de ses desseins. Il obtint donc des François au mois de Novembre une tréve de sept mois avec l'Arragon ; & au même tems il chercha les moyens de s'aboucher avec l'Archevêque de Tolede, & de ménager une conference, dans l'esperance de détacher l'Archevêque des interêts du Roy de Portugal, dans cette vûë il écrivit à ce Prélat une longue Lettre, dans laquelle, après lui avoir marqué qu'il n'ignoroit pas les services importans qu'il avoit rendus à la Maison d'Arragon, il l'assuroit qu'il ne perdroit jamais le souvenir des obligations qu'elle lui avoit, & qu'il ne pouvoit assez lui témoigner son chagrin de ce qu'on ne les avoit ni reconnus, ni recompensez autant qu'ils le meritoient ; que cependant, s'il vouloit bien pour un tems oublier les sujets de plainte qu'il pouvoit avoir, & s'aboucher avec lui, il esperoit qu'on lui donneroit toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter, & que désormais on suivroit ses vûës & ses conseils. An de N. S. 1473.

L'Archevêque n'eût aucun égard aux démarches & aux avances du Roy d'Arragon, & il refusa nettement l'entrevûë que Sa Majésté lui avoit proposée. Ce Prélat fier & entêté au-delà de ce qu'on peut dire, paroïssoit résolu de pousser son dessein, ou de mourir dans la peine : il étoit si peu maître de lui, que souvent, dans de certains transports de colere, il se laissoit aller jusques aux menaces, *J'ai sçû placer*, disoit-il souvent, *l'Infante Isabelle sur le Trône de Castille ; je sçaurai bien l'en faire descendre ; si je lui ai mis le Sceptre à la main, je veux le lui arracher, & l'obliger à reprendre le fuseau.* Ferdinand & Isabelle paroissoient se mettre peu en peine de ses mécontentemens & de ses ménaces fiéres & insolentes. Ils apprehendoient que si l'Archevêque de Tolede revenoit à la Cour, & reprenoit la premiere place au Conseil, le Cardinal d'Espagne ne prit la résolution de se retirer, & ils avoient trop d'obligation à ce dernier, il leur étoit même encore trop necessaire pour le vouloir chagriner : mais ce qui rendoit leurs Majestez plus fermes, c'est que leur parti se fortifioit de jour en jour ; & presque toute la Noblesse venoit se ranger auprès d'eux, & leur offrir ses services. Qui la refuse.

Environ ce même tems le Marquis de Villena & le Grand- XLI. Ocagna se souleve

An de N. S. 1473. & se rend au Comte de Paredès.

Maître de Calatrava partirent ensemble de la vieille Castille pour Almagro, dans le dessein, comme ils le publioient, de marcher au secours du Château de Baeca que ses Ennemis tenoient assiégé, & serroient de fort près. Les Habitans d'Ocagna, qui jusques-là avoient toûjours paru dans les interêts du Marquis de Villena, prirent occasion du siége de Baeca pour se soulever. Le Comte de Cifuentès & Jean de Ribera ayant appris à Tolede le soulevement d'Ocagna, ramasserent en diligence ce qu'ils purent trouver de Troupes, & les menerent au secours des Habitans, qui leur ayant ouvert leurs portes, chasserent tous ensemble la Garnison que le Marquis y avoit mise. Après quoi la Ville resta au Comte de Paredès, qui prétendoit être le legitime Grand-Maître de S. Jacques.

Ferdinand va à Zamora.

Ferdinand, qui étoit alors à Burgos, en partit secretement pour se rendre à Zamora, d'où François de Valdez, qui étoit encore maître de quelques Forts, lui avoit envoyé une personne de confiance, pour le prier de s'avancer, avec promesse de lui ouvrir les portes de la Ville. Ferdinand ne voulant pas laisser échaper une si belle occasion, se mit aussi-tôt en marche pour profiter de la bonne volonté de Valdez, qui de son côté executa sa promesse, & le rendit maître de la Ville. Il ne restoit plus qu'à attaquer le Château, qui tenoit encore pour les Portugais. Ferdinand l'assiégea dans les formes, résolu de ne point abandonner son entreprise qu'il n'eût réduit la Place à le recevoir.

XLII. Troubles en Navarre.

Pendant ce tems-là le Roy d'Arragon, toûjours attentif aux affaires de Castille, fit proposer au Roy Ferdinand son fils une entrevûë où devoit se trouver la Princesse Leonore, afin de chercher ensemble les moyens de calmer les troubles de Navarre, fomentez par les factions de Baumont & de Grammont; mais beaucoup plus encore par la foiblesse du gouvernement, les Peuples ayant de la peine à se soûmettre à une femme. Les deux Rois n'étoient pas moins inquiets sur l'avis qu'ils avoient reçû d'un puissant secours que la France envoyoit aux Portugais, sous le commandement d'un fameux Capitaine nommé Yves, [4] dans l'apprehension qu'il n'entreprît de traverser

[4] Il est bien parlé dans l'histoire de la guerre que la France faisoit aux Castillans du côté de la Biscaye & du Roussilion : mais il n'y est point parlé d'aucun secours considerable que les François ayent envoyé aux Portugais, ni avant la Bataille de Toro, ni après, & encore moins que ce puissant secours ait été commandé par un General qui s'appellât Yvon ou Yves, bien loin de cela, Loüis XI. avoit

la Navarre, & n'entrât de ce côté-là en Castille pour se joindre au Roy de Portugal. Ils prévoyoient bien que les François ne prendroient pas la route de la Biscaye, quoique plus proche de la Castille, & qu'ils n'oseroient jamais s'engager dans un Pays dont les chemins étoient presque impraticables, à cause des montagnes escarpées & inaccessibles dont il est rempli, où ils ne pourroient trouver de vivres pour faire subsister leur Armée, & où ils auroient à combattre des Peuples braves & aguerris. An de N. S. 1473.

Ferdinand étoit occupé au siege de Zamora, lorsqu'il reçût avis que le Château de Burgos n'ayant plus de secours à attendre, & désesperant de pouvoir tenir davantage contre les efforts de D. Alphonse d'Arragon, qui étoit venu depuis peu devant la Place, avec des Troupes d'élite, s'étoit enfin rendu par composition au commencement de l'année 1476. La Reine Isabelle, avertie de l'extrêmité où se trouvoit le Château, étoit accouruë promptement de Vailladolid au Camp, pour signer la Capitulation, & pour entrer dans la Place; elle fût redevable de cette importante conquête, qui chassoit absolument les Portugais de cette Ville Royale & du Château, à la valeur & à l'habileté de D. Alphonse d'Arragon, qui depuis son arrivée poussa le siege avec tant de vigueur, qu'il obligea la Place à capituler. La Reine en donna le gouvernement à Diego de Ribera, pour qui elle avoit de l'affection, parce qu'il avoit été Gouverneur du défunt Infant D. Alphonse son frere.

Le Château de Burgos se rend à Isabelle.

Dans ce tems mourut à Madrid le 17 Janvier la Reine Jeanne Doüairiere de Castille, épouse du feu Roy D. Henry, & mere de la Princesse Jeanne : quelques Auteurs assûrent qu'elle mourut le 14. de Juin de l'année précedente. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des Cordeliers, & mis dans un tombeau de marbre blanc, avec une épitaphe proche du grand Autel, d'où l'on fut obligé d'enlever les os du fameux Rodrigue Gonzalez de Clavijo, qui avoit été envoyé vers le commencement

Mort de la Reine de Castille.

promis à Ferdinand & à Isabelle de les secourir d'hommes & d'argent, & le Traité entre ces Princes fut conclu, à condition que M. le Dauphin épouseroit la fille de Ferdinand & d'Isabelle. d'ailleurs le Roy de Portugal, après la Bataille de Toro, étant venu en France demander du secours contre Ferdinand, le Roy le refusa, sous prétexte qu'étant en guerre avec le Duc de Bourgogne, il ne pouvoit pas dégarnir de Troupes son Royaume. Loüis XI. même envoya une Ambassade en Castille pour conclure un Traité entre les deux Couronnes; ainsi il etoit bien éloigné de donner du secours aux Portugais contre les Castillans.

An de N. S. 1473

de ce siecle en Ambassade vers le grand Tamerlan, & qui avoit fait bâtir une magnifique Chapelle pour lui servir de sépulture ; c'est ainsi que vont les choses, on ne trouve souvent que trop de gens qui prennent plaisir à insulter les foibles, & qui ne les épargnent pas même après leur mort.

Divers bruits sur sa mort.

Il courut bien des bruits sur la mort de la Reine & sur la maladie qui en avoit esté la cause ; sa vie dereglée & scandaleuse donna lieu à toutes les fables que des esprits malins & médisans inventerent contre la réputation de cette Princesse, qui n'y donna que trop d'occasion. La plûpart de nos Historiens assurent que le Roy de Portugal, son propre frere, l'avoit fait secretement empoisonner, sans néanmoins en expliquer les raisons & les motifs. Alphonse de Palence panche assez de ce côté, & semble estre de ce sentiment ; il se contente d'ajoûter que le bruit s'étoit répandu que cette Princesse étoit morte en couche. Tel est le caractere & le génie de la plûpart des hommes, toûjours plus portez à interpréter en mauvaise part la conduite des Grands, & à y donner le tour le plus malin.

XLIII.
Le Prince de Portugal mene du secours au Roy son pere.

Le Prince D. Juan de Portugal étoit demeuré dans ce Royaume, dont il avoit la Régence, pour veiller à l'administration des affaires, & au Gouvernement des peuples pendant l'absence du Roy son pere. Sa jeunesse & son humeur boüillante, & impétueuse presque toûjours inséparables de cet âge, inspiroient une certaine hardiesse & une confiance présomptueuse, qu'il regardoit comme des présages sûrs de la victoire. Ce Prince informé de ce qui se passoit en Castille & de la mauvaise situation où se trouvoient les affaires des Portugais, parce que les Grands demeuroient tranquilles, sans se declarer, où ne fournissoient que de foibles secours au Roy de Portugal. Ce Prince fit de nouvelles levées, & ayant ramassé jusqu'à deux mille chevaux & huit mille hommes d'Infanterie : la plûpart mal armez, & qui n'étoient gueres capables de résister aux vieilles Troupes aguerries & disciplinées du Roy de Castille: Il ne laissa pas de se mettre à la tête de cette Armée, & résolut de prendre la route de Castille pour aller secourir le Roy son pere. Ayant passé le Pont de Ledesme, il voulut en chemin attaquer la Ville de San-Felices ; mais n'ayant pû l'emporter d'assaut, il n'osa en former le siége.

Il arrive à Toro.

Le Prince de Portugal arriva à Toro le 9 de Février où il trouva le Roy son pere avec trois mille cinq cens chevaux, &

vingt mille hommes d'Infanterie, qui étoient en quartier d'hyver, & distribuez aux environs de la Place. Comme l'Armée qu'amenoit le Prince n'étoit composée que de nouvelles Troupes, levées avec précipitation, elles avoient plus de présomption & de confiance, que d'experience & de valeur, & l'on ne pouvoit pas esperer d'en tirer un grand secours. An de N. S. 1475.

Ferdinand se met en état de s'opposer aux Portugais.

Ferdinand étoit néanmoins toujours devant Zamora avec son Armée, de beaucoup inferieure à celle des Ennemis; car il n'avoit que deux mille cinq cents chevaux, & cinq mille hommes d'Infanterie. Il envoya de toutes parts des ordres à ses vieilles Troupes de le venir joindre incessamment, convaincu que les Ennemis, qui se voyoient les plus forts, ne manqueroient pas, dès que la saison leur permettroit d'ouvrir la campagne, & de venir lui faire lever le siege de Zamora, où de l'engager à une Bataille generale.

Le Roi son pere le détourne d'en venir à une Bataille.

Le Roy d'Arragon, qui se faisoit avertir de tout, envoyoit Couriers sur Courier au Roy Ferdinand son fils, & lui écrivoit des Lettres très-fortes pour l'empêcher d'en venir aux mains, & pour le prier de ne point se laisser aller à une certaine valeur qu'a coûtume d'inspirer le feu d'une jeunesse, qu'il devoit éviter sur toutes choses de rien risquer, & de mettre sa Couronne au hazard d'une Bataille. *Car à quel propos*, ajoûtoit ce Prince sage & experimenté, *vouloir imprudemment hazarder un Royaume dont vous êtes déja maître, quand même la victoire seroit assurée, quel avantage en pourriez-vous tirer? Est-il comparable aux esperances certaines & bien fondées que vous avez? Pourquoi rien précipiter, moderez le feu de vôtre jeunesse, arrêtez ces saillies impétueuses & ces emportemens d'une fougue qui tient plus de la témerité, que de la veritable valeur; suivez les lumieres de la prudence & de la raison; écoutez les conseils & les avertissemens salutaires d'un pere qui vous aime, & que sa longue experience a dû rendre plus éclairé, plus prévoyant & plus circonspect.*

XLIV. Etat de l'Armée de Ferdinand.

Il y avoit dans l'Armée du jeune Roy Ferdinand le Cardinal d'Espagne, le Duc d'Albe, l'Amirante avec le Comte d'Albe de Listé son oncle, le Marquis d'Astorga, le Comte de Lemos, & un grand nombre des plus considerables Seigneurs de Castille, qui avoient voulu accompagner Sa Majesté, & qui s'empressoient tous de lui donner à l'envie des marques de leur zele pour son service. Le Prince D. Alphonse d'Arragon, frere

An de N. S. 1475 naturel de Sa Majesté, le Prince D. Henri son cousin germain, & le Comte de Trevigno étoient campez à Alahejos avec un bon corps de Troupes, & tous se disposoient à se rendre à Zamora, dont ils n'étoient pas éloignez : la Reine Isabelle elle-même afin d'être plus près de l'Armée, d'animer les Troupes par sa presence, & de se trouver plus à portée de donner au Roy son époux tous les secours dont il auroit besoin, quitta Burgos, & se rendit à Tordesillas.

Le Roy de Portugal veut secourir le Château de Zamora.

Le Roy de Portugal de son côté ne laissoit pas que d'être inquiet ; il est vrai que son Armée se trouvoit considerablement grossie par les Troupes que le Prince son fils lui avoit amenées: cependant comme il sçavoit que la multitude n'est pas d'un grand secours sans la valeur, & que ces nouvelles levées n'avoient ni discipline ni experience : il se trouvoit dans un terrible embarras, toûjours incertain, sans sçavoir à quoi se déterminer ; tantôt il vouloit aller secourir le Château de Zamora, & en faire lever le siege ; un moment après il croyoit qu'il seroit plus sûr & plus avantageux de ne rien risquer, & d'attendre, retranché dans son Camp, quel mouvement feroient les Ennemis, pour regler leur démarches sur les leur. Enfin il prit la résolution, qui étoit sans contredit la plus honorable, & se mit en devoir de marcher au secours du Château de Zamora, d'aller forcer les Assiégeans dans leur Camp, ou au moins il voulut faire semblant que c'étoit son dessein, pour amuser & tromper les Ennemis.

Situation de Toro & de Zamora

Dans ce parti de la vieille Castille, que les anciens appelloient autrefois *les Vaccens*, [5] il y a deux Villes situées dans une plaine sur le Duero ; l'une s'appelle Toro, & l'autre Zamora, les sentimens se trouvent partagez sur les noms que ces deux Villes portoient du tems des Romains Cependant les plus habiles Géographes & la plus grande partie de nos plus sçavans Auteurs conviennent que Toro s'appelloit alors *Sarabis*, & Zamora *Sentica*. Ce sentiment me paroit assez vrai-

[5] Nous avons expliqué dans les premiers Livres de cette Histoire la veritable situation de ces Peuples, ainsi il est inutile de le répeter : ce qui m'étonne, c'est que Mariana se serve encore de ces termes de l'ancienne Géographie, qui ne donne aucune connoissance particuliere au Lecteur ; mais au contraire : car presque aucun des Lecteurs, que les Sçavans, ne connoissoient alors ce que c'étoit que les Vaccéns. C'est comme si un Historien François donnoit aux Provinces de France les noms qu'elles portoient du tems des Romains ; ces noms instruiroient peu les Lecteurs d'apresent de la veritable situation de ces Païs ; ainsi il me semble que c'est une érudition mal placée.

semblable. Les Campagnes des environs sont fertiles, le Pays agréable, le climat doux & temperé, l'air bon & très-sain, & l'on peut dire sur cela que Toro & Zamora ne le cedent à aucune Ville d'Espagne, elles ne sont pas fort peuplées; mais elles sont très-fortes, & par l'épaisseur & la hauteur des murailles qui les entourent, & par leurs Citadelles, qu'on a eû soin de bien fortifier. Zamora est un Evêché, & elle l'emporte en cela sur Toro, qui est de son Diocése, & qui dépend de sa Jurisdiction. Au reste elles ne sont pas éloignées l'une de l'autre, & il n'y a pas grande difference entr'elles, soit pour les richesses, soit pour le nombre des Habitans, soit pour la beauté des bâtimens & la forme du gouvernement. La riviere de Duero passe au pied des murailles du côté du Midy, sur laquelle il y a deux Ponts de pierre pour la passer.

An de N. S. 1476.

XLV. Le Roi de Portugal prend la route de Zamora.

Cependant le Roy de Portugal s'étant mis à la tête de ses Troupes, sortit de Toro, & fit semblant de vouloir prendre le chemin de Zamora, comme s'il eût voulu aller chercher l'Ennemi; mais, comme s'il eût tout à coup changé de dessein, il fit passer le Pont à son Armée, & vint camper proche le Monastere des Cordeliers, qui est vis-à-vis de Zamora, de l'autre côté de la riviere; il fit placer son Artillerie & dresser ses batteries à la tête du Pont par où l'on pouvoit venir de la Ville dans son Camp; il est vrai qu'il n'empêchoit point l'attaque du Château; mais aussi il s'étoit posté d'une maniere qu'on ne pouvoit le forcer à en venir à une action generale, s'il ne le vouloit. On fit de part & d'autre quelques propositions d'accommodement, & après bien des allées & des venuës d'un Camp à l'autre, & bien des contestations pendant treize jours, on ne conclut rien.

Se retire & retourne à Toro.

Le Roy de Portugal ne voulant rien risquer, fit lever le piquet à son Armée un Vendredy premier jour de Mars, avant la pointe du jour; & après avoir fait prendre les devans à ses bagages, il les suivit, & retourna sur ses pas; mais pour empêcher que les Castillans & les Arragonnois ne le suivissent, & n'entreprissent de le troubler dans sa retraite, il fit rompre une partie du Pont de Zamora.

Ferdinand le poursuit.

Ferdinand, instruit par ses Espions & ses Coureurs du dessein de ses Ennemis, résolut de les poursuivre avec toute son Armée, & de ne laisser devant le Château que ce qu'il falloit pour garder les lignes. Il fit donc incessamment raccomoder le

An de N. S. 1476. Pont, où l'on ne laissa pas d'employer bien du tems, & donna sur l'heure même ordre à Alvar de Mendoze de prendre avec lui trois cents chevaux, de se mettre aux trousses de l'arriere-garde Portugaise, & de l'amuser par de legeres escarmouches, jusqu'à ce qu'il l'eût joint avec le reste de l'Armée. Comme le Roy de Portugal, embarrassé par les bagages de son Armée, ne pouvoit pas marcher bien vîte, & se voyoit obligé à faire souvent des altes. Ferdinand eût le tems de joindre le détachement de Mendoze, & d'attraper les Ennemis à une lieuë & demie de Toro, après avoir passé des défilez qu'on trouve sur le chemin, & qui viennent aboutir à une belle & grande plaine.

Le Roi de Portugal se dispose au combat.

Il étoit déja tard, & le Soleil prêt de se coucher; cependant il étoit difficile aux Portugais de se défendre d'en venir aux mains; Ferdinand étoit trop proche, ils avoient un Pont très-étroit à passer, & par lequel il falloit faire défiler leur Armée; ce qui n'étoit pas possible en presence de l'Ennemy. Le Roy de Portugal prit donc le parti de rester dans son poste, & de mettre ses Troupes en Bataille; il ne pouvoit pas choisir, ni même desirer une situation plus avantageuse dans la conjoncture où il se trouvoit. La Ville étoit proche, d'où il pouvoit aisément tirer du secours; en tout cas si la fortune ne lui étoit pas favorable, ses Troupes avoient une retraite assurée, & la nuit qui approchoit, pouvoit en favoriser & couvrir la retraite. Ces raisons, qui encouragerent les Portugais, & les déterminerent à ne point refuser le combat, inquiéterent Ferdinand, & le jetterent dans un grand embarras.

Ferdinand de son côté s'y prépare.

Il tint un grand Conseil de guerre, dans lequel les plus sages & les plus experimentez de ses Generaux ne furent point d'avis d'engager le combat; mais Loüis de Tovar, qui brûloit du désir de combattre, prit la parole, & s'adressant à Ferdinand, » ou il » faut, dit-il, que Vôtre Majesté renonce à sa Couronne, & » que nous abandonnions tous le Royaume, ou il faut en venir » aux mains; nous ne pouvons nous en dispenser sans honte. La » force & la valeur ont souvent moins de part dans la conquête » des Empires, que la hardiesse & la réputation. Qui nous a » amenez jusqu'ici? Avons-nous eu d'autres vûës que d'atta- » quer & de combattre nos Ennemis? Si nous retournons sur » nos pas, les Portugais ne manqueront pas de triompher, ils » auront raison de nous insulter, & de n'attribuer nôre retraite

qu'à

qu'à la crainte & à nôtre lâcheté. Mais qu'avons-nous à « craindre ? qui nous arrête ? A peine aurons-nous engagé le « combat, que nous verrons les Ennemis en déroute, & pren- « dre la fuite devant nous. La frayeur les saisit & les trouble, « s'ils se mettent en Bataille, c'est la necessité qui les y force. « Ce discours animé de Tovar ramena tous les esprits, les Grands & les Generaux revinrent à son sentiment ; & l'on ne tarda pas long-tems à donner le signal du combat.

An de N. S. 1476.

XLVI. Commencement de la Bataille de Toro.

Alvare de Mendoze s'avance fiérement le premier avec le corps de Cavalerie qu'il commandoit, & commence l'attaque par une décharge. Le Prince D. Juan de Portugal, qui commandoit l'avant-garde des Ennemis, où il y avoit huit cens hommes d'armes, qu'il avoit eû soin d'entremêler d'Arquebuziers, soûtient sans s'ouvrir & sans s'ébranler ce premier effort des Castillans, & en même-tems les Portugais font un si grand feu sur ceux-ci, que l'Escadron de Mendoze ne pouvant souffrir ce furieux choc, sa Cavalerie se met en désordre, & un moment après prend la fuite. Les deux Rois commandoient eux-mêmes chacun leur corps de Bataille. C'est-là où le combat est le plus échauffé : on s'y bat de part & d'autre avec une égale furie ; ce n'est plus escadron contre escadron, chacun quitte ses rangs, tous se mêlent & se confondent ; on ne se bat plus que par pelotons, chacun attaque & se défend comme il peut.

Les Portugais sont défaits.

Cependant le plus grand feu est autour de l'Etendart du Roy de Portugal ; c'est-là que l'on combat avec plus d'opiniâtreté. Pere Vaca de Soro-Mayor se jette sur Edoüard d'Almeyda, qui portoit le Drapeau, le jette par terre, & lui enleve la Cornette Royale ; les Soldats accourent de tous côtés, les uns pour la conserver, & les autres pour la reprendre ; le combat redouble, & enfin la Cornette est mise en piéces. Almeyda demeure lui-même prisonnier, les autres disent qu'il resta mort sur la Place. Quoiqu'il en soit, au lieu de l'Etendart qui avoit été déchiré, on a mis les armes de cet Officier dans l'Eglise Cathédrale de Tolede, pour y servir à la posterité d'un monument éternel de cette importante victoire. Ce sont ces armes que l'on voit encore aujourd'hui dans la Chapelle des nouveaux Rois. Enfin les Portugais ne pouvant soûtenir l'effort des Castillans, sont obligez de prendre la fuite, & le Roy de Portugal est contraint de se sauver & de se retirer dans les

An de N. S. 1476.

montagnes avec le débris de son armée, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Castro Nugno. Comme on ne sçavoit de quel côté il s'étoit enfui, & que l'on fut du tems sans en apprendre des nouvelles, on crût qu'il avoit été tué. La nuit qui survint empêcha les victorieux de profiter de leur victoire, & de poursuivre les fuyards, crainte de tomber dans quelque embuscade.

Le Prince D. Juan de Portugal bat le Comte d'Albe & le fait prisonnier.

D. Henri Comte d'Albe de Liste ne laissa pas malgré l'obscurité de la nuit de se mettre aux trousses des Ennemis avec un corps de Cavalerie, & de les suivre jusqu'au Pont de Toro; mais en s'en retournant, il tomba sur un corps de Portugais commandez par le Prince D. Juan de Portugal, qui s'étoit retiré en bon ordre sur une hauteur, & qui étoit demeuré toûjours sous les armes, jusques bien avant dans la nuit. Le Prince donna sur la troupe du Comte d'Albe, qui se retiroit dans son Camp, la tailla en piéces, & fit le Comte prisonnier. Ferdinand, qui étoit placé sur une élevation, ne jugea pas à propos d'attaquer les Portugais, pour ne point s'exposer à perdre le fruit de sa victoire. Comme tous ses gens étoient dispersez dans la plaine, & occupez à ramasser les dépoüilles de leurs Ennemis; il ne lui fut pas possible de les rallier aussi promptement qu'il auroit été necessaire pour charger les Portugais. Ainsi ils furent obligez les uns & les autres de rester dans leurs mêmes postes quelques heures en presence, sans faire aucun mouvement. Il est vrai que les Portugais demeurerent plus long-tems dans le Camp qu'ils occupoient, ce fut pour eux une espece de consolation dans leur disgrace, & qui servit un peu à couvrir la honte de leur défaite. Les Historiens Portugais font tous leurs efforts pour relever cette action: ils donnent sur cela mille éloges au Prince D. Juan, dont la fermeté, disent-ils, lui merita la victoire, étant resté maître du Champ de bataille, que les Infideles ne remportent jamais d'autres victoires sur les Chrêtiens.

Les deux Rois se retirent.

Ferdinand retourna à Zamora, & les Portugais, de leur côté, après son départ se retirerent à Toro. L'Archevêque de Tolede se trouva à cette fameuse Bataille, toûjours aux côtez du Prince D. Juan. Le carnage ne fut pas grand, & l'on ne fit pas grand nombre de prisonniers; le butin fut plus considerable; car les Castillans pillerent tout le bagage des Portugais, dont ils étoient demeurez les Maîtres. Ferdinand ayant de-

meuré peu de tems à Zamora, passa à Medina del Campo, où à la sollicitation du Connétable de Castille il pardonna au Comte d'Uregna, qui avoit épousé la fille de ce Seigneur, & le reçût dans ses bonnes graces, aussi-bien que le Grand-Maître de Calatrava frere du Comte. Cependant les affaires n'étoient pas encore fort tranquilles, & ces deux Seigneurs, aussi-bien que plusieurs autres, étoient attentifs au tour que prendroient les choses, resolus de prendre leur parti suivant qu'ils le jugeroient plus favorable à leurs interêts particuliers. An de N. S. 1476.

XLVII. Assassinat du Grand Commandeur de Calatrava.

La guerre étoit allumée en même-tems en divers endroits, & il n'y avoit presque pas dans toute l'Espagne une seule Province qui ne fût en armes; ce n'étoit tous les jours que meurtres & que vols; la licence & l'impunité étoient montez à un tel excès, que l'on n'osoit se mettre en chemin, & l'on n'étoit presque pas en sûreté dans sa propre maison. Il arriva que les Habitans de Fuenteovejuna s'attrouperent tulmutuairement une nuit du mois d'Avril, pour massacrer Ferdinand Perez de Gusman, Grand-Commandeur de Calatrava. Il traitoit les Habitans d'une maniere si tyranique, & donnoit tant de licence aux Troupes qu'il commandoit lui-même au nom du Grand-Maître, & à celles que le Roy de Portugal tenoit dans la Ville, qu'étant devenu l'objet de la haine & de l'execration publique; & les Habitans ne pouvant plus souffrir les brutalitez des Soldats, qui demeuroient impunies, prirent enfin la résolution de se défaire de celui qui étoit l'Auteur de leurs miseres, & de venger dans son sang les mauvais traitemens qu'ils en avoient soufferts. Les Magistrats, qui apprehendoient les suites de cet attentat, ne crûrent pas devoir le dissimuler: on emprisonna les principaux Habitans, on mit à la question des femmes & des enfans, mais les uns & les autres firent paroître tant de fermeté, que la violence des plus cruels tourmens ne fut pas capable de leur faire découvrir qui étoient les Auteurs de l'assassinat; & tout ce qu'on pût tirer d'eux, fut qu'il avoit été commis par les Habitans de Fuenteovejuna, sans qu'il fût possible de leur rien faire avoüer davantage.

Les Villes de Castille s'unissent pour reprimer les désordres des Bandits.

Toute la Province étoit remplie de Soldats débandez; on ne voyoit courir de toutes parts que des troupes de Voleurs, qui ne se contentant pas d'infester les chemins, de voler & de massacrer les Voyageurs; pilloient les Bourgs & les Villages,

An de N. S. 1476.

désoloient toute la campagne, surprenoient les Châteaux & les petites Villes, enlevoient ce qu'ils trouvoient de plus précieux, violoient les femmes & les filles. Les Juges n'avoient ni assez de vigueur ni assez d'autorité pour remedier à ces désordres, & reprimer la licence de ces Bandits. Les principales Villes, à l'exemple de ce qui s'étoit fait autrefois dans de pareilles occasions, se liguerent ensemble, & renouvellerent leur ancienne conféderation, pour arrêter le cours de ces brigandages, & maintenir la sûreté publique contre les cruautez de ces Vagabonds, elles leverent donc elles-mêmes des Soldats, qu'elles entretinrent à leurs dépens, pour leur propre défense, & pour éloigner de leur territoire tous ceux qui voudroient les inquiéter. D. Alphonse de Quintanilla, Grand-Trésorier de Castille, homme de tête & de main, fut l'auteur de ce conseil salutaire, & il eut beaucoup de pert aux sages reglemens qu'on fit pour le bon gouvernement de ces conféderations, qui se maintinrent dans leur vigueur plus de vingt ans, jusqu'à la paix generale, lorsque que Ferdinand & Isabelle eurent rétabli la tranquillité dans leurs Etats.

XLVIII. La guerre est allumée sur les frontieres de France.

Cependant le plus grand effort de la guerre étoit sur les derniers confins de la Biscaye, dans la Province de Guypuscoa, où le feu paroissoit le plus animé. Il y a vers l'extrêmité de l'Espagne une Forteresse considérable, qu'on appelle Fontarabie, située sur les frontieres de France, contre laquelle elle sert comme de barriere. Elle est presque imprenable, & par sa situation avantageuse, étant presque de tous côtez environnée de la mer, & par les fortifications excellentes qu'on a eû soin d'y ajoûter, pour tenir en bride les François, & les empêcher de faire des courses, & de piller le Pays; ce qui arrivoit quelque-fois.

Les François assiégent Fontarabie.

Comme les François connoissoient l'importance de cette Place, qui leur ouvroit la porte de l'Espagne, dont Fontarabie est la clef de ce côté-là : ils formerent la résolution de s'en rendre maîtres, & firent avancer des Troupes pour l'investir, pendant que Ferdinand étoit occupé au siége du Château de Zamora; ils crurent en faisant cette diversion obliger par cet artifice ce Prince à lever le siége de Zamora. La Place ne fut pas plûtôt investie, que le siege en fut formé, & poussé avec une extrême vigueur; comme les François passoient alors pour les Peuples de l'Europe les plus habiles à fondre le ca-

non, & les plus adroits à s'en servir : ils foudroyerent la Place avec l'artillerie nombreuse qu'ils avoient dans leur camp, & renverserent une grande partie des murailles dont les ruines & les débris servirent à remplir & à combler le fossé ; les Assiégeans trouvant la breche assez large pour monter à l'assaut, & sçachant que la plus grande partie des Soldats qui étoient dans la Ville, rebutez & épuisez par les fatigues continuelles qu'ils avoient été obligez d'essuyer pendant le siege, se trouvoient presque hors de combat; ils crurent pouvoir aisément enlever une Place défenduë par une Garnison trop foible pour garder en même tems tous les postes & soûtenir un Assaut general & vigoureux.

An de N. S. 1476.

Sortie de la Garnison sur les François, qui continuent le siége.

D. Diégue de Sarmiento, Comte de Salinas, qui commandoit dans le Château, voyant le fâcheux état de sa Place, que les François avoient presque reduite en cendres, résolut de ne rien épargner pour défendre & conserver le poste important qu'on lui avoit confié. Comme sa Garnison n'étoit composée que de gens du Pays, qui connoissoient parfaitement le terrain, & que le climat, la nourriture, le genre de vie, dans des montagnes escarpées, & des rochers presque inaccessibles, rendoient également hardis, braves, & capables des plus grandes fatigues : après avoir encouragé ses Soldats, plûtôt par son exemple que par ses paroles, il fit une sortie generale ; mais avec tant de valeur & de succès, qu'il renversa les retranchemens des Ennemis, combla leurs tranchées, força leur Camp, perça jusqu'aux batteries, encloüa le canon, & mit le feu à toutes les machines ; mais les François s'étant ralliez & étant accourus en diligence au secours de leurs Camarades, les Espagnols devenus fiers par ce premier succès, & se voyant soûtenus par de nouvelles Troupes, qui sortirent de la Ville pour les secourir, se mirent en ordre de bataille, & oserent malgré leur petit nombre, engager & risquer une seconde fois le combat contre les Assiégeans, quoique la perte que fit en cette occasion la Garnison de Fontarabie fût bien moins considerable que celle des Ennemis ; néanmoins cette disgrace ne fut pas capable de faire lever le siege aux François, ni même de rallentir la vigueur avec laquelle ils battoient la Place. Voilà de quelle maniere les choses se passoient en Biscaye.

XLIX. Le parti des Portu-

D'un autre côté le Marquis de Villena étoit toûjours maî-

An de N. S. 1476. deviert plus foible en Castille.

tre du Château de Madrid ; ce qui donnoit une grande autorité au parti opposé à leurs Majestez. Les Habitans de Madrid resolus de mettre le siege devant le Château, qui les incommodoit ; Pedro Arias & Pedro de Tolede, les deux Seigneurs les plus accreditez de la Ville, & les plus devoüez à Ferdinand & à Isabelle, assemblerent des Troupes. Pour executer cette entreprise, la Reine leur envoya du secours pour les appuyer, & le Marquis de Santillane vint les joindre, & leur amena aussi du renfort. Dans le même tems on assiégeoit au nom de Ferdinand & d'Isabelle, Baeça dans l'Andalousie & Truxillo en Estremadoure : les choses n'étoient pas plus tranquilles dans le Marquisat de Villena ; les Villes de Chinchilla & d'Almansa appellerent secretement à leur secours ceux de Valence leurs voisins, & se soulevérent contre le Marquis. Comme il lui étoit de la derniere importance de ne point laisser prévaloir les Royalistes : aussi n'épargna-t'il rien pour calmer la sédition, & il fit si bien par des Emissaires secrets, & par des Troupes qu'il envoya pour soutenir son parti, que l'orage fut dissipé : les Factieux se soûmirent, les Villes lui demeurerent fideles, & la tranquillité y fut parfaitement rétablie. Dans tout le reste de l'Espagne le parti de Ferdinand & d'Isabelle prenoit le dessus, & celui des Portugais s'affoiblissoit par les nouveaux échecs qu'il recevoient tous les jours.

Ferdinand se rend maître du Château de Zamora, & le Prince de Portugal emmene avec lui la Princesse Jeanne.

Le Château de Zamora se rendit par composition au Roy Ferdinand le 19 de Mars, avec toute l'Artillerie, les vivres & les munitions. Rien ne contribua plus à la prise de cette Place, que l'arrivée de D. Alphonse d'Arragon, un des plus experimentez dans l'art d'assiéger & de prendre les Villes. Cette nouvelle conquête faite par les Castillans, jetta une si grande consternation parmi les Portugais, que le Prince D. Juan craignant d'être surpris & enveloppé par ses Ennemis, prit le parti de se retirer en Portugal, & d'emmener avec lui la Princesse Jeanne, qui étoit le sujet de la guerre, & de lui donner quatre cens chevaux pour l'escorter, & pour lui servir ensuite de gardes, de crainte que les Castillans n'entreprissent de l'enlever.

L'Archevêque de Tolede se retire.

L'Archevêque de Tolede partit pour son Archevêché avec un pareil corps de cavalerie, sous prétexte de tenir en bride quelques Seigneurs, qui sembloient avoir changé de disposition, & vouloir ménager leur accommodement avec Ferdi-

nand. Mais la veritable raison qui obligea ce Prélat à se retirer dans son Diocése, fut qu'il étoit lui-même lassé & rebuté de la guerre ; dont les mauvais succès lui avoient fait perdre l'esperance de réüssir dans le dessein qu'il avoit formé d'ôter la Couronne de Castille à Ferdinand & à Isabelle. An de N. S. 1476.

Ferdinand assiége Cantalapiedra & se retire.

Ce Prince se voyant maître de Zamora, crût devoir pousser sa pointe, & alla mettre le siege devant Cantalapiedra, qui est un Château très-proche de Segovie, & où les Portugais avoient laissé une bonne Garnison ; mais Ferdinand fut obligé d'abandonner son entreprise & de se retirer, voyant bien qu'il n'y avoit nulle apparence de pouvoir emporter la Place ; il se contenta d'une suspension d'armes, & il consentit à une tréve de six mois, à condition que pour obtenir sa liberté, on restitueroit au Comte de Benaventé les Villes de Mayorga, de Portillo & de Villalua, qui lui appartenoient, qu'il avoit été contraint de ceder quelque-tems auparavant, & de livrer entre les mains de ses Ennemis, qui le retenoient prisonnier.

Le Comte de Paredès se rend maître de la Ville & du Château d'Uclès.

D. Rodrigue Manrique Comte de Paredès, qui prenoit toûjours la qualité de Grand-Maître de S. Jacques, s'étant rendu maître de la Ville d'Uclès, capitale & chef de tout l'Ordre, avoit mis le siege devant le Château, qui tenoit pour le Marquis de Villena. Celui-ci & l'Archevêque de Tolede accoururent au secours des Assiégez ; mais ils ne purent faire lever le siege du Château. Car le Comte, accompagné de D. George Manrique son fils, jeune homme d'une haute esperance, & qui dans le cours de cette guerre donna des marques de sa valeur & de sa prudence, n'ayant laissé dans les lignes que ce qu'il falloit de Troupes pour les garder, & les défendre contre les sorties des Assiégeans, prirent avec eux le reste de leur Armée, marcherent au devant de l'Archevêque & du Marquis ; les battirent & les contraignirent de se retirer honteusement & avec perte. Le jeune D. Manrique ne vêcut pas long-tems ; ainsi il n'eut pas, pour ainsi-dire le loisir de faire connoître tout ce qu'il pouvoit estre, ni de faire éclater la grandeur & l'étenduë de son génie, & les autres grandes qualitez que l'on commençoit déja à voir briller dans sa personne, comme nous le rapporterons en son lieu.

L. Les Grands lassez de la guerre.

Pendant que la guerre étoit allumée en tant d'endroits, & qu'elle se poussoit sur terre avec tant de chaleur, la mer n'étoit guéres plus tranquille. André Sunier, qui commandoit

An de N. S 1476. les Galeres d'Arragon, couroit les mers & ravageoit toutes les côtes de Portugal. Tant de mauvais succès & de disgraces rebuterent enfin le Roy de Portugal, & lui firent perdre l'esperance de se rendre maître de la Castille. Les Grands de son parti voyant leurs injustes & chimeriques projets renversez, penserent tout de bon à faire leur paix avec Ferdinand : ils sentoient bien que toutes ces guerres, en les ruinant, les avoient beaucoup affoiblis, & qu'ils n'avoient plus sur l'esprit des Peuples le même crédit & le même pouvoir. Ainsi la plus grande & la plus saine partie de la nation soupiroit après la paix & desiroit avec empressement de voir finir ces troubles & ces divisions intestines. Chacun occupé de ses interêts particuliers, pensoit serieusement à se ranger auprès de la Reine Isabelle, & à rentrer dans le devoir.

Le Duc d'Arevalo fait sa paix avec Isabelle.

Le Duc d'Arevalo ayant le premier levé le masque, & montré le chemin aux autres, fit son accommodement par l'entremise de Rodrigue de Mendoze, auquel la Reine donna la Ville de Pinto, dans le Territoire de Tolede, pour récompense du zele & de l'affection qu'il avoit fait paroître dans cette occasion pour son service. Le Duc s'étant rendu à Madrigal, prêta serment de fidelité à la Reine, & la reconnut pour Souveraine de Castille, laquelle de son côté, non-seulement lui pardonna; mais après lui avoir fait des gratifications considerables pour engager par un excès de generosité les autres Seigneurs à suivre l'exemple du Duc; Isabelle confirma D. Juan de Zugniga son fils, dans la Dignité de Grand-Maître d'Alcantara, sur laquelle il étoit en contestation avec D. Alphonse de Mon-Roy, Grand-Massier du même Ordre. Quelque-tems après Beatrix de Pacheco, Comtesse de Medellin, vint demander pardon à la Reine; elle fut en cela plus sage que le Marquis de Villena son frere; mais par la legereté naturelle à son sexe, elle ne persevera pas long-tems dans ses premiers sentimens.

LI. On conclut le mariage du Prince Ferdinand de Naples avec la Princesse Isabelle de Castille.

Ce fut à peu-près dans ce même tems que l'on conclut le 4. de May le mariage entre le Prince Ferdinand, petit-fils du Roi de Naples, & la Princesse Isabelle de Castille, fille de Ferdinand Roy de Castille. Le Roy de Naples assura à la jeune Princesse deux cents mille écus pour son doüaire, outre cent-cinquante mille que lui promettoit le Roy Ferdinand son pere, au cas qu'il y eût un enfant mâle. Ce qui détermina le Roy de Castille

Castille à consentir à ce mariage, fut une grosse somme d'argent que le Roy de Naples lui offrit, en consideration de cette alliance. Comme Ferdinand en avoit un extrême besoin pour achever d'affermir la Couronne de Castille sur la tête de sa femme, & sur la sienne, & qu'il en manquoit par le désordre où se trouvoient les finances, que les guerres Domestiques & étrangeres avoient entierement épuisées.

An de N. S. 1476.

LII. Le Roi de Portugal se retire dans ses Etats.

Une si longue suite de disgraces & le bruit qui se répandit des Traitez que menageoit le Roy Ferdinand, & des puissans secours qu'il esperoit, déterminerent le Roy de Portugal à quitter la Castille, & à se retirer dans ses Etats. Ce fut une témerité dans ce Prince de s'être flatté de pouvoir conquerir la Castille; mais ce fut une imprudence bien plus grande d'abandonner sitôt la partie.

Il fait des propositions de paix que l'on refuse.

Cependant le Roy de Portugal eut soin de publier qu'il ne renonçoit pas à ses prétentions sur la Castille, & qu'il prenoit des mesures pour trouver du secours chez des Puissances étrangeres, & pour engager la France à venir porter la guerre en Espagne, se voyant trop foible seul pour faire le moindre progrès en Castille, & ne pouvant nullement compter sur le secours des Seigneurs du Royaume, dont la plûpart, ou ne le pouvoient pas maintenir, ou n'étoient plus dans la disposition de le faire. Néanmoins avant que de partir, il résolut de faire encore une tentative, & de proposer quelque accommodement. Les propositions étoient assez specieuses; car il offrit de remettre tous ses interêts entre les mains du Roy d'Arragon, & même de l'Archevêque de Tolede : mais il s'y prit trop tard; la décadence de ses affaires & le mauvais succès de ses armes, firent qu'on rejetta avec mépris ses propositions, & qu'on ne voulut pas même les écouter.

Et laisse Garnison dans Toro.

Le Roy de Portugal ayant laissé dans Toro une grosse Garnison composée de vieilles Troupes & de Soldats d'élite commandés par le Comte de Marialva, qui se chargea du soin de défendre & de conserver la Place, partit le 13 de Juin, accablé de tristesse & de chagrins, pour se rendre dans ses Etats. Quelques Gentilshommes Castillans l'accompagnerent & le suivirent en Portugal, résolus de lui demeurer fidéles, & de garder le serment qu'ils lui avoient fait; moins cependant par affection pour les Portugais, dont ils voyoient le parti abbatu, & sans nulle esperance de pouvoir se relever, que par la crainte

An de N. S. 1476. de ne pouvoir eux-mêmes obtenir du victorieux Ferdinand l'amnistie & le rétablissement dans leurs biens & dans leurs Charges.

LIII. Guerre dans le Roussillon.

Le départ du Roy de Portugal & sa sortie de la Castille ne servirent qu'à rendre ses affaires plus mauvaises, & qu'à ruiner son parti. Tout étoit en feu dans le Roussillon & dans la Cerdagne : les François dispersez dans ces deux Provinces, faisoient des dégats terribles, sans se mettre en peine, ni de la tréve, ni des autres traitez conclus avec leurs Ennemis; mais ne se contentant pas de désoler la Campagne, ils mirent le Siege devant Salses, Place très-forte du côté de Narbonne, & qui sert aux Espagnols comme de boulevart ou de barriere contre les entreprises des François. Ils battirent ce Château avec tant de furie & d'opiniâtreté, qu'en peu de tems ils s'en rendirent les maîtres. La facilité qu'ils trouverent dans cette conquête les détermina à porter leurs armes dans la Principauté d'Ampurias, ou le Lampourdan, & à venir assiéger Lebia ; pour surcroît de malheur une émeute qui arriva dans le Pays causa un enouvelle allarme, & pensa tout perdre. Les Soldats de Loüis de Mudarra, qui avoient rendu de très-bons services durant le siege de Perpignan, se mutinerent; ce n'est pas qu'ils eussent dessein de prendre le parti des ennemis; mais comme on leur devoit beaucoup, & qu'ils n'avoient rien reçû depuis longtems : ils se saisirent de quelques petites Places. Les courses & les ravages que ces Soldats faisoient dans le Pays allarmoient moins le Roy d'Arragon, que la juste apprehension que les François, profitant de cette conjoncture, n'engageassent les Mutins à se joindre à eux, & ne s'en servissent pour se rendre maîtres de toute la Province. L'orage grossissoit, & l'on auroit peut-être eû bien de la peine à le dissiper, si les Magistrats & les Receveurs des finances de Lerida n'eussent promis aux Troupes que dans peu on payeroit tout ce qu'on leur devoit. Encore fut-on obligé de leur donner des gages & de bonnes cautions pour sûreté de la parole qu'on leur donnoit. Par ce moyen la tempête se calma, & le Pays fut tiré d'inquiétude.

LIV. Troubles en Navarre.

Cependant l'on ne pouvoit arrêter les courses & les ravages des François, parce qu'il n'y avoit presque point de Troupes reglées pour se défendre ; outre que le Roy d'Arragon, qui seul auroit pû remedier au désordre, étoit éloigné, & avoit

été obligé de se rendre en Navarre, où les affaires étoient toûjours broüillées, & la division entre la noblesse y regnoit plus que jamais : les efforts qu'on avoit faits pour étouffer la haine entre les Beaumonts & les Grammonts, sembloient n'avoir servi qu'à la rallumer encore davantage. Néanmoins depuis que les Beaumonts s'étoient rendus maîtres de Pampelune, Capitale du Royaume, & qu'ils tenoient étroitement assiégée Estella, leur faction avoit pris le dessus, & les Grammonts avoient peine à se soûtenir. An de N. S. 1476.

Le Roy Ferdinand favorise la faction des Beaumonts.

Le Roy Ferdinand favorisoit secretement les Beaumonts, & sembloit par là fomenter la division, dont le Roy d'Arragon son pere n'étoit pas content ; il ne pouvoit sur cela dissimuler son chagrin, dans la peur que ces troubles n'ouvrissent de ce côté-là une porte aux François ; pour penetrer dans l'Espagne, & envahir la Navarre ; ce Prince éclairé étoit bienaise de détourner le nouvel orage dont ce Royaume étoit menacé.

Ferdinand envoye du secours à ceux de Fontarabie.

Les Navarrois s'étoient imaginez que la Princesse Eleonore & le Roy d'Arragon son pere faisoient joüer secretement des ressorts pour faire tomber la Couronne de Navarre sur la tête de Ferdinand Roy de Castille, & pour en exclure François Phœbus de Foix, fils, comme nous l'avons dit, du fameux Gaston Comte de Foix, & petit-fils de cette même Princesse Eleonore. Il y avoit à craindre que le Peuple dans ces dispositions ne prit les armes pour maintenir les prétentions du jeune Phœbus. Ferdinand, qui en prévoyoit les suites, se détermina à passer en Biscaye, pour calmer & pour prevenir ces troubles, & pour sauver Fontarabie, qui étoit en danger de tomber entre les mains des François. Ainsi il résolut d'envoyer un puissant secours, & une Flotte commandée par D. Ladron de Guevarra, d'une naissance & d'une valeur distinguée, pour soutenir les Assiégez. Il envoya au même tems supplier le Roy d'Arragon son pere de vouloir bien se rendre à Vittoria, pour s'aboucher ensemble & chercher de concert les moyens de rétablir le calme & la tranquillité dans la Navarre.

LV.
Le Prince Alphonse d'Arragon épouse Eleonore de Soto.

La Reine Isabelle étoit cependant toûjours restée à Tordesillas située sur les bords du Duero, où elle croyoit sa presence necessaire pour arrêter les courses que faisoit la Garnison Portugaise de Toro. Cette Princesse avoit auprès d'elle le Prince D. Alphonse d'Arragon son beau-frere, qui com-

An de N. S. 1476.

mandoit un petit corps de trois cens chevaux. Alphonse demandoit à estre rétabli dans la Dignité de Grand-maître de Calatrava, dont il prétendoit avoir été depuis quelque-tems injustement dépoüillé; mais il n'avoit nulle esperance de réüssir dans ses prétentions, parce que leurs Majestés ne paroissoient pas disposées à donner ce mécontentement à l'illustre famille des Girons, dans la crainte d'irriter les deux freres, Chefs de cette puissante Maison, ausquels elles avoient peu de tems auparavant accordé une amnistie generale. Alphonse, chagrin & rebuté des delais que l'on apportoit à le satisfaire, devint amoureux d'Eleonore de Soto, une des filles d'honneur de la Reine: & quoiqu'il fût déja assez avancé en âge, il ne laissa pas de l'épouser; après avoir obtenu du Pape la dispense du vœu de chasteté, qu'il avoit fait, en qualité de prétendu Grand-Maître de Calatrava. Ferdinand & Isabelle ne furent pas trop fâchez de la démarche que venoit de faire D. Alphonse, qui les tiroit d'embarras; car ils apprehendoient que s'il s'opiniâtroit à vouloir estre mis en possession de la Dignité de Grand-Maître, il ne s'élevât de nouveaux troubles en Castille pour maintenir les Girons.

Le Roy d'Arragon son pere lui ôte ses appanages.

Le Roy d'Arragon, pere de D Alphonse, fut si irrité du mariage de son fils, qu'il lui ôta les Seigneuries de Ribagorça & de Villa-Hermosa, qu'il lui avoit donné pour appanage, & il les donna à D. Juan, fils naturel du même D. Alphonse; D. Jayme d'Arragon redemandoit ces deux Seigneuries, qu'il prétendoit lui appartenir legitimement, comme ayant autrefois appartenu à D. Jayme d'Arragon son pere, & même à D. Alphonse Duc de Gandie son ayeul. D. Jayme voyant qu'on ne vouloit pas les lui céder, resolut de se faire raison lui-même, de soutenir ses droits, & de se maintenir par la voye des armes dans la possession de Ribagorça & de Villa-Hermosa. Mais ayant été pris, on le fit mourir à Barcelonne, en punition de sa révolte. Voilà quelle fut la recompense des services importans que ses ancêtres & lui-même avoient si souvent rendus à l'Etat.

Soulevement arrivé à Segovie appaisé.

Les Habitans de Segovie se souleverent dans le même tems, & ayant pris les armes, ils eurent l'audace de mettre le siége devant le Château où étoit la Princesse Isabelle, fille de leurs Majestés. Le bruit même se répandit que les Séditieux s'étoient rendus maîtres & du Château, & de la personne de la

jeune Princesse. Alphonse Maldonad fut le premier auteur de cette émeute populaire, pour se venger d'André Cabrera, qui lui avoit ôté le commandement du Château. Il étoit secretement soûtenu par D. Juan Arias, Evêque de la même Ville, & par Loüis de Mesa, un des principaux Habitans, des plus accréditez, & des plus mutins. La Reine Isabelle également inquiete & pour la Princesse sa fille, & pour une Place qu'il lui étoit de la derniere consequence de conserver, ayant appris ce qui venoit d'arriver à Segovie, y courut promptement pour arrêter le cours de la sédition. L'arrivée de Sa Majesté calma toutes choses, fit rentrer les Habitans dans le devoir, & retablit la tranquillité dans la Ville. Quelques-uns des plus mutins prirent le parti de se sauver & de s'enfuir, pour éviter le juste châtiment qu'ils meritoient. On fit justice de quelques autres : ceci arriva dans le mois d'Août.

LVI. Entrevûë du Roy d'Arragon & du Roy Ferdinand son fils, à Vittoria.

Le Roy d'Arragon étant guéri d'un mal qu'il avoit au pied, se rendit enfin à Vittoria, où jusques-là il n'avoit pû aller, à cause de son incommodité. Jamais ce Prince n'eut dans sa vie un jour plus heureux & plus agréable : il sembloit n'avoir plus rien à desirer, & être au comble de ses voeux, puisqu'il voïoit de ses propres yeux le Prince son fils Roy de Castille, d'où lui-même avoit été autrefois si honteusement chassé, après avoir été injustement depoüillé de tous les biens qu'il y possedoit. « Grand-Dieu, s'écria ce Prince venerable, pour son « grand âge ; ne permettez pas que jamais aucun sombre nuage « obscurcisse un jour si agréable & si serain ; que jamais « nulle disgrace n'en vienne interrompre la douceur, & trou- « bler la tranquillité : & puisque la prosperité n'est jamais plus « sujette aux plus grandes vicissitudes, & aux plus terribles « revers, que lorsqu'elle paroît montée à son plus haut pério- « de. Si je suis coupable envers Vôtre infinie Majesté de quel- « que crime que vôtre Justice veüille punir en cette vie, faites « tomber, Seigneur, tous vos coups sur moy ; accordez-moy « la grace que j'éprouve seul les traits de vôtre juste vengean- « ce, & ne permettez pas que mes Vassaux ni mes Enfans, que « j'aime si tendrement, éprouvent la moindre disgrace. «

Le Roi d'Arragon donne toûjours le pas au Roi son fils.

Il ne pût proferer ces paroles sans une abondance de larmes que la joye lui fit verser ; après se jettant au cou de son fils, il l'embrassa avec toutes les marques possibles de tendresse, & lui donna ensuite toûjours le pas, il ne voulut pas lui per-

An de N. S. 1476. mettre qu'il lui baisât la main, quoique le Roy de Castille se mît en devoir de le faire, comme la raison & son devoir le demandoient. Depuis ce tems-là le Roy d'Arragon donna toûjours la main & la droite à son fils, & l'accompagna jusques dans son Palais. Il semble qu'en cela on eut égard à la Dignité & à la prééminence de la Couronne de Castille. L'Infante Eleonore, Princesse de Navarre se trouva à cette entrevûë, & fut bien-aise d'avoir part à la feste & à la joye publique. Ils confererent ensemble sur la situation où se trouvoient les affaires de Castille, dans lesquelles ils prenoient presque tous un égal interêt. Quelques Auteurs écrivent que le Roy d'Arragon paroissoit resolu de renoncer à sa Couronne en faveur du Roy Ferdinand son fils. Il est probable que l'amour du repos & l'extrême vieillesse de Sa Majesté Arragonnoise, qui n'étoit presque plus en état de vaquer aux affaires & au gouvernement de l'Etat, donnerent lieu à tous ces bruits. Néanmoins ces mêmes Auteurs ajoûtent que ce Prince ne crût pas devoir executer son dessein, parce qu'il vit que les affaires de Castille étoient toûjours broüillées, & qu'il n'y avoit encore aucun jour à voir sitôt ce Royaume tranquille.

LVII. Un flotte Françoise arrive en Portugal.

Mais rien ne donna plus d'inquiétude aux Rois d'Arragon & de Castille, & ne renouvella plus leurs anciennes allarmes, que la fâcheuse nouvelle qu'ils reçurent que Colora, qui commandoit une puissante flote Françoise, après avoir rangé les côtes de Biscaye & de Galice, étoit enfin abordé en Portugal, dans la résolution de prendre le Roy, qui vouloit passer en France & de l'y conduire; que la Flote étoit dans le Port de Lisbonne, & que Sa Majesté Portugaise faisoit travailler avec une extrême diligence à ses équipages, & aux autres préparatifs necessaires pour son voyage.

Le Roi de Portugal passe en France.

Lorsque tout fut prêt, le Roy de Portugal s'embarqua sur la flote Françoise, & passa d'abord en Afrique, pour couvrir son dessein, sous prétexte d'y vouloir affermir ses conquêtes, & en même-tems pour mettre en état de défense les Places dont il y étoit maître. Sa Majesté voulut être accompagnée dans ce voyage par les plus grands Seigneurs de son Royaume. Le Comte de Penamacor son principal favori, le Grand-Prieur de Crato son frere, tous deux fils du Duc de Bragance, Jean Pimentel, frere du Comte de Benaventé furent les principaux. Le Roy menoit avec lui deux mille cinq cents hommes, pour

les laisser en garnison à Tanger & à Arzilla. Après s'être arrêté peu de tems à Ceuta, l'on mit à la voile, & l'on arriva au mois de Septembre au Port de Collioure, dont les François étoient en ces tems-là maîtres. Après s'y estre reposé quelques jours pour se rafraîchir & se remettre un peu des fatigues de la mer. Le Roy de Portugal fut par terre à Perpignan, & delà à Narbonne, où il fut reçû avec tout l'appareil & la magnificence possible. An de N. S. 1476.

L'arrivée du Roy de Portugal en France anima Sa Majesté très-Chrêtienne à recommencer la guerre du Roussillon, & à la pousser avec plus de chaleur qu'auparavant: d'un côté les Arragonnois se rendirent maîtres de la Ville de S. Laurent, de l'autre les François se disperserent dans le Lampourdan, & désolerent tout le Pays; mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les Peuples eux-mêmes, divisez en differentes factions; facilitoient aux Ennemis les moyens de continuer leurs ravages, & mettoient le Roy d'Arragon hors d'état de s'opposer aux forces étrangeres. Il y arrive.

Le Roy d'Arragon après l'entrevûë de Vittoria passa à Tudele dans la Navarre, pour voir s'il pourroit y rétablir la premiere tranquillité. Il avoit laissé en Catalogne la Princesse Jeanne sa fille, pour gouverner cette Province en son absence. Comme ce Prince éclairé sentoit bien qu'il étoit trop foible pour soûtenir en même-tems la guerre contre la France, & envoyer au Roy de Castille les secours dont il avoit besoin: il fit tous ses efforts pour s'accommoder avec les François, & l'on s'envoya de part & d'autre des Ambassadeurs pour demander satisfaction des dommages causez par les Troupes, & la restitution de ce qui avoit été pris; mais ces Ambassades ne produisirent rien: On se contenta seulement de prolonger la tréve. Tréve prolongée entre la France & l'Arragon.

Le Roy de Portugal étant arrivé en France, comme nous l'avons dit, continua son chemin par terre & se rendit à Tours, où la Cour étoit alors; il y fut reçû avec la pompe & la magnificence dûë à sa Dignité & à son rang. Après la premiere entrevûë, qui se passa selon la coûtume en complimens & en civilitez de part & d'autre, les deux Rois se retirerent ensemble pour conferer de leurs affaires. Celui de Portugal adressant la parole à Sa Majesté très-Chrêtienne, lui parla en ces termes. Je suis contraint malgré moi de vous importuner & de vous « LVIII. Le Roi de Portugal arrive à la Cour de France.

An de N. S. 1476. » être à charge, avant que d'avoir jamais eû occasion de vous » rendre aucun service : ce qui m'est très-sensible ; & quoique » dans le tems où la fortune m'a été favorable, j'aye souvent » tâché de vous donner des marques de mon estime, & du dé- » sir que j'avois de pouvoir vous être utile à quelque chose. Je » sçay bien que je n'ai jusqu'icy jamais rien fait qui ait pû ré- » pondre & à l'alliance qui est entre nous deux, & à mon in- » clination. Il ne sied pas bien à des Princes malheureux qui » viennent implorer le secours & la protection de leurs voisins, » de ne faire parade que de leur bonne volonté ; il faut des ef- » fets. Je n'ai aucune inimitié contre le Roy de Sicile en parti- » culier ; je n'en veux point aux Arragonnois ; je ne me plains » que de la guerre injuste qu'ils m'ont declarée. Ils ont » dépoüillé la Reine Jeanne mon épouse & ma niéce de » l'heritage de ses ancêtres ; ils lui ont enlevé les trésors » du feu Roy de Castille son pere ; ils l'ont chassée de son » Royaume. Dois-je & puis-je avec honneur souffrir une in- » justice si criante sans me mettre en devoir d'en tirer raison? » Et toutes les nations de l'Univers ne devroient-elles pas se » réünir ensemble & prendre les armes pour empêcher une » telle usurpation, & pour punir l'Usurpateur? C'est le seul » motif qui m'a forcé de commencer cette malheureuse guer- » re. Le Ciel par une providence particuliere a permis que le » succès n'ait pas répondu à la justice de ma cause. Mais aussi » combien cette même Providence, après avoir pris plaisir de » traverser d'abord nos desseins, de renverser nos projets, a- » t'elle coûtume de faire réüssir les entreprises dont les com- ,, mencemens ont été malheureux, mon sort est entre vos ,, mains ; vous seul pouvez calmer ma juste douleur, empê- ,, cher une injuste usurpation, vous venger en même-tems ,, vous-même des dommages qu'ont reçûs vos Sujets, & ter- ,, miner enfin comme vous le souhaitez, la guerre de Roussil- ,, lon & de Biscaye. C'est encore une voye sûre de tirer des ,, mains de cet ambitieux Usurpateur le Royaume de Na- ,, varre qu'il a enlevé aux legitimes heritiers, qu'il retient ,, contre toutes les Loix de la Justice & de la raison. Un Prince ,, ambitieux manquera-t'il de raisons & de prétextes specieux ,, pour usurper les Etats de ses voisins, après avoir envahi sans ,, aucun titre legitime un Royaume qui ne lui appartient pas, ,, après avoir emploié l'injustice & la violence pour dépoüiller une

une Princesse infortunée de sa dot, & de l'heritage de ses " peres; la même ambition qui l'a obligé à prendre les armes, " à me declarer la guerre, ne manquera pas de l'armer aussi " contre vous, dès qu'il croira le pouvoir faire impunément; " s'il devient une fois maître de la Castille, & qu'on le laisse " s'affermir sur ce Trône, qui pourra l'empêcher de se saisir " d'un Royaume aussi petit que celui de Navarre, & qui est, " pour ainsi-dire, environné de tous côtez des Royaumes de " Castille & d'Arragon. C'est vouloir prendre plaisir à se trom- " per soi-même que de croire qu'un ambitieux soit capable de " mettre des bornes à une si violente passion: nous connoissons " les forces de la France, & la valeur de la nation; nous sça- " vons bien que vous ne manquez ni d'argent, ni de vivres, " ni de Troupes. Quand toutes les forces d'Espagne seroient " reünies, pourroient-elles jamais égaler celles de vôtre " Royaume; Nôtre parti n'est pas tellement abbattu qu'il ne " puisse aisément se relever. Et quoique nous ayons entrepris " un long & pénible voyage, pour venir vous demander du " secours, nous ne laissons pas d'être en état de faire trembler " l'Usurpateur, pour peu que vous veüilliez nous appuyer. " Le Portugal n'a rien encore perdu ni de ses forces ni de ses " richesses; mon Royaume n'est épuisé ni d'hommes ni d'ar- " gent; je ne manque point de Partisans en Castille. Les uns " ont embrassé publiquement mes interêts, j'entretiens des " intelligences secretes avec les autres, qui ne manqueront pas " de se déclarer, dès que la premiere occasion favorable se " presentera. La seule chose que je desire & que je viens ici " vous demander, c'est de vouloir bien que l'on poursuive en " vôtre nom la guerre que je me suis vû forcé de commencer. " Je ne prétends pas icy vous flater, ce seroit vous faire in- " jure & me deshonorer moi-même: la flaterie est également " indigne de nous. Mais n'est-ce pas le caractere, n'est-ce pas " la gloire des grands Princes de proteger & de secourir des " Rois affligez & malheureux, de détourner les maux dont " leurs voisins sont menacez, d'apporter un prompt remede " aux miseres publiques, de préferer son devoir, son honneur " & sa réputation à tous ses interêts particuliers, quelques " grands qu'ils puissent être: quoique dans cette occasion les " interêts de vôtre Couronne & vôtre gloire se trouvent heu- " reusement réünis ensemble. "

An de N. S. 1476.

An de N. S. 1476.

Le Roi de France s'excuse de ne pouvoir lui donner du secours.

Le Roy très-Chrêtien parût écouter assez favorablement & avec attention le long discours de Sa Majesté Portugaise, & il lui repondit en peu de paroles, qu'il feroit reflexion à tout ce qu'il venoit de lui representer, & qu'il feroit en sorte qu'il n'eut pas lieu de se repentir de s'être adressé à lui, & d'avoir imploré sa protection; mais ce ne furent que des paroles, & les effets ne répondirent pas aux promesses; car les deux Rois étans partis quelque-tems après pour Paris, le Roy de Portugal fit de nouvelles instances, sollicita encore plus puissamment le secours qu'on lui avoit promis: mais Sa Majesté très-Chrêtienne, qui n'avoit jamais eû la volonté d'accorder ce qu'on lui avoit demandé, chercha des prétextes pour s'en défendre, & declara qu'ayant en même-tems deux guerres sur les bras, qu'il étoit obligé de soutenir, il lui étoit impossible de s'engager dans une nouvelle guerre contre l'Espagne.

Le Roy de Portugal tâche en vain de menager la paix entre le Roi de France & le Duc de Bourgogne.

Il est vrai que la France ne laissoit pas de se trouver bien embarassée: Car le Duc de Bourgogne & le Roy d'Angleterre, malgré les traitez conclus avec le Roy très-Chrêtien, avoient de nouveau repris les armes, & paroissoient plus animez qu'auparavant. D'ailleurs le Roy de France fit semblant de trouver des difficultez dans le mariage du Roy de Portugal avec la Princesse Jeanne; il lui representa que la Princesse étant sa niéce, son mariage ne pouvoit être legitime, & qu'il craindroit d'attirer le malheur sur ses armes, s'il les prenoit pour soutenir un mariage fait contre les Loix de l'Eglise. Ce Prince étoit bien-aise de trouver des prétextes pour se dispenser d'accorder les secours qu'il avoit promis. Ainsi s'évanoüirent toutes les prétentions du Roy de Portugal, qui ne fut pas long-tems sans sentir qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser, & il vit bien qu'il n'avoit plus rien à esperer du côté de la France. Il ne laissa pas cependant d'aller s'aboucher avec le Duc de Bourgogne, qui étoit son cousin germain, & avec lequel il avoit des liaisons assez étroites. Il voulut se faire Médiateur des differens qui étoient entre le Duc & le Roy très-Chrêtien, & menager un accommodement & une bonne paix entre ces deux Princes, dans l'esperance qu'après cela il pourroit enfin engager la France dans ses interêts, & déterminer Sa Majesté très-Chrêtienne à le secourir; mais il ne fut pas plus heureux dans cecy que dans le reste.

Il n'y eut que la Castille qui profita du voyage du Roy de

Portugal & des tentatives qu'il avoit faites auprès du Roy très-Chrêtien. Car le feu de la guerre s'étant rallumé de tous côtez en France, les François qui assiégeoient Fontarabie, avertis de ce qui se passoit à la Cour, & du secours que le Roy avoit refusé aux Portugais, resolurent de conclure une tréve avec les Basques. D'abord elle ne devoit pas être longue, & seulement par terre; mais le Cardinal d'Espagne, par ses pressantes sollicitations obtint que la tréve seroit plus longue, & ne seroit point limitée.

An de N. S. 1476.

LIX. Entrevûë des Rois de Castille & d'Arragon à Tudele.

Le Roy d'Arragon & le Roy de Castille son fils, après être partis de Vittoria, où ils s'étoient d'abord abouchez, se rendirent encore de nouveau à Tudele, où ils arriverent, le 2. d'Octobre pour conferer ensemble, & pour voir si l'on ne pourroit point trouver quelques moyens de rétablir la tranquillité dans la Navarre. L'entreprise n'étoit pas aisée à executer; car chaque faction avoit ses Partisans, & dehors & dedans, & entretenoit des intelligences jusqu'à la Cour, & dans le propre Palais des deux Rois, où l'esprit de Cabale & de division s'étoit glissé. Le Comte de Lerin & le Connétable Pedre de Peralta, qui étoient les deux principaux Chefs de ces deux factions, se trouverent à l'entrevûë des deux Rois; ils promirent de concert de se remettre, eux & tous leurs amis, à la discretion de leurs Majestez, & qu'ils en passeroient aveuglément par tout ce qu'elles détermineroient. Après cette démarche ils rendirent leurs hommages au Roy d'Arragon, & lui prêterent le serment ordinaire de fidelité: mais pour ôter tout ombrage à leurs Majestez, & leur donner toutes les sûretez qu'elles pouvoient souhaiter, les Beaumonts consentirent de remettre en sequestre entre les mains du Roy de Castille la Ville de Pampelune, dont ils étoient maîtres. Leurs adversaires suivirent leur exemple, & livrerent de leur côté au Roy d'Arragon les Châteaux dont ils s'étoient emparez. D. Alphonse de Carillo Evêque de Pampelune, frere du Comte de Buendia, & neveu de l'Archevêque de Tolede se trouva à cette entrevûë & au traité qui venoit de se conclure. Il y eut un compromis entre les uns & les autres, par lequel on convint de nommer dans le terme de seize mois des Médiateurs & des Arbitres, pour chercher ensemble les voyes de terminer par la douceur & à l'amiable les differens.

Ils tâchent d'appaiser la Comtesse de Foix.

Madame Magdelaine de France, veuve du jeune Gaston

An de N. S. 1476. Comte de Foix, fut également chagrine & inquiéte d'un accommodement qu'elle ne regardoit que comme un jeu pour la surprendre. Sa tendresse maternelle ne servoit qu'à redoubler ses inquiétudes & ses soupçons ; elle craignoit que les uns & les autres ne fussent d'intelligence pour supplanter les Princes ses enfans, & les exclure de la succession & de l'heritage de leur pere. Ce fut donc pour calmer les soupçons & dissiper les ombrages que les deux Rois lui envoyerent D. Berenger de Sos, Doyen de Barcelonne, pour lui rendre raison de la conduite qu'ils avoient tenuë dans l'entrevûë de Tudele, & pour lui expliquer les articles du Traité, & les motifs qui les avoient engagez d'en venir à un accommodement. Le Doyen representa à cette Princesse qu'elle devoit tout esperer de la justice & de la generosité des Rois d'Arragon & de Castille ; qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se mettre sous la protection du pere & du fils, qui de leur côté ne manqueroient pas de la défendre contre tous ceux qui oseroient entreprendre de la troubler. L'Envoyé remontra encore à la Comtesse de Foix qu'elle étoit beaucoup plus en danger du côté de la France, & que ses enfans avoient plus à craindre de cette Couronne, que des autres ; qu'ainsi elle devoit bien prendre garde à ne s'y point laisser surprendre, & à ne pas joindre ses forces avec celles de cette nation, pour troubler toute l'Espagne ; qu'à la verité le Roy de France étoit son frere ; que cependant elle & ses enfans avoient des liaisons bien plus étroites avec le Roy d'Arragon, dont ils étoient les arriere-petit-fils, & avec le Roy de Castille.

Qui consent à l'accommodement.

Cette Princesse faisoit alors sa residence à Pau, Capitale du Bearn : Ce fut-là où elle reçût le Doyen de Barcelonne. Elle lui répondit qu'elle étoit infiniment obligée au Roy d'Arragon & au Roy de Castille des marques d'amitié qu'ils vouloient bien lui donner, & des offres honnêtes qu'ils lui faisoient ; qu'elle n'avoit jamais douté de leur affection & de leur bonne volonté ; qu'enfin elle conserveroit éternellement le souvenir de leur generosité, que jamais le Roy de France son frere n'avoit fait aucun traité avec elle au préjudice de leurs Majestez ; que de son côté elle étoit resoluë de se comporter toûjours envers les uns & les autres d'une maniere à persuader toute l'Europe qu'elle n'avoit pas oublié les liens sacrez de la chair & du sang qui l'attachoient également aux deux partis ; que pour ce

qui la regardoit, elle avoit beaucoup plus de penchant à la paix qu'à la guerre, & qu'elle employeroit toûjours avec plaisir tous ses soins pour maintenir l'union entre des personnes qui lui étoient si cheres.

An de N. S. 1476.

LX. Mariage de Ferdinand Roi de Naples, & de Jeanne d'Arragon.

Cependant les Rois d'Arragon & de Castille étoient toûjours en Navarre, fort occupez à chercher les moyens d'en appaiser les troubles, lorsqu'il leur survint un nouveau sujet de joye pour la conclusion du mariage entre Ferdinand Roy de Naples & la Princesse Jeanne, fille du Roy d'Arragon. Les articles furent arrêtez & signez le 2 d'Octobre dans le lieu même où se trouverent les deux Rois : & la céremonie en fut faite avec beaucoup de pompe & de magnificence à Cervera, Ville de Catalogne dont la nouvelle Mariée avoit l'administration & la Régence ; ainsi on l'appella dans la suite Reine de Naples. Il y eut encore un nouveau mariage entre la Princesse Beatrix, fille du Roy de Naples, & Mathias, Roy de Hongrie, qui venoit de l'épouser par Procureur. La nouvelle Reine étoit partie depuis peu de Naples, & s'étoit embarquée sur les Vaisseaux que lui avoit donnez le Roy de Naples son frere, pour aller trouver le Roy son époux. Cette Princesse étoit une des plus accomplies de son siécle & des plus distinguées par son éminente vertu & ses autres rares qualitez ; mais elle fut sterile, car elle n'eut point d'enfans ni de son premier mariage avec Mathias Roy de Hongrie, ni du second qu'elle contracta après la mort de son premier mari avec le Roy Ladislas, qui succeda quelques années après à Mathias dans le Royaume de Hongrie. Ces deux Princes ne se ressembloient guéres, & il s'en falloit beaucoup que Ladislas n'eût le merite, la valeur & l'habileté de son Prédecesseur.

LXI. La Reine Isabelle se rend maîtresse du Château de Toro.

La Reine Isabelle, toûjours active & toûjours vigilante, ne laissoit échaper aucune occasion d'avancer ses affaires, les Troupes de Castille sous le commandement de D. Alphonse de Fonseca Evêque d'Avila, & de D. Frederic fils de D. Rodrigue Manrique, Comte de Paredès, trouverent moyen de surprendre la Ville de Toro & de s'y glisser de nuit. Voici comme cette affaire se passa.

Un certain Berger nommé Barthelemy vint avertir les Generaux Castillans que l'on pouvoit aisément surprendre la Place, & que rien n'étoit si aisé que de l'escalader par un certain endroit de la muraille, que l'on appelle *les Egoûts du Duc-*

An de N. S. 1476. *ro*, où ordinairement la garde étoit plus foible, parce que l'on ne se défioit de rien, & que les Habitans ne croyoient pas avoir rien à craindre de ce côté-là. On concerta cette expedition, & elle s'executa heureusement; dès que les Castillans se virent maîtres de la Ville, ils mirent le Siege devant le Château, qu'ils serrerent de près. La Reine Isabelle informée de cette agréable nouvelle, partit aussi-tôt de Segovie, où elle étoit occupée à pacifier les troubles excitez par quelques esprits broüillons, & se rendit en diligence à Toro. L'arrivée de Sa Majesté fit perdre à Marie épouse de Jean d'Ulloa toute esperance de pouvoir conserver plus long-tems le Château, qu'elle s'étoit elle-même chargée de défendre; elle fut donc contrainte de le rendre par composition le 19 d'Octobre. Le Comte de Marialua son gendre, & qui commandoit dans ces quartiers pour les Portugais craignant de se voir attaqué par les Troupes victorieuses de la Reine, dans le Château de Villalfonso dont on lui avoit confié la défense, prit le parti de l'abandonner, & ayant pris avec lui la Garnison Portugaise, qui n'étoit pas nombreuse; il se retira à grandes journées en Portugal, & par des chemins écartez, pour empêcher les Castillans de le poursuivre.

Les Castillans assiégent Castro Nugno.

Ces deux petits avantages ne laisserent pas de donner de la réputation au parti de Ferdinand & d'Isabelle, & d'affoiblir celui des Ennemis. Il restoit encore Castro Nugno, où s'étoit retiré Pedro de Mendavia, & d'où il faisoit des courses dans tout le Pays, dont il tiroit de grosses contributions. Mendavia étoit un homme hardy, entreprenant, que sa valeur & son experience dans le mêtier de la guerre avoient rendu rédoutable à ses voisins. Dès que les Troupes du Roy se virent maîtresses de Toro, elles vinrent assiéger Castro Nugno, on eut bien-tôt achevé les ouvrages, l'on battit la Place avec une extrême furie, & il y eut de part & d'autre un feu continuel. Les Paysans des environs vinrent aider les Assiégeans, dans l'esperance qu'après la prise de cette Place, tout le Pays seroit tranquille.

LXII. Le Roy d'Arragon conseille à Ferdinand de s'accommoder avec l'Archevêque de Tolede.

D'un autre côté on étoit en negociation pour engager le Marquis de Villena & l'Archevêque de Tolede à rentrer dans leur devoir. Le Marquis paroissoit plus docile & mieux disposé, il donnoit même de grandes esperances qu'il se soumettroit sans peine à l'obéissance de Ferdinand & d'Isabelle, pourvû qu'on lui accordât des conditions honorables & avantageuses;

il demandoit surtout qu'on lui restituât Villena, & plus de vingt autres Places qu'on lui avoit enlevées pendant les derniers troubles. L'Archevêque de Tolede étoit plus intraitable & plus opiniâtre. Néanmoins le Roy d'Arragon ne se lassoit point de solliciter le Roy Ferdinand son fils, & la Reine Isabelle de tout faire & de ne rien épargner pour tâcher de gagner l'esprit du Prélat, qu'ils devoient l'un & l'autre accorder à un homme de ce rang & de ce merite tout ce qu'il demanderoit, & quand même les conditions qu'il exigeroit, leur seroient desavantageuses, qu'ils seroient assez dédommagez, pourvû qu'ils pussent l'avoir de leur côté ; qu'ils devoient se souvenir des changemens & des révolutions de la fortune, qui n'a que trop souvent coûtume par son inconstance naturelle de tourner le dos à ceux qu'elle avoit pris plaisir de favoriser ; qu'il falloit avoir égard aux grands services que l'Archevêque leur avoit rendus, & que la justice & la raison vouloient qu'en leur consideration on lui pardonnât, & qu'on oubliât les nouveaux sujets de plainte & de mécontentement qu'il auroit pû leur donner dans la suite, qu'ils fissent reflexion que si l'on pouvoit détacher des Portugais l'Archevêque, leur parti devenoit absolument ruiné ; mais quoique cette affaire ne fût pas encore mûre, elle ne laissoit pas néanmoins que de s'avancer, & les choses se diposoient insensiblement à l'accommodement de l'Archevêque. An de N. S. 1476.

On commença par le Marquis de Villena. Leurs Majestez lui promirent de lui accorder telle amnistie & en telle forme qu'il lui plairoit ; de lui restituer tous ses biens, toutes les terres dont on l'avoit dépoüillé, & de le rétablir dans toutes ses Charges, à condition qu'il remettroit entre leurs mains les deux Châteaux de Madrid & de Truchillo, qui tenoient encore pour lui ; on fit les mêmes propositions & les mêmes offres à l'Archevêque de Tolede & D. Lope d'Acugna son neveu livra à Ferdinand & à Isabelle la Ville d'Hueté que le feu Roy D. Henry lui avoit cedée dans les tems de troubles, avec le titre de Duc.

Et avec le Marquis de Villena.

Ce fut dans ce même tems qu'arriva la mort funeste de deux grands Princes, les Ducs de Bourgogne & de Milan, qui périrent l'un & l'autre d'une maniere violente. Galeas Duc de Milan, fut tué dans sa Capitale, lorsqu'il entendoit la Messe dans l'Eglise de S. Etienne, dont l'on célebroit la fête ce jour-

Mort violente de Galeas Duc de Milan.

An de N. S. 1476. là : il fut cruellement assassiné par quelques-uns de ses sujets, qui avoient conspiré contre sa vie, autant pour satisfaire leur haine particuliere, & se venger des injustices qu'ils prétendoient en avoir reçûës ; que pour le punir des cruautez qu'il exerçoit sur les Peuples, & purger le monde d'un infâme, qui attentoit à la pudicité de toutes les femmes.

Mort du Duc de Bourgogne devant Nancy.

Le Duc de Bourgogne, nommé Charles *le Hardy*, fut tué dans une Bataille qu'il perdit, lorsqu'il assiégeoit pour la seconde fois la Ville de Nancy en Lorraine. On ne vit jamais expedition plus imprudente ni plus téméraire que celle de ce Prince ; il avoit déja échoüé une fois devant Nancy ; néanmoins malgré les incommoditez de la saison la rigueur d'un hyver très-rude, & les prieres de ses sujets, qui n'épargnerent rien pour le détourner de cette entreprise indiscrete ; il vint de rechef mettre le siege devant cette Place, ce fut en vain que le Roy de Portugal, qui étoit alors en France, alla le trouver, pour l'engager d'abandonner son projet. Il ne réüssit pas mieux que les autres, & le Duc persista opiniâtrément dans sa resolution ; mais son obstination & son entêtement le perdirent : car René Duc de Lorraine, secondé des Suisses, lui ayant donné bataille, tailla son Armée en pieces, & lui-même demeura sur la Place. C'est depuis ce tems-là que les Suisses commencerent, pour ainsi-dire, à se faire connoître, que leur nom est devenu si célebre dans l'Europe, & que leur valeur les a rendus si redoutables. Mais ce qui contribua le plus à faire reperdre la Bataille au Duc de Bourgogne, ce fut la trahison & la noire perfidie de Nicolas Campobasso, qui étoit à son service : car ce traître gagné & suborné par les Ennemis du Duc, leur donnoit avis de tout ce qui se passoit dans le Camp, & de toutes les résolutions que l'on prenoit dans le Conseil de guerre ; & pour mettre le comble à son crime, il abandonna le Duc de Bourgogne dans le fort de la mêlée, & passa du côté des ennemis avec les Troupes Italiennes qu'il commandoit.

La fille du Duc de Bourgogne épouse Maximilien d'Autriche.

Ce Prince ne laissa en mourant qu'une seule fille legitime nommée Marie, qui fut son unique heritiere, & qui épousa Maximilien, Archiduc d'Autriche. Mais helas, que de maux ce mariage a-t'il causez à l'Espagne ! que de guerres longues, cruelles, opiniâtres a-t'il allumées ! que de torrens de sang a-t'il fait répandre ! Loüis XI. Roy de France se saisit du Duché de Bourgogne aussi-tôt après la mort du Duc Charles, & réünit

nit ce beau Duché à sa Couronne, aussi-bien que les Villes de Peronne, de S. Quentin, & les autres Places situées sur la riviere de Somme, que le Duc avoit en engagement. Cette réünion a été la source de bien des contestations & de bien des guerres entre les Maisons de France & d'Autriche, sans que l'Espagne ait encore pû jusqu'icy recouvrer les Etats dont elle prétend avoir été injustement dépoüillée. L'Archiduc Maximilien eut trois enfans de la Princesse Marie de Bourgogne son épouse, qui furent le Prince Philippe, la Princesse Marguerite & le Prince François. L'Archiduchesse Marie mourut la quatriéme année de son mariage par une chute violente de cheval dans sa grossesse. An de N. S. 1476.

Jean Galeas succede à son pere au Duché de Milan.

Galeas, Duc de Milan ne laissa de son côté qu'un fils nommé Jean Galeas, qui épousa la Princesse Isabelle d'Arragon, petite-fille de Ferdinand d'Arragon Roy de Naples. Le jeune Galeas étoit encore en bas-âge, & nullement en état de prendre en main l'administration des affaires & le gouvernement du Milanois. Outre le jeune Galeas, le Duc son pere laissa encore deux filles, dont l'une s'appelloit Blanche-Marie, que Maximilien, qui étoit déja Empereur, épousa en secondes nôces; mais de laquelle il n'eût point d'enfans, l'autre se nommoit Anne.

LXIV.
Mort du Comte de Paredès.

La Reine Isabelle, toûjours attentive à prévenir les moindres désordres, & à les étouffer dans les premiers commencemens, dissipa avec beaucoup de prudence une nouvelle contestation qui s'éleva fort à contre-tems, à l'occasion de la Grand-Maîtrise de S. Jacques. D. Rodrigue Manrique, Comte de Paredès, & qui prenoit la qualité de Grand-Maître de S. Jacques, mourut à Uclès au mois de Novembre. C'étoit un des plus accomplis Cavaliers de toute l'Espagne. Quelque illustre que fut sa naissance, il étoit encore plus distingué par ses grandes qualitez, & sur tout par sa valeur. La conquête qu'il fit sur les Maures de la Ville d'Huescar, dans le Royaume de Grenade, avoit donné un nouveau relief à sa réputation. Son corps fut inhumé dans la Ville même où il étoit mort, & on lui dressa un magnifique Mausolée dans la principale Eglise de la Ville. La cérémonie des obseques se fit avec toute la pompe & toute la magnificence duë à sa naissance, & à ses services. D. George Manrique son fils composa à son honneur de belles Elegies, dans lesquelles il laissa à la poste-

An de N. S. 1476. rité un monument éternel de sa reconnoissance de son amour, & de sa douleur, & décrivit de la maniere du monde la plus vive, la plus ingenieuse & la plus tendre, les grandes qualitez de son pere.

Alphonse de Cardenas aspire à la Grand-Maîtrise.

D. Alphonse de Cardenas ayant appris la mort de D. Rodrigue Manrique son Compétiteur, prit le parti de se transporter incessamment à Uclès, & de mener avec soy de bonnes Troupes, dans la resolution d'employer la force & la violence, si les treize Chevaliers Capitulaires, qui seuls ont droit d'élire le Grand-Maître, refusoient de le nommer. Il y avoit plusieurs autres Seigneurs qui n'y prétendoient pas moins que lui : les uns employoient pour arriver à leur but des moyens legitimes & permis, les autres au défaut du mérite & des services s'efforçoient par leurs intrigues & de mauvais artifices de supplanter leurs Concurrens. Il y avoit à craindre que ces divisions ne replongeassent la Castille dans de nouveaux embarras. Ferdinand & Isabelle se rendirent à Toro, pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture.

La Reine Isabelle se rend à Uclès.

Il n'étoit pas trop sûr d'user de violence, ce qui ne manqueroit pas de traîner cette affaire en longueur ; d'ailleurs il étoit à propos de garder des mesures, & de sauver au moins les apparences de la Justice. Leurs Majestez résolurent d'avoir recours à l'artifice. Le Roy demeura à Toro, & la Reine se mit en chemin pour se rendre à Ocagna, & de-là à Uclès. Elle fit ce voyage avec tant de diligence, qu'en moins de trois jours, au raport de Ferdinond de Pulgar, elle arriva de Vailladolid à Uclès. Dès que cette Princesse y fut arrivée, elle assembla les Chevaliers Capitulaires, leur proposa de se rendre avec elle à Ocagna, qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux pour le bien de la paix, que la Ville étant plus grande & plus forte, rien ne seroit capable de contraindre leurs suffrages, & qu'ils auroient une liberté entiere d'y résoudre en sûreté ce qu'ils jugeroient de plus avantageux pour le salut & la gloire de leur Ordre, que personne n'y pourroit rien trouver à redire, que bien loin de regarder cette démarche comme une nouveauté, on sçavoit que souvent les Chapitres de l'Ordre s'étoient tenus dans le Palais du Grand-Maître.

Les Chevaliers de S. Jacques se rendent avec la Reine à Ocagna.

Les Chevaliers consentirent à ce que la Reine leur proposa; mais cette habile Princesse leur fit adroitement proposer par son Secretaire Ferdinand Alvarez de Tolede, & par D. Al-

phonse de Fonseca Evêque d'Avila, comme si elle-même n'y avoit eû nulle part, & que la chose se fût faite sans sa participation. Elle leur fit, dis-je, proposer de donner l'administration de la Grand-Maîtrise, pour un tems, au Roy Ferdinand son époux, avec le consentement du Pape, afin d'éviter les troubles qui pourroient s'élever parmi eux, qu'il ne falloit pas moins que l'autorité Royale & toutes les forces de la Castille pour réünir les esprits, & tenir dans le respect les Chevaliers les plus mutins & les plus broüilons. An de N. S. 1476

Ils donnent l'administration de la Grand-Maîtrise à Ferdinand.

Les Chevaliers ayant conferé sur les propositions qu'on venoit de leur faire, résolurent d'accorder à la Reine ce qu'elle souhaittoit. La plûpart furent bien-aises par cette complaisance de gagner les bonnes graces de Sa Majesté, & les autres de supplanter leurs Concurrens. J'avouë que c'est là un terrible abus; mais il n'est que trop ordinaire dans de semblables Elections.

Cardenas est élû Grand Maître.

Ce fut là le premier commencement de l'affoiblissement de cet Ordre de Chevalerie, & ce qui donna la premiere atteinte à cette puissance extraordinaire des Grands-Maîtres. Exemple qui passa bien-tôt aux Ordres de Calatrava & d'Alcantara. Ferdinand & Isabelle ne laisserent pas cependant de consentir que D. Alphonse de Cardenas fut élevé à la Grand-Maîtrise de S. Jacques; mais à condition qu'il donneroit tous les ans une somme considerable, pour fournir à l'entretien des Troupes que l'on étoit obligé d'entretenir sur les frontieres des Maures. Cette promotion ne se fit pas sans chagriner les autres Seigneurs ses Compétiteurs, qui ne purent voir qu'avec dépit qu'on leur préferât ce Chevalier, dont le mérite & les services n'avoient rien qui le distinguât, ni qui l'élevât au-dessus des autres, & dont la noblesse n'égaloit pas celle de ses rivaux.

LXV.
Ferdinand & Isabelle font bâtir à Tolede un Couvent de Cordeliers.

Le Roy Ferdinand, après avoir pacifié & reglé le affaires de la vieille Castille, fit une tréve avec ses Ennemis, & s'en alla à Ocagna au commencement de l'année 1477. où il accorda de nouveau une amnistie à D. Juan Tellez Giron, Comte d'Uregna, & le reçût dans ses bonnes graces, parce que ce Seigneur donna des marques de la droiture & de la sincerité avec laquelle il paroissoit se soûmettre à Ferdinand. Ce Prince après avoir demeuré peu de tems à Ocagna, s'en alla avec la Reine Isabelle faire un tour à Tolede, pour accomplir le vœu que

An de N. S. 1477. leurs Majestés avoinet fait, s'ils remportoient la victoire sur les Portugais, de faire bâtir un superbe Monastere de Cordeliers, sous le Titre de *S. Jean des Rois*. On le voit encore aujourd'hui dans la même Ville, & dans le lieu même où étoit la Maison de D. Alphonse Alvarez de Tolede, qui avoit été sous les regnes précedens Grand-Trésorier, ou Sur-Intendant des Finances.

De-là ils vont à Madrid.

De Tolede leurs Majestez passerent à Madrid, où ayant appris que quelques Compagnies Portugaises étoient aux environs de Badajoz & de Ciudad-Rodrigo, faisant des dégats horribles. Elles donnerent aussi-tôt ordre à Gomez de Figueroa, Comte de Feria, de ramasser le plus de Troupes qu'il pourroit, de s'avancer en diligence pour couvrir ces deux Places. Ensuite le Roy & la Reine résolurent de partager entre eux deux l'administration des affaires; la Reine de son côté se chargea de se rendre sur les frontieres de Portugal, pour défendre les Provinces voisines de ce Royaume.

Ferdinand retourne en Navarre.

Pour le Roy D. Ferdinand, il demeura encore quelques jours à Madrid, dans l'esperance de pouvoir ramener l'esprit de l'Archevêque de Tolede; mais quoiqu'on lui eut offert quelque-tems auparavant l'amnistie, on ne pouvoit fléchir ce Prélat inquiet, & incapable de se tenir long-tems en repos. Il étoit si opiniâtre & si intraitable, qu'il ne voulut jamais s'aboucher avec le Roy. Ainsi le Roy voyant qu'il n'y avoit rien à faire auprès de l'Archevêque, partit de Madrid un Lundi 24 de Mars, & se rendit dans la vieille Castille, résolu de poursuivre son chemin & d'aller en Navarre pour appaiser les troubles. Les esprits s'aigrissoient; les Chefs des factions renouvelloient leurs cabales, & les Grammonts s'étoient encore depuis quelque-tems rendus maîtres d'Estella. La Princesse Eleonore de son côté, qui n'épargnoit rien pour recouvrer cette Place, se disposoit de réünir toutes ses forces avec celles de Castille, & de l'attaquer.

LXVI. Les Maures de Grenade font une irruption en Murcie.

Dans le même tems il arriva une nouvelle affaire, qui ne donna pas peu d'inquiétude à Ferdinand & à Isabelle. Albohacen Roy de Grenade, sans avoir égard à la tréve concluë & prolongée depuis long-tems avec la Couronne de Castille, se mit lui-même à la tête de trente mille hommes d'Infanterie, & de quatre mille chevaux, & vint se jetter brusquement dans le Royaume de Murcie. Comme les Chrêtiens ne se défioient de

rien, & se croyoient en sûreté sur la foy des Traitez. Ils n'étoient nullement sur leurs gardes. La frayeur fut si grande, que le propre jour de Pâques 6 d'Avril, les Maures ayant paru devant la petite Ville de Ciesa l'emporterent d'assaut. Dès qu'ils en furent maîtres, ils passerent au fil de l'épée tous les Habitans, raserent les murailles, & réduisirent tout en cendres. Ils firent encore un butin très-considérable, enleverent une grande quantité de bétail, emmenerent un bon nombre d'Esclaves, & retournerent dans leurs maisons, chargez des dépoüilles qu'ils avoient faites sur les Chrêtiens, sans avoir reçû le moindre échec: quoique Pedro Fajardo Adelantate de Murcie se fut mis en campagne avec ce qu'il avoit pû ramasser de vieilles Troupes, & les Milices du Pays, pour s'opposer aux Infidéles. La situation des affaires de Castille ne permettoit pas que l'on vengeât une insulte où il y avoit moins de mal que de peur. Ainsi l'on prit le parti de dissimuler pour un tems l'insolence des Infidêles, jusqu'à ce que la paix & la fortune présentassent l'occasion de punir ces Barbares.

An de N. S. 1476.

LXVII. Ferdinand se rend maître de Cantalapiedra & de Castro Nugno.

Ferdinand, qui avoit pardessus toutes choses une passion extrême de terminer au plûtôt les affaires de Castille, résolut d'assiéger de nouveau, & en même-tens, les deux forts Châteaux de Cantalapiedra, & de Castro-Nugno, dont les Portugais étoient encore Maîtres. On battit ces deux Places avec tant de furie, qu'enfin elles furent obligées de se rendre par composition. Cantalapiedra fut forcée d'ouvrir ses portes aux Castillans le 28 de Mars. Castro-Nugno se défendit & résista plus longtems par la valeur de Mendavia, qui y commandoit pour les Portugais. Mais enfin ne voyant nulle esperance de secours, il fut obligé de subir le même sort que Cantalapiedra.

Les Peuples des environs étoient si irritez des dommages que leur causoit la Garnison de ce Château par les Partis qui en sortoient tous les jours, qu'ils accoururent au Camp des Assiégeans, pour les aider à se rendre maîtres de cette Place, & qu'ils obtinrent de Ferdinand qu'on rasât les murailles, & même qu'on détruisit la Ville. On accorda aux Garnisons des deux Châteaux, suivant les articles de la capitulation, la permission & la liberté de se retirer en Portugal avec tout leur bagage & leurs meilleurs effets: outre cela on paya au Gouverneur Mendavia sept mille florins. C'étoit un Officier de réputation & distingué par sa valeur & par son experience; mais rien ne lui

An de N. S. 1477. acquit tant de gloire, que la bravoure & la fermeté avec laquelle il défendit si long-tems contre toutes les forces de Ferdinand & d'Isabelle les Places qu'on lui avoit confiées.

La Reine Isabelle fait sommer le Gouverneur de Truxillo de se rendre.

La Reine ne se donnoit pas moins de mouvement pour réduire & soumettre à son obéïssance le Château de Truxillo, qui tenoit encore pour le Marquis de Villena. Sa Majesté se rendit devant la Place, & fit d'abord sommer Pedre de Baeça, qui y commandoit pour le Marquis, celui-ci répondit d'une maniere également ferme & respectueuse, qu'il ne le feroit jamais, & qu'il ne pouvoit pas même le faire avec honneur, si l'on ne restituoit au Marquis de Villena son Maître la Ville de Villena & les autres Places qui lui appartenoient, ainsi qu'on en étoit convenu par le dernier traité que leurs Majestez avoient fait avec lui; l'on peut dire que cet Officier donna en cette occasion des marques de son courage & de son zele, de sa fidelité & de son affection pour son Maître.

Qui la rend malgré lui.

La Reine consentoit assez volontiers à remettre ces Places, comme en sequestre, entre les mains de celui que l'Alcaïde Baeça voudroit lui nommer; mais à condition que de six mois on ne les livreroit au Marquis de Villena. Mais comme ces offres étoient suspectes à Baeça, & qu'il apprehendoit qu'on ne voulût le surprendre & le tromper, il traînoit l'affaire en longueur, & tâchoit d'amuser Sa Majesté, sans néanmoins remettre la Place qu'il défendoit. Enfin le Marquis de Villena, pour contenter la Reine, & lui donner des marques de sa droiture & de sa bonne-foy, prit le parti d'entrer lui-même dans le Château, pour obliger Baeça de se soumettre, & de donner à Sa Majesté cette satisfaction. On ne sçauroit exprimer le chagrin & le dépit qu'eut l'Alcaide Baeça, de la résolution qu'avoit prise le Marquis de Villena son Maître. Si Baeça résista si long-tems aux ordres qu'il recevoit, ce ne fut ni par ambition, ni par des vûës d'interêt particulier. Il n'avoit point d'autre motif que la gloire de son Maître, & le dessein de lui conserver son autorité. Baeça fut si outré de la démarche qu'on venoit de lui faire faire, qu'il quitta le Marquis de Villena, & se retira dans sa maison. Il se plaignit que le Marquis étoit insensible à ses propres interêts & à sa gloire, & que ni la vie, ni la liberté de ses Serviteurs les plus dévoüez & les plus fidéles ne le touchoient guéres. Ces plaintes parurent d'autant plus justes, qu'en l'obligeant de rendre la Place avec tant de précipitation, on ne s'étoit seulement pas sou-

venu de marquer dans les articles de la capitulation qu'on ne feroit aucun mal, ni à lui-même ni à sa Garnison. An de N. S. 1477.

Ferdinand se trouvoit assez embarrassé sur ce qu'il devoit faire ; car d'un côté il auroit bien souhaité d'aller en Andalousie, où la Reine Isabelle son épouse le sollicitoit fortement de se rendre. D'un autre côté il n'avoit guéres moins d'envie d'aller encore une fois voir l'Infante Jeanne sa sœur, & prendre congé d'elle, avant qu'elle s'embarquât pour l'Italie.

LXVIII. La Princesse d'Arragon s'embarque à Barcelonne pour l'Italie.

Les affaires de Navarre lui donnoient de l'inquiétude, & il ne sçavoit comment dissiper les factions de ce Royaume. La Princesse Jeanne d'Arragon s'embarqua dans le Port de Barcelonne sur la Flote que le Prince D. Alphonse son beau-fils lui avoit amenée, & sur laquelle étoit monté D. Pedre de Guevarra, Marquis del Vasto, & un grand nombre de Seigneurs Napolitains ; on mit à la voile au mois d'Août, pour se rendre à Naples. On moüilla à Gennes en passant, où la Princesse fut reçuë avec toute la Magnificence dûë à sa naissance & à son rang. Et après y avoir demeuré quelque-tems, elle aborda enfin à Naples, où on l'attendoit avec une extrême impatience, & où l'on célebra la céremonie du mariage, l'on n'épargna rien pour la rendre magnifique, par des Bals, des illuminations, & des Spectacles. Les Peuples & les Courtisans semblant disputer à l'envi, à qui donneroit plus de marques de sa joye.

Lopez de Medina Celi, Chanoine de Tolede fonde un College à Siguença

Jean Lopez de Medina Cœli, Archidiacre d'Almaçan, & Chanoine de Tolede, fit bâtir & fonda à ses propres frais dans Siguença un College, avec treize Bourses, & un superbe Monastere de Jeronimites, sous le nom de S. Antoine. L'Archidiacre avoit été élevé auprès du Cardinal D. Pedre Gonzalez de Mendoza, qui étoit alors Archevêque de Seville, & Evêque de Siguença en même-tems.

LXIX. Troubles en Andalousie.

A peine commençoit-on à respirer dans la Castille, que les troubles recommencerent en Andalousie avec plus d'opiniâtreté que jamais ; tous les Seigneurs étoient divisez entre eux. On ne pensoit de part & d'autre qu'à se saisir des principales Villes & des Places fortes, qu'à s'enrichir des dépoüilles, qu'à s'élever sur les ruines de ses Concurrens, au préjudice & au mépris de la Majesté Royale : ils ne regloient leurs prétentions ambitieuses & interessées que sur leurs forces. Le Duc de

An de N. S. 1477. Medina Sidonia étoit le plus fort à Sevile ; le Marquis de Cadiz étoit maître de Xerez, & Alphonse d'Aguilar avoit trouvé le moyen de se saisir de Cordouë.

Divisions dans les Villes.

Les uns & les autres ne manquoient pas de chercher des prétextes specieux pour autoriser leurs injustes usurpations. Ils vouloient, disoient-ils, se prémunir & se fortifier contre les desseins & les entreprises de leurs ennemis, & se mettre en état de s'opposer aux Portugais, voisins de l'Andalousie; mais dans le fonds, ils n'avoient point d'autre vûës que d'accroître leurs Etats & leur pouvoir, aux dépens & sur la ruine de leur propre patrie. Ce qui ne manque presque jamais d'arriver dans les tems de troubles & de révolutions, où les Seigneurs particuliers s'élevent & s'enrichissent à proportion que l'Etat s'affoiblit & se ruine. Mais ces broüilleries intestines étoient la source d'un second malheur; car les choses n'étoient pas plus calmes dans les Villes mêmes : tout y étoit divisé, il y avoit differentes factions opposées les unes aux autres. A Seville les uns étoient declarez pour le Duc de Medina Sidonia, & les autres soutenoient les interêts du Marquis de Cadiz. D. Alphonse d'Aguilar & le Comte de Cabra avoient chacun leur parti à Cordouë; la plûpart des autres Villes n'étoient pas plus unies.

La Reine Isabelle va à Seville.

La Reine Isabelle vouloit remedier à ces désordres & ranger les Chefs de parti à leur devoir ; la plûpart de son Conseil tâchoient de la détourner du voyage d'Andalousie, ne voyant nulle apparence de ramener par la douceur les esprits, ni assez de Troupes pour réduire à l'obéissance les Rebelles, si elle étoit obligée d'avoir recours à la force : cependant cette courageuse Princesse ne laissa pas de se transporter d'abord à Seville. En arrivant elle se rendit maîtresse du Château de Triana, & de tous les Arsenaux qui étoient entre les mains du Duc de Medina Sidonia; il faut avoüer que dans cette occasion elle fit paroître un courage & une fermeté bien audessus de son sexe.

Ferdinand va joindre la Reine son épouse.

Ferdinand son époux, après avoir un peu appaisé les troubles de Navarre, en sortit, regla en passant, autant qu'il le put, les affaires de la vieille Castille, nomma D. Pedro de Villandrando, Comte de Ribadeo, pour commander dans la Galice, & laissa le gouvernement du reste de la Castille au Prince D. Alphonse d'Arragon son frere, & au Connétable. Ainsi après

après avoir reglé les choses, autant que la conjoncture des tems le lui avoit permis, il résolut d'aller lui-même en personne en Andalousie, pour mettre ordre à tout. En chemin il passa par Nôtre-Dame de Guadaloupe, où il offrit ses vœux à la Mere de Dieu, & fit ses dévotions. Il ordonna au Duc d'Albe & au Comte de Benaventé de le suivre dans ce voyage; car il ne laissoit pas de se défier de ces deux Seigneurs, & il appréhendoit que dans son absence ils ne prissent des liaisons avec les autres Grands, avec lesquels on l'avoit averti qu'ils entretenoient des intelligences secretes. An de N. S. 1477.

Ferdinand étant arrivé à Seville le 13 de Septembre, trouva que l'on avoit conçû de grands ombrages du Marquis de Cadiz, & que sa fidelité étoit devenuë suspecte. On l'accusoit de favoriser secretement les Portugais, & d'entretenir avec eux des correspondances; l'on trouvoit fort à redire qu'il eût eu l'audace de mettre Garnison dans Alcala de Guadayra, à la vûë de leurs Majestés. L'entreprise étoit hardie; on crut qu'il vaudroit mieux tâcher de le gagner, & lui donner la satisfaction qu'il pourroit honnêtement désirer. Ce fut pour cela que le Roy voulut avoir avec lui une conférence secrete pendant la nuit. Il lui proposa de rendre les Places fortes & les Châteaux dont il s'étoit saisi; mais il declara qu'il ne le pouvoit pas faire avec sûreté & avec honneur, à moins que le Duc de Medina Sidonia ne consentît de son côté à abandonner les Villes de Nebrixa & d'Utrera, avec les autres Châteaux où il tenoit Garnison; que sans cela c'étoit donner le moyen au Duc son Ennemi de se fortifier à ses dépens. Les raisons du Marquis paroissoient justes, & ses demandes raisonnables: ainsi l'un & l'autre consentirent à remettre entre les mains du Roy les Places dont ils s'étoient emparez.

Tréve entre Ferdinand & le Roy de Grenade.

Après cette démarche les autres Seigneurs n'eurent pas de peine à suivre l'exemple que venoient de leur donner les deux principaux Chefs: ils se déterminerent d'autant plus aisément, qu'ils aprirent que l'on venoit de conclure une nouvelle tréve avec le Roi de Grenade, sur le secours duquel ils comptoient, au cas que l'on fût obligé d'avoir recours aux armes. Le traité entre leurs Majestés Castillanes & le Roi Maure avoit été menagé par l'entremise & l'adresse de Diégue de Cordouë Comte de Cabra, illustre pour son zele & sa fidelité envers la Reine Isabelle, & pour qui le Roi de Grenade avoit beau-

An de N. S. 1477.

coup de consideration & d'amitié. Ainsi les affaires d'Andalousie commencerent à se calmer, & l'on espera de voir bientôt une tranquillité parfaite rétablie dans cette Province.

LXX. Les Troubles continuent en Navarre.

Les choses n'étoient pas sur le même pied en Navarre, & l'on ne voyoit presque nul jour à calmer ce Royaume, par l'animosité qui regnoit entre les deux factions, que le tems & les anciens Traitez n'avoient esté capables ni d'éteindre, ni même de rallentir. La Princesse Eleonore faisoit continuellement de nouvelles instances auprès des Rois de Castille & d'Arragon, pour les engager d'apporter un prompt remede aux désordres de l'Etat; après les avoir avertis que les seize mois dont l'on étoit convenu dans le compromis qui avoit été fait pour terminer tous ces differens, lorsque les deux Rois s'aboucherent à Tudele, étoient presque écoulez: Elle protesta que si elle ne trouvoit point, ni dans le Roy d'Arragon son pere, ni dans le Roy de Castille son frere, les secours qu'elle avoit lieu d'esperer, & qu'ils étoient obligez de lui fournir, elle seroit contrainte d'avoir recours ailleurs, & de chercher chez des Puissances étrangeres la protection dont elle avoit besoin; qu'alors ni l'un ni l'autre ne devoient point s'en prendre à elle, & qu'ils seroient seuls coupables de la démarche qu'ils l'auroient forcée eux-mêmes de faire; que si l'on n'avoit soin de prévenir les Factieux & de s'avancer en diligence pour les réduire, le Royaume étoit à la veille de se perdre entierement: quand les malheureux se voyent réduits aux dernieres extrêmitez, le désespoir leur inspire de la hardiesse, & ils parlent d'autant plus librement, qu'ils ne croyent plus avoir rien à ménager. Cependant les sollicitations pressantes & réïterées de cette Princesse ne produisoient rien, & quelque justes & raisonnables que fussent ses demandes, on ne faisoit presque pas semblant de les entendre. Les deux Rois, qui pouvoient seuls remedier à ce mal, étoient trop éloignez, & avoient trop d'affaires sur les bras; car outre la guerre de Roussillon, que le feu Roy d'Arragon se voyoit obligé de soutenir contre la France; les affaires de Sicile & de Sardaigne ne l'inquiétoient pas moins, & ne laissoient pas de l'embarrasser.

LXXI. [illegible] D. Juan [illegible]

D. Raymond Folch, Comte de Cardonne, nommé Vice-Roy de Sicile; avoit accompagné la Reine Jeanne à Naples, & de-là étoit passé à sa Vice-Royauté, dans le tems que mou-

rut D. Juan de Cabrera. Ce Seigneur, qui étoit décedé fort jeune, laissa sa sœur Anne heritiere de ses grands biens, & sur tout du Comté de Modica, qu'il avoit herité de ses ancêtres. Ce riche Comté avoit grand nombre de prétendans. Les uns vouloient exclure la sœur du jeune Comte, & la priver de cette riche succession; les autres aspiroient à l'épouser, & faisoient jouër mille ressorts pour y réüssir. Le Roy d'Arragon voyant de quelle importance il étoit qu'une si riche heritiere n'épousât pas une personne dont il eût lieu de soupçonner la fidelité, résolut de donner lui-même un mary à la jeune Comtesse, & de lui faire épouser le Prince D. Alphonse d'Arragon, fils naturel de Ferdinand Roy de Castille. An de N. S. 1477.

Sa sœur Anne épouse Fréderic, fils de l'Amirante de Castille.

Mais ce projet, quelqu'avantageux qu'il fût aux deux parties ne réüssit point, & D. Fréderic, fils & heritier de l'Amirante de Castille, trouva le secret de gagner les bonnes graces & le cœur de la jeune heritiere, qui le préfera à ses autres Rivaux. Ils s'épouserent, & Fréderic eut le bonheur de faire tomber dans sa Maison ce riche Comté.

Troubles en Sardaigne.

Les troubles recommencerent en Sardaigne, où les affaires avoient été assez long-tems tranquilles. Leonard d'Alagon, Marquis d'Oristan, [6] avoit toûjours été suspect, & s'il étoit demeuré en repos, l'inclination & le devoir y avoient eu moins de part que les occasions de remuer qui lui avoient manqué. Il se plaignit vivement de Nicolas Carroz d'Arborea [7] Vice-Roy de l'Isle, dont il prétendit avoir été offensé, & qui n'avoit eû nul égard à sa qualité & aux promesses qu'on lui avoit faites.

Le Roy d'Arragon confisque les biens du Marquis d'Oristan.

Le Roy d'Arragon, toûjours actif & toûjours vigilant, pourvoyoit à tout, ni son extrême vieillesse, ni les infirmitez inséparables de l'âge, ni tous les soins dont il se trouvoit accablé, n'étoient pas capables de rien abbattre de son courage & de sa fermeté. Le Marquis d'Oristan fut cité à comparoître

[6] C'est une petite Province ou plûtôt un Quartier de l'Isle de Sardaigne, & qui fait la plus considerable partie de la petite Province d'Arborea, qui n'est presque plus connue à present, que sous le nom de Marquisat d'Oristan. Or ces Provinces, qui s'étoient autrefois appellées Royaumes, Gouvernemens, Comtez, s'appellent Judicatures, comme dans quelques Royaumes, de semblables Provinces s'appellent Bailliages, Vigueries, & ceux qui en etoient Maîtres & qui y commandoient, portoient le nom de Juges.

[7] Cela vouloit dire ou qui étoit de la Provinces d'Arborca, ou qui y commmandoit en qualité de Juge.

An de N. S. 1477.

devant Sa Majesté pour venir répondre aux chefs d'accusation intentez contre lui ; mais n'ayant pas osé se trouver à l'ajournement personnel, il fut condamné par contumace, & ses biens furent confisquez & réünis à la Couronne. En consequence de cette Sentence donnée à Barcelonne le 15 d'Octobre l'on envoya en Sardaigne un Vaisseau avec des Troupes, pour appuyer le Vice-Roy. Mais comme le secours n'étoit pas assez fort pour ranger le Marquis à la raison ; la guerre civile s'alluma dans l'Isle.

LXXII. Ferdinand tâche encore de gagner l'Archevêque de Tolede.

Depuis que le Roy Ferdinand eut pacifié l'Andalousie, il ne pensa plus qu'à mettre nos frontieres à couvert des entreprises du Roy de Portugal. Il étoit également agité par la crainte & par l'esperance. D'un côté l'on disoit que le Roy de Portugal étoit revenu par mer dans son Royaume, après avoir obtenu du Pape Sixte IV. une dispense pour épouser la Princesse Jeanne de Castille ; mais qu'il n'avoit amené aucunes Troupes étrangeres pour appuyer ses prétentions, & que la France assez occupée chez elle-même, n'avoit voulu lui promettre aucun secours. D'un autre côté il n'étoit pas sans inquiétude sur le bruit qui couroit que l'Archevêque de Tolede rappelloit une seconde fois le Roi de Portugal, en faveur duquel il y avoit encore un puissant parti en Castille. Il est vrai que l'âge & les infirmitez de la vieillesse avoient un peu affoibli l'esprit de l'Archevêque, qui ne pouvoit plus avoir la même application aux affaires, & n'étoit plus capable d'employer tous les manéges qui lui avoient si souvent réüssi. Il n'écoutoit plus les conseils de personne, il ne suivoit que les transports de sa colere, de sa vengeance & de son ambition, qui l'empêchoient de voir la foiblesse du Roy de Portugal, & l'impuissance où étoit ce Prince de soutenir ses prétentions sur la Castille.

LXXII. Le Roi de Portugal part secretement de Paris, & écrit au Prince son fils.

En même-tems le bruit se répandit que le Roy de Portugal, voyant toutes ses esperances évanoüies du côté de la France, qui paroissoit résoluë de ne lui fournir aucun secours, étoit parti secretement de Paris pendant la nuit, & même sans prendre congé de Sa Majesté très-Chrêtienne, dans le dessein d'aller en pelerinage à Rome, & de-là à Jerusalem. On publioit même qu'il vouloit renoncer à sa Couronne, & entrer en Religion dans les lieux saints ; le chagrin de se voir abandonné avoit plus de part dans une resolution si extraor-

dinaire, qu'une veritable pieté. Il poursuivit son voyage quelques jours, accompagné seulement de trois Domestiques, dans le chemin il renvoya à Paris une clef pour ouvrir une cassette qu'il y avoit laissée, & dans laquelle il y avoit deux Lettres, l'une pour le Roi de France, auquel il rendoit compte de son dessein, & l'autre destinée pour le Prince de Portugal son fils, en faveur duquel il renonçoit à ses Etats, & auquel il ordonnoit de se faire couronner, il lui marquoit de ne plus l'attendre, ni s'embarrasser davantage de ce qu'il deviendroit, puisqu'il étoit également abandonné de Dieu & des hommes; qu'il ne laissoit pas d'esperer que la misericorde divine touchée de ses malheurs voudroit bien lui pardonner ses pechez, & accepter en satisfaction de ses ingratitudes les maux & les humiliations qu'il avoit souffert, & qu'il avoit encore à souffrir. An de N. S 1477.

Le Prince de Portugal se fait couronner, & recede la la Couronne au Roi son pere.

Le Prince de Portugal ayant reçû la Lettre du Roy son pere en fut sensiblement touché; il ne la put lire sans pousser des soupirs, & sans verser des larmes. Néanmoins il prit en main le maniement des affaires, & se fit couronner l'onze de Novembre. La céremonie ne se fit que cinq jours avant le retour du Roy son pere, qui arriva à Cascaès, lorsqu'on ne l'attendoit plus. Le Roy de France averti du départ & de la résolution du Roy de Portugal, par la Lettre que celui-ci lui écrivoit, envoya en diligence des gens après ce Prince, qui le presserent de la part de Sa Majesté très-Chrêtienne, & l'engagerent enfin de revenir à Paris. Dès que ce Prince fut arrivé, le Roy de France dans une conversation particuliere qu'il eut avec lui, le détourna de sa résolution bizarre; il lui conseilla donc de retourner dans ses Etats; ce qu'il fit. Le Roy de Portugal étoit d'une tristesse & d'un accablement qui ne se peut exprimer. Dès que le Prince de Portugal sçût que le Roy son pere avoit débarqué à Cascaès, il alla au devant de lui, le reçût avec toutes les démonstrations possibles de joye, & sur le champ lui receda la Couronne, & le pria de remonter sur le Trône. Voilà quel fut le succès du voyage que le Roy de Portugal avoit fait en France; rien d'abord ne paroissoit mieux concerté que ses projets; mais enfin ils échoüerent, & il se vit contraint de se retirer chez lui.

LXXIV. Naissance de Philippes d'Autriche.

L'anné suivante 1478. devint fameuse, & fut dans la suite une source de bonheur pour toute l'Espagne par la naissance

An de N. S. 1478.

du Prince Philippes, dont la Princeſſe Marie de Bourgogne, heritiere des grands biens de Charles le Hardy Duc de Bourgogne ſon pere, épouſe de Maximilien, Archiduc d'Autriche, accoucha en Flandres le 23 de Janvier. Ce jeune Prince fut heureux par les Etats nombreux & puiſſans dont il herita, & par la ſucceſſion qu'il laiſſa, & la plus riche qui fut peut-être jamais. La proſperité du Prince Philippes ne dura pas long-tems par la mort prématurée qui l'enleva dans la fleur de ſa jeuneſſe & au plus beau de ſes jours.

Aſſaſſinat de Julien Medecis à Florence.

Peu de tems après, c'eſt-à-dire, au mois d'Avril de la même année; il ſe joüa une cruelle & ſanglante Tragedie dans l'Egliſe de Sainte Liberate de Florence, Ville alors indépendante & libre. Quelques-uns des principaux Habitans, & en même tems des plus ſéditieux & des plus mutins, ſe liguerent enſemble, & conſpirerent contre la vie de Medicis, qu'ils accuſoient de vouloir uſurper la Souveraineté de leur Patrie. S'étant trouvé dans l'Egliſe dont nous venons de parler, ils y aſſaſſinerent un des deux freres, nommé Julien; pour l'autre, qui s'appelloit Laurent, il ſe ſauva heureuſement dans la Sacriſtie de la même Egliſe, & ſe déroba par ce moyen à la fureur des Meurtriers. Les Florentins irritez d'un ſi noir attentat, ſe ſouleverent en faveur des Medicis, & courant aux armez; ils ſe ſaiſirent de Salviati Archevêque de Piſe, le principal Auteur & le Chef de la conjuration. Ce Prélat ſéditieux, qui croyoit ſon projet executé, & les deux Medicis aſſaſſinez, s'étoit promptement rendu à la Maiſon de Ville, pour faire ſoulever le Peuple, & l'animer à recouvrer leur liberté au péril de leur vie: mais il fut bien ſurpris & troublé, quand il vit que le Peuple ſe jetta ſur lui, l'arrêta; & ayant ſçû qu'il avoit eû plus de part que perſonne à l'aſſaſſinat des Medicis, le pendit à une fenêtre de l'Hôtel de Ville. Triſte & cruel ſpectacle, de voir ainſi expoſé à la brutale fureur & à la riſée d'une Populace mutinée, un Prélat dont le caractere ſacré ſembloit le devoir mettre à couvert de ſemblables attentats.

Le Pape excommunie les Florentins, & peu de tems après leve les Cenſures.

Le Cardinal de Saint Georges, qui ſe trouvoit alors à Florence, & qui avoit, dit-on, part à la conjuration, ou qui, au moins, favoriſoit ſecretement les Conjurez, courut grand danger de ſe voir traité avec autant de brutalité & d'inſolence, que l'Archevêque de Piſe; & l'on peut dire qu'il ne fut en cette occaſion redevable de la vie qu'à la crainte qu'eurent

les Florentins d'irriter le Pape, oncle de ce Cardinal, & qu'au respect que ces Mutins firent paroître en cette occasion pour la Pourpre sacrée dont il étoit revêtu. Cette avanture tragique alluma une nouvelle guerre en Italie, & attira sur les Florentins les armes & toutes les forces de l'Etat Ecclesiastique & de Naples. Le Pape lança contre les Florentins tous les foudres de l'Eglise, pour avoir ignominieusement fait mourir l'Archevêque de Pise. Le Roy de France se mêla dans cette affaire en faveur des Florentins, qui avoient imploré sa protection & reclamé son secours. Il demanda avec tant d'instance leur absolution, que Sa Sainteté la lui accorda. Mais on peut dire que la crainte eut plus de part dans cette grace, que l'inclination & la bonne volonté du Pape pour les Florentins. Il apprehendoit d'irriter la Cour de France, & que dans les Etats Generaux du Roïaume, qui étoient assemblez à Orleans, le Roy ne consentît au rétablissement de la Pragmatique-Sanction, que lui demandoient les Etats; ce qui auroit causé un préjudice très-considerable au S. Siége, & sur tout à la Chambre Apostolique. Le Pape leva les Censures, accorda aux Florentins l'absolution de leur crime, & la paix fut concluë, sans que l'on donnât pour lors la moindre atteinte à la liberté de Florence. An de N. S. 1478.

LXXV. Troubles en Sardaigne.

La guerre étoit furieusement allumée en Sardaigne, & il étoit difficile de deviner de quel côté pancheroit la victoire. Les forces de l'Isle étoient divisées en deux parties assez égales: cependant les Rebelles se battoient avec plus de valeur & d'opiniâtreté que les Royalistes, parce que ceux-là combattoient pour la défense de leur liberté & de leur vie, dans l'esperance de se voir soûtenus des Puissances étrangeres. La politique & l'interêt d'un côté devoient obliger les Génois à secourir le Marquis d'Oristan, qui de tout tems avoit entretenu avec eux des liaisons & des intelligences très-étroites. Cependant ils n'oserent ou ne voulurent pas se declarer, sous prétexte d'une tréve qui avoit esté concluë depuis quelque-tems à Naples, entr'eux & les Arragonnois. D'un autre côté il vint de nouveaux secours d'Arragon & de Sicile aux Royalistes, jusques-là que le Comte de Cardonne, Vice-Roy de Sicile, s'embarqua lui-même sur une belle flotte, qu'il amena en Sardaigne, pour appuyer le parti du Roy d'Arragon.

Il y eut d'abord entre les deux partis quelques rencontres. Le Marquis d'O-

An de N. S. 1478. ristan est batu par le Cardonne, & il est tué dans le combat.

Enfin les deux Armées s'étant trouvées en presence auprès d'un Château nommé Machomera ; on en vint aux mains. La Bataille fut sanglante ; mais les Troupes du Marquis d'Oristan furent taillées en piéces, & lui-même resta sur la place. Son fils nommé Artal ne fut guéres plus heureux que lui : car après la déroute de son Armée, ayant trouvé une barque sur la côte, il se jetta dedans avec quelques-uns de ses Domestiques ; mais étant malheureusement tombé sur deux Galeres Arragonnoises, elles se saisirent de sa barque & de sa personne, & Villamarin, General de la Flote Espagnole, emmena le jeune Artal en Espagne.

Artal, fils du Marquis d'Oristan, prisonnier en Espagne.

On le conduisit au Château de Xativa, où il demeura prisonnier. Tous ses biens, les grandes terres & les Villes qu'il possedoit dans l'Isle de Sardaigne & en terre ferme furent confisquées : mais en particulier les Marquisats d'Oristan & de Gociano furent incorporées & réünies pour toûjours à la Couronne d'Arragon : & c'est depuis ce tems-là que les Rois d'Arragon, aux autres titres qu'ils ont coûtume de mettre à la tête de tous les Actes publics, ont ajoûté celui de Marquis d'Oristan & de Gociano.

Le calme rétabli en Sardaigne.

Cette Bataille se donna le 19 de May. La victoire causa une joye universelle en Arragon : mais en quoi elle fut plus avantageuse, c'est qu'elle rétablit le calme & la tranquillité dans toute la Sardaigne ; & cette Isle, qui avoit esté le théâtre de tant de guerres intestines & étrangeres, demeura pour toûjours soumise à la Couronne d'Arragon.

LXXVI. Ferdinand retourne dans le Royaume de Tolede.

Cependant quoique Ferdinand, qui étoit demeuré en Andalousie, n'eût pas entierement pacifié les troubles & reglé les affaires de cette Province, & que la Reine Isabelle son épouse fût grosse ; il fut néanmoins obligé de retourner dans le Royaume de Tolede pour deux raisons, la premiere pour tâcher de gagner l'Archevêque de Tolede, & pour l'empêcher de donner de nouveau entrée au Roy de Portugal dans la Castille. La seconde raison étoit afin d'appuyer les ligues qui s'étoient formées depuis quelques années entre les principales Villes, pour s'opposer aux courses d'une foule de Bandits qui désoloient la Campagne, & pour arrêter une multitude infinie de brigandages qui se commettoient tous les jours.

Pour appuyer les ligues formées en-

Le zele de ces Ligues pour le bien public & pour leur propre conservation, commençoit à se rallentir. On laissoit courir

courir & voler impunément des troupes de Scelerats. Le Peuple se lassoit de payer les grosses sommes d'argent qui étoient necessaires pour la subsistance des Soldats, qu'on étoit obligé d'entretenir à ce dessein. La Noblesse même, qui se voyoit contrainte de contribuer, ne cherchoit qu'à se décharger d'un fardeau si incommode. J'avoüe que c'étoit une chose très-fâcheuse de payer de grosses taxes; mais l'avantage considérable que le Public en retiroit, le dédommageoit bien des avances qu'il faisoit: car les impôts qu'on levoit ne servoient pas seulement à maintenir la tranquillité publique: mais le Roy ne laissoit pas d'en tirer dans les occasions de grands secours, par les sommes d'argent qu'on lui fournissoit au besoin, pour soûtenir les guerres qu'il avoit sur les bras.

An de N. S. 1478.

tre quelques Villes pour le bien Public.

Dans ces vûës le Roy Ferdinand assembla les Etats Generaux de Castille à Madrid, où d'un commun consentement on résolut de confirmer les Ligues dont nous venons de parler, de les prolonger encore pour trois autres années. La négociation que l'on avoit entamée avec l'Archevêque de Tolede pour le détacher des interests du Portugal, & le raccommoder avec Ferdinand & Isabelle, n'eut pas tout le succès qu'on avoit eû lieu d'en esperer: cependant l'on n'oublia rien pour dissiper ses vains ombrages, & pour le guérir des frayeurs chimeriques qu'il avoit, que l'on vouloit attenter à sa vie.

Ferdinand convoque les Etats à Madrid.

Après que le Roy eut congedié les Etats de Madrid, il repartit aussi-tôt pour Seville, où la Reine Isabelle le pressoit avec les dernieres instances de se rendre, parce qu'elle étoit sur le point de faire ses couches. Les Ambassadeurs que le Roy de Grenade leur envoyoit demanderent une nouvelle prolongation de la tréve qui avoit esté concluë depuis quelque-tems entre les deux nations. Ferdinand répondit aux Ambassadeurs Maures, que cela ne se pouvoit pas faire, & qu'il n'y avoit rien à esperer, à moins que de renouveller l'hommage ordinaire, & de payer le tribut qu'ils avoient accoûtumé de payer autrefois, suivant les anciens traitez.

Il retourne à Seville, & reçoit les Ambassadeurs du Roy de Grenade.

Ferdinand ne se contentant pas d'avoir fait cette réponse aux Ambassadeurs de Grenade dans l'Audience qu'il leur donna; envoya lui-même des Ambassadeurs à ce Prince Infidéle, pour entrer en négociation, & pour ménager cette affaire. Le Roy de Grenade répondit à son tour aux Ambassadeurs de Castille qu'il y avoit déja bien des années que les Rois, qui avoient accoutumez de payer ces tributs étoient morts;

Il envoye à son tour des Ambassadeurs à Grenade.

An de N. S. 1478. que pour le present dans la Ville de Grenade on ne sçavoit ce que c'étoit que de battre de la monnoye d'or & d'argent, que l'on y avoit entierement oublié ce métier, que l'on n'y forgeoit plus que des sabres, des lances, des épées, des fléches, des dards, & toutes sortes d'armes.

Tréve prolongée avec les Maures.

Une réponse si fiére & si hautaine irrita furieusement le Roi Ferdinand; cependant il se trouvoit dans des conjonctures où il fut forcé de dissimuler la fierté du Roy Maure. Il lui accorda la prolongation de la tréve qu'on avoit demandée; & crût devoir se relâcher sur les propositions qu'il avoit faites, & de s'accommoder au tems; en quoi le Roy de Castille fit voir sa prudence & sa politique.

LXXVII. La Reine Isabelle accouche d'un Prince nommé Juan.

Pendant que les choses étoient dans cette situation la Reine Isabelle accoucha heureusement d'un fils qui fut nommé le Prince D. Juan. Il nâquit un Dimanche 28 de Juin à 11 heures du matin; il auroit recüeilli une riche succession, & auroit herité des Royaumes de ses peres & de son ayeul, si Dieu eût voulu le conserver plus long-tems pour le salut de toute l'Espagne: mais une mort imprévûë l'enleva malheureusement de ce monde à la fleur de son âge, comme nous le rapporterons dans la suite. Ce jeune Prince fut baptisé à Seville par le Cardinal D. Pedre Gonzale, qui en étoit Archevêque.

Le Roi d'Arragon demande le jeune Prince pour l'élever à sa Cour.

Le vieux Roy d'Arragon également accablé par le poids des affaires & des années; mais qui n'avoit rien perdu de sa premiere vigueur, de son activité & de sa vigilance, demanda qu'on lui envoyât le jeune Prince de Castille pour l'élever à sa Cour, & pour le former de bonne heure aux mœurs, aux manieres, & aux coûtumes d'Arragon; outre que sa profonde pénétration & sa longue experience lui faisoient justement apprehender, que si l'on confioit l'éducation de ce jeune Prince à quelque Seigneur dont l'on ne fût pas sûr, ce ne fût dans la suite une nouvelle occasion aux esprits mécontens d'exciter une seconde fois des remuemens en Castille, comme on en avoit un exemple assez récent.

LXXVIII. Le Roy d'Arragon veut élever son petit-fils à l'Archevêché de Sarragosse.

Le Roy d'Arragon avoit encore un grand different à l'occasion de l'Eglise de Sarragosse. Cet Archevêché étoit vacant par la mort de D. Juan d'Arragon, & Sa Majesté Arragonnoise prétendoit élever à cette Dignité le Prince D. Alphonse d'Arragon son petit-fils, & fils naturel de Ferdinand Roy de Castille, qu'il avoit eû d'une Maîtresse à Cervera en

Catalogne: mais il y avoit deux grandes difficultez à l'élection de D. Alphonse. La premiere, c'est qu'il étoit bâtard; mais le Pape Sixte IV. promettoit de lever cet obstacle, & d'accorder la dispense de ce premier empêchement. La seconde étoit l'extrême jeunesse du Prince, qui n'avoit guéres plus de six ans. & Sa Sainteté avoit declaré qu'elle ne passeroit jamais par dessus cet empêchement, & qu'elle ne pourroit consentir à suppléer à un défaut d'âge si considérable. An de N. S. 1478.

Le Pape le fait Administrateur perpetuel de cet Archevêché.

Pendant que cette affaire se négocioit à Rome avec chaleur, l'Archevêché demeura long-tems vacant; ce qui détermina le Pape à le conférer au Cardinal Ausias d'Espuch, dans l'esperance que le Roy d'Arragon ne le trouveroit pas mauvais, & qu'il auroit moins de peine à consentir à la nomination de ce Cardinal, en consideration des grands services que le Grand-Maître de Montesa, proche parent du nouvel Archevêque, avoit rendus à la Couronne d'Arragon: mais les choses ne tournerent pas, comme s'en étoit flaté Sa Sainteté; car le Roy d'Arragon se trouva si choqué de la démarche du Pape, qu'il fit saisir au même tems tous les biens & les revenus du Cardinal, & qu'il traita très-mal toute sa famille. Cependant le Roy de Naples, qui avoit des liaisons étroites avec Sa Sainteté, & un très-grand pouvoir sur son esprit, le sollicita si fortement, qu'enfin le Pape accorda au Roy d'Arragon une partie de ce qu'il demandoit, & conféra au jeune D. Alphonse, petit-fils de Sa Majesté, l'Archevêché de Sarragosse, sous le Titre d'Administrateur perpetuel de cette Eglise; ce qui fut d'un très-mauvais exemple, & une nouveauté très-funeste à l'Eglise.

Le Pape nomme André Martinez, & ensuite le Cardinal d'Espagne à l'Evêché de Tarrassonne.

Il y avoit déja long-tems que la coûtume s'étoit introduite en Espagne de n'élire aucun Evêque qu'à la priere & à la nomination des Rois. Cet usage fut la source quelque-tems après d'un autre nouveau different au sujet de l'Evêché de Tarrassonne, vacant par la mort du Cardinal André Ferrier. Le Pape, sans consulter le Roy Ferdinand, le conféra de sa propre autorité à un Espagnol nommé André Martinez, Sa Majesté s'y opposa avec la derniere vigueur, & ne voulut jamais consentir que Martinez prît possession de son Eglise; il souhaittoit que le Pape révoquât sa nomination, & conférât cet Evêché au Cardinal d'Espagne; ce qu'il obtint enfin.

Le Pape nomme le Pere D. Alphon-

Ce different ne fut pas plûtôt terminé, qu'il s'en éleva un

An de N. S. 1478

se de Burgos à l'Evêché de Cuença.

autre semblable. Le Pape Sixte, quatre ans après nomma Raphaël Galeotto son parent à l'Evêché de Cuença, qui étoit vacant. Le Roy Ferdinand ne fut pas plus content de cette derniere nomination, qu'il l'avoit esté de la premiere; & il fit si bien, qu'il engagea le Pape à révoquer encore une seconde fois sa nomination, & à conférer le même Evêché de Cuença au Pere Alphonse de Burgos, de l'Ordre de S. Dominique, Confesseur de Sa Majesté, qui étoit déja Evêque de Cordouë. Sa Sainteté fit expedier en même-tems une Bulle, par laquelle elle lui accorda, & aux Rois de Castille ses Successeurs, le Privilege qu'on ne pourroit désormais élire pour les Evêchez de ce Royaume, que ceux qui seroient nommez par leurs Majestez.

Differens avec la Cour de Rome sur les graces expectatives.

Le même Pape avoit accordé quelques années auparavant un autre Bulle à la sollicitation du feu Roy de Castille D. Henry, par laquelle il étoit défendu d'accorder aux Etrangers aucune expectative pour les Benefices de ce Royaume, sur quoi il ne laissa pas d'y avoir de grands Procès. D. Diégue de Saldagne, Ambassadeur de sa Majesté Castillane à Rome, obtint cette grace, comme on le peut voir par la même Bulle, qu'il seroit inutile de rapporter ici. Cet Ambassadeur étoit un des principaux Seigneurs de Castille, & des plus attachez aux interests du Roy D. Henry. Il passa depuis en Portugal avec la prétenduë Princesse Jeanne de Castille, dont il étoit le Majordome, ou le Grand-Maître de sa Maison. C'est de lui que descendent plusieurs des principaux Seigneurs de Portugal.

Le Pere Alphonse de Burgos fut enfin transferé de l'Evêché de Cuença à celui de Palence. Il fit bâtir à Vailladolid le célebre Monastere de S. Paul, où il mit des Religieux de son Ordre. Cependant les premiers fondemens de ce fameux Monastere avoient été jettez dès le regne du Roy D. Alphonse le Sage. Et dans la suite la Reine Marie, Dame de Molina y avoit aussi elle-même beaucoup contribué. Le Cardinal Jean *de Turre-Cremata*, du même Ordre de S. Dominique, & qui avoit même été reçû dans cette Maison, y avoit fait bâtir quelques années auparavant l'Eglise qu'on y voit encore aujourd'huy; mais l'Evêque de Palence y mit la derniere main, & comme il la répara de nouveau on l'en regarde comme principal Fondateur.

LXXIX.
Les commence-

Il se forma environ ce tems-là un nouvel établissement en

Castille pour conserver la Religion Catholique dans toute sa pureté. C'étoit un nouveau Tribunal, composé de personnes de probité, & d'une capacité reconnuë. Leur emploi étoit de faire des perquisitions très-exactes de ceux qui seroient soupçonnés du crime d'hérésie, où d'avoir apostasié de la foy, pour embrasser le Judaïsme ou le Mahométisme. Ce Tribunal étoit different de celui des Evêques, ausquels appartenoit autrefois ce droit, & qui étoient chargez par leur caractere de remedier à ces désordres. Les Papes, qui accorderent à ce Tribunal de grands privileges, confierent toute leur autorité à ces Juges, qui étoient, pour ainsi-dire, les Commissaires de Sa Sainteté, & en même-tems ils engagerent les secours dont ils auroient besoin pour exercer leur Commission.

An de N. S. 1478. mens du Tribunal de l'Inquisition.

Ces Juges s'appelloient inquisiteurs, parce que leur principal emploi étoit de rechercher exactement ceux qui étoient coupables du crime d'hérésie où d'apostasie. Il y avoit déja long-tems que cette coûtume étoit établie en plusieurs Provinces de l'Europe, comme en Italie, en France, en Allemagne, & même dans le Royaume d'Arragon. Mais dans la suite la Castille ne voulut céder à nulle autre nation, & elle se distingua par son zele pour la conservation de la Religion, & par la rigueur qu'elle fit toûjours paroître depuis à punir le crime d'hérésie. On trouve dans l'ancienne histoire quelques traces de certains Inquisiteurs qui avoient à peu-près le même emploi, au moins pour un tems. Mais il s'en falloit beaucoup qu'ils n'eussent la même autorité que les nouveaux Inquisiteurs ont eûë dans les siécles suivans, & qu'ils n'exerçassent leurs fonctions avec la même exactitude & la même severité. (8)

Etabli auparavant en Italie, en France, & ailleurs.

Le Cardinal d'Espagne fut le premier auteur de ce nouvel établissement. Ce sage & zelé Prélat, qui voyoit la confusion étrange qui s'étoit glissée dans le Royaume, par le mélange des Juifs, des Maures & des Chrêtiens, par le commerce & les liaisons qu'il avoient ensemble, & par la licence & l'impuni-

Le Cardinal d'Espagne en est le premier Auteur.

[8] On ne doit point estre surpris ni sçavoir mauvais gré à Mariana, si dans tout cet endroit, où il rapporte l'établissement du Tribunal de l'Inquisition, il tient un langage si opposé à nos idées & à nos inclinations; mais étant né Espagnol, & écrivant dans un Royaume où ce Tribunal est également respecté, & peut-être encore plus redouté, pouvoit-il en parler autrement, & à quoi se fut-il exposé, s'il en eût parlé d'une maniere differente. Ainsi tout ce qu'il dit en cet endroit ne fera pas une grande impression sur l'esprit des François, & ne leur fera changer ni d'idées ni de sentimens.

An de N. S. 1478.

té que les guerres civiles & étrangeres avoient introduite parmi le Peuple, prit la résolution d'y remedier, & d'arrêter le cours de ces désordres. Il étoit impossible que par ce mélange dont nous venons de parler, il ne se trouvât quelques Chrêtiens un peu gâtez par le commerce des Maures & des Juifs. On ne voyoit même que trop de ces nouveaux Chrêtiens, qui après avoir abjuré de leur plein gré le Judaïsme ou le Mahométisme pour embrasser la Religon Chrêtienne, abjuroient de nouveau celle-cy, & devenoient Apostats, en retournant à leurs anciennes superstitions.

On le commence à Seville.

Ce désordre étoit bien plus grand à Seville que dans les autres Provinces; aussi fut-ce dans cette Ville que l'on commença d'abord à faire secretement les recherches necessaires pour découvrir les coupables, & que l'on punit très-severement ceux que l'on pût convaincre d'avoir apostasié. Si le crime étoit des plus énormes, après avoir tenu le Coupable longtems en prison, & l'avoir fait beaucoup souffrir, on le faisoit publiquement brûler vif; si le crime étoit plus leger, on se contentoit de le punir par une tache d'infamie, qui flétrissoit éternellement toute sa famille. On confisquoit les biens d'un grand nombre de personnes, qui furent condamnées à une prison perpetuelle; on condamna la plûpart des autres à porter publiquement pendant toute leur vie un *San-Benîto*, qui est une espéce de Scapulaire d'un jaune tanné, avec une croix rouge en forme de Sautoir, ou de S. André, pour les distinguer des autres. On vouloit par cette marque infâme intimider les nouveaux Chrêtiens, & les retenir dans la Religion qu'ils avoient embrassée. Rien ne servit plus à réprimer la licence & le libertinage, quoiqu'au commencement ce joug parût pesant & presque insuportable aux Peuples.

Les Loix de ce Tribunal.

Ce qui choquoit & révoltoit d'avantage les esprits, c'étoit de voir que ce Tribunal sevére faisoit porter aux enfans la peine du crime de leurs peres; que l'on ne connoissoit point l'Accusateur, qu'on ne le confrontoit point avec le Coupable, & qu'on ne faisoit point non plus connoître les Témoins. Usage entierement contraire à tout ce que l'on avoit coûtume d'observer de tout tems dans tous les Tribunaux du monde: mais ce qui paroissoit encore plus nouveau & plus cruel, c'étoit qu'on punît de mort & du feu ces sortes de crimes. Rien ne sembloit plus dur que ces recherches secretes, qui ôtoient aux

Peuples la liberté de se voir & de s'entretenir ensemble. Ces perquisitions troubloient le commerce & la societé, qui faisoit la plus grande douceur, & le plus grand agrément de la vie : car ce Tribunal avoit dans toutes les Villes, les Bourgs & les Villages, des personnes apostées, pour examiner & pour donner avis aux Inquisiteurs de tout ce qui se faisoit & se disoit, ce que quelques-uns regardoient comme un joug affreux, & une espece d'esclavage, mille fois plus dur que la mort. An de N. S. 1478.

Ainsi les sentimens se trouvoient partagez sur l'établissement de ce Tribunal. Quelques-uns, qui croyoient que la peine de mort & du feu, étoit un châtiment trop cruel pour ceux qui étoient convaincus d'hérésie ou d'apostasie. Ils convenoient bien qu'il étoit juste de les châtier ; mais que l'esprit de l'Eglise, qui étoit un esprit de douceur, sembloit devoir se contenter d'une peine plus moderée. D. Ferdinand de Pulgar, entr'autres, homme de mérite, & un des plus beaux esprits de toute l'Espagne, étoit de ce sentiment, comme on le peut voir dans l'Histoire qu'il a composée du regne de Ferdinand, & que nous avons encore aujourd'hui imprimée. Sentimens partagez sur ce Tribunal.

D'autres jugeoient que ceux-là étoient indignes de la vie, & méritoient les plus affreux supplices, qui avoient l'insolence de prophaner la Religion, & d'abandonner par un sacrilege abominable les loix & les cérémonies saintes de leurs peres, que ce n'étoit pas même assez de punir de mort ces impies ; mais qu'ils meritoient de perdre leurs biens, & d'être éternellement notez d'infâmie, sans avoir égard à leurs enfans, que cette peine ne devoit point paroître nouvelle, que les Loix les plus anciennes condamnoient les enfans, dans de certains cas, à porter la peine du crime de leurs peres, afin que l'amour & la tendresse que ceux-cy ont pour leurs enfans fût un frein pour les retenir & les rendre plus reservez, que par le secret rigoureux que ce Tribunal gardoit dans les Jugemens, on ôtoit la source des calomnies, des tromperies & des impostures ; outre que l'on ne punissoit jamais ceux qui avoüoient eux-mêmes leurs crimes, ou qui en étoient manifestement convaincus, que souvent l'Eglise avoit jugé à propos de changer ses coûtumes & ses anciennes loix, suivant la conjoncture des tems ; que puisque la licence & la liberté de pécher étoit plus grande que jamais, il étoit juste que les châtimens fussent sevéres & plus capables d'intimider les mé-

An de N. S. 1478.

chans, & de les retenir dans leur devoir. Le ſuccès de cet établiſſement ſurpaſſa les eſperances qu'on en avoit conçûës.

Reglemens pour empêcher que ce Tribunal n'abuſe de ſon pouvoir.

Mais pour empêcher les Inquiſiteurs d'abuſer du pouvoir exceſſif qu'ils avoient, & des privileges qu'on leur avoit accordez, on établit des Loix très-ſages & très judicieuſes, on dreſſa des inſtructions pour les retenir dans les bornes de la Juſtice & de la raiſon, & pour reprimer la cupidité de ceux qui voudroient exercer des violences ſur les Peuples. Le tems & l'expérience ont ajoûté encore de nouveaux Reglemens à ceux que l'on avoit déja faits: on ne chercha pour l'Employ d'Inquiſiteurs que des perſonnes d'un âge mûr, également diſtinguées par leur prudence, leur modération, leur probité, leur droiture, & une ſolide pieté. On a coûtume de les choiſir dans toute la Province, pour être, s'il faut ainſi-dire, les Arbitres & les Maîtres des biens, de l'honneur, de la réputation & de la vie de leurs Compatriotes.

Le P. Thomas de Turre-Cremata, premier Grand-Inquiſiteur.

Le Pere Thomas de Torquemada, ou *de Turre-Cremata*, Religieux de l'Ordre de S. Dominique, fut d'abord nommé pour être à la tête de ce Tribunal, en qualité de Grand-Inquiſiteur. C'étoit une perſonne d'une ſageſſe, d'une expérience conſommée, & d'une capacité profonde, il avoit un grand crédit ſur les Rois Ferdinand & Iſabelle, dont il étoit Confeſſeur, & il étoit alors Prieur du Couvent de ſon Ordre à Segovie. Au commencement ſon autorité ne s'étendoit que ſur le Royaume de Caſtille; mais quatre ans après il en eut une égale dans tout le Royaume d'Arragon; car on ôta aux Peres Chriſtophe Gualbez & Ortez, Religieux du même Ordre, la Charge d'Inquiſiteurs qu'ils y exerçoient, ſuivant l'ancienne coûtume.

Le Tribunal de l'Inquiſition réſide à la Cour.

Au commencement le Grand-Inquiſiteur envoyoit ſes Commiſſaires dans les differens endroits où il les jugeoit neceſſaires, ſuivant les occaſions & les conjonctures qui ſe preſentoient, ſans qu'alors il y eût aucun Tribunal reglé, & aucun lieu déterminé pour rendre la Juſtice. Mais depuis le Grand-Inquiſiteur avec cinq Conſeillers du Conſeil ſuprême demeure ordinairement à la Cour où ſont les autres Tribunaux ſuperieurs, & c'eſt-là qu'il régle les affaires les plus importantes qui regardent la Religion. Pour les autres affaires de moindre conſéquence, deux ou trois Inquiſiteurs particuliers, qui ſont diſtribuez en differentes Villes, ſont chargez en premiere

miere Instance de les examiner, & de les décider. Voicy quelles sont les Villes où sont érigez à present les Tribunaux particuliers de l'Inquisition, & où demeurent toûjours quelques Inquisiteurs subalternes. Tolede, Cuença, Murcie, Vailladolid, Compostelle, Logrogno, Seville, Cordouë, Grenade, Ellerena; & dans le Royaume d'Arragon, Valence, Sarragosse & Barcelonne. An de N. S. 1478.

Les premieres executions de ce Trinal.

Le Grand-Inquisiteur Thomas Torquemada fit publier une Declaration, par laquelle il offroit la grace & le pardon à tous ceux qui viendroient d'eux-mêmes se presenter à lui pour reconnoître & avoüer leur faute. On dit qu'il y eut jusqu'à dix-sept mille personnes, tant hommes que femmes, de tout âge & de toutes conditions, qui gagnez par cette esperance de pardon qu'on leur donnoit, vinrent s'offrir, obtinrent leur grace, & furent reconciliez à l'Eglise. Deux mille furent brûlées, outre un plus grand nombre, qui prirent la fuite, & se sauverent dans les Provinces étrangeres.

Voilà quels ont été les premiers commencemens de ce redoutable Tribunal, qui enfin est monté à un si haut degré de pouvoir & d'autorité, qu'il est devenu la terreur de tous les méchans & de tous les impies. Jamais remede ne vint plus à propos pour détourner les terribles maux qui se préparoient à inonder l'Eglise, qui ont causé tant de désordres dans les Royaumes voisins, & qui ont pensé bouleverser & détruire les Etats les plus puissans & les plus affermis. Toute la prudence & toute la sagesse des hommes n'étoit pas capable de prévoir les malheurs & dissiper les cruels orages dont l'Europe étoit menacée.

LXXX. Ferdinand & Isabelle partent d'Andalousie.

Quand la Reine Isabelle fut relevée de ses couches, elle ne demeura à Seville, qu'autant de tems qu'il s'en falloit pour se rétablir & réparer ses forces avant que d'en partir avec le Roy Ferdinand son époux. Leurs Majestez deffendirent au Duc de Medina Celi & au Marquis de Cadiz de mettre le pied dans la Ville. Ainsi par l'éloignement des deux principaux Chefs de parti, tout demeura tranquille.

Ferdinand prend la resolution de porter la guerre en Portugal.

D'un autre côté Lope Vasco, Portugais de nation, trouva le moyen de se rendre maître, au nom de Ferdinand, du Château de Mora, dans lequel il commandoit, & qui étoit situé en Portugal sur les frontieres de Castille. Dès que Lope se fut saisi de cette Place, il en donna avis à Ferdinand, & le

An de N. S. 1478. pressa de lui envoyer promptement du secours. Le Prince avoit une passion extrême d'aller lui-même en personne porter la guerre dans le Portugal, pour se venger d'un Roy qui avoit voulu lui enlever la Couronne de Castille ; ce jeune Prince ne croïoit pas pouvoir trouver de voïe plus belle pour acquerir de la gloire, & pour faire connoître à toute l'Europe qu'il avoit assez de valeur, de hardiesse & de forces, non-seulement pour défendre son Royaume contre ceux qui oseroient entreprendre de l'attaquer, où d'en démembrer la moindre partie ; mais encore pour conquérir les Etats de ses Ennemis.

Le Prince de Portugal reprend Mora.

Cette résolution étoit genéreuse, cependant ni le Roy d'Aragon son pere, ni les meilleures têtes de son Conseil, ni ses plus fidéles Serviteurs ne purent l'approuver, & l'en détournerent enfin : car à quel propos lui representoient-ils risquer sa personne sans aucune espérance ? Pourquoi s'exposer au hazard de perdre un Etat dont il étoit maître & paisible possesseur ? Pourquoi vouloir le faire dépendre du sort, toûjours douteux, d'une Bataille. Ferdinand changea de résolution, & confia le soin de cette guerre à D. Asphonse de Cardenas, Grand-Maître de S. Jacques, auquel il donnoit quinze cents chevaux, & quinze mille hommes d'Infanterie, pour se mettre en Campagne au mois d'Août. Cette expédition fit plus de bruit & de peur, qu'elle ne fit de mal & de bien. Le Prince D. Juan de Portugal, sur la premiere nouvelle qu'il apprit que Mora étoit entre les mains des Castillans, rassembla aussi-tôt des Troupes, marcha en diligence vers cette Place, l'attaqua, & la reprit. Ce coup heureux déconcerta les mesures du Roy de Castille, & fit échoüer ses projets. Il lui étoit d'une bien plus grande importance de maintenir dans son parti la V ile Truxillo, où se rendirent Ferdinand & Isabelle, pour retenir par leur presence les Habitans dans leur devoir.

LXXXI. Mariage de Fréderic, second fils du Roi de Naples, avec Anne de Savoye.

Dans ce même tems fut conclu le mariage du Prince Fréderic, second fils du Roi de Naples avec la Princesse Anne de Savoye, fille d'Amedée, Duc de Savoye. Cette affaire fut négociée en France, & terminée le 11 de Septembre dans une petite Ville du Quercy, [9] où se trouverent les Ambassa-

[9] Mariana appelle cette Ville en Espagnol Laudo ; mais absolument il se trompe, non pas pour le nom, mais pour la Province où elle est située; car Guichenon, qui a écrit l'Histoire Généalogique de la Maison Royale de Savoye, Auteur

deurs qu'on avoit envoyez de part & d'autre. Comme la Princesse étoit fille de la sœur du Roy de France, Sa Majesté très-Chrêtienne résolut de donner à sa niéce pour sa dot une Principauté considérable en France, & jusqu'à ce qu'on la mit en possession de cette Principauté, & que le Roy d'Arragon eût payé à la France les sommes pour lesquelles les deux nations étoient en guerre depuis si long-tems. Le Roy de France s'offrit de céder à sa niéce les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, qu'elle retiendroit en engagement. An de N. S. 1478.

Cette affaire donna un chagrin extrême au Roy d'Arragon & au Roy de Castille son fils, qui furent également choquez contre le Roy de Naples, de ce que, sans avoir égard aux liens du sang, qui devoient l'attacher à la Maison d'Arragon de laquelle il étoit lui-même sorti; il paroissoit préferer l'amitié de la France à celle d'Espagne: mais rien ne les irritoit davantage contre ce Prince, que d'avoir accepté en dot les Etats que la France lui avoit offerts, quoiqu'ils n'appartinssent pas legitimement à cette Couronne, & que l'affaire fût en contestations entre les Arragonnois & les François. Les Rois d'Arragon & de Castille étoient bien plus inquiéts sur la tréve qui alloit expirer avec la France, dans l'appréhension que les François ne reprissent les armes, dans une conjoncture où l'Espagne n'étoit pas encore trop tranquille au dedans. La France, à la verité ne laissoit pas d'être occupée chez elle, comme elle pensoit à se rendre Maîtresse de la Flandres; elle paroissoit n'avoir que cela en vûë, & mépriser tout le reste. Ainsi c'étoit une espece de ressource pour l'Arragon.

Le Roy d'Arragon s'en plaint au Roy de Naples.

LXXXII.

Paix concluë entre la France & la Castille.

Malgré les progrès heureux de Ferdinand & d'Isabelle dans la Castille, les affaires n'étoient point encore tout à fait calmes; on y étoit dans de continuelles allarmes, sur le bruit qui couroit que le Roy de Portugal se disposoit de nouveau à recommencer la guerre, comme Béatrix Pacheco, Comtesse de Medellin, Héroïne d'un génie & d'un courage au-dessus de son sexe, s'étoit unie avec Alphonse de Mon-Roy, Porte-Masse d'Alcantata, & que tous deux s'étoient soulevez de concert, & avoient pris les armes. Jean de Gamboa, Gou-

habile, exact, & qui avoit des raisons & des moyens de s'informer soigneusement de tout ce qui regardoit cette auguste Maison, dit que le Mariage se conclut à Landole, Château dans le Diocése de Chartres, & l'on doit sur ce fait plûtôt ajoûter foy à Guichenon qu'à Mariana.

An de N. S. 1478. verneur de Fontarabie, & l'Archidiacre d'Almaçan reçurent ordre de Ferdinand pour traiter en qualité de ses Plénipotentiaires avec les Ambassadeurs de France, qui étoient venus à Bayonne, & pour ménager quelques nouvelle alliance avec cette Couronne. Les Castillans négocierent cette affaire avec tant d'adresse, que cette négociation eut tout le succès que pouvoit esperer le Roy de Castille, & la tréve fut changée en un traité de paix, aux mêmes conditions qu'elle avoit autrefois été concluë entre ces deux Couronnes avant la declaration de la guerre. Le Traité fut signé le 10 d'Octobre, & l'on convint de part & d'autre d'y comprendre le Roy d'Arragon. Mais n'étoit-ce pas se mocquer manifestement de lui, puisque l'on ne restituoit point les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, qui étoient néanmoins le principal motif de la guerre. On ne laissa pas cependant de marquer dans un article particulier que l'on nommeroit deux Médiateurs pour terminer ce different, en qualité d'Arbitres, & pour achever de regler les autres contestations qui restoient à vuider.

LXXXVII. Le Comte d'Albe sort des Prisons de Portugal, & l'accommodement de l'Archevêque de Tolede.

L'allegresse universelle que causa dans toute la Castille la paix concluë avec la France, fut redoublée par deux nouveaux évenemens, qui firent esperer que le Royaume joüiroit bien-tôt d'une tranquillité parfaite. L'une fut l'arrivée de D. Henry Comte d'Albe de Liste, & oncle du Roy, qui vint le trouver à Truxillo, après avoir obtenu sa liberté du Roy de Portugal, qui l'avoit toûjours retenu en prison depuis la Bataille de Toro, où il avoit esté fait prisonnier par les Portugais. L'autre fût l'accommodement de l'Archevêque de Tolede. Ce Prélat voyant presque tous ses revenus arrêtez, & la plûpart des Places qui lui appartenoient enlevées par les Partisans de Ferdinand & d'Isabelle, fut enfin obligé, malgré lui de rentrer dans son devoir, & de s'accommoder avec leurs Majestez; mais pour leur donner les assurances qu'elles pouvoient souhaiter, il consentit de remettre entre leurs mains, comme un gage de sa fidelité, toutes les Places qui lui restoient.

Il se justifie. Sixte IV. révoque la dispense accordée au Roy de Portugal.

On accusoit encore l'Archevêque de Tolede d'entretenir de de nouvelles intelligences avec le Roy de Portugal, qu'il vouloit engager à rentrer en Castille. Cependant D. Tello de Buendia, Archidiacre de Tolede, d'un mérite distingué, & qui dans la suite mourut Evêque de Cordouë, vint trouver leurs

Majeſtez de la part du Prélat, pour le juſtifier des crimes faux & ſuppoſez dont on s'efforçoit de le rendre coupable; il s'acquitta de ſa Commiſſion avec tant de zele, d'adreſſe & de bonheur, qu'il diſſipa tous les ombrages que Ferdinand & Iſabelle avoient conçûs de la conduite de l'Archevêque, & qu'il obtint d'eux une amniſtie genérale pour luy & pour ſes amis; ſoit que leurs Majeſtez fuſſent convaincuës de la fauſſeté des accuſations, ſoit qu'elles cruſſent à propos de les diſſimuler. Pour comble de joye le Pape Sixte IV. révoqua à Rome la diſpenſe qu'il avoit accordée au Roy de Portugal pour épouſer la Princeſſe Jeanne de Caſtille ſa niéce, en quoi, au ſentiment des plus ſages & des plus éclairez, Sa Sainteté eut plus d'égard aux fortes inſtances & aux preſſantes ſollicitations du Roi de Naples, avec lequel il étoit étroitement uni, & qui n'épargnoit rien pour obtenir cette révocation, qu'à la fermeté que lui devoit inſpirer l'autorité Pontificale. Pe Pape envoya au mois de Decembre de la même année une Bulle en Eſpagne ſur cette affaire.

An de N. S. 1478.

LXXXVIII. Entrevûë des Rois d'Arragon & de Caſtille.

Quoique la paix vint d'être concluë entre la France & la Caſtille, par l'habileté des Plénipotentiaires des deux Couronnes, & que l'Arragon eut été compris dans le Traité par un article particulier. Comme les choſes ne paroiſſoient néanmoins pas trop ſûres, le Roy d'Arragon & le Roy de Caſtille ſon fils, réſolurent de ſe voir & de s'aboucher encore une fois à Molina, & à Daroca, pour affermir encore davantage la paix entre les deux nations, & pour voir quelles méſures on pourroit prendre.

Mort du Roy d'Arragon.

Mais lorſque le Roy d'Arragon ſe diſpoſoit à partir pour ſe rendre au lieu de l'entrevûë, il tomba malade à Barcelonne, d'une maladie qui l'enleva de ce monde un Mardy 19 de Janvier 1479. Il fut inhumé à Poblete, le tréſor ſe trouva ſi vuide, que l'on fut obligé d'engager les meubles de la Couronne pour payer les frais de ſes funerailles, qui ne furent pas trop magnifiques; il vécut quatre-vingt-un ans, ſept mois & vingt jours; il conſerva juſques dans une extrême vieilleſſe, & aux derniers jours de ſa vie, un corps robuſte & vigoureux, capable de ſoutenir les travaux de la guerre, & toutes les fatigues de la Chaſſe. ſon eſprit n'avoit rien perdu de ſa pénétration, de ſa ſolidité, de ſon étenduë, & de cette vivacité, qui répondoient à la bonté de ſon tempérament, & à la force de ſa

An de N. S. 1478.

complexion. La multitude & la grandeur de ses exploits, la diversité & la bizarrerie des avantures que les caprices de la fortune lui ont fait éprouver, la longueur de son regne doivent rendre son nom & sa mémoire illustres & recommandables à la posterité, & enfin peuvent le rendre comparable aux plus fameux Souverains.

Son amour déreglé pour les femmes.

Mais on ne peut dissimuler que sur la fin de son âge il ternit sa gloire par la passion qu'il eût pour les femmes, jusques dans une vieillesse caduque; il devint amoureux d'une jeune fille parfaitement belle, nommée Françoise Rose, qu'il avoit autrefois voulu faire épouser à D. J'ayme d'Arragon, celui-là même auquel il fit trancher la tête à Barcelonne.

Son Testament.

Il y avoit dix ans que le Roy d'Arragon avoit fait son Testament, dans lequel il ordonnoit que l'on fît un grand nombre d'œuvres de pieté, en quoi il donna des marques de sa Religion. Il commandoit entr'autres choses de faire bâtir & de fonder deux Eglises & deux Monasteres de Jeronimites, qui sont à présent deux des plus fameux par le concours & la dévotion des Fidéles; l'un, qui est dédié à Sainte Engracie, touche aux murailles de Sarragosse; l'autre est en Catalogne sous le nom & la protection de Nôtre-Dame de Belpuche. Le Roy Ferdinand son fils executa fidelement ce que le Roy son pere avoit ordonné sur cet article. celui-ci avoit encore reglé dans son Testament que les petits-enfans du Roy Ferdinand son fils, quand bien même ils descendroient du côté des femmes, succederoient à la Couronne d'Arragon, supposé que Ferdinand n'eût point d'enfans mâles, que ses petits-fils seroient dans cette succession préferez aux filles propres. Reglement assez extraordinaire & peu conforme aux Loix du Royaume; mais tout suit la volonté des Rois, tout change à leur gré.

Le Roi Ferdinand lui succede. Troubles en Navarre.

Par la mort de Jean Roy d'Arragon ses Etats furent partagez entre ses enfans, comme il étoit absolument necessaire, & comme il l'avoit reglé lui-même par son Testament. Ferdinand eut pour son partage l'Arragon avec les autres Couronnes qui en dépendent, & la Princesse Eléonore herita du Royaume de Navarre du chef de la Reine sa mere. Il y avoit déja sept ans que la nouvelle Reine étoit veuve, & son veuvage l'exposoit à mille traverses & à mille revers. Cette nation aveuglée & transportée par une espéce de manie ou de fureur, étoit toûjours divisée en diverses factions, & qui ne cherchoient

qu'à s'entre-détruire, à la ruine de leur patrie. Il sembloit que ces vieilles animositez, que le tems, bien loin de rallentir, ne faisoit que fortifier encore davantage, étoient un juste châtiment de l'assassinat impie & sacrilege commis en la personne de D. Nicolas, Evêque de Pampelune, & qu'on avoit laissé impuni.

An de N. S. 1478.

Les Baumonts opposez à la Reine Leonore.

La faction des Beaumonts, opposez au parti de la Reine, & ses ennemis declarez, avoit pris le dessus. Mais outre l'attentat sacrilege dont je viens de parler, Dieu vouloit châtier la famille & la posterité de ces deux Princes, pour venger la mort injuste & cruelle que l'on avoit fait souffrir à D. Charles Prince de Viane, & à la Princesse Blanche sa sœur. Le Ciel toûjours juste, ne voulut point épargner les Coupables ni en laisser un seul sans châtiment, pour servir d'exemples aux méchans, & pour les intimider.

Posterité de la Reine Leonore.

Le regne de la Princesse Leonore ne fut pas long; car il ne dura pas un mois entier; elle fut plus heureuse en enfans qu'elle ne l'avoit été pendant le cours de sa vie; elle avoit eû quatre garçons & cinq filles. Gaston étoit l'aîné, il avoit pour freres les Princes Jean, Pierre, & Jacques; les Princesses Marie, Jeanne, Marguerite, Catherine & Leonore étoient les filles. Nous dirons quelque chose de chacun d'eux en particulier; & nous croirions manquer aux loix de l'Histoire, si nous passions sous silence des Princes & des Princesses dont descendent tant de grandes & d'illustres Maisons.

Suite de cette posterité.

Le Prince Gaston de Foix étoit mort, comme nous l'avons dit, & il ne laissa que deux fils, François Phœbus Comte de Foix, qui fut Roy de Navarre, & la Princesse Catherine sa sœur, qui fut Reine après lui, & qui lui succeda immédiatement. Le Prince Jean de Foix fut Seigneur de Narbonne, que le Comte Gaston son pere avoit acheté: celui-ci eut aussi deux enfans, dont l'un fut le fameux Gaston de Foix, qui mourut à la Bataille de Ravenne, où il commandoit en qualité de Généralissime l'Armée de Loüis XII. Roy de France. L'autre fut Germaine de Foix, qui épousa le Roy D. Ferdinand le Catholique, veuf de sa premiere femme. Pierre de Foix s'adonna aux sciences, à tous les exercices de Pieté, & embrassa l'Etat Ecclesiastique: & ce fut en récompense de sa vertu & de sa capacité, que le Pape Sixte IV. l'honora de la Pourpre. Le Prince Jacques ne voulut point suivre d'autre Employ que ce-

An de N. S. 1479.

lui des armes; il se rendit si habile dans ce métier, & donna tant de preuves de sa valeur & de son habileté, qu'il devint un des plus redoutables, des plus expérimentez, & des plus fameux Capitaines de son siecle. La Princesse Marie l'aînée épousa Guillaume, Marquis de Mont-Ferrat. Jean Comte d'Armagnac fut marié avec la seconde, nommée Jeanne. François II. Duc de Bretagne voulut épouser Marguerite la troisiéme, & il ne sortit de ce mariage que deux filles, les Princesses Anne & Isabelle. Anne, qui étoit l'aînée & l'heritiere du Duché de Bretagne, porta cette grande & riche Province dans la Royale Maison de France, par son mariage avec Charles VIII. fils de Loüis XI. Roy de France, & après la mort de son premier mari, en épousant en secondes nôces Loüis XII. aussi Roy de France, & Successeur de Charles VIII. à qui elle avoit été promise, quand il n'étoit encore que Duc d'Orleans. Catherine, qui étoit la quatriéme fille de la Reine Leonore, épousa Gaston de Foix Comte de Candale, de qui elle eut deux fils, & une fille nommée Anne, qui fut mariée à Ladislas Roy de Hongrie. La Princesse Leonore la plus jeune des filles de la nouvelle Reine, dont elle portoit le nom, mourut fille, quoiqu'elle fût en âge d'être mariée.

Mort de la Reine Leonore.

C'est de Leonore d'Arragon Reine de Navarre, que sort une si illustre & nombreuse Posterité. Cette Princesse eut dans le cours de sa vie mille traverses à essuyer; enfin le corps affoibli par une suite de peines, d'embarras, l'esprit rongé par les inquiétudes & les chagrins, elle mourut le 12 de Février à Tudele, lorsqu'elle avoit à peine commencé à regner. Elle ordonna dans son Testament que l'on bâtit & que l'on fondât à ses dépens [10] un Monastere & une Eglise de Cordeliers à Tafalla, où elle voulut estre inhumée, & que l'on transferât les os de la Reine Blanche sa mere, qui avoient été mis après sa mort en dépôt dans l'Eglise de Nôtre-Dame de la Niéva, dans la vieille Castille, & assez près de Segovie. La Reine Leonore étoit si pauvre, par le désordre que les troubles, les factions & les révolutions dernieres avoient mis dans les Fi-

[10] Il est assez extraordinaire qu'une Princesse, qui étoit si pauvre qu'elle étoit obligée de vendre ses pierreries pour subsister & pour entretenir sa Maison pût cependant ordonner dans son Testament que l'on bâtit & que l'on fondât un Monastere à ses dépens; il falloit donc que l'on achevât de vendre ses pierreries & ses meubles, ou bien qu'elle s'en rapportât à la reconnoissance & à la tendresse de son fils.

nances

nances de ce Royaume, que cette Princesse infortunée étoit obligée de vendre ses pierreries & ses joyaux pour subsister, & pour entretenir sa Maison. An de N. S. 1479.

Elle eût pour Successeur à la Couronne de Navarre François de Foix son petit-fils, âgé seulement d'onze ans, & qui pour sa rare beauté fut surnommé *Phœbus*. Madame Magdelaine de France sa mere, & le Cardinal Pierre de Foix son oncle, prirent la Régence du Royaume, & se chargerent de l'administration des affaires, jusques à ce que le jeune Roy eut atteint l'âge prescrit par les Loix, pour gouverner par lui-même. L'une & l'autre se comporterent dans leur Régence avec tout le zele, toute la fidelité, & toute la prudence que l'on pouvoit attendre dans des tems si fâcheux & si difficiles. Comme la Reine Leonore, dans les troubles & les mouvemens qui agiterent la Navarre pendant qu'elle en eut l'administration, n'avoit pas tiré grand secours de Ferdinand Roy de Castille son frere, elle ne fit nulle mention de lui dans son Testament; au contraire, ayant mis toute sa confiance dans les parens de son mari, elle les nomma Régens du Royaume durant la minorité du jeune Roy son petit-fils. Comme ceux-cy étoient eux-mêmes François, ils commencerent à tourner toutes leurs inclinations du côté de la France, de qui ils espererent plus de protection & de secours. Mais cette conduite leur fut à la fin funestes à eux-mêmes, & ne causa pas moins de mal au Royaume, qui fut presque entierement ruiné & détruit par les guerres cruelles dont il fut le théâtre. Voilà quelle étoit la situation des affaires de Navarre.

François Phœbus son petit-fils, lui succede.

Quoique la Castille ne fut pas encore tranquille, il s'y éleva des disputes en matiere de Religion par quelques opinions nouvelles qu'on prenoit soin de semer adroitement. Pierre d'Osme, Professeur de Théologie dans l'Université de Salamanque, homme hardy, remuant & broüillon, fit paroître un Livre rempli d'impostures, d'erreurs, & de propositions impies. Il seroit inutile & peut-être même dangereux de les raporter icy en détail; il suffit seulement de sçavoir que ce nouvel Hérésiarque en vouloit particulierement dans son Ouvrage à l'Eglise Romaine, à l'autorité du S. Siége, & au Sacrement de pénitence. D'un côté il soutenoit que les Souverains Pontifes pouvoient errer dans leurs Décrets & leurs décisions. D'un autre côté il avançoit avec la derniere audace, que les

Erreurs de Pierre d'Osme.

An de N. S 1479 Prêtres n'avoient pas le pouvoir de remettre les péchez, & de donner l'absolution aux Pecheurs pénitens, que la confession n'avoit pas été instituée par Jesus-Christ, & par conséquent qu'elle n'étoit pas d'institution Divine, que c'étoit une pure invention humaine; que ce remede étoit néanmoins utile, & qu'on ne l'avoit inventé & établi que pour mettre un frein à la malice des hommes, & pour arrêter le cours des désordres.

Condamnées par l'Archevêque de Tolede, & ensuite par le Pape.

L'Archevêque de Tolede, pour couper la racine à ces erreurs, & pour reprimer l'insolence de ce dangereux Novateur, reçût ordre du Pape Sixte IV. d'assembler à Alcala, lieu de sa résidence ordinaire, des personnes doctes & vertueuses, pour examiner les propositions du Docteur de Salamanque. Ce fut après l'examen, & par l'avis de ces personnes sçavantes, que l'Archevêque censura & condamna les propositions de Pierre d'Osme, & menaça l'Auteur de l'excommunier, s'il ne renonçoit à ses erreurs, & s'il ne les rétractoit. La Censure fût prononcée le 24 de May, & quelque-tems après le Pape Sixte confirma par une Bulle expresse la condamnation que venoit de faire l'Archevêque de Tolede. Jean Prexano, un des plus fameux Théologiens d'Espagne, & qui mourut depuis Evêque de Ciudad-Rodrigo, entreprit la défense de l'Eglise, & écrivit un Livre assez gros contre les nouvelles opinions de ce Docteur. Le stile de l'ouvrage est simple & un peu grossier, suivant le génie & le goût de ce siécle; mais l'Auteur y fait paroître beaucoup de subtilité, de force, de solidité, d'ordre & de méthode.

XCI.
Le Marquis de Villena reprend les armes.

Cependant la guerre s'étoit rallumée dans le Marquisat de Villena; car le Marquis voyant que l'on n'executoit pas ce qu'on lui avoit promis, reprit les armes, & pendant que l'armée du Roi étoit occupée au siége de Chinchilla, le Marquis accourut au secours des Assiégez, & força les Troupes du Roy à se retirer. Ce qu'il y eut de pis, c'est que les deux Officiers Genéraux qui commandoient au siége pour le Roy, reçûrent un nouvel échec. D. Pere Ruiz d'Alarcon fut défait auprès d'Alberca, par D. Pedre de Baeça. D. George Manrique ayant voulu réparer l'affront reçû par son Compagnon, alla chercher avec ses Troupes Baeça, & l'ayant rencontré auprès de Cagnaveté, on en vint aux mains, l'action fut chaude & vigoureuse; enfin Manrique y fut blessé, & mourut peu de jours après de ses blessures, universellement regreté. Il y avoit peu

de Seigneurs en Espagne, qui eussent autant de valeur, d'esprit, de politesse & d'habileté que lui : & tout le monde fut touché de voir un jeune Cavalier si accompli, & qui donnoit de si grandes esperances, enlevé à la fleur de son âge. An de N. S. 1479.

La Cour se plaignoit du Marquis de Villena, de ce qu'il avoit osé secourir une Place assiégée par les Troupes de Sa Majesté. On regardoit cette expédition comme une rébellion manifeste; mais le Marquis de son côté ne manquoit pas de justifier son procedé, & de rejetter la faute sur les Genéraux de Ferdinand, qui l'avoient forcé malgré lui de se défendre, & d'avoir recours aux voyes de fait. Il protesta qu'il n'avoit nulles liaisons, ni avec le Roy de Portugal, ni avec l'Archevêque de Tolede, & qu'il n'avoit voulu prendre avec eux nuls nouveaux engagemens. Ces raisons & ces excuses, soit qu'elles fussent veritables, soit qu'on voulût bien les croire telles, ne laisserent pas d'avoir un bon effet. Le Roy & la Reine voulurent bien s'en contenter. La Cour, qui vouloit gagner les Grands par la douceur, crut devoir dissimuler en cette occasion l'attentat du Marquis, & ne voulut pas le pousser à bout.

Il se raccommode avec la Cour.

Il arriva dans le cours de cette guerre une avanture bien extraordinaire & bien tragique, qui mérite d'être sçûë. Les Royalistes firent pendre six des Prisonniers qu'ils avoient fait sur le Marquis de Villena; Jean Berno, qui étoit un des principaux Officiers, irrité d'une si détestable brutalité, résolut d'user de represailles, & ordonna que l'on pendit autant de Prisonniers, qu'il avoit faits sur les Ennemis; on tira au sort ceux que l'on devoit executer. Parmi les Prisonniers il y avoit deux freres, l'un étoit marié, avoit sa femme & des enfans, l'autre étoit un garçon. L'Histoire ne marque pas leur nom, mais le fait est constant; le sort tomba sur celui qui étoit marié, & il alloit être executé; mais son frere l'ayant sçû, vint s'offrir aux Officiers pour mourir en sa place; il y eut entre les deux freres une longue contestation, & bien des pleurs versées de part & d'autre; enfin le plus jeune fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'il sauva la vie à son frere aîné, qui étoit marié, & qu'il obtint de mourir pour lui. Rare exemple de la tendresse fraternelle; mais au même tems triste & cruel spectacle dont tous les Assistans furent également touchez.

Avanture étrange de deux freres.

Ferdinand & Isabelle étoient dans l'Estremadour lorsqu'ils

XCII.
Beatrix de Pacheco

An de N. S. 1479. excite des troubles dans l'Estremadoure.

reçûrent la nouvelle de la mort de D. Juan Roy d'Arragon, & de la riche succession qui venoit de leur écheoir. Ferdinand, par cette mort, devenoit heritier de la Couronne d'Arragon, & de tous les Etats qui en dépendent. Ainsi par son mariage avec Isabelle Reine de Castille, ils réünissoient l'un & l'autre dans leur personne presque toutes les Espagnes. Ils étoient alors assez occupez à calmer les troubles & à dissiper les Factions que Béatrix de Pacheco, Comtesse de Medellin, & D. Alphonse de Mon-Roy, Porte-Masse d'Alcantara, avoient excitez dans l'Estremadoure par leurs intrigues & leurs cabales. La Comtesse étoit une espece d'Amazone, & dont toutes les inclinations étoient guérieres. Elle avoit tenu D. Juan de Porto-Carrero son fils, en prison pendant plusieurs années, & enfin elle l'avoit chassé de sa Maison, pour rester seule maîtresse de tous ses biens. Ce fut la principale cause qui obligea cette mere dénaturée à s'engager dans les cabales contre l'Etat; car elle apprehendoit que la Cour ne l'obligeât par les voyes de la Justice à rendre à son fils le riche Comté de Medellin, qui étoit l'heritage de ses peres, & dont il demandoit la restitution. Elle ne vouloit pas aussi qu'on la contraignît d'abandonner Merida, où elle avoit mis une bonne Garnison pour conserver cette Place, & pour la défendre.

Mon-Roy prend les armes contre Ferdinand.

Mon-Roy n'étoit pas content de la Cour, & il se plaignoit de ce qu'elle lui avoit injustement ôté la Grand-Maîtrise d'Alcantara, à laquelle il croyoit avoir plus de droit que personne, pour la donner à D. Juan de Zugniga; sous ce prétexte il avoit pris les armes, & tâchoit autant qu'il le pouvoit de se saisir de toutes les Places qui dépendoient de l'Ordre.

Ferdinand fait des propositions de paix aux Portugais.

D'ailleurs Ferdinand & Isabelle, d'un côté, songeoient à déclarer la guerre au Portugal, & faisoient les préparatifs necessaires pour cela, prévoyant bien que l'entreprise seroit difficile, & la guerre peut-être plus opiniâtre: mais d'un autre côté, comme ils étoient également lassez & rebutez, & que les Peuples se trouvoient épuisez, ils apprehendoient de s'engager dans une affaire dont le succès ne laissoit pas d'être douteux; ils concevoient les malheurs & les suites funestes d'une guerre civile, que la passion s'y trouvant ordinairement mêlée, rend les hommes plus furieux; que le victorieux, pour retenir dans ses interêts ceux qui le soûtiennent, est très-souvent contraint de faire ou de dissimuler des injustices, & de

consentir à mille violences, contre toutes ses inclinations. Ainsi ils résolurent de faire faire quelques propositions de paix.

An de N.S. 1476.

Les Portugais défaits par le Grand-Maître de S. Jacques.

Les Portugais de leur côté n'en étoient pas éloignez ; ils y avoient d'autant plus de disposition, que leur Armée venoit d'être taillée en piéces auprès d'Albufera, à deux lieuës de Merida, par le Grand-Maître de S. Jacques, qui l'avoit attaquée le 24 de Février. La défaite avoit été entiere, & le carnage avoit été si grand, qu'il n'avoit pû se sauver qu'un très-petit nombre de Portugais à Merida, qui tenoit pour la Comtesse de Medellin, comme nous l'avons déja dit ; le Grand-Maître donna dans ce combat des preuves éclatantes de son habileté dans le métier de la guerre, de son expérience & de sa valeur. Il fut dans cette action bien secondé par les autres Officiers, qui firent des merveilles. Un de ceux qui se signala le plus, fut Diego de Vera, qui tua de sa propre main le Cornete Royal, enleva & emporta l'Etendart e la Couronne. La Cour, pour récompenser le Grand-Maître du service qu'il venoit de rendre à la Castille, lui remit la grosse pension dont elle avoit chargé la Grand-Maîtrise, quand on la lui avoit donnée. On lui donna, à Vera & aux autres Officiers qui s'étoient distinguez, des récompenses & des gratifications proportionnées à leurs belles actions.

La Duchesse de Viseu entreprend de faire la paix entre la Castille & le Portugal.

Béatrix, Duchesse Doüairiere de Viseu, tante de la Reine Isabelle de Castille, du côté de sa mere, & belle-mere du Prince D. Juan de Portugal, entreprit de terminer les differens entre le Portugal & la Castille, & de ménager quelque accommodement entre les deux Couronnes. L'affaire ne pouvoit être en de meilleurs mains ; la Duchesse avoit toute l'habileté, la prudence & l'adresse qu'on pouvoit desirer pour réüssir dans une affaire délicate & de cette conséquence. Son mérite & sa vertu, encore plus que sa naissance & son rang, lui donnoient une grande autorité ; & elle n'étoit suspecte ni à l'une ni à l'autre partie.

XLIII.
Troubles en Arragon.

Mais l'affaire n'étoit pas prête d'être concluë, & le Roy Ferdinand brûlant d'impatience d'aller prendre possession de la Couronne d'Arragon, qui venoit de lui écheoir après la mort de son pere, ne pouvoit se résoudre à attendre la fin de toutes ces négociations. Il recevoit tous les jours nouvelle que des Mécontens prenoient occasion de son absence pour exciter

An de N. S. 1479. des broüilleries dans l'Etat. Les choses mêmes étoient allées si avant, que les Arragonnois avoient eû l'audace de convoquer de leur autorité privée les Etats Genéraux du Royaume, sans même en donner part à leur nouveau Roy, sous prétexte qu'il falloit réprimer l'insolence des Navarrois, qui s'étoient rendus maîtres de quelques petites Places & Châteaux dépourvûs de vivres & de Troupes, & qui faisoient des courses sur les frontieres du Royaume, quoique la démarche des Arragonnois ne fût pas contraire aux anciennes Loix & aux Privileges du Royaume, elle ne devoit pas néanmoins plaire à Ferdinand, assez jaloux de son autorité, pour ne pas souffrir que des Sujets entreprissent d'y donner atteinte.

Ferdinand fait son entrée à Sarragosse.

Ces raisons obligerent Ferdinand à remettre les affaires entre les mains de la Reine Isabelle son épouse, & à lui laisser le soin de négocier & de conclure la paix avec la Duchesse de Viseu sa tante ; l'une & l'autre convinrent de choisir la Ville d'Alcantara pour le lieu des conférences, & de terminer elles-mêmes les affaires. Dès que la chose fut reglée, Ferdinand partit, se rendit à Nôtre-Dame de Guadaloupe, pour visiter en chemin cette Eglise, une des plus célebres de toute l'Espagne, par la dévotion des Fidéles, & pour y offrir ses prieres & ses vœux à la Reine des Anges. De-là il passa par Sant-Olalla, qui n'est pas éloignée de Tolede, & de-là par Harisa, & entra dans l'Arragon du côté de Calatayud. Il fit son entrée publique & solemnelle à Sarragosse, Capitale du Royaume le 28 de Juin, & il y fut reçû avec toute la pompe & toute la magnificence possible par ses nouveaux Sujets, qui accoururent de tous côtez pour assister à cette céremonie. Loüis Naya le Chef ou le Président du Conseil suprême d'Arragon marchoit à ses côtez ; Le nouveau Roy quitta à la porte ses habits de dueil, en prit d'autres magnifiques de brocard d'or, monta à cheval, & entra ainsi dans la Ville sous un riche dais, porté par les principaux Habitans de la Ville ; on n'entendoit de tous côtez que des acclamations & des cris redoublez de *vive le Roy*. Chacun s'empressant de lui souhaiter un regne long & heureux. Ferdinand après la premiere céremonie, ne s'occupa qu'à rendre la justice à ses nouveaux Sujets, & qu'à donner audience à tous ceux qui croiroient avoir sujet de se plaindre.

Il passe à Barcelone.

Le nouveau Roy ne demeura pas long-tems ni à Sarragosse

ni dans l'Arragon ; il partit bien-tôt après pour Barcelonne, où il pensa tout de bon à recouvrer les Comtez de Roussillon & de Cerdagne. Cependant son projet ne put pas alors s'executer. Les affaires n'étoient pas encore disposées pour cela. On se contenta de nommer quatre Commissaires ou Arbitres, suivant la résolution prise au traité de Bayonne, pour accommoder cette affaire, & pour terminer les differens qui étoient entre les Couronnes de France & d'Arragon.

An de N. S. 1479.

De Barcelonne le Roy passa à Valence, où il fut reçû avec les mêmes démonstrations de joye qu'il l'avoit été dans ses autres Etats. Dès qu'il fut dans cette Ville, il s'appliqua particulierement à appaiser de certains troubles qui s'étoient élevez dans ce Royaume, à l'occasion d'un different survenu entre deux Seigneurs particuliers. D. Ximenez d'Urea Vicomte de Biota, s'étant mis à la tête de quelques Troupes, avoit surpris D. Jayme de Pallas Vicomte de Chelva, & la Vicomtesse son épouse, & les retenoit prisonniers, sous prétexte que les Villes de Chelva & de Mançanera, dont Pallas étoit en possession, lui appartenoient. Il pouvoit avoir recours à la Justice & poursuivre son droit, suivant les Loix du Royaume; mais il perdit son procès, & fut débouté de ses prétentions pour avoir eû recours aux armes, & pour avoir voulu se faire justice lui-même, il le méritoit bien. La premiere chose que fit Sa Majesté, fut de commander aux uns & aux autres de mettre bas les armes, ensuite, après trois ans, que dura le procès, les Juges choquez de l'entreprise audacieuse de D. Ximenez, le condamnerent & donnerent un Arrêt, par lequel les Villes sur lesquelles il y avoit contestation, furent adjugées à D. Jayme de Pallas, sa partie adverse.

Et de-là à Valence, où il appaise les troubles du Roiaume.

XCIV. Paix concluë entre la Castille & l'Arragon.

Pendant ce même tems la Reine Isabelle & la Duchesse Doüairiere de Viseu sa tante, se rendirent toutes deux à Alcantara ; on ne passa plusieurs jours qu'à regler les Préliminaires, & qu'à des visites de cérémonie de part & d'autre; enfin l'on fit des propositions & l'on regla. 1°. Que le Roy de Portugal ne prendroit plus le titre & la qualité de Roy de Castille; qu'il ne porteroit plus dans l'écu de ses armes les armes de ce Royaume ; que le Roy Ferdinand de son côté feroit la même chose à l'égard du Portugal. 2°. Que la prétenduë Princesse Jeanne épouseroit le Prince D. Juan, fils du Roy Ferdinand & de la Reine Isabelle, aussi-tôt que ce Jeune Prince seroit en

An de N. S. 1479. âge d'être marié. 3°. Si le jeune Prince, quand il auroit atteint l'âge nubile, avoit de l'opposition pour ce mariage, & ne vouloit pas y consentir, que Ferdinand & Isabelle, ses pere & mere, seroient obligez de payer à la Princesse cent mille ducats. 4°. Que néanmoins si elle ne vouloit pas attendre si long-tems, ni consentir elle-même à ce mariage, elle auroit la liberté de se retirer dans un Couvent, & d'y prendre le voile. 5°. Que l'Infante Isabelle fille aînée du Roy & de la Reine de Castille, épouseroit le Prince D. Alphonse de Portugal, petit-fils du Roy de Portugal, & l'héritier présomptif de sa Couronne. 6°. Qu'on ne donneroit nulle retraite en Portugal aux grands Seigneurs de Castille, pour leur ôter tout prétexte d'exciter des broüilleries dans l'Etat, & pour couper la racine aux moindres révoltes. 7°. Que les Rois de Portugal seroient toûjours les maîtres de la navigation sur la mer Atlantique, qu'ils conserveroient toutes les conquêtes qu'ils avoient faites sur les côtes d'Afrique; qu'ils auroient seuls droit d'y en faire de nouvelles, & d'entreprendre aussi de nouvelles découvertes, sans que personne pût y mettre empêchement. Enfin que pour sûreté & pour la garantie de l'observation de tous ces articles, on mettroit la prétenduë Princesse Jeanne de Castille, la jeune Infante Isabelle, & le Prince D. Alphonse, petit-fils du Roy de Portugal, entre les mains de la Duchesse de Viseu, qu'elle retiendroit comme en ôtages dans le Château de Mora. Outre cela que le Roy de Portugal céderoit quatre Châteaux, dont il étoit encore maître, sur la frontiere de Castille, pour servir de gages qu'il vouloit observer exactement le traité.

Qui cause une joïe universelle en Espagne.

Ainsi de part & d'autre on mit bas les armes; ainsi finit la guerre opiniâtre qui duroit depuis si long-tems, à la ruine des deux nations; mais ou néanmoins les Portugais perdirent beaucoup plus que les Castillans. On ne sçauroit exprimer combien ce traité causa de joye dans toute l'Espagne; il se fit dans le mois d'Octobre des réjoüissances extraordinaires de tous côtez; chacun commença à respirer dans l'esperance de voir bien-tôt renaître l'abondance. Les deux nations, qui quelque-tems auparavant se trouvoient également inquiétes sur la fin & le succès de cette guerre, virent bien-tôt leurs inquiétudes dissipées. Leur crainte fut métamorphosée en joye, leur esperance se réveilla, & il n'y eut personne qui ne se flatât d'un

d'un sort plus heureux. Tous concoururent de concert à faire mille éloges de la Duchesse de Viseu ; l'on ne pouvoit se lasser de loüer son adresse, sa prudence, sa fermeté & son bonheur. An de N. S. 1479.

XCV. Naissance de la Princesse Jeanne.

Le Roy Ferdinand, qui étoit encore à Valence quand il apprit cette agréable nouvelle, en partit aussi-tôt pour se rendre à Tolede, où il arriva sur la fin de cette année. La Reine Isabelle son épouse, devenuë encore plus illustre qu'elle n'étoit auparavant, par la paix qu'elle venoit de conclurre d'une maniere si avantageuse, l'y attendoit depuis quelque-tems avec beaucoup d'impatience. La premiere entrevûë causa une joye égale à l'un & à l'autre ; mais elle fut bien-tôt redoublée par la naissance d'une Princesse dont la Reine accoucha le 6 de Juin. Elle fut nommée Jeanne, & c'étoit à elle que le Ciel avoit enfin destiné la riche succession de tant de Royaumes & d'Etats, & qui hérita de toutes les Couronnes de ses peres & de ses ancêtres.

La Princesse Jeanne se fait Religieuse de Sainte Claire.

Quelque-tems après la prétenduë Princesse Jeanne prit enfin le parti de se retirer dans le célebre Monastere de Sainte Claire de Conimbre, & de s'y faire Religieuse, quoiqu'elle n'eût embrassé cette sainte Profession que malgré elle, & contrainte par la necessité de ses affaires, elle ne laissa pas d'y perseverer plusieurs années avec beaucoup d'édification & dans la pratique des plus sublimes vertus ; elle y parut jusqu'à la fin de sa vie, fort dégoûtée du monde & de l'inconstance de la fortune, dont elle avoit si long-tems essuyé les revers & les caprices. On ne laissa pas néanmoins, suivant le traité d'Alcantara, de remettre entre les mains de la Duchesse Doüairiere de Viseu, l'Infante Isabelle de Castille, & le Prince D. Alphonse de Portugal, pour servir d'ôtages & de garants, que les deux Couronnes observeroient fidelement les autres conditions.

La Comtesse de Medellin & le Marquis de Villena rentrent dans leur devoir.

La Comtesse de Medellin & le Porte-Masse d'Alcantara voyant la paix concluë entre les deux nations, prirent le parti de se soumettre enfin à leurs legitimes Souverains : les autres Seigneurs de Castille, qui avoient toûjours soutenu avec plus de chaleur les interêts de la prétenduë Princesse Jeanne, suivirent le même exemple. Le Marquis de Villena rentra une seconde fois dans les bonnes graces des Rois de Castille, & obtint que l'on changeât quelques-unes des conditions qu'on lui avoit d'abord offertes ; son accommodement fut conclu au

An de N. S. 1480. commencement de l'année 1480. En conséquence de ce nouveau traité leurs Majestez consentirent que les Villes d'Escalone de Belmonté avec leurs dépendances demeureroient au Marquis ; mais que pour Villena Almansa, & les autres Places qui y sont annexées, seroient réünies à la Couronne. Le Marquis consentit à ce que la Cour voulut, parce qu'il vit bien que ce seroit une extrême imprudence de s'opiniâtrer à vouloir ce qu'il ne pourroit jamais obtenir, & de vouloir risquer à perdre ce qui lui demeuroit, sous prétexte de recouvrer ce qu'il avoit déja perdu. Ainsi le pouvoir & l'autorité du Marquis de Villena commencerent à diminuer, les Grands devinrent plus souples & plus soumis.

Mort de René Duc d'Anjou.

René Duc d'Anjou, Prince encore plus fameux par ses malheurs & ses traverses, que par sa longue vie, mourut enfin en France au mois de Janvier ; il porta jusqu'à la fin de ses jours le titre & la qualité de Roy d'Arragon, de Sicile & de Jerusalem. Titres vains & frivoles, sans en avoir ni les honneurs ni les avantages, ni même sans esperance de les jamais recouvrer. Il nomma dans son Testament pour son heritier universel le Prince Charles son neveu, fils du Prince Charles son frere ; il laissa à René Duc de Lorraine son petit-fils du côté de sa mere, le Duché de Bar, Principauté considerable en France.

XCVI.

Les Etats Genéraux de Castille à Tolede.

Les Etats Genéraux du Royaume de Castille furent convoquez, & s'assemblerent à Tolede. De long-tems on n'y avoit vû un si grand concours de monde. La paix engagea un grand nombre de gens à s'y rendre, les suffrages y furent libres ; mais il y eut une foule de plaintes. Les Députez du Peuple representerent que la Noblesse & les Grands enlevoient les biens des Particuliers qu'ils exerçoient mille violences, qu'ils suççoient le sang des Pauvres, que leur avarice avoit ruiné les trésors de Sa Majesté, que les coffres étant vuides, le Domaine & les revenus publics engagez, on se trouvoit obligé pour subvenir à leur insatiable cupidité & aux besoins de l'Etat, de mettre tous les jours de nouveaux impôts, au prejudice & à la ruine entiere de ceux qui étoient contraints de paier On proposa dans l'Assemblée de chercher un prompt remede à ces désordres ; on nomma des Commissaires pour examiner les griefs du Peuple, qui portoit seul tout le faix. Enfin ils declarerent que l'on revoqueroit toutes les gratifica-

tions que le feu Roy D. Henry avoit faites imprudemment, & celles que les Grands avoient extorquées de Sa Majesté par violence dans le tems des dernieres révolutions. An de N. S. 1480.

Tout étoit dans une si étrange confusion, qu'il n'y avoit pas moyen de reprimer la licence des Gentilshommes, & d'arrêter leurs concussions; on n'écoutoit ni la justice ni les loix, on méprisoit l'autorité des Magistrats.

Etrange confusion dans l'Etat.

Ce qui se passa de plus considerable dans les Etats Genéraux de Tolede, c'est que les trois ordres du Royaume reconnurent d'un consentement unanime le Prince D. Juan, fils de Ferdinand & d'Isabelle pour Prince de Castille, heritier présomptif de tous les Etats & Royaumes de ses peres, lui rendirent en cette qualité leurs hommages, & lui préterent serment de fidelité. Leurs Majestez crurent cette céremonie necessaire pour affermir leur autorité, & pour assurer encore davantage sur leur tête & sur celle de leur fils la Couronne de Castille. [11] Il sembloit que ce serment étoit un nouveau lien qui devoit unir plus étroitement les Sujets à leurs Souverains, raffermir leurs volontez chancellantes, & rétablir l'union parmi tous les membres de l'Etat.

On reconnoît dans les Etats le Prince D. Juan pour heritier legitime de la Castille.

Dès que les affaires de la nouvelle Castille eurent esté reglées de la maniere dont nous venons de le raconter, leurs Majestez passerent à Medina del Campo, & de-là à Vailladolid, où ils furent obligez de punir d'une maniere éclatante quelques uns des principaux Seigneurs, pour les vexations & les cruautez qu'ils avoient exercées sur les Peuples: cet exemple de severité étoit necessaire pour intimider les autres, & les contenir dans le devoir.

Leurs Majestez passent à Vailladolid pour y punir quelques Seigneurs.

La Galice n'étoit pas cependant encore tranquille; cette nation naturellement indocile, & peut-être un peu féroce,

La Galice calmée.

[11] C'est un usage établi en Espagne de faire reconnoître pour successeurs & heritiers des Couronnes les fils aînez des Rois, même dès le berceau, ou ceux qui en sont les heritiers présomptifs, non pas que cette céremonie & ce serment de fidelité fussent absolument necessaires ni leur donnassent plus de droit: car dans les Royaumes hereditaires les fils aînez des Rois succedent necessairement, & la Couronne leur appartient indépendemment de cette céremonie, d'où vient que nous voyons qu'elle n'est point en usage dans la plûpart des autres Royaumes; elle ne laisse pas cependant de frapper davantage l'idée des Peuples, sur tout quand ils y sont accoûtumez, peut-être que cette céremonie seroit venu de l'usage des anciens Rois Goths, qui étoient autrefois électifs, & que les Rois, pour laisser la Couronne à leurs fils, & la rendre insensiblement hereditaire, prenoient cette précaution de faire pendant leur vie reconnoître leurs enfans pour leurs successeurs, ce qui étoit une espece d'élection

An de N. S. 1480

n'avoit pû se soumettre. Les Villes de Lugo, d'Orense, de Mondognedo, de Bivero, de la Corogne, & quelques autres n'avoient jamais voulu reconnoître Ferdinand & Isabelle, ni leur obéïr. Leurs Majestés envoyerent dans cette Province D. Ferdinand d'Acunha, & un fameux Jurisconsulte nommé D. Garcie de Chinchilla, pour y rétablit le calme; la premiere chose qu'ils firent en arrivant, fut d'assembler à Compostelle les principaux de la nation en forme d'Etats, de faire faire le procès & trancher la tête au Maréchal D. Pedro Pardo, & à quelques autres des Gentilshommes les plus mutins & les plus séditieux. Cet exemple de fermeté jetta l'épouvante parmi la noblesse, maintint l'autorité Royale dans la Galice, rendit aux loix leur ancienne vigueur, appuya les Magistrats dans l'exercice de leurs emplois & dans l'administration de la justice.

XCVIII. Ferdinand va en Catalogne. Les Turcs assiégent Rhodes & se retirent.

Cependant Ferdinand étoit absent, & il avoit été obligé de se rendre en diligence en Catalogne, qui est à l'extrêmité de l'Espagne, pour l'occasion que je vas raconter. Le Grand Seigneur Mahomet II. fier des conquêtes; qu'il avoit faites sur les Chrêtiens, avoit crû mettre le sceau & le comble à sa gloire, en attaquant l'Isle de Rhodes, qui étoit de ce côté-là le plus fort rempart, & le principal boulevart de toute la Chrêtienté. Ce Prince barbare avoit mis le siége devant la Place; il la tenoit étroitement serrée par terre & par mer, & il l'attaquoit avec toutes les forces de son Empire. Il y avoit déja trois mois qu'il étoit devant, sans avoit fait aucun progrès considérable par la résistance vigoureuse des Chevaliers de Rhodes, qui se défendoient avec une valeur héroïque. Les deux Vaisseaux chargez de vivres, de munitions, d'argent & de Soldats que le Roy de Naples envoya à leur secours redonnerent une nouvelle vigueur aux Assiégez, & firent perdre courage aux Assiégeans. Car les Turs informez de l'arrivée de ces secours, & désesperant de pouvoir venir à bout de leur entreprise, leverent le siége. Une partie se retira par mer à Apollonie, qu'on appelle aujourd'hui Belona dans la Macedoine, située sur le Golfe de Venise, vis-à-vis de la Poüille, qui est une Province du Royaume de Naples.

Le Bacha Acomat surprend Otrante.

Ce fut avec cette Flote que le fameux Bacha Acomat passa en Italie & surprit la Ville d'Otrante, qu'il emporta d'assaut le 13 d'Août; le carnage fut affreux: car ces Barbares passerent les Habitans & la Garnison au fil de l'épée, sans épar-

gner ni âge, ni sexe, ni condition. De-là ils faisoient des courses dans la Poüille, pilloient, saccageoient & mettoient tout à feu & à sang. La conquête de la Place & les irruptions fréquentes des Infidéles jetterent la consternation & la terreur dans tout le reste de l'Italie. Jamais désolation ne fut plus grande ; les Nations même plus éloignées, n'étoient pas exemptes de frayeur, & ne se croyoient pas en sûreté chez elles ; la crainte de ce redoutable Conquérant, qui menaçoit d'envahir & d'asservir toute l'Europe, détermina Ferdinand & Isabelle à se liguer avec tous les Princes Chrêtiens, & à réünir ensemble toutes leurs forces pour s'opposer à ce Tyran.

Ferdinand envoye un Ambassadeur à Rome.

Ferdinand envoya en son nom Gonzales Beteta Ambassadeur à Rome vers le Pape Sixte IV. Sa Sainteté ne paroissoit pas alors trop contente de ce Prince, à qui elle avoit donné en plusieurs occasions des marques de son chagrin & de son mécontentement, & encore tout récemment, en nommant l'Archevêque de Tolede Légat du S. Siége en Espagne, sans en avoir ni demandé le consentement de Sa Majesté, ni même sans lui en avoir fait la moindre part. Mais le danger commun où se trouvoit la Chrétienté, par l'invasion & les conquêtes du Grand-Seigneur, fit oublier pour un tems les querelles particulieres, & tous ne penserent qu'à prévenir les malheurs dont l'on étoit menacé.

Ferdinand arme une Flote pour s'oposer aux progrès des Turcs.

Dans ce dessein Ferdinand, qui craignoit lui-même avec raison pour son Royaume de Sicile, envoya une seconde Ambassade vers tous les Princes d'Italie, pour conclure avec eux une Ligue contre les Infidéles, & pour les engager à leur commune défense. D. Juan Melguerit Evêque de Gironne, fut choisi pour être le Chef de cette Ambassade ; il partit pour cela de Barcelonne au mois de Février de l'année 1481. Cependant Ferdinand, qui ne vouloit pas perdre de tems ni être surpris, fit armer à Barcelonne une Flote de trente-cinq Bâtimens tant grands que petits. Le Roy de Portugal, quoiqu'il fut plus éloigné du danger, & qu'il semblât avoir moins à craindre des entreprises de Mahomet, se joignit aux autres Puissances, & fit préparer de son côté vingt Vaisseaux pour les joindre aux autres ; mais ces secours avançoient lentement.

Les Turcs abandonnent Otrante. Mort de Mahomet II.

Alphonse Duc de Calabre, mal content de tous ces délais, & qui sentoit bien la difficulté qu'il y auroit de chasser les Turcs d'Italie, si on les y laissoit une fois s'enraciner, rassem-

An de N. S. 1481.

bla avec toute la diligence possible toutes les Troupes qu'il put ramasser, & vint mettre le Siége devant Otrante. La guerre, selon toutes les apparences, ne devoit pas finir sitôt, & il y avoit danger que ce siége & l'entreprise du Duc de Calabre n'eût pas tout le succès qu'on souhaitoit: mais la Providence, qui sçait mettre des bornes aux progrès des Conquerans fut touchée des malheurs qui sembloient devoir accabler la Chrétienté. Les Turcs assiégez dans Otrante, ayant appris la mort de Mahomet II, qui étoit décedé à Nicomedie dans la Bythinie le 3 de May, en furent si intimidez, qu'ils rendirent la Ville après cinq mois de siege, à condition qu'on leur permettroit de se retirer chez eux. Le Duc de Calabre retint dans son Armée une partie de la Garnison Turque au nombre de quinze cents hommes, pour s'en servir dans la guerre qu'il avoit résolu de faire aux Florentins. La plûpart étoient persuadez que le Duc de Calabre, par un artifice malin, étoit bien-aise de rendre les Florentins ses ennemis, odieux à tous les Princes Chrêtiens, en faisant tomber sur eux le soupçon injuste de s'être ligués avec les Ennemis de la Religion pour la ruine de leur propre Patrie.

Zizime, fils de Mahomet II. se retire à Rhodes, puis en France.

La mort imprévûë de Mahomet excita de grands troubles dans l'Empire Ottoman, & il y eut un grand soulevement à Constantinople, & dans les principales Provinces de ce vaste Empire. Les uns vouloient pour Empereur Bajazeth, fils aîné de Mahomet II. Les autres lui préferoient Zizime son frere, que le Sultan avoit eû depuis qu'il étoit monté sur le Trône. Chacun avoit un puissant parti, enfin l'un & l'autre eut recours aux armes pour appuyer son droit, & l'on en vint aux mains. Bajazeth fut le plus heureux, il défit le Sultan Zizime auprès de Pruse [12] en Bythinie, & le contraignit de s'enfuir: il se sauva d'abord en Egypte; mais ne s'y croyant pas en sûreté contre les entreprises du victorieux Bajazeth, il se vit obligé d'aller chercher un azile à Rhodes même. Les Chevaliers, ravis d'avoir entre leurs mains ce jeune Sultan, dont ils pouvoient se servir quelque jour avantageusement contre les Infidéles, le reçûrent & le traiterent avec toutes les marques d'honneur dûës à sa naissance & à son rang. La plûpart des Princes Chrêtiens firent demander aux Chevaliers de Rhodes le jeune Zizime; mais ceux-cy se déterminerent de l'envoyer en France, où le

[12] C'est ce que l'on nomme à present *Burse*, dans la Natolie.

Roy Loüis XI. le souhaitoit, & où ils crurent qu'il pouvoit être plus en sûreté. An de N. S. 147

Le secours que le Portugal & l'Arragon envoyerent en Italie contre les Turcs, arriva trop tard, & la Ville d'Otrante étoit déja renduë quand les Flotes parurent à la vûë des côtes d'Italie. L'éloignement de l'Espagne & les autres affaires que les Rois de Portugal & d'Arragon avoient sur les bras, furent la principale cause de ce retardement.

XCVIII. Le Prince D. Juan reconnu heritier du Royaume d'Arragon aux Etats de Calatayud.

Le Roy Ferdinand avoit convoqué les Etats Generaux d'Arragon à Calatayud, où il avoit ordonné à la Reine Isabelle son épouse d'amener le Prince D. Juan leur fils. Cette Princesse étoit partie en diligence de Castille pour s'y rendre, & avoit laissé la Régence de ce Royaume pendant son absence à l'Amirante D. Alphonse Henriquez, & au Connétable D. Pedro Hernandez de Velasco. Le dessein de leurs Majestez étoit de faire reconnoître par les Etats d'Arragon ce jeune Prince heritier de cette Couronne, comme il l'avoit déja été reconnu du celle de Castille. Cela s'executa le 29 de May, quelque-tems après il firent la même chose à Barcelonne, où il fut encore reconnu heritier de la Principauté de Catalogne par les Etats de la Province.

XCIX. Le Cardinal de Foix & Pierre son frere viennent à Sarragosse trouver Ferdinand.

Il survint une autre nouvelle affaire qui regardoit le Roïaume de Navarre, & qui ne laissa pas de donner de l'inquiétude au Roy Ferdinand. Le Cardinal Pierre de Foix & le Prince Jacques son frere, tous deux oncles du nouveau Roy vinrent à Sarragosse, & dans une longue Audience qu'ils eurent de Ferdinand, ils lui representerent les raisons qui les avoient obligez de venir implorer son secours & sa protection. Ils lui remirent devant les yeux l'état déplorable de la nation, qu'il s'élevoit tous les jours de nouvelles factions dans le Royaume; que les Mutins étoiens maîtres de la plûpart des Villes & des Châteaux, que les Beaumonts s'étoient saisis de Pampelune, que leurs Adversaires de leur côté avoient trouvé le moyen de s'emparer d'Estella, de Sanguesо & d'Olité; qu'il ne restoit au jeune Roy de Navarre que le nom de Roy; que toute la puissance & toute l'autorité étoient entre les mains de ses Sujets; ils lui rappellerent le souvenir des liens étroits de la chair & du sang qui devoient l'unir avec un jeune Roy, trop foible encore pour se faire obéïr.

Leurs plaintes

Ils se plaignirent principalement de D. Loüis Comte de Le-

An de N. S. 1481 rin, homme violent, emporté, également ambitieux & inquiet, dont l'on ne pouvoit plus soutenir les cruautés & les violences, qu'il exerçoit sur tous ceux qui lui étoient opposez. ; que par la plus indigne des trahisons, il avoit surpris & fait cruellement assassiner D. Pedre de Navarre & D. Philippe son fils, tous deux Maréchaux de Navarre ; qu'après la mort du Connétable D. Pedre de Peralta, il s'étoit de sa propre autorité emparé de cette Dignité, qui n'avoit servi qu'à le rendre encore plus fier & plus audacieux. Ainsi ils le supplierent au nom du jeune Roy leur neveu & de tout le Royaume, de vouloir bien ne les point abandonner dans le besoin, & les délivrer des cruautez & de la tyrannie du Comte, que Troile-Carrillo, gendre de Pedre Peralta, & qui devoit être l'heritier de cette riche & puissante Maison du côté de sa femme, étoit trop foible pour s'opposer aux entreprises & reprimer l'audace du Comte de Lerin son Ennemy, qui lui seul étoit plus puissant & plus à craindre que tous les autres.

Ferdinand envoye des Ambassadeurs en Navarre.

Ferdinand écouta favorablement les justes plaintes du Cardinal de Foix & du Prince Jacques son frere. Il leur promit qu'il auroit égard à leurs prieres, & qu'il ne négligeroit pas les affaires & les interêts du jeune Roy son petit neveu, & pour leur donner des preuves de sa droiture & de la sincerité de ses intentions. Il envoya en Navarre avec eux des personnes de confiance & d'autorité pour faire rentrer les Rebelles dans leur devoir, & pour les obliger à rendre la soumission & l'obéïssance qu'ils devoient à leur Souverain.

On convoque les États Generaux de Navarre à Tafalla.

Dès que les Ambassadeurs du Roy d'Arragon furent arrivez en Navarre, les Princes Régens du Royaume convoquerent les Etats Generaux à Tafalla. Les Ambassadeurs exposerent leur commission en pleine Assemblée, & representerent aux Députez les ordres qu'ils avoient du Roy leur maître. Les Navarrois répondirent que si leur Roy avoit reçû quelque mécontentement & n'étoit pas encore venu prendre possession de sa Couronne, il ne devoit pas s'en prendre à tous ses Sujets, qui étoient toûjours prêts de le reconnoître & de lui obéïr ; qu'il n'y avoit qu'une poignée d'esprits broüillons qui cherchoient à troubler l'Etat & à secoüer le joug ; mais que tous les gens de bien les condamnoient, & que si Sa Majesté vouloit bien venir dans son Royaume, elle trouveroit toûjours dans ses Sujets le respect, l'affection, la soumission & la fidelité

fidelité qu'ils devoient à leur legitime Souverain, pour lequel ils sacrifieroient avec plaisir leurs biens & leur vie. Cette réponse contenta les Ambassadeurs de Ferdinand, qui de leur côté ménagerent le retour du Roy de Navarre à Pampelune. On convint que ce Prince ameneroit avec lui des Troupes, pour n'être point exposé dans ce tems de trouble & de confusion à l'insolence de quelques Rebelles, & pour être en état de réprimer leur audace, s'ils osoient entreprendre quelque chose contre son service.

An de N. S. 1481.

C.

Mort du Roy de Portugal. Le Prince son fils lui succede.

Pendant que l'on négocioit le retour du Roy de Navarre, le Roy de Portugal vint à mourir à Sintra le 28 d'Août, dans la même chambre où il étoit né. Son corps fut porté à Aljubarrota pour y être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres. Le Prince D. Juan son fils lui succeda ; sa valeur, la grandeur de ses exploits, & ses autres éminentes qualités lui ont mérité le glorieux surnom de *Grand*, & ont rendu sa mémoire illustre à la posterité ; il fut le deuxiéme Roy de Portugal de ce nom. Pendant son regne, il eut aussi-bien que le feu Roy son pere des differens avec les Rois de Castille. Le pere se mettoit peu en peine de cacher ses sentimens dans toutes les occasions, il se déclaroit ennemi implacable des Castillans, le fils au contraire en usoit d'une maniere plus fine & plus adroite ; il sçavoit se dissimuler & couvrir son aversion ; mais il n'en étoit que plus dangereux, & portoit des coups d'autant plus inévitables qu'on ne pouvoit les prévoir, sçachant que quelques-uns des Seigneurs de son Royaume avoient des liaisons secretes avec la Castille ; il ne manqua pas de trouver des prétextes specieux, & des motifs pour s'en venger, comme nous le rapporterons bien-tôt.

Portrait du Roy Jean II.

Au reste ce Prince avoit d'excellentes qualitez, il avoit un grands fond de pieté & de zele pour la Religion, la mémoire du monde la plus heureuse, la plus presente & la plus ferme ; un esprit vaste, élevé, solide & subtil, également prompt à punir le crime & à récompenser la vertu. En un mot il étoit sans contredit un des Princes le plus accompli de son siécle ; il y en eut peu qui l'égalerent, & il les surpassa presque tous. Ce grand Prince avoit pour maxime que *le Trône ou trouvoit ou rendoit les Princes sages*, par le commerce continuel que les Souverains avoient avec les grands hommes : car, disoit-il, la plûpart de ceux qui approchent de la personne des Souve-

An de N. S. 1481. rains, outre la naissance & l'éducation qui leur inspirent des Sentimens nobles & genereux ; l'expérience continuelle qu'ils ont des plus grandes affaires au milieu desquelles ils sont nés, ne contribue pas peu à leur élever l'ame, à leur donner des lumieres plus pures, & à les remplir d'une étenduë de connoissances dont les Rois ne manquent pas de profiter ; outre que le désir de plaire au Maître les oblige à ne rien faire, à ne rien dire qui ne soit dans l'ordre, dans les regles de la sagesse & de la bien-séance, & qui ne puisse soutenir l'idée avantageuse qu'ils veulent donner de leur habileté.

CI. Mort de Charles Duc d'Anjou.

Charles Duc d'Anjou, Prince du Sang Royal de France, mourut à Marseille sur la fin de cette année 1481. Il laissa par sa mort le Roy très-Chrêtien heritier de tous ses Etats. Que de troubles vont s'élever ; Que d'orages cette mort va-t'elle exciter bien-tôt dans l'Italie ! La premiere chose que fit le Roy de France après la mort du Duc d'Anjou, fut de réünir pour jamais à sa Couronne le Duché d'Anjou & le Comté de Provence, dont il venoit d'heriter, sans compter plusieurs autres prétentions, qui penserent mettre presque toute l'Europe en feu.

Mort de l'Archevêque de Tolede.

L'année suivante, qui étoit l'an 1482. D. Alphonse de Carillo & d'Acugna, Archevêque de Tolede, mourut à Alcala de Henarez le premier Juillet, quoiqu'il fut dans un âge très-avancé, son esprit n'avoit rien perdu de son feu & de sa vivacité, toûjours actif & toûjours inquiet, propre pour le maniement des affaires dans le cabinet ; mais qui n'avoit ni moins de talent ni moins de passion pour la guerre & le commandement des Armées. Il est vrai que les dernieres années de sa vie il prit le parti de la retraite ; mais le chagrin & la necessité y eurent plus de part que son inclination & son choix. Il fut inhumé proche le grand Autel de l'Eglise des Cordeliers, que lui-même avoit fait bâtir, & qu'il avoit fondé. Il s'étoit retiré sur la fin de ses jours à Alcala, pour y passer le reste de sa vie dans les exercices de pieté, & la pratique des vertus. Il avoit érigé dans la même Ville l'Eglise Paroissiale de S. Juste en Collegiale, où il avoit établi sept Dignitez, douze Canonicats & sept Prébendes ; comme sa passion pour la Chimie étoit exrrême, il avoit toûjours auprès de lui une foule d'Imposteurs qui l'amusoient de l'esperance de trouver la Pierre philosophale, & le secret de faire de l'or. Néanmoins il mourut pauvre, quoiqu'il possedât le plus riche

Benefice de toute l'Eſpagne. On ne laiſſa pas cependant de publier qu'il avoit laiſſé dans ſes coffres une ſomme immenſe d'argent [13] pour rétablir l'Univerſité d'Alcala, & que le Cardinal François Ximenez ayant trouvé ces tréſors quelques années après, s'en ſervit pour l'execution des projets magnifiques qu'il avoit formés. An de N. S. 1482.

A main gauche du tombeau de l'Archevêque de Tolede, on inhuma le corps de Troile ſon fils naturel. Mais le Cardinal Ximenez crût que ce ſeroit une choſe indigne & honteuſe à la Dignité Epiſcopale, & à la Religion de laiſſer à la poſterité un monument ſi public de l'incontinence de ce Prélat. Ainſi il ordonna que l'on ôtât le tombeau de Troile de l'endroit où il étoit, & qu'on le tranſportât dans le Chapitre des Religieux. C'eſt de ce Troile & de D. Alphonſe ſon fils, qui fut Connétable de Navarre, que deſcendent les Marquis de Falces de Peralta, ſi connus & ſi illuſtres dans ce Royaume.

Le Cardinal d'Eſpagne lui ſuccede à l'Archevêché de Tolede.

Le Cardinal Mendoze, Archevêque de Seville, & connu ſous le nom de Cardinal d'Eſpagne, ſucceda à D. Alphonſe de Carillo, dans l'Archevêché de Tolede. Ils étoient tous deux rivaux : mais enfin malgré les ſervices que Carillo avoit rendu à la Reine Iſabelle à ſon avenement à la Couronne de Caſtille, dont elle lui étoit preſque uniquement redevable; le Cardinal l'avoit emporté dans la faveur & dans la confiance de leurs Majeſtez ſur ſon Compétiteur, dont l'humeur remuante, inquiéte & ambitieuſe les avoit rebutez. Le Cardinal de Mendoze étoit fils d'Ignigo Lopez de Mendoze, Marquis de Santillane, & de Catherine de Figueroa; il avoit pour freres D. Diégue Hurtado de Meudoze, premier Duc de l'Infantade, D. Laurent Comte de Corugna, D. Ignigo Comte de Tendilla, & pluſieurs autres. Le Cardinal étoit un des plus grands perſonnages de ſon ſiécle; quelque ancienne, & quelque éclatante que fut la nobleſſe de ſa Maiſon; c'eſt ce qu'il y avoit en lui de moins diſtingué. Sa probité, ſa droiture, la force & l'étenduë de ſon génie; ſon zele pour le bien public, & ſa fidelité pour la Reine Iſabelle, donnoient un nouveau relief à ſon nom. Leurs Majeſtez crurent ne pouvoir mieux reconnoître

[13] L'Archevêque de Tolede pouvoit aiſément ſans le ſecours de l'Alchimie laiſſer en mourant de grandes ſommes d'argent dans ſes coffres, par les revenus conſidérables que lui produiſoit ſon Archevêché, dès ce tems-là même le plus riche Benefice d'Eſpagne.

An de N. S. 1482. les ſervices importans qu'ils en avoient reçûs, & l'affection qu'il fit toûjours paroître pour le bien de l'Etat, & pour le ſoulagement des Peuples, qu'en l'élevant ſur le premier Siége de l'Egliſe d'Epagne. D. Ignigo Manrique, Evêque de Jaen, fut transferé à l'Archevêché de Seville, à la place du Cardinal d'Eſpagne.

CII. Etat de la Navarre.

Les affaires changerent bien de face en Navarre; l'on ſe flatoit que ce Royaume alloit joüir d'une tranquillité parfaite, par l'accommodement que les Ambaſſadeurs de Ferdinand avoient ménagé aux Etats de Tafalla, & par l'arrivée du jeune Roy, que les Peuples attendoient avec une extrême impatience: mais un triſte & funeſte revers fit tout à coup évanouir ces belles eſperances. Ainſi la fortune a-t'elle coûtume de tempérer ſes faveurs, & de faire ſouvent ſucceder les larmes aux ris & à l'allegreſſe.

Le Roy François Phœbus couronné à Pampelune.

Le Roy François Phœbus étoit parti de France, où il avoit été obligé de ſe tenir pendant les troubles de Navarre, pour ne pas expoſer ſa perſonne & ſon autorité à l'inſolence & à la fureur des Rebelles. Il étoit enfin arrivé à Pampelune avec la Comteſſe de Foix ſa mere, les Princes ſes oncles, & un grand nombre de Seigneurs François & Navarrois, qui l'avoient accompagné. Les Peuples le reçûrent avec tous les applaudiſſemens & toutes les démonſtrations poſſibles de joye, & il fut couronné dans l'Egliſe Cathédrale de Pampelune le 3 de Novembre. La céremonie ſe fit avec toute la pompe & toute la magnificence qu'on pouvoit ſouhaiter; & l'on déploya ſelon la coûtume les Etendarts de la Couronne.

Le jeune Roy regle les affaires de ſon Royaume.

Le Prince étoit encore à la fleur de ſon âge, il n'avoit que quinze ans. Jamais peut-être on n'avoit vû un Prince ni plus beau, ni mieux fait, ni qui donnât de plus belles eſperances, un naturel heureux, des inclinations bienfaiſantes, mille belles qualitez brilloient dans ſa perſonne. La premiere choſe qu'il fit, fut de deffendre ſous peine de la vie que perſonne dans la ſuite ne donnât aux autres, & ne prit lui-même le nom de *Grammont* & de *Beaumont*; noms odieux de parti, & qui ne pouvoient être que funeſtes à un Royaume qu'ils avoient mis à deux doigts de ſa perte. Il confirma Loüis Comte de Lerin, dans la Dignité de Connétable, quoiqu'il l'eut uſurpée après la mort de Peralta. il voulut bien encore le gratifier de la Terre de Larraga & de quelques autres. Comme ce Seigneur étoit le

plus puiſſant le plus riche; & en même-tems le plus remuant & le plus intriguant du Royaume, Sa Majeſté fut bien-aiſe de l'attacher à ſon ſervice, & de gagner par ſon moyen, ſes Créatures & ſes amis. Conduite ſage & prudente, de vaincre à force de bienfaits l'obſtination des Rebelles, & de les engager à être au moins fidéles par reconnoiſſance, s'ils ne le ſont pas par inclination. Le jeune Roy ayant réſolu de faire la viſite de ſon Royaume, il fit ſéverement punir ceux qui ſe trouverent coupables, établit par tout de bons Reglemens, & mit les Magiſtrats en état de ſe faire obéïr, & de faire reſpecter les Loix. An de N. S. 1482.

On commença dès lors à parler de le marier, afin qu'il pût laiſſer des Succeſſeurs. Le Roy Ferdinand vouloit lui faire épouſer la Princeſſe Jeanne ſa fille: Sa Majeſté très-Chrêtienne avoit en vûë de le marier avec la prétenduë Princeſſe Jeanne de Caſtille, qui s'étoit retirée en Portugal, où elle avoit pris le voile, & fait les vœux de Religion. La France étoit bien-aiſe de trouver ce prétexte, pour recouvrer par la force & par la voye des armes le Royaume de Caſtille, qui ſeroit la dote de la Princeſſe Madame Magdelaine de France, mere du jeune Roy de Navarre, avoit plus d'inclination pour ce mariage, que pour celui de la fille du Roy d'Arragon, dans lequel cette Princeſſe ambitieuſe & paſſionnée pour la France ſa patrie, y croyoit trouver moins d'avantage. On parle de le marier.

Ces motifs & la craite qu'on ne fit quelque violence au jeune Monarque ſon fils, la détermineren à l'engager de repaſſer les monts, où il poſſedoit des Etats conſidérables. A peine étoit-il arrivé dans ſa Principauté de Bearn, qu'il tomba malade à Pau, Capitale de la Province, le 30 de Janvier 1483. & mourut peu de tems après. Ce fut pour toute la Navarre un funeſte accident, qui cauſa un étrange bouleverſemen dans ce Royaume. Ainſi finit ce jeune & aimable Prince, comme une fleur agreable qui tombe par terre, arrachée par un tourbillon de vent, dans le tems qu'elle ne faiſoit que commencer à s'épanoüir, & qu'elle alloit devenir par ſa beauté & ſon éclat le plus bel ornement de nos contrées. Sa mort.

Son corps fut inhumé à Leſcar, dans la Principauté de Bearn. La Princeſſe Catherine de Foix ſa ſœur lui ſucceda à la Couronne de Navarre, ſuivant les Loix fondamentales du Royaume par ſon mariage avec un Prince François; elle fit La Princeſſe Catherine ſa ſœur lui ſuccede.

An de N. S. 1483. passer sa Couronne dans les mains de cette nation ; mais qui ne la posseda pas long-tems. La Navarre, peu de tems après, devint par ce mariage le théâtre d'une longue & cruelle guerre. Que de factions se formerent dans ce petit Etat ! Qu'il en coûta de sang à deux nations voisines & rivales. Voilà quels sont les malheurs affreux où une Couronne est en proye, quand elle tombe entre les mains d'une jeune Princesse, qui n'est pas encore en âge de regner, où qui n'a pas assez de tête où d'habileté pour gouverner par elle-même des Peuples naturellement peu dociles, & qui ont pour voisins des Princes puissans, & jaloux les uns des autres.

CIII.

Les Seigneurs Portugais mécontens du Roy.

Le nouveau Roy de Portugal, D. Juan II. faisoit faire le procès à quelques uns des principaux Seigneurs de son Roïaume, qui avoient conspiré contre sa vie, & il faisoit executer par la main du Bourreau tous ceux qui se trouvoient coupables d'un si execrable parricide. Il avoit lui-même donné occasion aux attentats que l'on formoit contre sa personne. Son caractere dur, sa severité outrée à faire observer les Loix & à punir ceux qui les violoient, la liberté qu'il se donnoit de railler ses Courtisans, les avoient furieusement révoltez contre lui ; mais ce qui chagrinoit le plus la grande Noblesse ; c'est que les Officiers de Sa Majesté munis & soutenus de l'autorité Royale, & souvent par ses ordres exprés, avoient la hardiesse d'aller sur les Terres des Seigneurs malgré eux, enlever les Criminels qui s'y réfugioient, & les faisoient même executer par la main du Boureau, sans demander l'agrément, & même sans la participation de ces Seigneurs.

Il ont recours aux arme pour maintenir leurs Privileges

Ils s'assemblerent donc, & délibererent entr'eux sur le parti qu'il y avoit à prendre ; ils connoissoient l'humeur dure & inflexible de Sa Majesté, & ils ne voyoient nulle apparence d'en tirer la moindre satisfaction, ni que le Roi relachât rien de sa severité. Ainsi ils résolurent d'avoir recours aux armes pour défendre leur liberté, & pour soutenir au prix de leur sang les droits & les privileges que leurs Ancêtres avoient méritez par les services rendus à l'Etat, & qu'ils avoient laissez à leurs successeurs.

Les Ducs de Bragance & de Viseu, Chefs des Mécontens.

Les principaux Chefs des Mécontens étoient D. Ferdinand Duc de Bragance, D. Diégue Duc dt Viseu ; tous deux du Sang Royal, & les plus puissants du Royaume, par la grandeur de leur naissance, par leurs richesses, & par l'étenduë des

terres qu'ils possedoient. Un grand nombre d'autres Seigneurs se joignirent à eux, & entrerent dans la confédération, entre autres le Marquis de Monte-Mayor, le Comte d'Haro, les freres du Duc de Bragance, D. Garcie de Meneses, Archevêque d'Evora, D. Ferdinand son frere, D. Lope d'Albuquerque, Comte de Penamacor, sans compter une infinité de Gentilshommes de moindre considération. Voicy à quelle occasion & comment la conspiration fut découverte.

An de N. S. 1483

CIV.

Le Etats de Portugal s'assemblent à Evora.

Les Etats du Royaume étoient convoquez & assemblez à Evora, & l'on avoit publié de nouvelles Loix, très sages & très salutaires, pour réformer les abus & les désordres de l'Etat, & pour rendre à la nation son premier lustre. On avoit commencé par regler que les Seigneurs particuliers ne pourroient mal-traiter leurs Vassaux, ni exiger d'eux de l'argent & des contributions; que leur pouvoir & leur autorité seroient désormais bornées par les Loix ausquelles ils seroient obligez de se soumettre & de s'assujettir, aussi-bien que le Peuple. Le Duc de Bragance se plaignit que par cette voye on donnoit atteinte à leur liberté, & que l'on ruinoit absolument les privileges accordez par les Rois de Portugal aux grands Seigneurs du Royaume; il s'offroit même de le montrer par des Actes publics & autentiques donnez par leurs Majestez en faveur des Ducs de Bragance ses Prédecesseurs. Au même tems le Duc donna ordre à Lope Figueredo son Intendant, de chercher ces Actes dans les Archives de la Maison de Bragance. Comme Figueredo examinoit tous les Papiers, en cherchant les uns, il en trouva d'autres, qui marquoient les liaisons secretes & les intelligences que le Duc entretenoit avec le Roi de Castille, au préjudice de l'Etat & de la fidelité qu'il devoit à son Souverain. Il y avoit même les originaux des Traitez conclus entr'eux. Figueredo trouva le moyen de tirer adroitement ces papiers, qu'il alla porter & montrer au Roi. Sa Majesté les ayant lûs, prit le parti de dissimuler, & ordonna à Figueredo de ne faire semblant de rien, de faire faire des copies exactes de tous ces papiers & de remettre les originaux dans le lieu d'où il les avoit tirez.

Le Duc de Bragance & le Duc de Viseu vont voir la Reine leur sœur à Almerin.

Il arriva que la Reine, qui étoit à Almerin, se trouva malade. Après ses couches le Duc de Viseu son frere, & le Duc de Bragance son beau-frere, se rendirent auprès d'elle au commencement de l'année 1483. pour la voir; le Roy, qui avoit résolu de dissimuler ses sentimens, les reçût parfaitement bien,

An de N. S 1483. & leur donna toutes les démonstrations exterieures de joye & de bonne amitié : il auroit bien souhaité trouver un remede au mal sans en venir à un éclat, dont les suites étoient toûjours à craindre.

Discours du Roy au Duc de Bragance.

Un jour, après avoir entendu la Messe, le Roy prit le Duc de Bragance en particulier, & lui parla à peu-près en ces termes. » Mon cher Duc je vous jure par la Sainte Messe que nous » venons d'entendre ensemble, & par l'Autel sacré devant le» quel nous sommes vous & moi, que je n'avancerai rien que » de vrai, & dont je n'aye les preuves en main, dans ce que » j'ai à vous dire. Je sçai vos liaisons avec le Roy de Castille, » & les Traitez secrets que vous avez négociez & conclus avec » ce Prince, au préjudice de mon Etat & de ma Couronne : ils » flétrissent vôtre gloire, ils deshonorent vôtre nom, & le » sang dont vous sortez. A peine puis-je me résoudre à croire » ce que je vois de mes propres yeux; & je ne conçois pas qu'un » Prince de vôtre rang ait pû si fort oublier ce qu'il doit à sa » naissance, à sa patrie, à sa réputation, & à sa propre cons» cience; voulez-vous donc par une si lâche infidelité affacer » tous les services que vous & vos ancêtres avez rendus à l'E» tat. Je ne puis vous exprimer avec quelle peine & quelle dou» leur je me vois obligé de vous retracer des idées si fâcheuses. » Mais quoiqu'il en soit, mon parti est pris, je veux bien en» sevelir dans un éternel oubli la faute que vous avez faites. Je » suis même résolu de vous faire de nouvelles graces, & de » vous obliger à force de bienfaits à m'être fidele, & à m'aimer. » La Divine providence m'a mis le Sceptre en main & m'a éle» vé sur le Trône de Portugal, & après moi y a-t'il quelqu'un » dans le Royaume qui vous égale ? Ne surpassez-vous pas en » crédit, en pouvoir, en richesses, en terres, en Charges, » aussi-bien qu'en naissance, tous les autres Seigneurs ? Vous » ne voyez que moi au-dessus de vous ? Encore même, y a-t'il » de la difference entre nous deux pour le mariage, puisque » nous avons épousé les deux sœurs ? Etant unis par des liens si » étroits; l'amitié ne devroit-elle pas encore serrer les nœuds » qui nous lient; & devroit-il rien se trouver capable de les bri» ser ? De qui pourriez-vous esperer plus de graces & plus de » bien-faits ? Trouverez-vous jamais personne qui ait autant » de raisons que j'en ai de vous aimer? Je vois bien que le cha» grin & le dépit vous ont aveuglé : mais s'il y a eû quelque

chose

chose qui vous ait choqué à mon avenement à la Couronne " & dans le commencement d'un nouveau regne ; il sera aisé " de le réparer, & de vous ôter tout sujet de plainte. Si mes " Officiers ont abusé de leur pouvoir & de leur autorité, s'ils " ont fait quelque chose qui puisse vous chagriner, & qui soit " contraire à vos droits & à vos privileges : ne deviez-vous " pas le premier par vôtre patience donner aux autres l'exem- " ple de la soumission & de l'obéïssance qu'ils doivent à leur " Souverain ? Pourquoi ne m'en avertissiez-vous pas vous- " même ? J'aurois avec plaisir suivi vos conseils, & reformé ce " qu'il y auroit eû de mal ? Ne devrois-je pas compter sur vous ? " N'aviez-vous pas mille raisons de vous interesser au salut de " l'Etat & au bien des Peuples ? Vôtre Naissance & vôtre rang " ne devoient-ils pas vous obliger non-seulement à m'aider " de vos conseils dans le gouvernement du Royaume ; mais " encore de vôtre bras & de vôtre épée. Ce que je vous de- " mande aujourd'hui, & dont je veux bien même vous prier ; " c'est que vous changiez de conduite & de sentimens, & que " vous me serviez avec la fidelité que vous devez, & une affec- " tion qui réponde à celle que j'ai pour vous. "

An de N. S. 1483.

Réponse du Duc.

Le discours de Sa Majesté surprit & troubla le Duc de Bragance au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Son esprit se trouva agité de mille pensées differentes ; enfin s'étant remis & rassuré, il supplia le Roy de ne point prêter l'oreille aux rapports faux & malins de ses ennemis & d'une foule de flatteurs qui ne cherchent qu'à supposer des crimes à ceux dont la vertu, la probité, le zele & les lumieres leur font ombrage ; que jamais il ne deshonoreroit sa Maison & son sang par une telle perfidie, & qu'il croyoit n'en être pas capable, quand même il auroit eû quelque petits sujets de chagrin, que les graces dont Sa Majesté l'avoit comblé, & qu'il en recevoit tous les jours, surpassoient de beaucoup les peines qu'on avoit pû lui faire ; qu'il prioit le Seigneur de ne jamais permettre qu'il devînt coupeble d'un crime dont la pensée seule lui faisoit horreur. Sur cela il prenoit Dieu à témoin de la fincerité de ses intentions, & tâchoit d'en persuader le Roy par les sermens les plus sacrez. Ainsi finit la conversation du Roy de Portugal & du Duc de Bragance. Sa Majesté après cela prit la route de Santaren & les Ducs de Viseu & de Bragance s'en retournerent dans leurs Etats. Ni les uns ni les autres ne

An de N. S. 1483.

changerent ni de conduite ni de ſentimens.

CV.

Ferdinand envoye le Prieur des Jeronimites.

Pendant que ces affaires ſe paſſoient en Portugal, Ferdinand & Iſabelle y envoyerent le Pere Ferdinand de Talavera, Prieur du Convent des Jeronimites proche de Vailladolid, & Confeſſeur de leurs Majeſtez, pour confirmer de nouveau les Traitez conclus entre les deux Couronnes, & pour engager le Roy de Portugal à conſentir que les Infants qui avoient été mis en ôtage pour être les gages & les garants du Traité, fuſſent remis en liberté, & euſſent la permiſſion de retourner chez leurs peres; ce qui s'executa. On ſe contenta ſeulement de changer dans les articles qui avoient été arrêtez, que le Prince Dom Alphonſe de Portugal épouſeroit la Princeſſe Jeanne de Caſtille, la plus jeune des filles du Roy Ferdinand, parce que l'Infant & l'Infante étoient à peu-près du même âge. Après cela l'Infante Iſabelle retourna en Caſtille ſur la fin du mois de May, & vint retrouver la Reine ſa mere, & le Prince de Portugal reprit de ſon côté la route de la Cour.

Le Duc de Bragance eſt arrêté à Evora.

Le Duc de Bragance, pour diſſiper les juſtes ſoupçons que le Roy avoit conçûs de ſa fidelité, voulut accompagner le jeune Prince D. Alphonſe juſqu'à Evora, où étoit alors la Cour de Portugal. Sa Majeſté ayant été avertie par Pedro Juſarté que le Duc de Bragance recommençoit ſes premieres intrigues, & qu'il avoit de nouveau renoüé ſes liaiſons & ſes engagemens avec Ferdinand, qu'il y avoit même un Traité conclu entre eux, le fit arrêter. Gaſpard Juſarté, frere de Pierre Juſarté, découvrit l'affaire & les circonſtances de la conjuration; le Roy pour récompenſer les deux freres de l'avis qu'ils venoient de lui donner, & du ſervice important qu'ils avoient rendus à l'Etat, leur fit de grands biens, & leur donna dans la ſuite des emplois conſidérables à la Cour. On donna en particulier la Ville d'Arroyvelo & ſes dépendances à Pedre Juſarté.

On fit le procès dans les formes au Duc de Bragance, on lui donna des Commiſſaires, & après avoir entendu toutes ſes défenſes, les Juges trouverent qu'elles n'étoient pas ſuffiſantes pour le juſtifier des crimes dont on l'accuſoit, & le condamnerent à mort, comme criminel de leze-Majeſté. La Sentence fut executée le 22 de Juin, & il perdit la vie par la main d'un Bourreau. Tragique leçon & funeſte exemple, qui devroient

An de N. S. 1483.

apprendre à tous les grands que les Cabales contre l'Etat & les révoltes contre les Souverains ne réüssissent presque jamais, que le plus souvent elles sont fatales à leurs auteurs, & les précipitent dans l'abîme qu'ils avoient creusé pour les autres. On fit en même-tems trancher la tête à six Seigneurs qui furent trouvez coupables du même crime, & qui avoient eû part au traité du Duc de Bragance.

La Duchesse de Bragance envoye ses trois fils en Castille.

Le Connétable de Portugal avec quelques autres Seigneurs, sortirent du Royaume, & les freres du Duc de Bragance, trouverent moyen de se sauver & de se retirer en lieu de sûreté. Aussi tôt que la Duchesse Isabelle de Bragance eut appris la triste nouvelle que le Duc son époux avoit été arrêté; elle ne voulut pas attendre la catastrophe de la Tragédie; elle envoya sur le champ en Castille les trois Princes, Philippes, Diégue & Denis ses enfans, parce qu'elle étoit convaincuë que la foiblesse de leur âge & leur innocence ne seroient pas capables de les mettre à couvert de la colere & de la vengeance du Roy, s'ils tomboient entre ses mains, & que ce Prince vindicatif ne manqueroit jamais de leur faire porter la peine du crime de leur pere. De ces trois jeunes Princes D. Philippes mourut en Castille sans avoir été marié, D. Diégue retourna en Portugal, après avoir fait sa paix avec le Roy, & obtenu une amnistie entiere de tout le passé, pour D. Denis il se maria en Castille avec la fille & l'heritiere du Comte de Lemos.

Le Roy pardonne au Duc de Viseu.

La jeunesse du Duc de Viseu lui fut avantageuse; car peut-être auroit-il eû le même sort que le Duc de Bragance, s'il avoit été d'un âge à se faire craindre. Le Roy se contenta le lendemain de l'execution du Duc de Bragance, d'avertir sérieusement le jeune Duc de Viseu de prendre plus garde à lui, & Sa Majesté lui fit une severe réprimande des liaisons & des engagemens qu'il avoit pris avec les Ennemis de l'Etat; qu'on vouloit bien lui pardonner, à cause de sa jeunesse & de son peu d'expérience, & que pour cette fois on ne le pousseroit pas davantage.

Les Mécontens continüent leurs intrigues.

Mais ni la mort tragique du Duc de Bragance, ni le supplice honteux qu'on avoit fait souffrir à ses Complices, ni l'indulgence du Roy pour le Duc de Viseu ne furent pas capables d'intimider & d'appaiser les Mécontens, ni de leur faire abandonner la résolution qu'ils avoient prise de venger la mort de

An de N. S. 1485. leurs amis. Ils tenoient des assemblées & des conférences secretes ; ils se plaignoient du malheur des tems, de la maniere hautaine, impérieuse & dure dont le Roy traitoit la noblesse, qu'il n'avoit en vûë que d'abbaisser les Grands, & de les asservir comme des Esclaves ; que toute l'autorité se trouvoit entre les mains d'une poignée de gens sans mérite, sans naissance, & sans service ; que l'on n'avoit fait mourir d'une maniere également honteuse & cruelle le Duc de Bragance, que parce qu'il avoit eû trop de generosité pour souffrir ces injustices & pour dissimuler son chagrin. » Son exemple ne doit-il pas nous instruire & nous rendre sages? reprit l'un de l'Assemblée. Quelle ,, assurance avons-nous qu'on nous épargnera ? Ne devons-,, nous pas craindre le même sort ? Jusqu'à quand, Seigneurs, ,, souffrirons-nous ces traitemens indignes ? Si nous ne pen-,, sons de bonne heure à chercher des remedes à nos maux, ,, si nous ne nous mettons en état de prévenir bien-tôt les ,, les cruels desseins de nos ennemis, nous périrons tous in-,, failliblement les uns après les autres sur un échafaut. Pour-,, quoi ne vengeons-nous pas la mort de ce Prince zelé & in-,, nocent dans le sang du cruel Tyran, qui ne cherche qu'à ,, verser le nôtre ? Qui nous arrête ? Rendons les derniers de-,, voirs à la mémoire du Défenseur de nôtre liberté ? Faisons-,, lui de magnifiques funerailles, & immolons pour victime sur ,, son tombeau celui que tout le Royaume ne regarde qu'a-,, vec horreur.

CVI. Les Mécontens conspirent contre la vie du Roy de Portugal.

Ils convinrent tous d'un commun consentement de se défaire du Roy, & de mettre le Duc de Viseu en sa place sur le Trône de Portugal. Entreprise hardie conçûë dans le crime, conduite par l'opiniâtreté & la perfidie, & dont le succès fut enfin malheureux pour ceux qui l'avoient formée. Les Conjurez n'attendoient qu'une conjoncture favorable pour executer sûrement leur execrable & monstrueux parricide ; mais la conspiration fut éventée avant qu'ils pussent assassiner le Roy, comme ils l'avoient résolu. Voicy de quelle maniere l'on découvrit cette conspiration.

Le Roi découvre la conspiration.

Diégue Tinoco avoit une sœur dont l'Archevêque d'Evora étoit amoureux, & que ce Prélat entretenoit : cette femme ayant découvert, je ne sçai comment, ce qui se tramoit contre la personne du Roy, & le danger où il étoit exposé, en avertit secretement Diégue son frere, qui pour n'être point surpris

se déguisa en Cordelier, & se rendit à Setubal, où étoit la Cour, pour instruire Sa Majesté de la résolution que les Conjurez avoient prise de l'assassiner ; Vasco Coutinho, dont le frere Guttiere Coutinho, étoit Complice de la conspiration, vint donner au Roy le même avis, & le supplier de veiller à la sûreté de sa personne sacrée. Quand le danger fut passé, le Roy pour récompenser Vasco de sa fidelité, lui donna les Comtez de Barba & d'Estremoz. An de N. S. 1480

Il dissimule.

Le Roy sortit un jour de la Ville où étoit la Cour, pour aller visiter une Eglise voisine fort dévote, & y faire sa priere ; les Conjurez qui l'accompagnoient dans cet espece de petit Pélerinage de dévotion : ravis de n'avoir point encore été découverts, paroissoient résolus d'executer leur dessein, de poignarder le Roy au sortir de l'Eglise. Par bonheur Faria un de ses Chambellans, vint l'avertir pendant qu'il faisoit sa priere, & lui dit tout bas à l'oreille le danger qui le menaçoit : mais que faire ? Il étoit enveloppé de ces Rebelles, & il n'avoit auprès de soy presque personne pour le défendre. Il prit donc le parti de dissimuler & de parler aux Conjurez d'une maniere bonne & familiere, comme s'il n'eut rien sçû de leur dessein. Cette conduite, à laquelle ils ne s'attendoient pas, les déconcerta tellement, qu'ils n'eurent pas la hardiesse d'executer leur détestable parricide.

Il fait venir des Troupes.

Cependant comme il ne se croyoit pas trop en sûreté dans le lieu où il étoit : il alla visiter une autre Eglise que l'on appelle *Nôtre-Dame l'ancienne*, située sur le bord de la mer, dans un des Fauxbourgs de la Ville ; mais Sa Majesté ne pensoit qu'à prolonger le tems, pour amuser les Conjurez, & donner le loisir à un plus grand nombre de Courtisans, & aux Soldats qu'il avoit mandez, d'arriver. Dans cette vûë il s'entretenoit toûjours avec Vasco Coutinho, & traînoit la conversation. Les Conjurez chagrins, commençoient à s'ennuyer de tant de délais capables de leur faire manquer leur coup. Ils apprehendoient avec raison que s'ils laissoient échaper une si favorable occasion, il ne se trouvât parmi un si grand nombre de Complices quelque traître qui allât les découvrir, pour obtenir sa grace, & faire sa fortune aux dépens & au préjudice de ses amis. Tout cecy se passa un Vendredy 13 de Mars.

Le Roi envoïe chercher le Duc de Viseu, & le poignarde lui-même.

Le Roy se voyant delivré du danger où il s'étoit trouvé, envoya aussi-tôt un Courrier au Duc de Viseu, pour l'engager

An de N. S. 1483

de se rendre incessamment à la Cour avec la Duchesse sa mere, sur des prétextes supposez. L'un & l'autre s'étoient retirez à Palmela, comme dans un azile, pour voir le train que prendroient les affaires & le succès de la conspiration. Le Duc se trouva dans un étrange embarras, s'il prenoit le parti d'obéïr aux ordres de Sa Majesté; c'étoit visiblement risquer sa vie & s'exposer au même sort que le Duc de Bragance : il n'y avoit ni moins de danger, ni moins d'inconvenient à désobéïr; il prit enfin son parti, & se rassurant sur l'esperance qu'il avoit d'être soutenu des Conjurez; il résolut d'aller trouver Sa Majesté; mais il se trompa dans ses vûës; car à peine fut-il entré dans la chambre de Sa Majesté pour lui faire la réverence, que le Roy tirant son poignard, le lui enfonça lui-même dans le corps, & le perça de plusieurs coups en presence d'un petit nombre de Courtisans, qui se trouverent-là par hazard. Ce Prince, en le poignardant, ne lui dit que ces paroles : " *Marche & cours annoncer au Duc de Bragance, le succès qu'a eû la conspiration qu'il avoit tramée, & la fin qu'ont tous les Traîtres.*

Des Astrologues lui avoient prédit la Couronne.

Le Duc de Viseu avoit à peine vingt ans quand il finit sa vie d'une maniere si tragique. Certains Astrologues lui avoient autrefois prédit, que les Astres lui promettoient la Couronne de Portugal. Mais peut-on ajoûter foy aux vaines & ridicules prédictions de ces Fourbes & de ces Imposteurs, qui ne cherchent qu'à tromper ceux qui sont assez simples pour les consulter & pour les croire? Mais on a beau reconnoître leurs mensonges & leurs impostures; ils ont toûjours trouvé dans toutes les nations du monde des sots qui les ont crûs, & ils en trouveront encore d'assez fous pour les croire.

Le Roy fait arrêter l'Archevêque de d'Ebara & plusieurs autres Conjurez.

Dès que le Duc de Viseu fut mort, ses Etats furent donnez au Prince D. Emmanuël son frere, que l'on obligea de changer de nom, & de prendre la qualité de Duc de Beja. Le Ciel avoit destiné ce jeune Prince pour monter sur le Trône de Portugal; il semble qu'il avoit voulu marquer l'élevation d'Emmanuel par de certains présages, & sur tout par un globe que ce Prince avoit pris pour sa devise, & qu'il avoit mis dans l'écu de ses armes, comme par hazard & sans dessein. Le Roy donna la Ville de Portalegre, avec le titre Comté à D. Diégue de Sylva, qui avoit été son Gouverneur, pour le récompenser

de ses services & de l'éducation qu'il en avoit reçûë. Il fit en même-tems arrester quelques-uns des principaux Conjurez, entre lesquels fut l'Archevêque d'Evora. D. Ferdinand son frere & Guttiere Couthinho, les autres qui étoient en plus grand nombre, furent obligez de se bannir eux-mêmes de leur propre patrie, pour éviter les supplices honteux ausquels ils auroient été infailliblement condamnez, & de se retirer en Castille, où ils passerent le reste de leur vie, dans la pauvreté & dans la misere. An de N. S. 1483.

CVII. Mort de Loüis XI. Roy de France.

Environ ce même tems Loüis XI. Roy de France mourut le 31 jour d'Août dans un de ses Châteaux proche de Tours : il ordonna dans son Testament que l'on restituât les Comtez de Roussillon & de Cerdagne au Roy d'Arragon, auquel ils appartenoient. Charles VIII. son fils lui succeda à l'âge de treize ans ; il étoit assez mal fait de corps, & d'une complexion très-foible & très-infirme. Le Roy son pere l'avoit fait élever au Château d'Amboise, & à la réserve d'un petit nombre de Domestiques destinez à le servir : personne n'avoit la liberté de lui parler & de l'entretenir ; il ne voulut pas même donner de Précepteur au jeune Dauphin, ni souffrir qu'il apprit la langue latine : il disoit ordinairement qu'il suffisoit à un Roy de sçavoir en latin ces deux mots, (*Qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner*) Nous ne nous sommes peut-être que trop étendus sur les affaires de Portugal. Il est tems de reprendre le fil de nôtre discours, & de revenir à ce qui s'est passé dans la Castille : mais pour mieux se faire entendre, il est necessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Fin du la seconde Partie du quatriéme Tome.

TABLE
DES MATIERES
Contenues en ce quatriéme Volume.

AVIS.

Ce Volume étant divisé en deux Parties, le Lecteur est prié d'avoir attention au Chiffre Romain qui désigne le Livre.

A

I.

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome IV.

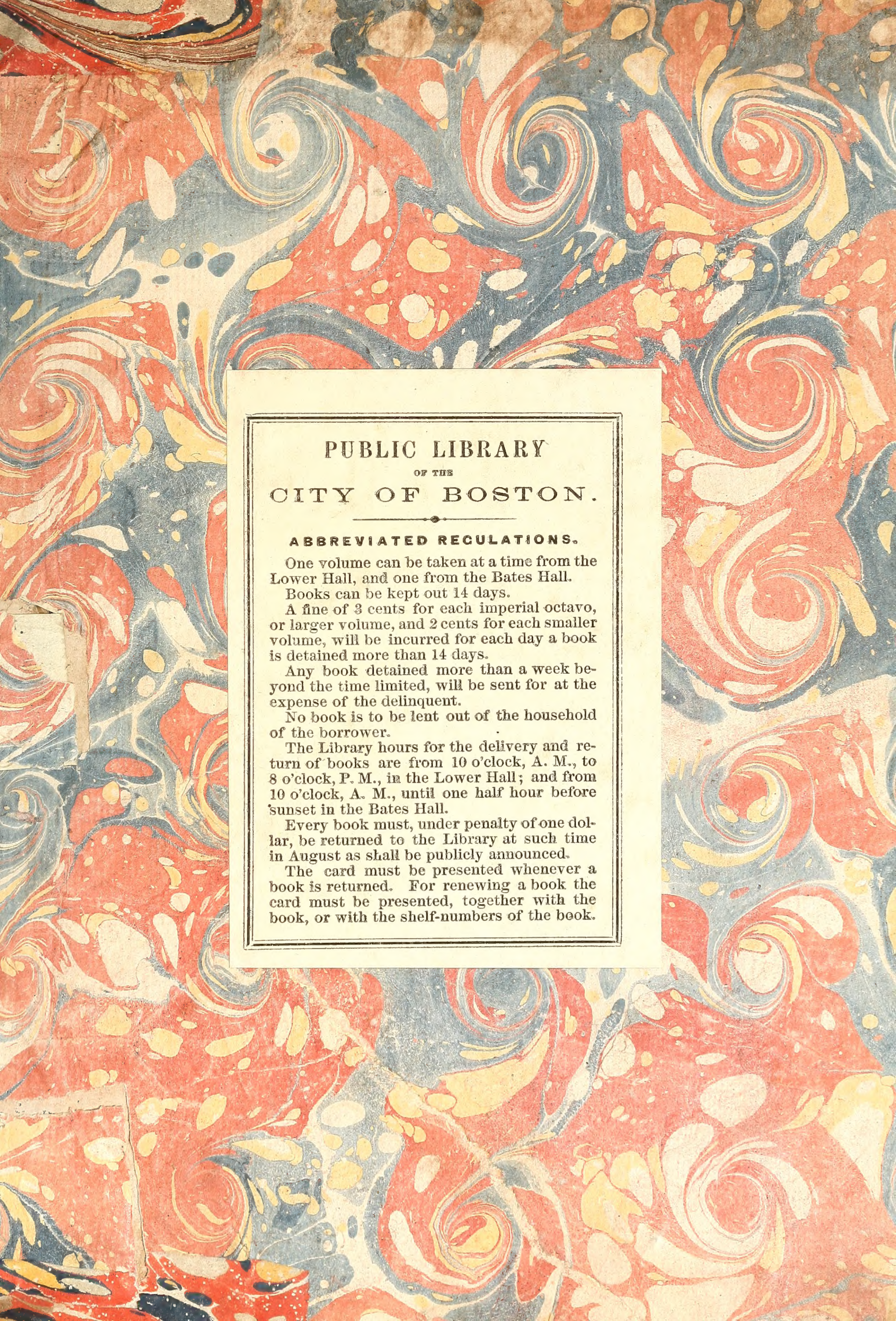
Errata du Tome Quatriéme. Premiere Part.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
PAge 2	18	commençoit	commençoient
12	6	Hamuſo qui	Hamuſco qui
16	24	Porte maſſe	Tréſorier
18	9	venoit accourir	accouroit
39	30	de ſucceſſeur	du ſucceſſeur
46	39	Commandeur	Commandant
57	15	& que	que
	16	fiſſiez	faſſiez
64	dans la note	le ſoin	ce fait
69	dans la note	qu'il le porta	qu'il ſe porta
72	13	ſa place	la place
85	8	un ſubſide à mettre	de mettre un ſubſide
89	6	jetta	ſe jetta
112	21	maiſon, ſes	ſa maiſon. Ses
123	14	accoutumez	accoûtumée
125	dern.	ne purent	ne put
132	3	pouvoir	de pouvoir
141	11	de ſucceſſeurs	ſucceſſeurs
157	30	devenoit	devenoient.
	31	inutile	inutiles
162	1	le	les
173	9	qu'il	il
176	26	en un autre endroit	*effacez*
191	30	qu'il parvint	où il
205	16	& qui s'offrirent	& s'offrirent
218	29	il fit	fit
240	10	fut	furent
252	17	on	ſon
253	16	s'attacher	l'attacher
262	7	qui	qu'il
263	36	entierement	entieres
265	7	ecrete	ſecrete
267	7	vigoureuſes	vigoureuſe
272	10	l'eſſayé	eſſayé
278	22	conjonctures	conjectures
285	12	loger	contenir
286	6	d'avoir bien tranſporté	d'avoir tranſporté
290	35	mepriſez	mepriſé
292	33	ou	d'où
301	20	& il ſe défendit	il ſe défendit
303	24	le verité	la verité
306	11	lui declarerent	lui declarer
342	dern.	comme ſi	que
355	29	ſeparé	ſeparée
	30	depouilele	dépouillée
286	dern.	ils	elles
259	38	une aqueduc	un aqueduc

SECONDE PARTIE.

Page 1	17	imiter	animer
2	13	d'Alvare	D. Alvar
10	4	il ſe mit	ſe mit
12	25	mages	nuages
13	2	il ſe mit	ſe mit
	17	raſſembla	il raſſembla
17	32	perſuadez ſi	perſuadez que ſi
32	30	neantmoins	qui néanmoins
	dans la note	profuſion	profeſſion
		compatible	incompatible
34	24	avoit	avoient
37	12	Henri-quez	Henriquez
39	dern.	confiſquez	confiſquées
43	11	cheveaux	chevaux
47	4	enragez	furieux
61	19	la reprirent	le reprirent
78	2	maſſacrer	tuer
82	4	pable	coupable
92	17	des Caſtille	de Caſtille
93	19	ſans	dans
106	2	pardonne	pardonner
117	21	prets	preſt
143	12	l'ont	l'a
149	23	ſe dépouiller	le dépouiller
178	24	qu'elle	à laquelle
184	9	le condamnoient	la condamnoient
194	dern.	qu'ils	*transportez-le au commencement de la ligne precedente*
135	31	authoriſoit	autoriſoient
196	39	laiſſer	ſe laiſſer
200	13	fidelité	de fidelité
205	17	devoient être ſi heureuſes	devoit être ſi heureux
252	36	que d'affection	que de l'affection
2[illegible]3	2	de ſe	à ſe
	30	ou	au
263	15	n'avoit	n'avoient
305	19	diſſipar	diſſipa
325	3	comme Ferdinand	*effacez* comme
	5	& qu'il	& il
340	26	reperdre	perdre
358	10	de s'accomoder	s'accommoder
361	13	engagerent	promirent
396	20	affacer	effacer
	25	faites	faite




PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON.
ABBREVIATED REGULATIONS.
One volume can be taken at a time from the Lower Hall, and one from the Bates Hall.
Books can be kept out 14 days.
A fine of 3 cents for each imperial octavo, or larger volume, and 2 cents for each smaller volume, will be incurred for each day a book is detained more than 14 days.
Any book detained more than a week beyond the time limited, will be sent for at the expense of the delinquent.
No book is to be lent out of the household of the borrower.
The Library hours for the delivery and return of books are from 10 o'clock, A. M., to 8 o'clock, P. M., in the Lower Hall; and from 10 o'clock, A. M., until one half hour before sunset in the Bates Hall.
Every book must, under penalty of one dollar, be returned to the Library at such time in August as shall be publicly announced.
The card must be presented whenever a book is returned. For renewing a book the card must be presented, together with the book, or with the shelf-numbers of the book.

